Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bulletininternat188991pols

BULLETIN INTERNATIONAL

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

DE CRACOVIE

Polska Akademia Umiejętności

BULLETIN INTERNATIONAL

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

DE CRACOVIE

COMPTES RENDUS

DES

SÉANCES DE L'ANNÉE 1889.

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1889

620057
6.055

AS
262
K7
1889-91

~~611079~~
~~4.7.55~~

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcją Sekretarza generalnego Dr. Stanisława Tarnowskiego.

Kraków 1890. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

Table des matières

Classe de philologie. — Classe d'histoire et de philosophie

L. Malinowski. Recherches sur la lexicographie de quelques patois polonais. III.
J. Bystroń. Sur une traduction lithuanienne du catéchisme de Ledesma, provenant de l'année 1605. XLIV.
M. Kawczyński. Recherches comparatives sur les rythmes. Troisième partie. Rythmique provençale et française. LIII.
J. Kallenbach. Rapport sur les recherches dans les archives et bibliothèques de Paris, Londres et Cologne.
(L'autographe de la III partie de »Dziady« de Mickiewicz. Correspondance de Jean Zamoyski et Simon Szymonowicz avec Isaac Casaubon et Jean Douza. Mémoires de Golli. Rapport de Morison sur son voyage en Allemagne, Pologne, Autriche et Italie 1598. Les étudiants polonais à l'Université de Cologne.) II.
F. Menčik. Le texte d'un cantique polonais du XV siècle, récemment découvert. XXI.
Bibliothèque des écrivains polonais. I—V livraisons. XXX. LXX.
Liber diligentiarum facultatis artisticae Universitatis Cracoviensis ed. Wisłocki. XLIII.
C. Morawski. L'introduction des études grecques à l'Université de Cracovie dans les premières années du XVI siècle. XX.
M. Jezienicki. De l'influence des poètes romains dans les poésies latines de Jean de Wiślica. XXXIII.
J. Tretiak. De l'influence de Mickiewicz sur la poésie de Puszkin. LXI.
G. Lettner. Sur l'agon dans les comédies d'Aristophane. LXXVII.

Communications faites à la Commission de l'Histoire de l'Art:
Giovanni da Monte (1557) en Pologne. Le trésor de l'église des Frères-Mineurs à Pińsk. Les miniatures dans le livre d'heures de Sigismond I. (manuscrit du British Museum) I.
Sur les artisans allemands et italiens de Cracovie au XV—XVII siècle. La chapelle de St. Jacques dans l'église des Frères Prêcheurs à Cracovie. Contributions à l'histoire de la sculpture en Pologne au XVI siècle. Comptes de la cour royale de Pologne 1562—1572. LX.
W. Łuszczkiewicz. Études sur les monuments de l'architecture romane en Pologne. XII.

W. Łuszczkiewicz. L'église de St Nicolas à Żarnów et les débris du château de cette ville. LXXI, 3.
W. Łuszczkiewicz. Étude sur l'architecture de la demeure du gentilhomme campagnard en Pologne au XVI siècle. LXXII.
L. Wierzbicki. La synagogue de la ville de Jabłonów sur le Pruth. XXXI, 1.
L. Lepszy. André Marstella, orfèvre et conseiller municipal de Cracovie. XXXI, 2.
L. Lepszy. L'incrustation, fragment de l'histoire d'orfèvrerie et du sabre. LXXI, 2.
L. Lepszy. Les émailleurs français en Pologne aux XVI et XVII siècles. XXXI, 3.
F. Piekosiński. Les plus anciens inventaires du trésor de Notre-Dame à Cracovie (XV siècle). XXXI, 4.
Index rerum quas Serma Princeps et Dna Dna Catherina Regina Poloniae secum in Poloniam advexit, conscriptus Cracoviae VIII die Augusti A. D. MDLIII ed. J. Korzeniowski. XXXI, 5.
M. Sokołowski. La succession de Dosithée, Métropolite de Suczawa en Moldavie et ses destinées. XLII.

W. Rubczyński. Sur les agents constants dans le développement intellectuel et moral de l'homme. LXXIII.
S. Pawlicki. La philosophie à la cour des Médicis. LII.

G. Ossowski. Compte-rendu des fouilles palethnologiques dans les kourhans de l'Ukraine. XXXVI.
P. Bieńkowski. De fontibus et auctoritate historiae Sertorianae. XXXII.
J. N. Sadowski. Rapport sur la découverte d'un trésor (monnaies arabes) à Łążyn (Prusse orientale, district de Löbau). XXIV.
A. Blumenstok. La protection papale au moyen-âge. V.
St. Krzyżanowski. Les origines de la Valachie 1247—1330. XXIII.
Compte-rendu des recherches faites aux archives du Vatican sur les matériaux pour servir à l'histoire de la Pologne. XV, XLV.
Scriptores rerum polonicarum; XIV vol. Continet: Historici diarii domus professae S. J. Cracoviensis annos undecim 1609—1619. LXIV.
St. Smolka. Analyse de la Chronique des Grand-Ducs de Lithuanie. LXV.
A. Borzemski. Analyse critique de la la chronique de Matthieu de Miechow. XXV.
Ch. Potkański. Sur les établissements des populations primitives en Pologne. XXXV.
F. Piekosiński. De l'origine dynastique de la noblesse polonaise. IV.
St. Smolka. Kieystut et Jagellon. XIV.
F. Koneczny. La politique de l'Ordre Teutonique en 1389 et 1390. XXVI.
B. Ulanowski. Contributions à l'histoire des rapports entre l'État et l'Église en Pologne au XV siècle, 1446—1447. XVI.
A. Lewicki. Sur le privilège du roi Ladislas Jagellon, accordé à Brześć en 1425. VII.

Anciens Monuments du droit polonais. X vol., 1 partie: Libri formularum saeculi XV, ed. B. Ulanowski. VI.

Anciens monuments du droit polonais, IX vol. Documents pour servir à l'histoire du droit germanique en Pologne. XXXIV.
Volumina Legum. Tom. IX. (Diètes des années 1782—1792). XXII.
L. Dargun. Analyse de l'ouvrage de Groicki sur l'organisation des cours de justice municipales selon le droit de Magdebourg. LIV.
M. Bobrzyński. Le monopole de boissons alcooliques dans l'ancienne Pologne. XIII.
F. Zoll. Sur les principes du droit romain par rapport à la succession ab-intestat, comparés à ceux des législations contemporaines. XLVI.

J. Milewski. Sur les conférences monétaires internationales. LXIII.
F. Czerny. La Géographie du commerce. LXII.

Classe des Sciences mathémathiques et naturelles

J. Puzyna. Sur un théorème de M. Folie. XLI.
S. Dickstein. Sur la méthode téléologique de Hoene-Wroński pour résoudre les équations algébriques. XLVII. 2.
F. Mertens. Sur quelques intégrales définies. XLVII. 4.
J. Kowalczyk. Sur les méthodes servant à déterminer les voies des corps célestes. XXVII.

J. N. Franke. Mécanique théorétique. XVII.
K. Olearski. Sur l'élasticité des alliages de zinc et de cuivre. XVIII.
W. Gosiewski. Théorie des phénomènes de M. Weyher. XLVII. 3.
L. Birkenmajer. Sur l'équilibre hydrodynamique d'un liquide incompressible. XLVII. 5.
W. Gosiewski. Sur le système mécanique le plus probable. LI.
D. Wierzbicki. Observations magnétiques faites aux monts Tatra en 1888 et à Wieliczka en 1889. LVIII.
W. Gosiewski. Sur la pression cinétique dans un fluide homogène et incompressible. LXXIV.
J. Zakrzewski. Sur la dilatation de quelques solides à de basses températures. LXXIX.

Ch. Olszewski. Sur l'éthane et le propane liquides. IX.
Ch. Krzyżanowski. Sur la liquéfaction et la solidification de l'hydrogène daas les expériences de M. Pictet. XI.
Z. Bankiewicz. Sur les produits de réduction de la meta-nitro-para-acettoluidine par le sulfhydrate d'ammoniaque. XXXVII.
St. Kostanecki. Recherches sur quelques colorants dérivés de la résorcine. XLVII. 6—8.
St. Niementowski et Różański. Sur l'acide o-nitro-p-toluique. XLVII. 9.
St. Niementowski. Sur quelques dérivés de la toluchinazoline et de l'acide m-homo-anthranilique. XLVII. 10.
St. Alberti. Action de l'anhydride phtalique sur l'hydrazobenzol. XLVII. 11.
B. Pawlewski. Action de l'acide chlorosulfonique sur le phénylosulfocyanate d'allyle. LXVII.
B. Pawlewski. De l'acide orto-tolyl-β-imidobutyrique. LXVIII.
M. Sękowski. Sur le triméthylphénylméthane et ses dérivés. LXXX.

A. Retman. Le bassin du San inférieur. LXXVIII.
F. Kreutz. Sur les grants wolhymens contenant de la tourmaline ou des grenats. VIII.
W. Szajnocha. Sur les couches siluriennes de la Podolie autrichienne. XLVIII.
W. Szajnocha. Sur le contact du porphyre avec le calcaire carbonifère dans les environs de Dubie. LXXXI.
W. Szajnocha. Sur l'élan fossile (femelle) trouvé dans une grotte près de Jaszczurówka. LXXXII.
J. Siemiradzki. Faune de l'étage jurassique moyen de Popielany.
I. Mollusques céphalopodes. LXVI.
II. Mollusques gastropodes, scaphopodes, bivalves, brachiopodes; Annélides. LXXVI.

E. Godlewski. Sur la périodicité dans l'intensité de croissance. LV.
A. Prażmowski. Sur les tubercules radicaux du pois et leur rôle biologique. LVII.
K. Miczyński. Action des gelées sur les tissus du poirier. LXIX.
Beck et Szyszyłowicz. Plantae a Dr. Ign. Szyszyłowicz in itinere per Cernagoram et in Albania adjacenti anno 1886 lectae. XLVII. 1.
M. Raciborski. Desmidiacées nouvelles. XXXIX.
— Études sur les espèces du genre Pediastrum. XL.
E. Janczewski. Les hybrides du genre Anemone. LVI.
J. Oleskow. Structure et végétation des scions du poirier. LXXV.
B. Kotula. Sur l'extension en altitude des plantes vasculaires dans les monts Tatra. XLIX.

A. Jaworowski. Sur la formation des petites colonies de l'Actinophrys sol par division incomplète. XXXVIII.
L. Horbatowski. Développement des spermatozoïdes du Lacerta viridis. LIX.

A. Mars. Coupe du cadavre gelé d'une personne morte pendant l'accouchement par suite de la rupture de la matrice. L.
G. Piotrowski. Sur l'irritabilité et la conductibilité de l'état actif dans les nerfs et les muscles. 2 partie. XXVIII.
M. Sawicki. De l'influence des agents physiques et chimiques sur les phénomènes électriques des nerfs. XXIX.

ANZEIGER
DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU.

N. 4 — April 1889.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

N. 4 — Avril 1889.

Sitzungsberichte

Philologische Classe

Sitzung vom 8 April 1889

Vorsitzender: Dr. K. Estreicher

Der Secretär legt die neuerschienenen Publikationen der Classe vor:

»Biblioteka pisarzów polskich« *(Bibliothek polnischer Schriftsteller)* 8°, 1 Heft (27 S.), 2 Heft (87 S.)[1])

»Sprawozdania Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce« (*Berichte der kunsthistorischen Commission)*, Bd. IV, 2 Heft, 4°, S. 45—68, XXXV—XLVII, 7 Tafeln und 12 Holzschnitte im Texte.[2])

Dr. L. Ćwikliński, Professor an der Lemberger Universität, berichtet über seine Vorarbeiten zu einer Ausgabe der lateinischen Dichtungen von Clemens Janicki (1516—1543). Der Berichterstatter hat die Ausgabe der Carmina Ianicii nach dem Tode des Prof. Węclewski († 19 August 1886), der mit den Vorarbeiten zu derselben beschäftigt war, übernommen. Die von Prof. Węclewski gesammelten Materialien mussten durch Forschungen in den Bibliotheken von Krakau, Lemberg, Warschau und Kórnik (bei Posen) vervollständigt werden. Da Janicki's Werke beinahe ohne Ausnahme zur Lebenszeit des Dichters im Druck erschienen, so handelte es sich vor Allem um Herbeischaffung der ersten Ausgaben; das handschriftliche Ma-

1) [illegible] XXX. 2) [illegible] XXXI

Séances

Classe de Philologie

Séance du 8 avril 1889

Présidence de M. Ch. Estreicher

Le Secrétaire présente les dernières publications de la Classe, savoir:

»Biblioteka pisarzów polskich« (*Bibliothèque des écrivains polonais*), in 8°, 1e livraison (27 p.), 2e livraison (87 p.)[1]

»Sprawozdania Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce« (*Comptes-rendus de la Commission de l'Histoire de l'Art*), IVe vol., 2e livraison, in 4°, p. 45—68, XXXIII—XLVII, 7 planches et 12 gravures dans le texte.[2])

M. L. Ćwikliński, professeur à l'Université de Léopol, rend compte des travaux préparatifs pour une édition des poésies latines de Clément Janicki (1516—1543). M. Węclewski († 19 août 1886) avait été chargé de cette édition; après sa mort, le rapporteur se trouvant en possession des matériaux déjà réunis, s'est attaché à continuer ces travaux. Il fallait compléter le recueil de M. Węclewski par des recherches dans le bibliothèques de Cracovie, de Léopol, de Varsovie et de Kórnik (G. D. Posen). Les poésies de Janicki, ayant été imprimées pendant la vie du poète, il s'agissait avant tout de se procurer les premières éditions: l'étude des manuscrits du XVIe siècle n'a fourni que des résultats insignifiants sous ce

1) Voir aux Résumés XXX. 2) ib. XXXI

terial hat nur eine geringe Ausbeute geliefert. Der Berichterstatter hofft noch im laufenden Jahre den Druck der Carmina lanicii beginnen zu können.

Prof. Ćwikliński berichtet ebenfalls über zwei der Akademie überreichte Abhandlungen: »De fontibus et auctoritate historiae Sertorianae,« von Dr. P. Bieńkowski,[1]) *Ueber den Einfluss der römischen Dichter auf Johann von Wiślica* (c. 1516), von Dr. M. Jezienicki;[2]) zugleich stellt er eine kritische Ausgabe des Originaltextes des *Gortyner Rechtes* (mit Noten und polnischer Übersetzung), besorgt von J. Staromiejski und T. Lewicki, in den Schriften der Akademie in Aussicht.

Historisch-philosophische Classe

Sitzung vom 15 April 1889

Vorsitzender: Dr. Zoll

Der Secretär legt die neuerschienenen Publikationen der Classe vor:

»Starodawne prawa polskiego pomniki« *(Alte Rechtsdenkmäler Polens)*, IX Bd., 4°, XXXIV, 395 S.[3])

A. Lewicki »Ze studyjów archiwalnych. II. Przywilej brzeski r. 1425« *(Archivalische Studien. II. Das Privileg von Brześć 1425)*, in den Sitzungsberichten, Bd. XXIV, S. 186—214, 8°.[4])

B. Ulanowski. »Przyczynek do historyi stosunków pomiędzy Kościołem a państwem w Polsce w w. XV« *(Beiträge zur Geschichte der Beziehungen zwischen Staat und Kirche in Polen im XV. Jh.)* in den Sitzungsberichten, Bd. XXIV, S. 215—246.[5])

Herr Karl Potkański liest seine Abhandlung u. d. T.: *Über die ursprünglichen Ansiedelungen in Polen.*[6]).

Dr Piekosiński bezweifelt, ob der vom Verfasser vorgelegte Plan des Dorfes Kozienice als Typus einer uralten Ansie-

1) Siehe Résumés XXXII. 2) ibid. XXXIII. 3) ibid. XXXIV. 4) Anzeiger N. 1, Résumé N. XII. 5) Anzeiger N. 2, Résumé N. XVI. 6) Siehe Résumé XXXV.

rapport. Le rapporteur espère qu'il pourra commencer l'impression du volume vers la fin de cette année.

M. Ćwikliński, rapporteur, présente également deux mémoires, savoir: »De fontibus et auctoritate historiae Sertorianae« par M. P. Bieńkowski[1]), *De l'influence des poètes romains dans les poésies latines de Jean de Wiślica* (c. 1516), par M. Jezienicki;[2]) de même il annonce la prochaine édition critique de la *Loi de Gortyne*, par MM. J. Staromiejski et T. Lewicki, accompagnée de notes et d'une traduction polonaise.

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 15 avril 1889

Présidence de M. Zoll

Le Secrétaire présente les dernières publications de la Classe, savoir:

»Starodawne prawa polskiego pomniki« (*Anciens monuments du droit polonais*), IXe vol., in 4°, XXXIV, 395 p.[3])

A. Lewicki. »Ze studyjów archiwalnych. II. Przywilej brzeski r. 1425« (*Études historiques. II. Le privilège de Brześć 1425*), extrait des Comptes-rendus, XXIVe vol., p. 186—214, in 8°.[4])

B. Ulanowski. »Przyczynek do historyi stosunków pomiędzy Kościołem a państwem w Polsce w w. XV.« (*Contributions à l'histoire des rapports entre l'Église et l'État en Pologne au XVe siècle*), extrait des Comptes-rendus, XXIVe vol., p. 215—246.[5])

M. Charles Potkański donne lecture de son travail intitulé: *Sur les établissements des populations primitives en Pologne.*[6])

M. Piekosiński soulève des doutes sur le point de savoir, si le plan du village Kozienice présenté par l'auteur, peut être

1) Voir aux Résumés XXXII. 2) ib. XXXIII. 3) ib. XXXIV. 4) Bulletin N. 1, Résumé N. VII. 5) Bulletin N. 2, Résumé N. XVI. 6) Voir aux Résumés XXXV.

delung aus der Zeit vor der Verbreitung der deutschen Colonisation in den polnischen Ländern angesehen werden kann; vielmehr glaubt er in demselben gerade die Merkmale einer mit dem deutschen Rechte ausgestatteten Dorfansiedelung erkennen zu dürfen. Über diesen Gegenstand entwickelt sich eine Discussion, an welcher Dr. Dargun und Herr Potkański theilnehmen.

Mathematisch-naturwissenschaftliche Classe

Sitzung vom 15 April 1889

Vorsitzender: Prof. Dr. Teichmann

Der Vorsitzende gedenkt des Verlustes, welchen die Akademie durch den Tod ihrer wirklichen Mitglieder: Dr. A. Biesiadecki (verstorben am 31 März 1889) und Dr. L. Żmurko (verstorben am 3 April 1889) erlitten hat. Die Anwesenden geben ihrem Beileide durch Erheben von den Sitzen Ausdruck.

Der Secretär überreicht den XVI Band der Denkschriften dieser Classe und theilt den nachfolgenden Bericht über eine am 29 März l. J. abgehaltene Sitzung der anthropologischen Commission mit.

Der Secretär dieser Commission, Dr. Kopernicki, hat die Geschenke des Herrn Kuciński für die archäologischen Sammlungen der Akademie, sowie die Arbeiten und Materialien, welche in den Publicationen dieser Commission erscheinen werden, und von den Herren C. Neymann, J. Ostrowski, M. Dowdyso-Sylwestrowicz, J. Leszczyszak, L. Magierowski, J. Kulczyński, J. Frasko, A. Juszkiewicz und Frau Rokossowska geliefert wurden, vorgelegt. In derselben Sitzung berichtete Herr G. Ossowski über die Resultate der Ausgrabungen, die er im J. 1888 in den bei Biała Cerkiew in der Ukraine gelegenen Kurhanen vorgenommen hatte,[1] und erläuterte seinen Vortrag durch verschiedene in diesen Kurhanen gefundene Gegenstände.

[1] Siehe Anzeiger XXXVI

considéré comme type d'un établissement primitif, antérieur à la colonisation allemande: il y verrait plutôt les traits caractéristiques d'une colonie basée sur le droit allemand. Cette remarque provoque une discussion à laquelle prennent part MM. Dargun et Potkański.

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 15 avril 1889

Présidence de M. L. Teichmann

Hommage est rendu à la mémoire de M. A. Biesiadecki, decédé le 31 mars, et de M. L. Żmurko, décédé le 3 avril 1889, tous deux membres titulaires de l'Académie.

Le Secrétaire présente le XVIe volume des Mémoires récemment achevé, ainsi que le compte-rendu de la séance de la Commission d'anthropologie qui a eu lieu le 29 mars 1889.

Le Secrétaire de la dite Commission a présenté les dons de M. Kościński, destinés pour la collection archéologique de l'Académie, ainsi que les travaux et matériaux qui vont paraître dans les publications de cette Commission et ont pour auteurs: MM. C. Neymann, J. Oettinger, M. Dowoyno-Sylwestrowicz, J. Leszczyszak, L. Magierowski, J. Kulessa, J. Franko, A. Juszkiewicz et Mme S. Rokossowska. Dans cette même séance, M. G. Ossowski exposa les résultats des fouilles qu'il a entreprises en 1888, dans les kourhans des environs de Biała-Cerkiew en Ukraine[1]) et les illustra par divers objets trouvés dans ces kourhans.

1) Voir aux Résumés XXXVI.

Prof. Olszewski berichtet über eine vom Dr. Bankiewicz vorgelegte Abhandlung: *Über die Reductionsproducte des meta-Nitro-para-acettoluids durch das Schwefelammonium*". [1])

Der Secretär überreicht die Abhandlung des Dr. A. Jaworowski: *Die Entstehung der Haufen von Actinophrys sol durch unvollständige Theilung* [2]), nebst dem Gutachten der Berichterstatter Dr. Nowicki und Dr. Cybulski.

Der Secretär berichtet über die Abhandlung des H. M. Raciborski: *Über neue Desmidiaceen.* [3])

Prof. Godlewski berichtet über die vom H. M. Raciborski vorgelegte Abhandlung: *Studien über die Species des Genus Pediastrum.* [4])

Der Secretär überreicht die Abhandlung des Dr. Puzyna *Über einen Satz des H. Folie* [5]), sowie die Bemerkungen des Berichterstatters Prof. Dr. Mertens, nach welchen durch eine Generalisation des Theorems von *Pappus*, über die Constanz des Verhältnisses zweier Producte von Perpendikeln, das ganze Interesse und der Werth dieses Theorems verloren gehen würde.

In der darauf folgenden vertraulichen Sitzung wurde die Veröffentlichung der obgenannten zwei Abhandlungen des H. Raciborski beschlossen.

1) Siehe Rozprawy XXXVII. 2) ibd. XXXVIII. 3) ibd. XXXIX. 4) ibd. XL. 5) ibd. XLI.

M. Olszewski présente la note de M. Bankiewicz: *Sur les produits de réduction du meta-nitro-para-acettoluidine par le sulfhydrate d'ammoniaque.*[1])

Le Secrétaire présente la note de M. Jaworowski: *Sur la formation des petites colonies de l'Actinophrys sol par division incomplète*[2]), ainsi que l'opinion de MM. Nowicki et Cybulski, rapporteurs.

Le Secrétaire présente le travail de M. Raciborski: *Desmidiacées nouvelles.*[3])

M. Godlewski présente le travail de M. Raciborski: *Études sur les espèces du genre Pediastrum.*[4])

Le Secrétaire présente le mémoire de M. Puzyna: *Sur un théorème de M. Folie*[5]), ainsi que les remarques de M. Mertens, rapporteur, d'après lesquelles la généralisation du théorème de Pappus, basé sur la constance de rélation des deux produits des perpendiculaires, aurait faire perdre tout l'interêt et la valeur de ce théoréme.

La Classe se forme ensuite en comité secret et vote l'impression des deux mémoires de M. Raciborski.

1) Voir aux Résumés XXXVII. 2) ib. XXXVIII. 3) ib. XXXIX. 4) ib. XL. 5) ib. XLI.

Résumés

XXX

„Biblijoteka pisarzów polskich“ (*Bibliothèque des écrivains polonais*) 8°, 1e livraison, 27 p., 2 livr. 87 p.

La publication d'une Bibliothèque des écrivains polonais a été entreprise par l'Académie des Sciences, pour mettre à la portée du monde littéraire polonais tout un recueil d'oeuvres de première importance qui constituent une rareté bibliographique, souvent inabordables ou restées jusqu'à présent à l'état des manuscrits. Il y a longtemps déjà que des travaux ont été entrepris en Pologne dans ce sens: il suffit de citer les éditions de Mostowski publiées au commencement de ce siècle, de Wójcicki, de Wisłocki, de Wierzbowski, etc. et principalement la grande collection de Turowski, qui a paru dans les années 1855—1862 et renfermant un nombre considérable d'ouvrages polonais à partir du commencement du XVIe jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

En se mettant à l'oeuvre, l'Académie s'est proposé de continuer la „Bibliothèque polonaise“ de Turowski dont la valeur est incontestable, mais qui est restée incomplète et ne saurait désormais répondre à l'état actuel de la littérature polonaise. C'est là précisement la raison, pour laquelle, tout en conservant le format de l'édition Turowski, on a jugé nécessaire d'intercaler des notes explicatives, des vocabulaires de mots surannés non compris dans le grand dictionnaire de la langue polonaise de Linde etc., en un mot de mettre la publication à la hauteur des exigences scientifiques d'aujourd'hui.

La publication est dirigée par un comité spécial composé de cinq membres de la commission littéraire et présidé par M. le comte Tarnowski, secrétaire général de l'Académie. Les travaux du comité encore tout-à-fait récents ne datent que du mois de novembre de l'année dernière; deux livraisons à peine ont paru jusqu'à ce moment: 1) „Fortuny i cnoty różność" (Différence entre le bonheur et la vertu) 1524, publié par M. Ptaszycki d'après l'exemplaire unique de la Bibliothèque du comte Zamoyski à Kórnik (G. Duché de Posen) et 2) „Rozmowy polskie łacińskim językiem przeplatane" (Dialogues polonais entremêlés de vers latins) 1553, publié par M. Karłowicz d'après l'exemplaire unique du Musée Czartoryski.

A paraître prochainement: trois satyres de Joachim Bielski (1540—1599); „Castus Joseph", drame de Szymonowicz traduit du latin en 1597 par Gosławski; correspondance de Stanislas Orzechowski (Orichovius) (1513—1566); deux brochures de Martin Kwiatkowski, l'une sur l'éducation des enfants nobles (1564), l'autre donnant une description de la Livonie en 1567 etc. Le comité se propose en outre de publier un recueil d'oeuvres poétiques inédites de Venceslas Potocki, auteur distingué des temps de Sobieski.

XXXI

„Sprawozdanie Komisyi do badania Historyi Sztuki w Polsce" *(Comptes-rendus de la Commission de l'Histoire de l'Art)* IVe vol., 2e livraison, 4°.

1. **L. Wierzbicki.** „Bóżnica w miasteczku Jabłonowie nad Prutem" *(La synagogue de la ville de Jabłonów sur le Pruth)* p. 46—51, 6 planches.

Cette petite ville est située à l'extrémité sud-est de la Galicie, non loin de la frontière de la Bukowine; elle a été fondée vers le commencement du XVIe siècle. La synagogue datant probablement de la seconde moitié du XVIIe siècle, est en bois. L'intérieur en est couvert d'ornements polychrômes fort riches et bien conservés. Cette ornementation sur fond de couleur à la

colle, est exécutée sur des parois rabotées dont les fentes entre les chevrons sont recouvertes de bandelettes de toile. Le dessin des ornements est fait à la main, les contours très soignés sont de couleur brun-foncé, presque noire.

L'ancien rituel défendait aux Juifs d'employer dans les arts plastiques même des sujets d'animaux et de végétaux, cependant dans les siècles postérieurs, on a introduit les uns et les autres, pour représenter certaines sentences des Livres saints; on s'est basé sur cette phrase de la Mischna: „Sois fort comme le lion, courageux comme la panthère, prompt comme l'aigle et agile comme le cerf, quand tu remplis la volonté de ton Père dans les cieux." On écrivait en outre sur les murs des prières, des psaumes, des passages de la Bible, du Talmud, de la Kabbale, ainsi que des notes se rapportant à des événements historiques, des dates mémorables et personelles. Pour désigner l'année, on se servait, entre ces inscriptions, de lettres que l'on distinguait par des signes particuliers. De la combinaison de ces lettres, nous voyons que les inscriptions de la synagogue de Jabłonów proviennent des années 1674 à 1727.

Les tables jointes au texte représentent des ornements extrêmement curieux, riches, joliment coloriés, qui sont du reste typiques dans les églises ruthéniennes de ces contrées. Ces ornements sont produits par la combinaison de sujets d'animaux et de végétaux avec des motifs linéaires et géométriques ainsi qu'avec les signes graphiques des inscriptions. Une de ces tables est chromolithographique, les autres sont simplement dessinées.

2. L. Lepszy. „Andrzej Marstella, złotnik i rajca krakowski." *(André Marstella, orfèvre et conseiller municipal de Cracovie)* p. 52—54.

André Marstella, joaillier de Cracovie, inscrit à la Corporation par Marcinek en qualité d'apprenti, — ce qui fait remonter à l'an 1500 environ la date de sa naissance — provient probablement d'une famille d'origine italienne, établie en Pologne. Passé maître, il acquit aussitôt une grande renommée. Non

seulement une quantité considérable d'apprentis du pays, mais encore des étrangers, notamment Marc d'Augsbourg (1525), André Heudny, fils d'un joailler de ce nom de Breslau (1530), Thomas Machura d'Opol (1535), Wolff Waymberg de Breslau (1537), Séverin, fils de Jurko, fondeur à Neusohl (1544) s'inscrivent dans ses ateliers; dans la suite il est nommé à plusieurs reprises „Senior" de la corporation et enfin conseiller municipal de la ville de Cracovie.

Marstella travaille pour la Cour, il exécute pour l'évêque de Cracovie, Pierre Gamrat, des calices d'argent, des burettes, des croix épiscopales, des plats, des boutons, des ornements de sabres etc., il devient si célèbre que ses confrères ayant voulu embellir la chapelle de la corporation, lui ont confié l'exécution d'un crucifix en argent. — Il meurt le 16 juin 1568.

3. **L. Lepszy**. „Emalijerstwo krakowskie w XVI i XVII wieku." *(Les émailleurs français en Pologne aux XVI et XVII siècles)* p. 55—63, 1 planche.

Pendant que les provinces de l'est de la Pologne, durant le cours des siècles, ont été soumises à l'influence de la civilisation orientale, les provinces de l'ouest et surtout l'ancienne capitale Cracovie ont toujours été dans des relations les plus intimes avec les centres artistiques de l'Europe occidentale. Pour l'orfèvrerie, Cracovie avait des rapports très fréquents avec l'Allemagne, surtout avec Nuremberg. Aussi les plus anciennes traces de la connaissance de l'art de l'émailleur dans cette partie de la Pologne, proviennent-elles incontestablement de l'Allemagne, quoique les voies par lesquelles elles sont arrivées, ne soient pas encore suffisamment étudiées.

Ces relations changent au XVIe siècle par l'influence de la maison royale. Le règne de Sigismond I (1506—1548) marié avec une princesse italienne, Bone Sforza, amène une foule d'orfèvres Italiens, comme Jean Jacques Caraglio de Vérone (1539—1560), Vincenzio Palumba, Caspro de Castello, Cesario de Sexonis, „Achacy Costan" probablement Italien aussi, etc. Ils ont fait des émaux translucides, et ont orné leurs produits de sculptures grotesques ainsi que de pierreries. Pendant le

règne suivant de Sigismond Auguste (1548—1572), il arrive à Cracovie un certain nombre d'orfèvres français qui apportent de leur patrie les secrets de l'art limousin, en faisant connaître à la capitale de la Pologne, les émaux en grisaille. Les documents de cette époque fournissent bien des preuves qui nous montrent que les émaux étaient estimés et payés cher. Les inventaires ainsi qui les spécimens trouvés dans les cercueils, prouvent éloquemment combien ils étaient répandus, soit comme ustensiles d'église, soit comme bijoux mondains: en 1596 des édits municipaux ont dû mettre un frein à l'usage surabondant des émaux. Pendant les persécutions religieuses il arrive un nouveau groupe d'émigrants et l'un d'eux introduit les émaux peints, jusqu'alors inconnus en Pologne. Ce fut Pierre Remy, dont la signature attire l'attention dans le régistre de la corporation des orfèvres en 1563, entre les signatures des autres maitres orfèvres, au-dessous d'une importante résolution de la corporation. Dans les régistres municipaux conservés dans les archives de Cracovie, il est mentionné encore plus de dix fois, comme recevant des apprentis dans son atelier; la dernière mention est de 1576. Les régistres de la corporation des orfèvres étant interrompus en 1578, nous ne savons en quelle année, ni si c'est à Cracovie qu'il est mort. Pour le distinguer d'un autre Pierre, orfèvre polonais contemporain, les régistres l'appellent quelquefois „monsieur Pierre, Français". Un autre acte se trouvant dans les archives de la corporation des orfèvres, écrit au XVIIe siècle, affirme clairement que l'art déchu de l'émailleur a été relevé „tempore Remii" ou plutôt qu'il a été réintroduit par les Français, car l'émail italien n'était plus à la mode.

On trouve dans les collections polonaises beaucoup d'objets émaillés en grisaille et marqués des lettres P. R. On les attribue ordinairement à Pierre Raymond, célèbre émailleur de Limoges du XVIe siècle. Quelques-uns sont-ils de Pierre Remy? c'est ce que l'on ne pourrait affirmer qu'après des études comparées du travail, du dessin et des monogrammes. Outre la mention ci-dessus se raportant aux orfèvres français en Pologne,

nous trouvons encore dans les régistres de la corporation et dans d'autres régistres municipaux de Cracovie les noms suivants de maîtres orfèvres probablement aussi Français: Pierre Garnier 1570; Georges (aussi Grégoire) Blanc 1570—1592; Guillaume Szewdwil (sans doute Chef-de-ville) 1596; Jean Herblin 1596; Benjamin Lanier 1607 (son tombeau de 1617 se trouvait dans l'église, aujourd'hui détruite, de la Toussaint); Jacques Lanier, frère du précedent, dans la première moitié du XVIIe siècle.

Dans le même temps nous trouvons encore: François Bronan, Dominique Brykiet, Cornélius Buis, Jean Dukiet, Daniel Ledouble, Kilian Perisin, Abraham Pupart, Jean Pupart, François Rabi, Noë Rabi. Ils ont travaillé en même temps que de nombreux orfèvres Hongrois et peut-être Transylvains, venus en Pologne pendant le règne d'Etienne Bathory. Dans tous les cas il est hors de doute que Pierre Remy a formé un grand nombre d'orfèvres cracoviens.

C'est vers la fin du XVIIe siècle, que fut introduit en Pologne la nouvelle espèce d'émaillure découverte en 1632 par Jean Toutin, orfèvre de Châteaudun, et qui consistait à peindre de véritables miniatures avec des couleurs fusibles sur un enduit d'émail blanc. Le plus bel échantillon de ce genre est un calice de la cathédrale de Tarnów, provenant de l'abbaye des Bénédictins de Tyniec.

La table chromolithographique jointe à la dissertation représente, comme illustration de l'influence française à la fin du XVIe ou au commencement du XVIIe siècle, un bijou en forme de cocarde, orné d'émail en grisaille, d'émail colorié et d'imitations de pierreries; on y voit encore quelques pièces ayant appartenu à la corporation des orfèvres de Cracovie.

4 F. Piekosiński. „Najdawniejsze inwentarze skarbca kościoła N. P. Maryi w Krakowie w wieku XV.“ *(Les plus anciens inventaires du XVe siècle du trésor de Notre Dame à Cracovie)*. p. 64—79.

Le plus ancien inventaire du trésor de Notre Dame à Cracovie date de 1397. Il a été dressé à l'occasion de la nomination de Jean Krawiec à la charge de gardien et sacristain de cette église, et se trouve publié dans le Code Diplomatique de la ville de Cracovie au N° 399. La publication actuelle comprend les inventaires postérieurs, dressés en latin dans le courant du XVme siècle, avec des inscriptions ajoutées également plus tard. Il y a trois inventaires de ce genre. Le premier, très court, provient du commencement même du XVme siècle, et est antérieur à l'année 1417; le second, comprenant uniquement le régistre des chasubles, date de l'année 1449; le troisième enfin, le plus étendu et le plus exact, écrit de la main de Nicolas Knoll, écrivain de la ville, date de 1452.

Dans ce dernier inventaire, se trouvent enrégistrés 142 ornements ecclésiastiques ainsi qu'une bibliothèque comprenant 150 manuscrits; les descriptions des chasubles y sont si détaillées qu'on peut à leur aide s'en faire l'idée la plus exacte. Knoll décrit non seulement l'étoffe de chaque ornement mais aussi le dessin, la nuance, les figures, les inscriptions et même les insignes des ouvriers et leurs armes. La même exactitude se retrouve dans les régistres qui suivent et qui vont jusqu'à l'année 1502.

Les dons faits au trésor de Notre-Dame proviennent principalement de la bourgeoisie de Cracovie; la cour et la noblesse y contribuent fort peu.

A la fin se trouve communiqué un inventaire assez court du trésor de la chapelle de Hińcza Rogowski dans la cathédrale de Cracovie en 1474.

5. Index rerum quas Serma Princeps et Dna Dna Catherina Regina Poloniae secum in Poloniam advexit, conscriptus Cracoviae VIII die Augusti A. D. MDLIII, ed. J. Korzeniowski.

L'inventaire du trousseau de la reine Catherine d'Autriche, troisième femme du Roi Sigismond Auguste, dont l'original se trouve dans le manuscrit N° 1180 du Musée Czarto-

ryski, fut dressé à Cracovie le 8 août 1553, quelques jours après l'arrivée de la reine dans la capitale. Le trousseau renfermait d'immenses richesses et l'inventaire en donne la meilleure preuve. On y trouve entre autres: des colliers, des pendeloques, des bagues, des médaillons, des chaînes, des ceintures, une quantité énorme de perles, de diamants et d'autres pierreries, une riche argenterie de table pour l'office royal, tout l'attirail de la toilette, des tapisseries artistiques etc. Le grand nombre d'objets précieux est remarquable même au milieu d'un si somptueux trousseau. Le goût du roi Sigismond Auguste pour les riches pierreries et ornements en or, dont fait mention le nonce Apostolique Berardo Bongiovanni dans sa relation (Ciampi, Flosculi historiae Polonae pag. 7. „Di gioie si diletta grandemente . . ." et Rykaczewski, Relacye, I, 97—100) a dû être connu à la cour d'Autriche, et il est à présumer, qu'on s'en est souvenu au moment du départ pour la Pologne de l'archiduchesse, qui fut plus tard l'épouse infortunée du dernier des Jagellons.

6. A la fin de la livraison (p. XXV—XLVII) se trouvent les Comptes-rendus des séances de la Commission de l'Histoire de l'Art (avril — octobre 1888), rédigés par M. S. Tomkowicz, secrétaire de la Commission. Ces Comptes-rendus renferment de nombreuses communications accompagnées de 12 gravures dans le texte, réprésentant les détails de l'église romane de Ruda, le château d'Ujazd du commencement du XVII siècle, ainsi que les détails et les plans de l'église gothique de Stary-Gostyń.

XXXII

P. Bieńkowski. „*De fontibus et auctoritate historiae Sertorianae*".

Der Verfasser will das gegenseitige Verhältniss der Quellen zur Geschichte des Sertorius aufklären, um eine sichere Grundlage für eine kritische Bearbeitung der Geschichte des sertorianischen Krieges zu gewinnen. Über die bezeichnete

Frage ist bis jetzt eine besondere erschöpfende Untersuchung nicht erschienen. Diejenigen Forscher welche sei es in grösseren historischen Werken, sei es wie (Dronke, Smits, Edler) in besonderen Abhandlungen über das Leben des Sertorius und den Verlauf des sertorianischen Krieges gehandelt haben, stellten über die Quellenfragen meistens blosse Behauptungen auf, ohne dieselben des Näheren zu begründen; und auch diejenigen, welche über die Quellen des Plutarch, wie Hermann Peter, oder über die des Appian, wie Hannak und Wynne, Untersuchungen angestellt haben, berührten nur kurz die speciellen Quellennachrichten zur Geschichte des Sertorius. Hannak und Wynne haben überdies nicht den richtigen Weg eingeschlagen, um zum Ziele zu gelangen.

Schon dieser Umstand konnte den Verfasser veranlassen, sich der Aufgabe zu unterziehen, welche in dem oben angeführten Titel ausgedrückt ist. Einen besonderen Anlass bot ihm aber die Haulersche Publication der in Orléans aufgefundenen Fragmente von Sallusts Historiae (Wiener Studien IX 25 ff.) welche mit den bekannten Berliner und den Vaticanischen Fragmenten zusammenhängen und sich zum Theil wenigstens auf den sertorianischen und den isaurischen Krieg beziehen.

Ausser 1) Sallust, den bekanntermassen Julius Exuperantius ausgeschrieben hat, mussten noch folgende Schriftwerke und Autoren in Betracht gezogen werden: 2) Livius Periochae und das am besten von Mommsen (Abh. d. Berl. Ak. 1868) herausgegebene Bruchstück des 91 Buches, und neben ihm selbstverständlich diejenigen Schriftsteller, welche zweifelsohne Livius gefolgt sind, also Florus, Eutropius, Orosius, Julius Obsequens, Aurelius Victor, Valerius Maximus und Frontinus; wie diese, so könnte und müsste auch Velleius Paterculus, der aus derselben Quelle wie Livius geschöpft hat, zur Restitution der livianischen Erzählung herangezogen werden; 3) Plutarchs Biographie des Sertorius und die Capp. XVII—XXI seiner Biographie des Pompejus, sowie die Comparatio des Sertorius mit Eumenes; bei Plutarch findet man also

das reichhaltigste Material und ihm ist Zonaras gefolgt; 4) einige Abschnitte des Appianischen Geschichtswerkes; 5) einige Stellen aus Strabo.

Auf Grund einer eingehenden Analyse dieses Quellenmaterials gelangt der Verfasser zu folgenden Resultaten.

Sallust schätzte Sertorius sehr, er hob die Energie seines Wesens und den Adel seiner Gesinnung hervor, Sertorius galt ihm für einen „vir acer egregiusque dux et utendi regendique exercitus peritus“, wie sich Gellius XV 22 ausdrückt. Sallust verdeckte dabei nicht die Fehler des Sertorius, liess sich aber nicht vom Neid und nicht von der Tadelsucht fortreissen, welche die Erzählung anderer römischer Schriftsteller stark beeinflusst haben. Der Sallustische Bericht verdient demnach vollen Glauben. Sallust konnte noch manches erfahren von Männern welche entweder persönlich am sertorianischen Kriege theilgenommen haben oder wenigstens Zeitgenossen des Sertorius waren; ausserdem benutzte er aber Schriftsteller, welche schon vor ihm die Ereignisse dieser Epoche erzählt haben, wahrscheinlich also Sisenna, Gabinius, M. Terentius Varro, Tarquilius Priscus und C. Manlius. Seine Historiae waren die Hauptquelle für alle späteren Geschichtsschreiber des Sertorius, zunächst für Livius. Dieser zog allerdings auch andere Schriftsteller zu Rathe, wie namentlich Galba, jedoch nicht in der Absicht, um die entsprechenden Abschnitte der Sallustischen Geschichte zu verbessern und zu verändern, sondern lediglich zu dem Zwecke, um sie zu ergänzen. Sallusts kurze Angaben hat Livius nach seiner Art und Weise stilistich erweitert und in seine Form gekleidet. In der Erzählung des ersten Bürgerkrieges ist er Sisenna gefolgt.

Plutarch hatte bei der Abfassung der fünf ersten Capitel der Biographie des Sertorius, welche dessen Lebensschicksale bis zu seinem Abgange nach Spanien betreffen, Sallust und Livius in den Händen, und vervollständigte den kürzeren Bericht des ersteren durch die vollere Erzählung des anderen; in den übrigen Capiteln der Biographie des Sertorius sowie in den oben citierten Capiteln der Biographie des Pompeius

vertraute er sich der Leitung des Sallust vollkommen an. Dasselbe that auch Appian bei der Beschreibung des Sertorianischen Krieges, wogegen er bei der Beschreibung des ersten Bürgerkrieges Livius folgte. Was man bei Strabo findet, ist ebenfalls den Sallustischen Historiae entlehnt.

Posidonius Rhodius kann also nicht für eine Quelle gelten, aus der spätere Schriftsteller geschöpft hatten, wie dies behauptet worden ist. Wenn sich bei den Geschichtsschreibern einige kleine Unterschiede in manchen Details der Erzählung vorfinden, so rühren sie zweifellos daher, dass einige derselben ihr Original nicht mit hinlänglicher Genauigkeit wiedergegeben haben oder daher, dass sie sich durch ihre Antipathie oder auch durch ihre Sympathie leiten liessen.

XXXIII

M. Jezienicki. „Wpływ klasycznych poetów rzymskich na Jana z Wiślicy i ślady ich w jego utworach“ *(Der Einfluss der römischen Dichter auf Johann von Wiślica).*

Der Verfasser will die in der Vorrede und in den Fussnoten der neuen Ausgabe des Johannes Vislicensis von Dr Kruczkiewicz enthaltenen Bemerkungen über den Einfluss der römischen Dichter des Alterthums auf diesen polnisch-lateinischen Dichter ergänzend vervollständigen. — Johann von Wiślica hat alle diejenigen lateinischen Dichter gründlich studiert, welche damals in Polen mit Interesse gelesen wurden. Er kannte zweifelsohne Vergil, Horaz, Catull, Tibull, Properz, Ovid, den Philosophen Seneca, Lucian, Valerius Flaccus, Statius und Martialis; dies bezeugen seine Gedichte, in welchen sich Verse, Wendungen und Ausdrücke vorfinden, welche zum grossen Theil unmittelbar aus der klassischen lateinischen Poesie geschöpft sind. Aber nicht alle eben angeführten römischen Dichter haben in gleicher Weise den polnischen Dichter beeinflusst. Vergil, Ovid und Statius haben die meisten Spuren in seinen Werken zurückgelassen; an Horaz erinnert den-

tlich nur eine einzige Stelle, einige andere Reminiszenzen sind minder sicher und sogar zweifelhaft. Eine besondere Vorliebe hatte Johann von Wiślica für die beiden Epiker Vergil und Statius und ahmte sie namentlich in seinem epischen Gedichte „Bellum Pruthenum“ nach. So erinnern diejenigen Abschnitte desselben, in welchen über die Sitze und die Beschäftigung der polnischen und littauischen Stämme die Rede ist, lebhaft an Vergilianische Beschreibungen von Localitäten; zu dem Bilde der Schlacht bei Tannenberg hat die Beschreibung der Kämpfe des Aeneas in Latium viele Details geliefert. Ladislaus Jagiełło ist fast ein Abbild des Aeneas, wie er von Vergil geschildert wird. Am meisten aber tritt die Abhängigkeit des Johannes Visliceusis von den römischen Classikern in formeller Hinsicht zu Tage. Im zweiten Theile seiner Abhandlung führt nun der Verfasser diejenigen Stellen aus den lateinischen Dichtern an, welche Johann von Wiślica entweder wörtlich oder mit Änderungen in seine Gedichte herübergenommen hat oder die ihm als Vorbild gedient haben. Man findet in dieser Zusammenstellung viele Stellen aus Vergils und aus Ovids sämmtlichen Gedichten, ausserdem zahlreiche Stellen aus Statius Silvae, Thebais und Achilleis, hingegen nur einige Verse aus Horaz Oden und ebenfalls nur einige Verse aus Catullus, Tibullus, Properz, Lucian und Martialis. Der Verfasser hat den citierten lateinischen Dichterstellen die entsprechenden Verse aus den Gedichten des Johann von Wiślica beigeschrieben. Diese Zusammenstellung bestätigt das schon oben ausgesprochene Urtheil über das Verhältniss des Wiślicki zu den lateinischen Classikern. Selbstverständlich ist daran nicht zu denken, dass Johannes Visliceusis bei der Abfassung seiner Gedichte die altlateinischen Dichter in Händen gehabt und sie ausgeschrieben hat; die gleichen oder ähnlichen Ausdrücke und Wendungen sind zum grossen Theil Reminiszenzen, sind das Resultat eines eingehenden Studiums des Vergil, Statius und Ovid.

XXXIV

„Starodawne prawa polskiego pomniki“ *(Alte Rechtsdenkmäler Polens)*. Band IX. Krakau 1889, 4°, XXXIV, 395 S.

1. „Akta sądu leńskiego wyższego w Gródku goleskim 1405—1546.“ *(Der deutsche Oberhof auf der Burg Golesz und dessen Akten 1405—1546)*. Herausgegeben von Dr. Franz Piekosiński.

Zur Hebung der Städte und der Dorfansiedelungen wurden während des Mittelalters deutsche Colonisten nach Polen herbeigeführt. Die ältesten Spuren deutscher Colonien in Polen (mit Ausschluss Schlesiens) finden wir schon zu Anfang des XIII Jahrhunderts. Die Colonisten bedienten sich ihres eigenen, nämlich der deutschen Rechtes; jede Gemeinde hatte ein besonderes Schöppengericht. Als Oberhof für diese Gerichte galt das herzogliche Hofgericht. Auf der Krakauer Burg befand sich schon zu Anfang des XIV Jahrhunderts ein besonderes Hofgericht nach deutschem Recht.

Ausserdem wurden manchmal die Schöppengerichte grösserer Städte oder auch der Stadtrath derselben um Rechtsbelehrung in zweifelhaften Fällen angegangen. Doch wandte man sich auch häufig an ausländische Städte, namentlich an Magdeburg und Halle. Dem wollte König Kasimir der Grosse vorbeugen und hat zu diesem Zwecke um das Jahr 1361 auf der Krakauer Burg einen obersten Gerichtshof nach deutschem Recht (Ius supremum Magdeburgense in castro Cracoviensi) gegründet, oder vielmehr das bereits vorhandene deutsche Hofgericht in einen Oberhof umgewandelt. Da jedoch der Wirkungskreis dieser Oberhofes sich auch auf Unterthanen der Geistlichkeit und des Adels erstrecken sollte, insoweit für dieselben das deutsche Recht massgebend war, so hat der König besondere Versammlungen sowohl mit der Geistlichkeit als auch mit dem Adel, ja sogar mit den Vögten und Schultheissen abgehalten, um von diesen Ständen die Einwilligung zur Errichtung jenes Oberhofes zu erlangen. Die Einwilligung erfolgte, das Werk selbst gelang jedoch nur zum Theile. Der König

starb schon nach neun Jahren, bevor es geglückt war, dem soeben errichteten Oberhofe, welcher den Namen eines obersten Gerichtshofes trug, allgemeine Anerkennung zu verschaffen.

Für Angelegenheiten der Vögte und Schultheissen mussten nämlich besondere Gerichte eingesetzt werden. Die Schöppenbank bei diesen Gerichten wurde gewöhnlich aus Vögten und Schultheissen der Umgegend gebildet. Diese Gerichte hiessen Lehn- oder Schulzengerichte (Iudicia scultetorum, iudicia feudalia), und bestanden sowohl auf den königlichen Gütern, wie auch auf den Gütern der Geistlichkeit und des Adels, soweit auf denselben das deutsche Recht herrschte. Mit der Zeit gewannen diese Schulzengerichte für ihre Sprengel zugleich auch die Bedeutung von Oberhöfen. Der deutsche Oberhof auf der Burg Golesz ist ebenfalls ohne Zweifel aus einem Schulzengerichte hervorgegangen. Diese Burg lag ehedem bei dem Städtchen Kołaczyce (West-Galizien, Bezirk Jasło) und gehörte sammt den angrenzenden, am Flusse Wisłoka gelegenen Dörfern einem der mächtigsten Klöster in Polen, nämlich dem Benedictinerkloster in Tyniec.

Gerichtsakten von Golesz aus der Zeit von 1405—1546 haben sich in einer Handschrift der Krakauer Universitätsbibliothek erhalten und sind nunmehr zur Veröffentlichung gelangt. Schon in den ältesten Aufzeichnungen wird dieses Gericht als Oberhof bezeichnet (Ius supremum), manchmal aber auch als Lehn- oder Schulzengericht (Ius feudale, Ius supremum scultetorum); die Handschrift gewährt leider über die Wirksamkeit des Gerichtes als Oberhof keine Aufklärung; sie bezieht sich nur auf die Ausübung der Gerichtsbarkeit rücksichtlich der Vögte und Schultheissen. Vielleicht waren die obergerichtlichen Entscheidungen in ein besonderes Buch eingetragen, welches inzwischen verloren gegangen ist.

Berufungen gegen Urtheile dieses Gerichtes gingen entweder an den Oberhof in Tyniec, wo der Abt des Conventes seinen Wohnsitz hatte, oder an den Oberhof auf der Burg zu Krakau.

2. „Akta sądu kryminalnego kresu Muszyńskiego 1647—1765“ *(Das Criminalgrenzgericht in Muszyna und die Akten desselben 1647—1765)* herausgegeben von Dr. Franz Piekosiński.

Die ehemalige Herrschaft Muszyna, gelegen im Sandezer Kreise an der ungarischen Grenze, gehörte schon seit Ende des XIII Jahrhunderts zu den Gütern des Bisthums von Krakau. Dieselbe umfasste zwei Städtchen, nämlich Muszyna und Tylicz, und einen grösseren Gütercomplex, welche sämmtlich noch im Laufe des XIV Jahrhunderts mit deutschem Rechte ausgestattet wurden. Beide Städtchen hatten ihre besonderen Stadtgerichte, die Dörfer ihre besonderen Schöppenbänke, ausserdem fungirte für die Schultheissen dieser Ortschaften ein Schulzengericht, welches gewöhnlich das Schulzengrenzgericht von Muszyna genannt wurde.

Die waldige und gebirgige Gegend und mehr noch die nahe Grenze gegen Ungarn hatten zur Folge, dass sich hier ein starkes Räuberwesen mit der Zeit ausgebildet hatte. Um diesem Uebelstande erfolgreich Einhalt zu thun, haben die Krakauer Bischöfe wahrscheinlich erst im XVII Jahrhundert in Muszyna ein besonderes Criminalgericht errichtet. Einzig in seiner Art ist die Zusammensetzung dieses Gerichtes. An den Sitzungen desselben nahmen nämlich Theil: aus dem Städtchen Muszyna der Vogt sammt den Schöppen, der Bürgermeister sammt den Räthen und die Zunftmeister; aus dem Städtchen Tylicz der Vogt sammt den Schöppen und der Bürgermeister sammt den Räthen, endlich der Vogt und die Schöppen des Schulzengrenzgerichtes von Muszyna.

Die Akten dieses Criminalgerichtes, welche noch erhalten sind, bilden einen Folio-Band, der im Archiv von Muszyna aufbewahrt wird und enthalten Aufzeichnungen aus der Zeit von 1647 bis 1765.

Dreissig Criminalfälle wurden während jenes Zeitraumes verhandelt und abgeurtheilt, der grösste Theil derselben wegen Mord, Raub, Diebstahl, je zwei wegen Kindesmord, Brandlegung und Hexerei, einer wegen Ehebruch. Fast in allen Fällen wurde auf Todesstrafe erkannt, und zwar nach den Vor-

schriften des deutschen Rechtes, welches hier allein zur Anwendung kam. Nur einmal ist das Culmische Recht zu Hilfe gezogen worden.

Das Criminalgrenzgericht in Muszyna stand mit anderen angrenzenden sowol polnischen als auch ungarischen Gerichtshöfen in wechselseitigen Beziehungen. In den Akten desselben finden wir Abschriften von Verhörsprotocollen eingetragen, welche demselben von den Gerichten in Biecz, Neu-Sandez, Leutschau und Sebinow übermittelt wurden.

XXXV

K. Potkański. „O pierwotnem osadnictwie w Polsce“ *(Ueber die Uransiedelungen in Polen).*

In Ermangelung unmittelbarer Quellen zur Geschichte der landwirthschaftlichen Organisation im Mittelalter macht der Verfasser es sich zur Aufgabe, das Bild der polnischen Uransiedelungen aus Verhältnissen, welche noch vor Kurzem bestanden, so wie aus den Ortsnamen zu gewinnen. Zu diesem Behufe studierte er namentlich drei Dörfer auf der ehemaligen Radomer Haide, wo die wirthschaftlichen und gesellschaftlichen Verhältnisse sich besonders lange unverändert erhalten haben. Zwei jener Ansiedlungen und zwar Mąkossy und Jedlnia sind Typen des Einzelhofsystems. Die erste, d. h. Mąkossy, welche bereits im XII Jahrhundert existirte, ist thatsächlich aus dem Wohnsitz eines einzelnen Ansiedlers entstanden. Im J. 1800 dagegen, stellt sich das Dorf dem beigefügten Situationsplan gemäss, dar wie folgt: Die Häuser sind auf einem geringen Flächenraum zusammengedrängt und bilden bald grössere bald kleinere Gruppen, welche gewöhnlich von den Mitgliedern einer und derselben Familie bewohnt werden. Vor noch nicht langer Zeit hiessen sämmtliche dortigen Bauern, über zehn Familien, „Mąkossa“ ebenso wie der Gründer des Dorfs, ihr Vorfahre; ihre Ackerfelder, im Walde zerstreute Lichtungen von sehr verschiedenem Umfang, enstanden durch Rodung, welche Jedermann auf eigene Faust vornehmen durfte. In jenen Lichtungen betrieb man noch vor Kurzem wilde Feldgraswirth-

schaft. Das Dorf Jedlnia bietet uns das gleiche Bild, wie Makossy, und ist aus der Vereinigung der Behausungen mehrerer Ansiedler entstanden; das Dorf besteht nach dem Situationsplan vom J. 1815 ebenfalls aus Häusergruppen, welche am Flüsschen zusammengedrängt, von verschiedenen Familien bewohnt werden. Die Ackerfelder sind infolge beständigen Rodens im Walde zu einer zusammenhängenden, durch Waldbestände nicht mehr unterbrochenen Fläche geworden. Die dortigen Bauern besassen bis zum Jahre 1846 Ackerlose, welche planlos auf dem ganzen Dorfgebiet zerstreut waren. Das unweit gelegene Dorf Stara Wieś oder Kozienice bietet eine andere Ansiedlungsform. Nach dem Situationsplan vom J. 1784 ist es in Hufeisenform gebaut und die Felder der Bauern sind, mit Berücksichtigung der Fruchtberkeit des Bodens, auf welchem jeder einzelne bis 1846 seinen Antheil hatte, in je neun Gewanne eingetheilt. Das ist demnach die typische, auch anderweitig verbreitete Form eines Dorfes mit Gewanneintheilung. Seine Halbkreisform entspricht den bekannten wendischen Rundlingen, welche auf der ganzen Fläche zwischen der Oder und der Elbe zertreut sind und die der Verfasser mit den Nachrichten Al-Bekris von slavischen Festungen und mit den so häufig in Nordostdeutschland vorkommenden Ringwällen in Vergleich bringt. Ferner sucht der Verfasser das Verhältnis in dieser Form gebauter Dörfer zu denjenigen, welche in gerader Linie gebaut sind, und theilweise durch die deutsche Colonisation nach Polen und durch polnische Besiedlung nach Kleinrussland gebracht wurden, nachzuweisen. Er hält dieselben allerdings theilweise für eine zweite Form reinslavischer Dörfer und zwar deswegen, weil auch sie in solchen slavischen Ländern bekannt sind, welche durch die deutsche Colonisation nicht erreicht wurden. Hierauf vergleicht der Verfasser die Eintheilung der Felder von Stara Wieś mit der von Domaniewice, Siecienice und Krępowice (Domnowitz, Tschechnitz, Krampitz) und zweier anderen Dörfer, welche im XIII Jahrhundert durch deutsche Colonisten gegründet wurden und deren Pläne Prof. Meitzen in IV Bd. des Codex dipl. Silesiae mitgetheilt hat, ge-

langt jedoch zu anderen Ergebnissen. Er meint nämlich, dass die Gewanneintheilung mit einzelnen Modificationen den slavischen Völkern nicht fremd war, was übrigens der grossrussische „mir“ mit ebensolcher Ackerverlosung am besten beweist. Die Feldereintheilung in den nach deutschem Recht begründeten Dörfern so wie auch in solchen, welche später nach dem Muster jener doch nach polnischem Rechte entstanden, gehört zu einer anderen Cathegorie.

Nachdem der Verfasser so das Vorhandensein eines alten Einzelhof-und Dorfsystems nachgewiesen hat, untersucht er, inwieweit in mittelalterlichen polnischen Quellen Spuren der Existenz beider Systeme vorzufinden wären und in welchem Verhältnisse sie zur allgemeinen Ansiedlungsgeschichte stehen, sofern sich diese in den Ortsnamen erhalten hat. Was nun die erste Frage betrifft, hält er die sogenannten *sortes*, welche die Quellen recht oft erwähnen, für ursprünglich zum Einzelhofsystem gehörige Ansiedlungen, insofern sie geschlossene Complexe mit besonderen Namen bilden. Daraus aber, was von der Eintheilung einiger Dörfer, deren Beschreibung sich hauptsächlich in den Libri beneficiorum von Długosz und Łaski befindet, überliefert ist, schliesst der Verfasser, dass die Gewanneinleitung schon früher bekannt war.

Zur Prüfung der Ortsnamen übergehend, theilt sie der Verfasser in zwei Classen ein: 1) Ortsnamen, welche sich ausschliesslich auf topographische Eingenthümlichkeiten beziehen (z. B. Dąbrowa, Łęki, Brzeziny etc.) 2) Ortsnamen, welche aus Eigennamen einzelner Personen oder Collectivnamen der Bewohner einer gewissen Ortschaft entstanden sind (Dolany, Brzeżany etc.).

Ortsnamen der ersten Classe können sowohl ganze Stammgebiete bezeichnen (z. B. Kujawy, Pałuki etc.), — grössere Ansiedlungen als auch Weiler und besondere Theile einzelner Dörfer. Namen bedeutenderer Gebiete, die gewöhnlich von ganzen Stämmen bewohnt werden, rühren möglicherweise aus einer Zeit her, wo die Bevölkerung sich noch nicht definitiv angesiedelt und ausschliesslich der Landwirtschaft gewidmet

hatte, andere entstehen zu verschiedener Zeit, bis hinein in die Gegenwart. Da wir keine genügenden Anhaltspunkte, um sie nach ihrem Alter einzutheilen, besitzen, wissen wir auch nicht, zu welchem Ansiedlungssystem sie gehören, denn der Name an und für sich sagt uns in diesem Falle nicht, was für gesellschaftlichen Verbänden sie ihren Anfang zu verdanken haben; sie können sowohl Einzelhöfe als ganze Dörfer bezeichnen.

Die Ortsnamen der zweiten Classe zerfallen in zwei Hauptgruppen, welche sich im Übrigen an Umfang so wie an Bedeutung für die Ansiedlungsgeschichte nicht gleich stehen: Benennungen, welche mit Hilfe des patronymischen Suffixes „ice" gewöhnlich mit einem Personennamen als Stamm gebildet sind, und Namen mit einem Suffix „janinъ", welches fast immer im Plural mit einem Eigennamen als Stamm gebraucht wird. Die ersteren Ortschaften sind entweder auf einmal von grösseren gesellschaftlichen Verbänden gegründet oder durch die natürliche Bevölkerungsvermehrung enstanden. Sie bezeichnen daher entweder die Nachkommen des Gründers oder einen vorher schon organisierten gesellschaftlichen Verband mit fertiger Benennung. Bei dieser Gelegenheit hebt der Verfasser hervor, dass in den ältesten polnischen Urkunden aus dem XII Jahrhundert die landwirtschaftliche Bevölkerung in der Weise bezeichnet wird, dass bei dem Namen eines der Unterthanen seine Kinder, zuweilen Brüder oder Enkel aufgezählt werden. Oft treffen wir den Zusatz: „cum tota consanguinitate sua, cum cognatione sua, cum sociis suis." Durch Zusammenstellung mit den serbischen Einrichtungen des XIV Jahrhunderts kommt der Verfasser zu dem Schlusse, dass die socialen Verbände, welche jene Bevölkerung bildete, den „zadrugi" (Hauscommunionen) der Südslaven entsprachen und auf ähnlichen Grundlagen beruhten, wie die mittelalterlichen Unterthanenverbände in Frankreich (la commune agricole) sowie viele noch heute bestehenden Dörfer in Britisch-Indien (joint family) und in anderen Ländern. Solche schon früher entstandene Verbände waren es nun hauptsächlich, welche patrony-

mische Dörfer gründeten oder sich nach der Gründung einer derartigen Ansiedlung durch ständigen Zuwachs der Mitglieder gebildet haben.

In beiden Fällen erhielten sie ihre Namen von Häuptlingen jener Verbände. Aus diesen Benennungen können wir jedoch nicht auf ihre Grösse schliessen, denn die patronymischen Benennungen bezeichnen sowohl — wenn auch seltener — ganze Stämme als auch zahlreichere Familien. Was nun die Zeit betrifft, ihr Anfang datirt aus der Epoche vor der Bildung des polnischen Staates und als spätester Zeitpunkt ihrer Entstehung ist das XIV Jahrhundert anzusehen. Ihre älteste Schichte besteht aus Ansiedlungen, welche freie Urbewohner des Landes gegründet haben. Später wurden sie nach demselben Muster durch die unterthänige Bevölkerung sowie theilweise durch die Ritterschaft gegründet; im letzteren Fall umfassen sie stets die Nachkommenschaft des adligen Gründers. Ortsnamen, deren Wurzel Eigennamen, deren Endung die Suffixe „-any, anie“ (Plural) bilden, bezeichnen die topographische Zugehörigkeit bestimmter Menschengruppen, auf deren gesellschaftliche Organisation aus den Benennungen sich nur schwer schliessen lässt.

Einerseits sind es grössere gesellschaftliche Verbände, sehr oft ganze Stämme, andrerseits einzelne Ansiedlungen z. B. Łęczyczanie, Drewlanie, Drehowiczanie (drehwa-Sumpf weissrussisch), Polanie etc., von deren Alter sich nichts Bestimmtes sagen läst, obgleich auch sie einer sehr frühen Periode angehören dürften. Ortsbenennungen endlich, welche nach der Beschäftigung der Bewohner gebildet sind, namentlich die s. g. dienstpflichtigen Ansiedlungen stammen ihrer Hauptmasse nach aus der Piastenzeit. Der späteste Zeitpunkt ihres Entstehens dürfte in das XIII Jahrhundert zu verlegen sein und zwar eher in die erste Hälfte desselben; sie tragen an sich durchwegs den Charakter eines Unterthänigkeitsverbandes. Alle diese Niederlassungen, welche ihren Anfang grösseren gesellschaftlichen Verbänden verdanken, gehören dem Dorfsystem an; ein, vielleicht geringerer Theil derselben, scheint dagegen Verhältnisse

entwickelt zu haben, denen die Gewanneintheilung, wie sie in Stara wieś nachweisbar ist, am Besten entsprechen mochte.

Eine zweite Gruppe der von Personennamen abgeleiteten Ortsbenennungen zeichnet sich durch eine grosse Anzahl von Possessiv-Suffixen aus, welche ursprünglich von einem einzelnen Farmer gegründete, also nach ihrer Grundlage dem Einzelhofsystem angehörige Dörfer bezeichnen. Sehr oft können sich unter derartigen Possessiv-Ortsnamen von grösseren gesellschaftlichen Verbänden bewohnte Niederlassungen bergen, welche durch Vermehrung der Familie des Uransiedlers entstanden sind, obgleich die Benennung ihre possessive Bedeutung weiterhin beibehielt. Die Entstehung dieser Verbände reicht in die Piastenzeit zurück und ist bis zur Gegenwart nicht abgeschlossen, da sich gerade diese Ansiedlungsform am leichtesten mit den wirthschaftlichen Verhältnissen verschiedener Zeitperioden vereinigen lässt. Die betreffenden Dorfschaften wurden theilweise von der unabhängigen, später abhängig gewordenen Ackerbau treibenden Bevölkerung, zum grossen Theil auch durch die Ritterschaft gegründet. Fast alle diese Ansiedlungen gehörten, wenigstens bei ihrer ersten Gründung, dem Einzelhofsystem an, so verschieden auch die Ansiedlungsperioden und gesellschaftlichen Verhältnisse der Entstehungszeit sein mochten. Uberhaupt waren die Dörfer dieser Cathegorie verschiedenen Veränderungen unterworfen. Am reinsten erhielten sich die Ansiedlungsformen des Einzelhofsystems in den *sortes,* welche die Quellen erwähnen und welche ihrem Charakter nach zu den sehr frühen Ansiedlungsformen gehören.

Zur Classe der Possessiv-Ortsnamen ziemlich frühen Ursprungs gehören endlich die Benennungen polnischer und überhaupt slavischer Burgen, welche sogar auf bedeutendere Gebiete und Stämme, die zu den betrefenden Burgen in irgend welchem Verhältniss standen, übertragen werden konnten. Am Schluss seiner Abhandlung vergleicht der Verfasser in Kürze die polnischen Ansiedlungsformen mit denen anderer slavischen Völker, zugleich entwickelt er seine Ansicht über die Reihenfolge des Einzelhof- und Dorfsystems. Die eingehende Erörte-

rung dieser Frage soll den Gegenstand eines zweiten Theils der Abhandlung bilden, welcher der Erforschung der ursprünglichen Eigenthums und der mit ihnen verbundenen gesellschaftlichen Formen gewidmet sein wird.

XXXVI

G. Ossowski. „Sprawozdanie z badań paleoetnologicznych w kurhanach ukraińskich“ *(Compte-rendu des fouilles palethnologiques dans les kourhans de l'Ukraine).*

Les recherches palethnologiques faites l'année dernière par le rapporteur, comprennent le territoire situé au nord de Biała-Cerkiew (district de Wasylkow) et limité à l'est et à l'ouest par les rivières Kamionka et Rotek, ainsi que par leurs affluents. Ce territoire présente le type d'un steppe plat et uni, s'étendant à perte de vue, sans qu'il soit possible d'y découvrir quelque éminence sensible. Par contre, il est parsemé de nombreux petits creux en forme d'entonnoir qui servent de temps à autre de réservoirs aux eaux des pluies. On y remarque très peu de végétation appartenant à la flore des forêts. Outre les petits bois qui s'étendent sur les bords du Roś près d'Aleksandria (non loin de Biała-Cerkiew), et du côté nord-ouest de cette ville, on n'aperçoit que çà et là des arbres isolés, plantés le long de la route, ou des bosquets, réfuges du gibier pendant l'hiver.

La structure géologique de ce pays est très semblable à celle du district de Zwinogródka que le rapporteur avait décrite dans son compte-rendu des recherches de l'année 1887 [1]. La différence essentielle consiste en ce que les couches tertiaires y font défaut et que les couches diluviennes d'argile (de mamouth) réposent par conséquent sur les gneiss.

[1]) Voyez: Matériaux pour la palethnologie des kourhans de l'Ukraine („Materyały do paleoetnologii kurhanów ukraińskich“), publiés dans le XII. vol. du „Zbiór wiadomości do antropologii krajowej“ (*Recueil de matériaux pour l'Anthropologie du pays*).

Les monuments préhistoriques que l'on rencontre sur tout ce territoire ne sont point distribués uniformément. Dans la partie méridionale, ils sont clairsemés, éloignés les uns des autres quelquefois par des kilomètres; vers le nord, ils deviennent de plus en plus nombreux et agglomérés; enfin ils s'accumulent et recouvrent la vaste plaine qui s'étend le long des villages de Saliwonki et de Łosiatyn, situés sur la limite de ce territoire. Cette distribution est représentée sur une carte archéologique de la contrée, dressée par le rapporteur, qui relève environ 100 monuments. Comme dans toute l'Ukraine, le kourhan est ici le plus fréquent de tous les monuments préhistoriques. M. Ossowski n'y a rencontré qu'un retranchement et n'a trouvé que dans une seule localité des traces indubitables de stations préhistoriques. De toute cette foule de monuments, le rapporteur n'a examiné cette fois qu'un kourhan à Stanisławka, deux à Sokołówka, un à Łosiatyn et un à Antonówka, ainsi qu'un rempart à Łosiatyn et une station à Zariczje, sur le territoire du village de Wielkie-Połoweckie. Au delà des limites du territoire en question, il a encore examiné un kourhan dans le village de Kiryłówka, situé dans le district de Zwinogródka.

Dans le kourhan de Stanisławka qui appartient à la catégorie des petits kourhans, le rapporteur a trouvé un squelette d'homme dans un tombeau peu profond, creusé dans un terrain intact. Ce squelette ne se trouvait pas dans la position ordinaire, car la tête et les bras étaient éloignés des autres os et tournés dans le sens opposé au tronc lui-même. En outre, il lui manquait une des omoplates. A la surface de ses os on pouvait reconnaitre de faibles taches de couleur rouge. Ce squelette appartenait à la race des dolichocéphales. Aucun objet n'a été découvert ni sur le squelette, ni à ses côtés.

Dans l'un des deux kourhans de Sokołówka, on a trouvé deux tombeaux avec squelettes, placés des deux côtés du centre du kourhan. La position de ces squelettes n'était pas non plus régulière; à l'un d'eux manquaient toutes les vertèbres, ainsi que les côtes. Dans la zône centrale de ce kourhan on a trouvé deux cercueils de provenance évidemment

plus récente, ainsi que deux vases d'argile faits à la main et couverts d'ornements divers, gravés en creux ou en relief. Quant au deuxième kourhan de cette localité, on a pu constater qu'il avait déja été pillé.

Dans le magnifique kourhan de Łosiatyn qui, comme dimension, appartient aux kourhans de première catégorie (kourhans très grands), on a trouvé, dans la partie méridionale, un tombeau qui renfermait un squelette. Ce tombeau était rempli d'une argile noire, grasse et imperméable. Quant à la situation du squelette dans ce tombeau, on a reconnu le croisement inaccoutumé des os longs des jambes. Dans la main gauche placée au-dessous des os du bassin, il tenait un éclat d'os en forme de poinçon; près de la tête se trouvait un vase d'argile de forme très primitive, couvert d'une riche ornementation linéaire, composée de traits gravés en creux. Dans la partie supérieure du tombeau, gisait dans l'argile un assez grand morceau d'écorce d'arbre. Les os du squelette étaient recouverts d'une couche épaisse rouge, ferrugineuse (limonite).

Un chaudron en bronze a été autrefois retiré d'un kourhan du village d'Antonówka.

Un squelette a été également trouvé dans le kourhan du village de Kiryłówka; un vase en argile réposait près de sa tête et deux à ses pieds. De ces trois vases, deux sont joliment ornementés d'empreintes et de gravures linéaires.

Des objets en pierre polie (perles et haches) ont encore été trouvés près du rétranchement de Łosiatyn. Le rapporteur en possède quelques exemplaires, entre autres une hache dont la perforation n'est pas achevée.

Enfin, les objets les plus intéressants ont été fournis par l'examen du territoire de la station préhistorique située dans les champs du village de Wielkie-Połoweckie, dans la localité nommée Zariczje. On y trouve une quantité notable de divers débris de céramique et d'outils appartenant à l'âge de la pierre et de bronze, quelquefois aussi des vases entiers et des moules servant à la fusion d'objets de

bronze. M. Ossowski a acquis quelques uns de ces objets pour les collections de l'Académie: deux moitiés d'un moule pour la fonte d'un celt et deux moules pour les poinçons des lances et des flèches, ainsi qu'un joli petit vase, orné très primitivement. Ces moules qui sont taillés en gneiss du pays, font supposer pour la première fois l'existence d'une fonderie locale des bronzes dans ce pays. Quant au petit vase en argile, il prouve que dans les produits locaux de ce genre on a imité le genre de la céramique grecque.

XXXVII

Z. Bankiewicz. „O produktach redukcyi meta-nitroparaacettoluidyny przez siarczek amonu" *(Über die Reductionsproducte des meta-Nitroparacettoluids durch das Schwefelammonium).*

Der Verfasser beschreibt in dieser Abhandlung die Producte, welche er durch Einwirkung einer alkoholischen Schwefelammoniumlösung auf das m-Nitroparaacettoluid erhalten hat. Diese sind: Azoxy-, Azo-, und Hydrazo-acetdiamidotoluid, die der Verfasser mit den bei der Reduction desselben Ausgangsmaterials mit Natriumamalgam entstandenen identificiert.

Bei der Reduction mit Schwefelammonium erhielt der Verfasser, statt der Azoverbindung, einen neuen Körper, den er, wegen angegebener Reactionen, zu der Gruppe der Oxyetenyle hinzählt. Er beschreibt dann die Bildungsweise dieses Körpers, sowie seine Salze, namentlich sein Salzsaüresalz, Platinsalz und Salpetersäuresalz, endlich das Amidoacettoluid und dessen Pikrat.

Die fernere Untersuchung der Verseifungsproducte und der Umwandlung der Hydrazoverbindung behält sich der Verfasser vor.

XXXVIII

A. Jaworowski. „O powstawaniu gromadek osobniczych w gatunku *Actinophrys sol* przez podział niezupełny“ (*Die Entstehung der Haufen von Actinophrys sol durch unvollständige Theilung*).

Hinsichtlich dieser Frage bestehen bis nun zwei Ansichten. Die Vertreter der einen Ansicht, wie Hertwig, Lesser, Perty, Cohn u. a., meinen, dass die Actinophryshaufen durch Conjugation entstehen, haben jedoch zur Bekräftigung einer solchen Entwickelungsweise entscheidende Thatsachen nicht beigebracht. Die Vertreter der anderen Ansicht, wie Leydy, Grenacher, haben sich auf Grund ihrer eingehenden Untersuchungen in überzeugender Weise für die Entstehung der besagten Haufen durch Theilung ausgesprochen. Diese Ansichten bilden auch in Bütschli's Monographie der Protozoën eine noch offene Frage, indem derselbe die Möglichkeit der Entstehung der Actinophryshaufen durch Theilung zwar nicht ausschliesst, jedoch der Ansicht der Mehrzahl der Forscher, d. i. der Entstehungsweise durch Conjugation, huldigt.

In der letzten Zeit befasste sich der Verfasser mit Untersuchungen über die Haufenbildung durch Theilung und gelangte hiebei zu folgenden Resultaten:

a) Während der Bildung von Actinophryshaufen aus dem Individuum geht eine Theilung der anderen voran, so dass die durch Theilung entstandenen, aber noch nicht getrennten ersten Individuumshälften durch weitere Theilung wieder getheilt erscheinen, wodurch eine grössere Anzahl zusammengehäutter Actinophrys-Individuen entsteht. Die durch unvollständige Theilung entstandenen Individuen lagern sich in gewissen Fällen in der Richtung der Tetraëderecken.

b) Der durch Theilung entstandene Haufen zählt um so mehr Individuen und erhält sich um so länger, je mehr Nahrungsmaterial vorhanden ist, überhaupt je mehr die Existenz- und Entwicklungsbedingungen dem entsprechen.

c) Die Entstehung der Individuen durch Theilung und ihre Lagerung geschieht in Bezug auf die pulsierenden Vacuolen nach entgegengesetzten Richtungen.

d) In gewissen Fällen verschwindet die pulsierende Vacuole und deren Rolle übernimmt eine andere in der Nähe der Körperoberfläche liegende Vacuole des Körperparenchyms.

XXXIX

M. Raciborski. „Nowe Desmidyje." *(Desmidiacées nouvelles).*

Ce travail contient la description des espèces et variétés nouvelles des Desmidiacées recoltées par l'auteur lui-même ou par d'autres botanistes soit en Pologne soit dans d'autres pays de l'Europe. Les collections de Rabenhorst, ainsi que les échantillons *de l'Utricularia minor* et du *Chara coronata,* ont fourni à l'auteur des matériaux très abondants pour l'étude des Desmidiacées de la Saxe, du Brandebourg et du Piémont.

L'auteur divise le genre *Cosmarium*, si riche en espèces, en trois sections, savoir: *Eucosmarium, Gastridium et Bigastrium;* il en sépare le *C. obliquum* qu'il considère comme type d'un nouveau genre: *Nothocosmarium.* Les genres *Arthrodesmus* et *Pleurotaenium* sont également divisés en sections qui diffèrent notablement des divisions proposées jusqu'aprésent.

XL

M. Raciborski. „Przegląd gatunków rodzaju *Pediastrum*" *Études sur les espèces du genre Pediastrum).*

L'auteur y donne la description de toutes les espèces et variétés du genre *Pediastrum* qu'il a étudiées sur des échantillons indigènes et exotiques. Ayant trouvé des formes intermédiaires, l'auteur a été forcé de réduire à 10 ou 12 les 24 espèces décrites par Al. Braun et par d'autres algologues; le nombre des variétés a dû être, au contraire, bien multiplié

à cause des caractères tirés de la surface des cellules et négligés jusqu'aprésent.

L'étude des variétés, connues et nouvelles, a demontré que les anciennes diagnoses des espèces doivent être bien souvent rectifiées, ce que l'auteur a entrepris dans son mémoire. La division du genre en quatre sections proposée par Al Braun ne saurait être maintenue, vu que les colonies du *P. integrum* pourraient bien souvent être rapportées soit à la première, soit à la deuxième ou la troisième de ces sections. L'auteur rejette par conséquent toute division du genre *Pediastrum* comme absolument inadmissible, et dispose les espèces d'après leurs affinités en un tableau synthétique. Les planches accompagnant ce travail réprésentent les variétés nouvelles ou caractéristiques.

XLI

J. Puzyna. „O pewnem twierdzeniu Folie'go" *(Sur un théorème de M. Folie).*

Dans des mémoires présentés à l'Académie de Belgique [1]) M. Folie a démontré plusieurs théorèmes, qui se rapportent aux courbes planes algébriques et qui ne sont qu'un mode de généralisation des théorèmes de Pappus, de Pascal, de Brianchon, de Desargues etc., connus dans la théorie des coniques.

L'auteur s'occupe exclusivement de la généralisation du théorème de Pappus, en lui donnant une autre signification, plus ample que celle que nous trouvons chez M. Folie.

Ce savant applique son théorème à toutes les courbes du 3me, 4me et 5me ordre, mais quant aux courbes d'un ordre supérieur il considère exclusivement les courbes particulières C^n (du n^{me} ordre), qui passent par tous n^2 points d'intersection de n droites

[1]) *Fondements d'une géométrie supérieure cartésienne 1869 Recherches de géométrie supérieure. 1878.*

$$(\delta) \qquad \delta_1, \quad \delta_2, \ \ldots, \ \delta^n$$

avec les n droites

$$(\delta') \qquad \delta'_1, \ \delta'_2, \ \ldots, \ \delta'_n$$

données.

En nommant les systèmes de droites (δ) (δ') „un système de deux polygones conjugués de n côtés inscrits à une courbe du n^{me} ordre", il énonce son théorème (le théorème généralisé de Pappus) de cette manière:

„*Dans un système de deux polygones conjugués de n côtés inscrits à une courbe du n^{me} ordre, les produits des distances d'un point de la courbe aux côtés de chacun de ces polygones sont analogiques*" (c'est à dire: dans un rapport constant).

L'auteur considère au contraire une courbe C_n sans aucune distinction; il inscrit à celle-ci un quadrangle 1234, dont deux couples des côtés opposés p_1 p_2, p'_1 p'_2 vont recouper la courbe encore en $2(n-2)+2(n-2)$ points; il joint les points d'intersection du côté p_1 à ceux du p_2 par $(n-2)$ transversales p'_3, p'_4, . . . , p'_n, trace les analogues droites p_3, p_4 . . . p_n (joignantes les points d'intersection des côtés p'_1 p'_2) et démontre les théorèmes suivants:

A. Si l'on trace dans le plan d'une courbe C_n deux systèmes de n droites

$$\begin{array}{ll} (p) & p_1, \ p_2, \ p_3, \ \ldots, \ p_n \\ (p') & p'_1, \ p'_2, \ p'_3, \ \ldots, \ p'_n \end{array} \quad {}^{1)}$$

(d'après la définition donnée) et si l'on forme des produits de distances d'un point de la courbe à chaque droite du système (p) et à chaque droite du système (p'): ces produits seront, pour $n=2, 3$, dans un rapport constant et, pour $n>3$, dans un rapport qui s'exprime par une fonction rationelle, linéaire (fractionaire) d'un paramètre variable.

B. Une certaine valeur K de ce rapport appartient pour $n>3$ à $(n-2)^2$ points (et non pas à un plus grand nombre de points) de la courbe C_n.

[1] M. Fouje a fait l'usage de ces droites dans ses autres théorèmes.

C. Si on trouve sur une courbe C , $[(n-2)^2 + s]$ points (s étant un nombre entier, positif, fini) donnant la même valeur du rapport appelé, tous les points de la C_n donneront cette valeur, et la courbe est évidement de l'éspèce particulière considérée par M. Folie.

Au moyen de ces théorèmes la courbe C_n $(n>3)$ se présente comme un lien géométrique des groupes de $(n-2)^2$ points, et l'auteur montre que cette réprésentation est intimement liée avec la construction des courbes au moyen des faisceaux des courbes d'un ordre inférieur, et que justement par cette construction ces groupes de points sont bien définis.

Pour les courbes corrélatives l'auteur a énoncé des théorèmes corrélatifs.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyją Sekretarza generalnego hr. Stanisława Tarnowskiego.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

30 Kwietnia 1889.

ANZEIGER
DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU.

N. 5 — Mai 1889.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

N. 5 — Mai 1889.

Sitzungsberichte

Philologische Classe

Sitzung vom 13 Mai 1889

Vorsitzender: Dr. K. Estreicher

Der Secretär berichtet über die Thätigkeit der Commissionen.

Die kunsthistorische Commission hat in den Sitzungen vom 11 April und 9 Mai die Mittheilungen der Herren Prof. Łuszczkiewicz, Bartynowski, Lepszy und Wdowiszewski zur Kenntniss genommen.[1]) In den Berichten der Commission (Bd. IV. Heft III, 4° S. 87—105) ist die Abhandlung von Prof. M. Sokołowski u. d. T.: »Spadek po metropolicie suczawskim Dozyteuszu i jego losy« (*Die Hinterlassenschaft des Metropoliten von Suczawa, Dositheus, und ihre Schicksale*)[2]).

Die literarhistorische Commission hat in der Sitzung vom 27 April den Antrag des Dr. Wisłocki, die Fortsetzung der Ausgabe des Liber diligentiarum facultatis philosophicae Univ. Cracov. betreffend, angenommen[3]). Derselben Commission wurden die Sitzungsprotokolle (1592—1733) und Statuten (1609—1704) der polnischen Nation an der Universität zu Padua, zur Ausgabe vorbereitet von Dr. St. Windakiewicz, so wie ein Bericht über die Arbeiten der polnischen Mission in Rom, soweit dieselben die polnische Literaturgeschichte betreffen, vorgelegt[4]).

Dr. J. Bystroń liest: *Über eine litauische Uebersetzung des Catechismus von Ledesma aus dem Jahre 1605*[5]).

1) Der Inhalt derselben wird in dem nächsten Hefte des Anzeigers mitgetheilt werden. 2) Siehe Rozprawy XLII. 3) ibd. XLIII. 4) ibd. XLV. 5) Ibd. XLIV.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 13 Mai 1889

Présidence de M. Ch. Estreicher

Le Secrétaire présente le compte-rendu des travaux des Commissions spéciales.

La Commission de l'Histoire de l'Art, dans ses séances du 11 avril et du 9 mai, s'est occupée des communications de MM. Łuszczkiewicz, Bartynowski, Lepszy, Wdowiszewski[1]). Dans les Comptes-rendus de la Commission (IVe vol., 3e livraison, in 4°, p. 87—105) a paru le travail de M. M. Sokołowski, intitulé: »Spadek po metropolicie suczawskim Dozyteuszu i jego losy". *(La Succession de Dosithée, métropolite de Suczawa et ses destinées)*[2]).

La Commission d'Histoire littéraire, dans sa séance du 27 avril, approuva le programme de la continuation du Liber diligentiarum facultatis philosophicae Univ. Cracov., dressé par M. Wisłocki.[3]) A la même Commission furent présentés: Les procès verbaux des assemblées (1592—1733) et les Statuts (1604—1709) de la Nation Polonaise à l'Université de Padoue, tirés des archives de cette Université par M. St. Windakiewicz, ainsi que le compte-rendu des travaux de la Mission polonaise à Rome, concernant l'histoire littéraire de la Pologne.[4])

M. J. Bystroń donne lecture de son travail: *Sur une traduction lithuanienne du catéchisme de Ledesma, provenant de l'année 1605.*[5])

1) Le résumé en sera donné dans le N. prochain du Bulletin. 2) Voir aux Resumés XLII. 3) ib. XLIII. 4) ib. XLV. 5) ib. XLIV.

Historisch-philosophische Classe

Sitzung vom 28 Mai 1889

Vorsitzender: Prof. Dr. Szaraniewicz

Dr. Isidor Szaraniewicz, Professor an der Universität Lemberg, von dem Direktor der Classe, Dr. Zoll, eingeladen, übernimmt den Vorsitz.

Der Secretär berichtet über die Thätigkeit der historischen Commission [1]).

Prof. Dr. Zoll liest: *Über die Grundlagen des römischen Intestaterbrechtes, verglichen mit der heutigen Gesetzgebung* [2]).

Mathematisch-naturwissenschaftliche Classe

Sitzung vom 25 Mai 1889

Vorsitzender: Prof. Dr. Teichmann

Der Secretär überreicht den soeben gedruckten XIX Band der Sitzungsberichte und Abhandlungen dieser Classe [3]) und theilt den nachfolgenden Bericht über eine am 17 Mai l. J. abgehaltene Sitzung der physiographischen Commission mit.

In dieser Sitzung wurde von Prof. Dr Wierzejski die Mittheilung über die Entdeckung des Phyllopodes: *Limnetis brachyurus* in der Umgebung von Krakau vorgelegt. — Dr. Krzyżanowski berichtete über die Analyse des vom H. Świerz geschöpften Wassers aus den Quellen in Zakopane und in der Tatra, sowie aus dem Meer-Auge-See daselbst. — Prof. Dr. Szajnocha hielt einen Vortrag über die Resultate seiner Untersuchungen über die Dolomite in Zawadówka (galiz. Podolien), welche dem

1) Siehe Résumés XLV. 2) Ibd. XLVI. 3) Ibd. XLVII.

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 28 Mai 1889

Présidence de M. I. Szaraniewicz

M. I. Szaraniewicz, professeur à l'Université de Léopol, occupe le siège présidentiel, sur l'invitation du Directeur de la Classe, M. Zoll.

La Secrétaire présente le compte-rendu des travaux de la Commission d'Histoire[1]).

M. Zoll donne lecture de son travail: *Sur les principes du droit romain par rapport à la succession ab-intestat, comparés à ceux des législations contemporaines.*

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 25 mai 1889

Présidence de M. L. Teichmann

Le Secrétaire présente le XIXe volume des »Séances et travaux« de la Classe, récemment achevé[3]) et le compte-rendu de la séance de la Commission de physiographie qui a eu lieu le 17 mai 1889.

Dans cette séance, lecture fut donnée de la note de M. A Wierzejski sur la découverte du phyllopode: *Limnetis brachyurus* dans les environs de Cracovie. M. Ch. Krzyżanowski communiqua ses analyses des eaux prises par M. Świerz dans les sources de Zakopane et des monts Tatra, ainsi que dans le lac Morskie Oko. M. L. Szajnocha exposa les résultats de ses recherches sur les dolomites à Zawadówka (en Podolie) qui appartiennent à l'étage moyen du terrain dévonien et con-

1) Voir aux Résumés XLV. 2) ib. XLVI 3) ib. XLVII.

mittleren Stockwerke des Devon's angehören und als Versteinerung *Cyathophyllum caespitosum* enthalten. — In den Berichten der Commission (Bd. XXIII, S. 185—206) ist die Abhandlung von Prof Szajnocha u. d. T. »O stratygrafii pokładów sylurskich galicyjskiego Podola« *(Über die Stratigraphie der silurischen Ablagerungen in Galizisch-Podolien*[1]) erschienen.

Prof. Dr. Rostafiński legt die Abhandlung des H. Kotula: *Über die senkrechte Verbreitung der Gefässpflanzen in der Tatra*[2]) vor und erläutert die Methode, welche der Verfasser in seinen langen und eingehenden Untersuchungen angewandt hat.

Prof. Dr. Teichmann berichtet über eine Arbeit des Dr. Mars: *Durchschnitt des gefrorenen Cadavers eines während der Niederkunft verstorbenen Weibes*[3]) und legt die Tafeln, welche zu dieser Arbeit gehören, vor.

Der Secretär liest das Gutachten des Prof. Franke über die Abhandlung des H. Gosiewski: *Das wahrscheinlichste mechanische System*[4]). Nach diesem Gutachten muss die Abhandlung umgearbeitet und in anderer Weise abgefasst werden. Prof. Dr. Karliński schliesst sich diesem Gutachten des Prof. Franke an.

In der darauf folgenden vertraulichen Sitzung wurde die Veröffentlichung der Abhandlungen der HH. Mars und Kotula, sowie der in der vorhergehenden Sitzung vorgelegten Abhandlungen der HH. Puzyna und Bankiewicz beschlossen.

1) Siehe Résumés XLVIII. 2) ibd. XLIX. 3) ibd. L. 4) LI.

tiennent un fossile: le *Cyathophyllum caespitosum.* — Dans les Comptes-rendus de la Commission (XXIIIe vol., p. 185—200) a paru le travail de M. L. Szajnocha, intitulé: »O stratygrafii pokładów sylurskich galicyjskiego Podola« *(Sur les couches siluriennes de la Podolie Autrichienne,*[1])

M. J. Rostafiński présente le mémoire de M. B. Kotula: *Sur l'extension en altitude des plantes vasculaires dans les monts Tatra*[2]) et expose la méthode suivie par l'auteur dans ses longues et minutieuses recherches.

M. L. Teichmann rend compte du travail de M. A. Mars: *Coupe du cadavre gelé d'une femme morte pendant l'accouchement*[3]) et présente les planches illustrant ce travail.

Le Secrétaire donne lecture de l'opinion de M. J. Franke sur le mémoire de M. L. Gosiewski: *Sur le système mécanique le plus probable*[4]), opinion d'après laquelle cet intéressant mémoire devrait être remanié et redigé d'une tout autre manière avant sa publication. M. Karliński partage l'opinion du rapporteur, M. Franke.

La Classe se forme en Comité secret et vote l'impression des mémoires de MM. Mars, Kotula, Puzyna et Bankiewicz, les deux derniers présentés dans la séance précédente.

1) Voir aux Résumés XLVIII. 2) ib. XLIX. 3) ib. L. 4) ib. LI.

Résumés

XLII

M. Sokołowski. „Spuścizna po Dozyteju, metropolicie suczawskim." *(La Succession de Dosithée, Métropolite de Suczawa en Moldavie et ses destinées.)*

Les deux expositions archéologiques de Léopol ont fait connaître quelques ornements ecclésiastiques appartenant au couvent des Basiliens de Żółkiew. Les plus remarquables de ces ornements proviennent, suivant la tradition, de la succession du métropolite Dosithée. Ce dernier, à la suite de l'expédition de Jean III Sobieski en Moldavie, passa en 1686 en Pologne et y transporta les reliques de St Jean Novi, patron de la Moldavie, ainsi que les trésors réunis par la piété des fidèles et la munificence des hospodars Moldaves à côté du tombeau du Saint. L'auteur ajoute quelques détails sur cette émigration et se propose de publier les inventaires de la succession laissée par le Métropolite. La plupart des historiens qui se sont occupés de ce sujet, ont puisé leurs informations dans „l'histoire de l'empire Ottoman" de Dimitri Cantémir. Ce témoignage fut d'autant plus suspect, que l'auteur de cet ouvrage traduit en français et très répandu, était le fils et le successeur du même Constantin Cantémir, hospodar moldave, qui embrassa le parti des Turcs pendant l'expédition de Sobieski. Il est très compréhensible, que par piété filiale Cantémir ait fait tout son possible pour jeter sur ces événements une lumière favorable à la mémoire de son père et qu'il ait tâché de rendre

la cause de Jean III aussi peu sympathique que possible. Il a prétendu que Sobieski a brûlé et pillé Jassy sans raison, qu'il a dévasté les églises, qu'il a mis le feu aux monastères, et que non content de toutes ces barbaries, il a forcé le métropolite de le suivre en Pologne et de lui livrer les reliques du saint avec les trésors sacrés, qu'il avait emportés avec lui comme butin. C'est aux historiens roumains que revient l'honneur d'avoir fait justice de ces odieuses assertions. Ils ont prouvé que le métropolite a quitté volontairement son pays et que c'est réellement pour sauver les reliques et le trésor des déprédations turques et tartares, qu'il les a mis sous la sauvegarde du roi pour être transportés en Pologne afin d'y attendre des temps plus favorables pour la cause chrétienne et sa sécurité personnelle. Nous sommes à même d'ajouter un témoignage de plus à tous ceux qu'ils ont cités à l'appui de cette thèse. C'est une relation contemporaine écrite au camp même du roi et publiée à cette époque: „Ristretto delle operationi dell Armata del Re di Polonia, delli 4 Giugno giorno della partenza di sua Maëstà de Javorova sino all'acquisto della Moldavia, scritto dal campo Reale sotto Fulcin all'Illustrissimo Sig. Residente di quella Corona in Bologna, dall Illustriss. Sig. N. N. In Bologna, per Giacomo Monti, 1686.“ La relation renferme des détails intéressants, quant à la manière dont le roi fut reçu par les habitants de Jassy et par le métropolite lui-même, elle nous explique pourquoi et à l'instigation de qui la ville de Jassy a été brûlée, et raconte le transport du trésor et l'émigration de Dosithée. (Le prof. Bianu dans son *Compte-rendu des Archives galiciennes*, Bucarest, 1886, n'a connu que la seconde partie de cette relation, qu'il a publiée d'après le manuscrit de la Bibliothèque des princes Czartoryski à Cracovie.) D'après les historiens roumains, Dosithée, qui pendant son séjour en Pologne habita quelques années Stryj, pour se fixer ensuite à Żółkiew avec les reliques du saint et son trésor, changea cette dernière résidence vers la fin de sa vie pour Moscou, où il mourut. Ils prétendent que c'est par l'intermédiaire d'un savant

roumain Nicolas Milescu, qui fût pendant un certain temps précepteur de Pierre le Grand, que le métropolite entra en rapports suivis avec le patriarche Joachim; Pierre le Grand après la conquête d'Azow en 1696 voulut même le nommer évêque de cette ville, ce qui serait certainement arrivé, si Dosithée avait vécu. Nous ne voulons pas nier, que le métropolite entretînt des relations avec ses coréligionnaires roumains et russes de Moscou, mais nous ne pensons pas, qu'il ait pu entreprendre ce voyage et quitter la Pologne à cette époque, puisque, s'il faut s'en rapporter aux sources, il mourut à Żółkiew en 1693, c'est à dire, bien avant tous ces événements. Au couvent des Basiliens de Żółkiew une pancarte dont l'inscription a été publiée par le chanoine Pietruszewicz et qui fut adaptée à son portrait peint sur cuivre et provenant de son tombeau, nous indique explicitement le lieu et la date de sa mort à Żółkiew le 13 Décembre 1693. La „Nécrologie" de l'Institut Stauropigial de Lemberg contient une note, qui certifie la même date: „c'est le 13 Décembre 1693, dit-elle, qu'est mort à Żółkiew le métropolitain de Suczawa Dosithée." Mais ce qui semble écarter tout doute possible à cet égard, c'est l'acte signé par le roi Jean III, daté du 12 Février 1694, en vertu duquel l'évêque de Lemberg Joseph Szumlański est nommé administrateur de la métropole de Suczawa après le décès du vénérable Dosithée, métropolite moldave. „Nous faisons savoir, dit l'acte en question, à tous popes, caloyers, diacons, aussi bien qu'à tous les citoyens de la terre valaque, qui habitent la République de Pologne et qui dépendent jusqu'aujourd'hui de la juridiction spirituelle de feu Dosithée métropolite de Suczawa, que nous confions dorénavant l'administration de toutes les églises dépendantes de cette juridiction à l'administration du vénérable Joseph Szumlański, évêque de Lemberg, de Halicz et de la Podolie." Enfin quelques jours après l'évêque Szumlański dressa l'inventaire de la succession laissée par le feu métropolite. Cet inventaire que M. Sokołowski publie pour la première fois d'après les archives de la ville de Léopol, nous donne l'idée de cette partie de la succession qui nous intéresse le plus au point de

vue archéologique. L'évêque Szumlański, comme successeur du métropolite et en présence des moines moldaves qui accompagnèrent ce dernier pendant son émigration en Pologne, partage le trésor du métropolite en trois parties distinctes, ce qui nous a valu trois inventaires séparés.

Le premier se rapporte aux ornements sacerdotaux du métropolite lui-même, qui furent déposés au château de Żółkiew. Le second énumère tous les objets affectés au service des reliques du saint et remis aux Basiliens de la même ville. Le troisième enfin donne quittance de quelques parements que l'évêque a voulu spécialement réserver à sa propre disposition où á son service personnel pendant la durée de son administration et qu'il a déposés dans son église cathédrale de St. Georges à Léopol.

Dans le premier de ces inventaires nous trouvons de riches tissus, des chasubles, des dalmatiques (σάκκος) couvertes de croix (πολυσταύριος), des étoles en satin brodées de figures en or et en soie avec perles fines (ἐπιτραχήλιος); une paire de manchettes pour le service religieux brodées (ἐπιμανίκια), cassées, reliures riches d'évangéliaires, reliquaires, ciboires ou coffrets en vermeil, pour les huiles saintes, plat d'argent doré, croix et dyptiques pectoraux et entr' autres un saint-suaire (ἐπιτάφιον), représentant la mise au tombeau de Jésus-Christ en velours cramoisi, brodé d'or et d'argent, enrichi de pierreries et de perles avec une parcelle de la vraie croix etc.

Dans le second: des voiles, de riches étoffes; une couverture en velours turquoise orné de broderies d'or et d'argent, avec rubis et perles, destinée à couvrir le visage de St. Jean; un devant d'autel avec l'image de l'Assomption de la Sainte Vierge, brodée d'or et d'argent et ornée de perles; un autre saint-suaire avec la mise au tombeau; des chandeliers, des encensoirs en argent, des ex-votos de toute forme en argent, des lampes, etc.

Quant au troisième inventaire, ce dernier donne la liste des ornements pour la plus part détériorés et hors d'usage par suite de vétusté, que l'évêque a voulu répartir entre les

pauvres églises paroissiales et enfin des insignes métropolitains, à savoir: deux mitres richement ornées de pierreries, une crosse, une croix pectorale avec des rubis et des diamants, un chandelier en argent à trois branches pour le service épiscopal et vingt livres ecclésiastiques en langue slave.

Ces trois inventaires ajoutés à l'index des actes et documents, dressé par l'ordre du gouverneur de Galicie du temps de l'empereur Joseph II et publié par M. Popowicz, nous donnent l'idée de l'ensemble de la succession de Dosithée. Les documents énumérés dans l'index, d'une importance tout à fait spéciale pour l'histoire de la Moldavie, n'ont pas pu être retrouvés jusqu'a à présent, malgré les recherches des savants roumains dans les archives de la Galicie. Quant aux ornements sacerdoteaux, dont s'occupent nos inventaires, leurs traces ne sont pas beaucoup plus faciles à saisir. La partie la plus riche du trésor déposé au château de Żółkiew a eu à ce qu'il paraît la même destinée que la plupart des trésors ecclésiastiques du temps de l'empereur Joseph. L'autre partie affectée au service du saint et confiée au soins des Basiliens de cette ville, a été restituée en grande partie probablement à la ville de Suczawa et simultanément avec les reliques par ordre du même empereur. La troisième enfin n'est représentée à la cathédrale de St. Georges que par une mître et une croix pectorale. En dehors de ces derniers objets, les ornements sacerdotaux des Basiliens de Żółkiew, que nous avons pu voir aux expositions de Léopol témoignent encore aujourd'hui de la succession de Dosithée.

XLIII

Liber diligentiarum facultatis artisticae Universitatis Cracoviensis. Ed. W. Wislocki.

Im Jahre 1487 wurde von der philosophischen Fakultät der Krakauer Universität der Beschluss gefasst, ein genaues Verzeichniss der Vorlesungen, welche von den Magistern der Fakultät gehalten wurden zu führen; in denselben Registern

sollte auch der Antheil der Magister an den öffentlichen Disputationen verzeichnet werden. So entstanden die „Registra facultatis artisticae“, auch „Libri diligentiarum facultatis philosophicae“ genannt, welche bis zum Jahre 1780, d. i. bis zu der unter der Regierung von Stanislaus August vorgenommen Reform der Universität geführt wurden, eine der wichtigsten Quellen für die Geschichte der Krakauer Universität. Der erste Theil dieser Register, welcher in der Hs. der Krakauer Universitätsbibliothek N. 249 enthalten ist, und die Jahre 1487—1563 umfasst, wurde von Dr. Wisłocki im Jahre 1886 herausgegeben und bildet den IV. Band des „Archiwum do dziejów literatury i oświaty w Polsce“ (Archiv für polnische Literatur- und Culturgeschichte), 8° 543 S. Nicht weniger als ein Drittel des Bandes (S. 360—541) entfällt auf den ausführlichen, mit einer besonderen Sorgfalt ausgearbeiteten Index, welcher bei der eigenthümlichen Beschaffenheit des in dem Lib. Dilig. enthaltenen, von Eigennamen wimmelnden rohen Materials eine besondere Bedeutung hat. Derselbe besteht aus drei Theilen: 1) Lecturae et exercitia, lectiones et exercitationes, quaestiones et textus 2) Legentes magistri eorumque diligentiae et negligentiae 3) Memorabilia. Eine Verarbeitung des in dem I Theil des Lib. Dilig. enthaltenen Materials hat der Herausgeber in einer besonderen Abhandlung, welche in den Denkschriften der philologischen und historisch-philosophischen Classe der Akademie (Bd. VI, 87—104) erschien, geliefert, worauf um so mehr hinzuweisen ist, da dieselbe als eine Vervollständigung der knappen lateinischen Einleitung (S. VII—XIV) gelten kann.

Es ist von Dr. Wisłocki festgestellt worden, dass der Lib. Dilig. ein vollständiges Bild des gesammten Lehrstoffes, welcher an der philosophischen Fakultät der Krakauer Universität behandelt wurde, nicht zu gewähren vermag. Durch Heranziehung anderweitiger Quellen war der Herausgeber im Stande nachzuweisen, dass sogar Vorlesungen, die ein besonderes Aufsehen erregten, in dem Lib. Dilig. nicht verzeichnet sind. Er erklärt dies einerseits dadurch, dass diese Quelle, ihrer speciellen Aufgabe zufolge, nur über die Lehrthäthigkeit der Ma-

gistri Rechenschaft zu geben bestimmt war, anderseits aber auch durch den Umstand, dass die Decane, welche mit der Führung des Lib. Dilig. betraut waren, dem Grundsatz: „nullus magistrorum extra Collegium legere audeat“ gemäss, die ausserhalb des Collegium Majus gehaltenen Vorlesungen principiell ignorierten. Unterdessen steht es fesst, dass in der That auch von den Magistern der philosophischen Fakultät vielfach Vorlesungen „extra Collegium“, nämlich in dem Collegium Minus, auf dem königlichen Schlosse, in verschiedenen Kirchenschulen, so wie in den Privatwohnungen gehalten wurden.

Bei diesem Umstande ist es von besonderer Bedeutung, dass mit der Fortsetzung des eigentlichen Lib. Dilig., welche in der Handschrift der Krakauer Universitätsbibliothek N. 220 enthalten ist und die Jahre 1565 — 1656 umfasst, ein besonderer Liber dilig. baccalaureorum aus der Zeit 1564 — 1639 (Hs. N. 232) paralell läuft, während weder für die vorangehende noch für die spätere Zeit ein solcher nachzuweisen ist. Aus demselben ist ersichtlich, dass von den Baccalaurei vielfach Gegenstände von weit grösserem Interesse behandelt wurden, als in den Vorlesungen der Magistri, die sich meistentheils an die veraltete mittelalterliche Schablone hielten. Auch trifft man unter den vortragenden Baccalaurei manche Namen, denen man später zwar nicht mehr an der Universität, wohl aber anderwärts in bedeutenden Stellungen begegnet. Es erschien daher angezeigt, sich bei der Fortsetzung der Edition nicht auf die Wiedergabe des Textes des eigentlichen Liber dilig. zu beschränken, sondern in derselben bei einem jeden Semester zugleich die Vorlesungen der Baccalaurei einzuschalten. Dadurch wird es aber unmöglich sein, das ganze in Hs. N. 220 enthaltene Material in einem Bande herauszugeben, ohne dessen Umfang im Maasslose zu steigern; somit wird der II. Band des Liber Diligentiarum, wenn er den Umfang des I. Bandes nicht erheblich übersteigen sollte, kaum in die ersten Jahre des XVII Jahrhunderts reichen. Die Vorarbeiten sind so weit vorgeschritten, dass bald der Druck des II. Bandes beginnen wird.

XLIV

J. Bystroń. „Katechizm Ledesmy w przekładzie wschodnio-litewskim.“ *(Ledesma's Katechismus in ostlitauischer Übersetzung eines Ungenannten, nach dem einzigen, im Besitze der Jagellonischen Bibliothek in Krakau befindlichen Exemplare einer bisher unbekannten Wilna'er Ausgabe aus dem Jahre 1605, herausgegeben und mit einer grammatischen Einleitung und einem Glossar versehen.)*

Der spanische Jesuit, P. Jacob Ledesma, hat unter Anderen einen Katechismus in spanischer Sprache herausgegeben, der sich einer grossen Beliebtheit erfreute und in verschiedene Sprachen übersetzt wurde. Im J. 1571 erschien eine italienische, zwei Jahre darauf eine lateinische, 1584 eine holländische, 1630 eine französische und im J. 1595 eine litauische (żemaitische) Übersetzung desselben von P. Nicolaus Dauksza, einem żemaitischen Domherrn u. T.: „Kathechismas arba mokslas kiekwienam krikszczionii priwalvs. Paraszitas per D. Jakuba Ledesma, Theologa Societatis Jesu. Iżgulditas iż Liężuvio Lankißko ing Lietuwißka per Kuniga Mikałoju Daugßa, kánonika Zemaiczin. Iżspáustas Wilniuie. Metůsę vżgimimo Wießpaties 1595.“ Einen getreuen Abdruck dieses Sprachdenkmals hat der russische Gelehrte, E. Wolter, herausgegeben u. T.: Литовскій Катихизисъ И. Даукши. По изданію 1595 года, вновь перепечатанный и снабженный объясненіями Е. Вольтеромъ. (Beilage zum LIII. Bde. der Schriften der kais. Akademie der Wissenschaften N. 3. St. Petersburg 1886; 8⁰ mai. LXXXVI 192 SS.) Vor 1595 muss auch eine polnische Übersetzung des Katechismus, deren sich Dauksza bedient hatte, erschienen sein (nach seiner eigenen Angabe war der von ihm herausgegebene Katechismus „aus der polnischen Sprache in die litauische übersetzt“ („Iżgulditas iż Liężuvio Lankißko ing Lietuwißka“). Diese polnische Übersetzung ist jedoch den Bibliographen unbekannt und dürfte wahrscheinlich verloren gegangen sein. Im J. 1605 erschien in Wilna eine abermalige von einem unbekannten Übersetzer besorgte Übersetzung dieses Katechismus u. T.:

„Kathechismas aba pamokimas wienam kvriamgi krikszczonivy reykiamas. Paraszitas nuog D. Jokvbo Ledesmos, Theologo Soc. Jesv. E perguldítas Lietuwiszkay ir vntrukárt ißspáustas Wilnivy. Drukôrnioy Acadêmios Societatis Jesv. Metûsu vżgimimo Wießpatés 1605„ (16⁰, 96 SS.),[1]) die Dr. Bystroń in einem getreuen Abdruck neu herauszugeben gedenkt. Sie kann gewissermassen als eine zweite Ausgabe der Übersetzung Dauksza's gelten, was aus den im Titel angeführten Worten des Übersetzers hervorzugehen scheint: „Paraszitas nuog D. Jokvbo Ledesmos, Theologo Soc. Jesv, e perguldítas Lietuwiszkay ir vntrukárt iszspáustas“ („geschrieben von P. Jacob Ledesma, Theol. Soc. Jesu, ins Litauische übersetzt und zum zweitenmale herausgegeben“); da jedoch diese zweite Übersetzung in einem andern Dialekte erschienen ist und auch ihr Text in manchen Punkten von der aus dem J. 1595 abweicht, kann sie wohl als eine neue, selbstständige Übersetzung aufgefasst werden.

Der unbekannte Übersetzer gibt in der Einleitung zu seiner Arbeit die wiederholten Klagen seiner Landsleute, dass für sie die Übersetzung Dauksza's (als eine żemaitische, wenn zwar auch den ostlitauischen Dialekt bis zu einem gewissen Grade berücksichtigende) unverständlich sei, als Grund an, weshalb er eine neue Übersetzung des Katechismus veranstaltet hat. Dieses Denkmal der litauischen Literatur aus dem Anfang des XVII. Jh. also aus einer verhältnismässig frühen Zeit, ist als Quelle für die Geschichte der litauischen Sprache, namentlich aus dem Grunde von Wichtigkeit, dass eine Vergleichung dieser litauischen Übersetzung mit der um 10 Jahre früheren żemaitischen auf die dialektischen Verhältnisse in Litauen im Anfang des XVII. Jh. einiges Licht werfen kann.

Was die Einrichtung der Ausgabe anbelangt, so liess sich der Hsg. von den von deutschen Gelehrten, Prof. A. Bez-

[1]) D. Hsg. wurde auf diese bibliographische Seltenheit vom Herrn M. Stankiewicz, von dem sich gegenwartig eine litauische Bibliographie 1547—1701 unter der Presse befindet, aufmerksam gemacht.

zenberger und seiner Schule (Bechtel, Garbe) in den Litauischen und Lettischen Drucken des XVI Jahrhunderts — herausgegeben von A. Bezzenberger, befolgten Principien leiten. Der Text erscheint in einem diplomatisch getreuen Abdruck mit Beibehaltung aller orthographischen Eigentümlichkeiten des Originaldruckes; selbst Druckfehler wurden stehen gelassen, werden jedoch unter dem Text angemerkt. Der gotische Druck des Originals ist durch den lateinischen ersetzt, ſ wird durch s und ß durch sz wiedergegeben: im Interesse des leichteren Verständnisses des Textes ist die moderne Interpunction eingeführt. Die Seiten- und Zeilenzählung des Originaldruckes wird beibehalten, der Zeilenschluss durch einen Strich angegeben. Im kritischen Apparate unter dem Texte erscheinen alle für die Vergleichung wesentlichen Varianten des Daukszaschen Textes, und zwar: 1) Unterschiede in der Textierung; (Dauksza unterbrach öfter den eigentlichen Katechismustext durch eingefügte Gebete u. dgl.; darauf wird in dem kritischen Apparat hingewiesen, ohne Anführung der Einschaltungen Dauksza's); textliche Unterschiede von geringerem Umfang werden angeführt; 2) alle wesentlichen phonetischen, morphologischen, syntaktischen und lexicalischen Varianten. Hiedurch wird eine Vergleichung der beiden Katechismen behufs Bestimmung ihres gegenseitigen Verhältnisses möglich gemacht.

Der Ausgabe geht eine grammatische Einleitung über die sprachlichen Eigentümlichkeiten des Katechismus in Orthographie, Laut- und Formenlehre voraus, und am Schlusse folgt ein ausführliches, den gesamten Wortschatz des Katechismus umfassendes Glossar. Die Wörter erscheinen in alphabetischer Ordnung in der Kurschatschen Transscription. Nach Feststellung der Bedeutung werden Belege in Originalorthographie und zwar in der Reihenfolge der Casus- oder Personalendung mit Hervorhebung aller Varianten der Orthographie und Beifügung der Seiten- und Verszahl des Originaldruckes gegeben. Besonders angemerkt werden diejenigen Wörter, welche in den Wörterbüchern von Nesselmann und Kurschat entweder gar nicht

oder in einer abweichenden Bedeutung angegeben sind, sowie die Fremdwörter.

Die Orthographie des Katechismus ist nicht consequent. Bis zu einem gewissen Grade kann sie jedoch als Grundlage zur Bestimmung des phonetischen Wertes der einzelnen Laute dienen. Das Alfabet bestehet aus den folgenden Zeichen: a) für Vocale: a, á, â, à; e, ê, è é; i, y, î, j; o, ó, ô; u, v, ũ, ú, uo, úo ûo, uô, û, ụ; ay, ái, áy, âu, aû, âû, ei, ey: b) für Consonanten: b, c, d, dz, dż, f, g, ġ, h, ch, i, y, j, k(c); l, ł, m, n, ṇ, p, ṕ, r, s, ś, ß, z, ž, w, ẃ. Der Hsg. versucht das Verhältnis dieser Zeichen zu den Alphabeten A. Schleicher's u. Fr. Kurschat's festzustellen und stellt die Resultate seiner Untersuchungen in Übersichtstabellen des im Katechismus befolgten orthographischen Systems dar. Von den lautlichen Eigentümlichkeiten verdienen hervorgehoben zu werden:

1) Die Vertretung eines a durch e: esz (Kurschat: asz); ergu (K. argu, argi); erte (arte); terpu (tarp); sunerey (nom. pl. zu sanaris; in der häufig auftretenden Coniunction e (autem, vero), der in andern Drucken a (beziehungsweise o) entspricht.

2) Umgekehrt erscheint statt eines e ein a in atáio; atays.

3) Das auslautende e bildet zuweilen mit dem anlautenden a des nachfolgenden Wortes ein o, wie in der Sprache Szyrwid's (Garbe: Punkty Kazań XXV §. 16), u. Daukszа's (Wolter LXXXI §. 9.): nożumuszk = ne ażumuszk; nożumuszt; nopkałbésime;

4) a und e werden vor nachfolgendem Nasal n zu u, beziehungsweise i, abgeschwächt.

a) an wird zu un: runda; rúnka; brungiesnis; unt; dungús u. s. w. statt randa, rankà, brangésnis, ant, dangús. Neben wiederholt erscheinendem untaras kommt auch einigemale antaras, antras vor. In dem polnischen Lehnwort ángiełas bleibt an unverschoben. In der Sprache Szyrwid's tritt dasselbe Lautgesetz auf; diese Verschiebung findet

dort jedoch auch vor m statt, was sich für den Katechismus nicht nachweisen lässt.

b) ą wird zu ų (beziehungsweise zu u): Sunerey von Sąnaris; part. praes. -us (statt ąs) ésus, kałbús; acc. sg. der o-Stämme: Katechismu, wardu, mókimu, Diewu — der fem. ā- u. jā- Stämme: sweykatu, duszu, Bažniczu,; instr. sg. der fem. ā- und jā- Stämme: gáłwu, pradziu, Duszu, motynu.

In analoger Weise geht e in i über.

c) en wird zu in: žinkłas, žinklinties, szwintas, kint, kinteimas, padingibiû; bindrysty neben będrysty. In dem Fremdworte Sakramentas bleibt en unverschoben.

d) ę wird zu į (i) im Stamme: pte. praet. masc. perguldis (perguldęs), tápis im Auslaut: gen. sg. pron. pers. mani, tawi, sawi; acc. sg. mani, tawi, sawi; acc. sg. der ē- Stämme: žemi, małoni, wienatyby, tykryby; instr. sg. der ē- Stämme: małony, diewisty, galybi.

Im morphologischen Teile der grammatischen Einleitung werden nur diejenigen Fälle besprochen, die sich von der grammatischen Norm unterscheiden. Es sind dies der acc. sg. der o-, jo-, a-, jā- und ē- Stämme, sowie der instr. sg. der ā-, und jā- und ē- Stämme in Folge des oben aufgeführten Lautgesetzes. Im acc. sg. der u und i, sowie der consonantischen Stämme erscheinen u und i ohne Haken. Der Loc. sg. der o- Stämme geht auf -i aus: prisakimi, gywenimi, Sakramenty u. s. w. Der sg. der ā-, jā-, ē Stämme geht auf oj-, joj-, ej aus. Im Gen. plur erscheint- um vor der postponierten Richtungspartikel -pi, ṕ: ausiumṕ; der dat. plur. hat den älteren Ausgang -mus bewahrt: Zemáyciamus. Als Fehler muss wol aufgefasst werden der dat. sg. des o- Stammes krikształas auf -ie: prieg (diese Praep. wird im Kat. mit dem dat. verbunden) krikształie.

In einer tabellarischen Übersicht werden sämmtliche Casusendungen der Substantiva, soweit sie belegbar sind, zusammengestellt. In derselben Weise werden die Adiectiva behandelt, die in den an die substantivische Declination sich anschliessenden Formen, den Substantiven folgen, sonst

nicht viel Bemerkenswertes bieten. Von den Pronominibus verdient hervorgehoben zu werden der loc. sg. von tas: tami; nom. plur. von ánas: anis neben anie; der gen. sg. pron. pers. und refl. mani, sawi (statt manęs, sawęs). Es erscheint hier die Accusativ-form in genetivischer Function, was vielleicht durch den Einfluss des Polnischen, wo umgekehrt die Genetivform auch die Function des Acc. hat bedingt wurde. Die Coniugation unterscheidet sich im Wesentlichen nicht von der grammatischen Norm. Von den Verbis auf -mi (unthematische Coniugation) sind folgende Formen belegbar: I. 1 sg. esmi, 2. sg. esi u. essi 3. sg. est; 1. pl. esme 3. pl. est; II. 3. sg. eyt, eyti; 3. pl. eyt; III. 3. sg. duost; IV. 3. sg. dest 3. pl. desti. Von dem ursprünglichen Imperativ (ohne -k) haben sich nur geringe Reste erhalten: kálb (von kalbù) und atłayd.

Aus der angeführten Darstellung der sprachlichen Verhältnisse im Katechismus ergiebt sich, dass die Sprache des Katechismus mit der Szyrwid's eine unverkennbare Ähnlichkeit zeigt, so dass der Hsg. anfangs geneigt war, den Verfasser der Punkty Kazań, die zuerst im Jahre 1629 erschienen sind, auch für den Übersetzer des Katechismus aus dem Jahre 1605 zu halten, umsomehr als sich gegen diese Annahme keinerlei chronologischen Bedenken geltend machen liessen. Von dieser Annahme ist er jedoch bei näherer Prüfung der Sprache bald abgekommen. Schon abgesehen von der verschiedenen Orthographie in Punkty Kazań und in Katechismus, welchem Umstand der Hsg. keine Beweiskraft beizumessen glaubt, weist die Sprache in lautlicher Hinsicht einige Unterschiede auf, die gegen die Annahme sprachen. Oben wurde auf einen Unterschied hingewiesen, dass nämlich a und e vor dem Nasal m nicht, wie bei Szyrwid, in ein u, beziehungsweise i verwandelt werden. Ferner erscheint in den Punkty Kazań a oder o als adversative Coniunction, im Katechismus e. In Punkty Kazań finden sich wiederholt Schreibungen wie žiame, giara, die auf eine breitere Aussprache des e- Vocals gegen a zu schliessen lässt und sich im Katechismus nicht vorfindet.

Gegenwärtig untersucht der Hsg. das Verhältniss des Katechismus zu modernen ostlitauischen Texten, und zwar zu dem vom Bischof Baranowski und Hugo Weber mit geteilten Texte (Weimar 1882) und der Liedersammlung von Juszkiewicz: Lietuviškos Dájnos.

XLV

Compte-rendu des recherches faites aux archives du Vatican sur les matériaux pour servir à l'histoire de Pologne (Février - Avril 1889.)

M. Smolka complète le compte-rendu qu'il a remis à la commission historique dans la dernière séance du 8 février[1]) et donne des explications sur le progrès des travaux entrepris dans les archives romaines:

Les études des actes de la nonciature d'Annibal de Capoue (1587—1590) et de la légation contemporaine du cardinal Aldobrandini (1588—1589) touchent à leur fin. Du chiffre général des actes qui atteint environ 1900 documents et dont le dernier compte-rendu comprend la répartition en 6 catégories, 1270 ont été résumés jusqu'à présent dans des extraits plus étendus, et 160 ont été transcrits in extenso. Quant au reste la majeure partie des documents, ne présentant qu'un intérêt secondaire, il a paru suffisant d'en donner simplement l'inventaire. Il reste encore à analyser: la correspondance d'Annibal avec l'ambassadeur d'Espagne près la cour de Vienne, Guillaume S. Clemente, et les documents envoyés à Rome comme annexes des dépêches d'Annibal. M. Windakiewicz, chargé de ces travaux, annonce qu'ils seront probablement terminés dans l'espace d'un mois.

Les recherches plus détaillées ont fait voir la nécessité de compléter la quatrième division par un important supplément qui n'a pas été compris dans le programme du dernier compte-rendu. Ce sont des extraits des correspondances échangées entre

[1]) T. Bulletin, N-o 2, Résumé XV.

les nonces près la cour impériale et les secrétaires d'Etat, et qui se trouvent dans la Nunz. di Germania; ces extraits étaient indispensables pour tirer au clair certains détails de la correspondance d'Annibal de Capone et d'Aldobrandini avec ces nonces et secrétaires d'Etat. En outre, on a complété la IIIe division par des matériaux concernant la dernière mission de Possevino en Pologne, et la VIme division par les lettres d'un certain Worański, agent salarié d'Annibal; ces lettres sont écrites de Będzin pendant les négociations de l'année 1589. C'est à la suite de ces négociations, que l'archiduc Maximilien, élu en 1587 roi de Pologne par le parti autrichien et plus tard fait prisonnier après avoir passé les frontières de la Pologne, pour recouvrer sa liberté dut abandonner ses droits à la couronne de Pologne, ce qui fut ratifié par l'empereur Rodolphe et les autres archiducs, ainsi que par les états de Hongrie et de Bohême.

D'après le programme tracé dans le dernier compte-rendu, on s'est borné en ce qui concerne la copie intégrale, aux pièces qui offrent le plus d'importance, ou aux documents dont le texte original était indispensable à l'intelligence exacte de la pensée des correspondants dans toutes ses nuances. La plus grande partie de ces copies se rapporte notamment à la lutte engagée entre Karnkowski et Zamoyski en 1590. Ces matériaux jettent beaucoup de lumière sur le revirement politique qui se produisit dans l'attitude de Jean Zamoyski, ce puissant chancelier et grand-hetman de la Couronne, l'ami et le confident du roi Etienne Bathory. Après la mort de ce roi, il assura la couronne à Sigismond Waza qui avait pour compétiteur l'archiduc Maximilien. Mais à partir de ce moment, on vit entre le roi et le chancelier se creuser un abîme que rien ne devait plus combler, et l'ancien champion du trône devint le chef puissant de l'opposition. De là la grande importance de ces matériaux; ils permettent de pénétrer à fond l'origine de la rebellion de Zebrzydowski, cette grande crise intérieure qui éclata aussitôt après la mort de Zamoyski en 1606. L'intérêt de ces documents n'est pas moindre au point

de vue de l'histoire internationale; attendu que l'antagonisme qui se déclara entre le roi et le chancelier, provenait en grande partie de la divergence de leurs opinions rélativement à la politique extérieure. Sigismond était un zélé partisan de la maison d'Autriche, Zamoyski, au contraire, un ennemi déclaré de cette dynastie. Ce fut le moment décisif où la Pologne dut faire son choix parmi les divers camps des monarchies européennes, ce qui surtout à cause de la question d'Orient était d'une importance de premier ordre.

En dehors de ces recherches, considérées comme le but principal des travaux dans les Archives pour cette année, on s'occupa également, d'après l'instruction donnée par la Commission, de l'étude de la Nunziatura di Germania. — Jusqu'à-présent on a étudié les tomes 1—32 et 65—72, et on en a noté les Polonica. A côté des derniérs travaux sur la nonciature d'Annibal de Capoue et de la légation d'Aldobrandini, à côté des compléments des Posseviniana qui se trouvent dans les collections de la Commission, la continuation des recherches dans la Nunz. di Germania constituera la tâche des dernières semaines de la campagne de cette année.

Enfin, pour ce qui qui concerne l'histoire de la littérature, on a copié un poème de Casimir Sarbiewski, (1595—1640) inconnu jusqu'à présent, intitulé *Aureum saeculum* (Ms. de la Bibliotèque Barberini), ainsi qu'un grand nombre de poésies de Callimachus, provenant des manuscrits de la Bibliothèque du Vatican et de la Bibliothèque Barberini. Les travaux préparatoires pour une édition des poésies de Callimachus seront continués dans les bibliothèques de Florence.

XLVI

Fr. Zoll. „O podstawie rzymskiego prawa beztestamentowego w porównaniu z dzisiejszem prawodawstwem." *(Die Grundlagen des römischen Intestaterbrechts, verglichen mit der heutigen Gesetzgebung).*

Zum Ausgangspunkt nimmt der Verfasser die Bestimmungen des Zwölftafelgesetzes über das Intestaterbrecht und

ist bestrebt, nachzuweisen, dass es ein viel besserer Gedanke war, welcher diesen Bestimmungen zu Grunde lag, als der Gedanke, von welchem die Prätoren, der Senat und die Kaiser, insbesondern Justinian bei Vornahme ihrer bezüglichen Reformen sich leiten liessen.

Zu diesem Behufe unterzieht der Verfasser die obigen Bestimmungen, nach denen zuerst der *suus*, in Ermangelung dessen der *proximus adgnatus* und beim Abgange eines solchen die *gens* zur Intestaterbfolge berufen war, einer näheren Untersuchung. Seiner Ansicht nach liegt der Erklärungsgrund für die Berufung des *suus* darin, dass derselbe unmittelbar zur Erhaltung und Vermehrung des erblasserischen Vermögens beigetragen hat, ferner, dass derselbe mit dem Erblasser gewöhnlich auch durch die nächsten Bande der Blutsverwandtschaft und der aus ihr entsprungenen natürlichen Liebe vereinigt war. Aus ähnlichen Gründen war auch die Ehegattin den *sui* beigezählt, insofern sie nur sub manu ihres Mannes stand, was damals gewöhnlich der Fall war.

Aber auch der Berufung des *proximus adgnatus* lag ein ähnlicher legislatorischer Gedanke zu Grunde, da einerseits derselbe, als er einst mit dem Erblasser unter derselben potestas patria gestanden ist, durch seine Thätigkeit zur Entstehung und Vermehrung jenes Theiles des erblasserischen Vermögens, das der Verstorbene von seinem Vater erhalten, beigetragen hat und da andererseits der enge Verband, der nach Aufhören der väterlichen Gewalt die *sui* als Agnaten auch ferner zusammenhielt, die Entstehung vieler gegenseitigen Pflichten unter ihnen veranlasste. Der Verfasser vertheidigt aus diesem Grunde die Ansicht, dass der Kreis der collateralen Agnaten nur bis zu einem bestimmten (6ten) Verwandtschaftsgrade reichte, führt zu diesem Zwecke mehrere Umstände an und beruft sich insbesondere auf die in dieser Beziehung bei allen arischen Volksstämmen, namentlich bei den Griechen (Recht von Gortyn) angenommenen Rechtsgrundsätze. Bei dieser Gelegenheit bespricht er auch die Gründe, welche die Begränzung des Intestaterbfolgerechtes bei den Frauen bis zum zweiten collate-

ralen Grade, die Ablehnung der *successio graduum*, sowie die Einführung der räthselhaften *usucapio pro herede* im römischen jus civile haben veranlassen können und bringt auch diese Bestimmungen mit dem oben ausgeführten legislatorischen Gedanken in Verbindung.

Dieser Gedanke lag schliesslich auch der Berufung der Gentilen, welche eigentlich den weiteren Agnatenkreis bildeten, zu Grunde, da der Erblasser mit ihnen durch verschiedenartige Beziehungen verbunden war und auf ihren Beistand beim Abgang eines collateralen Agnaten in jedem Falle hat rechnen können. Damit bringt der Verfasser den Abgang der *successio ordinum* in Verbindung und meint, dass im obigen Falle der Nachlass allen Mitgliedern der bezüglichen *gens* als ein gemeinschaftliches Erbgut anheimfiel.

Bei Besprechung der prätorischen Edikte, der Senatsbeschlüsse, der kaiserlichen und insbesondere der Justinianischen Gesetzgebung sucht der Verfasser nachzuweisen, dass die durch diese gesetzgebenden Factoren eingeführten Reformen von dem legislatorischen Gedanken des ursprünglichen römischen Civilrechts immer mehr abwichen, da sie zu ihrer Grundlage nicht mehr den engeren Verband solcher Personen hatten, die durch gegenseitige Beziehungen und Verpflichtungen an einander gewiesen waren, sondern die Blutsverwandtschaft als solche, die *ratio sanguinis*, bei welcher von einem Verhältnisse, wie es unter den Agnaten bestand, keine Rede mehr sein konnte. In Folge dessen wurde den Ehegatten ein gegenseitiges Intestaterbrecht erst für den Fall zuerkannt, wenn gar kein, wenn auch dem Grade nach noch so entfernter Verwandter vorhanden war, bei dem sogar jedes Bewusstsein einer Familienzugehörigkeit längst erloschen sein konnte. Gänzlich unberücksichtigt liess man ferner die Gemeinde (civitas), obwol sie dem ihr Angehörigen den ehemaligen Gentilverband vollkommen ersetzte. Dem Verfasser erscheint es auch unbillig, dass die Geschwister des Verstorbenen mit dessen Eltern in der Erbfolgeordnung gleichgestellt wurden.

In der weiteren Folge wendet sich der Verfasser den historisch beglaubigten Bestimmungen des ursprünglichen Erbrechts bei den germanischen Völkern, insbesondere den Franken zu, bei denen, wie bekannt, letztwillige Verfügungen durch lange Zeit nicht zugelassen waren. In den bezüglichen gesetzlichen Bestimmungen erblickt er denselben Gedanken durchgeführt, der dem römischen Civilrecht zu Grunde lag, indem auch dort solche Personen berücksichtigt erscheinen, welche, einem engeren gesellschaftlichen Kreise angehörend, durch verschiedenartige Verhältnisse mit einander verknüpft waren und sich gegenseitig im Nothfalle Beistand leisteten. Damit erklärt der Verfasser das dem männlichen Geschlechte vor dem weiblichen gewöhnlich und insbesondere bei Grundstücken eingeräumte Vorzugsrecht, sowie das bezüglich der letzteren den Gemeinden zuerkannte Recht, das jedoch anfänglich als ein reines Heimfallsrecht aufgefasst erscheint. Hierauf bespricht er das den Stadtgemeinden zustehende Recht auf erblose Verlassenschaften, sowie das Heimfallsrecht der deutschen Kaiser und bemerkt schliesslich, dass mit Eindringen des römischen Rechts überall nur die *ratio sanguinis* mit Übergehung des Ehegatten als Grundlage des Intestaterbrechts angenommen und der erblose Nachlass ausschliesslich dem Fiscus zugesprochen wurde, ohne dass auf die ehemaligen, den Gemeinden zugesprochenen Rechte im Geringsten Bedacht genommen worden wäre.

Einer ähnlichen Entwicklung der Dinge begegnet man auch bei den slavischen Völkern. Der Verfasser wendet seine Aufmerksamkeit dem polnischen und böhmischen Rechte zu, in denen das Erbrecht mit den gegenseitigen zwischen dem Erblasser und dem berufenen Erben bestehenden Beziehungen ebenfalls zusammenhing. In den Stadtrechten findet man das Recht der Gemeinde auf erblose Verlassenschaften öfters anerkannt. Was aber den späteren Einfluss des römischen Rechts anbelangt, so war dieser in Böhmen viel bedeutender, als in Polen.

Den heutigen Civilgesetzbüchern liegt der Gedanke zu Grunde, von welchem die justinianische Gesetzgebung getra-

gen war und es macht in dieser Beziehung keinen Unterschied, ob sie direkt das System dieser Gesetzgebung, oder das Parentelsystem (wie z. B. das österreichische Civilrecht), oder das gemischte System (wie z. B. das französische Civilgesetz) übernommen haben, denn auf Grund aller dieser Systeme kann die Berufung der Verwandten bis zu einem so weiten Grade erfolgen, bei welchem das Bewusstsein einer Familienzugehörigkeit gar nicht mehr besteht. Der Verfasser betont die grosse Unbilligkeit, welche damit den Ehegatten zugefügt wird und macht darauf aufmerksam, wie leicht im praktischen Leben bei Aufrechthaltung der obigen Systeme eine Verschleppung des hinterlassenen Vermögens erfolgen kann. Darin erblickt er auch den Grund, warum der Fiscus von seinem Heimfallsrechte keinen grossen Nutzen zieht.

Die Nationalökonomen, sowie die Juristen erhoben zwar oft ihre Stimme gegen die obigen Erbsysteme, aber gewöhnlich erscheinen ihre Angriffe gegen die Grundlagen des heutigen Erbrechts gerichtet, welches sie entweder total abgeschafft oder gemeinschaftlich den näheren Verwandten, dem Staat und der Gemeinde zugesprochen haben wollen. Der Verfasser ist nicht der Ansicht, dass an den Grundlagen dieses Erbrechts gerüttelt werden sollte, denn dasselbe ist mit unseren volksthümlichen Anschauungen auf das Engste verwachsen. Kein Gesetzgeber darf das die näheren Verwandten umschlingende Familienband unberücksichtigt lassen und muss sie desshalb zur Erbfolge berufen, falls der Verstorbene nicht anders über sein Vermögen verfügt hätte Nur soll diese Berücksichtigung jene Gränze nicht überschreiten, bei welcher das Bewusstsein der Familienangehörigkeit zu bestehen aufhört.

Im Hinblick auf den Gedanken, der in den Bestimmungen des ursprünglichen römischen Civilrechts seinen Ausdruck fand, meint Verfasser, dass in Ermanglung solcher näheren Verwandten, jene Gemeinde als Intestaterbe zu berufen wäre, welcher der Verstorbene angehörte, welche ihm in vielen Beziehungen zum Erwerbe seines Vermögens behilflich war und welcher auf diese Art eine neue Hilfsquelle erwachsen würde,

die ihr das Tragen der sich stets mehrenden Lasten erleichtern könnte. Sollten diese Bedingungen nicht zutreffen, dann erst hätte sich das Heimfallsrecht des Fiscus auf das erblose Gut geltend zu machen.

Insbesondere wendet sich der Verfasser dem Entwurfe eines bürgerlichen Gesetzbuches für das deutsche Reich zu, hebt darin die das gegenseitige Intestaterbrecht der Ehegatten betreffenden Bestimmungen hervor und schliesst mit dem Wunsche, dass die bezügliche Commission auch noch den von ihm ausgeführten Gedanken einer näheren Betrachtung unterziehen und beim Abgang näherer Verwandten für ein eventuelles Erbrecht der Gemeinden eintreten würde. Ähnliche Reformen würden dann auch in anderen Staaten nicht ausbleiben.

XLVII

„Rozprawy i Sprawozdania z posiedzeń Wydziału matematyczno-przyrodniczego Akademii Umiejętności w Krakowie T. XIX 1889 str. XLIX i 322, z 5 tablicami." (*Séances et travaux de la Classe des Sciences mathématiques et naturelles*) XIXe vol. 1889. XLIX et 322 p., avec 5 planches.

1. Beck et Szyszyłowicz. Plantae a Dr. Ign. Szyszyłowicz in itinere per Cernagoram et in Albania adjacenti anno 1886 lectae.

Ce travail renferme l'énumération des plantes phanérogames et cryptogames, récoltées au Monténégro par M. Szyszyłowicz. Dans son voyage, ce botaniste traversa le lac de Skodar, passa par Pławnica, Podgoriza et Medun jusqu'à la frontière de l'Albanie et étudia la végétation des montagnes Hum Orahovski, Mały et Veliki Maglić, Dziebeze et Orač. Dans l'Albanie voisine, il explora la forêt de Skrobotuša, tandisque, après son retour au Monténégro, il visita les monts Viła, Kom Kucki et Mojan et le lac alpestre Rikawac, en continuant ses études sur la flore de ce pays. Sauf le Kom Kucki, toutes ces localités n'ont pas encore été étudiées au point de vue de la géographie botanique. Les collections rapportées de ce voyage

ont été déterminées par MM. Beck et Szyszyłowicz, en collaboration avec MM. Breidler (mousses), Braun (roses, menthes, thyms), Pax (érables), Wettstein (*Hedrejanthus*) et Zahlbruckner (lichens).

Les espèces et variétés nouvelles, décrites dans ce travail sont les suivantes: *Barbula montenegrina*, *Grimmia montenegrina*, *Allium montenegrinum*, *Delphinium dinaricum*, *Dianthus Nicolai*, *D. medunensis*, *Rosa pseudorupestris*, *R. praerupticola*, *R. subfirmula*, *R. Cernagorae*, *R. dissimilis*, *R. rupivaga*, *R. valdefoliosa*, *R. ornata*, *R. Milenae*, *R. Szyszyłowiczii*, *R. montenegrina*, *Gentiana montenegrina*, *Betonica Cernagorae*, *Achillea montenegrina*, *Cirsium montenegrinum*.

2. S. Dickstein. *Sur la méthode téléologique de Hoene-Wroński pour résoudre les équations algébriques.*

Après avoir exposé cette méthode peu connue, l'auteur tâche de prouver son assertion antérieure, que la méthode de H. Wroński avait devancé la méthode analogue de Fürstenau, et de constater la relation de la méthode de Wroński avec celles de ses devanciers et successeurs. Il donne ensuite un aperçu historique sur l'évolution de la méthode téléologique depuis le mémoire de Daniel Bernouilli sur les séries recourrantes, expose les améliorations introduites par Euler, Lagrange, Wroński, Fourier, Stern et Fürstenau, cite le théorème intéressant de Koenig, mentionne les généralisations de cette méthode données par Schröter et Runge et croit jeter une certaine lumière sur les travaux de Wroński, trop peu étudiés jusqu'à présent, et contribuer de cette façon à une juste appréciation des mérites de ce savant.

3. L. Gosiewski. *Théorie des phénomènes de M. Weyher.*

Durant l'année 1887, M. C. L. Weyher communiquait à l'Académie des sciences (Institut de France) les résultats intéressants des expériences qu'il exposa avec plus de détails dans son livre: *Sur les tourbillons, trombes, tempêtes et sphères tournantes.* (Paris 1887). Prenant les équations générales hydrodynamiques comme point de départ, M. Gosiewski les transforme et, introduisant le potentiel de pression, leur donne

la forme nécessaire pour élucider approximativement les phénomènes étudiés par M. Wevner, et explique les phénomènes principaux des tourbillons aériens.

4. F. Mertens. *Sur quelques intégrales définies.*

L'auteur donne une formule générale relative à l'intégrale d'une fonction rationelle entre les limites 0 et ∞, et en l'appliquant à l'équation

$$F_{(\mu)} F_{(\nu)} = F_{(\mu+\nu)}$$

il détermine la valeur de l'intégrale

$$\int_0^\infty e^{-(p+iq)x} x^{\mu-1} dx,$$

sans avoir recours au principe de continuité.

5. L. Birkenmajer. *Sur l'équilibre hydrodynamique d'un liquide incompressible.*

L'auteur y donne une démonstration bien simple du théorème de Newton, d'après lequel un liquide homogène, se mouvant uniformement autour d'un axe, peut revêtir une forme ellipsoïdale.

6, 7, 8. St. Kostanecki. *Untersuchungen über einige Resorcinfarbstoffe.*

Die Arbeit zerfällt in drei Theile und behandelt diejenigen Farbstoffe, welche durch Einführung der Isonitroso-, Azo- und Nitrogruppen in das Resorcinmolekül entstehen. Der erste Abschnitt enthält ein Verfahren, um Resorcinazofarbstoffe zu nitrosiren. Es entstehen dabei Farbstoffe, welche die Färbeeigenschaften sowohl der Azofarbstoffe, als auch der Nitrosophenole theilen. Für die Färberei sind die Färbungen, die sie auf Eisen- und auf Chrombeize erzeugen, wichtig. Isomere Verbindungen erhält man durch Einführung einer Azogruppe in das Mononitrosoresorcin. Diese Körper sind aber bei weitem schwächere Farbstoffe als die vorhergehenden.

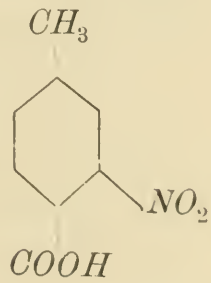
Nach der Discussion der Constitution dieser Farbstoffe stellt der Verfasser im zweiten Theile seiner Arbeit die Entstehungsbedingungen der zwei isomeren Phenyldiazoresorcine fest. Die Art des bei der Copulation angewandten Alkalis ist

hier entscheidend, ob die beiden Azogruppen regelrecht in die Parastellungen eintreten, oder, ob die zweite Azogruppe in die Orthostellung zu den Hydroxylen eingreift.

Der letzte, zusammen mit B. Feinstein ausgearbeitete Abschnitt, behandelt die Constitution der Styphninsäure. Da sowohl das benachbarte, als auch das symetrische Dinitroresorcin bei weiterem Nitriren in Styphninsäure übergeht, so folgt daraus, dass die Styphninsäure die von Nölting und Collin aufgestellte, symetrische Formel besitzt.

9. **Niementowski** und **Rożański.** *Ueber die o-Nitro-p-Toluylsäure.*

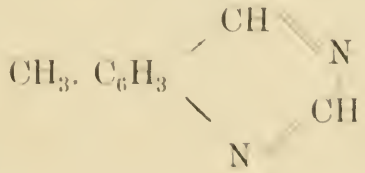
In dieser Abhandlung wird eine Säure von der hier angegebenen Structur beschrieben, die durch Verseifen des o-Nitro-p-Tolunitrils erhalten worden ist.



Es werden die Salze und das Amid der Säure genau beschrieben und es ergiebt sich aus der ganzen Arbeit, dass diese Säure total verschieden ist von einer unter demselben Namen von Landolph u. Fittica beschriebenen Säure, welche diese Forscher durch Oxydation des flüssigen Nitrocymols mit Chromsäuregemisch erhalten haben. Daraus wird geschlossen, dass die Substanz von Landolph und Fittica keine Nitro-Toluylsäure war.

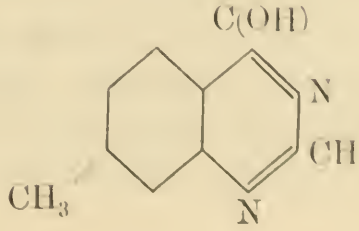
10. **St. Niementowski.** *Ueber einige Derivate des m-Toluchinazolins und der m-homo-Anthranilsäure.*

Der Verfasser beschreibt einige Abkömmlinge des m-Toluchinazolins, die dargestellt wurden durch Einwirkung der Ameisensäure, resp. des Essigsäureanhydrids, auf o-Amido-p-Toluylamid.

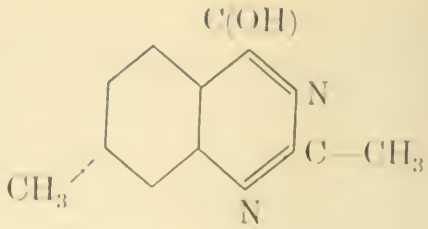


In reinem Zustande wurden dargestellt und beschrieben:

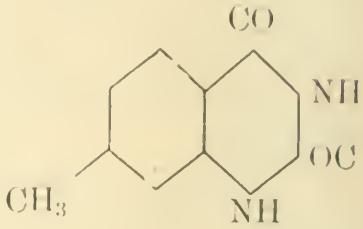
das ε-Oxy-m-Toluchinazolin:



und das 6-Methyl-3-oxy-m-Toluchinazolin:



So wie das methylirte o-Uramidobenzoyl: welches gewonnen wurde durch Zusammenschmelzen von Harnstoff mit o-Amido-p-Tolnylamid oder mit m-homo-Anthranilsäure. Aus dieser letzteren Verbindung wurde versucht, doch ohne Erfolg, durch Destillation mit Zinkstaub das freie Toluchinazolin darzustellen.



Der Verfasser beschreibt weiter die m-homo-Anthranilsäure sowie einige ihrer Derivate z. B. die formylirte und acetylirte Säure, die Nitro-acetamido-Toluylsäure und die Nitro-amido-Toluylsäure; das o-Nitro-p-Tolunitril, Azoxy-p-Tolunitril, o-Amido-p-Tolunitril, sowie das Amid der homo-Anthranilsäure und das Toluylazimid, welches aus dem Amid durch Einwirkung der salpetrigen Säure entsteht.

11. St. Alberti. „*Ueber die Einwirkung des Phtalsäureanhydrids auf Hydrazobenzol.*"

Der Verfasser zeigt, dass bei dieser Einwirkung, neben Diphtalyl-diparabenzidin, auch Diphtalylparaortobenzidin entsteht, und beschreibt die Zersetzung des Diphtalylparaortobenzidins bei der Einwirkung der Schwefelsäure; es entsteht dabei die Phtalsäure und das von Schulze erhaltene, von demselben auch Diphenylin genannte Paraortobenzidin. Dieser Versuch beweist, dass das Hydrazobenzol gegenüber organischen und anorganischen Säuren sich gleichmässig verhält, und dass sich dasselbe in beiden Fällen in zwei isomere Benzidine verwandelt. Schliesslich zeigt der Verfasser, dass bei der Einwirkung der Salpetersäure auf Diphtalylparaortobenzidin zwei Nitroderivate, nämlich ein Mono- und ein Di-nitroderivat, ent-

stehen; es gelang aber dem Verfasser nicht, reines Mono- und Di-nitroparaortobenzidin zu erhalten.

XLVIII

W. Szajnocha. „O stratygrafii pokładów sylurskich galicyjskiego Podola". (*Ueber die Stratigraphie der Silur-Ablagerungen in Galizisch-Podolien*), mit 1 Profiltafel.

Im Auftrage der Physiographischen Commission der Krakauer Akademie der Wissenschaften besuchte der Verfasser im Laufe des Sommers 1888 die wichtigsten Punkte des Auftretens der Silurformation in Galizisch Podolien und zwar im Gebiete des Dniesters und seiner nördlichen Zuflüsse, des Sered, Niecławа u. Zbrucz Flusses, wobei er auch zum Zwecke des Studiums der tieferen Silurhorizonte einen kleineren Ausflug auf das russisch-podolische Gebiet bis Kamieniec Podolski und Chotim unternommen hatte.

Die wichtigsten Resultate dieser Untersuchungen bestehen: 1) in der Constatirung der Mächtigkeit, der hypsometrischen Lage und der Tektonik des galizischen Silurs, 2) in einer auf paleontologischer und petrographischer Grundlage durchgeführten Horizontirung in 4 besondere stratigraphische Zonen, u. 3) in der Feststellung einer vollständigen Analogie des galizischen Silurs mit den obersten Abtheilungen der *Ludlow Series* in England, und zwar mit den *Passage beds*, *Upper Ludlow* und *Aymestry Limestone*.

1) Nachdem in den früheren das Silur des Dniestergebietes betreffenden, grundlegenden und werthvollen Arbeiten von Roemer, Malewski, Stur, Wolf, Alth, Schmidt, Dunikowski u. And. (vide Citate pag. 2 u. 3) allgemeine profillarische Darstellungen der galizischen Silurbildungen nicht enthalten waren, suchte der Verfasser mit Zuhilfenahme von grossen photographischen Aufnahmsblättern im Masstabe 1 : 25.000 die hypsometrische Lage und die Schichtenfolge des Silurs an möglichst vielen Punkten zu ermitteln und dann ein Längs und ein Querprofil des ganzen galizischen Silurs zusammenzustellen (vide Tafel Fig. 1 u. 2). Es ergab sich bei diesem Ver-

gleiche einzelner Localdurchschnitte mit den hypsometrischen Daten, dass die gesammte Mächtigkeit des galizischen Silurs gegen 165 Meter beträgt und dass die Schichten in der Richtung WNW — OSO (h. 7,20′) vollkommen horizontal gelagert sind, während sie in der Querrichtung, SSW — NNO (h. 1,25′) äusserst langsam gegen SSW unter einem aus hypsometrischen Daten berechneten Winkel von circa 5′9″ einfallen. Die beiden beigelegten Profile, — das Längsprofil von Iwanie am Dniester oberhalb Zaleszczyki bis Okopy an der russischen Grenze, — und das Querprofil von Iwanie bis Chorostków, veranschaulichen die Lagerungsverhältnisse der Silurbildungen wie auch die discordante Ueberlagerung derselben theils durch die obere Kreide, theils durch die Miocän- und Diluvialschichten.

Wenn auch der ganze Verlauf sämmtlicher Silurstufen, welche, je weiter man von Iwanie gegen NNO oder OSO fortschreitet, in immer tieferen Abtheilungen zu Tage treten, ein äusserst gleichmässiger und ungestörter ist, so sind kleinere locale Knickungen und Faltungen der Schichten mit anormalen Streichung- und Fallrichtungen, wie z. B. bei Bilcze am Sered oder westlich von Czortkow mehrfach zu beobachten.

2) Der ganze Schichtencomplex des galizischen Silurs übergeht nach oben allmählig und ungestört in den typischen devonischen „*Old red*“ Sandstein und darin besteht die Schwierigkeit einer scharfen stratigraphischen Abgrenzung der obersten Lagen des podolischen Silurs. Am zweckmässigsten und natürlichsten erscheint dem Beispiele Murchison's, welcher in England die dünngeschichteten rothen und grünlichen Mergelschiefer mit dünnen Sandsteineinlagerungen noch dem Silur als die Passage beds einreihte, zu folgen und die dünnbankigen Sandsteine mit rothen Mergelschiefern und Kalksteinlagen als einen besonderen Silurhorizont auszuscheiden, während die darauflagernden mächtigen Sandsteinschichten (Buczacz'er Schichten) dem unteren Devon zugezählt werden müssen.

Bei Berücksichtigung des palaeontologischen und petrographischen Charakters ergiebt sich folgende Horizontirung des gesammten galizischen Silurs:

a) Schichten von Iwanic (oberhalb Zaleszczyki am Dniester), als oberster Horizont, bestehend zu oberst aus rothen dünngeschichteten Sandsteinen, dann aus rothen oder grünlichen sandigen Mergelschiefern, zu unterst aus oliv-oder dunkelbraunen Schiefern mit Zwischenlagen eines dunkeln dichten oder halbkrystalinischen Kalksteines.

Die Mächtigkeit dieser von früheren Forschern (Wolf u. Alth) theils zum Devon theils als „Zaleszczyki'er Schichten" zum Silur zugezählten Zone beträgt bis 60 Meter.

In palaeontologischer Beziehung besonders charakteristisch sind: Pteraspis podolicus Alth, Pterygotus problematicus Agass, Leperditia tyraica Schmidt, Beyrichia podolica Alth, Primitia oblonga Jones u. Hall., Ortonotha solenoides Sow. Ausserdem kommen nicht selten vor: Orthoceras und Cyrtoceras in mehreren Arten, Ligula in zwei oder drei Arten wie auch einzeln Tentaculites ornatus = tenuis Sow. nebst anderen Fossilien.

b) Schichten von Czortków (am Seredflusse), zweiter Silurhorizont von oben, bestehend aus dunklen, chocoladefarbigen, oder grünlich bräunlichen Schiefern und dünngeschichteten thonigen oder schieferigen Kalksteinen.

Die Mächtigkeit dieser Schichtenabtheilung, welche weder nach oben noch nach unten ganz scharf abgegrenzt werden kann, beträgt gegen 40 Meter.

Palaeontologisch ist dieser bereits von Stur richtig erkannte Horizont vor Allem durch die massenhaft auftretenden Tentaculiten Tentaculites ornatus Sow. = tenuis Sow. dann durch eine reiche Bivalven fauna: Pterinea aus d. Gruppe retroflexa Hising u. Orthonota in mehreren Arten, wie auch durch die in den unteren Lagen zahlreich vorkommenden Brachiopoden: Spirifer podolicus n. sp. Szajnocha, Rhynchonella seredica n. sp. Szajnocha und Strophomena filosa Sow. besonders charakterisirt.

Orthoceraten, Beyrichien und Primitien sind ebenfalls ziemlich zahlreich vertreten.

c) Schichten von Borszczów bilden den dritten aus dunkeln halb krystallinischen oder dichten Kalksteinen und grünlichen Mergelschiefern zusammengesetzten Horizont, welcher eine

Mächtigkeit von circa 30 Meter erreicht, und palaeontologisch durch die ausserordentlich reiche Brachiopodenfauna besonders gekennzeichnet ist.

Die wichtigsten Brachiopoden sind: Spirifer niecławensis n. sp. Szajn., Spirifer elevatus Dalm. Atrypa reticularis Linn. Pentamerus linguifer Sow., Rhynchonella Wilsoni Sow., Rhynch. niecławensis n. sp. Szajn., Rhynch. borealiformis n. sp. Szajn., Rhynch. carens Barr., Orthis elegantula Dalm., Orthis podolica n. sp. Alth. Orthis lunataeformis n. sp. Szajn., Strophomena filosa Sw., Stroph. ornatella Salter., Stroph. subeuglypha n. sp. Szajn., Leptaena Althi n. sp. Szajn., Nucleospira pisum Sow.

Ebenfalls sehr bezeichnend sind Calymene Blumenbachi Brogn. Dalmania caudata Emm. Platyceras cornutum Hising. Favosites Forbesi Ed. Haim. und mehrere ebenfalls in den oberen Zonen auftretenden Bivalven und Ostracoden.

Dieser bei Borszczów, Wysuczka, Łanowce u. Korolówka im Niecława Thale und bei Samuszyn am Dniester bosonders gut aufgeschlossene Horizont was bereits im Jahre 1874. von Prf. Alth zuerst constatirt und beschrieben worden.

d) Schichten von Skała, der unterste Horizont des galizischen Silurs, bestehend aus geschichteten, manchmal ziemlich grossbankigen, dichten, halbkrystallinischen oder knolligen Kalksteinen mit Einlagerungen von thonigen Schiefern oder auch dunklen mergeligen Thonen. Die Mächtigkeit dieses in Galizien nur in seinem mittleren und oberen Theile aufgeschlossenen Horizontes erreicht gegen 35 Meter.

Auf rusisch-podolischen Gebiete zwischen Żwaniec und Studziennica am Dniester wie auch bei Kamieniec Podolski im Smotryczthale tritt der untere Theil dieses Horizontes zu Tage, dessen Mächtigkeit auf circa 20 bis 25 Meter geschätzt werden darf.

Am besten charakterisirt wird diese Stufe durch zahlreiche Korallen: Syringopora conf. bifureata E. H., Syring. serpens E. H., Favosites Forbesi E. H. Heliolites Murchisoni E. H. Cystiphyllum cylindricum E. H., Monticulipora pulchella E. H., sehr häufige Gasteropoden: Oriostoma funatiforme n. sp.

Szajnocha, die nicht seltene Muschel: Lucina prisca Hisin. und drei ziemlich häufige Brachiopoden: Rhynchonella subcuneata n. sp. Szajn. Rhynch. nuculaeformis n. sp. Szajn. und Spirifer ruthenicus n. sp. Szajnocha.

Trilobiten und Ostracoden erscheinen schon in denselben Arten, wie in den höher liegenden Borszczower Schichten.

Einen genauen Vergleich der älteren Eintheilungen des galizischen Silurs (Stur 1872., Alth 1874 u. 1887., Wolf 1875.) mit der neuen stratigraphischen Horizontirung bringt die Tabelle auf Seite 12.

3) Aeltere Forscher wie Eichwald, Malewski, Stur, Wolf, besonders aber Alth und Friedrich Schmidt haben bereits darauf hingewiesen, dass das podolische Silur dem englischen und baltischen Ober-Silur sowohl in petrographischer wie auch palaeontologischer Hinsicht am nächsten steht und das Vorkommen von Fischen, Pterygoten und Ostracoden einerseits, und der langsame Uebergang der kalkigen Schichten in die typischen rothen devonischen Sandsteine andererseits wurde als das wichtigste Vergleichsmoment in dieser Beziehung hervorgehoben. Nur, was den näheren Vergleich sämmtlicher Silurcomplexe des Dniester Gebiets mit den einzelnen Horizonten des englischen und baltischen Silurs anbelangt, giengen die Meinungen weit auseinander. Prof. Teophilaktow und Malewski betrachteten noch alle Gruppen als ziemlich gleichaltrige Faciesbildungen; Prof. Alth nahm das Vorhandensein sowohl der Ludlow wie auch der Wenlockgruppe an, während Friedrich Schmidt (vide Citate Seite 13) nur die Ludlowgruppe erkannte und die Vertretung der Wenlockstufe fast vollständig ausschloss.

Nachdem gegenwärtig die verhältnissmässig nicht bedeutende Gesammtmächtigkeit des galizischen Silurs (165 Meter), der äusserst langsame Uebergang aller vier oben unterschiedenen, deutlich auf einander lagernden Horizonte und die wichtigsten faunistischen Merkmale festgestellt wurden, erscheint jetzt am natürlichsten das galizische Silur der mittleren und oberen Abtheilung der englischen *Ludlow series* zu parallelisiren und zwar: die Schichten von Iwanie den *Passage beds* (*Ledbury*

Shales und *Downton Sandstone*), die Schichten von Czortków und Borszczów dem *Upper Ludlow* und die Schichten von Skała dem *Aymestry Limestone* gleichzustellen. Der ganze palaeontologische Charakter der Fauna: Fische, Bivalven, Brachiopoden, Tentaculiten und Korallen, bestätigt diese Parallelisirung, nach welcher, in wesentlicher Uebereinstimmung mit Friedrich Schmidt, eine Vertretung der Wenlocksstufe nicht angenommen wird. Es muss noch betont werden, dass besonders unter den Brachiopoden sich sehr viele Anklänge an die unter- und mitteldevonische Fauna ergeben, wie das bereits Prof. Roemer im J. 1862 bemerkte.

Nachdem die vorliegenden Untersuchungen das ganze russisch-podolische Silur nicht mitberücksichten, kann vorläufig nur als eine ziemlich wahrscheinliche Vermuthung ausgesprochen werden, dass in den Silurablagerungen Russisch-Podoliens und zwar in den Phosphorit-Knollen führenden Schiefern und den darunter liegenden Sandsteinen die Vertretung des *Lower Ludlow* zu suchen ist. Spätere genaue stratigraphische und palaeontologische Untersuchungen jener Schichtcomplexe werden erst sichere Grundlagen für die Auffassung des gesammten podolischen Silurs ergeben können, welche auch andererseits durch die in Vorbereitung begriffene monographische Bearbeitung sämmtlicher Fossilien des galizischen Silurs wesentlich erweitert werden dürfte.

Die Seite 16 beigegebene Tabelle bringt einen Vergleich der Silurhorizonte Galiziens mit dem Obersilur Englands, Skandinaviens und der baltischen Provinzen Russlands nach den neueren Arbeiten von Etherigde, Woodward, Marr, Kjerulf, Tullberg, Lindström u. Schmidt (vide citate Seite 14 u. 15).

Durch die vorliegende Abhandlung werden auch die Bezeichnungen der galizischen Silurhorizonte, enthalten im Verzeichnisse der auf dem Londoner Geologen-Congresse im September 1888 ausgestellt gewesenen und noch nach der Alth'schen Auffassung etiquettirten Silursammlung aus Galizien (vide Catalogue de l'Exposition géologique. Congrès. Géol. Intern. 4 Session, pag. 21 u. 22) modifizirt und richtig gestellt.

XLIX

B. Kotula. „O zasiągu pionowym roślin naczyniowych w Tatrach.“ *(Über die senkrechte Verbreitung der Gefässpflanzen in der Tatra).*

Der Verfasser brachte während 6 Jahre (1879—1885) seine ganze Ferienzeit in der Tatra zu und widmete dieselbe dem Sammeln des Materials für die vorliegende Abhandlung. Während dieser Zeit machte er 42,000 Notizen über den Standort verschiedener Pflanzen und auf Grund dieses reichen Materials gieng er zur Lösung der untersuchten Aufgabe über.

Seine Abhandlung zerfällt naturgemäss in sechs Abschnitte.

In dem ersten, einleitenden Abschnitte erläutert er die Methode seiner barometrischen Höhenmessungen; giebt die Grenzen von 7 Pflanzenregionen an; untersucht an den gewöhnlichsten Pflanzen die Einflüsse, welche eine Herabsenkung oder eine Erhebung der oberen Grenze der senkrechten Verbreitung herbeiführen und zeigt, dass diese Einflüsse abhängig sind: in erster Reihe von den drei Gruppen der Tatra, nämlich der östlichen, mittleren und westlichen, — in zweiter Reihe von dem Vorkommen der Pflanze sei es an sonnigen Bergabhängen, sei es in breiten oder engen Gebirgsthälern, — und von der Lage derselben in Bezug auf die acht Weltgegenden. Indem der Verfasser für jede Kathegorie dieser Einflüsse eine entsprechende positive oder negative Correction der Seehöhe einführt, berechnet er für die, seine 7 Regionen characterisierenden Pflanzen die durchschnittlichen, theoretischen Grenzen ihrer senkrechten Verbreitung. Dies ist der theoretische Theil der Abhandlung, in welchem die vom Verfasser, zur Bestimmung der durchschnittlich grössten Seehöhe jeder Pflanze, befolgte Methode genau erörtert wird.

Im zweiten Abschnitte giebt derselbe die Maxima der Seehöhe aller von ihm beobachteten Pflanzen, ihre berechnete, theoretische, durchschnittlich grösste Seehöhe, und für viele Pflanzen auch die beobachteten Minima.

Der dritte Theil handelt von der Breite der einzelnen Pflanzenzonen in der Tatra und giebt die Charakteristik ihrer Regionen.

Die Vergleichung der nördlichen und südlichen Abhänge der Tatra, sowie der Flora der westlichen mit derjenigen der mittleren und östlichen Tatragrupe bildet den Inhalt des vierten Abschnittes.

Im fünften Abschnitte vergleicht der Verfasser die senkrechte Verbreitung der Pflanzen in der Tatra mit ebensolcher Verbreitung in den bayerischen Alpen und auf der Babia-Góra, sowie die Flora in der Tatra mit derjenigen der siebenbürgischen Karpathen, der Sudeten, der Alpen und des hohen Nordens.

Den letzten Abschnitt bildet ein Verzeichniss der am Fusse der Tatra cultivierten, sowie ein systematisches Verzeichniss der wildwachsenden Pflanzen und zwar mit Angabe der Frequenz ihres Vorkommens. Diese Frequenz ist in 9 Stufen angegeben, welche sich gegeneinader verhalten, wie die aufeinander folgenden Potenzen der Zahl 2.

L.

A. Mars. „Przekrój zamrożonego trupa kobiety zmarłej podczas porodu". *(Coupe du cadavre gelé d'une personne morte pendant l'accouchement par suite de la rupture de la matrice).*

Cette coupe, faite à la demande de l'auteur par M. le professeur L. Teichmann, divise le cadavre gelé en deux moitiés inégales: la partie droite présente exactement le milieu de la coupe, tandis que la partie gauche a perdu l'épaisseur des tissus que la scie a détruits. Le sujet nous présente le cas rare d'une rupture spontanée de la matrice pendant l'accouchement, et celà au moment où la tête du foetus est déjà placée dans l'issue du bassin. La tête du foetus est dans le vagin; le reste du corps, c'est à-dire le tronc, se trouve entre les intestins dans la moitié gauche du ventre. La matrice contractée est dans la moitié droite du ventre; le col de la matrice et le segment inférieur présentent une double rupture; l'une primordiale longitudinale, depuis le devant, et l'autre sub-

séquente transversale, allant du côté gauche vers la partie postérieure.

Le vagin présente un canal en forme d'entonnoir élargi par la tête du foetus; ses dimensions ainsi que sa position prouvent que le vagin, pendant l'accouchement, ne reste point passif, mais joue au contraire un rôle actif en se contractant sur lui-même dans sa longueur, surtout la paroi antérieure — et par cela même il a, pendant l'accouchement, une signification physiologique toute autre que celle que lui attribuent les auteurs.

LI

W. Gosiewski. „O układzie mechanicznym najprawdopodobniejszym." *(Sur le système mécanique le plus probable.)*

En s'appuyant sur le principe de causalité, exprimé par Laplace dans ces mots mémorables: „l'état présent de l'univers doit être envisagé comme l'effet de son état antérieur, et comme la cause de celui qui va suivre", et en considérant l'univers comme un système mécanique, on fait voir aisément, que ce système doit être libre et obéir à la loi de la conservation de l'énergie. Au lieu cependant d'avoir recours au principe de la raison suffisante, on peut considérer l'univers comme une suite des états du système mécanique qui succèdent l'un après l'autre d'une manière continue, d'après des lois dont nous ne reconnaissons l'essence qu'à mesure de la réalisation de ces états. Ainsi considérée, cette suite peut être rapprochée à celle des épreuves dans le théorème de Jacques Bernouilli, d'après lequel la probabilité d'un état du système sera proportionnelle au nombre de la répétition de cet état pendant toute l'éternité. L'état du système étant défini par la position et les vitesses des points du système, la probabilité d'un état s'exprime en fonction de l'une et des autres, sous la forme du produit de deux facteurs dont l'un (φ) depend seulement de la position et l'autre (ψ) de la position et des vitesses.

La probabilité d'un état du système est évidemment celle du système lui-même dans un moment. Ainsi, pour avoir la probabilité du système dans un intervalle de temps, nous di-

visons cet intervalle en parties égales et infiniment petites, et considérons les probabilités des états correspondants aux points de division; le produit de ces probabilités sera la probabilité du système dans un intervalle de temps, et les conditions de son maximum seront celles du système le plus probable dans cet intervalle.

La condition nécessaire de maximum dont on vient de parler, s'exprime par une équation analogue à celle des moments virtuels. La première de ces équations doit donc être identique à la deuxième, d'où vient, pour la probabilité d'un état du système, la formule suivante:

$$\psi\varphi = he^{-\omega^2 (T+U)},$$

dans laquelle T et U désignent la force vive et la fonction des forces du système, h et ω sont des constantes. Ainsi, au maximum de la probabilité du système, dans l'intervalle du temps depuis t_0 jusqu'à $t_1 > t_0$, correspond le minimum de l'intégrale

$$\int_{t_0}^{t_1} (T+U)\, \partial t$$

Pour plus de simplicité nous appelerons dans la suite: une vitesse d'un point, non pas celle dans le sens ordinaire, mais son produit par la racine carrée de la masse du point.

Prenons les coordonnées rectangulaires, et soient:

N le nombre des points du système,

l celui des points qui possèdent la vitesse commune (ξ, η, ζ),

$Se^{-\omega^2 (\xi^2+\eta^2+\zeta^2)}$ la somme des termes exponentiels qui correspondent aux vitesses différentes,

$\frac{\partial s}{\partial t}$ la dérivée partielle par rapport au temps de la fonction principale du système,

i le produit $he^{-\omega^2 \frac{ds}{dt}} \left\{ Se^{-\omega^2 (\xi^2+\eta^2+\zeta^2)} \right\}^N$.

ce produit, mésurant la possibilité du système mécanique en général dans un moment, n'est autre chose que la probabilité de son existence dans ce moment.

Cela posé, on parvient aux théorèmes suivants:

I. Les conditions nécessaires et suffisantes du système le plus probable dans un intervalle de temps s'expriment par les trois lois suivantes:

a) la loi des moments virtuels,

b) la loi de la distribution des vitesses

$$\left(l = \frac{N e^{-\omega^2 \xi + {}^2 \eta^2 + \zeta^2)}}{S e^{-\omega^2 (\xi^2 + \eta^2 + \zeta^2)}} \right)$$

c) la loi de la conservation de l'existence du système ($i =$ const.), qui doivent avoir lieu dans tout le moment de l'intervalle de temps, sous la condition cependant que le nombre des points du système soit infiniment grand.

II. A la loi de la conservation de l'énergie correspond, dans le système le plus probable, la stabilité de la loi de la distribution des vitesses.

III. La probabilité d'un état du système, qui est absolument le plus probable, croit avec le temps et tend indéfiniment vers la valeur i de la probabilité de l'existence du système, en même temps que les vitesses (ξ, η, ζ) tendent à devenir les mêmes pour tous les points.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyją Sekretarza generalnego hr. Stanisława Tarnowskiego.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

12 Czerwca 1889.

ANZEIGER
DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU.

N. 6 — Juni 1889.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

N. 6 — Juin 1889.

Sitzungsberichte

Öffentliche Sitzung der Akademie

vom 28 Mai 1889

Seine Excellenz Graf Kasimir Badeni, Statthalter in Galizien, eröffnet im Namen Seiner Kais. Hoheit des Erzherzogs Karl Ludwig die Sitzung und widmet dem am 18 Mai l. J. verstorbenen Viceprotector der Akademie, S. Exc. Grafen Alfred Potocki, einen ehrenden Nachruf.

Der Präsident, Dr. Majer, gedenkt des tragischen Ereignisses, von welchem der Erhabene Stifter der Akademie, so wie dessen Allerhöchstes Haus und die ganze Monarchie im laufenden Jahre betroffen wurde. Theuer wird auf immer der Akademie das Andenken des verewigten Kronprinzen, des Durchlauchtigsten Erzherzogs Rudolf bleiben, und in dankbarer Erinnerung wird sie die unvergesslichen Worte behalten, die Er auszusprechen geruht hat, als der Akademie vor zwei Jahren die Ehre beschieden war, den hohen Gast in ihren Mauern zu empfangen. «Ich freue mich», sagte damals Seine Kais. Hoheit, «dass es mir vergönnt war, diese einzige polnische Akademie der Wissenschaften, welche unter dem Schutze meines Erhabenen Vaters steht, besichtigen zu dürfen. Sie haben die Aufgabe, die Wissenschaft in Ihrer schönen Muttersprache, welche seit zehn Jahrhunderten blüht und eine so reiche Literatur hervorgebracht hat, zu pflegen und zu entwickeln. Ich wünsche Ihnen, dass Sie Ihre Muttersprache und deren Literatur entwickeln und auf diese Weise mit bestem Erfolge die Wissenschaft und Cultur in die fernsten Gegenden verbreiten möget». Hierauf hebt

Séances

Séance publique de l'Académie
du 28 Mai 1889

S. E. le comte Casimir Badeni, Gouverneur de la Galicie, ouvre la séance au nom du Protecteur de l'Académie, S. A. I. L'Archiduc Charles-Louis, et rend hommage à la mémoire du Vice-Protecteur de l'Académie, S. E. le comte Alfred Potocki, décédé le 18 mai 1889.

Le Président, M. Majer, se fait l'interprète de la profonde affliction éprouvée par l'Académie et par tout le pays, à la suite du coup si douloureux qui a frappé cette année son Auguste Fondateur, l'Auguste Maison Impériale et la Monarchie. La mémoire du feu héritier présomptif de la Couronne, S. A. I. L'Archiduc Rodolphe qui s'est éteint si prématurément, restera toujours chère à l'Académie et jamais ne s'effaceront des coeurs reconnaissants de ses membres, les paroles qu'il a prononcées, il y a deux ans, quand l'Académie eut l'honneur de le recevoir dans ses murs. »Je me réjouis«, dit alors S. A. I. l'Archiduc Rodolphe, »d'avoir pu visiter cette unique Académie polonaise, qui se trouve sous la protection de mon Auguste Père. Sa tâche est de cultiver et de développer la science dans votre belle langue maternelle qui fleurit depuis dix siècles et a créé une si riche littérature. Je souhaite, Messieurs, que cette belle langue et cette littérature se développent par vos soins pendant de longues années et que par conséquent vous puissiez avec les meilleurs résultats propager au loin la science et la civilisation«. Après avoir cité ces paroles, le Président fait ressortir

der Präsident die Verdienste hervor, welche sich der verewigte Viceprotektor sowohl um die Umwandlung der einstigen Krakauer Gelehrtengesellschaft in die Akademie der Wissenschaften als auch um die bisherige Entwickelung dieser Institution erworben hat.

Der Generalsecretär verliest den Jahresbericht über die Wirksamkeit der Akademie seit dem 1 Mai 1888 bis zum 30 April 1889.

Hierauf folgt der Festvortrag des Prof. Dr. P. Stefan Pawlicki: *Ueber die Philosophie am Hofe der Medicäer.*[1])

Schliesslich verliest der Generalsecretär die Namen derjenigen Gelehrten, welche von den einzelnen Classen der Akademie als Candidaten für die erledigten Sitze gewählt wurden, deren endgültige Wahl aber statutengemäss erst in der Plenarsitzung im Oktober erfolgen wird. Zugleich werden vom Generalsecretär die von der Akademie zuerkannten Preise so wie die neu ausgeschriebenen Preisaufgaben veröffentlicht.

Der Barczewski'sche Preis für die bedeutendste Leistung auf dem Gebiete der polnischen Geschichte wurde dem Dr. Franz Piekosinski für dessen Werk: »O dynastycznem szlachty polskiej pochodzeniu« (*Ueber die dynastische Herkunft des polnischen Adels*) zuerkannt.

Der von demselben Stifter ausgesetzte Preis für das hervorragendste Kunstwerk auf dem Gebiete der Malerei wurde Johann Matejko für dessen Bild: *Kościuszko auf dem Schlachtfelde von Racławice* zuerkannt.

Die Akademie schreibt folgende Preisaufgaben aus[2]):

1. Aus der Jakubowski'schen Stiftung: Biographische Charakteristik einer frei zu wählenden bedeutenden Persönlichkeit aus der Geschichte Polens. I. Preis: 400 Rubeln, II. Preis: 200 Rubeln. Die Preischriften sollen bis zum 31 December 1890 eingesandt werden.

1) Siehe Resumen LII. 2) Laut § 12. der Statuten der Akademie ist die polnische Sprache die Geschäftssprache derselben; die Preisschriften sollen daher polnisch verfasst werden.

les mérites du Vice-Protecteur de l'Académie, comte Alfred Potocki, récemment décédé, non seulement dans la transformation de la Société Scientifique de Cracovie en Académie des Sciences, mais encore dans tout ce qui a depuis concerné le développement de cette Institution.

Le Secrétaire général donne lecture du compte rendu des travaux de l'Académie, depuis le 1-er mai 1888 jusqu'au 30 avril 1889.

Le R. P. Étienne Pawlicki prononce un discours sur *La philosophie à la cour des Médicis.*[1])

Enfin le Secrétaire genéral cite les noms des candidats aux fauteuils de l'Académie, choisis dans les trois classes et dont l'élection définitive doit avoir lieu à la réunion de l'Académie en octobre. En outre le Secrétaire général fait connaître les prix décernés cette année par l'Académie et les nouveaux concours qu'elle ouvre.

Le prix Barczewski pour le meilleur ouvrage historique concernant la Pologne, est décerné à M. François Piekosiński pour son oeuvre: »O dynastycznem szlachty polskiej pochodzeniu« *(Sur l'origine dynastique de la noblesse polonaise).*

Le prix Barczewski pour la meilleure oeuvre de peinture est décerné à M. Jean Matejko pour son tableau: *Kościuszko à Raclawice.*

L'Académie ouvre les concours suivants[2]):

1. Concours fondé par M. A. Jakubowski: Essai biographique sur un personnage quelconque ayant joué un rôle important dans l'histoire de Pologne.

1-er prix: 400 roubles, 2-me prix: 200 roubles, terme du concours: 31 décembre 1890.

1) Voir aux Résumés LII. 2) Selon les Statuts la langue officielle de l'Académie est le polonais. Par conséquent tous les travaux présentés aux concours doivent être rédigés dans cette langue.

2. Aus der Stiftung der Stadt Krakau (Copernicus-Preis):

a) Es sind die Prinzipien der Spectralanalyse auseinanderzusetzen, die besten Methoden der Anwendung derselben auf die Untersuchung der Himmelskörper zu zeigen, die bisher erlangten Resultate dieser Untersuchung systematisch zusammenzustellen und endlich anzugeben, in welcher Richtung diese Forschungen weiter fortzuführen wären.

b) Sammlung und Zusammenstellung aller Beobachtungen von Plejaden-Occultationen aus den Jahren 1850 bis einschliesslich 1888, und Vergleichung derselben mit den Hansen'schen Mondtafeln.

c) Systematische Untersuchung der Temperatur in tiefen Seen in der Tatra, sowohl in verschiedenen Tiefen, wie auch in verschiedenen Jahreszeiten.

Der Preis für die Lösung einer jeden dieser drei Aufgaben beträgt 500 fl. ö. W.

Lieferungstermin am 1 Jänner 1894.

Philologische Classe

Sitzung vom 26 Juni 1889

Vorsitzender: Dr. K. Estreicher

Der Secretär berichtet über die Thätigkeit der Commissionen und über die neuerschienenen Schriften der Akademie.

Die kunsthistorische Commission hat in der Sitzung vom 6 Juni die Mittheilungen des Herrn Wdowiszewski über einige unbekannten Beiträge zur Geschichte der polnischen Bildhauerkunst im XVI Jahrhundert, und des Herrn Praszycki über eine Handschrift, welche die Rechnungen des polnischen Hofes aus den Jahren 1562—1572 mit mannigfaltigen Aufzeichnungen kunst- und culturgeschichtlichen Inhalt enthält, zur Kenntniss genommen.

2. Concours fondé par la ville de Cracovie (Prix Copernic):

a) Exposer les principes de l'analyse spectrale, indiquer les meilleures méthodes de son application à l'étude des corps célestes, comparer les résultats déjà obtenus à l'aide de cette étude, et indiquer la voie dans laquelle ces recherches devraient être dirigées dans l'avenir.

b) Rassembler toutes les observations de l'occultation des pleïades par la lune depuis l'année 1850 jusqu'à 1888, et comparer ces observations avec les tables de la lune de Hansen.

c) Étudier systématiquement la température des lacs dans les monts Tatra à diverses profondeurs et à toutes les saisons de l'année.

Prix: 500 fl., terme du concours: 1 janvier 1894.

Classe de Philologie

Séance du 26 juin 1889

Présidence de M. Ch. Estreicher

Le Secrétaire présente le compte-rendu des travaux des Commissions spéciales.

La Commission de l'Histoire de l'Art s'est occupée dans la séance du 6 juin d'une communication de M. Wdowiszewski concernant quelques détails inconnus sur l'histoire de la sculpture en Pologne au XVIe siècle, et d'une autre de M. Ptaszycki, sur la découverte d'un manuscrit contenant les comptes de dépenses de la cour de Pologne 1562—1572, relatifs à des travaux d'art de l'époque.

In der Fortsetzung der periodischen Publicationen der Classe sind erschienen:

»Rozprawy i Sprawozdania« *(Sitzungsberichte und Abhandlungen)*, Bd. XIII, 8° S. 436, XLIV.

M. Kawczyński: »Porównawcze badania nad rytmem i rytmami. Część III. Rytmika prowensalska i francuska« *(Vergleichende Studien über die Rhythmik. III Theil. Provençalische und französische Rhythmik)*. Aus den Denkschriften, Bd. VII. S. 156—212. 4°.[1])

Dr. J. Tretiak liest: *Ueber den Einfluss Mickiewicz' auf die Dichtungen Puszkin's* vor 1831.[2])

Historisch-philosophische Classe

Sitzung vom 26 Juni 1889

Vorsitzender: Dr. Zoll

Der Secretär berichtet über die am 1 Juni abgehaltene Sitzung der archäologischen Commission.

In dieser Sitzung wurde vom Herrn M. Żmigrodzki, Custos der gräfl. Branickischen Sammlungen in Sucha, eine Tafel mit 330 Abbildungen von Suastikazeichen vorgelegt, und von einem Vortrage über die Entwickelung dieses Zeichens in späteren Ornamenten begleitet.

Dr. L. Dargun liest: *Die Quellen der Schrift Groicki's von der Ordnung der städtischen Gerichte Magdeburger Rechtes.*[3])

1) Siehe Résumés LIII. 2) Der Inhalt dieser Abhandlung wird im nächsten Hefte des Anzeigers im Zusammenhange mit der Fortsetzung derselben, welche für die Julisitzung der Classe angezeigt wurde, mitgetheilt werden. 3) Siehe Résumés LIV.

Le Secrétaire présente les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy i Sprawozdania Wydziału“ *(Séances et travaux)* XIIIe vol., 8°, 436, XLIV p.

M. Kawczyński: »Porównawcze badania nad rytmem i rytmami. Część III. Rytmika prowensalska i francuska« *(Recherches comparatives sur les rythmes. Troisième partie. Rythmique provençale et française).*[1]) Extrait des Mémoires, VIIe vol., p. 156—212, 4°.

M. J. Tretiak donne lecture de son travail: *De l'influence de Mickiewicz sur Puszkin avant 1831.*[2])

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 26 juin 1889

Présidence de M. Zoll

La Secrétaire présente le compte-rendu des travaux de la Commission d'archéologie.

Dans la séance de cette Commission du 1. juin 1889 M. Żmigrodzki présenta une planche, contenant 330 divers signes de »Suastika« et tâcha de prouver, que ce signe a été la base d'une grande quantité des ornements postérieurs.

M. L. Dargun donne lecture de son travail: *Analyse de l'ouvrage de Groicki sur l'organisation des cours de justice municipales selon le droit de Magdebourg.*[3])

1) Voir aux Résumés LIII. 2) La continuation de ce travail sera présente dans la séance du mois prochain; le résumé en sera donné au N. 7 du Bulletin. 3) Voir aux Résumés LIV.

Mathematisch-naturwissenschaftliche Classe

Sitzung vom 22 Juni 1889

Vorsitzender: Prof. Dr. Teichmann

Prof. Godlewski überreicht eine vorläufige Mittheilung: *Über die tägliche Periodicität des Längenwachsthums.* [1])

Prof. Janczewski theilt die Resultate seiner Untersuchungen: *Über Anemonen-Bastarde, II. Theil* mit. [2])

Prof. Godlewski berichtet über eine vorläufige Mittheilung des Dr. Prażmowski: *Das Wesen und die biologische Bedeutung der Wurzelknöllchen der Erbse.* [3])

Prof. Karliński überreicht die Arbeit des Dr. Wierzbicki: *Magnetische Bestimmungen im Tatragebirge im J. 1888 und in Wieliczka im J. 1889.* [4])

Der Secretär liest den Bericht der HH. Nowicki und Cybulski vor, über die Mittheilung des H. Horbatowski: *Entwickelung der Samenfäden bei der grünen Eidechse.* [5])

In der darauf folgenden vertraulichen Sitzung wurde die Veröffentlichung der vorgelegten Arbeiten beschlossen.

1) Siehe Résumés LV. 2) ibd. LVI. 3) ibd. LVII. 4) ibd. LVIII. 5) ibd. LIX.

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 22 juin 1889

Présidence de M. L. Teichmann

M. Godlewski fait une communication préliminaire: *Sur la périodicité de l'intensité de croissance.* [1])

M. Janczewski présente sa note: *Sur les hybrides du genre Anemone. II partie.* [2])

M. Godlewski, rapporteur, donne lecture de la note préliminaire de M. Prażmowski: *Sur les tubercules radicaux du pois et leur role biologique.* [3])

M. Karliński, rapporteur, présente le travail de M. Wierzbicki: *Observations magnétiques faites aux monts Tatra en 1888 et à Wieliczka en 1889.* [4])

Lecture est donnée à l'opinion de MM. Nowicki et Cybulski, rapporteurs, sur la note de M. Horbatowski: *Développement des spermatozoïdes du Lacerta viridis.* [5])

La Classe se forme ensuite en Comité secret et vote la publication des mémoires présentés dans la séance présente.

1) Voir aux Résumés LV. 2) ib. LVI. 3) ib. LVII. 4) ib. LVIII. 5) ib. LIX.

Résumés

LII

S. Pawlicki. „Filozofija na dworze Medyceuszów.“ *(La philosophie à la cour des Médicis).* Discours prononcé à la Séance publique de l'Académie le 28 mai 1889.

D'après une opinion encore très répandue, la philosophie platonicienne a été importée en Italie par les Grecs qui s'y étaient réfugiés après la prise de Constantinople. Il est pourtant avéré que déjà du temps de Pétrarque on avait en Occident une connaissance assez étendue des doctrines du philosophe athénien, soit par les écrits des auteurs profanes, comme Cicéron, Apulée, Macrobe, soit par ceux des pères de l'Église, comme Augustin et Denis l'Aréopagite, soit par quelques dialogues, traduits en latin, comme le Phédon. Néanmoins cette connaissance était assez superficielle et venait presque toujours de seconde main. Pétrarque, il est vrai, possédait déjà un certain nombre de dialogues platoniciens en grec, mais ces dialogues étaient pour lui lettre morte : lui même ne savait pas le grec et il n'avait pas sous la main un traducteur assez sûr. Léonard Bruni, disciple de Chrysolore, fut le premier qui tenta de traduire quelques dialogues, mais ses versions ayant été peu goûtées par Laurent de Médicis, frère de Côme, et par Traversari, il renonça à cette tâche et se mit à traduire Aristote.

Il faut avouer pourtant que le terrain avait été bien préparé et que l'impatience était grande à Florence, de connaître

enfin Platon, lorsque survint le célèbre concile de 1439. C'est alors que Pléthon, par ses discours sur Platon, décida Côme de Médicis à fonder une Académie qui devait avoir pour tâche l'étude et la popularisation des doctrines de ce philosophe. Ce fut là cependant l'unique mérite de Pléthon; son rôle se borna seulement à donner la première impulsion, car son petit ouvrage sur les différences entre Platon et Aristote, et toute la polémique qui s'ensuivit entre lui, Gennadius, Bessarion, Théodore de Gaze, n'eurent d'intérêt que pour les Grecs et n'exercèrent aucune influence sur le sort des études platoniciennes parmi les Latins. C'est donc un grand mérite de la famille des Médicis que d'avoir pendant trois et même quatre générations, y compris Leon X, cultivé et propagé la connaissance des écrits de Platon.

Leur mandataire habile et dévoué était Marsile Ficin qui, avec une ardeur sans pareille et des efforts inouis, parvint à mener à bonne fin une traduction complète des oeuvres de Platon. En y ajoutant des productions des plus célèbres néoplatoniciens, tels que: Plotin, Jamblique, Porphyre, Procle, Denis l'Aréopagite, il rassembla tous les documents les plus essentiels du platonisme grec, et les mit à la portée des peuples de l'Occident, au moyen d'une traduction souple, élégante et exacte, autant que le permettait l'état des manuscrits connus à cette époque. Mais Ficin fit plus encore. Par des commentaires savants, par des leçons publiques et des discussions à l'Académie de Platon, créée par Côme, il initia un grand nombre d'Italiens et d'étrangers distingués à tous les secrets de cette philosophie et exerça une influence très considérable sur le mouvement intellectuel et sur la littérature de son temps. Cependant, il serait injuste d'oublier que ce sont les Médicis qui lui ont donné les moyens de réaliser cette oeuvre. On ne peut assez admirer le spectacle, unique dans l'histoire, qu'offrit Côme de Médicis sur ses vieux jours, embrasé d'une telle admiration pour Platon dont les louanges étaient dans la bouche de tous, choisissant un adolescent, Marsile Ficin, et le préparant avec le plus grand soin à la tâche qu'il lui réservait, d'être l'initiateur

de la doctrine du grand philosophe. Ce ne fut qu'une année avant sa mort que Côme eut la joie de voir Ficin commencer cette traduction attendue depuis si longtemps, et quelques jours seulement avant d'expirer, il eut la consolation suprême de pouvoir lire les premiers dialogues, présentés dans un latin exact et élegant.

L'histoire de la vie de Ficin est aussi celle du platonisme en Italie, et on peut dire celle de l'Académie elle même. Fondée par Côme, elle dura tant que vécut Ficin. Toutes les tentatives entreprises plus tard pour la ressusciter restèrent sans résultat, elle devait faire connaître à l'Occident la philosophie de Platon et elle disparut, une fois sa tâche accomplie.

Pour se rendre compte de l'importance et de la signification de cette oeuvre, il faut se rappeler le mouvement des esprits qui régnait à l'époque des Médicis. On voyait alors une récrudescence des doctrines matérialistes sous la forme du péripatétisme d'Alexandre d'Aphrodisie, ou panthéistes, comme l'Averroïsme, toutes les deux contraires à la religion chrétienne, puisque toutes les deux niaient l'immortalité de l'âme humaine. Les Médicis et leurs amis en philosophie, chrétiens déclarés, voulurent combattre cette invasion des doctrines antichrétiennes et ils virent dans le platonisme le plus sûr moyen d'en triompher. Ficin inaugura une nouvelle école d'apologétique, en cherchant dans le platonisme des arguments nouveaux, surtout pour établir sur une base solide les trois grandes idées de la personnalité de Dieu, de la Création et de l'immortalité de l'âme. Cette tendance apologétique n'a pas encore été suffisamment mise en lumière, par la raison qu'on n'a pas séparé d'une manière asses précise l'humanisme de Florence d'avec celui qu'on professait ailleurs. S'il est vrai que beaucoup d'humanistes étaient en opposition, soit avec l'Église, soit avec la scholastique officielle, il est néanmoins facile de prouver qu'à Florence la plupart de ceux qui fréquentaient la cour des Médicis, étaient des chrétiens avoués, ayant à leur tête Côme et Laurent le Magnifique, Ficin, Landino et Jean Pic de la Mirandole.

N'oublions pas cependant que le péripatétisme régnant alors dans les écoles chrétiennes, était plutôt une préparation à la théologie et un instrument de dispute, qu'un système de philosophie embrassant tout le monde créé et toute la vie humaine, sous un point de vue nouveau, capable d'intéresser le monde laïque. Or il se trouva que la société florentine du XVe siècle, très civilisée à cette époque et portée aux discussions philosophiques, abordait des problèmes éthiques, politiques, esthétiques qui n'avaient que médiocrement intéressé les theologiens d'autrefois. Ainsi, le centre de gravité de la spéculation philosophique ayant été déplacé et la philosophie n'étant plus comme auparavant cultivée exclusivement par les théologiens, on éprouva le besoin de trouver un système plus en rapport avec ces aspirations. Les laïques goûtaient peu le péripatétisme des théologiens, et les écrits du vrai Aristote n'étaient pas encore bien connus, car on venait seulement d'en commencer la traduction; les esprits se portèrent donc avec ardeur vers Platon dont la forme et la manière de poser les problèmes convenaient mieux à un monde ami des lettres et des beaux arts.

Il ne s'ensuit pas que les platoniciens de cette époque aient eu de l'aversion pour la doctrine d'Aristote; loin de là, en apprenant à mieux la connaître dans son texte original, dégagée de toutes subtilités et de toutes additions inutiles du moyen âge, on cherchait plutôt à la concilier avec le platonisme. Ce point de vue était juste et d'accord avec le passé du christianisme. C'est le mérite de l'illustre Bessarion d'en avoir demontré la necessité, et les platoniciens de la cour de Léon X ne pensaient pas autrement, comme on peut le voir dans la fresque immortelle de Raphaël, où Platon et Aristote, placés l'un à côté de l'autre, se complètent, comme le dernier mot de la pensée antique. Ainsi, le mouvement philosophique à la cour de Médicis commence par l'étude de Platon sous Côme, en fait le défenseur de l'idée chrétienne sous Laurent le Magnifique et finit par embrasser Platon et Aristote dans une même admiration. Cette alliance de deux philosophies a poussé la pensée humaine sur la voie d'un progrès réel et indéniable.

LIII

M. Kawczyński. „Porównawcze badania nad rytmem i rytmami. Część trzecia. Rytmika prowensalska i francuska. (*Recherches comparatives sur les rythmes. Troisième partie. Rythmique provençale et française*).

Ce travail constitue la troisième partie d'une suite d'études sur les rythmes. — L'auteur les a qualifiées de comparatives, car il s'y propose d'examiner successivement toutes les formes rythmiques dans la poésie, la musique et même, autant qu'il lui sera possible, dans la danse, chez les peuples principaux de l'antiquité et des temps modernes. Néanmoins il a eu soin de procéder d'une manière strictement historique, en s'efforçant de vaincre les difficultés qui s'opposent à l'application simultanée de la méthode comparative et historique. La première partie de ces recherches fut publiée sous le titre: „Nouvelle théorie sur l'origine et le développement du rythme". Quelque risqué que paraisse ce titre, on ne pourrait lui reprocher d'être faux. Les opinions de l'auteur sont nouvelles et, bien que constituées entièrement sur des citations empruntées aux auteurs de l'antiquité, elles sont opposées aux doctrines modernes, généralement acceptées de nos jours.

Avant d'entreprendre ces recherches rythmiques, l'auteur s'est d'abord occupé des études littéraires psychologiques qu'il a commencé à publier en 1880. Il y a cherché la force psychologique principale qui agit sur les sociétés humaines, et croit l'avoir trouvée dans l'imitation. C'est elle qui, d'après lui, ramène des millions d'individus à l'unité de langue, de moeurs, d'opinions. La force créatrice n'est donnée qu' à un petit nombre d'esprits choisis que la multitude imite. Le prestige politique, l'ascendant de la religion, établissent autant de centres qui exercent leur influence non seulement sur la politique et la religion, mais encore sur les moeurs, la langue, les arts, et sur toutes les manifestations de la vie sociale. Le rôle de la masse, du peuple proprement dit, est en général passif, ou si l'on pouvait ainsi s'exprimer, réceptif. Ce n'est que la

disposition réceptive, le besoin d'avoir des opinions, qui est le partage commun du genre humain, désireux d'être guidé et instruit.

La littérature et tous les autres arts, n'étant que des manifestations de la vie sociale, doivent être soumis au principe général. Il s'en suit que ni la poésie, ni la musique, ne peuvent avoir une origine populaire. Il y eut un temps où ces arts populaires n'existaient pas, bien qu' il y eût déjà des arts que nous appelons savants, seulement les arts savants possédaient à ces temps-là tous les traits caractéristiques qu'on attribue aujourd'hui aux arts populaires.

Le rythme est la forme essentielle de tous les arts du mouvement: de la poésie, de la musique et de la danse, il ne peut donc être la marque de différence entre la poésie et le chant populaire d'une part, et la poésie et le chant artistique de l'autre. En statuant que la poésie populaire était toujours et partout rythmique, tandis que seule la poésie savante est arrivée à la régularité métrique, la science contemporaine est tombée dans une double erreur, d'abord parce qu'il n' y a pas de différence semblable entre les deux genres de la poésie, ensuite parce que les rythmes et les mètres ne font originairement qu'une chose. Ce qui est essentiel dans les mètres, c'est-à-dire une suite de pieds d'une égale valeur quantitative, c'est justement le principe rythmique, selon ce qu'en disent les auteurs antiques: „κατὰ δε τα μήκη καὶ τὰς βραχύτητας τάττεται ὁ χρόνος οὗτος δε γίγνεται ῥυθμός." Que sont donc les mètres alors? Ils ne sont que des parties fixes des mesures des rythmes. Τὰ γὰρ μέτρα ὅτι μόρια τῶν ῥυθμῶν ἐστι, φανερὸν, dit Aristote.

Le rythme antique n'était donc nullement fondé sur l'accent qui avait alors une fonction entièrement différente. „*Accentus est dictus ab accinendo quod sit quasi quidam cuiusque syllabae cantus*". Les anciens ne disaient pas comme nous que chaque mot a son accent, mais que chaque syllabe en a un. Ils en formaient les premières mélodies qui se ressemblaient toutes et que l'auteur a essayé de reconstruire. Il s'est efforcé

ensuite d'éclaircir le mode de formation du système musical grec et sa transmission par l'église aux nations modernes.

L'accent ayant un caractère mélodieux, l'ictus, le fameux ictus ne pouvait aucunement lui ressembler. L'ictus n'entrait ni dans le chant ni dans la déclamation, on l'éxécutait avec le pied ou avec la main, puisque c'était l'ancienne manière de battre la mesure. Un rythme fondé sur l'ictus n'est qu'une chose absurde.

Les premières mélodies s'étant formées des accents dans les paroles, elles ont du être étroitement liées aux premiers vers. Il s'en suit que le rythme du vers était en même temps le rythme du chant, il était identique dans les deux domaines qui à leur origine ne faisaient qu'un. Il en était de même de la danse, parce qu'on dansait dans l'antiquité d'après le chant, c'est-à-dire, d'après les vers. „Τὸ δὲ γε κατὰ τὴν τοῦ σώματος κίνησιν ῥυθμὸν μὲν κοινὸν τῇ τῆς φωνῆς εἶχε κινήσει", dit Platon.

Dans la seconde partie de ses recherches, publiée également en 1886, l'auteur a examiné les changements que le rythme originaire a subi dans le cours des temps. On était arrivé en Grèce à faire de la musique purement instrumentale, sans paroles, à faire des danses sans le chant. Οἱ ποιηταὶ διαπῶσιν γὰρ ῥυθμὸν μὲν καὶ σχήματα μέλους χωρίς, μέλος δ'αὖ καὶ ῥυθμὸν ἄνευ ῥημάτων, ψιλῇ κιθαρίσει καὶ αὐλήσαι προσχρώμενοι. Il n'était plus possible désormais de mesurer le rythme par les syllabes, comme on avait originairement la coutume de le faire, on était forcé de chercher une mesure abstraite, également applicable à tous les trois sujets rythmiques. On inventa la mesure du temps. Cette nouvelle manière d'envisager et de mesurer le rythme amena dans le rythme poétique des changements considérables. Il était permis dès lors de remplacer non-seulement un dactyle ou un anapeste par un spondée, mais encore de substituer un anapèste à un dactyle, un iambe à un troché, ces pieds étant d'une égale valeur quantitative. *Tempus enim solum metitur ut a sublatione ad positionem idem spatii sit*, dit Quintilien. Ce n'est que dans la métrique que furent obser-

vées dès cette époque les règles sévères de la rythmique originaire, la rythmique transformée devenant de plus en plus libre. Par des concessions successives au chant, on était arrivé à prolonger dans les rythmes les syllabes brèves et à diminuer les longues. *At vero musicae ratio non curat nisi ut corripiatur vel producatur syllaba, quae illo vel illo loco est secundum rationem mensurarum suarum. Nam si eo loco, ubi duas longas poni debet, primam quae brevis est, pronuntiatione longam feceris, nihil musica omnino offenditur.*

Les rythmes qui, en opposition aux mètres, étaient destinés au chant, participaient à la même liberté: *Rhytmus autem ut volet, protrahit tempora, ita ut breve tempus plerumque longum efficiat, longum contrahat.* De cette manière la quantité fut entièrement abandonnée dans les rythmes qui n'étaient plus soumis qu'à la règle du syllabisme. La règle du syllabisme continuait de rattacher les rythmes aux schèmes métriques, de sorte que les rythmes n'étaient libres que dans leur facture intérieure, tandis qu'ils étaient toujours dans leur forme extérieure l'imitation d'un schème métrique. S'appuyant sur des témoignages antiques, ne voulant exposer que la vraie doctrine de l'antiquité que l'auteur s'est appliqué à mettre en lumière, il rejette la doctrine rythmique imaginée par Bentley et Godfrid Hermann, et généralement professée de nos jours. Il combat également les idées chimériques de Wilhelm Mayer, professeur à Goettingue, qui est allé chercher la source de la rythmique du moyen-âge dans la poésie sémitique, ne la voyant pas jaillir au plein jour dans la poésie antique.

La troisième partie de la série est consacrée aux recherches sur la rythmique, ou pour dire mieux, sur la versification française et provençale. L'auteur y expose d'abord les opinions qui ont cours jusqu'à présent sur l'origine des vers français et qui, soumises à un examen critique, se trouvent fondées sur des suppositions arbitraires. Il leur oppose les opinions des écrivains du moyen-âge, d'Ue Faidit, de Molinier, il relève les points, les traits communs, entre la rythmique latine et franco-provençale et il en conclut à une parenté historique,

à une relation intime. Les traits communs ne sont pas ceux de la rythmique originaire, mais bien les traits qui caractérisent la rythmique transformée, ce qui exclut, selon son opinion, toute supposition d'origine populaire et préhistorique des rythmes romans. Pour le moyen-âge, aussi bien que pour l'antiquité, le rythme fondé sur l'accent n'est pour lui qu'un rythme apocryphe, d'invention moderne, impossible dans ces temps où l'on connaissait encore le vrai rôle de l'accent. L'auteur refuse donc à l'accent toute fonction rythmique dans les vers romans, ne lui attribuant qu'une fonction mélodique. Il compare les vers français et provençaux avec les rythmes latins, examine leurs ressemblances et assigne à chaque vers français et provençal un modèle latin. Il y ajoute un chapitre où il relève les principales règles techniques de la versification française et les changements qu'elles ont subis durant les siècles. L'auteur se réfère pour le détail des parties fondamentales à son livre qui va paraître prochainement, chez F. Vieweg à Paris, sous le titre: „*Essai comparatif sur l'origine et l'histoire des rythmes*".

LIV

L. Dargun. „Wykazanie źródeł dzieła Groickiego o początku sądów prawa magdeburskiego." *(Die Quellen der Schrift Groicki's von der Ordnung der städtischen Gerichte Magdeburger Rechtes).*

Die vorgelegte Abhandlung bildet das zweite Heft einer Reihe von Monographien „Über die Quellen der polnischen Stadtrechte im sechszehnten Jahrhundert", deren erste unter dem Titel: „Die Quellen der strafrechtlichen Vorschriften Groicki's" im Jahre 1888 veröffentlicht wurde. Die „Ordnung der städtischen Gerichte" dieses Autor's umfasst nicht bloss die Beschreibung der Gerichtsverfassung und des Prozesses, sondern ausserdem zahlreiche Vorschriften privat- und strafrechtlichen Inhalts. Groicki citirt zwar seine Quelllen, doch sind diese Citate im hohen Grade unzureichend und ungenau, auch geschieht es häufig, dass er die Quelle gar nicht erwähnt. Die „Ordnung der Gerichte" sowie die übrigen Werke des-

selben Verfassers sind binnen kurzer Zeit in Fleisch und Blut der Gerichtspraxis der polnischen Städte übergegangen, eine systematische Bearbeitung dieser Rechtsbücher hätte demnach für die Geschichte des Stadtrechtes in Polen einen aussergewöhnlichen Werth. Diese Bearbeitung kann jedoch nicht erfolgen, bevor die Werke Groicki's kritisch analisirt sind, eine Arbeit, deren Fortsetzung gegenwärtig als Ergebniss der im Laufe des Winters 1888/9 im rechtshistorischen Seminar der Krakauer Universität ausgeführten Arbeiten, der Veröffentlichung übergeben wird. Groicki citirt gewöhnlich den Sachsenspiegel und das Magdeburger Weichbildrecht ohne den Text von der Glosse zu unterscheiden. Diese Unterscheidung ist jedoch unumgänglich, da der Text dieser Rechtsbücher bekanntlich rein deutschrechtlich ist, während die Glosse überwiegend auf römischen Grundsätzen beruht. Uberdies enthält die von Groicki benütze lateinische Ausgabe beider Quellen noch Randglossen des Herausgebers (Jaskier), welche sich nicht selten auf das polnische Gewohnheitsrecht berufen. Es war daher ein genauer Nachweis der vom Verfasser reproducirten oder benützten Stellen eine nothwendige, wenn auch mühsame Aufgabe der gegenwärtigen Bearbeitung. Ein weiteres Resultat derselben soll die specielle Aussonderung des Krakauer Rechtsbrauches vom Rechte fremden Ursprungs bilden, hingegen konnte eine systematische und erschöpfende Darstellung des eine bestimmte Institution betreffenden Rechtsstoffes nicht erfolgen, da sich derselbe in verschiedenen Werken Groicki's zerstreut findet und erst ein nach vollständiger Bearbeitung derselben verfasstes Gesammtregister im Stande sein dürfte, dieses Material in eine zugleich systematische und wissenschaftliche Ordnung zu fassen.

LV

E. Godlewski. „O peryjodzie dziennym wzrostu u roślin". (*Ueber die tägliche Periodicität des Längenwachsthums. Vorläufige Mittheilung*).

Eine von Temperatur und Feuchtigkeitsschwankungen unabhängige tägliche Periodicität des Längenwachsthums ist mit

Sicherheit zunächst durch Sachs nachgewiesen worden. Aus einer langen Reihe seiner Messungen folgert der genannte Forscher „dass die Wachsthumsgeschwindigkeit eines normalen gesunden Stengels am frühen Morgen nach Sonnenaufgang täglich ein Maximum erreicht, dass dann die stündliche Verlängerung im Laufe des Tages bis zum Abend hin abnimmt, um mit eintretender Dunkelheit oft schon vor Sonnenuntergang wieder an Geschwindigkeit zuzunehmen, und diese Zunahme des Wachsthums dauert bis nach Sonnenaufgang, wo wieder das Maximum erreicht wird". Dieses Resultat von Sachs wurde bald durch die Untersuchungen Prantl's auch auf die Blätter ausgedehnt. Diese tägliche Wachsthumsperiode erklärt Sachs durch die das Wachsthum retardierende Lichtwirkung. Da sich dieselbe während des Tages immer mehr geltend macht, so verlangsamt sich das Wachsthum am Tage, bis es am Abend das Minimum erreicht; mit dem Eintritt der Dunkelheit dagegen verschwindet diese retardierende Lichtwirkung, das Wachsthum wird wieder beschleunigt und erreicht sein Maximum kurz vor der Zeit, in welcher die nach Sonnenaufgange wieder steigende Lichtintensität von Neuem ihre retardierende Wirkung geltend zu machen anfängt. Nun zeigte aber Baraniecki, dass auch in constanter Finsterniss, selbst bei den etiolierten Pflanzen, periodisch wiederkehrende Schwankungen in der Wachsthumsgeschwindigkeit vorkommen. Mit Berücksichtigung dieser Thatsache nimmt Sachs an, dass in den wachsenden Pflanzentheilen gewisse Aenderungen ganz unabhängig von Temperatur- und Lichtschwankungen vorkommen, dass sie aber als schwächere Faktoren durch die wachsthumretardierende Lichtwirkung bei normalem Wechsel von Tag und Nacht derart beherrscht werden, dass die Wachsthumsmaxima in die Morgen-, die Wachsthumsminima in die Abendstunden verlegt werden.

Der Vortragende hat sich die Aufgabe gestellt, die nächsten Ursachen der täglichen Wachsthumsperiode zu erforschen, nämlich festzustellen, ob dieser Periodicität entsprechende Schwankungen in der Dehnbarkeit der Zellhäute, oder in der endosmotischen Wirkung des Zellsaftes zu Grunde liegen, oder ob

vielleicht überhaupt nicht die Schwankungen in der Turgorausdehnung, sondern andere Ursachen, z. B. Schwankungen in den chemischen Processen der Zellhautbildung, die tägliche Wachsthumsperiode bedingen.

Als Untersuchungsmaterial wurden Epicotyle von Phaseolus multiflorus verwendet. Die Messungen wurden mit Baranieckí'schen Auxanometer ausgeführt. Bei der Ausführung der Versuche hat sich bald herausgestellt, dass das gewählte Object sich ganz entgegengesetzt den Pflanzen verhalte, mit welchen Sachs experimentierte. Am Tage war das Wachsthum von Phaseolusepicotylen bedeutend grösser als in der Nacht. Anstatt in den ersten Morgenstunden, war das Wachsthumsmaximum erst in späten Nachmittagsstunden, etwa um 6 oder 8 Uhr Abends erreicht; das Wachsthumsminimum fiel dagegen auf die letzten Nachtstunden, manchmal erst nach Sonnenaufgang. Diesen Gang der Wachsthumsperiode erläutert der Vortragende an mehreren graphisch dargestellten Curven, welche auch zugleich die Unabhängigkeit der Periode von den geringen Temperaturschwankungen deutlich zu Tage stellen.

Aus diesem Verlauf der täglichen Wachsthumsperiode bei Phaseolus folgert der Vortragende, dass die wachsthumretardierende Lichtwirkung nicht immer die Ursache der täglichen Periodicität des Längenwachsthums sein kann.

In constanter Finsterniss verhielten sich die etiolierten Phaseolusepicotyle verschiedenartig. Die Pflanzen, welche der Vortragende aus den im Jahre 1887 geernteten Samen zog, zeigten immer eine sehr ausgeprägte Periodicität des Längenwachsthums, nur waren die Perioden im Gegensatz zu den Lichtpflanzen von verschiedener und meist von immer kürzerer Dauer. Als sich der Vorrath der Samen von 1887 erschöpfte und zu weiteren Versuchen die Samen aus der Ernte von 1888 benutzt wurden, liess sich keine Periodicität mehr bei dem Wachsthum der etiolierten Pflanzen konstatieren. Wie diese Thatsache zu erklären ist, vermag der Vortragende nicht zu sagen.

Was die Ursachen der Periodicität anbetrifft, so konnte der Vortragende bei seinen bisherigen Versuchen nicht konstatieren, dass zur Zeit der Wachsthumsmaxima der täglichen Periode eine grössere Dehnbarkeit der Zellhäute, oder überhaupt eine grössere Turgorausdehnung der wachsenden Strecke als zur Zeit der täglichen Wachsthumsminima vorhanden wäre. Daraus ist zu folgern, dass weder periodische Schwankungen in der Turgorkraft noch periodische Aenderungen der Dehnbarkeit der Zellhäute die Ursache der täglichen Periode des Längenwachsthums sind; vielmehr ist anzunehmen, dass diese Periode durch eine gewisse Periodicität der chemischen Processe, welche bei der Zellhautbildung mitspielen, bedingt sein muss.

Der Vortragende berichtet weiter, dass die Ueberverlängerung der epicotylen Glieder bei den etiolierten Keimlingen keineswegs durch eine grössere Turgorkraft in der Dunkelheit bedingt ist. Im Gegentheil, bei Lichtpflanzen ist die Turgorkraft wachsender Zellen oft grösser als bei etiolierten. Die Hauptursache der Ueberverlängerung ist in einer länger dauernden Dehnbarkeit der Zellhäute etiolierter Pflanzen zu suchen.

In Bezug auf die grosse Wachsthumsperiode fand der Vortragende, dass das Wachsthum eines Internodiums (hier der epicotylen Glieder) früher erlischt als seine Turgorausdehnung. Zur Zeit als das Internodium schon vollkommen zu wachsen aufgehört hat, betrug die Turgorausdehnung der höher liegenden Querzonen des Internodiums noch ungefähr 3% der ursprünglichen Länge, dagegen die weiter liegenden Querzonen zeigten schon keine Turgorausdehnung.

LVI

Ed. Janczewski. Mięszańce Zawilców. Część II. *(Les hybrides du genre Anemone).*

Occupé depuis quelques années à une étude monographique du genre *Anemone*, l'auteur a résolu d'exécuter une série d'expériences sur le croisement des espèces de ce genre, afin pe contribuer à la connaissance générale des lois de l'hybri-

tidé dans le règne végétal, et surtout pour élucider quelques questions sur l'autonomie des espèces et leur affinité physiologique.

Les résultats des recherches que l'auteur continue, confirment en général les lois d'hybridité exposées par ses prédécesseurs. Les espèces du genre *Anemone*, qui diffèrent entre elles par la dissémination et la structure du fruit et de la graine[1]), ainsi que par le mode de leur germination et par d'autres caractères biologiques, sont absolument incapables de produire des hybrides. Plus elles sont proches, plus de chance il y a pour obtenir des produits hybrides qui restent presque toujours stériles (à cause du pollen et des ovules atrophiés), sitôt que leurs parents appartenaient à deux espèces bien distinctes par leurs caractères morphologiques. La différence dans la structure des grains du pollen (nombre et disposition des plis de l'exine) n'est pas du tout un obstacle au croisement des espèces *(A. silvestris* et *A. multifida)* et à la fécondité des organes femelles de l'hybride.

La première partie de ces recherches concerne les Pulsatilles. L'auteur y démontre que toutes ses tentatives pour féconder les organes femelles des *Pulsatilla patens, P. vulgaris, P. Halleri* et *P. albana* par le pollen d'une espèce étrangère sont restées infructueuses, malgré le grand nombre et la variété des expériences entreprises. Le *Pulsatilla pratensis* fécondé par le pollen des espèces précedentes, ainsi que par celui du *P. vernalis,* donne, au contraire, un plus ou moins grand nombre de graines fécondes, mais ne se laisse pas féconder par le *Pulsatilla alpina* qui diffère de toutes les autres Pulsatilles par un caractère biologique important, notamment par le mode de germination.

L'auteur décrit quatre hybrides issus du *P. pratensis* (mère) croisé avec le *P. patens, P. vernalis, P. vulgaris,* et *P.*

[1]) Janczewski. *On the Fruits of the genus Anemone.* Transactions and Proceedings of the botanical Society of Edinburgh. 1888.

Halleri (pères), dont les deux premiers ont été quelquefois trouvés à l'état spontané. Leurs organes végétatifs sont plus ou moins intermédiaires; mais pour les fleurs (couleur, dimension, forme) l'influence du père est décisive, ou plutôt celle de l'autre espèce qui intervient dans le croisement.

Le pollen de ces hybrides est mixte, avec prédominance de grains atrophiés; les grains apparemment bons semblent être également stériles, car ils ne germent pas dans le sirop et n'ont jamais fécondé le *P. pratensis*. Les organes femelles sont également stériles à cause de l'ovule atrophié: bien que quelques pistils isolés s'allongent après la floraison (apparemment parce qu'ils ont été propres à recevoir le pollen), ils ne donnent jamais d'akènes mûrs et pourvus de graines.

La deuxième partie de ces recherches concerne les Anémones à fruit cotonneux *(Eriocephalus*[1]*)*, notamment les espèces qui ne possèdent pas de rhizome tubéreux et que l'auteur propose de réunir en un sous-genre *Anemonanthea*, tandis que pour les espèces à fruit semblable, mais qui développent un rhizome tubéreux *(A. coronaria, A. hortensis, A. palmata, A. caroliniana, A. biflora)* il propose le nom d'*Oriba*.

Les Anémones étudiées: *A. virginiana*, *A. silvestris*, *A. japonica*, *A. multifida hudsoniana* et *A. multifida magellanica (= A. multifida Poir.* non *DC.)* se croisent dans les deux sens avec un résultat satisfaisant, quelquefois excellent, et donnent des produits tantôt complètement intermédiaires ou avec une très légère prépondérance de la mère (hauteur de la plante, diamètre de la fleur), tantôt se rapprochant de l'un des parents par un caractère qui y était très accentué (couleur rouge du périanthe, abondance des fleurs dans la même inflorescence) Les hybrides héritent toujours de la faculté de se multiplier par bourgeons adventifs nés dans les racines (racines traçantes), lorsque l'*A. silvestris*, où cette faculté est si prononcée, intervient dans le croisement.

[1] Janczewski *On the fruits of the genus Anemone*. Pag. 176.

Les espèces du sous-genre *Anemonanthea* ne peuvent pas être croisées avec celles du sous-genre *Oriba*.

Les huit hybrides décrits par l'auteur sont les suivants: *A. virginiana* × *silvestris*,[1]), *A. virginiana* × *hudsoniana*, *A. silvestris* × *hudsoniana* et *vice-versa*, *A. silvestris* × *magellanica* et *vice-versa*, *A. hudsoniana* × *magellanica* et *vice-versa*.

Les quatre premiers sont complètement stériles à cause de l'infécondité de leur pollen et de leurs ovules. Le sixième l'est aussi, tandis que le cinquième est tantôt complètement stérile, tantôt fécond à un degré minime, quoique son pollen ait paru toujours atrophié. D'une centaine de pistils que contient chaque fleur, un seul (rarement deux) se développe en akène normal et fécond, tandis que tous les autres restent stériles. Il paraît que le pollen d'un des parents a opéré cette fécondation exceptionelle.

Le même hybride *(A. silvestris* × *magellanica)* peut donner quelquefois naissance, au moyen d'un bourgeon adventif engendré dans sa racine, à un individu dont toutes les fleurs sont complètement fécondes dans leurs organes femelles et produisent des akènes fertiles de forme intermédiaire. Le pollen n'a pas été étudié dans ces fleurs; c'était probablement celui de l'*A. silvestris* voisin qui donnait de si bons résultats.

Les deux derniers hybrides *(A. magellanica* × *hudsoniana* et *vice-versa)* donnent un pollen mixte, mais excellent pour l'auto-fécondation et même pour la fécondation de l'*A. silvestris*. Leurs ovules sont parfaitement fécondés par leur propre pollen, par celui des parents, ou même celui de l'*A. silvestris*. L'auteur les considère par conséquent comme métis, et leur parents comme races bien éloignées il est vrai, mais plus éloignées au point de vue physiologique que morphologique. En effet, les différences de ces deux races de l'*Anemone multifida* ne sont que de valeur secondaire, et leurs organes sexuels se ressemblent à tous les égards.

[1]) Le nom spécifique de la mère précède toujours celui du père.

La première génération de ces métis est tout aussi uniforme que dans les Pulsatilles et les Anémones hybrides; mais la deuxième est déjà composée d'individus dissemblables, dont la moitié répète fidèlement les caractères des métis de première génération, tandis que l'autre part se rapproche de l'*A. magellanica* soit par la couleur blanc crême du périanthe, soit par ce caractère et en même temps par d'autres, savoir: hauteur de la plante, forme et couleur des feuilles etc. La fécondité de toutes ces plantes est complètement égale à celle des métis de première génération.

LVII

Adam Prażmowski. „O istocie i znaczeniu biologicznem brodawek korzeniowych grochu". *(Das Wesen und die biologische Bedeutung der Wurzelknöllchen der Erbse. Vorläufige Mittheilung).*

In einer zu Ende des vergangenen Jahres im Botan. Centralblatt veröffentlichten Mittheilung hat Verf. dargethan, dass die Wurzelknöllchen der Papilionaceen nicht zu den normalen Bildungen der Wurzel gehören, vielmehr durch einen besonderen Pilz hervorgerufen werden, welcher die Knöllchen bewohnt und dessen Keime auch im Boden vorkommen müssen. Über die wahre Natur dieses Pilzes konnte er damals noch nichts Bestimmtes sagen; es wurde blos festgestellt, dass der fragliche Knöllchenpilz im jugendlichen Zustande der Wurzel, in der Mehrzahl der Fälle durch Wurzelhaare, in die Wurzel eindringt, und in derselben in Form von mehr oder weniger verzweigten, unseptierten Schläuchen fortwächst, welche nach aussen von einer derben und glänzenden Membran umgeben, im Inneren aber mit Unmassen winzig kleiner, einfach stäbchenförmigen Körperchen erfüllt sind. Unter Einwirkung dieses Pilzes wird in der Tiefe der Rinde das junge Knöllchen angelegt und in diesem verwandeln sich nach Differenzierung seiner Gewebe die bakterienähnlichen Inhaltskörperchen des Pilzes in die sogenannten „Bakteroiden", indem sie, durch Auflösung der Pilzmembranen frei werdend, sich mit dem plas-

matischen Inhalte der Wirthszellen vermengen, sich durch Wachsthum und Spaltungen weiter vermehren, bei einigen Pflanzen auch durch Gabelungen verzweigen. In Bezug auf die biologische Bedeutung der Knöllchen hat Verf. kein endgültiges Urtheil abgegeben; er vermuthete blos, dass dieselben aller Wahrscheinlichkeit nach in die Reihe der „symbiontischen" Erscheinungen gehören, welche sowohl für den Pilz, als auch insbesondere für die Wirthspflanze von Nutzen sind.

Gleichzeitig mit seiner Abhandlung sind ausführliche Mittheilungen über Wurzelknöllchen von Vuillemin, Beyerinck, Hellriegel und Wilfarth veröffentlicht worden, deren Untersuchungen zum Theil zu den nämlichen, zum Theil zu abweichenden und sogar einander widersprechenden Resultaten führten. Es schien dem Verf. deshalb wünschenswerth, die Frage noch einmal einer eingehenden Untersuchung zu unterwerfen, und dies um so mehr, nachdem die Mittel zur Ausführung der erforderlichen Versuche ihm aus dem Landesfonds bereitwilligst gewährt wurden.

Die Untersuchungen wurden an der Erbse ausgeführt, die schon in früheren Jahren am eingehendsten nach dieser Richtung hin vom Verf. geprüft wurde. Die nachstehend mitgetheilten Resultate beziehen sich deshalb in erster Linie auf diese Pflanze; es ist aber vorauszusehen, dass auch die übrigen Papilionaceen sich nicht wesentlich anders verhalten werden.

Die Hauptergebnisse der Untersuchungen des Verf. lassen sich in folgende Sätze kurz zusammenfassen:

1) Die Wurzelknöllchen der Erbse sind keine normale Bildungen der Wurzel, denn sie werden in sterilisirten und vor zufälliger Infection geschützten Medien nie gebildet; sie entstehen immer nur auf dem Wege der Infection.

2) Die inficierenden Knöllchenorganismen sind Bakterien in Form und Eigenschaften mit denjenigen identisch, welche zuerst von Beyerinck aus den Knöllchen verschiedener Pflanzenspezies herangezüchtet wurden. Namentlich aus jugendlichen

Knöllchen können die Bakterien leicht in Reincultur erhalten und dann durch beliebig lange Reihen von Generationen vermehrt werden. Der ursächliche Zusammenhang zwischen den so gezüchteten Bakterien und den Wurzelknöllchen wurde durch eine Reihe von exakten Versuchen bewiesen, in denen zur Inficierung von Pflanzen Culturen verwendet wurden, welche durch Tausende von Generationen von den ursprünglich aus den Knöllchen gezüchteten Bakterien getrennt waren. Nach zwölfmaligem Uberimpfen waren die Bakterien ebenso wirksam und brachten ebenso zahlreiche Knöllchen an den Wurzeln hervor, wie die direkt den Knöllchen entnommenen.

3) Die Bildung der Knöllchen erfolgt nur im jugendlichen Zustande der Wurzel und ihrer Verzweigungen; ältere und zur Zeit der erfolgten Infection ausgewachsene Theile der Wurzel können durch Knöllchenbakterien nicht mehr zur Ausbildung der Knöllchen veranlasst werden. Inficiert man die Pflanzen erst zwei bis drei Wochen nach dem Aufgange der Samen, so bleiben sämmtliche Wurzeltheile, welche zu dieser Zeit schon ausgewachsen waren, bis zum Lebensende der Pflanze knöllchenfrei.

4) Die Knöllchenbakterien dringen direkt durch jugendliche (nicht verkorkte!) Zellmembranen in die Wurzelhaare und Epidermiszellen der Wurzel ein, und vermehren sich dort auf Kosten des plasmatischen Inhaltes der Zellen. Ihre weitere Entwickelung wurde bis jetzt nur in Wurzelhaaren beobachtet. Nachdem die Bakterien sich im Wurzelhaare massenhaft vermehrt haben, vereinigen sie sich in der Nähe des Scheitels desselben zu traubenförmigen Conglomeraten von Colonien, welche sich immer dichter aneinanderlegen, dann sich mit einer derben und glänzenden Membran umhüllen und unter Vermittlung der letzteren mit der Zellmembran des Wurzelhaares verwachsen. Es entsteht so an der Innenwand des Haares und nahe am Scheitel ein glänzender Knopf, welcher in den meisten Fällen noch von freien, d. h. nicht mit Membran umhüllten Bakteriencolonien, umgeben ist. Um diesen Knopf krümmt sich der Scheitel des Wurzelhaares hirtenstab-

oder schraubenförmig ein, so dass der Bakterienknopf in die Mitte der Schraube zu liegen kommt, und dann wächst aus demselben gegen die Basis des Wurzelhaares ein hyphenähnlicher Schlauch hervor, welcher nach Aussen von einer glänzenden Membran umgeben und im Inneren mit Bakterien dicht erfüllt ist.

5) Von diesem Stadium an bis zur Ausbildung des Knöllchens und Differenzierung seiner Gewebe ähnelt der Bakterienschlauch in seinem Verhalten einem echten Hyphenpilze, denn er wächst an seinem Scheitel fort und erzeugt unterhalb desselben Verzweigungen, die sich ebenso verhalten.

6) Der Bakterienschlauch wächst nun unter den schon früher beschriebenen Erscheinungen (Bot. Centralbl. 1888) aus dem Wurzelhaar in die Epidermis und in die Rinde der Wurzel hinein, er kann bis zur Endodermis des centralen Wurzelcylinders eindringen. Er durchbohrt die Membranen der Rindenzellen, spaltet sie meistentheils in zwei Lamellen und verbreitet sich in dem so gebildeten Spalte, so dass an den Durchwachsungsstellen eine mehr oder weniger deutliche Anschwellung entsteht, welche nach Aussen von den beiden Lamellen umgrenzt, im Inneren aber mit Bakterien dicht erfüllt ist. Die Bakterienschläuche wachsen im Inneren der Rindenzellen in der Richtung gegen die Zellkerne hin, und diese legen sich ihnen meistentheils so dicht an, dass sie an ungefärbten Praeparaten in der Mehrzahl der Fälle als solche nicht unterschieden werden können. In diesem eigenthümlichen Verhalten der Zellkerne liegt wohl der Grund dafür, dass Beyerinck die Bakterienschläuche für Reste der Zellkerntheilungen hielt und sie als „Schleimfäden“ bezeichnete. Hervorzuheben wäre noch, dass auf dem ganzen Wege, welchen die Bakterienschläuche durchlaufen, ausserhalb derselben keine freien Bakterien im Inhalte der Zellen angetroffen werden; sämmtliche Bakterien sind in diesem Stadium der Entwickelung des Knöllchens in den Schläuchen eingeschlossen.

7) Sobald die Bakterienschläuche in die tieferen Schichten der Rinde eingedrungen sind, fangen die nächst ihnen gele-

genen Zellen sich durch Theilungen zu vermehren. Anfangs gehen die Theilungen langsam und unregelmässig von Statten, später in sehr rascher Aufeinanderfolge, namentlich in den 4 oder 5 innersten Schichten der Rinde. Gleichzeitig sprossen aus den Bakterienschläuchen zahlreiche und dünne Zweige hervor, welche in die neu entstandenen Zellen hineinwachsen und sich in ihnen durch weitere Verzweigungen verbreiten. In Folge dieser Theilungen bildet sich alsbald in der Tiefe der Rinde ein meristematisches Gewebe, welches durch weitere Theilungen rasch an Grösse zunimmt und in welchem sich bald die charakteristischen Gewebe des Knöllchens differenziren. In der Mitte entsteht ein parenchymatisches, ziemlich weitzelliges Gewebe, dessen Zellen nach allen Richtungen von den reich verzweigten Bakterienschläuchen durchsetzt werden, später durch Auflösung der Membranen der Schläuche sich mit den aus denselben befreiten Bakterien erfüllen und so zum „Bakteroidengewebe" der Autoren werden. Nach Aussen differenzirt sich die Rinde des Knöllchens, welche aus etlichen Lagen von inhaltsarmen und in der Richtung des Radius zusammengedrückten Zellen besteht, deren Membranen später verkorken. Zwischen dem Bakteroidengewebe und der Rinde verbleibt eine Lage vom kleinzelligen, theilungsfähigen und bakterienfreien Gewebe: das Meristem oder der Vegetationsscheitel des Knöllchens. Im hinteren Theile dieses Meristems werden später die zahlreichen Fibrovasalbündel des Knöllchens gebildet, welche als Verzweigungen des im centralen Fibrovasalbündel der Wurzel entspringenden Hauptstammes entstehen, und mit der weiteren Entwickelung des Knöllchens unter Gabelungen fortwachsen. Zwischen den Fibrovasalsträngen und dem Bakteroidengewebe bleibt noch eine Lage von Zellen erhalten, welche bakterienfrei sind und hauptsächlich Stärke als Inhalt führen: die sogenannte Stärkeschichte.

8) Die Stelle, an welcher die Bildung des Knöllchens erfolgt, ist durch die in die Wurzel eindringenden Bakterienschläuche vorgezeichnet. Da nun die Bakterien an beliebiger Stelle der Wurzel eindringen und ihre Schläuche in beliebiger

Richtung in der Rinde fortwachsen, so ist auch die Stellung der Knöllchen keine regelmässige; sie können sowohl gegenüber dem Xylem, wie gegenüber dem Phloëm, als auch dazwischen angelegt werden. Zieht man noch den Umstand in Betracht, dass das Perikambium zur Erzeugung der Gewebe des Knöllchens nichts beiträgt und nur die Vereinigung zwischen den Fibrovasalbündeln der Wurzel und des Knöllchens herstellt, so ist kein Grund vorhanden, die Wurzelknöllchen als metamorphe Nebenwurzeln aufzufassen, wie dies von van Tieghem, Beyerinck und A. geschehen ist.

9) Nachdem die Gewebe des Knöllchens sich differenziert haben und die Bakterien durch Auflösung der Membranen der Schläuche frei geworden sind (nicht alle Bakterienschläuche werden aufgelöst, ein Theil derselben bleibt erhalten), vermengen sich letztere mit dem plasmatischen Inhalte der Zellen, vermehren sich in diesem durch Wachsthum und Spaltungen, nehmen gabelige Gestalt an und werden so zu „Bakteroiden". Die weiteren Schicksale der Bakterien in den Knöllchen hängen innig mit der Rolle zusammen, welche denselben im Haushalte der Pflanze zukommt, weshalb es nöthig erscheint, vorerst die biologische Bedeutung der Knöllchen klarzulegen.

10) Um die Rolle der Bakterien im Leben der Pflanzen kennen zu lernen, hat Verf. Versuche angestellt nach einer Methode, welche es ermöglichte, die Pflanzen nur dem Einfluss der Knöllchenbakterien mit Ausschluss aller übrigen Organismen auszusetzen, sonst aber die übrigen Vegetationsbedingungen für sämmtliche Pflanzen einer Versuchsreihe gleichzuhalten. Mit Rücksicht auf die Anschauungen der praktischen Landwirthe über die bodenbereichernden Eigenschaften der Leguminosen, sowie mit Rücksicht auf die damit in Übereinstimmung stehenden Resultate der bekannten Hellriegel'schen Versuche, wurde ein Theil der Versuchspflanzen mit allen nöthigen Nährstoffen versehen, ein anderer Theil erhielt alle Nährstoffe mit Ausnahme des Stickstoffs.

Diese Versuche, welche mit peinlichster Sorgfalt und mit allen möglichen Vorsichtsmaassregeln ausgeführt waren, haben

ergeben, dass durch die Knöllchenbildung die Ernährung und Entwickelung der Pflanzen gefördert wird, indem selbst Pflanzen, denen alle Nährstoffe zur Verfügung standen, ein kräftigeres Wachsthum zeigten und höhere Ernten ergaben, wenn sie mit Knöllchenbakterien inficiert waren, als ebensolche Pflanzen ohne Mitwirkung von Bakterien. Pflanzen, welche in einem vollständig stickstofffreien Boden sich entwickelten und auf Knöllchen inficiert waren, wuchsen ohne Unterbrechung normal und gesund, als wenn ihnen kein wichtiger Nährstoff im Boden fehlte; sie ergaben auch in der Ernte einen ziemlich ansehnlichen Stickstoffgewinn. Da ebensolche und unter ganz gleichen Bedingungen wachsende, aber nicht inficierte Pflanzen verhungerten und in der Ernte keinen oder nur geringen Stickstoffgewinn zeigten, so ist damit wohl endgültig der Beweis erbracht, dass unter Vermittelung der Knöllchenbakterien die Pflanzen (Erbsen) aus dem Stickstoffvorrath der Atmosphaere mit diesem Nährstoff versorgt werden.

11) Woher dieser Stickstoffgewinn stammt, ob aus den Stickstoffverbindungen, oder wie Hellriegel will, aus dem elementaren Stickstoff der Atmosphaere, darüber lassen die Versuche des Verf. noch kein endgültiges Urtheil fällen. In gleicher Weise ist Verf. zur Zeit noch nicht im Stande sicher zu entscheiden, welcher Antheil bei dieser Stickstoffaufnahme den Knöllchenbakterien und welcher der Pflanze selbst zukommt? Die Versuche über diese Fragen sind theils im Gange, theils werden sie in nächster Zeit angestellt werden.

12) Dagegen kann Verf. schon jetzt genauere Angaben machen über die Art und Weise, wie sich die Pflanze die Gegenwart der Bakterien in den Wurzelknöllchen zu Nutze macht. Cultiviert man Bakterien aus den Knöllchen der Erbse in künstlichen Nährmedien, so vermehren sie sich in unbegrenzter Zeit einfach durch Spaltungen, behalten dabei die Form eines einfachen Stäbchens und ihre Beweglichkeit. Im Knöllchen, also unter dem Einfluss der Pflanze, behalten sie die normale Gestalt eines einfachen Stäbchens nur so lange, wie sie in den Schläuchen enthalten sind; sobald sie aber nach

Auflösung der Schlauchmembranen in directe Berührung mit dem Plasma der Wurzelzellen treten, werden sie bald in Gestalt verändert, indem sie sich gabelig verzweigen und so zu Bakteroiden werden. In diesem Zustande der Bakteroiden können sie sich noch eine Zeit lang vermehren unter fortwährender Bildung von Seitenzweigen selbst dann, wenn sie aus dem Knöllchen heraus, in geeignete Nährlösung versetzt werden. Mit der weiteren Entwickelung des Knöllchens geht ihnen aber auch diese Eigenschaft verloren, ihr Körper wird hyalin und löst sich schliesslich unter eigenthümlichen Erscheinungen, auf die hier nicht näher eingegangen werden kann, auf. Mit dieser Auflösung geht eine Resorption des Inhaltes der Bakteroidzellen Hand in Hand; dieselben entleeren sich unter Zurücklassung von gewissen Inhaltskörpern, deren chemische Natur noch näher zu untersuchen wäre. Aus allen diesen Erscheinungen ergiebt sich, dass die Pflanze sich nach und nach der Bakterien bemächtigt und ihre Körpersubstanz sich zu Nutze macht.

13) Wann die Entleerung beginnt und mit welcher Energie dieselbe verläuft, hängt in erster Linie von der Menge der Stickstoffverbindungen ab, welche der Pflanze im Boden zur Verfügung stehen. In einem an Stickstoffnährstoffen reichen Boden geht die Entwickelung der Bakterien im Knöllchen ungehindert von Statten, die Knöllchen wachsen zur ansehnlichen Grösse heran, ihr Bakteroidengewebe ist mit Bakteroiden und Bakterienschläuchen dicht erfüllt, zeigt eine fleischrothe Färbung und erhält sich in diesem Zustande zuweilen bis zur Reife der Pflanzen. Die Auflösung der Bakteroiden mit darauf folgender Entleerung der Bakteroidzellen geht alsdann langsam und unregelmässig von Statten, beschränkt sich anfangs nur auf etliche Knöllchen und wird erst gegen Lebensende der Pflanzen beschleunigt. Unter entgegengesetzten Lebensverhältnissen, bei Mangel an Stickstoffnahrung, beginnt die Entleerung frühzeitig und geht im raschen Tempo von Statten; die sich entleerenden Knöllchen bleiben in der Ent-

wickelung zurück, und ihr Bakteroidengewebe nimmt statt der fleischrothen eine grünlich-graue Färbung an.

14) In beiden Fällen beginnt die Entleerung in den ältesten hinteren Theilen des Bakteroidengewebes und schreitet von da nach dem Vegetationscheitel des Knöllchens vorwärts. In der Nähe des Vegetationsscheitels an der Stelle, wo der Zuwachs des Bakteroidengewebes aus den Theilungen des Meristems stattfindet, bleibt aber eine Zone erhalten, deren Zellen keine Entleerungserscheinungen zeigen und mit Bakterien dicht erfüllt sind. Aber auch in den älteren Theilen des Bakteroidengewebes ist die Entleerung keine vollständige; es bleiben hier noch zahlreiche, anscheinend lebensfähige Bakterien und mit Bakterien erfüllte Schläuche zurück, welche nach dem Tode der Pflanze durch Fäulniss der Knöllchen in den Boden wieder gelangen. In der Vegetationsperiode der Pflanze findet ebenfalls ein fortwährender Übergang der Bakterien aus den Knöllchen in den Boden, da die Knöllchen, wahrscheinlich in Folge ihres Eiweissreichthums, für zahlreiche, namentlich thierische Feinde eine sehr willkommene Beute darstellen, und durch dieselben beschädigt werden. In solchen durch Insektenfrass beschädigten Knöllchen sieht man öfters die Bakteroidenmassen der Zellen von Neuem sich mit Membranen umhüllen und die so entstandenen Bakterienschläuche durch Sprossungen in immer kleinere und von Membranen umgebene Colonien zerfallen, ein Vorgang, den Verf. früher, als ihm die wahre Natur der Knöllchenorganismen unbekannt war, als eine Art Sporenbildung aufgefasst hat.

15) Aus dem Vorhergehenden ergiebt sich, dass die Wurzelknöllchen symbiontische Bildungen zwischen gewissen Bodenbakterien und bestimmten Theilen der Wurzel einer hochorganisierten Pflanze darstellen, welche sowohl für Bakterien, als auch für die Wirthspflanze von Nutzen sind. Die Bakterien finden in den Zellsäften der Wurzel eine ihren Bedürfnissen entsprechende Nahrung, können sich auf Kosten dieser Nahrung durch unzählige Generationen hindurch vermehren und von diesen Vermehrungsstätten aus sowohl während des Le-

bens der Pflanze, als auch insbesondere nach deren Tode wieder im Boden verbreiten. Für die Pflanze ist die Symbiose mit Bakterien dadurch nützlich, dass sie sich unter Vermittelung derselben mit einem für ihre Lebensprozesse so überaus wichtigen Nährstoffe, wie Stickstoff, welcher überdies im Boden meistentheils in zu geringen Mengen enthalten ist, versorgen kann.

16) Obgleich beide Theile aus der Symbiose Nutzen ziehen, so ist doch die Pflanze gegenüber der Bakterie entschieden besser situiert. Sie ist in diesem Falle die stärkere, sie bemächtigt sich eher oder später der Bakterien, sie setzt auch ihrer Vermehrung dadurch eine Grenze, dass sie ihre Lebenskraft schwächt und schliesslich ihre Körpersubstanz auflöst, um sie für ihre Lebenszwecke zu verarbeiten.

Da nun die Pflanze die stärkere ist, so richtet sie ihr Zusammenleben mit Bakterien so ein, dass sie aus deren Gegenwart den grösstmöglichen Nutzen ziehe. Sie schliesst die Bakterien in einem parenchymatischen Gewebe (dem Bakteroidengewebe) in der Mitte des Knöllchens ein, und umgibt dasselbe nach Aussen mit einer Lage von verkorkten Zellen, welche das Eindringen von anderen niederen Organismen verhindern, gleichzeitig aber auch die Knöllchenbakterien nicht aus dem Knöllchen heraustreten lassen. Sie legt an der Spitze des Knöllchens ein Meristem an, welches durch Theilungen immer neue Lagen von Zellen und damit neue Heerde für die Vermehrung der Bakterien erzeugt, um sich einen ununterbrochenen Zuwachs von Bakterien in dem Maase zu sichern, als sie die in älteren Theilen des Bakteroidengewebes enthaltenen Bakterien für ihre Lebenszwecke verarbeitet. Zwischen dem Bakteroidengewebe und der verkorkten Rinde bildet sie schliesslich ein reichverzweigtes System von Fibrovasalbündeln, welches augenscheinlich den Zweck hat, einerseits die für die Ernährung der Bakterien und Erzeugung der Eiweisssubstanzen (die Knöllchen sind bekanntlich sehr eiweissreiche Organe) nöthigen Baustoffe (Kohlenhydrate!) aus den oberirdischen Organen zuzuführen, andererseits aber die durch Auf-

lösung der Bakteroiden gewonnenen Substanzen den oberirdischen Theilen zuzuleiten. Diese Ein- und Auswanderung der plastischen Stoffe wird dadurch ungemein erleichtert, dass die Membranen der Bakteroidzellen äusserst zart und dünn sind. Um schliesslich einem Mangel der zur Vermehrung der Bakterien und Erzeugung von Eiweisssubstanzen nöthigen Baustoffe vorzubeugen, wird das Bakteroidengewebe mit einer Lage von Zellen umgeben, in denen Stärke vorübergehend als Reservestoff aufgespeichert wird.

Man ersieht daraus, dass auch die anatomische Structur der Knöllchen dem eigenthümlichen symbiontischen Verhältniss, wie solches zwischen den Knöllchenbakterien und den Leguminosenpflanzen sich herausgebildet hat, vollkommen angepasst ist.

LVIII

D. Wierzbicki. „Spostrzeżenia magnetyczne zrobione w Tatrach w r. 1888 i w Wieliczce w r. 1889. *(Die magnetischen Beobachtungen angestellt in Tatra im J. 1888 und in Wieliczka im J. 1889).*

Der Verfasser theilt seine magnetischen Beobachtungen mit, und zwar die der Declination und der Inclination, welche er in 6 Ortschaften der galizischen Tatra im J. 1888, und in Wieliczka im J. 1889 angestellt hat. Die Beobachtungen wurden mit den Instrumenten der k. k. krakauer Sternwarte ausgeführt, und die erhaltenen Resultate sind folgende:

	Declination:	Inclination:
Zakopane	16°57.52	63°58'.86
Poronin	7 7.41	64 0.70
Kościeliska	6 47.41	64 0.25
Ludźmiérz	7 2.66	64 8.92
Ostrowsko	7 2.89	64 6.15
Hale gąsienicowe . .	7 6.52	64 8.27
Wieliczka (Stadt) . .	6 57.37	64 23.50
„ (Berggruben)		64 15.51

Aus der Vergleichung der Beobachtungen, welche der Verfasser in Zakopane und Poronin im J. 1878 und 1888 an-

gestellt hat, findet er die jährliche Abnahme der Declination = 7'.66, der Inclination = 0'.52; aus denen in Wieliczka (Stadt) vom J. 1879 und 1889, findet er diese Grössen zu 7. 16 und 0.'71; endlich die Abnahme der Inclination in den Gruben von Wieliczka, aus den Beobachtungen vom J. 1878 und 1889, berechnet er auf 0.'56.

LIX

W. Horbatowski. „Rozwój ciał nasiennych jaszczurki zielonej". (*Développement des spermatozoïdes du Lacerta viridis*).

Après avoir exposé les méthodes appropriées à ces recherches, l'auteur décrit la structure des conduits séminifères d'après les préparations durcies dans le liquide de Flemming ou observées dans le jodsérum ou l'humeur aqueuse. La structure de ces conduits dépend de la saison ainsi que de l'âge de l'animal, par conséquent de leur état: actif ou de répos.

Les observations de l'auteur concordent en général avec celles de M. Biondi sur la structure des testicules, des conduits séminifères et sur le développement des spermatozoïdes. A cet égard l'auteur déduit les conclusions suivantes:

a) Le spermatozoïde est composé de deux substances; l'une intérieure, l'autre extérieure (membrane).

b) La substance intérieure de la tête provient de la chromatine du nucléus, celle de la partie intermédiaire est issue de la substance achromatique du nucléus, enfin celle de la queue dérive de la substance granuleuse du protoplasma.

c) La substance périphérique de la tête et de la partie intermédiaire du spermatozoïde provient de la membrane du nucléus; celle de la queue dérive du protoplasma.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyją Sekretarza generalnego hr. Stanisława Tarnowskiego.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

10 Lipca 1889.

ANZEIGER
DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU.

N. 7 — Juli 1889.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

N. 7 — Juillet 1889.

Sitzungsberichte

Philologische Classe

Sitzung vom 15 Juli 1889

Vorsitzender: Dr. K. Estreicher

Der Secretär berichtet über die Thätigkeit der kunsthistorischen Commission[1]) und überreicht den II Theil der von Dr. J. Tretiak vorgelegten Abhandlung: *Ueber den Einfluss Mickiewicz' auf die Dichtungen Puszkin's.*[2])

Historisch-philosophische Classe

Sitzung vom 10 Juli 1889

Vorsitzender: Dr. Zoll

Der Secretär überreicht das mit der Unterstützung der Akademie herausgegebene Werk des Prof. Dr. Franz Czerny u. d. T.: »Ogólna geografija handlowa«[3]) (*Allgemeine Handelsgeographie*) und berichtet über die Thätigkeit der Commissionen.

Die historische Commission beschäftigte sich in der Sitzung vom 5 Juli mit den im Laufe des Sommers vorzunehmenden archivalischen Studien, wobei vorzugsweise die Forschungen in den Archiven und Bibliotheken von Constantinopel so wie in den Archiven der alten polnischen Klöster ins Auge gefasst wurden.

Prof. Dr. J. Milewski liest: *Ueber die internationalen Währungsconferenzen.*[4])

1) Siehe Berichte LX. 2) ibd. LXI. 3) ibd. LXII. 4) ib. LXIII.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 15 juillet 1889

Présidence de M. Ch. Estreicher

Le Secrétaire présente le compte-rendu des travaux de la Commission de l'Histoire de l'Art[1]) et donne lecture de la 2me partie du mémoire de M. J. Tretiak: *De l'influence de Mickiewicz sur la poésie de Puszkin.*[2])

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 10 juillet 1889

Présidence de M. Zoll

Le Secrétaire présente l'ouvrage de M. François Czerny, publié avec le secours de l'Académie et intitulé: »Ogólna geografija handlowa«[3]) (*La Géographie du commerce*), et donne le compte-rendu des travaux des Commissions spéciales.

La Commission d'histoire a discuté dans sa séance du 5 juillet le programme des recherches, qui vont être entreprises pendant cet été, dans les archives et bibliothèques de Constantinople, ainsi que dans plusieurs archives des anciens couvents de la Pologne.

M. J. Milewski donne lecture de son mémoire: *Sur les conférences monétaires internationales.*[4])

1) Voir aux Résumés LX. 2) ib. LXI. 3) ib. LXII. 4) ib. LXIII.

Résumés

LX

Communications faites à la Commission de l'Histoire de l'Art (avril 1889 — juin 1889).

Séance du 11 avril.

M. Sokołowski présente et explique quatre photographies faites exprès pour l'Académie et envoyées de Londres par M. Kallenbach; elles reproduisent les miniatures du livre d'heures manuscrit du roi Sigismond I qui se trouve au British Museum: l'exemplaire porte le monogramme du peintre, I. C.: son origine polonaise apparait d'une façon à peu près évidente dans le portrait du roi, les costumes et les personnages polonais. Lorsque la Commission se sera procuré les facsimile et les photographies du livre d'heures de la reine Bona Sforza, femme de Sigismond I, qui se trouve à Oxford, elle compte entreprendre la publication de ces miniatures.

M. Wdowiszewski met à la disposition de la Commission, plusieurs dates se rapportant aux travaux et à la biographie des maçons, tailleurs de pierres et architectes, Allemands et Italiens, qui ont vécu à Cracovie au XV, XVI et XVII siècle. Ces renseignements puisés en partie dans les registres de la ville, en partie dans les livres de la corporation des maçons, étaient inconnus jusqu'à ce jour.

Voici ces noms:

A. 1432 Niclas Polner de prope Frewdenthal.

1493 Hannus von Cöln.

1497 Stephan de villa Ruptrechtis (sic).

1505 Jacobus Bachem de Colonia.

„ Petrus de Septemcatris.

1507 Melcher de Nyssa.

1511 Hannes de Fulda.

1517 Thomas Pusch de Nuszna (sic).

1518 Hannes Pruss de Vilna.

1529 Joannes Bleiling de Poznania.

„ Hans Trouff de Crosna.

1532 Nicolaus vonn der Schweidnitz.

1533 Hanus Scharczek von Gwetel Austriae.

1534 Andreas von Bach.

1537 Mathias Pruss de villa Malanowa penes Bobrownik civitate sita in Prussia.

1572—1576 Ambrosius Almanus.

1572—1576 Antonius Almanus Vernensis.

1574 Jacobus Gieregin Almanus.

1582 Jacobus Geringa.

1590 Joannes Sigmunt (né en 1575 à Naudersz en Tyrol).

1603 Laurentius Strener de Vratislavia.

1622—1645 Jean Laitner.

1574 Hieronimus Canavesi de Mediolano seu.

1573—1574 Hieronimus Canavesi jun., Pietro Bossi, Anzelmo Bossi, Giulio Bossi, Bernardo Pievo, Domenico Dellamola, Bernardo Huzano, Giorgio Nieri.

1573—1582 Martino Carratti de „Eirani“ fils d'Alexandre Caratti de Luveri.

1574—1579 Antonio del Ronchi de Lugano,

1578 Pietro Antonio del Ronchi,

1578—1583 Nicolo del Ronchi „filii Christopheri ex Greporum genere, incole pagi Ronchi jurisdictionis oppidi Lugano.“

1581 Pietro Mezzo.

1581—1613 Giovanni Battista Petrini.

1584—1596 Ambrosio Meazzi de Mediolano.

1590—1627 Giovanni de Simonis.

1593—1604 Gasparo Arcani de Mesoco vel Mesauchi oppido Rhaetarum.

1593—1604 Pietro Bianchi v. Blandini, Byanko, de Tradati in territorio Milanesi.

1593—1594 Giorgio Canavesi.

1594—1598 Giovanni de Laboreto de laco Lugano.

1596—1606 Andrea Bianchi, v. de Blanchi de oppido Brieni.

M. Łuszczkiewicz présente les croquis de plusieurs monuments funéraires, en style italien du XVI siècle, qui se trouvent dans le district d'Opoczno, ainsi qu'à Kielce; il communique également des détails inconnus sur la vie du fameux sculpteur et architecte, Giovanni Maria Padovano, qui a laissé tant d'oeuvres à Cracovie et dans d'autres villes de la Pologne. M. Łuszczkiewicz rappelle à ce sujet combien il est important de relever les documents relatifs à la biographie de Jean-Baptiste Quadro de Lugano (dans les archives de la ville de Posen), de Bernardino de Gianottis, surnommé aussi Zanobii (dans les archives du chapitre de Vilna), ainsi que de rechercher dans les archives hongroises, si les sculpteurs italiens qui ont travaillé en Pologne au commencement du XVI siècle, n'y ont pas laissé des traces de leur passage: ces artistes, en effet, traversaient tantôt la Hongrie pour se rendre d'Italie en Pologne, tantôt faisaient venir par là leurs ouvriers aussi bien que les matériaux dont ils avaient besoin.

M. Lepszy donne lecture d'un travail qu'il a fait, sur l'histoire de l'incrustation des métaux, procédé qui fait son apparition en Pologne avant qu'on n'en ait connaissance en Occident, et qui y aura sans doute été importé d'Orient par l'intermédiaire des Arméniens.

Séance du 9 mai.

M. Lepszy, ayant eu l'occasion d'examiner un bijou ancien, déterré soit-disant à Płock et dont il a été question dans

le Bulletin N° 3. Res. XIX, a donné lecture de ses remarques à ce sujet, tendant à démontrer au moyen d'arguments tirés du procédé même de l'orfévrerie, autant que par des considérations artistiques, que l'objet en question doit être dans sa partie principale falsifié et de fabrication moderne. Au cours de la discussion, M. Sokołowski, se fondant également sur une analyse plus détaillée, maintient que certaines parties du moins, à en juger au point du vue du style, pourraient bien être réellement du XV siècle.

M. Lepszy remet les fac-simile recueillis de concert avec M. Tomkowicz et reproduisant des monogrammes de lapidaires (Steinmetzzeichen), provenant du XIV siècle et découverts au cours de la restauration actuelle de Notre Dame à Cracovie. Il fut convenu que des détails de ce genre seraient insérés dans les comptes-rendus, comme contribuant à l'histoire de l'art lapidaire et de l'architecture au moyen-âge en Pologne, et comme plusieurs personnes seraient en possession de pareils monogrammes recueillis sur d'autres édifices, des demarches vont être faites pour pouvoir les collationner.

M. Bartynowski communique un renseignement relatif au problème de la nationalité de Daniel Chodowiecki, citoyen de Dantzig et graveur célèbre de la fin du XVIII siècle. En dépit des revendications allemandes, Bandtke cite une lettre qui prouve d'une façon irréfutable son origine polonaise. On ne savait pas où se trouve l'original de la lettre. M. Pauli, adjoint à la Bibliothèque des Jagellons à Cracovie, vient de le découvrir précisément dans cette bibliothèque. La lettre contient la généalogie complète et parfaitement polonaise de la famille Chodowiecki, depuis le commencement du XVII siècle, ainsi qu'une protestation formelle de l'artiste contre l'opinion qui voudrait en faire un Allemand. Un fac-simile de la lettre va être inséré dans les comptes-rendus de la Commission.

M. Łuszczkiewicz, en présentant les dessins de fragments lapidaires sculptés au temps de la renaissance et découverts au palais de Wola, ainsi qu'au château royal sur le Wawel, annonce un travail plus étendu sur les travaux des artistes ita-

liens en Pologne. Il cite une date extraite d'un manuscrit de la bibliothèque Chigi, publié dans les „Monumenta Poloniae historica", comme preuve à l'appui du fait que la chapelle actuelle de St Jacques à l'église des Dominicains de Cracovie date de 1581, et que celle qui l'a précédée, inaugurée par l'évêque Gamrat en 1545, a été indubitablement détruite. Le bon style de la renaissance persiste en Pologne plus longtemps qu'en Occident: évidemment les traditions du commencement du XVI siècle se conservaient dans les familles des lapidaires. Le tombeau du bienheureux Stanislas Kazimierczyk à l'église du S. Sacrement (Corpus Domini), daté de 1630, appartient encore à la bonne renaissance.

Séance du 6 juin.

M. Wdowiszewski fait connaître d'intéressants détails, ignorés jusqu'à ce jour et servant à l'histoire de la sculpture en Pologne au XVI siècle; ces détails ont été puisés dans les archives de la Ville. Gerôme Canavesi, l'ainé, a travaillé de 1562 à 1574 au tombeau de Stanislas Orlik, inspecteur des salines ruthènes, tombeau dont l'épitaphe se trouve jusqu'à ce jour à l'église des Dominicains; le même a également travaillé en 1567 à l'inscription tumulaire en marbre de Gabriel Tarło, maréchal de la reine, qui se trouve à Zakliczyn. — Une estimation d'objets d'art en litige, dressée en 1563 par les juges compétents parmi lesquels nous retrouvons les noms d'Italiens connus, donne la nomenclature de différentes oeuvres sculpturales en marbre et en albâtre, avec l'indication de leurs prix en ces temps-là. — En dernier lieu, comme complément à l'étude de M. Łuszczkiewicz sur le cloître de Zwierzyniec, M. Wdowiszewski déclare avoir trouvé dans les actes consulaires du Kazimierz, à la date de 1608, un contrat qui démontre que la construction du couvent, sous le patronage de la chanoinesse Dorota Kątska, a été exécutée par les architectes du roi, Giovanni Trevani et Giovanni Battista Petreni, maître maçon et citoyen du Kazimierz.

M. Wdowiszewski présente les croquis exécutés par M. Jean Zubrzycki et donnant les contours d'un autel admirable-

ment ciselé, du XVII siècle, qui se trouve à Łanowice près de Sambor. La Commission a décidé d'insérer dans les comptes-rendus un dessin reproduisant l'autel dans son ensemble.

M. Łuszczkiewicz porte à la connaissance de la Commission une communication de M. Ptaszycki, d'après laquelle on aurait retrouvé à la Bibliothèque impériale de St Pétersbourg le livre des dépenses de la cour royale à Cracovie, pendant les dix années entre 1562 et 1572, ouvrage après lequel on faisait depuis longtemps des recherches. M. Łuszczkiewicz, de concert avec M. Sokołowski, entameront les négociations nécessaires pour obtenir la copie de cet ouvrage qui compléterait dans les publications de la Commission les comptes, imprimés déjà, des années 1524 — 1527 et 1568, autant qu'ils se rapportent à l'histoire de l'art.

LXI

J. Tretiak. „O wpływie Mickiewicza na poezyje Puszkina." (*De l'influence de Mickiewicz sur la poésie de Puszkin.*)

L'auteur fait remarquer tout d'abord que malgré l'abondance des travaux biographiques publiés sur Mickiewicz, nulle-part néanmoins on ne voit consacrer aux rapports de ce poëte avec Puszkin un examen plus attentif. M. Spasowicz est le premier qui ait abordé ce sujet dans sa dissertation intitulée: „Mickiewicz et Puszkin devant le monument de Pierre le Grand" (1887). Toutefois, il n'avait pas l'intention de l'épuiser et s'est principalement occupé de la question de savoir quelles étaient en principe et quelles modifications ont subi plus tard les opinions politiques des deux poëtes, et aussi, dans quelle mesure, les divergences qui surgissaient entre eux, ont pu influer sur leurs rapports personnels. Le travail de M. Spasowicz a eu pour résultat principal de découvrir le rapport qui existe entre les pièces de vers de Mickiewicz intitulées: „Le Monument de Pierre le Grand" et „Oleszkiewicz", d'une part, et le „Cavalier d'airain" de Puszkin, de l'autre; ce rapport n'a pourtant pas été soumis par lui à une analyse plus détaillée et la composi-

tion de Puszkin est restée pour lui à l'état d'énigme. Pour ce qui concerne l'influence de Mickiewicz sur Puszkin avant l'année 1831, M. Spasowicz n'a même pas fait entrer cette question dans le cercle de sa dissertation.

L'auteur, en réservant pour la seconde partie du mémoire l'explication de l'origine du „Cavalier d'airain", présente dans la première partie le développement, conforme à la marche des évenements, de l'inspiration de Puszkin, en indiquant distinctement les influences dont le poëte subissait l'empire avant sa rencontre avec Mickiewicz en 1826 à Moscou. Puis, il esquisse la situation où Puszkin se trouvait alors vis à vis du gouvernement d'un côté — vis à vis de l'opinion publique portée aux idées libérales, de l'autre; il en arrive enfin aux rapports personnels des deux poëtes, rapports où la prépondérance morale de Mickiewicz se fait sentir. Elle était la conséquence de l'uniformité de caractère, de l'uniformité de principes chez le poëte polonais, qualité qui faisait défaut à Puszkin, et, sans éveiller sa susceptibilité, cette prépondérance exerçait néanmoins sur le poëte russe une sorte de domination, dont l'auteur croit retrouver la trace dans les vers intitulés: „Le Pressentiment", „Le Souvenir", ainsi que dans la pièce de vers ayant pour titre: „Le 26 Mai 1828". Le principal indice à cet égard est fourni par la pièce de vers intitulée „Le Souvenir"; on y voit réfléchi de la manière la plus sensible le déchirement auquel l'âme de Puszkin était en proie à cette époque, et c'est précisément le seul vers que Mickiewicz ait traduit en polonais.

En poursuivant ainsi les traces de plus en plus visibles de l'influence de Mickiewicz sur Puszkin, l'auteur en découvre notamment dans la pièce de vers intitulée „Anczar". C'est comme un écho de cette théorie de la fraternité des peuples que Mickiewicz, à en croire Puszkin lui-même, se plaisait à développer devant ses amis russes. Il existe un rapport intime entre cette composition et un passage du „Voyage à Erzerum" écrit en 1829: en y parlant de la haine des Tcherkesses pour la Russie, Puszkin donne comme modèle à cette dernière les missionaires catholiques, et lui reproche de ne pas chercher à

conquérir les peuples voisins, plongés dans les ténèbres, en leur faisant entendre la parole de l'amour chrétien. Tout ce passage est écrit dans un esprit tellement congénère à celui de Mickiewicz et si peu ressemblant à tout ce que Puszkin avait précédemment écrit, à l'exception toutefois de l'„Anczar", que l'auteur n'hésite pas à en attribuer l'inspiration à l'influence de Mickiewicz.

Un autre genre d'influence se fait reconnaître dans le poëme de Puszkin intitulé „Połtawa". L'auteur, en rapprochant ce poëme du „Konrad Wallenrod" de Mickiewicz, met en évidence la parenté des sujets : dans l'une comme dans l'autre de ces deux compositions, le fond du sujet repose sur un désir longtemps couvé de vengeance : dans les deux cas, cette vengeance a recours à la trahison, dans les deux cas également le traître héroïque inspire un amour passionné. Cette parenté des thèmes n'était pas accidentelle, l'auteur cherche à le prouver, en rappelant que „Wallenrod" a fait son apparition au commencement de l'année 1828, tandis que „Połtawa" a été écrite pendant l'automne de la même année, par conséquent sous l'impression encore tout à fait récente de Wallenrod. Il n'est pas douteux non plus que Puszkin avait pris connaissance du poëme de Mickiewicz, aussitôt qu'il avait paru, et que Wallenrod a frappé son imagination ; la preuve c'est qu'il en traduisit l'introduction encore au mois de mars de l'année 1828. L'auteur explique la conception du poëme de la Połtawa par ce fait que la fantaisie de Puszkin, frappée par la tournure bayronienne et la couleur rembrandtesque de Wallenrod, a cherché une création analogue dans l'histoire de la Russie et l'a trouvée dans Mazeppa, personnage en qui Byron lui-même avait déjà découvert un élément poétique. Mais ce sujet entraînait à sa suite toutes sortes d'exigences, imposées, les unes par l'histoire et la tradition nationale, les autres par la censure ; Puszkin dut s'y conformer, et c'est de là que vient l'écart si considérable qui existe entre Mazeppa et Wallenrod.

C'est ici que finit l'influence de Mickiewicz sur la poésie de Puszkin avant 1831. Son empire ne se renouvelle qu'en

1833, comme un écho qui rapportait d'Occident la poésie de Mickiewicz inspirée par l'insurrection de 1831.

En abordant ce sujet dans la 2me partie de son mémoire, M. Tretiak commence par raconter les circonstances personnelles, domestiques, qui servaient de cadre à l'éxistence du poëte et qui l'ont amené à se rapprocher de la cour; d'autre part il expose les motifs particuliers qui faisait rechercher à la cour l'alliance du célèbre écrivain. C'est à la suite de ce rapprochement que le poëte écrivit les vers „Aux calomniateurs de la Russie" et „l'Anniversaire de Borodin" qui parurent vers la fin de l'année 1831, en même temps que „La prise de Varsovie", composition analogue de Żukowski. Ces vers furent aussitôt traduits en français par Uwarow qui publia sa traduction au mois de novembre de la même année. Au moment de leur publication, Mickiewicz se trouvait dans le duché de Posen. Sa correspondance n'offre aucune trace qui fasse supposer qu'il les ait lus avant d'écrire la troisième partie des „Dziady"; leur retentissement cependant avait été trop grand, pour qu'il soit permis d'admettre qu'il n'en ait pas entendu parler, soit à Dresde, soit à Paris. Le doute à cet égard paraît encore moins admissible, lorsqu'on lit les vers adressés „Aux amis Moscovites." Ces vers, d'après l'auteur, ont du être écrits non à Dresde, mais à Paris, pendant que le „Fragment" s'imprimait déjà; c'est pourquoi on les mit à la fin, même après les éclaircissements, quoiqu'ils fûssent destinés à servir de dédicace.

Après avoir écrit „la Prise de Varsovie", Puszkin ne composa plus grand'chose pendant quelques années. Cette sorte de stérilité était la conséquence de l'attitude prise officiellement par le poëte dans ses vers dirigés contre les Polonais. Ses amis lui conseillaient de prendre pour sujet „Oniegin", et Puszkin devait suivre leur avis, mais il aurait voulu faire passer ses sentiments nouveaux au héros qu'on lui proposait. Sa situation à ce moment était tout à fait singulière. Bien vu à la cour, jouissant d'une grande célebrité, il se croyait supérieur à beaucoup de personnages qu'il rencontrait dans le monde, tandis que l'infériorité de son rang leur donnait le pas sur lui à chaque

occasion. Puszkin avait en outre des sympathies et des goûts aristocratiques, qui, plus modestes dans les premiers temps, se réveillaient à présent avec toute leur vivacité. Voulant donc faire de son héros un second lui même, il comptait le représenter comme descendant d'une vieille et illustre famille, actuellement déchue. C'est à ce moment, au printemps ou en été de l'année 1833, que la troisiéme partie des „Dziady“ lui tomba entre les mains.

Le „Fragment“ qui l'accompagnait, produisit sur lui un grand effet. Il sentait que c'était à lui surtout qu'on s'adressait dans ces vers, et ne voulait pas rester sans réponse. Il était facile de répondre sur un ton officiel, mais il était difficile d'écrire de façon que le vers interpretât fidèlement la pensée du poëte; la censure était là pour l'empêcher. Puszkin résolut de se servir du nouveau poëme pour donner la réponse, et comme il allait se mettre à l'oeuvre, il fit changer de rôle à son héros et lui en donna un nouveau. C'est là l'origine du „Cavalier d'airain“. La lutte qui y est retracée, lutte insensée de Jezierski contre le colosse de Pierre le Grand, n'est qu'un tableau représentant la lutte de l'individualité contre l'idée de l'État en Russie. C'est une réponse directe au vers de Mickiewicz: „Le monument de Pierre le Grand.“

La situation est à peu près la même. Là, le poète, „célèbre par ses chants dans les contrées du Nord“, flétrit le monument en l'appelant „la cascade de la tyrannie“; ici, Jezierski lui montre le poing, et Jezierski, c'est ce même poëte. Mais la grande différence entre ces deus poëmes consiste en ce que l'un prédit le triomphe de l'individualité, tandis que l'autre montre l'individualité réduite et vaincue par la puissance magique de l'idée du pouvoir despotique. De la part du poëte, c'était en partie un aveu, en partie une défense. Cette dernière peut se résumer ainsi: il faut être insensé pour entreprendre une lutte ouverte avec le despotisme, quand on vit en Russie. C'est là, à n'en pas douter, la pensée que Puszkin a mis dans son „Cavalier d'airain,“ nous en trouvons la preuve dans une pièce de vers écrite par lui à la même époque, et à la-

quelle M. Spasowicz n'a pas fait attention, bien qu'elle offre un excellent commentaire pour le „Cavalier d'airain." C'est le vers intitulé: „Nie daj mnie Boh soiti s'uma." Puszkin y déclare qu'il saurait, lui aussi, chanter comme les poëtes libres; mais le peut-il? Que lui arrivera-t-il le lendemain? On l'enfermera dans une citadelle et on viendra l'y narguer. La raison pratique lui commande donc de ne pas oublier où il se trouve. Mais ce n' est pas tout. Le „Cavalier d'airain" est précédé d'une préface qui n'a qu'un rapport très-éloigné avec le récit. M. Spasowicz pense qu'elle devait servir à atténuer ce qui aurait pu paraître trop blessant dans le corps de la narration. Mais il suffit de le comparer avec le „Fragment" de la 3me partie des „Dziady", pour se convaincre que cette préface est également un écho de la poésie de Mickiewicz. L'auteur rapproche les passages qui ont quelque parenté entre eux et démontre que la préface est une défense de la capitale du Nord contre la poignante satyre de Mickiewicz. Pour le poëte polonais, Pétersbourg n'était pas et ne pouvait pas être ce qu'il était pour Puszkin qui se fait en quelque sorte identifié avec la grande ville et qui y avait si longtemps vécu; il était donc naturel qu'il en prit la défense.

L'auteur met ensuite en regard divers passages du „Monument de Pierre le Grand" et du „Cavalier d'airain," passages qui donnent d'une façon tout à fait analogue une idée précise du colosse equestre; par cette voie, M. Tretiak cherche à discerner dans la composition de Mickiewicz ce que le poëte polonais a emprunté à Puszkin, et ce que ce dernier a reconnu plus tard comme sa propriété dans le „Cavalier d'airain."

Le dernier écho de la 3me partie des „Dziady" dans la poésie de Puszkin se retrouve dans la pièce de vers datée de 1834 et ayant pour titre: „Mickiewicz." Ici, Puszkin ne se défend plus, il se plaint de Mickiewicz. L'auter analyse cette plainte comme il avait analysé la défense et la justification de Puszkin, et arrive à cette conclusion, que si la défense et la justification étaient insuffisantes, la plainte de son coté était injuste.

LXII

Fr. Czerny, „Ogólna geografia handlowa“ *(Allgemeine Handels-geographie“ von Dr. Franz von Czerny, Professor der Erdkunde an der k. k. Universität Krakau)*, Kraków, 1889, 8°, V, 520 S.

In diesem, mit Unterstützung der Akademie der Wissenschaften in Krakau[1]) herausgegebenen Werke, schwebte dem Verfasser vor Allem das Ziel vor, dem bisherigen in der polnischen Litteratur fühlbaren Bedürfniss eines Handbuchs abzuhelfen, welches speziell der Handelsgeographie gewidmet wäre. Er wollte aber zugleich auch dem in fremden Litteraturen sich kundgebenden Mangel eines Werkes abzuhelfen, welches das umfangreiche Material einer allgemeinen Handelsgeographie in den Rahmen eines einbändigen Handbuchs zusammenfassen und doch, gestützt sowohl auf bisherige Bearbeitungen des genannten Theiles der Erdkunde als auch auf die neuesten diesbezüglichen Quellen und statistische Angaben, den Gegenstand wissenschaftlich behandeln und auf diese Weise vollkommen dem heutigen Stande der Wissenschaft entsprechen möchte.

In der Einleitung hebt der Verfasser die civilisatorische Bedeutung des Handels hervor, gibt einen gedrängten Ueberblick der Handelsgeschichte, bezeichnet sodann im Allgemeinen das Verhältniss zwischen der Handelsgeschichte und der Handelsgeographie und setzt schliesslich auseinander, was den Gegenstand der letzteren bilden und wie derselbe behandelt werden soll.

Hierauf folgt der eigentliche Stoff des Lehrganges und zwar in zwei Theile zergliedert, von denen der erste die Mittel, Hebel und Hemmnisse des Handels, der zweite aber die

[1]) In der Gesammtsitzung der Akademie vom 24 November 1888 wurde in das Jahresbudget pro 1889 ein besonderer Posten für Unterstützungen gestellt, durch welche die Veröffentlichung von selbständig bearbeiteten wissenschaftlichen Compendien erleichtert werden soll. Ausgeschlossen sind Lehrbücher, welche für den Gebrauch in den öffentlichen Lehranstalten bestimmt wären.

Handelsartikel behandelt. Der erste Theil zerfällt ebenfalls in zwei Unterabtheilungen, von denen die erstere die Handelsmittel, die andere die Hebel und die Hemmnisse des Handels umfasst. Der Gegenstand der ersten Unterabtheilung wird in 6 Capitel gegliedert. Das 1. Capitel stellt verschiedene sowohl in der geschichtlichen Vergangenheit als auch heutzutage im Handel benützten Verständigungsmittel dar, vom stummen und mimischen Handel angefangen bis zu den heutigen Handelssprachen. Den Inhalt des 2. Capitels bilden verschiedene Gattungen des Geldes und ihre gegenwärtige geographische Verbreitung, wobei der Verfasser auch die Währungsfrage sowie das Werthverhältniss des Goldes und des Silbers näher erörtert. Das 3. Capitel behandelt die Transportsmittel und zwar zuerst die natürlichen — wie die Träger, die Last- und Zugthiere — dann die künstlichen, wie den Wagen und den Kahn, das Segelschiff und den Dampfer, die Locomotive und die elektrische Bahn. Auch die Transportsdienste des Balons finden hier ihre kurze Berücksichtigung. Im 4. Capitel folgt die Darlegung der Communikationsmittel, vor Allem also der primitiven Communikationsmittel auf dem trockenen Lande, wie namentlich des primitiven Systems der Handelsvermittlungen und des Karavanenhandels, dann der verbesserten Communikationsmittel auf dem Lande, wie der Flusscanäle, der Landstrassen, der Eisenbahnen und des Tramways, und schliesslich der Seewege und der diesbezüglichen Reformen (Compass, Sailing-directions, Dampfschiff). Dieses Capitel schliesst mit einer eingehenden Beurtheilung der Bedeutung der Meerescanäle sowie des Einflusses, den die Eisenbahnen und die Dampfschiffahrt auf den Handel ausgeübt haben und ausüben. Im 5. Capitel, welches die Correspondenzmittel behandelt, wird der Entwickelungsgang der Post, des Telegraphenwesens und der Telephonie besprochen und die gegenwärtige geographische Verbreitung der genannten Correspondenzmittel dargestellt. Im 6. Capitel ist schliesslich die Rede von den Jahr- und Wochenmärkten und dem Hausirhandel, von ihrer Entstehung, ihren allmähligen Um-

wandlungen und ihrem heutigen Stande in einzelnen Welttheilen.

Die ferneren 4 Capitel bilden die zweite Unterabtheilung des I. Theiles und sind den Hebeln und Hemmnissen des Handels gewidmet. Insbesondere bespricht das 7. Capitel die Colonisation, die Eröffnung der noch unlängst für den Welthandel verschlossenen Länder, die Handelsverträge, die Consulate, die Handelskammern, die Handelsschulen und die handels-geographischen Gesellschaften. Das 8. Capitel stellt die Fortschritte in der Mechanik der Production sowie die Bedeutung der nationalen und Weltausstellungen dar. Das 9. Capitel behandelt die Wetterprognose und deren Dienste sowohl für die Handelsschiffahrt als auch für die Ackerbauproduction, während das 10. Capitel sich mit den Hindernissen und Unterbrechungen des Handels sowie mit den Handelscrisen befasst.

Den II, den Handelsgegenständen gewidmeten Theil hat der Verfasser in vier Capitel eingetheilt, von denen das erste die Producte des Mineralreiches, der zweite diejenigen des Pflanzenreiches, das dritte die Producte des Thierreiches und das vierte den als Handelsgegenstand betrachteten Menschen behandelt. Jedes der drei ersten Capitel zerfällt wiederum in mehrere Abschnitte, welche einer näheren Classification der Mineral- und Pflanzenproducte nach ihrem Gebrauch und einer näheren Classification der Thierproducte, je nachdem dieselben von den Wasser- oder Landthieren, von den wilden oder aber von den Hausthieren stammen, entsprechen. Im 4. Capitel, welches den Menschen als einen besonderen Handelsartikel behandelt, widmet der Verfasser eine eingehendere Aufmerksamkeit dem Sclavenhandel. Ein besonderes Schlusscapitel umfasst einen allgemeinen Ueberblick über den Antheil der einzelnen Länder im Welthandel und den summarischen Werth dieses Handels.

Um den Ueberblick mancher wichtigeren im Werke berührten Fragen zu erleichtern, hat der Verfasser im Texte eine Reihe von Tabellen angeschlossen, welche die neuesten statistischen Daten über den Vorrath des Metall- und Papier-

geldes in einzelnen Staaten, über den Stand der Handelsflotten, über die Länge der Eisenbahnen, über das Post-, Telegraphen-, und Telephonenwesen, über die Colonien, über den Stand der Wälder und die Holzproduction, über die Menge der Hausthiere, sowie endlich über den Werth des Ausfuhr- und Zufuhrhandels in einzelnen Staaten zusammenstellen.

LXIII

J. von Milewski. „Międzynarodowe konferencyje monetarne". *(Die internationalen Währungsconferenzen).*

Die Functionen, welche das Geld sowohl als Tauschmittel und Werthmesser wie als allgemeines Zahlmittel erfüllt, lassen zwei Erfordernisse als die wichtigsten für seine Einrichtung erscheinen, und zwar einerseits soll das Geld möglichst stabilen Werth haben, andererseits sollte das Landesgeld womöglich überall als Geld, d. h. mit bestimmter Liberationskraft fungiren können. Die Schwierigkeiten und das Risico der internationalen Zahlungen müssen hemmend einwirken auf den internationalen Verkehr, und auch in dem Falle, wo nach Einschränkung des Imports aus wirtschaftspolitischen Gründen gestrebt wird, ist es nur richtig durch handelspolitische Massregeln das Ziel zu erstreben, nicht aber durch Vermehrung und Erhaltung eines grossen Risico der internationalen Zahlungen mittelst unvollkommener Einrichtung des Geldwesens. Das Risico ist beschränkt nur zwischen Ländern von gleicher metallischer Währung, zwischen denen ein festes Wechselpari besteht, wo das Landesgeld schlimmsten Falls mit bestimmten Kosten in eine bestimmte Summe des fremden Geldes umgewandelt werden kann. Aber auch bei gleicher Währung und festem Pari ist der Spielraum für die Schwankungen der Wechselcurse noch gross genug, um störendes Risico hervorzurufen, in jedem anderen Falle ist es unbeschränkt. Es ist folglich ein wichtiges und berechtigtes Ziel, diesem Uebelstande abhelfen zu wollen, jedoch kann dies richtig nur auf internationalem Wege

erreicht werden, wo die contrahirenden Staaten gegenseitig ihren Münzen festen Cassencurs oder sogar den Charakter eines legalen Zahlungsmittels zuerkennen können. Daher muss auch schon deshalb das Plaidiren gegen die Währungsverträge und für die s. g. Politik der freien Hand im Münzwesen principiell als unbegründet und falsch erscheinen, da bei nur autonomer Regelung des Münzwesens wichtige Erfordernisse desselben unerfüllt bleiben.

Der Vf. wendet sich nun zur eingehenden Besprechung der Conferenzen von 1867, 1878, 1881, und zur Schilderung der diesbezüglichen Verhältnisse und Streitfragen. Die Conferenz von 1867 hat ein richtiges Ziel — die internationale Münzeinigung — aber auf falschem Wege verfolgt, der sich auch seither als unmöglich erwiesen hat. Sie beging den Fehler nur formalistisch nach Münzeinigung zu streben mit voller Vernachlässigung — trotz der Verwahrungen Hollands — der Frage, ob nicht der vorgeschlagene Uebergang zur allgemeinen Goldwährung eine Geldtheuerung hervorrufen würde. — Die Conferenz von 1878 hat wohl das Verdienst der schädlichen Goldwährungspropaganda entgegengetreten zu sein, indessen ist ihre Resolution, die den monetären Gebrauch von Silber neben dem Golde als nothwendig erklärte, dadurch mangelhaft, dass sie es unterliess zu zeigen, wie dies erreicht werden soll. Daher ist auch diese Resolution nicht unrichtig als die Sanction der hinkenden Währung bezeichnet worden. Die dritte Conferenz (1881) und die seitdem in Unthätigkeit verflossenen acht Jahre haben hinlänglich bewiesen, dass die blosse Anerkennung der Nothwendigkeit des monetären Silbergebrauchs practisch werthlos ist; dass alle Projecte einer subsidiären Silberverwendung nicht zum Ziele führen; dass kein Staat allein die Silberfrage lösen kann; dass ohne den internationalen Bimetallismus eine gesicherte Ordnung der internationalen Währungsverhältnisse nicht zu erlangen ist, vielmehr nach jahrelangem Bestehen der gefahrvollen hinkenden oder Papier-Währung die factischen Verhältnisse einen Staat nach dem anderen zum Uebergange zur Goldwährung zwingen können, deren weitere Ausdehnung so-

gar viele Antibimetallisten (Goschen) als die grösste wirtschaftliche Gefahr betrachten. Darin liegt auch, trotz ihrer practischen Misserfolge, die grosse Bedeutung der internationalen Währungsconferenzen, indem sie bewiesen haben, dass ohne internationales Zusammenwirken jene obengenannten wichtigsten Erfordernisse des Geldes nicht erfüllt werden können.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyją Sekretarza generalnego hr. Stanisława Tarnowskiego.

Kraków — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

7 Sierpnia 1889.

ANZEIGER
DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU.

N. 8 — October 1889.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

N. 8 — Octobre 1889.

Sitzungsberichte

Philologische Classe

Sitzung vom 18 October 1889

Vorsitzender: Dr. K. Estreicher

Dr. J. Kallenbach überreicht eine Mittheilung über neue Materialien zur Geschichte des polnischen Dramas im XVII Jh., welche in dem neuerschienenen, auf den reichhaltigen handschriftlichen Beständen der kais. Bibliothek in Petersburg beruhenden Werke Morosow's: Исторія русскаго театра (Petersburg 1889) enthalten sind und von einem starken Einflusse der alten polnichen Dramaturgie auf die Anfänge des russischen Theaters zeugen.

Historisch-philosophische Classe

Sitzung vom 22 October 1889

Vorsitzender: Dr. W. Kętrzyński.

Der Secretär legt die neuerschienenen Publicationen vor:

»Pamiętnik Wydziału filologicznego i historyczno-filozoficznego« *Denkschriften der philologischen und historisch-philosophischen Classe*). Bd. VII. 4°. 261 S.

Scriptores rerum Polonicarum. Bd. XIV., 8° 366 S. [1])

Prof. St. Smolka überreicht seine Abhandlung: *Ueber die ältesten Denkmäler der ruthenisch-littauischen Geschichtschreibung* [2])

1) Siehe Résumes LXIV. 2) ibd. LXV.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 18 octobre 1889

Présidence de M. Ch. Estreicher

M. J. Kallenbach présente une communication sur les nouveaux détails concernant l'histoire du drame polonais au XVIIe siècle, contenus dans l'ouvrage de M. Morozow: Исторія русскаго театра (St. Petersbourg 1889). Ces détails ont été recueillis dans les manuscrits de la Bibliothèque Impériale de St. Peterbsourg et démontrent, que la dramaturgie polonaise a exercé une grande influence sur les origines du théâtre russe.

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 22 octobre 1889

Présidence de M. W. Kętrzyński

Le Secrétaire présente les dernières publications de l'Académie:

»Pamiętnik Wydziału filologicznego i historyczno-filozoficznego« (*Mémoires*), VII-e vol., in 4°, 261 p.

Scriptores rerum polonicarum, XIV-e vol. 8°, 366 p. [1])

M. St. Smolka donne lecture de son travail: *Analyse de la Chronique des Grand-Ducs de Lithuanie.* [2])

1) Voir aux Résumés LXIV. 2) ib. LXV

Mathematisch-naturwissenschaftliche Classe

Sitzung vom 21 October 1889.

Vorsitzender: Prof. Dr. Teichmann

Der Secretär legt die Abhandlung des Hrn. J. Siemiradzki u. d. T. *Fauna des mittleren Jura in Popielany. I. Cephalopoden*[1]) veröffentlicht im XVII der Denkschriften vor.

Prof. Olszewski berichtet über zwei Mittheilungen des H. Prof. Pawlewski und zwar a) *Über die Einwirkung von Chlorosulfonsaüre auf Phenylsenföl.*[2]) b) *Über die Orto-tolyl-β-imido-Buttersaüre.*[3])

Der Secretär liest den Bericht des H. Godlewski über eine Abhandlung des H. Miczyński u. d. T. *Wirkung des Frostes auf die Gewebe des Birnbaumes*[4]) vor.

In der darauf folgenden vertraulichen Sitzung wurde die Veröffentlichung der vorgelegten Abhandlungen der Herrn Pawlewski und Miczyński beschlossen.

1) Siehe: Résumés LXVI. 2) ibid. LXVII. 3) ibid. LXVIII. 4) ibid. LXIX

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 21 octobre 1889.

Présidence de M. L. Teichmann

Le Secrétaire présente le mémoire de M. J. Siemiradzki: *Faune de l'étage jurassique moyen de Popielany. I. Mollusques céphalopodes,*[1]) publié dans le vol. XVII des Mémoires.

M. Olszewski, rapporteur, présente deux notes de M. Pawlewski: a) *Action de l'acide chlorosulfonique sur le phénylosulfocyanate d'allyle*[2]), b) *De l'acide orto-tololyl-β-imidobutyrique.*[3])

Le Secrétaire donne lecture du rapport de M. Godlewski sur le travail de M. Miczyński: *Influence des gelées sur les tissus du Poirier.*[4])

La Classe se forme ensuite en comité secret et vote la publication des mémoires présentés dans la séance présente.

1) Voir aux Résumés LXVI. 2) ibid. LXVII. 3) ibid. LXVIII. 4) ibid. LXIX.

Résumés

LXIV

Scriptores rerum Polonicarum. Tomus XIV. Continet: *Historici diarii domus professae Societatis Jesu Cracoviensis annos undecim 1609—1619.* Cracoviae 1889, 8° 366 p.

Ce volume contient la suite des Annales du P. Jean Wielewicki S. J., qui constituent une source de haute importance pour l'histoire de Pologne au XVIIe siècle.

Le premier volume de ces Annales a été publié en 1881 par J. Szujski. Après la mort de Szujski, M. Ladislas Chorkowski a été chargé de la publication des volumes suivants; le deuxième a paru en 1886, le troisième (1609 — 1619) vient de paraître. Ces trois volumes ne renferment que la troisième partie de l'ouvrage, et il en faudra encore cinq tout au moins pour que l'oeuvre soit entièrement achevée.

Le manuscrit du P. Jean Wielewicki a été donné à l'Académie des Sciences par M. Étienne Muczkowski, notaire et vice-président de la ville de Cracovie. Le professeur Joseph Muczkowski, père du donateur, ayant acquis ce manuscrit, le fit connaître pour la première fois dans son livre: „Les manuscrits de Martin Radymiński et les historiographes de l'École Jagellonne, Cracovie, 1840." Cependant, ce manuscrit avait déjà servi à l'abbé François Siarczyński, historiographe de Sigismond III, et au comte Maurice Dzieduszycki, qui en a profité pour son oeuvre: „Pierre Skarga et son siècle."

Le manuscrit se compose de deux volumes inégaux. Le premier comprend, sur 1124 feuillets, les temps depuis 1579 jusqu' à 1637; le second contient 99 feuillets sur les évènements de l'année 1638, suivis d'une table des matières, ainsi que l'histoire de l'année 1639, interrompue à la fin du mois de mai. C'est là que se trouve écrite de la main du Provincial de la Société de Jésus, le P. André Gutteter Dobrodziejski, la note suivante: „in hoc libro a R. P. Joanne Wielewicki scripto nullus quidquam mutet, nec eum destruat, imo integer hic liber conservetur."

Cet ouvrage a été écrit par suite d' une ordonnance du général de la Société, Claude Acquaviva, datant du 25 mars 1608, laquelle prescrivait, qu'en toute province, chaque Maison de la Société ait un livre particulier, où serait inscrit tout ce qui pourrait édifier ou intéresser la posterité, et particulièrement, tout ce qui avait rapport à la fondation et au développement de la Maison. Il y était dit en outre que les notes devaient être écrites d'abord sur des feuilles détachées et ne seraient copiées dans le livre, qu' après avoir été approuvées par le Provincial. Il semble cependant que Wielewicki ne s'est pas conformé à cette dernière prescription et que son ouvrage a été écrit tel que nous l'avons devant nous; car on ne pourrait s'expliquer autrement les corrections et les ratures que l'on trouve en quelques passages, faites, soit par les supérieurs, soit par Wielewicki lui-même, comme le prouvent des corrections de sa main dans le texte et des notes au-bas du texte. Les approbations des supérieurs, apposées à la fin du premier et du second volume, viennent à l'appui de cette supposition, confirmée encore par cette circonstance, que l'auteur ayant décrit le martyre du P. Olgibeus S. J., dans les notes sur l'année 1614, s'aperçoit plus tard de son erreur, et, en 1615, il renvoie le lecteur à ce qu'il en avait écrit auparavant. Il a dû cependant avoir écrit des notes antérieures, car il en parle lui-même en 1607 à propos de la révolte de Zebrzydowski: „ex iis, quae ipsi per illa tempora notavimus et multorum oculati testes eramus, tam ex aliorum variis scriptis."

Les propres paroles de Wielewicki permettent de fixer le temps où le premier volume fut écrit. Il s'y est mis à deux reprises, il écrivit la première partie (de 1579 à 1615) entre les années 1629 et 1633, le reste a été fait en 1636 et 1637. En parlant des évènements de l'année 1609, il raconte que le roi Sigismond III est parti de Cracovie pour la guerre de Moscovie, et il ajoute: „nec amplius usque ad mortem.... Cracoviam repetiit.“ Il écrivait donc évidemment après la mort de Sigismond, c'est-à-dire après 1632. Ce qui appuit encore cette supposition, c'est sa note sur l'année 1595, où il dit que la diète avait décidé de restituer aux catholiques l'église de Ste Marie à Dantzick: „ejus tamen executio ad hoc usque tempus, dum haec scribimus, nempe ad a. D. 1631 nondum est secuta.“ Enfin il écrit en 1615 sur Jean-Baptiste Zamoyski: „hic dum ista scribimus.... ad episcopatem Valachiae.... translatus est.“ Comme Zamoyski a été nommé évêque de Bakow en 1633, c'est pendant cette année que Wielowicki a dû rédiger la partie du manuscrit touchant l'année 1615. L'ouvrage a été interrompu, pendant quelques années, car Wielewicki, qui de 1629 à 1633 avait été supérieur de la Maison de Ste Barbe, fut alors transféré à Lublin, mais 3 ans après il revint à Cracovie et il y acheva le premier volume du manuscrit à la fin de décembre 1637.

Philippe Alegambe (Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu ed. Antverpiae 1643 ad vocem) nous apprend, que Wielewicki est né dans le village héréditaire de Wielewicz (Palatinat de Kalisz) en 1566, et qu'il a fait ses études à Posen. Il entra dans les Ordres à Brunsberg en 1584,— il y étudia 3 ans la philosophie et 2 ans la théologie morale. Il nous apprend lui-même qu'il y fit son noviciat en 1587. Le 27 décembre 1605 il fit sa profession (4 votorum) entre les mains du Provincial Decius Strinerius, à l'église de Ste Barbe à Cracovie, et l'année suivante il suppléait le Supérieur de la Maison des Profès de Ste Barbe. Pendant les 34 années suivantes il remplit différentes fonctions dans la Société de Jésus, changeant sans cesse de séjour. Il fut successivement à Posen, à Przemyśl,

Léopol, Jarosław, Lublin, à Cracovie, à Posen, puis de nouveau à Cracovie et à Lublin. Pendant les années 1623 à 1625, il parcourut toute la Province de Pologne avec le Provincial Georges Tyszkiewicz qui visitait les Maisons de la Société. Élu procureur, il partit le 21 août 1622 pour Rome, d'où il revint le 13 février 1623. Il mourut à Jarosław le 24 juillet 1639, âgé de 73 ans.

Pour faire son premier volume (de 1579 à 1639), Wielewicki a profité d'ouvrages contemporains complètement perdus, ce qui ajoute de l'importance et de l'interêt à son oeuvre. Il cite très souvent le Journal du P. Sawicki S. J., d'où il a tiré toute la description de l'expédition du faux Démétrius à Moscou, ainsi que le récit du séjour des Jésuites dans ce pays. Il en appelle aussi très fréquemment aux Journaux du P. Pierre Skarga, du P. Frédéric Szembek, du P. Stanislas Krzywokolski. Tous ces journaux ne nous sont plus parvenus.

Wielewicki s'appuie en outre sur les Annales des Maisons particulières des Jésuites, telles que: Historia Leopoliensis; Historia Congregationis B. M. Virginis Assumptae Cracoviensis; Historia templi S. Barbarae du P. Pierre Kamocki; Historia Domus Sti Stephani Cracoviensis, d'un auteur inconnu; Historia Collegii Sandomiriensis: Historia Hispanica, Indica, Sardica S. J.

Pour l'histoire spéciale de la Société de Jésus, Wielewicki avait sous la main: Ordinationes scriptae et Ordinationes impressae. C'étaient les ordonances du P. Général de la Société, qui étaient imprimées, tandis que les ordonnances du P. Provincial, ou du Procureur de la Province étaient inscrites dans un livre de la Maison. Il cite aussi les: „Annuae litterae seu annua scripta — annuae litterae domus professae Parisiensis", ainsi que les „Instructiones R. P. Generalis, per quas erroribus occurreretur," envoyées aux provinces particulières de la Société de Jésus.

Les notes détaillées se rapportant aux aumônes que recevait la Maison de Ste Barbe, ne sont pas sans importance. Ces aumônes sont inscrites chaque mois en détail, et dans cer-

taines années, particulièrement de 1610 à 1613, nous y trouvons spécifiés assez exactement les prix des aumônes reçues en nature. Il a puisé ces détails des comptes tenus par les procureurs; aussi cite-t-il les „Rationes“ du P. Pierre Kamocki et d'autres „Rationes Procuratorum.“

Les listes des noms étaient conservées dans un catalogue special dont parle Wielewicki: „Catalogus provinciae, qui per modum libelli in octavo, in Archivo servatus est.“ Il nomme encore ailleurs cet „*Archivum Provinciae*,“ sans nous dire cependant où il se trouvait.

Outre ces manuscrits dont toute trace est perdue, Wielewicki se servait encore d'ouvrages contemporains, imprimés soit en Pologne, soit à l'étranger. Il cite entre autres la Chronique de Bielski; l'histoire de Neugebauer: l'histoire de la révolte de Zebrzydowski et la vie de l'évêque Pstrokoński, par Stanislas Łubieński; du P. Argentus „libellus ad Sigismundum III R. Pol. de rebus Societatis in Regno Poloniae“ ed. Crac. 1620: Jacobi Gretseri, Confutatio monitorum secretorum; Vita P. Caroli Spinolae; l'histoire de la Sociéte d'Orlandino et Sachino; les catalogues des écrivains de la Soc. de Jés. du P. Ribadeneira publié à Anvers en 1613; l' „opus chronologicum“ de Jacobus Gordonus; le „liber de statu Societatis in Polonia et Lithuania“ de Jean Argentus, ed. Ingolstadii a. 1616, ainsi que „De rebus Societatis in Polonia libellus ed. Cracoviae 1620.“ Il nomme encore: Petri Laricii, Orientalis historia; Jacobi Gretseri, Descriptio inquisitionis de authore famosi libelli monita secreta; J. F. Matinensis, De parentela etc. Ferdinandi II, ed. Coloniae 1621.

Le P. Wielewicki a commencé le second volume de son histoire manuscrite en 1638; il y a introduit ce changement, que chaque mois est raconté séparement et, à la fin de décembre 1638, il a ajouté une table des matières. Il en est de même de l'année 1639, mais après avoir écrit: *Junius*, il s'arrêta. Ce second volume a dû être écrit sans brouillon, car on y voit des corrections de l'auteur, ainsi que des ratures faites plus tard d'une encre différente.

La disposition de l'ouvrage a la forme d'un journal; aussi Wielewicki inscrit-il chaque jour ce qui s'est passé d'important en Pologne ou en d'autres pays, en même temps qu'il enrégistre les moindres événements arrivés dans la ville de Cracovie et dans la Maison-même de Ste Barbe.

C'est donc le journal le plus exact que possède la littérature historique de Pologne, sur les dernières années du règne d'Etienne Batory et sur tout le règne de Sigismond III.

L'auteur a mis en tête de son ouvrage une préface, dans laquelle il parle en général de l'arrivée des Jésuites en Pologne, appelés par le Cardinal Hosius en 1565, d'abord à Brunsberg, puis à Płock, à Wilna, à Posen et à Jarosław; la Pologne fut érigée en province, distincte de la province d'Autriche, en 1571.

Possevin, se rendant en 1579 comme légat du Pape à Moscou, a fait venir à Cracovie deux Jésuites: le P. Aloise Odeschalcus et le P. Basilius Cerinus. Ils furent reçus par l'abbé Thomas Płaza, curé de l'église de St Etienne qui leur céda le presbytère et la maison des vicaires pour leur noviciat, en échange d'une autre maison que les Jésuites lui donnèrent. Ce n'est qu'en 1585 qu'ils prirent possession de l'église de St. Etienne et y obtinrent le droit de patronage. Possevin parvint encore à vaincre l'opposition de l'Académie de Cracovie et de la municipalité, et obtint pour la Société de Jésus le droit de cité. C'est alors aussi, c'est à dire en 1583, que le curé de l'église de Notre-Dame, l'abbé Marian Albert Niwiński, vicaire général de l'évêque de Cracovie, Pierre Myszkowski, leur céda la petite église de Ste Barbe, et cela avec autorisation de l'évêque, du roi Étienne Batory et du nonce Bolognetto. Ils demeurèrent cependant au presbytère de St. Etienne jusqu'en 1685, et cette année ils allèrent s'établir dans une maison achetée aux héritiers de Lednato, à côté de l'église de Ste Barbe. En 1609 ils achetèrent encore deux maisons adjacentes qu'ils adaptèrent à la première.

Cependant Wielewicki fait remonter son histoire de la Maison des Profès, à 1579, moment de l'établissement des Jé-

suites à Cracovie, parce que le général avait voulu que leur résidence à Cracovie fût ainsi nommée, quoique la maison ne reçût ce nom et n'obtînt son premier Supérieur, le P. Garsias Alabanus, qu'en 1592.

Nous devons rappeler ici que les acatholiques de Cracovie n'avaient plus d'offices publics depuis un an, c'est-à-dire depuis (1591) la cassation de leurs deux dernières églises: l'église calviniste, dans la rue St Jean en 1587, et l'église arienne, dans la rue du St Esprit en 1588. Leurs protestations aux assemblées de Chmielniki (25 juillet) et de Radom (le 24 août 1591 et le 2 février 1592) n'y purent rien changer.

Les 20 années de 1579 à 1599 que comprend le premier volume, sont plus brièvement relatés que les suivantes. Wielewicki s'est servi des notes faites par d'autres personnes et n'a commencé les siennes que plus tard (en 1607).

On y trouve donc un récit abrégé de la guerre du roi Étienne contre la Moscovie, du danger qu'il a couru pendant la chasse en 1586, enfin de la mort de ce roi qui a eu lieu cette même année; viennent ensuite l'élection et le couronnement du roi Sigismond III, les intrigues de Maximilien, la défaite et la prise de ce prince à Byczyna par Zamoyski, l'enterrement du roi Étienne, les diètes tenues pendant le règne du roi Sigismond, le mariage de ce prince avec sa première femme Anne d'Autriche et ses deux voyages en Suède.

Le second volume, publié en 1886, comprend les années de 1600 à 1608; le récit y est plus étendu et plus riche en détails, parce que Wielewicki était déjà en 1606 Supérieur de la Maison de Ste Barbe, ce qui lui permettait de faire les observations sur une plus grande échelle: „ex iis quae ipsi per illa tempora notavimus et multorum oculati testes eramus“ (II p. 252 a a. 1607). La révolte de Zebrzydowski et l'expédition de Moscou du faux Démétrius et du palatin Mniszech avec sa fille Marie, font le sujet principal de ce volume; nous y voyons aussi la querelle avec l'Académie, à cause de l'établissement de la congrégation de la Sainte Vierge, mais elle n'est pas encore aussi vive qu'elle le sera dans les années suivantes.

Dans le troisième volume, publié récemment et comprenant les années 1609 à 1619 inclusivement, cette affaire occupe la place principale.

Il s'agissait des Académies que les Jésuites voulaient fonder à Posen et à Cracovie. L'Université de Cracovie s'y opposait, et comme elle était soutenue par les évêques de Cracovie P. Tylicki et M. Szyszkowski, le roi Sigismond, auquel le Pape avait laissé la décision, ne voulut point insister. Il en résulta encore des démêlés avec les Professeurs de Cracovie et le chapitre, et plus tard les luttes se transportèrent dans les rues entre les étudiants. — Nous y trouvons aussi les différents démêlés des Jésuites avec le curé de l'église de N. D. de Cracovie à cause d'une chaire, avec l'archevêque de Léopol Wargocki, avec le couvent des Bénédictines de Chełmno, avec les hérétiques de Thorn, de Dantzick et d'Elbing.

Outre ces affaires domestiques, Wielewicki raconte largement les guerres de Suède et de Moscovie, et comment, pour y prendre part, Sigismond III quitta en 1609 la ville de Cracovie qu'il ne devait plus revoir. Vient ensuite le récit de la seconde expédition de Moscou (1612) et celle du prince héritier Ladislas (1617). Les invasions des Tartares; les désordres intérieurs provoqués par les confédérations de soldats; la peste; les incendies; les violences, les troubles et les agitations de la rue; les panégyriques des membres de la Société de Jésus, des personnages remarquables du pays et des bienfaiteurs de l'Ordre; les moindres détails prouvant l'infatigable travail des missionaires Jésuites et ses heureux résultats, les conversions des hérétiques, des miracles, des punitions divines: tous ces récits forment un tableau des moeurs et des idées du XVIIe siècle en Pologne, bien vrai, très complet, plein de variété et de détails.

Comme les deux premiers volumes n'ont pas de table des matières, la Commission historique a décidé de faire précéder le IIIe volume d'une préface latine, et de le faire suivre d'une table comprenant les 3 volumes parus.

LXV

St. Smolka: „Najdawniejsze pomniki dziejopisarstwa ruskolitewskiego. Rozbiór krytyczny". *(Die ältesten Denkmäler der ruthenisch-littauischen Geschichtschreibung. Eine Quellenuntersuchung).*

Den Gegenstand dieser Untersuchung bildet die zuerst von Daniłowicz 1824, dann von Popow 1854 herausgegebene Littauische Chronik (Лѣтопись великихъ князей Литовскихъ), welche gewöhnlich, namentlich in Deutschland, die Popowsche Chronik genannt wird. Der Vf. zeigt, dass dieses historiographische Denkmal keine Chronik im eigentlichen Sinne des Wortes ist, sondern als ein Sammelwerk betrachtet werden muss, worin verschiedene heterogene Bestandtheile aneinandergereiht worden sind. Zu diesem Ergebniss führt sowohl eine eingehendere Untersuchung der einzelnen Bestandtheile des Sammelwerkes, als auch die äussere Kritik des handschriftlichen Apparats, auf dessen Eigenthümlichkeiten ohne Einsicht in die Handschriften eingegangen werden konnte, da in den beiden Ausgaben zwei verschiedene Handschriften, eine jede von einem sehr eigenthümlichen Gepräge, getreu abgedruckt wurden.

Das ganze Sammelwerk zerfällt in zwei Haupttheile, von denen der erste eine Chronik Littauens seit dem Tode Olgerds bis 1395 (ohne Jahreszahlen) enthält und mit einer gedrängten Geschichte Podoliens bis auf den Tod Witolds (1430) schliesst, der andere aus Annalen, welche den Zeitraum 1430—1446 umfassen, besteht. Die Aufeinanderfolge dieser beiden Haupttheile ist in den beiden Handschriften verschieden. In der Supraśler Hs. (herausgegeben von Daniłowicz) gehen die Annalen der Chronik, die mit der Aufschrift „Chronik der Littauischen Grossfürsten" versehen ist, voran; in der Uwarowschen Hs. (Popow) dagegen beginnt das Sammelwerk mit der Chronik, an die sich unmittelbar die Annalen als deren Fortsetzung anschliessen, so dass das Ganze viel mehr als in der Supraśler Hs. den Eindruck eines einheitlichen Werkes macht.

Der Vf. wendet sich zuerst der Untersuchung des annalistischen Theiles zu und weist nach, dass in demselben zwei besondere Bestandtheile zu unterscheiden sind:

1) Annalen von Smoleńsk 1431—1446 (Daniłowicz S. 65—71, Popow S. 54—58); in der Uwarowschen Hs. ist der Anfang der Annalen verstümmelt.

2) Eine ausführliche Erzählung über den Kampf Swidrygiełłos mit Sigismund Kiejstutowicz bis auf den vollständigen Sieg des Letzteren (1436), mit einer Einleitung über Witolds Regierung und Tod (1430). Da diese Erzählung ebenfalls in Smoleńsk enstanden ist, bezeichnet sie d. Vf. zur Unterscheidung von den eigentlichen Annalen schlechtweg als die Chronik von Smoleńsk. (Daniłowicz 60—65, 54—60, Popow 47—50, 46—47, 50—53). Diese Erzählung, von einer warmen Sympathie für das Geschlecht Kiejstuts durchdrungen, bildet ein interessantes Denkmal von einem eigenthümlichen Gepräge und sticht von der antilittauischen, gegen Moskau gravitirenden Tendenz der Smolensker Annalen ab. D. Vf. hat diese Erzählung durch Wiederherstellung der ursprünglichen Anordung der einzelnen Stücke derselben, welche in Folge einer Verschiebung von Papierlagen in einer frühen Abschrift der Mutterhandschrift, sowohl in der Supraśler als in der Uwarowschen Hs. in eine verkehrte Aufeinanderfolge gerathen waren, reconstruirt. Dieses Ergebniss wird durch die Eruirung einer Marginalglosse, welche in der Mutterhandschrift an dem unteren Rande einer Papierlage und auf dem oberen Rande der darauffolgenden aufgezeichnet war, ausser allen Zweifel gesetzt. Nachdem auf diese Weise die erwähnte Glosse in einer frühen Abschrift auseinandergerissen wurde, hat der dadurch verstümmelte Text einem anderen Glossator den Anlass gegeben, in einer neuen Glosse einen Emendationsversuch zu machen, welcher in den späteren Abschriften in den Text übergegangen ist. Dieser Umstand erlaubte dem Vf. einen vollkommen stichhaltigen Stammbaum der Handschriften zu entwerfen, auf dessen Grundlage der höhere Werth der Supraśler Hs. erörtert wird.

Aus dem chronistischen Theile des Sammelwerkes scheidet d. Vf. zuerst ein Annalenfragment aus, welches nur der Uwarowschen Hs. eigenthümlich ist, die Jahre 1395—1418 umfasst und ebenfalls auf Smoleńsk als Entstehungsort hinweist. Es wird gezeigt, das dieses Annalenfragment, welches sich ebenfalls durch eine entschiedene Littauen feindliche Tendenz auszeichnet, dem Verfasser der sg. Woskresenskischen Annalen, welche in dem VII und VIII Bande der Sammlung Полное собр. русск. лѣтоп. herausgegeben wurde, bekannt war und in dessen grosser Compilation aus dem XVI. Jh. benutzt wurde. Durch Ausscheidung dieses Bestandtheiles wird dargethan, dass der Schluss des chronistischen Theiles, welcher in der Uwarowschen Hs. unmittelbar nach diesem Annalenfragmente folgt, in der Supraśler Hs. aber mit dem chronistischen Theile des Sammelwerkes eng verbunden erscheint, als ein besonderer Bestandtheil des Letzteren zu betrachten ist. Den Gegenstand dieses Bestandtheiles (Daniłowicz 49—53, Popow 44—46) bildet eine kurzgefasste Geschichte Podoliens seit der Eroberung Olgerds bis auf Witolds Tod.

Somit wird der wichtigste Bestandtheil des Sammelwerkes, die eigentliche Chronik der Grossfürsten von Littauen, in ihrer ursprünglichen Form ausgeschieden. Die Vergleichung der beiden Handschriften zeigt jedoch, dass der Urtext dieses ältesten Denkmals der ruthenisch-littauischen Geschichtschreibung im XV. Jh. durch eine zwiefache Augmentation der Mutterhandschrift entstellt wurde. Nachdem nämlich in der Beschreibung der Belagerung Wilna's durch Witold, in Folge der Nachlässigkeit eines Abschreibers, der Name Korihajło in Skirihajło umgewandelt wurde, hat sich der aus dem annalistischen Theile bekannte Glossator veranlasst gefunden, die Handschrift mit einer Glosse über den Tod Skirihajłos zu versehen, um zu beweisen, dass dieser Fürst einige Jahre nach der Belagerung Wilna's in Kiew vergiftet wurde, nicht aber bei dieser Belagerung gefallen ist. Diese Glosse ist in einer späteren Abschrift in den Text übergegangen, wodurch derselbe augenscheinlich verstümmelt wurde. Diesem Uebelstande suchte ein Abschreiber aus dem XV. Jh.,

und zwar entweder der Schreiber der Uwarowschen Hs. oder desjenigen Codex, von dem dieselbe unmittelbar abstammt, dadurch abzuhelfen, dass er einige Notizen über die Ereignisse der Jahre 1392 und 1393, über die er zufällig verfügte, hineingeschoben hat (Popow S. 38, 39).

Die eigentliche „Chronik der Littauischen Grossfürsten" zerfällt in zwei Theile. Der erste Theil, welcher bis auf den Tod Kiejstuts reicht (Daniłowicz 27—39, Popow 27—34) und wörtlich mit der neuerdings von Dr. Prochaska entdeckten Schrift „Origo regis Jagyelo et Wytholdi ducis Lithuanie" übereinstimmt, beruht auf einer zeitgenössischen Beschreibung des Kampfes zwischen Jagiełło und Kiejstut. Der Vf. sucht gegen Dr. Prochaska nachzuweisen, dass der von ihm entdeckte lateinische Text keineswegs als Fragment einer Uebersetzung der Chronik, sondern als Uebersetzung jenes besonderen historiographischen Denkmals, welches in dem ursprünglichen ruthenischen Texte wörtlich in die Chronik aufgenommen wurde, anzusehen ist. Es wird ferner auf das eigenthümliche Verhältniss jener Erzählung zu der bekannten, für den Deutschen Orden 1390 aufgezeichneten Denkschrift Witolds (SS. rerum Prussicarum II, 712) hingewiesen, wodurch es sich ergiebt, dass Witold ebenfalls wenigstens als geistiger Urheber jener Schrift, welche sich in der „Chronik der Littauischen Grossfürsten" erhalten hat, betrachtet werden muss. Sie scheint unter seinem unmittelbaren Einflusse niedergeschrieben zu sein, indem es ihm daran gelegen war, dass die ihn persönlich so nahe berührende Geschichte der Jahre 1377—1382 in dieser Weise aufgefasst werde.

Der zweite Theil der Chronik, welcher bis auf 1396 reicht, ist in Smoleńsk entstanden, wahrscheinlich erst um 1432, nachdem die Erhebung des Bischofs von Smoleńsk Herasim zum Metropoliten den Ausgangspunct einer regen historiographischen Bewegung in dieser Stadt gebildet hat. Mit der Notiz über dieses Ereigniss beginnen nämlich die oberwähnten Smolensker Annalen 1432—1446; im Zusammenhang damit steht auch die Entstehung von zwei anderen Bestandtheilen des

Sammelwerkes, nämlich des Berichtes über den Kampf zwischen Sigismund Kiejstutowicz und Świdrygiełło so wie der kurzgefassten Geschichte Podoliens. Höchst wahrscheinlich wurde damals in Smoleńsk ein grösseres historiographisches Werk in Angriff genommen, dessen Vorarbeiten zur Entstehung des Sammelwerkes den Anlass gegeben haben; dasselbe umfasste eben die Materialien zu dem geplanten Geschichtswerke. Zu diesem Zwecke wurde eine grössere annalistische Compilation, welche von der Bekehrung Russlands bis auf 1427 reicht, in Wladimir an der Klasma entstanden zu sein scheint und in der Supraśler Hs. 1—140 erhalten ist (Daniłowicz 76—248), abgeschrieben, an dieselbe aber die littauischen und Smolensker Materialien, nämlich die Erzählung über die Kriege Sigismunds mit Świdrygiełło, die Annalen von Smoleńsk 1432—1446 und schliesslich der mit einer Fortsetzung versehene und somit zu einer Chronik der littauischen Grossfürsten umgearbeitete Bericht über den Kampf Kiejstuts mit Jagiełło, so wie die Geschichte Podoliens, aneinandergereiht. Zu einer Verarbeitung des rohen Materials ist aber nicht mehr gekommen, möglicherweise in Folge des Umschwunges, welchen die Ermordung Sigismunds im J. 1440 verursacht hatte und dessen Rückschlag bereits in den letzten Notizen der Annalen von Smoleńsk bemerkbar ist. Der auf diese Weise entstandene Sammelcodex ist als die Mutterhandschrift anzusehen, von der sowohl die Supraśler als auch die Uwarowsche Hs. herrühren.

LXVI

J. Siemiradzki. „Mięczaki głowonogie brunatnego jura w Popielanach.“ *(Faune de l'étage jurassique moyen de Popielany. I. Mollusques céphalopodes).*

Les couches jurassiques de Popielany, en Lithuanie, contiennent la faune commune à tous les étages du bathonien et du callovien, depuis le *Parkinsonia Parkinsoni* jusqu' au *Quenstedticeras Lamberti* (inclusivement). A l'exception du *Stephanoceras n. f. aff. Blagdeni*, on ne trouve point de céphalopodes au dessous de l'étage bathonien.

La faune fossile de Popielany compte 45 ammonites, appartenant pour la plupart aux genres: *Cosmoceras*, *Perisphinctes* et *Quenstedticeras*. Les *Macrocephalites* et *Oppelia* y font défaut; le *Harpoceras* y est très rare.

Il n'y a donc là que 9 espèces qui soient inconnues dans le jura de l'Europe occidentale; les 3 premières appartiennent exclusivement aux assises jurassiques de la Lithuanie, les 6 autres n'ont été trouvées jusqu'à présent qu'en Russie. Un assez grand nombre de formes dites russes, se recontrent aussi dans diverses localités de l'Europe occidentale, surtout en Angleterre et en Normandie. L'auteur a pu constater que les: *Cosmoceras aculeatum* Eichw., *Cosmoceras subnodatum* Teiss., *Cosmoceras lithuanicum* n. sp., *Cosmoc. Grewingki* n. sp., *Quenstedticeras Rybinskianum* Nik., *Quenstedticeras carinatum* Eichw., sont identiques aux échantillons français et allemands des musées de Vienne. Il est probable que toutes les espèces calloviennes sont communes à la Russie et à la France, tandis qu'à partir de l'époque oxfordienne, où la communication des deux mers se réduit à un canal étroit, longeant le pied des Carpathes et du plateau podolien, la différence des deux faunes ressort d'avantage; à cette époque, il n'y a que quelques espèces qui immigrent de temps en temps de l'orient à l'occident et vice versa: telles les *Perisphinctes* essentielement russes du grouppe P. *virgatus* — en Europe, et quelques espèces kimmeridgiennes — en Russie.

La liste complète des céphalopodes jurassiques de Popielany contient les espèces suivantes:

1. *Nautilus* sp. 2. *Belemnites subabsolutus* Nik. 3. *B. canaliculatus* Schlth. 4. *Harpoceras russiense* Neum. 5. *H. subclausum* Opp. 6. *Stephanoceras n. f. aff. Blagdeni* d'Orb. 7. *S. coronoides gigas* Qu. 8. *S. coronatum* Brug. 9. *Quenstedticeras Lamberti* Sow. 10. *Q. carinatum* Eichw. 11. *Q. Rybinskianum* Nik. 12. *Q. pingue* Qu. 13. *Quenstedticeras sp.* 14. *Perisphinctes funatus* Opp. 15. *P. aff. Moorei* Opp. 16. *P. congener* Waag. 17. *P. rjasanensis* Teiss. 18. *P. scopinensis* Neum. 19. *P. Recuperoi* Gemm? 20. *P. Koenigi* Sow. 21. *P.*

aff. spirorbis, Neum. 22. *P. furcula* Neum. 23. *P. tenuiplicatus* Brauns. 24. *P. indogermanus* Waag. 25. *P. sp. aff. Frickensis* Moesch. 26. *P. mosquensis Fisch.* (selon Nikitin.) 27. *P. cf. plicatilis.* 28. *Aspidoceras diversiforme* Waag. 29. *Peltoceras russiense* Sinzoff? 30. *Simoceras* sp. 31. *Parkinsonia Neuffensis* Opp. 32. *Cosmoceras Jason* Rein. 33. *C. Sedgwicki* Pratt. 34. *C. gemmatum* Keys. 35. *C. spinosum* Qu. 36. *C. enodatum* Nik. 37. *C. subnodatum* Teiss. 38. *C. n. sp. aff. subnodatum.* 39. *C. m. f. Proniae — Duncani* Teiss. 40. *C. rimosum* Qu. 41. *C. aculeatum* Eichw. 42. *C. distractum* Qu. 43. *C. ornatum* Schlth. 44. *C. lithuanicum* n. sp. 45. *C. Grewingki* n. sp. 46. *C. Gulielmi* Sow. 47. *C. Castor* Rein. 48. *C. Pollux* Rein.

LXVII

Br. Pawlewski. O działaniu kwasu chlorosulfonowego na olejek fenilogorczyczny. (*Ueber die Einwirkung von Chlorsulfonsäure auf Phenylsenföl*).

Durch Einwirkung von $SO^2.Cl.OH$ u. SO^4H^2 auf Phenylsenföl, hat der Verfasser drei Producte erhalten; zwei von denselben hat er näher bestimmt und beschrieben, dagegen das dritte ist es ihm noch nicht gelungen in chemisch reinem Zustande darzustellen.

Das erste Product krystallisirt in gelben langen Nadeln, welche in Wasser unlöslich, in Alkohol und Essigsäure schwer, in Chloroform aber sehr leicht löslich sind. Es schmilzt bei 149—151°. Auf Grund der Analysen, hat der Verfasser diesem Producte die Formel $C_{14}H_{10}N_2S_3$ gegeben, und betrachtet es als identisch mit dem von Proskauer und Sella auf ganz anderem Wege erhaltenen Körper.

Der zweite Körper entsteht als Hauptproduct bei der Einwirkurg von $SO^2Cl.OH$ auf C_6H_5NCS. Er krystallisirt aus Wasser in dicken, farblosen Tafeln, mit 1 Mol. Kryst.-wass., welches er schon an der Luft verliert. Er hat die Formel $C_7H_5NS_2O_3.H_2O$, und der Verfasser betrachtet denselben als: $C_6H_4.CNS.SO^3H.H_2O$. Dieses wasserfreie Product sollte drei

Isomere geben, von welchen ein jedes wieder mit dem früher von Magatti erhaltenen Producte isomerisch sein wird.

LXVIII

Br. Pawlewski.. O kwasie orto-tolylo-β-imidomasłowym. (*Ueber die Ortotolyl-β-imido-Buttersäure.*)

Der Verfasser hat diese, durch eine von Knorr gemachte Synthese der Chinolin-Producte vorausgesehene Säure in freiem Zustande ausgeschieden. Sie krystallisirt in langen prismatischen Nadeln, schmilzt bei 110—112°, erstarrt bei 85—87° und hat das specif. Gewicht 1,24201 bei 20°.

LXIX

K. Miczyński. O zmarzaniu tkanek gruszy. (*Action des gelées sur les tissus du Poirier*).

Les variétés moins rustiques du poirier se montrent, dans notre pays, bien sensibles à l'action des gelées, et on peut établir que tout hiver rigoureux est un danger pour la vie et la vigueur non seulement des scions et des rameaux, mais encore du sujet lui-même.

L'auteur a remarqué que les bourgeons et les boutons se développaient moins ou même pas du tout — suivant que leur rameau avait été plus ou moins éprouvé par le froid: ce phénomène est corrélatif à la mort graduelle de certains tissus, occasionnée par un froid trop intense.

C'est toujours la moëlle qui est atteinte la première; viennent ensuite les rayons médullaires qui perdent leur vitalité dans le sens centrifuge. Les cellules inertes de leurs tissus peuvent être facilement reconnues à la fécule emmagasinée qui, au printemps suivant, ne présente aucun vestige de dissolution; leur protoplasma mort reste quelquefois incolore, en général cependant, il est d'un brun-clair. Il arrive, en outre, que, dans ce dépérissement progressif qui s'étend de l'axe vers la circonférence, la mort des tissus donne lieu à quelques alternatives dont voici les quatre principales: 1° C'est la moëlle seule qui est attaquée; 2° la moëlle et la partie intérieure du bois;

3° la moëlle et le bois jusqu'à sa couche extérieure; enfin 4° la moëlle et le bois tout entier.

Les vaisseaux des couches ligneuses dont les tissus ont succombé à la gelée, ne manifestent tout d'abord, aucun changement bien perceptible, ils semblent avoir conservé l'aptitude voulue pour leur fonction ordinaire; plus tard cependant, vers l'automne, on les voit remplis d'une sécrétion brune, gommeuse, et leurs parois s'impreignent de la même teinte.

Les conséquences de la mort des tissus actifs sont proportionnelles à l'extension du phénomène; quand tous ces tissus sont inertes, la zône génératrice ne rentre plus dans sa fonction habituelle, tandis que les bourgeons (insérés soit directement — sur les scions, soit indirectement — sur les rameaux de 2 ans et plus) restent dans un état stationnaire et périssent une fois pour toutes.

Lorsque le bois du scion est totalement gelé au sommet, mais partiellement intact à sa base (rayons médullaires des couches extérieures), les bourgeons du sommet restent inertes-tandis que ceux de la base se développent d'autant plus énergiquement qu'ils en sont plus près.

Il arrive quelquefois que la couche extérieure non gelée est plus épaisse d'un côté du rameau que de l'autre: dans ce cas, la production du nouveau bois sera plus intense du côté moins endommagé.

Lorsque c'est la base d'une branche qui a souffert, les bourgeons et les boutons qu'elle porte, poursuivent quelque temps leur développement; bientôt cependant, ils se flétrissent et se dessèchent par le manque d'eau indispensable à leur accroissement.

Cet arrêt dans la fonction de la zône génératrice, ainsi que dans le développement des bourgeons, peut s'expliquer facilement — et c'est l'effort de l'auteur — par la théorie de M. Godlewski, d'après laquelle les tissus actifs du bois sont les moteurs essentiels de l'ascension de l'eau dans les plantes; or, une fois qu'ils sont morts, elle ne peut plus se mouvoir

dans les vaisseaux et, dès-lors, l'alimentation de la zône génératrice et des bourgeons devient complètement impossible.

L'immobilité des matières plastiques, emmagasinées dans les cellules inertes de la moëlle et des rayons, n'est pas, à elle seule, la cause de l'arrêt dans le développement de nouveaux tissus; l'écorce, intacte pour la plupart, en contient suffisamment pour que la végétation puisse se reveiller au printemps.

Quelquefois, dans les rameaux fortement pris, on trouve des portions de la zône génératrice inertes; c'est alors un tissu brun, comprimé et inclus entre le bois ancien et le bois nouveau, engendré par un nouvel arc générateur qui, se développant aux dépens des plus jeunes couches corticales, restées vivantes, complète la zône génératrice, produit, avant tout, une couche de tissu parfaitement semblable à celui de la moëlle, et ensuite, du bois normal.

En somme, et pour conclure, c'est la moëlle qui succombe la première, les rayons médullaires la suivent, puis vient la zône génératrice et les tissus de l'écorce qui, dans cette échelle comparative, paraissent le plus résistants.

Il est évident, en outre, que, les conséquences fâcheuses de la température trop basse se manifestant en sens centrifuge et non centripète, ce n'est pas au dégel qu'il faut attribuer la mort des tissus du Poirier, mais bien à la descente de la température au dessous d'un certain minimum.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyją Sekretarza generalnego hr. Stanisława Tarnowskiego.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

14 Listopada 1889.

ANZEIGER
DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU.

N. 9 — November 1889.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

N. 9 — Novembre 1889.

Sitzungsberichte

Philologische Classe

Sitzung vom 8 November 1889

Vorsitzender: Dr. K. Estreicher

Der Secretär überreicht die letzten Publicationen der Classe:

»Biblijoteka pisarzów polskich« (*Bibliothek der polnischen Schriftsteller*) 8°. III Lieferung (XI, 99 S.), IV Lfg. (XV, 119 S.), V Lfg. (VIII, 98 S.)[1]

»Sprawozdania Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce« (*Berichte der kunsthistorischen Comission*), IV Band, III Lfg. 4°. S. 87—137, XLIX—LXXV. 4 Tafeln und 20 Holzschnitte im Texte.[2]).

Prof. L. Luszczkiewicz liest: *Wohnhaus des polnischen Edelmanns im XVI Jh. Ein Beitrag zur Geschichte des Bauwesens in Polen.*[3])

Historisch-philosophische Classe

Sitzung vom 12 November 1889

Vorsitzender: Dr. V. Zakrzewski

Der Sekretär berichtet über die Thätigkeit der Commissionen.

1) Siehe Resumes LXX. 2) ibd. LXXI 3) ibd. LXXII.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 8 novembre 1889

Présidence de M. Ch. Estreicher

Le Secrétaire présente les dernières publications de la Classe:

„Biblijoteka pisarzów polskich“ (*Bibliothèque des écrivains polonais* in 8°. 3e livraison (XI, 99 p.), 4e livr. (XV, 119 p.), 5e livr. (VIII, 98 p.)[1])

„Sprawozdania Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce“ (*Comptes-rendus de la Commission de l'Histoire de l'Art*), IV vol., 3e livraison, in 4° p. 87—137, XLIX—LXXV, 4 planches et 20 gravures dans le texte.[2])

M. L. Łuszczkiewicz donne lecture de son travail intitulé: *Étude sur l'architecture de la demeure du gentilhomme campagnard en Pologne au XVIe siècle.*[3])

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 12 novembre 1889

Présidence de M. V. Zakrzewski.

Le Secrétaire présente le compte rendu des travaux des Commissions spéciales.

1) Voir aux Résumés LXX. 2) ib. LXXI. 3) ib. LXXII.

Die historische Commission hat ihre Thätigkeit nach den Ferien in der Sitzung vom 4 November wiederaufgenommen. Prof. Smolka überreichte der Commission die während des verflossenen Jahres (1888/9) aus den römischen Archiven geschöpften, in sieben Bänden niedergelegten Materialien. Diese Sammlung besteht aus Quellen zur Geschichte der Nunziatur Ammbals von Capua und der ausserordentlichen Legation des Cardinals Aldobrandini (1588—1591); die Gesammtzahl der darin enthaltenen Acten, belauft sich auf gegen 1900 [1]); die meisten derselben sind regestenweise verzeichnet und excerpiert, die wichtigsten liegen in Abschriften vor. Dr. St. Windakiewicz, welcher mit diesbezüglichen Arbeiten betraut war, hat diese Sammlung systematisch geordnet und dieselbe mit zahlreichen biographischen Erläuterungen, die sich namentlich auf die Mitglieder des römischen Hofes und des diplomatischen Personals des heiligen Stuhles beziehen, versehen.

Die archäologische Commission hat in der Sitzung vom 4 November den Bericht des Herrn Th. Ziemięcki über die archäologischen Denkmäler der Stadt Dobczyce zur Kenntniss genommen.

Dr. B. Dembiński theilt die Hauptergebnisse seines Werkes u. d. T.: *Europa und Rom in der Zeit der Berufung der III Periode des Trienter Concils* mit. [2])

◆

Sitzung vom 29 November 1889

Vorsitzender: Dr. F. Zoll

Der Secretär überreicht die Abhandlung des Dr. W. Ruczynski u. d. T.: *Ueber die constanten Factoren in der geistigen Entwickelung des Menschen.* [3])

1) Vgl. die Berichte des Prof. Smolka über den Fortgang der Forschungen in den römischen Archiven, Anzeiger Nr. 2, Résumé XV, Nr. 5. Résumé XLV. 2) Der Inhalt dieses Werkes wird im Anzeiger nach dessen Erscheinen mitgetheilt werden. 3) Siehe Résumés Nro LXXIII.

La Commission d'Histoire a repris ses séances le 4 novembre. M. S. Smolka a remis à la Commission sept liasses de documents recueillis pendant l'année 1888/9 dans les archives de Rome. Ce recueil renferme des matériaux pour servir à l'histoire de la nonciature d'Annibal de Capoue et de la légation extraordinaire du cardinal Aldobrandini (1588—1591); le nombre de documents qui y sont contenus (pour la plûpart en résumés, les plus importants en copie) remonte à 1900[1]. M. S. Windakiewicz qui a été chargé de ce travail, a enrichi le recueil de plusieurs notes biographiques sur beaucoup de personnages qui sont mentionnés dans ces documents, principalement sur des membres de la Cour Romaine et du corps diplomatique du Saint-Siège.

La Commission d'Archéologie a tenu sa séance le 4 novembre. M. T. Ziemięcki y présenta son rapport sur les monuments archéologiques de la ville de Dobczyce.

M. B. Dembiński communique le résumé de son ouvrage intitulé: *L'Europe et le Saint-Siège au moment de la convocation du troisième periode du Concile de Trente.* [2])

◆

Séance du 29 novembre 1889.

Présidence de M. F. Zoll.

Le Secrétaire présente le travail de M. W. Rubczyński intitulé: *Sur les agents constants dans le développement intellectuel et moral de l'homme.* [3])

1) Voir pour les détails les rapports de M. Smolka sur les progrès des travaux dans les archives de Rome, Bulletin Nro 2, Résumé XV et No 5, Résumé XLV. 2) Le résumé sera publié dans ce Bulletin après l'impression de l'ouvrage. 3) Voir aux Résumés Nro LXXXIII.

Mathematisch-naturwissenschaftliche Classe

Sitzung vom 29 November 1889.

Vorsitzender: Prof. Dr. Teichmann

Prof. Franke berichtet über die vom Herrn L. Gosiewski vorgelegte Abhandlung u. d. T.: *Ueber den kinetischen Druck in einer homogenen, unzusammendrückbaren Flüssigkeit.* [1])

Prof. Godlewski erstattet den Bericht *a)* über die Abhandlung des Herrn Dr. Prażmowski u. d. T.: *Ueber die Wurzelknöllchen der Erbse. I. Etiologie und Entwickelung der Knöllchen* [2]), *b)* über die Arbeit des Herrn J. Oleskow u. d. T.: *Theoretische Grundlagen der Veredelung der Bäume. I. Bau und Wachsthum der Birnbaumzweige.* [3])

Der Secretär verliest den Bericht der HH. Prof. Dr. Nowicki und Prof. Dr. Kreutz über die Arbeit des Herrn Siemiradzki u. d. T.: *Fauna des mittleren Jura in Popielany. II. Gastropoden, Scaphopoden, Lamellibranchien, Brachiopoden und Anneliden.* [4])

In der darauf folgenden vertraulichen Sitzung wurde die Veröffentlichung der obgenannten Arbeiten der HH. Gosiewski, Prażmowski, Oleskow und Siemiradzki beschlossen.

1) Siehe: Résumés LXXIV. 2) ibid. LVII (Juni 1889). 3) ibid. LXXV. 4) ibid. LXXVI

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 29 novembre 1889.

Présidence de M. L. Teichmann

M. Franke, rapporteur, présente le mémoire de M. L. Gosiewski: *Sur la pression cinétique dans un fluide homogène et incompressible* [1]).

M. Godlewski rend compte des mémoires *a)* de M. A. Prażmowski: *Tubercules radicaux du pois. I. Etiologie et développement des tubercules* [2]) et *b)* de M. J. Oleskow: *Théorie de la greffe. I. Structure et végétation des scions du poirier* [3])

Le Sécrétaire donne lecture du rapport de MM. Nowicki et Kreutz sur le travail de M. J. Siemiradzki: *Faune de l'étage jurassique moyen de Popielany. II. Mollusques gastropodes, scaphopodes, bivalves, brachiopodes: Annélides* [4]).

La Classe se forme ensuite en comité secret et vote l'impression des mémoires présentés à la séance présente.

1) Voir aux Résumés LXXIV. 2) Résumé LVII (juin 1889). 3) ibid. LXXV. 4) ibid. LXXVI.

Résumés

LXX

„Biblijoteka pisarzów polskich". *(Bibliothèque des écrivains polonais).*

1. „Marcina Kwiatkowskiego książeczki rozkoszne o poczciwem wychowaniu dziatek. 1564" i „Wszystkiej Lifflanckiej ziemi opisanie". (Livres joyeux sur la bonne éducation des enfants de rois, princes, gentilhommes etc. 1564" et la „Description de toute la terre de Livonie 1567" par Martin Kwiatkowski).

L'auteur de ces deux opuscules n'appartient pas à la pleïade des grands écrivains polonais du XVI siècle; il était même fort peu connu jusqu'à présent et c'est M. Celichowski, bibliothécaire de Kórnik (Bibliothèque Działyński-Zamoyski), qui l'a mis en lumière, en publiant quelques notes sur sa vie et sa carrière littéraire. Martin Kwiatkowski faisait partie de la cour du duc Albert de Prusse en qualité de précepteur du jeune prince Frédéric Albert; c'est alors qu'il a traduit à l'usage de son élève la célèbre lettre pédagogique de Pierre Paul Vergerio à son illustre disciple Ubertin de Carrara „De ingenuis moribus ac liberalibus studiis". Kwiatkowski a donc eu le mérite d'avoir approprié à la littérature polonaise un livre

fort loué par Pierre Bembo et recommandé par Paul Jove. — Le second opuscule de Kwiatkowski est une énumération de villes, châteaux, terres etc. de la province de Livonie à l'époque de la guerre entre la Pologne, la Moscovie et la Suède. Tous les ouvrages de Kwiatkowski sont très rares et l'on ne connait que deux exemplaires de sa Livonie.

2. „Marcina Bielskiego satyry". (Les satires de Martin Bielski).

Les satires de Martin Bielski, ouvrage d'une rareté excessive, ont été écrites entre les années 1566 et 1569 et publiées par son fils Joachim entre 1586 et 1595. Une de ces satires, intitulée „Le parlement féminin", a été réimprimée, en 1856, par Wojcicki, mais cette édition contient un grand nombre d'erreurs et d'omissions. La réimpression actuelle, complète et fort soignée est due à M. Wisłocki, bibliographe distingué, qui a fait des études spéciales sur la vie et les oeuvres de Martin Bielski. Le premier de ces curieux petits poëmes est intitulé „Sen majowy pod gajem pustelnika jednego" (Songe de mai d'un ermite à l'ombre d'un bosquet verdoyant"); il a pris pour sujet la défense de la célèbre forteresse hongroise Sziget par le glorieux héros Nicolas Zriny, pendant la guerre que se faisaient au sujet de la Hongrie l'empereur Maximilien II et Jean Sigismond Zapolya, le protégé de la Turquie. Toute la situation contemporaine de l'Orient y est exposée par la plume satirique du poète, avec cette réserve cependant, que les personnages politiques sont représentés par des animaux dont le caractère est d'accord avec le rôle que les individus ont joué dans l'histoire. La seconde satire porte le titre: „Rozmowa nowych proroków, dwu baranów o jednej głowie, starych obywatelów krakowskich" etc. (Dialogues des prophètes nouveaux, deux béliers à une tête, vieux citoyens de la ville de Cracovie). Ce titre excentrique est cependant très clair pour quiconque connaît l'ancienne capitale de la Pologne. Une des demeures seigneuriales les plus anciennes et les plus en vue à Cracovie, s'appelle depuis des temps immémoriaux „Pod Bara-

nami" (Les béliers). Ce nom lui vient d'une vieille enseigne sculptée, qui était placée jadis au coin du palais, de façon à figurer deux béliers se rencontrant à l'angle. En leur qualité de très vieux citoyens, les Béliers sont naturellement de grands *laudatores temporis acti;* l'auteur était alors lui même un vieillard, et c'est lui qu'il faut reconnaître sous cette peau du bélier censeur. Il ne passe rien ni à personne, et lance des foudres contre la corruption des moeurs du temps, n'épargnant les défauts d'aucune classe de citoyens. Dans sa troisième satire „Sejm niewieści" (Le parlement féminin) Bielski, qui fait voir un talent satirique de premier ordre, déclare avec une ironie fine et mordante que c'est aux femmes maintenant de prendre les rênes du gouvernement, donner des lois, défendre le pays, combattre les Turcs et les Tartares, puisque les hommes négligent âchement leurs dévoirs. Les trois satires de Bielski sont systématiquement liées entre elles, les idées énoncées dans la première sont accentuées dans la seconde et developpées définitivement dans la dernière.

L'edition actuelle est ornée de facsimilés reproduisant les frontispices illustrés de l'édition originale.

3. „Szymona Szymonowicza Castus Joseph przekładania Stanisława Gosławskiego, 1597. — Wydał Roman Zawiliński". L'histoire de l'amour de la femme de Putiphar pour le chaste patriarche Joseph a inspiré beaucoup de poètes du moyen âge et du XVI siècle. La littérature polonaise posséde quelques „histoires de Joseph" dramatisées, dont une des plus connues était le „Castus Joseph" de Simon Szymonowicz écrite en langue latine. Un poète inconnu, Stanislas Gosławski, l'a traduit en polonais assez correctement. La réimpression a été faite d'après l'exemplaire unique appartenant à la Bibliothèque de l'Institut National des Ossoliński à Léopol.

LXXI

„Sprawozdanie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce.“ *(Comptes rendus de la Commission de l'histoire de l'art)* IV vol., 3e livraison, in 4°, p. 87—137, XLIX—LXXV, 4 pl. et 20 grav.

1. **M. Sokołowski.** La succession de Dosithée, Métropolite de Suczawa en Moldavie.[1])

2. **L. Lepszy.** L'incrustation, fragment de l'histoire d'orfèvrerie et du sabre.

L'art d'incruster les armes l'Europe que occidentale doit aux Arabes et qui lui vient de l'Inde, avait été connu en Pologne bien plus tôt, d'aprés ce que démontre l'auteur de ce mémoire — il y est venu directement de l'Orient, par une voie différente et occupait pendant des siècles déjà une quantité considérable d'ouvriers. L'incrustation se trouve être très répandue en Pologne, avant que l'usage universel l'ait acceptée dans les pays occidentaux de l'Europe. L'auteur cite en premier lieu, comme argument, le fait, que Benvenuto Cellini a été le premier à imiter l'incrustation orientale en Occident (comme il l'atteste lui même dans ses écrits portant la date de l'année 1526), tandis que, au XV et même au XIV siècle, il existait déjà en Pologne des armes et des armures incrustées, qui n'etaient point de provenance orientale. L'auteur nous dit encore qu'en ces temps là, il y avait un sabre, fort en usage en Pologne, dont la forme spéciale le faisait différer du glaive occidental et du sabre recourbé turc, et que cette espèce d'arme est très souvent incrustée: il en cite quatre exemplaires bien connus, qui se trouvent dans des collections privées, et qui portent, à côte des inscriptions latines, les dates 1342, 1406, 1414 et 1415. Il y a d'autres indices encore sur lesquels Mr. Lepszy appuie sa thèse. Il suffit de mentionner les grands privilèges accordés aux associations des armuriers de Cracovie et de Léopol, ainsi que la défense sévère d'importer des armes de la Turquie, chose qui rendait très difficile aux Polonais l'acquisition de ces armes

[1]) Voir aux Résumés XLII (mai 1889).

en temps de paix. A la fin de son mémoire l'auteur émet l'opinion que peut être sont-ce les Arméniens, fuyants la persécution musulmane et réfugiés en grand nombre en Pologne au XIV siècle, qui y ont porté les premiers l'art d'incruster les métaux.

3. **Ladislas Łuszczkiewicz.** L'église de St. Nicolas à Żarnów et les restes du château de cette ville (avec 3 planches et 7 gravures dans le texte).

A Żarnów, petite ville du district d'Opoczno dans le Royaume de Pologne, on voit un tertre élevé, avec des fossés et remparts, reconnu par les archéologues comme soubassament d'un petit château seigneurial du moyen-âge, bâti en bois. Il s'y trouve en outre une vieille église paroissiale, bâtie en pierre et avec une tour sur le devant

Selon l'opinion de l'auteur, ces deux monuments datent du XII siècle. M. Łuszczkiewicz prend pour tâche d'expliquer la proximité et les rapports qui devaient exister entre le château et l'église, dans ces temps réculés, mais il tient avant tout à déterminer la valeur artistique de cette église.

Malgré toutes les modifications que lui ont fait subir les siècles écoulés depuis sa fondation, et malgré qu'elle ait été agrandie et rebâtie plusieurs fois, cette bâtisse a pourtant conservé presque intacte sa partie occidentale avec sa construction romane primitive.

L'appareil de cette partie de l'église se compose de pierres taillées, de dimension moyenne, posées en assises irrégulières. La tour a conservé dans son étage supérieur un petit logis circulaire avec quatre fenêtres primitivement romanes.

Son intérieur est rempli par un escalier tournant, construit en pierre, qui conduit de l'intérieur de l'église à l'étage de l'empore, à une sorte de loge seigneuriale, bâtie en pierre et ornée de chapiteaux', aux sujets empruntés des *Bestiaires* du XII siècle. L'escalier en vis avec sa voûte rampante ressemblant à celui de l'ancienne abbaye d'Eu mentionnée par Violet-le-Duc, fait per conséquent remonter notre monument à la même époque, au XII siècle. L'abside primitive a été démolie au commencement du XVI siècle, pour faire place au nouveau choeur

de l'église, bâti dans le style ogival de la dernière période (1510). C'est aussi une construction en pierre, à l'appareil moyen, les contreforts sont bien ornés en haut, les voutes en berceau portent des nervures en pierre qui imitent celles de l'ancienne époque ogivale. Le plan de cette partie de l'église, l'emploi à l'extérieur des pierres de deux couleurs, dont les assises alternent comme à l'église de Wąchock, et sourtout le style de la façade orientale, indiquent, malgré l'époque si avancée (1510), l'influence de l'architecture des moines de Cîteaux, influence qu'il est aisé de comprendre, vu le voisinage de Żarnów avec les couvents de Sulejów et de Wąchock.

Mr. Łuszczkiewicz a été le premier à étudier le curieux monument dont il est question. Il l'a dessiné et mésuré sur place. Trois planches photolitographiées donnent le plan, les coupes et les élévations, tant de l'église entière, que de ses parties principales. Les figures du texte représentent des détails, comme les chapiteaux, l'escalier en vis etc. Quant au tertre mentionné au commencement de notre résumé, l'auteur soutient qu'il appartenait à une castellanie dont parlent les annalistes et les chartes du XI siècle. L'église faisait partie du château, bâti sur ce tertre, et en temps de danger elle servait de réfuge aux habitants du château, construit en bois.

M. Łuszczkiewicz, s'appuyant sur les résultats de ses recherches à Żarnów, termine son mémoire par un tableau de moeurs du XII siècle en Pologne.

LXXII

L. Łuszczkiewicz. „Przyczynek do historyi architektury dworu szlacheckiego w XVI wieku w Polsce“ (*Étude sur l'architecture de la demeure du gentilhomme campagnard en Pologne au XVIe siècle.*)

L'auteur a étudié sur place un certain nombre de vieilles habitations de gentilshommes campagnards, et fait part de ses observations. Il est frappé d'abord du manque de caractère, au point de vue artistique et architectonique, dans les habitations

en bois des siècles derniers; et voici l'explication qu'il en donne. La construction en bois tenait à la tradition architectonique du moyen-âge et cette tradition était, pour ainsi dire, interrompue au XVIe siècle. L'influence de la Renaissance italienne, et l'imitation des palais d'Italie, avaient crée alors la maison en pierre, qui depuis ce temps a fréquemment remplacé la demeure en bois.

L'auteur distingue ensuite deux genres d'habitations du gentilhomme polonais au XVI siècle, portant toutes deux le nom de château (zamek): 1° les châteaux proprement dits, c'est à dire les enceintes fortifiées, servant de défense et de réfuge pour la contrée, 2° les simples demeures de la noblesse, bâties en pierre ou en brique.

M. Łuszczkiewicz indique les différences qui existaient entre le château fort et la gentilhommière du XVIe siècle, tant pour la distribution intérieure et le type des façades, que pour le choix de l'emplacement; et il présente les plans topographiques qu'il a levés sur divers points du pays.

Le type des résidences seigneuriales et des gentilhommières, fait pour le moment le sujet des études de M. Łuszczkiewicz; dans ce but il a visité Dębno, Drzewica, Szymbark, Jeżów et Korabniki, et il s'est servi des estampes publiées par Puffendorf et par le comte Raczyński.

La maison du gentilhomme campagnard était une bâtisse en pierre, et plus souvent en brique, composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage unique. C'est à l'étage que se trouvait l'appartement principal, dont la pièce la plus importante était la salle à manger, éclairée par des fenêtres donnant sur trois côtés. Un certain nombre de fenêtres en encorbellement (alkierz) faisait l'ornement obligatoire de la maison.

On distingue deux types de châteaux ou gentilhommières: 1° ceux, munis d'une cour intérieure, 2° ceux qui en sont dépourvus (Jeżowo, Szymbark.) La cour intérieure était généralement fermée sur trois côtés par le corps de logis avec ses deux ailes, et sur le quatrième par un simple mur d'enceinte. Mais tous ces châteaux étaient également organisés pour la

défense: ainsi la partie inférieure du bâtiment n'avait ni fenêtres ni portes, les fenêtres du rez-de-chaussée étaient percées à une grande hauteur, le niveau de la cour elle-même se trouvait plus élevé que celui du sol à l'extérieur du château. On ne pouvait donc pénétrer dans l'habitation autrement qu'à l'aide d'un escalier (facile à enlever en cas d'attaque) qui menait du dehors à ce rez-de-chaussée élevé. La seule entrée de la gentilhommière était d'ailleurs fortifiée comme celle d'un château fort. Des galleries en bois assuraient la communication entre les divers appartements, elles donnaient, bien entendu, sur la cour intérieure (Dębno, Drzewica etc.). Les fenêtres en saillie, situées aux angles, lui donnaient un aspect élégant; c'était une espèce de balcons fermés, placés comme les échauguettes, en encorbellement.

M. Łuszczkiewicz termine son étude par des considérations sur les matériaux employés pour la construction, et sur les motifs d'architecture qui portent un caractère local. Il communique une suite de dessins et promet de poursuivre ses recherches sur le même sujet.

LXXIII

W. Rubczyński. „O stałych czynnikach w rozwoju duchowym człowieka. (*Ueber die constanten Factoren in der geistigen Entwickelung des Menschen*).

Die Abhandlung zerfällt in zwei Haupttheile. Im ersten beschäftigt sich der Verfasser mit der Bedeutung der Theorien über die Triebfedern der Entwickelung für die gesammte philosophische Weltanschauung. Im zweiten Theile werden nach einer Erörterung über die speziellen Methoden solcher Untersuchungen auf dem Gebiete des menschlichen Lebens, die zwei einfachsten hier in Anschlag zu bringenden Factoren, die Sympathie und das Interesse für die Form, in ihrer Erscheinungsweise und gegenseitiger Abhängigkeit analysirt.

Der erste Theil wird wiederum in zwei Abschnitte zergliedert. Im ersten handelt der Verfasser von dem Gegensatze zwi-

schen den Anhängern der ausschliesslichen Entwickelung aus inneren Keimen und denjenigen, die diese Thatsache rein äusseren physischen Einflüssen zuzuschreiben geneigt sind. Er sucht die Einseitigkeit beider Standpunkte klar zu machen. Bei der Besprechung des Begriffs der Evolution bei Spencer sucht der Verfasser nachzuweisen, dass dieser Denker desshalb geglaubt habe, überall mit der Entwickelung inmitten derselben Bedingungen und infolge derselben Factoren zu thun zu haben, weil er auf den Unterschied der psychischen und physischen Causalität, wie derselbe besonders von Wundt aufgefasst worden ist, keine Rücksicht genommen habe. Ein Mittel gegen diese Fehler wäre, der Entwickelung auf speziellen Gebieten näher zuzusehen, um zu lernen, welche innere Keime dort neben den äusseren Bedingungen mitwirken und wie sie zum Erfolg der Erscheinungen beitragen.

Im zweiten Abschnitt werden die Unterschiede der Lagen geschildert, in welchen sich der die Erscheinungen erklärende Forscher angesichts der Veränderungen auf drei verschiedenen Gebieten befindet, nämlich: auf dem Gebiete des Unorganischen, des Organischen und des Menschlichen. Mit inneren psychischen Factoren als einem Erklärungsmittel hat er erst auf dem zweiten Gebiete zu thun, mit den psychischen Factoren aber, welche auf das Individuum von aussen wirken, d. h. von der geistigen Gesammtheit, erst in der Welt des Menschen. Erst die Gemeinschaft, indem sie dem Individuum spezielle geistige Nahrung in ihren Vorstellungen liefert, befreit die psychische Einheit eines Organismus von der absoluten Abhängigkeit von den physiologischen Dispositionen, vermittelst deren die geistige Entwickelung in der organischen Welt ausschliesslich auf dem Wege der Vererbung überliefert wird. Dadurch wird auch das Individuum zur Ausbildung des individuellen, beharrlichen Charakters befähigt. Deswegen ist auch irgend welche Wahrscheinlichkeit vom beharrlichen und immateriellen Dasein des geistigen Individuums nur aus seinem Verhalten und seiner Mitarbeit in der Gesammtheit zu ermitteln, während der individuellen Psychologie ein weiterer Begriff der psychischen Einheit voll-

kommen hinreicht, in welchem jeder Ausgangspunkt zu Voraussetzungen über Unzerstörbarkeit und Immaterialität mangelt. Mithin können erst die Untersuchungen über die menschliche Entwickelung zu den auf einem grösseren oder kleineren Grad der Wahrscheinlichkeit gestützten Annahmen über die rein geistigen Mächte, die im allgemeinen Fortschritt wirksam wären, führen.

Im zweiten Theile handelt der dritte Abschnitt der Abhandlung von der Methode, mittelst welcher aus den Thatsachen des menschlichen Lebens Schlüsse von philosophischer Tragweite gezogen werden können, um zugleich durch gewisse Gruppierung der Erscheinungen ferneren historischen Arbeiten Anregung und Hülfe zu gewähren. Gegen die Hoffnungen, historische Gesetze zu finden, werden Einwendungen gemacht und der Beweis gesucht, dass in jenen Hoffnungen nur eine Folge der Voraussetzung zu erblicken ist, als ob etwas in der Geschichte in ähnlicher Weise, wie in der Natur, constant sich wiederholen könnte. Auch ihre gänzliche Wertlosigkeit für den Fachforscher wird dargethan. Es kann hier nur von psychologischen Gesetzen die Rede sein, deren Anwendung sich die Völkerpsychologie zur Aufgabe stellt, indem sie die Schicksale der Veränderungen betrachtet, welchen das Verhältniss des Individuums zu der Gemeinschaft unterliegt. Sie unterscheidet die besonderen Seiten des gemeinschaftlichen geistigen Lebens, forscht ihrer ursprünglichen und gegenseitigen Abhängigkeit nach und beschäftigt sich alsdann mit den Transformationen, denen sie mit der Erscheinung auf der historischen Schaubühne unterliegen. Der vierte Abschnitt sucht die Abhängigkeit der socialen Triebe von denjenigen, welche das geistige Schaffen im Mythus und in der Sprache beleben, an's Licht zu setzen. Der Verfasser folgt hier Shaftesbury und Wundt und entwickelt weiter ihre Gedanken. Er stellt dabei die menschliche Sympathie als fortwährend genährt und unaufhörlich angeregt durch die geistige Mitfreude der Stammesmitglieder an den Formen, die ihre gemeinsame Vorstellungswelt beherrschen, dar, während von den Nützlichkeitsberechnungen, von der physiologischen

Anpassung der Triebe, von der allmählichen Verdrängung der antisocialen Triebfeder uns die Thatsachen keine hinreichenden Aufschlüsse gewähren.

Der fünfte Abschnitt beschäftigt sich mit jenem rein menschlichen Interesse für die Form. Dasselbe tritt hier zuerst als Triebfeder in der Entstehung der Sprache auf, dann in der Gestaltung der kaukasischen Formsprachen beim Eintritt in die Geschichte, endlich als belebender Hauch und ausführendes Werkzeug zugleich, in der Culturmission des Christenthums, welches seine religiösen im semitischen Orient entstandenen Elemente mit den intellectuellen und ästhetischen Errungenschaften des griechischen Geistes zu versöhnen und zum einheitlichen weiteren Fortschritt auszubilden strebte. Diese drei grossen Stufen des geistigen Aufschwunges, die dem Menschen durch das Interesse für die Form ermöglicht wurden, sucht der Verfasser darzustellen, als psychologisch miteinander verwandt, als Glieder einer folgerichtigen Reihe, als Zeugnisse der Liebe für das Formprincip und Aeusserungen des Strebens nach einer tieferen Selbsterkenntniss vermittelst eben desselben Formprincips. Der Verfasser, kein Linguist, beruft sich und stützt sich im Thatsachenmaterial auf Steinthals Leistungen. Die Sprache hat schon seit ihrem Ursprung eine zweifache Tendenz, indem in ihr neben dem malerischen Gefühlsmotiv das Streben nach Mechanisirung und Verwandlung der Wörter in abstracte logische Zeichen erwacht. Dieser Gegensatz begünstigt die Ausbildung des Gegensatzes zwischen Eigenschaft und Ding in den Vorstellungen. Aus ihm erwuchs das doppelte, logische und ästhetische Bedürfnis, diesen Unterschied der Vorstellungen in der Sprache zu bezeichnen und nachzubilden. Die Chinesen haben nur das erste, logische Bedürfniss befriedigt. Andere Völker ausser den kaukasischen, haben nicht einmal diese chinesische Folgerichtigkeit und ihren analytischen Sinn erreicht. Erst die Kaukasier, indem sie vermittelst der Formen in der Sprache den Formunterschieden der Vorstellungen den Ausdruck verliehen, haben zugleich die Aufmerksamkeit und das Bewusstsein für die Geistesthätigkeiten ausgebildet, und zwar in doppelter Richtung, in

der subjectiven Gefühlsstimmung, wie die Semiten, und in der objectiven Fülle der Gestalten und Verhältnisse, wie es unter den Ariern am vollkommensten die Griechen gethan haben. Die beiden Volksgeister entwickelten sich dann folgerichtig, entsprechend der verschiedenen Reizbarkeit des Formgefühls, der eine in der Richtung der religiösen Sehnsucht, der andere in der Richtung des ästhetischen und intellectuellen Interesses für die äuseren Kriterien und Formen des Guten und Wahren. Nachdem das Christenthum seine ältere, durchgehend bekämpfende Stellung gegenüber der classischen Welt aufgegeben hatte, leitet es seit der Mitte des Mittelalters, indem es allseitig die Leistungen der griechischen Denker für sich zu Nutzen zu ziehen sucht, die Bestrebung ein, den Formsinn jener beiden Richtungen, nämlich des Gefühls und des Verstandes in Einklang zu bringen und sie weiter auszubilden. Der Verfasser schildert in allgemeinen Zügen die Mittel und Erfolge dieses Culturgangs, welcher sich vorzugsweise bis zum Gipfelpuncte der Renaissance bethätigt, wobei namentlich auf das Zusammenwirken der religiösen und intellectuellen Factoren in dem Streben nach der schönen Form und in der Begeisterung für dieselbe hingewiesen wird.

LXXIV

L. Gosiewski. O ciśnieniu kinetycznem w płynie nieściśliwym i jednorodnym. *(Sur la pression cinétique dans un fluide homogène et incompressible).*

On doit à M. v. Helmholtz et à Sir W. Thomson des recherches très importantes sur le mouvement d'un fluide homogène incompressible, dont le point de vue est toutefois purement cinématique. Dans le mémoire actuel, le problème est considéré sous son aspect cinétique. L'auteur s'est restreint à envisager le cas, où le fluide remplit entièrement l'espace et ne se meut que par son inertie.

Soient, au bout du temps t: x, y, z — les coordonnées réctangulaires du sommet d'un élément $dx.dy.dz$ du fluide: u.

v, w — les composantes de sa vitesse; p — la pression par unité de l'aire d'un élément plan, passant par (x, y, z): et supposons que la densité du fluide soit égale à l'unité. On aura:

$$(1)\quad \left\{\begin{aligned} &\frac{\partial u}{\partial t} + \frac{\partial u}{\partial x} u + \frac{\partial u}{\partial y} v + \frac{\partial u}{\partial z} w = -\frac{\partial p}{\partial x}, \\ &\frac{\partial v}{\partial t} + \frac{\partial v}{\partial x} u + \frac{\partial v}{\partial y} v + \frac{\partial v}{\partial z} w = -\frac{\partial p}{\partial y}, \\ &\frac{\partial w}{\partial t} + \frac{\partial w}{\partial x} u + \frac{\partial w}{\partial y} v + \frac{\partial w}{\partial z} w = -\frac{\partial p}{\partial z}; \end{aligned}\right.$$

$$(2)\quad \frac{\partial u}{\partial x} + \frac{\partial v}{\partial y} + \frac{\partial w}{\partial z} = 0,$$

et on écrira la condition $p=0$ qui convient à la surface, sous la forme

$$(3)\quad \lim p = 0,$$

pour indiquer qu'elle n'est satisfaite que pour $x^2+y^2+z^2=\infty$. Des équations (1) et (2) l'auteur deduit l'équation nouvelle:

$$(5)\quad \frac{\partial^2 p}{\partial x^2} + \frac{\partial^2 p}{\partial y^2} + \frac{\partial^2 p}{\partial z^2} = -4\pi(\rho^2 - \varepsilon^2),$$

où l'énergie cinétique de l'unité de masse, due au mouvement de déformation, a été désignée par $2\pi\rho^2$, et l'énergie cinétique, due au mouvement de rotation, par $2\pi\varepsilon^2$. L'intégrale de (5) est, d'après le théorème de Poisson:

$$(6)\quad p = \iiint\limits_{\cdots} \frac{(\rho_1^2 - \varepsilon_1^2)\, dx_1\, dy_1\, dz_1}{r},$$

l'intégration s'étendant à l'espace entier, $\rho_1^2 - \varepsilon_1^2$ signifie, dans (6), la valeur que prend la fonction $\rho^2 - \varepsilon^2$, quand on substitue $x = x_1$, $y = y_1$, $z = z_1$ et

$$r = \sqrt{(x_1 - x)^2 + (y_1 - y)^2 + (z_1 - z)^2}.$$

L'auteur démontre, que la fonction (6) satisfait à la condition (3), et qu'elle est la seule solution de l'équation (5).

L'équation (6) prouve qu'un élément du fluide $dx_1 . dy_1 . dz_1$ exerce sur un autre $dx. dy. dz$ une action, dont l'intensité est égale à:

$$(9) \qquad \frac{(\rho_1^2 - \varepsilon_1^2)\, dx_1\, dy_1\, dz_1 . dx\, dy\, dz}{r^2},$$

et dont la direction coïncide avec celle de la droite qui passe par ces éléments.

On peut envisager $(\rho^2 - \varepsilon^2)\, dx. dy. dz$ comme un élément de la masse d'un fluide fictif, qui est engendré par le mouvement du fluide donné; et l'auteur propose de nommer „*fluide inerte*" le fluide donné, et „*fluide cinétique*" le fluide engendré. Ces fluides se pénétrant mutuellement, on a le théorème:

Le mouvement du fluide inerte fait naître le fluide cinétique, comme siège des forces (9) qui produisent ce mouvement.

Pour compléter ce théorème, l'auteur démontre encore le suivant:

Lorsque, dans un fluide homogène et continu, qui ne possède que la propriété de la masse inerte, s'établissent des vitesses conformes à la condition d'incompressibilité (2), cette condition persistera à jamais.

LXXV

J. Oleskow. „Teoretyczne podstawy uszlachetniania drzew. I. Budowa i sposób wzrostu pędów gruszy" *(Theoretische Grundlagen der Veredlung der Bäume. I. Bau und Wachsthum der Birnbaumzweige).*

Das Ziel der vorliegenden Arbeit besteht in der Erforschung des Baues und der Wachsthumsmodalitäten der Leit- und Nebenleitzweige, d. h. derjenigen Birnbaumsprosse, welche bei der Veredlung und dem Baumschnitte zuerst in Betracht kommen.

Nach einer kurzen Übersicht der verschiedenen Sprossformen, welche bei dem Birnbaume vorkommen, geht der Ver-

fasser zur Besprechung der Wachsthumsweise von Langzweigen über, und zwar derjenigen Langzweige, auf welchen eine Verdoppelung des Triebes kenntlich ist. Diese Verdoppelung des Triebes kommt dadurch zu Stande, dass die etwa im Juli sich schliessende Gipfelknospe eines Langzweiges (wodurch der Frühlingstrieb am Zweige abgegränzt wird) sich nach einer kurzen Periode aufs Neue öffnet, und zu einem „Sommertriebe" heranwächst. Das Entstehen der Gipfelknospe ist nach Wiesner eine Folge der starken Transpiration; ihr nachheriges Öffnen wird durch einen, einer andauernden Trockenperiode folgenden Regen hervorgerufen. Es sind also nach Wiesner lediglich die äusseren Einwirkungen, welche den obgenannten Wachsthumsmodus der Zweige herbeiführen.

Da aber die Verdoppelung des Triebes auch dann zu Stande kommt, wenn die äusseren Einwirkungen constant bleiben, so folgert der Verfasser, dass die betreffende Erscheinung nicht in dem Wechsel äusserer, sondern in den inneren Wachsthumsbedingungen ihre Uhrsache hat. Im Jahre 1889 schlossen sich die Gipfelknospen und öffneten sich aufs Neue, während einer monatelang andauernden, ununterbrochenen Dürre.

Es ist dem Verfasser gelungen, Thatsachen zu entdecken, welche zur Erklärung dieser Erscheinung beitragen können. Indem er im Winter die Blättchen der Knospen zählte, fand er, dass ihre Zahl fast genau der Internodienzahl am Frühlingstriebe der aus ähnlichen Knospen hervorgewachsenen Sprosse glich. Bei einem genaueren Durchmustern verschiedener Sprossformen findet man viele Langzweige (sowohl Leit.- als auch Nebenleitzweige), auf welchen zwar der Frühlingstrieb vom Sommertriebe nicht scharf getrennt ist, welche aber an der entsprechenden Stelle eine Retardierung im Wachsthum erkennen lassen. An dieser Stelle sind die Internodien kürzer, die Blätter und die Seitenknospen kleiner, und wenn man die Zahl der Internodien von der Zweigbasis bis zu dieser Stelle nachzählt, so findet man, dass sie der Blättchenzahl in den Winterknospen entspricht. Wenn wir den Vegetationspunct eines wachsenden Langzweiges in dem Momente untersuchen,

wo wir, nach einer Analyse der Winterknospen urtheilend, glauben können, dass sich eben die letzten in der Winterknospe enthaltenen Blätter entwickeln, so finden wir sehr oft, dass der Vegetationspunct nur mit bis 2—3 Blättchen umgeben ist. Dann steht das Längenwachsthum des Sprosses still; die zuletzt gebildeten Blättchen gehen nach Abwerfen ihres noch winzigen Laminartheiles in Schuppen über, und unter dem Schutze dieser Schuppen bildet der Vegetationspunct eine grössere Anzahl von Blättchen. Wenn aber die inneren Wachsthumsbedingungen für den gegebenen Zweig günstig sind, so beginnt, bald nach der Bildung der Sprossanlage in der Gipfelknospe, die Streckung der Internodien dieses Sprosses. Die Verdoppelung des Triebes kommt also dann zu Stande, wenn die beiden Wachsthumsmomente: die Ausbildung der Blättchen in der Knospe und die Streckung der in dieser Knospe enthaltenen Internodien, von einander zeitlich getrennt sind. Wenn aber die Trennung dieser Wachsthumsmomente nicht scharf durchgeführt ist, wenn also während der Streckung der Internodien des Frühlingstriebes eine grössere Anzahl, etwa 6—8, von diesjährigen Blättchen aus dem Vegetationspuncte sich entwickelt, dann kommt die oben erwähnte Retardierung im Wachsthum des Zweiges zu Stande, welche sich in der Kleinheit von Blättern u. Seitenknospen und Kürze der Internodien an der betreffenden Stelle offenbart. — In Fällen, wo die Wachsthumsbedingungen des Zweiges sehr günstig sind, wo, während der Streckung der in der Winterknospe enthaltenen Internodien, sich eine bedeutende Anzahl diesjähriger Blättchen an dem Vegetationspuncte gebildet hat, — ist die Verdoppelung des Triebes vollkommen verwischt. Der letztere Wachsthumsmodus ist nur den Räuberzweigen und sehr starken Leitzweigen eigen. Diejenigen Langzweige, welche aus irgendwelchen Gründen in schlechteren Wachsthumsbedingungen sich finden, verbleiben beim Frühlingstriebe, d. h. bei der Streckung der bereits in der Winterknospe befindlichen Blättchen.

Als eine weitere Aufgabe in der vorliegenden Arbeit stellte sich der Verfasser die Erforschung der Gründe, welche den (allen unseren Baümen eigenthümlichen) Wachsthumsmodus bewirken, wonach die oberen Knospen sich in viel stärkere Sprosse entwickeln, als die unteren. Es stellte sich heraus, dass dieser Wachsthumsmodus eine nothwendige Folge des Baues sowohl der Zweige, als auch der Knospen ist, und zwar:

Die Zahl der Blättchen, besonders aber ihre Dimensionen sind in den oberen Knospen bedeutend grösser, als in den unteren.

Der Durchmesser der oberen Knospen ist bedeutend grösser, als der unteren. Das Verhältniss des Knospendurchmessers zum Durchmesser des Zweiges ist oben am Zweige kleiner, als unten.

Die Gefässbündel der oberen Knospen sind zahlreicher, ihre Ausdehnung am Umfange des Zweiges ist grösser, und sie gehen auch bedeutend tiefer herab, als die Gefässbündel der unteren Knospen. Während die ersteren im Gefässbündelringe des Zweiges durch etliche Internodien einen selbstständigen Verlauf haben, setzen sich die lezteren schon im einer Entfernung von circa 1 mm. unter der Blattnarbe an das mittlere der drei Gefässbündel des Blattspurstranges desjenigen Blattes, an, in dessen Achsel die betreffende Knospe steht.

Im Holze der Zweigbasis überwiegen die trachealen, am Gipfel des Zweiges die mit Reservestoffen gefüllten parenchymatischen Elemente. Da sind die Markstrahlen zahlreicher, das Holzparenchym weit stärker entwickelt, als an der Zweigbasis. Das Mark - u. Rindenparenchym ist auch (was von Sorauer zuerst erkannt worden ist) oben am Zweige stärker als unten entwickelt.

In Hinsicht also auf alle drei Factoren, welche die Entwickelung der Knospen beeinflüssen können, nähmlich auf die Energie der Anziehung der Nahrungsstoffe, auf die Menge der einer Knospe zur Disposition stehenden Reservestoffe, als auch auf die Transportwege für Wasser und Nahrungsstoffe, sind

die oberen Knospen, vor allen die Gipfelknospe, besser situirt, als die unteren.

Was die Energie der Anziehung für Wasser und Nahrungsstoffe betrifft, so wird diese in geradem Verhältnisse zur Masse der, in einer Knospe befindlichen, meristematischen Gewebe, stehen. Die oberen Knospen sind, wie wir es gesehen haben, in allen ihren Theilen grösser, als die unteren. Diesen Knospen stehen auch reichlichere Quellen der Reservestoffe zur Disposition, denn das Parenchymgewebe ist in ihrer Nähe stärker entwickelt als in der Nähe der organisch unteren Knospen. Endlich können auch die oberen Knospen die Nahrungsstoffe und das Wasser in einem volleren Masse ausnützen, weil die zur Leitung dieser Stoffe dienenden Organe, d. h. die Gefässbündel, bei ihnen besser entwickelt sind.

Im Frühlinge tritt zuerst in Vegetation die Gipfelknospe, dann nahe an ihr gelegenen Seitenknospen, dann weitere Seitenknospen, in der Reihenfolge von oben nach unten bis zu den Basalknospen. Hier wiederum ein ungemein wichtiger Schritt zum Vortheil der oberen Knospen, denn mit jedem Augenblicke wächst die Masse der Gewebe, in denen sich die Energie zur Anziehung der Nahrungsstoffe herausbildet. Dieser frühzeitige Eintritt in die Vegetation erklärt uns die so unverhältnissmässig stärkere Entwickelung der aus den oberen Knospen hervorgewachsenen Sprosse.

Alle diese Umstände, führen uns zum Schlusse, dass dieser Wachsthumsmodus der Zweige, kraft dessen sich aus oberen Knospen stärkere, aus unteren schwächere Sprosse entwikkeln, eine nothwendige Folge des Baues der Knospen u. der Sprosse ist; kein Wunder also, wenn sich die organisch oberen Knospen auch dann stärker entwickeln werden, wenn wir den Spross in einer umgekehrten Stellung aufhängen. Es ist vollkommen überflüssig zur Erklärung dieser Erscheinung, irgend welche Hypothesen aufzustellen.

Anders verhält sich die Sache, wenn wir die Frage aufwerfen: Wie kommt dieser Bau von Knospen und Sprossen zu Stande, welcher eine Grundlage des stärkeren Wachs-

thumes der, aus oberen Knospen entstandenen, Sprosse bildet? Warum wird die primäre Anordnung der Gewebe immer mächtiger in dem Masse, als sich der Spross streckt? Warum verdrängt das Holzparenchym die trachealen Elemente am Gipfel des Zweiges, und warum sind die oberen Knospen in allen ihren Theilen grösser als die unteren?

Da wir zur Beantwortung dieser Fragen keine positiven Anhaltspuncte haben, bleibt uns nichts Anderes übrig, als die Sachs'sche Hypothese von der Existenz der aufwärts strebenden sprossbildenden Substanz zur Hilfe zu ziehen.

LXXVI

J. Siemiradzki. „Fauna brunatnego jura w Popielanach. Część II. *(Faune de l'étage jurassique moyen de Popielany. II. Mollusques gastropodes, scaphopodes, bivalves, brachiopodes: Annélides).*

La liste ci-jointe est appelée à compléter notre connaissance des assises jurassiques de Popielany; elle apporte de nouveaux faits à l'appui des conclusions qui émanaient déjà de l'étude précédente sur les céphalopodes des mêmes couches. Dans cette localité, la faune qui embrasse les horizons depuis le *Parkinsonia Parkinsoni* jusqu'au *Cardioceras cordatum*, est intermédiaire entre le jura baltique et celui du bassin russe. On y trouve aussi des assises bathoniennes et bajociennes qui présentent des analogies remarquables avec le jura brun de Pologne, bien qu'il leur manque certains ammonites qui le caractérisent, tels que les *Macrocéphales* et les *Parkinsonies*. Dans les horizons inférieurs au bathonien, il n' y a, à Popielany, ni ammonites ni gastropodes; c'est au plus si on trouve des bivalves (*Pseudomonotis echinata*, *Avicula Münsteri*), associés à quelques *Myes*. A partir du bathonien, le *Rhynchonella varians* apparait de plus en plus nombreux, associé, pour la plupart, à des gastropodes, bivalves et céphalopodes. La liste des fossiles dressée par l'auteur est bien plus complète que celle du premier explorateur du jura lithuanien, feu prof. Grewingk,

dont l'auteur a pu, grâce à l'obligeance de M. le Prof. Lemberg à Dorpat, corriger certaines erreurs provenant de la définition d'espèces, traitée un peu trop largement. Cette liste[1]) comprend les fossiles suivants:

Gastropodes: 1. *Pleurotomaria granulata* Sow. 2. *Turbo Meyendorfi* d'Orb. 3. *T. Phillipsi* Morris & Lycett. 4. (?) *Trochus niortensis* d'Orb. 5. *Natica Crythea* d'Orb. 6. *Cerithium russiense* d'Orb. 7. *C. asperum* Rouiller. 8. *Alaria Cassiope* d'Orb. 9. (?) *Rostellaria bicarinata* Qu. 10. *Buccinum incertum* d'Orb. 11. *Bullinula striato-sulcata* Zittel.

Scaphopodes: 12. *Dentalium Parkinsoni* Qu.

Bivalves: 13. *Ostrea Marschii* Sow. 14. *Exogyra lingulata* Walth. 15. *E. auriformis* Goldf. 16. *Gryphaea dilatata* Sow. 17. *Placunopsis oblonga* Laube. 18. *P. jurensis* Roem. 19. *Lima duplicata* Sow. 20. *Pecten inaequicostatus* Phill. 21. *P. peregrinus* Morris & Lycett. 22. *P. demissus* Bean aff. 23. *Pseudomonotis echinata* Sow. 24. *Avicula Münsteri* Bronn. 25. *Posidonia opalina* Qu. 26. *P. ornati* Qu. 27. *Gervillia aviculoides* Sow. 28. *G. acuta* Sow. 29. *G. lata* Keyserling. 30. *Modiola imbricata* Sow. 31. *M. Lonsdalei* Morris & Lycett. 32. *M cuneata* Sow. 33. *Pinna mitis* Phill. 34. (?) *Cucullaea subdecussata* Goldf. 35. *Macrodon Rouilleri* Trautsch. 36. *M. hirsonense* Sow. 37. *M. saratofense* d'Orb. 38. *Nucula variabilis* Qu. 39. *N. rhombodes* Keyserling. 40) *N. Calliope* d'Orb. 41. *N. Caecilia* d'Orb. aff. 42. *Leda lacryma* Sow. 43. *Trigonia costata* Sow. 44. *T. similis* Agassiz. 45. *T. Bronni* Ag. 46. *T. clavellata* Ag. 47. *T. aspera* Lam. 48. *T. signata* Ag. 49. *Astarte depressa* Gf. 50. *A. striato-costata* Gf. 51. *A. ungulata* Morris & Lycett. 52. *A. elegans* Sow. 53. *Gouldia cordata* Trautschold. 54. *Lucina inaequalis* d'Orb. 55. *L. Fischeriana* d'Orb. 56. *Protocardium concinnum* L. v. Buch. 57. *P. striatulum* Phill. 58. *Unicardium depressum* Phill. 59. *Cardium cognatum* Phill. 60. *Isocardia cordata* Buckm. 61. *I. tenera* Sow.

[1]) La liste des Mollusques céphalopodes a été publiée antérieurement. Voyez ce Bulletin, Octobre 1889, Résumé LXVI.

62. *Saxicava dispar* Desl. 63. *Pholadomya Phillipsi* Morris & Lycett. 64. *Goniomya litterata* Sow. 65. *G. ornati* Qu. cf. 66. *G. trapezicosta* Pusch. 67. *Pleuromya Agassizi* Chapuis. 68. *P. polonica* Laube. 69. *P. recurva* Phill. 70. *P. striatula* Ag. 71. *P. Balinensis* Laube. 72. *Gresslya striatopunctata* Münstr. 73. *Cyprina jurensis* Goldf. 74. *C. Löweana* Morris & Lycett.

Brachiopodes: 75. *Rhynchonella varians* var. *popelanica* Pusch. 76. *Waldheimia Trautscholdi* Neum. 77. *Terebratula Lahuseni* sp. n.

Annélides: 78. *Serpula tetragona* Qu. 79. *S. gordialis* Schlth. 80. *S. lumbricalis* Qu.

Nakładem Akademii Umiejętności

pod redakcyją Sekretarza generalnego hr. Stanisława Tarnowskiego.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

6 Grudnia 1889.

ANZEIGER
DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU.

N. 10 — December 1889.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

N. 10 — Décembre 1889.

Sitzungsberichte

Philologische Classe

Sitzung vom 2 December 1889

Vorsitzender: Dr. K. Estreicher

Der Vorsitzende zeigt an, dass in der Gesammtsitzung der Akademie am 29 November 1889 Herr A. A. Kryński zum correspondierenden Mitglied gewählt wurde. Laut §. 18 des Statuts benöthigt die Wahl des Herrn Kryński, als auswärtigen Mitglieds, der Allerhöchsten Bestätigung.

Der Secretär überreicht die Abhandlung des Herrn G. Leitner: *Bau, Wesen und Bedeutung des cogenannten Agons in den aristophanischen Komödien.*[1])

Historisch-philosophische Classe

Sitzung vom 16 December 1889

Vorsitzender: Dr. F. Zoll

Der Vorsitzende zeigt an, dass in der Gesammtsitzung der Akademie am 29 November 1889 Herr Albert Sorel zum

1) S. Résumés LXXVII.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 2 décembre 1889

Présidence de M. Ch. Estreicher

Le Président annonce que M. A. A. Kryński a été élu membre correspondant de l'Académie, à la séance tenue le 29 novembre 1889. M. Kryński étant sujet russe, son élection attend d'après le §. 18 du Statut la confirmation de S. M. L'Empereur.

Le Secrétaire présente le mémoire de M. G. Lettner: *Sur l'agon dans les comédies d'Aristophane.* [1])

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 16 décembre 1889

Présidence de M. F. Zoll.

Le Président annonce que M. Albert Sorel a été élu membre titulaire, M. Anatole Lewicki membre correspondant

1) Voir aux Résumés LXXVII.

auswärtigen wirklichen Mitgliede, Herr Anatol Lewicki zum correspondierenden Mitgliede gewählt wurden. Es sind bereits im Sinne des §. 18 des Statuts die erforderlichen Schritte eingeleitet worden, um die Bestätigung der Wahl des Herrn A. Sorel Allerhöchstenorts zu erwirken

Der Secretär überreicht die letzten Publication der Classe: St. Smolka. »Najdawniejsze pomniki dziejopisarstwa rusko-litewskiego« *(Die ältesten Denkmäler der ruthenisch-littauischen Geschichtschreibung)* aus den Denkschriften. Bd. VIII, 4°, S. 1—56.[1])

Prof. Dr. B. Ulanowski überreicht eine vorläufige Mittheilung: *Ueber die Synode zu Łęczyca im Jahre 1487.*

Mathematisch-naturwissenschaftliche Classe

Sitzung vom 20 December 1889.

Vorsitzender: Prof. Dr. Teichmann

Der Vorsitzende theilt mit, dass die Herrn Prof. August Witkowski und Prof. Dr. Heinrich Kadyi in der Gesammtsitzung der Akademie am 29 November 1889 zu correspondierenden Mitgliedern dieser Classe gewählt wurden, und begrüsst den eben anwesenden Herrn Prof. Witkowski.

Der Secretär legt die Arbeit des H. Prof. Dr. Rehman über: *Das untere Flussgebiet des San*, vor.[2])

Prof. Witkowski erstattet den Bericht über die Arbeit des Herrn J. Zakrzewski betitelt: *Ueber die Ausdehnung einiger fester Körper in sehr tiefen Temperaturen.*[3])

Der Secretär verliest den Bericht des H. Prof. Dr. Radziszewski über die Arbeit des H. M. Seńkowski u. d. T. *Ueber Trimethylphenylmethan und seine Derivate.*[4])

1) Anzeiger Nr 10. Résumés LXV. 2) Siehe Résumés LXXVIII. 3) ib. LXXIX. 4) ib. LXXX.

de l'Académie, à la séance tenue le 29 novembre 1889. D'après le §. 18 du Statut, l'élection de M. A. Sorel, citoyen français, attend la confirmation de S. M. L'Empereur.

Le Secrétaire présente la dernière publication de la Classe:

St. Smolka: »Najdawniejsze pomniki dziejopisarstwa rusko-litewskiego.“ (*Analyse de la Chronique des Grands-Ducs de Lithuanie). Mémoires,* VIII. vol. in 4°, p. 1—56.[1])

M. B. Ulanowski donne lecture d'une communication préliminaire: *Sur le synode de Łęczyca en 1487.*

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 20 décembre 1889

Présidence de M. L. Teichmann

Le Président annonce que M. le Prof. Auguste Witkowski et M. le Prof. Henri Kadyi ont été élus membres correspondants de l'Académie, à la séance tenue le 29 novembre 1889, et présente M. Witkowski qui, en cette qualité, prend part à la séance de la Classe.

Le Secrétaire présente le mémoire de M. Rehman: *Le bassin du San inférieur.*[2])

M. Witkowski rend compte du travail de M. I. Zakrzewski: *Sur la dilatation de quelques solides à de basses températures.*[3])

Le Secrétaire donne lecture du rapport de M. Radziszewski sur le travail de M. M. Seńkowski: *Sur le triméthylphénylméthane et ses dérivés.*[4])

1) Résumés N. LXV. 2) Voir aux Résumés LXXVIII. 3) ibid. LXXIX. 4) ibid. LXXX.

Prof. Dr. Szajnocha macht eine vorläufige Mittheilung: *Ueber den Contact des Porphyrs mit dem Kohlenkalke in der Umgebung von Dubie bei Krzeszowice.* [1])

Herr Siemiradzki meint, dass das Gestein, welches Herr Prof. Dr. Szajnocha für einen verwitterten Porphyr hält, nichts anderes sei als eine kalkige Breccie, welche die kleinen Porphyrstücke verbindet und immer an den Contactstellen zu treffen ist. Prof. Dr. Szajnocha erwiedert darauf, dass die Contactproducte nicht immer Breccien sind, und dass eine oberflächliche Untersuchung des Gesteines über seine innere Structur nicht entscheidet.

Prof. Dr. Szajnocha macht eine vorlaüfige Mittheilung: *Ueber ein fossiles in einer Höhle bei Jaszczurówka gefundenes Elenthier-Skelett (Weibchen).* [2])

In der darauffolgenden vertraulichen Sitzung wurde beschlossen, die obgenannten Arbeiten der Herrn Zakrzewski und Seńkowski zu veröffentlichen.

1) Résumés LXXXI. 2) ib. LXXXII.

M. Szajnocha fait une communication préliminaire: *Sur le contact du porphyre avec le calcaire carbonifère dans les environs de Dubie.* [1])

M. Siemiradzki suppose que la roche considérée par M. Szajnocha comme étant du porphyre décomposé, n'est réelement qu'une brèche calcaire, réliant des parcelles de porphyre et accompagnant toujours les zones de contact. M. Szajnocha réplique que les produits de contact ne sont pas toujours des brèches, et que l'examen superficiel n'est pas décisif pour leur structure intérieure.

M. Szajnocha fait une communication préliminaire: *Sur l'élan fossile* (femelle) *trouvé dans une grotte près de Jaszczurówka.* [2])

La Classe se forme ensuite en comité secret et vote l'impression des mémoires de M. Zakrzewski et de M. Seńkowski.

1) Résumés LXXXI 2) ibid LXXXII.

Résumés

LXXVII

G. Lettner. „Ustrój, budowa i stanowisko tak zwanego agonu w Arystofanesowych komedyjach“ *(Bau, Wesen und Bedeutung des sogenannten Agons in den aristophanischen Komödien).*

Angeregt durch das 1885 bei B. G. Teubner zu Leipzig erschienene Werk Dr. Th. Zieliński's über „die Gliederung der altattischen Komödie“, unterwarf der Verfasser den von diesem Gelehrten passend mit dem Namen „Agon“ getauften, höchst charakteristischen Abschnitt aristophanischer Komödien einer eingehenden Untersuchung. Grossentheils gelangte er zu ganz anderen Ergebnissen. Bei der Unzulänglichkeit des vorhandenen kritischen Materials werden natürlich auch die übrigen Partien der Komödie, ja auch viele wichtige Einzelfragen, deren Lösung auf das eigentliche Thema strengen Bezug hat, einer eingehenden Prüfung unterzogen. Die hierdurch umfangreich gewordene Arbeit zerfällt in zwei Haupttheile: der erste, vorbereitende Theil handelt von den, den Agon umgebenden Chorpartien, der zweite hat vor Allem den Agon selbst zum Gegenstande. Im folgenden wird die Sondertheilung ausser Acht gelassen und nur das Allerwichtigste angedeutet.

Die der aristophanischen Komödie eigenthümlihe epirrhematische Gliederung, — deren Hauptsitz in den drei Grund-

pfeilern dieser Komödie: der ersten Chorpartie, dem Agon und der Parabase, — die etwa mit Ausnahme beider letzten Stücke durchgehende Verwendung von Halbchören mit je 12 Choreuten, der Uebergang epirrhematischer Composition in die epeisodische nach der Hauptparabase, natürlich unter Ausschluss etwaigen zweiten Agons und der Nebenparabase, — die ursprüngliche Aufgabe der Parabase, den Epilog altattischer Komödien zu bilden, werden mit Zieliński als unbestreitbare Thatsachen erkannt und zur Grundlage der Arbeit genommen. Bei alledem erscheint aber der Agon als relativ jüngeres Produkt, auf dessen Beschaffenheit die Parabase und die erste Chorpartie, welcher ihrer allzu verschiedentlichen Natur halber der Name „Parodos" entschieden abzusprechen ist, massgebenden Einfluss ausgeübt hatten.

Vor allem Anderen wird der ausserordentlichen, übrigens merkwürdig modifizierten Einflussnahme der vollständigen Parabase auf die Gestaltung des Schauspieleragons Rechnung getragen. Sie erscheinen sogar inhaltlich mit einander verwandt. S. 31 hat Zieliński insofern Recht, dass dem Agon in der That der Begriff Streit nicht immer zukommt; er brauchte jedoch damit nur den Ausdruck „Kampf" zu vertauschen, um zur richtigen Auffassung des eigentlichen Wesens dieses Gebildes zu gelangen. Denn der Agon der Schauspieler ist jedenfalls ein mit Worten geführter Kampf, wobei stets auf einen Umsturz oder eine Umwandlung der bestehenden Ordnung hingearbeitet wird. So ist in gewissem Sinne auch die Parabase ein Kampf zu nennen. Stets hat der Chor, haben insbesondere die Führer der beiden Halbchöre etwas durchzufechten, das heisst, entweder zu verfechten, oder zu bekämpfen. Ein interessantes Mittelding zwischen beiden Gebilden ist die Doppelsyzygie in der Lysistrate (v. 614—705), in deren Epirrhemen die Führer des männlichen und des weiblichen Halbchores gegen einander losziehen.

Den Hauptschlüssel zu seiner Erklärung der inneren Gestaltung von Schauspieleragonen fand der Verfasser in der Parabase, welche er deshalb besonderes sorgfältig in allen ihren

Gestalten und Abarten durchmustert. Wenn der Agon mit der parabatischen Syzygie dieselbe Aufeinanderfolge von Ode, Epirrhema, Antode, Antepirrhema gemein hat, so unterscheidet er sich hinwiederum von derselben dadurch, dass seinen vorwiegend anapästischen Katakaleusmoi, Epirrhemen und Pnigen augenscheinlich die ἁπλᾶ der ersten Hälfte einer vollständigen Parabase zum Vorbilde gedient hatten. Eine sehr chakteristische Eigenschaft ist hier nämlich auch die beiderseits unbestimmte Verszahl, welche von den je 16 oder je 20 trochäischen Tetrametern der parabatischen Epirrhemen so auffallend absticht. Des Verfassers Auseinandersetzung bestätigt die bisher mehr vermuthungsweise ausgesprochene, auch von Zieliński getheilte Ansicht, dass die parabatischen Anapäste mit Flötenbegleitung, aber unter Stillstand des ganzen Chores recitiert wurden. Nun wird dieser Stillstand des Chors im direkten Gegensatz zu Zieliński auch auf alle agonischen Epirrhemen und Pnige ausgedehnt.

Wie es bereits erwähnt wurde, kommt in dieser Hinsicht auch die erste Chorpartie in Betracht. Sind allen Oden und Epirrhemen parabatischer Syzygien bei ihrer strengen Responsion orchestische Bewegungen der Halbchöre zu Grunde zu legen, so kehren dergleichen Chorevolutionen auch in Anfangsversen der ersten Chorpartie wieder. Von den Wolken und den Vögeln ist abzusehen, weil dort kein geordneter Einmarsch erfolgt. Nicht selten bestehen jene Anfangsverse aus lauter Tetrametern, welche dann in zwei antitrophische Hälften von je 8 oder je 5, je 4 Versen zerfallen, worauf bisweilen noch je 3 Verse folgen. Hat aber der Chor bereits seine gewöhnlichen Plätze eingenommen, so erhält der übrige tetrametrische Theil der ersten Chorpartie einen entschieden dialogischen Charakter. Allenfallsiges, durch den Inhalt des Dialogs bedingtes Vor- und Rückwärtsschreiten der dem agierenden Koryphaios beistehenden Choreutenschar trägt deutliche Anzeichen eigentlicher dramatischer Handlung, welcher in der Regel eine symmetrische Gliederung von Versen zuwiderläuft.

Zwar spricht Zieliński sämmtlichen epirrhematischen Tetrametern, welcher Art sie sonst auch sein mögen, recht kategorisch gleichzeitige Chorevolutionen zu. Wie bekannt, bringt er mit denselben seine Perikopentheorie in Verbindung, welche darin besteht, dass die Verszahl widerspenstiger Epirrhemen zu 16 Tetrametern oder dem Vielfachen davon zugestutzt oder mittels Pausen verlängert wird. Was von der ganzen Theorie zu halten ist, welcher beispielsweise in den Agonen auf 18 Epirrhemen nur drei ohne künstliche Nachhilfe entsprechen, hat zum Theil schon die treffliche Zacher'sche Recension gezeigt, welcher der Verfasser in dieser, wie in mancher anderen Hinsicht vollständigt beipflichtet.

Die Antode des Lysistrateagons und das Scholion zu Wolk. 1352, welche Zieliński als hauptsächlichste Beweise seiner agonichen Chorevolutionen anführt, erscheinen, genauer betrachtet, als hinfällige Stützen. Bezüglich besagter Stelle aus der Lysistrate wird bemerkt, dass erstens die angedeutete Bereitwilligkeit, tanzend beizustehen, wohl nicht identisch ist mit der Ankündigung einer wirklich nachfolgenden That. Zweitens kann sich dieselbe desto eher auf die während der Antode stattfindenden Chorbewegungen beschränkt haben, als die singenden Weiber bereits vollauf zu schaffen gehabt hatten, um die Choreuten und die anstürmenden Söldlinge sich vom Leibe zu halten. Eher giebt das Scholion zu Bedenken Anlass: dennoch thut es der Verfasser durch eine genaue Durchmusterung aller grösseren Tetrameterpartien, die bei Aristophanes vorkommen, dar, obiges Scholion sei fast auf gleiche Linie mit der ersten besten Bemerkung zu stellen, wo unzweideutig die gangbare Maxime durchblickt: „Kann man nicht herauslegen, so lege man hinein". In der That liegen unter sämmtlichen Tetrametern den vom Scholion gar nicht erwähnten trochäischen Tetrametern die Chortänze am allergewöhnlichsten, den anapästischen dagegen auch nur der Chormarsch am seltensten zu Grunde.

Dass den agonischen Epirrhemen durchaus keine gleichzeitigen Chorevolutionen zuerkannt werden dürfen, beweist der

Verfasser ferner durch entsprechende Verwendung von Bemerkungen, welche Zieliński selbst an die Hand giebt. S. 117 wird von Zieliński der aristophanische Chor als der Agonothet, der Rhabduch erkannt, welcher im Katakeleusmos den Streit zu eröffnen, in der Sphragis den Spruch zu fällen und den Sieger zu verkünden hat. Aus dem vom Verfasser zusammengestellten Inhalte aller agonischen Oden und Antoden und des auf den Agon unmittelbar folgenden Chorgesangs blickt aber eben stets auch eine grosse Spannung in den Gemüthern der Choreuten durch. Handelt es sich doch dabei in der Regel um das künftige Gedeihen und um ausgiebigere Einflussnahme im öffentlichen Leben derjenigen Wesen, welche der komische Chor in dem jeweiligen Stücke vertritt. Selbst in den Wolken und den Fröschen, wo der Chor eine mehr unabhängige Stellung behauptet, bekundet er mittels seiner Gesänge eine genaue und gespannte Beobachtung des ganzen Verlaufs eines agonischen Dialogs.

Eine andere sehr charakteristische Erscheinung findet in den agonischen Epirrhemen selbst statt. Nicht weniger als sechs derselben bestehen aus jambischen Tetrametern. Nun wurde von Zieliński S. 295—98 die sehr wichtige Thatsache ermittelt, dass oberwähnte Tetrameter ausschliesslich sogenannte dialogische Tetrameter seien, die sich durch ihren viel freieren und wechselvolleren Bau wesentlich von den chorisch-epischen und lyrischen Jamben abheben. Sie liefern einen sprechenden Beweis mehr für den gleichzeitigen Stillstand des komischen Chors. Man bedenke nur, dass eben wegen der Chorevolutionen, welche die jambischen Tetrameter der ersten Chorpartie begleiten, die letzteren immer den strengeren chorisch-epischen Bau aufweisen. Wenn in den agonischen Epirrhemen der Chor, resp. einer seiner Führer, nie mitspricht, nicht einmal Äusserungen fallen lässt, die ihm sonst als einem Agonotheten zukämen, so ist dies der zuwartenden Haltung des Chores überhaupt zuzuschreiben. Dasselbe finden wir in den meisten derartigen Syzygien, deren Epirrhemen aus jambischen Trimetern bestehen, wo es gewiss

Niemandem beifallen wird, dem Chore irgend welche gleichzeitige Marsch- oder Tanzbewegungen zuzumuthen.

Einer genaueren Untersuchung unterwarf der Verfasser das Verhältnis, welches zwischen dem Prologe, der ersten Chorpartie, dem Proagon, schliesslich der Parabase einerseits, dem Agon und der damit unmittelbar verknüpften scenischen Partie anderseits auch betreffs ihres Inhaltes obwaltet: der ganze dem Agon vorhergehende Theil der Komödie bereitet auf ihn kunstgerecht vor. Ist er selber zu Ende, so erweisen sich die folgenden Schauspielerscenen, so wechselvoll und umfangreich sie sein mögen, als seine natürlichen Folgen. Wo ein zweiter Agon erscheint, wie in den Richtern und den Wolken, dort lässt sich eine Art zweiten Prologs inmitten des Stückes unterscheiden. Auch sonst ist bisweilen, beispielweise in den Fröschen, wo der Agon ausnahmsweise nach der Parabase zu stehen kommt, ein zweiter, ja anderswo auch ein dritter Prolog zu ermitteln, der einem neuen, grösseren Haupttheil der Komödie vorausgeschickt wird.

Wie weit vom Beginn des Stückes der Schauspieleragon eintritt, hängt davon ab, wo der eigentliche Angelpunkt der auf denselben direct hinleitenden dramatischen Handlung vom Dichter eingeflochten wurde. Dies ist z. B. in den Fröschen erst dort der Fall, wo Aiakos den dionysischen Famulus von dem zwischen beiden Tragikern sich entspinnenden Kampfe in Kenntnis setzt; hier also erst nach der Parabase.

Aus der genauen Beobachtung, wie des aristophanischen Chores Antheil in Verlauf der dramatischen Handlung einem charakteristischen Wechsel unterliegt, ergiebt sich ein weiterer interessanter Aufschluss über die verschiedene Natur der Haupttheile der Stücke selbst. So treten die Halbchorführer mit ihrer helfenden Schar in der ersten Chorpartie gleichsam noch als Schauspieler auf. Sie stürmem hier gegen die ihnen zuwiderhandelnden Schauspieler los, bedrohen sie mit dem Tode, greifen sie gar noch thatsächlich an, ziehen dann in der Regel den Kürzern, treten zurück und lassen ihren Partner, einen Schauspieler, ihren Theil weiter ausfechten, oder sie lassen sich

von der handelnden Person aus ihrer überschwenglichen Freude endlich zur Ruhe vermögen. Sie nehmen aber trotzdem in dem nun folgenden Agon immer noch den lebhaftesten Antheil, ja als Agonotheten einen im gewissen Sinne dominierenden Standpunkt wahr.

Mit der Hauptparabase, wo der Chor einen viel allgemeineren Gesichtspunkt ins Auge fasst und alles nach des Dichters Herzenslust kundgiebt, was ihm gerade sein Gemüth froh oder trübe stimmt, wird dieser Chor für die ganze übrige Hälfte des Stückes, nach Art der Tragödie, ein verhältnismässig neutraler und kühler Beobachter. Es wird unter solchen Umständen recht wohl begreiflich, warum der Dichter die epirrhematische Compositionsweise aufgiebt. Für den auf die Hauptparabase folgenden, noch so umfangreichen Schlusstheil der Komödie befleissigt er sich alsdann jedenfalls mit Ausnahme der Nebenparabase und eines zweiten Agons, nach dem Vorgange der Tragödie der epeisodischen Composition. Eben weil das Eingreifen des Chores in die dramatische Handlung hier einem mehr beschaulichen Wesen Platz macht, wird die epirrhematische Gliederung unstatthaft, indem durch Schauspielerdialoge getrennte Oden und Antoden als naturgemäss öftere Unterbrechungen derselben Dialoge eine energischere Haltung und Theilnahme des Chores voraussetzen. Ganz unnöthig erscheint es also, in diesem Falle mit Zieliński etwa den verschiedenen Einfluss ionischer und dorischer Komödie zu erblicken.

Bezüglich der Schauspieleragons selber giebt der Verfasser zwar dem Herrn Zieliński darin Recht, dieser Agon sei in der aristophanischen Komödie nicht nur die bei weitem wichtigste, die eigentliche Katastrophe in der dramatischen Handlung herbeiführende, sondern sogar die vom Dichter mit der grösten Vorliebe behandelte Partie. Dennoch hält er es für ein gar zu gewagtes und nicht gerechtfertiges Unternehmen, den Agon auch denjenigen aristophanischen Komödien anzusinnen, die ihn in ihrer gegenwärtigen Gestalt nicht enthalten. Wie die Thesmophoriazusen keine Parodos, Lysistrata, Ekklesiazusen und

Plutos keine eigentliche Parabase enthalten, so ist es sehr leicht zu begreifen, dass ein so frei und verschiedentlich schaffendes, erfindungsreiches Genie, wie Aristophanes, bisweilen selbst des Agons entbehren zu können glaubte. Es wird der Nachweis geliefert, dass in den Acharnern vielmehr dem in Trimetern gehaltenen Vortrage des Dikaiopolis über die Ursache des Krieges (v. 496—556), im Frieden dem in trochäische Tetrameter gefassten Abschnitte verwandten Inhalts (v. 603—650, wobei 582—600 als Ode, 601—602 Katabeleusmos, 651—56 als πνῖγος, als zu einem Ganzen gehörig hinzuzunehmen sind) die Aufgabe zufällt, den Schauspieleragon in einer freilich minder befriedigenden Weise zu vertreten. In den Thesmophoriazusen hindert der höchstens einem Proagon vergleichbare Inhalt der Tetrameterpartie: v. 533—570, dieselbe einem in der Phantasie etwa zu vervollständigenden Schauspieleragon zuzuschanzen.

Der enge Rahmen einer Anzeige verbietet in gleicher Weise andere Resultate der Abhandlung zu erörtern; deshalb werden sie nunmehr nur ganz kurz erwähnt. Ein beträchtlicher Theil der Abhandlung richtet sich gegen Zieliński's Ansicht über die Vortragsweise aristophanischer Komödien, die der Verfasser überhaupt als zu hoch gegriffen erklärt. Sich an Bernhardy (Grundriss d. gr. Litt. 2. Aufl., II Bd., S. 216—217) anlehnend, der wegen der nothwendigen Vernehmbarkeit tragischer Oden denselben höchstens das Recitativ zumuthet, thut es der Verfasser ebenfalls der Verständlichkeit halber mit allen aristophanischen Chorpartien. Sind dieselben auch an sich leicht fassbar, so erschwert doch der gleichzeitige Vortrag durch 12 menschliche Kehlen das deutliche Vernehmen des mit geflügelten Witz und in rascherem Tempo kundzugebenden Textes. Wesentlich unterstützt wird die Beweisführung durch Aristot. Problem. XIX, 6, wo den tragischen Chorpartien sogar die Parakataloge zuerkannt wird. In weiterer Consequenz findet der Verfasser nur in den Monodien einen freieren Gesang und spricht allen aristophanischen Tetrameterpartien als durchaus an die Prosa streifenden Erzeugnissen ausschliesslich die Parakataloge zu. Diese wird gegen Zieliński, und mit Christ als

melodramatischer Vortrag, die Kataloge als eine φιλὴ λέξις nachgewiesen.

Der Flötenbegleitung spricht der Verfasser nur in den parabatischen Epirrhemen, und manchen anderen 6, 18 oder 4 Verse enthaltenden Tetrameterpartien je vier Verse umfassende Melodien, dagegen in allen dialogischen Tetrameterpartien je nach Bedürfnis der Dialogsstellen mehr oder weniger Verse zählende Melodien zu. Es wird dargelegt, wie die Flöte besonders deshalb das hier geeignetste Instrument ist, weil sie mit der grössten Leichtigkeit die verschiedensten Melodien hervorzubringen im Stande ist und damit den unerlässlichen, an die wandelbare Natur des tetrametrischen Dialogs angepassten Wechsel hervorbringt.

Schliesslich muss noch einmal des komischen, bekanntlich zu 24 Personen geschätzten Chores gedacht werden. Die epirrhematische Gliederung der aristophanischen Komödie und der damit verknüpfte Gebrauch von je 12 Choreuten zählenden Halbchören wird mit der lebhafteren Orchestik der Komödie in Verbindung gebracht. Für die Tragödie konnten im Ganzen 12 Choreuten ausreichen, anders war es mit der Komödie der Fall. Aristophanes selbst dient zum Nachweise, das die Singenden zugleich tanzten, deshalb zum Athemschöpfen grössere Pausen erheischten. Je grösser die Rolle war, welche die Orchestik in der Komödie ursprünglich gespielt hatte, desto weniger möglich war es, durch das ganze Stück hindurch mit 12 Choreuten auszukommen. Diese Anzahl gleichzeitig thätiger Choreuten war des gehörigen und gewohnten Effectes halber unerlässlich, also musste sie schon aus physischen Gründen für das ganze Stück verdoppelt werden. Wurde aber einmal der Gebrauch solcher Halbchöre habituelles Kennzeichen der Komödie, so blieb er noch lange bestehen, nachdem auch die immer grösser gewordenen Pausen in der Chorthätigkeit viel von ihrer einstigen Nothwendigkeit und Bedeutung genommen haben.

LXXVIII

A. Rehman: „Dolne dorzecze Sanu“ (*Das untere Flussgebiet des San*).

In der Einleitung bespricht der Verfasser die Aufgabe der Erdbeschreibung, und nimmt sich vor in der vorliegenden Abhandlung die Plastik und den geologischen Bau der Weichselniederung in Mittel-Galizien darzustellen, und dann eine Erklärung über die Entstehung dieser Niederung im Zusammenhange mit den angrenzenden Gebieten, und zwar mit dem „schlesisch-polnischen“ und dem Lubliner Hochlande im Norden, mit dem Lemberg-Tomaszower Landrücken im Osten, mit den Karpathen und dem Lemberg-Chyrower Landrücken im Süden, zu geben.

Der Verfasser beschreibt zuerst die Gestalt und den geologischen Bau dieser Ränder der Weichselniederung und geht dann zur Beschreibung der letzteren über. Er unterscheidet die eigentlichen, unmittelbar den Flüssen anliegenden Niederungen, und die hügeligen Anhöhen bei Rzeszów und Cieszanów. Nach einer detaillirten Beschreibung dieser Anhöhen weist der Verfasser auf den morphologischen Zusammenhang der Anhöhe bei Rzeszów mit den Karpathen, und der Anhöhe bei Cieszanów mit den Lemberg-Tomaszower und Lemberg-Chyrower Landrücken, hin; stellt schliesslich die Einzelnheiten des Terrains als Folgen von Denudation und Erosion dar. — Der geologische Bau jener Anhöhen ist nach den Resultaten der unlängst beendigten Detailaufnahme seitens der kk. geologischen Reichsanstalt (durch die HH. Geologen Tietze und Hilber) angegeben und durch die eigenen Beobachtungen des Verfassers über die Menge und Vertheilung der erratischen Blöcke, sowie über die Zugehörigkeit des unterliegenden Thonschiefer zu der tertiären Formation ergänzt.

Bei der Beschreibung der eigentlichen Niederungen unterscheidet der Verfasser die Uferebenen von dem übrigen unebenen Terrain, welches von den Anhöhen nur darin differirt.

dass es ausschliesslich aus Sand, hie und da mit diluvialem Schotter gemischt, besteht.

Die Uferebenen betrachtet d. V. als ein Werk der dortigen Flüsse; schildert detaillirt die Wirkung derselben bei hohem und niedrigem Wasserstande, weist die Veränderungen nach, welche im Laufe der dortigen Flüsse eingetreten sind; beweist, dass der Sanfluss continuirlich nach Osten vorrückt, dass die Vertiefung zwischen Wojsław und Gorzyce dem alten Flussbette der Wisłoka entspricht, und dass endlich die Niederung hinter dem San, die er „Cieszanower Terrasse" nennt, durch den Fluss Tanew gebildet wurde.

Der Verfasser beschreibt in Weiterem den Höhenzug am rechten Weichselufer zwischen Baranów und Nadbrzezie und weist seine Sonderstellung von den übrigen Formationen der Niederung nach, wobei er sich auf das Vorkommen von tertiären Versteinerungen in den Sand und Thonlagern stützt, die diese Anhöhen bilden.

Die Abhandlung schliesst mit einem allgemeinen Überblick der geologischen Entwickelung des betrachteten Theiles der Weichselniederung vorwiegend in der Diluvialzeitperiode, wobei der Verfasser auf die Resultate der geologischen Factoren, welche sich in der Gestaltung und Umbildung des Terrains kundgeben, hinweist. Auf dieser Grundlage betrachtet er die ganze Weichselniederung in Galizien als eine tektonische Senkung, welcher er den Namen der „*Krakauer-Sandomirer Senkung*", beilegt. — Was die geographische Bedeutung der Eisperiode betrifft, so kommt der Verfasser zu der Überzeugung, dass das betrachtete Gebiet bereits schon vor dem Eintritte dieser Periode in Hauptumrissen die heutige Gestalt besessen hat, und dass der nördliche Gletscher nur die Unebenheiten ausgeglichen, keineswegs aber jene, ihm eigene, Terrainformen, welche man z. B. im baltischen Seegebiete beobachten kann, geschaffen hat.

LXXIX

Ig. Zakrzewski. Współczynnik rozszerzalności ciał stałych w nizkich temperaturach. *(Sur la dilatation de quelques solides à de basses températures).*

L'auteur cherche à fixer le coefficient de dilatation du fer, du cuivre et du verre, dans les limites de température: + 100° et — 103° C. Pour déterminer la variation dans la longueur des tiges examinées, il s'est servi de microscopes fixes, munis de micromètres oculaires. Dans chaque expérience on mesurait la différence en longueur (contraction ou dilatation) que présentait la tige examinée à divers dégrés de température, en prenant pour point de départ la température ambiante (20 — 25° C.) La température s'élevait ensuite à + 100° (par l'action des vapeurs d'eau bouillante) et descendait à 0° (glace fondante) à — 78·4° (mixture réfrigérante de l'acide carbonique solide et d'éther) et à — 103,5° (éthylène liquide, bouillant sous la pression atmosphérique). Selon la nature du corps employé comme calorifique ou réfrigérant, on se servait de thermostats de con, structions différentes.

Le résultat de nombreuses déterminations est résumé dans le tableau suivant:

Températures	$\alpha \times 10^8$		
	Verre	Fer	Cuivre
+ 25, + 100	898	1252	1753
+ 25, 0	874	1232	1699
+ 25, — 78	784	1110	1626
+ 25, — 103	753	1092	1605
$10^8 (\alpha_{+25,+100} \quad \alpha_{+25,-103})$	145	160	148

On voit que le coefficient moyen de dilatation de ces corps décroit en même temps que s'abaisse l'une des températures limites. Il est à remarquer aussi, que le décroissement total du coefficient est presque égal pour les trois solides examinés, bien que sa valeur numérique soit très différente.

La variation du coefficient devient encore plus prononcée, quand on calcule sa valeur dans des limites de température plus étroites + 100 et + 25; + 25 et 0°; 0° et — 78° et — 103°. Ces valeurs sont données dans le tableau ci-dessous:

Températures	$\alpha \times 10^6$		
	Verre	Fer	Cuivre
+ 100, + 25	898	1252	1753
+ 25, 0	874	1232	1699
+ 0, — 78	756	1070	1602
— 78, — 103	624	1020	1516

On remarquera que le coefficient de dilatation du fer éprouve entre 0° et — 78° une diminution subite, semblable à celle, que M. Le Chatelier a constaté pour le même corps entre + 650 et + 750°.

Le coefficient de dilatation du cuivre subit une variation analogue, mais bien moins prononcée.

LXXX

M. Seńkowski O trójmetylofenilometanie i jego pochodnych. (*Ueber Trimethylphenylmethan und seine Derivate*).

Der Verfasser beschreibt die Darstellungsweise des Trimethylphenylmethans und seiner im Benzolkern substituierten Derivate. Er erhielt zwei Nitroverbindungen, nämlich: ortho, als eine gelbe bei 247·4—248·4° siedende Flüssigkeit, und para, als einen gelben, bei 30° schmelzenden und bei 274·6—275° siedenden Körper. Durch Reduction der Nitroverbindungen erhielt er die entsprechenden Amine und zwar: ortho, sp. Gew. 0·9769 bei 15°, Sdp. 233—235°, und para, sp. Gew. 0·9225, Sdp. 239·4—240·4° Der Verfasser beschreibt auch Salze und Acetylderivate beider Körper. Mit Schwefelsäure bildet Trimethylphenylmethan nur eine Sulphonsäure, die der Parareihe angehört. Es ist eine weisse krystallinische Masse, die bei 62—63° schmilzt, begierig die atmosphärische Feuchtigkeit anzieht und im Wasser schwer lösliche Salze bildet. Sulphonsau-

res-Kalium mit Aetzkali geschmolzen bildet ein bei 98·5° schmelzendes und bei 238—239° siedendes Phenol. Durch Einwirkung von Methyl und Aethyljodid auf das Kalisalz desselben erhielt der Verfasser die entsprechenden Ester, von denen der Methylester ein sp. Gew. 0·9439 hat und bei 221·4—222·4° siedet, der Aethylester bei 233—233·6° siedet und sp. Gew. 0·9331 besitzt. Bei der Synthese des Trimethylphenylmethans nach der Methode von Friedel und Crafts entstehen noch als Nebenproducte: das tertiäre Dibuthylbenzol welches bei 78° schmilzt, bei 235—235·5° siedet, und das tertiäre Tributhylbenzol dessen Schmelzpunct bei 128° und Siedepunkt bei 291—292° liegt.

LXXXI

Wł. Szajnocha. „O zetknięciu się porfiru z wapieniem węglowym koło Dubia.“ *(Ueber den Contact des Porphyrs mit dem Kohlenkalke oberhalb Dubie bei Krzeszowice im Krakauer Gebiete).*

Im verflossenen Sommer besuchte der Verfasser einen durch Herrn Berginspector Fr. Bartonec neuentdeckten Punkt des Auftretens des Porphyrs oberhalb der Ortschaft Dubie knapp an der russisch-galizischen Grenze, und es konnte dabei constatirt werden, dass der dort gangartig die Schichten des Kohlenkalkes durchsetzende Porphyr, trotz seiner sehr weit vorgeschrittenen Zersetzung, der bekannten Porphyrvarietät von Zalas und Miękinia am nächsten steht und dass der Kohlenkalk längs der Contactlinie vollkommen verändert und krystallinisch geworden ist. Die Contacterscheinungen lassen sich an dem ursprünglich dunklen, dichten, stellenweise noch Fossilien wie Stielglieder von Poteriocrinus crassus Mill. enthaltenden Kohlenkalke sehr gut beobachten, und in Dünnschliffen tritt die marmorartige, krystalline Structur des veränderten und weiss und zuckerartig gewordenen Kalksteins deutlich hervor. Contactmineralien konnten bisher nicht entdeckt werden, und der Mangel derselben steht wahrscheinlich im Zu-

sammenhange mit der nicht genug weitgreifenden Wirkung des Porphyrs, welche, soweit an dem kaum einige zehn Meter grossen Aufschlusse beobachtet werden kann, sich nur auf die Tiefe von 1 bis 2 Meter erstreckte.

Der Porphyr erscheint äusserst zersetzt und verändert, und es lassen sich zwei Varietäten oder Zersetzungsstadien unterscheiden, eine von hellbrauner Farbe mit vollständig kaolinisierten Feldspäthen und noch deutlichen Biotitblättchen, die andere roth und grünlich gefleckt, von breccienartigem Aussehen, mit in Dünnschliffen deutlich sichtbaren Quarzkörnern, jedoch ohne Biotit. Beide Varietäten, besonders aber die zweite, enthalten sehr viel infiltrierten Kalkspath, welcher stellenweise die ursprüngliche Porphyrmasse vollständig verdrängt. Die Constatirung der Contacterscheinungen am Kohlenkalke giebt einen neuen Beweis für das postcarbone Alter dieser Porphyrergüsse und steht in Analogie zu der im J. 1877 von Dr. St. Olszewski bei Miękinia gemachten Beobachtung der Contactwirkung des dortigen Porphyrs an den Schichten der productiven Kohlenformation.

LXXXII

Wł. Szajnocha. „O łosiu kopalnym z jaskini pod Jaszczurówką." *(Ueber ein fossiles Elenskelett aus der Höhle bei Jaszczurówka in der Tatra).*

Das geologische Universitätsinstitut erhielt vor einer Woche vom Herrn Gutsbesitzer Adam R. v. Uznański eine Sendung fossiler Knochen, welche in der Nähe der bekannten Therme Jaszczurówka, bei Zakopane im Tatragebirge, am Eingange einer vom Herrn Uznański neuentdeckten Höhle, in der Tiefe von circa anderthalb Meter ausgegraben wurden. Schon bei einer oberflächlichen Betrachtung dieser sehr gut erhaltenen Knochenreste von bedeutenden Dimensionen musste auf die Zugehörigkeit derselben zu einem weiblichen Elenthier geschlossen werden und, bei einem genauen Vergleiche eines im zootomischen Universitätsmuseum befindlichen weiblichen Skelettes des recenten Elens, konnte

eine vollständige Identität, mit nur geringen Unterschieden im Ausmasse einzelner Extremitätentheile zu Gunsten des fossilen Exemplars, festgestellt werden. Nachdem nur wenige Knochen fehlen, welche möglicherweise später gefunden werden dürften, wird dieses — so weit bekannt — das erste vollständige fossile Skelett einer Elenkuh montirt und aufgestellt werden können. In Polen wurden bisher fossile Reste dieses gegenwärtig nur in wenigen Bezirken Lithauens und Ostpreussens gehegten Edelwildes sowohl im diluvialen Löss und in den Torfmooren an vielen Punkten, wie auch in den Höhlen von Ojców (vom Prof. Römer und Gf. Zawisza) und den von Mników bei Krakau (v. G. Ossowski) gefunden.

Der neue Fund von Jaszczurówka im Tatragebirge in der Höhe von circa 1000 Meter ü. d. M. erweitert die bisherigen Kenntnisse von der geographischen und hypsometrischen Verbreitung des Elens in der Höhlenperiode, welches man in der Regel, wie z. B. J. Fr. Brandt in seinen „Beiträgen zur Naturgeschichte des Elens“ als nur in den morastigen und niederen Waldbezirken lebend betrachtete.

Eine detaillirte Beschreibung dieses Fundes mit der Angabe der Masse einzelner Skeletttheile wird bald nachfolgen

Nakładem Akademii Umiejętności

pod redakcyją Sekretarza generalnego hr. Stanisława Tarnowskiego.

Kraków — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

10 Stycznia 1890.

BULLETIN INTERNATIONAL

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

DE CRACOVIE

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

COMPTES RENDUS

DES

SÉANCES DE L'ANNÉE 1890.

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1891

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcją Sekretarza generalnego hr. Stanisława Tarnowskiego.
Kraków, 1901. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

Table des matières.

Classe de philologie. Classe d'histoire et de philosophie.

A. Kalina. Contributions à l'histoire de la langue bulgare . . 5

Bibliothèque des auteurs polonais du XVI. et XVII. siècle — VI—VII livraisons — 4. VIII livr. 38
L. Ćwikliński. La peste d' Athènes d'après le texte de Thucidide, II, 47, 2—54. 40
S. Windakiewicz. Poésie lyrique de Sarbiewski, étude littéraire . 72
L. Birkenmajer. Sur un fragment d'astronomie ancienne, conservé par Tacite, et son importance pour l'histoire de cette science . 100
Archives de l'histoire littéraire — VI. volume 107
M. Zdziechowski. Sur les critiques de Byron 124
E. Porębowicz. Notice relative à la bibliographie espagnole . . 129
J. Pelczar. Sur la vie et les poésies de Nicolas Hussovianus . . 148
S. Witkowski. De la rélation qui existe entre le poëme de J. Kochanowski, intitulé: »Szachy« (Les échecs) et celui de Vida „Scacchia ludus“ 181
J. Karłowicz. Sur un manuscrit des „Silvae“ de A. Fricius Modrzewski, conservé dans la Bibliothèque de l'Université de Leyde 183
S. Windakiewicz. Sur les manuscrits contenant les poésies de Callimachus 275
A. Miodoński. Sur l'Exhortatio de paenitentia d'un auteur inconnu 277

W. Lutosławski. Sur la logique de Platon I-e partie 113

S. Pawlicki. Histoire de la Philosophie grecque depuis Thalès jusqu'à la mort d'Aristote 201

W. Ostrożyński. Sur le dernier projet de réforme du Code Pénal en Pologne (1792) 11
S. Krzyżanowski. Sur les chartes accordées par Boleslas le Chaste au chapitre de Cracovie 19
Collectanea ex archivo Collegii historici. Tome V. 44
B. Dembiński. Rapports de la France avec le Saint-Siège sous le règne de François II. 46
S. Smolka. Projet d'une ligue contre les Turcs en 1583 . . . 50
Leges, privilegia et statuta civitatis Cracoviensis. Tomus II. (1587—1696) vol. I. Ed. Dr. Fr. Piekosiński (Acta historica res gestas Poloniae illustrantia Tomus XII). 79
G. Ossowski. Rapport sur les recherches palethnologiques de l'année 1889 97
B. Ulanowski. Contribution à l'histoire du droit en Pologne I . 110
A. Lewicki. Sur les rapports de la Lithuanie à la Pologne sous Jagellon et Witold 131
Catalogus actorum et documentorum res gestas Poloniae illustrantium quae ex codicibus manu scriptis in tabulariis et bibliothecis italicis servatis Expeditionis Romanae cura MDCCCLXXXVI — MDCCCLXXXVIII deprompta sunt. Edidit Dr. Joseph Korzeniowski 151
Excerpta ex libris manu scriptis Archivi Consistorialis Romani MCCCCIX — MDXC Expeditionis Romanae cura anno MDCCCLXXXVII collecta ed. Joseph Korzeniowski . . . 155
A. Blumenstok. Sur une collection des canons de la Bibliothèque S. Geneviève à Paris 160
W. Łoziński. Léopol ancien, étude pour servir à l'histoire de l'art et des moeurs. I. L'Orfèvrerie à Léopol, dans les siècles passés. II. Le patriciat et la bourgeoisie de Léopol au XVI et au XVII siècle 186
S. Krzyżanowski. Sur les chartes et la chancellerie du roi Premislas II. 206
B. Dembiński. Rome et l'Europe à la veille de la troisième période du Concile de Trente 235
W. Kętrzyński. Sur les chartes polonaises du XII siècle . . 251
W. Abraham. L'organisation de l'église en Pologne au XI et XII siècle 279

Classe des sciences mathématiques et naturelles.

F. Mertens. Sur la substitution de nouvelles variables dans les expressions différentielles 56
F. Mertens. Sur les fonctions entières d'un système de mn variables formant m lignes et n collonnes 57
. Rajewski. Sur quelques intégrales définies 61
. Rajewski. Sur les intégrales irrégulières des équations différentielles linéaires 62
S. Dickstein. Sur la méthode téléologique de Hoene-Wroński . 118
L. Birkenmajer. Tables de syzygies, calculées à Cracovie pour l'an 1379 et 1380 259
F. Mertens. Sur les fonctions entières et symmétriques . . . 285

V. Gosiewski. Sur la nature du mouvement à l'intérieur d'un élément fluide 27
K. Olearski. Sur la thermodynamique des élongations des corps élastiques 139
L. Natanson. Introduction à la Physique théorique . . . 221
N. Cybulski. Sur le Microcalorimètre 294

B. Pawlewski. Sur l'acide chromique 30
K. Olszewski. Sur les propriétés physiques de l'acide selénhydrique soumis à une basse température et à la pression . . . 57
K. Olszewski. Transvasement de l'oxygène liquide . . . 176

F. Kreutz. Graphite dans une roche granitique de Józefówka et de Samczyk en Volhynie 22
M. Raciborski. Flore fossile des argiles plastiques dans les environs de Cracovie. I. Filicinées, Equisétacées 31
T. Wiśniowski. Faune microscopique des marnes à Cosmoceras ornatum dans les environs de Cracovie 63, 260
H. Zapałowicz. Le tapis végétal des montagnes de Pokucie et de Marmaros 88
F. Tondera. Les plantes fossiles des couches carbonifères de Dąbrowa et Gołonóg en Pologne 141
E. Godlewski. L'influence des conditions extérieures sur l'accroissement des plantes 166
J. Siemiradzki. Faune des étages oxfordien et kimméridien en Pologne . . . 189, 251
M. Raciborski. Flore rhétique dans le monts Tatra . . 230

M. Raciborski. Flore fossile du calcaire de Karniowice . . 264
E. Godlewski. Sur l'influence rétardatrice de la lumière sur l'accroissement des plantes et sur la théorie de l'accroissement en général 286
E. Janczewski. Recherches comparatives sur la genre Anemone. I. Fruit. II. Germination 298

N. Cybulski. Recherches sur la compression du cerveau . . 134
A. Beck. Sur les phénomènes électriques du cerveau et de la moelle, et leur application à l'indication de la localisation . . 136
L. Teichmann. Les vaisseaux lymphatiques dans l'elephantiasis Arabum 163
T. Browicz. Sur les cellules granulifères d'Ehrlich . . 195
G. Piotrowski Sur le courant central dans les nerfs . . 228
G. Piotrowski. Sur la variation négative pendant l'excitation du nerf en divers points 229

Comptes-rendus de la Commission d'Anthropologie — XIV. vol. . . 214

Nr. 1. Janvier. 1890.

BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 13 janvier 1890

Présidence de M. Ch. Estreicher

Le Secrétaire présente le compte rendu des travaux des Commissions spéciales.

La Commission de l'Histoire de l'Art, dans sa séance du 3 décembre 1889, s'est occupée des communications de M. M. Łuszczkiewicz, Sokołowski, Römer et Lepszy; elles vont paraître dans la prochaine livraison des Comptes-rendus. En suite, on a procédé au renouvellement du bureau: M. Łuszczkiewicz est élu Président, M. Tomkowicz, Secrétaire.

La Commission de l'Histoire littéraire, dans sa séance du 6 décembre 1889, a pris en considération le programme de la continuation du *„Corpus poëtarum Poloniae latinorum;* dorénavant, on y va incorporer les ouvrages des étrangers, ayant quelque rapport à la Pologne. M. Jezienicki est chargé de publier les poésies de Corvinus et de Lang; M. Sternbach a préparé l'édition de Leonardus Coxus; on a confié l'édition de Hussovianus à M. Pelczar. Les poésies de Callimachus (dans la rédaction de M. Windakiewicz) prennent, à elles seules, un volume de cette publication.

M. Wisłocki s'est chargé de préparer l'édition des *Acta Rectoralia* et des *Conclusiones Universitatis Cracoviensis.*

Viennent de paraître deux nouvelles livraisons (VI. VII) de la Bibliothèque des auteurs polonais du XVI-e siècle.[1])

Le Secrétaire présente le mémoire de M. A. Kalina: *Contributions à l'histoire de la langue bulgare.*[2])

1) Voir aux Résumés I. 2) ib. II.

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 17 janvier 1890

Présidence de M. F. Zoll

Le Secrétaire présente le compte rendu des travaux de la Commission d'Histoire.

La Commission d'Histoire a tenu une séance le 28 décembre 1889. M. St. Windakiewicz y a communiqué le résultat de ses recherches dans les archives de Parme, où l'on trouve une ample correspondance du cardinal Alexandre Farnese, protecteur de la Pologne 1535—1589, recueilie avec celle des autres Farneses, et notamment celle d'Alexandre, célèbre gouverneur général du Pays-Bas, dans 262 cartons, rangés selon l'ordre chronologique.

M. St. Krzyżanowski a rendu compte des recherches qu'il avait entreprises dans les archives de Breslau, Berlin, Posen, Gnesen, Trzemeszno, Pelplin, Koenigsberg, Włocławek, Varsovie, principalement en vue d'y étudier les chartes de Premislas II et de Boleslas le Chaste, dont la connaissance permet de relever les différences qu'il y avait, au XIII siècle, entre l'organisation de la chancellerie ducale de la Grande Pologne et celle du Duché de Cracovie.

On a de même annoncé à la Commission, qu'on venait de découvrir un journal des séances de la Diète de Varsovie 1556/7, inconnu jusqu'à présent, dont la copie lui pourra être délivrée.

M. St. Smolka, chargé de la direction des recherches qui se poursuivent dans les archives de Rome, a fait savoir que dorénavant, elles vont être continuées par M. F. Koneczny.

Le Secrétaire présente le mémoire de M. W. Ostrożyński: *Sur le dernier projet de réforme du Code Pénal en Pologne (1792).* [1])

M. St. Krzyżanowski donne lecture de son mémoire: *Sur les chartes accordées par Boleslas le Chaste au chapitre de Cracovie.* [2])

1) Voir aux Résumés III. 2) ibid. IV.

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 20 janvier 1890

Présidence de M. L. Teichmann

M. F. Kreutz présente son travail: *Graphite dans une roche granitique de Józefówka et de Samczyk en Volhynie.*[1])

Le Secrétaire donne lecture du rapport de M. Franke sur le mémoire de M. L. Gosiewski: *Sur la nature du mouvement dans un élément fluide.*[2])

M. Olszewski, rapporteur, rend compte de la note de M. Br. Pawlewski: *Sur l'acide chromique.*[3])

M. Rostafiński, rapporteur, rend compte du mémoire de M. M. Raciborski: *Flore fossile des argiles plastiques dans les environs de Cracovie.*[4])

Le Secrétaire donne lecture du rapport de M. Godlewski sur le mémoire de M. A. Prażmowski: *Tubercules radicaux du Pois. II. Fonction biologique des tubercules.*[5])

M. H. Wielowiejski fait une communication préliminaire: *Sur les organes de phosphorescence dans les insectes.*

La Classe se forme ensuite en comité secret et vote l'impression des mémoires de M. M. Kreutz, Gosiewski, Pawlewski, Raciborski et Prażmowski.

1) Voir aux Résumés V. 2) ibid. VI. 3) ibid. VII. 4) ibid. VIII. 5) Voyez ce Bulletin Nr. 6. juin 1889. Résumé LVII..

Résumés

I

„Biblioteka pisarzów polskich“ *(Bibliothèque des auteurs polonais du XVI et XVII siècle)* in 8vo, 6e livraison 224 p., 7e livr. 56 p.

Deux nouvelles livraisons de ce recueil contiennent les réimpressions de la Vie de Joseph de Nicolas Rey (Żywot Józefa z pokolenia żydowskiego) et de l'„Algoritmus“ de Thomas Kłos (Algoritmus t. j. nauka liczby).

C'est parmi les plus anciens essais de drame polonais que nous devons placer la Vie du patriarche Joseph, dont la première édition date de 1545. On l'attribue à Nicolas Rey, un des plus illustres poëtes polonais du XVI siècle; son biographe Trzycieski fait mention d'une oeuvre de ce genre, composée sur la vie du patriarche Joseph; d'ailleurs, la similitude du style et du langage semble indiquer Rey comme auteur. Le seul exemplaire connu et qui nous soit resté de la première édition, se trouve dans la bibliothèque du Cte Zamoyski à Kórnik, près de Posen. En 1841, il fut réimprimé par Woycicki, mais l'éditeur y a apporté si peu de soins, qu'une nouvelle édition a paru absolument nécessaire.

Selon les recherches de M. Nehring et de M. Bruchnalski, la „Vie de Joseph“ ne serait qu'une sorte de paraphrase d'un ouvrage de Crocus, paru en 1537: „Comedia Sacra, cui titulus Joseph“.

L'„Algoritmus" de Thomas Kłos, c'est le premier livre l'arithmétique et en même temps, le premier ouvrage mathématique qui ait été imprimé en polonais. Les trois exemplaires qui nous restent, (un à la bibliothèque de l'université de Cracovie, l'autre au Musée Czartoryski dans la même ville, le troisième enfin à la bibliothèque publique à Vilna), sont bien loin d'être complets; M. Baraniecki a pu cependant réproduire le texte original, en appuyant la nouvelle édition sur ces trois exemplaires..

Ce manuel, malgré la simplicité de son titre, est remarquable à plus d'un point de vue; on y trouve l'explication des comptes sur l'abaque, ainsi que tout un recueil de problèmes intéressants, tirés des circonstances et des événements de l'époque.

L'éditeur donne, dans sa préface et dans les notes qui accompagnent le texte, des explications mathématiques et linguistiques, des éclaircissements sur la monnaie, les poids et les mesures alors en usage.

Grâce à ce petit manuel, le lecteur peut facilement se faire une idée juste du niveau de cette partie de l'enseignement primaire en Pologne dans la première moitié du XVI siècle.

II

A. Kalina. „Materyjały do historyi języka bułgarskiego." (*Materialien zur Geschichte der bulgarischen Sprache*).

Die vorliegende Arbeit gründet sich auf den Materialien, welche der Verfasser während seiner zehnmonatlichen Reise in Bulgarien, Ostrumelien und Macedonien über die Dialekte der bulg. Sprache an Ort und Stelle gesammelt hatte. In der Einleitung skizzirt derselbe die Wanderungen der Slaven über die Donau nach Süden und über die Weichsel nach Westen, ihre Kämpfe mit den Griechen und Römern, ihre Colonisation auf dem rechten Donauufer. Er verwirft mit Rački die Ansicht, welche auf Constantinus Porphyr. Mittheilung zurückgeht, dass die Serben und Chorvaten erst später, d. h. im VII Jahr-

hundert in die südlichen Länder aus dem Norden eingewandert seien.

Darauf entwirft er auf Grund der slavischen Elemente in der griechischen Sprache, sowie der Orts- und Personennamen in den ältesten lateinischen Urkunden der Südslaven, das Bild der südslav. Sprache aus dem VIII—X Jahrhundert, welche einen zweifachen scharf von einander geschiedenen Charakter zeigt. Auf Grund der Analyse dieses sprachlichen Materials kann man als sicher annehmen, das die südslavische Sprache in diesem Zeitraume bereits dieselben charakteristischen Merkmale aufweist, welche dieselbe später im X Jahrhundert in einen östlichen (bulgarischen) und einen westlichen (serbischen und slovenischen) Zweig scheiden.

Was speciell die bulg. Sprache anbelangt, so kann man nach dieser Untersuchung als ihre charakteristischen Merkmale folgende Punkte aufstellen: die Existenz zweier Nasalvocale, der Übergang der Lautcombination *tj.* in *št*, die Wiedergabe des *ê*-Lautes durch *ja* und *e*. Dieselben Merkmale der bulg. Sprache wiederholen sich in den slavischen Wörtern, welche aus dem Bulgarischen in die rumänische Sprache aufgenommen worden sind. Die Beeinflussung der rumän. Sprache seitens der bulgarischen fand schon auf dem rechten Donauufer statt, wurde später fortgesetzt, als die Rumänen über die Donau gingen und sich mit den Slaven in dem früheren Dacien gemischt haben. Diese dacischen Slaven waren mit den bulgarischen von gleicher Abstammung; sie blieben auf dem linken Ufer der Donau, während ihre Stammgenossen über dieselbe setzten, und erhielten sich gemischt mit verschiedenen fremden Völkerschaften bis zu Ende des vorigen Jahrhunderts. Dies bezeugt nicht nur die sprachliche Analyse der Ortsnamen in Siebenbürgen, sondern auch das einzige Denkmal ihrer Sprache, das sich aus dem Anfange dieses Jahrhunderts erhalten hat und dessen Sprache mit der bulgarischen identisch ist.

Dagegen muss verworfen werden die Behauptung von der Beeinflussung der bulgarischen Sprache durch das autochthone Element, welches die Ursache gewesen sein soll, dass

die Declination dem Bulgarischen abhanden gekommen ist. Es kann nämlich als sicher angenommen, werden, auf Grund der Analyse der slavischen Elemente im Albanischen, das als Repräsentant des thrako-illyrischen Stammes angesehen wird, dass die Berührung der Albanesen mit den Bulgaren in einer Zeit stattgefunden habe, wo die bulg. Sprache bereits bedeutende Veränderungen erlitten hatte, welche mit denjenigen, die aus ihrer Geschichte bekannt sind, zusammenfallen. Zugleich muss hervorgehoben werden, dass das Albanische von zweien Seiten beeinflusst wurde, nämlich einerseits durch das Bulgarische, anderseits noch in höherem Masse durch das Serbische, das doch in seinem morphologischen Baue unberührt worden ist, was nicht geschehen wäre, wenn das Bulgarische von dieser Seite solche Veränderungen erlitten hätte.

Der Streit, ob es die bulg. Sprache, oder die pannonische sei, welche die ersten Slavenapostel zur Ubersetzung der Kirchenbücher angewendet haben, kann nur auf philologischem Wege entschieden werden. Zu diesem Behufe hat der Verfasser die Orts- und Personennamen, welche als ächt pannonisch gelten und in das IX—XII Jahrhundert fallen, einer sprachlichen Analyse unterworfen. Das Resultat derselben ist, dass in der pannonischen Sprache bereits im IX Jahrhundert die Nasalvocale gröstentheils durch reine Vocale ersetzt wurden, dass die Lautcombination *tj*. in *č* (*šč*) übergegangen ist, und dass der Laut *ê* durch das einheitliche *e* (*i*) wiedergegeben wurde. Dieselben Lauteigenthümlichkeiten treten ebenfalls hervor in den Ortsnamen zwischen der Save und der Donau, welche als Uberbleibsel der pannonischen Sprache angesehen werden können. Dieses Bild der pannonischen Sprache, das auf Grund ihrer untrügerischen Denkmäler, wie sie die Eigennamen liefern, erschlossen werden kann, weicht in hohem Masse ab von der Sprache der ältesten Sprachdenkmäler wie z. B. Zograph. Evang., Glag. Cloz., Ev. Asseman. u. s. w., welche die Nasalvocale rein erhalten haben, die Lautcombination *št* statt *tj* aufweisen und den Laut *ê* in der doppelten Gestalt als *ja* und *e* (weich) wiedergeben.

Auch die ungarische Sprache wird mit ihrem slavischen Wortvorrath als Mittel benutzt, um den Pannonismus der Sprache der ersten Slavenapostel darzuthun. Allein der Lautbestand der slavischen Wörter im Ungarischen beweist, dass der Einfluss auf das Ungarische von mehreren slavischen Sprachen ausgeübt wurde, unter welchen die pannonische und dako-bulgarische das reichlichste Contingent geliefert haben. Somit beweist die Existenz der Lautcombination *št* in den slav. Wörtern des Ungarischen nichts für den Pannonismus des Altkirchenslavischen, weil dieselbe ebensogut aus dem Dako-bulgarischen herübergenommen sein kann.

Was die Grenzen der bulg. Sprache anbetrifft, so reichten dieselben in der Zeit nach der slavischen Wanderung über die Donau im Süden bis nach Peloponnes, im Norden über die Donau bis nach Siebenbürgen. Gegenwärtig blieben sie im Osten und Westen unverändert, dagegen sind sie im Süden und Norden bedeutend eingeengt worden. Die bulg. Sprache zählt viele, oft sehr von einander abweichende Dialekte, welche in zwei Hauptheile zerfallen: einen östlichen und einen westlichen, der sich wiederum in einen nördlichen und südlichen oder macedonischen scheidet. Der süd-macedonische Dialekt hat bis jetzt Nasalvocale erhalten, welche in den übrigen bis auf unbedeutende Uberreste verloren sind.

Die Beschreibung der bulg. Sprache geschieht auf Grund ihrer Dialekte, welche als Inbegriff der lebendigen Sprache gelten. In dem ersten Abschnitte wird über die Phonetik gehandelt, zuerst über den Vocalismus, dann über den Consonantismus und zuletzt über den combinatorischen Lautwandel der bulg. Sprache. Die Lautprocesse, denen ein Laut in den verschiedenen Dialekten erlegen ist, werden an reichen Beispielen aufgewiesen. Zugleich wird ihre Geschichte untersucht, indem jeder Process bis zu seinem Erscheinen in der Sprache rückwärts an der Hand der altbulg. Sprachdenkmäler verfolgt wird. Aus der Vergleichung der bulg. Sprache in Bezug auf ihren jetzigen Lautzustand mit dem der früheren Jahrhunderte geht hervor, dass derselbe Lautwechsel, welcher heutzutage in

derselben herrscht, bereits in den ältesten Zeiten ihr Eigenthum gebildet hat, oder was auf dasselbe hinausläuft, dass schon in den ältesten Zeiten dialektische Unterschiede in der bulg. Sprache geherrscht haben.

In dem zweiten Abschnitt, der über die Declination und Conjugation handelt, werden zuerst Beispiele vorgeführt, welche als Uberreste der regelrechten nominalen Declination im lebendigen Gebrauche sind. Darauf wird die bulg. Declination beschrieben, wie sie vermittelst des Casus generalis mit und ohne Artikel in den Dialekten gebildet wird. Aus der Geschichte der Declination der Substantiva, deren Bild seit den XI—XVIII Jahrh. entworfen wird, kann man ersehen, dass der Verlust der bulg. Declination das Werk der bulg. Sprache selbst ist. Darauf haben zwei Momente den entscheidenden Einfluss geübt: die Analogie und der Lautprocess. Schon im XI-ten Jahrhundert macht sich der Einfluss der Analogie sehr geltend, welcher im XII-ten und XIII-ten Jahrh. in dem Maasse zugenommen hat, dass er die verschiedenen Kategorien der Declination ausgeglichen hat, indem die consonantische Declination völlig in der vocalischen aufgegangen ist, in der wiederum die masc. o-Themata die Oberhand gewonnen haben. Noch weiter geht der Einfluss der Lautprocesse, welche für die Existenz vieler Casus vernichtend sind. Mit dem Verluste des Rhynesmus, der im XIII-ten Jahrh. stark verbreitet war, ist die Declination in ihrem Baue erheblich erschüttet worden. Vier Casus im Singular (Nominat. Genit. Acc. Instrum.) und drei im Plural (Nom. Acc. Voc.) bei den weiblichen *a*-Stämmen werden durch diesen Process ausgeglichen und legen somit den Grund zu dem Casus generalis. Dieser Process ging jedoch langsam vorwärts, was in dem Abschreiben der alten Originale seinen Grund hatte. Noch im XVIII Jahrh., d. h. in der dakisch.-bulg. Sprache hat es Casus gegeben (Dat. pl.), die in der heutigen Sprache nicht mehr existiren.

In der Declination der Adjectiva herrscht neben der zusammengesetzten noch die analogische Form, welche von den geschlechtigen Pronominibus herübergenommen worden ist. Die-

ser Einfluss der pronominalen Declination tritt schon in der ältesten Zeit hervor und blieb bis zur Gegenwart vorherrschend. In der altbulg. Declination der Adjectiva werden im XI—XII Jahrh. noch die vollen zusammengesetzten Formen gebraucht, seit dem XIII werden die zusammengezogenen fast zur Regel.

In der Conjugation hat die bulg. Sprache am wenigsten gelitten, indem sie bis auf wenige Formen den ursprünglichen Zustand erhalten hat.

Das Gesammtbild der bulg. Sprache, wie es in dem geschichtlichen Verlauf zum Vorschein kommt und das in ihrem gegenwärtigen Zustande als das Resultat dieses geschichtlichen Processes, der seit dem XI Jahrh. bis zur Gegenvart an der Hand der geschriebenen Denkmäler verfolgt werden kann, sich documentirt, muss zum Massstab genommen werden, an dem die Nationalität der altkirchenslav. Sprachen gemessen werden soll. Aus der Vergleichung der charakteristischen Eigenthümlichkeiten, die als specifisch pannonisch gelten, mit dem Sprachgute des Bulgarischen zeigt sich als unwiderleglich, dass alle diese vermeintlichen Pannonismen bulgarisches Spracheigenthum sind. Dies gilt nicht nur von der phonetischen Seite der Sprache, wie z. B. von den Nasalvocalen, welche in der altbulg. Sprache bis zum XIII Jahrh. fortexistirt haben und in einem ihrer Dialekte noch existiren, sondern auch von der morphologischen. So wird der sing. Instrum. der substantivischen und adjectivischen *ā*-Themen auf *ą* ebenso im Bulg. wie im Pannonischen gebraucht; der sing. Genit. der zusammengesetzten Declination auf *-ago* aus *-aago*, *-ajego*; die 3-te dual auf *te*: *ę* neben *y* im Part. praes. act.; das Part. perf. act. I in der kürzeren Form *(chval'b)* — Formen, welche in der bulg. Sprache Jahrhunderte lang im Gebrauche waren. Andere Merkmale der pannonischen Sprache (sich Miklosisch.: Altsloven. Formenlehre in Paradigm. XXXII ff.) kehren nicht nur in der bulg. Sprache wieder, sondern findet ihre Existenz erst in der Geschichte der bulg. Sprache ihre Erklärung und ihre Berechtigung.

III

Wł. Ostrożyński: „Ostatni projekt reformy prawa i procesu karnego w Polsce“ (*Der letzte Entwurf eines Strafgesetzes und einer Strafprocessordnung in Polen*).

Der Umschwung, der in den staatsrechtlichen Verhältnissen Polens mit dem Reichsverfassungsgesetze vom 3 Mai 1791 sich vollzog, hat das Bedürfnis einer durchgreifenden Reform des geltenden Rechtes wachrufen müssen.

In der Ausführung des genannten Gesetzes, dessen Art. VIII die Abfassung eines einheitlichen Gesetzbuches für Polen ansagte, wählte der damalige polnische Reichstag eine Gesetzgebungscommission, welche mit den Vorarbeiten zum Entwurfe eines neuen Gesetzbuches betraut wurde.

Gleichzeitig richtete der Reichstag an alle polnische Juristen die Aufforderung, Vorschläge zur Reform des geltenden Rechtes vorzulegen und setzte einen namhaften Preis von 20.000 poln. Gulden auf den besten Entwurf dieses Gesetzbuches, welches den Namen „Gesetzbuch Stanislaus Augustus“ führen sollte.

Die ganze Gesetzsammlung sollte aus 3 Büchern bestehen: das erste sollte „das Eigenthum und die Forderungen,“ das zweite das Strafgesetz und die Strafprocessordnung, das dritte die Jurisdictionsnorm und die Civilprocessordnung zum Gegenstande haben.

Als die Gesetzgebungscommission ihre Arbeit begann, drohete dem von der Betäubung der ersten Teilung 1772 erwachenden Polen ein neuer Sturm.

Die Reichsverfassung vom 3 Mai 1791 war zwar von der grossen Mehrheit der Nation mit Dank und Freude angenommen, aber eine kleine Schaar Verräther protestirte dagegen und gründete unter dem Schutze Russlands die s. g. Targowica'er Conföderation. Unter dem Vorwand, den gegen die neue Verfassung protestirenden Polen beizustehen und „die Freiheit der Republik zu beschirmen“ ergossen sich, gleichzei-

tig mit der unverhofften Kriegserklärung Katharina's II. 100.000 Russen über Polen.

Der Reichstag rief die Nation zur Vertheidigung ihrer heiligsten Rechte auf und setzte alle Rettungsmittel in Thätigkeit, die ihm zu Gebote standen.

Ungeachtet des brausenden Kriegssturmes arbeitete die Gesetzgebungscommission sehr eifrig: die in verhältnissmässig kurzer Zeit bei ungünstigen politischen Verhältnissen reichlich gesammelten, bis nun nicht veröffentlichten Materialien (Ossolineum, Handschriften-Inventar Nro 1779), liefern einen Beweis, dass man der Codificationsangelegenheit ein besonderes Augenmerk widmete.

Unter allen der Gesetzgebungscommission übermittelten Entwürfen zeichnet sich durch eine gewissenhafte Bearbeitung der „Entwurf eines Strafgesetzes und einer Strafprocessordnung" von Josef Szymanowski (geboren 1748, gest. 1801) aus, welcher den Anbruch der Aufklärungsperiode im polnischen Strafrechte und Strafprocessrechte ankündigte.

Diese beiden Entwürfe bilden den Gegenstand der Abhandlung des Verfassers.

Im Gegensatze zum früheren polnischen Strafrechte, welches sich meistentheils mit der Fixirung der Strafe auf gewisse Arten von Verbrechen begnügte, stellt Szymanowski in seinem Strafgesetzentwurfe allgemeine Grundsätze des Strafrechtes auf (allgemeiner Theil des Strafgesetzes) und unterscheidet sich dadurch von der Zamoyski'schen Gesetzsammlung (Entwurf vom Jahre 1778), deren 2 Theil das Strafrecht enthaltend, am Mangel dieser allgemeinen Grundsätze litt.

Szymanowski spricht den Grundsatz aus, dass keine Handlung gestraft werden kann, die nicht durch ein ausdrückliches Gesetz bedroht ist (*nullum crimen sine lege*), lässt aber dem Richter innerhalb gewisser Grenzen freie Bewegung für die Feststellung der Strafe.

Zur Zurechnung eines Verbrechens verlangt Szymanowski die Handlung, die Intelligenz und den Willen. Die Schwächung der Intelligenz somit Zurechnungsunfähigkeit tritt bei jugendlichem oder sehr hohem Alter und bei der Geistesstörung des Menschen ein, der Wille fehlt beim Zwang und Zufall.

Der Zwang kann entweder physisch (*vis absoluta*) oder psychisch (*vis compulsiva*, Drohung) sein.

Beim physischen Zwang fällt die Zurechnung der Handlung immer weg, beim psychischen Zwang ist das begangene Verbrechen nur dann nicht strafbar, wenn das zu erhaltende Gut dem aufzuopfernden gegenüber ein höheres, werthvolleres ist.

Das Grössenmass eines jeden Verbrechens ist die Schwere des der Gesellschaft zugefügten Unrechts.

Dieses Mass unterliegt, nach der Ansicht Szymanowski's, manchen Schwankungen, theils in Folge der allgemeinen Umstände (Regierungsform und Nationalcharakter), theils in Folge der besonderen Umstände (Verbrechensmotiv, Art der Begehung, angewendetes Mittel, Charakter des Verbrechers, Wiederholung des Verbrechens, Alter und Geschlecht, Zeit und Ort der Begehung).

Damit will Szymanowski sagen, das Verbrechen sei ein sociales Produkt, in der Summe der, von der Gesellschaft und vom dem Verbrecher ausgehenden Ursachen liege die Bedeutung des Verbrechens und betont, dass in Folge dessen das Grössenmass des Verbrechens in Zeit und Raum, manchen Schwankungen unterliegen muss.

Der Strafzweck Szymanowski's liegt in der Abschreckung, Praevention, und theilweise (bei der Freiheitsstrafe) in der Besserung des Verbrechers, er verlangt jedoch, „dass zwischen dem Verbrechen und der Strafe ein richtiges Mass gehalten werde," dass somit die absolute Gerechtigkeit überall und unverkürzt zur Verwirklichung kommen, innerhalb derselben jedoch, die Zwecke der

Abschreckung, Praevention und Besserung, freie Bewegung haben sollen. Der Strafzweck wird besonders dann verwirklicht, wenn die Art der Strafe der Natur des Verbrechers angepasst wird und dieselbe am Ort des begangenen Verbrechens zur Ausführung gelangt.

Der Schadenersatz ist in jedem Falle eine nothwendige Folge des verübten Verbrechens; sein Mass richtet sich nach der Grösse des Unrechts und wenn er im Vermögen des Verbrechers keine Deckung findet, „soll der Arbeitslohn des Verbrechers zu seiner Deckung verwendet werden.“ Szymanowski theilt die Verbrechen in schwere (zbrodnia) und leichtere (wina), je nach der Spannung des verbrecherischen Willens: beide Arten der Verbrechen theilt er ausserdem in Privat-, und öffentliche Verbrechen, je nachdem sie ihre Spitze gegen die menschliche Gesellschaft, oder gegen den Einzelnen richten.

Jede Strafe hat einen öffentlichen Charakter, soll sich auf die Person des Schuldigen beschränken, der Gesittung und Uberzeugung des Volkes entsprechen.

In dem Strafensystem Szymanowski's finden wir die Todesstrafe, die Freiheitstrafe, die Vermögensstrafe und die Ehrenstrafe.

Die Todesstrafe kommt nach dem Entwurfe nur in diesem Falle zur Anwendung, „wenn das weitere Leben des Verbrechers mit einer grossen Gefahr für menschliche Gesellschaft verbunden ist,“ und ist frei von allen unwürdigen Verschärfungen.

Die Freiheitsstrafe kann verschiedene Stufen haben, welche sich nach der Schwere des Verbrechens richten und ist meistentheils mit der Zwangsarbeit verbunden.

Die Landesverweisung kommt sehr selten zur Anwendung, meistentheils in Bezug auf die Ausländer.

Die Höhe der Vermögensstrafe soll sich nach den Vermögensverhältnissen des Verbrechers richten; Szyma-

nowski will sogar ihre Höhe hie und da der vom Verbrecher zu zahlenden Steuer anpassen. Sie kommt zur Anwendung bei den aus Gewinnsucht verübten und leichteren Verbrechen.

Die Confiscation des ganzen Vermögens ist dem Entwurfe unbekannt, „weil sie nicht nur den Verbrecher, sondern auch seine Nachkommenschaft trifft, und somit ungerecht erscheint.“

Die Ehrenstrafen sind entweder beschämende, oder sie bestehen im Verluste gewisser Rechte.

Bei den leichteren Verbrechen kann auch der richterliche Verweis als Strafe angewendet werden.

Die Leibesstrafe ist dem Entwurfe gänzlich unbekannt.

Wiewohl der Entwurf eines Strafgesetzes von Szymanowski in seinem besonderen Theile nicht ausgearbeitet worden ist, ist hervorzuheben, dass Verbrechen gegen Religion und Kirche im Entwurfe nur insoferne strafbar erscheinen, inwieferne sie sich gegen die gesellschaftliche Ordnung, öffentliche Ruhe und Sicherheit richten.

Der Verfasser bespricht die einzelnen Bestimmungen des Entwurfes und vergleicht dieselben mit den entsprechenden Bestimmungen des Zamoyski'schen Entwurfes vom Jahre 1778 einerseits und den zur Zeit seines Erscheinens geltenden europäischen Strafgesetzen andererseits. In Bezug auf die erste Vergleichung kommt der Verfasser zur Überzeugung, dass der Entwurf Szymanowski's auf dem Gebiete des polnischen Strafrechtes auf einen Riesenfortschritt hindeutet.

Man braucht nur einen Blick zu werfen auf die Bestimmungen des Zamoyski'schen Entwurfes, wo vom Schwerte, vom Galgen, von der Zerstossung der Glieder durch das Rad die Rede ist, man braucht nur an das Abhauen der Hand, Ausreissen des Herzens, und andere scheusslich entehrenden Strafen des Zamoyski'schen Entwurfes zu denken, um jeden Streit über diesen Punkt für geschlossen zu erklären. Eine Vergleichung mit den damals geltenden europäischen Gesetzgebungen

führt den Verfasser zur Überzeugung, dass der in den geistreichen Schriften Montesquieu's, Voltaire's, Filangieri's und Beccaria's inaugurierte Humanismus im Strafrechte auch in Polen seine Verfechter fand und dass auch das polnische Strafrecht seine Aufklärungsperiode hatte, welche auf die geltende Strafgesetzgebung einen grossen Einfluss geübt haben würde, wenn die politischen Verhältnisse, und besonders die zweite Theilung Polens, das Zustandekommen des einheitlichen Strafgesetzbuches nicht verhindert hätten.

Aus diesem Grunde verdient der Szymanowski'sche Entwurf eines Strafgesetzes neben den durchgreifenden Reformen Leopold's von Toscana und Josephs II auf dem Gebiete des Strafrechtes gestellt zu werden.

Der zweite Theil des Entwurfes enthält die Strafprocessordnung.

Der Zweck des Strafverfahrens bestehet beim Szymanowski in der Geltendmachung des staatlichen Rechtes auf Strafe.

Das Strafverfahren beruht auf dem reinen Anklageprinzip; das Verfolgungsrecht wird durch verschiedene Personen ausgeübt, je nachdem es sich um ein öffentliches oder Privatverbrechen handelt. Im ersten Falle ist zur strafrechtlichen Verfolgung nicht nur der hiezu berufene Beamte (Instigator, Staatsanwalt) sondern auch jeder unbescholtene Bürger berechtigt (concurrirendes Anklagerecht).

Die Verfolgung der Privatverbrechen ist dem Beleidigten überlassen; diese Verbrechen werden jedoch manchmal durch die Staatsbehörde verfolgt, und zwar dann, wenn sie sich gegen die Gesellschaft richten, oder das vom Beleidigten erlittene Unrecht notorisch erscheint.

Das ganze Strafverfahren beruht auf dem gemeinschaftlichen Wirken der Partheien und des Gerichtes, die Erörterung der im Richterspruche zu Grunde zu legenden Thatsachen erfolgt in der Form einer contradictorischen Verhandlung zwischen dem Ankläger und dem

Angeklagten, beziehungsweise seinem Vertheidiger, unter der Leitung des urtheilenden Gerichtes.

Der Beschuldigte ist eine mit dem Ankläger gleichberechtigte Processpartei, hat Anspruch auf Bestellung eines Vertheidigers sogleich am Anfange des Verfahrens, und ist berechtigt den bestellten Fürsprecher abzulehnen und die Bestellung eines anderen vom Gericht zu begehren „wenn er zum bestellten Patron kein Vertrauen hegt."

Das Strafverfahren ist öffentlich. Sogar im Stadium der Untersuchung steht es dem Beschuldigten frei zwei Verwandte oder Freunde als Zeugen seiner Vernehmung einzuladen.

Die Untersuchungshaft kann nur im Falle der handhaften That und Unmöglichkeit einer Bürgschaft angeordnet werden. Dieser Grundsatz ist die Folge des im polnischen Strafrechte schon früher anerkannten Prinzips *„neminem captivabimus, nisi iure victum."*

Dem Beschuldigten steht das Recht zu, die Gerichtspersonen auszuschliessen, wenn er Gründe anzuführen vermag, welche einen Richter als befangen erscheinen lassen.

Das Beweisverfahren ruht auf der gesetzlichen Beweistheorie und bestimmt allgemein, dass der Anschuldigungsbeweis, „klar, rein und unzweifelhaft sein soll."

Die Beurtheilung der Glaubwürdigkeit der Zeugen ist jedoch der freien Würdigung des Richters überlassen.

Der Entwurf kennt folgende Beweismittel: Aussagen von Zeugen und Sachverständigen, Dokumente, Judizienbeweis, richterlicher Augenschein und das Geständnis des Beschuldigten. Auf Grund des Geständnisses, welches durch andere Beweismittel nicht unterstützt erscheint, kann nach dem Entwurfe auf Todestrafe nie erkannt werden.

Was die Vertheilung der Beweislast anbetrifft, stellt der Entwurf als Regel, dass der Ankläger den Anschuldigungsbeweis liefern muss, widrigenfalls seine Anklage erfolglos und der Beschuldigte straffrei bleibt.

Alle Richter müssen während der ganzen Verhandlung ununterbrochen anwesend sein.

Das Urtheil des Gerichtes kann ein Strafurtheil, ein Freisprechungsurtheil, oder eine Instanzentbindung sein.

Als Rechtsmittel kennt der Entwurf die Appellation sowohl zu Gunsten, als auch zum Nachtheile des Angeklagten. Hiebei wird bemerkt,, dass die Ergreifung der Appellation von Seiten des Anklägers gegen ein Freisprechungsurtheil der Freilassung des Angeklagten nicht im Wege stehen kann.

Die Wiederaufnahme des Verfahrens kann nur zu Gunsten des Angeklagten angeordnet werden.

Besondere Bestimmungen enthält der Entwurf bezüglich des Verfahrens gegen Abwesende.

Der Ankläger kann die Einleitung dieses Verfahrens mit öffentlicher Vorladung begehren; diese Vorladung muss eine Aufforderung an den Angeklagten enthalten, binnen einen längeren Frist bei Gericht zu erscheinen und sich zu verantworten, wiedrigenfalls ihm die Ausübung der bürgerlichen Rechte werde untersagt werden.

Bei weiterer Abwesenheit des Angeklagten, kann zwar auf Grund der geführten Untersuchung (welche hier obligatorisch ist) und des gesammelten Anschuldigungsbeweises ein Strafurtheil gefällt werden, will jedoch der erscheinende Angeklagte sich mit dem gefällten Urtheile nicht zufriedenstellen, so muss die Verhandlung vom Neuen begonnen werden.

Wie beim Entwurfe eines Strafgesetzes, so bespricht der Verfasser auch beim Entwurfe einer Strafprocessordnung die einzelnen Bestimmungen derselben und vergleicht sie mit dem Zamoyski'schen Entwurfe und den entsprechenden Vorschriften der damaligen französischen, deutschen und englischen Gesetzgebung. Der damalige deutsche und französische Strafprocess beruhte noch immer auf dem Inquisitionsprinzip, der Schriftlichkeit und Heimlichkeit des Verfahrens. Viele damaligen Strafprocessordnungen kannten noch die Tortur (aufgehoben in

Preussen 1740, Sachsen 1770, Österreich 1776, Polen 1776), harte Ungehorsamstrafen und Territion des Beschuldigten.

Der Verfasser hebt in vielen Punkten die Vorzüge des Entwurfes vor den Strafprocessgesetzen, welche zur Zeit seines Erscheinens auf dem europäischen Continente Geltung hatten, er weist auf Fälle hin, in denen der Entwurf Irrthümer in diesen Gesetzen berichtigt und Lücken, welche in ihnen sich gezeigt, ausgefüllt hat.

Der Entwurf trägt nach der Ansicht des Verfassers ein sichtbares Gepräge des englischen Strafprocessrechtes: in diesem Gepräge sieht der Verfasser eben seine Vorzüge und den Beweis, dass Polen im letzten Augenblicke seiner politischen Existenz im Begriffe war, sich eine Strafprocessordnung zu schaffen, welche — vom Standpunkte der damaligen Zeit betrachtet — die Keime eines anderswo noch unbekannten Fortschrittes in sich tragen sollte.

IV

St. Krzyżanowski. „Dyplomy Bolesława Wstydliwego dla katedry krakowskiej.“ (*Die Immunitätsprivilegien Boleslaw's V für das Krakauer Bisthum*). *Mit zwei Urkundenfacsimilien und drei Schriftproben in phototypischer Abbildung nach photographischer Aufnahme.*

Der Verfasser unterwirft einer diplomatischen Untersuchung die fünf Immunitäts-Privilegien Boleslaw's V für die Krakauer Domkirche, oder richtiger gesagt für die gesammte kleinpolnische Geistlichkeit, nämlich das Oględower Privileg vom 27 Aug. 1252, das Chrobrer Privileg vom 18 Juni 1254 (C. cath. Crac. I. XLI p. 55), das im Zawichost ausgestellte vom 17 April 1255 (ib. XLII p. 57), das im Krakau verliehene und in Beszowa confirmirte vom 18 Sept. 1255 (ib. XLIII p. 60) und das von Sandomir vom 13 Juni 1258 (ib. LIX p. 74).

Das älteste Oględower Privileg, welches in keinem Original und auch in keiner selbständigen Copie vorhanden ist, sondern bloss im zweiten Chrobrer Privileg inserirt erscheint.

versucht der Verfasser vom Verdacht der Interpolation zu retten. Die Beweisführung wird unterstützt 1) durch die Corroborationsformel des Chrobrer Privilegs: „Et hec omnia per nos . . . in Chroberz confirmata sunt“, wobei „omnia“ bei der grossen Genauigkeit der Schreiber gewiss wörtlich zu nehmen ist, 2) durch die seltene Erscheinung der Anbringung einiger Zusatzartikel bereits nach der zweiten Datirung, die sich durch die Bemühung des Chrobrer Schreibers das Oględower Privileg nicht in dessen primitiver Fassung zu stören, leicht erklären lässt; 3) durch die unverändert gebliebene Nennung der Siegel der „barones“ im Oględower Privileg, obgleich sie zur Chrobrer Urkunde, die nur zwei Siegel, nämlich das herzogliche und erzbischöfliche besass, nicht mehr passte.

Die Chrobrer Urkunde wurde in Zawichost confirmirt und vielfach ergänzt; der Verfasser vergleicht genau die beiden Urkunden und zieht aus der blossen inhaltlichen Betrachtung den Schluss, dass die erste eine Grundlage für die zweite bildet. Die paläographische Untersuchung gewährt noch anderweitige Aufschlüsse darüber. Das Chrobrer Privileg (Taf. I) zeigt vielfache Rasuren, Zeichen und Randanmerkungen, die alle mit den Zusätzen oder Auslassungen und Veränderungen der zweiten Urkunde auf das genaueste zusammenfallen. Es lässt sich demnach beweisen, dass die erste nicht nur inhaltlich, aber auch formell eine Vorlage für die zweite, ein Concept für dieselbe gebildet hat. Die kleinen graphischen Unterschiede zwischen den drei Originalien des Zawichoster Privilegs ermöglichen die Entscheidung, dass ihr erstes dem Chrobrer Concept am nächsten steht.

Ausser den drei Originalurkunden ist das Zawichoster Privileg noch in einer päpstlichen littera cum filo serico vom 26 Jänner 1256 (Cod. cath. Crac. I. XLVIII p. 65) transsumirt und bestätigt, doch mit einigen Auslassungen. Es fehlen nämlich zwei Sätze „excepta dumtaxat hereditaria questione“ und „que non subsunt aliis episcopis“. In der herzoglichen Urkunde wurde nämlich der Geistlichkeit volle „immunitas“ von weltlicher Gerichtsgewalt, die Erbfragen ausgenommen, verlie-

hen; in Rom fand man an dieser Beschränkung kein Gefallen, man wollte auch die Enclaven fremder Bisthümer in der Krakauer Diöcese, welche in Folge der zweiten Clausel in Gefahr standen, der Lastenfreiheit der andern Dörfer zu entbehren, in Schutz nehmen. Wir besitzen einen directen Beweis, dass die Veränderung des Privilegs in Rom absichtlich zu Stande kam, und zwar in einem Briefe des Papstes Alexanders IV an den Herzog selbst vom 12 Februar 1256 (C. cath. Crac. I LII p. 68). Die paläographische Betrachtung fällt mit der historischen im vollen Masse zusammen. Über den fraglichen Stellen in der ersten Zawichoster Urkunde (Taf. II v. 4, 9 und 10) finden wir mehrere „vacat" mit kleinen Buchstaben geschrieben, und was noch merkwürdiger erscheint, in dem ersten Original des päpstlichen Privilegs begegnen wir kleine Verweisungszeichen im Text, denen beide genannten Sätze entsprechen, die am Rande niedergeschrieben erscheinen. Die Sache lässt sich auf die Weise erklären. Das Original (Taf. II) wurde nach Rom geschickt, dort mit den „vacat" versehen und dem päpstlichen Kanzleischreiber übergeben, welcher es mit den verlangten Auslassungen inserirte. Der collationirende Beamte beachtete gar nicht das „vacat" (vielleicht hat ihm ein Anderer das Diplom verlesen) und schrieb selbst oder liess die Mängel bemerken. Bei der späteren Revision liess man ein zweites Original ausstellen, wie dies eine andere oben im ersten erhaltene Glosse „Ut sine mandatis fiat altera" bezeugt.

Die letzten Urkunden, nämlich das Verhältniss der in Beszowa confirmirten zu der päpstlichen Bestätigung vom 21 Jänner 1256, (C. cath. Crac. I. XLVII p. 64), wie auch die in Sandomir ausgestellte, die in ihrer Form ganz selbständig erscheint, gewähren keine so interessanten Resultate.

V

F. Kreutz. „Grafit w granitowej skale z Józefówki i z Samczyka na Wołyniu." (*Graphit im granitartigen Gestein von Józefówka und Samczyk in Volhynien*).

Unter den Gesteinstücken aus Volhynien, welche ich neuerdings von Herrn v. Ossowski zur Untersuchung erhalten habe, befindet sich ein Stück von Graphitgneiss aus Mecherzyńce im Bezirk Żytomierz, welches aus Lagen von schuppigem Graphit, die mit bedeutend schwächeren, sehr bröckligen Lagen eines Aggregates von Quarz- und Feldspathkörnern mit eingestreuten Graphit- und Biotitschuppen abwechseln, besteht. Sehr unregelmässige, kleine Partien dieses Mineralaggregates sind auch den Graphitlagen ziemlich reichlich eingemengt.

Der Feldspath, vorwaltend Mikroklin mit schöner Gitterzeichnung, zum geringen Theil Mikroperthit und vielleicht auch Orthoklas in corrodirten meist rundlichen Körnern, steht an Menge den Quarzkörnern bedeutend nach. Einzelne in Quarzaggregaten eingeschlossene längliche Feldspathe sind gebogen, zerbrochen und ihre Theile oft auseinandergerissen, wahrscheinlich in Folge späteren Nachwachsens der Quarzkörner und Neubildungen von Quarz, welcher die Räume zwischen den sichtlich zusammengehörigen Feldspaththeilen erfüllt. Der Quarz führt als Einschlüsse Graphit, Biotit, Feldspathkörnchen; manche Quarzkörner enthalten auch schwach gefärbte, lange, feine Rutilsäulchen.

Einige Klm. von diesem Vorkommen von Graphitgneiss liegt der Ort Józefówka, welchem mehrere als „Granite zwischen undeutlichen Entblössungen von grauem Gneiss" bezeichnete Gesteinstücke entstammen. Das Gestein, von vollkommen richtungsloser Textur, sonst dem Kinzingit sehr ähnlich, ist ein körniges Aggregat von Feldspath und Quarz, in welchem schwarze Biotitblättchen, Graphitschüppchen und Körner, sowie Granatkrystallchen mehr oder weniger reichlich um-

hergestreut sind. Ein Gesteinsstück unterscheidet sich von den übrigen mittelkörnigen durch Grobkörnigkeit, rothe Färbung des vorwaltenden Feldspaths und grössere Menge von Graphit.

In diesem Handstück ist der rothe Feldspath stark corrodirt und so trüb, dass er sich optisch nicht mit Sicherheit näher bestimmen lässt. Es ist wahrscheinlich Orthoklas. Der farblose, adularähnliche Feldspath ist Orthoklas und Mikroklinperthit, ähnlich dem vom Baikalsee[1]). Grössere Körner enthalten gewöhnlich ein oder mehrere scharf von der sie umhüllenden farblosen Feldspathsubstanz abgegränzte Körner des zersetzten rothen Feldspaths eingeschlossen. Letztere zeigen in Durchschnitten sowohl unregelmässig rundliche, als auch länglich rectanguläre, rauhe Umrisse mit abgerundeten Ecken und oft tiefen sackähnlichen Einbuchtungen. Sie sind häufig anders als der Wirth orientirt, da Fälle beobachtet wurden, in denen ein solches Feldspathkorn mit einem zweiten und dem beide einschliessenden Wirth ungleichzeitig auslöschen und ihre Spaltungsrisse nicht übereinstimmen. Diese im adularähnlichen, frischen Feldspath eingeschlossenen trüben, rothen Feldspathkörner erscheinen demnach als Reste vom zersetzten Feldspath, welche von neu gebildeter Feldspathsubstanz umhüllt wurden, ohne dass sie jedoch vor der Umhüllung bedeutenderen Ortsveränderungen, und überhaupt äussereren mechanischen Einwirkungen unterlegen waren, da aus einem solchen rothen Feldspatheinschluss ein Graphitschüppchen in die klare, frische Feldspathsubstanz hereinragt.

Quarz ist in diesen Gesteinstücken spärlich; er erscheint in sehr unregelmässigen, kleinen, einheitlichen undulös auslöschenden Körnern, welche oft brockenartige Körnchen des trüben Feldspaths einschliessen. Hingegen findet man häufig Quarzkörnchen und meist rundliche, oft linsenförmige, mohn- bis hanfkorngrosse, braune Granate in der adularähnliche Feldspathsubstanz eingeschlossen. Quarz und Granat, welche nur

[1]) Kloos N. J. f. M. II p. 92

als Einschlüsse beobachtet wurden, sind jünger als der rothe und nahe gleichzeitiger Bildung mit dem frischen Feldspathe.

Graphit in Blättchen, unregelmässigen Leisten, Schnüren, und Klümpchen, sowie der braune, sehr spärliche Biotit gehören zu den ältesten Bildungen, sie sind älter oder gleichzeitig mit dem rothen Feldspath, da sie sich sowohl in dem älteren rothen, als auch in dem jüngeren klaren Feldspath eingeschlossen finden.

Die unlängst[1] beschriebenen Gesteinstücke von Samczyk enthalten keinen Graphit, eine nachträglich von Herrn Ossowski zugesendete Gesteinsprobe aus Samczyk hingegen ist der ebenbeschriebenen grobkörnigen Gesteinsvarietät von Józefówka täuschend ähnlich, enthält jedoch mehr Graphit, sowohl in dem corrodirten älteren, rothen, als auch in dem adularähnlichen Feldspath.

Die übrigen granitartigen Gesteinstücke von Józefówka sind mittelkörnig, enthalten keinen rothen Feldspath und sind bedeutend ärmer an Graphit, hiefür Biotit- Granat- und Quarzreicher als die grobkörnige Varietät; sie besitzen auch ziemlich reichlich umhergestreute feine Pyritkörnchen. Der farblose, adularähnliche, oft theilweise regelmässig begrenzte Feldspath erscheint in hanfgrossen und nur hin und wieder zwei bis dreimal grösseren Körnern, welche ausgezeichnet nach der P Fläche spaltbar sind und auf der Spaltungsfläche einen starken Glasglanz besitzen. Die Spaltblättchen zeigen häufig im p. L. die schöne Gitterzeichnung des Mikroklins, manche, namentlich von grösseren Körnern die einheitliche zu P/M parallele Auslöschung des Orthoklases und im Gesteinsdünnschliff sieht man ziemlich häufige Durchschnitte von mit kleinen Feldspathsäulchen durchwachsenen Feldspathkörnern, die dem von Kloos (l. c.) beschriebenen Mikroperthit vom Baikalsee vollkommen ähnlich sind. Der Feldspath, namentlich der Mikro-

[1] Kreutz, Über Turmalin- und Granat führende Granite Wolhyniens. Anzeiger der Akademie der Wissenschaften in Krakau N. 1. Jänner 1889. Résumés p. XXIII.

perthit enthält reichlich Quarzkörnchen, Granatkrystalle, und Biotitblättchen, sparsam Graphitschüppchen.

Der undulös auslöschende Quarz, vorwiegend in kleinen körnigen Aggregaten, enthält zahlreiche Biotitschüppchen und seltene Graphitlappen, feine farblose Mikrolithenstäbchen, sehr seltene, deutlich krystallisirte Zirkon-Kryställchen mit pyramidaler Endigung und häufige Flüssigkeitseinschlüsse. Ausser diesen Quarzaggregaten bemerkt man noch im Gesteinsdünnschliff feine Adern von mikr. sehr feinkörnigem Quarz.

Der stark dichroskopische Biotit in sechseitigen Blättchen und unregelmässigen Lappen ist sowohl im Feldspath und Quarz eingeschlossen, als auch zwischen diesen Gemengtheilen eingezwengt. Er umhüllt auch häufig schalenförmig Granatkrystalle, welche in diesem Fall in einem Biotitaggregat gebildet, dieses auseinandergepresst haben; häufig sind Wülste der den Granat umhüllenden Biotitaggregate in tiefen Einbuchtungen der Granatkrystalle eingeklemmt.

Der braune Granat in unregelmässig ausgebildeten Deltoiddodekaedern und rundlichen Körnern, erscheint im Dünnschliff nur schwach röthlich gefärbt. Er enthält meist im Centrum zusammengedrängte kleine, aber auch einzelne grössere Quarzkörner. In einem Granatkrystall liegt ein Quarzindividuum, dessen Durchschnitt grösser, als die Dicke der ihn umhüllenden Granatschale ist.

Dieses unweit vom graphitführenden Gneiss aufgedeckte Gestein, sowie das granitartige Gestein von Samczyk, ebenfalls von unbekannter Lagerungsform, besteht demnach entweder aus Gneissmaterial, welches entweder ursprünglich richtungslose Textur angenommen oder die Gneisstextur bei der theilweisen Auflösung und Neubildung seiner Gemengtheile eingebüsst hat, oder es sind Spaltenfüllungen, Ausscheidungen gebildet wahrscheinlich aus Lösungen, welche der Gneiss dazumal noch enthielt, unter dem damals noch dauernden Einflusse der Agentien, welche die Metamorphosierung des ursprünglichen Gestein-Materials in Gneiss resp Glimmerschiefer bewirkt haben. Solcher Herkunft sind wahrscheinlich auch die (l. c.)

beschriebenen Mikroklingesteine, in denen der Einfluss des Nebengesteins ersichtlich, hingegen keine Spur einer Einwirkung derselben auf den Gneiss nachweisbar ist.

In der Sammlung befindet sich aus der Nähe von Żytomierz auch ein Handstück von Gneiss, welches paralell zur Schichtung von einer ca. 3 cm. starken Gesteinsader, die, nach einer Mittheilung des Herrn Ossowski, weiterhin zu einem ziemlich mächtigen Pegmatitgang anschwillt, durchzogen ist. Der feinkörnige Gneiss besteht aus einem Aggregat von Quarzkörnern, die meist kleinere Quarzkörnchen einschliessen, reichlichen, feinen Biotitschüppchen und (für Gneiss beinahe zu) spärlichen Mikroklinkörnern. Die Adermasse besteht aus rothem Mikroklin mit eingemengten kleineren Quarzkörnern und sehr spärlichen Biotitschüppchen. Die der einen Spaltfläche anliegende Aderhälfte ist bedeutend quarzreicher und feinkörniger als die andere und enthält (nur ca. 2—3 Mm. dicke) Scherben und Splitter von Gneiss, welche meist einerseits an der Spaltfläche haften, anderseits häufig bis an die Grenze der beiden Aderhälften reichen. Wäre in die Spalte im Gneiss Eruptivmasse eingedrungen, so müssten die leichten, flachen Gneiss-Scherbchen, welche sich bei dem Aufreissen der Spalte von den Spaltflächen abgelöst haben, doch etwas weitergeschwemmt werden müssen, dies ist aber nicht der Fall. Wahrscheinlich ist die andere, grobkörnigere und quarzarme Hälfte der Adermasse mit der ersteren nicht gleichzeitig, sondern nach dem Wiederaufreissen der Spalte in derselben ausgeschieden worden.

Anhangsweise wird erwähnt, dass sich in der Sammlung aus Wolhynien noch ausser Bergkrystallen, Geschieben von schönem Aquamarin aus Suszczany und Kaleńskie (südl. v. Owrucz), einem Aggregat von kleinen, blauen Fluoritwürfeln, ohne nähere Fundortsangabe, auch eine mit Eisenocker, feinen Glimmerschüppchen und Lehm belegte Krystallgruppe von Topas aus Jahodenka unweit Horoszki vorfindet. Die 0·4—1 Cm. grossen Topaskrystalle ∞P. $\infty \breve{P}_2$. $2\breve{P}\infty$. P., oft auch $4\breve{P}\infty$ und hin und wieder oP. auch $\frac{2}{3}P$. $\frac{1}{3}P\infty$. ∞P_3. sind wasserklar.

VI

W. Gosiewski. „O naturze ruchu wewnątrz elementu płynnego.“ (*Sur la nature du mouvement à l'intérieur d'un élément fluide*).

Rapportons la masse entière d'un fluide aux axes rectangulaires, fixes dans l'espace, et considérons, au bout du temps t, trois points: (x, y, z), (x', y', z'), (x'', y'', z''), appartenant à un même élément fluide. On trouve sans difficulté les équations suivantes:

$$(1)\quad \begin{cases} \dfrac{d(x'-x'')}{dt} = \dfrac{\partial u}{\partial x}(x'-x'') + \dfrac{\partial u}{\partial y}(y'-y'') + \dfrac{\partial u}{\partial z}(z'-z'') \\[2ex] \dfrac{d(y'-y'')}{dt} = \dfrac{\partial v}{\partial x}(x'-x'') + \dfrac{\partial v}{\partial y}(y'-y'') + \dfrac{\partial v}{\partial z}(z'-z'') \\[2ex] \dfrac{d(z'-z'')}{dt} = \dfrac{\partial w}{\partial x}(x'-x'') + \dfrac{\partial w}{\partial y}(y'-y'') + \dfrac{\partial w}{\partial z}(z'-z'') \end{cases}$$

u, v, w étant les composantes de la vitesse du point (x, y, z).

Si l'on pose ensuite, d'une part:

$$(2)\quad \begin{cases} \sqrt{(x'-x'')^2 + (y'-y'')^2 + (z'-z'')^2} = r \\ x'-x'' = ar,\ y'-y'' = br,\ z'-z'' = cr \\ \dfrac{1}{r}\dfrac{dr}{dt} = s \end{cases}$$

et de l'autre:

$$\frac{\partial u}{\partial x} = N_1,\ \frac{\partial v}{\partial y} = N_2,\ \frac{\partial w}{\partial z} = N_3$$

$$\frac{\partial v}{\partial z} + \frac{\partial w}{\partial y} = 2T_1,\ \frac{\partial w}{\partial x} + \frac{\partial u}{\partial z} = 2T_2,\ \frac{\partial u}{\partial y} + \frac{\partial v}{\partial x} = 2T_3$$

$$\frac{\partial v}{\partial z} - \frac{\partial w}{\partial y} = 2\tilde{\omega}_1,\ \frac{\partial w}{\partial x} - \frac{\partial u}{\partial z} = 2\tilde{\omega}_2,\ \frac{\partial u}{\partial y} - \frac{\partial v}{\partial x} = 2\tilde{\omega}_3$$

on obtiendra les équations suivantes:

$$(3)\quad \begin{cases} \dfrac{da}{dt} + as = aN_1 + b(T_3 + \tilde{\omega}_3) + c(T_2 - \tilde{\omega}_2) \\[2ex] \dfrac{db}{dt} + bs = a(T_3 - \tilde{\omega}_3) + bN_2 + c(T_1 + \tilde{\omega}_1) \\[2ex] \dfrac{dc}{dt} + cs = a(T_2 + \tilde{\omega}_2) + b(T_1 - \tilde{\omega}_1) + cN_3 \end{cases}$$

$$(4)\quad s = a^2N_1 + b^2N_2 + c^2N_2 + 2bcT_1 + 2caT_2 + 2abT_3.$$

Cela étant, exprimons

$$a\ \ b,\ c,\ s,\ \frac{da}{dt},\ \frac{db}{dt},\ \frac{dc}{dt}$$

par les intégrales des équations (1). Nous y introduisons ainsi, outre la variable, t, deux constantes arbitraires. Admettons donc, que dans les équations (3), t est constant, et posons, si cela est possible, que les constantes satisfont, conformément aux rélations (3), aux équations:

$$(5)\quad \begin{cases} a(N_1 - s) + bT_3 + cT_2 = 0 \\ a\,T_3 + b(N_2 - s) + cT_1 = 0 \\ a\,T_2 + bT_1 + c(N_3 - s) = 0 \end{cases}$$

et aux équations:

$$(6)\quad \begin{cases} \dfrac{da}{dt} = b\tilde{\omega}_3 - c\tilde{\omega}_2 \\[2ex] \dfrac{db}{dt} = c\tilde{\omega}_1 - a\tilde{\omega}_3 \\[2ex] \dfrac{dc}{dt} = a\tilde{\omega}_2 - b\tilde{\omega}_1 \end{cases}$$

Si les équations (5) et (6) sont compatibles, alors, l'élément fluide, pendant le temps dt, se déforme dans trois directions rectangulaires (a, b, c), avec les vitesses s par unité de longueur, dites principales, et tourne autour d'un axe instantané, avec la vitesse angulaire dont les composantes sont: $\tilde{\omega}_1$, $\tilde{\omega}_2$, $\tilde{\omega}_3$.

Supposons que les équations (5) et (6) soient compatibles, ou, ce qui revient au même, admettons que l'élément fluide tourne en effet. Désignons par (α, β, γ) la direction de son axe instantané. Dans cette direction l'élément se déforme avec la vitesse

$$(7) \quad \sigma = \alpha^2 N_1 + \beta^2 N_2 + \gamma^2 N_3 + 2\beta\gamma T_1 + 2\gamma\alpha T_2 + 2\alpha\beta T_3$$

mais parce qu'aucune droite matérielle, parallèle à l'axe instantané, ne change de direction pendant le temps dt, on a aussi :

$$\frac{d\alpha}{dt} = 0, \quad \frac{d\beta}{dt} = 0, \quad \frac{d\gamma}{dt} = 0$$

En introduisant ces conditions dans les équations (3), nous obtenons, pour déterminer la direction (α, β, γ), les équations suivantes :

$$(8) \quad \begin{cases} \alpha(N_1 - \sigma) + \beta(T_3 + \tilde{\omega}_3) + \gamma(T_2 - \tilde{\omega}_2) = 0 \\ \alpha(T_3 - \tilde{\omega}_3) + \beta(N_2 - \sigma) + \gamma(T_1 + \tilde{\omega}_1) = 0 \\ \alpha(T_2 + \tilde{\omega}_2) + \beta(T_1 - \tilde{\omega}_1) + \gamma(N_3 - \sigma) = 0 \end{cases}$$

Les équations de la forme (8), ayant en général une ou trois solutions réelles, nous ne pouvons admettre, dans le cas actuel, qu'une seule solution, les deux autres étant imaginaires. Cette solution unique des équations (8) vérifie en même temps les équations (5), en vertu des relations :

$$(9) \quad \frac{\tilde{\omega}_1}{\alpha} = \frac{\tilde{\omega}_2}{\beta} = \frac{\tilde{\omega}_3}{\gamma}.$$

Ainsi on voit que, si l'élément tourne, son axe instantané est parallèle à l'une des vitesses principales.

Dans le cas de la réalité des trois solutions des équations (8), il peut arriver que, $\tilde{\omega}_1$, ω_2, $\tilde{\omega}_3$, sont égaux à zéro ou qu'ils en diffèrent.

Si $\tilde{\omega}_1$, $\tilde{\omega}_2$, $\tilde{\omega}_3$, sont égaux à zéro, les équations (5) et (8) sont identiques, et par conséquent, l'élément fluide se déforme dans trois directions rectangulaires, avec les vitesses principales s, sans pouvoir tourner.

Si, au contraire, ω_1, ω_2, ω_4 sont différents de zéro, les équations (5) et (6) sont impossibles; mais alors les équations (8) fournissent trois solutions qui représentent trois vitesses principales, avec lesquelles l'élément se déforme dans trois directions obliques, sans pouvoir tourner.

En résumant tous les résultats que nous venons d'obtenir on peut énoncer le théorème suivant:

Il y a en général deux sortes de mouvement instantané à l'intérieur d'un élément fluide: celui par lequel l'élément se déforme dans trois directions rectangulaires et tourne en même temps autour d'un axe parallèle à l'une d'elles, ou celui par lequel l'élément ne fait que se déformer dans les trois directions qui peuvent être rectangulaires ou obliques.

Enfin, en partant des équations (1), on peut assurer à un élément fluide: ou la stabilité matérielle de son axe de rotation, ou celle des ses axes de déformation. Ainsi on retrouve, dans le premier cas, les relations connues de Helmholtz et de Nanson.

VII

Br. Pawlewski. „O kwasie chromowym. (*Ueber Chromsäure*).

Auf Grund seiner eigenen und Walden's Untersuchungen über das elektrische Leitungsvermögen von Chromsäurelösungen, kommt W. Ostwald zu der Schlussfolgerung, dass Chromsäure in wässerigen Lösungen nicht als CrO_4H_2, sondern als $Cr_2O_7H_2$ existiert. Der Verfasser der vorliegenden Arbeit erhält aus den Gefrierpunkten wässeriger Chromsäurelösungen Zahlen, die zwar kleiner sind als die theoretischen, aber für die Formel CrO_4H_2 und nicht für $Cr_2O_7H_2$ sprechen.

Auch entspricht das auf experimentellem Wege bestimmte molecuiare Brechungsvermögen dieser Säure mehr der Zusammensetzung CrO_4H_2 als $Cr_2O_7H_2$. Nach der Ansicht des Ver-

fassers ist die Existenz einiger der Formel CrO_4M_2 entsprechenden Salzen auch ein wichtiger, gegen Schlussfolgerung Ostwald's sprechender Beweis.

VIII

M. Raciborski. „Flora kopalna krakowskich glin ogniotrwałych Część I. Paprocie i skrzypy.“ *(Flore fossile des argiles plastiques dans les environs de Cracovie. I. Filicinées, Equisétacées).*

Les argiles plastiques des gisements de Krzeszowice et d'Alwernia reposent sur du calcaire conchylien et sont recouvertes, elles-mêmes, par des couches du bathonien supérieur et du callovien. La flore fossile qu'elles renferment, rappelle celle du jura brun de Scarborough en Angleterre; elle semble même plus ancienne, bien que, relativement à celle du lias supérieur, de Steyerdorf en Banat, elle paraisse être plus récente.

L'auteur qui a étudié cette flore sur des empreintes recueillies de ses propres mains et sur les lieux mêmes, divise son travail en deux parties: la première, consacrée aux Fougères et aux Prêles, est déjà achevée et présentée à l'Académie, tandisque la deuxième qui embrassera les Lycopodiacées, les Cycadées et les Conifères, est en voie de préparation.

Les fougères ont laissé dans ces gisements des empreintes si parfaites de leurs feuilles avec sores et sporanges, qu'une grande partie de ces plantes a pu être exactement déterminée et rapportée aux familles et aux genres naturels; les autres, moin bien conservées, ont dû être classées d'après la nervation de leurs feuilles.

Les plantes fossiles décrites dans ce mémoire sont les suivantes:

Filices.

Marattiaceae. Danaea Sm. 1. *D. microphylla* n. sp.

Osmundaceae. Todea Willd. 1. *T. Williamsonii* Brongn. sp. 2. *T. princeps* Presl sp. (Aerostichites princeps Presl. Sphe-

nopteris modesta Leckenby.) Osmunda L. 1. *O. Sturii* n. sp. 2. *O. sp.* 3. *O. microcarpa* n. sp.

Schizaeaceae. Klukia n. gen. 1. *K. exilis* Phill. sp. (Pecopteris exilis Phill., Pec. obtusifolia L. & H.). 1b. *K. exilis* var. *minor*. 2. *K. Phillipsii* Brongn. sp. (Pec. Phillipsii Br.) 3. *K. acutifolia* Lindley et Hutton sp. (Pec. acutifolia L. & H.)

Cyatheaceae. Alsophila Br. 1. *A. jurassica* n. sp. Dicksonia L'Hérit. 1. *D. Heerii* n. sp. 2. *D. Zaręcznyi* n. sp. 3. *D. lobifolia* Phill. sp. (Pecopteris lobifolia Phill.). 4. *D. ascendens* n. sp. Gonatosorus n. gen. 1. *G. Nathorstii* n. sp. Thyrsopteris Knze. 1. *T. (?) Murrayana* Brongn. sp.

Matonieae. Laccopteris Presl. 1. *L. (?) mirovensis* n. sp. 2. *L. Phillipsii* Zigno. Microdictyon Sap. 1. *M. Woodwardii* Leckenby sp. (an Saporta?).

Protopolypodiaceae Sap. Dictyophyllum L. & H. 1. *D. cracoviense* n. sp. 2. *D. exile* Sap. sp. (Thaumatopteris exilis Sap.).

Gleicheniaceae. Gleichenia Sm. 1. *G. Rostafińskii* n. sp.

Hymenophyllaceae. Hymenophyllites Goepp. 1. *H. (?) Zeilleri* n. sp. 2. *H. (?) blandus* n. sp.

Davallieae. Davallia Smith. 1. *D. Saportana* n. sp.

Filices incertae affinitatis.

Ctenideae. Ctenis Lindl. & H. 1. *Ct. Potockii* Stur. 1b. *Ct. Pot* var. *densinervis*. 1c. *Ct. Pot.* var. *remotinervis*. 2. *Ct. cracoviensis* n. sp. 3. *Ct. asplenioides* Etth. sp. (Taeniopteris asplenioides Etth.) 4. *Ct. Zeuschneri* n. sp. Ctenidiopsis n. subgen. 1. *Ct. grojecensis* n. sp. (aff. Cyclopteris Oldhami Feistm.). 2. *Ct. minor* n. sp.

Thinnfeldieae. Thinnfeldia Etth. 1. *Th. rhomboidalis* Etth. 1b. *Th. rh.* var. *minor*. 1c. *Th. rh.* var. *major*. 2. *Th. grojecensis* n. sp. 3. *Th. hailburnensis* Lindl. & H. (*Pecopteris haiburnensis* L. & H.). Cycadopteris. 1. *C. heterophylla* Zigno.

Folia Filicinearum.

Nervatio Taeniopteridis. Taeniopteris. 1. *T. aff. obtusa* Nath. 2. *T. aff. vittata* Brongn. 3. *T. aff. stenoneuron* Schenk.

Nervatio Pecopteridis. Cladophlebis. 1. *C. insignis* L. & H. sp. 2. *C. aurita* n. sp. 3. *C. denticulata* Brongn. 4. *C. Huttoniana* Presl. sp. 5. *C. Bartoneci* Stur. sp. 5b. *C. aff. nebbensis* Brongn. 6. *C. subalata* n. sp. 7. *C. whitbyensis* Brongn. (non Heer, Schmalhausen, Schenk pr. parte) 7b. *C. whitbyensis* Br. var. *crispata*. 8. *Cl. recentior* Phill. sp. 8b. *Cl. rec.* var. *dubia*. 8c. *Cl. rec.* var. *elongata*. 9. *Cl. solida* n. sp. 10. *Cl. Tchihatchewi* Schmal. *similis*. Pecopteris. 1. *P. patens* n. sp. 2. *P. decurrens* Andrae.

Nervatio Dictyotaeniopteridis. Sagenopteris. 1. *S. Phillipsi* Zigno. 2. *S. Goepperti* Zigno.

Nervatio Sphenopteridis. Sphenopteris 1. *S. pulchella* n. sp. 2. *Sp.* aff. *obtusifolia* Andrae. 3. *S. aff. arguta* L. & H.

Equisetaceae.

Equisetum Tourn. 1. *E. Renaulti* n. sp. 2. *E. blandum* n. sp.. (aff. E. Duvalli Sap. et E. Ungeri Ett.). 3. *E. remotum* n. sp. Phyllotheca Brongn. 1. *Ph. (?) leptoderma* n. sp. Schizoneura Schimo. 1. *S. hoerensis* His. sp.

Les résultats essentiels de toute cette étude peuvent être résumés d'une façon bien concise. Le *Danaea microphylla* de ces gisements, possède des feuilles munies de sores bien conservés. Le *Todea princeps* diffère des Osmondacées connues à l'auteur, par ses sporanges de moitié plus petits. Dans le *Todea Williamsoni*, les folioles sont un peu moindres que ceux des échantillons anglais, et les sporanges un peu différents de ceux qui ont été figurés par M. Schenk. L'*Osmunda Sturii* est muni de sporanges dont les empreintes ont été parfaitement conservées. Il en est de même pour les trois espèces de *Klukia*, nouveau genre de la famille des Schizeacés. L'*Alsophila jurassica* présente des sores nus, composés de nombreux sporanges sessiles, avec anneau oblique. Les sores des trois espèces de *Dicksonia* sont entourés d'indusies bivalves; la direction (oblique ou verticale?) de l'anneau sporangial n'a pas pu être déterminée avec certitude. Chaque foliole du *Gonatosorus Nathorstii* porte un sore marginal, protégé par

une indusie bivalve; cette plante est assez proche du *Dicksonia bindrabunensis*. Le *Thyrsopteris Murrayana* est peut-être un Dicksonia. Les sores du *Dictyophyllum cracoviense* ne contiennent que 3 à 6 sporanges ornés d'un anneau oblique. Dans le *Gleichenia Rostafińskii*, le sore est composé de trois sporanges avec anneau horizontal, les feuilles se ramifient par bifurcation, le bourgeon se trouve dans l'angle des bifurcations. Les sores de l' *Hymenophyllites Zeilleri* et l' *H. blandus* sont renfermés dans des indusies cylindriques; la présence d'un réceptacle filiforme ne pouvant pas être constatée sur les empreintes, ces plantes peuvent se montrer proches des *Eudavallia*. Le *Davallia Saportana* se rapproche du Stenoloma. Deux *Ctenis* et un *Ctenidiopsis* ne sont pas asser bien conservés pour faire reconnaître la structure de leurs sores et sporanges; ils sont peut-être proches du *Diacalpe*. Le *Ctenidiopsis* ne diffère du *Ctenis* que par ses folioles plus étroites dans leur base. Dans le *Thinnfeldia rhomboidalis*, les sores sont larges et disposés sur les deux côtés de le nervure médiane. L'*Equisetum Renaulti* possède des épis sporifères en bon état de conservation.

Nakładem Akademii Umiejętności

pod redakcyją Sekretarza generalnego hr. Stanisława Tarnowskiego.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

4 Lutego 1890.

Nr. 2. Février. 1890.

BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 22 février 1890

Présidence de M. Ch. Estreicher

Le Secrétaire présente le compte rendu des travaux des Commission spéciales.

Dans la séance du 30 janvier, M. V. Wdowiszewski a communiqué à la Commission de l'Histoire de l'Art des détails puisés dans les Archives de la ville de Cracovie, concernant les travaux de l'architecte Gabriel Słoński (1520—1590). Cette communication va paraître dans la prochaine livraison des Comptes-rendus de la Commission. Dans la séance du 6 février, M. Sokołowski a présenté un texte provenant des régistres municipaux de Gnesen et contenant des détails inconnus sur la restauration de l'église cathédrale de cette ville en 1417.

La Commission de l'Histoire littéraire vient de publier la livraison 8-me de la *Bibliothèque des auteurs polonais* [1])

M. L. Ćwikliński donne lecture de son mémoire: *La peste d'Athènes d'après le texte de Thucidide, II, 47, 2 — 54.* [2])

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 17 février 1890

Présidence de M. F. Zoll

Le Secrétaire présente le compte rendu des travaux des Commissions spéciales.

1) Voir aux Résumés IX. 2) ib. X.

La Commission d'Histoire vient de publier le V-e vol. des *Collectanea ex archivo Collegii historici*, 1889, 8°, 465 p.[1])

La Commission des Sciences juridiques a délégué un comité, composé de MM. Krzymuski, Rosenblatt et Tarłowski, à l'effet de rédiger correctement le texte polonais du nouveau Code pénal Autrichien. Ensuite, dans la même séance du 25 janvier 1890, la Commission a procédé au renouvellement de son bureau: M. Zoll est élu Président, M. Kasparek Secrétaire.

M. B. Dembiński donne lecture de son mémoire: *Sur les rapports de la France avec le St. Siège sous le règne de François II.*[2])

M. St. Smolka fait une communication préliminaire: *Sur le projet d'une ligue anti-ottomane en 1583.*[3])

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 20 février 1890

Présidence de M. J. Majer

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de Physiographie qui a eu lieu le 31 janvier 1890.

Dans cette séance, M. G. Ossowski a exposé les résultats de ses recherches géologiques, faites l'année dernière dans les environs de Podhorce, M. C. Jelski a communiqué ses observations sur les moeurs de l'Hémiptère *Ploiaria vagabunda* et M. M. Raciborski a traité la question des Mélèzes croissant spontanément en Pologne.

Le Secrétaire présente deux mémoires de M. F. Mertens: a) *Sur la substitution de nouvelles variables dans les expressions différentielles*[4]) et b) *Sur les fonctions entières d'un système de* mn *variables formant* m *lignes et* n *colonnes.*[5])

M. Ch. Olszewski donne lecture de sa note: *Sur les propriétés physiques de l'acide sélénhydrique soumis à la pression et à une basse température.*[6])

1) Voir aux Résumés XI. 2) ib. XII. 3) ib. XIII. 4) ibid. XIV. 5) ibid. XV. 6) ibid. XVI.

Le Secrétaire donne lecture des rapports de M. F. Mertens et de M. Karliński sur deux mémoires de M. J. Rajewski: a) *Sur quelques intégrales définies*[1]) et b) *Sur les intégrales irrégulières des équations différentielles linéaires.*[2])

Le Secrétaire communique une note de M. J. Siemiradzki: *Sur le contact du porphyre avec le calcaire carbonifère dans les environs de Dubie*, dans laquelle, l'auteur soutient son opinion précédemment énoncée et l'appuie par l'analyse microscopique de la roche en question.[3])

M. F. Kreutz rend compte du mémoire de M. Th. Wiśniowski: *Faune microscopique des marnes des environs de Cracovie. I. Foraminifères du callovien supérieur de Grojec.*[4])

La Classe se forme ensuite en comité secret et vote l'impression des mémoires de M. M. Mertens, Rajewski et Wiśniowski.

1) Voir aux Résumés XVII. 2) ibid. XVIII. 3) Compte rendu de la séance du 20 décembre 1889 4) Résumé XIX.

Résumés

IX

„Biblioteka pisarzów polskich.“ (*Bibliothèque des écrivains polonais*) livr. 8me, X et 41 p.

„Protée, satire de 1564.“ Cette nouvelle publication de la Bibliothèque des écrivains polonais appartient, de même que les satires de Bielski (parues l'année dernière), à la catégorie des oeuvres littéraires politiques. Elles ont pris naissance, toutes probablement, à l'instar du „Satyre“ de Kochanowski ou des „Dialogues“ d'Orzechowski, qui furent composés en vue de Diètes, dans un but déterminé et sous l'instigation des sommités du monde politique d'alors. Cette particularité est prouvée en tant qu'il s'agit des oeuvres satiriques de Kochanowski; la critique scientifique s'est déjà prononcée la-dessus. Quant à Bielski, il est difficile, pour le moment du moins, d'en fournir des preuves suffisantes. Il en est de même de l'auteur de „Protée“, dont le nom nous est complétement inconnu. L'éditeur, M. Wisłocki, promet de le mettre un jour en évidence, ainsi que d'éclaircir plus d'une incertitude qu'on y trouve. En attendant, on peut seulement constater que l'auteur semble avoir fait partie de la suite de Nicolas Radziwiłł le Noir, voïevode de Vilna, auquel, du reste, il a dédié son poème.

Le sujet de cette satire possède la même teinte générale des oeuvres de ce genre; il n'en diffère que dans les détails. Protée, prophète mythologique et possédant le don de changer

ses formes à volonté, raconte son passé et se plaint du destin qui, après bien des persécutions, finit, en le pourchassant continuellement, par le refouler jusqu'en Pologne, sous le règne de Sigismond Auguste. Une fois là, et s'y etant fixé, il réflechit sur les défauts et les vices de la société polonaise; il scrute la conscience de la nation relativement à quelques événements qui se préparaient et qui, à cette époque, exaltaient les esprits en Pologne. C'étaient, avant tout, les différences de confession, le mouvement réligieux et politique à la fois, la défense du territoire, l'union avec la Lithuanie etc. Enfin, sous forme de conseils qu'un roi donnait à son fils, nous voyons se dégager la moralité de la fable, qui vise la personne de Sigismond Auguste lui-même. C'était une époque décisive, un de ces moments historiques qui décident de l'avenir d'un peuple: on était à la veille de la Diète de 1565, où il allait falloir opter pour ou contre l'Eglise nationale. L'effervescence était grande, les têtes se montaient facilement, et tout le monde se croyait en devoir d'émettre son avis, d'anticiper sur les droits des conseillers du roi. Notre auteur suivant le flux général, avait, lui aussi, pris la parole dans sa satire. Elle a dû paraître à propos, représenter l'avis de plusieurs et, ce qui s'en suit, être assez répandue; aujourd'hui, il ne s'en est conservé qu'un exemplaire qui appartient à l'Institut National d'Ossoliński à Léopol.

Il faut encore ajouter que, pour la forme, elle n'est pas sans un certain art, une facilité d'élocution; la langue néanmoins, y est souvent lourde et parfois énigmatique. L'auteur a dû être assez au courant de la littérature de son siècle; en finissant, il s'adresse „Aux poètes polonais" et nous nomme quelques unes des étoiles du Parnasse polonais du temps: Rey, Kochanowski et Trzycieski.

Tout à la fin de cet opuscule, nous trouvons encore des vers signés par deux poètes, amis de l'auteur apparemment, dont l'un est un certain Cyprien Bazylik, l'autre, un Français du nom de Stojeński, version textuelle de Statorius, nom qu'il portait auparavant.

X

L. Ćwikliński. „Opis zarazy ateńskiej w historyi Tukidydesa II 47, 2—54." (*Die Beschreibung der attischen Pest im Thukydideischen Geschichtswerke II 47, 2—54*).

Obschon viele Aerzte und Philologen mit der als klassisch anerkannten Darstellung der attischen Pest bei Thukydides II 47, 2—54 sich beschäftigt haben, steht es dennoch bis jetzt nicht fest, welche Krankheit in der Pest zu erkennen sei und die Kritik und Exegese haben noch bei Weitem nicht die Schwierigkeiten überwunden, welche der überlieferte Text dem aufmerksamen Leser entgegenstellt. Der Verfasser der genannten Arbeit hat bereits in seiner Berliner Inauguraldissertation v. Jahre 1873: „Quaestiones de tempore quo Thucydides priorem historiae suae partem composuerit" dem oberwähnten Abschnitte eine kurze Erörterung gewidmet (S. 32—34), indem er bemüht war nachzuweisen, dass ein umfangreicher Theil jenes Abschnittes, namentlich Capp. 48—51 den von Thukydides bei der Retractation der Geschichte des Archidamischen Krieges hinzugefügten Abschnitten beizuzählen seien.

In der der Akademie vorgelegten Abhandlung kehrt der Verfasser zu der Frage nach der Retractation des ursprünglichen, bald nach 421 abgefassten Werkes nicht zurück, aber er bringt neue Argumente bei, um die Ansicht zu stützen, dass im ursprünglichen Concept oder Brouillon des Thukydides höchst wahrscheinlich der letzte Satz des 47-ten Capitels mit dem ersten Satze des 52-ten Capitels unmittelbar in Verbindung stand. Die neuen Beweise liefert ein Vergleich von II 47, 3 mit II 48, 1, sowie von II 49, 5 mit II 52, 2. Ein gewisser Unterschied zwischen den verglichenen Stellen kann und soll nicht geläugnet werden; sie sind trotzdem einander nach Inhalt und Form dermassen ähnlich, dass man nicht annehmen kann, Thukydides hätte sie unmittelbar nach einander als Theile einer e i n h e i t l i c h e n Schilderung abgefasst. Auch ist wohl die Frage gerechtfertigt, warum Thukydides nicht auf ein Mal diesen oder jenen Gegenstand abgehandelt haben sollte.

Ausser diesen Doubletten finden sich in der Pestschilderung noch andere, und zwar mehr auffallende vor. Das 51-te Capitel enthält Bemerkungen, die dem aufmerksamen Leser bereits aus anderen Capiteln bekannt sind und nur einiges wenige Neue. Den Interpreten und Kritikern ist dies wohl nicht entgangen, aber sie haben nicht alles zusammengestellt, was verglichen werden durfte und haben auch aus den Vergleichen nicht diejenigen Schlüsse gezogen, welche man zu ziehen berechtigt ist. Übrigens mussten auch die Discrepanzen gebührend gewürdigt werden.

Aber trotz der Aehnlichkeit, welche zwischen Cap. 51 (inbesondere zwischen den §§. 1—4) einerseits und verschiedenen anderen Stellen der Pestbeschreibung anderseits besteht, bildet beinahe jeder Satz dieses Capitels ein Räthsel und wird von den Gelehrten auf verschiedene Weise erklärt. Der Verfasser der oberwähnten Abhandlung unterzieht demnach das ganze 51-te Capitel sowie andere Abschnitte, welche mit zu berücksichtigen waren, einer eingehenden Analyse, er behandelt einen Satz nach dem anderen, um den Gedanken festzustellen, den der antike Schriftsteller hat ausdrücken wollen und die Form zu erklären, in welche der Gedanke gekleidet worden ist. Selbstverständlich hat der Verfasser die Ausführungen von Torstrik (Philol. XXXI 85 ff.), Fritzsche (Philol. XXXII 147 ff.) und Steup (Rhein. Mus. XXVI 473 ff.) nicht unbenützt gelassen. Steup's Aufsatz zeichnet sich durch scharfsinnige Argumentation aus; dessenungeachtet vermag ihm der Verfasser der genannten akademischen Abhandlung in vielen Fällen nicht Recht zu geben und ist bemüht seine Behauptungen zu widerlegen. Übrigens hat auch Steup nicht das ganze 51-te Capitel behandelt und nicht Alles herbeigezogen, was beachtet werden sollte. Was aber die Mittel anbelangt, die Torstrik und Steup in Vorschlag gebracht haben, um wirkliche oder angebliche Mängel einiger Stellen zu beseitigen, so kann der Verfasser sie nicht billigen. Denn es sind dies jene bekannten Mittel, wie Annahme von Interpolationen, Umstellung von Worten oder Sätzen u. d. gl.; es ist ja leicht solche Mittel

zu empfehlen, aber äusserst schwierig ihre Nothwendigkeit zu beweisen. Torstrik und Steup haben die Gründe, welche ehemals die Versetzung eines Satzes an einen unrichtigen Ort, oder einen fremden Einschub u. d. gl. herbeigeführt haben sollen, nicht nachgewiesen, sie haben uns darüber nicht belehrt, wie die Fehler und Mängel, welche sie rügen und zu beheben bemüht sind, entstanden sind. Einige der von diesen Gelehrten empfohlenen Mittel erscheinen übrigens bei näherer Betrachtung als nicht zweckentsprechend. Das Wichtigste aber ist das Folgende: es reicht nicht hin, einem oder zwei Sätzen abhelfen zu wollen; das eventuelle Mittel, die eventuelle Hypothese muss das ganze Capitel betreffen, denn abgesehen von dem ersten Satze des ersten Paragraphen sind alle Sätze des 51-ten Capitels der Art, dass man sie nicht ohne Anstoss lesen kann und das Capitel hat als Ganzes eine Erklärung nöthig. Der Verfasser erachtete es für seine Hauptaufgabe zur Aufklärung des factischen Sachverhaltes und zum Verständniss des Textes, wie er nun ein Mal beschaffen ist, beizutragen.

In zweiter Reihe stehen die Fragen, wie man diese Eigenthümlichkeiten, namentlich die Identität des Inhalts und die formelle Übereinstimmung verschiedener Sätze erklären soll, wie das zu entschuldigen sei, dass die Darstellung unordentlich und springend, die Satzverbindung unbeholfen ist, dass die streng grammatische Construction so überaus häufig gestört, der Stil mit 40 anderswo angewandten Phrasen versetzt und überdies unklar ist.

Selbst wenn der Thukydideische Text mehr verdorben wäre, als es wirklich der Fall ist, selbst dann würden wir die handschriftliche Tradition des Textes nicht als Quelle jener Mängel betrachten können; eine üble handschriftliche Tradition kann wohl dieses oder jenes Détail, aber nicht ein so beschaffenes längeres Capitel rechtfertigen. Dass das ganze Capitel von einem oder gar von mehreren Interpolatoren eingeschoben sein sollte, daran kann absolut nicht gedacht werden.

Der Verfasser zieht zum Vergleiche einige andere Abschnitte des Thukydideischen Geschichtswerkes herbei, die ähnlich beschaffen sind, wie das besprochene 51-te Capitel, und bei deren Lectüre ein aufmerksamer Leser zu mannichfachem Anstosse Anlass hat; er macht aber gleichzeitig darauf aufmerksam, was im 51-ten Capitel den Thukydideischen Stempel trägt und die Hand des Meisters deutlich verräth. Sonach dürfte wohl die These in Erwägung genommen werden, welche der Verfasser in seinem Aufsatze: „Über die Entstehungsweise des zweiten Theiles der Thukydideischen Geschichte" (Hermes XII 23 ff.) näher ausgeführt und bei der Erklärung einiger Abschnitte verwerthet hat. Die Thukydideische Geschichte ist kein fertiges, abgeschlossenes Werk; wir besitzen nur ein Manuscript, das der Autor zur Publication noch nicht fertiggestellt hat; deswegen können Spuren der Nichtvollendung in stilistischer Hinsicht, der skizzenhafte Charakter einiger Abschnitte, einige Ungenauigkeiten und Widersprüche, Doubletten u. d. gl. m. nicht auffallen (vgl. d. cit. Aufs. im Hermes, insbesondere S. 76 u. 84).

Thukydides hat sein Werk nicht herausgegeben; es ist also von einem Anderen herausgegeben worden; dass man auch dieses Moment mit in Rechnung nehmen muss, darauf hat der Verfasser der oberwähnten Abh. bereits in dem citierten Aufsatze im Hermes XII 81 hingewiesen. Aber erst v. Wilamowitz-Möllendorff hat bekanntlich in zwei Aufsätzen („Curae Thucyd." Gött. 1885 und „Thukydid. Daten" Hermes XX 477 ff.) jene Theorie von dem Herausgeber der Thukydideischen Geschichtswerkes ausführlich entwickelt, zur grossen Freude Einiger, wie Ed. Schwartz („Über das erste Buch des Thukyd.," Rh. Mus. XLI 203 ff.), zugleich aber unter lautem Protest von Anderen, wie Lipsius (Leipz. Stud. VIII 161 ff.), i Jahrb. f. cl. Phil. 131, 675 ff.), Bauer („Der Herausgeber des Thuk.," Philol. XLVI 458 ff.), und L. Herbst (Jahresber. über Thuk., IV Artikel, Philol. XLVI 522 ff., 545 ff.).

Im Zusammenhange mit der Pestbeschreibung konnte die Herausgebertheorie nicht eingehend besprochen werden; es war

vor Allem nicht möglich, die schwierigen Fragen der Thukydideischen Chronologie zu erörtern, aus welcher Wilamowitz die angeblich obiectiven Kriterien entlehnt hat. In der oben gen. Abh. sind einige kritische Bemerkungen des Verfassers über die Herausgebertheorie enthalten, indem zugleich die Frage aufgeworfen und besprochen wird, ob in der Pestbeschreibung und namentlich im 51-ten Cap. die Spuren einer Hilfe des Herausgebers zu erkennen sind.

Die Schilderung der Pest besteht aus 3 Theilen; den ersten Theil bilden die Capp. 47 und 52 ff.; der zweite Theil, das 48-te und 49-te und wohl auch der 50-te Cap. umfassend, ist nachträglich von Thukydides selbst in den ersten Theil eingeschoben worden; der dritte Theil, d. i. Cap. 51, ist weder mit dem, was vorhergeht, noch mit dem, was folgt, passend verbunden und fällt bei näherer Betrachtung in mehrere lose Stücke und Sätze auseinander.

Gewiss hat Thukydides selbst das 51-te Capitel weder an der Stelle noch in der Form in den Text eingefügt, wo und wie wir es vorfinden, und gewiss hat er keine Verantwortung dafür zu tragen, (vgl. Schwartz an der angef. St., S. 321) dass auch seine minder ausgeführten Vorarbeiten der Nachwelt als Bestandtheile eines scheinbar abgeschlossenen Werkes überliefert worden sind.

XI

Archiwum komisyi historycznej tom V. Collectanea ex archivo Collegii historici. Tome V, 465 pages.

La Commission d'Histoire publie, sous ce titre et dès l'année 1878, un recueil destiné aux matériaux de moindre volume, qui auraient à attendre trop longtemps, si l'on voulait les insérer dans une des catégories spéciales des publications historiques de l'Académie (Monumenta, Acta, Scriptores.)

Le Vème tome de cette collection vient justement de paraître.

On y trouve des matériaux relatifs, pour la plûpart, à l'histoire du droit et, plus particulièrement, à l'histoire du droit

canonique, en Pologne. Il se compose de dix articles ou recueils, dus à la collaboration de MM. Ulanowski, Abraham, Blumenstok et Korzeniowski. En voici les titres et la teneur.

Dans „Quelques remarques sur les statuts synodaux du diocèse de Cracovie," M. Ulanowski relève l'insuffisance de leurs éditions et appuie sur la nécessité des recherches plus approfondies afin d'en préparer de plus complètes et de meilleures. L'auteur fait suivre ses „Remarques" de deux textes d'une grande importance: le premier, reproduit les décrets du synode de 1408, qui, vu l'absence de l'évêque de Cracovie, fut convoqué par le vicaire général du diocèse; l'autre est un règlement adressé aux visiteurs des paroisses, au moment où les doctrines de Jean Huss étaient le plus fortement repandues et menaçaient d'anéantir l'influence du Saint Siège, en Pologne.

Vient ensuite le compte rendu de M. Abraham, dans lequel, on trouve de précieux éclaircissements sur les manuscrits, régistres et documents conservés dans les archives du Vatican et concernant la Pologne du moyen âge.

L'intéressant article de M. Abraham est suivi d'un recueil de textes puisés dans les régistres des officialités de Cracovie et de Lublin. La polémique, engagée d'abord par MM. Friedberg et Sohm et continuée, depuis, par quelques savants distingués, MM. Scheuerl, Seeling, Freisen, etc., sur le mode de célébrer le mariage, a suggéré à M. Ulanowski la pensée de rechercher dans les régistres des tribunaux épiscopaux, à Cracovie et à Lublin, des textes pouvant servir d'appui à l'une ou à l'autre des opinions émises. Il est permis d'espérer que cette collection, reproduisant plus de 200 actes, tous du XV siècle, répandra quelque lumière sur l'une des questions le plus contestées du droit canonique.

Le „Modus inquirendi super statu ecclesiae generalis," c'est à dire le règlement destiné aux visiteurs des paroisses, est également dû aux soins de M. Ulanowski.

M. Abraham publie un texte analogue: „Exhortatio visitationis sinodalis," qu'il pense avoir été composé au XIV siècle et provenir du diocèse de Cujavie.

Le titre suivant „Examen testium super vita et moribus Beguinarum per inquisitorem hereticae pravitatis in Sweydnitz an. 1332 factum," suffit pour saisir la valeur du texte que M. Ulanowski a pu faire paraître, grâce à un manuscrit récemment retrouvé dans le bibliothèque du Chapître de Cracovie.

Le même éditeur, ajoute aux précédentes deux autres publications, dont la première, „Formulae ad ius canonicum spectantes ex actis Petri Wysz Episcopi Cracoviensis 1392—1412, maxima parte depromptae," contient un recueil de formules; la seconde „Analecta ad hist. iuris canonici in dioc. Premisliensi" réproduit tous les monuments, statuts synodaux, actes du Chapître etc. pouvant fournir des renseignements sur l'application du droit canonique dans le diocèse de Przemyśl.

Le texte, intitulé „Ordinatio bellicae Motionis ex anno 1506" et publié par M. Blumenstok, possède une valeur considérable pour l'histoire des institutions militaires de la Pologne.

En dernier lieu, vient une brochure traitant le cérémonial que doit observer un ambassadeur se rendant à la cour de Rome. L'auteur, un noble polonais, vivant dans la seconde moitié du XVI siècle, 1563—1607, avait lui-même fait ce voyage en qualité d'ambassadeur, et cette considération est un titre de plus pour assurer à l'opuscule de Stanislas Mirski une certaine valeur. C'est M. Korzeniowski, qui a retrouvé une copie du traité de Mirski et qui s'en est servi pour la publication présente.

XII

B. Dembiński: „O stosunku Francyi do stolicy Apostolskiej za panowania Franciszka II." *(Rapports de la France avec le Saint-Siège sous le règne François II.)*

La source la plus importante d'où l'on puisse tirer les faits nécessaires pour éclaircir l'attitude de François II, ou plutôt celle du tout puissant à la cour de France cardinal de Lorraine à l'égard du Saint-Siège, est la correspondance de

l'ambassadeur près la cour de Rome, Babou de la Bourdesière, évêque d'Angoulême, publiée, mais inexactement et incomplètement, à Rheims, en 1859. L'auteur a profité de deux recueils de copies (Bibliothèque Nationale à Paris, fonds fr. 16038 & V Colbert 343) qui contiennent les lettres de cet envoyé diplomatique, entre autres, celles qui datent du commencement de l'année 1560, et qui n'ont pas été publiées jusqu'à présent. Outre cela, il a consulté la correspondance des ambassadeurs étrangers de ce temps là, d'Espagne et de Venise, près la cour de France (Archives Nationales à Paris, Simancas K. 1493, Bibliothèque Nationale copies fz 4A ms. 172). Enfin, il a puisé de nombreuses informations dans la correspondance de l'ambassadeur de Venise, qui, écrivant sous l'impression encore chaude des entretiens avec Pie IV, ne manque de faire souvent mention de ces rapports. (Informazioni politiche, Bibl. Royale à Berlin.)

Le pape se plaignait fréquemment de voir que la cour de France, qui manifestait depuis des temps immémoriaux une certaine indépendance à l'égard du Saint-Siège, tendait de plus en plus vers le particularisme si peu conforme avec le caractère catholique. En effet, si d'un côté l'Église romaine paraissait être inébranlablement fixée au sol français et strictement liée avec l'organisme politique et l'esprit national, de l'autre, les rois „chrétiens“ accentuaient toujours plus énergiquement le peu de condescendence qu'ils nourrissaient pour la volonté suprême du Chef de l'Église. Ayant un grand ascendant sur la hiérarchie écclesiastique, ils pouvaient passer pour les „Papes“ de la France — et Pie IV qui le disait ouvertement, était plein d'inquiétude qu'au milieu de la désorganisation réligieuse et le désarroi universel, la cour ne fît un pas contraire à l'autorité, la doctrine et la tradition de l'Église.

Les Huguenots tramèrent un attentat contre les ministres du roi, et il était même à présumer que la personne du roi n'en était point exclue; dès-lors, ils se présentèrent comme des antagonistes réligieux et politiques de la couronne. L'attentat n'a pas abouti, mais, à sa suite, on a découvert une plaie

douloureuse et béante qui s'envénimant de plus en plus, réclamait un remède énergique et rapide. Le gouvernement français inspiré par cet esprit gallican, voulait agir de son propre mouvement et, peu confiant dans l'efficacité des conciles généraux, qu'on avait d'ailleurs rompus déjà deux fois, annonça, malgré les promesses sincères et souvent réitérées de Pie IV, qu'on aurait recours à l'assemblée des prélats français, si le concile général tardait encore davantage à se constituer. Malgré les protestations de toutes sortes, on considérait à Rome cette assemblée de prélats comme un „concile national," un mauvais et scandaleux exemple donné à la Chrétienté entière, voire même, pour un préliminaire de schisme. La politique du tout puissant cardinal de Lorraine donnait matière à suspicion, elle paraissait louche et équivoque; le pape le soupçonnait peu sincère dans sa conduite et lui attribuait des desseins égoïstes; en somme, le cardinal paraissait n'avoir pour tout mobile d'action, que son ambition excessive. Bientôt en effet, le gouvernement français, tout en reclamant le concile général, posait des conditions qui mettait la cour de Rome dans l'impossibilité absolue de les accepter. On demandait un nouveau concile, mais un concile qui fût relevé de toute obligation de se conformer aux décisions du concile de Trente, un concile qui ne rebutât pas les protestants, leur fournît le moyen de venir s'y joindre avec sécurité personnelle et garantît, enfin, la libre discussion. La convocation de l'ancien concile à Trente, proposée par Pie IV, n'aurait servi qu'à les aigrir, les irriter davantage, peut être même à susciter des troubles plus sérieux; ce qu'il importait, c'est qu'un nouveau concile fût convoqué, mais non pas à Trente haï des protestants et où on avait déjà décrété contre leur doctrine, mais dans le foyer même de la révolution — en Allemagne.

Voilà donc le concile que reclamait le roi „chrétien," ou plutôt qu'exigeait, en son nom, le cardinal de Lorraine qui, dans le but d'exterminer les Huguenots, voulut se servir jadis du bras terrible de l'inquisition et qui passait généralement pour un ennemi implacable de l'hérésie. La notification de

ces conditions et leur identité avec ce à quoi n'ont cessé d'aspirer les dissidents, la pression permanente de la cour de France pour obtenir la convocation du „nouveau concile général“ et la menace que, dans le cas contraire, on aurait recours au concile national, tout cela mettait le Saint-Siége dans une position difficile et fort délicate. Il était impossible d'accepter ces conditions; d'un autre côté, en les refusant, on justifiait en quelque sorte la convocation du Concile Gallican. Le cardinal nous apparaît sous un jour étrange. Il n'est pas aisé d'approfondir son jeu, de pénêtrer à fond ses plans. S'il pensait réellement à l'inquisition, c'est qu'apparemment, il ne s'illusionnait plus de pouvoir se concilier, de gagner et ramener à l'amiable ceux qui avaient apostasié. Or donc, s'il insistait tant qu'on tînt compte à Rome des protestants d'Allemagne, il outrepassait ses propres opinions et il n'y a que deux suppositions possibles, savoir: ou que, tout en suivant le fil conducteur de la politique de François I et de Henri II, il voulait, en toute prévision, captiver les bonnes grâces des protestants, ou bien, qu'en dictant des conditions inadmissibles, il comptait apporter du retard dans la convocation du concile général, pendant lequel il se ménageait la liberté d'action dans son pays. Après l'attentat d'Amboise, le cardinal s'occupa de la désorganisation toujours progressive du pays, ainsi que de la haine croissante des princes du sang contre sa maison détestée. Quoiqu'il fût un des plus illustres princes de l'Église, loin cependant de faciliter la réussite du concile, le cardinal n'avait de soins que pour consolider et affermir sa propre situation et celle de sa maison. Nous l'avons déjà dit — l'ambition personelle était l'unique mobile de toutes ses actions. Le gouvernement français procédait avec suite jusqu'à la fin et ne céda rien de ce qu'il avait d'abord stipulé. Il n'a fait qu'une concession de pure formalité, en disant que peu lui importait que le nouveau concile ne fût qu'un renouvellement, une reconstitution de l'ancien, pourvu que les décisions de Trente y fussent soumises à une nouvelle discussion. Mais, c'est justement cela qui était impossible, la pierre d'achoppe-

ment de toute la question, car il s'agissait de sauvegarder l'autorité du concile et de ne pas mettre en doute ce que, une fois déjà, on y avait résolu. La cour de France dont le cardinal de Lorraine était l'âme, persista donc, jusqu'à la fin, dans ce point de vue protestant.

Les procédés de la France envers le Saint-Siège, ses menaces de convoquer un Concile National si on tardait à faire assembler le concile général, mécontentèrent profondement et même effrayèrent la cour de Rome. Pie IV, qui dès le commencement de ces agitations avait conçu la pensée de convoquer un concile général, pressé par les événements de France, s'employa tout entier aux préliminaires du concile pour éviter qu'on n'aie recours à des „moyens privés." qu'on ne se reporte à la pensée d'un concile national. La France contraignit donc le pape de prendre une décision dans cette affaire; elle força même le roi catholique de s'y joindre malgré ses répugnances pour l'idée de concile général. L'attitude de la France à l'égard de la cour de Rome, caracterise très bien la nation française et la diplomatie qui n'ont autre chose en vue que leur propre intérêt: elle fut, dans ses conséquences, propice à l'événement le plus important de cette époque, elle accélera la convocation du concile général. L'année suivante, en 1561, la France, mécontente des formes dans lesquelles la convocation avait eu lieu, difficulta quelque peu l'action elle même, et contribua à la retarder encore davantage. En définitive, les prélats français ne se rendirent à Trente qu'après s'être bien persuadé de la stérilité du concile national et des discussions dogmatiques qui n'ont pas abouti et ne pouvaient aboutir à une entente durable.

XIII

St. Smolka. „Projekt ligi przeciw Turkom w r. 1583." (*Projet d'une ligue contre les Turcs en 1583.*)

Communication préliminaire.

Dans les archives du Vatican (*Nunziatura di Venezia XXIV, XXV, XXVI; Nunziatura di Spagna XXVIII, XXX.*

XXXI), ainsi que dans celles de Venise, on trouve nombre de matériaux concernant les négociations entreprises en 1583 et 1584, afin de susciter une ligue générale contre les Turcs.

Les commencements de ces pourparlers datent du mois d'août 1583.

Depuis cinq ans déjà la Turquie était en guerre avec la Perse. Elle maintenait la paix avec les puissances chrétiennes ; dernièrement, cependant, il y a eu quelques échauffourées à Candie, où les Turcs tentèrent d'enlever le port et la citadelle de Suda. Il s'ensuivit que, pour mieux fortifier Candie et l'abriter contre les coups de main possibles, on résolut, á Venise, d'y envoyer Latino Orsini en qualité de commandant en chef de toutes les garnisons de l'île. Or donc, au moment de quitter Rome pour se rendre à Venise et de là à Candie, il fut chargé par Grégoire XIII, á l'audience d'adieu, d'une importante mission diplomatique. Il s'agissait de proposer à Venise, d'adhérer á la ligue offensive et défensive qu'on allait former contre les Turcs. Elle devait embrasser, avant tout, le Pape, la République et Philippe II, qui, on le soutenait du moins, en aura pris l'initiative. Il était, néanmoins, dans le plan d'y associer plus tard les autres principautés d'Italie, ainsi que l'empereur Rodolphe II, le roi de Pologne : Etienne Bathory, et le grand duc de Moscovie : Ivan le Terrible. Tels devaient être les moyens d'action.

Pour sauvegarder le secret, momentanément d'une nécessité absolue, le pape promettait de se rendre, au mois de septembre, à Bologne, où les envoyés de Venise pourraient le rejoindre. Il pensait, en outre, qu'une fois là, rien ne serait plus facile que d'y ouvrir une espèce de congrès, où, sans donner l'éveil à qui que ce soit, on serait à même de s'entendre, et de prendre des engagements réciproques avec les ministres plénipotenciers de la cour d'Espagne. La reconquête de la Morée, des îles de Chypre et de Negrepont, au profit de la République, d'une part, l'expulsion définitive des Turcs du continent européen, de l'autre, tel était le but de la ligue, que L. Orsini devait soumettre au gouvernement de Venise.

La réponse qu'il en reçut le 30 août, bien qu'elle ne se fût pas fait attendre, était des plus évasives, très circonspecte et pleine de généralités. Venise n'entamerait des pourparlers dans cette affaire, que si les autres puissances venaient à y faire leur accession, si le roi d'Espagne était sincèrement désireux de participer dans la grande entreprise contre les Turcs. De plus, on émettait des doutes sur la réalité des projets de Philippe, et le doge, Nicola da Ponte, ne manquait pas de relever les contradictions qu'il y avait entre les rapports de L. Orsini et ceux de l'ambassade de Rome, laquelle prétendait que l'idée de cette alliance ne pouvait, en aucune manière être attribuée à Philippe, dont Rome (et on citait les paroles mêmes du Pape) ne faisait que promettre l'adhésion.

Le congrès de Bologne n'eut donc pas lieu au mois de septembre, malgré l'évidente nécessité de précipiter les choses : il était à prévoir que, si la nouvelle de ces négociations parvenait à Constantinople, la Turquie se hâterait de traiter avec la Perse, pour tourner ses forces contre les puissances chrétiennes et les prévenir par une action offensive.

Loin de se rebuter par l'attitude de Venise, la cour de Rome entre, bientôt après, en relations avec Philippe et Etienne Bathory. Elle envoie en Espagne un ambassadeur extraordinaire en la personne de Msgr Sega, evêque de Plaisance, et en même temps, elle fait tenir au nonce de Pologne, Msgr Bolognetto, les instructions sur la manière de traiter avec le roi Etienne.

Le séjour de Msgr Sega à la cour d'Espagne, s'est prolongé jusqu'à la fin du mois de novembre. La mission se bornait, uniquement, à décider le roi d'envoyer à Rome un agent diplomatique, muni de pleins pouvoirs : or, le roi Philippe s'y étant refusé, la démarche échoua, et avec elle, définitivement, le projet du congrès à Bologne. Cependant, et malgré ces mécomptes, les pourparlers se poursuivaient, à Rome avec des ambassadeurs ordinaires, à Madrid et Venise, par l'intermédiaire des nonces. Mais, le peu de bonne foi qu'on y ap-

portait, faisait que la méfiance réciproque, ce trait caractéristique de toutes ces négociations, semblait s'y être fixée à j'amais et rendre impossible un heureux dénouement. En effet, à Madrid, une sombre rumeur accusait Venise d'avoir prévenu la Porte de tout ce qui se projetait contre elle; à Venise, on persistait à douter de la sincerité de Philippe, basant cette incrédulité sur ce que celui-ci traitait avec la Turquie pour la prolongation de la trève dont le terme allait justement expirer. Philippe assurait que, si même la prolongation était prononcée, rien ne l'empêcherait, le cas échéant, d'entrer dans la ligue.

Sur ces entrefaites, arriva la réponse de la Pologne, apportant le résultat de la conférence du 7 novembre 1583 qui avait eu lieu à Brześć litewski, entre le nonce et le roi Etienne Bathory. Non seulement le roi promettait d'accéder à la ligue, mais encore il acceptait les conditions strictement circonscrites. En conséquence, si la Diète décrétait la levée ordinaire, le roi Etienne serait à même d'opposer aux Turcs 30,000 hommes de cavalerie, ou bien, 20,000 de cavalerie et 10,000 d'infanterie. De plus, en admettant des ressources plus considérables, on pourrait porter l'armée à 100,000 hommes. La Transylvanie, de son côté, fournirait 10,000 hommes de cavalerie et autant d'infanterie. Bref, en toute prévision, on pouvait compter sur 40,000 à 50,000 hommes et avec une telle armée Bathory se faisait fort de passer la Valachie et la Bulgarie, et de toucher même jusqu'à Constantinople! Aussitôt donc que la ligue sera conclue, qu'on expédie un ambassadeur extraordinaire avec les clauses du traité, pour les pouvoir présenter à la Diète. Le roi espère *di persuader al regno una cosi santa impresa; nondimeno quando qualche parte recusasse, dice che non restarebbe per questo, ma si congiungerebbe con quelli che consentissero, come ha fatto nella guerra contra'l Mosco et con queste forze et con quelle di Transilvania metterebbe insieme un buon essercito.*

Le roi Etienne Bathory y pose cependant deux conditions:

1° Que la ligue soit contractée au moins pour six ans, et qu'on la pourvoie de ressources pecuniaires pour tout ce laps de temps;

2°. que l'Allemagne y fasse aussi son adhésion, car, sans le concours des princes de l'Empire, dans une guerre de continent, il est difficile de prévoir d'heureux résultats.

La réponse du roi de Pologne produisit une grande sensation, tant bien à Rome qu'à Madrid; presque en même temps il se répandit la nouvelle du meurtre de Podlodowski, simple gentilhomme attaché à la maison du roi, qu'Etienne Bathory avait envoyé en Arabie, pour y acheter des chevaux. Nous savons qu'au retour il fut tué par les Turcs. A l'étranger on n'a cessé de lui attribuer, quoique à tort, la qualité d'ambassadeur extraordinaire.

On ne communiqua pas au Senat vénitien les détails de la lettre du roi Etienne. A la même époque justement, le pape de concert avec le roi d'Espagne, redoublait ses efforts auprès de Venise pour l'amener à renouveler la ligue de 1571; de cette manière, la base de l'opération étant trouvée, il serait bien plus facile d'attirer les autres puissances. Cependant, les Vénitiens refusèrent, alléguant que l'accession des princes du Nord était la condition essentielle de l'entreprise.

Au mois de février et de mars, grâce, sans doute, aux déclarations du roi de Pologne, les négociations se raniment quelque peu et marchent d'un pas plus accéléré. Dans les commencements du mois d'avril, Philippe envoie enfin à son ambassadeur de Rome, le comte d'Olivarez, les pleins pouvoirs touchant la ligue. On y débat même la question délicate et pleine de susceptibilité, savoir, à qui on va confier le commandement en chef de toutes les forces navales réunies. C'est aussi au mois d'avril que le Cardinal chancelier d'etat envoie une seconde note en Pologne. On attend avec une extrême impatience la réponse du roi Etienne Bathory, de la décision duquel parait dépendre l'heureuse issue de tous ces travaux diplomatiques.

Il est à regretter que nous ne sachions absolument rien de ce qui s'est fait dans le période le plus important, c'est à dire, dans le courant du mois de mai et de juin. Les négociations ont bien dû être suivies à Rome, mais tout cela verbalement, de bouche à bouche, sans laisser des traces historiques. A partir de juillet, toute mention de ligue a disparu; les négociations n'ont pas abouti, elles furent rompues encore au mois de juin.

Il paraît que la République de Venise était plus disposée à adhérer à la ligue que ne le fut Philippe, nonobstant les protestations tant de fois répétées. D'ailleurs, à Venise, il y avait un parti politique qui tendait à la guerre et qui par conséquent sympathisait avec l'idée d'une action générale contre les Turcs. On y fondait beaucoup sur le roi de Pologne.

Quant à Philippe II, malgré l'initiative qu'il paraît en avoir pris le premier, il se peut que la pensée de ligue contre la Turquie n'entrait pas alors dans ses plans; on serait porté à croire plutôt, et cela d'après nombre d'indices, qu'à cette époque même, il était uniquement préoccupé de la grande expédition contre l'Angleterre. Il craignait que la France ne lui fît une diversion en Italie; on présumerait aussi, qu'il soupçonnait le duc Francois d'Anjou de nourrir quelque projet contre Milan. D'ailleurs, le but véritable de la politique espagnole, était de créer une ligue puissante composée de tous les états de la péninsule, pour le maintien *del presente stato d'Italia*: les négociations touchant la ligue contre les Turcs, ne devaient servir que de moyen à ce but, surtout, dans ce qui concernait le République de Venise. Quelque temps après les premiers essais d'entente, un envoyé espagnol était parti pour Constantinople pour traiter la prolongation de la trêve, et en effet, cette démarche réussit dans le courant des négociations concernant la ligue.

En définitive et pour résumer, il n' y a qu' Etienne Bathory qui ait présenté des conditions bien circonscrites et basées sur des chiffres. On le soupçonnait, néanmoins, notamment à Venise, d'agir peu sincérement; on allait même, jusqu'à

l'accuser d'avoir trahi et dénoncé l'affaire à la Porte. A Rome on n'y ajoutait point foi. Le renouvellement de la paix avec le Turcs et la révocation des engagements de 1583[1]) (deux actes effectués à cette époque par Etienne Batory), loin de paraître équivoques à la Cour romaine, lui semblaient, au contraire, découler simplement du retard qu'on apportait partout dans la marche déja si traînante des négociations. Au surplus la mort d'Ivan le Terrible et l'affaire Zborowski, ont dû aussi forcer quelque peu le main du roi. Bref, en tant que Rome pensait à une action contre les Turcs, Etienne Bathory restait pour elle „l'homme providentiel" de l'année 1583. Cela est visible dans le dernier période des plans de Bathory contre la Turquie sous le pontificat de Sixte Quint.

Tels sont les résultats qu'on a pu obtenir jusqu'à présent. Les matériaux sus-énumérés présentent des lacunes considérables et il s'ensuit, qu'il est impossible, pour le moment du moins, de résoudre plus d'une grave question concernant le projet de 1583—1584. M. St. Smolka espère y rémédier per des recherches organisées dans d'autres archives, et se propose de soumettre ce sujet à une étude spéciale.

XIV

F. Mertens. „O wprowadzeniu nowych zmiennych do wyrażeń różniczkowych." *(Sur la substitution de nouvelles variables dans les expressions différentielles).*

L'auteur y donne un moyen pratique qui facilite l'introduction de nouvelles variables dans une expression différentielle donnée.

[1]) Cette révocation a eu lieu en mai 1584, mais la nouvelle n'en est arrivée à Rome qu'au mois d'août, lorsque les négociations étaient déjà rompues. En mai 1584, Bathory se préoccupait d'autres plans. Il s'agissait de la conquête de Moscou, qui ne devait servir que d'ouverture à la grande expédition contre les Turcs.

XV

F. Mertens. „O funkcyjach całkowitych układu *mn* zmiennych, tworzących *m* wierszy i *n* kolumn. (*Über ganze Functionen eines Systems von* mn *Veränderlichen, welche* m *Zeilen und* n *Colonnen bilden*).

Der Verfasser bedient sich zweier Operationen, deren eine die sogenannte Polarenbildung und deren andere nach Art der Determinanten gebildet ist. Mittelst dieser Operationen wird gezeigt, dass jede ganze *m* fach homogene Function eines Systems *S* von *mn* Veränderlichen, welche *m* Zeilen von je *n* Gliedern bilden, in dem Falle $m > n$ als Summe von Polaren von Functionen darstellbar ist, welche nur die Veränderlichen der *n* ersten Zeilen des Systems *S* enthalten, und in dem Falle $m < n$ als Summe von Polaren von Functionen welche die Variablen der m^{ten} Zeile des Systems *S* nur in Determinanten m^{ter} Ordung dieses Systems enthalten. Als Corollarien ergeben sich Formeln, welche für die Invariantentheorie wichtig sind, ferner die Bedingungen der Theilbarkeit eines ganzen Ausdrucks durch eine ganze positive Potenz einer Determinante, sowie die Bedingungen der Darstellbarkeit eines solchen Ausdrucks als Summe von Gliedern, welche eine gegebene Anzahl von Determinanten m^{ter} Ordung des Systems *S* als Factoren enthalten, wenn $m < n$.

XVI

K. Olszewski. „O zachowaniu się selenowodoru w niskiej temperaturze i pod ciśnieniem.“ (*Sur les propriétés physiques de l'acide sélénhydrique soumis à une basse température et à la pression.*)

L'acide sélénhydrique n'a pas encore été liquéfié jusqu'à ce jour et appartient à la série, peu nombreuse il est vrai, des gaz dont les conditions de liquéfaction sont restées encore inconnues.

Le soufre, le sélénium et le tellure font partie de la même famille naturelle des métalloïdes.

Le sélénium et le tellure possèdent un poids atomique plus considérable que le soufre, il était donc à supposer que les acides sélénhydrique et tellurhydrique se laisseront plus aisément liquéfier et solidifier que l'hydrogène sulfuré, dont les conditions de liquéfaction et de solidification on été déjà étudiées par Faraday. Les nouvelles expériences de l'auteur sont venues confirmer en effet, cette supposition, en ce qui concerne l'acide sélénhydrique, mais elles sont encore restées infructueuses pour l'acide tellurhydrique qui est bien difficile à obtenir et qui se décompose promptement.

Acide sélénhydrique. Pour obtenir ce gaz, l'auteur traitait le séléniure de fer par l'acide chlorhydrique; le séléniure de fer a été produit en jettant des morceaux de sélénium sur du fer très fortement chauffé dans le creuset de Rose.

La flamme d'un chalumeau à gaz ne suffisait pas à cette fin; l'auteur a donc été forcé d'y remplacer l'air par un mélange à volume égal de l'air et de l'oxygène. L'oxygène pur donnait un feu trop intense qui fusionnait aisément le creuset en porcelaine.

En y versant goutte à goutte de l'acide chlorhydrique dilué au séléniure de fer pulverisé, l'auteur obtenait un dégagement lent et régulier de l'acide sélénhydrique. Ce gaz étant ensuite lavé dans de l'eau et séché sur du chlorure de calcium; ainsi purifié, il était recueilli dans une éprouvette refroidie à -78^0 par le mélange réfrigérent (éther et acide carbonique solide). Dans ces conditions, l'acide sélénhydrique se solidifie aisément et se convertit en un corps transparent, semblable à de la glace.

Lorsque l'acide sélénhydrique solide se trouvait déjà en quantité suffisante, on tirait l'éprouvette du mélange réfrigérent et on y introduisait un termomètre à bisulfure du carbone.

L'acide sélénhydrique fondait à -68^0 et bouillait à -41^0. La répétition de l'expérience donnait toujours le même chiffre pour les points de fusion et d'ébullition.

Le gaz évaporé pendant l'ébullition de l'acide sélénhydrique passait par le tube de l'appareil de M. Cailletet et s'en dégageait par un autre tube rempli de perles humectées de potasse caustique; par ce moyen on se garantit quelque peu du gaz délétère qui attaque les membranes muqueuses du nez et des yeux, même en quantité minimale. Malgré toutes les précautions possibles, on ne pouvait cependant éviter que l'air du laboratoire ne fût vicié par ce gaz et que tous les assistants n'en vérifiassent l'odeur et les conséquences physiologiques.

Le gaz recueilli dans l'appareil de M. Cailletet était complètement pur et se liquéfiait en totalité.

L'acide sélénhydrique ne se décompose que lentement au contact du mercure, et les expériences immédiatement entreprises dans cet appareil ont donné des résultats suffisamment précis. Après quelques jours, sa décomposition était déjà notable, le tube se couvrait d'un leger précipité noir de séléniure de mercure, et le gaz comprimé ne se liquéfiait plus en totalité.

Pendant les expériences dans l'appareil de M. Cailletet, la pression a été mesurée à l'aide d'un manomètre à mercure. Leurs résultats se résument dans les chiffres suivants:

L'acide sélénhydrique se liquéfie à

température	pression
0°	6.6 atm.
18°	8.6 „
52°	21.5 „
100°	47.1 „
137°	91.0 „ (point critique).

Pour vérifier, si l'acide sélénhydrique ne se décompose pas à la longue, même à l'abri de l'air, l'auteur a fermé l'acide liquéfié dans un tube de verre et n'y a observé aucun changement pendant les trois semaines qui se sont écoulées depuis cette opération.

Acide sulfhydrique ou hydrogène sulfuré. Les propriétés physiques de ce gaz soumis à la pression et à une basse température, ont déjà été étudiées par Faraday, Regnault et M. Dewar.

L'auteur a cependant jugé nécessaire de vérifier les résultats de ces savants et d'arranger ses expériences de la même manière que cela a été fait pour l'acide sélénhydrique. L'hydrogène sulfuré était préparé en décomposant le protosulfure de fer par l'acide sulfurique et a donné comme résultats:

Point de solidification	— 92°
„ de fusion	— 91°
„ d'ébullition	— 63.5°.

L'hydrogène sulfuré se liquéfie à

température	pression
0°	10.25 atm.
18.2°	16.95 „
50°	35.56 „
52°	37.17 „
100°	88.7 „ (point critique).

Les chiffres correspondent assez bien à ceux qui ont été donnés par les savants déjà cités, mais ils en diffèrent en partie. L'hydrogène sulfuré se solidifie, d'après Faraday, à — 85.5°; bout d'après Regnault à — 61.8°; d'après M. Dewar, sa température critique est de 100.2°, et sa pression critique, de 92 atmosphères.

Les résultats des expériences dans l'appareil de M. Cailletet ont pu atteindre toute la précision voulue, car l'hydrogène sulfuré n'attaque point le mercure et se laisse liquéfier en totalité, après avoir séjourné toute une semaine dans cet appareil. Pendant tout ce temps, il n'a pas été remarqué que le mercure se noircît.

L'auteur vient ainsi confirmer les expériences de M. Berthelot (Comptes rendus. Séance du 27 octobre 1879), d'après lesquelles l'hydrogène sulfuré n'attaque pas le mercure à la température ordinaire, mais seulement à 550°; il est donc difficile à expliquer, pourquoi les manuels de chimie, même les plus récents, perpétuent-ils encore l'avis contraire et conseillent de recueillir l'hydrogène sulfuré sur l'eau chaude, parcequ'il se décomposerait, disent-ils, bien vite au contact du mercure?

La table suivante servira à comparer les chiffres donnés par les deux acides: sélénhydrique et sulfhydrique. On y reconnaît immédiatement que ces deux gaz, si semblables dans leurs propriétés chimiques, se prêtent d'une manière analogue à l'action du froid et de la pression.

	H_2S	H_2Se.
fond à	— 91⁰	— 68⁰
bout à	— 63.5⁰	— 41⁰

Comprimés, ils se liquéfient

	temp.	press.	temp.	press.	
	0⁰	10.25 atm.	0⁰	6.6 atm.	
	18.2⁰	16.95 „	18⁰	8.16 „	
	52⁰	37.17 „	52⁰	21.5 „	
(p. crit.)	100⁰	88.7 „	100⁰	47.1⁰ „	
			137⁰	91.0 „	(p. crit.)

XVII

J. Rajewski. „O pewnych całkach określonych.“ (*Ueber gewisse bestimmte Integrale.*)

Im dritten Bande seines „*Cours d'analyse de l'école polytechnique*“ beweist Jordan den folgenden Lehrsatz:

Bezeichnet man das Polynom:

$$F(-n, \beta, \gamma, x) = 1 + \frac{-n.\beta}{1.\gamma} x + \frac{-n.(-n+1.\beta(\beta+1)}{1.\quad 2\quad \gamma\ (\gamma+1)} x^2 + \ldots$$

mit Z_n, und nimmt $\gamma > o$, $\beta + 1 - \gamma - n > o$ an, so ist das Integral $\int_0^1 x^{\gamma-1}(1-x)^{\beta-\gamma-n} Z_m Z_n dx$ gleich Null, so lange $m \lessgtr n$; für $m = n$ aber, ist das Integral gleich: $\frac{\Gamma(1+n)}{(\beta+n)} \frac{\Gamma^2\gamma}{\Gamma\beta} \frac{\Gamma(\beta+1-\gamma)}{\Gamma(\gamma+n)}$

In der vorgelegten Abhandlung hat der Verfasser, denselben Weg verfolgend, zwei neue Integrale bestimmt, nämlich:

I. Bezeichnet man das Polynom:

$$1 + \frac{-n}{1.\gamma} x + \frac{-n(-n+1)}{1.2\,\gamma(\gamma+1)} x^2 + \frac{-n(-n+1)\ (-n+2)}{1.2.3.\ \ \gamma(\gamma+1)\ (\gamma+2)} x^3 + \ldots$$

mit φ" und nimt $\gamma > o$ an, dann ist das Integral

$$\int_0^\infty e^{-x} x^{\gamma-1} \varphi_m \varphi_n \, dx$$

gleich Null, für $m \gtrless n$; und für $m = n$ ist es gleich $\frac{\Gamma(1+n)\Gamma(\gamma)}{\Gamma(\gamma+n)}$.

II. Bezeichnet man das Polynom:

$$1 - \frac{n(\gamma-n)}{1} x + \frac{n(n-1)(\gamma-n)(\gamma-n-1)}{1 \,.\, 2} x^2 -$$

$$- \frac{n(n-1)(n-2)(\gamma-n)(\gamma-n-1)(\gamma-n-2)}{1 \,.\, 2 \,.\, 3} x^3 + \ldots$$

mit ψ_n, und nimmt $\gamma > m+n$ an, so ist das Integral

$$\int_0^\infty e^{-\frac{1}{x}} x^{-(\gamma+1)} \psi_m \psi_n \, dx$$

gleich Null, oder gleich $\frac{\Gamma(1+n)\Gamma(\gamma+1-n)}{\gamma-2n}$ je nachdem $m \gtrless n$ oder $m = n$ ist.

XVIII

J. Rajewski. „O całkach nieregularnych równań różniczkowych linijowych." *(Ueber die irregulären Integrale der linearen Differenzialgleichungen.)*

In der Umgebung eines wesentlich singulären Punktes $x = o$ (in der Weierstrass'schen Bedeutung), lässt sich die Function einer unabhängigen Variablen vermittelst einer convergenten Reihe: $c_0 x^\nu + c_1 x^{\nu+1} + c_2 x^{\nu+2} + \ldots$, nicht darstellen. Eine bedeutende Anzahl von Functionen aber, lässt sich darstellen in der Form: $e^{g(\frac{1}{x})} \varphi(x)$; wo $g(\frac{1}{x}) = \frac{a_0}{x^n} + \frac{a_1}{x^{n-1}} + \ldots$ ein Polynom, und $\varphi(x)$ eine convergente Reihe ist. Poincaré (*Acta math. T. VIII.*) nannte den Ausdruck $e^{g(\frac{1}{x})} \varphi(x)$, eine normale Reihe n^{ter} Ordnung, wenn die Function $g(\frac{1}{x})$ ein Polynom n^{ten} Grades ist. Von der Function $F(x) = e^{g(\frac{1}{x})} \varphi(x)$ kann man daher sagen, dass sie sich vermittelst einer normalen

Reihe n^{ter} Ordnung darstellen lässt, und dass sie in einem wesentlich singulären Punkte $x = o$ zur Function g n^{ten} Grades gehört.

Unter der Annahme, dass sich die Integrale der Gleichung (1) $y^{(n)} + p_1 y^{(n-1)} + \ldots + p_m y = o$ im Punkte $x = o$ mittelst der normalen Reihen deren Ordnungen $n_1 > n_2 \geq \ldots > n_m$ sind darstellen lassen, beweist ber Verfasser im I-ten Abschnitte, dass die Coëfficienten p_k der Gleichung (1) unendlich werden von der Ordnung, die nicht grösser ist, als $k + n_1 + n_2 + \ldots + n_k$; und zwar: sind die Ordnungen aller normalen Reihen verschieden, so werden die Coëfficienten p_k unendlich von der Ordnung $k + n_1 + n_2 + \ldots . n_k$; sind aber manche normale Reihen von der gleichen Ordnung, so können die Coëfficienten p_k unendlich werden von der Ordnung die kleiner ist, als

$$k + n_1 + n_2 + \ldots + n_k.$$

Im II-ten Abschnitte bestimmt der Verfasser die Form der Coëfficienten p_k der Gleichung (1), und zwar unter der Voraussetzung, dass die Anzahl der singulären Punkte beschränkt ist, und dass die Coëfficienten p_k eindeutige Functionen sind.

Im III-ten Abschnitte integriert der Verfasser die lineare Differenzialgleichung in den Punkten, in welchen sich die Integrale der Gleichung irregulär verhalten.

XIX

T. Wiśniowski. „Mikrofauna iłów ornatowych okolicy Krakowa; Otwornice z Grojca.“ (*Faune microscopique des marnes à Cosmoceras ornatum dans les environs de Cracovie: Foraminifères du callovien supérieur de Grojec.*)

Les marnes récemment découvertes à Grojec, sont riches en Foraminifères fossiles; elles sont épaisses de 2 mètres environ et gisent entre le niveau à *Macrocephalites macrocephalus* et celui des calcaires appartenant à l'oxfordien inférieur.

M. Teisseyre est le premier qui ait étudié leurs Ammonites; il énumère les espèces suivantes: *Ammonites* sp. (? Cosmoceras ornatum Schloth. sp.), *Ammonites* sp. (? Cosmoceras eno-

datum Nikit. sp.), *Harpoceras hecticum* Rein. sp., *H. lunula* Ziet. sp., *H. punctatum* Stahl sp., *Peltoceras* sp. (? athleta Phil. sp.), *Peltoceras* sp., *Perisphinctes* aff. *variabilis* Lah. sp., *Quenstedticeras Lamberti* Sow. sp. L'auteur y ajoute aujourd'hui: *Belemnites calloviensis* Oppel, *B. canaliculatus* Schloth., *Harpoceras* aff. *nodosulcatum* Nikit.

On remarque, dans ces marnes, trois couches différentes: la couche inférieure est composée de marnes jaunes, l'intermédiaire — de marnes grises dépourvues de glauconite, et la supérieure — de marnes également grises contenant du glauconite. Ces couches, distinctes au point de vue pétrographique, constituent trois niveaux contenant une faune fossile différente, composée de Foraminifères, Spongiaires et autres microorganismes. La couche inférieure est caractérisée par les espèces: *Spiroloculina Michalskii* n. sp., *Marginulina costata* Batsch. var. *tenuicosta*, *Cristellaria Deeckei* n. sp., *Cr. triquetra* Gümb. var. *Gümbeli* n. var.; l'intermédiaire par: *Webbina* aff. *producta* Terq. sp., *Spiroloculina Michalskii* n. sp., *Sp. difficilis* n. sp. (aff. Sp. dubiensis Deecke), *Marginulina costata* Batsch. var. *tenuicosta* n. var., *M. disparilis* Terq. et Berthel. var., *semiinvoluta* n. var., ainsi que par de nombreux Foraminifères appartenant aux espèces: *Polymorphina simplex* Terq. *P. bilocularis* Terq. qui n'ont pas été trouvées dans les deux autres niveaux; enfin, la couche supérieure est caractérisée par les espèces: *Spiroloculina carinata* Kübl. et Zw. sp. var. *marginata* n. var., *Ammodiscus ornatus* n. sp. Comme espèces les plus fréquentes dans ces marnes et en même temps communes à tous les trois niveaux, l'auteur indique: *Ammodiscus incertus* D'Orb. var. *gracilis* Kübl. et Zw., *Cristellaria polonica* n. sp., *Cr. Uhligi* n. sp. etc.

Le nombre total des espèces de Foraminifères, reconnues dans ces marnes, monte à 124, dont les 52 suivantes ont déjà été décrites par divers savants: 1. *Spiroloculina carinata* Kübl. Zw. sp. var. *marginata* nov. var., 2. *Ammodiscus incertus* D'Orb. var. *gracilis* Kübl. Zw., 3. *Webbina* aff. *producta* Terq. sp., 4. *Nodosaria prima* Lam., 5. *N. incongrua* Kübl. Zw., 6. *N. jurassica* Gümb., 7. *N.* (an Dentalina) *mitis* Terq. Berth., 8. *N.* (an

Dentalina) *Fontannesi* Berth., 9. *Glandulina costata* Terq. var. *obtusa* nov. var., 10. *Frondicularia supracalloviensis* — F. cfr. nitida Terq. (Uhl. D. Ford. rjäs. Ornatenthon.), 11. *Fr.* aff. *Mölleri* Uhl., 12. *Dentalina soluta* Rss., 13. *D. communis* D'Orb., 14. *D. turgida* Schwag., 15. *D.* aff. *Gümbeli* Schwag., 16. *D. marsupifera* Schwag., 17. *D. laevigata* Schwag., 18.. *D. conferva* Schwag., 19. *D.* aff. *seorsa* Schwag., 20. *D. declivis* Schwag., 21. *D. pilluligera* Schwag., 22. *D. pugiunculiformis* nov. sp. = pugiunculus Rss. (Schwag. W. n. J. 1865), 23 *Marginulina costata* Batsch var. *tenuicosta* nov. var., 24. *M. disparilis* Terq. Berthel. var. *semiinvoluta* nov. var., 25. *M.* aff. *minuta* Terq., 26. *M. solida* Terq., 27. *M. contracta* Terq., 28. *M. flaccida* Schwag., 29. *M. resupinata* Schwag., 30. *M. procera* Schwag., 31. *Vaginulina* (Marginulina) *jurassica* Gümb. sp., 32. *V. harpa* Roem. var. *furcata* nov. var., 33. *Cristellaria primordialis* Terq. var. *plana* Deecke., 34. *C. harpa* Rss., 35. *C. limata* Schwag., 36. *C. hybrida* Terq., 37. *C. varians* Born., 38. *C. protracta* Born., 39. *C. pauperata* Jon. Park. sp., 40. *C. triquetra* Gümb. var. *Gümbeli* nov. var., 41. *C. Bronni* Roem. (non. Reuss.) (inclus. biclivosa Schwag.), 42. *C. rotulata* var. aff. *gaultina* Berth., 43. *C. göttingensis* Born. sp., 44. *C. lepida* Rss. (?) var. *jurensis* nov. var.. 45. *C. Oppeli* Schwag., 46. *C. hebetata* Schwag., 47. *C. diademata* Berth., 48. *Flabellina semiinvoluta* Terq., 49. *Polymorphina simplex* Terq., 50. *P. bilocularis* Terq., 51. *P. oolitica* Terq., 52. *P. Eichbergensis* Kübl. Zw. sp.

De toutes ces espèces, 7% environ ont été découvertes dans des terrains antérieurs à la période jurassique, 22% dans le lias, 26% dans le jura moyen situé plus bas que le niveau à *Cosmoceras ornatum*, 53% dans l'oxfordien inférieur, 12% dans le terrain crétacé, 9% dans les terrains tertiaires, enfin 9% vivent encore aujourd'hui.

Les 124 espèces de Foraminifères décrites dans le mémoire de l'auteur appartiennent à 8 familles naturelles. Les Miliolinae sont représentées par le genre *Spiroloculina* avec 4 espèces; les Haueriininae par le genre *Ophtalmidium*, les

Trochamminininae par 2 genres: *Ammodiscus* (avec 2 espèces) et *Webbina*: les Nodosarinae par 109 espèces réparties entre 7 genres: *Nodosaria*, *Glandulina*, *Frondicularia*, *Dentalina*, *Marginulina*, *Cristellaria*, *Flabellina*: les Polymorphininae par le genre *Polymorphina* avec 4 espèces; les Spirillininae par le genre *Spirillina*; les Rotalinae par le genre *Pulvinulina* avec une seule espèce très rare; enfin les Globigerinidae, probablement avec le genre *Globigerina*, ne s'y trouvent que moulés dans du glauconite.

La liste des espèces décrites antérieurement par divers savants indique déjà l'affinité de la faune des marnes en question, avec celle de l'oxfordien inférieur de la Souabie, de la Franconie, de la Suisse et de la France, étudiée par MM. Schwager, Gümbel, Deecke, etc. et suffirait, à elle seule, pour déterminer l'âge approximatif des marnes de Grojec. Elles portent non seulement le même caractère général, mais encore bon nombre d'espèces leur sont communes, bien que les marnes de Grojec renferment aussi quelques unes qui appartiennent aux étages inférieurs du jura. La famille des Rotalinae avec une foule d'espèces étant le propre des marnes russes étudiées par M. Uhlig, et faisant presque défaut dans les marnes de Grojec, il est impossible de rapprocher les faunes de ces terrains qui offrent d'ailleurs quelques traits de ressemblance.

Comme conséquence générale tirée de ses études, l'auteur insiste sur la valeur souvent contestée des Foraminifères pour la stratigraphie géologique, et démontre que ces fossiles peuvent servir non seulement pour apprécier le caractère des couches, mais aussi pour déterminer leur âge géologique avec bien plus de précision qu'on ne le croit généralement. La faune des Foraminifères de Grojec s'est renouvelée trois fois, toujours en correspondance avec les caractères pétrographiques de ces marnes, et prouve qu'une faune de ces microorganismes peut varier toutes les fois que changent les conditions de leur existence et de leur milieu.

La description des Foraminifères de Grojec constitue la première partie des études de l'auteur qui se propose d'embrasser tous les organismes microscopiques de ces marnes, en tant qu'ils entrent dans le domaine de ses recherches.

Nakładem Akademii Umiejętności

pod redakcyją Sekretarza generalnego hr. Stanisława Tarnowskiego.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

8 Marca 1890.

Nr. 3. Mars. 1890.

BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 7 mars 1890

Présidence de M. Ch. Estreicher

M. S. Windakiewicz donne lecture de son mémoire: *Sur les poésies lyriques de Sarbiewski.* [1])

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 14 mars 1890

Présidence de M. F. Zoll

Le Secrétaire présente le compte rendu des travaux des Commissions spéciales.

La Commission d'Histoire vient de publier le tome XII (vol. 1-er) du recueil „Acta historica." [2]) Dans la séance du 11 mars la même Commission a voté le programme de ses publications pour l'année 1890. Sous presse se trouvent actuellement: le vol. II du Codex epistolaris saec. XV ed. Lewicki (Monumenta medii aevi vol. XII) et les Analecta Romana ed. Korzeniowski (SS. rerum Polonicarum vol. XV). On va continuer immédiatement la publication des Constitutions et privilèges de la ville de Cracovie, dont une nouvelle suite vient de paraître dans la première partie du tome XII des Acta historica. De même on a voté l'impression du vol. IV des Mémoires de Wielewicki (SS. rerum Polonicarum XVI) et du tome VI des Collectanea ex archivo Collegii historici, dans lequel vont paraître les Acta capitulorum Cra-

1) Voir aux Résumés XX. 2) ib. XXI.

coviensis et Plocensis saec. XV selecta ed. Ulanowski. Enfin cette année-ci, on va commencer la publication des documents concernant le règne d'Etienne Bathory et provenant des archives du Vatican (Acta historica tome XIII); l'édition de ces documents est confiée à MM. St. Smolka et J. Korzeniowski.

La Commission des sciences juridiques a voté dans sa séance du 14 mars la publication des Decreta »in conventione« saec. XVI ed. Ulanowski.

M. W. Wislocki donne lecture de son mémoire: *Sur Jean de Kęty Wacięga* (S. Joannes Cantius 1390—1473). Contribution à l'histoire de l'Université de Cracovie, 1e partie.[1])

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 20 mars 1890

Présidence de M. J. Majer

Le Secrétaire présente le XXIV volume des Comptes rendus de la Commission de physiographie, récemment publié, contenant un seul mémoire de M. H. Zapałowicz *Le tapis végétal des montagnes de Pokucie et de Marmaros*[2]).

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission d'Anthropologie, qui a eu lieu le 4 mars 1890.

Dans cette séance M. Kopernicki, secrétaire de la Commission, présenta quatre mémoires destinés pour les publications de la dite Commission: 1) M. Witanowski: *Étude ethnographique sur le peuple du village Stradom près de Częstochowa.* 2) M. Hryncewicz: *Caractères physiques du peuple d'Ukraine* 3) M. Baudouin de Courtenay: *Étude comparative de deux mélodies d'une chanson lithuanienne* 4) M. E. Ziemba: *Notices sur les préjugés et les sorcelleries du peuple de Podolie.* — M. G. Ossowski a rendu compte de ses recherches archéologiques en Galicie orientale.

1) La continuation de ce travail sera présentée dans la séance du mois prochain; résumé en sera donné au No 5 du Bulletin. 2) Voir aux Résumés XXI 3) ibid. XXII.

M. Karliński présente le mémoire de M. L. Birkenmayer: *Sur un fragment d'astronomie ancienne, conservé par Tacite, et son importance pour l'histoire de cette science*[1]), et donne lecture de son rapport sur ce mémoire.

La Classe se forme ensuite en comité secret et vote l'impression du mémoire de M. Birkenmayer.

1) Voir aux Résumés XXIII.

Résumés

XX

St. Windakiewicz. „Liryka Sarbiewskiego, Studium literackie.“ *(Poésie lyrique de Sarbiewski, étude littéraire.)*

Les travaux de critique sur les poésies de Sarbiewski, sont encore à ce point qu'en abordant ce sujet, on se sent dans la nécessité absolue de reconstituer, avant tout, la succession chronologique des pièces éparses. Se rattachant donc à l'excellente étude de M. Krystyniacki, publiée sous le titre de „Fasti Sarbieviani“ (Léopol, 1886), l'auteur continue la classification des chants lyriques de Sarbiewski, d'après les matériaux d'une importance décisive, et qu'il doit, pour la plûpart, à l'examen des précieux manuscrits de la bibliothèque des princes Barberini à Rome.

Le manuscrit XXX. 14, comprend un poème, dans le style panégyrique, portant le titre: „Porticus honoris, per quam Fr. Card. Barberinus ad delubrum honoris poëtico opere in Romano Soc.-Jesu Collegio extructum, ingressus est.“ Ce poème se compose de 12 odes consacrées à la louange du Cardinal; dans la refonte postérieure (selon l'édition de 1632), elles firent naître les chants: III. 11, III. 18, III. 10, III. 1, I. 23, III. 14, III. 21, III. 15, III. 17, I. 17, (II. 25, I. 7, I. 2).

Le manuscrit XXX. 178, renferme „Lyricorum ad SS. D. N. Urbanum VIII Liber“, dont le sujet est presque uni-

forme: c'est de la guerre d'Orient qu'il est question. Ce petit recueil contient 7 odes qui, plus tard, donnèrent naissance à 11 chants lyriques: (I. 21, II. 12, I. 1, II, 21), (I. 6, I. 8), (I. 12, III, 11), (I. 11, III. 20), I. 20 — I. 22.

Le manuscrit XXX. 14, comprend en outre „Ad Urbanum VIII Lyricorum Liber II". Ce sont des odes composées sur des sujets de circonstance; dans l'édition de 1632, elles figurent sous les numéros: I. 3, I. 5, II. 22, I. 15, II. 14, II. 24, II. 16, I. 10.

Lyricorum liber III ne constitue pas une totalité à part, un manuscrit séparé; il est à présumer même qu'il n'a jamais existé comme tel. Mais, vu la commodité de la chose, il est très facile de le former, en comparant les odes sus-énumérées avec celles de l'édition de 1625. Les odes qui entreraient donc dans le troisième volume, sont: (II. 1, II. 7), III. 28, II. 10, (I. 4, I. 14, III. 23), III. 24, (I. 3, II. 2, III. 12), III. 16, II. 17, II. 23, II. 22, III. 2, (II. 13, I. 19.).

L'opinion a cours en Pologne (Krystyniacki, Fasti page 40 et suivantes) que celui qui a créé de si remarquables poèmes lyriques, n'ait pu être, en même temps, auteur des panégyriques; on prétend aussi qu'il a débuté par des épigrammes. La vérité est, cependant, qu'il en fut tout autrement, et pour le prouver, l'auteur consacre la première partie de ce travail à l'analyse des circonstances qui ont agi et influé sur Sarbiewski, qui l'ont transformé insensiblement du panégyriste qu'il était, en poète lyrique.

On trouve dans la bibliothèque des princes Barberini (XXX. 23 et XXX. 178.), deux rédactions postérieures, romaines, du panégyrique que Sarbiewski avait dédié à l'évêque Kiszka, et qu'il avait écrit en 1618, étant encore en Samogitie (édition de Naruszewicz, Vilnae 1757). Dans sa rédaction romaine, ce panégyrique porte le tire d' „Aureum saeculum" et fut remanié à l'occasion de l'avènement du Cardinal Maffei Barberini au siège papal (1623). En comparant les deux refontes, on voit que le but du poète y était d'élaborer, de rendre le plus clairement possible l'idée-mère, la pensée qu'il avait conçu

tout d'abord; il est visible, aussi, que le sentiment de mesure se développait, en lui, progressivement depuis qu'il se trouvait sous le ciel d'Italie. Porticus honoris renferme des odes intitulées bizarrement: Porta honoris prima, secunda etc.: In portico honoris turma prima, secunda etc.; viennent ensuite quelques créations de substance panégyrique: Comitas, Clementia Barberini etc. Arrivé là, Sarbiewski cesse de composer des panégyriques, il commence à improviser; son talent pressent sa voie naturelle, prend plus de caractère, se clarifie de plus en plus et, enfin, dans l'ode (II. 15, I. 7, I. 2), le poète acquiert toutes les qualités d'un parfait lyrique. Le sujet de cette ode est l'impression même que le poète a ressentie à la vue de Rome antique; la commotion en fut si puissante qu'en anéantissant le goût qu'il avait eu, jusqu'à présent, pour la poésie de convention, elle lui inspira un long poème lyrique, lequel, dans sa rédaction postérieure, a été divisé en trois chants distincts.

L'événement le plus prochain de ce revirement psychologique, fut le „Lyricorum liber" qui, selon la méthode panégyrique, est encore réparti systématiquement en odes: Ad Urbanum VII, Ad principes Christianos, Ad principes Italiae, Ad militem Europaeum, Ad militem Italum, mais toujours de recuperando Orientis imperio. Dans ces odes, Sarbiewski poursuit l'idéal polonais — de lutte contre l'Orient, et sa voix est montée à la hauteur du sujet. Son enthousiasme lyrique s'est manifesté le plus puissamment dans les odes (I. 21, II. 12, I. 1, II. 21), et (I. 6, I. 8), qui, dès l'origine, formaient deux composés à part, selon l'indication des parenthèses ci-dessus. Ce thème élevé n'a pas été sans apporter quelque profit au talent du poète; il le détachait de plus en plus du genre panégyrique.

De l'étude de l'antiquité et du choix des thèmes en rapport, Sarbiewski passe à l'étude de Horace. Lyricorum liber II. en fut la première expression; pour la forme, c'est la première collection que nous possédions; quant à la substance, elle prouve que ce n'est que de ce moment que datent les imitations du grand classique. A Rome, Sarbiewski trouva une société d'élite

et, sous l'influence du Maître, il se choisit Urbain VIII pour Mécène; dès lors, il commence à morceler, remanier, refondre ses longues odes et, pour résultat de tous ces travaux, édite Lyricorum libri III en 1626, tels que nous les connaissons depuis longtemps.

La preuve la plus manifeste de cette imitation, c'est la similitude, l'identité presque de l'argument de certaines odes de Sarbiewski avec celles du poète romain (I. 4, I. 14 III. 23), III. 22, (I. 3, II. 2, III. 12,) et la preuve la plus indéniable des efforts que le poète polonais s'était imposés pour surmonter les difficultés du modèle, odes: I. 10, III. 16.

Si nous prenons ses autres odes composées à cette époque sur des thèmes différents, nous nous persuaderons que Sarbiewski se trouvait alors dans un des moments significatifs de sa vie de poète, un moment de transition. Le manque d'individualité bien arrêtée le poussait parfois dans les directions le plus opposées; il saisissait, sans choix, le premier thème qui fût à sa portée, et tout cela sans que le temps lui permît jamais d'avoir de ces retours sur lui même pour se concentrer et mettre la dernière main à aucune de ses oeuvres. Emporté, une fois, il se lançait trop loin; une autre fois, il s'égarait dans une mauvaise voie; puis, avec une nouvelle ardeur, il se précipitait en avant et, épuisé et loin du but projété, retombait à mi-chemin. Cette antithèse d'une certaine maturité, de ce peu de mesure et de sûreté de soi, ne pouvait produire que des fruits imparfaits ou de moindre intérêt; ils mécontent le lecteur et le privent de la satisfaction esthétique complète. Malgré toutes ces vicissitudes, on ne peut nier que, de temps en temps, ne perce ça et là, ne resplendisse la grande physionomie d'un vrai lyrique. D'ailleurs, en lisant ces poésies, il faut tenir compte de la distance franchie par notre poète dans ces deux dernières années, puis, se souvenir que ce n'était encore qu'un adolescent qui devait, étant à Rome, se préparer aux examens.

Si quelqu'un voulait étudier Sarbiewski au moment où son talent atteignait le dernier période de sa force, c'est à dire, le connaître parfaitement, il devrait lire le quatrième volume

de ses chants lyriques qui parut en 1632 et qui n'existait pas encore en 1630. Ces dates donc, désignent assurément l'époque où les facultés poétiques de Sarbiewski touchaient à l'apogée de puissance créatrice; connaissant cette phase-là, on peut dès-lors s'adonner à l'étude détaillée de sa nature et de son lyrisme.

Les odes: 28, 33, (38), 16, 5, 6, 29, 1—8, 4, 24, (37), traitent des sujets politiques ou patriotiques. Sarbiewski était un théoricien en politique, gentilhomme du XVII siècle pour ses idées et ses sympathies: il était convaincu que la Pologne devait devenir foncièrement catholique. Les odes de cette catégorie sont assez faibles et présentent, en général, peu de valeur artistique.

Les sujets religieux figurent dans les odes: 17, 18, 20; 19, 21, 25, 22; 27, 7. Sarbiewski était d'une piété excessive et avait une dévotion toute particulière à la Sainte-Vièrge; il lui manquait cependant de véritable inspiration religieuse qu'il tâchait de masquer sous des minuties de l'exécution.

On peut connaître encore mieux les particularités de l'art de Sarbiewski, en l'étudiant dans ses imitations de Kochanowski, odes: 28, 5, 6, 37, dont la version polonaise avait déjà tant frappé Syrokomla-Kondratowicz; viendrait ensuite la curieuse refonte de l'hymne de guerre „Bogarodzica" (Mère de Dieu) et enfin, les sujets tirés du Cantique, odes: 19, 21, 25, 22. C'était un art à part, possédant son cachet d'originalité: difficulteux, plein de subtilités et d'effets, extravagant parfois dans les comparaisons; c'était un art savant, non sans une exquise harmonie dans la parole, mais, travaillant extraordinairement l'imagination et la pensée.

Le véritable tempérament de Sarbiewski, son caractère, disons-nous, se montre à jour dans les odes philosophiques: 30, 13, 15, 31, 12, 11, 10, 3; Sarbiewski n'aime pas se plaindre, il a des convictions d'un stoïcien-ascète, il met la vertu au-dessus de tout — il est vrai qu'elle est comprise das un sens subjectif qui reflète l'époque — il conseille la tranquilité d'esprit, qu'il déduit, d'après les maximes catholiques, de l'imitation

de la paix inaltérable de Dieu et de la Nature. Il préfère à toute chose le quiétisme et la solitude qui, l'éloignant de la société, des hommes, le porta aux illusions du mysticisme et développa, en lui, la croyance en une espèce de sagesse abstraite et froidement absolue. En effet, il a apothéosé les défauts de son propre caractère ainsi que ceux de l'aristocratie contemporaine — en couvrant tout du voile de la philosophie horacienne.

Dans le groupe ci-dessus, Sarbiewski est entrainant d'enthousiasme; c'est la vérité de sentiments exprimés et puissamment éprouvés qui en est tout le mystère. Il excelle, cependant, et, en même temps, il est le plus grand, comme artiste, dans les odes: 23, 14, 26, 32, 35 qui attestent sa profonde connaissance de la nature.

En somme, le jugement de l'auteur porté sur Sarbiewski est tel: „C'était une âme essentiellement polonaise, mais il ne devint jamais poète national; il était pieux, mais ce n'est pas là la source de son inspiration. Son individualité, sa poésie consistait dans la réproduction et la généralisation des traits séparés des états d'âme: voilà un monde bien borné pour lui surtout, dont l'âme n'était pas douée de cette impressionabilité de poète et qui, d'ailleurs, s'efforçait, elle-même, de s'apaiser et s'assoupir dans une morne indifférence. Mais si d'un côté cette répugnance pour le grand courant de la vie, cette solitude, ce calme desiré et obtenu, stérilisait sa veine poétique, de l'autre, il faut le marquer, le milieu qu'il s'était créé devait être tout exceptionnellement favorable au développement de ce genre d'artisme qui est tout dans l'observation méticuleuse, l'exploitation consciencieuse de l'inspiration du moment et le parachèvement laborieux et vétilleux de la facture. Ce n'est pas un de ces poètes sympathiques qui nous attirent, auquel on s'attache facilement et dont on ne se sépare qu'à regret; mais, il n'en est pas moins très curieux à étudier et à connaître. Délicat et doux solitaire, il aima la poésie innocente; s'il eût aimé quelqu'un dans sa vie, son talent se fût probablement épanoui avec force et eût jailli en mille couleurs

éblouissantes de richesse; tandis que privé de ce puissant mobile, il resta fleur d'orangerie qui tendait péniblement vers le soleil et qui prenait les vitres de la serre, c'est-à-dire l'art, pour l'azur céleste lui-même."

„Sarbiewski se prononça sur la terre italienne; la beauté grandiose de l'antiquité passée ébranla l'imagination de notre panégyriste et, le charmant, le fascinant pour ainsi dire, elle le transforma et lui imposa ses formes. La tendance nationale et l'évolution de son propre génie le gardèrent contre une imitation servile; mais, cette impression, quelque energique qu'elle eût été, n'eut cependant pas la puissance de le ravir au-delà des bornes du lyrisme horacien, étendre ses limites, lui indiquer, enfin, d'immenses horizons. Après deux éruptions d'une force volcanique, ayant pour thème le langage des tombes et la guerre d'Orient, il rentre dans sa quiétude olympienne, devient monotone comme l'étaient ces „eaux" qui devaient caractériser l'état de son âme."

„Sarbiewski était un musicien pour la parole, un paysagiste quant à la facture, Horace moderne pour la substance; de tous les peintres, c'est le Poussin qu'il nous rappelle le plus et, dans l'histoire, il tient sa place entre les poètes humanistes et les pseudo-classiques français."

L'auteur, en abordant ce sujet, ne s'est proposé que d'entamer, de faciliter les études à venir sur Sarbiewski; il y a encore quantité de thèmes à élaborer et avant tout, le parallèle à établir entre Horace et le poète polonais. Mais pour y aboutir, il faudrait entreprendre une étude autrement impertante: Horace dans la littérature polonaise, Horace dans la littérature universelle. Il faut se rendre bien compte de l'individualité de Sarbiewski pour ne pas s'égarer et ne pas trop attribuer à l'imitation. Cette dernière pensée, dont la justesse mérite d'être relevée, fut émise, pour la première fois, par M. Sas dans son excellent travail: „Du mètre de Sarbiewski et de ses modèles."

XXI

Leges, privilegia et statuta civitatis Cracoviensis. Tomus II. (1587—1696) vol. I. Ed. Dr. Fr. Piekosiński. Cracoviae, 1890. 8⁰. LII, 600.

A. u. d. T.: Acta historica res gestas Poloniae illustrantia. Tomus XII.

Der vorliegende Band umfasst die Fortsetzung der Sammlung von Gesetzen, Privilegien und Statuten der Stadt Krakau vom Jahre 1507—1795, und zwar einen Theil derjenigen Akten, welche dem Zeitraume 1587 bis 1696 angehören.

Die historische Commission der Akademie der Wissenschaften hat sich nemlich zur Aufgabe gemacht, bei Veröffentlichung geschichtlicher Quellen, auch jenen ihr Augenmerk zuzuwenden, die sich auf das Städtewesen in Polen beziehen. Unter diesen verdienen aber die Urkunden der Stadt Krakau besonders berücksichtigt zu werden, und zwar aus dem Grunde, weil diese Stadt als Hauptstadt des Königreiches die übrigen Städte Polens während mehrerer Jahrhunderte in Bezug auf die Bevölkerung, deren Intelligenz, so wie den Handel und die Industrie bei Weitem übertraf. Auch hat keine andere Stadt Polens eine solche Fülle vom geschichtlichen Material aufzuweisen, als Krakau.

Die erste Publication dieser überaus reichen Materialien bildete der IV Band der Monumenta medii aevi historica, res gestas Poloniae illustrantia, welcher die von Dr Josef Szujski und Dr. Franz Piekosiński bearbeiteten ältesten Bücher der Stadt Krakau, so wie eine von Szujski geschriebene Vorrede umfasst, in welcher letzteren die Geschichte Krakau's bis zum Anfange der XVten Jahrhunderts trefflich geschildert erscheint.

Jene Bücher stammen aus der Zeit vom Jahre 1300 bis 1400. Das älteste unter denselben, nemlich der *Liber actorum, resignationum nec non ordinationum* der Stadt Krakau fängt mit dem Jahre 1300 an und enthält Eintragungen von Verträgen, welche unter den Krakauer Bürgern abgeschlossen wur-

den und hauptsächlich unbewegliches Gut, wie Häuser, Bauplätze, Badeanstalten u. d. g. zum Gegenstande hatten. Diese Eintragungen liefern den Beweis, dass Krakau schon damals, also kaum 43 Jahre nach Setzung des deutschen Rechtes alle die Gassen und Plätze besass, welche jetzt in den inneren Stadt bestehen. Die Entwicklung der Stadt machte also gleich zu Anfang sehr rasche Fortschritte. Unter den damaligen Bürgern finden sich überwiegend deutsche Namen, wie denn auch sämmtliche ältere Aufzeichnungen in diesem Buche bis zum Jahre 1312 in deutscher Sprache eingetragen erscheinen.

Der im Jahre 1311 von der deutsch gesinnten Bürgerschaft Krakau's gegen den Herzog und nachmaligen König Wladislaus Łokietek erhobene und gleich im nachfolgenden Jahre 1312 unterdrückte Aufstand, welcher die Übergabe Krakau's an den Herzog von Oppeln bezweckte, war für die Stadt folgenschwer, da sie nicht nur das ihr vom Herzoge Ladislaus Łokietek im Jahre 1306 ertheilte weitgehende Privilegium verlor, sondern auch des Rechtes der freien Wahl ihres Stadtrathes verlustig erklärt wurde. Selbst in dem bezeichneten Codex sind die Folgen des Aufruhres ersichtlich, da seit dieser Zeit die Eintragungen in lateinischer Sprache vorgenommen werden.

Das zweitälteste Buch ist der *Liber proscriptionum et graraminum:* derselbe beginnt mit dem Jahre 1362 und enthält ein Verzeichniss aller derjenigen Bürger, welche aus Anlass begangener Verbrechen, aus der Stadt ausgewiesen wurden. Auch findet man hier Beschwerden eingetragen, welche von der Stadt an den König wegen Uebergriffe königlicher Beamten gerichtet wurden.

Erst mit dem Jahre 1392 beginnen die eigentlichen Consularbücher, denen am Ende ein Verzeichniss aller Personen beigefügt ist, denen das städtische Bürgerrecht verliehen wurde.

Ausser diesen ältesten Büchern sind noch aus dem Ende des XIVten und aus dem Anfange des XVten Jahrhunderts mehrere Hefte der „Regestra perceptorum et distributorum civitatis Cracoviensis", nemlich jene aus den Jahren 1390—1393,

1395—1405 und 1407—1410 erhalten, von denen die wichtigsten Rubriken, wie die: *nuncii dominorum*, *nuncii in factis domini regis*, *honores* und *rayse dominorum* vollinhaltlich, die minder wichtigeren dagegen auszugsweise zur Veröffentlichung gelangten.

Gleich in den nachfolgenden Jahren 1879 und 1882 schritt die historische Commission zur Herausgabe des Codex diplomaticus civitatis Cracoviensis, welcher als V und VII Band der Monumenta medii aevi historica, res gestas Poloniae illustrantia erschien.

Der Codex diplomaticus umfasst das gesammte urkundliche Material aus den Jahren 1257 bis 1506, das die Städte Krakau, Kasimir und Kleparz betrifft. Es muss nemlich bemerkt werden, dass die heutigen Vorstädte Krakau's: Kasimir und Kleparz, einst selbstständige Städte waren, und erst zu Ende des XVIIIten Jahrhunderts mit der Stadt Krakau vereinigt wurden. Selbst die Vorstadt Stradom *(Pons regalis)* bildete im Mittelalter eine besondere Gemeinde, die jedoch im Jahre 1419 vom Könige Ladislaus II mit der Stadt Kasimir unter Vorbehalt des Rechtes, zwei Mitglieder in den Rath und Schöffen in die Schöffenbank der Stadt Kasimir zu wählen, vereinigt, und hierauf im Jahre 1505 vom König Alexander der Stadt Kasimir gänzlich einverleibt wurde. Die Sandvorstadt, im Mittelalter Garbary *(Cerdonia)* genannt, hatte zwar ihre eigene Schöffenbank, unterstand jedoch dem Krakauer Stadtrathe.

Das im Codex diplomaticus enthaltene Material ist seinem Inhalte gemäss in vier Categorien eingetheilt. Zur ersten Categorie gehören königliche Privilegien und Urkunden, welche das Vermögen und die Gerechtsamen der Städte Krakau, Kasimir und Kleparz betreffen; zur zweiten die Willküren dieser Städte, also sämmtliche Verordnungen des Rathes, auch Satzungen der Zünfte; zur dritten jene Urkunden, welche nur mittelbar die Geschichte der Stadt Krakau berühren, und in die zwei ersten Categorien nicht aufgenommen werden konnten; in die vierte endlich solche Urkunden, welche die

Aufnahme von Darlehen zur Bestreitung grösserer Auslagen in der Form von Verkäufen verschiedener Zinse und Einkünfte unter Vorbehalt des Wiederkaufsrechtes zum Gegenstande haben. Da die städtischen Rechnungsbücher aus dem XVten Jahrhunderte nicht mehr existiren, so gewähren wenigstens die letzteren Urkunden einen Einblick in das finanzielle Gebaren der Stadtgemeinde während des obigen Zeitraumes.

Den Urkunden sind vorangeschickt Verzeichnisse der Rathsherren, der Vögte und der Schöffen der Stadt Krakau aus dem XIV und XV Jahrhundert, als Anhang hingegen ist ihnen ein, aus dem Jahre 1542 stammender *Liber omnium proventuum per serenissimos Poloniae reges civitati Cracoviensi graciose concessorum, tum et aliorum redituum etc.* beigefügt, in welchem alles bewegliche und unbewegliche Eigenthum der Stadtcommune, ferner sämmtliche Einkünfte und Gerechtsamen unter genauer Angabe, auf welches königliche Privilegium jedes derselben sich stützt, verzeichnet erscheinen. Dieses Inventar bildet ein sehr schätzenswerthes Mittel zur Erklärung des Inhaltes der königlichen Privilegien.

Von den Urkunden stammt die älteste aus dem Jahre 1257, wurde vom Herzog Boleslaus dem Schamhaften von Krakau und Sandomir ausgestellt und betrifft die Setzung des Magdeburger Rechts in der Stadt Krakau und zwar nach dem Muster von Breslau. Die Ausstattung, welche die Stadt mittelst dieser Urkunde erhielt, wurde nachher im Jahre 1306 vom Herzog Ladislaus Łokietek, welcher ihr auch das Lagerrecht verliehen hat, und vom König Kasimir dem Grossen im Jahre 1358 bedeutend vermehrt. Dieser letztere verkaufte der Stadt im Jahre 1363 auch die angränzenden Dörfer Czarnawieś, Czarna ulica und Pobrzezie, welche nachher mit den am Ufer des Flusses Rudawa angesiedelten Gärbern die Vorstadt Garbary (jetzt Piaski) bildeten.

Die Stadt Kasimir erhielt das Magdeburger Recht im Jahre 1335 vom König Kasimir dem Grossen, die Stadt Kleparz erst im Jahre 1366 von demselben Könige.

Interessant ist das Aufblühen der Vorstadt Kleparz zur Stadt. Diese Vorstadt existirt nachweisbar schon in der zweiten Hälfte des XIIten Jahrhunderts. Im Jahre 1184 wurde nemlich dort vom Krakauer Bischof Gedeon eine Collegiatkirche zu Ehren des hl. Florian, dessen Reliquien in demselben Jahre der päpstliche Legat Aegidius, Bischof von Modena, nach Krakau überbrachte, gestiftet. Die nachherige Entwickelung verdankt jedoch dieser Ort mittelbar dem Aufstande der deutschen Bürgerschaft Krakau's im Jahre 1311/12, denn nach Unterdrückung dieses Aufstandes, fasste Herzog Ladislaus Łokietek den Entschluss, zwischen der Stadt Krakau und der herzoglichen Burg eine neue, auf einheimische polnische Bevölkerung sich stützende Stadt zu gründen, welche die Burg vor der gefährlichen Nachbarschaft der unzuverlässigen deutschen Bürgerschaft Krakau's schützen sollte. Die neue Stadt hiess *Nova civitas in Okol,* auch *Nova civitas Cracovia,* und war im Süden der Stadt Krakau in der Nähe des Klosters zum hl. Andreas gelegen.

Im Jahre 1335 erhielt diese Stadt ihr erstes Privilegium vom König Kasimir dem Grossen. Indessen schwand mit der Zeit das Misstrauen des Königs zu der Krakauer Bürgerschaft und dass grosse Privilegium vom Jahre 1358 ist ein deutlicher Beweis dessen, dass das im Jahre 1311—12 Geschehene vergessen und verziehen wurde. Eine Consequenz dieses zwischen dem Könige und der Stadt geschaffenen neuen Verhältnisses war es, dass die *Nova civitas in Okol*, die der Stadt Krakau keine Concurrenz mehr machen sollte, nach Kleparz verlegt wurde. Kleparz erhielt im Jahre 1366 das Magdeburger Recht und den Namen *Florentia*, zur Erinnerung an die dortige Collegiatkirche zum hl. Florian.

Von den in dem ersten Theile des Codex diplomaticus enthaltenen Urkunden bieten noch jene ein grosses Interesse dar, die sich auf den Handel der Krakauer Kaufleute in Ungarn, Böhmen, Oesterreich, Lithauen, Masovien, Reussen, Podolien, Vlodimirien, Walachei, Tatarien, Meissen, Preussen, Pommern beziehen

Interessant ist auch der mit der Judengemeinde im Jahre 1485 abgeschlossene Vergleich, aus dem zu ersehen ist, inwieferne sich die Juden mit dem Handel befassen durften. Nach diesem Vergleiche konnten sie nemlich in der Stadt keinen eigentlichen Handel treiben, und durften nur verpfändete, in gehöriger Zeit nicht ausgelöste, mithin ihnen ins Eigenthum zugefallene Sachen feilbieten. Dieser Vergleich ist desshalb von Wichtigkeit, weil er in nachfolgenden Jahrhunderten stets als Grundlage zur Begleichung der zwischen den Juden und der christlichen Bevölkerung Krakau's obschwebenden Zwistigkeiten diente.

Von den in dem zweiten Theile des Codex diplomaticus enthaltenen Willküren der Stadt, stammen die ältesten aus den Jahren 1336, 1342 und 1363, und enthalten Vorschriften *de lege sumptuaria*, *de raptu virginis aut viduae*, *de proscriptione*, *de tutoribus instituendis*, *de venditione proventuum cum redimendi conditione*, *de hereditate infra annum et diem possessa*, *de proscripto capto*, *de lusu taxillorum*, *de vulnerato tempore noctis*, *de panno vendendo*, *de hereditate obligata*, *de evaginatione gladii*, *de sessionibus consulum*, *de paraphernis*.

Die älteste Bauordnung stammt aus dem Jahre 1367; die ältesten Zunftordnungen sind die der Kürschner und der Hutmacher aus dem Jahre 1377, dann kommt erst die Zunftordnung der Rothgiesser, Kannengiesser, Messingschläger und Gürtler vom Jahre 1412.

Beachtenswerth ist das im Jahre 1396 von den königlichen Commissären verfasste Verzeichniss der Preise verschiedener Waaren und Lebensmittel, welche in der Stadt Krakau Geltung haben sollten, so wie das aus dem Jahre 1427 stammende Verzeichniss von Waffen mit Angabe der Art und Zahl, mit welchen jede Zunft versehen werden sollte.

Die Willküre und Zunftordnungen sind zum grössten Theile in deutscher, selten in lateinischer Sprache verfasst.

Die im dritten Theil enthaltenen Urkunden beziehen sich hauptsächlich auf Anstalten, welche unter der Obsorge des Gemeinderathes standen, wie Kirchen, Hospitäler u. d. g. Ein

bedeutender Theil dieser Urkunden betrifft die Pfarrkirche zu uns. lieben Frauen. Hier finden wir die älteste Eintheilung der Stadt Krakau in vier Parochien vom Jahre 1327, die Bestellung eines Sakristians bei der hl. Maria-Kirche sammt dem ältesten Inventar der Schatzkammer dieser Kirche vom Jahre 1397, Testamente hervorragender Bürger, die Annahme der städtischen Bürgerrechtes seitens adeliger Personen u. d. m.

Endlich im vierten Theil des Codex diplomaticus kommen jene Urkunden vor, welche den Verkauf städtischer Zinsen mit Vorbehalt des Wiederkaufsrechtes zum Gegenstande haben. Es sind das eigentlich Aufnahmen von Darlehen zur Bestreitung grösserer ausserordentlicher Auslagen, welche aus den ordentlichen Einkünften der Stadt nicht gedeckt werden konnten. Diese Zinsverschreibungen sind desswegen von Bedeutung, weil in den betreffenden Urkunden stets der Zweck, zu welchem die aufgenommene Summe verwendet werden soll, angegeben erscheint; und da zeigt es sich, dass es nicht selten finanzielle, meistens durch rückständige Löhnungen der Söldner hervorgerufene, Bedrängnisse des Königs sind, welche die Stadt veranlassen, dem König mit einer bedeutenderen Summe Geldes auf Rechnung des Geschosses zu Hilfe zu kommen. Manchmal verursachten die Feldzüge gegen den Deutschen Orden in Preussen eine vorübergehende finanzielle Noth der Könige.

Der *Codex* hat zu Ende ein erschöpfendes Personen- und Sachenregister.

Nach Herausgabe des Codex diplomaticus, welcher nur Urkunden bis zum Jahre 1506 enthält, hat die historische Commission beschlossen, zur Herausgabe auch des späteren urkundlichen Material's der Stadt Krakau und seiner Vorstädte, nemlich jenes aus den Jahren 1507 bis 1795 zu schreiten. Das ganze Material sollte in drei Bände eingetheilt werden, der erste Band hatte die Urkunden aus der Regierungszeit Sigismund I, Sigismund August, Heinrich und Stephan Bathory, 1507—1586), der zweite jene aus der Regierungszeit Sigismund III, Ladislaus IV, Johann Kasimirs, Michael Korybut und

Johann III (1587—1696), endlich der dritte jene aus der Regierungszeit August II, August III und Stanislaus August (1696—1795) zu enthalten.

Jeder Band sollte gleich dem Codex diplomaticus in vier Theile eingetheilt werden, nur in der Anordnung der Theile hatte eine Abänderung Platz zu greifen. Der erste Theil wurde nemlich nicht nur für königliche Privilegien sondern auch für solche Willküre des Stadtrathes bestimmt, welche allgemein verbindliche Satzungen enthalten. Im zweiten Theil sollten sämmtliche Urkunden Aufnahme finden, welche das Zunftwesen betreffen. Der dritte Theil hatte unverändert zu bleiben. Für den vierten Theil wurden statt der Wiederkaufszinsen, welche für diese Epoche von keinem Belange sind, die Rechnungsbücher der Stadt Krakau, insoweit sie erhalten sind, bestimmt.

In dem Jahre 1885 erschien der erste Band dieser Publication in zwei Heften und zwar als VIII Band der *Acta historica, res gestas Poloniae illustrantia*, unter dem Titel: *Leges, privilegia et statuta civitatis Cracoviensis*, tomus I. (1507—1586), herausgegeben von Dr. Franz Piekosiński; heute erscheint das erste Heft des zweiten Bandes, welcher die Akten aus der Zeit vom Jahre 1587 bis 1696 enthalten soll.

Das sechszehnte Jahrhundert bildet die Periode des grössten Aufschwunges der Stadt Krakau, sowohl in ökonomischer als auch in kultureller Beziehung. Während dieser Epoche hat sich die gänzliche Polonisirung der Stadt vollzogen. Manche deutsche Sitten und Gebräuche blieben trotzdem noch lange bestehen. Die Schöffengerichte amtirten noch bis zum Jahre 1600 in deutscher Sprache, obwohl dieselbe, dem Inhalte der betreffenden Willküre gemäss, damals nur wenigen Leuten verständlich war; deutsche Tracht galt aber noch bis tief in das siebzehnte Jahrhundert als Tracht der Patrizier d. i. des vornehmsten Standes.

Wie das sechszehnte Jahrhundert mit Recht als Blüthezeit Krakau's angesehen werden kann, so ist das XVIIte Jahrhundert unstreitig die Zeit seines Niederganges. Hauptursache der-

selben war die von Sigismund III durchgeführte Verlegung der königlichen Residenz von Krakau nach Warschau. Krakau blieb seitdem nur Krönungsstadt der Könige. Der hohe Adel und die Würdenträger, welche in der Nähe des Königs verweilen mussten, daher sich zu diesem Zwecke in Krakau eigene Höfe einrichteten und das städtische Bürgerrecht erwarben, mussten nach Warschau übersiedeln, und so verlor Krakau seine reichsten Einwohner.

Uebrigens stellt das XVIIte Jahrhundert nicht nur für Krakau, sondern für das ganze Königreich die Epoche eines rapiden Verfalls dar. Der schwedische Krieg brachte das Land fast an den Rand des Abgrundes. Krakau wurde von den Schweden besetzt und musste unerschwingliche Contributionen zahlen. Der einst blühende Handel ging allmählig zu Grunde. Ausserdem war die Stadt von häufigen Pöbelaufständen und von der Seuche heimgesucht. Mehr als zwanzigmal erschien der letztere unheimliche Gast während jener Epoche in Krakau. Die Empörungen des Pöbels waren theils gegen die Juden, theils gegen die Dissidenten gerichtet. Elend war unstreitig Ursache dieser Erscheinungen. Nur ein lichter Punkt schimmert für die Stadt während dieser Epoche. König Johann III hatte nemlich mit einer aus Danzig datirten Urkunde vom Jahre 1677 Krakau das freie Wahlrecht des Stadtrathes restituirt. Dieses Privilegium brachte zwar der Stadt keinen materiellen Nutzen, dafür aber einen grossen moralischen Vortheil. Wie bereits erwähnt, hatte die Stadt das Recht der freien Wahl des Stadtrathes noch im Jahre 1312 in Folge eines Aufstandes gegen den Herzog Ladislaus Lokietek eingebüsst. Der Stadtrath wurde seit jener Zeit durch königliche Beamten oder durch den Palatin von Krakau gekoren. Für die Stadt war das eine empfindliche Demüthigung; trotzdem sie nemlich Metropole des Königreiches und sonst mit weitgehenden Privilegien ausgestattet war, stand sie in dieser Hinsicht selbst hinter vielen kleineren Städten, welche das freie Wahlrecht des Stadtrathes ungeschmälert ausübten. Jetzt, nach vollen 365

Jahren wurde der Stadt ihr altes Recht wiedergegeben und die letzte Spur jenes verhängnissvollen Aufstandes verwischt.

In topographischer Hinsicht ist auch eine bedeutende Veränderung zu verzeichnen. Der Weichselstrom, welcher die königliche Burg von Westen und Süden umfloss und die Städte Krakau und Kasimir von einander schied, änderte sein Bett in südlicher Richtung (1687) und umkreiste unter Benutzung des Bettes vom kleinen Flüsschen Wilga die Stadt Kasimir von westlicher und südlicher Seite. Sämmtliche Bemühungen, den Fluss in sein früheres Bett zurückzuführen, blieben erfolglos, und vor einigen Jahren wurde das verlassene Bett, auch alte Weichsel genannt, ganz verschüttet.

XXII

H. Zapałowicz. „Roślinna szata gór Pokucko Marmaroskich“ *(Pflanzendecke der Pokutisch-Marmaroscher Karpaten)*. 8°, 389, 6 S., mit 2 Tafeln und einer geographischen Karte.

A. u. d. T.: „Sprawozdanie Komisyi fizyograficznej,“ tom XXIV *(Berichte der physiographischen Commission*, Bd. XXIV).

Die Arbeit, 25 Bogen stark, zerfällt in einen allgemeinen und speciellen Theil. Der allgemeine Theil umfasst 3 Abschnitte: 1) die oro- und hydrographischen, sowie die geologischen und klimatischen Verhältnisse; 2) Charakteristik der Vegetation, Pflanzenbezirke und Unterbezirke, Pflanzenformationen und Pflanzenregionen; 3) allgemeinen Rückblick. Der specielle Theil gibt eine systematische Zusammenstellung von 1013 gefundenen Pflanzenarten, wobei die kritischen Formen und Species mit entsprechenden Beschreibungen versehen sind und bei sämmtlichen Arten und Varietäten ihre horizontale und vertikale Verbreitung — diese im Metermass — erschöpfend dargestellt wird; bezüglich der letzteren werden nicht nur die Höhengrenzen (untere und obere), sondern auch sonst noch die wichtigeren Erscheinungen im Bereiche der vertikalen Verbreitungszone angeführt. Nebst mehreren neu beschriebenen Spe-

cies und Formen sind auch solche gefunden worden, die bis jetzt in der Monarchie, ja selbst in Mitteleuropa unentdeckt blieben. Die systematische Bearbeitung ist überhaupt durch und durch kritisch gehalten, den Anforderungen der modernen Floristik entsprechend.

Das Gebiet, welches mehr als 3000 □ Kilometer umfasst, liegt an den oberen Zuflüssen des Prut und der Theiss. Seine Grenze bildet im N. die Czarna Hora-Kette, im S. die Rodnaer Alpen, während es sich im W. bis zu dem Swidowec- Gebirge, im O. zum Schwarzen Czeremosz-Flusse ausdehnt. Das Gebiet ist ein ausgesprochenes Bergland; auf der ungarischen Seite zeigen die höheren Gebirgszüge eine fächerförmige Anordnung und werden dieselben an ihren oberen (nördlichen) Enden durch die galizischen Grenzzüge der Czarna Hora u. s. w. verkettet. Die Rodnaer Alpen steigen bis 2305 M., die Czarna Hora bis 2058 M. an, doch stehen der letzteren die übrigen Hauptzüge des Gebietes nicht viel nach (z. B. Ruspolyanaer Gebirge 1961 M., Trojagaer Gebirge 1939 M.). Mehr als die Hälfte, nämlich circa $^{6}/_{10}$ des ganzen Gebietes nimmt die Waldformation ein, circa $^{2}/_{10}$ entfallen auf die hier sehr ausgedehnten Alpenwiesen (oberhalb der Waldregion), während der Rest die Felsenflora, Krummholzbestände, bebautes Land, Wiesen u. s. w. umfasst.

Bezüglich der hydrographischen Verhältnisse betont d. Vf. den tieferen Einschnitt der ungarischen Thäler, womit ein rascheres Wassergefälle und Fehlen von Moorbildungen zusammenhängt, welch letztere auf der galizischen Seite stellenweise grosse Ausdehnung erreichen. Alpine Seen sind nur in unbedeutender Grösse und Anzahl vorhanden. Hierauf gibt d. Vf. eine Zusammenstellung der obersten Wasservorkommnisse (Quellen, Alpenmoore u. s. w.) in jedem der Gebirgszüge an und ist deren obere Grenze auf Tafel II graphisch dargestellt worden.

Trotz der fächerförmigen Anordnung der Gebirgszüge auf der ungarischen Seite, ist doch der Verlauf der geologischen Formationszonen dem Hauptgebirgsstreichen der Ostkarpaten analog, d. i. von N. W. nach S. O. gerichtet und somit

normal. Die z. Th. sehr complicirten geologischen Verhältnisse hat d. Vf. in einer früher erschienenen Arbeit (Jahrbuch der geolog. Reichsanstalt, Wien 1886, B. XXXVI) erschöpfend dargestellt und werden dieselben in der vorliegenden Arbeit nur in einem kurzen Resumé vorgeführt. Den petrographischen Hauptmerkmalen nach, gliedern sich die Gesteine des Gebietes in die Gruppe der Sandsteine, der krystallinischen Schiefer und Quarzite, der Massengesteine und der Kalksteine, wobei erstere die grösste, letztere die kleinste Verbreitung haben. Die Gesteine dieser Hauptgruppen umfassen jedoch auch sehr verschiedene Varietäten u. s. w., und sind z. B. jene der ersten Gruppe durch Quarzsandsteine und alle möglichen Abstufungen bis zu Kalksandsteinen und sandigen Kalksteinen vertreten. Schliesslich berührt der Verfasser die zuerst von Paul und Tietze (Jahrbuch der geolog. Reichsanstalt Wien 1877, Band XXVII) angeregte Frage von angeblichen Spuren der Glacialepoche in der Krummholzregion der Czarna Hora und verbleibt, trotz einer langen Replik von Seite des Tietze (Jahrbuch der geol. R. Anstalt, Wien 1886 Band XXXVI), bei seiner in der erwähnten geologischen Abhandlung näher begründeten Ansicht, dass die fraglichen moränenartigen Schuttwälle — die sich oberhalb der Waldgrenze befinden — durch Abrutschen von Felstrümmern über Schneeflächen, in anderen Fällen durch torrentoartig anschwellende Bäche entstanden sind: dass nicht nur an dieser Stelle (Zaroślak) sondern auch an vielen anderen Stellen in der Krummholzregion der Czarna Hora, wie auch der übrigen niedrigerer Gebirgszüge — um von den höchsten Rodnaer Alpen abzusehen, wo gerade solche Vorkommen am wenigsten entwickelt sind — ganz analoge Wälle und zwar z. Th. auf steilen Abhängen und senkrecht zur Thalrichtung, z. Th. in mitunter so kleinen Seitenkesseln vorkommen, dass man sich daselbst einen Gletscher gar nicht einmal hineindenken könnte, wie auch in dem fraglichen Zaroslak-Kessel einfach der Raum fehlte, dass daselbst je ein Gletscher bestanden haben konnte, der noch dazu nach einem ephemeren Verlaufe und schon oberhalb der Waldgrenze so unverhältniss-

mässig grosse Schuttwälle, wie sie eben am Boden des Zaroślak-Kessels vorkommen, abgelagert hätte; dass damit jedoch die Möglichkeit des Bestehens von Gletschern nicht ausgeschlossen ist, ihre Spuren jedoch tiefer, in der Waldregion, zu suchen sind und daselbst auch thatsächlich vom Vf. vermuthet werden.

Nachdem die wenigen im Gebiete bestehenden meteorologischen Stationen alle jungen Datums, diese ausserdem auf die Peripherie des Gebietes beschränkt sind und sich hier nicht eine einzige Bergstation vorfindet, so kann die Beschreibung der klimatischen Verhältnisse keinen Anspruch auf wissenschaftliche Genauigkeit erheben, wie dies d. Vf. selbst betont. Probeweise vorgenommene Berechnungen der klimatischen Werthe für einzelne Höhenzonen auf Grund des aus den Thalstationen vorliegenden Beobachtungsmateriales führten zu keinem befriedigenden Resultate, da z. B. die Buche höher ansteigt als darauf nach den erwähnten Berechnungen zu schliessen wäre. Es bleibt daher in diesem, wie in so manch anderem Gebiete, die vertikale Verbreitung der Pflanzen noch immer als die verlässlichste Richtschnur für die Beurtheilung der klimatischen Verhältnisse in den verschiedenen Höhenzonen. — Immerhin trachtet d. Vf. wenn auch nur den allgemeinen Rahmen der klimatischen Verhältnisse des Gebietes festzustellen, zu welchem Zwecke auf Taf. I die Temperaturmittel und Niederschlagsquanten aus mehreren Stationen der West- und Ostkarpaten zusammengestellt wurden und wird ausserdem eine Reihe von wichtigeren direkten Beobachtungen der Luft und Wassertemperaturen, die d. Vf. in verschiedenen Höhen im Gebiete selbst vornahm, angeführt. Es erhellt, dass die Ostkarpaten sich eines wärmeren Klima's erfreuen als die Westkarpaten, was weniger der südlicheren Lage als vor Allem der viel grösseren Bodenanschwellung, die die ersteren darstellen, zuzuschreiben ist. Hieran reihen sich Betrachtungen, die sich z. Th. auf bereits festgestellte Thatsachen, z. Th. auf eigene Beobachtungen stützen (d. Vf. unternahm auch eine Frühjahrsexcursion in das Gebiet) und die stets durch Beispiele aus der Pflanzengeographie des Gebietes

bekräftigt werden. So sind die Nord- dann Ostgehänge die kältesten, die Süd- dann Westgehänge die wärmsten; es fällt die Temperatur auf den Thalsohlen flussaufwärts viel rascher als auf den Berghängen u. s. w.

Zum 2ten Abschnitt des I Theiles übergehend, wäre zuerst aus dem Vorworte anzuführen, dass d. Vf. durch mehrere aufeinanderfolgende Jahre das Gebiet in ähnlicher Weise ausforschte, wie er dies zuerst in den Westkarpaten that (Flora der Babia Gora in pflanzengeographischer Beziehung, Berichte der physiogr. Commission, Krakau 1880). D. Vf. unterscheidet in den Karpaten, in Verbindung mit den Sudeten 2 Hauptpflanzenbezirke: den Tatra-sudetischen und den siebenbürgischen. Aus dem dazwischen gelegenen mittelkarpatischen Pflanzenbezirke sind bis jetzt keine endemischen Species bekannt. Die Anzahl der letzteren ist im siebenbürgischen Bezirke viel grösser als in dem Tatra-sudetischen und wovon eine bedeutende Mehrzahl auch in dem Gebiete selbst vorkommt, das überhaupt eine reiche und originelle Flora aufweist. Nachdem allgemeine verwandschaftliche Züge in der Vegetation innerhalb des ganzen Karpatensystems, im Gegensatze zu den Alpen, hervorgehoben, andererseits aber Beispiele angeführt wurden, wonach gewisse Pflanzen der Alpen mit Überspringung des Tatra-sudetischen Bezirkes, ja manche die den Pyrenäen eigenthümlich sind, erst dann wieder im siebenbürgischen Bezirke vorkommen — bespricht d. Vf. das Thema von dem Zusammenhange zwischen der hochnordischen und der alpinen Flora des Gebietes, der insbesondere auf der Czarna Hora durch das Vorkommen von einer Anzahl charakteristischer Species (vorzüglich von der Gattung Carex) festgestellt erscheint, wobei d. Vf., entgegen den Ansichten Grisebach's (Vegetation der Erde), die Ansicht vertritt, dass solche Erscheinungen vor Allem mit der Geologie (in dem Falle mit der Glacialepoche) in Zusammenhang zu bringen sind. Andererseits tritt d. Vr. der Ansicht der Anhänger der Glacialtheorie entgegen, als wären die fraglichen Pflanzen vom arktischen Norden gekommen, da während der Glacialepoche in dem zwischen dem hohen Norden und den

Alpen und Karpaten gelegenen Gebiete jedes Pflanzenleben verschwunden sein muss: diese Flora konnte erst gegen Schluss dieser Epoche u. z. in Mitteleuropa (im N. von den Alpen und Karpaten) sich entwickeln und von wo dieselbe nach Wiedereintritt einer warmen Epoche — nach dem hohen Norden auswanderte und andererseits sich in die Alpenregion zurückzog, woselbst heutzutage Überreste dieser Flora vorhanden sind.

D. Vf. theilt hierauf die Vegetation des Gebietes in Unterbezirke, die mehr weniger den orographischen Einheiten entsprechen und bezeichnet die Czarna Hora als den borealen, das Ruspolyanaer und Trojagaer sowie das Czywczyner und Bardo-Gebirge als den Unterbezirk der Gramineen, die Rodnaer Alpen als den alpinen resp. den Unterbezirk der Saxifraga, das Swidowec- Gebirge als den alpin- karpatischen oder den Unterbezirk des Gnaphalium Leontopodium und carpaticum, und schliesslich das Klewa- Gebirge als den sterilsten Unterbezirk im Gegensatze zu allen vorerwähnten.

In der Folge werden die wichtigsten Pflanzenformationen des Gebietes besprochen, die d. Vf. im Einklange mit dem Geiste der Sprache aufstellt — worauf ein längerer Absatz über die vertikale Verbreitung der Pflanzen folgt. Zu dem Zwecke wurde, einer besseren Übersicht halber, eine Tafel zusammengestellt; von den 6 Verticalcolonnen entspricht die erste dem Czeremosz- Thale, die zweite den nördlichen und die dritte den südlichen Abhängen der Czarna Hora, die folgenden Colonnen den anderen grossen Gebirgsgruppen auf der südlichen (ungarischen) Seite, u. z. die letzte den Rodnaer Alpen. Die Colonnen zerfallen in je 3 Untercolonnen, wovon die erste stets Pflanzen der Ebene, die zweite jene der Voralpen-, die dritte der Alpenregion umfasst. Andererseits durchziehen horizontal verlaufende Querrubriken sämmtliche Colonnen (resp. Untercolonnen). Jede Rubrik entspricht einer Höhe von je 50 Meter; die unterste beginnt im galizischen, andererseits dem ungarischen Flachlande und umfasst die Höhen von 250 bis 300 M. ü. d. M.; die oberste Rubrik schliesst mit 2305 M. d. i. der höchsten Spitze des Gebietes (Pietrosu) ab. In jeder

Rubrik sind die Summen sämmtlicher Pflanzenspecies eingetragen worden, die in der betreffenden 50 Meter-Zone im Czeremosz Thale und den einzelnen Gebirgszügen vorkommen. Mit der Höhe nimmt die Anzahl der Pflanzen der Ebene ab, jene der Voralpen- und Alpenregion zu. Die Abnahme der ersten Pflanzenspecies erfolgt jedoch sprungweise, d. i. in gewissen Höhenzonen wird die Abnahme auffallend gross — so z. B. im Czeremosz Thale zwischen 700—750 M., 850—900 und 1150—1200 M.; auf der Nordseite der Czarna Hora 700—750, 950—1000 und 1250—1300 M. und wieder anders auf der Südseite der Cz. Hora und in den übrigen Gebirszügen. Diese rasche Abnahme ist Folge von z. Th. sehr verschiedenen, complicirten Einflüssen, die näher erörtert werden. Andererseits erfolgt wieder oberhalb von 1400 M. eine Zunahme der Anzahl von Species der Ebene, und zwar vor Allem aus dem Grunde, weil in der Zone oberhalb der Waldgrenze der Schnee früher schmilzt als in der oberen Waldregion, ziemlich viele Pflanzen daher aus dem Grunde, andere wieder wegen ihrer Vorliebe für das Licht die obere Waldregion überspringen. Nachdem dies mit einzelnen Beispielen aus dem II Theil näher illustrirt und noch die Erscheinung des Überspringens im kleineren Masstabe, in Folge rein mechanischer (topographischer und geolog.) Verhältnisse, erwähnt worden, erörtert d. Vf. noch die nächst folgenden Zonen der raschen Abnahme von Pflanzen der Ebene auf der Nordseite der Cz. Hora, u. z. in den Höhenzonen 1600—1650, 1750—1800 und 1900—1950 M. In diesen Zonen wirkt schon mehr der rein klimatische Einfluss auf die Abnahme, doch ist z. B. jene in der Zone 1900—1950 auch z. Th. auf andere Verhältnisse zurückzuführen: in dieser Zone fällt nämlich auch die obere Grenze von Quellen und nassen Stellen (was durch eine Linie auf Taf. II graphisch versinnlicht ist): Pflanzen der Ebene somit wie Caltha, Cardamine, mehrere Carexspecies der Ebene hören hier plötzlich auf.

Wie die rasche Abnahme der Pflanzen der Ebene, erfolgt andererseits auch die Zunahme der Species der Voralpen- und Alpenregion sprungweise, jedoch in umgekehrter

Ordnung: die Zahl der Species wird von unten nach oben immer grösser. Die Zonen des grössten Zuwachses, werden kurz als Maxima des Zuwachses bezeichnet. Um von den untergeordneten Maxima abzusehen, fallen die Hauptmaxima des Zuwachses der Voralpen- Pflanzen auf der Nordseite der Czarna Hora in der Zone 1200—1250 und hierauf 1550—1600 M., während die Species der Alpenregion das Maximum des Zuwachses in der Zone 1700—1750 ausweisen. Die Summe der voralpinen und alpinen Species überwiegt jene der Ebene von der Zone 1450—1500 M. hinauf. Da in allen Rubriken einer jeden Colonne (resp. Untercolonne) stets die absolute Zahl der gefundenen Species eingetragen ist, ergibt sich die Feststellung der Zonen der grössten Abnahme und grössten Zunahme von selbst. Unter diesen wurden wieder die wichtigeren mit Ringeln bezeichnet, und hierauf letztere durch Linien verbunden, wodurch die wichtigsten Erscheinungen und Hauptwendungen der vertikalen Vertheilung der Vegetation in den verschiedenen Theilen und Gebirgszügen des Gebietes graphisch dargestellt erscheinen. Separat wurde noch in ähnlicher Weise die obere Grenze der Buche sowie jene der Waldregion (Fichte) graphisch dargestellt.

Bei einem Vergleiche der einzelnen Colonnen (Gebietsabschnitte) fällt vor Allem die allgemeine und bedeutende Depression der Pflanzengrenzen im Czeremosz-Thale auf, wie dies schon aus den früher angeführten Zonen der Abnahme folgt. Um nur das wichtigste Beispiel anzuführen, erreicht die Buche und Acer Pseud. (in Baumform) an der Thalsohle der Czeremosz schon in der Zone 850—900 M. die obere Grenze, während die Buche auf der Nordseite der Czarna Hora allein noch bis 1295 M. ansteigt. Auf diese Depression wirkt vor Allem das kühlere Klima der Gebirgsthäler (im Vergleich zu den Abhängen) und das verkürzte Sommerhalbjahr, obwohl man im Czeremosz-Thale aufwärtsgehend nach S. sich bewegt. (Im Capitel über die Schneevertheilung, wie sie d. Vf. im Mai 1881 selbst beobachtete, finden sich wichtige Aufschlüsse darüber.) Analog kommen auch die Zonen des maximalen Zuwachses der vor-

alpinen und alpinen Pflanzen im Czeremosz-Thale viel tiefer zu stehen, als auf der Czarna Hora.

Auf die südliche (ungarische) Seite des Gebietes übergehend überrascht vor Allem die anfängliche bedeutende Depression der Grenzen von Pflanzen der Ebene in den unteren Regionen der Czarna Hora; es hängt dies mit dem tieferen Einschneiden der Tähler auf der südlichen Seite und stärkerer Bewaldung und den daraus resultirenden klimatischen Bedingungen zusammen; erst in höheren Regionen tritt das normale Verhältniss ein, indem die allgemeinen Grenzen eine bedeutende Elevation, im Vergleiche zu jenen auf der Nordseite, aufweisen — wie dies auch durch die graphische Darstellung auf Taf. II sofort in die Augen fällt. Analog verhalten sich auch viele Voralpenpflanzen, die auf der Südseite tiefer heruntersteigen, während in höheren Regionen die Maxima des Zuwachses von Voralpen- resp. Alpenpflanzen normal bedeutend höher entfallen wie auf der Nordseite; oberhalb von 1950 M. tritt jedoch auf der Südseite eine auffallende Depression (Verminderung) der Voralpenpflanzen ein u. z. in Folge verminderter Feuchtigkeit, die auf der Nordseite regelmässiger vertheilt ist.

D. Vf. weist hierauf die Hauptgesetze der horizontalen Vertheilung in den übrigen Gebirgsgruppen nach, unterscheidet in den Rodnaer Alpen bezüglich der Voralpenpflanzen noch ein drittes, bezüglich der Alpenpflanzen ein zweites Maximum des Zuwachses, führt einen Vergleich aller Gebirgszüge durch u. s. w., und bespricht hierauf eine Reihe von z. Th. secundären Gesetzen und scheinbaren Ausnahmen in der Vertheilung von Pflanzen u. z. sowohl in verticaler wie auch horizontaler Richtung, weist mit Zahlen die überall auffallende Depression der voralpinen und alpinen Kalkflora nach u. s. w. und stellt schliesslich in einer eigenen Tabelle die Pflanzen-Regionen in den einzelnen Gebirgsgruppen und im Czeremosz- Thale zusammen, welche durchgehends höher zu liegen kommen, als auf der Babia Góra, deren Flora in pflanzen- geographischen Beziehung die erste Arbeit des Vf. bildet. Auf der Babia Góra, wie hier, wurden die Regionen auf der Basis eines reichlichen pflanzengeo-

graphischen Materials aufgestellt; d. Vf. hat bereits in seiner Arbeit über die Babia Góra den ersten Versuch gemacht, die Flora einer Gebirgsgruppe in ihrem Gesammtbilde der verticalen und horizontalen Vertheilung auszuforschen und so zu sagen ziffermässig festzustellen. Wie mühsam insbesondere hier in dem Gebiete die Aufgabe war, erhellt schon daraus dass d. Vf. über 100,000 Pflanzennotizen mit einer entsprechenden Anzahl von Höhenmessungen vornahm und dass ihm das Überschreiben dieser Notizen auf Evidenzblätter allein ein volles Jahr in Anspruch nahm.

XXII

G. Ossowski. „Sprawozdanie z badań paleoetnologicznych dokonanych w r. 1889.“ (*Rapport sur les recherches palethnologiques de l'année 1889*).

L'ensemble des recherches accomplies l'année dernière par M. Ossowski, peut être réparti en deux catégories, dont l'une comprendrait les travaux préliminaires, l'autre les fouilles et les recherches spéciales. Dans la première subdivision entrent donc: le parcours du pays dans les huit directions principales, suivant, à peu près, le tracé des voies ferrées, puis, de nombreuses excursions latérales complétives, l'étude détaillée des collections archéologiques du Musée des princes Lubomirski près l'Institut national d'Ossoliński et du Musée Stauropigial à Leopol, ainsi que des recueils de Mgr l'évêque J. Stupnicki, à Przemyśl. Arrivé de cette manière à pouvoir se rendre compte du caractère archéologique du pays, l'auteur, après avoir préalablement pris connaissance de tout ce qui a été dit précédemment sur la même matière, donne, aujourd'hui, en résumé, les résultats de ses propres aperçus.

L'étendue totale du pays se divise en trois territoires palethnologiques distincts et bien caractérisés, savoir: 1, le territoire de l'Ouest, ou de Cracovie, jusqu' au San; 2, le territoire de l'Est-central, ou de Léopol, comprenant les districts du centre et ceux du Nord-Est; 3, le territoire du Sud-Est, ou de

Pokucie-Podolie, qui embrasse toute la région connue sous le nom de Pokucie et de Podolie galicienne. Les particularités physiographiques du pays leur servent de limites naturelles. Ainsi, le lit du San divise les deux premiers; les éminences qui s'étendent sur les confins des districts de Brody et de Złoczow, et qui, au Sud, séparent les bassins nords de la Vistule et du Dniepr de celui du Dniestr, servent de ligne fixe qui limite, au Nord, l'espace du second de celui du dernier. A part les faits de second ordre qui vont paraître prochainement, les monuments qui attirent la plus grande attention et qui, tout en caractérisant les trois territoires en prouvent la réalité, sont: pour le premier, les cimetières crématoires avec urnes isolées, decouverts et connus en grand nombre dans toute la région occidentale du pays jusqu'à San, et faisant complètement défaut au delà du lit de cette rivière; pour le second, les kourhans qui n'apparaissent qu'à l'Est du San, qui deviennent plus nombreux à mesure qu'on est plus près de la frontière Est du pays, et qui, de là, passent au Nord du gouvernement de Podolie, puis en Volhynie et Ukraine; pour le troisième, les tombeaux à dalles en pierre communément connus en Pokucie et Podolie, et d'autres monuments qui accompagnent ordinairement la céramique peinte, qu'on ne rencontre point dans toute l'étendue des deux premiers.

Dans la seconde subdivision: les recherches des grottes pouvant devenir l'objet des fouilles spéciales, à venir; les fouilles faites dans certains kourhans, tombeaux à inhumation et cimetières crématoires; enfin, l'examen de l'emplacement de plusieures stations et de retranchements préhistoriques.

M. Ossowski a visité, cette fois-ci, les grottes à Rosolin [district de Lisko], à Urycz [distr. de Stryj], sur la rive droite du Dniestr, vis-à-vis du village de Kozary près Bukaczowce [distr. de Żydaczów], à Sarnki [distr. de Rohatyn] et à Stradcze près Janów [distr. de Gródek]. Les grottes des trois premières localités, paraissent dans les roches de grès dits grès de Karpathes, celles de la quatrième, dans la roche gypseuse, et celles de la cinquième dans les couches de grès tertiaires.

Les grottes de la première catégorie ne sont pas spacieuses; il y en a qui ne renferment point de dépôts d'alluvion. La grotte de Rosolin mérite plus d'attention: elle a 30 mètres de long et 20 mètres environ d'ouverture; viennent après les grottes assez remarquables, quoique plus petites que la précédente, des environs d'Urycz. Les rochers gypseux à Sarnki présentent tout un labyrinthe de grottes dont quelques unes possèdent des couches épaisses et intactes de depôts limoneux. La grotte de Stradcze est déformée, à l'intérieur, par de nombreuses cavités artificielles, mais le depôt limoneux semble y être intact. En général, le choix des grottes qui présentent quelque intérêt à l'étude speciale, doit être remis jusqu'à ce que M. Ossowski ait eu le temps de visiter celles qu'il n'a pas encore vu.

M. Ossowski a visité les kourhans du village de Tenetniki [district de Rohatyn], ceux du vil. de Zabłocie [distr. de Brody] et ceux de la vil. de Chorostkow [distr. de Husiatyn]. A Tenetniki, il a fouillé dans cinq kourhans qui, avec les vingt autres, forment un groupe détaché. C'etaient des kourhans crématoires, renfermant, chacun, plusieurs vases funèbres remplis d'os humains incinerés. Les vases étaient très endommagés; leur structure et leurs ornements les font ranger dans l'espèce d'urnes très ordinaires; à leur intérieur, point de produits de manufacture préhistorique. Dans l'un des trois kourhans de Chorostków, le rapporteur a trouvé un squelette détruit par la charrue, puis, à côté, un joli vase ornementé et une magnifique amulette d'ambre jaune. Le kourhan de Zabłotce appartient à la catégorie des monuments de l'âge de fer. Le squelette y a été déposé sur des dalles calcaires et entouré de tourbe de bois dans laquelle étaient enfoncés neuf grands clous de fer. A Uwisła, le rapporteur a examiné deux tombes dont l'une paraît dater de l'âge de la pierre, l'autre appartient à la catégorie des tombes à dalles en pierre. Dans la première, près d'un squelette couché sur le côté gauche et genoux pliés, se trouvait une grande et splendide hache en bois de cerf; dans l'autre, on a trouvé un squelette sous dalle, couché sur le dos et portant, à chaque main, un anneau en fil de bronze.

Le plus remarquable de tous les cimetières crématoires est, sans contredit, celui de Wasylkowce, où l'on remarque une nouvelle forme de cérémonie funèbre. Les tombes contiennent plusieurs vases peints, mis un dans l'autre et ne renfermant qu'un seul fragment d'os incineré, placé dedans, avec des objets de l'âge de la pierre. Tout cela est recouvert d'une couche épaisse de blocs d'argile cuite. M. Ossowski en a rétiré huit vases, peints pour la plûpart, une jolie pointe de javelot très joliment taillée de silex et un poinçon fait en os.

A Zabłotce et à Hucisko-Brodzkie (distr. de Brody) on remarque des traces de stations préhistoriques. On y rencontre: divers éclats, racles, couteaux et hachettes en silex taillé et poli. L'endroit qui, à Żabińce, passait jusqu'à présent pour cimetière, est aussi une de ces stations préhistoriques.

Enfin, M. Ossowski range le retranchement de Wysock [distr. de Brody] au nombre de ceux qui portent un caractère préhistorique parfait.

XXIV

L. Birkenmayer. „O niewyzyskanym dotąd szczególe z astronomii starożytnej przechowanym u Tacyta". (*Sur un fragment d'astronomie ancienne, conservé par Tacite, et son importance pour l'histoire de cette science*).

C'est une opinion généralement admise chez les historiens de l'astronomie, que la découverte du phénomène de la précession des équinoxes fut l'oeuvre de l'astronome grec Hipparque, vivant vers la seconde moitié du IIme siècle avant J. C. et qui (selon le témoignage de Claude Ptolémée, astronome Alexandrien du IIme siècle après J. C., conservé dans l'Almageste) fut conduit à cette découverte par la comparaison des longitudes de plusieurs étoiles fixes observées par Aristylle et Timocharc (vers l'an 300 avant J. C.) avec son propre catalogue correspondant à l'époque 129 avant notre ère. Cette opinion est si généralement adoptée, malgré maintes ambiguités qui se trouvent dans le récit de Ptolémée, que M. L. Am. Sédillot, l'illustre historien de l'astronomie grecque et arabe, considère

comme superflu le travail de M. Th. H. Martin: *La précession des Équinoxes a-t-elle été connue des Égyptiens ou de quelqu'autre peuple avant Hipparque?*

L'auteur du présent mémoire rencontra dans le traité de Corneille Tacite intitulé: *De oratoribus, cap. 16* un passage, qui, comparé critiquement avec d'autres témoignages de l'ancien monde, renverse totalement, selon son avis, l'opinion que avant Hipparque le phénomène de la précession fut inconnu. Ayant d'abord démontré que la période 12954 ans, si heureusement conservée chez Tacite *„magnus et verus annus quo eadem positio coeli siderumque .... rursus existet ....“* (selon Cicéron, dont l'oeuvre perdue *„Hortensius“* rapporte ici), correspond au retour de la ligne équinoxiale dans la même position qu'elle avait auparavant, après une rotation de 180 dégrés, et à laquelle période répond la précession annuelle 50·023''— l'auteur démontre ensuite qu'une valeur aussi exacte ne fut connue ni des Grecs d'Alexandrie, ni des Arabes; que la valeur d'Hipparque (29''—39'') ne peut être considérée que comme une approximation fort grossière; puis, que Ptolemée, 300 ans plus tard qu'Hipparque, ne fut pas plus près de la vérité (36'') que celui-ci; enfin que, pendant toute la durée de l'époque Arabe et les siècles postérieurs jusqu'au XVIme siècle, avait régné une grande ignorance à cet égard, qui ne fut abolie que par Copernic par la comparaison de ses propres observations avec les anciennes. La tradition mentionnée dans l'oeuvre perdue de Cicéron, sauvée par Tacite, prouve que le mouvement des équinoxes, nommé antérieurement *„motus octavae sphaerae,“* était connu avec une grande précision dans les époques au moins contemporaines de Cicéron (mort l'an 43 avant J. C.) et, comme il fallait au moins plusieurs siècles pour effectuer une détermination numérique tellement exacte de ce mouvement lent, vu l'inexactitude des instruments astronomiques anciens, on est forcé de reléguer cette découverte fort en arrière de l'époque d'Hipparque. On est autorisé d'autant plus à cette supposition, que selon le témoignage distinct de Ptolémée, Hipparque n'avait primitivement point admis

un mouvement rotatoire de la huitième sphère entière, en supposant le susdit mouvement (apparent) des étoiles en longitude, seulement pour les étoiles qui se trouvent près du zodiaque. L'unique ouvrage d'Hipparque sauvé, (commentaire du poëme astronomique d'Aratos et d'Eudoxe Φαινόμενα) est écrit encore dans l'ignorance de la précession des équinoxes.

Posant ensuite la question d'où Cicéron aurait pu puiser la connaissance de ce mouvement et de sa période si précisément déterminée, l'auteur fait la remarque, que parmi les titres des oeuvres de Démocrite d'Abdère (né vers 460 avant J. C.), conservés chez Diogène de Laërte, chez Pline et Sénèque, ainsi que parmi les débris de ses écrits conservés chez Clément d'Alexandrie et chez plusieurs Pères de l'Église, se trouve, entre autres, l'ouvrage intitulé Ὁ μέγας ἐνιαυτός, dont le titre répond entièrement au „*magnus annus*" de Cicéron. L'auteur porte ensuite l'attention sur la circonstance, que Platon (peu postérieur à Démocrite), dans son oeuvre *Timaïos*, fait dire des mots au philosophe de Locris, qui se rapportent sans ambiguité au mouvement des points équinoxiaux, et enfin sur un détail (jusqu'ici insuffisament apprécié par les historiens d'astronomie), que le nom de „*grande année de Platon*" avait été attribué, déjà dans les époques bien éloignées, à la période dont nous venons de parler. De même, l'astronome grec Oenopide de Chios, contemporain de Démocrite, avait écrit (selon le témoignage d'Eudème: *Fabricius Bibliotheca graeca livre III chap. 11.*) une oeuvre „*sur la grande année*".

Ces indices, et d'autres allégnées par l'auteur, permettent de soutenir avec une grande probabilité, que la connaissance du mouvement des équinoxes fut apportée au Vme siècle avant notre ère en Grèce de la Chaldée ou de l'Égypte par Démocrite d'Abdère et son contemporain Oenopide de Chios, qui ont voyagé dans ces derniers pays, comme nous le savons d'après d'autres sources. C'est surtout Démocrite, qui était un savant très-érudit et auteur d'un grand nombre d'ouvrages aujourd'hui presque entièrement perdus, et c'est bien probable, que Cicéron, en écrivant son *Hortensius*, les avait sous les yeux et qu'ils

existaient encore à cette époque — là. L'auteur est d'autant plus autorisé à faire cette supposition, que beaucoup plus tard encore les fragments de ces ouvrages ont été cités par les Néo-Platoniens et par plusieurs Pères de l'Eglise. Cicéron discute les ouvrages de Démocrite en plusieurs endroits d'une manière si détaillée, qu'on ne peut point douter qu'il les ait connus et que c'est justement la source d'où il avait puisé la tradition qui, par l'entremise de Tacite, fut sauvée de la perte. — L'auteur supposa d'abord, que la connaissance de ce mouvement et la détermination si précise de la période mentionnée, pouvait avoir été suggérée à Cicéron par Sosigène, qui fut appelé à Rome l'an 45 avant J. C. par César pour la correction du calendrier latin; mais cette supposition manque de raison suffisante, comme l'auteur tâchera de le démontrer dans un travail supplémentaire.

En se proposant d'analyser dans le travail susdit l'enchaînement des traditions grecques et latines pour trancher la question de la provenance chaldéenne ou égyptienne de la découverte de la précession, l'auteur a demontré: 1° que ces deux génèses jouissent actuellement de droits égaux à cause de l'indubitable ancienneté des observations astronomiques chez l'un, ainsi que chez l'autre de ces peuples; 2° que tous les témoignages des auteurs antiques, à commencer par Hérodote, s'accordent entre eux à cet égard, et ont reçu sur ce point une attestation convainquante dans les recherches des égyptologues et des assyriologues; 3° que les monuments de la littérature mathématique et astronomique des Égyptiens et des Chaldéens, découverts par MM. Chabas, Lénormant etc., édits et discutés par MM. Eisenlohr, Favaro et d'autres savants, sont une preuve incontestable de l'erreur de plusieurs historiens modernes de l'astronomie, comme MM. L.- Am. Sédillot, Th.- H. Martin etc., qui s'efforcent d'affaiblir la bonne foi des écrivains antiques; 4° que la tradition de Callisthène sur les observations des Chaldéens exécutées à 19 siècles avant l'entrée d'Alexandre le Grand en Babylone, qui nous fut transmise par les Néoplatoniens Porphyre et Simplice, n'est pas un

conte et s'appuye sur le témoignage respectable d'Aristote; enfin 5° que la valeur de la précession annuelle conservée par un heureux hasard chez Tacite (50·023''), determinée au moins au Vme siècle avant notre ère, dissipe entièrement les doutes qui étaient souvent exprimés à l'égard de l'ancienneté de l'astronomie chaldéenne et égyptienne, et qu'elle prouve en même temps d'une manière irrécusable qu' Hipparque ne peut pas être considéré comme celui qui a découvert la précession des équinoxes, puisque ce phénomène n'était pas inconnu aux philosophes ioniens plusieurs siècles avant lui.

Nakładem Akademii Umiejętności

pod redakcyją Sekretarza generalnego hr. Stanisława Tarnowskiego.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellonskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

5 Kwietnia 1890.

Nr. 4. Avril. 1890.

BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 25 Avril 1890

Présidence de M. Ch. Estreicher

Le Secrétaire présente le compte-rendu des travaux des Commissions spéciales.

La Commission de l'Histoire littéraire dans sa séance du 17 April s'est occupée des communications de M. C. Morawski (Sur une lettre de Casaubonus à Simon Szymonowicz de l'année 1607) et de M. St. Windakiewicz (Contributions à la biographie du poète Clement Janicki 1516—1543). Ces communications seront publiées dans le VII-e vol. des Archives de la Commission, dont le VI-e vol. vient de paraître [1]).

La Commission de l'Histoire de l'Art dans ses séances du 13 mars et 22 avril s'est occupée des communications de M. F. Bostel (Description des anciennes peintures au château de Dobromil, concernant la révolte de Zebrzydowski en 1606; inventaire du trésor de la couronne de la Pologne 1690) et de M. Jasiewicz (Statues d'une haute valeur artistique à l'église de Stawiszyn, provenant du XV siècle). Ces communications vont paraître dans la prochaine livraison des Comptes-rendus de la Commission.

M. J. Tretiak présente une copie des Mémoires d'un jeune bourgeois de Zamość Jean Golli (XVIIe siècle, 1650—1653) envoyée par M. J. Kallenbach (Manuscrit du British Museum).

1) Voir aux Résumés XXV. 2) Voir au Bulletin 1889, Nr. 1, II, 4.

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 10 Avril 1890

Présidence de M. V. Zakrzewski

M. B. Ulanowski donne la première lecture de ses *Contributions à l'histoire du droit en Pologne.*[1])

Le Secrétaire présente le mémoire de M. V. Lutoslawski *Sur la logique de Platon I.*[2])

1) Voir aux Résumés XXVI. 2) ib. XXVII.

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 21 avril 1890

Présidence de M. L. Teichmann

Le Secrétaire présente le travail de Mr. S. Dickstein: *Supplément au mémoire sur la méthode téléologique de Mr. Hoene-Wroński pour la résolution des équations algébriques.*[1])

Mr. F. Kreutz donne lecture d'une note additionelle de M. J. Siemiradzki: *Sur la composition chimique de la breche du porphyre avec le calcaire carbonifère de Dubie.*[2]) Dans cette note l'auteur, se fondant sur l'analyse chimique exécutée par M. Pawlewski, s'efforce de prouver, que le Wollastonit forme 40% du poids de la roche en question.

La Classe se forme ensuite en comité secret et vote l'impression des notes de MM. Dickstein et Siemiradzki.

1) Voir aux Résumés XXVIII: le mémoire de M. Dickstein sur la méthode téléologique de M. Hoene-Wroński se trouve imprimé dans le tome XIX des Mémoires et comptes rendus de la Classe des sciences mathém. et naturelles de l'Academie de Cracovie pag. 167—192. 2) Comptes rendus des séances du 20 Décembre 1889 et du 22 février 1890.

Résumés

XXV

„Archiwum do dziejów literatury i oświaty w Polsce.“ (*Archives de l'histoire littéraire*), VIe volume, 421 p. in 8^0.

Sous ce titre la Commission d'histoire littéraire publie, dès l'année 1878, un recueil de documents qui concernent la littérature nationale et l'histoire de la civilisation en Pologne. Le VIème tome vient justement de paraître.

Les pièces contenues dans ce volume, à l'exception d'un seul article (Contributions à la biographie de Martin Kwiatkowski, auteur du XVIème siècle, par M. S. Celichowski), se répartissent en deux catégories distinctes dont l'une comprend les matériaux qui ont rapport à l'histoire des universités de Pologne, l'autre les renseignements sur les Polonais ayant fréquenté les universités étrangères.

Nous y trouvons donc, p. 86—169, le travail de M. A. Karbowiak qui nous présente les statuts et reglements en vigueur dans „l'Intérnat Jérusalem“ à Cracovie (*Bursa Jerusalem*) depuis sa fondation en 1453 jusqu'à 1841. L'Internat Jérusalem, fondé par le cardinal Zbigniew Oleśnicki, évêque de Cracovie, et mieux pourvu que les autres établissements de ce genre, occupe une place importante dans l'histoire de l'université de Cracovie. Au XVme et XVIme siècles, plus de 100 étudiants y trouvaient place; depuis 1630 cependant, leur nombre fut réduit à 50. A partir de cette époque, la communauté n'a

cessé de s'amoindrir, à mesure que le dépréciation continue de la monnaie rendait insuffisants les revenus des fonds voués à l'entretien des boursiers.

L'éditeur s'est servi du manuscrit qui se trouve dans la bibliothèque du Cte Krasiński à Varsovie: c'est un régistre officiel dans lequel, en 1537, furent inscrits les statuts précédemment en usage, et où, jusqu'à 1619, on a eu soin d'insérer les nouvelles ordonnances et dispositions. A ces données on a ajouté les documents antérieurs et postérieurs à l'an 1537, qu'on avait tirés des archives de l'université de Cracovie. Ces deux sources, prises ensemble et se completant mutuellement, nous donnent une notion exacte sur l'organisation de „l'Internat Jérusalem" depuis sa fondation jusqu'à 1841.

Viennent ensuite, p. 170—332, les documents touchant le célèbre procès de 1823—1824 que le gouvernement russe intenta, à Vilna, contre la société des „Philarètes," publiés par M. Szeliga. C'est un des moments d'une haute importance dans l'histoire de la littérature polonaise. A cette époque, l'université de Vilna était le centre de tout le mouvement intellectuel en Pologne Parmi les professeurs on y voyait des talents de premier ordre: les frères Sniadecki, Lelewel et autres célébrités y professaient et animaient la jeunesse universitaire.

Cette dernière, pleine d'ardeur pour la science, exaltée et d'un essor poétique extraordinaire, se groupait autour de quelques individualités plus fortement douées; un souffle vivifiant d'enthousiasme, de poésie et d'inspiration planait sur toute cette jeunesse, parmi laquelle germaient déjà les grands talents, qui devaient donner plus tard un si noble élan à la poésie romantique en Pologne.

Cet état florissant de l'université de Vilna ne cessait pas d'inquiéter certains personnages haut placés, ennemis des Polonais et opposés aux vues d'Alexandre Ier, grâce aux quelles, sous la direction du prince Adam Czartoryski, chef de l'enseignement en Lithuanie, l'université avait pris un si heureux développement. On a saisi la première occasion qui se présenta pour entamer un procès politique, ébranler la position du prince Czartoryski

à la cour impériale et pour préparer de cette façon la suppression de l'université.

Les choses se firent ainsi: En 1823, à l'anniversaire de la célèbre constitution du 3 mai, un élève de 5 classe, du gymnase de Vilna, écrivit, sur le tableau scolaire, les mots: „Vive la Constitution du 3 mai!“ Le gouverneur, Rimski Korsakow, rapporta cet événement au grand duc Constantin, à Varsovie, l'assurant que Vilna étant en pleine ébullition, le danger d'une révolution était imminent. Par ordre du Grand Duc, on procéda donc aux arrestations et, au mois de Juillet, arriva à Vilna le sénateur Nowosiltzoff pour travailler à l'instruction du procès.

C'est de cette manière que commença l'affaire dont le verdict ne fut prononcé que le 14 Août 1824. — Durant l'instruction on découvrit, parmi les étudiants, l'existence de deux sociétés secrètes, des „Philarètes“ et „Philomates,“ qui, bien que dépourvues de tout caractère politique, attirèrent néanmoins une sévère persécution. On arrêta encore beaucoup d'anciens étudiants, et parmi eux Adam Mickiewicz qui dans ces temps venait de finir ses études.

Les documents officiels qui ont servi de base à ce travail proviennent des papiers laissés par Joseph Twardowski lequel occupait en 1823 le poste de recteur de l'université, à Vilna. Les actes originaux de ce procès se trouvent dans la section secrète des Archives du chef de l'instruction pour la région de Vilna.

A part les statuts de „l'Internat Jérusalem“ et les actes du procès des „Philarètes,“ ce tome renferme encore des pièces qui contribuent à l'histoire du séjour des Polonais dans les universités étrangères. Il est facile d'apprécier l'importance que peut avoir ce genre de recherches pour connaître exactement le mouvement intellectuel en Pologne au cours du XVI siècle, et principalement, pour se rendre compte de l'influence exercée par les centres scientifiques étrangers tant sur le progrès de la civilisation que sur la littérature nationale. L'université de Padoue est la plus importante sous ce rapport; il y existait même une „Nation Polonaise.“ M. Sr. Windakiewicz

s'est appliqué à la recherche des manuscrits de la „Nation" et les a publiés dans de larges résumés. Ce sont: 1) les registres de la „Nation" où on inscrivait les noms des sociétaires (page 10—85); 2) les procès-verbaux des assemblées de la „Nation" (p. 354—410); 3) les statuts de la „Nation" (410—421). Ce riche recueil de matériaux, jette une lumière suffisante sur l'histoire de cette société. Elle prit naissance en 1592 et dura jusqu'à 1745. Pendant ce laps de temps, plus de 2000 personnes y prirent part; on a fondé un tombeau commun, un autel dédié à S. Stanislas (1607), qui existe encore de nos jours, dans la basilique „del Santo." Il y avait aussi une bibliothèque spécialement à l'usage des étudiants polonais, et qui, après la dissolution de la société, fut incorporée dans celle de l'université de Padoue.

M. Kallenbach donne (p. 1—9, 333—339) la liste des Polonais qui, au XVI siècle suivirent leurs études à l'université de Bâle et de Cologne. Ce sont des extraits des régistres officiels. Au XVI siècle l'université de Bâle qui devait la célebrité à l'illustre nom d'Erasme de Rotterdam, attirait beaucoup d'étudiants polonais; depuis 1551 jusqu'à 1599, 145 Polonais s'y étaient inscrits. A Cologne, la fréquentation des Polonais n'a été qu'accidentelle: le premier étudiant, provenant de la Pologne est inscrit dans les régistres de l'Université en 1414, en 1498 un autre: dans le courant du XVI siècle on y trouve cinq étudiants polonais, et de 1602—1627 il y en a eu neuf.

XXVI

B. Ulanowski. „Przyczynki do historyi prawa w Polsce" I. *(Contribution à l'histoire du droit en Pologne I.)*

1) L'histoire du droit romain en Pologne peut être étudiée au point de vue de son influence sur la législation polonaise, ou bien, on peut se borner à rechercher les plus anciennes traces de l'intérêt, que durent exciter tôt ou tard, en Pologne, les textes et la littérature de ce droit.

Depuis Boecking et Savigny l'on n'a pas cessé de se livrer à des investigations fort étendues sur les vicissitudes qu'éprouva le droit romain à travers le moyen-âge. Aujourd'hui le nombre des savants qui continuent l'oeuvre capitale du chef de l'école historique, tend toujours à s'accroître et ce ne sont plus les seuls Allemands, lesquels y apportent leur tenacité au travail et leur esprit de critique. MM. Ficker, Fitting, Conrat, Landsberg ont maintenant à compter avec des émules en France (Caillemer, Tardif, Flach) et en Italie (Brandileone, Chiapelli) qui sont loin de leur céder le pas. Toutefois il s'en faut de beaucoup que tous les côtés obscurs du sujet aient été éclaircis d'une manière satisfaisante. Mais l'âpreté même de la polémique engagée entre MM. Fitting, Conrat et Flach n'est qu'une garantie de plus que les efforts combinés des adversaires, à prouver chacun son opinion, ne se ralentiront qu'après avoir vidé le débat.

La question sur laquelle les savants ont le plus de difficulté à s'accorder, si la science du droit romain fût ou ne fût pas interrompue dans l'intervalle du VI au XI siècle, est, quant à la Pologne, d'une importance tout à fait sécondaire. D'écoles de droit, il n'en existait aucune en Pologne jusqu'à la fondation de l'Université de Cracovie (1364). Dès lors, le droit romain fut cultivé avec beaucoup de soin et les manuscrits conservés à la Bibliothèque de l'Université en sont témoins. Pour l'époque antérieure, il manquait jusqu'à présent de preuves pouvant établir solidement qu'on ait eu connaissance en Pologne des traités consacrés au droit romain tels que le *Brachylogus*, les *Exceptiones Petri*, le *Libellus de verbis legalibus*, *l'Epitome exactis regibus* etc. qui furent tous, comme l'attestent les manuscrits, trés répandus en France, en Italie et en Allemagne. Il est même fort douteux qu'on se soit servi en Pologne des manuscrits du Digeste ou des Institutions avant le XIII siècle. Le droit romain n'y était pourtant pas absolument inconnu. Sans s'appliquer à emettre des hypothèses, il suffit de constater que les bibliothèques des chapitres de Gnesen et Cracovie sont encore en possession d'anciens manuscrits de la „*Collectio Tri-*

partita" et il est facile de prouver que ce recueil avait été introduit en Pologne dès le commencement du XI siècle. La *Tripartita* contient un assez grand nombre de textes empruntés à la legislation de Justinien, pour qu'on soit autorisé à prétendre, que dans le pays, où cette collection avait été pendant un certain temps en vigueur, le droit romain n'avait pu manquer d'exercer quelque influence. Le Décret de Gratien lui aussi était composé tout à souhait pour servir d'intermédiaire à la connaissance du droit romain.

La plus grande partie des manuscrits, qui se trouvaient naguère dans les bibliothèques des chapitres et des monastères polonais, sont maintenant dispersés ou égarés, et il serait bien téméraire de juger du développement des sciences juridiques en Pologne, d'après les minces débris qui nous sont parvenus. Le manuscrit Sign. H. 31 du chapitre de Płock donne une certaine mesure des pertes que la science polonaise a essuyé à cet égard.

Le manuscrit en question renferme des nombreuses copies des chartes du chapitre du XIII et XIV siècle, quelques traités de droit canonique et plusieurs autres pièces entre lesquelles *l'Epitomé exactis regibus* occupe la place principale. La „*Summa super titulis decretalium Goffredi de Trano*" et *l'Ordo iudiciarius* de Tancred forment la partie la plus ancienne et la plus considérable du manuscrit. Il est possible de démontrer, que ces deux traités se trouvaient déjà en 1275 à Płock, où un des chanoines ajouta quelques glosses non sans valeur à la Somme de Goffred. L'Epitomé fut copiée et ajoutée aux pièces précédentes au commencement du XIV siècle. Cela prouve qu'il existait à Płock un manuscrit plus ancien de cet écrit, et il s'en suit, que l'Epitomé était déjà connue en Pologne au XIII siècle.

L'édition de l'Epitomé fournie par M. Conrat est basée sur 14 manuscrits dont 3 seulement sont antérieurs à la copie conservée à Płock. M. Flach vient de signaler plusieurs autres manuscrits de l'Epitomé, qui ont echappé aux recherches de l'éditeur. Il est probable que prochainement M. Conrat ou quel-

que autre érudit tâcheront d'explorer soigneusement les manuscrits indiqués pour donner une nouvelle édition de l'Epitomé plus riche en variantes que la première.

2) Le même manuscrit contient au feuillet 15 quelques textes réunis sous l'inscription: „*Constitutiones sinodales hec sunt*". Les ayant examiné de plus près, M. Ulanowski s'est apperçu qu'ils formaient une petite collection de lois ecclésiastiques pénales composée vers la fin du XIII siècle en vue des besoins pratiques que pouvait suggérer l'administration du diocèse. Cette collection renferme: 1) Les statuts d'un synode provincial célébré à Kamień et publiés par MM. Helcel et Hube, 2) Un article des statuts du concile convoqué à Breslau par le légat apostolique Jacques de Liège en 1248 relatif à la juridiction de l'official, 3) La décrétale „Perlectis litteris" attribuée à Innocent IV ou à son successeur Alexandre IV. (Schulte, *Sitzungsberichte der Phil. Hist. Classe der Wiener Akad. d. Wiss.* LV. p. 750) et traitant de l'iniuria levis, modica et gravis. Quoique les statuts de Kamień ayent subi dans le manuscrit H. 31 une légère modification, le compilateur ayant trouvé bon de les abréger quelque peu, cette rédaction n'en mérite pas moins une attention spéciale, contenant deux articles jusqu'ici inédits et étant conservée dans une copie de beaucoup antérieure à tous les manuscrits analogues explorés jusqu'à nos jours. M. Ulanowski termine son étude en indiquant le Décret de Gratien comme la source principale des statuts de Kamień, et l'année 1265 comme la date la plus probable de sa célébration.

XXVII

W. Lutosławski. „Logika Platona. I." *(Sur la logique de Platon. Ire partie).*

Ce travail forme la première partie des recherches que l'auteur a entreprises pour réunir les théories logiques dispersées dans les oeuvres de Platon, et pour établir leur origine, leur influence sur les logiciens postérieurs, et les transformations

qu'elles ont dû subir pour entrer dans notre système de logique contemporaine.

L'auteur constate d'abord le fait, que, nonobstant l'activité qui règne actuellement parmi les philosophes et les logiciens, l'histoire de la logique est toujours encore négligée; tandis que l'histoire de la philosophie en général, occupe plus de travailleurs qu'aucune des sciences philosophiques particulières, l'histoire de la logique ne possède encore aucune oeuvre capitale qui essaye de la résumer en entier (puisque Prantl n'a pas pu terminer son travail) et on voit encore moins de recherches des détails sur les époques importantes pour le développement des théories logiques. Cela vient de ce que les historiens de la philosophie se limitent à représenter les faits des opinions passées; or ces faits, même en étant des faits infiniment plus complexes que les faits d'ordre physique, ne sont que des faits, et n'ont d'importance scientifique qu'autant qu'ils servent à confirmer nos jugements sur leurs relations. De même qu'une énumération interminable de faits chimiques ne constituerait pas une science de la matière, l'énumération des faits psychologiques relatifs aux théories logiques, n'est qu'une collection de matériaux pour une théorie de la pensée. La partie biographique et doxographique de l'histoire de la philosophie, forme une collection de faits, qui a de l'importance aussi pour l'histoire de logique, mais qui ne peut pas remplacer l'étude particulière du développement des théories, dont le but serait de saisir le caractère général de ce développement. Le positivisme dans l'histoire de la philosophie conduit à un culte de faits comme celui qui a régné pendant un certain temps dans les sciences naturelles. Ce n'est que par l'étude de la dépendance et des relations des faits psychologiques constituant l'histoire de la philosophie, que ces recherches peuvent prétendre à éveiller l'intérêt pour la théorie de la science dont elles représentent l'histoire.

La logique de Platon, n'ayant pas été rédigée en système par ce philosophe, est latente dans ses différents écrits. Quoique ceux qui se sont occupés plus consciencieusement de

l'histoire de la logique aient toujours reconnu l'importance de Platon pour le développement de cette science, il a été néanmoins jusqu'ici difficile d'établir suffisamment les faits des opinions logiques de Platon et de leur développement, parce que la discussion sur l'authenticité et la chronologie des dialogues de Platon n'a pas encore conduit à des résultats généralement acceptés. Cependant, cette discussion, qui pendant le dernier siècle surtout a été si vive, a produit tant d'arguments en faveur des idées émises par différents philologues et historiens, qu'il n'est plus impossible d'arriver à quelques conclusions certaines sur l'histoire du texte de Platon. L'auteur se propose donc, avant d'aborder la logique de Platon, d'établir, à l'aide des moyens que lui offre la science contemporaine, quels sont les écrits authentiques de Platon, et, quel est l'ordre approximatif dans lequel ils ont été composés.

Il y avait trois circonstances exceptionnelles qui ont facilité la transmission fidèle du texte de Platon à travers les 2200 ans qui nous séparent de lui: d'abord l'excellence et la beauté de la forme de ses dialogues, qui, à part leur importance philosophique, restent encore des monuments littéraires de premier ordre et excitent encore la même admiration qu'à leur apparition; — puis, l'existence de l'Académie de Platon pendant 900 ans et l'étude approfondie et detaillée qu'on y faisait des écrits du maître jusqu'au V siècle après Jesus-Christ: — enfin, les relations de la philosophie de Platon avec le Christianisme. C'est surtout à la haute opinion que professaient de Platon plusieurs éminents pères de l'Eglise grecque que nous devons le fait si exceptionnel de la conservation de tous les dialogues de Platon que connaissait l'antiquité — tandis que nous n'avons pas même la dixième partie des comédies et des tragédies écrites par les plus grands poètes contemporains de Platon, et des discours et des harangues faites par les plus célèbres orateurs de son temps.

Après ces refléxions générales, l'auteur passe en revue les diverses opinions sur l'origine des différents manuscrits des oeuvres de Platon qui se sont conservés jusqu'à nos jours. Il trouve qu'une

opinion généralement acceptée sur l'influence de l'astrologue Thrasylle sur le texte de Platon est sans aucun fondement: Schanz, le dernier éditeur de Platon, répète après Hermann, Ueberweg, Zeller, que les tétralogies que nous trouvons dans la plupart des manuscrits doivent leur origine à l'astrologue Thrasylle qui a vécu au I siècle de notre ère. Par une énumération plus complète que toutes celles qui ont été faites jusqu'ici des différents Thrasylles dont la mémoire nous soit conservée dans les monuments de l'antiquité, l'auteur arrive à la conclusion, qu'il n'est pas du tout probable, que Thrasylle l'astrologue soit le-même dont nous parle Diogène de Laërte comme du commentateur de Platon et Démocrite. Tacite, Suétone, Dio Cassius, Julien l'Apostat, Themiste, nous parlent de Thrasylle l'astrologue assez fréquemment, sans jamais faire la moindre allusion aux travaux de cet astrologue sur Platon. D'un autre côté Diogène, Albinus, Porphyre parlent du platoniste Thrasylle, sans rien dire de sa réputation d'astrologue. Le seul lien qui unit ces deux personnalités distinctes dans la tradition, est une glosse d'un scholiaste de Juvenal, qui par elle-même démontre le peu de confiance qu'elle merite, parce que le scholiaste, en disant, que Thrasylle s'est sauvé en fuyant la vengeance de Tibère, est en contradiction inconciliable avec les meilleurs témoins que nous ayons pour l'histoire de Thrasylle l'astrologue.

D'ailleurs, le témoignage d'Albinus qui vivait avant Diogène de Laërte, nous prouve, que Decyllide et Thrasylle n'ont fait qu'accepter l'ordre tétralogique des dialogues de Platon, qui existait avant eux. Platon lui-même, ayant indiqué dans le Sophiste et dans le Timée le plan de deux tétralogies inachevées, ayant donné dans le Protagoras, Menon, Gorgias, Euthydème une veritable tétralogie, a donné l'origine à l'arrangement tétralogique, qui a pu être fait dans les premiers temps de l'existence de l'Académie; autrement, il serait incompréhensible, pourquoi cet arrangement, s'il n'avait été formé que dans le I siècle de notre ère à Rome, se serait-il conservé, comme l'a prouvé Schanz, dans tous nos manuscrits

dont les meilleurs et les plus anciens sont d'origine grecque écrits en Grèce et pour des Grecs, ne portant aucune trace d'une provenance romaine. Les manuscrits de Platon étant généralement répartis en deux groupes distincts, l'explication la plus naturelle de cette diversité, serait la différence même qu'on trouve entre la tradition du texte au milieu de l'Académie, où, assurement, on conservait les meilleurs manuscrits, et celle des éditions de Platon, faites, sans nul doute, à Rome et à Alexandrie. Pour décider laquelle des deux catégories de manuscrits remonte à l'Académie, il faudrait comparer exactement le texte des citations de Platon contenues dans les oeuvres des écrivains de l'Académie avec celles qui se trouvent dans les travaux des écrivains qui lisaient Platon hors de l'Académie. Pour ce travail il manque encore de bonnes éditions des nombreux commentateurs de Platon, dont nous possédons encore des manuscrits dans différentes bibliothèques de l'Europe. Mais les divergences des deux groupes de manuscrits ne sont pas assez grandes pour qu'on puisse douter de l'authenticité du texte qu'elles nous ont conservé. La bonne conservation du texte nous devrait, au contraire, rendre très sceptiques envers les différentes théories qui tendent à prouver que la plupart des dialogues de Platon ne sont pas authentiques.

Après avoir établi de cette manière ses conclusions sur la provenance des meilleurs manuscrits de Platon, l'auteur étudie les différentes éditions depuis le XVI siècle jusqu'à nos jours — et prouve qu'un progrès constant nous a conduit depuis l'édition Aldine jusqu'à celle de Schanz, et que nous avons actuellement un texte beaucoup plus rapproché de l'original que celui qu'on lisait il y a 300 ans. En même temps, l'inutilité critique des éditions avant Bekker est évidente — et l'auteur se propose de se limiter aux travaux de Bekker et de ses successeurs jusqu'à Schanz pour les questions de détail du texte de Platon.

Pour terminer cette étude sur la tradition du texte de Platon, l'auteur passe en revue les traductions latines, italiennes françaises, allemandes, polonaises, en indiquant surtout celles

qui peuvent avoir une importance scientifique pour la critique du texte. Le résultat de l'investigation sur l'histoire du texte de Platon est surtout l'assurance que le texte nous a été transmis dans les meilleurs conditions et que Platon ayant toujours eu des lecteurs intelligents et dévoués, nous n'avons aucune raison d'exiger des preuves introuvables pour l'authenticité de chaque dialogue — mais au contraire, nous pouvons bien certainement admettre, en général, comme authentiques tous les dialogues dont la falsification ne sera pas prouvée avec des arguments évidents. L'auteur se propose dans une étude suivante, de peser tous les arguments avancés pour ou contre l'authenticité de chaque dialogue de Platon, et de les comparer aux conclusions que lui donne l'étude spéciale des théories logiques de Platon. Il espère arriver par ce moyen-là à une exposition objective et fidèle de l'évolution par laquelle ont passé les théories logiques dans l'esprit de Platon. Après, il expliquera les resultats obtenus par Platon et qui resteront pour toujours acquis à la science, et il indiquera aussi les erreurs dans lesquelles est tombé le grand philosophe, et qui ont été réfutés par ses successeurs dans l'étude de la logique.

XXVIII

S. Dickstein. „Dopełnienie do artykułu o metodzie teleologicznej Hoene-Wrońskiego.“ *(Sur la méthode téléologique de Hoene-Wroński)*.

Dans un mémoire: „*Observatiunculae ad theoriam aequationum pertinentes*“ *(Journal de Crelle XIII)* Jacobi, en développant l'idée exposée dans l' „*Analyse des équations déterminées*“ de Fourier, a donné une extension des méthodes de Daniel Bernouilli et de Euler pour la détermination de la plus grande et de la plus petite racine d'une équation algébrique du degré m. La méthode de Jacobi, étant au fond identique avec celle de Wroński, peut en même temps nous servir à établir très simplement la méthode téléologique de Wroński, ce qui fait l'objet de la note présente. En prenant pour point de départ

les fonctions „aleph“ de Wroński exprimées au moyen des racines de l'équation donnée et n'en retenant que les termes répondants aux plus grandes n racines ($n < m$), de l'équation donnée, on obtient un système d'équations dont la résultante est une équation algébrique du degré n. Les racines de cette équation sont égales aux n premières racines de l'équation donnée, avec une approximation d'autant plus grande, que l'est l'indice des fonctions aleph. Les coëfficients de l'équation résultante sont les fonctions aleph composées, de Wroński.

Nakładem Akademii Umiejętności

pod redakcyją Sekretarza generalnego hr. Stanisława Tarnowskiego

Kraków. Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

2 Maja 1890.

Nr. 5. Mai. 1890.

BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

Séances

Séance publique de l'Académie
du 31 mai 1890

S. E. M. le Ministre des Finances, Julien de Dunajewski, Vice-Protecteur de l'Académie, ouvre la séance au nom du Protecteur, S. A. I. l'Archiduc Charles-Louis.

Le Président, M. Majer, se réjouit de saluer à cette place le nouveau Vice-Protecteur; il voit en lui un des plus anciens et des plus illustres membres de l'Académie, appelé par Sa Majesté à prendre sous sa tutelle une institution, au développement de laquelle il a lui-même si puissamment contribué.

Le Secrétaire général donne lecture du compte-rendu des travaux de l'Académie, depuis le 1-er juin 1889 jusqu'au 30 mai 1890; de même il annonce que Sa Majesté Impériale Royale Apostolique a confirmé les élections des membres titulaires étrangers: MM. A. Sorel, Secrétaire de la Présidence du Sénat à Paris, C. Stronczyński, membre du Sénat du Royaume de Pologne à Piotrków, et des correspondants étrangers MM. A Brückner, professeur à l'Université de Berlin, A. Kryński, professeur à Varsovie, T. Korzon à Varsovie et L. Ochenkowski, professeur à l'Académie de Münster.

M. W. Łuszczkiewicz, prononce un discours: *Sur les architectes monastiques en Pologne au XIII siècle.*

Enfin le Secrétaire général cite les noms des candidats aux fauteuils de l'Académie, choisis dans les trois classes et dont l'élection définitive doit avoir lieu à la reunion de l'Académie en octobre. En outre le Secrétaire général annonce que le prix

Barczewski pour la meilleure oeuvre de peinture est décerné à M. Henri Siemiradzki pour son tableau: *Phryne à Eleusis.*

Classe de Philologie

Séance du 8 mai 1890

Présidence de M. Ch. Estreicher

M. M. Zdziechowski donne lecture de son mémoire: *Sur les critiques de Byron* [1]).

M. E. Porębowicz présente une notice sur une collection des ouvrages espagnols du XVI et XVII siècle, conservée dans la bibliothèque de l'Université de Cracovie [2]).

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 2 mai 1890

Présidence de M. F. Zoll

M. W. Wisłocki donne la seconde lecture de son mémoire: *Sur Jean de Kęty Wacięga* (S. Joannes Cantius 1390—1473). Contribution à l'histoire de l'Université de Cracovie.

Séance du 30 Mai 1890

Présidence de M. F. Zoll

M. A. Lewicki donne lecture de son mémoire: *Sur les rapports de la Lithuanie à la Pologne sous Jagellon et Witold* [3]).

1) Voir aux Résumés XXIX. 2) ib XXX. 3) Ib. XXXI

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 29 mai 1890

Présidence de M. L. Teichmann

Le Président présente M. H. Kadyi, membre correspondant de l'Académie, qui, en cette qualité, prend pour la première fois part à la séance de la Classe.

Le Secrétaire remet, au nom de l'éditeur, le livre intitulé: *Kanony logarytmów Hoene-Wrońskiego*, publié, avec une introduction en polonais, par M. S. Dickstein à Varsovie.

M. Cybulski donne un résumé de ses *Recherches sur la compression du cerveau* [1]) et présente son rapport sur le travail éxecuté dans le laboratoire de physiologie à l'Université de Cracovie par M. Beck: *Sur les phénomènes éléctriques du cerveau et de la moelle, et leur application à l'indication de la localisation* [2]).

M. Witkowski, rapporteur, rend compte du mémoire de M. Olearski: *Sur la thermodynamique des élongations des corps élastiques* [3]).

M. Rostafiński donne lecture de son rapport sur le mémoire de M. Tondera: *Les plantes fossiles des couches carbonifères de Dąbrowa et Gołonóg en Pologne* [4]).

La Classe se forme ensuite en comité secret et vote l'impression des mémoires de MM. Beck, Olearski et Tondera.

1) Voir aux Résumés XXXII. 2) ibid. XXXIII. 3) ibid. XXXIV. 4) ibid. XXXV.

Résumés

XXIX

M. Zdziechowski. „O krytykach Byrona“ *(Sur les critiques de Byron).*

La plupart des critiques de Byron, fascinés par l'immense influence que le poète a exercé sur son siècle, sont trop portés à le juger selon l'impression produite sur eux par les créations poétiques de ses continuateurs et imitateurs. Il s'ensuit que, dans leurs études consacrées à Byron, ils fixent leur attention presque exclusivement sur Don Juan, sur Caïn et Manfred, ouvrages qui ont le plus contribué à créer et à développer le byronisme littéraire; puis, conformément à leurs opinions philosophiques et politiques, les uns condamnent Byron, les autres l'admirent et l'exaltent, toujours pour les mêmes raisons; sous ce rapport, les jugements de M. Taine et de Gervinus, d'une part, celui de M. Brandes, de l'autre, méritent une attention particulière, attendu qu'ils proviennent des points de vue complètement opposés. En lisant l'étude de M. Taine, on dirait que le désespoir passif et languissant de Musset lui voilât la mélancolie virile de Byron, tandis que Gervinus semble ne pas apercevoir l'abîme, qui sépare les doutes et les plaintes de Caïn du nihilisme cynique de Heine. Une disproportion monstrueuse entre nos désirs et la possibilité de les réaliser: voilà la source de cette maladie du siècle dont By-

ron fut, selon M. Taine, la plus illustre victime. Le critique ne cache pas aux yeux du lecteur l'énergie débordante de l'âme du poète; il dépeint vivement son besoin de lutte et sa passion pour les dangers; mais, pour lui, ce n'est qu'une „sombre manie belliqueuse", la preuve indubitable de l'état morbide de l'âme du poète. „Trop fort et partant effréné:" c'est ainsi que M. Taine résume le caractère de Byron. Selon lui, le poète finit par perdre toute mesure et, après avoir employé sa vie et sa poésie à braver le monde, il trouva l'épanouissement de son talent et le contentement de son coeur dans un poème (Don Juan) armé contre toutes les conventions humaines et toutes les conventions poétiques. M. Taine est psychologue, Gervinus, moraliste et historien; il est donc naturel que le moraliste soit plus sévère que le psychologue: de son point de vue éthique, Gervinus condamne impitoyablement Don Juan; dans toute la poésie de Byron, il n'entrevoit qu'une longue suite de dissonances, dans son caractère, un amas de contradictions, un combat à outrance des sentiments le plus dissemblables, parmi lesquels, l'ambition et l'amertume prennent ordinairement le dessus. Cependant l'historien sympathisant avec la lutte des peuples pour leur liberté, adoucit la sévérité du moraliste et, à la fin de son étude, Gervinus se voit forcé d'avouer qu'il y avait pourtant des sentiments virils et sains dans l'âme du poète, qui a su se faire le chantre des opprimés au moment-même où tous les gouvernements de l'Europe se donnaient la main pour étouffer la liberté. M. Brandes est en complète contradiction avec M. Taine et Gervinus, mais surtout avec le premier: alors que le profond penseur français ne se défait jamais d'un certain pessimisme dans ses appréciations de la civilisation de notre siècle, si riche, si raffinée, mais sur le point de tomber en décadence, le critique danois en est un admirateur des plus ardents et, en même temps, des plus superficiels. Se voyant subitement transporté de sa patrie lointaine et arriérée dans le centre même de la vie intellectuelle et politique du siècle, il ne sait qu'admirer son nouvel entourage; il en saisit parfaitement les brillants dehors, mais ne sait pénétrer jusqu'au

fond des choses. Dans son ouvrage sur les courants littéraires du XIX siècle, il dépeint la lutte du libéralisme avec la réaction, laquelle lui fait l'effet d'un grand drame en six actes: dans les trois premiers, la réaction est victorieuse, mais dans le quatrième, arrive Byron, sa poésie amène une révolution, les idées libérales prennent le dessus et les deux derniers actes sont un magnifique triomphe du libéralisme en France et en Allemagne. Mais le critique ne veut pas refléchir si, dans les idées de ce libéralisme qu'il glorifie, il ya vraiment des éléments salutaires et capables d'animer et de renouveler notre civilisation. Dans l'énergie effrénée de Byron, que M. Taine a trouvé maladive, il voit, tout au contraire, un épanouissement splendide des plus belles facultés de l'esprit humain, et Caïn et Don Juan en sont, pour lui, la meilleure expression. Dans Caïn, le poète brise, selon M. Brandes, les chaînes de la religion et relève Lucifer, l'ange orgueilleux et révolté, que le critique appelle le meilleur ami des hommes. Dans Don Juan, il secoue courageusement le joug des préjugés sociaux et politiques.

Parmi les biographes de Byron, Charles Elze et M. James Cordy Jeaffreson sont les plus remarquables. L'opinion du premier sur le poète diffère peu de celles de M. Taine et de Gervinus. Il est vrai, que le professeur allemand a apprécié les oeuvres de Byron à leur juste valeur, mais, en revanche, il a desapprouvé le caractère du poète encore plus énergiquement que M. Taine et Gervinus. Beaucoup de critiques ont exagéré l'influence de l'infirmité du poète sur le développement des facultés de son âme, mais tous ils ont été surpassés par Elze. Il a dépeint Byron en Apollon monté sur les pieds de satyre, et ce mélange de beauté et de laideur a engendré, selon lui, les deux traits principaux de sa vie et de sa poésie: la vanité et l'amertume. En outre, il a trouvé en lui de l'irrésolution, de la susceptibilité féminine, de la fausseté, de l'égoïsme et de la méfiance et pas une seule qualité avantageuse. M. Jeaffreson, occupé principalement à éclaircir quelques points obscurs de la vie de Byron, n'analyse pas ses créations et ne nous donne point d'aperçu général sur la vie et l'oeuvre

du poète, mais, plein d'esprit de justice, il cherche à démontrer que Byron n'a jamais été ce monstre moral, pour lequel on à voulu maintes fois le faire passer, et que, malgré ces chutes bien nombreuses, il n'a jamais cessé d'aspirer vers l'idéal.

Impartiaux et justes, MM. Jeaffreson, Spasowicz et Oreste Miller occupent parmi les juges de Byron une place remarquable, grâce à l'originalité de leurs vues. La valeur de la belle étude, que M. Spasowicz a consacré au poète anglais, est due à la subtilité psychologique de l'auteur. C'est lui, le premier, qui a appuyé fortement sur les qualités du coeur du poète, puis, il nous a débrouillé le caractère particulier de son égoïsme, en démontrant que Byron, toujours capable des plus grands sacrifices personnels et pécuniaires, ne savait, pour rien au monde, renoncer aux petits caprices et passions qui l'obsédaient de temps à autre. Grâce à sa perspicacité de psychologue, M Spasowicz a évité l'erreur de la plupart de ses prédécesseurs, qui prenaient Don Juan comme point de départ pour apprécier la personnalité et le génie du poète. Le critique polonais, tout en avouant que Don Juan est au point de vue de l'art le chef d'oeuvre de Byron, remarque avec justesse que c'est un Byron vieilli, dépravé et épuisé par le vice qui s'y reflète, et que le poème ne porte plus trace de cette vigueur, de cette fraicheur d'inspiration dont rayonnaient les oeuvres de la jeunesse du poète. Cependant, étant parvenu à pénétrer si profondement l'âme de l'auteur de Manfred, M. Spasowicz n'a su se défaire de quelques préjugés critiques et il attribue la mélancolie du poète tantôt à son infirmité, tantôt à l'esprit du siècle, au lieu d'en chercher la source plus avant, dans les élans généreux de l'âme du poète. Pour le talent, Or. Miller est loin d'égaler M. Spasowicz, mais, ce qui frappe en lui, c'est la profondeur des sentiments chrétiens, dont il est pénétré. Ce moraliste, qui ne savait considérer les choses que sous l'aspect de leur élévation morale et chrétienne, a cherché à réhabiliter, de son point de vue exclusif, le caractère du poète. Sa vie lui a paru un combat continuel d'une individualité débridée contre les impulsions altrui-

stiques, et il a tâché de démontrer les triomphes successifs de ces dernieres: les instincts généreux du poète augmentaient, selon Or. Miller, à mesure que les années et les souffrances l'accablaient de leur poids et c'est dans ses drames, principalement dans Sardanapale et les Deux Foscari que le poète a développé l'idée de la nécessité de se sacrifier pour le bien d'autrui. Fidèle à cette idée, Byron l'a mise en action en se dévouant pour la cause Grecque, et le critique prétend que ce sacrifice du poète a été une expiation consciente non seulement de ses propres fautes, mais aussi, de la politique égoïste de l'Angleterre, qui le remplissait d'une indignation d'autant plus énergique que le poète aimait passionément sa patrie.

Quoique M. Spasowicz et Oreste Miller aient parfaitement compris la puissance et l'ardeur des sentiments du poète, le critique polonais s'est laissé trop influencer par les jugements de ses prédécesseurs, tandis que le professeur russe a trop peu tenu à l'exactitude psychologique, et il en résulte que sa définition de la vie et du caractère du poète, peut être tout aussi bien appliquée à la vie de chaque homme. Pour comprendre un auteur, il faut trouver sa qualité maîtresse, comme l'a indiqué M. Taine, mais ce n'est pas la méthode du penseur français; c'est plutôt celle de Bieliński qu'il est plus utile de suivre dans ces recherches. Au lieu de fixer une attention exagerée sur les détails de la vie du poète et de courir le danger de se perdre dans le labyrinthe de ces minuties, il faut tâcher de trouver la source même et de saisir l'essence de son génie créateur, puisque ce sont ces idées et ces sentiments qui absorbent l'âme du poète au moment du plus puissant effort de toutes ses facultés et qui constituent la base de son être moral. Or le trait essentiel de toutes les oeuvres de Byron est une soif, une passion de vérité et de justice, d'autant plus véhémente, que l'âme du poète débordait d'énergie. Cette soif cependant a sa source moins dans le coeur, que dans l'esprit du poète, et c'est pourquoi nous la trouvons si étroitement unie au profond mépris des hommes, relevé du sentiment de sa propre supériorité. Enfin, les aspirations idéales du poète sont par-

fois quelque peu ternies par son égoïsme phantasque, que M. Spasowicz a parfaitement dépeint et que l'on peut définir du nom d'aversion pour toutes les chaînes et toutes les conventions; quelques uns des héros du poète portent des traces manifestes de cette disposition de son esprit: ils haïssent le monde non seulement parcequ'il ne répond pas à leur idéal, mais parcequ'il existe et qu'il met un frein à l'insatiabilité de leurs désirs.

L'auteur se propose de démontrer les traits cardinaux du caractère de lord Byron dans l'analyse de sa vie et de ses oeuvres.

XXX

E. Porębowicz. „Przyczynki do biblijografii hiszpańskiej". *(Notice relative à la bibliographie espagnole).*

M. Edouard Porębowicz donne la liste des livres espagnols qui se trouvent dans la Bibliothèque de l'Université de Cracovie. Cette collection (150 volumes) se compose, pour la plupart, des livres du XVI et XVII s., lesquels, confrontés avec les Catalogues de Brunet (*Manuel*), de Graesse (*Trésor*), Salvá (*Catalogo*), Gallardo (*Ensayo*), paraissent provenir des éditions soit absolument inconnues (environ 40), telles que: „*Cancionero llamado Flor de los Enamorados* (de Linares), *Barcelona, en casa de Claudi Bornat, 1562*; soit réputées curiosités bibliographiques, désignées dans les Catalogues comme „livre rare" ou „très rare" (environ 30), telles que: „*El conde Lucanor de D. Juan Manuel, Sevilla 1575*" et „*La Cronica del Rey don Pedro*, Toledo 1526."

Ce qui représente toutefois la plus grande valeur non seulement bibliographique, mais surtout littéraire, c'est une collection de 26 *feuilles volantes (pliegos sueltos)*, qui se distinguent de la grande masse de *pliegos* cités dans Duran, Ferd. Wolf, Salvá, par cette particularité qu'ils sont tous publiés à Grenade (Duran Rom. gen. I. p. LXIX ne cite qu'un seul *pliego* de Grenade, Salvá n'en cite aucun), et qu'ils portent tous la date assez tardive (chose peu commune) de l'an 1566—1573. La collection groupée selon l'usage contient des

Milagros, *Coplas* religieuses et profanes, *Villancicos*, *Canciones*, *Chistes*, *Disparates*, *Preguntas*; on y retrouve des poésies de Juan de Timoneda, Juan de Encina, etc. Parmi les *Coplas* celle de

Si ganada es Antequera,
Ojala Granada fuera,

toute locale qu'elle est, semble avoir une grande valeur; la Glosa sur les Coplas: Llamabalo la donzella | Y dijo el vil | A ganado tengo ir |, plus complète que celle qui a été publiée par Duran (Cancionero 109) et Böhl de Faber (Floresta I. 288) est curieuse par cette raison que chaque strophe y finit par un proverbe à la Sancho Pansa.

Le texte des *romances* connus, collationné avec celui du *Romancero* de Duran et la *Primavera y Flor* de Ferd. Wolf y K. Hofmann, se rapproche toujours des rédactions plus anciennes; parmi les *romances* inconnus celui qui semble avoir une importance capitale c'est le *romance fronterizo* (Pliego Nr. 85), *Romance del rey chico que perdió a Granada*, qui commence par: „*El ano de quatrocientos* | *que noventa y dos corria* | *el rey chico de Granada* | *perdio el reyno que tenia* |".

Voici les autres *romances* inconnus:

2. Pliego Nr. 95: *Romance* (fronterizo) *de Maymon, alcayde de Ronda*: „*De Ronda dale el alcayde*".

3. Pliego Nr. 91. *Romance* (morisco novellesco) *de la hermosa Jarifa y Abindarraez*, qui commence par la formule: „*La manana de Sant Juan*" et semble être la source du *romance de Rodriguez*" (Duran Rom. gen. I. p. 39, Nr. 81).

4. Pliego Nr. 85. *Romance sobre la poderosa armada que trujo el gran Turco Soliman sobre la ciudad de Viena*: „*En el templo estava el Turco*", beaucoup plus court et évidemment plus ancien que celui de Duran II. p. 152, Nr. 1152.

5. Pliego Nr. 94. *Dos romances compuestos sobre un caso admirable. El primero recuenta un sueno que el gran Turco sono... y el segundo es la declaracion...* „*Estando Selin Soldan.*"

6. Pliego Nr. 101. *Romance* (de amores) *de Leandro compuesto por Juan de Boravalias Mayayo*: „*Al pie del mar del Esponto*".

XXXI

A. Lewicki. „Stosunek Litwy do Polski za Jagiełły i Witołda.“ *(Über das Verhältnis Lithauens zu Polen zur Zeit Jagiełłos und Witolds).*

Der Verfasser sucht nachzuweisen, dass die bisherige Auffassung des Verhältnisses zwischen Jagiełło und Witold und zwischen Lithauen und Polen in dieser Zeit eine irrige gewesen ist. Er ist vor Allem der Ansicht, dass die Geschichte bisher Jagiełło ein grosses Unrecht that, indem sie den Stifter des grossen Werkes der lithauisch-polnischen Union als eine zwar gutmüthige aber beschränkte Persönlichkeit bezeichnete und Witold auf seine Kosten über alle Maassen emporhob. Jagiełło war es, der nicht nur die äussere Vereinigung der beiden Reiche zu Stande brachte, sondern auch das System schuf, das diesem in der Geschichte einzig dastehenden Bunde zu Grunde lag, wozu dann Witold als zum Fertigen hinzutrat und den Gedanken Jagiełłos voll- und weiter führte. Dieses System bestand nun darin, dass Lithauen sowie das Russinenland (das letztere mittelst der kirchlichen Union) katholisch gemacht, staatsrechtlich dem Reiche Polen einverleibt, aber in cultureller, politischer und sozialer Hinsicht auf das den Polen eigene Niveau allmälig gebracht und mit denselben gleichgestellt werden sollte. Dieses System war im Geiste Jagiełłos schon fertig damals, als er der Königin Hedwig die Hand reichte. Der Verfasser hebt da die vergessene, mit dem Briefe der Russinen an das Basler Concil (Martène et Durand Coll. VIII. 576) bezeugte Thatsache hervor, dass Jagiełło die Russinen einen Eid schwören liess, womit sie sich verpflichteten, nie einen anderen als einen römischen Katholiken zu ihrem Herrn zu nehmen. Er weist auf die bekannten zwei, während der apostolischen Reise vom J. 1387 erlassenen Edicte Jagiełłos hin (s. Lewicki, Index NNr. 49 u. 50), aus welchen der Plan des Königs, Lithauen und das Russinenland mit allem Nachdruck zu catholizisiren und nach dem Modell Polens allmälig umzuformen so wie beziehungsweise denselben gleichzustellen,

ganz klar hervortritt. Diesem Plan ist Jagiełło sein ganzes Leben treu geblieben, wiewol er im Einzelnen, durch Umstände gedrängt, in der Folge Manches nachlassen und andersgestalten musste, was der Verfasser an der Hand der staatsrechtlichen Unionsacten und anderer bekannter und unbekannter Materialien (welch letztere in dem II. Bande seines Codex Epist. saec. XV. Platz finden werden) nachzuweisen sucht.

In staatsrechtlicher Beziehung sollte Lithauen, wie gesagt, dem Reiche Polen einfach einverleibt werden. Anfangs hat es auch keinen eigenen Grossfürsten von Lithauen gegeben, da Skirgiełło es nicht gewesen war und der König selbst, ja sogar durch polnische Generalstarosten, Lithauen verwaltete. Erst als die Lithauer, und zwar auf Eingebung des deutschen Ordens, einen eigenen Grossfürsten für sich verlangten und mit Witold an der Spitze zur offenen Meuterei sich erhoben, sah sich der König bewogen ihrem Verlangen insoferne nachzugeben, dass er ihnen in Witold einen eigenen Grossfürsten gab. Aber die Stellung, der Wirkungskreis und das Verhältniss des neuen Grossfürsten zu dem König und zu Polen, ist bisher falsch aufgefasst worden. Jagiełło gab dadurch seinen ursprünglichen Plan, Lithauen dem Polenreiche einzuverleiben, durchaus nicht auf, da dieses ja z. B. in der späteren Union von Horodło ganz ausdrücklich gesagt wird. Witold erhielt die Grossfürstenwürde nur auf seine Lebenszeit, nach seinem Tode sollte das gesammte Lithauen an den König und Polen bedingungslos zurückfallen. Es ist falsch, wenn man sagt, dass Witold „magnus dux," der Souverain, und Jagiełło „supremus dux," der Suzerain, von Lithauen gewesen sind; denn anfangs wurde der magnus und der supremus ducatus nicht unterschieden, welcher Unterschied erst mit der Zeit aufkam und nicht früher als in dem mit dem Nachfolger Witolds dem Grossfürsten Sigmund geschlossenen Unionsacte (Lewicki Index Nr. 1827) urkundlich gemacht wird. Der eigentliche magnus dux, Herr und Souverain von Lithauen ist immer nur Jagiełło geblieben, Witold führte auch den Titel magnus dux, aber er war nur von Jagiełło, wie der stehende Ausdruck lautet, „i

partem solicitudinis suae assumptus," er war sein „gubernator," in einem auch vergessenen Briefe Jagiełłos (Turgeniew Suppl. Nr. 117. p. 298) den übrigen „capitanei" gleichgestellt. Es war ihm freilich in diesen Schranken zu enge, da doch alle seine glänzende Unternehmungen nicht ihm sondern Jagiełło und der Krone Polen schliesslich zu Gute kommen sollten; wenn er aber dennoch bis zum J. 1429 nur einmal, im J. 1398, einen ernstlichen Versuch macht, sich dieser Schranken zu entschlagen, so war es einerseits das Verdienst Jagiełłos, der es sich zum System machte, Witold mit den Banden der Freundschaft und Vertrauens an sich zu fesseln, durch Nachgiebigkeit und Duldsamkeit die Inferiorität seiner Stellung nicht fühlen zu lassen; andererseits ist der Umstand zu beachten, dass Witold in Bezug auf die leitenden Prinzipien in der Regierung Lithauens mit Jagiełło einverstanden war und namentlich in der Kathoiizisirung des Russinenlandes denselben Eifer wie jener an den Tag legte. Erst zu Ende seines Lebens gab Witold den Einflüsterungen König Sigmunds Gehör und hob in der bekannten Krönungsaffaire den Selbständigkeitsdrang der Lithauer mächtig empor. Der Verfasser zieht diese Angelegenheit noch einmal in Untersuchung und kommt an der Hand des jetzt reichlich fliessenden Quellenmaterials (Prochaska, Codex Vitoldi) zu dem Resultate, das die hier thätigen prinzipiellen Motive vor Allem bei den lithauischen Magnaten, bei Witold dagegen zunächst persönliche Beweggründe den Ausschlag gaben. Er führt auch dabei zwei bisher unbekannte Actenstücke, nämlich die projektirte Krönungsurkunde und die den Krönungsgesandten mitgegebene Instruction König Sigmunds, an (Lewicki, Codex Epist. saec. XV. Band II. NNr. 182. 183), aus denen die Absichten dieses Königs bei dieser Angelegenheit klar zu Tage treten: Lithauen sollte da zu einem ganz unabhängigen Königreich erhoben und in ein ewiges Bündniss mit dem deutschen Orden, Ungarn, Böhmen und dem Kaiserreich hereingezogen werden.

XXXII

N. Cybulski. „Wyniki doświadczeń nad uciskiem mózgu." *(Ergebnisse der Versuche über den Gehirndruck).*

1) Der intracranielle Druck, welcher sowohl nach dem von Leyden angegebenen Verfahren, d. h. vermittels des Manometers, als auch durch die vom Verfasser hier angewandte Kries'sche Methode bestimmt wurde, war immer positiv und zeigte bedeutende von Circulationszuständen im Gehirn abhängige Schwankungen. In seinen Versuchen sah Vf. den Druck zwischen 72 und 190 mm. H_2O schwanken.

2) Der intercranielle Druck d. h. der Druck des Liquor cerebrospinalis, kann durch Beschränkung des Schädelraumes, welche durch einen fremden Körper, z. B. durch einen Bluterguss aus einer ausserhalb der Dura-Mater gelegenen Schlagader, herbeigeführt wird, bedeutend erhöht werden.

3) Wird unter einem gewissen Drucke eine 0·6 % Kochsalzlösung oder Oel unter die Dura-Mater in die Schädelhöhle eingeführt, oder, werden sei es diese Flüssigkeiten, sei es eine Kautschukblase zwischen die Dura-Mater u. Knochen gedrängt, so treten, wenn der Druck ziemlich gross und dem Blutdrucke in den Carotiden gleich ist, alle jene Erscheinungen auf, welche bis nun als allgemeine Symptome des gesteigerten Hirndruckes betrachtet wurden, nämlich: Pulsverlangsamung, Steigerung des Arteriendruckes, Beschleunigung dann Verlangsamung und endlich Stillstehen der Athmung, Schwinden des Bewustseins und Tod unter Coma und Tetanus. Ausserdem sah der Verfasser bei Druck niederen Grades, u. in den Anfangsstadien desjenigen höheren Grades, eine verschieden lang dauernde Pulsbeschleunigung entstehen. Da die erwähnten Erscheinungen immer dieselben bleiben, wenn auch die Drucksteigerung auf verschiedene Weise hervorgerufen wurde, können dieselben keineswegs als Folge der Einwirkung der dazu benutzten Flüssigkeiten auf die Hirnsubstanz betrachtet werden. Es muss vielmehr angenommen werden, dass sie die Wirkung des erhöhten intracraniellen Druckes sind.

4) Die Stromgeschwindigkeit des Blutes in der Arteria carotis interna, vermittelst des Photohaemotachometers bestimmt, zeigte deutliche Verlangsamung sobald der intracranielle Druck gesteigert wurde. Es konnte aber wieder Beschleunigung der Stromgeschwindigkeit eintreten, wenn bei gleich bleibendem intracraniellen Drucke, der allgemeine Blutdruck erhöht wurde. Sobald aber, der intracranielle Druck denjenigen in den Arterien an Höhe übertrifft, tritt Stillstand der Circulation in der Carotis ein.

5) Die erwähnten Veränderungen in der Stromgeschwindigkeit des Blutes beweisen, dass bei gesteigertem intracraniellen Drucke Hirnanaemie eintritt, wobei die oben angeführten Symptome Nichts anderes als die Folge dieser Anaemie sein können, was schon aus dem Charakter derselben hervorgeht. In dieser Hinsicht stimmen die Ergebnisse des Vf's mit der durch Bergmann repräsentierten mechanischen Theorie über den Hirndruck völlig überein.

6) Die von den Gegnern dieser Theorie angegebenen Versuche, aus welchen hervorgehen soll, dass die s. g. Hirndruckserscheinungen auch durch Injection von neutraler oder amoniakalischer Kochsalzlösung in die Hirngefässe hervorgerufen werden können, betrachtet Vf. als incorrect; denn bei sorgfältig ausgeführter Injection sah Vf. bei seinen eigenen Versuchen Nichts mehr, als Pulsverlangsamung auftreten. Aber auch dieses Symptom tritt nur dann ein, wenn der Druck unter welchem injeciert wird, sehr hoch ist, und um Vieles den Blutdruck in den Halsarterien übertrifft.

7) Vf. rief bei Kaninchen einen localen Druck vermittelst aufquellender Laminariastückchen hervor und gelangte zu der Überzeugung, dass die Eindrückung, welche dabei in der Hirnsubstanz entsteht, mit einer Verschiebung derselben und überhaupt mit einer Defiguration des Gehirns, wie auch mit einem Drucke auf die Gefässe und die Hirnventrikel, verbunden ist. Ein solcher Druck kann nur in diesem Falle latent verlaufen, wenn das Volum der Laminaria (bei Kaninchen) nicht $^1/_{19}$—$^1/_{20}$ des Hirnvolumens übertrifft. War das Volum der

Laminaria grösser, so entstanden Veränderungen in der Blutcirculation im Gehirne, deren Folge zahlreiche Extravasate waren, und welche früher oder später den Tod des Thieres herbeiführten. Dabei gingen die Thiere früher zu Grunde, bevor die Raumbeschränkung der Schädelhöhle bis zu solchem Grade gesteigert war, dass sie im Stande wäre eine allgemeine Erhöhung des intracraniellen Druckes hervorzurufen. Die Erscheinungen des localen Druckes, welcher durch die Dura-Mater herforgerufen wird, beschränken sich hauptsächlich auf Lähmung der dem Drucke ausgesetzten Hirnlappen.

XXXIII

A. Beck. „Zjawiska elektryczne w mózgu i rdzeniu i oznaczanie na ich podstawie lokalizacyi.“ *(Die electrischen Erscheinungen im Gehirn und Rückenmarke, und ihre Anwendung zur Bestimmung der Localisation.)*

In dieser Abhandlung befasst sich Verfasser mit der Frage, ob man auf Grund des in den Nervencentren entstandenen Stromes, den Thätigkeitszustand dieser Centren anzunehmen berechtigt ist.

Vom dem Standpunkte ausgehend, dass das Entstehen des activen Zustandes in einer gewissen Gruppe von Nervencentren electronegative Spannung dieser Centren hervorrufen muss, (ebenso wie electronegative Spannung an jenen Stellen eines Nerven, Muskels, einer Drüse u. s. w. entsteht, welche in Thätigkeit gerathen), nimmt Vf. an, dass wir auch umgekehrt, indem wir den Strom von Nervencentren ableiten, die Richtung desselben beachtend, bestimmen können, welche von denselben in Actionszustand übergangen sind.

Die Versuche, welche Vf. angestellt hat, können in zwei Kategorien getheilt werden. Die einen beschäftigten sich mit der Bestimmung des Rückenmarkstromes und waren ausschliesslich an Fröschen ausgeführt, während die anderen sich zur Aufgabe machten, die Ströme der Hirnrinde an warmblütigen Thieren zu untersuchen.

Zur Ableitung des Stromes dienten nichtpolarisirbare von Kochsalzlösung durchtränkte Lehmelectroden; zu seiner Kraftmessung und zum Bestimmen der Richtung wurde Hermanns Galvanometer benutzt.

Die Versuche an Fröschen wurden auf folgende Weise ausgeführt: Nachdem die nichpolarisirbaren Electroden an zwei Stellen des Centralnervensystems angelegt worden, bezeichnete man zuerst die Ablenkung der Nadel des Galvanometers, welche durch den sg. Ruhestrom hervorgerufen wurde, den aber Vf. als einen selbstständigen Actionsstrom betrachtet. Sodann wurde untersucht, welchen Einfluss die Reizung des centripetalen Endes des N. ischiadicus auf die primäre Ablenkung ausübt.

Aus diesen Versuchen war Folgendes zu ersehen: 1) Der primäre Strom, welcher bei der Verbindung zweier beliebigen Stellen des Centralnervensystems entsteht, nimmt immer solch' eine Richtung an, dass er zur Annahme berechtigt, dass der centripetale Theil, im Verhältniss zu dem centrifugalen, electronegativ ist und eo ipso der Actionszustand der höher gelegenen Theile deutlicher hervortritt. 2) Während der Reizung des N. ischiadicus bemerkte der Vf. entweder Verstärkung der primären Ablenkung, was darauf hinweist, dass im centralen Theile des Nervensystems der Actionszustand stärker wurde, oder, wenn die eine Elektrode auf der Intumescentia lumbalis und die andere irgendwo höher angebracht waren, negative Schwankungen. Im letzteren Falle schwächte die electronegative Spannung, welche während der Reizung des N. ischiad. in der Intum. lumbalis entstand, die ehedem an dieser Stelle vorwiegende electropositive Spannung ab, oder, anders gesagt, verursachte die Erregung des N. ischiad. die Thätigkeit der im Lumbaltheile des Rückenmarkes gelegenen Reflexcentren.

In einer zweiten Reihe von Versuchen, welche an Hunden und Kaninchen ausgeführt wurden, bestrebte sich Vf. den Sitz der Seh- Fühl- und Hörcentren auf der Hirnrinde ausfindig zu machen. Gleich beim ersten Versuche wurde vom Vf. bemerkt — und dies wiederholte sich bei allen übrigen, — dass die Ablenkung nach dem Anlegen der Electroden keine

beständige war, sondern immerwährend mehr oder weniger reguläre Schwankungen zeigte, welche weder mit dem Athmungsrythmus noch mit dem Pulse gleichzeitig waren. Es konnten daher weder die Hirnpulsationen noch Veränderungen in den Rindegefässen als Urheber dieser Schwankungen betrachtet werden. Sie waren vielmehr völlig selbstständig, und bei Reizung centripetaler Nerven, wie auch in tiefer Chloroformnarkose, hielten sie inne. Diese Schwankungen erachtet Vf. für einen Beweis beständiger Veränderungen, welche im Actionszustande der Rindencentren platzgreifen. Der genannte Actionszustand wird durch die Erregung einer gewissen Gruppe von Nervencentren mittelst centripetaler Nerven unterdrückt, und durch die Narkose gänzlich aufgehoben. Bei der Erregung verschwinden nicht nur die selbständigen Schwankungen, sondern es zeigt sich auch eine Veränderung der primären Ablenkung, welche uns schliessen lässt, dass jene Centren in Thätigkeit übergehen, zu welchen die entsprechenden Nerven gelangen. So entstand z. B. bei der Reizung des Auges durch Magnesiumlicht electronegative Spannung im Lobus occipitalis der genüber liegenden Gehirnhemisphäre. Die stricte Abgränzung der Sehparticen wurde beim Hunde gefunden; dagegen waren sie beim Kaninchen auf dem ganzen hinteren Theile der Hemisphäre zerstreut, welche Thatsache auch bei den Versuchen Munk's hervortrat. Nicht so eclatant wie beim Reizen des Auges traten die Erscheinungen bei Reizung des Hörsinnes durch Schall hervor. Der Grund hiervom kann wohl der Umstand gewesen sein, dass das Anlegen der Electroden unmittelbar an die untere Fläche des Schläfenlappens grosse Schwierigkeit bereitete. Hingegen fand Vf. bei der Reizung der Hautnerven, dass der von der entsprechenden Partie der Hirnrinde abgeleitete Strom deutliche Veränderungen zeigte, welche auf das Entstehen des Actionstandes hindeuteten.

Um seine Ausführungen zu bekräftigen, reizte der Vf. unmittelbar jene Stellen der Hirnrinde, an welchen die nichtpolarisirbaren Electroden angelegt waren. Bei diesem Ver-

fahren erhielt er dieselben Resultate wie beim Reizen von centripetalen Nerven, welche zu den an diesen Stellen gelegenen Centren gelangen.

Die Ergebnisse seiner Versuche stellte Vf. in Tafeln dar, welche zur leichteren Auffassung der Resultate beitragen.

Obwohl die Methode selbst, noch mit vielen Schwierigkeiten verbunden ist, und so Manches an ihr zu verbessern wäre, ist sie, nach der Ansicht des Vfs., sehr schätzbar und kann zur Beilegung manch' strittiger Frage aus dem Bereiche der Neuro- und Psychophysiologie beitragen.

XXXIV

K. Olearski. „Z termodynamiki wydłużeń ciał sprężystych". *(Beitrag zur Thermodynamik der Elongation von Drähten).*

Sir W. Thomson hat auf Grund des Carnotschen Satzes die Gleichung: $\Theta = \frac{T.\alpha' p.'}{A.\, C_p\, \rho}$ aufgestellt, welche die von einer adiabatischen Druckerhöhung p' herrührende Temperaturänderung Θ zu bestimmen gestattet, wenn die absolute Temperatur des Körpers T, dessen Dichte ρ, die spacifische Wärme bei constantem Druck C_p, der Ausdehnungs-Coefficient α' und das mechanische Wärme-Aequivalent A bekannt sind.

Die Gleichung wurde auch auf den Fall der Elongation von Drähten angewandt; p bedeutet dann die Spannung (die Grösse der Ziehkraft auf die Flächen-Einheit des Querschnittes berechnet) α' den Ausdehnungs-Coefficienten bei constanter Spannung, C_p specifische Wärme bei constanter Spannung.

Nehmen wir jedoch als unabhängige Parameter, von denen die Energie des Drahtes abhängt, die Temperatur und die Spannung an, so zeigt eine streng durchgeführte Rechnung, dass die Thomsonsche Gleichung für den Fall einer einseitigen Elongation nur als angenähert gelten kann.

Im 2. Abschnitte des Aufsatzes wird gezeigt, wie eine Beziehung zwischen der specifischen Wär-

me bei constanter einseitiger Spannung und der specifischen Wärme bei constantem Drucke einerseits, dann eine Beziehung zwischen der specifischen Wärme bei constanter Elongation und constantem Druck andererseits zu finden ist. Für das Verhältniss der specifischen Wärme bei constanter Spannung zur specifischen Wärme bei constanter Elongation, welches gleich ist dem Verhältnisse des adiabatischen zum isothermischen Elasticitäts-Coefficienten, ergibt sich eine Gleichung, welche von der von W. Thomson angegebenen abweicht. Der Grund dieser Abweichung wird näher erörtert.

Im 3. Abschnitte werden die Edlund'schen Bestimmungen des mechanischen Wärme-Aequivalentes aus Temperatur Erniedrigungen adiabatisch gedehnter Drähte besprochen. Bekanntlich hat Edlund aus seinen Versuchen für das Wärme-Aequivalent den Werth von 682·7 kgm. berechnet, während Versuche von Haga und Wassmuth Werthe ergeben, die mit der bekannten Grösse des mechanischen Wärme-Aequivalentes ziemlich gut übereinstimmen. Das jedenfalls auffallende Resultat der Edlund'schen Versuche wurde auch zum Gegenstande einer ziemlich weitläufigen Discussion (Verdet, St. Robert, Dahlander, Rühlmann), ohne dass es möglich war den Grund einer so bedeutenden Abweichung zu erörtern. Der Verfasser zeigt nun, dass eine Erklärung im Folgenden zu suchen wäre: Zur Berechnung der Versuche ist es nothwendig die Schnelligkeit der Erwärmung des durch Dehnung gekühlten Drahtes zu bestimmen und dementsprechend ist sie auch von Edlund bestimmt worden. Der Draht war in Berührung mit einem aus verschiedenen Metallen gebildeten Schliessungskreise, in welchen auch ein Galvanometer eingeschaltet war, so dass der Draht mit der Schliessung ein Thermoelement bildete. Die Temperatur-Erniedrigung wurde durch Intensität des wegen Kühlung des Drahtes entstehenden Stromes gemessen. Es zeigt sich nun aus Edlund'schen Versuchen, dass die Erwärmungs-Schnelligkeit bedeutender ist

wenn der Schliessungskreis geschlossen ist, als wenn er geöffnet wird; was Edlund übersehen hatte. Eine auf Grund der angegebenen Erklärung durchgeführte Rechnung ergibt 460 kgm. Eine grössere Genauigkeit wäre schwer zu verlangen, umsomehr als experimentelle Data, welche zur Berechnung unumgänglich nothwendig sind, von Edlund nicht mit hinreichender Genauigkeit bestimmt worden sind, da er deren Bedeutung für die Berechnung nicht eingesehen hatte. Es wird auch erklärt, warum die Versuche von Haga und Wassmuth entsprechende Resultate geliefert haben.

XXXV

F. Tondera. „Przegląd roślin kopalnych zebranych w pokładach węglowych Dąbrowy i Gołonogu w Królestwie Polskiem.“ *(Uebersicht der in den Steinkohlenlagern von Dąbrowa und Gołonóg, im Königreich Polen, gesammelten fossilen Pflanzen).*

Die in der südwestlichen Ecke des Königreichs Polen vorkommenden Steinkohlenablagerungen bilden die nordöstliche Abzweigung der Steinkohlenflötze des schlesisch-polnischen Beckens und sind seit altersher abgebaut. Der Abbau wurde vorzüglich durch den Umstand befördert, dass, in Folge des südwestlichen Falles, die Steinkohlenflötze in dieser Gegend die Oberfläche des Bodens erreichen und dabei eine seltene Mächtigkeit besitzen, so z. B. das Flötz *Reden* durchschnittlich 8–9 m. mächtig ist. Da die fossilen Reste aus diesen Ablagerungen noch von Niemandem untersucht worden sind, war ihre Stufe sowie die Wechselbeziehung mit schlesischen Steinkohlenflötzen bis jetzt unbekannt. Der Verfasser hat sich deswegen behufs Sammlung von Versteinerungen in diese Gegend begeben und das bisher angesammelte Material einer eingehenden Bearbeitung unterzogen. Das Resultat der Arbeit stellt sich kurzgefasst, mit systematisch und nach dem Vorkommen geordneten Arten, folgenderweise vor.

Ortschaften:	Gołonóg		Dąbrowa				Niwka
Gruben und Flötze:	Einschnitt der Iwangroder Bahn	Flora Grube	Johann Grube	Flötz Reden	Hieronim Grube	Mortimer Grube	Georg Grube
Calamites ramifer Stur	—	—	1	—	—	—	—
„ *schatzlarensis* Stur .	—	—	—	—	—	—	1
Archaeocalamites radiatus (Brongt.) Stur	1	—	1	—	1	—	—
Calymmotheca Linkii (Goepp.) Stur	—	—	1	—	—	—	—
„ *Stangeri* Stur . . .	—	—	1	—	—	—	—
Diplothmema acutum (Brongt.) Stur	—	—	—	—	—	—	1
Lepidodendron Veltheimianum Stbg.	—	—	1	1	—	1	—
„ *Rhodeanum* Stbg. .	—	—	—	1	—	—	—
Ulodendron minus L. et H. . . .	1	—	—	—	—	—	—
Syringodendron pachyderma Brongt.	—	—	—	1	1	—	—
„ *cyclostigma* (Goldenb.) Brongt.	—	—	—	1	1	—	—
Sigillaria angusta Brongt. . . .	—	—	—	—	1	1	—
„ *Voltzii* Brongt.	—	—	—	—	1	—	—
„ *Utschneideri* Brongt. . .	—	—	—	1	—	—	—
„ *Cortei* Brongt.	—	—	—	—	—	1	—
„ *minima* Brongt. . . .	—	—	—	—	—	1	—
„ *Eugenii* Stur.	—	—	—	—	—	1	—
„ *monilicosta* Tondera n. sp.	—	—	—	1	—	—	—
„ *Bzowskii* Tondera n. sp.	—	—	—	1	—	1	—
„ *cordistigma* Tondera n. sp.	—	—	—	1	—	—	—
Stigmaria ficoides Brongt. . . .	—	—	—	1	—	—	—
„ *inaequalis* Goepp. . . .	—	1	1	1	1	1	—
„ *rimosa* Tondera n. sp. .	—	—	—	—	—	1	—
Sternbergia approximata Brongt. .	—	—	—	—	—	1	—

Die drei neuen Arten von Sigillarien gehören der Verwandschaft der *Sig. Eugenii* Stur an, indem sie alle durch die Einkerbung im oberen Theile des Blattpolsters charakterisiert sind. Da *Sig. Eugenii* Stur in den Ostrauer und Waldenburger Schichten vorkommt, also eine Culm-Art ist, sind auch die angeführten Arten höchst wahrscheinlich nur im Culm zu finden; aus dem Carbon sind nämlich solche Formen von Blatt-

polstern unbekannt. Die neue Art *Stigmaria rimosa* zeichnet sich durch sehr kleine Wurzelnarben und feine wellenförmige Längsriefung an der Oberfläche des Holzes aus. Die Rindenoberfläche besitzt, ungeachtet der Feinheit der Rinde, keine derartige Riefung.

Wie aus der Uebersicht ersichtlich ist, besitzen die in Dąbrowa und Gołonóg abgebauten Steinkohlenflötze mehrere fossile Pflanzenarten, die dem Carbon eigentümlich sind, die aber keine charakteristische Arten bilden; ausserdem befinden sich daselbst acht Arten, welche für die obere Culm-Stufe, nämlich für die Ostrauer und Waldenburger Schichten bestimmend sind: *Calamites ramifer* Stur, *Archaeocalamites radiatus* Brongt., *Calymmotheca Linkii* (Goepp.) Stur, *C. Stangeri* Stur, *Lepidodendron Veltheimianum* Stbg., *L. Rhodeanum* Stbg., *Sigillaria Eugenii* Stur, *Stigmaria inaequalis* Goepp.

Demzufolge sieht der Verfasser die Steinkohlenablagerungen von Dąbrowa und Gołonóg als Oberstufe des Culms an, d. h. gleichbedeutend mit den Ostrauer und Waldenburger Schichten. Da aber die Schichten in jüngeren Ablagerungen, nämlich schon in Niwka, von wo zur Zeit zwei Schatzlarer-Arten, aber keine Culm-Art, bekannt sind, in den Carbon übergehen, ist die Möglichkeit der Vermischung der zwei sonst gesonderten Floren von Culm und Carbon vorhanden. Ausserdem ist zu bemerken, dass die Carbon-Arten auch in Dąbrowa hauptsächlich in jüngeren Flötzen, und zwar in Mortimer- und Hieronim-Grube vorkommen. Im Redenflötz finden wir ausser dem Genus *Syringodendron* und *Sigillaria Utschmeideri* lauter Culm-Arten, in den unterredenschen Flötzen aber, wie in der Johann-Grube und in Gołonóg lässt sich keine Carbon-Art mehr aufweisen. In Dąbrowa haben wir also mit der oberen Stufe des Culms zu thun, welcher aber schon in den überredenschen Flötzen rasch in den Carbon übergeht.

Nakładem Akademii Umiejętności

pod redakcyją Sekretarza generalnego hr. Stanisława Tarnowskiego.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

10 Czerwca 1890.

Nr. 6. Juin. 1890.

BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 18 Juin 1890

Présidence de M. W. Łuszczkiewicz

Le Secrétaire présente les dernières publications de la Classe de Philologie:

J. Bystroń. »Katechizm Ledesmy w przekładzie wschodnio-litewskim (1605).« (*Sur une traduction lithuanienne du catéchisme de Ledesma, provenant de l'année 1605*), Travaux de la Classe de Philologie, XIV-e vol., p. 1—132[1]).

G. Lettner. »Ustrój, budowa i stanowisko t. z. agonu w Arystofanesowych komedyjach.« (*Sur l'agon dans les comédies d'Aristophane*). Travaux de la Classe de Philologie XV-e vol. p. 1—212[2]).

P. Bieńkowski. De fontibus et auctoritate historiae Sertorianae. Mémoires, VIII-e vol. p. 56—109[3]).

M. J. Pelczar donne lecture de son mémoire: *Sur la vie et les poésies de Nicolas Hussovianus*[4]).

1) Bulletin 1889, Mai N. XLIV. 2) ib. Décembre N. LXXVII. 3) ib. Avril N. XXXII. 4) Voir aux Résumés XXXVI.

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 13 juin 1890

Présidence de M. F. Zoll

M. W. Wislocki donne lecture de la seconde partie de son mémoire: *Sur Jean de Kęty Wacięga* (S. Joannes Cantius 1390—1473). Contribution à l'histoire de l'Université de Cracovie.

Séance du 20 juin 1890

Présidence de M. F. Zoll

Le Secrétaire présente les dernières publications de la Classe d'Histoire et de Philosophie:

Catalogus actorum et documentorum res gestas Poloniae illustrantium quae ex codicibus manu scriptis in tabulariis et bibliothecis italicis servatis Expeditionis Romanae cura MDCCCLXXXVI—MDCCCLXXXVIII deprompta sunt. Ed. J. Korzeniowski. 8°, LXIV p.[1]).

Excerpta ex libris manu scriptis Archivi Consistorialis Romani MCCCCIX—MDXC Expeditionis Romanae cura anno MDCCCLXXXVII collecta ed. Korzeniowski. 8°, 150 p.[2])

St. Krzyżanowski: „Dyplomy Bolesława Wstydliwego dla katedry krakowskiej" (*Sur les chartes accordées par Boleslas le Chaste au chapitre de Cracovie*). Mémoires, VIII. vol., in 4°, 110—122 p., 3 planches[3]).

W. Rubczyński: „O stałych czynnikach w rozwoju duchowym człowieka" (*Sur les agents constants dans le développement intellectuel et moral de l'homme*). Travaux de la Classe d'Histoire et de Philosophie, XXV. vol. 1—120 p.[4]).

M. A. Blumenstok donne lecture de sa communication: *Sur une collection des canons de la Bibliothèque S. Geneviève à Paris*[5]).

M. St. Krzyżanowski présente son mémoire: *Sur les chartes et la chancellerie du roi Premislas II.*[6]).

1) Voir aux Résumés XXXVII. 2) ib. XXXVIII. 3) Bulletin, janvier 1890, N. IV. 4) Bulletin, novembre 1889, N. LXXIII. 5) Voir aux Résumés XXXIX. 6) Dès que ce mémoire aura paru dans les „Travaux" de la Classe, le résumé en sera donné dans le Bulletin.

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 20 juin 1890

Présidence de M. L. Teichmann

M. Teichmann présente son mémoire: *Les vaisseaux lymphatiques dans l'elephantiasis arabum* [1]).

M. Godlewski expose les résultats de ses recherches concernant *L'influence des conditions extérieures sur l'accroissement des plantes* [2]).

M. Olszewski donne lecture de sa note: *Sur le transvasement de l'oxygène liquide* [3]) et explique le maniement de l'appareil construit à cette fin.

1) Voir aux Résumés N. XL. 2) ibid. N. XLI. 3) ibid. N. XLII.

Résumés

XXXVI

J. Pelczar. „Mikołaj Hussovianus, jego życie i pisma. *(Über das Leben und die Schriften des Nicolaus Hussovianus.)*

In der Einleitung spricht d. Vf. von den wenigen Nachrichten über das Leben des Dichters, welche sich in den Werken der polnischen Schriftsteller finden; sodann stellt er diejenigen biographischen Notizen zusammen, welche er aus den Schriften des Dichters gesammelt hat.

Nicolaus Hussovianus (Hussoviensis, Hussovius,) gehörte zu einer Familie, die, nicht adelig, allem Anschein nach aus dem Dorfe Hussów stammte, einer alten deutschen Colonie in dem jetzigen Bezirk Łańcut in Galicien. Er wurde vor dem Jahre 1495 geboren, wahrscheinlich in dem Jahrzehnte 1485—95. Der Vater hielt den Jüngling zur Jagd an; so machte der Dichter in seiner Jugend Jagden auf Auerochsen, Bären und anderes Wild mit. Wahrscheinlich lebte er in dieser Zeit am Hofe irgend eines mächtigen polnischen Magnaten in Lithauen oder in den ruthenischen Ländern. Wo er studierte, ist nicht bekannt; sicherlich aber findet sich von seinem Namen in der Krakauer

Universitätsmatrikel keine Spur. Von dem Jahre 1521 an erfahren wir von ihm schon Näheres. In dieser Zeit hielt er sich in Rom auf, in dem Gefolge des Bischofs von Płock Erasmus Ciołek, welcher damals an dem päpstlichen Hofe polnischer Gesandter war. Nach dem Tode des Bischofs (1522) kehrt er in seine Heimat zurück und schlägt höchst wahrscheinlich seinen Wohnort in Krakau auf. Hier finden wir ihn im Jahre 1523 auf dem Krankenbette; die Krankheit, obwohl sie langwierig war und noch in den Jahren 1524 und 1525 fortdauerte, erlaubte ihm doch sich der Dichtung hinzugeben. Nach dem Jahre 1525 verschwindet er wieder spurlos. Indessen, kann man fast als gewiss annehmen, dass er noch im Jahre 1533 am Leben war; denn in diesem Jahre schrieb er vier Dedicationsverse auf dem Titelblatte der Schrift: Aurelii Lippi de passione Domini oratio, Poltoviae 1533. D. Vf. erwähnt in kurzen Worten des Aurelius Lippus, eines Augustinermönches aus Florenz, und weist nach, auf welche Weise seine Predigt die im J. 1496 in Rom erschien, später in Pułtusk herauskam. — Huss. stand in näherer Beziehug mit einigen hervorragenden Persönlichkeiten seiner Zeit. Diese waren: Erasmus Ciołek Bischof von Płock, Johann Karnkowski, der damalige Königl. Secretär und Propst von Szkalmierz, später Bischof von Kujavien; Mathias Pyrser aus Schlesien, ein gleichzeitiger Dichter, und ein gewisser Carolus Antonius Bononiensis, ein „vetus sodalis“ des Hussovianus, dem der Dichter den Titel eines Gnesner Canonicus beilegt, welchen wir jedoch unter den Gnesnern Domherren nicht verzeichnet finden. Auch bewarb sich Hussovianus um die Gunst des Ludovicus Aliphius (Alphius) des Secretärs der Königin Bona, da er sein Werk (de Bisonte) durch ihn der Königin empfehlen wollte.

Die Gedichte des Huss. sind folgende.

1) De statura, feritate ac venatione bisontis. Cracoviae 1523. In aedibus Hier. Victoris 8°.

D. Vf. führt einige bibliographische Notizen, welche dieses Werk betreffen, an, und erzählt sodann, dass der Dichter es in Rom 1521 für den Pabst Leo X auf Veranlassung des

Bischofs von Płock, geschrieben hat. Nach dem Tode des Papstes (am 1^en Dez. 1521) vollendete es der Dichter und gab es nach seiner Rückkehr ins Vaterland in Krakau heraus, wobei er es der Königin Bona widmete. Es ist dies das beste Werk des Hussovianus und entstand aus seinen eigenen Jagderinnerungen. Die Schilderung der Auerochsenjagd ist durchaus wahrheitsgetreu. Schliesslich bespricht der Vf. einige Digressionen in dieser Dichtung und erklärt ihre Entstehung und ihren Zweck.

2) Nova et miranda victoria de Turcis parta. Cracoviae apud Hier. Victorem 1524. 4°.

Dieses kleine Gedicht, welches sich heute nur in der Ossoliński'schen Bibliothek in Lemberg befindet, ist eilig und kurz hingeworfen, unmittelbar nach dem Siege, welchen Nicolaus Firley am Seret bei Trębowla im J. 1524 über die Türken und Tataren errungen hatte. Der litterarische und historische Werth dieses Gedichtes ist gering, eben darum, dass der Dichter es eilig blos auf Grund der Rapportnachrichten des Feldherrn verfasst hat. Indessen hat es einige interessante Stellen, z. B., wo von dem Antheile der Bauern an diesem Kriege die Rede ist.

3) De vita et gestis Divi Hyacinthi. Cracoviae in aedibus Hier. Victoris 1525. 4°.

Diese dem Christophorus Szydłowiecki dedicirte Dichtung existiert heute in 5 Exemplaren. Sie zerfällt in zwei Theile: der erste handelt über das Leben und die Wunder des heil. Hyacinthus, der zweite vertheidigt den Cultus der Heiligen, welcher durch die Lehre Luthers angegriffen wurde. Der Vf. weist nach, dass in dem ersten Theile Hussovianus die alte Vita des heil. Hyacinthus benützt hat, die um die Mitte des XIV Jahrhunderts Stanislaus Cracoviensis, der Lector des Krakauer Dominicanerconventes, verfasst hatte und die vor Kurzem aus einer Hs. der Bibliothek Chigi in Rom von Dr. L. Ćwikliński in den Mon. Pol. Hist. IV. herausgegeben wurde.

4) Hussovianus schrieb auch kleinere Gedichte, welche er als Anhang seiner Dichtung De bisonte beifügte, und welche er theils in Rom, theils in der Heimat geschrieben

hat. Es sind dies Hymnen zu Ehren der Heiligen und Gelegenheitsgedichte, namentlich solche, in denen sich der Dichter an seine Protectoren und Bekannten wendet.

Zum Schluss charakterisirte kurz der Prelegent das poetische Talent des Dichters. Er spricht ihm als Dichter ein hervorragendes Talent ab: es fehlt ihm an Phantasie, an Witz, an kühnen poetischen Wendungen; so scheint z. B. die Dichtung über den heil. Hyacinthus nichts Anderes zu sein, als eine metrische Chronik seiner Wunder. Dafür spricht sich in seinen Gedichten Vaterlandsliebe und eine ungewöhnliche Frömmigkeit aus. Ein nüchterner praktischer Verstand blickt aus seinen Schriften hervor. Was die Form anbelangt, muss man die Schriften des Dichters sowohl in grammatischer als metrischer Hinsicht als gelungen betrachten.

XXXVII

Catalogus actorum et documentorum res gestas Poloniae illustrantium quae ex codicibus manu scriptis in tabulariis et bibliothecis italicis servatis Expeditionis Romanae cura MDCCCLXXXVI—MDCCCLXXXVIII deprompta sunt. Edidit Dr. Iosephi Korzeniowski. 8° LXIV p.

En 1886, M. S. Smolka, professeur à l'Université de Cracovie, conçut l'idée d'organiser une mission scientifique à Rome, dont le but serait d'entreprendre, dans les Archives du Vatican, des recherches systématiques concernant l'histoire de Pologne. Il fit donc appel à la collaboration des anciens élèves du seminaire historique à Cracovie; MM. J. Kallenbach (actuellement professeur à l'Université de Fribourg), L. Grossé, J. Korzeniowski, S. Windakiewicz et W. Rubczyński y répondirent avec empressement. Le concours spontané de quelques personnalités marquantes dans la société polonaise, les subventions accordées par la Diète de Galicie et l'Académie des Sciences de Cracovie permirent bientôt de subvenir aux premiers frais de voyages et du séjour à Rome. Plus tard, la Diète de Galicie (en 1887) et le Ministère de l'Instruction publique (en 1889) décrétèrent une subvention annuelle, fixe, pour faciliter l'entreprise et,

de cette manière, la continuation de ces recherches se trouve, dorénavant, être parfaitement assûrée. Aujourd'hui enfin, subventionnée par la Diète et le gouvernement, l'entreprise n'a plus ce caractère privé des premiers moments; elle se trouve sous le patronage direct de l'Académie des Sciences et la direction d'un de ses membres: de son promoteur, M. St. Smolka. Dans le courant des années 1887—1890, le nombre de collaborateurs fut augmenté par l'adhésion de MM. V. Czermak et F. Koneczny.

Les matériaux recueillis durant ces années ont été deposés dans les Archives de la Commission d'histoire qui compte les publier à mesure qu'elle disposera des fonds nécessaires. En attendant, on y a décidé d'en publier une partie, formant ensemble un volume, sous le titre d' „*Analecta Romana*". L'impression en est déjà commencée. On y trouve en tête, le catalogue des matériaux recueillis en 1886 et 1887, dressé par les soins de M. J. Korzeniowski. Ce catalogue tiré à part, vient justement de paraître. En le publiant, la Commission s'est proposé de faciliter la connaissance de sus-dits matériaux tant bien à ses membres qu'à d'autres savants qui voudraient les consulter; M. J. Korzeniowski, chargé de la classification, en a formé 40 volumes. Les deux premiers comprennent les notices bibliographiques recueillis dans les archives du Vatican et dans plusieurs bibliothèques de Rome (Bibl. Vaticana, Casanatensis, Vittorio Emmanuele, Chigi). On y trouve aussi une pièce d'un intérêt plus général: c'est la description des *Minutae brevium* (Arch. Vat. arm. 40, 41, 42.) depuis Sixte IV jusqu'à Urbain VIII (1480—1628). La majeure partie du II tome est consacrée aux renseignements donnés sur les *Actes de la nonciature de Pologne* au XVII siècle (1645—1669. Nunz. di Pol. voll. 50—82). Ces actes se composent des missives des nonces près la cour de Pologne et de leurs *avvisi* qui, pris avec les précedentes, constituent une ample et expressive chronique des événements de l'époque [1]). Le III tome contient les notes et extraits faits

[1]) La description des tomes précédents de la Nunz. di Pol. se trouve dans le Compte rendu de M. Dembiński (Arch. de la Commission d'histoire tome IV.)

dans les Archives du Consistoire; une partie en vient aussi de paraître dans les „Analecta Romana“ (voir ci-dessous). Le IV et V, nous présentent les instructions envoyées de Rome soit officiellement (tome IV 1472—1586) ou en forme de lettres échangées entre le cardinal de Côme et les nonces apostoliques: Caligari et Bolognetto (1579—1585). Les vingt suivants (6—25) renferment les correspondances des nonces avec le cardinal chancelier d'Etat. La teneur en est telle: le VI comprend les fragments tirés de la correspondance des premiers nonces apostoliques de Pologne: A. Lippomano, C. Mentovato, B. Bongiovanni et V. di Portico; — ce tome contient donc les documents pour les années 1555—1572; dans le VII, on trouve 37 lettres de Vincent Laureo, évêque de Mondovi, nonce en Pologne; — sa correspondance a été publiée en 1887, à Varsovie, par M. Théodore Wierzbowski; dans les tomes VIII—XI, on a inséré 250 lettres et relations de Jean-André Caligari, évêque de Bertinoro, écrites au cardinal de Côme, dans les années 1578—1581; les tomes XII—XVIII contiennent 194 lettres d'Albert Bolognetto, évêque de Massa, adressées aussi au cardinal de Côme; le XIX comprend les lettres du nonce Jérôme Bovio, écrites en 1585; dans les tomes XX—XXIV il y a des lettres des nonces du XVII siècle: Jean de Torres, Pierre Vidoni et Antoine Pignatelli qui plus tard devint pape sons le nom d'Innocent XII; ces lettres embrassent l'époque 1645—1660; le XXV contient des lettres qui concernent les sus-dits nonces apostoliques du XVII siècle, écrites par d'autres personnes. Le XXVI volume forme une nouvelle série: ce sont les lettres des nonces Caligari et Bolognetto, écrites à différentes personnes, principalement à des Polonais. Le XXVII renferme les actes concernant les affaires ecclésiastiques en Pologne, du temps de ces deux nonces. Dans les tomes XXVIII et XXIX on a placé les informations et surtout les relations, que les nonces avaient l'habitude de faire en se démettant de leurs fonctions; cependant on a omis les relations publiées antérieurement par M. Rykaczewski. On trouve donc dans le XXVIII tome, *Polonici Regni cum adiunctis*

provinciis descriptio, *Relazione di Polonia (1565) di Paolo-Emilio Giovannini*, secrétaire du célèbre cardinal Commendone; information donnée à Henri de Valois, roi de France et des Polonais, par *A. M. Gratiani*; enfin, information sur le commerce et l'état économique de Pologne, donnée par le nonce *Alb. Bolognetto* au Cardinal de Côme. Le XXIX volume renferme la relation *d'Horace Spanocchi* du temps de la nonciature du Card. Bolognetto, 1586. Les tomes XXX et XXXI contiennent les lettres qui se trouvent soit dans la partie „Litterae principum" dans les Archives du Vatican, soit adjoints en manière d'annexes aux lettres des nonces. Le XXX comprend des lettres adressées aux papes et aux cardinaux, le XXXI, autres lettres de différentes personnes. Ces deux tomes ferment la série de volumes qui concernent les affaires des nonces près la cour de Pologne, 1578—1586.

On ne peut pas trop insister sur l'immense valeur de ces documents si riches en détails, reproduisant jour par jour les évènements les plus importants de l'histoire de Pologne qui, dans ces temps, possédaient souvent une importance considérable pour l'histoire générale de l'Europe. Les tomes suivants ne sont guère de moindre intérêt. C'est d'abord le tome XXXII contenant le procès de Jean Muscata, évêque de Cracovie, fait par le Cardinal Gentile tit. S. Martini in Montibus, légat du Saint-Siège, 1304—1310. Le XXXIII renferme les lettres écrites de Pologne au Cardinal Commendone, 1560—1584. Les tomes XXXIV—XXXVI sont d'une inestimable valeur pour comprendre l'action diplomatique du Jésuite Antoine Possevino qui fut délégué par Grégoire XIII, en 1582, afin d'amener à la paix les deux princes du nord: Etienne Batory, roi de Pologne, et Ivan le Terrible Grand-Duc de Moscovie. Ces deux tomes renferment les lettres de Possevino écrites au cardinal de Côme et au roi de Pologne, celles, qui lui étaient adressées par différentes personnes, actes officiels, mémoires, fragments, enfin tout ce qui a rapport à la personne de Possevino ou à ses travaux diplomatiques. Dans le XXXVII tome on trouve les pièces qui concernent la ligue

projetée dans les années 1582—1600 contre les Turcs et qui devait embrasser la Pologne, Rome, l'Espagne et Venise (voir le resumé Nro XIII). Ces matériaux furent extraits des recueils de la nonciature d'Espagne et de Venise, et enrichies de beaucoup de pièces provenant des archives de Venise. Le tome XXXVIII contient les lettres concernant le card. Henri Gaëtani qui fut délégué en Pologne, 1596, dans l'affaire de la-même ligue contre les Turcs. Le XXXIX tome renferme des extraits des régistres d'annates, payées par le clergé polonais dans les années 1421—1530. Le tome XL a été réservé pour des mélanges littéraires provenant pour la plupart de la Bibliothèque du Vatican.

Tel est le contenu de ces 40 tomes de documents provenants des recherches de 1886—1888, et recueillis par les soins de M. S. Smolka et de ses compagnons.

Cette belle recolte a été encore augmentée par M. Windakiewicz qui a étudié les sources ayant rapport à la nonciature d'Annibal di Capua, archevêque de Naples, 1586—1591. La liste en sera bientôt publiée.

XXXVIII

Excerpta ex libris manu scriptis Archivi Consistorialis Romani MCCCCIX—MDXC Expeditionis Romanae cura anno MDCCCLXXXVII collecta ed. Iosepu Korzeniowski. 8° 151 p.

Après les célèbres Archives du Vatican, viennent incontestablement au second rang les Archives du Consistoire Romain, à cause de leur importance parmi les autres archives pontificales. Malgré cela, elles étaient jusqu'à présent peu connues et on en a guère fait usage. Cela provient probablement de leur caractère purement privé.

Pour comprendre l'importance de ces Archives, il faut apprécier dans toute son étendue l'importance du Consistoire et de ses attributions.

En principe, le Consistoire n'est qu'une assemblée des cardinaux de la Sainte Eglise Romaine, une congrégation ayant

seulement une voix consultative, dépourvue du droit de prendre une résolution décisive. Outre cela, il est la plus haute et la plus illustre représentation de l'Eglise: senatus illustrissimus. Mais en effet, le Pape cédait quelques unes de ses prérogatives au Consistoire, qui décidait de facto sur quelques points de l'administration ecclésiastique, quoique tous ses actes émanaient au nom du Pape. Relativement à ses fonctions, le Consistoire était ordinaire ou extraordinaire.

Au Consistoire ordinaire (secret) ressortissait:

1. la création des cardinaux (excepté ceux, dont le Pape se réservait la nomination „in petto").

2. la provision des sièges épiscopaux; les changements matériels des diocèses, les changements personnels, comme translations, résignations etc.

3. la collation des „pallia",

4. la provision de certaines abbayes exemptes.

5. l'envoi des légats a latere.

Au Consistoire extraordinaire revenait:

1. les canonisations et béatifications,

2. les réceptions solennelles des monarques étrangers et de leurs ambassadeurs.

D'ailleurs, le Consistoire représente devant le Pape la communauté de l'Eglise, et c'est en cette qualité, que le Pape lui donne connaissance, en forme d'allocution, des actes les plus importants concernant les affaires de l'Eglise. Et par conséquent:

1. les concordats, conventions etc.

2. déclarations de guerre et traités de paix (ligues, alliances.)

3. censures infligées aux princes.

4. en général, des évènements extraordinaires et importants pour l'Eglise.

Le Consistoire s'est développé comme les autres instituts de l'Eglise. Sixte Quint y introduisit un changement important, non quant à l'étendue de ses pouvoirs, mais quant à la simplification de ses fonctions. La provision des sièges épiscopaux étant l'objet le plus important des travaux du Consistoire, Sixte

Quint créa une Congrégation consistoriale distincte, qu'il chargea d'examiner tous les matériaux préparatoires relatifs à la collation des évêchés et de soumettre les résultats de ses discussions à la décision du Consistoire. Ainsi, la congrégation consistoriale, intimement liée au Consistoire, en fait par conséquent une partie intégrale.

Nous pouvons donc partager les matériaux déposés dans les Archives du Consistoire en deux divisions:

1. Matériaux préparatoires,
2. Procès-verbaux des séances du Consistoire.

Les matériaux préparatoires renferment les informations, les procès canoniques super vita et moribus des candidats et autres documents qui accompagnaient chaque proposition (Arm. I—VI. Processus ecclesiarum, iuramenta fidelitatis, professiones fidei, praeconia et propositiones etc.). Tout cela ne commence évidemment, qu'à la mise en éxécution des decrets du Concile de Trente, quoique on trouve certaines informations remontant à des temps antérieurs, c'est à dire à l'an 1543.

Les procès-verbaux des séances du Consistoire sont formés de notes prises séparément, séance-tenante, par le Cardinal-Camerlingue et le Cardinal Vice-Chancellier. Ces notes étaient transcrites plus tard après chaque séance par les sécrétaires du Consistoire, qu'on nommait „clerici nationales" dans des livres originaux. Ce sont des tomes format in fol. écrits tantôt sur parchemin, tantôt sur papier. Quelquefois, le Cardinal Camerlingue et le Cardinal Vice-Chancellier signait les procès-verbaux dans leurs livres respectifs; le plus souvent pourtant, les signatures manquent. Du XVI au XVIII siècle, les livres originaux furent souvent copiés pour servir à l'usage particulier des cardinaux. C'est de cette manière que se sont formées deux grandes séries, indépendantes l'une de l'autre, des procès-verbaux des séances du Consistoire qu'on peut nommer:

1. Série du Cardinal Camerlingue.
2. Série du Cardinal Vice-Chancellier.

Les notes sont courtes et très souvent identiques. Cela provient de ce que, selon l'habitude ordinairement suivie dans

la pratique de la Cour Romaine, il y avait pour certaines affaires courantes une forme prescrite, qu'on observait fidèlement (forma solita)[1]. On trouve quelquefois des différences légères dans les détails, dans les noms ou les chiffres des taxes, des fruits, plus ou moins exactement énoncés. Cela dépendait de celui qui prenait ces notes originales.

Les premiers procès-verbaux conservés dans les Archives consistoriales, remontent assez haut. Le livre le plus ancien (ce n'est malheureusement qu'une copie) contient de procès-verbaux et notes de 1409 à 1433. Il est probable, qu'il n'y avait alors qu'une seule série de livres établis d'après les notes du Cardinal Camerlingue.

Les notes se suivent régulièrement depuis la fin du XV siècle, savoir la série du Camerlingue dès 1489, la série du Vice-Chancellier dès 1498. Nous trouvons pourtant dans ces deux séries de nombreuses lacunes, causées probablement par cette circonstance, que les archives consistoriales n'ayant été établies que fort tard, sous le pontificat d'Urbain VIII peut-être, beaucoup des livres originaux seront restés aux mains des familles et des héritiers des cardinaux et par conséquent ont dû se perdre.

Les membres de la mission scientifique polonaise, organisée par M. S. Smolka, qui ont travaillé dans ces Archives dans le courant de l'hiver 1886—1887, n'ont exploité que les matériaux concernant la hiérarchie polonaise du XVI siècle; ils n'ont pourtant pas négligé de faire des recherches générales dans le but de connaître la nature des actes conservés dans ces archives, mais se sont tenus toujours dans les limites du XVI siècle. Leurs travaux nous donnent une idée com-

[1]) Referente cardinali N. N. Sanctissimus Dominus Noster providit Ecclesiae N. N., vacanti per obitum N. N. extra Romanam curiam defuncti, de persona Domini N. N. ipsumque illi in episcopum praefecit et pastorem curam ei animarum committendo. Cum retentione . . . (beneficiorum) . . . Absolvens eum a censuris . . . etc. Cum clausulis opportunis et consuetis etc. Fructus (redditus) flor. . . . Taxa flor. . .

plète de cette riche collection des sources les plus importantes où nous puissions puiser une foule de dates biographiques, tout aussi bien que découvrir des détails éclaircissants plus d'une question de l'histoire politique et ecclésiastique de la Pologne.

La troisième classe des documents conservés dans les archives du Consistoire, c'est à dire, les notes privées de certains cardinaux sur les séances du Consistoire, nous dévoilent d'autres côtés tout aussi intéressants de l'action du Consistoire. Ce sont en quelque sorte des mémoires privés n'ayant aucun caractère officiel; ils sont pour nous d'autant plus précieux, qu'ils nous font connaître plus d'une chose qui ne pouvait pas trouver place dans la sèche formule du style de chancellerie. On a étudié surtout deux de ces mémoires, celui du cardinal Gianfrancesco Gambara de Brescia (1563—1565, neveu du cardinal Uberto Gambara, nonce en France et en Angleterre sous Clément VII.) et l'autre du cardinal Jules Santorio de Santa Severina (1570—1595). Nous y trouvons souvent des résumés assez étendus des discussions provoquées par quelque question importante etc., souvent aussi une seule note suffit pour nous dévoiler les ressorts secrets ou les causes qui ont influé sur le dénouement de quelque affaire, ce qui évidemment ne pouvait trouver place dans le cadre restreint des procès verbaux ordinaires.

Les matériaux publiés par M. Korzeniowski sont divisés en quatre parties. Dans la première nous trouvons les informations et procès des diocèses polonais; la seconde renferme une description sommaire de volumes originaux qui forment les deux séries des procès-verbaux et de manuscrits copiés, ainsi que l'énumération de volumes des Acta Consistorialia, qui se trouvent dans les bibliothèques Barberini et Corsini à Rome; la troisième partie contient des extraits des mémoires privés des cardinaux Caraffa, Gambara et Santorio. Les extraits de la seconde et troisième partie se rapportant à l'histoire universelle, l'éditeur a réservé la quatrième partie pour les notes et extraits concernant l'histoire de Pologne.

XXXIX

A. Blumenstok. „Zbiór kanonów w bibliotece paryskiej S. Geneviève". *(Die Canonensammlung der Bibliothek St Geneviève in Paris.)*

In der obgenanten Pariser Bibliothek befindet sich eine aus dem XII Jh. stammende Pergamenthandschrift (fol. C. 1.), eine Canonensammlung enthaltend, über die Theiner in seinen „Disquisitiones criticae", p. 186 eine kurze Nachricht gab, wobei er hervorhob, dass dieselbe aus dem XII Jh. herrühre und die Kompilationen Burchards und Ivos benützt habe.

Die Sammlung zerfällt in 4 Theile, ist aber nicht vollständig: es fehlen mehrere Bücher; einem jeden Buche ist ein Rubrikenverzeichniss vorausgeschickt. Der Inhalt der einzelnen Kapitel besteht aus Canonen verschiedener Koncilien, aus Bruchstücken päpstlicher Dekretalen und Kirchenväterexcerpten.

1. Die Zeit der Entstehung der Sammlung. Theiner stützt seine Ansicht, die Sammlung rühre aus der 2-ten Hälfte des XII Jh. her, darauf, dass er den Brief Hadrians II, (J. L. Reg. 2948.) der in der Sammlung vorkommt, ohne genügenden Grund Hadrian IV zuschreibt. Dies wäre der einzige Beweis; dagegen aber spricht die Thatsache, dass keine der wichtigen Rechtsveränderungen des XII Jh. in der Sammlung Aufnahme gefunden hat. Als die spätesten Texte unserer Sammlung sind ein Brief Nikolaus II u. Alexanders II zu nennen. Auf diese Weise erhalten wir die eine Zeitgrenze.

Die zweite ergiebt sich aus der Form, in welcher die Canones der Synode von Seligenstadt (1022) verwendet worden sind. Der systematischen Ordnung entgegen, die bezüglich anderer Texte eingehalten wurde, sind diese Canones nicht denjenigen Büchern, denen sie mit Rücksicht auf ihren Inhalt angehören sollten, zugewiesen, sondern in ihrer natürlichen Ordnung, am Schlusse der Sammlung, eingestellt worden. Bei Ivo erscheinen sie schon systematisch benützt, und hätte unsere Sammlung Ivo's Dekret benützt, so wäre sie diesem Beispiele gefolgt. Die Sammlung muss also in der Zeit zwischen Alexander II und der Abfassung von Ivo's Dekret ent-

standen sein. Da aber schon die „Collectio trium partium“ 1 Canon von Seligenstadt systematisch verwendet, so könnte man diese Grenzen näher bestimmen und sagen, die Sammlung sei in der Zeit zwischen Alexander II und Urban II (der Entstehungszeit der „Coll. tr. part.“) abgefasst worden.

2. Das Vaterland der Sammlung. Dieselbe beschäftigt sich weder mit dem Papste, noch mit den allgemeinen Kirchenangelegenheiten; dies spricht dafür, dass sie ausserhalb Italiens entstand. Ferner ist zu beachten: Alle vorgratianischen Sammlungen enthalten eine gewisse Anzahl römisch-rechtlicher Fragmente, aber die in Italien entstandenen, kennen ausser Julian's Epitome und Alarichs Breviarium auch die Justinianischen Kompilationen. Die französischen Sammlungen (mit Ausnahme Ivo's, der aber im XII Jh. arbeitete) kennen nur die Epitome und das Breviarium. Regino und Burchard kennen keine einzige römische Stelle direkt, sondern nur dasjenige, was in päpstl. Briefe oder Concilienkanonen aufgenommen war. Unsere Sammlung hat in dieser Beziehung denselben Charakter und ist daher als in Deutschland entstanden zu bezeichnen. Dafür spricht auch die pflichttreue Verwendung der Canones v. Seligenstadt, die nur für Deutschland von Bedeutung waren.

3. Der Charakter der Sammlung. Alles spricht dafür, dass der Kompilator frühere Sammlungen, u. zwar solche der systematischen, nicht der historischen Ordnung, benützte.

4. Das Verhältniss der Samlung zu den anderen schon bekannten. Durch Zusammenstellung erfährt man, dass die Sammlung mit Burchard's und Ivo's Dekret das Meiste gemein hat; dies dürfte der Grund der Thiener'schen Vermutung sein. Die Reihenfolge aber, in der die gemeinsamen Fragmente in unserer Sammlung und in der Ivo's erscheinen, sowie das, was wir sub 1.) über die Seligenstädter Canones gesagt, schliesst die Möglichkeit der Benützung Ivo's durch unsern Kompilator aus. Eine Zusammenstellung mit Burchard ergiebt grössere Uebereinstimmung. Bei genauerem Vergleiche

der analogen Bücher Burchards und unserer Sammlung, treten folgende Unterschiede hervor:

A) In unserer Samml. fehlen viele Stücke, die bei Burchard vorkommen; darunter giebt es solche, die für eine deutsche Kompilation von Wichtigkeit waren. Ferner bilden mehrere der ausgelassenen Stücke untereinander zusammenhängende Gruppen, was auf Interpolationen schliessen lässt, so dass Burchards Dekret, ausser einer einheitlichen Masse, auch Manches enthält, was anderen Quellen entstammen dürfte, als diese einheitliche Masse.

B) Unsere Sammlung hat aber auch Vieles, was bei Burchard nicht vorkommt; doch kann über diese Stücke nicht dasselbe gesagt werden, was über die sub *A.*).

C) Aber auch in Bezug auf die gemeinsamen Texte, die weder sub *A)* noch sub *B)* fallen, giebt es wichtige Unterschiede, und zwar kommt es vor, dass ein Kapitel Burchards, in unserer Sammlung in mehrere Kapitel eingetheilt ist, mit selbständigen Rubriken. Nähere Umstände sprechen dafür, dass nicht unser Kompilator auf Grund des Burchard'schen Textes diese Theilung vorgenommen hat, sondern, dass er die Kapitel anderen Sammlungen entlehnte, in denen sie schon in dieser Gestalt vorhanden waren.

D) Die Inscriptionen mancher Kapitel lauten anders bei Burchard als in unserer Sammlung.

E) Wichtig sind gewisse Änderungen in der Reihenfolge mancher gemeinsamen Kapitel.

Ergebniss: Die unter *A—E* hervorgehobenen Unterschiede sprechen, wenn auch unsere Samlung nach der Burchards entstanden ist, gegen eine unmittelbare Benützung der letzteren.

Die Sammlung muss vielmehr eine Kompilation benützt haben, in der viele bei Burchard vorkommende Stücke, deren Auslassung unserem Kompilator nicht imputirt werden kann, gefehlt haben.

Darin müssen auch die Texte enthalten gewesen sein, die Burchard nicht kennt.

Die gemeinsamen Stücke aber müssen darin in anderer Form enthalten gewesen sein, indem sie mitunter nur Bruchtheile der entprechenden Kapitel Burchards bildeten, mit anderen Inscriptionen versehen waren und auch in anderer Reihenfolge vorkamen.

Dennoch wollen wir nicht bestreiten, dass die Quelle unserer Sammlung wenigstens mittelbar mit den Quellen Burchards verwandt war.

Die unter *C.* und *E.* hervorgehobenen Unterschiede, beziehen sich auch auf Ivo's Dekret, das überhaupt dem Dekrete Burchards näher verwandt ist, als unserer Sammlung.

Somit erscheint unsere Sammlung von Burchard und Ivo unabhängig und mit gewissen speziellen Eigenschaften ausgestattet.

XL

L. Teichmann. „O naczyniach limfatycznych w słoniowacinie." *(Ueber die Lymphgefässe in der Elephantiasis Arabum).*

Die Kliniker vermuthen, dass bei der Elephantiasis Arabum genannten Krankheit den Lymphgefässen ein activer Antheil zufällt. In Folge der besonders grossen Schwierigkeiten, auf welche man bei der Untersuchung der Lymphgefässe in elephantiastischen Geweben stösst, hatte bis nun Niemand den Muth zu prüfen, ob die obgenannte Hypothese richtig oder falsch ist. Selbst auf dem Gebiete der Untersuchungen des lymph. Gefässsystems besonders hervorragende und tüchtige Forscher wie Mascagni, Cruikshank, Lauth, Fohmann, Fr. Arnold, Sappey u. A. liessen diese Frage ganz unberührt. Auf diese Art blieb denn auch ein weites Feld für verschiedene Hypothesen und Vermuthungen offen. Es fanden sich denn auch Anatomen, welche, obwohl sie in ihrem Leben nie normale Lymphgefässe gesehen, doch ganze Tractate über patho-

logisch veränderte Gefässe in Fällen von Elephantiasis veröffentlicht haben.

Verf. fand vor 30 Jahren anlässlich einer oberflächlichen Untersuchung eines theilweise elephantiastich degenerierten Unterschenkels, dass die am Rande des elephantiastischen Gewebes verlaufenden capillären Lymphgefässe erweitert, einzelne dagegen näher dem Centrum des pathologischen Gewebes gelegene obliteriert waren[1]). Spätere Untersuchungen ergaben, dass an jenen Stellen, an welchen die Elephantiasis einen hohen Grad erreicht hat, die capillären Lymphgefässe obliteriert sind. Dieses an und für sich wichtige Resultat gab noch keine genügend klare Vorstellung über die Natur der Sache, und wies von selbst auf die unumgängliche Nothwendigkeit der Untersuchung der Hauptlymphgefässe hin. Alle auf dem Gebiete der Untersuchung der Lymphgefässe gemachten Erfahrungen ergaben, dass ein Aufsuchen derselben nur nach erfolgter Injection möglich ist. Verf. kam nach einigen, mit der damals allgemein üblichen Methode der Injection der Lymphgefässe mittels Quecksilber angestellten, Versuchen zu der Ueberzeugung, dass auf diesem Wege ein Resultat nicht zu erlangen ist, da, selbst nach erfolgter Injection der Gefässstämme im elephantiasischen Gewebe mit Quecksilber, ein Präpariren derselben in mitten einer dicken Schichte harten und compacten Gewebes unmöglich ist. So wurde denn behufs Ermöglichung einer Untersuchung der Lymphgefässstämme in Fällen von Elephantiasis das Ausfindig-machen einer geeigneten Injectionsmasse zur conditio sine qua non. Es war kein Leichtes diesem Postulate genüge zu leisten, wenn man bedenkt, dass die Anatomen seit jeher, d. i. seit Einführung der Injectionen in die anatomische Technik, bemüht waren dieses Problem zu lösen. Verf. war der Aufgabe gewachsen; nach mehrjährigen Versuchen fand er im Jahre 1880 eine neue Masse, welche in kurzer Zeit der Injections-Technik eine ganz neue Richtung gab.[2]) Von nun

[1]) *Das Saugadersystem von* L. Teichmann. *Leipzig* 1861. pag. 62.

[2]) *Kitt aus Injectionsmasse, und die Methode mit dieser Masse zu injiciren.* Abhandlungen der mathem.-naturwiss. Classe der Akademie der Wiss. zu Krakau. Bd. VII. pag. 108—157.

an konnten alle Untersuchungen, sowohl der Lymph- wie auch Blutgefässe, exact durchgeführt werden.

Die Untersuchung der Lymphgefässstämme an zahlreichen Präparaten, welche von der Elephantiasis in verschiedenem Grade betroffen waren, ergab in nicht anzuzweifelnder Weise, dass die Elephantiasis durch Thrombose der Lymphgefässstämme bedingt wird.

Die Grösse der Thromben ist eine sehr verschiedene; sie können kaum einige Centimeter betragen, können aber auch z. B. an den unteren Extremitäten vom Fusse bis zum Knie und noch höher, hinauf reichen. Auch die Zahl der thrombosierten Gefässe ist eine variable, — man kann ebenso einen Thrombus nur in einem oder, was öfters vorzukommen pflegt, in mehreren Gefässen finden. Von der Grösse und der Zahl der Thromben hängt die Ausdehnung der Elephantiasis ab.

Die Thromben verursachen in den Lymphgefässen verschiedene Veränderungen u. z. nicht nur in den thrombosierten selbst, sondern auch in den anstossenden und selbst den weiteren.

An Stellen, an welchen grosse Thromben sich befinden, erfahren die Gefässe eine Erweiterung, Verlängerung und Schlängelung, es bilden sich Varices.

Oberhalb der Thromben werden die Gefässe enger, und ihre Wandungen collabieren. Unterhalb derselben erleiden die Gefässe, in Folge Stauung der Lymphe, eine Erweiterung, wodurch auch die Klappen insufficient werden. Zur Erweiterung des Lumens und Insufficienz der Klappen kommt es nicht nur in jenen Gefässen, in welchen sich Thromben befinden, sondern auch in jenen, welche mit den obliterierten communicieren.

In Folge Insufficienz der Klappen entsteht in den anstossenden Gefässen ein retrograder Lymphstrom. In Folge Erweiterung der benachbarten mit Lymphe überfüllten Gefässe, kommt es auch zur Erweiterung der am Rande des elephantiasischen Gewebes verlaufenden Capillaren.

Durch diese neue Lymphcirculation, in welche aber nicht alle Gefässe miteinbezogen werden, kann jedoch nicht alle Lymphe aus den verschlossenen Regionen fortgeschafft werden. An den Stellen, an welchen die Circulation der Lymphe sistiert ist, also im Centrum der durch Elephantiasis afficierten Gewebe kommt es sowohl zur Obliteration der Gefässstämme wie auch der Capillaren.

Die anhaltend secernierte, an Ort und Stelle persistierende Lymphe wird zum Theil zu Bindegewebe organisiert, das übriggebliebene Serum sickert langsam, insofern die Obliteration der Gefässe nicht auf weite Strecken reicht, in die normalen Gefässe durch. Bei grossen Thromben und Obliteration der Gefässe auf weiten Strecken staut sich das Serum an Ort und Stelle, und es bildet sich entweder Oedem, welches gemeinsam mit dem neugebildeten Bindegewebe die ungewohnten Dimensionen der Elephantiasis bedingt, oder es wird die Epidermis in Form verschieden grosser Blasen emporgehoben, welche dann platzen und das Serum nach aussen entleeren, — *Elephantiasis lymphorhagica* der Autoren.

Die Thrombose der Lymphgefässstämme mit allen ihren Folgen bildet daher den unmittelbaren Grund für den *Elephantiasis* genannten pathologischen Prozess.

XLI

E. Godlewski. „O wpływie warunków zewnętrznych na wzrost roślin". *(Ueber die Beeinflussung des Wachsthums der Pflanzen durch äussere Faktoren.)*

In der Sitzung vom 20 Mai 1889 berichtete bereits der Verfasser über einige Resultate seiner, das Wachsthum der Pflanzen betreffenden Arbeit. Die damaligen Versuche bezogen sich hauptsächlich auf die tägliche Wachsthumsperiode des epikotylen Gliedes von Phaseolus multiflorus. Verfasser fand, dass sich diese Pflanze anders verhält als die meisten übrigen. Während nämlich nach den Untersuchungen von Sachs

angenommen wird, dass das Maximum der Wachsthumsgeschwindigkeit auf die frühen Morgenstunden, das Minimum auf die Abendstunden fällt, fand der Verf., dass der Verlauf der täglichen Periode bei dem Wachsthum des Epikotyls der Schabelbohne ein wesentlich anderer ist, und zwar, dass hier das Wachsthums-Maximum erst spät nach Mittag, das Minimum am Mitternacht oder noch später erreicht wird. Weiter berichtete schon damals der Verf., dass die etiolierten Phaseoluspflanzen manchmal eine sehr deutliche, obwohl weniger regelmässige, manchmal aber gar keine, tägliche Periode des Wachsthums zeigen.

Seit dem hat der Verf. mit der nämlichen Pflanze noch eine lange Reihe von Wachsthumsversuchen gemacht, welche zum Theil das weitere Studium der täglichen Periode, zum Theil aber die Wirkung verschiedener aeusserer Bedingungen auf das Wachsthum, zum Gegenstand hatten. Die ganze Arbeit des Verf. zerfällt in zwei Theile: In dem ersten wird der Verlauf des Wachsthums selbst unter verschiedenen Bedingungen, in dem zweiten das Verhältniss der Wachsthumsgeschwindigkeit zur Turgorausdehnung der wachsenden Pflanzentheile, studiert.

In dem ersten Theile gelangt der Verf. zu folgenden Resultaten:

1. In Bezug auf die tägliche Wachsthumsperiode. Die diesjährigen Versuche zeigten, dass sich dieselbe, auch bei grünen Pflanzen, sehr manigfaltig gestaltet. Bei den Versuchen welche in Herbst- und Wintermonaten dieses Jahres angestellt wurden, zeigten sich zwei tägliche Maxima und eben so viele Minima des Wachsthums. Das gewöhnliche nächtliche Minimum trat hier früher ein, als bei vorjährigen Versuchen, nämlich schon um etwa 8 bis 10 Uhr abends. Später nahm die Wachsthumsgeschwindigkeit wieder mehr und mehr zu, erreichte in den frühen Morgenstunden ein Maximum und fing dann wieder zu sinken an, so, dass etwa zwischen 8 und 10 Uhr früh ein zweites oft sehr deutliches aber kurzdauerndes Minimum, und nach Mittag ein zweites Wachsthumsmaximum eintrat. Die etiolierten Pflanzen zeigten auch jetzt

ein verschiedenartiges Verhalten. Einige Individuen zeigten gar keine, einige eine deutliche aber wenig regelmässige, einige endlich sogar eine ganz regelmässige zwei Maxima aufweisende Wachsthumsperiode.

2. In Bezug auf die Wirkung des Lichtes. Um über die nächsten Ursachen der täglichen Periode irgend eine Auskunft zu bekommen, und zugleich die unmittelbare Wirkung des Lichtes auf das Wachsthum kennen zu lernen, hat der Verf. bei mehreren Versuchen die Pflanzen während einer gewissen Zeit verdunkelt, um sie dann plötzlich der Lichtwirkung wieder auszusetzen, und zu beobachten wie durch ein solches Verfahren der Gang des Wachsthums verändert wird. Zur Verdunkelung bediente er sich zunächst eines aus zwei Hälften bestehenden Blechkastens, welcher, ohne den Versuch zu unterbrechen, leicht über die Pflanze zusammengeschoben, oder von derselben weggenommen werden konnte. Die Veränderungen der Luftfeuchtigkeit, bei der Bedeckung der Pflanze mit Blechkasten, suchte er dadurch zu vermeiden, dass er die Pflanze während der ganzen Versuchzeit unter einer tubulierten Glasglocke hielt, und dass er sogar die Oeffnung des Tubus mit Glassplatten belegt hat, so, dass nur eine kleine Spalte für den Durchgang des Fadens übrig blieb. Nun zeigte sich aber, dass, auch bei solcher Einrichtung, eine jede Entfernung des verdunkelnden Kastens eine sofortige vorübergehende Sistierung des Wachstums, welche, wie sich bei näherer Untersuchung zeigte, nicht durch Lichtwirkung sondern durch plötzliche Verminderung der Luftfeuchtigkeit hervorgerufen wurde, zur Folge hatte; dass man also bei dieser Art des Experimentierens nicht mit reinen Lichtwirkungen sondern mit Licht- und veränderten Luftfeuchtigkeitswirkungen zu thun hatte. Nach dieser Erfahrung wurden die Pflanzen, bei den Versuchen, auf eine andere Weise verdunkelt. Die Pflanze wuchs während des ganzen Versuches unter einem Glaskasten. Ein Spiegel bildete die hintere Wand des Kastens um die heliotropischen Krümungen zu vermeiden. Die Verdunkelung der Pflanze geschah einfach durch Bedeckung der Glaswände

mit schwarzem Papier, wodurch selbstverständlich keine Veränderung der Luftfeuchtigkeit innerhalb des Glaskastens zu befürchten war. Die Wachsthumsänderungen, welche man jetzt bei der Wegnahme des schwarzen Papiers von den Glaswänden an der Planze beobachten konnte, waren schon reine Lichtwirkungsfolgen. Die Resultate welche der Verf. erhielt, waren folgende:

Wurde die Pflanze abends verdunkelt und die Verdunkelung erst um etwa 11 Uhr vormittags weggenommen, so zeigte sich, dass um etwa 9 Uhr morgens, also zur Zeit wo das erste Wachsthumsminimum einzutreten pflegte, eine gewisse (aber nicht so starke wie unter gewöhnlichen Bedingungen) Verminderung des Wachsthumsgeschwindigkeit zu beobachten war; dann fing bald wieder das Wachsthum sich zu beschleunigen an. Nach der Wegnahme des verdunkelnden schwarzen Papiers, fing abermals das Wachsthum sich zu verlangsamen an; diese Verlangsamung erreichte ihr Maximum etwa 2 Stunden nach der Wegnahme der Verdunkelung. Als hätte sich die Pflanze an's Licht gewöhnt, wurde jetzt das Wachsthum wieder immer ausgiebieger, und erreichte bald fast dieselbe Geschwindigkeit, welche sie während der Verdunkelung hatte. Ganz dieselben Veränderungen im Wachsthume kann man zu jeder Tagesstunde hervorrufen, wenn man die Pflanze vorher auf einige Stunden verdunkelt um sie dann plötzlich wieder der Lichtwirkung auszusetzen. Ganz besonders deutlich lässt sich diese Art der Lichtwirkung an den etiolierten Pflanzen beobachten. So wuchs z. B. eine etiolierte Pflanze in der Dunkelheit:

von	11^{U}	0^{M}	bis	11^{U}	30^{M}	früh	um	1,00 mm.
„	11	30	„	12	0	mittgs.	„	1,20 „

Um 12 Uhr wurde die Verdunkelung weggenommen und nun wuchs die Pflanze:

von	12^{U}	0^{M}	bis	12^{U}	30^{M}	um	0,50	mm.
„	12	30	„	1	0	„	0,56	„
„	1	0	„	1	30	„	0,36	„
„	1	30	„	2	0	„	0,32	„
„	2	0	„	2	30	„	0,50	„

von 2 30 bis 3 0 um 1,10 mm.
„ 3 0 „ 3 30 „ 1.06 „ u. s. w.

Diese Art der Lichtwirkung auf das Wachsthum der Pflanzen macht sehr wahrscheinlich, dass das erste Wachsthumsminimum welches vom Verf. in den diesjährigen Versuchen so regelmässig beobachtet wurde, wenigstens theilweise durch den vorübergehenden Reiz, den die aufgehende Sonne auf die Pflanze ausübt, bedingt wird.

3. In Bezug auf die Wirkung der Luftfeuchtigkeit. Schon bei Gelegenheit der Untersuchung über die Wirkung des Lichtes constatierte der Verf., dass eine plötzliche Verminderung der Luftfeuchtigkeit eine vorübergehende Sistierung des Wachsthums, ja in den ersten Minuten sogar eine geringe Verkürzung der Pflanze, zur Folge hat. Das hat ihn veranlasst die Sache näher zu untersuchen. Bei den bezüglichen Versuchen wuchsen die Pflanzen unter den schon obenerwähnten Glaskästen. Die Kästen waren so eingerichtet, dass die Glaswände gänzlich oder theilweise ausgeschoben werden konnten, wodurch die trockene Luft des Zimmers in den inneren Raum des Kastens gelangte und somit dort die Feuchtigkeit der Luft herabsetzte. Ein Psychrometer innerhalb des Kastens zeigte die jeweiligen Feuchtigkeitsveränderungen an. Durch diese Versuche wurde festgestellt, dass jede stärkere Verminderung der Luftfeuchtigkeit eine plötzliche aber vorübergehende Verlangsamung, jede Vergrösserung der Luftfechtigkeit eine ebenfals vorübergehende Steigerung der Wachsthumsgeschwindigkeit zur Folge hat. So wurden z. B. folgende halbstündige Zuwächse beobachtet:

	Uhr Min.		Uhr Min.	Bei Temp.	Luftfeucht.		
von	1 30	bis	2 0	22,0°	65%	um	1.26 mm.
„	2 0	„	2 30	21,7	65	„	1.30 „
„	2 30	„	3 0	21,4	64	„	1.22 „
„	3 0	„	3 30	21,7	38	„	0,66 „
„	3 30	„	4 0	21,8	38	„	1.06 „
„	4 0	„	4 30	21,7	38	„	1.28 „
„	4 30	„	5 0	21,5	46	„	1,42 „

von	5 0	bis	5 30	21,2	87	um	2,30 mm.
„	5 30	„	6 0	21,2	87	„	1,60 „
„	6 0	„	6 30	21,2	90	„	1,50 „ u.s.w.

Ist die Verminderung der Luftfeuchtigkeit plötzlich und sehr gross, so kann sogar in den ersten 10 Minuten eine geringe Verkürzung der Pflanze eintreten, die aber bald wieder ausgeglichen wird. Die Plötzlichkeit und die kurze Dauer dieser Feuchtigkeitswirkung beweisen, dass wir hier nicht mit Veränderungen der Geschwindigkeit des wirklichen Wachsthums sondern eigentlich nur mit Veränderungen der Turgorausdehung wachsender Pflanzentheile zu thun haben. Nicht weniger jedoch wird das wirkliche Wachsthum selbst, durch Luftfeuchtigkeit beeinflusst, nur nicht in so ausserordentlich hohem Grade wie man aus den oben angeführten Zahlen schliessen könnte. Die epikotylen Glieder der Pflanzen, welche in beständig feucht gehaltener Atmosphäre verweilen, wachsen überhaupt bedeutend schneller und erreichen eine bedeutend grössere finale Länge als die der Planzen, welche unter sonst ähnlichen Bedingungen in einer trockenen Atmosphäre gezogen werden.

4. In Bezug auf die Temperatur der umgebenden Luft. Die Wirkung starker Schwankungen der Temperatur auf das Wachsthum wurde untersucht indem man im geheizten Zimmer, wo die Pflanzen unter Glasglocken am Auxonometer wuchsen, plötzlich Fenster und Thüre öffnete. Da diese Versuche im Winter gemacht wurden, so sank die Temperatur schnell um viele Grade herab, und man konnte beobachten wie auch zugleich damit, das Wachsthum immer langsamer wurde. Wenn man dann wieder das Fenster geschlossen hat und die Temperatur sich in Folge dessen erhöhte, nahm die Wachsthumsgeschwindigkeit der Pflanze zunächst noch mehr ab, und erst nach einiger Zeit fing sie wieder sich zu vergrössern an. So z. B. in einem Versuche am 29 Dezember 1889 wurden an zwei Pflanzen bei verschiedenen Temperaturen folgende stündliche Zuwächse beobachtet:

	Uhr	Pflanze I.	Pflanze II.	Temperatur der Luft	Temperatur der Erde
von	10—11	um 2,24 mm.	um 1,26 mm.	21,6° C.	19,5° C.
„	11—12	„ 2,40	„ 1,70	21,5	19,8
„	12—1	„ 1,30	„ 1,00	12,0	16,0
„	1—2	„ 0,30	„ 0,14	9,0	11,0
„	2—3	„ 0,20	„ 0,28	8,6	9,0
„	3—4	„ 0,16	„ 0,20	7,2	7,8
„	4—5	„ 0,12	„ 0,08	5,8	6,8
„	5—6	„ 0,10	„ 0,04	11,5	7,4
„	6—7	„ 0,62	„ 0,18	14,5	11,0
„	7—8	„ 0,33	„ 0,22	15,8	12,0
„	8—9	„ 1,58	„ 0,70	17,4	14,0 u.s.w.

Der Verfasser hat auch einige Versuche über die Wirkung höherer Temperaturen angestellt und fand, dass bei einer Temperatur von über 35° C. das Wachsthum des Epikotyles von Phaseolus bereits bedeutend herabgesetzt wird, das aber auch noch bei einer Temperatur von 40° C. ein verhältnissmässig ziemlich rasches Wachsthum besteht.

5. In Bezug auf die Temperatur des Bodens. Die Versuche wurden in der Weise vorgenommen, dass die Töpfe in welchen die Pflanzen wuchsen in doppelwändige Blechtöpfe gestellt und in diese Wasser von verschiedener Temperatur hingegossen wurde. Die Blechtöpfe wurden in eine sehr dicke Schicht von Baumwolle eingewickelt, und die Erde selbst auch mit Baumwolle dick bedeckt, um sie so vor zu raschen Temperaturschwankungen zu schützen. Ausser der Temperatur der Erde wurde auch die Temperatur der Luft, und die Luftfeuchtigkeit dicht bei den Pflanzen bestimmt. Die Versuche zeigten, dass das Wachstum des epikotylen Gliedes des Phaseolus von der Temperatur des Bodens sehr wenig beeinflusst wird; dass wenn nur die Lufttemperatur entsprechend hoch war, das Wachsthum auch bei sehr kalter Erde noch ziemlich schnell vor sich ging. So z. B. betrugen die stündlichen Zuwächse einer Pflanze:

Uhr	Lufttemp.	Bodentemp.	Luftfeucht.	Stündl. Zuwachs:
von 6— 7 früh.	22.0° C.	20.4° C.	42%	1,26 mm.
„ 7— 8 „	22.7	20,4	41	0,94 „
„ 8— 9 „	23,5	8,7	41	0,70 „
„ 10—11 „	23.4	3,0	45	0.60 „
„ 12— 1 abds	22.5	3.0	43	0,68 „
„ 3— 4 „	22,9	4,8	41	0,36 „
„ 5— 6 „	22.4	5,9	44	0.68 „
„ 6— 7 „	23.2	7,7	43	1,00 „
„ 8— 8 „	22.2	23,7	49	1,72 „ u.s.w.

II. In dem zweiten Theile seiner Arbeit studierte der Verf. das Verhältniss der Wachsthumgeschwindigkeit zur Dehnbarkeit der Zellhäute. Die Methode der Untersuchung war die, dass das Wachsthum der Pflanze an dem Auxonometer gemessen wurde, und zur Zeit als das Wachsthum eine gewisse bekannte Geschwindigkeit erreicht hatte, wurde die Pflanze abgeschnitten, schnell mit Marken in Abständen von 15 mm. versehen und für etwa 10 Stunden in eine Salpeterlösung von 10% gelegt, wonach wieder die Abstände zwischen den Theilstreichen gemessen wurden. Dann wurde noch die Pflanze in horizontaler Lage befestigt, mittelst eines über eine Rolle laufenden Fadens mit Gewichten gedehnt, und die Ausdehnung einzelner Querzonen gemessen. Die Resultate waren wie folgt:

1. In Bezug auf die tägliche Periodicität. Die Untersuchung wird dadurch ungemein erschwert, das immer nur mit zwei Pflanzen operiert werden kann, die mit einander verglichen werden müssen, wobei immer die individuelle Verschiedenheit der Pflanzen sehr störend wirken muss. Nur wo es gelingt zwei möglichst gleichmässig wachsende Pflanzen mit einander zu vergleichen sind die Resultate zuverlässig. Auch der Verf. glaubte bei den ersten Versuchen keinen Unterschied in der Turgorausdehnug bei Maximum und Minimum des Tagesperiode gefunden zu haben; später aber, als schon recht viele Versuche ausgeführt wurden, trat dieser Unterschied ziemlich deutlich hervor. Es hat sich nämlich

herausgestellt, dass in den obersten Querzonen des epikotylen Gliedes zwar kein deutlicher Unterschied in der Turgorausdehnung während des Maximums und Minimums der Tagesperiode hervortritt, dass er aber in den weiteren Querzonen vorhanden ist, so, dass man sagen kann, dass die stark dehnbare Strecke des wachsenden epikotylen Gliedes während des täglichen Wachsthumsmaximums länger ist, als während des Minimums. So z. B. die Pflanze *a* wurde abgeschnitten und zur Bestimmung der Turgorausdehnung benutzt um 3 Uhr nachmittags bei einer Wachsthumsgeschwindigkeit von 2,60 mm., die Pflanze *b* um 12 Uhr nachts bei einer Wachsthumgeschwindigkeit von 1,20 mm. Die Turgorausdehnung der einzelnen Querzonen von 15 mm. beider Pflanzen betrug nun in %:

Querzone	Turgorausdehnung der Pflanze *a*.	Turgorausdehnung der Pflanze *b*.
1	11,0%	11,0%
2	9,5	9,5
3	8,9	5,2

Dagegen bei der Dehnung mit einem Gewichte von 50 gr. verlängerte sich die 3-te Querzone bei der Pflanze *a* um 6,5%, bei der Pflanze *b* um 4,2%.

2. In Bezug auf die Etiolierung der Pflanzen. Die Versuche zeigten, wie der Verf. bereits in seiner ersten Mittheilung berichtet hat, dass die dehnbare Strecke bei den etiolierten Pflanzen eine bedeutend längere ist, als bei den normalen; dass dagegen in den obersten Querzonen die Turgorausdehnung bei den etiolierten Pflanzen keine grössere ist als bei den normalen. Auch ist die Turgorkraft bei den etiolierten Pflanzen keine grössere, als bei den normalen.

3. In Bezug auf die Temperatur. Die Versuche haben festgestellt, dass die Turgorausdehnung bei den Pflanzen, welche bei einer sehr niedrigen Temperatur ausserordentlich langsam wachsen, keine wesentlich andere ist, als bei den Pflanzen, welche bei einer viel höheren Temperatur im energischen Wachsthum begriffen sind. So z. B. bei den Pflanzen *a* und *b* wurde die Turgorausdehnung bestimmt nachdem

sie 5 Stunden lang bei einer Temperatur von 7,5 bis 10° C. gewachsen waren, die Pflanze *c* dagegen wuchs mehrere Stunden bei einer Temperatur von 22° C. In der letzten Stunde ist das epikotyle Glied der Pflanze *a* nur um 0,16 mm., der Pflanze *c* um 2,4 mm. zugewachsen, bei der Planze *b* konnte der Zuwachs nicht constatiert werden. Die Untersuchung der Turgorausdehnung und der Dehnbarkeit einzelner Querzonen ergab, bei Anwendung eines Gewichtes von 100 gr., folgendes Resultat:

Querzone	Turgorausdehnung			Dehnung mit 100 gr.		
15 mm. breit	Pflanze *a*	Pflanze *b*	Pflanze *c*	Pflanze *a*	Pflanze *b*	Pflanze *c*
1te	12,8%	16,3%	15,4%	12,8%	16,3%	15,4%
2te	10,3	11,1	9,7	9,6	10,3	9,7
3te	8,7	9,5	8,7	8,0	8,9	8,7

Ganz ähnliche Resultate erhielt auch Askenasy [1]) in einer Arbeit welche erschienen ist, als bereits die Versuche des Verfassers abgeschlossen wurden. A. fand nämlich, dass die Wurzeln von Zea Mays eine gleiche Turgorausdehnung an der wachsenden Strecke zeigen, gleichviel, ob sie bei einer Temperatur, wo das Wachsthum sehr energisch ist, oder bei einer, wo sie fast gar nicht zu wachsen im Stande sind, untersucht werden. Diesen seinen Befund richtet A. gegen die herrschende von Sachs und Vries begründete Wachsthumstheorie, und geht in dieser Richtung so weit, dass er fast gänzlich den Antheil der Turgorausdehnung bei dem Wachsthumsprocesse zu leugnen scheint. So weit will nun der Verfasser nicht gehen. Der Verf. giebt auch zu, dass die einfache Dehnungstheorie, wie sie namentlich von Wortmann entwickelt wurde, nicht haltbar sei; anderseits aber, der Antheil der Turgorausdehnung an dem Wachsthume scheint dem Verf. durch so viele Thatsachen bewiesen, dass er keineswegs bestritten werden darf. Ganz verschiedene Wirkungen äusserer Einflüsse auf das Wachsthum lassen sich leicht begreifen, wenn man beachtet, dass die einfache Turgorausdehnung noch kein Wachsthum bildet. In

[1]) Askenasy. *Beziehungen zwischen Wachsthum und Temperatur.* Berichte der Deutschen botanischen Gesellschaft. B. VIII S. 61—94.

dem Wachsthumsprocesse müssen nothwendig zwei Momente unterschieden werden: 1) Die Turgorausdehnung der mit Plasma bekleideten Zellhaut, und 2) die Ausgleichung der Elasticitätsspannung der gedehnten Theile, um eine weitere Dehnung zu gestatten. Wie diese Ausgleichung der Elasticitätsspannung zu Stande kömmt, ob durch Apposition neuer Theilchen, oder durch Intussusception, oder durch irgendwelche Thätigkeit des Protoplasmas, darüber wissen wir heute noch recht wenig. Es mag nun sein wie es will, so ist es doch verständlich, dass die das Wachsthum beinflussenden Faktoren in doppelter Weise auf das Wachsthum wirken können: entweder verändern sie die Turgorausdehnung, oder aber erleichtern sie oder erschweren die Ausgleichung der Elasticitätsspannung der gespannten Zellhaut. Dass Beides auf sehr verschiedene Weise bewirkt werden kann, hat der Verfasser schon vor 4 Jahren in einer Arbeit über Etiolierungserscheinungen auseinandergesetzt. Durch die neuesten Versuche von Askenasy und durch die eben mitgetheilten des Verfassers ist nur bewiesen, dass die Beeinflussung des Wachsthums durch Temperatur, nicht durch die Wirkung derselben auf die Turgorausdehnung geschiet, sondern, dass die Temperatur diese Processe, welche die Ausgleichung der Turgorausdehnung bedingen, beeinflusst.

XLII

K. Olszewski. „O przelewaniu ciekłego tlenu." *(Transvasement de l'oxygène liquide).*

Malgré toute la simplification de son appareil à liquéfier les gaz[1], simplification qui a permis à l'auteur de liquéfier l'oxygène pendant son cours et de montrer l'expérience à un nombreux auditoire, cet appareil laisse beaucoup à désirer lorsqu'il s'agit des conséquences pratiques, de l'application des gaz liquéfiés comme réfrigérant. On n'y recueille qu'une petite quantité du liquide, car les tubes de verre, suffisamment

[1] Wiedemann's Annalen B. XXI pag. 58 (1887).

larges pour en contenir d'avantage, ne peuvent supporter la pression nécessaire à l'expérience. D'ailleurs, l'emploi du verre soumis à une pression considérable n'est jamais sans danger, car les tubes qui ont été éprouvés à 60 atm. éclatent souvent sous la pression de 40 atm., ou même moins, sans aucun motif raisonnable.

De tous les gaz, c'est l'oxygène qui possède les meilleures qualités d'un réfrigérant; il donne une température de — 211,5° lorsqu'il est raréfié jusqu'à 9 mm. de mercure et ne se solidifie pas jusqu'à 4 mm.[1])

Pour en recueillir des quantités considérables et l'employer comme réfrigérant, il fallait substituer le verre des tubes par un matériel plus solide et trouver le moyen de transvaser l'oxygène liquide dans un autre récipient. Le nouvel appareil construit par l'auteur évite les inconvénients des précédents et permet de conserver l'oxygène liquide assez longtemps dans des flacons en verre, même sous la pression atmosphérique.

Un vase en fer battu, servant à conserver l'acide carbonique liquide et ayant une capacité de 5 litres, est éprouvé d'abord à la pression de 250 atm. Il est destiné à contenir l'oxygène comprimé à 80 atm. et communique, à l'aide d'un tube délicat en cuivre, avec le sommet d'un cylindre en acier, éprouvé à la pression de 200 atm. Ce cylindre, ayant une capacité de 30 à 100 cm. c. selon la quantité de l'oxygène à liquéfier, est plongé dans de l'étylène liquide qui donne une température de — 140°, lorsqu'on le raréfie à l'aide d'une pompe.

Un tube semblable, également en cuivre et fermé par un robinet, est adapté à la base du cylindre en acier; il est destiné à l'écoulement de l'oxygène liquide qu'on recueille dans un flacon en verre, garanti contre la température de l'air ambiant.

Malgré cette précaution, l'oxygène du flacon s'évapore peu à peu; lorsque sa quantité a beaucoup diminué, on ouvre le robinet et on laisse écouler une nouvelle partie du liquide

[1]) Comptes rendus T. 100, pag. 350 (1885).

contenu dans le cylindre en acier. On répète la même opération tant qu'il reste de l'étylène liquide qui baigne le cylindre, et de l'oxygène dans le vase en fer. 240 grammes de l'étylène liquide suffisent pour entretenir, pendant une demi-heure, l'oxygène à l'état liquide sous la pression atmosphérique.

En adaptant au flacon, rempli d'oxygène liquide, une bonne pompe raréfiante, il est aisé de refroidir ce liquide jusqu'à — 211°.

La question de recueillir des quantités considérables de l'oxygène liquide et de les manier sans aucun danger, étant résolue, l'auteur se propose maintenant de reprendre ses expériences sur l'hydrogène [1]) et espère qu'à l'avenir, ces recherches auront plus de succès.

[1]) Comptes rendus. T. 98. pag. 913 (1884).

Nakładem Akademii Umiejętności

pod redakcyją Sekretarza generalnego hr. Stanisława Tarnowskiego.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

8 Lipca 1890.

Nr. 7. Juillet. 1890.

BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 12 Juillet 1890

Présidence de M. W. Łuszczkiewicz

Le Secrétaire présente le mémoire de M. St. Witkowski: *„De la rélation qui existe entre le poëme de J. Kochanowski, intitulé „Szachy“ (Les échecs) et celui de Vida „Scacchia ludus“*[1]).

Le Secrétaire présente la notice de M. Jean Karłowicz sur un manuscrit des *„Silvae“* de A. Fricius Modrzewski, conservé dans la Bibliotheque de l'Université de Leyde[2]).

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 1 juillet 1890

Présidence de M. F. Zoll

Le Secrétaire remet, au nom de M. W. Łoziński, son ouvrage envoyé récemment à l'Académie:

1) Voir aux Résumés N. XLIII 2) Voir aux Résumés N. XLIV.

W. Łoziński. „Lwów starożytny" (*La ville de Léopol au XVI-e et XVII-e siècle*). Léopol 1889—1890 2 vol. 109 et 305 p.[1])

M. W. Wislocki donne lecture de la dernière partie de son mémoire: *Sur Jean de Kęty Wacięga* (S. Joannes Cantius 1390 — 1473). Contribution à l'histoire de l'Université de Cracovie.[2])

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 10 juillet 1890

Présidence de M. F. Karliński

M. Kreutz, rapporteur, présente le Ier fascicule du travail de M. J. Siemiradzki: *Faune des étages oxfordien et kimméridien en Pologne*[3]).

M. Browicz donne lecture de son mémoire: *Sur les cellules granulifères d'Ehrlich*[4]).

M. Cybulski considérait jusqu'àprésent ces cellules comme étant des globules incolores du sang, dégénerés, et questionne l'auteur, si les cellules granulifères se trouvent dans les tissus vivants des animaux et ne sont pas le produit d'une désorganisation postmortale.

M. Browicz explique que ces cellules se trouvent tout aussi bien dans les tissus vivants que morts, et soutient son opinion que ces cellules ne sont pas des globules incolores du sang, mais des cellules dégénérées du tissus conjonctif.

1) Voir aux Résumés N. XLV. 2) Dès que ce travail aura paru dans les Mémoires de l'Académie, le résumé en sera donné dans le Bulletin. 3) Voir aux Résumés N. XLVI. 4) ibid. N. XLVII.

Résumés

XLIII

Stanisław Witkowski. O stosunku „Szachów“ Kochanowskiego do poematu Vidy „Scacchia ludus“. *(Das Verhältnis des Gedichtes Kochanowski's „Szachy“ zum Gedichte Vida's: „Scacchia ludus“).*

Der Verfasser gibt in der Einleitung eine Übersicht der bisherigen Literatur über das Verhältnis der beiden Gedichte. Es zeigt sich, dass man das Gedicht des polnischen Dichters ohne Grund für eine Übersetzung oder Nachahmung des lateinischen Gedichtes hielt. Bisweilen behauptete man auch, Kochanowski habe ein italienisches Gedicht vor Augen gehabt. Der Verfasser hat es sich also vorgesetzt die beiden Gedichte über das Schachspiel genau zu vergleichen und auf diesem Wege ihr gegenseitiges Verhältnis klar zu legen. Zu diesem Zwecke gibt er zuerst den Inhalt beider Gedichte an, worauf er parallele Stellen citiert und sowohl die Ähnlichkeiten als die Unterschiede hervorhebt. Diese Zusammenstellung beweist, dass die beiden Gedichte, was die Erfindung anbelangt, ganz verschieden sind: das lateinische hat einen mythologischen Hintergrund, der Ort der Handlung ist das mythische Äthiopien, die handelnden Personen sind Götter; das polnische dagegen hat mit der Mythologie nichts Gemeinsames, es spielt am königlichen Hofe von Dänemark, die Personen sind Zeit-

genossen Kochanowski's. Das polnische Gedicht darf man keineswegs für eine Nachahmung der lateinischen, um so weniger für eine Übersetzung halten. Ihr Verhältnis lässt sich folgendermassen bezeichnen: das Gedicht Vida's gab Kochanowski Anregung in seiner Muttersprache ein Gedicht über das Schachspiel zu verfassen; er ahmt aber den Inhalt der „*Scacchia*" gar nicht nach, er geht seine eigenen Wege. Erst die Beschreibung des Spieles entlehnt er von seinem Vorgänger, aber auch hier zeigt er sich öfters selbständig, indem er Manches hinzufügt, Manches unterdrückt. Das statistische Verhältnis beider Gedichte ist folgendes: das lateinische Gedicht zählt 658 Verse; das polnische 602 (resp. 596); von diesen sind gegen 270 selbständig, 330 den lateinischen ähnlich. Kochanowski's Abhängigkeit ist jedoch nur scheinbar so gross; sie ist bedeutend geringer, wenn man bedenkt, dass die Anlehnung sich nur auf das Unwesentliche, nämlich auf die Beschreibung des Spieles beschränkt; die Hauptsache dagegen, die Erzählung selbst, ist Kochanowski's eigene Erfindung.

Nachdem der Verfasser auf diese Weise das Verhältnis beider Gedichte klar gelegt hat, geht er zu einigen wichtigeren Fragen über, unter denen er zuerst die Frage nach der Abfassungszeit des polnischen Gedichtes erörtert und zu dem Ergebnisse kommt, das Gedicht sei ziemlich früh entstanden, vielleicht vor dem Jahre 1557. Was die Quelle der Erzählung betrifft, ist die Vermuthung Bandtkie's, Kochanowski habe ein Werk des Olafus Magnus benutzt, nicht stichhaltig. Das Spiel, das im Gedichte beschrieben ist, kann nicht in der Wirklichkeit stattgefunden haben, wie dies Bandtkie behauptet hat.

Der Verfasser berührt hierauf die Frage, was den poln. Dichter veranlasst haben konnte der Königstochter den Namen Anna zu verleihen und unternimmt dann die Aufgabe zu erörtern, wie man den Schluss des Spieles in technischer Hinsicht verstehen solle. Nachdem er gezeigt hat, dass alle bisherigen diesbezüglichen Versuche ihre Mängel aufweisen, bezeichnet er die richtige Stellung der Schachfiguren, die dem Sinne des Gedichtes entspricht.

Schliesslich berührt er die Frage nach dem ästhetischen Werte beider Gedichte und meint, das Gedicht Vidas's übertreffe das andere in Bezug auf Formvollendung; das polnische verdiene jedoch inhaltlichen Vorzug vor dem lateinischen.

XLIV

Dr. J. Karłowicz. „Wiadomość o rękopisie lejdejskim Sylw A. Frycza Modrzewskiego *(Ueber die leydensche Handschrift der „Silvae" von Andreas Fricius Modrzewski).*

In der Universitätsbibliothek zu Leyden befindet sich eine Handschrift, welche einen polnischen Tractat gegen die mährischen Communisten und eine Abschrift der *Silvae* Andreas Fricius Modrzewski's mit Zusätzen und Berichtigungen enthält. Der Verfasser giebt eine genaue Beschreibung dieser Abschrift.

Der ganze Band stammt aus der Bibliothek des Isaac Vossius. Die ersten 106 Blätter enthalten „*Silvae*". Auf dem Titelblatte steht die Inschrift: *Andreae Fricii Modrevii, secr. regii Silvae tres. Prima de tribus personis et una essentia Dei. Secunda de necessitate conventus habendi ad sedandas religionis controversias. Tertia de Jesu Christo filio Dei et hominis, eodemque Deo et Domino nostro MDLXVIII. Cracoviae descripsit...* Es folgt die Unterschrift: „*Andreas Dudithius*", diese ist jedoch durchgestrichen und durch die Unterschrift: „*Andreas Duduthius*" ersetzt.

Im Texte stehen die „*Silvae*" nicht in der auf dem Titelblatte angegebenen Ordnung: der ersten *Silva* (p. 2—44) folgt die dritte (p. 45—68); nachher Zusätze (p. 69—75); dann erst die zweite *Silva* (p. 76—87); pp. 87—95 sind lehr; dann (p. 96—112) die vierte *Silva*, welche auf dem Titelblatt nicht bezeichnet ist; am Schluss befindet sich die „*Quaestio theologica*" (p. 112 v. — 115 v.); ausserdem zwei Zusätze: „*Ex silva Fricii de necessitate conventus* (p. 116 v. —119 v.) und „*Ex silva tertia de Baptismo infantium*" (p. 119 v. —

126 v.). Am Ende steht: „*A. C. 1566 mense martio, Wolborio*".

Der Verfasser unterscheidet fünf Hände, welche die „*Silvae*" abgeschrieben haben. Die erste schöne, deutliche und geübte Schrift geht von pp. 2—17 v.; 116 v. — 121 v.; 128 v. Dieselbe Hand hat die Berichtigungen, Zusätze und einen Theil der Pagination geschrieben. Est ist dies, nach der Ansicht des Verfassers, die Handschrift des Andreas Dudithius.

Von der zweiten Hand sind p. 17 v. — 32 v.; 4 v. — 44 v.; 122 v. — 128 v., so wie Berichtigungen, Titel, Bemerkungen u. s. w. geschrieben. Von der zweiten Hand stammt auch der Tractat gegen die mährischen Communisten, (p. 147 — 164). Die Schrift eines Unbekannten ist minder schön, obwohl geläufig.

Von der dritten Hand sind pp. 33 v. — 43 v.; 78 v. — 87 v. geschrieben. Der Schreiber zeigt wenig Uebung und begeht grobe Fehler.

Die vierte Handschrift (p. 45—48 v. und 96—115) ist schön und geübt.

Der 5te Schreiber hat boshafte Randbemerkungen hinzugefügt und wir können noch konstatiren, dass in folge dessen der 2te Schreiber an mehreren Stellen den Text dergestalt umänderte, dass diese Randbemerkungen gegenstandlos wurden.

Der Verfasser glaubt, dass jene boshaften Glossen von dem noch zu erwähnenden polnischen kalvinisten Christoph Tretzius herrühren.

Der Verfasser erzählt weiter die Schicksale der „*Silvae*" ehe sie nach dem Tode Modrzewski's im Drucke erschienen sind. Die Zwei ersten Bücher schickte Modrzewski im J. 1566 dem Buchdrucker Oporinus nach Basel. Indessen bekam Christoph Tretzius, der damals in Basel sich aufhielt, das Manuscript, entwendete es hinterlistig, und brachte es nach Polen zurück. Modrzewski schrieb die *Silvae* abermals nieder und schickte sie wiederum dem Oporinus. Jedoch, erst nach Fricius' Tode (an. 1572) wurden alle vier *Silvae* zusammen, nebst der „*Quaestio theologica*" u. d. T.: *Andreae Fricii, Secretarii Re-*

gii Silvae quatuor... mit der Bemerkung: „*ex ipsius autoris autographo expressae 1590*“, ohne Angabe des Druckortes herausgegeben.

Der Verf. kommt nach näherer Untersuchung der leydenschen Handschrift zu folgenden Schlüssen:

1) dass A. Dudithius die *Silvae* gesammelt, geordnet und gedruckt hat;

2) dass dieselben aus der leydenschen Handschrift gedruckt worden sind.

Andreas Dudithius, die typische Erscheinung eines Sceptikers des XVI Jhts., ein Abenteurer, daneben aber ein gelehrter und denkender Mann, war dem Modrzewski geistig verwandt: beide waren der Reformation zugethan, suchten aber die christliche Wahrheit ausserhalb der Secten. Der Verf. meint, dass Dudithius kurz vor dem Tode (1589) die *Silvae* geordnet und zum Drucke vorbereitet hat. Dass er dieselben hoch schätzte, — beweist der Umstand, dass er sie zum Theil abschreiben lies.

Der Verf. spricht die Meinung aus, dass die Briefe des A. Dudithius, welche in der Zahl von dreihundert in der Rehdigerschen Bibliothek in Breslau aufbewahrt werden, ein reichhaltiges Material zur näheren Erklärung des gegenseitigen Verhältnisses beider Denker liefern könnten.

Die Thatsache, dass die *Silvae* gerade aus der leydenschen Handschrift gedruckt worden sind, unterliegt nach der Meinung des Verf. keinem Zweifel. Eine sorgfältige Vergleichung des Druckes mit dieser Handschrift belehrt uns, dass es unrichtig ist, wenn Dudithius angiebt, er habe Modrzewski's Originalmanuscript zu Grunde gelegt.

In der leydenschen Handschrift giebt es Partien, welche, wohl aus dogmatischen Rücksichten, vom Redactor der „*Silvae*“ im Drucke weggelassen wurden. Diese Partien theilt der Verfasser in seiner Arbeit *in extenso* mit.

Schliesslich bemerckt er, dass der Tractat: „*Quaestio theologica*“, der den *Silvae* zugeführt worden ist, nicht aus dem leydenschen Codex stammt.

XLV

Władysław Łoziński. Lwów starożytny, kartki z historyi sztuki i obyczajów. I. Złotnictwo lwowskie w dawnych wiekach. II. Patrycyat i mieszczaństwo lwowskie w XVI i XVII wieku. *(Léopol ancien, étude pour servir à l'histoire de l'art et des moeurs. I. L'Orfèvrerie à Léopol, dans les siècles passés. II. Le patriciat et la bourgeoisie de Léopol au XVI et au XVII siècle).* Léopol 1889, 1890, 8°, 109 et 305 p.

C'est une oeuvre de longue haleine, résultat de recherches innombrables dans les archives, pleine de détails et de faits inedits qui jettent un jour nouveau sur l'industrie, les usages et ce qui, jadis, faisait la vie intime de la vieille cité. „Léopol ancien" est un ouvrage composé de plusieurs parties, dont les deux prémières viennent de paraître.

La partie intitulée „Orfèvrerie" embrasse tout ce que l'auteur a pu trouver dans les actes municipaux ainsi que ceux des corps de metiers de Léopol et qui a rapport aux joailliers de la ville, dans l'espace de 1384—1640. Etant lui-même amateur et collectionneur d'objets d'art, l'auteur reussit à nous donner une juste idée de la valeur artistique de leurs produits et de caractériser les particularités spéciales des plus célèbres d'entre eux. Cette tache était d'autant plus difficile, que, dans la plupart des cas, les produits d'orfévrerie locale de cette époque ne portent ni le nom du maître ni l'empreinte distinctive et que par suite de calamités générales ou locales, les guerres, les sièges, les contributions forcées, la plupart de ces oeuvres a disparu. Le livre de Mr Łoziński retrace l'importante activité des ouvriers orfèvres de ce temps et prouve que c'est au XVI et dans les commencements du XVII siècle que cette industrie artistique florissait à Léopol et y atteignit un très haut degré de perfection. Il nous donne la liste de 176 orfèvres trouvés dans l'espace de 150 ans et, il est à présumer qu'il y en eut un nombre pareil de Juifs et d'Arméniens qui, en leur qualité d'acatholiques, ne pouvaient être inscrits dans les régistres des corps de metiers. L'orfèvrerie léopolienne

innondait de ses produits non seulement les marchés de la Pologne et ceux des pays limitrophes de l'Orient, tels que: la Moldavie, la Turquie et la Moscovie; mais encore, elle trouvait des débouchés importants à l'Occident, des acquéreurs dans les différentes cours princières de l'Europe, même en Angleterre. Pour le prouver, l'auter nous parle d'un certain ouvrier orfèvre, Frédéric Alembeck, recte Alnpeck, frère de Jean, conseiller municipal, qui après avoir fait son apprentissage à Léopol, part pour l'Angleterre et s'y fixe en 1615. Dans une des lettres écrites à ses parents, 1621, il dit qu'il est forcé de rester encore quelque temps à Londres à cause du mariage du prince de Galles avec la fille du roi d'Espagne; il est donc à supposer qu'il y était retenu par les commandes de la cour. Il n'en est de retour qu'en 1626. Un autre orfèvre natif de Léopol et de même nom, Martin Alnpeck, travailla durant trois années, 1586—1589, pour le duc Chréstien I. de Saxe. Parmi ces orfévres il y avait des Allemands d'Augsbourg, de Nuremberg, de Dresde; des Hongrois — quoique moins nombreux que les précédents; mais, la masse, la totalité presque du corps, sortait de la population indigène et polonaise. Les orfèvres de Léopol executaient des ouvrages importants, ils étaient initiés à tous les procédés techniques alors connus: le filigrane, la monture des pierres précieuses, le repoussé, l'émail; aussi, les joailliers de Léopol acquèrent-ils bientôt des fortunes colossales dont les inventaires, les testaments, les legs et autres actes nous donnent l'idée. L'introduction et la conclusion retracent le developpement historique des phases de l'orfèvrerie léopolienne; le commencement de la décadence en doit être repporté à l'année 1620, où la peste et les desastres d'une guerre malheureuse ébranlèrent l'industrie et l'importance politique de la ville. Les gravures qui accompagnent l'ouvrage reproduisent quelques échantillons de l'art indigène; nous y trouvons ainsi des marques distinctives employées, alors, par certains joaillieurs de Léopol.

„Le patriciat et la bourgeoisie“ a eté conçu et traité beaucoup plus largement. Le passé de Léopol a eu deux

époques de grandeur. La première au XIV et XV siècles, alors que la ville, Lolleo des Génois, vrai emporium de l'Orient et principale étape de transport, était un des plus grands centres commerciaux du continent européen et jouissait d'une importance universelle, l'autre, dans la seconde moitié du XVI et la première du XVII siècle. Dans la première de ces époques on rencontre une quantité de Génois qui s'y établissent, achètent des maisons dans la ville ou des domaines dans les environs; un d'eux, Barnabo de Negrono, fonda un autel dans la cathédrale. Sur la liste des marchands italiens qui vinrent s' y fixer dans la moitié du XV siècle, on trouve les noms les plus illustres de l'histoire des colonies vénitiennes et génoises tels que: les Lomellino, les Grimaldi, les Lercario, les Mastropietro etc. La chûte de Caffa et sa prise par Mahomet, amène la fin de ce premier épanouissement commercial de la ville. Au XVI siècle, Léopol est de nouveau une des principales stations et la plus fréquentée entre l'Orient et l'Occident. On y rencontre des Allemands, des Ruthènes, des Italiens toujours plus nombreux à dater du temps de la reine Bona Sforza; la prise de Constantinople amène, à Léopol, une multitude de commerçants Grecs et Arméniens qui, par leurs caravanes, facilitent la communication avec l'Orient et donnent à la ville un cachet à moitié oriental. C'est de ces éléments que se forma, plus tard, le type particulier de la bourgeoisie léopolienne, foncièrement polonaise et catholique. Au XVI siècle l'industrie et le commerce se développent à Léopol et prennent de l'importance: la bourgeoisie prospère; les richesses s' y accumulent; la ville s'élargit et s'elève: on y bâtit de magnifiques édifices à facades en pierre taillé, executées par des maîtres italiens: quelques-unes de ces maisons se sont encore conservées. La vie de la bourgeoisie est opulente et luxueuse; les inventaires de leurs mobiliers énumèrent de grandes richesses en bijoux, habits, fourrures, meubles, tapis et argenterie; ils achètent de grandes propriétés et possèdent des haras. En dehors de la jouissance purement materielle, ces bourgeois possèdent de belles bibliothèques parfois très riches en oeuvres choisies:

des classiques et des historiens; ils créent de pieuses fondations et les services qu'ils rendaient à la cause publique, au temps des guerres du XVII siècle, sont généralement connus. Le côté purement scientifique du livre de Mr Łoziński est relevé par les citations fort curieuses, les épisodes extraits des notes mémoires et voyages, qui ajoutent encore à l'intérêt soutenu de l'oeuvre. Grâce à la continuité des travaux de Mr Łoziński, il est, aujourd'hui, permis de constater que la population de Léopol, formé tout d'abord de tant d'éléments étrangers, devint en définitive essentiellement polonaise et, jetée sur les derniers confins de la frontière orientale, représenta brillament la civilisation occidentale.

Ajoutons en fin que les deux parties ci-dessus sont pourvues de nombreuses illustrations explicatives et qu'elles ne forment que la première partie de l'oeuvre dont la suite, qui va paraître prochainement, embrassera dans deux nouvelles parties: 1° l'Architecture et la Sculpture; 2° l'Art et l'Industrie.

XLVI

I. Siemiradzki. Fauna kopalna warstw oxfordzkich i kimerydzkich w okręgu krakowskim i przyległych częściach królestwa polskiego. *(Faune des étages oxfordien et kimméridien en Pologne.* Première partie. *Céphalopodes.* Fascicule 1.)

La faune du terrain jurassique supérieur des environs de Cracovie est certainement très interessante pour cette raison qu'elle n'a d'autre analogue que la faune de la province méditerranéenne, où les éléments propres au jura du centre de l'Europe (comme les groupes d'*Oppelia flexuosa, Anas, genicularis, Harpoceras trimarginatum, canaliculatum* etc.) sont associés à des types qui atteignent leur maximum de développement dans les Indes orientales (le groupe nombreux du *Perisph. virgulatus*, très rare dans le jura souabe et par contre offrant une grande richesse de formes dans les Indes, en Sicile, ainsi qu'aux environs de Cracovie et de Brünn).

L'analogie du jura cracovien avec celui de la Sicile ne peut être expliquée par la supposition d'une voie de communi-

cation directe, inconnue jusqu'à ce jour, dans quelque partie de l'Europe orientale, car dans ce cas il serait impossible de comprendre le manque absolu de plusieurs types méditerranéens en Pologne, comme les nombreux *Simoceras* p. ex.

L'analogie des deux faunes ne se rapporte qu'aux types qui sont communs à Cracovie et à Palermo et se trouvent aussi dans l'extrême Orient où ils y atteignent même leur maximum de développement ; elle ne peut donc être autrement expliquée que par l'existence d'une communication double de la mer jurassique de l'Europe centrale avec celle des Indes, par la voie de la Méditerranée et de l'Arménie d'une part, par la Pologne et les steppes d'Ukraine de l'autre.

Aux éléments de la faune orientale (méditerranéenne) se joignent, aux environs de Cracovie, de nombreuses espèces souabes (elles ne dépassent pourtant pas la limite de Cracovie — Czenstochowa vers NE.), ainsi que des éléments du jura baltique, — de nombreux *Cardioceras* et plusieurs *Perisphinctes*, connus jusqu'aprésent dans le kimméridien de la France, de l'Angleterre ou de la Russie.

De 75 Céphalopodes décrits dans le premier fascicule de cette monographie, 13 sont en partie nouvellement décrits, en partie appartiennent à des espèces déjà connues, mais confondues avec des types différents, comme ceux de *Per. Martelli*, *chloroolithicus* par exemple. Les espèces ayant reçu de nouveaux noms, sont les suivantes: 1) *Oppelia Bukowskii* (= Oppelia n. f. indet. de Bukowski) appartient au groupe des *flexuosae*, et se distingue facilement par ses tours à section circulaire. 2) *Oppelia Stolzmanni* est voisine de *l'Opp. scaphiloides*, mais bien plus déroulée. 3) *Cardioceras Suessi* (= *Amm. cordatus* d'Orb: pars. terr. jurass. I. 194 fig. 1.). 4) *Perisphinctes Niedzwiedzkii* (= *Perisph. cf. mirus* Bukowski, et *Perisph. cf. Frickensis* Bukowski.) appartient au groupe du *Per. variabilis*, voisin de *Perisph. mirus* Bukowski, mais les dimensions en sont différentes et la sculpture plus fine. 5) *Perisphinctes orientalis* (= *Per. plicatilis* Waagen) diffère du *Per. biplex* d'Orbigny, considéré comme type de l'espèce, par ses tours plus épais, par

le nombre considérable des côtes simples, non bifurquées, et par la direction plus radiale des côtes; c'est la forme du *Per. plicatilis* propre à l'oxfordien russe et indien. 6) *Perisphinctes alpinus* (= *Amm. cf. plicatilis* Favre. terr. oxford. des Alpes fribourg. pl. IV fig. 12) est une forme intermédiaire entre le *P. plicatilis* et le *P. Martelli* Opp. (non Waag.). 7) *Perisphinctes Vajdelota* (= *Amm. biplex impressae* Quenstedt de Jura. pl. 73, fig. 18) est une forme voisine du *P. occultefurcatus* Waagen. atteignant 200 mm. en diamêtre, et offrant un passage au groupe du *P. virgulatus*. 8) *Perisphinctes Kreutzi* (= *Amm. virgulatus* F. Roemer. Geologie von Oberschlesien pl. 24 fig. 5.) constitue une forme voisine du *P. trichopocus* Gemmellaro. 9) *Perisphinctes Mindowe* est voisin du *Per. Airoldi* Gemm., mais ayant des tours bien plus hauts. 10) *Perisphinctes Dybowskii* est voisin du *P. balnearius* Loriol. 11) *Perisphinctes Dunikowskii* (= *Perisph. cf. chloroolithicus* Steinmann. Caracoles p. 276. pl. XII fig. 1.) 12) *Perisphinctes Jelskii* (= *Per. Martelli* Waagen) n'a rien de commun avec le *P. Martelli* Oppel. 13) *Perisphinctes cracoviensis* est voisin du *P. Vicarius* Moesch et du *P. Gleimi* Steinmann.

D'autre part, l'auteur ne reconnait pas les *Perisphinctes Wartae* Bukowski, *Perisphinctes Jeremejewi* Nikitin, *Oppelia paturatensis* Greppin et *Harpoceras deplanatum* Waag. pour des espèces distinctes et les considère comme identiques avec les *Perisphinctes plicatilis* d'Orbigny, *Perisphinctes Lucingensis* Favre, *Oppelia polonica* Oppel. et *Harpoceras Erato* d'Orb. Il lui semble aussi certain, que les deux figures de Bukowski, représentant son espèce *Per. consociatus*, appartiennent à des formes différentes, dont les fig. 11—12 tab. XXX (Jura von Czenstochau) ne diffèrent que très peu du *P. Aeneas* Gemmellaro, tandisque la fig. 4 tab. XXIX parait appartenir à une espèce encore inconnue, voisine du *Perisph. vicarius* Moesch.

La liste complète des Céphalopodes compris dans le premier fascicule et rangés d'après le classement que l'auteur a cru devoir adopter comme correspondant le mieux aux affinités mutuelles des espèces décrites, contient 75 formes, dont 24

sont propres à la zone du *Cardioceras cordatum*. 35 à celle du *Peltoc. transversarium*, 2 sont communes aux deux zones précédentes; 2 se trouvent dans les zones des *Peltoc. transversarium*, *bimammatum* et *Oppelia tenuilobata*, deux sont communes aux deux zones supérieures, une est propre à l'oxfordien supérieur (développé comme facies scyphienus), et 6 ne se trouvent que dans la zone de *l'Oppelia tenuilobata*.

Voici leur liste complète:

Genre Belemnites.

1) *B. hastatus* Blainv. 2) *B. argovianus* Mayer. 3) *B. semisulcatus* Münst. 4) *B. Beaumonti* d'Orb.

Genre Nautilus.

5) *N. franconicus* Oppel. 6)? *N. Kutchensis* Waagen.

Genre Phylloceras.

7) *P. mediterraneum* Neumay.

Genre Harpoceras.

a) Rauraci:

8) *H. Rauracum* Ch. Mayer. 9) *H. Henrici* d'Orbigny. 10) *H. Delmonti* Oppel.

b) Trimarginati:

11) *H. arolicum* Oppel. 12) *H. stenorhynchum* Oppel.

Genre Oppelia.

a) Flexuosae:

13) *O. flexuosa* Münst. 14) *O. Bachiana* Oppel. 15) *O. Strombecki* Oppel. 16) *O. oculata* (Philips) d'Orbigny. 17) *O. Hauffiana* Oppel. 18) *O. Bukowskii* n. sp. 19) *O. Nycteis* Bukowski. 20) *O. minax* Bukowski. 21) *O. compsa* Oppel. 22) *O. Holberni* Oppel. 23) *O. litocera* Oppel.

b) groupe de l'*Oppelia Pictlen.*

24) *O. sublaevipicta* Sinzoff. 25) *O. Gmelini* Oppel.

c) groupe de l'*Oppelia tenuilobata* Opp.

26) *O. Weinlandi* Oppel.

d) groupe de l'*Oppelia Anas* Opp.

27) *O. baccata* Bukowski. 28) *O. Anas* Oppel. 29) *O. polonica* Oppel.

e) groupe de l'*Oppelia genicularis*:

30) *O. crenata* Bruguère. 31) *O. distorta* Bukowski

f) groupe de l'*Oppelia lingulata*:

32) *O. subclausa* Oppel. 33) *O. nimbata* Oppel. 34) *O. paucirugata* Bukowski. 35) *O. scaphitoides* Coquam. 36). *O Stolzmanni* n. sp.

Genre Haploceras.

a) groupe du *Hapl. psilodiscus:*

37) *H. Erato* d'Orbigny.

b) groupe du *Hapl. tenuifalcatum:*

38) *H. tenuifalcatum* Neumayr.

Famille des Cardiocératides.

L'auteur réunit les genres: *Cardioceras*, *Quenstedticeras* et *Cadoceras* en un seul groupe naturel, intimement lié d'un côté aux *Stephanoceratidae*, et de l'autre (par l'intermédiaire de *Cardioc. alternans. kapffi* et de *Harpoceras pseudoradiatum*) aux *Harpoceratidae*, occupant entre eux une place intermédiaire et formant une souche indépendante qui dérive elle-même des *Aegoceratidae:*

39) *C. alternans* L. de Buch. 40) *C. tenuiserratum* Oppel. 41) *C. cordatum* (Sow) Lahusen emend. 42) *C. rotundatum*

Nikitin. 43) *C. Rouilleri* Nikitin. 44) *C. Nikitini* Lahusen. 45) *C. Suessi* n. sp. 46) *C. vertebrale* Sow. 47) *C. quadratoides* Nikitin. 48) *C. altenoides* Nik. 49) *C. tenuicostatum* Nik.

Genre Perisphinctes.

a) groupe du *Perisph. variabilis* Lahusen:

50) *P. claromontanus* Bukowski. 51) *P. mircis* Bukowski. 52) *P. Marsyas* Bukowski. 53) *P. Niedzwiedzkii* n. sp. 54) *P. microplicatilis* Quenstedt.

b) groupe du *Perisph. plicatilis* Sow.

55) *P. plicatilis* (Sow.) d'Orbigny. 56) *P. orientalis* n. sp. 57) *P. alpinus* n. sp. 58) *P. Martelli* Oppel. (non Waagen). 59) *P. occultefurcatus* Waagen. 60) *P. Vajdelota* n. sp. 61) *P. Bocconii* Gemmellaro.

c) groupe du *Perisph. virgulatus* Quenstedt.

62) *P. virgulatus* Quenstedt. 63) *P. Kreutzi* n. sp. 64) *P. Mindowe* n. sp. 65) *P. Dybowskii* n. sp.

d) groupe du *Perisph. Lucingensis.*

66) *P. Lucingensis* Favre. 67) *P. Rhodanicus* Dumortier.

e) groupe du *Perisph chloroolithicus.*

68) *P. chloroolithicus* (Gümbel) Waagen. 69) *P. Dunikowskii* n. sp. 70) *P. Jelskii* n. sp.

f) groupe du *Perisph. vicarius* Moesch.

71) *P. cracoviensis* n. sp.

g) groupe du *Perisph. Aeneas* Gemm.

72) *P Aeneas* Gemmellaro. 73) *P. consociatus* Bukowski. 74) *P. mazuricus* Bukowski. 75) *P. convolutus* Quenstedt.

h) groupe du *Perisph. Roubyanus* Font.

76) *P. virguloides* Waagen.

XLVII

T. Browicz. „O komórkach tucznych Ehrlicha" *(Sur les cellules granulifères d'Ehrlich).*

Les cellules dites plasmatiques (Waldeyer) ou grasses (Ehrlich) ne peuvent pas être considérées comme suffisamment connues quant à leur origine et leur rôle physiologique. Pour élucider ces deux questions, l'auteur a entrepris des recherches comparées sur le coeur à l'état normal et à l'état morbide, car le muscle de cet organe contient les cellules susdites en quantité quelquefois considérable[1]; il expose les résultats de ses recherches comme il suit:

1) Ces cellules manquent totalement dans le coeur des nouveaux-nés (morts soit pendant les couches, soit après une asphyxie temporaire), ainsi que dans celui des enfants agés de quelques mois.

2) Le coeur des enfants plus âgés en contient une quantité si petite que, pour en déceler l'existence, des recherches minutieuses sont indispensables.

3) Dans le coeur des personnes jeunes ou adultes, ces cellules ne font jamais défaut, bien qu'elles s'y trouvent en quantité très variable. Elles sont quelquefois si nombreuses, que, dans le champ du microscope, on en voit toute une douzaine et même d'avantage. Leur distribution dans le tissu conjonctif est également variable; elles y sont tantôt solitaires, tantôt réunies en groupes.

4) Il n'y a pas de rapport fixe entre la disposition des vaisseaux sanguins et celle des cellules susdites qui en sont quelquefois bien éloignées.

[1]) T. Browicz. *Recherches sur la nature de la substance cimentaire des fibrilles musculaires du coeur.* Przegląd lekarski. 1889. Nr. 34. 35. et Wiener klinische Wochenschrift 1889. Nr. 50.

5) Les cellules plasmatiques ne sont en aucune rélation avec les cellules adipeuses ou infiltrées par la graisse, comme le croyait M. Flemming.

6) Contrairement à l'opinion de quelques observateurs, le nucléus de ces cellules se teint par les colorants basiques d'aniline, tout aussi bien que les granules du protoplasma; la nuance en est seulement différente.

7) Les granules du protoplasma, si caractéristiques pour ces cellules, tiennent si faiblement les uns aux autres, qu'ils se dispersent souvent dans les préparations, laissent le nucléus à nu et rendent irréguliers les contours de la cellule. Dans d'autres cas, il suffit d'exercer une légère pression sur le couvre-objet, pour voir ces granules se disjoindre et se disperser.

8) L'apparition de ces cellules dans le muscle du coeur ne dépend point de l'état du tissu conjonctif, et a lieu aussi bien dans le tissu normal que dans le tissu riche en éléments cellulaires et attestant l'état morbide. Elle ne dépend non plus de l'âge de l'homme, car on trouve ces cellules en quantité variable chez les personnes tant jeunes, que vieilles.

Comme conséquence de ces observations, l'auteur émet l'opinion suivante sur le rôle de ces cellules énigmatiques:

a) Les cellules dites plasmatiques ou grasses ne constituent pas d'éléments nécessaires du tissu conjonctif, car elles font complètement défaut dans le muscle du coeur des nouveaux-nés et des petits enfants, sont très peu nombreuses chez les enfants plus âgés et se trouvent en quantité bien variable chez les personnes adultes. Cette opinion est confirmée par la circonstance qu'on n'a jamais trouvé de ces cellules dans les foetus des animaux, et qu'elles manquent à quelques espèces, ainsi qu'à certains organes d'animaux.

b) Les cellules en question ne sont donc que des cellules dégénérées, attestant un état morbide. Leur coloration par les colorants basiques d'aniline, rappelant la dégénérescence amyloïde, et la dispersion facile des granules qu'elles contiennent, rappelant la dégénérescence graisseuse, viennent toutes les deux à l'appui de cette assertion.

Enfin, l'auteur trouve que le nom de cellules grasses *(Mastzellen)*, donné par M. Ehrlich, est mal choisi, parce qu'elles ne présentent aucune rélation avec l'engraissement; il propose donc de les nommer: *cellules granulifères,* ce qui serait conforme à leur aspect et à leur destination.

Nakładem Akademii Umiejętności

pod redakcyją Sekretarza generalnego hr. Stanisława Tarnowskiego.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

7 Sierpnia 1890.

Nr. 8. Octobre. 1890.

BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 17 octobre 1890

Présidence de M. C. Morawski

M. C. Morawski donne la première lecture de la 2e partie de son ouvrage sur André Patrice Nidecki.[1])

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 10 octobre 1890

Présidence de M. F. Zoll

Le Secrétaire présente les dernières publications de la Classe:

S. Pawlicki. „Historyja filozofii greckiej od Talesa do śmierci Arystotelesa" (*Histoire de la philosophie grecque depuis Thalès jusqu'à la mort d'Aristote*) 1er vol., in 8°, 431 p.[2])

L. Dargux. „O źródłach porządku stałego spraw miejskich prawa magdeburskiego przez Bartłomieja Groickiego" (*Analyse de l'ouvrage de Groicki sur l'organisation des cours de justice municipales selon le droit de*

1) La première partie de cet ouvrage a paru en 1884 sous le titre: „Andrzej Patrycy Nidecki. Jego życie i dzieła, przedstawił Kazimierz Morawski. Część I. 1522—1572. Wydanie Akademii Umiejętności w Krakowie", in 8-vo, 216 p. 2) Voir aux Résumés XLVIII.

Magdebourg. Travaux de la Classe d'Histoire et de Philosophie. XXV vol. p. 120—156.[1])

S. Krzyżanowski. „Dyplomy i kancelaryja Przemysława II“ (*Sur les chartes et la chancellerie du roi Premislas II*). Mémoires. VIII vol., p. 122—192. 12 planches.[2])

Le Secrétaire présente le mémoire de M. S. Szachowski: *Sur la symonie*.

M. l'abbé J. Bukowski donne lecture de ses Remarques sur le mémoire de M. Wisłocki, intitulé: Jean de Kęty Wacięga.

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 20 octobre 1890

Présidence de M. J. Majer

Le Secrétaire présente à la Classe le XIV volume des *Comptes-rendus de la Commission d'anthropologie*[3]), ainsi que les deux nouveaux livres offerts à l'Académie: a) M. L. Natanson. *Introduction à la physique théorique*[4]) et b) *Le Opere di Galileo Galilei*, ed. Ant. Favaro vol I.

Le Secrétaire présente deux mémoires de M. G. Piotrowski a) *Sur le courant central dans les nerfs*[5]) et b) *Sur la variation négative pendant l'excitation du nerf en divers points*[6]), et donne lecture de l'opinion de M. Cybulski, rapporteur, sur ces mémoires.

M. Kreutz fait son rapport sur le travail de M. M. Raciborski: *Flore rhétique dans les monts Tatra*[7]).

La Classe se forme ensuite en Comité secret et vote la publication des mémoires de MM. Piotrowski et Raciborski.

1) Bulletin 1889, N. 6, Résumé LIV. 2) Voir aux Résumés XLIX. 3) Voir aux Résumés L. 4) Ibid. LI. 5) Ibid. LII. 6) ibid. LIII. 7) Ibid. LIV.

Résumés

XLVIII

S. Pawlicki: „Historya filozofii greckiéj od Talesa do śmierci Arystotelesa *(Histoire de la Philosophie grecque depuis Thalès jusqu'à la mort d'Aristote).* Cracovie 1890. Tome premier. 8⁰ pp. 431.

Cet ouvrage dont le premier volume vient de paraître, embrassera dans son ensemble les principaux systèmes de la pensée philosophique en Grèce, depuis Thalès jusqu'à Aristote. Le premier volume finit avec le tableau des écoles socratiques, le second dont on attend sous peu la publication, contiendra la philosophie de Platon et d'Aristote. Après quelques considérations générales sur le rôle de la philosophie dans l'histoire des peuples (ch. I. p. 1—9), l'auteur passe en revue les historiens les plus renommés de la philosophie universelle (ch. II. p. 10—24) et les travaux plus célèbres, consacrés à la philosophie grecque (ch. III. p. 25—33). Quant à l'origine de cette philosophie (ch. IV. p. 34—46), l'auteur la regarde comme le produit particulier de la civilisation hellénique et n'attribue qu'un rôle secondaire à l'influence de l'Orient par l'intermédiaire des mystères. L'action directe et immédiate des diverses théologies orientales ne commence, d'après l'auteur, que sous les Ptolémées, lorsque les Juifs d'Alexandrie entrèrent en contact

avec la culture grecque et firent connaisance avec les écrits de Platon. La définition de la philosophie grecque et l'ordre dans lequel ses époques doivent se succéder, sont traitées dans le V-e ch. (p. 47—68). En ce qui concerne la première l'auteur démontre que la philosophie était pour les Grecs en même temps une conception théorique et une science pratique; en théorie, elle recherchait les dernières causes de l'être, en pratique, elle promettait le bonheur par l'exercice des vertus et le développement parfait de l'individualité. Quant aux époques, l'auteur critique les divers points de vue d'après lesquels Hegel, Brandiss, Zeller et d'autres ont partagé les écoles philosophiques de la Grèce; lui-même adopte une nouvelle distribution en quatre grandes périodes. La première commence avec Thalès et finit avec les Sophistes; la seconde est inaugurée par Socrate, leur grand antagoniste, et s'étend jusqu'à la mort d'Aristote. Une troisième époque (réservée pour un ouvrage postérieur) embrasserait la philosophie greco-romaine depuis la mort d'Aristote jusqu'à l'avènement du christianisme; enfin la quatrième commence avec cette date capitale, pour finir sous le règne de Justinien avec la clôture des écoles d'Athènes. Cette dernière periode présente une double série de systèmes, suivant qu'ils naissent dans le monde païen ou sous l'impulsion de l'Eglise.

Après avoir exposé dans le VI. ch. (p. 69—80) les opinions des Sept Sages et la portée qu'elles ont eu pour la culture intellectuelle de la Grèce au sixième siècle avant notre ère, l'auteur consacre le VII. ch (p. 81—171) aux Ioniens. Il établit contre Ritter et Lewes qu'Anaximandre n'était pas mécaniste et que la place qui lui revient de droit dans l'histoire de la philosophie grecque, vient immédiatement après Thalès et avant Anaximène dont on a voulu le séparer sans aucune raison suffisante. Héraclite vient après Anaximène, et l'auteur n'approuve pas la distinction admise par Zeller entre les Ioniens anciens et les modernes. Selon lui, tous les Joniens sont hylozoistes, et Diogène d'Apollonie (contrairement à ce que soutient Zeller) doit être regardé comme le dernier représentant

de l'école qui, par un éclectisme artificiel, cherche à corroborer la thèse ionienne par des arguments empruntés à Anaxagore.

Dans le VIII ch. (p. 172—226) la vie de Pythagore est exposée avec toutes les réserves, que commandait un sujet encore très peu mis en lumière, malgré d'incessantes recherches; après celà, l'auteur cherche à déterminer l'action morale et politique du grand homme, et à esquisser les traits principaux de sa métaphysique. Mais comme il est impossible de séparer la doctrine de Pythagore d'avec celle de ses premiers disciples, l'auteur essaie de reconstituer les idées cosmologiques et métaphysiques de l'école jusqu'au temps de Philolaos, dont plusieurs notions, surtout celle du temps, ont été développées d'une manière plus spéciale.

Pour l'exposition de la philosophie éléate (ch. IX. p. 227—277) l'auteur s'en est tenu à l'ancienne tradition, d'après laquelle Xénophane aurait été le maître de Parménide. Il lui paraît peu probable que le fondateur de l'école ait écrit un poème „sur la nature", attendu que les treize fragments philosophiques, peu étendus d'ailleurs, sont cités, à l'exception d'un seul, sans indication spéciale de leur source, et peuvent être tirés de ses poésies historiques ou religieuses. La doctrine de X. se serait, d'après lui, conservée oralement dans l'école, et nous en possédons un résumé assez exact dans les deux premiers chapitres du livre „de Xenophane, Melisso, Gorgia", rédigé d'après les leçons d'Aristote, recueillies par un de ses élèves. Quelques différences, peu essentielles d'ailleurs, entre cet exposé et les fragments du poëte-philosophe, s'expliqueraient soit par un changement d'opinions, très compréhensible chez un rapsode qui composait et déclamait ses vers pendant plus de soixante ans, soit par des malentendus inévitables, puisqu'il s'agissait de vers isolés, détachés du texte. Contrairement à Freudenthal qui attribue à X. un polythéisme panthéistique peu différent de celui des poëtes orphiques, l'auteur démontre que X. doit toute son importance philosophique précisément à l'idée du monothéisme, idée absolument nouvelle pour les Grecs de ce temps-là, et que nous n'avons aucun motif sérieux

de mettre en doute l'exactitude des affirmations contenues dans le livre de Xenophane, Melisso etc. Quant à Parménide, l'auteur démontre, contrairement à Tannéry, Baeumker et autres, que sa conception du monde, loin d'être matérialiste, identifiait plutôt l'être pur avec la divinité et niait la réalité du monde visible, de même que Zénon et Mélisse. Cette conclusion s'appuie pour Parménide sur le dialogue de Platon du même nom que l'auteur regarde comme authentique; et pour Mélisse sur le 3ᵉ et 4ᵉ ch. du livre de Xenophane, Melisso etc.

Le dixième ch. (p. 278—294) s'occupe d'Empédocle, le onzième d'Anaxagore (p. 295—315) dont la théorie des homoeoméries est largement développée; l'auteur lui rend justice d'avoir, le premier, introduit dans la philosophie la conception d'une cause intelligente. Après avoir rejeté les fausses interprétations de Hegel, Lewes, Grote sur cette question, l'auteur examine la célèbre notice d'Aristote, d'après laquelle Anaxagore aurait été antérieur à Empédocle par l'âge et postérieur par ses oeuvres, et il explique cette expression dans le sens de „plus moderne."

En parlant de Démocrite (ch. XII. p. 316—336), l'auteur ne pouvait pas approuver l'innovation tentée par Windelband, qui a voulu séparer ce philosophe d'avec son maître Leucippe, et tandis qu'il rattache ce dernier aux Eléates et à l'époque présophistique, il fait de Démocrite le représentant d'un mouvement philosophique, parallèle à l'Idéalisme de Platon et postérieur à la Sophistique. En fait, dans son Histoire de la philosophie ancienne, Windelband expose le système de Leucippe immédiatement après celui d'Anaxagore, parmi les soi-disant essais de conciliation, tandis que les doctrines de Démocrite trouvent leur place dans le même chapitre que celles de Platon, après Socrate et les diverses écoles, appelées communément socratiques. L'auteur démontre que la tentative de reconstituer l'atomisme primitif de Leucippe, faite autrefois par Brucker, n'a aucune chance sérieuse de réussite, attendu que ses dogmes principaux ne sont jamais distingués de ceux de Démocrite chez les auteurs anciens, et que nous ne savons presque rien sur la personne de son prétendu maître. En outre, les

Sophistes, Socrate et Platon paraissent ignorer absolument Démocrite qui, lui-même, n'a jamais été sous l'influence de Socrate et peut-être pas même sous celle de Protagore. L'auteur ne croit donc pas qu'on puisse détacher Démocrite de son maître Leucippe, et qu'il appartient avec ses tendances et sa méthode à l'époque présophistique, quoique, grâce à sa longévité, il ait été le contemporain non seulement de Socrate, mais même de Platon, du moins jusqu'à un certain moment. Son isolement à Abdère pendant la seconde moitié de sa vie, et l'absence de tout commerce de relations personelles avec Athènes, expliqueraient suffisamment ce phénomène peu commun. La théorie de la connaissance dans le système atomistique n'est, d'après l'auteur, qu'un grossier sensualisme conduisant dans sa dernière conséquence à un scepticisme absolu, comme l'avait bien compris Métrodore de Chios; la morale est un quiétisme parfait, mêlé à beaucoup de superstitions indignes d'un philosophe; le système entier — un essai chimérique cherchant à concilier les doctrines des Eléates avec celles d'Héraclite et d'Anaxagore. Tout en étant sévère pour le philosophe, l'auteur n'en rend pas moins pleinement justice à ses savantes recherches; il le regarde comme le véritable précurseur d'Aristote, grâce à sa vaste érudition encyclopédique.

Le treizième ch. (p. 337—358) contient l'histoire des Sophistes, l'exposé de leurs doctrines et l'appréciation de leur méthode. L'auteur réfute Grote et quelques auteurs modernes qui ont tenté de les réhabiliter, et démontre que leur action sociale était malsaine et dissolvante au plus haut dégré. Il défend Platon et Aristote contre les injustes incriminations de l'historien anglais, n'admettant pas qu'ils aient pu, par rancune, chercher à rabaisser la valeur morale et intellectuelle de leurs adversaires. Quant à Socrate (ch. XIV. p. 359—395), il est évident qu'il a dû avoir une base d'instruction très solide et même un système à lui, s'il a pu combattre avec succès les doctrines des Sophistes. L'auteur croit que les éléments de ce système se trouvent aussi bien dans Xénophon que dans les dialogues de Platon; de plus, tout en évitant certaines exagérations de M.

Fouillée, il démontre qu'on peut très bien distinguer chez Platon ce qui vient de son maître et ce qui lui appartient en propre. Le complet développement de cette thèse est réservé pour le second volume. L'auteur explique dans la suite toutes les raisons, pour lesquelles, à l'exemple de M. Zeller et de plusieurs autres historiens distingués, il commence avec Socrate une nouvelle époque, notamment la seconde, dans l'histoire de la philosophie grecque.

Le quatorzième et dernier chapitre du volume (p. 396—431) est consacré tout entier aux écoles socratiques. Dans la célèbre controverse sur le point de savoir, si les Mégariens admettaient quelque chose d'analogue aux idées de Platon, l'auteur prend parti pour M. Zeller, contre M. Windelband, et apporte de nouveaux arguments à l'appui de son assertion. Il démontre en outre que ces diverses écoles, de Mégare, d'Elide et d'Erétrie, d'Antisthène et des Cyniques, enfin celle des Hédoniques, n'étant pas capables de comprendre, dans toute son ampleur, la personnalité de Socrate, l'ont défigurée jusqu'à la caricature et, tirant des conséquences outrées et partiales de sa conception du bonheur, elles sont retombées dans une sophistique pire que l'ancienne, combattue jadis victorieusement par leur maître. Dans ce chapitre, comme dans les précedents, l'auteur s'est toujours appliqué à placer chaque philosophe en face des évènements contemporains, et à expliquer son caractère, ainsi que son développement intellectuel et moral, par le milieu politique et social dont il subissait l'influence.

XLIX

St. Krzyżanowski. „Dyplomy i kancelaryja Przemysława II. Studyjum z dyplomatyki polskiej XIII wieku." *(Das Urkundenwesen und die Kanzlei Przemyslaw's II von Grosspolen.)* Eine Studie aus dem Gebiete der polnischen Diplomatik des XIII Jahrhundert. Mit 35 phototypischen Abbildungen nach photographischer Aufnahme.

Wenn man das XII Jahrhundert als die Zeit der ersten Anfänge des polnischen Urkundenwesens bezeichnen kann, so

darf man wohl das XIII die Zeit des Werdens desselben nennen. Das Material ist viel umfangreicher und erlaubt dadurch dem Forscher seine Schlüsse mit grösserer Sicherheit zu ziehen. Als charakteristisch für diese Periode stellt sich im Allgemeinen eine allzugrosse Unstetigkeit und Mannigfaltigkeit der Formeln und sehr oft begegnet man dem in angrenzenden Ländern üblichen Gebrauche der Herstellung durch den Empfänger. Allmählich gewinnt das geordnete und von dem Fürsten ausgehende Kanzleiwesen festeren Boden, bis es im XIV Jahrhundert als alleinherrschend und massgebend erscheint. Zwar sind es andere Einflüsse, die in den ersten Decennien des XIV Jh. diese Entwicklung beförderten und einigermassen den alten Lauf änderten. Desto interessanter ist aber die Grenzperiode, welche die Keime der früheren Entwicklung in sich aufgenommen hat, um sie der späteren zu übermitteln. Den Urkunden Przemysław's II wandten mehrmals die Geschichtsforscher flüchtige Blicke zu, um deren innere Gleichmässigkeit und bei Originalen die Schönheit der Ausfertigung zu bewundern. Der Verfasser unterwarf sie einer genauen Untersuchung und dem Prinzip der Diplomatik treu beschloss er alle Originale zu besichtigen. Durch die historische Commission der Akademie unterstützt, besuchte d. Vf. in einer längeren Archivreise Berlin, Breslau, Elbing, Königsberg, Posen, Gnesen, Trzemeszno, Włocławek, Warschau, Lemberg und Krakau; er war auch in der Lage, sich von zwei in dem Kölner Stadtarchiv befindlichen Urkunden (Reg. N. 30 und 124a)[1], photographische Schriftproben zu verschaffen; eine jetzt verschollene ist im C. dipl. Vielicensis nachgezeichnet. (Reg. 111).

Im ersten Abschnitt bespricht der Verfasser die Art und den Ort der Urkundenüberlieferung. Die Gesammtzahl der Urkunden Przemysław's II beträgt 186, davon 104 Originale und 82 Copien; der Originale kann man um drei mehr anrechnen, da drei derselben (Reg. 94, 129 u. 156) in Doppel-

[1]) Die Urkunden werden nach den Nummern der Regesten Przemysław's, welche der Abhandlung beigefügt sind, citirt.

exemplaren vorhanden sind. Der Verfasser besichtigte von diesen 107 Originalurkunden 102 Stück (99 + 2 Kölner + 1 Wieliczka'er Fassimile). Den grössten Reichtum an Originalen besitzt Posen (43) und vorzugsweise das Archiv des Domkapitels (25). Drei unbekannte Urkunden theilt des Verfasser in dem Appendix mit.

Im zweiten und dritten Abschnitte werden die inneren Kriterien behandelt, zuerst das Schema mit den einzelnen Formeln, deren jede besprochen wird; hierauf folgt die Eintheilung nach dem Rechtsinhalte und nach den Empfängern. Als Ergebniss dieser Untersuchungen erweist sich eine so grosse Stetigkeit der Formeln und Ähnlichkeit des Urkundentypus, dass sie für die Mehrheit der Diplomen einen einheitlichen, einen Kanzleiursprung anzunehmen erfordert. Dieselbe invocatio *(in nomine Domini amen)* erscheint z. B. 159 Mal, dieselbe promulgatio *(notum facimus)* 100 Mal, gleicher Titel *(dux Polonie)* 135 Mal, welcher sonst nur sachlich verändert wird, das „*per manus*" 103 Mal Der Arten der Arenga gibt es mehr, nemlich 56, doch einige wiederholen sich sehr oft z. B. „*Dum vivit littera* (37 Mal), *Multis incommodis* (32 Mal), *Humani generis* (18 Mal), *Quoniam generacio preterit* (7 Mal), und wenn man dieses Zahlenverhältniss mit dem vergleicht, welchem man in dem Urkundenwesen des nachbarlichen Herzogs von Pommern begegnet (Perlbach Preuss. Poln. Studien II p. 13), wo 72 Arengen auf 92 vorkommen und nur 3 sich fünfmal wiederholen, erkennt man sogleich den verschiedenen Charakter, welchen das Urkundenwesen des polnischen Herrschers zeigt. Der Rechtsinhalt übt fast gar keinen, die Person des Empfängers nur höchst selten einen Einfluss auf das Urkundenschema. Im Gegentheil das vielfache Erscheinen desselben Schemas bei verschiedenem Rechtsinhalte und bei verschiedenen Empfängern bezeugt deutlich den Kanzleiursprung der Urkunden. Der vierte Abschnitt handelt über die äusseren Merkmale. Der Verfasser vergleicht die Schreibarten und sucht sie mit dem häufigen *per manus notarii*.. in

Einklang zu bringen. Das gelingt ihm grösstentheils; es erweist sich, dass meistens dem gleichen Namen des Notars auch gleiche Schrift entspricht. Die zwei vom Przemysław gemeinsam mit dem Onkel Bolesław ausgestellten Urkunden (Reg. 1 u 10) sind in der Kanzlei des älteren Herzogs ausgefertigt worden: Schriftprobe der Urk. (Reg. 10) fig. 1. Der erste Notar Przemysław's ist Tilo, welcher als solcher 52 Mal, meistens mit dem Zusatz *per manus*, nur viermal als Zeuge erwähnt wird; von den betreffenden 26 Originalen (andere 26 sind Copien) sind 20 von einer Hand geschrieben (fig. 2 u. 3), ausserdem lässt sich bei 4 Originalen (Reg. 13. 60. 65 und ein's, dessen Aussteller Mestwin ist, C. mai. Pol. 544) ohne jede Erwähnung des Notars, die Identität der Schrift mit der vorerwähnten feststellen. Von den übrigen in Betracht kommenden 6 Originalen gehören 2 gerade zu denjenigen, (4 u. 42) die der Verfasser nicht besichtigen konnte, drei andere sind gefälscht (Reg. 5 fig. 29, R. 67 fig. 31, r. 85 fig. 32), bei der sechsten zeigt die Schrift (Reg. 51 fig 11) grosse Ähnlichkeit mit der eines späteren Schreibers Erwin (fig. 12 u. 13). Diese Ergebnisse sind ausreichend um die Stellung des Tilo und die Bedeutung, in welcher „*per manus*" gebraucht wird, zu erkennen. *Terminus a quo* der Thätigkeit Tilo's ist 1 Oktober 1273 (Reg. 2), *terminus ad quem* 2 Juli 1286. Am 25 Aug. letzten Jahres tritt Jasco als Notar auf (Reg. 73) und die Urkunde vom 9 Septembe (Reg. 74) ist ausgestellt zu Gunsten des Kapellans und Pronotars Tilo; später erscheint er oft als Probst von Santok, seine Notarsthätigkeit hört jedoch im J. 1286 trotz des erhaltenen Ehrentitels gänzlich auf. Dass neben ihm auch andere Schreiber fungirten, beweisen ausser dem angeführten, vom Erwin geschriebenen Original (Reg. 51) auch die Copien, in deren einer (Reg. 35) *Stanislaus clericus*, in der andern (R. 64) *Johannes capellanus et plebanus de Cirnow* erwähnt sind; vielleicht ist in dem letzteren der spätere Notar Jasco zu erkennen. Von anderen Urkunden, welche angeblich der Zeit des Tilo angehören, sind gefälscht Reg. 6. 23 (fig. 30) und Reg. 48. Eine und dieselbe Hand schrieb das Diplom

für das Kloster Lad (R. 18) und für das kujavische Bisthum (R. 71). Der Schrift des Tilo ähnlich ist die der Urk. Reg. 16.

Der Notar Jasco wird in der Formel „*per manus*“ 43 Mal (darunter 27 Originale), als Zeuge 10 Mal (7 Orig.) erwähnt. Von den 27 Originalurkunden sind 23 von derselben Hand geschrieben; ein Stück (R. 118) ist, *spurium* was sowohl durch alle inneren als auch durch äussere Kriterien (fig. 33) ausser Zweifel gesetzt wird.

Die Urkunden R. 107 u. 124 schrieb ein anderer Kanzleischreiber Erwin. In der Urk. (R. 144) vom 23 April 1293 mit dem „*Datum per manus Jasconis*“ begegnen wir derselben Schrift, wie in der vom 31 März 1289 (R. 105) mit dem „*Datum per manus Jacobi notarii*“; beide Urkunden sind jetzt in derselben Privatsammlung aufbewahrt und waren für das Cistercienser-Kloster Lad ausgestellt, sie rühren also gewiss vom Empfänger her. Von den 7 Originalen der zweiten Kategorie, eines ist gefälscht (R. 163); zwei, die das „*per manus Nicolai*“ haben (149. 164), sind auch von Nicolaus gefertigt, zwei (Reg. 110. 141) sind vom Empfänger hergestellt, wie dies auch die inneren Merkmale und dieselbe Schrift der ebenfalls für Gnesen bestimmten Urk. R. 119 bezeugen; nur zwei schrieb Jasco selbst, nämlich die schon in der ersten Kategorie inbegriffene Urk. R. 127 und R. 99. Ohne Bezeichnung des Notars sind doch von ihm geschrieben die Urkunden R. 86, R. 108 und auch das zweite Orig. von R. 129. Im Ganzen besitzen wir 27 von Jasco geschriebene Originale Przemysław's II; auch zwei Urkunden Mestwin's (657 u. 658 des C. mai. P.) mit *d. per manus Jasconis* zeigen dessen prächtige Schrift. In einigen Diplomen ist anstatt des vorwiegenden *per manus* eine ausführlichere Kanzleinotiz angegeben z. B. *Ego Jasco notarius.... his.. interfui et de mandato domini ducis presens privilegium propria manu conscripsi.*

Die Schrift ist nicht so gleichmässig, wie die des Thilo, einmal ist sie mehr, einmal weniger ausgebildet. Der Verfasser unterscheidet fünf typische Formen derselben 1. die verzierte Schrift (Fig. 4 und 5). 2. die verzierte gerade Schrift (Fig. 6). 3. die unverzierte gerade Schrift (Fig. 7). 4. die Schrift mit lan-

gem s (Fig. 8). 5. die Cursive (Fig. 9). Die angegebenen Tafeln bilden nicht immer ganz ausreichende Hilfsmittel zur Bekräftigung der Auseinandersetzungen des Verfassers; die Autopsie einzelner Urkunden gewährt noch genaueren Beweis der Identität der Schrift trotz einzelner Unterschiede z. B. die Schrift des R. 99 steht in der Mitte zwischen Fig. 7 und Fig. 8, des Reg. 127 zur Cursive gerechnet, zeigt ebenfalls eine grosse Ähnlichkeit mit der Fig. 7.

Der Schrift des Jasco ähnlich ist die des Notars Jacob (Fig. 10 R. 75), dessen Namen 7 Mal und nur in 2 Originalen vorkommt. Von einem (R. 105) wissen wir, dass es vom Empfänger herrührt, das andere für Jacobs Schrift zu halten, erlaubt die Vergleichung der Kanzleinotizen in R. 75 und R. 76.

Mit Erwins Namen sind drei Urkunden, lauter Originale (R. 103 Fig. 12, 160. 162) versehen; nur zwei derselben und eine Privaturkunde gleichen Inhalts wie die erste (633 C. m. P. Fig. 13) zeigen gleiche Schrift. R. 160 gehört der Schrift nach zur pommerschen Kanzlei (fig. 28). Dass auch Urkunden, deren eine den Tilo, zwei andere den Jasco nennen, von Erwin geschrieben sind, ist oben hervorgehoben worden. Auch ein Stück für Oliva (R. 125) zeigt dieselben Grundzüge.

Die Krakauer Urkunden R. 111, 112. 117. versehen mit dem *datum per manus Gisleri*, welches auch in einer Copie R. 113 vorkommt, sind von einer Hand geschrieben, welcher Umstand, wie auch die Persönlichkeit des Notars, später Domherrn des Krakauer Domkapitels, deutlich die Existenz einer gesonderten Kanzlei in Krakau, während des kurzen Waltens Przemysław's daselbst, bezeugen.

Vom Notar Petrus ist uns nur ein Original (R. 115) geblieben, das andere mit dessen Namen (R. 123) ist wahrscheinlich vom Empfänger hergestellt worden. Sonst wird dieser Notar nur in zwei Copien genannt. (R. 139. 159).

Im J. 1293 erscheint Notar Nicolaus; alle 8 Originale in den 14 mit seinem Namen versehenen Urkunden, sind von demselben Schreiber niedergeschrieben worden. Der Verfasser un-

terscheidet drei Formen dieser Schrift 1. vollendete (Fig. 15). 2. mittlere (Fig. 16). 3. Cursive (Fig. 17).

Mit der Krönung Przemysławs tritt seit 30 Juli 1295 (Copie R. 177) ein neuer Notar und bald Protonotar Sventoslaus auf. Dass unter den seinen Namen tragenden Originalurkunden R. 179, R. 181 Fig. 18, R. 182 Fig. 19, R. 183 Fig. 34 die letzte gefälscht ist, hat Perlbach richtig nachgewiesen (Pomerell. Urkundenbuch p. 322. 477. 480); sie ist von demselben Schreiber gefälscht worden, welcher auch das angebliche Original Mestwin's vom J. 1283 gefertigt hat (Fig. 35). Die Originale 181 u. 182, wie auch das Or. R. 178 ohne Kanzleinotiz rühren von einer Hand; ob von Sventoslaus selbst, ist aus Rücksicht auf die Empfänger (zweimal Oliva, einmal das demselben Cistercienserorden angehörende und dem ersten nahe stehende Kloster Pelplin), schwer zu beweisen. Das in Berlin aufbewahrte für den Templerorden bestimmte Original (R. 179) zeigt eine andere Schrift.

Von einem unbekannten Schreiber rühren die zwei Exemplare von R. 156 (Fig. 26); die Schrift erinnert etwas an Jasco's Hand Fig. 8.

Von Empfängern hergestellt sind die Urkunden für Cistercienserklöster R. 91 Fig. 20 für Łekno, R. 106 Fig. 21 für Byszewo, R. 161 Fig. 22 für Pelplin, R. 82 Fig. 23 für Zemsko, R. 93 Fig. 24 für Byszewo, R. 163 Fig. 25 für das Benedictinerkloster Lubin; das letzte ist inneren Kriterien nach als *spurium* anzusehen; ebenso die Laderurkunde R. 124 a. Gefälscht ist auch die Urkunde für Byszewo R. 69, der Schrift nach etwas verdächtig ist R. 100 für Gnesen. Als Resultat der Schriftanalyse der 102 vom Verfasser gesehenen Originale, ergibt sich folgendes: 9 Urkunden sind gefälscht, von den übrigen 93 stammt die Mehrzahl 69 aus der Kanzlei des Herzogs, 9 sind von unbekannten Notaren, 1 vom pommerschen Schreiber geschrieben und nur 14 sind vom Empfänger hergestellt, insbesondere die für Gnesen und für die Cistercienserkloster. Über die Siegel Przemysław's II ist vielfach geschrieben worden. Der Verfasser sammelt, prüft und ergänzt hie und da die Resultate sei-

ner Vorgänger z. B. in Betreff der Inschrift des Königssiegels und der allzufrühen Erscheinung des grossen Herzogssiegels in der Urkunde R. 69, welche sich auch als gefälscht erweist.

Im fünften Abschnitt, welcher der Kanzlei gewidmet ist, beweist d. Vf. dass das Kanzleramt während der Regierung Przemysław's kein reelles, sondern bloss eine Ehrenwürde war, möglicherweise haben die Kanzler die Rechtsentscheidungen welche der Beurkundung vorangiengen, zur Aufgabe gehabt, doch ist dies eine blosse Vermuthung. Als derjenige, von welchem der Beurkundungsbefehl ausgeht, ist immer der Herzog genannt; er lässt ebenfalls die zur Bestätigung vorgelegten Urkunden prüfen. Die formelle Seite ruht ausschliesslich in den Händen der ersten Notare, die auch meistens selbst die Urkunden schreiben. Eine interessante Thatsache hebt der Verfasser hervor, welche einigermassen die Ursache der das ganze Urkundenwesen Przemysławs beherrschenden Ordnung bildet; er führt nämlich den Beweis durch, dass die thätigsten und tonangebenden Schreiber Tilo, Jasco, Nicolaus und der weniger bekannte Jacob derselben Familie angehören, dass sie Brüder sind (Reg. 103). Die Kanzlei Przemysław's II ist vorzugsweise eine grosspolnische; während des kurzen Aufenthaltes des Herzogs in Krakau im J. 1290 stand ihm eine besondere Kanzlei zur Seite, welche durch die Person des in Kleinpolen mehr reellen Kanzlers (damals Prokop) gewissermassen als Fortsetzung der früheren Krakauer Kanzlei erscheint. Mit dem Königstitel und Siegel beginnt eine neue Periode für die Kanzlei Przemysław's, die jedoch mit dessen Tode bald abbricht. Die musterhafte Geschäftsführung der Kanzlei Przemysław's ist um so beachtenswerther, wenn man die das gleichzeitige Urkundenwesen der angrenzenden Länder, wo die Herstellung durch den Empfänger vorwiegt, kennzeichnende Unordnung in Betracht zieht. Die Ergebnisse dieser diplomatischen Untersuchung können in dieser Beziehung als ein Beitrag zur Beurtheilung der kräftigen Regierung des Fürsten, von dem das polnische Königthum wiederhergestellt wurde, angesehen werden.

Der Appendix enthält ausser einigen unbekannten Urkunden, die Regesten Przemysław's II in lateinischer Sprache; die Regesten sind mit ausführlichen Anmerkungen versehen, in denen namentlich die Echtheit einzelner Urkunden so wie chronologische Fragen erörtert werden.

L

„Zbiór wiadomości do antropologii krajowej“ *(Comptes-rendus de la Commission d'Anthropologie)* XIVe vol., in 8^0, 82, 83, 251 pages et 3 tables.

Sous ce titre, la commission anthropologique de l'Académie des Sciences publie depuis 1877 un recueil spécial, dont chaque volume, conformément aux trois branches de recherches particulières à cette commission, se divise en trois parties distinctes: la première consacrée à l'anthropologie archéologique, la seconde à l'anthropologie proprement dite, la troisième aux matières ethnologiques:

Le XIVme volume de ce recueil vient précisément de paraître et contient les études suivantes:

Section I. Anthropologie archéologique.

I. Casimir Puławski. Recherches archéologiques en Podolie russe.

Cette étude donne une description détaillée de deux tombeaux préhistoriques dont les restes ont été découverts non loin de Kamieniec, dans le village de Zawadyńce, à 25 kilom. de Husiatyn. L'un d'eux était un tombeau sans dalle, avec sépulture à enterrement, contenant un squelette de race franchement dolichocéphale, à côté duquel aucun objet n'a été trouvé. Le second était un tumulus situé dans une autre partie du même village, contenant deux squelettes; aucun objet non plus n'a été trouvé auprès du premier de ces squelettes, tandis qu'auprès de l'autre on a découvert un petit pot en terre glaise, fait à la main, sans aucun ornement, une alène en os, une petite hache, un couteau, deux pointes de flèche

et des fragments d'instruments en silex qui ont amené l'auteur à faire remonter ces tombeaux à l'age néolithique.

II. G. Ossowski. Compte-rendu d'une excursion paléo-ethnologique à travers la Galicie en 1889[1]) — (2 tables et dessins intercalés dans le texte).

L'auteur, en commençant son rapport, donne un aperçu sur les collections archéologiques, tant publiques que privées, qu'il a eu l'occasion de visiter lui-même à Léopol et à Przemyśl; puis, se fondant sur d'autres recherches faites antérieurement dans le pays, aussi bien que sur ses propres observations, il distingue en Galicie trois zones archéologiques différentes: une zone occidentale, celle de Cracovie, et deux orientales, celle de Léopol et celle de Podolie.

Il décrit ensuite successivement toutes le traces de constructions préhistoriques qu'il a eu l'occasion de voir ou d'étudier plus attentivement dans le cours de son excursion, notamment:

1⁰ Des cavernes, à Stradecz (district de Grudek), à Rosolin (dist. de Lisko), à Urycz (dist. de Stryj), à Kozary et à Sarnki (dist. de Rohatyn), dont il s'est contenté pour cette fois de constater la situation en manière de reconnaissance. A l'exception des deux dernières, toutes les autres lui ont paru intéressantes et dignes d'être plus attentivement examinées.

2⁰ Des stations préhistoriques: à Żabińce (dist de Husiatyn) à Zabłotce, Hucisk et à Wysock (dist. de Brody). Chacune de ces stations était péremptoirement reconnaissable à des fragments de vases pétris en terre glaise, à des instruments en os ou en silex, à des ornements en verre ou en bronze etc.; la dernière, en outre, à un retranchement de terre.

3) Des tumuli. M. Ossowski considère ces derniers comme une particularité de ce qu'il appelle lui-même la zone

[1]) Ce rapport a été présenté à la séance de la commission anthropologique du 4 Mars 1890; il en a été provisoirement fait mention dans le Bulletin du même mois, N. 3, pages 97—100. Les commentaires qui accompagnent les tables et les dessins dans le présent résumé permettront d'apprécier plus exactement le résultat des recherches de M. Ossowski.

de Léopol, c'est à dire la zone qui s'étend sur la partie septentrionale de la Galicie orientale. Il cite en premier lieu les tumuli qu'il n'a fait que visiter ou sur lesquels il a seulement pris des renseignements; après quoi, il décrit avec la plus grande exactitude cette fois les tertres, où il a lui-même pratiqué des fouilles, notamment:

a) à Tenetniki (dist. de Rohatyn), quatre tumuli à crémation, dans chacun desquels il a trouvé plusieurs vases en terre glaise sans ornements, remplis d'ossements humains complétement brûlés (voir Table I, fig. 1—3).

b) près d' Uwisła (dist. de Husiatyn), sur le territoire du village de Chorostków. Sur trois tumuli il n'en a pu sonder que deux; l'un d'eux n'offrait aucune trace de sépulture; dans l'autre, au milieu des débris d'un squelette qui n'avait pas été brûlé, on a trouvé un vase en terre glaise avec une anse et des ornementations, ainsi qu'une perle discoïde en ambre jaune (voir Tab. I. fig. 6—8).

c) à Zabłotce, un tumulus avec trois squelettes non brûlés, couchés chacun sur des dalles en pierre. Deux de ces squelettes étaient détruits; le troisième, intact, était entouré d'un carré de bois pourri, dans lequel se trouvaient enfoncés neuf clous témoignant de l'époque avancée de ce tombeau.

4° Des sépultures à enterrement, dont deux dans le village de Uwisła: l'une, sous une immense dalle en pierre de taille (2, 5 m. de longeur), renfermait un squelette masculin de race dolichocéphale, étendu sur le dos, les membres tendus, et sans aucun objet à côté de lui; l'autre, sans dalle, couché sur le côté droit, dans une attitude courbée (voir pag. 47, fig. 1), ayant à ses côtés une hache-marteau en corne de cerf (pag. 48 fig. 2).

Il est fait également mention d'un troisième tombeau découvert fortuitement il y a vingt ans à Wysock (par M. Oradzki); M. Ossowski décrit en ce lieu un petit vase en terre et un bracelet en bronze (pag. 50 fig. 3 et 4) qui furent trouvés auprès du squelette.

5° Des tumuli à crémation. En fait de sépultures de ce genre, l'auteur décrit un cimetière préhistorique d'une construction toute particulière, mis à jour dans le village de Wasilkowce (arrondissement de Husiatyn); il y occupe une étendue de terrain de quelques centaines de mètres carrés. Ce qui fait son originalité, c'est qu'à 50 ou 60 ctm. audessous de la surface de la terre, on y voit une couche horizontale, épaisse de 40 cmt., composée de briques informes en terre glaise, au dessous desquelles se trouvent immédiatement les tombeaux situés à une certaine distance l'un de l'autre. (pag. 53 fig. 5). Sur une quinzaine de tombeaux sondés et décrits par M. Ossowski, il n'y en a que trois qui se soient entièrement conservés. Ils renfermaient, chacun, deux à quatre vases en terre glaise, emboîtés l'un dans l'autre (pag. 54—59 fig. 6—8).

Par leur facture, leur forme et leurs ornementations peintes ou gravées (voir Tab. II), ces vases sont absolument pareils aux vases peints de Horodnica (sur le Dniestre), qui ont été décrits par M. J. Kopernicki. Il n'y a que deux de ces vases funéraires dans lesquels on ait trouvé quelque chose: un fragment d'os entièrement consumé par le feu, une pointe de flèche en silex (Tab. II fig. 16) et un bout d'alène en os (id. fig. 5).

L'auteur termine son rapport par une description détaillée de quelques objets trouvés par hasard et offerts à la collection de l'Académie.

3. Cz. Neyman. Notices archéologiques sur la Podolie.

Cimetière situé dans les environs du village de Bolhane, arrond d'Olhopol. (Une table et cinq gravures intercalées dans le texte).

Sur trente et quelques tombes situées dans cette localité et réunies en deux groupes, l'auteur a fouillé et décrit quatre de ces sépultures. Le caractère commun de leur construction a été mis en évidence par une ceinture en pierre composée d'une double rangée de grandes dalles.

Au fond du premier tertre se trouvait un tombeau quadrangulaire (à 60 ctm. de profondeur) qui contenait le squelette fortement détérioré d'une très jeune femme. Ce squelette était enterré d'une façon inusitée; il était recouvert d'une poutre en chêne vermoulue, creusée en guise d'abreuvoir, lequel, tourné à l'envers, était fixé au sol à l'aide de trois petites planches transversales et autant de pieus de chaque côté. Auprès du squelette, on a trouvé des restes d'étoffe, un fragment d'épingle en bronze, de grands ciseaux en fer, un certain nombre de petites perles et deux bagues en bronze (pag. 74, fig. 1—3).

Le second tertre (Tab. II fig. 4) contenait deux squelettes, l'un enterré plus profondément que l'autre. L'un était surmonté d'un abreuvoir pareil au précédent, avec cette seule différence qu'il n'était fixé d'aucune manière; l'autre, au lieu d'abreuvoir, avait en guise de couverture 7 chevrons composés d'autant de pièces en chêne enfoncés en biais, deux par deux, de l'un et de l'autre côté. Aucun objet n'a été trouvé auprès de ce dernier squelette, tandis qu'à côté du premier il y avait un petit miroir en bronze mis en pièces (page 78 fig. 4), trois coquilles (cypraea) percées de part en part, et une grande perle en verre.

Dans le 3me tertre (Tab. II fig. 5) il s'est trouvé deux squelettes: d'enfant et de femme, ce dernier étendu sur une planche et recouvert d'un abreuvoir en bois; une bague en bronze était restée au doigt (pag. 80 fig. 5).

Le 4me tertre renfermait également des squelettes d'enfant et de femme, mais à découvert cette fois-ci et sans qu'aucun objet se trouvât à côté d'eux.

Section II. Anthropologie proprement dite.

M. J. Talko Hryncewicz. Caractères physiques du peuple Ukrainien, étude basée principalement sur des observations personnelles.

Prenant pour exemple les travaux analogues de M. J. Majer et M. Kopernicki, l'auteur s'applique à déterminer les particularités physiques du peuple ruthène en Ukraine, au point

de vue de la taille, des proportions dans la structure du corps, du teint, de la couleur des cheveux et des yeux, de la forme du crâne, du visage et du nez.

Après avoir analysé chacun de ces traits caractéristiques, d'après des observations anthropométriques recueillies avec le plus grand soin sur 2619 spécimens vivants du genre masculin et 647 femmes, l'auteur met en regard les résultats de ses recherches avec ceux des travaux antérieurs de Czubiński et de Diebald, sur les caractères physiques des habitans de l'Ukraine, et en fait une comparaison très détaillée avec les résultats des travaux de M. Majer et M. Kopernicki sur les Ruthènes de la Galicie.

Cette analyse comparée l'amène en fin de compte à dresser le tableau suivant des caractères physiques des habitants de l'Ukraine:

I⁰ Leur taille, (166 ctm.), ainsi que celle des autres Ruthènes est plus que moyenne; toutefois, les hommes de haute taille se rencontrent plus fréquemment chez eux que chez les autres; 2⁰ ils ont le torse un peu plus court et les jambes plus longues que les Ruthènes de Galicie; 3⁰ Le teint, les cheveux et les yeux clairs sont beaucoup plus répendus chez les Ukrainiens que chez les autres; 4⁰ La conformation du crâne est franchement brachycéphale chez les Ukrainiens (83_2); ce type se reproduit un peu plus constamment chez eux que chez les autres Ruthènes; 5) Ils ont le visage oval, un peu plus large que les Ruthènes de Galicie; mais à côté de cette forme prédominante, les visages allongés se rencontrent beaucoup plus fréquemment chez eux que chez les autres; 6) La forme du nez la plus commune chez eux est la forme droite, tout comme chez les autres Ruthènes; toutefois les nez aquilins, de même que les nez plats, peuvent se voir plus fréquemment chez eux.

En ce qui concerne les femmes Ukrainiennes:

1⁰ Elles dominent légèrement par la taille les autres femmes Ruthènes ainsi que les Polonaises; 2⁰ Elles ont le torse un peu plus long et les jambes plus courtes que les hommes de leur pays; 3) Leur teint est plus clair que celui des fem-

mes Ruthènes en Galicie et que celui des Polonaises. Quoi qu'elles aient généralement les cheveux clairs, comme les autres femmes de leur nationalité, les brunes n'en sont pas moins parmi elles beaucoup plus nombreuses. Les yeux foncés sont chez elles plus communs que chez les hommes; 4° La conformation brachycéphale du crâne se rencontre plus constamment chez elles que chez les hommes et que chez les autres femmes ruthènes. 5° Elles se distinguent des Polonaises au visage ar-arrondi, et des femmes ruthènes en Galicie, par une forme de figure ovale. 6° La forme du nez est chez elles la-même que chez les hommes.

A côté de ces traits généraux, M. Hryncewicz, à mesure qu'il examinait chaque détail caractéristique séparement, découvrait dans chacun d'eux, à un degré plus ou moin grand, des indices témoignant pertinemment du profond mélange de la race ukrainienne et de sa récente origine. En relevant ce fait anthropologique, il en démontre, pour terminer, la parfaite concordance avec l'histoire même de la colonistion de l'Ukraine

Section III. Ethnologie.

1. S. Udziela. Le peuple Polonais dans le district de Ropczyce en Galicie.

Dans le Xme volume de ce recueil, publié en 1885, le même auteur avait déjà fait paraître des „Matériaux ethnographiques de la ville de Ropczyce“ qui fournissaient d'abondantes informations ethnographiques (jeux, croyances, prédilections, chants, énigmes etc.) sur le peuple polonais éétabli dans cette partie du bassin de la Vistule.

Il complète ces informations, dans le présent article, par de nouveaux aperçus qu'il a faits lui même sur la manière d'être, la langue, les coutumes, les rites et les croyances du peuple habitant la campagne et les petites villes de cette province; il les présente avec beaucoup de méthode et de précision dans les chapitres suivants: le pays, les habitations, le caractère du peuple, son accoutrement, sa nourriture, ses occupations, son langage, ses usages, ses pratiques domestiques (la fête de Noël, les derniers jours du carnaval, la fête de Pâques etc.), ses

cérémonies de famille (le baptême, le mariage, l'enterrement), ses croyances, ses sorcelleries et ses superstitions de tout genre (sur l'homme, la nature, la démonologie); il termine le tout en y ajoutant la description de plusieurs jeux d'enfants.

2. M. J. Baudouin de Courtenay: Deux mélodies d'un même chaut Lithuanien.

L'auteur présente ici deux mélodies différentes d'une même chanson: „Sejau ruta, sejau meta, sejau lelijele" (je semais de la rue, je semais de la menthe, je semais du lis). La première lui a été fournie comme une vieille chanson provenant du Gouvernement de Kowno, la seconde ne date que d'un an; elle a été reproduite dans une publication lithuanienne, le „Varpas" qui paraît à Tilsit. Il y joint l'analyse d'une variante de la même chanson, variante tirée du recueil d'Antoine Juszkiewicz, intitulé „Swatbine reda" et fait de nombreuses remarques linguistiques sur les textes correspondants.

3. M. S. Wierzchowski. Matériaux éthnographiques recueillis dans les districts de Tarnobrzeg et de Nisko en Galicie.

Dans ce travail très-étendu sur le peuple polonais habitant ce que l'on appelle „la forêt de Sandomir", entre la Vistule et le San, l'auteur présente un tableau éthnographique presque complet de ce peuple, dans une série de chapitres traitant la même matière que l'étude précedente de M. S. Udziela, en y ajoutant en plus: une interprétation des songes populaires, des harangues, 115 chansons choisies parmi celles qui pouvaient plus ou moins donner une idée du caractère de la province, enfin 73 énigmes, les unes dans des variantes nouvelles, les autres même tout-à-fait encore inconnues.

LI

L. Natanson. „Wstęp do fizyki teoretycznej." *(Introduction à la Physique théorique).* Varsovie, 1890, 8°, XII et 458 pp.).

Les deux grands corps de doctrines que l'on nomme Dynamique et Énergétique, peuvent être considérés,

dans leur acception la plus générale, comme deux systèmes de Physique théorique. L'auteur s'est efforcé, dans cet ouvrage, de discuter les principes qui leur servent de base, et de les exposer sous la forme de leurs applications les plus importantes.

Dans le Ier chapitre, l'auteur a cherché à coordonner les principes généraux de la Dynamique et à en faire ressortir l'origine empirique. Les principes de Géométrie et de Cinématique étant supposés connus, on n'a consacré que quelques paragraphes préliminaires aux notions de la matière, de l'espace et du temps, à la définition de la vitesse, de l'accélération etc., aux unités et aux dimensions. L'exposé proprement dit débute par la définition de l'action mutuelle (stress), qui conduit naturellement à l'introduction des forces. C'est ainsi qu'on se trouve amené à considérer comme base de la Dynamique, la troisième loi de Newton, généralisée par la loi de la composition des forces. Mais si l'auteur a abandonné l'énoncé classique des Axiomata, sive Leges motûs, il a eu soin de les rapporter textuellement et de les comparer à ce qui a été établi antérieurement. Il discute la notion de l'inertie, la définition de la force et de la masse; il considère les difficultés qui ont été signalées dans les principes de la Dynamique. Il traite en outre la question des unités en Dynamique, et il fait une digression sur le système de Gauss, dans lequel les dimensions de la masse sont représentées par $[L^3\ T^{-2}]$.

Le IIme chapitre est consacré à l'étude des problèmes suivants: chute des corps, centre d'inertie, théorie du pendule simple et composé, mesure de l'accélération de la pesanteur, attraction du globe, variations de la pesanteur à sa surface, densité moyenne de la terre. Ce chapitre a été écrit dans le but d'offrir au lecteur l'exemple de l'application des principes antérieurement exposés, et est destiné à servir d'introduction à la théorie de la gravitation.

Dans le IIIme chapitre on établit, après une description sommaire du système solaire, les lois de Keppler et de Newton; on reprend ensuite la théorie du mouvement des planètes, et

on la traite plus à fond sous sa forme habituelle. On donne un aperçu rapide des méthodes suivies pour le calcul des perturbations. On donne une idée générale des recherches que des génies puissants ont entreprises sur la stabilité du système solaire. On considère la probabilité qu' il y a à étendre la loi de Newton aux étoiles doubles. On recherche l'influence qui pourrait être exercée, dans notre système, par l'attraction des étoiles. On établit l'exactitude de la loi de la gravitation en donnant une démonstration facile du théorème, dû à Newton, qui détermine l'arc parcouru par un mobile entre deux apsides, lorsque l'attraction varie en raison de la $n^{ème}$ puissance de la distance. Quant à la loi de la proportionnalité aux masses, on s'est borné à reproduire le théorème du XVIe Livre de la „Mécanique Céleste", où l'égalité d'action du Soleil sur la Terre et sur la Lune est démontrée par la considération de l'inégalité parallactique. Dans l'étude du problème de la vitesse de propagation de l'attraction, l'auteur se laisse guider par l'analyse classique de Laplace (Méc. Cél., X), mais il a adopté une méthode de calcul différente, qui permet de trouver, sans difficulté l'équation séculaire du mobile. Tous ces résultats sont appliqués à la discussion du problème de la nature de la gravitation; et c'est dans le but de préciser les difficultés qu'on y rencontre, que l'auteur étudie l'hypothèse proposée par Le-Sage. En l'admettant comme point de départ, il cherche les conditions nécessaires pour assurer un degré d'exactitude voulu à la loi de proportionalité de l'attraction aux masses des corps attirants. Ces conditions exigent que les dimensions linéaires des molécules de la matière ne constituent qu'une fraction insignifiante de la distance moyenne qui les sépare. Considérant enfin l'action du Soleil, de la Terre et de la Lune, et appliquant le théorème de Laplace qui s'y rapporte, l'auteur parvient à calculer la limite inférieure du „chemin libre" des particules gravifiques supposées, c'est à dire la longueur du trajet qu'elles viennent parcourir à l'intérieur d'un corps, jusqu'à se heurter à une molécule de la matière.

Le IVme chapitre qui sert de transition à l'exposé des idées de l'Énergétique, roule sur la théorie abstraite de l'énergie. On y définit les systèmes dynamiques conservateurs, en se basant sur la notion de l'énergie potentielle, qu'on laisse subsister pour les systèmes qui ne sont pas conservateurs. On discute à fond le principe de la conservation de l'énergie, ainsi que les propriétés des forces centrales et les transformations dont l'énergie totale et ses parties constituantes sont susceptibles. On reprend, au point de vue de la théorie de l'énergie, certains problèmes considérés dans les chapitres précédents, et l'on conclut par un aperçu historique du développement des doctrines qui font l'objet de ce chapitre.

Le Vme chapitre est consacré à l'exposé de la Thermodynamique pure. C'est ainsi que l'auteur désigne l'ensemble des lois qui régissent les transformations mutuelles de l'énergie dynamique et de l'énergie thermique. On déduit ces lois en partant de deux principes fondamentaux, le principe de l'équivalence et le principe de Carnot, sans faire intervenir les propriétés de la matière, particulières à un corps ou à une classe de corps. On commence par des préliminaires sur la thermométrie et la calorimétrie. On établit, entre autres, une différence formelle entre ces deux notions: celle de la température dite thermoscopique, et celle de la température dite thermométrique. Pour préciser, on discute les échelles thermométriques de Galilée et de Dalton, mais cette discussion n'est qu'intercalée à titre d'explication, aucune échelle n'étant adoptée jusqu'à l'introduction de l'échelle absolue ou thermodynamique. Pour faire comprendre la portée de la révolution que la Thermodynamique a opérée dans la science, l'auteur expose la doctrine du „calorique" et s'efforce de dépeindre la situation perplexe dont on n'a pu sortir que grâce aux découvertes de Mayer, de Joule et des théoriciens qui les ont suivis. En passant à l'étude de la Thermodynamique proprement dite, l'auteur insiste dès le début sur cette circonstance essentielle, que ce ne sont que les états d'équilibre qui forment, à l'heure qu'il est, l'objet de la Thermodynamique. L'étude du cycle de Car-

not est abordée ensuite, et l'on divise les corps de la nature en deux classes (corps éxothermiques et endothermiques) pour atteindre la généralité et la précision possible du langage. On énonce le premier principe et les relations qui en découlent et qui n'exigent l'adoption d'aucune échelle thermométrique. On discute la valeur de l'équivalent dynamique de la chaleur, et l'on débat la question de savoir, quelles sont les bases véritables sur lesquelles le premier principe de la Thermodynamique devrait être basé.

La deuxième partie de ce chapitre est consacrée à l'étude du second principe. La notion de la réversibilité des phénomènes se trouvant à la base des raisonnements qui s'y rattachent, l'auteur a cherché de l'élucider pleinement. Il s'est efforcé de même, de déduire le principe de Carnot dans toute sa rigueur, en partant une fois de l'axiome de Clausius, une seconde fois de celui de Sir W. Thomson. Ayant introduit l'échelle thermométrique absolue, on procède au développement analytique du second principe, on définit l'entropie, on donne la théorie des cycles et celle des phénomènes reversibles en général. Par la considération du cycle de Carnot, on est conduit à introduire une notion nouvelle, celle de la „chaleur transformée". On remanie les équations relatives aux phénomènes reversibles par l'introduction des fonctions thermodynamiques, et l'on en rapproche les „relations thermodynamiques" de Maxwell. L'une de ces fonctions, identique à „l'énergie libre" de M. de Helmholtz, est étudiée particulièrement, et on démontre, entre autres, que la chaleur „se transforme", lorsque l'énergie libre se change en énergie liée. On parvient ainsi à donner, au second principe de la Thermodynamique, une forme nouvelle dans le cas des phénomènes réversibles. Passant à la théorie bien plus difficile des phénomènes irréversibles, l'auteur cherche à définir rigoureusement ce qui, dans ces derniers temps, a reçu le nom de „principe de l'augmentation de l'entropie" (M. Planck), et il indique le sens, dans lequel ces conclusions paraissent justifiées. On introduit encore la notion de chaleur transformée, ainsi que celle du „travail transformé", et on les rapproche de „l'énergie

utilisable" (de Maxwell) etc. On expose ensuite une théorie remarquable, due à Sir W. Thomson, sur la „mobilité thermodynamique". Les théorèmes établis dans cette direction par Sir W. Thomson et par M. Tait, sont donnés ici comme résultats d'une analyse différente, plus en accord avec les méthodes suivies dans l'ouvrage. On conclut enfin par la théorie de la dissipation de l'énergie, due également à Sir W. Thomson et qui est mise ici sous une forme analytique. Pour obtenir ce résultat, on a fait intervenir une notion nouvelle, „l'énergie accumulée". Les deux formes d'énergie, l'énergie accumulée et l'énergie mécanique, dont les transformations mutuelles embrassent tous les phénomènes thermodynamiques, sont susceptibles de se dissiper sans se transformer, mais elles ne peuvent se transformer sans se dissiper. C'est ainsi que l'auteur énonce en définitive le second principe; mais il fait observer que cette proposition renferme une hypothèse étrangère aux axiomes de Clausius et de Thomson, savoir, qu' il y a dissipation dans chaque phénomène irréversible. Un pas de plus conduit à considérer les phénomènes à dissipation complète ou maxima, qui constituent une limite des phénomènes thermodynamiques, opposée à celle des phénomènes réversibles. Il est bien probable qu'il existe dans la nature un „principe de la plus grande dissipation possible", mais l'auteur ne donne là dessus que quelques remarques sommaires.

Passant, dans le VIme chapitre, à la „Thermodynamique de la matière", l'auteur s'occupe des gaz parfaits, et il y rattache le calcul de la vitesse de propagation du son dans un milieu gazeux. Il étudie ensuite les gaz imparfaits en se basant sur les expériences de Joule et de Thomson, il résume les recherches sur leur compressibilité, et il analyse en détail l'équation de M. van der Waals, et les conséquences qui en dépendent. Les autres équations caractéristiques qui ont été proposées, sont également passées en revue. La théorie des vapeurs saturées qui est donnée ensuite, conduit à l'étude de l'état critique, à la discussion de l'hypothèse de M. J. Thomson, à l'exposé de la théorie de l'état critique, proposée par M. van der Waals,

au théorème de Maxwell qui permet de calculer les tensions d'une vapeur saturée, d'après l'équation caractéristique de la substance. Dans un paragraphe suivant, l'auteur présente le théorème fort élégant de M. van der Waals sur les pressions „correspondantes“ des vapeurs saturées, et il le vérifie par de nouveaux calculs. Il donne ensuite une proposition analogue, publiée par M. Wróblewski en 1888, qui complète d'une manière naturelle la loi du physicien hollandais. Il généralise ces résultats, s'efforce de les étendre et expose à cet effet ses propres recherches sur ce sujet, dont la substance a été publiée dans les Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris en 1889.

La théorie des réactions forme l'objet du VIIme chapitre. L'auteur y procède (après des remarques préliminaires) à l'analyse de „la première classe de réactions“. Elle est caractérisée par l'existence d'une pression, ne dépendant que de la température, et qui assure l'équilibre. L'auteur a suivi ici la méthode de M. Planck, qu'il a cherché à développer un peu, en y rattachant les théorèmes de M. Moutier et M. Robin. Cette théorie est suivie en détail pour la vaporisation, la fusion, pour certaines transformations chimiques; elle est complétée par l'étude de la chaleur spécifique d'une vapeur saturée. Le „point triple“ est considéré spécialement; l'auteur propose ici une équation, qu'il nomme „équation fondamentale du point triple“ et qui sert à démontrer, entre autres, divers résultats donnés par Kirchhoff, par M. Planck et de Helmholtz. La fin du chapitre est occupée par une théorie générale des réactions, développée d'après M. Gibbs et plus particulièrement M. Planck. L'auteur a cherché toutefois à la compléter en certains cas, tels que la dissociation, qu'il analyse en détail.

Dans le VIIIme chapitre, consacré à la Théorie cinétique de la matière, l'auteur distingue trois méthodes différentes qui peuvent servir à analyser les problèmes de cette Théorie. Dans la première, dite „statistique“, on se borne à considérer un système de molécules à un instant donné, et à calculer la probabilité des états différents qu'il peut présenter. Un exemple

d'une analyse pareille est offert, et ses résultats sont utilisés dans la suite. Dans la deuxième méthode, dite „cinématique", on étudie les lois générales du mouvement moléculaire, sans avoir à admettre une hypothèse quelconque sur la nature des molécules et la loi de la force qu'elles exercent. C'est ici qu'on insiste sur les liens unissant la Théorie cinétique à l'Hydrodynamique. Dans cette analyse, ainsi que dans celle de l'hypothèse dynamique de Maxwell, qui conduit à l'étude de la viscosité, on a pris pour guide les travaux mémorables de Maxwell, mais on a eu soin de les coordonner et de les compléter par la démonstration de certaines propositions que cet illustre savant, dans l'ardeur de ses recherches, s'est contenté d'indiquer. En poursuivant encore la méthode dynamique, on développe l'hypothèse générale d'une action à distance suivant une loi inconnue, et on se sert du théorème du viriel pour analyser les lois des rencontres moléculaires, pour calculer la pression, pour donner une théorie des gaz imparfaits. En reprenant le mode de raisonnement, où l'on est indépendant d'hypothèses dynamiques, on donne une équation générale qui conduit à la loi de Maxwell sur la distribution des vitesses moléculaires. Cette loi est discutée, et elle se trouve appliquée à la démonstration de la loi d'Avogadro, à la théorie du phénomène de Joule, au calcul du „chemin libre" etc. On calcule encore le coefficient de viscosité et on conclut par l'énumération des problèmes qui restent à résoudre, dans la théorie des gaz polyatomiques.

LII

G. Piotrowski. „O prądzie osiowym w nerwach." (*Ueber den Axialstrom der Nerven*).

Der Verfasser untersuchte das Verhalten des sogenannten Axialstromes in sensitiven Nerven, z. B in den Seh- und Riechnerven des Hechtes u. s. w. Die Versuche führten ihn zu folgenden Resultaten:

1) In den sensitiven Nerven ist, ähnlich wie in den motorischen, der periphere Querschnitt ausgesprochener negativ, als der centrale.

2) Wie die motorischen Nerven, so durchströmt auch die sensitiven ein aufsteigender Strom, nach Du-Bois-Reymond der Axialstrom genannt, welcher von dem Ruhestrome unabhängig ist.

3) Der Axialstrom steht mit der physiologischen Thätigkeit des Nerven in keinem Zusammenhange.

LIII

G. Piotrowski. „O wahaniu wstecznem przy pobudzaniu różnych miejsc tego samego nerwu.“ (*Ueber negative Schwankung bei Reizung verschiedener Stellen desselben Nerven*)

Der Verfasser stellt in dieser Arbeit die Resultate seiner Untersuchungen über das Verhalten der negativen Schwankung bei Reizung sowohl gemischter (z. B. des nervus ischiadicus beim Frosche), wie auch rein sensitiver Nerven, (wie des nervus olfactorius beim Hechte) dar. Den Ruhestrom leitete der Verfasser entweder aus dem centralen, oder aus dem peripheren Nervenende in eine Bussole ab, compensierte denselben, und reizte hierauf den Nerven mit dem Inductionsstrome. Alle diese Untersuchungen führten den Verfasser zu folgenden Resultaten:

1) Die negative Schwankung ist im Allgemeinen grösser bei Reizung jener Stellen, die näher der Gegend liegen, aus welcher der Ruhestrom abgeleitet wird, und zwar sowohl bei gemischten, wie auch bei sensitiven Nerven gleichgiltig, ob der Nerventheil, von welchem der Strom abgeleitet wird, der periphere oder der centrale ist.

2) Eine Ausnahme davon findet man am häufigsten bei sehr schwachen oder bei sehr starken Reizungen.

3) Das Minimum der negativen Schwankung erscheint eher bei Reizung näherer, als weiterer Stellen; und zwar erhält man von weiteren Stellen diese minimale Schwankung nur bei Anwendung stärkerer Ströme. Diese Regel gilt für beide

Fälle, d. i. beim Ableiten des Ruhestromes aus dem peripheren, wie auch aus dem centralen Nerventheile

4) Der Schluss, den der Verfasser aus obigen Thatsachen zieht, ist folgender: Die Theorie der lavinenartigen Anschwellung der Nervenerregung kann weder für gemischte noch für sensitive Nerven aufrecht erhalten werden.

LIV

M. Raciborski. „Flora retycka w Tatrach.“ *(Ueber eine fossile Flora in der hohen Tatra).*

In den s. g. Tomanowaschichten, welche unter den Kössener Mergeln und Kalken liegen, diese stets begleiten und aus bunten Schiefern und Mergeln mit weissen oder grauen Quarziten bestehen, entdeckte der Verfasser eine kleine fossile Flora. Die Localität, wo diese Flora gefunden wurde, heisst „Czerwone żlebki“ im Kościelisko Thale. Die Pflanzen finden sich theils als undeutliche Abdrücke an den Quarziten, theils als besser erhaltene mit der verkohlten Pflanzensubstanz bedeckte Abdrücke in schwarzen Schiefern. Die entdeckte Flora, welche in der polnischen Abhandlung ausführlich beschrieben wird, besteht, abgesehen von einigen unbestimmbaren Resten, aus folgenden Arten.

1. Equisetum Chałubińskii n. sp. Diese Species scheint dem E. Muensteri Sternb. höchst ähnlich zu sein, doch sind an den erwachsenen 10—28 mm. dicken Internodien, keine vollständigen Blattzähne mehr erhalten; an allen ist die schmale Spitze in gerader Linie abgebrochen. (An über hundert Exemplaren der Sammlung ist keine einzige Blattspitze erhalten, alle Blattzähne erscheinen geradlinig abgeschnitten). Die Sporangien tragenden Schildchen sind nur bis 1·5 m. breit.

2. E. an Bunburyanum Zigno. Diese Art sieht einigen Zeichnungen von Zigno (Flora oolithica Tab. III, fig. 5, 6) ganz ähnlich, doch sind die Carinalriefen an den Blattscheiden und den spitzen Blattzähnen deutlich sichtbar.

3. Schizoneura hoerensis His. sp. Nur wenige, schlecht erhaltene Stammstücke ohne Blätter, welche mit den typischen Exemplaren aus dem Rhät Schonens und Frankens, und mit den Exemplaren des Verfassers aus den feuerfesten Thonen der krakauer Umgebung, aber auch mit S. Meriani Brgn. aus den Lunzerschichten übereinstimmen.

4. Clathropteris platyphylla Brongn.

5. Dictyophyllum aff. Dunkeri Nath. Nur Bruchstücke vorhanden, welche der rhätischen D Braunii Schenk und der D. Dunkeri Nath. aus den rhätischen Schichten Schonens und den liassischen Deutschlands ähnlich sind.

6. Cladophlebis lobata Old. et Morr. Mehrere Bruchstücke einer winzigen Farnspecies, welche mit der indischen Pecopteris lobata Old. et Morr. aus Bindrabun in den Rajmahalgruppe übereinstimmen.

7. Cladophlebis Roesserti Presl. Stimmt mit der typischen Form Frankens ganz überein. Die häufigste Pflanze in den Tomanowaschichten; doch konnte keine Spur einer Fruktification gefunden werden, ebenso wie an den zahlreichen zu Asplenium von Heer u. A. gerechneten Farnen aus den feuerfesten Thonen der krakauer Umgebung. Eine Form mit schmäleren und kleineren Blättern wird als Forma parvifolia unterschieden.

8. Palissya Braunii Endl. Einige Zweigfragmente mit Blättern, leider ohne Früchte dieser in der rhätischen Formation so häufigen Conifere.

9. Widdringtonites sp. Undeutliche Abdrücke in dem Quarzite.

Durch diese Flora wird das rhätische Alter der Tomanowaschichten bewiesen, und da dieselben unter den Kössenerschichten liegen, so sind dieselben dem unteren Rhät zuzuzählen. Es scheinen also die Tomanowaschichten ein Süsswasseraequivalent der mächtigen unterrhätischen Meeresablagerungen der Alpen, des Hauptdolomites und Plattenkalkes zu sein. Da jedoch in den letzteren nur eine einzige Landpflanze gefunden

worden ist (Araucarites alpinus in den Seefelderschiefern), so ist eine Parallele zwischen den analogen Bildungen der Alpen und der Tatra schwer genau durchzuführen. Eine ähnliche Gliederung der rhätischen Formation, wie in der Tatra, scheint dagegen bei Seinstedt in Deutschland stattzufinden.

Nakładem Akademii Umiejętności

pod redakcyją Sekretarza generalnego hr. Stanisława Tarnowskiego.

Kraków. Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

8 Listopada 1890.

Nr. 9. Novembre. 1890.

BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 12 novembre 1890

Présidence de M. C. Morawski

M. L. Malinowski fait une communication préliminaire concernant ses études sur le manuscrit de la Bibliothèque du prince L. Czartoryski à Cracovie N. 2098.

Le Secrétaire présente le Vocabulaire du dialecte des Aïnos, habitants de l'île de Choumchou, communiqué par M. J. Radliński.

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 6 novembre 1890

Présidence de M. F. Zoll

Le Secrétaire présente les dernières publications de la classe:

W. Ostrożyński. „Ostatni projekt reformy prawa i procesu karnego w Polsce" *(Le dernier projet de réforme du code pénal en Pologne, 1792)*, Travaux de la classe d'Histoire et de Philosophie, XXV vol., p. 157—224 [1]).

B. Dembiński. »Rzym i Europa przed rozpoczęciem trzeciego okresu soboru trydenckiego. Część 1ª. (*Rome et l'Europe a la veille de la troisième période du Concile de Trente. 1-e partie*). Travaux, XXVII vol. p. 1—264 [2]).

1) Bulletin, 1890, p. 11 2) Voir aux Résumés LV

M. W. Kętrzyński donne lecture de son mémoire: *Sur les chartes polonaises du XII siècle.* [1]).

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 21 novembre 1890

Présidence de M. J. Majer

Après avoir rendu hommage à la mémoire de M. M. Nowicki, membre titulaire de l'Académie, Professeur de Zoologie à l'Université de Cracovie, décédé le 30 Octobre 1890, la Classe procède à l'ordre du jour.

M. Cybulski fait une communication préliminaire sur le *Microcalorimètre,* nouvel appareil qu'il vient de construire et d'adapter aux expériences physiologiques [2]).

M. Karliński rend compte de la note de M. L. Birkenmajer: *Tables des syzygies calculées à Cracovie pour les années 1379 et 1380.* Contribution à l'histoire de l'astronomie en Pologne au XIV siècle [3]).

M. Kreutz fait son rapport sur les travaux suivants:

a) M. J. Siemiradzki: *Faune des étages oxfordien et kimméridien en Pologne.* Première partie. *Céphalopodes.* Fascicule 2. [4]).

b) M. Th. Wiśniowski: *Faune microscopique des marnes des environs de Cracovie.* II. *Spongiaires du callovien supérieur de Grojec* [5]).

c) M. M. Raciborski: *Flore fossile du calcaire de Karniowice* [6]).

La Classe se constitue ensuite en Comité secret et vote l'impression des mémoires de M. M. Birkenmajer, Siemiradzki, Wiśniowski et Raciborski.

1) ib. LVI. 2) La description de cet appareil paraîtra au prochain Numéro de ce Bulletin. 3) Voir aux Résumés LVII. 4) ibid. LVIII. 5) ibid. LIX. 6) ibid LX.

Résumés

LV

B. Dembiński. „Rzym i Europa przed rozpoczęciem trzeciego okresu soboru Trydenckiego. Część I.“ *(Rome et l'Europe à la veille de la troisième période du Concile du Trente)* Cracovie 1890. Première partie 8⁰ 264 p.

Dans les travaux sur le XVIe siècle, on n'a point tenu suffisamment compte de l'importance du moment, où Rome tenta les derniers efforts pour restaurer et consolider au moyen du Concile universel l'unité de l'Eglise. En dépit de quantité de suspicions, de doutes et de déceptions, les cours et les gouvernements catholiques, inquiets du désaccord des états et de la perspective de guerres intestines, s'attendaient toujours à ce que le Concile pacifiât le monde et comblât l'abime creusé entre la societé catholique et la Réforme ou la Révolution.

L'auteur se propose de présenter, en le mettant mieux en lumière, le moment qui tombe au début du pontificat de Pie IV. La première partie de son travail comprend (année 1560) le temps écoulé depuis l'avénement de Pie IV au siège apostolique jusqu'à la réouverture du Concile de Trente (29 novembre 1560).

Les correspondances, en partie publiées en partie inédites, des nonces et des ambassadeurs, écrites de Rome ou adressées

à Rome, notamment les dépêches des envoyés français, espagnols et vénitiens, qui expediaient à leur cours de fréquentes lettres et relations, et ensuite les instructions et notes que recevaient de Rome les nonces accrédités auprès des cabinets étrangers, constituent la source principale de cette étude. Les matériaux inédits les plus importants sont: les relations de l'ambassadeur de Venise, l'évêque Mula, accrédité à Rome qui se trouvent dans la collection intitulée: „Informationi politiche" de la Bibliothèque royale de Berlin; les lettres peu nombreuses, mais importantes de Saint-Borromée au nonce d'Espagne Réverta, évêque de Terracina (Nunziatura di Germania t. IV aux archives du Vatican) et au nonce polonais Berardo évêque de Camerino. (Nunz. di Polonia t. 150 A. Archives du Vatican); les lettres du nonce à Vienne Hosius, écrites à la Cour de Rome (Bibliothèque de l'Université Jagellonne à Cracovie ms. 60, 63 et 160). Une source importante c'est la correspondance échangée entre Philippe II et Chantonay, ambassadeur d'Espagne en France (Archives Nationales à Paris K. 1493 et suivants). Les dépêches de l'ambassadeur de Venise, Michiel, qui écrivait souvent de Paris à la Signoria, ont fourni de précieuses informations sur la situation intérieure de la France et sur les rapports avec le Saint-Siège (Bibliothèque Nationale de Paris copies ms. 1721). La correspondance de l'ambassadeur de France à Rome, Babou de la Bourdaisière, évêque d'Angoulême, a été publiée, toutesfois quelques lettres datant du commencement de 1560 ont été omises et se trouvent, ainsi que toute la correspondance de ce diplomate, à la Bibliothèque Nationale à Paris fond. fr. 16038 et V Colbert ms. 313.

Les Acta Consistorialia de l'année 1560 ont complété Raynald. L'auteur a profité des manuscrits des Archives Consistoriales du Vatican et de la Bibliothèque Corsini à Rome. Quant aux archives espagnoles de Simancas, l'auteur en connaissait seulement les fragments de certaines lettres, citées dans l'étude de M. Voss: *Die Verhandlungen Pius IV mit den katholischen Mächten über die Neuberufung des Tridentiner Concils im J. 1560. Leipzig 1887:* M. Voss a profité des matériaux

réunis par le professeur Maurenbrecher, éminemment au courant de cette époque. Parmi les matériaux publiés, il convient de signaler: T. Sickel: *Zur Geschichte des Concils von Trident. Wien 1872.* (Lettres des ambassadeurs impériaux et pièces adressées de Vienne à Rome). Les dépêches de l'ambassadeur espagnol Vargas et les lettres de Philippe II à l'ambassadeur ont été publiées par Döllinger: *Beiträge zur politisch-kirchlichen u. Culturgeschichte der sechs letzten Jahrhunderte I Regensburg 1862.* Enfin les relations du nonce Santa Croce de Tolede méritent une mention particulière (Misceleana di Storia Ital. V.)

L'ouvrage est divisé en huit chapitres dont quatre embrassent surtout la politique pontificale (I. II. V. VIII.) et quatre autres sont consacrés à l'attitude prise à l'égard de Rome par la France (III), l'Empire (IV), l'Espagne (VI) et la Pologne (VII). L'introduction renferme des considérations générales sur l'ébranlement de l'unité dans la societé occidentale, les causes de la convocation et des malheureuses interruptions du Concile, la part prise par les différents peuples aux premières séances et l'état politique et religieux de l'Europe au moment de de la mort de Paul IV. Paul IV par l'intransigeance de sa politique isola la Cour de Rome et vers la fin de sa carrière fit la solitude autour de lui même. Pie IV, de la branche milanaise des Médicis, se rapproche (chapitre I) des cours avec lesquelles son prédecesseur, „ce terrible vieillard", avait complètement ou partiellement rompu. Les débuts du nouveau gouvernement sont paisibles. Les nonces s'empressent de se rendre auprès des cours étrangères et les ambassadeurs étrangers arrivent à Rome pour faire preuve d'obédience au Saint-Siège. Pie IV renouvelle souvent l'assurance qu'il s'occupera de la réforme de l'Eglise, lui et la Cour de Rome y compris, et surtout qu'il convoquera un Concile universel. Tous les ambassadeurs s'accordent à l'annoncer. L'auteur pense qu'on peut ajouter foi à ces éloquents et unanimes témoignages et qu'il n'y a non plus aucun motif ni la moindre donnée pour suspecter la bonne volonté de Pie IV et mettre en doute la sincérité de ses déclarations. On est même frappé d'une certaine disproportion entre la personne

et les actes de Pie IV. Il avait une santé délicate, mais une âme énergique, un esprit inquiet et entreprenant. Dans les premiers mois, le Pape ne parla cependant qu'en termes généraux de son dessein de convoquer un Concile universel, sans désigner le temps, le lieu ni en spécifier le caractère. Janssen (*Geschichte des deutschen Volks* IV p. 121) exagère l'importance de la bulle du 25 mars, promettant des indulgences plenières (indulgentia plenaria), il la considère faussemant comme la solonnelle annonce du Concile. Personne alors ne l'envisagea de la sorte ni ne lui attribuait cette portée. Cette bulle ne provoqua non plus ni observations, ni louanges, ni critiques et passa inaperçue. Aucun ambassadeur n'en fait même mention. L'auteur, en somme, arrive à la conviction, que Pie IV non seulement ne cherchait pas à esquiver le Concile, mais qu'il le désirait et qu'il y songeait déjà avant que des divergences intérieures ne se fissent sentir en France et que la pensée de convoquer un concile national ne s'y manifestât. Cette pensée contribua néanmoins à accélérer l'affaire, parce qu'elle inqiéta grandement le Pape et démontra la nécessité d'une prompte convocation d'un Concile Universel. Le 3 juin Pie IV déclara franchement et solennellement en présence des ambassadeurs étrangers de réunir à nouveau le concile de Trente, et d'en lever la suspension. Le jour où Pie IV s'exprime ainsi, plein de confiance et d'espoir que les cours le soutiendront, clot la première phase de l'affaire du Concile.

La seconde phase se déroule, dans le chapitre suivant (II), du 3 juin à la fin d'août. Pie IV désirait agir de concert avec les puissances catholiques pour, à tout événement, assurer à la Papauté un appui et, après la clôture du concile, l'exécution des résolutions communes. Autrement, toutes tentatives de ramener l'unité de l'Eglise eussent été vaines. Pie IV avait donc au fond le même idéal que Paul IV, à savoir de comprimer violemment la réforme, seulement, beaucoup plus prudent et de sens plus rassis, il n'essayait pas de tenter l'impossible, et, en cédant aux nécessités du moment, il savait s'arrêter

et opéra sa retraite à temps. Le Pape prit vivement à coeur l'idée mise en avant par le duc de Savoie, d'écraser le siège principal de la doctrine de Calvin, Genève, soupçonnée et accusée à tort de participation à la conjuration d'Amboise. Il exposa de nouveau cette idée aux ambassadeurs des puissances, mais sans rencontrer d'appui. Ces projets guerriers étaient incontestablement en contradiction avec l'oeuvre tranquille de la pacification, aussi émit-on des doutes sur la sincérité des desseins du Pape. De plus, la politique italienne de Pie IV, Médicis zélé, désireux de la couronne pour Cosme, grand duc de Toscane, l'exposa à de vifs reproches. Des bruits se répandirent relativement à la faiblesse du Pape à l'égard de Cosme et à ses desseins d'une perturbation radicale en Italie; on prémunissait de Bruxelles Philippe II contre une ligue nationale italienne dirigée contre l'Espagne. A Rome, les anciennes haines surgirent de nouveau au sein du Sacré Collége. C'est la vieille hostilité toujours renaissante du prince Gonzaga et du prince Farnèse qui éclata le plus vivement, elle se rattachait à l'emprisonnement des Caraffa, au milieu de la joie du peuple et des cardinaux désirant leur perte. On voit un premier nuage s'élever à l'horizon jusque là serein. Les neveux de Paul III et de Paul IV n'avaient ni crédit ni importance à la cour de Pie IV. Le coup de foudre qui frappa les Caraffa, défendus par les créatures de Paul IV, confirma en même temps la défaite des rigoristes. L'auteur affirme toutefois qu'on ne saurait rattacher le fait de l'emprisonnement des Caraffa à la politique pontificale dans les affaires de l'Eglise et surtout dans celle du Concile, politique indépendante des intrigues et des haines personnelles. Dans le conclave de 1559, les opérations électorales se trouvaient difficultées et entravées par le violent antagonisme des intérêts simultanément contradictoires de familles princières, intérêts, exclusivement privés et haines personnelles, mais, une fois l'élection accomplie, on ne voit point que les intrigues et les compétitions privées aient décidé de questions intéressant l'Eglise universelle, et qu'il en soit résulté un retard quelconque dans la convo-

cation du Concile. Mais de temps à autre il s'élève, il est vrai, des voix sur les divergences d'opinion des membres du Sacré Collège. Ces divergences existaient et elles se manifestèrent. Elles étaient même jusqu'à un certain point en corrélation avec l'antagonisme politique et privé qui, après une longue interruption, se faisait de nouveau sentir à Rome et qu'accentuait violemment la catastrophe des Caraffa, mais, en général, on peut affirmer qu'au sein du Sacré Collège il n'existait point de lutte entre deux courants, il n'y avait pas de grands tiraillements à l'endroit des affaires religieuses, pas plus que de la direction de l'action politique et de la tactique à suivre. L'annonce solennelle du Concile se produisit le 3 juin, indépendamment de la sombre et tragique cause des Caraffa comme aussi des haines, des secrètes intrigues et des agitations des Cardinaux dans les affaires privées. Pie IV invita les cours à prendre part à la convocation d'un Concile universel et par le même à lui exposer leur manière de voir sur les procédés à employer. La cour de France que dirigeait le Cardinal de Lorraine, se prononça en principe pour la convocation d'un Concile universel, mais contre l'ancien concile de Trente et elle exigea un Concile nouveau. La réponse française a ceci de particulier que la cour dissimule ses propres blessures qui avaient précisément éveillé à Rome des appréhensions, passe quasi sous silence ses propres périls et attire principalement l'attention sur l'incendie de la „maison du voisin", sur l'Allemagne, et proteste contre Trente, surtout par égard pour les protestants allemands. L'empereur Ferdinand Ier se prononçait comme la France contre Trente et opinait pour qu'on ne levât par la suspension du Concile, mais il désirait traîner toute l'affaire en longueur, tandis que la France exigeait précisément une action immédiate. Quant à la date de la convocation du Concile, les deux cours de l'Empereur et du roi de France ne s'accordaient pas ensemble quoiqu'elles exprimassent les même desiderata sur les points essentiels, tels que le caractère du Concile et le lieu de sa réunion, en présentant à l'appui plus ou moins les mêmes argu-

ments. Cela éveilla même à Rome le soupçon que la cour de Vienne agissait après entente avec celle de France et qu'elles combinaient ensemble leur déclarations. L'auteur indique qu'au contraire les deux puissances formulaient indépendamment l'une de l'autre leur exigeances d'un nouveau Concile et de l'abandon de Trente. Seul le roi „catholique" répondit dans un esprit catholique. Après quelque hésitation, Philippe II consentit au Concile de Trente. L'ambassadeur d'Espagne à Rome Vargas conseillait de laisser là les pourparlers et de passer à l'action en convoquant l'ancien Concile de Trente. Pie IV ne voulut cependant pas encore faire ce pas décisif.

L'auteur examine en long la tactique de Pie IV. Le Pape voulait éviter un conflit et se refusait à trancher violemment les questions. Pour écarter les obstacles que lui opposaient les cours et faire à tout prix aboutir le Concile, il se gardait bien à ce moment de choquer personne par une décision définitive et une définition complètement éxacte et patente du caractère du Concile, il s'efforcait de s'expliquer le moins possible sur ce que serait le Concile, en insistant surtout sur sa nécessité. Pie IV laissa en suspens la question de la validité des decrets de Trente, en déclarant à l'ambassadeur de France qu'il ne voulait ni les confirmer ni les infirmer, et en même temps il assurait l'ambassadeur d'Espagne, qu'il ne pouvait laisser planer aucun doute sur les decrets de Trente, mais qu'il ne fallait pas le répéter haut, pour ne pas offusquer les protestants. L'auteur fait remarquer que le Pape tenait un langage à l'ambassadeur de France et un autre à l'ambassadeur d'Espagne, non pas qu'il n'eût une opinion personnelle arrêtée, mais parcequ'il entendait ne froisser personne, en posant catégoriquement la question, désireux qu'il était de se conformer sinon quant au fond, du moins dans la forme, aux voeux de puissances. De nouveaux pourparlers devenaient donc inévitables. A ce moment Hosius, nonce à Vienne, parut un trop grand rigoriste (troppo austero). L'Italien Delphino se rend en toute hâte de Rome à la cour Impériale pour arriver plus facilement à une entente avec Ferdinand Ier. Le nonce S. Croce avait

déjà antérieurement gagné l'Espagne. Des jours pénibles s'ouvrirent pour Pie IV. Malade et abbattu, il se plaignait d'avoir un trop lourd fardeau à porter. François II et Ferdinand Ier suscitaient le plus de difficultés, il importe donc d'examiner de plus près la situation politique et religieuse de la France et de l'Empire. Ce qui frappe avant tout dans la politique de la cour de France (chap. III) et dans toute son attitude vis à vis de la cour pontificale, c'est la contradiction qui existe entre le zèle catholique du Roi, de toute la cour et surtout du Cardinal de Lorraine, et l'exigence de la convocacation d'un nouveau Concile par égard pour les protestants. A l'intérieur du pays, le Cardinal de Lorraine voulait introduire l'inquisition et extirper l'hérésie et il invitait le Pape à compter avec les protestants. Il y a quelques difficultés à démêler la politique française. Les conclusions de l'auteur rélativement à l'attitude de la France vis à vis du Saint-Siège ont déjà été publiées dans le Bulletin de l'Académie des Sciences, Février 1890.

L'attitude de Ferdinand Ier (chap. IV) vis à vis du Concile dépendait entierement de celle des protestants vis à vis de Trente. C'était là vraiment une puissance nouvelle avec laquelle au milieu de la division territoriale de l'Allemagne devait compter celui qui en recevant la couronne des mains de Charles Quint, lors de l'abdication de cet empereur, dût songer d'avance à pactiser avec la réforme.

L'empire et la papauté, les deux plus hautes puissances et les deux plus grandes autorités du moyen âge, avaient nourri, plusieurs siècles durant, des aspirations si non universelles, du moins embrassant l'Occident tout entier. A ce moment les voies de la Papauté et de l'Empire bifurquent ou plutôt prennent des directions absolument différentes. La Papauté avait encore en vue l'intérêt général, elle avait encore conservé dans toute son activité son caractère catholique et cela en dépit d'orages de luttes et de pertes incontestables. Au contraire l'Empire n'avait plus que des aspirations restreintes aux frontières d'un seul état et d'un état politiquement disloqué. Des intérêts variés, très-compliqués et contradictoires, en brisant

à l'intérieur l'unité politique de la nation, influaient sur la politique de l'Empire et décidaient de son attitude vis à vis de Rome et de toute sa façon de traiter l'affaire du Concile universel. Pie IV était prêt, conformément à l'ancienne tradition, à ceindre de la couronne impériale le front de Ferdinand, mais c'eut été l'accomplissement d'une cérémonie traditionelle et non un acte politique. c'eut été une solennité rappelant un passé évanoui sans retour et n'augurant pas une commune et même action à l'avenir, l'écrasement des forces hostiles à l'Eglise.

Ferdinand Ier recommandait une conduite mesurée, il souhaitait des délais pour s'entendre préalablement avec les protestants au sein de la diète. La France voulait le Concile de suite, autant que possible avant la convocation des Etats généraux, tandis que l'Empereur ne le désirait qu'après la clôture de la diète. L'Empereur exige avec la France un nouveau Concile et, avec l'Espagne et Rome, cédant aux instances de Pie IV, il désapprouve le concile national annoncé en France. Les deux cours, de France et de Vienne, agissaient dans l'affaire du Concile d'une façon tout à fait indépendante, mais elles s'efforçaient d'entretenir les relations les plus suivies et de s'informer de leurs démarches réciproques. Pie IV et Philippe II soupçonaient l'ambassadeur de France à Vienne d'y exercer une pernicieuse influence, défavorable à l'ancien concile.

L'auteur affirme néanmoins que ces suppositions étaient dénués de fondament, car la politique de pactisation et de temporisation ressortait tellement de l'état de l'Allemagne et des dispositions de l'Empereur, préoccupé des intérêts de l'Empire et forcé de tenir compte d'une opposition puissante, qu'il eut-été difficile que des influences extérieures modifiassent une ligne politique, tracée par la situation intérieure. Malgré la mission de Delphino et le changement de tactique des nonces, l'Empereur ne néglige rien jusq'à la fin pour obtenir un nouveau et libre concile, en concedant sous ces conditions même à Trente. Pie IV profita plus tard habilement de cette concession

qui n'était pourtant nullement une concession de principe. A Rome on éprouvait des appréhensions au sujet d'un Empire tourmenté par un malaise intérieur et prêt aux concessions, mais on ne redoutait pas l'Empire. A Vienne en revanche on soupçonna le Pape jusqu'au dernier moment de n'être pas sincère et on ne crut pas que Pie IV voulut sérieusement le Concile universel. Les lettres inédités d'Hosius de l'année 1560 témoignent notamment de cette défiance.

Le chapitre VI comprend le temps à partir de la fin de septembre jusqu'au 15 novembre 1560 et traite principalement des embarras de la position du Pape, des ses dispositions d'alors, de ce qui se passait au sein du Sacré Collège et des opinions qui s'y manifestaient. Pie IV était décidé, le 23 septembre, sous l'influence d'inquiétantes nouvelles de France, au sujet de la réunion de Fontainebleau, à interrompre toutes négociations et à rouvrir directement le Concile de Trente. Mais finalement il consentit un nouveau délai, en cédant à la persuasion et aux instances des ambassadeurs d'Allemagne et de France. Pie IV déclara en dernier lieu qu'il n'attendrait ni pouvait attendre au delà du 11 novembre. Avant le jour fixé, arrivèrent des lettres de l'Empereur et de la cour de France qui en principe ne modifient rien, mais font certaines concessions quant au lieu et ne protestent point expressement contre Trente. En tout cas, les deux gouvernements, songeaient à un Concile dont les membres ne fûssent aucunement liés par les décisions du concile de Trente des années 1546 et 1552. On nomma alors d'autres localités, notamment Besançon et Vercelli. Dans le Sacré Collège, où des voix s'élevaient violemment contre la France, en chargeant d'amers reproches le Cardinal de Lorraine, soupçonné d'aspirer au patriarchat, la majorité était pour la continuation du Concile de Trente. Le cardinal d'Este-Ferrare se prononça hardiment contre Trente, en s'exposant à des reproches et à de désagréables paroles de la part des rigoristes. En octobre, Pie IV expédia encore une fois des courriers aux souverains, mais à la fin il était décidé à faire un pas décisif même au risque de se heurter à l'opposition

de certains états — etiam che qualche principe stesse renitente. Au dernier moment on n'attendait plus qu'un courrier d'Espagne. L'ambassadeur de France supposait alors que le Pape, après l'arrivée du courrier d'Espagne, prendrait un moyen parti.

L'Espagne (chap. VI) était considérée comme le royaume le plus religieux et le plus docile de toute la Chrétienté. Le trait le plus caractéristique de toute l'individualité espagnole, c'était le catholicisme, tel qu'il existait en ce pays. Il y découlait du passé entier de l'Espagne, portait un cachet national et ne s'identifiait point en tout avec les désirs de Rome. L'individualisme de l'Espagne, national et politique, fortement éveillé et développé, tendait à accentuer son caractère vis-à-vis de Rome et essayait même de la dominer jusqu'à certain point.

Philippe II observa certaine réserve à propos de la convocation du Concile universel. L'auteur assure que l'historien espagnol La Fuente appelle faussement Philippe II le père du Concile de Trente, parceque l'initiative de la convocation du Concile n'est point venue du roi catholique et qu'au premier moment Philippe II ne souhaitait même pas le Concile de crainte de compromettre la paix fraichement conclue à Cateau-Cambrésis, d'irriter les protestants et surtout Elisabeth, reine d'Angleterre, et de n'avoir pas à accepter le rôle d'arbitre entre l'Angleterre et la France, dans la question délicate des troubles d'Ecosse. Le roi catholique contribua en partie à consolider sur le trône celle qu'ensuite l'armada Espagnol ne parvint pas à renverser. L'auteur appelle l'attention sur le fait qu'au début même du règne de Philippe II, il était facile de faire à l'Espagne echec au moyen de la Hollande. — A Tolède et à Bruxelles le Concile universel ne semblait pas opportun. Ce n'est que quand en France le trouble s'accout et les fréquentes dépêches de l'ambassadeur d'Espagne à Paris le représentaient sous de sombres couleurs, que Philippe II arriva à la conviction de la nécessité d'un Concile universel. Le roi était même prêt à prêter activement son appui à la cour de France et à lui octroyer des secours pour écraser l'hérésie. Il y eut un

moment où la cour de France souhaita elle même cet appui, finalement elle le réfusa, ce qui la fit soupçonner de n'avoir voulu qu'intriguer et se servir du secours offert en guise de démonstration contre l'Espagne et de preuve que le roi catholique voulait la guerre. La méfiance régnait dans ces deux cours alliées et il y eut dès lors un germe visible de la Ligue. Philippe s'efforçait de détourner la France du Concile national au moyen d'une intervention pacifique, il dépêcha Antoine de Tolède dans ce but, mais inutilement. La cour de France répondait, qu'elle convoquerait une assemblée d'évêques, si la convocation d'un nouveau concile universel n'avait pas lieu dans le plus bref délai. Philippe II, voyant la résolution de la France et ayant simultanément reçu par la nonciature et par des courriers spéciaux de Rome avis que le Pape avait décidé la continuation de l'ancien concile et qu'il comptait à cet effet particulièrement sur l'Espagne, approuve pleinement les vues de Sa Sainteté. Plus ses négociatons avec l'Empereur et la cour de France rencontraient d'insurmontables difficultés et plus Pie IV se rapprochait de l'Espagne et désirait s'appuyer de préférence sur elle. Au dernier moment, un accord intervint entre le Pape et le roi, quant à la tactique à observer à l'endroit de la validité des decrets du Concile de Trente.

Plus la lumière se fait autour de Philippe II et plus tombe le masque que lui a mis une historiographie partiale, le masque d'un tyran lugubre, féroce et puissant. De près ce personage diminue. Philippe II, jaloux de sa renommée, voulait agir seul et soutenir seul un fardeau si colossal; le roi travaillait sans discontinuer; chaque acte, chaque lettre passait par ses mains, mais cette laborieuse minutie sur le trône était plutôt un défaut qu'une qualité, elle témoignait non de puissance de l'intelligence, mais d'une certaine étroitesse. Le roi avait de grandes qualités, mais il y avait quelque chose en lui qui empoisonnait son existence et celle des autres. Il était dénué de cette sérénité d'esprit, de cet élan, indispensable aux grands hommes et surtout aux grands rois, il ne possédait ni éclair de génie ni grandeur d'âme. Grave, soupçonneux, enfermé en

lui-même, il ne savait pas animer l'organisme national ni lui inspirer un souffle nouveau ni, ainsi qu'il le voulait, suffire par lui-même à toutes les tâches.

La Pologne (VII chap.) ne prenait aucune part active aux négociations et pourparlers rélatifs au Concile universel, elle ne suscitait aucune difficulté au Saint-Siège, mais elle traversait les mêmes crises que les autres pays, les mêmes que cette France qui inquiétait si fort la Papauté. La Pologne soutenait une lutte pareille à celle engagée ailleurs, elle éprouvait les mêmes misères auxquelles on cherchait un remède semblable. En Pologne, on avait déjà par deux fois désigné des ambassadeurs pour Trente en 1546 et en 1552, mais ils ne réussirent pas à arriver à destination. Et à mesure que faiblissait l'espoir de de la convocation d'un Concile universel, l'idée d'un Concile national prenait consistance. Elle se dessina plutôt qu'en France et au premier moment ne revêtit aucun caractère d'hostilité contre le Saint-Siège. L'élement catholique et même le clergé ne protestaient pas contre un Concile national, ils y renoncèrent cependant quand Paul IV en 1555 envisagea comme une hérésie jusq'au simple projet de convoquer un Concile national. Les controverses religieuses ne constituaient pour la Pologne ni le besoin plus urgent ni le principal souci. L'auteur est d'opinion que la réforme en Pologne ne s'était pas creusé un lit profond, elle coulait largement mais superficiellement, elle n'avait point percé jusqu'au fond de l'âme de la noblesse polonaise ni pénetré ou transformé les sentiments, elle attirait uniquement par le charme de la nouveauté, leurrant et captant les esprits. Aussi la guerre civile ne menaçait-elle pas la Pologne à propos des divergences confessionelles, deux camps hostiles et prêts à une lutte acharnée ne s'y formaient pas. La passion religieuse n'y sévissait pas, seulement on s'y complaisait à de passagères controverses. Le roi Sigismond Auguste fut ni un réformateur ni un inquisiteur, ce fut un politique, joignant à beaucoup de sagacité un grand souci du bien du pays. Les disputes religieuses n'étaient point indifférentes au roi, mais lui-même, raisonneur et par conséquent plein d'indulgence pour autrui, il répugnait à des

agissements positifs en matière de foi. Les affaires et polemiques religieuses semblaient au roi une querelle domestique qui devait cesser subitement, si la situation extérieure venait à l'exiger. Les intérêts de la Pologne entière, que mettait réellement en péril Ivan-le-Terrible, qui menaçait de plus en plus la Livonie, avaient une importance bien supérieure aux controverses théologiques. La puissancee de la Moscovie devenait de plus en plus redoutable. Le devoir de refrener le potentat du nord absorbait toute l'activité de Sigismond-Auguste, qui restait passif vis-à-vis de la réforme et dans toutes les affaires de conscience en général et, cette attitude, il la conserva jusqu'à la fin de sa vie. Cette passivité semblait le meilleur moyen de remplir efficacement la partie active de son rôle qui, telle qu'il l'a compris, demeure à jamais le plus beau titre de gloire du dernier des Jagellons.

Le roi se rendit en Lithuanie, précisement au moment de l'avénement de Pie IV au trône pontifical. Les chevaliers porte-glaives en Livonie étaient ménacés d'un désastre, leur grand maître sous l'empire de la nécessité, consentit à ce que la Pologne occupât la partie méridionale de la Livonie. Le roi passa toute l'année 1560 en Lithuanie. C'est ce qui explique le peu de part que prend la Pologne à toute l'action préparatoire du concile. A Rome sejournait l'ambassadeur Wysocki qui avant les autres ambassadeurs fit acte d'obédience au nouveau Pape. Au début Pie IV ne modifia point à l'égard de la Pologne la tactique de Paul IV, il ne tarda cependant pas à la modifier, en écartant tout sujet de litige, ce qui lui concilia grandement les esprits en Pologne. Le nouveau nonce, évêque de Camerino, montrait beaucoup de tact et de modération, ce qui consolida notablement l'autorité du Saint-Siège. La maladie empêcha l'ambassadeur de Pologne à Rome de prendre parti aux délibérations et réunions, finalement il quitta la ville éternelle pour des motifs inconnus. En 1560 le nonce en Pologne ne vit pas du tout le roi et ce n'est que l'année suivante qu'il pût augmenter le champ de son activité. Le nonce était néanmoins exactement informé de tout ce qui se

passait à Rome, par Borromée. Rome se préoccupait aussi de la Pologne. Delphino avait à Vienne questionné l'ambassadeur dans cette capitale, Kromer, pour savoir si la Pologne, accéderait au Concile de Trente, il reçut pour reponse que „le roi ne lui avait donné aucune instruction à cet égard". Delphino annonce à la Cour de Rome, que le nonce de Pologne se trouve éloigné du roi à une distance de 600 lieues, ce qui explique l'absence d'instructions.

Le dernier chapitre expose la politique pontificale depuis le 16 novembre jusqu'à la promulgation de la bulle, ainsi que les tiraillements qui accompagnèrent la rédaction de cette bulle. Le Pape, ne parvenant par aucun moyen à dénouer le noeud compliqué, le trancha. Pie IV déclara le 15 novembre à la grande surprise et indignation des ambassadeurs, que, toutes les cours étant d'accord, on pouvait procéder à la continuation du Concile de Trente. Le Pape laissait en suspens la question de la validité des decrets. En principe, il n'y avait point d'accord entre la papauté d'une part et les cabinets de l'Empereur et du roi de France de l'autre, mais ces deux cours faisaient quelques concessions quant au choix du lieu. La déclaration papale du 15 novembre manquait certainement de sincérité et contenait certaines restrictions mentales. C'était un acte d'une diplomatie sagace et expérimentée et non une franche déclaration, un raffinement de sagesse et non l'expression et l'effusion d'un coeur ouvert. Pie IV n'avançait par une fausseté, mais jugeait superflu et même dangereux de dire toute la vérité. Le Sacré-Collège se prononça en conséquence pour la levée de la suspension et pour la ligne de conduite tracée le 3 juin par le pape. L'auteur fait remarquer que la Papauté, depuis longtemps, tranchait la question en faveur du renouvellement ou de la reprise du Concile de Trente, qu'au dernier moment il ne s'agissait plus que de rédiger la bulle et de limiter le Concile en façon à ne choquer ni ne blesser personne, à ne point mettre en relief, dans la bulle elle-même, les divergences fondamentales, profondément cachées, et à esquiver une question aussi controversée et aussi épineuse que celle de

savoir quel Concile on aurait. Parmi les cardinaux, il n'y en eut que deux, Cicada et Ferrara, qui se prononcèrent d'avance contre Trente. La première rédaction de la bulle souleva les vives critiques des Espagnols, de l'ambassadeur du roi Philippe II et de Lainez. A la fin on biffa les mots les plus inquiétants: de integro (indicere). Malgré ces débats soulevés au dernier moment, l'auteur considère la bulle de convocation du Concile comme la résultante de longs préparatifs et de longues négociations, comme une oeuvre mûrement délibérée et non pas le résultat accidentel d'influences passagères. L'auteur fait ressortir à la fin, en développant ce point davantage, que la politique de Pie IV, qualifiée de politique de subterfuges, découlait des difficultés avec lesquelles Rome avait à lutter et qu'elle ne pouvait surmonter; ensuite qu'en dépit des soupçons des contemporains et des jugements ultérieurs, c'est de Pie IV que vint l'initiative de la convocation du Concile et qu'il trancha la question, sans sacrifier le principe aux influences étrangères, que la voie intermédiaire qu'il adopta le conduisait à certaines concessions formelles. La France, en posant catégoriquement la question d'un Concile national, précipita la convocation d'un Concile universel. Les retards de cette convocation provenaient non du mauvais vouloir ou de la mollesse du Pape ni des caprices des cours, ils prenaient leur origine dans la situation intérieure des pays, minés par la discorde religieuse. L'idéal de l'unité de l'Eglise cédait à la raison d'état qui exigeait une pacification générale et par conséquent un Concile qui dissipât les orages intérieurs. La réalité, l'intérêt des états se trouvait en contradiction avec l'idéal de l'unité religieuse du monde occidental.

Trois appendices sont ajoutés à ce travail.

Le premier appendice, („les dépêches diplomatiques à titre de source historique"), fait remarquer, comment la subjectivité des ambassadeurs éclate dans leur dépêches, notamment dans la conduite des envoyés espagnols, plus catholiques que le roi „catholique" lui-même.

Deuxième appendice. Un passage de l'ouvrage de M. Alphonse de Ruble: Le Traité de Cateau-Cambrésis (Paris 1889) s'occupe de l'élection de Pie IV. L'auteur affirme que M. Ruble ne s'est pas suffisamment orienté dans le dédale de cette élection, en se fiant exclusivement aux sources françaises. Notamment l'attitude du Cardinal Caraffa dans le conclave et la part qu'il a prise au choix du Médicis-Pie IV sont inexactement représentées. Son rôle n'était pas si grand, comme M. R. ne le croit L'auteur réfute ensuite les critiques faites à son travail: L'élection de Pie IV (Cracovie 1886); on lui reproche de ne s'être pas rendu compte des graves intérêts politiques et ecclésiastiques qui ont motivé ces quatre mois de compétitions électorales. L'auteur défend son opinion, en soutenant que ces conflits provenaient surtout de l'antagonisme des familles princières d'Italie, réprésentées au Conclave.

Troisième appendice: Sarpi et Pallavicini. Le grave reproche de Sarpi à Pie IV qu'il accuse de n'avoir pas voulu du Concile, n'est pas juste; en principe Pallavicini a raison d'affirmer que le Pape dans l'affaire du Concile a fait una spontanea dichiarazione. Dans beaucoup de questions Sarpi en revanche expose exactement les faits. En général l'un et l'autre ouvrage sur le concile de Trente sont écrits avec partialité.

A la fin de l'ouvrage se trouvent des Analectes documentaires 1) Des extraits de la correspondance de Philippe II avec les ambassadeurs d'Espagne (Paris-Archives nationales K. 1493) 2) Des extraits des dépêches de l'ambassadeur vénitien Michiel (d'après les copies de la Bibliothèque Nationale) 3) Dex extraits des Acta Consistorialia de l'an 1560 4) Extraits des lettres de Borromée au nonce en Espagne, évêque de Terracina. (Archives du Vatican. Nunziatura di Germania).

LVI.

W. Kętrzyński. „Studyja nad dokumentami XII wieku". *(Die polnischen Urkunden des XII Jahrhunderts).*

Über einzelne Urkunden des XII. Jahrhunderts ist wohl manches geschrieben worden, wie über das Privileg des Car-

dinals Aegidius vom Jahre 1105, doch eine zusammenhängende Darstellung des damaligen Urkundenwesens ist bisher noch nicht versucht worden. Nur der Verfasser hat im Jahre 1888 in der Zeitschrift des Vereins für Geschichte und Alterthum Schlesiens B. 22, p. 151—166 „Einige Bemerkungen über die ältesten polnischen Urkunden" veröffentlicht, welche sich ihm bei gelegentlichem Studium derselben aufgedrängt hatten.

Da jedoch die Urkunden des XII Jahrh. nicht allein eine der wichtigsten Quellen für die Rechtsverhältnisse jener Zeit sind, sondern auch interessante Beiträge zur damaligen Geschichte liefern, so war ein eingehendes Studium derselben um so wünschenswerther, als bei Herausgebern und Gelehrten die gröste Unsicherheit herrschte, wie weit dieselben als authentisches Material zu betrachten seien, da es häufig vorkam, dass der eine dies oder jenes Document als gefälscht verwarf, während ein anderer darauf wichtige Hypothesen baute. Dies alles bewog den Verfasser mit diesen Urkunden sich eingehender zu befassen, dieselben kritisch zu beleuchten, die falschen von den echten zu sondern und nur die unzweifelhaft echten zum Fundament seiner Untersuchung zu machen.

Zu diesem Zwecke besorgte sich der Verfasser Photographien von den meisten der erhaltenen Originale — nur drei sind ihm unzugänglich geblieben, wovon zwei unzweifelhaft echt, das dritte aber gefälscht ist. Die Vergleichung der Photographien ergab das Resultat, das 9 Originale nicht dem XII Jahrh., sondern zum Theil der zweiten Hälfte des XIII Jahrh. entstammen; 17 — päpstliche Bullen mit eingerechnet — gehören unzweifelhaft dem XII Jahrh. an. Von den abschriftlich erhaltenen Urkunden erweisen sich 18 als echt, zwölf als gefälscht. Von 57 Urkunden, die den Gegenstand der Untersuchung bilden, waren also 21 als unecht, 36 als authentisch zu betrachten; unter diesen 36 befinden sich jedoch 8 päpstliche Bullen und eine Urkunde des Patriarchen der Auferstehungskirche, die, da sie in ausländischen Kanzleien ausgestellt sind, nur ihres Inhalts wegen in einem besonderen Capitel besprochen werden.

Die übrigbleibenden 27 Schriftstücke, die bisher stets als Urkunden betrachtet worden sind, haben zwar alle einen mehr oder weniger gleichen Inhalt — Schenkungen für Kirchen und Klöster — unterscheiden sich jedoch mannigfach durch ihre äussere Form, die häufig genug allen Vorstellungen von einer Urkunde Hohn spricht und deshalb auch öfters der Grund war, dass dieser oder jener Act angezweifelt worden ist. Nach sorgfältiger Untersuchung kam der Verfasser zu dem Resultate, dass alle diese Schriftstücke nicht einer Gattung angehören, sondern drei verschiedenen, die geschichtlich wohl begründet sind; es sind dies eigentliche Urkunden, öffentliche Protokolle und geschichtliche Aufzeichnungen über Schenkungen und Verleihungen.

Die Urkunden behandelt der Verfasser im ersten Abschnitt seiner Arbeit; ihr wesentliches Merkmal ist die Corroboration; sie besassen also ein Siegel, das dem Pergamente aufgedrückt oder demselben angehängt wurde; in einem Falle fehlt allerdings die Corroborationsformel und das Siegel, dafür trat aber der *assensus* der Nächsbetheiligten und die Recognition des Kanzlers ein. Solcher Urkunden giebt es 9, von denen 2 durch päpstiche Legate, 3 durch Bischöfe, eine durch eine Privatperson, (sie wurdea ber vom Erzbischof von Gnesen corroborirt), und 3 durch Herzöge ausgestellt wurden. Jede dieser Urkunden wird im einzelnen besprochen.

Die Invocation weist zwei Formeln auf, von denen die eine auch im Auslande geläufig ist. Eine Salutation tritt viermal auf, dreimal in Verbindung mit der Invocation. Die Arenga, die ebenfalls viermal vorkommt, enthält ein religiöses Motiv. Die Promulgation — *notum fieri volumus, notum esse volo, notum sit* — haben vier Urkunden. Neben der Corroboration, der schon oben Erwähnung geschah, tritt in 6 Urkunden die Excommunicationsformel auf; in dreien fehlt sie; darunter zwei herzogliche, von denen die eine an ihre Stelle die *poena* setzt. Zeugen fehlen in 5 Urkunden. Drei Urkunden haben „*Actum*“, zwei „*Datum*“, vier weder „*Actum*“ noch „*Datum*“ und daher auch keine Datirung. Das Tagesdatum

wird nur nach dem römischen Kalender bezeichnet. Wo in den Urkunden die Formel „*scripto et sigillo meo*“ vorkommt, ist anzunehmen, dass der Aussteller — eine geistliche Person — die Urkunde selbst geschrieben habe. Die Vergleichung der Schrift der herzoglichen Urkunden führt zur Annahme, dass dieselben vom Empfänger verfasst sind, nicht vom Kanzler, der wohl nur ein Privatsecretär der Herzogs war; eine herzogliche Kanzlei existirte im XII Jahrh. noch nicht.

Siegel waren im XII Jahrh. in Polen eine grosse Seltenheit; ausser den Erzbischöfen und einigen Bischöfen besass von den Herzogen ein solches nur Heinrich von Sandomir († 1166) und Mieszko der Alte, der aber noch 1177 mit seinem Siegelringe, einer antiken Gemme, siegelte.

Dieser Umstand trägt viel dazu bei, die zweite Art der Schriftstücke welche der Verfasser Protokolle nennt, zu erklären. Mit diesen, deren Zahl neun ist, beschäftigt sich der zweite Abschnitt. Das Protokoll ist ein unvollständiges Document; da in demselben die Corroborationsformel fehlt, so ist es auch nicht besiegelt gewesen. Das Protokoll ist das Abbild der mündlichen Verhandlung und enthält gewöhnlich alles das, „*quae acta et dicta sunt*“. Wie die mündliche Schenkung an eine Kirche unter das „*bannum*“ und die „*excommunicatio*“ derselben gestellt wurde, so steht auch das Protokoll, das gewöhnlich in Gegenwart von Zeugen abgefasst wurde, unter dem Schutze der Kirche. Was also in einer Urkunde die Corroborationsformel und das Siegel, das ist im Protokoll die Confirmation durch den Bannfluch. Was die Beweiskraft des Protokolls anbetrifft, so versteht sich von selbst, dass dieselbe nur solange bestand, als Aussteller und Zeugen lebten, und dass, wenn Streitigkeiten zwischen dem Empfänger und Aussteller eintraten, die Zeugen dieselben entschieden.

Wenn dessenungeachtet einige Protokolle noch heute Spuren ehemaliger Besieglung aufweisen, — es ist nur ein, aber fast vollständig zerstörtes Siegel erhalten — so ergiebt sich aus der allgemeinen Sachlage, so wie aus den in Transumpten erhaltenen Beschreibungen derselben, dass sie Fäl-

schungen sind, die in den nachfolgenden Jahrhunderten ausgeführt wurden, um das werthlose Protokoll in ein werthvolles Document umzugestalten.

Als Aussteller treten fünfmal Herzöge und einmal eine Herzogin auf, deren Act zugleich das älteste Protokoll ist, einmal ein Erzbischof und ein Bischof zusammen und zweimal Privatpersonen.

Die Invocation weist drei Formeln auf, von denen zwei auch in den Urkunden vorkommen; drei Protokolle sind ohne Invocation. Eine Arenga besitzen nur zwei. Die Promulgation weist folgende Formeln auf „*notum sit, notum facio, significo*“: 4 Protokolle haben keine Promulgationsformeln. Die Malediction fehlt nur in einem. Ohne Zeugen sind nur zwei Protokolle; in 6 derselben ist „*Actum*“, in einem „*Datum*“; weder „*Actum*“ noch „*Datum*“ haben nur drei. Die Jahreszahl wird wie in den Documenten ausgedrückt, fehlt aber in 4 Protokollen; ein Tagesdatum findet sich nur in 3 und wird wie in den Urkunden nach dem römischen Kalender berechnet.

In seinen „Bemerkungen“ hatte der Verfasser diese Protokolle als Privataufzeichnungen aufgefasst, was sich jedoch bei genauerer Forschung als irrthümlich erwies: Privataufzeichnungen sind dagegen die historischen Notizen, welche der Verfasser im dritten Capitel behandelt; es sind ihrer 9, die sich hauptsächlich von den Protokollen und Urkunden dadurch unterscheiden, dass sie Berichte über Verhandlungen enthalten, weshalb auch die handelnde Person nicht redend eingeführt wird, sondern, wie in jeder Erzählung, in dritter Person auftritt Wo aber die handelnde Person in erster Person spricht, was z. B. in dem sogenannten ältesten Krakauer Document vom Jahre 1167 der Fall ist, da ist der Verfasser — hier der Bischof Gedko — zugleich auch eine der handelnden Personen; dass wir es hier weder mit einem Protokoll noch mit einer Urkunde zu thun haben, erweist schon der Anfang, der in kurzen Sätzen einige sehr interessante Mittheilungen zur Geschichte des Jahres 1166 liefert. Weil man diese Aufzeichnung für eine Urkunde hielt, ist sie vom Herausgeber

beanstandet worden, obgleich das Original derselben, ebenso wie der Inhalt zu einem solchen Urtheil keinen Anlass geben. Diese Notiz sollte als Information für die Nachfolger Gedko's dienen, dass der in derselben erwähnte Gütertausch mit Wissen und Willen des Bischofs und auf legalem Wege erfolgt sei.

Andere Notizen enthalten oft nur Güterverzeichnisse; auch solchen hat man in späteren Zeiten falsche Siegel angehängt, um ihnen das Gewicht einer Urkunde zu ertheilen.

Aus dem Mitgetheilten geht hervor, dass diese Privataufzeichnungen die älteste Form darstellen, in welcher sich Verleihungen erhalten haben, da zuerst um 1140 das erste Protokoll und 1146 die erste Urkunde in Polen ausgestellt wurde. Von den in ursprünglicher Form erhaltenen Privataufzeichnungen geht eine bis ins XI Jahrh. zurück; es müssen jedoch noch viele andere existirt haben, die bei Begründung der Bisthümer im X und XI Jahrh. niedergeschrieben wurden; die meisten derselben sind verloren gegangen oder noch nicht aufgefunden worden; einige jedoch haben sich in päpstlichen Bullen erhalten, mit welchen sich der Verfasser im vierten Abschnitte seiner Arbeit beschäftigt.

Schon in der ersten Hälfte des XII Jahrh. zeigte sich ein Bedürfnis nach urkundlicher Befestigung des Grundbesitzes und der Rechte, welche Bisthümer und Klöster besassen. Der Grund dazu war der Verfall der polnichen Rechtsverfassung und der herzoglichen Macht und die Umwandlung der socialen Verhältnisse, welche damals zum Durchbruch kam, in dem der Beamtenadel sich in einen Geburtsadel, der frühere Lehnbesitz sich in erblichen Besitz umzuwandeln begannen; das alles mochte Streitigkeiten über kirchliche Güter zu einem häufigeren Vorkommnis machen. Da die Herzöge im XII Jahrh. nur ausnahmsweise Siegel führten und Urkunden austellten, die Bischöfe aber in eigener Sache für sich rechtskräftige Urkunden nicht ausstellen konnten, so wandten sie sich an den päpstlichen Hof, dem sie ihre erhaltenen Verleihungen in Abschrift einsandten und um ihre Bestätigung baten. Dieselbe erhielten sie in den sogenannten Protectionsbullen, deren sich noch

8 erhalten haben. Die päpstliche Curie inserirte die ihr übersandten Aufzeichnungen entweder wörtlich — dies ist jedoch nur einmal der Fall — oder den wesentlichen Inhalt derselben und das häufig recht genau, wie das in einem besonderen Falle nachgewiesen werden kann, wo die ursprünglichen Notizen und Protokolle noch vorhanden sind. Derartige alte Aufzeichnungen, die bis aufs Jahr 1000 zurückgehen, enthält die Bulle für Gnesen aus dem Jahre 1136, wortgetreu, wie es scheint, und in stark gekürzter Fassung die Bulle für Breslau aus dem Jahre 1155, in welche jedoch auch spätere Notizen aufgenommen sind; nicht minder interessant sind auch die Protectionsbullen für Klöster. Eingehend sind besonders die beiden obenerwähnten Bullen und die Urkunde des Patriarchen der Auferstehungskirche in Jerusalem für die Brüder des heiligen Grabes in Miechow besprochen worden. Für den verderbten Text der Bulle für Breslau, die nur in später Abschrift erhalten ist, schlägt der Verfasser einige Verbesserungen vor und macht wahrscheinlich, dass der Satz „*quos omnes cum dux Mesco... coram nobilibus totius Polonie eidem ecclesie restituit*“ eine Randglosse gewesen, die der Abschreiber an falscher Stelle eingereiht hat, wodurch der Zusammenhang eine bedenkliche Störung erlitt.

Im fünften Kapitel behandelt der Verfasser die gefälschten Urkunden des XII Jahrh., deren Zahl 21 beträgt. In dem einleitenden Theil desselben bespricht er zunächst ausführlich die verschiedenen Arten von Fälschungen, die in polnischen Urkundensammlungen vorkommen, und da es in denselben sich hauptsächlich um Vermehrung der Gerechtsame der Kirchen und Klöster handelt, so stellt der Verfasser die Rechte und Freiheiten zusammen, welche die Kirche im XII Jahrh. besass und zwar so, dass Bisthümer und Klöster besonders behandelt werden, da jene ihrer Stellung und Bedeutung gemäss grössere Vorrechte besassen als diese. Für die Kritik der gefälschten Urkunden fällt dieser Umstand um so mehr ins Gewicht, als die Kirche im XII Jahrh. noch sehr wenig Vorrechte besass, während die Exemptionen und Befreiungen von den Lasten

des polnischen Rechts und der polnischen Gerichtsbarkeit im XIII Jahrh. ganz ungeheuere Dimensionen annehmen; diese Freiheiten wurden den jüngern kirchlichen Instituten gewöhnlich schon bei der Gründung gewährt, während die alten derselben entbehrten, was sie bewog, durch Fälschung derselben theilhaft zu werden. Doch dies war nicht der einzige Grund, der zu Fälschungen Anlass gab; viele Kirchen und Klöster, die im XI und XII Jahrh. entstanden waren, besassen überhaupt keine Urkunden, sondern nur Privataufzeichnungen über die ihnen verliehenen Besitzungen und Rechte; im XIII Jahrh. war jedoch die Urkunde schon ein entscheidendes Rechtsmittel in allen Processen geworden: da man eines solchen entbehrte, so wurden die alten Aufzeichnungen zu einer Urkunde zusammengestellt, der man falsche Siegel anhängte. Daher kommt es, dass manche der gefälschten Urkunden ein höchst interessantes historisches Material enthalten, welches nachzuweisen der Verfasser für seine Pflicht hielt.

Die gefälschten Urkunden werden in Gruppen nach dem Orte ihrer Entstehung behandelt. Demgemäss entfallen auf Mogilno 3, auf Tyniec 1, auf Ląd 7, auf Trzemeszno 1, auf Andrzejów 2, auf Zagość 1, auf Leubus 1, auf Lubin 1, auf Sulejów 3 und auf das Kapitel von Krakau ebenfalls 1 gefälschte Urkunde. Auf die Namen polnischer Herzöge wurden 17 Urkunden gefälscht, auf die Namen geistlicher Personen 4; es kommen also 3 echte herzogliche Urkunden auf 17 unechte; wenn wir die herzoglichen Protokolle mitzählen, erhalten wir 9 echte gegen 17 gefälschte; wenn wir dagegen alle echten Urkunden, Protokolle und Bullen zusammennehmen, bekommen wir 27 echte Schriftstücke und 21 gefälschte. Die historischen Aufzeichnungen, die keinen amtlichen Character hatten, sind bei dieser Zusammenstellung natürlich nicht berücksichtigt worden.

Im Nachwort giebt der Verfasser einen Rückblick auf die Entwicklung des Urkundenwesens in Polen und führt die Ursachen an, welche eine so späte Entwicklung bedingten. Den Schluss bildet ein Verzeichnis der polnischen Bischöfe des

XI und XII Jahrh. dem Stande unserer jetziger Kenntnis entsprechend; die Lebenszeit und die Regierungsjahre derselben sind bei allen Studien über jener Zeiten von grosser Bedeutung und dies um so mehr, als die üblichen auf Długosz beruhenden Jahreszahlen zum grössten Theil ohne jeden Werth sind.

LVII

L. Birkenmajer. „Krakowskie tablice syzygjów na r. 1379 i 1380.“ *(Tables des syzygies, calculées à Cracovie pour l'an 1379 et 1380.* Contribution à l'histoire de l'astronomie en Pologne du XIVe siècle).

Dans un code manuscrit de la bibliothèque Jagellonnienne à Cracovie (N-o 805 folio, datant du XIV et du XV siècle), l'auteur a trouvé un fragment qui contient les tables des vraies syzygies des années 1379 et 1380, calculées pour le méridien de Cracovie par un astronome anonyme. En soumettant les tables susdites à une discussion détaillée, l'auteur conclut, que dans le dernier quart du XIVme siècle, la position géographique de Cracovie fut approximativement déterminée par des observations recueillies dans cette ville, et il prouve ensuite, qu'à cette époque-là, les horloges mécaniques, indiquant tout aussi bien les minutes que les heures, n'étaient pas rares en Pologne. Se basant sur d'autres indices, l'auteur exprime la supposition, que le Magister Hermanus de Przeworsko, docteur en médecine, plus tard médecin ordinaire de la cour du roi Ladislas Jagiełło, fut l'auteur de ces tables.

LVIII

I. Siemiradzki. „Fauna kopalna warstw oxfordzkich i kimerydzkich w okręgu krakowskim i przyległych częściach królestwa polskiego.“ *(Faune des étages: oxfordien et kimméridien en Pologne.* Première partie: *Céphalopodes.* Fascicule 2).

La deuxième partie de la monographie contient la description de 60 espèces d'ammonites de l'oxfordien et du kimméridien de Pologne, soit les genres: Perisphinctes (groupes:

P. Geron, *polyplocus*, *indogermanus*, *colubrinus*, *procerus)* plus: les Aspidoceras, Peltoceras, Oleostephanus et Hoplites.

Lees recherches de l'auteur exposées dans ce fascicule l'obligent à considerer la faune ammonitique oxfordienne des environs de Cracovie comme une faune mixte, où des formes particulières à la mer jurassique de Souabe se mêlent, en formant 33% de l'ensemble, à une faune océanique d'un type méditerranéen et baltique à la fois, qui compte au surplus plusieurs séries de formes indiennes *(Per. Pottingeri, occultefurcatus)* ainsi que les espèces américaines *(Per. Dunikowskii)*. Il est à remarquer, que les espèces souabes ne se répandent pas au delà de Czenstochova, où elle sont, du reste, assez zares.

La faune kimméridienne des environs de Cracovie (Podgórze) est abondante et appartient, comme d'ailleurs dans tout le pays, au type baltique (français), qui, vers l'époque tithonienne, passe au type boréal (russe). La communication avec la mer souabe cesse dès le virgulien, car c'est à cette époque que surgit le récif corallien et nérinéen d'Inwald et Roczyny au pied des Carpathes, barrant le canal oxfordien, qui, de Cracovie, se dirigeait, par les environs de Bern en Moravie, vers la bassin souabe.

LIX

T. Wiśniowski. „Mikrofauna iłów ornatowych okolicy Krakowa. II. Gąbki górnego Kellowayu w Grojcu." *(Mikrofauna aus den Ornaten-Thonen der Umgegend von Krakau. II Theil. Die Spongien des oberen Callovien in Grojec* nebst einem Supplement zur Foraminiferen-Fauna der Grojecer Ornaten-Thone.)

Der schon früher in den Publicationen der Akademie erschienenen Beschreibung der Foraminiferen aus den Grojecer

Ornaten-Thonen [1]) folgt jetzt eine Schilderung der Spongien-Reste dieser Schichten.

Ganz ähnlich den Grojecer Foraminiferen, deren Fauna in verschiedenen Niveaux leicht auffallende Unterschiede zeigt, verhalten sich auch die Spongien in unseren Ornatenschichten; die Veränderungen aber, denen ihre Fauna während einer verhältnissmässig so kurzen Zeit unterworfen war, sind von einer wohl noch mehr tiefgreifenden Natur, als bei jenen. Man sieht nämlich, dass, obwohl die Spongien in dem unteren Niveau unserer Schichten ganz vorwiegend zu den Lyssakinen gehören, in den oberen glaukonitischen Thonen Rhizomorinen in einer ungemein grossen Anzahl in den Vordergrund treten, indem sie fast den ganzen Rückstand nach dem Schlämmen dieser Thone darstellen. Hier sollen nur die ersten und neben diesen die spärlichen Monactinelliden und Tetractinelliden näher besprochen werden.

An den Resten der Lyssakinen kann man wohl alle Nadel-kategorien beobachten, die Schulze in seinem letzten Prachtwerke [2]) unterscheidet, namentlich aber zahlreiche und verschiedene Dermalien, Gastralien und Canalarien, mannigfaltige Typen der Skeletelemente des Wurzelschopfes und endlich, leider nur sehr spärlich vorkommende, Parenchymalien. Eben diese Mannigfaltigkeit der Lyssakinen-Elemente macht das Grojecer Spongien-Material zu einem sehr interessanten, da, wie bekannt, die Funde solcher Skeletbildungen bisher sehr selten waren. Der Mangel an Amphidiscen und das vorwiegende Auftreten in unserer Fauna der Nadeln, die in den Hexasterophoren vorkommen und zwischen denen sich solche Skeletelemente vorfinden,

[1]) T. Wiśniowski: Mikrofauna iłów ornatowych okolicy Krakowa. Część pierwsza. Otwornice górnego Kellowayu w Grojcu. Denkschrift. d. Krakauer Akad. d. Wiss. Math.-naturwiss. Cl. Bd. XVII. 1890.

[2]) Report on the scientific results of the voyage of H. M. S. Challenger etc. Zoology, Vol. XXI, 1887; Report on the Hexactinellida etc. by Dr. F. E. Schulze.

wie die nur auf Euplectelliden beschränkten sechsstrahligen Hypodermalien, macht ziemlich wahrscheinlich, dass diese Fauna, wenigstens zum grössten Theile, aus den Repräsentanten der Hexasterophoren besteht. Es fehlen zwar die zahlreichen Rosetten und Blumennadeln unter diesen Lyssakinen-Resten, solche Skelet-Elemente sind aber schon früher aus dem krakauer Oberjura von dem Verfasser beschrieben worden [1]) und es kann gar nicht verwundern, dass in den Grojecer-Ornaten-Thonen so zierliche Skeletbildungen in Folge des Fossilisations-Processes zu Grunde gegangen sind.

Von den Nadel-Typen die man an den Dermalien Gastralien und Canalarien der recenten Lyssakinen unterscheiden kann, sehen wir an den Grojecer Schwämmen:

1) Die glatten sechsstrahligen Hypodermalien, mit einem verälngerten Strahle, welche für die Dermalschicht der Euplectelliden so charakteristisch sind, dann

2) ganz ähnliche Elemente, deren kürzerer Radius jedoch mit Dornen versehen ist, wie bei *Holascus* und *Malacosaccus (Euplectellidae)*,

3) Sechsstrahlige typische Tannenbäumchen, identisch mit solchen Skeletbildungen, welche in der Dermalschicht der jetzigen Asconematiden vorkommen und endlich

4) Fünfstrahler, welche sich in der Dermalschicht und als Gastralia vorwiegend der Rosselliden und anderer Hexasterophoren (mit Ausnahme der Dermalien bei Euplectelliden) aber auch bei Amphidiscophoren vorfinden.

Die Nadeln des Wurzelschopfes der Grojecer Lyssakinen stellen sich dar, theils als

[1]) Th. Wiśniowski: Beitrag zur Kenntniss d. Mikrofauna aus d. oberjurassischen Feuersteinknollen d. Umgegend v. Krakau. Jahrb. d. k. k. geol. R. A.; 1888; Bd 38

1) glatte und robuste, einstrahlige Fragmente von ungemein grossen Dimensionen, theils als

2) ähnliche aber schlankere und gekrümmte Nadeln, welche am Ende eine knopfartige Anschwellung tragen, oder als

3) grosse, gedornte, nur fragmentarisch erhaltene Längsnadeln, deren unteres Ende ganz wahrscheinlich die mit ihnen sich zusammen vorfindenden einstrahligen, mit vier winzigen Widerhaken versehenen Skelet-Elemente bilden.

Solche Wurzelschopf-Nadeln können sowohl den Hexasterophoren wie auch den Amphidiscophoren zugeschrieben werden.

Einen noch anderen Typus dieser Skelet-Elemente sehen wir in dem Grojecer-Materiale als

4) lange, (?) glatte Nadeln, die an ihrem unteren Ende zwei grosse, in einer Ebene — rechts und links — liegende Widerhaken zeigen

und denen ähnliche Skeletbildungen aus dem Wurzelschopfe der recenten Amphidiscophoren: *Pheronema*, *Poliopogon* und *Semperella* bekannt sind. Ob sie als Repräsentanten in der Grojecer-Fauna der Amphidiscophoren nicht betrachtet werden können, kann man trotz dem Mangel an so charakteristischen Amphidiscen nicht leicht entscheiden, und das um so weniger, als Amphidisci sonst in den krakauer Kimmeridge-Feuersteinen vor Kurzem gefunden wurden, in Folge dessen das Auftreten dieser Lyssakinen-Gruppe in der Jura-Formation schon nachgewiesen worden ist.

Was die Monactinelliden und Tetractinelliden dieser Fauna anbelangt, so wurden in dem Grojecer Materiale von den Monactinelliden einige spindel- und stabförmige Nadeln, *Reniera moniliformis* Wiśn., *Monilites aff. haldonensis* Carter., und *Triposphaerilla Poetae* Wiśn. nachgewiesen, wie auch Einstrahler vorgefunden, welche den in der recenten *Chalina* Bwbk. (Grant) vorkommenden Nadeln sehr ähnlich erscheinen.

Noch spärlicher ist die Tetractinelliden-Fauna, da man als einzige Reste dieser Spongien nur die nicht selten vorkommenden Sternkugeln der Geodien und kissenförmigen Nadeln der Gattung *Toriscodermia* Wiśn. betrachten kann. Sehr auffallend ist aber in dem Falle der fast vollkommene Mangel an den für diese Spongien-Gruppe so charakteristischen vieraxigen Skelet-Elementen.

Als Supplement zu der schon früher erschienenen Arbeit des Verfassers über die Foraminiferen der Grojecer Ornaten-Thone, werden noch manche Foraminiferen beschrieben, von denen eine typische Form der *Cristellaria hebetata* Schwag., eine glatte Varietät der *Crist. polonica* Wiśn., dann *Dentalina robusta* Kübl. Zwing. und andere, vor Allem zu nennen sind.

LX

M. Raciborski. „Permokarbońska flora wapienia karniowickiego.“ *(Ueber die Permo-Carbon Flora des Karniowicer Kalkes.)*

In Karniowice und Filipowice, etwa 4 Meilen westlich von Krakau, kommen einige Meter dicke Bänke eines weissen, grauweissen oder röthlichen, krystallinischen Kalkes vor, in welchen schon vor 25 Jahren Herr Geheim-Rath Dr. F. Roemer einige Pflanzenreste gefunden hat *(Geologie von Oberschlesien* pag. 114); von diesen war nur Taeniopteris Roemeri Schenk in besser erhaltenen Exemplaren vorhanden.

In der späteren Literatur sind nur wenige Andeutungen über diese Flora zu finden, die wichtigsten in E. Weiss, *Ergänzungen und Zusätzen zu der fossilen Flora des Saar-Rhein-Gebietes.* wo Sphenophyllum emarginatum und Odontopteris obtusa angegeben werden. Diesen Angaben zuwider wurden diese Schichten in der neuesten Zeit vom Herrn Chefgeologen Dr. E. Tietze dem bunten Sandsteine zugezählt.

Die fossilen Reste in dem Karniowicer Kalke sammelte der Verfasser durch eine längere Zeit und obwohl das gesammelte Material wegen Mangel an gut aufgeschlossenen Lokalitäten und Kalkbrüchen, wie auch wegen der bedeutenden

Härte des Gesteines nicht so reich ist, wie es wünschenswerth wäre, so will er doch schon jetzt über die gewonnenen Resultate berichten, da die Hoffnung auf eine Bereicherung seiner Sammlung nicht vorhanden ist.

Der Kalk von Karniowice hat im Liegenden: Sandsteine der productiven Kohlenformation mit schlecht erhaltenen, seltenen Pflanzenabdrücken (*Calamites Cistii* Brgn., *Cal. aff. gigas* Brgn., *Cordaites an principalis* Gein. ?); im Hangenden: Kalkconglomerate und Porphyrtuffe unbekannten Alters; noch höher: dolomitische Märgel, welche der oberen Stufe des Buntsandsteines angehören. In den erwähnten Sandsteinen sind in Filipowice dünne, heute nicht ausgenützte Kohlenflötze vorhanden; die Kohlenflötze in der benachbarten Siersza und in Jaworzno haben eine echte Schatzlarer Flora, die in Gołonóg und Rudno eine Flora der Ostrau-Waldenburger Schichten.

Die Pflanzen sind in dem Karniowicer Kalke grösstentheils in ihrer natürlichen Lage verkalkt. So z. B. aufrecht stehende Calamitenstämme, in allen Richtungen ausgebreitete Blätter von *Odontopteris obtusa*, die an Rändern umgerollten Blätter des *Taeniopteris multinervis*, senkrecht zur Achse ausgebreitete *Sphenophyllum*-Wirtel, schief zu Achse ausgebreitete *Annularia*-Wirtel. u. s. w. Da jedoch der Kalk immer krystallinisch ist, so ist leider die Mikrostruktur der verkalkten Pflanzentheile an den Schliffen gar nicht zu erkennen.

Folgende Pflanzenreste sind in den Karniowicer Kalke gefunden:

Calamitae:

Annularia stellata Schloth., *A. polonica (n. sp. aff. mucronata* Schenk.), *A. brevifolia* Brgn., *Calamites sp. (an major* Brgn. ?) *C. Cistii* Brgn., *C. sp. indeterminatae, Spica fructifera Cal. sp.*

Filices:

Taeniopteris multinervis Weiss, *T. sp. (an multinervis fertilis ?)*, *T. undulata n. sp.*, *Odontopteris obtusa* Brgn., *Pecopteris*

Beyrichi Weiss, *P. sp. (an Sphenopteris Decheni ?)*, *P. sp. (an P. Miltoni ?)*, *P. Bredowi* Germar., *P. sp. (an Scol. arborescens ?)*.

Sphenophyllae:

Sphenophyllum emarginatum Brgn., *S. longifolium* Germar.

Lepidodendreae:

Lepidostrobus sp.

Sigillariae:

Sigillaria (Clathraria) Wiśniowskii n. sp.

Cordaitae:

Cordaites principalis Germ., *Cyclocarpus Karniowicensis n. sp.*

Die drei erwähnten Annulariaarten haben ganz verschiedene Blätter. *Ann. stellata* Schl. hat etwa 30 schmale, bis 28 mm. lange Blätter im Wirtel, alle haben stark umgerollte Ränder. *Ann. brevifolia*, mit kleinen Wirteln, (bis 6 mm. Durchmesser) mit ebenso umgerollten Blatträndern hat an der Oberseite über dem Mittelnerve tiefe Rinne. *A. polonica* hat ausgebreitete Blatträndер, Querschnitt ihrer Blätter ist linsenförmig. Die Blattwirtel sind im Umriss deutlich elliptisch, die längsten Blätter bis 20 cm. lang, unter dem Gipfel bis 3·2 mm., an der Basis etwa 0·8 mm. breit. An dem Gipfel mit einer deutlichen, schmalen und scharfen Spitze versehen. Nächstverwandt scheint *A. mucronata* Schenk aus Thsing-Pu-Shan in China zu sein.

Die Gestalt der Zweige, Umrollung der Blatträndер, deutliches Heraustreten des Mediannerves an der Unterseite, so wie die Rinne an der entsprechenden Stelle der Oberseite der Blätter bei zwei erstgenannten Species, steht mit der herrschenden Anschauung, dass die Annularien untergetauchte Pflanzen, oder

untergetauchte Aeste der Calamarienstämme seien, im Widerspruche.

Calamites aff. major? Der Verfasser hat gefunden bis 12 cm. dicke, senkrecht stehende Stämme, mit nur theilweise und schlecht erhaltener Oberflächensculptur.

Cal. Cistii Brgn. *(incl. C. leisderma* Gutb.) ist in mehreren Exemplaren vorhanden.

Taeniopteris multinervis Weiss. Gewöhnlichste Pflanze in dem Karniowicer Kalke. An einem Exemplare sind an den Secundärnerven elliptische Erhöhungen zu sehen, vielleicht Fruktificationen dieser Species; leider ist ihre nähere Beschaffenheit nicht zu erkennen. Die Blätter waren gewiss einfach, ganzrandig, ihre Ränder sind immer umgerollt, manchmal so stark, dass sie in Querbrüchen fast 8-förmig. erscheinen. Die Secundärnerven sind zweifach, in seltenen Fällen sogar hie und da dreifach gegabelt; an jüngeren, stark gerollten Blättern steigen sie schief nach aussen und oben, und sind dann von *T. Schenkii* Sterzel nicht zu unterscheiden.

Odontopteris obtusa Brogn. Eine der gewöhnlichsten Pflanzen. An über hundert gesammelten Blattstücken sind alle möglichen Blättchenformen mit Xenopteris-, Neuropteris- und Cyclopterisnervation sichtbar. Die grössten Fiederchen sind bis 45 mm. lang, bis 24 mm. breit; die kleinsten bis 10 mm. lang, etwa 8 m. breit; die Endfiederchen bis 60 mm. lang, bis 26 mm. breit. Die Hauptspindel ist längs gestreift.

Pecopteris Beyrichi Weiss. Stimmt in Gestalt, Grösse und Nervation der Blattfeder und Blättchen mit der Weiss'schen Abbildung gänzlich überein, doch sind die secundären Blattspindel cylindrisch, oben gefurcht, unberandet.

Pecopteris Bredowi Germ. Gewöhnliche Farrnspecies des Karniowicer Kalkes. Die Blättchen sind gewöhnlich etwas kleiner als die der Germar'schen und Weiss'schen Abbildungen, etwa 2 mm. breit und lang.

Sphenophyllum emarginatum Brgn. Eine der häufigsten Pflanzen der Lokalität, mit 7 bis 20 mm. langen, 5—15 mm.

breiten Blättern. An über hundert Blättern konnte constatiert werden, dass in der Basis der Blätter nur ein Mittelnerv vorhanden ist, welcher sich weiter mehrmals gabelt, 16 bis 30 Endäste besitzt. Die Blätter sind in der Mitte tief eingekerbt. Die Länge der sechseckigen Internodien variert zwischen 6 und 40 mm.

Sphenophyllum longifolium Germ. Bis 30 mm. lange, an der Basis 2 mm., am Scheitel bis 11 mm. breite, keilförmige Blätter tief gezähnt. Die langen, lanzettlichen Zähne erinnern an S. Thonii Maas. In der Basis der Blätter nur ein Mittelnerv vorhanden.

Lepidostrobus sp. Nur ein Bruchstück, von Geheimrath Dr. F. Roemer gefunden und als Coniferen-Zapfen beschrieben (Geologie von Oberschlesien pag. 114).

Sigillaria Wiśniowkii n. sp. Eine hübsche Species aus der Untergattung *Clathraria* Brgn. (*Cancellatae* Weiss.), mit *S. oculifera* Weiss und *S. Defrancii* Brgn. verwandt. Die Blattpolster sind dachförmig gewölbt, im Umrissen querrhombisch, unten flach gerundet, 8 mm. breit, 5·5 mm. lang. Die Blattnarben von der Breite der Blattpolster und fast ebenso lang, nehmen die ganze grössere, schief nach oben und innen gerichtete Seite des dachförmigen Blattpolsters ein, von der nächstunteren nur durch die schmale, untere Seite desselben Blattpolsters getrennt Die Spur des Blattgefässbündels liegt in der oberen Ecke der Blattnarbe, zu beiden Seiten durch zwei, die ganze Länge der Blattnarbe vertical verlaufenden, Grübchen begrenzt. An dem oberen Ende jedes solchen Grübchens ist eine punktförmige Vertiefung zu sehen.

Cordaites principalis Germ. Die Blätter etwa 35 mm. breit, auf jede 5 mm Breite kommen 9—12 Nerven.

Cyclocarpus Karniowicensis. Kugelige Körper, 9—11 mm. im Durchmesser, oben gerundet, unten mit zwei benachbarten, kleinen Papillen versehen.

Das Grad der Verwandschaft der armen Flora des Karniowicer Kalkes mit anderen ist aus folgender Zusammenstellung ersichtlich.

Species	Karniowice	Autun	Bert	Ottweiler	Cusel	Lebach	Plagwitz	Mittl. Rothliegendes in nordwestl. Sachsen
Annularia stellata . .	+	+	+	+		?		+
Ann. brevifolia . .	+	+						
Calamites Cistii . .	+		+	+	+	+	+	+
Taeniopteris multinerv.	+	+	+			+		
Odontopteris obtusa .	+	+		+	+	+		+
Pecopteris Bredowi .	+			+				
Pec. Beyrichi . . .	+	+				+		
P. arborescens . .	?	+		+	+	+		+
Sphenophyllum emarg.	+	+		+			+	
Sph. longifolium . .	+			+				
Cordaites principalis .	+	+		+	+	+	+	+

Das Vorhandensein der Calamiten, Annularien, Sphenophyllen, Lepidodendreen, Sigillarien und Cordaiten beweist eine nahe Verwandschaft der Karniowicer Flora mit den echten Carbonfloren, dagegen sind die gewöhnlichsten Pflanzen dieser flora: *Taeniopteris multinervis* und *Odontopteris obtusa* die Leitpflanzen des Rothliegenden. Das Zusammenvorkommen der echten Obercarbon- und Unterpermpflanzen, so wie auch das Fehlen, der in permischen Schichten immer häufigen Walchien und Callipterisarten zeigt, dass die fossile Karniowicer Flora die Vegetation des Grenzschichten zwischen Carbon und Perm darstellt. Die mächtig, zwischen permocarbonen Karniowicer Kalken und mittelcarbonen Kohlenflötzen von Siersza, entwickelten Sandsteine ohne verkieselte Dadoxylonhölzer (die Karniowicer Sandsteine) sind desswegen vielleicht als Obercarbon zu betrachten; die Sandsteine von Kwaczała und

Lipowiec mit verkieselten *Dadoxylon Schrollianus* und *D. Rollei* sind dagegen jünger, wahrscheinlich ein Aequivalent des mittleren Rothliegenden in Sachsen und Böhmen und des Conglomerates und Porphyrtuffes von Myślachowice und Karniowice.

Nakładem Akademii Umiejętności

pod redakcyją Sekretarza generalnego hr. Stanisława Tarnowskiego.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

9 Grudnia 1890.

Nr. 10. Décembre. 1890.

BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

Séances

Séance de l'Académie

du 6 décembre 1890

Présidence de M. J. Majer

L'Académie procède aux élections de sept membres titulaires et d'un correspondant.

Sont élus: membres titulaires: MM. L. Pasteur à Paris, R. Virchow à Berlin, J. V. Schiaparelli à Milan, W. Thomson à Glasgow, W. Spasowicz à St. Petersbourg, W. Łoziński et W. Zajączkowski à Léopol: correspondant: M. M. Kawczyński à Léopol.[1])

Le Président, aux termes du §. 20 des Statuts, invite l'assemblée à procéder au renouvellement du Bureau, en déclarant en même temps se demettre du poste de Président de l'Académie, à cause de son âge avancé. Déjà, il y a trois ans, lors des dernières élections, il avait annoncé sa démission et ne l'avait retirée que sur les pressantes insistances de l'Académie. Aujourd'hui il croit devoir prévenir ses collègues qu'il ne lui serait plus possible d'accepter une réélection.

M. Morawski propose de fonder un prix de l'Académie, nommé Prix Joseph Majer, en l'honneur de l'homme

1) Selon les §§ 18, 20, 23 des Statuts les élections du Président, du Secrétaire général et des membres étrangers attendent la confirmation de S. M. l'Empereur

éminent qui pendant dix huit ans, depuis la fondation de l'Académie jusqu'à ce jour, a occupé le siège présidentiel avec tant de mérite et de distinction.

Cette motion est remise aussitôt à une Commission qui est invitée de présenter son rapport d'urgence et séance tenante. La Commission est formée de MM. Morawski, Radziszewski, Zakrzewski et Kopernicki.

L'assemblée procède ensuite aux élections. M. le comte Stanislas Tarnowski est élu Président. M. Stanislas Smolka est élu Secrétaire général de l'Académie.

La séance, suspendue pour deux heures, est reprise sous la présidence de M. F. Zoll, Président de la Classe d'Histoire et de Philosophie.

La commission présente son rapport sur la motion de M. Morawski.

Conformément aux conclusions de ce rapport, l'assemblée vote la fondation d'un prix de 1000 fl., nommé Prix Joseph Majer. Ce prix sera décerné tous les deux ans, en séance publique de l'Académie au mois de mai. Le concours aura pour objet, alternativement, des travaux concernant la physiographie des pays polonais et l'histoire de la Pologne.

Classe de Philologie

Séance du 15 décembre 1890

Présidence de M. C. Morawski

M. S. Windakiewicz fait une communication sur les manuscrits contenant les poésies de Callimachus [1].

M. A. Miodoński donne lecture de son mémoire sur l'«Exhortatio de paenitentia» d'un auteur inconnu [2].

1) Voir aux Résumés LXI. 2) Ibid. LXII.

M. J. Tretiak fait une communication sur des nouveaux matériaux concernant la biographie de Mickiewicz, publiés récemment par le fils du poète.

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 5 décembre 1890

Présidence de M. F. Zoll

Le Secrétaire fait son rapport sur le mémoire de M. F. Koneczny, intitulé: Jagellon et Witold 1382—1392, et remet au nom de M. W. Abraham son ouvrage, récemment publié, sur l'organisation de l'église en Pologne au XI et XII siècle [1].

La séance suspendue est reprise le lendemain.

La Classe se forme en comité secret et procède au renouvellement de son Bureau. M. F. Zoll est réélu Président: M. S. Smolka est réélu Secrétaire de la Classe.

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 5 décembre 1890

Présidence de M. F. Karliński

M. Le Secrétaire présente le travail de M. F. Mertens: *Sur les fonctions entières et symmétriques.* [2])

1) ibid. LXIII. 2) Voir aux Résumés LXIV.

M. E. Godlewski donne lecture de son mémoire: „*Sur l'influence retardatrice de la lumière sur l'accroissement des plantes et sur la théorie de l'accroissement en général.*“ [1])

M. E. Janczewski expose les résultats de ses recherches comparatives: „*Sur le genre Anemone. I. Fruit. II. Germination.*“ [2])

La séance suspendue est reprise le lendemain sous la présidence de M. J. Majer.

La Classe se forme en comité secret et procède au renouvellement de son Bureau. M. E. Janczewski est élu Président; M. J. Rostafiński est élu Secrétaire de la Classe.

1) ibid. LXV 3) ibid. LXVII

Résumés

LXI.

S. Windakiewicz. „O rękopisach poezyj Kallimacha." *(Sur les manuscrits contenant les poésies de Callimachus).*

Les recherches qui ont été faites jusqu' à présent sur les écrits des Callimachus, notamment les travaux de Zénon (1753) et de Zeissberg (1873) ont mis au jour quatorze manuscrits de ses poésies; en y ajoutant les huit qui viennent d'être découverts tout récemment par M. Windakiewicz, il semblerait en résulter un total de 22 pièces; mais quatre d'entre eux ne peuvent être considérés comme existants et onze autres n'offrent que des fragments. Dans cette abondante moisson de manuscrits, voici ceux qui meritent par leur caractère extérieur tout particulièrement l'attention: Cod. Urbin. 363 (Bibl. du Vatican) comme provenant d'Urbino; Cod. Riccard. 1226 (Florence) qui paraît avoir été offert à une dame par Callimachus; Cod. Barb. XXX. 104 (Rome), autographe de Lactance Thédaldus, un ami du poète; enfin, Cod. Laur. XXXIX. 73 (Florence), écrit sur l'île de Chios en 1473.

Comme nous ne possédons pas d'autographes de Callimachus, et que les manuscrits conservés jusqu'à nos jours offrent une grande variété d'agencement et de matières, il est nécessaire pour les apprécier à leur juste valeur, de recourir

à des critériums intrinsèques qui donneront les résultats que voici:

1. La productivité de Callimachus s'est manifestée à différentes époques, notamment dans les années 1465—7 et 1470—1. La première de ces périodes coïncide avec le séjour du poète à Rome, et lui suggère deux livres d'épigrammes dont le texte s'est intégralement conservé dans le Cod. Urbin. 363; la seconde correspond au début du séjour de Callimachus en Pologne et donne naissance au Fannietum, recueil d'élégies et d'épigrammes inspirés par la bien-aimée Fannia Swiętochna, dont le texte existe dans deux éditions différentes, notamment dans la plus récente d'entre elles, à savoir le Cod. Ricc. 1226, et dans l'édition scolaire, le Cod. Vatic. 5156.

2. Dans les temps qui suivent, le Fannietum devient pour le poète un sujet de remaniements; l'abondance de la matière, surtout pour la partie épigrammatique, y aidant, une seconde rédaction en résulte, à savoir le Elegiarum epigrammaticumque liber (1482) dont le meilleur texte nous à été conservé dans le Cod. Barb. XXX. 104. Enfin, le poète ayant séparé les élégies d'avec les épigrammes, il s'en suit une troisième rédaction que représente le Cod. Vat. 2869 à côté du Cod. Riccard. 162.

Comme le Cod. Urbin. 363 et le Cod. Vatic. 2869 comprennent toute l'oeuvre poétique de Callimachus dans sa forme définitive, ces manuscrits doivent servir de base à la publication de ses poésies, lesquelles, d'autre part, à l'instar des éditions contemporaines et conformément à l'intention bien entendue de l'auteur, devront être présentées dans l'ordre que voici:

Elegiarum liber
Epigrammatum liber I, II.
Epigrammatum liber postremus
Fragmenta.

Callimachus occupe une place doublement importante dans l'histoire de la Renaissance, d'abord à titre de collaborateur à l'Académie de Pomponius Laetus et de personnage marquant dans la société romaine sous le pontificat de Paul II, en second

lieu comme apôtre du nouveau courant intellectuel en Pologne. Autant la seconde partie de son rôle était-elle jusqu'à présent suffisamment connue, autant la première, à defaut de sources correspondantes, n'a-t-elle pu être convenablement mise en évidence. C'est pourquoi la découverte de ces deux livres d'epigrammes romains a une haute importance, car ils complètent les chaînons qui manquaient dans l'histoire de la production littéraire de Callimachus, ils mettent en lumière sa personnalité, ses relations antérieures et ses connaissances et constituent en définitive un document très important pour l'étude de tout le mouvement littéraire qui se produisit à Rome au temps où Paul II siégeait sur le trône pontifical. Un indice de l'existence de ces épigrammes se trouvait déjà dans l'allusion que Zenon avait faite à la perte réiterée du Codice della libreria Saibante in Verona; des extraits reproduits dans le Cod. Riccard. 907 et le Cod. Vatic. 2847 en confirmaient la popularité; ce n'est qu'à présent qu'il a été donné d'en retrouver le texte dans son integrite, grâce au Cod. Urbin. 363 f. 58—99 sur lequel nous cherchons ici à attirer l'attention.

LXII

Incerti auctoris Exhortatio de paenitentia. Ope codicis Parisini recognovit **Adam Miodoński.**

Bekanntich hat Herr Dr. C. Wunderer den Text der pseudocyprianischen Schrift: „Exhortatio de paenitentia", einer Sammlung von lose aneindergereihten, vorwiegend dem Alten Testamente entnommenen Bibelstellen, die den Satz: „*Per paenitentiam posse omnia peccata dimitti ei, qui ad Deum toto corde conversus sit*" bekräftigen sollen, auf Grund einer Madrider und einer Augsburger Handschrift aus dem XV. Jahrh. hergestellt und die Uebersetzung für älter als die Vulgata des Hieronymus erklärt. Vgl. dessen Programmabhandlung: Bruchstücke einer afrikanischen Bibelübersetzung in der pseudocyprianischen Schrift Exhortatio de paenitentia. Erlangen 1889. Vf. hat sich nun in der Texteconstituirung der sprachlich immerhin wichtigen Exhortatio auf ein älteres und besseres Hand

schriftenmaterial stützen können, nämlich auf den Miscellaneen-Parisercodex (Bibl. de l'Arsenal) Nr. 550 saec. XIII., welcher u. a. unsere Schrift auf fol. 128ᵛ—130ʳ enthält, mit der Inscriptio: *Exhortatio sancti Cipriani de penitentia.* Die Collation verdankt der Verfasser Herrn Dr. L. Sternbach. Die neue Quelle bietet mehr denn 20 bessere Lesarten; so hat z. B. Wunderer den auffallenden Wechsel der Construction Dan. 4, 31 *regnum eius in generatione et generationem* beibehalten, indem er denselben mit einem ähnlichen Fall: *in mensuras et in ponderibus* (Pentateuch) verglich. Allein es wird in dem letzteren Beispiele die Praeposition *in* wiederholt! Man wird also mit dem Parisercodex zu schreiben haben: *in generationem et generationem* (LXX εἰς γενεὰν καὶ γενεάν). Der ursprüngliche Wortlaut ist an einigen Stellen durch Glosseme entstellt und es liegt die Vermuthung nahe, dass hier theilweise der Einfluss der Vulgata sich geltend machte. Sophon. 2, 3 lesen wir in der Exhortatio: *quaerite iustitiam et quaerite mansuetudinem et respondete ea*, während in der Septuaginta nur δικαιοσύνην ζητήσατε καὶ ἀποκρίνασθε αὐτά vorhanden ist. Soll man annehmen, dass der Zusatz *quaerite mansuetudinem* auf einen anderen Urtext schliessen lässt? Gewiss nicht. Die Worte fehlen z. B. bei Lucifer (*de sancto Athan.* 130, 19 H.) und im pseudoaugustinischen Speculum, sie erinnern aber an die Uebersetzung der Vulgata, die lautet: *quaerite dominum omnes m a n s u e t i terrae, qui iudicium eius estis operati, quaerite iustum, quaerite m a n s u e t u m.* Ebenso ist Ezech. 18, 21 *et faciat iudicium et iustitiam et misericordiam* (Exhort.) zu beurtheilen. Die Septuag. hat καὶ ποιήσῃ δικαιοσύνην καὶ ἔλεος (= *fecerit iustitiam et misericordiam*); Vulg.: *et fecerit iudicium et iustitiam*: es ist also in der Exhortatio das *iudicium* zu tilgen. Wenn dagegen Ezech. 18, 30 der Text der Exhortatio nicht dem griechischen zu entsprechen scheint: *non erunt vobis in poenam iniquitates* (οὐκ ἔσονται ὑμῖν εἰς κόλασιν ἀνομίαι), so ist ganz einfach unter Berücksichtigung der vulgären Vertauschung von *e* und *i iniquitates* in *iniquitatis* zu ändern. Vgl. Jes. 54, 8 *averte faciem meam* im cod. M der Exhortatio, statt *averti f. m.* der übrigen codd. Ausser-

dem wird das Verhältniss der Exhortatio zum Speculum Sessorianum anders aufgefasst, als dies bei Wunderer der Fall war. Es kann namentlich nicht bewiesen werden, dass man lediglich wegen der sprachlichen Eigenthümlichkeiten die Exhortatio als eine ältere Schrift zu bezeichnen berechtigt wäre. Eine kurze Praefatio und ein knapper kritischer Commentar dienen zur Erörterung diesbezüglicher Fragen.

LXIII

W. Abraham. „Organizacyja Kościoła w Polsce do połowy wieku XII". *(Die kirchlichen Verhältnisse Polens bis zur Mitte des XII Jahrhunderts).* Lemberg 8vo X, 259 S.

In der vorliegenden Arbeit, die eine Einleitung zur Geschichte des Kirchenrechts in Polen bilden soll, schildert der Verfasser die Entstehung der kirchlichen Verfassung und die Entwickelung der Rechtszustände der polnischen Kirche in dem Zeitraume, in welchem dieselbe noch von den seit der Mitte des XI Jh. wirkenden Reformbestrebungen der Päpste beinahe gar nicht berührt war, und sich von dem tiefgreifenden Einflusse der Staatsgewalt auf die kirchlichen Angelegenheiten noch nicht emancipiert hatte. Die Arbeit ist in 9 Capitel eingetheilt, und zwar: I. Die Annahme des Christenthums. II. Gründung der Bisthümer. III. Der Metropolitanverband. IV. Die innere Verfassung der Diöcesen. V. Verhältniss zu dem päpstlichen Stuhl. VI. Stellung der Kirche im Staate. VII. Die Verwaltung der Kirche. VIII. Das kirchliche Vermögen. IX. Quellen des Kirchenrechts in Polen.

Die Uranfänge des Christenthums in Polen sind gänzlich unbekannt, es lässt sich auch nicht ermitteln, auf welchem Wege der christliche Glaube nach Polen kam. Irgend ein Zusammenhang zwischen den Missionsarbeiten des h. Methodius in Mähren und der Einführung des Christenthums in Polen kann nicht erwiesen werden, da der slavische Ritus nie in Polen eine bedeutendere Rolle gespielt hat. Auch die Hypothese, dass die ersten Missionäre Polens die Mönche von Neu-Corvey

waren, beruht auf keinen positiven Grundlagen. Im Gegentheil, auf Grund der chronikalischen Berichte, dass Mesco I von seiner Frau Dobrovca zur Annahme des Christenthums gebracht wurde, darf angenommen werden, dass das Christenthum nach Polen über Böhmen gekommen war, jedenfalls aber waren die Missionäre keine Böhmen oder Slaven, sondern Deutsche, wahrscheinlich Mönche aus den mittel- oder süddeutschen Klöstern. In den gleichzeitigen Quellen befinden sich wirklich Notizen, die an ein näheres Verhältniss zwischen Mesco I und Kloster Fulda deuten. Gleichzeitig mit der offiziellen Annahme des Christenthums erschien in Polen ein Bischof Namens Jordan. Dieser erste Bischof Polens, welcher von Otto I dem Mesco als Missionär zugeschickt wurde, besass noch keine näher bezeichnete und abgegrenzte Diöcese, obwohl er Bischof von Posen genannt wird, denn er war nur ein Missionsbischof, der sich eine Diöcese erst schaffen sollte. Eine feste kirchliche Organisation erhielt Polen erst im J. 1000, als neben dem Bisthum Posen das Erzbisthum Gnesen und die Bisthümer Krakau, Breslau und Kolberg gegründet wurden. In Folge der Verhandlungen während des Aufenthaltes Ottos III in Gnesen, trat der Kaiser dem Herzog Boleslaus I die Oberhoheit über die polnische Kirche und das Recht die polnischen Bischöfe zu investieren förmlich ab. Dieses Abkommen wurde vom Papst Silvester II bestättigt. Die Absicht Boleslaus I, mit Hilfe Brunos von Querfurt eine zweite Metropole innerhalb der polnischen Grenzen zu gründen, scheiterte wegen des zu frühen Todes des Preussenapostels. Die kirchliche Verfassung, wie sie im J. 1000 geschaffen wurde, bestand nur kurze Zeit, denn bald nach dem Tode Mescos II im J. 1034 ging in Folge der politischen Wirren und der heidnischen Reaktion, sammt der staatlichen Ordnung auch die kirchliche zu Grunde. Als Kasimir I den Thron bestieg, fand er in seinem Lande keinen einzigen Bischof und fast alle bischöflichen Kirchen lagen in Trümmern. Er hatte vorläufig nur zwei Bisthümer besetzt, Breslau und Krakau, die alte kirchliche Verfassung wurde erst später in Folge der Vereinbarung Boleslaus II mit Gregor VII wiederhergestellt,

und dabei noch ein neues Bisthum in Płock gegründet. Das Bisthum Kolberg konnte nicht mehr wiederhergestellt werden. Die Gründung anderer polnischer Bisthümer in Leslau, Lebus und Pommern erfolgte erst nach dem J. 1120 zur Zeit der Regierung Boleslaus III.

Während der Reaktion nach dem Tode Mescos II löste sich auch der Gnesener Metropolitanverband, welcher den Anordnungen vom Jahre 1000 gemäss, alle polnischen Bisthümer mit Ausnahme Posens umfasste. Es lag daher sehr nahe, die polnische Kirche wieder unter die Obergewalt der Erzbischöfe von Magdeburg, unter welcher sie sich bis zum J. 1000 befand, zu stellen. Die Erzbischöfe von Magdeburg haben wirklich vom Papst Benedict IX und Leo IX die Bestättigung ihrer älteren diesbezüglichen Rechte erlangt. Kasimir I aber suchte die Absichten Magdeburgs zu durchkreuzen, liess den für das Krakauer Bisthum auserschenen Candidaten Aaron nicht in Magdeburg, sondern in Köln von seinem Oheim Erzbischof Herimann weihen, und da das Gnesener Erzbisthum noch nicht wiederhergestellt werden konnte, knüpfte er mit dem päpstlichen Stuhle Verhandlungen an, die die Ertheilung des Palliums an Aaron als Erzbischof von Polen zum Gegenstande hatten und nicht ohne Erfolg blieben. Nach dem Tode Aarons konnte kein polnischer Bischof mehr die erzbischöfliche Würde erlangen, bis Gregor VII im J. 1075 oder 1076 den Bestand des Gnesener Metrepolitanverbandes und die Einrichtungen Silvesters II und Ottos III bestättigte. Die Ansprüche Magdeburgs, die während der langen Erledigung des Gnesener Stuhles wieder eine rechtliche Grundlage gewonnen hatten, waren jedoch trotz dieser Anordnungen Gregors VII nicht beseitigt, da noch im J. 1133 der Papst Innocenz II auf die Klage des Erzbischofs von Magdeburg Norbert, die wahrscheinlich dadurch veranlasst wurde, das Boleslaus III die junge Kirche von Pommern in den Gnesener Metropolitanverband einverleiben wollte, ein Urtheil fällte, womit er dem Erzbischof von Magdeburg alle Bisthümer in Polen und Pommern unterwarf. Bald nach dem Tode des Erzbischofs Norbert sah sich jedoch Innocenz II

genöthigt, die erzbischöfliche Stellung der Gnesener Kirche anzuerkennen; seit dieser Zeit blieb das Bestehen des Gnesener Metropolitanverbandes unangefochten.

Wie im Abendlande überhaupt, so war auch in Polen das Leben des bischöflichen Clerus nach den Grundsätzen der vita canonica organisiert. Noch in der Mitte des XI Jahrh. hütete sorgfältig der Krakauer Bischof Aaron, welcher der Cluniacenser Reformpartei angehörte, die strenge Zucht des dortigen Domkapitels, aber bald gegen Ende des XI Jahrh. hat die vita canonica zu bestehen aufgehört. Die Domkapitel erhielten ein abgesondertes Vermögen, aus welchem den Mitgliedern ständige Einkünfte zugewiesen wurden. An der Spitze der polnischen Domkapitel (mit Ausnahme von Gnesen und Płock), stand der Dekan, erst die zweite Stelle nahm das Amt des Propstes ein, die dritte das Amt des Archidiakons, welcher von den Ämtern des Propstes und Dekans getrennt und zu den höheren Kapitelsämtern gezählt war. Die Domkapitel in Polen besassen schon in der Mitte des XV Jahrh. die Theilnahme an der Verwaltung der Diöcese, da die Bischöfe bei Vornahme besonders wichtiger Verfügungen an ihre Einwilligung gebunden waren.

Als Gehilfen des Bischofs bei Ausübung der Jurisdiktion fungierten die Archidiakonen und schon im Laufe des XII Jahrh. wurden die Diöcesen in mehrere Archidiakonatssprengel getheilt. Die Bildung der Pfarreien fällt erst gegen die Mitte des XII Jahrh. Was die Klöster anbelangt, so stellt ihre Organisation in Polen keine wichtigeren particulären Besonderheiten dar. Die ältesten Klöster, wahrscheinlich noch vor dem J. 1000 gestiftet, waren die Abteien in Międzyrzecz und Trzemeszno. Nach der Restauration Kasimirs I wurden noch in dem XI Jahrh. die Benedictinerabteien in Tyniec und Lubin (welche mit den belgischen Mönchen besetzt wurden), in Mogilno und Łęczyca, das Kloster der regulirten Chorherrn in Trzemeszno und vielleicht auch die Klöster unbekannter Regel in Krakau bei der Michaëlerkirche, in Breslau bei der S. Mar-

tinskirche und in Gnesen gegründet. Die Stiftung anderer älteren Klöster kam erst später zu Stande.

Zu dem päpstlichen Stuhl stand die damalige polnische Kirche in keinem engeren Verhältniss. Polen gehörte zwar schon seit Anfang des XI Jahrh. zu den Ländern, welche zur Zahlung des Peterspfennigs verpflichtet waren, wegen der Gründung der Bisthümer hat man sich immer an den römischen Stuhl gewendet, und die Päpste sandten von Zeit zu Zeit ihre Legaten nach Polen ab, jedoch ein unmittelbarer Eingriff der Päpste in irgend welche Angelegenheiten der polnischen Kirche ohne Genehmigung der Staatsregierung war nicht zulässig. Die Reformpläne der Päpste fanden bei der polnischen Geistlichkeit keinen Wiederhall und noch in der Mitte des XII Jahrh. leisteten die polnischen Bischöfe sammt ihren Metropoliten den Anordnungen des Papstes einen heftigen Widerstand. Die Kirche wurde in Polen noch als eine Staatsinstitution betrachtet und deshalb war sie auch der Staatsgewalt fast in jeder Beziehung unterworfen. Der Fürst besetzte nach eigenem Ermässen die bischöflichen Stühle, indem er den ausersehenen Candidaten mit Ring und Stab investierte, übte das ius spolii aus und noch zur Zeit Boleslaus III war weder das privilegium fori noch weitergehende Immunitäten dem Clerus zugestanden. Nur die bischöfliche Kirche wurde ursprünglich als Rechtssubjekt anerkannt, die anderen Kirchen und Klöster galten bis Ende des XII Jahrh. als Rechtsobjekte, indem sie sich im Eigenthum von anderen kirchlichen Anstalten so wie auch von Privatpersonen befinden konnten. Die Eigenthümer der Kirchen besassen das volle Anstellungsrecht der Geistlichen und ihr Verfügungsrecht über ihre Kirchen war nur insofern, als dies zur Erhaltung der gottesdienstlichen Einrichtungen in der einmal geweihten Kirche nothwendig war, beschränkt. Ueber die Ausübung der kirchlichen Gewalt seitens der Metropoliten und der Bischöfe bieten die Quellen fast keine Kunde, nur so viel darf als erwiesen angenommen werden, dass die damalige kirchliche Disciplin sehr viel su wünschen übrig liess. Nicht nur Presbyter, sondern auch Bischöfe haben in der ehelichen Gemeinschaft

gelebt, die Geistlichen, die an den Privatkirchen angestellt waren, wollten sich der Disciplinargewalt der Archidiakonen entziehen und die Ehen wurden eigenmächtig gelöst.

Das kirchliche Vermögen, welches aus verschiedenen beweglichen und unbeweglichen Sachen sowie nutzbringenden Rechten bestand, mehrte sich fortwährend durch Schenkungen seitens der Fürsten und Grossen. Die Schenkung von Grundstücken sammt oder ohne der unfreien Bevölkerung benöthigten der fürstlichen Bestättigung. Einen bedeutenden Theil des Einkommens der Kirche bildete der Zehnt. Der Zehnt war in Polen auf Grund der Verordnungen der Fürsten eingeführt und lastete ursprünglich (in der Form einer decimatio plenaria) nur auf der Bevölkerung, welche dem Fürsten die Abgaben entrichten sollte. Erst im Laufe des XII Jahrh. wurde die Pflicht zur Entrichtung des Zehnten allgemein, die Kirche musste aber dafür der Ritterschaft (nach einem Kampf um den Neubruchzehnten) das Vorrecht, den Zehnten seiner Aecker nach freier Willkür jeder beliebigen Kirche zu entrichten, zugestehen. Neben dem Zehnt war auch der Neunt eingeführt als Einkommen der kirchlichen Anstalten, die keinen Zehnt beziehen durften.

Die Verwaltung des kirchlichen Vermögens wurde von dem Fürsten so wie von den Stiftern einzelner Kirchen überwacht. Von den Quellen des damaligen particulären Kirchenrechts in Polen hat sich kein einziges Denkmal erhalten, es gibt auch keine Nachrichten, ob die Metropoliten von Gnesen oder andere Bischöfe irgend welche National-, Provinzial- oder Diöcesan-Synoden abgehalten haben. Nur der Chronist Thietmar berichtet über ein Gesetz Boleslaus I, welcher die Pflicht des Fastens nach der Septuagesima einschärft. Auf die Bildung der polnischen Geistlichkeit hat im XI Jahrhundert die Schule zu Lüttich einen gewissen Einfluss geübt, es lassen sich sogar nähere Beziehungen zwischen der polnischen und der belgischen und nordfranzösischen Kirche nachweisen. Auf Grund des Bücherverzeichnisses des Krakauer Domkapitels vom J. 1110, wo der longobardischen Rechtsbücher gedacht wird, kann

auch angenommen werden, dass vielleicht damals in Polen Geistliche gelebt haben, welche an der Schule zu Pavia studiert haben. Die Kenntniss des allgemeinen Kirchenrechts hat man in Polen aus den gleichzeitigen Quellensammlungen geschöpft, am meisten war in Polen die *collectio trium partium*, von welcher sich in der Gnesener und Krakauer Dombibliothek je ein Exemplar erhalten hat, verbreitet Der Krakauer Codex der *Collectio tripartita* umfasst noch eine kleinere Sammlung, die mit der Sammlung des Codex Nr. 1488 in der Wiener Hofbibliothek fast identisch ist. Ausserdem besitzt noch das Gnesener Domkapitel eine Handschrift, in welcher sich *Excerpta ex Theologia et iure canonico*", welche von dem Gnesener Erzbischof Jacob (Mitte des XII Jahrh.) verfasst sein sollen, befinden.

LXIV

F. Mertens. „O funkcyjach całkowitych symetrycznych." *(Ueber ganze und symmetrische Functionen).*

Der Verfasser beweist mit Hilfe der Lagrange'schen Interpolationsformel die Unabhängigkeit der elementären symmetrischen Functionen und giebt dann ein auf der Anwendung alternirender Functionen beruhendes Verfahren zur Umformung einer ganzen symmetrischen Function in eine ganze Function der elementären symmetrischen Verbindungen an.

In den zwei letzten Paragraphen zeigt der Verfasser, wie man eine ganze Function einer Reihe von aus derselben Anzahl Veränderlicher bestehenden Gruppen in eine Function verwandeln kann, welche nur eine Reihe von Veränderlichen und gewisse einfachste symmetrische Verbindungen enthält, und wie man insbesondere irgend eine ganze symmetrische in eine ganze Function dieser einfachsten symmetrischen Verbindungen verwandeln kann.

LXV

E. Godlewski. „O sposobie, w jaki światło opóźnia wzrost roślin i o teoryjach tegoż wzrostu". (*Die Art und Weise der wachsthumretardierenden Lichtwirkung und die Wachsthumstheorien*).

Es wird fast allgemein angenommen, dass das Wachsthum der Pflanzenzelle durch das Licht deswegen retardiert wird, weil der Einfluss des Lichtes die Zellhaut dicker, härter und in Folge dessen auch weniger dehnbar macht. Diese Anschauung wurde hauptsächlich aus dem anatomischen Bau der Stengeln etiolierter Pflanzen abgeleitet. Wie bekannt ist die Cuticula an solchen Stengeln dünner, die collenchimatischen Verdickungen der äusseren Rindenzellen, so wie auch die Verdickungen der Holzelemente sind schwächer ausgebildet, als bei den normalen grünen Stengeln; kurz die Zellhäute der unter Lichtabschluss entwickelten Pflanzen bleiben düner und weniger fest, als die der grünen Pflanzen. Aus diesen Beobachtungen zog man den Schluss, dass die Ueberverlängerung der etiolierten Stengel in der grösseren und länger dauernden Dehnbarkeit der Zellhäute ihren Grund habe, und folgerte weiter, dass überhaupt das Licht durch seinen Einfluss auf die Dehnbarkeit der Zellhaut, seine wachsthumretardierende Wirkung auf die Pflanzenzelle ausübe. Der Verfasser hat sich die Aufgabe gestellt diese Anschauung einer experimentellen Prüfung zu unterziehen.

Zunächst verglich er, zu diesem Zwecke, die Turgorausdehnung und die Dehnbarkeit der Zellhäute des etiolierten und grünen epikotylen Gliedes von *Phaseolus multiflorus* untereinander. Es zeigte sich, dass in den oberen, also jüngeren, Epikotylregionen (etwa 15 bis 30 Mm. von der Spitze) weder in der Dehnbarkeit der Zellhäute, noch in der Turgorausdehnung überhaupt, irgend welche grössere Unterschiede zwischen den normalen und etiolierten Epikotylen bestanden; dass dagegen in den unteren also älteren Regionen derselben, sowohl die Turgorausdehnung als auch die Dehnbarkeit der Zellhäute bei den etiolierten Pflanzen bedeutend grösser waren, als bei den nor-

malen. So fand z. B. der Verfasser für, von oben nach unten, aufeinander folgende Querzonen, von 15 Mm., bei einer grünen und einer etiolierten Pflanze nachstehende Procentzahlen.

Querzone	Turgorausdehnung		Dehnung des plasmolisirten Epikotyls	
	grün	etioliert	grün	etioliert
I	8·9	8·6	7·2	7·8
II	7·1	7·1	5·7	6·4
III	3·4	7·0	2·1	6·3
IV	2·0	5·5	0·7	4·8
V	—	4·9	—	3·5
VI	—	1·3	—	0·7

wobei zur Dehnung ein Gewicht von 100 Gr. benützt wurde.

Aus diesen Zahlen ist zu entnehmen, dass die jungen Zellen, bei den etiolierten und grünen Pflanzen, Zellhäute von gleicher Dehnbarkeit besitzen, dass aber diese Dehnbarkeit bei den etiolierten Pflanzen bei weitem länger andauert, als bei den grünen.

Weiter wurde untersucht, welchen Einfluss das Licht auf die Turgorausdehnung und auf die Dehnbarkeit eines etiolierten Epikotyls ausübt, wenn die etiolierte Pflanze plötzlich der Lichtwirkung ausgesetzt wird. Es stellte sich heraus, dass schon nach einer, zwei- bis dreistündigen Lichtwirkung die Dehnbarkeit, und in Folge dessen auch die Turgorausdehnung der älteren Regionen des etiolierten Epikotyls, bedeutend herabgesetzt wird; dass dagegen die Turgorausdehnung der obersten jüngsten Region keine Veränderung durch die Lichtwirkung erleidet. So zeigten z. B. zwei etiolierte Pflanzen, von denen die eine bis zum Schluse des Versuches in Dunkeln blieb, die andere dagegen die zwei letzten Stunden der Lichtwirkung ausgesetzt wurde, in den aufeinanderfolgenden Querzonen (von 15 Mm.) ihrer Epikotylenglieder nachstehende Procentzahlen:

Zone	Turgorausdehnung		Dehnung unter dem Gewichte von 50 Gr.	
	Etiolierte Pflanze in Dunkelheit.	Etiolierte Pflanze 2 letzte St. im Licht.	Etiolierte Pflanze in Dunkelheit.	Etiolierte Pflanze 2 letzte St. im Licht.
I	11·1	10·3	10·3	9·5
II	10·3	4·2	8·9	4·2
III	7·2	4·1	7·2	3·4
IV	7·2	4·8	5·0	4·8
V	2·7	4·8	—	—

Hat man sich nun einmal überzeugt, dass die Dehnbarkeitsunterschiede zwischen den etiolierten und grünen Stengeln erst in einer gewissen Entfernung von der Spitze, also in einem gewissen Alter der Zellen, hervortreten, und dass sie in den obersten, also jüngsten, Stengelregionen noch nicht bestehen, so hat man ein leichtes Mittel in der Hand sich zu überzeugen, ob in der That, der herrschenden Ansicht gemäss, die Ueberverlängerung der Stengel in der Dunkelheit in der grösseren Dehnbarkeit der Zellhäute etiolierter Pflanzen ihren Grund habe, oder, ob hier noch andere Factoren mit in Spiel kommen müssen. Ist nämlich die herrschende Ansicht richtig, so können die Unterschiede in der Wachsthumsgeschwindigkeit der grünen und etiolierten Stengel erst in einer gewissen Entfernung von der Spitze zum Vorschein kommen; für einen solchen Unterschied in den obersten, jüngsten Stengelregionen liegt kein Grund vor. Um diese Frage festzustellen, hat der Verfasser einige Versuche angestellt, bei welchen die Zuwachsgrössen einzelner Zonen der grünen und etiolierten Pflanzen bestimmt wurden. Diese Versuche zeigten ein, dem vorhergesehenen ganz entgegengestelltes Resultat. Es zeigte sich, dass gerade in der obersten, jüngsten Zone die Unterschiede in der Wachsthumsgeschwindigkeit der etiolierten und grünen Phaseolusepikotylen die grössten sind; ungeachtet, dass hier noch keine Unterschiede in der Dehnarkeit der Zellhäute nachweisbar sind. So sind die von oben nach unten aufeinanderfolgenden Zonen von 15 Mm. bei drei grünen, und drei etiolierten Pflanzen innerhalb einer Zeitdauer von $3^1/_2$ Stunden um nachstehende Längen zugewachsen:

Zone	Zuwachs einzelner Zonen im Mm. Grüne Pflanzen			Etiolierte Pflanzen		
I	1·7	2·7	2·5	3·6	4·0	3·5
II	1·7	1·6	1·4	4·0	2·0	1·8
III	1·2	0·5	—	2·5	1·2	1·5
IV	0·6	—	—	1·3	1·0	0·2
V	—	—	—	0·7	0·5	0·0

Aus diesen Zahlen ist nun zu folgern: dass die Hauptursache der Ueberverlängerung etiolierter Stengel nicht in der

geringeren Erstarkung der Zellwände in der Dunkelheit zu suchen ist; dass viel eher umgekehrt diese geringe Erstarkung der Zellwände als eine Folge des übermässigen Flächenwachsthums derselben betrachtet werden darf. Indem die sich bildende Celulose vorzüglich zum Flächenwachsthum der Zellhäute Verwendung findet, fehlt es an nöthigem Material zur Verdickung derselben. Es ist dadurch nicht ausgeschlossen, dass dieses längere Dünn- und Dehnbarbleiben der Zellwände auch ein längeres Dauern des Längenwachsthums zur Folge hat, und dass dadurch die Ueberverlängerung noch bedeutender gemacht wird; keineswegs aber liegt die Hauptursache des Ueberverlängerung in dieser länger dauernden Dehnbarkeit der Zellwände. Das Licht retardiert das Wachsthum nicht, weil es die Dehnbarkeit der Zellwände herabsetzt, sondern es vermindert die Dehnbarkeit der Zellwände, weil es das Flächenwachsthum derselben retardiert.

Diese, sowie die schon früher vom Verfasser der Akademie vorgelegten Resultate der Versuche über die Wirkungsweise der Temperatur auf das Wachsthum, zeigen eine gewisse Unabhängigkeit der Wachsthumsgeschwindigkeit von Turgorausdehnung, indem sie den Nachweis liefern, dass, bei gleicher Turgorausdehnung, je nach den verschiedenen äusseren Bedingungen, die Wachsthumsgeschwindigkeit eine sehr verschiedene sein kann. Trotzdem meint der Verfasser, dass es ganz unstatthaft sei, auf Grund solcher und ähnlicher Thatsachen, die hohe Bedeutung der Turgorausdehnung für das Wachsthum der Pflanzenzelle zu verkennen. Bekanntlich ist es Krabbe gewesen der in seiner Arbeit „*Das gleitende Wachsthum bei der Gewebebildung der Gefässpflanzen*“ als ein entschiedener Gegner der Turgortheorie des Wachsthums hervorgetreten ist. Aus der Thatsache, dass bei der Gefässbildung, die künftigen Gefässe, ohne einen höheren Turgor als die benachbarten Zellen aufzuweisen, über denselben herübergleitend bedeutend stärker am Umfang zunehmen, also ein viel stärkeres Flächenwachsthum als diese zeigen, folgerte Krabbe, dass das Flächenwachsthum vom Turgor unabhängig

ist. Eine ähnliche Meinung spricht auch Askenazy [1]) aus, sich darauf stüzend, dass er bewiesen hat, dass die Turgorausdehnung in dem wachsenden Theile der Wurzel von Maïs, bei einer Temperatur von 9° C., bei welcher die Wurzel kaum wächst, eine nahezu dieselbe ist, als bei einer Temperatur von 26° C., welche dem Wachsthumsoptimum schon nahe liegt.

Diese Thatsachen beweisen aber nur, ähnlich wie die Versuche des Verfassers, dass das Wachsthum durchaus nicht der Turgorausdehnung proportional sein muss, dass also die Turgorausdehnung nicht die einzige Wachsthumsbedinung sein kann, und damit das Wachsthum wirklich zu Stande kömme, noch andere Processe sich in der Zelle abspielen müssen; aber in keiner Weise beweisen diese Thatsachen, dass die Turgorausdehnung für das Wachsthum der Pflanzenzelle überflüssig sei, so dass das Wachsthum einer mit elastischer Zellhaut bekleideten Zelle auch ohne Turgorausdehnung zu Stande kommen könnte.

Noch weniger beweisen gegen die Berechtigung der Turgortheorie die Berechnungen, welche Krabbe ausführte, um den, für die Bildung der von ihm beschriebenen Erweiterungen an den Bastfasern der Asclepiadeen und Apozyneen, nöthigen Turgordruck zu ermitteln [2]). Diesen Berechnungen, nach welchen, um den nöthigen Effekt hervorzurufen, Tausende von Atmosphären Turgordruck erforderlich wären, liegen die Schwender'schen Zahlen zu Grunde; Zahlen, welche sich auf die Dehnbarkeit gänzlich ausgebildeter und nicht auf die Dehnbarkeit wachsender Bastfasern beziehen. Bei der Bildung der von Krabbe beschriebenen Erweiterungen sind aber, offenbar, die Bastfasern an betreffenden Stellen im erneuerten Wachsthum begriffen, und nichts steht der Annahme entgegen, dass, bevor sich die Er-

[1]) Askenazy „*Beziehungen zwischen Wachsthum und Temperatur.* Berichte der deutschen Bot. Gesellschaft. Bd. VIII. S. 56—94.

[2]) Krabbe. „*Ein Beitrag zur Kenntniss der Struktur und Wachsthums der vegetabilischen Zellhäute*". Oringsh. Jahrb. Bd. XVIII. S. 394.

weiterungen zu bilden anfangen, die Zellhaut, an den betreffenden Stellen, durch den Einfluss des Protoplasmas, vom Neuen leicht dehnbar gemacht wird.

Der Meinung des Verfasers nach, ist der Antheil der Turgorausdehnung an dem Wachsthum der Zelle durch die Versuche von DE VRIES über das Wachsthum der Wurzeln in Salzlösungen, durch die Versuche von WORTMANN über das Wachsthum von Vauchesia und der Wurzelhaare in Zuckerlösungen, endlich durch die Versuche des Verfassers über die Grösse der Turgorausdehnung am Ende der grossen Wachsthumsperiode, über jeden Zweifel erhoben; und Alles was KRABBE und ASKENAZY gegen die Turgortheorie angeführt haben, ist nur insofern berechtigt, als es sich auf die einseitige Stellung, welche einige neueren Anhänger dieser Theorie eingenommen haben, bezieht. Als nämlich die Intussusceptionstheorie durch die neueren Arbeiten von SCHMITZ, STRASBURGER u. A. erschüttert wurde, versuchte man das Flächenwachsthum der Zellhäute durch einfache Dehnung derselben zu erklären. Diese Dehnung soll von der Apposition neuer Zellhautlamellen begleitet werden, wodurch der Querschnitt der Membran wieder vergrössert wird. Diese Dehnung, (respective das Wachsthum), soll so lange vor sich gehen, bis ihr durch die Verdickung der Zellhaut in Folge der fortdauernden Apposition neuer Zellstofflamellen eine Grenze gesetzt wird.

Es ist namentlich WORTMANN der diese s. g. Dehnungstheorie in seinen zahlreichen Arbeiten zu begründen und zu entwickeln suchte. Für ihn ist das Wachsthum nur ein Resultat des Ineinandergreifens von zwei Factoren: Turgorkraft und Membranbildung[3]). Wird die Membranbildung vergrössert, so nimmt die Dehnbarkeit der Zellhaut ab, und das Wachsthum wird langsamer; wird die Turgorkraft vergrössert, so wird die Dehnung, und also auch das Wachsthum, beschleunigt. Dass eine solche Theorie mit den Thatsachen, wie sie KRABBE und

[3]) WORTMANN *Bot. Zeit. 1889*, S. 296.

Askenazy anführen, sowie mit denen, welche der Verfasser zu Tage gefördert hat, unvereinbar ist, liegt auf der Hand. Diese Theorie fordert in der That, dass gleichen Turgorausdehnungen gleiche Wachsthumsgeschwindigkeiten entsprechen. Nun zeigten aber Askenazy und der Verfasser, dass ein und dasselbe Pflanzenorgan, bei gleicher Turgorausdehnung, je nach den äusseren Bedingungen, mit sehr verschiedener Geschwindigkeit wachsen kann, was unmöglich wäre, wenn ausser der Turgorausdehnung keine anderen Faotoren bei dem Wachsthum mitwirkten. Diese anderen Factoren, können unmöglich einzig und allein in der Apposition neuer Zellstofflamellen an der gedehnten Zellhaut liegen, denn, wie schon Askenazy richtig bemerkte, es ist nicht einzusehen, wie diese Apposition die Dehnbarkeit der älteren gedehnten Schichten wieder herstellen soll. Die elastische Spanung der gedehnten Schichten kann ja unmöglich dadurch aufgehoben werden, dass an ihnen neue ungedehnte Schichten aufgelagert werden. Der Verfasser ist der Meinung, dass um sich eine richtige und den betrachteten Thatsachen nicht wiedersprechende Vorstellung von der Art und Weise, wie sich der Wachsthumprocess einer mit elastischen Membran bekleideten Pflanzenzelle abspielt, zu bilden, man zwei Momente dieses Wachsthums unterscheiden müsse:

1. Die Dehnung der Zellhaut durch den Turgor.

2. Die Ausgleichung dieser Dehnung und Wiederherstellung der Dehnbarkeit elastisch gespannter Schichten. Dieses zweite Moment ist nun, der Hauptsache nach, auf eine erweichende Einwirkung des Protoplasmas auf die gespannten Schichten der Zellhaut zurückzuführen; die Apposition neuer Membranlamellen ist nur insoferne von grosser Wichtigkeit, als sie die Dicke der Membran, welche durch Dehnung vermindert wurde, wieder vergrössert, und dadurch das Material zur neuen Dehnung liefert.

Beide diese Momente sind für das Zustandekommen des Wachsthums einer, mit elastischer Membran bekleideten, Pflanzenzelle unumgänglich nothwendig, und die Wachsthumsgeschwindigkeit muss, was man bisher immer übersehen hat, von

der Wirkungsgrösse beider dieser Momente abhängen. Nicht nur durch Vergrösserung der Turgorausdehnung, aber auch durch Beschleunigung der, die Dehnbarkeit elastisch gespannter Schichten wiederherstellenden, Wirkung des Protoplasmas kann die Wachsthumsgeschwindigkeit der Pflanzenzelle gesteigert werden. Worauf diese, die elastische Spanung der Zellhaut vermindernde, Wirkung des Protoplasmas beruht? ob sie in irgend welcher Weise mit Zellstoffproduction zusammenhängt, oder nicht? dass wissen wir zur Zeit nicht; ohne dieselbe aber anzunehmen, ist das Flächenwachsthum der Zellhaut durch Dehnung nie zu verstehen.

Wenn die äusseren Einflüsse, wie: Temperatur, Licht, Luftfeuchtigkeit, Zufluss von Wasser, u. s. w. die Wachsthumsgeschwindigkeit verändern, so kann das auf doppelte Art und Weise geschehen: entweder beeinflussen diese Factoren das erste, oder das zweite Moment des Wachsthums. Die Versuche von Askenazy und vom Verfasser haben dargethan, dass die Temperatur auf die Turgorausdehnung nicht einwirkt, folglich kann sie durch ihre Wirkung nur das zweite Moment des Wachsthums beeinflussen. Dasselbe wird nun jetzt für die wachsthumretardierende Lichtwirkung vom Verfasser nachgewiesen.

Es ist anzunehmen, dass die Wirkung des Protoplasmas, welche die Ausgleichung der Turgorausdehnung erzeugt, durch Licht verzögert wird, — dass die Elasticitätsspannung der gedehnten Zellhautschichten in der Dunkelheit rascher durch Protoplasma vermindert wird, und in Folge dessen die Zellhaut rascher einer neuen Dehnung fähig werden kann, als im Lichte, — und dass in diesem Umstande die Hauptursache der wachsthumretardierenden Lichtwirkung zu suchen ist.

LXVI

N. Cybulski. „Mikrokalorymetr, nowy przyrząd do mierzenia małych ilości ciepła.“ (*Microcalorimètre, nouvel appareil pour mesurer des petites quantités de chaleur*). Communication préliminaire, accompagnée de 2 figures.

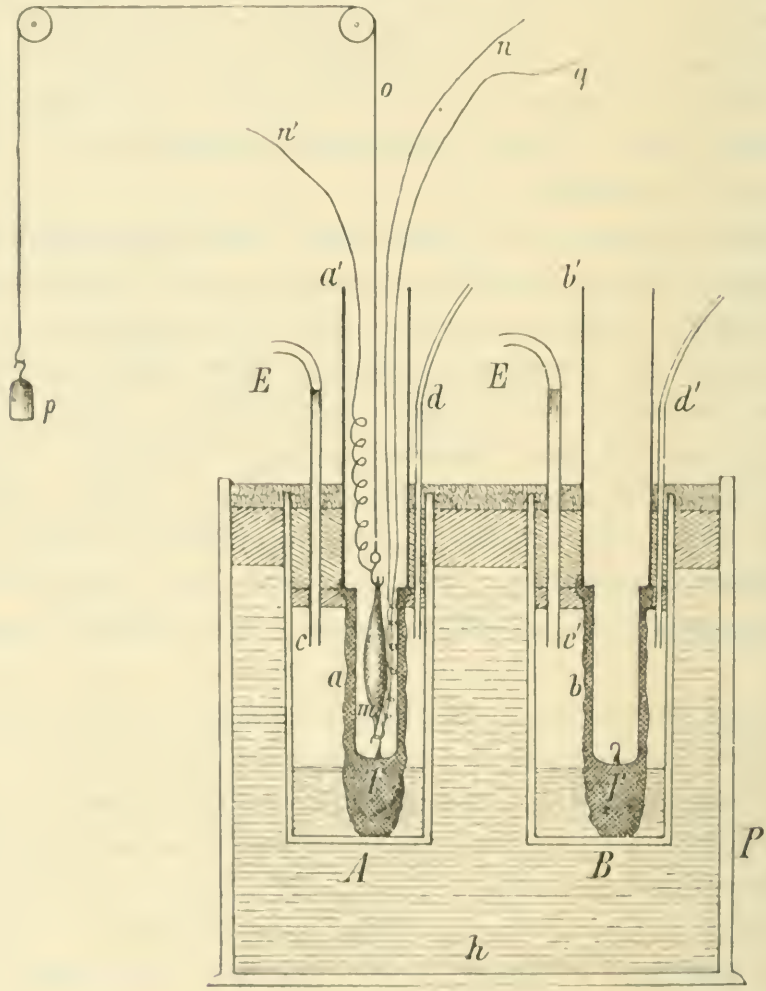


Fig. 1.

Le nouvel appareil construit par l'auteur est basé sur le même principe que tous les calorimètres à évaporation; il rappèle le calorimètre de Neesen,[1]) mais il en diffère dans bien

[1]) Annalen der Physik und Chemie an 1890 Nr. 1. 131.

de détails importants, surtout par sa simplicité qui permet de le construire dans chaque laboratoire.

Deux vases cylindriques en verre, *A* et *B* (fig. 1), hauts de 8 cm. et larges de 2 cm., sont destinés à contenir un fluide volatil. Chacun d'eux renferme un cylindre en argent, *a* et *b*, servant de récipient pour la chaleur. L'extrémité inférieure du cylindre est enveloppée par un sachet en mousseline, *ff*, qui touche le fond du vase.

On ferme les deux vases *A* et *B* par des bouchons de liège, traversés, chacun, par le cylindre en argent et par deux tubes en verre, *c*, *c'* et *d*, *d'*. On emploit, comme colle, le verre soluble qui n'est pas attaqué par les vapeurs du fluide et qui rend la fermeture complètement hermétique.

Dans les deux vases *A* et *B*, on verse autant d'éther, pour que le liquide baigne l'extrémité du cylindre en argent. Ces deux vases seront réunis par un tube capillaire *E* (environ 0·4 milm. en lumière), long de 60 à 100 cm. et servant à indiquer la différence de la tension de la vapeur dans les vases *A* et *B*, et par conséquent la différence de la chaleur des cylindres *a* et *b*.

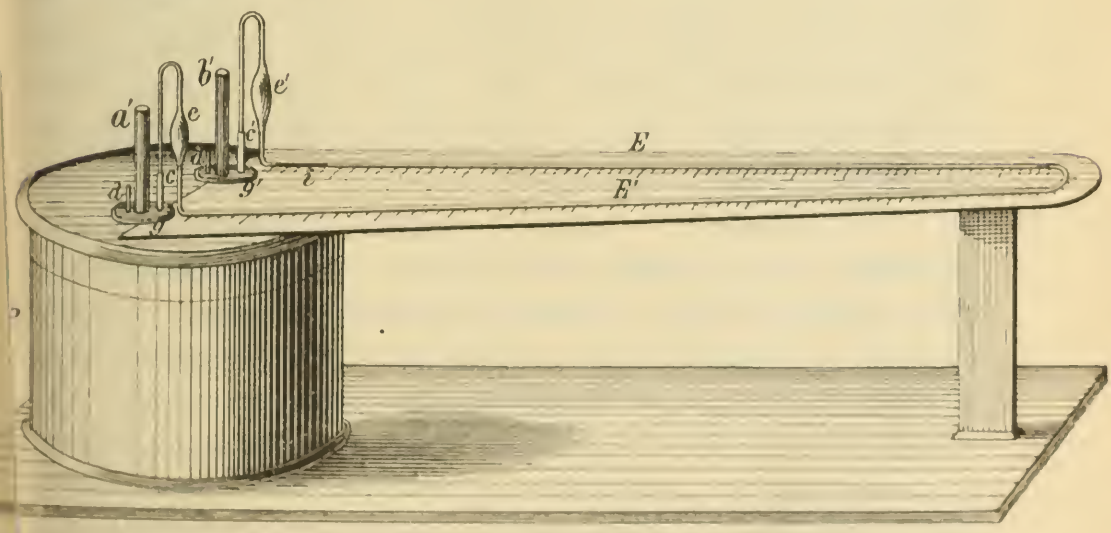


Fig. 2.

Le tube capillaire horizontal *E* (fig. 2) est courbé en U et contient une goutte du fluide *i* teinte d'alcanna ; ses branches

verticales sont élargies pour arrêter la goutte, et mises ensuite en communication avec l'intérieur des vases *A* et *B* par l'intermédiaire des tubes *c*, *c'*.

Les deux vases sont ensuite fixés sur un carton épais à l'aide d'un mélange de cire et de colophone. On plonge les vases dans de l'eau de 40° C; l'éther qu'ils contiennent, entre en ébullition, et ses vapeurs chassent l'air contenu dans les vases par les tubes *d* et *d'*, ouverts jusqu'àprésent, et fermés au chalumeau pendant l'ébullition.

L'appareil, hermétiquement fermé de cette manière, doit être protégé contre toute chaleur extérieure avant de servir aux expériences. A cette fin, on introduit les deux vases, *A* et *B*, dans un large vase *P*, rempli de cendre *h* ou d'un autre mauvais conduit de chaleur. Tout l'appareil se trouve ainsi caché sauf le tube capillaire *E*, et les cylindres en verre *a'* et *b'* hermétiquement collés aux cylindres en argent *a* et *b* qu'ils continuent à l'extérieur de l'appareil.

Le moindre changement dans la température de l'un des cylindres en argent *a* ou *b*, provoque une différence dans la tension de la vapeur environnante et pousse la goutte *i* du tube capillaire *E* vers le cylindre plus froid. Quand la pression est devenue égale des deux côtés de la goutte, celle-ci s'arrête et reste immobile, tant que l'équilibre établi ne change pas par quelque motif.

Une échelle fixée au tube capillaire *E* indique la distance parcourue par la goutte; cette distance dépend de la différence entre la température des deux cylindres en argent, laquelle, à son tour, dépend de la quantité de chaleur dégagée. Cette quantité se laisse facilement calculer, quand on se sert d'un courant électrique qui produit une quantité constante de chaleur, en passant par un conduit dont la résistance est connue. A cette fin, on bouche hermétiquement un des cylindres en argent, pour empêcher la chaleur de s'en échapper, et on y fait passez, par le bouchon, deux fils en cuivre qui communiquent d'une part avec une pile électrique, et se joignent de l'autre (à l'intérieur

du cylindre) par un mince fil en maillechort d'une résistance connue.

La chaleur dégagée est calculée d'après l'équation

$$C = I^2 P. 0{\cdot}24 t_1$$

dans laquelle *I* désigne la force du courant électrique, réduite en Ampères, *P* la résistance en Ohms, et *t* le temps (en secondes) durant lequel le courant traversait le conduit.

Les expériences faites par l'auteur avec ce nouvel appareil, ont prouvé que la chaleur dégagée dans le cylindre en argent peut être déterminée avec toute l'exactitude voulue [1]) et que la grande sensibilité de l'appareil permet d'y mesurer 0.001 d'une petite calorie. Il est probable qu'en remplaçant l'éther par l'aldéhyde (acétaldéhyde), on rendra l'appareil encore plus sensible. A l'heure qu'il est, on peut bien déterminer la chaleur dégagée par un insecte comme le *Blatta germanica*, ou produite par la contraction du muscle gastrocnémien (ou un autre) de la Grenouille.

A cette fin, le fond du cylindre en argent est muni d'un crochet qui sert à attacher l'extremité du muscle *m* par un fil *q*. Le muscle est tendu par un poids *p*, suspendu au fil *o*, qu'on accroche à l'autre extremité du muscle. On provoque la contraction par un courant électrique dirigé par les fils *n n'* et traversant le muscle dans toute sa longueur. En procédant de cette manière, l'auteur a trouvé que 10 contractions de ce muscle, chargé du poids de 20 grammes, dégageant 0·018 à 0·024 microcalories.

L'auteur conclue de ces expériences que son appareil est destiné à rendre de grands services aux études sur la production de la chaleur par les animaux de petite dimension, sur les procès chimiques ayant lieu dans les organismes vivants et sur le rapport entre la chaleur dégagée et le travail exécuté par les muscles des animaux à sang froid. L'application de l'appareil à toutes ces études exige encore de nouvelles expériences que l'auteur est en train d'arranger ou de compléter.

[1]) Les expériences antérieures de Neesen ont abouti au même résultat.

LXVII

E. Janczewski. „Badania porównawcze nad rodzajem Zawilca.“ *(Etudes comparées sur le genre Anemone. I. Fruit. II. Germination).*

Malgré toute la parenté réelle des nombreuses espèces qui constituent le genre *Anemone*, elles présentent des différences si importantes dans leurs organes de végétation et de reproduction, que tous les botanistes qui les avaient étudiées, ont senti le besoin de diviser ce genre en un plus ou moins grand nombre de sous-genres, ou même en genres autonomes.

Le désaccord régnant sur cette division résultait, sans aucun doute, de ce qu'on avait étudié les espèces sur des échantillons d'herbier, et non sur des plantes à l'état vivant, les seules propres à donner une idée précise sur les caractères biologiques et morphologiques des plantes, et par conséquent, sur le dégré de leur parenté.

Pour suppléer à l'insuffisance des connaissances actuelles sur le genre *Anemone*, dans son sens le plus étendu, l'auteur a entrepris une étude comparée sur ces plantes, présente à l'Académie les deux premiers chapitres de son travail, et expose sa méthode d'investigation de la manière suivante:

„Etudier et comparer les organes de végétation et de reproduction sur un nombre, aussi grand que possible, des espèces d'Anémones, choisir les caractères les plus constants et les plus saillants comme base de leur classification naturelle, se convaincre par le croisement des espèces et par l'étude de leur germination, si cette classification répond à la parenté physiologique des espèces, si elle réunit les proches et éloigne les disparates, tels sont les moyens, avec lesquels nous nous proposons d'opérer pour atteindre le but essentiel de notre travail.“

I. Fruit.

L'auteur commence ce chapitre par un coup d'oeil sur l'organisation du pistil et de l'achaine des Anémones. Il constate

que le péricarpe est composé de trois tissus: 1) l'épiderme, 2) quelques couches de parenchyme, 3) couche, quelquefois multiple, de fibres scléreuses. Le spermoderme est généralement mince et délicat. L'endosperme, dont les cellules ne contiennent pas de fécule, mais de l'aleurone et de l'huile grasse, constitue la masse principale de l'amande de la graine; l'embryon y est soit assez petit et dicotyledoné, soit microscopique, arrondi et dépourvu de cotylédons.

Les achaines mûrs sont tantôt assez lourds et se disséminent autour du pied-mère, tantôt ils sont appropriés au transport lointain, par l'intermédiaire des vents, de l'eau ou des mammifères. Cette adaptation se manifeste soit par la forme générale de l'achaine ou la structure anatomique du péricarpe, soit par la présence des organes accessoires, poils ou queues plumeuses.

Les caractères tirés de la forme et de la structure de l'achaine étant très constants, l'auteur les considère comme la base la plus naturelle de la division du genre *Anemone* en sous-genres [1]), tout en indiquant qu'il y en a encore d'autres, également importants, qui exigent l'adoption de sous-genres plus nombreux que ne le sont les types essentiels de l'achaine dans les Anémones [2]). En attendant, l'auteur distingue les types suivants de l'achaine:

A. Embryon dicotylédoné.

I. **Pulsatilla**. Tourn. Achaine surmonté d'une queue plumeuse. Les poils disséminés sur la queue, changent de direction suivant l'humidité de l'atmosphère et constituent un organe de transport, à l'aide duquel le vent peut emporter l'achaine à une distance notable. Les poils qui recouvrent l'achaine même, sont beaucoup plus courts, rigides, fixés en sens oblique, et ne peuvent servir qu'à engager l'achaine dans le feutre des mammifères (lièvres, moutons etc.) et le faire transporter par

[1]) Janczewski. On the Fruits of the genus *Anemone*. Tansactions and Proceedings of the botanical Society of Edinburgh 1888.

[2]) E. Janczewski. Les hybrides du genre Anemone. Bulletin de 1889. Juin. Résumé LVI.

ces animaux à des distances considérables: Pulsatilla *(patens, pratensis, vulgaris, Halleri, vernalis, albana, ajanensis, cernua, dahurica, chinensis)*, Preonanthus *(alpina, occidentalis)*.

II. **Eriocephalus.** Hook. et Thoms. Achaine arrondi ou plus ou moins comprimé, sessile ou stipité, tout couvert de poils très longs, par conséquent très apte à être transporté par le vent: Anemonanthea DC. *(silvestris, vitifolia, japonica, multifida, virginiana, baldensis, rupicola, parviflora)*, Oriba Adans. *(coronaria, hortensis, palmata, biflora, caroliniana)*, Barneoudia Gay *(chilensis, major, Domeykoana)*, Anemone (?) *(integrifolia)*.

III. **Pulsatilloides** DC. Achaine hérissé de poils assez courts et rigides, fixés en sens oblique, propres à engager le fruit dans le feutre des mammifères: Pulsatilloides (type africain — *capensis, alchemillaefolia*: type asiatique — *trullifolia, obtusiloba, glaucifolia*).

IV. **Rivularidium** nov. sect. Achaine lisse, assez grand et lourd. Style terminé en crosse ou en crochet, s'accrochant facilement au feutre des animaux: pas d'autres organes de dissémination: Anemone *(rivularis, antucensis, Richardsoni, crassifolia, mexicana, rigida, hepaticaefolia, Sellowi, rupestris, aequinoctialis?)* [1]).

V. **Omalocarpus** DC. Samare légère, aisement transportable par le vent, ne possédant pas d'autres organes de dissémination: Omalocarpus *(narcissiflora, polyanthos, demissa, tetrasepala, elongata)*.

VI. **Anemonidium** Spach. Achaine comprimé, muni d'ailes épaisses (samare) ou encadré dans une bordure également épaisse. Le tissu de ces ailes ou bordures est composé de cellules, qui ne contiennent que de l'air et sont imperméables pour l'eau. Grâce à cet appareil natatoire, les achaines surnagent à la surface de l'eau et peuvent être transportés par ses courants

[1]) Le fruit du *Knowltonia*, genre qui pourrait, parait-il, être réuni aux Anémones, semble appartenir au même type.

(fleuves, inondations) à de grandes distances: Anemone *(pennsylvanica, dichotoma).*

B. Embryon sphérique.

VII. **Sylvia** Gaud. Fruit dépourvu d'organes de dissémination, parsemé de poils qui ne peuvent servir à cette fin, à cause de leur exiguité: Sylvia *(nemorosa, ranunculoides, trifolia, umbrosa, altaica, reflexa, coerulea, udensis, nikoënsis, deltoidea, apennina, baikalensis, flaccida, stolonifera, Delavayi).*

VIII. **Hepatica** Dill. Achaine semblable à celui des Sylvies, sauf la base, où les cellules de l'épiderme s'allongent considérablement dans le sens vertical à la surface, et forment une apophyse translucide, plus ou moins distincte: Hepatica *(triloba, transsilvanica, Falconeri).*

2. Germination de la graine.

L'auteur rappèle au début les recherches poursuivies dans cette voie par Thilo Irmisch, et l'opinion énoncée en 1856 par ce savant, d'après laquelle la réunion des Sylvies avec l' *Anemone silvestris* dans le même sous-genre, serait complètement contraire à la nature. En effet, les types principaux qui sont à distinguer dans la germination des Anémones, ont été connus à ce savant et décrits d'une manière très satisfaisante.

L'auteur qui a suivi la germination d'espèces bien plus nombreuses, reconnait les types suivants:

A. Embryon dicotylédoné.

I. Les graines germent en quelques semaines après avoir été semées. L'axe hypocotylé s'allonge notablement, perce la terre et étale les deux cotylédons qui sont fortement retrécis à leur base, presque sessiles ou pétiolés, mais toujours libres: Pulsatilla *(patens, pratensis, Halleri, vulgaris, vernalis, albana).* Anemonanthea *(silvestris, virginiana, multifida).* Rivularidium *(Anemone rivularis).* Anemonidium *(Anemone pennsylvanica).*

II. Germination également précoce. L'axe hypocotylé s'allonge peu et reste toujours enfoui dans la terre. Les coty-

lédons sont néanmoins épigés, supportés par des pétioles d'une longueur considérable. Les pétioles cotylédonaires peuvent être connés dans toute leur longueur; ils forment dans ce cas un tube étroit, fendu plus tard (dans sa base) par la première feuille et le bourgeon terminal, qui s'échappent de leur prison par cette fente latérale: Preonanthus *alpina*, Omalocarpus *narcissiflora*. Dans d'autres cas, les pétioles cotylédonaires sont soudés en tube dans leur moitié inférieure, et le bourgeon fait saillie à l'extérieur par une fente également basale: Oriba *coronaria*. Enfin, les pétioles cotylédonaires peuvent n'être soudés que dans leur base — en un tube très court, fendu complètement par le bourgeon en voie de développement: Oriba *palmata*, *hortensis*, *caroliniana*.

B. Embryon sphérique.

III. Germination lente. La première année, la racine seule perce le péricarpe et s'enfonce dans la terre. Au printemps suivant, les cotylédons sessiles rejettent le péricarpe, mais ils restent hypogés, ainsi que l'axe hypocotylé. Bientôt la première feuille (quelquefois encore une deuxième) s'échappe de la terre, acquiert la forme et l'aspect d'une feuille normale: Sylvia *(nemorosa*, *ranunculoides*, *trifolia*, *altaica)*: probablement toutes les Sylvies à rhizome non tubéreux.

IV. Germination lente. La racine principale est le seul organe qui se développe durant la première année. Au printemps suivant, l'axe hypocotylé s'allonge, perce la surface de la terre, et étale les deux cotylédons pétiolés, épigés par conséquent: Hepatica *(triloba*, *transsylvanica)*.

V. Germination également lente. La racine principale quitte le péricarpe pendant la première année. Au printemps, la première feuille fend le péricarpe et perce la surface de la terre; son limbe est profondément bipartit, son pétiole est une continuation immédiate de la racine principale. A cette époque, il n'y a donc ni bourgeon, ni axe hypocotylé. Une petite portion de la racine se gonfle bientôt en tubercule qui engendre

un bourgeon adventif. Ce bourgeon produit quelquefois, la même année, une feuille normale: Sylvia (?) *apennina*.[1])

A la fin de ce chapitre, l'auteur fait voir que les graines hybrides produisent des plantules, dont les cotylédons sont absolument pareils à ceux de l'espèce-mère, et ne rappèlent nullement ceux du père; leur provenance hybride ne tardera pas à se manifester dans les feuilles normales.

[1]) Ed. Janczewski. Germination de *l'Anemone apennina*. Comptes rendus. 28 mai 1888.

Nakładem Akademii Umiejętności

pod redakcyją Sekretarza generalnego hr. Stanisława Tarnowskiego.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

7 Stycznia 1891.

BULLETIN INTERNATIONAL

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

DE CRACOVIE

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

COMPTES RENDUS

DES

SÉANCES DE L'ANNÉE 1891.

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1892

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyą Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1891 — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

Table des matières.

Classe de philologie. Classe d'histoire et de philosophie.

Comptes rendus de la Commission de linguistique. 4e vol . . . 334
J. Karłowicz. Sur les abbréviations des noms propres polonais . 243
G. Blatt. Sur les satires de Martin Bielski au point de vue de l'histoire de la langue polonaise 115
I. Radliński. Dictionnaire du dialecte des Aïnos, habitant l'île Choumchou, dans l'archipel des Kouriles près du Kamtchatka . . 231

L. Sternbach. Menandrea 114
L. Sternbach. Analecta. Pars prima: Curae Menandreae . . . 223
L. Sternbach. Sur la vie et les oeuvres de Théocrite . . . 348
A. Miodoński. Sur la date de Florus 219
Bibliothèque des écrivains polonais du XVIe et XVIIe siècle. Livr. 9—11; Livr. 12—15 . . . . . 3, 108
Orichoviana. Opera inedita nec non epistulae Stanislai Orzechowski, ed. J. Korzeniowski 623
M. Bobowski. La poésie réligieuse en Pologne depuis ses origines jusqu'au seizième siècle 86
. Cwikliński. Sur la vie et les poésies de Clément Ianicius . . 8
. Morawski. La vie et les oeuvres de Jacques Górski (1525—1585) 158
. Morawski. André Patricius Nidecki. Sa vie et ses oeuvres . . 337
. M. Górski. Études sur François Karpiński. L'enfance et les années d'école du poète 86
. Porębowicz. Catalogue des livres castillans du XVIe siècle, qui se trouvent dans la Bibliothèque de l'Université (Jagellonienne) de Cracovie 246

M. Zdziechowski. La poésie de Shelley considérée dans ses rapports avec celle de Byron 54

V. Lutosławski. La logique de Platon — Examen des opinions émises à ce sujet et recherches pour la solution de cette question . 309
V. Rubczyński. Sur un traité philosophique du XIIIe siècle, récemment découvert et attribué à Vitellion 17

L. Finkel. Bibliographie de l'histoire de Pologne. 1-ère partie . . 292
Codex epistolaris saeculi XV, vol. II. ed. A. Lewicki . . . 163
S. Smolka. Rapport sur les recherches faites dans les archives de Rome en 1889/90 136
V. Czermak. Rapport sur les travaux de la mission de Rome en 1890/91 354
A. Lewicki. Rapport sur les recherches dans les archives de Dresde, de Danzig et de Koenigsberg 364
V. Heck. Sur les archives municipales des anciens duchés d'Oświęcim et de Zator 143
A. Lewicki. Sur la politique de la Pologne à l'égard des Ruthènes pendant le règne de Jagellon 126
F. Koneczny. La politique du Landmeister de Livonie, Walther de Plettenberg, 1500—1525 96
S. Smolka. L'Europe et la Constitution du 3 mai en Pologne . . 200
S. Smolka. Sur la genèse de la Constitution du 3 mai 1791 . . 350
S. Tomkowicz. Communications faites à la Commission de l'Histoire de l'art, du 11 juillet 1889 au 13 mars 1890 80
S. Tomkowicz. Communications faites à la Commission de l'Histoire de l'art, du 11 juillet au 31 décembre 1890 275
L. Luszczkiewicz. L'architecture des plus anciennes églises franciscaines en Pologne 72
M. Sokołowski. Un don ignoré de la reine Hedvige à la Cathédrale de Cracovie 268
L. Lepszy. Note sur un vase d'argent, travail cracovien fort peu connu 278
L. Luszczkiewicz. Restes d'une maison du style Renaissance à Krosno, datant de l'année 1525 78
E. Bostel. Contributions à l'étude de l'orfévrerie des XVIe et XVIIe siècles 265
M. Sokołowski Quelques mots sur Hans Dürer . . . 266
B. Ulanowski. Histoire de la fondation et de la dotation du couvent des religieuses de l'ordre de St. Benoît à Staniątki . . . 61
S. Lisiewicz. Sur les investitures aux sièges épiscopaux en Pologne 120
F. Piekosiński. Sur la législation du roi Casimir le Grand . . 302

E. Krzymuski. Joseph Szymanowski. Étude pour servir à l'histoire de la réforme du droit pénal et de l'instruction criminelle en Pologne, vers la fin du XVIIIe siècle 160
A. Blumenstok. Études sur l'histoire de la propriété immobilière chez les peuplades germaniques. I. L'homme et le sol chez les Francs saliens, avant l'invasion de l'Empire romain 277

J. Milewski. Sur le rapport entre les valeurs monétaires de l'or et de l'argent 21

Classe des sciences mathématiques et naturelles.

J. Puzyna. Quelques remarques concernant la théorie générale des courbes algébriques 62
F. Mertens. Sur l'application de la théorie des fonctions symmetriques à la deduction d'un système complet des expressions invariables des formes binaires 145
S. Dickstein. Les notions et les méthodes en mathématiques. Vol. I. Première partie. Théorie des opérations 193
C. Żórawski. Sur une déformation des surfaces 227
S. J. Stodółkiewicz. Sur une forme des systèmes des équations aux différentielles totales 283

J. N. Franke. Principes généraux de la mécanique des systèmes rigides, fondés sur les coordonnées homogènes du mouvement et de la force 101
M. Kozłowski. Théorie de la vibration d'une membrane composée de deux bandes rectangulaires hétérogènes 103
[. Zakrzewski. Sur la variation de la chaleur spécifique des corps solides suivant leur température 146
A. V. Witkowski. Sur la dilatation et la compressibilité de l'air atmosphérique 181
A. V. Witkowski. Thermomètre électrique pour les basses températures 188
. Natanson. Sur la concordance des courbes orthobares relatives aux fluides homogènes 225
. Kowalski. Influence de la pression sur la conductibilité des électrolytes 255
. Olearski. Nouvelle méthode pour mesurer des résistances très faibles 258

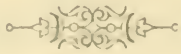
. Olszewski. Sur le spectre d'absorption et sur la couleur de l'oxygène liquide 44
Schramm. Influence de la lumière sur la substitution chimique . 145

S. Niementowski. Sur les combinaisons anhydriques . . . 149
S. Niementowski. Sur les derivés des m-metyl-o-uramidobenzole . 190
C. Olszewski. Sur la pression critique de l'hydrogène . . . 192
S. Niementowski. Sur l'acide a-methyl-o-phtalique 314

M. Raciborski. Flore rhétique dans les monts du sud du Royaume de Pologne 64
M. Raciborski. Recherches sur la flore rhétique en Pologne . . 375
J. Siemiradzki. Faune des étages oxfordien et kiméridien, en Pologne. Seconde partie 283
L. Szajnocha. Sur les sources des eaux minérales en Galicie . . 47

B. Kotula. Distributio plantarum vasculosarum in montibus Tatricis . 26
M. Raciborski. Pythium dictyosporum, un nouveau parasite du Spirogyra 283

N. Cybulski et J. Zanietowski. Nouvelle méthode d'excitation électrique à l'aide de condensateurs remplaçant l'appareil à chariot de M. Du-Bois-Reymond 151
L. Szymonowicz. Terminaisons des nerfs dans les poils tactiles de souris blanches 287
N. Cybulski et A. Beck. Recherches sur les phénomènes électriques dans la couche corticale du cerveau des singes et des chiens . 369



BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

N° 1. Janvier. 1891.

Sommaire: Séances du 12, 13, 20 janvier 1891. — Résumés: 1. Bibliothèque des écrivains polonais du XVI siècle, livr. 9—11. — 2. Ćwikliński, Sur la vie et les poésies de Clément Janicius. — 3. Rubczyński, Sur un traité philosophique du XIII siècle, récemment découvert et attribué à Vitellion. — 4. Milewski, Sur le rapport entre les valeurs monétaires de l'or et de l'argent. — 5. Kotula, Distributio plantarum vasculosarum in montibus Tatricis. — 6. Olszewski, Sur le spectre d'absorption et sur la couleur de l'oxygène liquide. — 7. Szajnocha, Sur les sources des eaux minérales en Galicie.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 13 janvier 1891

Présidence de M. C. Morawski

Le Secrétaire présente les dernières livraisons (9—11) de la Bibliothèque des écrivains polonais du XVI siècle.[1])

M. L. Ćwikliński donne lecture de son mémoire sur la vie et les poésies de Clément Janicius.[2])

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 12 janvier 1891

Présidence de M. F. Zoll

M. W. Rubczyński donne lecture de son mémoire sur un traité philosophique du XIII siècle, récemment découvert et attribué à Vitellion.[3])

1) Voir aux Résumés p. 3. 2) Ib. p. 8. 3) Ib. p. 17.

M. J. Milewski donne lecture de son travail sur le rapport entre les valeurs monétaires de l'or et de l'argent.[1])

Le Secrétaire présente le compte-rendu des travaux des Commissions.

La Commission d'Histoire, dans sa séance du 5 janvier, a entendu le rapport de M. A. Blumenstok sur ses recherches dans la Bibliothèque Impériale de St. Petersbourg; le rapport va paraître dans les Archives de la Commission. Dans la même séance, il a été décidé, que l'édition des Acta Alexandri Regis Poloniae (1501—1506) serait confiée à M. F. Bostel à Léopol, et que les Diaria Comitiorum a. 1556 et 1566 récemment découverts, seraient publiés dans les Scriptores rerum Polonicarum.

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 20 janvier 1891

Présidence de M. E. Janczewski

Le Secrétaire présente l'ouvrage nouvellement paru de M. B. Kotula intitulé: „Distributio plantarum vasculosarum in montibus Tatricis".[2])

M. Olszewski fait une communication: Sur le spectre d'absorption et sur la couleur de l'oxygène liquide.[3])

M. Szajnocha présente son mémoire: Sur les sources des eaux minérales en Galicie.[4])

M. Rostafiński rend compte du premier fascicule du travail de M. Szyszyłowicz: Plantae Jelskianae.

1) Voir aux Résumés p. 21. 2) ib. p. 26. 3) ib. p. 44. 4) ib. p. 47.

Résumés

1. — **Biblioteka pisarzy polskich.** ***(Bibliothèque des écrivains polonais du XVI siècle).*** Livr. 9 — 11.

9. Jana Seklucyana Oeconomia albo Gospodarstwo. 1546, wydał Dr. Zygmunt Celichowski. (Jean Seclucianus, Oeconomia, 1546, édité par M. Sigismond Celichowski. Cracovie. 1890. in 8° p. VI et 78).

On ne peut méconnaître le rôle important que joue dans l'histoire de la littérature polonaise la cour du Prince Albert de Prusse, cousin germain du roi Sigismond Auguste, le premier qui ait exercé un droit de souveraineté sur la principauté créée par la sécularisation de l'Ordre Teutonique. Cette cour était en effet suffisamment frequentée, soit par des savants polonais, soit par des étrangers qui maintenaient certains rapports avec la Pologne. Ceux qui venaient ainsi se grouper autour de lui, étaient tous évidemment des adversaires de la religion catholique, avec leurs différentes nuances; les uns hérétiques déclarés, les autres, simplement novellistes en matière de religion. Nous y trouvons, par exemple, André Trzycieski, Martin Kwiatkowski, Jean Seclucianus en fait de Polonais; en fait d'étrangers ayant des rapports avec la Pologne, il convient de nommer ne fût-ce que le célèbre P. P. Vergerius. C'était là

que prenaient leur source les oeuvres polémiques en matière de théologie, aussi bien que les ouvrages destinés à la grande masse des lecteurs, dont le but était de populariser l'Ecriture Sainte ou bien les principes de la morale d'après les théories hérétiques. C'est également à Koenigsberg et à la cour du Prince Albert de Prusse que parut en 1546 un opuscule intitulé „Oeconomia" qui a été réimprimé dans la Bibliothèque des Ecrivains Polonais par M. Celichowski, d'après un exemplaire très rare de la bibliothèque de Kórnik appartenant au Comte Zamoyski. L'auteur en est précisément ce Jean Seclucianus que nous venons de nommer plus haut. Il était venu à Koenigsberg vers l'année 1541 et y est mort en 1578. On le voit pendant toute cette période occupé dans tous les sens, comme prédicateur, comme auteur, comme éditeur et libraire. Son ouvrage est un traité de morale chrétienne composé d'après les théories luthériennens. L'auteur y parle du royaume éternel et du royaume terrestre, il expose les différences qui existent entre la doctrine païenne et la doctrine chrétienne, examine la théorie du mariage et donne une série de préceptes relatifs à la vie conjugale bien ordonnée entre époux chrétiens, délibère sur l'éducation des enfants, sur le choix d'un état, sur les devoirs des maîtres et des serviteurs, et finalement sur la charité et sur l'humilité chrétienne qui doit aider à supporter tous les maux. Seclucianus a dédié son ouvrage à la femme du prince Albert de Prusse, Dorothée de Dannemark, renommée par sa vertu et sa piété.

10. Krzysztofa Pusssmana Historya barzo cudna o stworzeniu nieba i ziemi, 1551, wydał Dr. Zygmunt Celichowski. (Christophe Pussman. Très merveilleuse histoire de la création du ciel et de la terre, 1551, édité par M. Sigismond Celichowski. Cracovie. in 8° 1890 p. 34.)

L'opuscule intitulé „Très merveilleuse histoire de la création du Ciel et de la Terre", publié en 1551 par Christophe Pussman, bourgeois de Cracovie est un curieux échantillon de la littérature populaire en Pologne au XVI-me siècle, littérature très féconde et qui s'ingéniait prin-

cipalement à paraphraser l'Ecriture Sainte. Ces sortes d'ouvrages traitaient en majeure partie des sujets réligieux; on y trouve des dissertations morales ou des récits concernant les principaux personnages mentionnés par l'Ecriture Sainte. C'est par ce dernier trait surtout que cette littérature se rattache aux oeuvres poétiques du moyen âge et s'appuie souvent sur les livres apocryphes de l'Ecriture Sainte.

Ces ouvrages étaient souvent réimprimés; parfois même les voit-on publiés jusqu'à nos jours, non comme un héritage des temps passés, mais comme de nouvelles créations de la muse populaire s'adaptant sans cesse au goût du moment. Très répandues jadis, les éditions imprimées au XVI-me siècle sont aujourd'hui excessivement rares. L'édition actuelle a été faite d'après le seul exemplaire connu de l'édition de 1551 et qui se trouve appartenir à la bibliothèque de Kórnik. Cet exemplaire est pourtant défectueux et le texte n'en a pu être complété qu'à l'aide de quelques pages conservées fort heureusement à la bibliothèque Jagellonienne et provenant d'une édition postérieure, quoique datant encore du XVI-me siècle et absolument inconnue. Il faut admettre cependant qu'il y a eu avant l'année 1551 une ou plusieurs éditions dont les traces ont disparu. Cet ouvrage a été plus tard, au XVIII-me siècle, condamné à être détruit pour cause de désaccord avec la tradition maintenue dans l'Ecriture Sainte.

11. Rozmowa Polaka z Litwinem. 1564. (Conversation entre un Polonais et un Lithuanien. 1473, édité par M. J. Korzeniowski. Cracovie. 1890 in 8⁰ p. VIII et 91.)

Une des questions les plus importantes que soulève l'examen de l'organisation intérieure de l'état politique en Pologne est celle qu'on est convenu d'appeler la question de „l'exécution". Ce terme souvent employé dans les discours et les écrits des hommes politiques du XVI-me siècle, ne servait à l'origine qu'à désigner une seule réforme, à savoir la mise en vigueur des statuts promulgués en 1504 Piotrków par le roi Alexandre. Leur but était d'écarter les abus qui résultaient de l'accumulation simultanée des grandes charges entre les mains

des mêmes dignitaires et de subvenir aux besoins pressants du trésor royal, en y faisant rentrer un grand nombre des biens de la couronne détenus jusque-là par des particuliers. La nécessité de cette réforme ne tarda pas à en appeler d'autres à sa suite, telles que la défense des frontières contre les invasions des Tartares, la réforme de la juridiction spirituelle en matière d'hérésie, ainsi que de la prestation des dîmes, la question de la participation du clergé aux charges de l'impôt public, enfin le règlement définitif de l'union de la Pologne avec la Lithuanie, union qui ne se bornait pas simplement à la personne du souverain, mais qui aboutît à la formation d'un état homogène par l'assimilation de deux organismes politiques jusque là absolument différents. „L'exécution" devint de la sorte un mot d'ordre qui finît par désigner tout un programme de réformes très étendues, puisqu'elles devaient aboutir à la réorganisation de l'Etat et s'en prenaient aux bases mêmes de l'existence de la Pologne. C'est au nom de l'exécution que l'on voit les représentants de la nation, les députés de la diète, entrer en campagne contre les représentants du clergé et les anciens soutiens du gouvernement, les sénateurs, et la lutte se continue aussi bien au sein des diètes que diètines et dans le pays tout entier. Chaque concession du roi et du clergé équivaut à une victoire du parti de l'exécution, et la lutte atteint son point culminant à la diète de Varsovie en 1562, lorsque le roi se range définitivement du côté des partisans de l'exécution.

A partir de ce moment, c'est l'union de la Pologne avec la Lithuanie qui occupe dorénavant le premier plan. Les discussions qu'elle provoque commencent à la diète de Varsovie en 1563. On comprend qu'une affaire de cette importance ait du nécéssairement préoccuper les esprits les plus remarquables de ce temps là. L'opinion publique trouvait à se manifester, en dehors des assemblées, dans les écrits politiques des écrivains les plus illustres. C'est à l'occassion de cette diète que l'écrivain le plus remarquable du parti catholique, Stanislas Orzechowski, publia un opuscule intitulé „Quinconx" où l'on

trouve le développement complet du système théocratique dont il avait précédemment posé les bases dans ses „Dialogues à propos de l'exécution de la couronne de Pologne", brochure publiée également à l'occasion de la diète de 1562.

Dans le „Quinconx" Orzechowski expose sa théorie de la liberté. Celle-ci ne peut exister, d'après lui, que dans les royaumes, où le roi est couronné par le chef du clergé, vicaire du Pape et représentant du pouvoir spirituel, source unique de tous les pouvoirs. Partant de là, son esprit, nourri de syllogismes absurdes, en arrive à se forger toute une théorie sur la servitude des principautés, et comme la Lithuanie est précisément une principauté et non un royaume, il en conclut qu'elle ne peut pas être libre, que les Lithuaniens sont des esclaves abjects etc. Brodant sur ce thème, il en tire des conséquences, les unes plus extravagantes et plus absurdes que les autres, et finit par proférer des injures; mais le plus grave, c'est qu'il tenait ce langage dans un moment où l'intérêt de l'état exigeait précisément que l'union pût se faire spontanément et de plein gré, à la satisfaction des deux partis. Aussi s'attira-t-il une réponse très méritée qui lui fut faite dans une brochure intitulée: „Conversation d'un Polonais avec un Lithuanien". M. Korzeniowski qui a publié cet opuscule, admet l'hypothèse de M. Brückner qui l'attribue à un jurisconsulte très distingué, avocat à Wilno, nommé Augustin Rotundus. L'auteur y combat victorieusement les théories erronées d'Orzechowski et réfute ses objections aussi injustes que mal sonnantes, avec une indignation qui n'exclut pas cependant une certaine déférence pour la personne même de son adversaire, l'illustre champion de la cause catholique. „La Conversation" se divise en deux parties; dans la première, Rotundus réduit à néant la thèse soutenue par Orzechowski; dans la seconde, il expose en partie sa propre théorie et explique quelles seraient précisément les conditions nécéssaires pour amener une union qui fût complète, sincère et parfaitement assurée. La seconde Conversation est également consacrée à une démonstration qui tend à prouver que la Lithuanie a eu un passé glo-

rieux et qu'elle n'a jamais vécu dans l'esclavage. Ce curieux échantillon de la littérature politique en Pologne au XVI-me siècle, composé, à n'en pas douter, en 1564, a été édité d'après un exemplaire unique appartenant à la Bibliothèque Nationale des Ossoliński, à Léopol.

---

2. — L. Ćwikliński. **O życiu i poezyjach Klemensa Janickiego. Część I.** *(Ueber das Leben und die Gedichte des polnisch-lateinischen Dichters Clemens Janicius, 1516—1543)* I. Theil.

Die Hauptquelle für das Leben des Dichters bildet die von ihm selbst kurz vor seinem Tode, noch im J. 1542 veranstaltete Ausgabe seiner Elegieen und Epigramme *(Tristium liber, Variarum Elegiarum liber, Epigrammatum liber — Cracoviae apud viduam Floriani Ungleri)*, insbesondere die von *Janicius* während einer lebensgefährlichen Krankheit im Jahre 1541, in Nachahmung der Ovidischen *(Trist. IV. 10)* verfasste Autobiographie. Die übrigen Gedichte — zum Theil erst im J. 1542 niedergeschrieben — enthalten weniger Material. Einige interessante Nachrichten sind in zwei Briefen enthalten, welche der bekannte Collector der *Tomiciana*, Stanislaus Górski im J. 1538 an *Janicius*, der damals Paduaner *Scholaris* war, gerichtet hat *(Teki Naruszewicza 56)*. Das von Łukaszewicz *(Hist. szkół I, 76*, Anmerk.) mitgetheilte Diplom ist nirgends mehr aufzufinden. Neues Material verdankt man Dr. Wisłakiewicz, namentlich sieben Documente aus dem Krakauer bischöflichen und Universitätsacten (1540—1543), sowie Auszüge aus Paduaner Universitätsacten (im *Archiwum dla dziejów liter. i ośw. w Polsce B. VII u. VIII)*. Auf eine aus der Załuski'schen Sammlung stammende Petersburger Handschrift, in welcher sich auch unbekannte Briefe und Gedichte des *Janicius* vorfinden, hat den Verfasser der der Akademie vorgelegten Abhandlung Prof. Brückner aus Berlin aufmerksam gemacht. Von den Abhandlungen der Literarhistoriker über *Janicius* verdienen — die Mittheilungen Jano-

ki's in seinen verschiedenen Werken abgerechnet — fast nur die Arbeiten von Masłowski und Węclewski Beachtung; die meisten sind werthlos. Der Verfasser, mit der Vorbereitung einer Gesammtausgabe der Gedichte des *Janicius* beschäftigt, legte in der oben bezeichneten Abhandlung die Resultate seiner Forschungen über *Janicius'* Leben und die Chronologie seiner Gedichte nieder.

Der Dichter nennt und schreibt sich *Janicius* oder *Janitius*, auch in Autographen und in der Originaledition vom J. 1542. Sein Name lautete im Polnischen zweifelsohne anders (vielleicht *Janik* oder *Janicz*), da er nicht adeliger Abkunft war, sondern aus einem bäuerlichen Hause abstammte, was auch Andere schon anerkannt haben, der Verfasser aber noch durch weitere Argumente sicherstellt. Am 17-ten November 1516 in *Januszkowo* (unweit von dem, vier Meilen von Gnesen entfernten grosspolnischen Städtchen Żnin) geboren, trat *Janicius*, fünf J. alt, in die Schule des Nachbarstädtchens ein. Später schickte ihn der Vater in das vor Kurzem gegründete Lubrański'sche Gymnasium in Posen. Nachdem der Verfasser die Einzelheiten dieses Lebensabschnittes, soweit es die Äusserungen des Dichters zulassen, festgestellt, beweist er, dass der begabte Jüngling nicht im J. 1535, wie allgemein behauptet wird, sondern Ende April oder Anfang Mai 1536 vom Gnesener Erzbischof *Andreas Cricius* (Krzycki) in die Reihe seiner Hausgenossen aufgenommen wurde, und zwar bei der Gelegenheit, als der erst im October 1535 zum Primas von Polen ernannte Bischof, seinen feierlichen Einzug in die Metropolitankirche vollzog und in seiner Gnesener Residenz während 2—3 Wochen verweilte, oder als er gleich nach seiner Abreise aus Gnesen die zum Erzbisthume gehörigen Güter in *Znin* und Umgegend besuchte. Den ersten Empfang beim Erzbischof schildert die gleich am Empfangstage abgefasste Elegie der Vermischten Elegieen (= *Var. El. I*). Indem Briefe von und an *Cricius* und sonstigers Actenmaterial namentlich aus den *Tomiciana* und aus anderen Handschriften herangezogen wird, werden die *Fasti Criciani* für die Zeit vom Anfang Mai 1536 bis zum Todestage des Erzbi-

schofs (10 Mai 1537) festgestellt. Im Sommer und Herbst hielt sich *Cricius* auf seinem Schloss in Skierniewice, bez. in Łowicz auf und wurde daselbst im Herbst vom heftigen Fieber ergriffen. Dort verfasste also unser Dichter *Var. El. III*, einige Zeit später aber — wahrscheinlich am 1 December — *Var. El. II*, entweder noch in Skierniewice, oder bereits in Krakau, ziemlich gleichzeitig mit *Epigr. 27*, in welchem von der Reise des Erzbischofs nach Krakau zum Reichstage (1536/37) *primae sub tempore brumae* die Rede ist. Auch *Janicius* siedelte mit dem Erzbischof nach Krakau über und schrieb dort am 25 Januar 1537 eine Elegie an einen sonst unbekannten Jüngling *Johannes Lgovius*, die von Niemandem bisher erwähnt worden ist; der Verfasser hat sie in einem Krakauer Exemplar der Boehmius'schen Ausgabe, auf einem beigehefteten Blatte aufgeschrieben vorgefunden. Das Blatt ist gewiss ein Autograph des Dichters. Auch an *Stanislaus Hosius*, den späteren Cardinal, richtete *Janicius* noch vor dem Tode Krzycki's *Var. El. V.* Aus dieser Zeit scheinen einige Epigramme herzurühren. Auf Veranlassung des Gönners schrieb der junge Dichter auch die *Vitae Archiepiscoporum Gnesnensium* mit einem Vorworte *Ad Gnesnam*, im Ganzen 43 Bilder von je 2 Distichen, schloss dieselben erst nach dem Tode des Erzbischofs, jedoch bald nach demselben, nicht erst 1542, wie behauptet wurde, ab. Der Dichter benutzte bei der Arbeit nur den Katalog der Erzbischöfe von Długosz; andere Kataloge kannte er nicht. Die *Vitae* sind erst mehr als 30 Jahre nach dem Tode des *Janicius*, erst im J. 1574, mit einigen Ergänzungen von *Andreas Tricesius* (Trzycieski) herausgegeben worden.

Den Tod seines Mäcen beweinte der Dichter in einer noch nicht gedruckten, in der erwähnten Petersburger Handschrift vorhandenen Elegie; auch widmete er ihm einige Epigramme (namentlich 28 u. 29) und gelegentliche Nachrufe in Gedichten aus den nachfolgenden Monaten des J. 1537 und aus späterer Zeit (*Epigr. 30*, *Var. El. IV* am Anfang; *Var. El.* VI. am Anf.; *Var. El. VII* in der Mitte).

Bald nach des Erzbischofs Tode nahm sich der Krakauer Wojewode und Kronmarschall Peter Kmita des Jünglings an. Das Verhältniss zwischen dem mächtigen Magnaten und dem jungen Dichter war kein so herzliches, wie zwischen dem geistlichen Würdenträger, der ebenfals dichtete, und dem vielversprechenden Jüngling, und wurde durch Intriguen anderer Hofleute, welche in grosser Anzahl sich um Kmita scharten und durch andere uns unbekannte Umstände von Zeit zu Zeit, und zwar bereits im J. 1538 getrübt, bis es sich im J. 1541, wie es scheint, gänzlich auflöste. Aus dem ersten Zeitabschnitt der Gönnerschaft Kmita's d. h. bis zur Reise nach Padua im Frühjahr 1538 stammt eine stattliche Reihe von Gedichten verschiedenen Inhalts und Werthes. In einigen *(Epigr. 32, 33, 37)* correspondiert *Janicius* mit Andreas Kromer, dem bereits im J. 1538, im frühen Alter verstorbenen Bruder des späteren bekannten Ermländer Bischofs und Geschichtsschreibers Martin Kromer. In anderen sehen wir den Dichter die Aufgabe eines Hofpoeten erfüllen, so namentlich in dem kurzen *Epigr. 31;* in dem Trauergedicht, *Var. El. VI*, zu Ehren des Bruders des Peter Kmita, des Bełzer Wojewoden Stanislaus Kmita (verf. Ende Nov. 1537); in dem aus Anlass des Todes der Gemahlin von Peter Kmita, Anna aus dem Hause der Górka, verfassten Gedichte, *Epigr. 46* und der kurzen Aufschrift für das Grabdenkmal derselben, *Epigr. 47*; in den an den Schwager seines Herrn, den Kujawischen Bischof, früheren Wojewoden Lukas Górka gerichteten drei Epigrammen 55, 56, 57. Nach viermonatlichem Aufenthalt am Hofe des Grafen von Wiśnicz, wie Kmita sich gern nannte, ungefähr also im Herbst des J. 1537, richtete *Janicius* an ihn *Var. El. VI* und in derselben die Bitte, ihn zu ferneren Studien in's Ausland schicken zu wollen: *ut fiat, qui fuit anser, olor.*

Bevor der sehnliche Wunsch des jungen Dichters erfüllt wurde, begab sich derselbe mit seinem Herrn, Anfang 1538, nach Piotrków, woselbst am 6 Januar der Reichstag zusammentrat. Die Anwesenheit des *Janicius* in Piotrków während der Reichstagsverhandlungen ist nicht allein durch den ersten der obenerwähnten Briefe des Stan. Górski sichergestellt, sondern

kann auch aus dem Gedicht erschlossen werden, welches Anfang 1538 von unserem Dichter verfasst wurde. Es ist dies das einzige politische Gedicht des *Janicius*, bekannt unter dem Titel *Querela Reipublicae;* es besteht aber aus zwei Theilen, von denen der erste die wirkliche *Querela Rp.* ist und auch so genannt wird, der andere, ein Appell an die polnischen Senatoren, die Aufschrift führt *Ad Polonos Proceres.* Das Gedicht ist von Niemandem hinlänglich gewürdigt worden; man hat ihm überhaupt zu wenig Aufmerksamkeit geschenkt, hauptsächlich wohl aus dem Grunde, weil der einzige Druck, der bis jetzt vorhanden ist (*s. l. et a.*, wahrscheinlich 1543 oder bald darauf) zu den Seltenheiten zählt. Um das Gedicht zu verstehen, muss man die Bewegung des polnischen Adels im J. 1537 und die damalige politische Stellung des Wojewoden Kmita in Erwägung ziehen. Ein Vergleich mit den bekannten *Conciones*, deren Redaction ziemlich allgemein dem Stanislaus Orzechowski zugeschrieben wird, führt zu dem Ergebniss, dass beide Schriften denselben Grundgedanken verfolgen und dass selbst in der Form zwischen beiden einige Ähnlichkeit vorhanden ist. *Janicius* hat sein Mahngedicht an den Adel (d. i. die *Querela)* und seine heftige *Philippica* gegen die Senatoren (d. i. d. Ged. *Ad Polonos Proceres*) nicht aus eigenem Antriebe verfasst, man hat ihn dazu veranlasst, und die Anregung ging von der Kmita'schen Umgebung (vielleicht sogar von Kmita selbst?) aus.

Kmita schickte *Janicius* nach Padua. Aber es unterstützten ihn auch Andere, wie der Wojewode *Stanislaus Sprovius* und der Paduaner Professor *Lazarus Bonamicus.* Die Abreise fand ungefähr im März 1538 statt. In Padua hielt sich *Janicius* bis Ende Juli 1540 auf. Diese Studienzeit theilt sich in zwei ziemlich gleiche Hälften. Die erste, glücklichere, erreicht mit der lebensgefährlichen Krankheit des Dichters im Juli 1539 ihr Ende.

Der Dichter wusste sich die Freundschaft und Gunst des *Lazarus Bonamicus*, des am 24 März 1539 zum Cardinal ernannten *Petrus Bembus*, des *Daniel Barbaro* und Aa. zu gewinnen. Ueber das Verhältniss des jungen Polen zu den ita-

lienischen Gelehrten belehren uns mehrere Gedichte des ersteren, namentlich die folgenden: die im Frühjahr 1538, nach einem vierwöchentlichen Aufenthalte in Padua dem *Bonamicus* gewidmete Elegie, *Var. El.* VIII, die ein Jahr später, d. h. also im Frühjahr 1539 an den Cardinal *Bembus* gerichtete Elegie, *Var. El.* IX, die nach der Rückkehr nach Krakau, gegen Ende des J. 1540 an *Bonamicus* adressierte Elegie, *Trist.* VI, das *Epigr.* 49 an *Daniel Barbaro* u. aa Auch an seine polnische Gönner, in die Heimat schickte *Janicius* poetische Episteln, sogleich nach der Ankunft in Padua einen Brief an *St. Sprovius*, *Var. El.* VII und dann später, wahrscheinlich zum Schluss des J. 1538, noch ein Schreiben, *Var. El.* X; zur selben Zeit auch eine längere Epistel an Peter Kmita *Trist.* III, in welcher der Dichter bereits davon spricht, dass ihn Kmita's Argwohn (*suspicio*) nicht zur Ruhe kommen lässt; der Feind (*hostis*), der den Unwillen des Herren zu nähren verstand, soll Stan. Orzechowski gewesen sein (vgl. Bemerk. verschied. Hdss. zum *Epigr.* 21). Trotz mancher Sorgen schätzte sich der Dichter in Italien glücklich und spendete dem italienischen Lande und Volke und dessen Sitten, Gewohnheiten und Einrichtungen reiches Lob. Gleichzeitig mit *Janicius* studierten theils in der Universität der *Legisten*, theils in der der *Philosophen und Mediziner* mehrere Polen und bildeten eine eigene *Natio*, in welcher Hinsicht die schon erwähnten Auszüge des Dr. Windakiewicz aus den Universitätsacten lehrreich sind.

Die gewaltige Krankheit, welche den Dichter im Juli 1539 ergriff, schien seinem Leben ein jähes Ende zu bereiten. Während eines heftigen Fieberanfalls dichtete Janicius eine der schönsten, wenn nicht die schönste aller seiner Elegieen, *Trist.* II, ein Gebet an die heilige Jungfrau um Muth und Ausdauer. Wie andere Gedichte, so zeigt namentlich dieses, dass *Janicius* dem Glauben seiner Väter treu blieb; von der religiösen Bewegung, welche auch in Polen Eingang fand, findet sich in seinen Gedichten auch nicht die leiseste Andeutung.

Die Paduaner Ärzte *Montanus* und *Cassanus*, welche den polnischen *Scholaris* auf *Bonamicus'* Geheiss mit Eifer pflegten,

hofften, dass das heimatliche Klima auf die erschütterte Gesundheit des Jünglings vortheilhaft einwirken werde und empfahlen ihm die Rückkehr nach Polen. *Bonamicus* wollte ihn nicht ohne Titel entlassen. Am 22 Juli 1540 erhielt *Janicius* die päpstliche *laurea poetica* und zugleich — auf Grund einer mit ausgezeichnetem Erfolg bestandenen Prüfung — den Grad und die Insignien eines *Doctor artium liberalium et philosophiae*. Die Thatsache, dass der Dichter beide Auszeichnungen erhielt, steht fest; die näheren Details können nur mit ungefährer Wahrscheinlichkeit festgestellt werden.

Ausser den schon erwähnten Gedichten verfasste *Janicius* während des Paduaner Bienniums auch noch einige andere, namentlich *Var. El.* XI und mehrere *Epigramme* (44, 48, 50, vielleicht auch 41).

Die lange und beschwerliche Heimreise über Steiermark, Wien und Mähren beschrieb der Dichter alsbald nach der Ankunft in Krakau, etwa im October 1540, in einer scherzhaften Epistel an seinen in Padua zurückgebliebenen *Comilito* Peter Myszkowski, *Trist.* V. Die Gesundheit liess viel zu wünschen übrig. Der Dichter konnte sich nicht zu seinem Herrn, Kmita begeben, der in den ruthenischen Provinzen Krieg mit den Tartaren führte. Er blieb in Krakau und schrieb (gleichzeitig mit jener schon genannten Epistel an Peter Myszkowski *Trist.* V) den ebenfalls schon genannten poetischen Dankbrief an *Lazarus Bonamicus*, *Trist.* VI. Aus dieser Zeit (Ende 1540 und Anfang 1541) datieren auch einige Epigramme an Peter Kmita, so namentlich 51, 52, 59, 63. Was den Zorn des Magnaten verursachte und was der Dichter sich zu Schulden kommen liess, darauf weist derselbe im *Epigr.* 63 nur mit allgemein gehaltenen Worten hin (*offensum te cerno mihi; deliqui fortasse aliquid*). In den letzten zwei Jahren seines Lebens scheint der Dichter keinen Vers mehr seinem früheren Gönner gewidmet zu haben.

Janicius besass, obschon er nur *Clericus minorum ordinum* war, eine Pfarre in Koniusza bei Proszowice; er verdankte sie Kmita; seit wann er sie besass, ist unbekannt. Am 7 December

1540 tauschte er mit dem Domherrn Gądkowski und übernahm die von diesem bisher eingenommene Pfarre in Gołaszów bei Olkusz. Die Pfründe trug nicht so viel ein, dass der Dichter ohne Sorgen hätte leben können, um so mehr, da ihn die Wassersucht quälte und von Zeit zu Zeit immer wieder auf's Krankenbett warf. Trotzdem entwickelte *Janicius* in den letzten Jahren seines Lebens eine ausserordentlich rege dichterische Thätigkeit; fast die Hälfte seines literarischen Nachlasses ist in dieser traurigen Zeit entstanden, darunter mehrere ausgezeichnete Gedichte, welche, wie auch schon einige Paduaner Elegieen, deutlich bezeugen, einen wie nachhaltigen und günstigen Einfluss die italienische Reise auf den Dichter ausgeübt hat. Während eines Krankheitsanfalles, der *Janicius* — es war im Jahre 1541 — zu ersticken drohte, dictierte derselbe die schon erwähnte Autobiographie, *Trist.* VII. Gegen Schluss des J. 1541 widmete er dem trefflichen Krakauer Arzte *Joannes Antoninus* aus Kaschau die lange „*Budae a Turcis occupatae querela*", *Trist.* VIII. Am Anfang des J. 1542 spendete er Hieronymus Łaski, welcher nach einem äusserst beweglichen Leben am 22 December 1541 in Krakau aus dem Leben schied, in der Elegie, *Trist.* IX, reiches Lob und suchte dessen Freund Severinus Bonar über den harten Verlust, welchen er erlitten hatte, zu trösten. Vor Beginn des Frühjahrs 1542 sendete er seinem Freunde Raphael Wargawski die besten Wünsche zu einer Reise, die derselbe in die heimatliche Gegend, wo auch die Wiege des Dichters stand, unternahm, *Trist.* X. Auch zahlreiche Epigramme, mannichfachen Inhalts, scherzhafte, satirische und ernste verdanken dieser Zeit ihren Ursprung. Es finden sich darunter fünf kleine Gedichte, *Epigr.* 8, 9, 22, 36, 43, in welchen der Dichter von seinem Liebesverhältnisse zu einem Mädchen, *Elsula* mit Namen, spricht. Es scheint nur ein vorübergehendes Tändeln gewesen zu sein. Den besten Commentar zu diesen Liebesversicherungen gewährt uns eine Stelle der Autobiographie. Zahlreich sind auch die Epitaphien für Krakauer Bürger oder ihre Frauen und für andere Personen.

Weniger wohl die Aussicht auf einen Gewinn, als die Absicht, den literarischen Nachlass zu retten, bewog unseren Dichter, die am Anfange dieses Berichts bereits genannte Ausgabe der Elegieen und Epigramme zu veranstalten. An erster Stelle wurde in dieser Sammlung eine Dedicationselegie an den damaligen Płock'er (späteren Krakauer) Bischof Samuel Maciejowski abgedruckt, *Trist.* I; unter des Bischofs Protectorat sollte das Buch sich die Gunst des polnischen Publicums erwerben. Die chronologische Ordnung der Elegieen ist in den *Tristien* mehr, in den *Vermischten Elegieen* weniger beobachtet. In der *Epigrammensammlung* ist keine Ordnung zu erkennen.

Aus Handschriften und aus gedruckten Werken werden in die vorbereitete Gesammtausgabe noch einige umfangreichere und kleinere Gedichte Aufnahme finden, die der Dichter aus diesem oder jenem Grunde in seiner Originalausgabe nicht hat abdrucken lassen. Es werden daselbst auch ausser den schon erwähnten *Vitae Archiepiscoporum Gnesnensium* und der ebenfalls genannten *Querela Reipublicae*, sowie ausser dem kurzen, aber in kultureller Hinsicht interressanten, poetischen Dialog *In Polonici Vestitus Varietatem*, dessen Abfassungszeit nicht ermittelt werden konnte (er scheint aus dem Jahre 1542 zu sein), noch zwei längere Gedichte Platz finden, die *Janicius* kurz vor seinem Tode, im Laufe des Jahres 1542 vollendete, namentlich: 1) die *Vitae Regum Polonorum*, ein schon früher vom Dichter verheissenes poetisches Handbuch der polnischen Geschichte, welches im J. 1565 zum ersten Male in Druck erschienen, viele Auflagen erlebte und auch handschriftlich viel verbreitet wurde; 2) das ebenfalls schon in der Autobiographie angekündigte *Epithalamion*, das aus zwei längeren Elegieen besteht: a) *Ad Sigismundum Primum Regem Polonorum* und b) *Ad Sigismundum Augustum Regem Polonorum*. Der Dichter hat das Hochzeitsfest des jungen Königs *Sigismund August* mit der oesterreichischen Prinzessin nicht mehr erlebt; aber die Testamentsexecutoren beschleunigten die Ausgabe des Epithalamion, welches im J. 1543 erschien.

Nachdem der Dichter bereits im J. 1541 seinen Vater durch den Tod verloren hatte, ereilte ihn in der ersten Hälfte des Jahres 1542 die Nachricht, dass sein einziger, jüngerer Bruder ermordert worden ist (*Epigr.* 72). Die Mutter zog also, wie aus einem von Dr. Windakiewicz veröffentlichten Document geschlossen werden darf, zu dem Dichter nach Krakau und hat wohl den Schmerz erleben müssen, dem einzigen Sohne, der noch am Leben geblieben war, nach dem baldigen Tode die Augen zu schliessen.

Janicius starb im Januar oder Anfang Februar — jedenfalls vor dem 12 Februar — 1543, ohne Zweifel in Krakau. Sein frühes Hinscheiden wurde von gleichzeitigen Dichtern und Gelehrten beweint, sein dichterisches Talent im Späteren auch in besonderen Lobgedichten gepriesen — und gewiss mit Recht. *Janicius* ist der *princeps* der polnischen Elegiker und der *princeps poëtarum polono-latinorum.*

Mit einer kurzen Charakteristik der *Janicius*'schen Muse schliesst dieser erste Theil der Monographie. Im zweiten wird über die Composition der Gedichte, über die Diction und die Verstechnik sowie über das Verhältniss des Dichters zu den altklassischen Dichtern und zu den früheren polnisch-lateinischen Dichtern gehandelt werden.

---

3. — W. Rubczyński. **Nieznany traktat filozoficzny XIII wieku i jego domniemany autor Vitellio.** *(Die Schrift von den Stufen des Seins und Erkennens und ihr vermuthlicher Verfasser Vitellio).*

Die Anhänger des Neuplatonismus im Mittelalter sind längst als phantastische Begriffsspalter in Verruf gekommen. Besonders aber hat ihnen Haureau die grösste Mitschuld an der Entstehung des späteren d. h. scotistischen, excessiven Realismus zum Vorwurf gemacht. Daran mag viel Wahres liegen, nicht destoweniger aber ist es sicher, dass der Einfluss der Neuplatonismus auf die christliche Philosophie ernstere Seiten darbietet. Er hat nicht nur bei Augustinus und Thomas von Aquin dazu beigetragen, den Gottesbegriff von

Antropomorphismen zu läutern und die Erkenntnisstheorie dem kritisch idealistischen Standpunkte näher zu bringen, sondern hat auch, wie aus dem unten zu besprechenden Traktate sich ersehen lässt, zu naturphilosophischen Erwägungen fruchtbaren Antrieb gegeben.

In der Handschrift der Laurentiana (Pl. XIII dx. Cod. XI) aus der zweiten Hälfte des XIII Jahrhunderts befindet sich ein Aufsatz, dessen Titel „de intelligentia" den Inhalt nicht erschöpft und der sichtlich von einem Dilettanten in der Philosophie und zwar einem Naturforscher herrührt. Der Terminologie der Scholastiker wenig kundig, zeigt er sich doch schon mit der Metaphysik und den physischen Schriften des Aristoteles bekannt. Zur Entwickelung seiner Thesen aber dienen ihm vorzüglich die Elementation des Proclus und einige Schriften des Augustinus und zwar vor allem bei dem letzteren seine Behauptungen vom geistigen Ursprung und Natur des Lichtes. Die wesentliche, im Traktat ausgeführte Theorie, dass das Licht Grund alles Erkennens, Lebens, und aller Wechselwirkung sei, zeigt überraschende Verwandtschaft mit den um drei Jahrhunderte späteren Ansichten des Patrizzi. Die Annahme ist nicht ausgeschlossen, dass der letzte diesen Traktat gekannt und benutzt habe. Das metaphysische Interesse ist zwar hier viel stärker vertreten als bei jenem Epigonen; — doch macht sich schon auch das Bedürfniss empirischer Erklärung der Naturerscheinungen in ähnlicher Weise wie bei Roger Bacon geltend. Daraus ersieht man, dass der Neuplatonismus schon im XIII. Jahrhundert die Geister von frischer und origineller Begabung in derselben Richtung anregte wie den Nicolaus Cusanus im XV. Es wird der Versuch gemacht, sich die Natur als ein von innen durch die Keime des Lichts belebtes Ganze vorzustellen. Es ist nicht mehr der scharfe Gegensatz des Geistigen und Körperlichen, des Bewegenden und Bewegten (im Sinne des Aristoteles), es sind vielmehr die vermittelnden Stufen und die Principien, die allem Wirklichen inhäriren sollen, welche hier am stärksten hervorgehoben werden und zwar nicht in jener logisch abstracten Allgemein-

heit, wie die aristotelische Form und Energie. Jedoch fehlt es dem Verfasser des Traktats gänzlich an einer strengen Methode; in seinem naiven Materialismus hat er einen gar zu schwankenden Begriff des Lichts zu solchem Vermittler des Körperlichen und Geistigen gewählt. Infolge dessen treten ihm bei der Ausführung seiner Gedanken die physischen Merkmale des Lichts immer mehr hinter die metaphysischen Voraussetzungen „vom wahren Licht" geistiger Natur zurück. Die Keime einer selbständigen Auffassung des causalen Zusammenhangs zwischen Licht, Leben und Bewusstsein bleiben so im Schatten gestellt gegenüber den hergebrachten platonischen Grundsätzen von der Teilnahme an der ersten Wahrheit und Leben. Diese Seite des Traktats bietet ein besonderes Interesse für die Geschichte der Aesthetik. In den Augen des mittelalterlichen Idealismus sind die Bedingungen der Schönheit erfüllt, insofern ein Wesen an dem inneren Leben Freude findet. Dazu aber wird man nur durch den Reichthum und die Intensität dieses Lebens befähigt, welche Eigenschaften ein jedes Wesen der Teilnahme an dem höchsten und vollsten Licht als Abglanz des Letzteren verdankt.

Dr. Stanislaus Windakiewicz hat das Verdienst, zuerst seine Aufmerksamkeit den philosophischen Anschauungen Vitellio's, in dessen Vorrede zur Perspectiva, gewidmet zu haben. In dieser Vorrede erfahren wir auch von der Absicht des Optikers, eine philosophische Dissertation „de ordine entium" zu verfassen. In dem oben besprochenen Tractate finden sich nun dieselben Anschauungen, wie in jener Vorrede und selbst die verwandte Ausdrucksform. Die Vorrede enthüllt uns den Einfluss der Augustinianischen und neuplatonischen Ideen auf den Geist des Vitellio. Da lesen wir auch von der alles Materielle durchdringenden Macht des Lichts, das als etwas Geistiges in seinem Ursprung und Natur vorgestellt wird. Ebenso wird alle Wirkung in die Ferne wie im Traktate auf das Wesen des Lichts zurückgeführt, dessen Eigenschaften in dem Streben bestehen sollen, sich vom einfachen Quell auszubreiten und nach aussen mitzuteilen. Vitellio schildert weiter (im III

Buche seines Werks) den Unterschied zwischen dem sinnlichen Erkennen und dem vergleichenden urteilenden Denken auf eine Weise, der sich sichtlich die Stelle des Traktats nähert, wo dessen Verfasser den Unterschied zwischen der Menschen- und Thierseele in ihrem activen und passiven Verhalten den „species" (Anschauungen) gegenüber erblickt. Auf passive Association und actives Zusammenfassen der Gedächtnissbilder im Urteile laufen auch dem Vitellio die unterscheidenden Merkmale des sinnlichen und logischen Erkennens hinaus. Der Verfasser des Traktats verhehlt absichtlich seinen Namen, damit, wie er sagt: „die Frucht der Mühen nicht verloren gehe" (in Folge der Geringschätzung für einen Schriftsteller ohne Namen und Ruhm unter den Scholastikern): ne statim cognito autore, quod labore acquisitum est, vilescat. Wir wissen sonst von keinem anderen Naturforscher und philosophischen Dilettanten jener Zeit, welcher in so engen Beziehungen zum Neuplatonismus sich befände. Diese Beziehungen Vitellio's stehen fest. Sein Mäcen und literarischer Rathgeber Wilhelm von Moerbeke hat einen Commentar zum Proclus geschrieben, welcher in der Vaticana sich befindet. Auch die geometrische, sichtlich dem Euclid nachgebildete Methode in der Aufstellung der Thesen des Traktats ist hier nicht mit Stillschweigen zu übergehen, da das erste Buch der Perspectiva vom Euclid genommen wurde. Obwol aber so viele Merkmale zusammentreffen, erhebt Dr. R. keinen Anspruch darauf, einen zwingenden Beweis der Autorschaft Vitellio's geliefert zu haben.

Wenn auch Vitellio seine Herkunft mit den vieldeutigen Worten: „filius Turingorum et Polonorum" bezeichnete, sah er doch Polen als sein Vaterland an: „in terra nostra scilicet Poloniae". Ist er für den Verfasser des oben besprochenen Traktats zu halten, so können wir darin die älteste Erscheinung der lateinisch-polnischen Literatur auf dem theoretisch-scholastischen Gebiete begrüssen, da die moralischen Erörterungen des Magister Vincentius in seiner Chronik als Schulmuster der Rhethorik ausschliesslich praktische Zwecke verfolgen.

---

4. — J. Milewski. **Stosunek wartościowy złota do srebra.** *(Das Werthverhältniss zwischen Gold und Silber.)*

Seitdem die allgemeine internationale Goldwährung im Gegensatze zu ihrer früheren Anempfehlung für practisch unmöglich und utopisch erklärt, und das Streben nach ihrer Erweiterung als verderblich erkannt wurde, kann sie nicht mehr für eine entsprechende Lösung des Währungsprohlems angesehen werden. Ebensowenig kann dies beanspruchen das nunmehr von den Monometallisten erhobene Project einer Teilung der Welt in „reiche und fortgeschrittene" Nationen mit der Goldwährung und „arme und zurückgebliebene" Völker mit der Silberwährung. Abgesehen davon, dass die Grundlage dieser Teilung unbestimmt ist, würden mit der Zeit nationale Eifersüchteleien, und noch mehr materielle Interessen zu einer in obige Teilung der Welt nicht passenden Erweiterung der Goldwährung führen, um den Schwankungen der Wechselcurse zu entgehen, für die es feste Grenzen nur da giebt, wo die Münzen des einen Landes freizumünzendes Währungsmetall des anderen Landes bilden. Da nun die wichtigsten Handelsnationen bereits die reine oder hinkende Goldwährung haben, so ist diese Erweiterung der Goldwährung eine reale Gefahr, und zwar desto mehr, da jeder später die GW. annehmende Staat dadurch kleinere Verluste zu tragen haben würde, als diejenigen Staaten, die sich bereits im Besitze der GW. befinden. — Die Frage einer Teilung der Welt in zwei verschiedene Währungsgebiete braucht man jetzt nicht mehr blos a priori zu erwägen; seitdem die Lateinische Münzunion die freie Silbersprägung aufgehoben hat, ist diese Teilung praktisch durchgeführt und die 17-jährigen Erfahrungen liefern hinlängliches Beweismaterial. Etwaige Vorzüge dieser Lage der Währung sind nicht zu finden. Nachteile sind klar hervorgetreten. Dieselben stammen einerseits aus der Verschiebung, anderseits aus den Schwankungen des Wertverhältnisses zwischen Gold und Silber, was

beides sich in allen wirtschaftlichen Verhältnissen fühlen liess. Diese Schwankungen sind geradezu das charakteristische Merkmal der Epoche des gesonderten Gebrauches von Gold und Silber geworden, wogegen die Epoche der Doppelwährung sich als eine Epoche der Festigkeit des Wertverhältnisses kennzeichnen lässt. Da nun die Beseitigung dieser Schwankungen durch allgemeine Annahme der Goldwährung weder durchführbar ist noch auch empfohlen wird, da es weiter für nöthig und erwünscht erachtet wird auch fernerhin Gold und Silber als Währungsmetalle zu bewahren und zu gebrauchen, so bleibt kein anderes Mittel zur Erreichung beider obiger Zwecke als internationaler Bimetallismus. — Der Verfasser zeigt hierauf, dass sowohl Gold als Silber, stets ebenso in der Praxis wie in der Theorie als entsprechendes Geldmaterial angesehen wurden und sie wurden gebraucht gemäss einer Tarifirung des legalen Goldes. Ein Misstand bei der früheren Münzorganisation waren die internationalen und temporären Differenzen, in der gesetzlichen Fixirung der Wertrelation. Differenzen die nicht selten in der bewussten Absicht herbeigeführt wurden das überschätzte Metall ins Land zu ziehen, wodurch die Feststellung des actuellen Verhältnisses der früheren Zeiten sehr erschwert ist. In Folge der erwähnten Differenzen ergaben sich vielfach Missstände des Münzwesens und oberflächlicher Weise wurde das Gesetz der Doppelten Währrung an sich, nicht die mangelhafte Durchführung dieses Gesetzes als Ursache alles Uebels dargestellt. Der Verf. schildert hierauf die Theorie des Monometallismus, wobei er zwei Gruppen unterscheidet, deren erste in voller Verkennung des Wesens des Geldes dasselbe nur für eine „staatlich beglaubigte Waare" hält und im Bezug auf den Wert und das Wertverhältniss der Edelmetalle nur das „Kostengesetz" und das Gesetz von „Angebot und Nachfrage" gelten lässt. Die zweite Gruppe der Monometallisten, weit entfernt den Einfluss des Währungsgesetzes zu verkennen, erachtet nur dessen Einfluss für nicht stark genug, um alle die Elemente zu beherrschen, welche verschiedenartig auf den Wert des Goldes oder des Silbers ein-

wirken können. Nach einem Ueberblick über die Wertrelation des Goldes und des Silbers in früheren Epochen, aus den nur eine Thatsache besonders hervorzuheben ist, nämlich, dass dieses Verhältniss überhaupt sehr wenig geschwankt hat, und eine allgemeine und bedeutende Verschiebung zu Gunsten des Goldes sich erst im XVII Jh. nachweisen lässt, welche sich jedoch ohne den Einfluss des Gesetzes blos durch andere Factoren nicht hinlänglich erklären liesse, wendet sich der Verf. zur eingehenden Erörterung der Epoche vor 1873. Der Londoner Silberpreis zeigt minimale Schwankungen und zwar stets um den festen Punkt, den der französischen Relation: principiell wäre es falsch aus diesen Schwankungen irgend einen Beweis gegen die französische Doppelwährung zu ziehen, denn Aufgabe des Gesetzes war es, dieselbe Kaufkraft für 1 Gold und $15^1/_2$ Silber nur in seinem Geltungsgebiete d. i. in Frankreich zu erhalten; localer Unterschied in den Beschaffungskosten der edlen Metalle in anderen Ländern konnte, ja musste sich ergeben, dies spricht aber nur gegen die Währung jener Gebiete, nicht gegen die Währung Frankreichs. In London hatte Silber keine gesicherte Nachfrage zum festen Preise, wohl aber in Frankreich, folglich mussten sich in London Schwankungen des Silberpreises gemäss den Schwankungen des Silberbedarfes ergeben; bei den Wechselkursen sieht man dasselbe; dass dort der Spielraum grösser war, erklärt sich leicht aus den höheren Kosten, welche ein Austausch der Metalle im Gegensatze zur einseitigen Versendung verursacht. Thatsächlich wurde 1803—73 in jedem Jahre in Frankreich sowohl Gold als Silber geprägt, also das Agio konnte nie ein allgemeines sein; thatsächlich fand man 14. VIII. 1878 nur in den Staatskassen — trotz der zahlreichen Aenderungen der Staatsform — Gold- und Silbermünzen aus jedem Jahre, also ein Verschwinden des einen Metalls fand nicht statt. Der Discontosatz bei der Bank von Frankreich wurde 1837—1881 nur 100 mal gewechselt, in London aber 292. Schon darin liegt etwa ein Beweis, dass die fr. Währung weniger schwankend war, wie die Goldwährung Englands; die Statistik der Preise

liefert auch keinen Gegenbeweis. Wenn angesichts dieser Thatsachen Stimmen sich erheben mit der Behauptung, dass nicht die franz. Relation die Stabilität des Wertverhältnisses erzeugt hat, sondern dass eben die Gesetzrelation nur in Folge dieser „zufälligen" Stabilität der Marktlage für beide Metalle sich erhalten konnte, so ist hervorzuheben, dass nach 1873 keine Schwankungsursachen hervorgetreten sind, die nicht auch vorher bestanden hätten, dass weiter keine Epoche sich so ungünstig für die Stabilität des Wertverhältnisses gestaltete wie gerade das XIX Jh.

Schwankungen des Wertverhältnisses können hervorgerufen werden nur durch Gesetze oder durch Marktverhältnisse. Währungsänderungen, locale Demonetisationen des einen oder des anderen Metalls, Papierwährung, Veränderungen der gesetzlichen Wertrelation, Alles das ist vorgekommen ohne die franz. Wertrelation ins Schwanken zu bringen. — In den Angebots und Nachfrageverhältnissen der Edelmetalle, in den Productionskosten des Goldes, ist eine gewaltige Veränderung eingetreten, der Goldvorrath verdoppelte sich, Indien absorbirte mehr Silber 1855—66, wie überhaupt gleichzeitig in der ganzen Welt produzirt wurde, und dies gleichzeitige starke Auftreten von Elementen, die jedes an sich schon erniedrigend auf den Goldwert, erhöhend auf den Silberwert hätten wirken sollen, was auch erwartet wurde (Chevalier, Soetbeer), hat nur einen schnell vorübergehenden und unbedeutenden Einfluss auf das Wertverhältniss ausgeübt. Thatsachen bestätigen also nicht die aprioristischen Behauptungen der Monometallisten. —

Der Verf. wendet sich nun zur Besprechung der theoretischen Grundlagen monometallischer Theorie und schildert im Anschluss an neuere Schriften über Wert und Preis die nur relative Geltung des Kostengesetzes und der Angebot- und Nachfrageverhältnisse sogar bei den Waaren. Geld ist aber keine Waare; es entsteht durch Gesetz und das Gesetz sichert dem Münzmetalle unbeschränkte Nachfrage und festen Preis. Unter diesem Preise wird Niemand sein Metall abtreten, über diesem Preise zu kaufen würde beim Bestande einer grossen bimetallischen

Union keine Veranlassung vorliegen. Der nichtmonetären Nachfrage grössere Bedeutung in der Zukunft zuzuerkennen, wie sie in der Vergangenheit gehabt hat, ist unbegründet, besonders da diese Nachfrage sich teils dem Silber (Abfluss nach dem Orient) teils dem Golde (Industrie) zuwenden wird. Die ganze Lehre vom Gelde hat ebenso wie andere Teile der VWLehre darunter viel gelitten, dass zu viel und früh generalisiert wurde — Arbeit, Geld, Waare in eine Linie gestellt und so V. A. — wo nur Spezialisirung, gerade die Berücksichtigung des Besonderen, zu positiven Resultaten führen konnte. — Wenn Befürchtungen laut wurden, dass das Gold aus dem Umlaufe verschwinden könnte, in Folge der gesteigerten Nachfrage und der verminderten Production, so sprechen dieselben vor Allem gegen die Goldwährung, die sich in diesem Falle einen genügenden Münzvorrath nur durch grosse Wertsteigerung des Geldes erhalten könnte. Diese Gefahr besteht nicht in einer bimetallischen Union, und wenn eine solche zwischen den wichtigen Handelsnationen geschaffen wäre, so würde ihr Goldvorrath so bedeutend, dass die Befürchtung einer Absorption des Goldes als unreale Hypothese erscheint. Qualitativ und quantitativ ist der monetäre Gebrauch die wichtigste Verwendung der Edelmetalle, daher kann auch das Gesetz eines grossen, an beiden Metallen reichen, industriell entwickelten Gebietes das Wertverhältniss zwischen Gold und Silber festsetzen und erhalten, wie es bis 1873 geschah, und zwar desto sicherer, je mehr die Relation im Anfange der thatsächlichen Verhältnissen der letzten Jahre Rechnung trägt. — Es ist falsch die Einführung des internationalen Bimetallismus für einen „Sprung ins Dunkle“ zu erklären, wir haben hinlängliche Erfahrung, um über die Doppelwährung positiv urteilen zu können, gerade die Beibehaltung des status quo, der ja nicht immer so bleiben kann, dürfte als ein „Sprung“, oder vielmehr als ein „Fallen ins Dunkle“ angesehen werden. — Wenn Bedenken laut wurden, dass ein Währungsvertrag die Freiheit des Staates binde, so ist zu betreten, dass es für keinen Staat eine Unabhängigheit im Geldwesen giebt; ein Währungsvertrag

schafft grössere Widerstandskraft, er gewährt mehr Garantien dafür, dass die Landeswährung nicht durch Acte anderer Staaten geschädigt werde, wie die Vertragslosigkeit. Die Währungsfrage ist ihrer Natur nach keine nationale, sondern eine internationale Frage, daher kann sie auch nur auf internationalem Wege erwünscht gelöst werden.

---

5. — B. Kotula. **Rozmieszczenie roślin naczyniowych w Tatrach.** *(Ueber die Verbreitung der Gefässpflanzen in der Tatra.)*

Auf Grund eigener, in den Jahren 1879—1885 (leider jedes Mal nur in den Monaten Juli und August) gemachter Beobachtungen, giebt der Verfasser eine Schilderung der vertikalen und horizontalen Verbreitung der Gefässpflanzen in der Tatra. Das gesammelte Material besteht aus ungefähr 12000 Notizen für etwa 900 Arten.

A) Physiognomisch zerfällt die Tatra in 7 Regionen: Kulturregion 700—1000 M., Unterer Wald bis 1260, Oberer Wald bis 1561, Dichtes Krummholz bis 1789, Schütteres Krumholz bis 1960, Obere Alpenregion (ohne Krummholz) bis 2250 und Region der Schneefelder bis 2663 M. Die angegebenen Zahlen gelten für freie, d. i. nicht beschattete, Abhänge (nicht für Thäler).

Für die Bestimmung der Grenzen der einzelnen Regionen wird eine jede durch Beobachtung gegebene Zahl (weil von gewissen streng localen Verhältnissen beeinflusst) als fehlerhaft angesehen. Da dieser Einfluss sowohl seinem absoluten Werthe, als auch seiner Richtung nach, in den einzelnen Fällen verschieden sein kann, und die Annahme, dass sich bei einer einfachen Berechnung der arithmetichen Mittel die Fehler gegenseitig aufheben, unberechtigt erscheint, wurden die gemessenen Grenzen zuerst zu einer Berechnung der nöthigen Correcturen benützt, dann die Zahlen, welche auch nach vorläufiger Correction als anomal erschienen, ausgeschieden. Dasselbe Verfahren wurde mit vorläufig corrigierten Zahlen zwei-

mal wiederholt und die corrigierten Zahlen endlich als Material zur graphischen Bestimmung der Höhengrenzen für die verschiedenen Richtungen der Abhänge verwendet (S. 18). Dies gilt vorzüglich für die obere Grenze des Waldes und des Krummholzes; für einige andere Grenzen musste das Verfahren, wegen nicht hinreichenden Materials, vereinfacht werden. Ausser den offenbar nöthigen Correcturen für die Richtung der Abhänge nach den verschiedenen Weltgegenden, für die beschatteten Abhänge, für die immer (?) deprimierende und in ihrer Intensität wechselnde Wirkung der Thäler, hält der Verfasser noch eine Correctur für die einzelnen Abschnitte des Tatragebirges für nöthig, indem der mittlere Theil desselben, „die Hohe Tatra", -- zweifellos infolge der grösseren Massenerhebung — auf die Grenzen elevierend einwirkt. Aus der allgemeinen Grenze und den ermittelten Correcturen wurden die theoretischen Grenzen der einzelnen Regionen für die Abhänge, für die breiten und die ganz schmalen Thäler, in den drei Abschnitten der Tatra, nämlich: Galizisch-Liptauer-Tatra, Hohe Tatra und Beler Kalkalpen berechnet. [S. 6. Kulturregion in der Hohen Tatra, S. 7 dieselbe in der Galiz.-Lipt.-Tatra, wo sie um 8 M. tiefer ist als in den Beler Kalkalpen; S. 13 Untere Waldregion, S. 26 Obere Waldregion, S. 29 oben: Dichtes Krummholz (unten die Breite der betreffenden Zone), S. 35 Schütteres Krummholz].

Die obere Grenze der Kulturregion, richtiger der Haferfelder, gehört zu den weniger genau bestimmten Werthen. Es ist wahrscheinlich, dass auf der Südseite der Tatra der Ackerbau seine klimatische obere Grenze noch nicht erreicht hat.

Für die Trennung der Waldregion in zwei Theile bieten auf der Nordseite die Buche und die Weisstanne hinreichende Anhaltspunkte. Auf der Südseite scheint aber die Buche nur auf Kalk vorzukommen; die Weisstanne meistens ebenso, doch trifft man dieselbe stellenweise auch auf Gneiss. Die beiden Bäume sind daselbst zu selten; ihre Höhengrenzen sind nicht gleich, indem die Buche bedeutend höher geht. Für annährende Bestimmung der oberen Gränze des Unteren

Waldes auf jener Seite der Tatra hat nun der Verfasser die *Salix purpurea, incana* und *Alnus incana* gewählt; Pflanzen, die nur in Thälern, nicht aber auf Bergrücken vorkommen, so dass die betreffende Grenze an Deutlichkeit viel zu wünschen übrig lässt, obwohl anderseits auch auf jenen Abhängen der Obere Wald durch truppweises Vorkommen des Krummholzes und der Zirbelkiefer gekennzeichnet wird. — Bei der Berechnung der Grenzen der genannten Bäume und Sträucher mussten zum Theil Correcturen gebraucht werden, die für die Fichte ermittelt wurden. [Obere Grenze: Buche 1260 (Seite 8), Weisstanne, direct berechnet 1284, unter Anwendung der erwähnten Correcturen: 1260 (S. 8—10), *Salix incana* 1231 (S. 11), *Salix purpurea* 1301 (S. 11), *Alnus incana* 1283 (S. 12)].

Die Grenze der Fichte wurde an 78 Stellen gemessen (S. 13—15), wovon 14 ein offenbar anomales Resultat geliefert haben. Die berechneten Correcturen (S. 18) sind auffallend kleiner als die von Sendtner für die bayrischen Alpen gefundenen (S. 19). Die Grenze der Fichtenwälder erfährt, ebenso in der Tatra wie in Bayern, ihre grösste Elevation auf den SW.-, ihre grösste Depression auf den NO- Abhängen. Die Ursache davon ist wahrscheinlich darin zu suchen, dass die NO- Abhänge im Sommer in der Früh zwar mehr Sonnenlicht, aber bei niedriger Lufttemperatur, erhalten, als die SW Abhänge, diese aber auch am Abend — bei relativ hoher Lufttemperatur — beschienen werden. Einzelne hohe Fichtenstämme, oder kleine aber zapfentragende Bäumchen kommen stellenweise hoch oberhalb der eigentlichen Waldgrenze vor. Strauchförmige Exemplare sind — besonders auf der Südseite — selbst in der Region des schütteren Krummholzes zu finden.

Die in den Thälern auffallende Depression der Waldgrenze beruht stellenweise, z. B. im Strażyska-Thale unter dem Giewont, wohl auf der Wirkung der, von steilen Felswänden herabgerutschten, Schneemassen, sonst aber hauptsächlich auf den für die Thäler ungünstigen Beleuchtungs- und Erwärmungsverhältnissen. Diese Wirkung der Thäler ist auf

Nordseite der Tatra ausgiebiger. (S. 19—21). Die stark wellenförmige Waldgrenze auf den wenig unebenen Südabhängen von Skrajna Turnia bis Kondracka Kopa gegen das Tycha-Thal, auf den Abhängen des Kamienista-Thales unter Hlina, des Koprowa-Thales unter Wielka Kopa, u. A., findet ihre Erklärung in Schneelavinen, die in flachen Rinnen ihren gewöhnlichen Weg finden und daselbst die etwa vorhandenen Bäume vernichten, so, dass die Fichte nur auf den flachen, die Rinnen trennenden, Rücken ihrer klimatischen Grenze sich nähern kann, während in den Rinnen das Krummholz tief in die Waldregion hineingreift. (S. 22). Manchmal, obwohl selten, hört der Wald am Fusse senkrechter, nach Süden gewendeter Felswände auf (z. B. Kominy der Kraków-Schlucht gegenüber, Drechslerhäuschen), wahrscheinlich, weil die Fichte auf ganz felsigem Boden sich nicht halten kann, und an dergleichen Stellen selbst mitten in der Waldregion vom Krummholz verdrängt wird (z. B. im Chochołower-Thale unter Stara Robota). Die Depression des Waldes auf den Rücken von Sarnia Skała bis Kopieńce dürfte z. Th. dieselbe Ursache haben, z. Th. aber eine Folge sein der früheren, durch den in der Nähe betriebenen Bergbau hervorgerufenen, Waldverwüstung (S. 23).

Die oberen Grenzen von *Acer pseudoplatanus*: 1584 (als stattlicher Baum bis 1407), *Betula alba:* 1602, *Pinus Cembra*: 1608, *Larix decidua:* 1564, unterscheiden sich nur wenig von der Waldgrenze. Auffallend schmal ist in der Tatra der von der Zirbelkiefer bewohnte Gürtel; seine Breite beträgt kaum 300 M. (S. 23—26).

Das Krummholz wächst in seiner typischen Form, selbst an Felsen, nahe an den Mündungen der Thäler, als *Pinus uliginosa* Neum. auch noch tiefer auf den sog. Bory (650 M.). An sehr felsigen oder an torfigen Stellen und in der Umgebung von Seen tritt es in der oberen Waldregion manchmal massenhaft auf. Die Grenze zwischen dem dichten und dem schütteren Krummholze ist meist nicht schwer festzustellen; dieselbe wurde an 36 Stellen gemessen (S. 26—28). Der theoretische

Gürtel des dichten Krummholzes ist auf den S und SW-Abhängen bedeutend breiter als auf den gegenüberliegenden (264, resp. 169 M., S. 29). Eine anomale Einengung erleidet er z. B. im Thale des Reglany-Baches, wohl infolge von Schneeanhäufung unter den kolosalen, sehr stark geneigten Wänden des Greiners und des Thörichten Gerns. Anomal verhält sich das Krummholz auf den Süd-Abhängen der Beler Kalkalpen: die Furchen enthalten daselbst (ebenso wie z. B. an Nordabhange der Wielka Kopa) bis tief hinab meist kein Krummholz, wahrscheinlich weil sie Rutschbahnen für Schnee bilden und desshalb einen verspäteten Frühling haben. Auf den dazwischen liegenden Rücken erreicht das Krummholz sehr verschiedene Höhen; über dem dichten Krummholze fehlen zerstreute Sträucher beinahe gänzlich, wohl wegen zu grosser Trockenheit des Bodens, erscheinen aber am Rücken wieder, hoch über den höchsten Sträuchern der Nordseite (S. 30—31). Eine anomale Breite erreicht dieser Gürtel, wo zwar der Wald, nicht aber das Krummholz, eine Depression erleidet, z. B. im Świstowa-Thale unter dem Polnischen Kamm, und anderwärts. — *Salix silesiaca* überschreitet die obere Grenze des dichten Krummholzes meist nur wenig, *Sorbus Aucuparia* erreicht dieselbe nur selten (S. 31).

Die aus 58 gemessenen Grenzen des schütteren Krummholzes (S. 33—34) berechneten Correcturen nähern sich den für Bayern von Sendtner gefundenen mehr als bei der Waldgrenze. Der Einfluss der, nach verschiedenen Weltgegenden gerichteten, Abhänge ist hier grösser als für die Fichte: wohl braucht das Krummholz mehr Sonnenwärme als die letztere. Auffallend ist es, dass in der Hohen Tatra die Elevation der Krummholzgrenze grösser ist als diejenige der Waldgrenze, in Galiz.-Liptauer Tatra hingegen, die erstere stärker deprimiert als die letztere.

In sehr schmalen nördlichen Thälern, ohne eigentliche Thalsohle und mit stark geneigten Thalseiten, findet manchmal in einem gewissen Sinne eine Umkehrung der Reihenfolge der

Regionen statt: wenn z. B. in oberer Waldregion dicht am Bache Alpenpflanzen vorkommen, an den Böschungen aber zunächst verkrüppelte Fichten, Birken und Ahorn-Gesträuch, und erst höher gut entwickelter Wald zu finden ist, oder aber, wenn in der Krummholzregion das Krummholz nur in einiger Höhe über dem Bache entwickelt ist, während unten Pflanzen der höchsten Alpenregion auftreten. Offenbar beruht dies auf der Wirkung des kalten Bachwassers (S. 36). Eine auffallende, wiewohl leicht zu erklärende Assymmetrie in der Pflanzenbedeckung der beiden Thalseiten wurde z. B. im Mengsdorfer Trümmerthale, im Nefzer-Thal und anderen nach Osten oder nach Westen gerichteten Thälern, beobachtet (S. 36, 37).

Von dem treppenartigen Bau zahlreicher Thäler wird die Vegetation öfters stark beeinflusst, besonders, wenn die Stufen von nahezu senkrechten Felswänden gebildet werden. Solche Wände sind meistens von der Vegetation der unteren Stufe bedeckt und zwar bis an ihren oberen Rand, wo plötzlich die nächst höhere Region beginnt. Die Ursache davon ist wohl in den, längs solcher Wände aufsteigenden, warmen Luftströmungen zu suchen (S. 37—38).

Juniperus nana, auf Nordabhängen bei Weitem seltener als auf der Südseite, hier schon in der oberen Waldregion häufig, begleitet das Krummholz bis an seine obere Grenze und kommt auch noch über derselben vor (31 M. höher). (S. 38).

Die Region der Schneefelder verdient jedenfalls von der oberen Alpenregion getrennt zu werden, indem die Vegetation derselben recht gut mit der Flora aperer Felsen in der Schneeregion der Alpen übereinstimmt (S. 40).

B) Den zweiten Theil der Arbeit (S. 41—100) bildet ein Verzeichniss der oberen Grenzen der Tatra-Pflanzen. Dieselben wurden durch die für die Fichte berechneten Werthe corrigiert; was zwar bei den meisten Arten zu einer ungefähren Ausgleichung der direct gefundenen Grenzen geführt hat, offenbar aber für viele andere nicht richtig sein kann. In dem

Verzeichnisse sind mit *A)* diejenigen Arten bezeichnet, für welche jene Correctionen zu hoch erscheinen, oder die sogar ihre absoluten Maxima auf der Nordseite erreichen. Es sind dies wohl theilweise feuchte Stellen bevorzugende Arten. Für die mit *B)* bezeichneten Arten, meist Pflanzen trockener, sonniger Abhänge, sind die angewendeten Correctionen zu klein.

Von den gemessenen Werthen werden, ausser den höchsten, noch einige der meistgenäherten angeführt, um zu zeigen, dass im Allgemeinen zweierlei Grenzen zu unterscheiden wären, nämlich: für das häufige Vorkommen der Pflanzen, und absolute Maxima für zerstreute Exemplare (S. 42).

Es kann behauptet werden, dass die Grenzen meistens auf denjenigen Abhängen ihre grösste Elevation erreichen, auf denen die Pflanze am häufigsten vorkommt. Die obere Grenze der meisten Arten wird wohl von einer für die Pflanze nöthigen mittleren Temperatur während der kürzesten möglichen Vegetationsdauer bestimmt. Für Pflanzen, die auf Südabhängen um 200 und mehr Meter höher hinaufgehen, als auf den Nordabhängen, kann angenommen werden, dass dieselben ein gewisses mittleres Maximum der Temperatur nöthig haben, welches auf den ersteren Abhängen immer bedeutend höher sein wird als auf den letzteren. Der Grund, warum manche Pflanzen ihr Maximum auf der Nordseite erreichen, könnte in einem gewissen für sie nöthigen Feuchtigkeitsgrade der Luft gesucht werden (S. 98—100).

C) Die Seiten 100—117 enthalten ein Verzeichniss der unteren Grenzen für etwa 270 Arten.

Im Allgemeinen erreichen die Pflanzen auch ihre Minima auf den Abhängen, wo sie am häufigsten sind; die Breite des von ihnen bewohnten Gürtels ist also auf jenem Abhange am grössten. Pflanzen, die auf der Nordseite tiefer als auf der Südseite hinabgehen, sind wahrscheinlich an eine bestimmte Luftfeuchtigkeit gebunden. Für Pflanzen, die sich entgegengesetzt verhalten, dürfte ein gewisses Quantum von directer Sonnenwärme nöthig sein. — Ein Unterscheiden von secundä-

ren und primären Standorten hält der Verfasser für undurchführbar. (S. 116—117).

D) (S. 118—134). Die mittlere Breite der von einzelnen Pflanzen bewohnten Gürtel berechnet der Verfasser auf 962 M. Nimmt man diese Zahl als Breite der von einzelnen Floren bewohnten Zonen an, so wären in Galizien folgende Regionen zu unterscheiden: Tiefland bis 400 M., montane Region bis 1360, alpine Region bis 2320 und Schneeregion. Für diese Eintheilung spricht der Umstand, dass in der oberen Waldregion schon unten 59%, an ihrer oberen Grenze sogar 83% alpiner Arten vorkommen, so, dass die höheren Regionen nur noch 46 neue Arten (17%) liefern. Passender ist aber, die obere Waldregion von der unteren nicht zu trennen. Dann wären folgende Hauptregionen anzunehmen: I. Tiefebene (gemischte Laubwälder), bis 400 M.; II. montane Region (vorzugsweise reine Nadelwälder) bis 1560 M. mit den Unterabtheilungen: 1) Kulturregion bis 1000, darin: Stufe der Hainbuche bis 650 und Stufe der Hafercultur, 2) untere Waldregion, 3) obere Waldregion; III. alpine Region bis 2520, (Unterabtheilungen: 1) Dichtes Krummholz, 2) Schütteres Krummholz, 3) Obere Alpenregion, 4) Region der Schneefelder). Höher finden sich nur nackte Felsen kaum mit Spuren von phanerogamer Vegetation. Die Wichtigkeit der oberen Waldgrenze erhellt daraus, dass 1) die Zone zwischen 1500 und 1600 M. alpine und nicht alpine Arten in gleicher Zaht enthält; 2) in der oberen Waldregion die Masse der nichtalpinen Flora ungefähr $1^1/_2$ Mal grösser, in der unteren Krummholzregion aber $1^1/_2$ Mal kleiner, als diejenige der alpinen Flora ist; 3) in der erwähnten Zone auch die Veränderung der Flora (durch die Summe der betreffenden oberen und unteren Grenzen ausgedrückt) grösser ist, als in den benachbarten Zonen. (S. 118—124).

Die Zahl der in den verschiedenen Regionen vorkommenden Arten der einzelnen Familien giebt die Tabelle S. 124 u. ff. an. Mit der Höhe nimmt die mittlere Zahl der Arten ei-

ner Familie schneller ab als die Zahl der Familien selbst (S. 127). In Bezug auf die, für die Floren der verschiedenen Regionen gelieferten, Procente verhalten sich die einzelnen Familien sehr verschieden (S. 127).

Die ganze Flora der Tatra nähert sich, in ihrer Procentzusammensetzung, der Flora verhältnissmässig reicher Polargegenden, namentlich des östlichen und des westlichen Amerika; während Grönland und das arktische Europa weniger, das arktische Asien hingegen viel mehr, Dicotyledonen besitzt. Die Tatra schliesst sich den Alpen ziemlich eng an, während die Sudeten bedeutend anders sich verhalten, indem denselben der ausgesprochene arctisch-alpine Character fehlt (S. 128).

Die für die Regionen physiognomisch wichtige Häufigkeit der einzelnen Familien — nach der Zahl der Standorte abgeschätzt (Tabelle S. 129) — wächst im Allgemeinen mit der Arten-Zahl derselben, obwohl Ausnahmen nicht selten sind.

In einer Tabelle (S. 131) wurde für die aufeinander folgenden Zonen, von je 100 M. Höhe, die Zahl der vorkommenden Arten zusammengestellt, und auch die Zahl der je zwei Zonen gemeinsamen Arten eingetragen. Die Zahl der Arten nimmt mit der Höhe, u. zw. zwischen 2000 und 2300 M. schneller als sonst ab. Alle Arten der höchsten Zone erreichen noch die Höhenlinie von etwa 1700 M. Die Veränderung der Flora geht in höheren Regionen schneller vor sich, als in den tieferen (S. 132).

Verbreitungsbezirke von nahe verwandten Formen decken einander meistens theilweise; selten ist der entgegengesetzte Fall (S. 133).

E). Die Südseite der Tatra (oder, was nahezu gleichbedeutend ist, die Südabhänge derselben) ist reicher an Arten als die Nordseite, doch vorzugsweise nur in den tieferen Regionen; in der Alpenregion ist der Unterschied unbedeutend. (Arten, die auf beiden Seiten nahezu gleich häufig sind: S. 136—139; auf der Nordseite häufigere Arten: S. 139—142;

die auf der Südseite vorwiegenden: S. 142—147; numerische Zusammenstellung: S. 147).

Auf der Nordseite sind Laubbäume, der Masse nach — Sumpf- und Torfpflanzen, überhaupt Feuchtigkeit liebende Arten, endlich Cryptogamen, vorzugsweise *Filices* — stärker entwickelt. Die Südabhänge sind reicher an manchen Coniferen (*Juniperus*, *Pinus Cembra*, *Larix*), an Laubbäumen tieferer Regionen — der Artenzahl nach —, an Sträuchern, an solchen alpinen Arten, die auch auf kalkfreiem Boden gedeihen, an Wiesen- und Waldpflanzen, vorzugeweise aber an Pflanzen trockener Abhänge. Gleich entwickelt sind auf beiden Seiten die meisten Coniferen der Masse nach, Pflanzen von wechselnden Standorten, Unkräuter und Kalkpflanzen (S. 148—151).

Von den 245 häufigeren Arten, die in Bezug auf ihre mit der Höhe wechselnde Häufigkeit untersucht werden konnten, werden die meisten erst in der Nähe ihrer Grenzen deutlich seltener. Bei geringer Breite der bewohnten Zone ist keine auffallende Veränderung der Häufigkeit zu bemerken. Für Pflanzen, die an der einen ihrer Grenzen häufiger erscheinen, lässt sich immer nachweisen, dass an dieser Grenze die Pflanze durch streng locale Verhältnisse an einer gehörigen Ausbreitung ihres Wohngebietes verhindert wird. Die übrigen Arten führen zu dem Resultate, dass das Maximum der Häufigkeit vorwiegend der oberen Grenze näher liegt. Dieses Maximum beschränkt sich meistens auf eine einzige Region, seltener erstreckt es sich auf zwei, oder sogar drei, derselben. Die ausnahmweise vorkommende Ausdehnung der grössten Häufigkeit auf sehr breite Zonen (z. B. *Homogyne alpina*: 1300 M.) ist meist mit einer Fähigkeit, die Standorte zu wechseln, verbunden. Alpenpflanzen suchen in den tieferen Regionen zumeist möglichst schattige Standorte auf (S. 151—154).

Nach einer gedrängten Schilderung der drei Abschnitte des Tatragebirges (1) Hohe Tatra, vom Lilijowe-Pass bis zum Kopa-Pass, Granitgebirge, auf der Nordseite bis etwa 1700 M. von Kalk bedeckt; mittlere Kammhöhe etwa 2400 M., 2) Beler

Kalkalpen, Kalkfelsen mit untergeordneten Quarziten und rothen Schiefern; mittlere Kamhöhe etwa 2200 M., 3) Galizisch Liptauer-Tatra, von sehr wechselndem Charakter sowohl in Bezug auf Elevation (Kamhöhe im Osten etwa 2000 M., weiter westlich bedeutend geringer) als auch in der petrographischen Zusammensetzung] werden für jeden von diesen Abschnitten aufgezählt: *A)* die eigenthümlichen Arten, *B)* die hauptsächlich in dem betreffenden Abschnitte vorkommenden, und *C)* die darin fehlenden Arten (S. 156—164).

Die Hohe Tatra ist weniger reich an Arten als die beiden anderen Theile. Die daselbst fehlenden oder nur selten vorkommenden alpinen Arten sind meistens Kalkpflanzen (manche Granite der Tatra enthalten so viel Kalk, dass darauf Kalkliebende Arten ganz gut gedeihen). Unter den fehlenden Arten der tieferen Regionen finden sich dagegen nur wenige Kalkpflanzen. Für Arten, die als kalkscheu gelten können, finden sich Standorte genug in den beiden Seitenflügeln der Tatra. *Ranunculus glacialis* ist in der Tatra die exquisiteste Granitpflanze. Von anderen Quarzpflanzen kommt die Mehrzahl auch auf Kalkunterlage vor, obwohl niemals auf nackten Kalkfelsen. Was die Hohe Tatra vor den beiden Flügeln besitzt, verdankt sie, zum Theil, offenbar ihrer grösseren Kammhöhe (S. 164—166).

Gewisse Unterschiede, insbesondere die Vertheilung mancher alpinen Kalkpflanzen auf die beiden Flügel der Tatra, können aber durch die petrographischen und hypsometrischen Eigenthümlichkeiten der drei Abtheilungen dieses Gebirges nicht erklärt werden. Wahrscheinlich stand der westliche Flügel einst in ziemlich enger Verbindung mit den österreichischen und steirischen Alpen, während der östliche einigermassen von den siebenbürgischen Karpathen — und durch Vermittelung derselben und des Balkangebirges vielleicht von den südlichen Alpen — beeinflusst wurde. (S. 166—168) (Zu derselben Annahme haben den Verfasser auch seine Untersuchungen der Schneckenfauna der Karpaten geführt.)

Für die alpine Flora der Hohen Tatra, die offenbar einem kälteren Klima entspricht, als diejenige der Kalke, ist die Annahme begründet, dass die arktisch-alpinen Bestandtheile derselben nur auf Umwegen — über die Sudeten — in die Tatra gelangt sind; für dieses Gebirge selbst aber auch während der Eisperiode, keine unmittelbare Berührung mit der arktischen Flora bestand (S. 168—169).

An nichtalpinen Arten ist die Galizisch-Liptauer-Tatra am reichsten. Dies hängt vielleicht mit dem Umstande zusammen, dass die Arva durch das Waagthal mit einer reichen Flora an der Donau verbunden sind, während Zips durch das lange Popperthal nach Norden in das pflanzenarme Galizien sich öffnet. Im Osten wird die Zips von dem Hernader Flusssgebiete zwar nur durch eine niedrige Wasserscheide getrennt; auch dieses Gebiet — mit den Steppengegenden an der Theiss zusammenhängend — dürfte aber nicht sonderlich reich sein. Im Norden sind die Verhältnisse für das Dunajec-Thal noch ungünstiger als für die Zips. Die Armuth der tieferen Regionen der Hohen Tatra dürfte durch diese Verhältnisse zu erklären sein, sowie auch durch den Umstand, dass daselbst Kalk nur auf der Nordseite sich findet, und endlich, dass die alpine Granitflora nicht so weit nach unten sich erstreckt wie die betreffende Kalkflora (S. 169—171).

F) Die Tabelle auf S. 172—202 enthält eine Vergleichung der oberen und der unteren Grenzen der Tatra-Pflanzen mit den betreffenden (corrigierten) Grenzen in den bayrischen Alpen und auf der Babia Góra.

Für zahlreiche Arten beträgt der Unterschied zwischen der oberen, oder der unteren, Grenze in der Tatra und in Bayern mehr als 400 M. Schliesst man die Arten aus, die möglicherweise hier oder dort übersehen, oder vom Verfasser anders als von Sendtner aufgefasst wurden, dann Arten, die den Ackerbau begleiten, endlich Arten, für welche in der Tatra passende Standorte (Hochmoore, Sennhütten, Kalkfelsen) in den betreffenden Höhen fehlen, — so bewohnen die Arten der ersteren Gruppe meist trockene Abhänge, weniger trok-

keine Wälder, nur 3 oder 4 feuchte Standorte (nicht aber Torfsümpfe), endlich kommen nur 2 Arten auf Felsen vor. Die zweite Gruppe enthält wenige Felsen- etwas mehr Waldbewohner, meistens aber Pflanzen trockener Abhänge (S. 203—205).

Nach Ausschliessung sämmtlicher Arten, für welche theils Beobachtungsfehler, theils Mangel an passenden Standorten angenommen werden können, findet man, dass die oberen Grenzen in Bayern im Mittel um 19·2 M. höher sind als in der Tatra. Der betreffende Unterschied beträgt aber für Bäume 136 M., und zwar: für Nadelbäume 251 M., für Laubbäume 37 M. Von einem Parallelismus der Grenzen kann also keine Rede sein. Da eine Berechnung dieser Differenz für hohe Kräuter allein — die doch nicht leicht übersehen werden können — in der Zone 1700—2100 M. auch nur 19 M. ergiebt, so unterliegt es wohl keinem Zweifel, dass die Baumgrenze in der Tatra, den bayrischen Alpen gegenüber, eine bedeutend grössere Depression erleidet als die oberen Grenzen der Kräuter. Wahrscheinlich ist die Vegetationsperiode — von welcher die Bäume vorzugsweise abhängen — in Bayern bedeutend länger als in der Tatra, während in der mittleren Temperatur des Sommermonate, kein grosser Unterschied besteht (wovon die Ursache vielleicht in geringerer Regenmenge und grösserer Anzahl heiterer Tage in der Tatra zu suchen ist). (S. 205—208).

Die Unterschiede in den unteren Grenzen sind noch grösser. Hier sind aber noch weitere Forschungen nöthig, theils wegen der „secundären" Standorte Sendtners, theils weil der Verfasser die am tiefsten gelegenen Umgebungen der Tatra nicht untersuchen konnte. Der mittlere Unterschied dieser Grenzen beträgt 180 M. (S. 209—211).

Eine Vergleichung der oberen Grenzen in der Tatra und auf der Babia Góra bietet weitere Beweise, dass eine Concordanz derselben in verschiedenen Gebirgen nicht besteht. So gehen z. B. in der Tatra Pflanzen, die auf der Babia Góra ihre obere Grenze zwischen 600 und 1100 M. haben, durchschnittlich noch 293 M. höher; Arten aber, für welche in der Tatra die oberen Grenzen zwischen 600 und 1100 M. liegen,

erleiden auf der Babia Góra eine Depression von 57 M. Für Pflanzen, die auf der Babia Góra zwischen 1400 und 1454 M. aufhören, liegt die obere Grenze in der Tatra im Mittel nur um 81 M. höher; die Arten, welche in der Tatra in die entsprechende Höhenzone hineinreichen, trifft man auf der Babia Góra im Mittel erst um 363 M. tiefer. Bewohner der trockenen Abhänge und Haine finden am Fusse der Babia Góra ihre Grenze 600—800 M. tiefer als in der Tatra; während viele Wald-, Wiesen- und Sumpfpflanzen in beiden Gebirgszügen nahezu die gleiche Höhe erreichen, oder auf der Babia Góra kaum um 100—200 M. zurückbleiben. (S. 211—214).

Der mittlere Unterschied zwischen den unteren Grenzen auf der Babia Góra und in der Tatra beträgt 174 M.; allein unter den verglichenen 79 Arten giebt es nur 26, die dort tiefer hinabgehen als hier. (S. 214).

Die Fichtengrenze liegt auf der Babia Góra um 180 M. tiefer als in der Tatra, hier um 213 tiefer als in den bayrischen Alpen. Die betreffenden Zahlen für die Buche sind: 38 und 85, für alle Gefässpflanzen durchschnittlich 223 und 19 M.

Eine Auseinandersetzung, auf welche Weise die klimatischen Verhältnisse in den drei Gebirgszügen von der geographischen Lage derselben, der verschiedenen Massenerhebung und der verschiedenen Regenmengen beeinflusst werden, führt zu dem Resultate, dass: 1) für die Babia Góra die mittlere Sommertemperatur tiefer sein muss als in der Tatra, und zwar um so mehr, je höher gelegene Zonen man vergleicht, während die Vegetationsperiode wohl keine grossen Unterschiede zeigt, 2) gleiche Höhen in der Tatra und in den bayrischen Alpen haben wohl wenig ungleiche Sommertemperaturen, die Vegetationsperiode dürfte aber in den Alpen bedeutend länger sein als in der Tatra (doch gilt dies wohl nur für die schneefreie Zeit, während der Zeitabschnitt, in welchem die mittlere Temperatur über 10° C. sich erhält, wahrscheinlich nur geringen Unterschied aufweisen wird). In diesen Unterständen würden die angegebenen Unterschiede in den Um-

der Fichte, der Buche und der Gefässpflanzen überhaupt, ihre hinreichende Erklärung finden. (S. 214—218).

Für eine Erklärung, warum die unteren Grenzen in der Tatra tiefer liegen als auf der Babia Góra, fehlt es leider — wie überhaupt — an klimatologischen Beobachtungen. Diese Grenzen liegen meistens am Fusse des Gebirges. Vielleicht handelt es sich um einen Kampf um's Dasein, der für die Pflanzen höherer Regionen desto ungünstiger sein wird, je weniger umfangreich das Gebirge ist und je geringer die Zahl der betreffenden, von demselben erzeugten Pflanzen (die überdies — bei mangelhafter Kreuzung — nur eine schwächliche Nachkommenschaft liefern können?). Vielleicht tragen auch stärkere Regengüsse, die in der Umgebung eines grösseren Gebirges stattfinden, zu einer Depression der unteren Grenze des von der alpinen Flora bewohnten Gürtels bei. Durch grössere Anhaüfung von Schnee an einem höheren Gebirge wird wohl auch die Vegetationsperiode am Fusse sowohl im Frühling als im Herbste verkürzt, obwohl dasselbe Gebirge im Sommer wärmer sein wird als ein weniger umfangreiches. Möglicherweise werden die Wanderungen alpiner Pflanzen auch durch die zahlreichen tiefen Thäler an der Nordseite der Tatra mehr begünstigt als durch den seicht ausgehöhlten Nordabhang der Babia Góra (S. 218—219).

G) Unter Zuziehung der von Wahlenberg für die Zips und die Liptau angegebenen (S. 219—222), vom Verfasser aber nicht beobachteten Pflanzen, wird die Tatraër Flora mit derjenigen des hohen Nordens, der Alpen, Sudeten und der Ost-Karpathen verglichen.

Von den 258 Arten der höheren Regionen der Tatra kommen nur 101 auch im hohen Norden vor; 43 von denselben bewohnen die Alpen, die Ost-Karpathen und die Sudeten, 45 andere die Alpen und die Ost-Karpathen, 4 die Alpen und die Sudeten, 2 die Sudeten und die Ost-Karpathen, 4 kehren nur noch in den Alpen, 2 nur in den Ost-Karpathen, 1 nur in den Sudeten wieder. Von den übrigen 157

Arten sind 47 der Tatra mit den Alpen, Sudeten und Ost-Karpathen gemeinsam; 83 andere kehren noch in den Alpen und Ost-Karpathen, 3 in den Sudeten und Ost-Karpathen, 3 in den Alpen und Sudeten wieder; 7 finden sich nur noch in den Alpen, 8 nur in den Ost-Karpathen, 4 nur in den Sudeten; 2 sind der Tatra eigenthümlich. (S. 223—227).

Von diesen Arten kommen also in den Alpen 236 vor, 22 fehlen daselbst (Verhältniss 10: 1); die betreffenden Zahlen für die Ost-Karpathen sind 233 und 25 (Verh. 9: 1), für die Sudeten 107 und 151 (Verh. 2: 3), für den Norden 101 und 157 (Verh. 2: 3).

In der Annahme, dass einst infolge einer Hebung von Westeuropa und Island ein directer Zusammenhang von Grönland mit England und Skandinavien zustande gekommen ist, und eine gleichzeitige Senkung von Finnland die Ostsee mit dem Weissen Meere in Verbindung gebracht hat, dürfte eine hinreichende Erklärung vorliegen sowohl für die Eiszeit in Europa als auch für die gegenwärtige Vertheilung der arktisch-alpinen Pflanzenarten. So z. B. in Skandinavien für das Vorkommen mancher nordamerikanischen, in den Alpen wiederkehrenden, im Samojedenlande aber und in Asien fehlenden Arten, — für den engen Zusammenhang der skandinavischen Flora mit derjenigen der Alpen, — in den Karpathen für das Vorkommen einiger nordrussischer Arten, die in Skandinavien fehlen. Die grosse Aehnlichkeit der europäisch-asiatischen und der nordamerikanischen Flora in der gemässigten Zone, vorzüglich aber in den arktischen Gegenden, spricht für die Annahme Hookers, dass diese Flora arktischen Ursprunges ist, während Nordasien als pflanzengeographisches Centrum von mehr untergeordneter Bedeutung sein dürfte (S. 228—230).

Die oben angeführten Zahlen, sowie das Verhältniss der arktischen Flora zu jener der Alpen und der Sudeten, führen den Verfasser zu folgenden Ansichten (S. 230—231):

1) Die alpine Flora der Tatra stand in einer engen Verbindung mit der Flora der Ostalpen, und zwar nicht nur mit

jener der Nord-, sondern auch der steirischen Central-Alpen; die erstere Verbindung hat aber bedeutend länger gedauert.

2) Es bestand auch ein inniger Zusammenhang zwischen jener Flora und den Ost-Karpathen; derselbe war aber weniger eng für die Kalkflora als für die übrigen Pflanzen.

3) Der floristische Reichthum der siebenbürgischen Karpathen beruht hauptsächlich auf ihrem einstigen Zusammenhange mit den süd-östlichen Alpen durch Vermittelung der Balkangebirge, in einem geringeren Bruchtheile aber darauf, dass einige Alpenarten auf den nördlichen Karpathenzügen schon ausgestorben sind.

4) Die arktische Flora hat die Karpathen niemals unmittelbar berührt, sie gelangte in dieselben durch Vermittelung der Sudeten oder vielleicht noch mehr der Alpen.

5) Die Tatra hat wenige neue Arten erzeugt; gegenwärtig kann wenigstens die entgegengesetzte Ansicht nicht bewiesen werden.

6) Die Tatra besitzt in der ganzen Umgebung die reichste Flora; ihr fehlen nur sehr wenige Arten der Liptauer Alpen, der Fatra, der Beskiden und Pieninen; jeder von diesen Gebirgszügen ist bedeutend ärmer an alpinen Arten, was aber hauptsächlich darauf beruht, dass auf diesen verhältnissmässig ziemlich niedrigen Gebirgen viele alpine und arktisch-alpine Arten ausgestorben sind.

7) Die Sudeten erhielten ihre nordischen Arten zumeist durch directen Contact mit der arktischen Flora, ihre alpinen Arten aber auf ähnlichen Wegen, wie die Tatra; die Mehrzahl dieser Arten ist daselbst wieder ausgestorben; dafür hat dieses Gebirge als Vegetationscentrum einige Bedeutung erlangt (zahlreiche Hieracium-Formen).

Von den nichtalpinen Pflanzen der Tatra werden 647 Arten, welche die Höhenlinie von 700 M. überschreiten, in Bezug auf ihre Verbreitung in den nördlicher gelegenen Ländern verglichen. Das Resultat davon ist: Arten, die in Skandinavien nicht mehr vorkommen, sind meistens Waldbewohner; Arten die in jenem Lande nicht soweit nach Norden vorrücken

wie dies ihren Grenzen in der Tatra entsprechen würde, bewohnen meistens trockene Abhänge und gelichtete Haine; Arten endlich, die in der Tatra ihre Grenze verhältnissmässig zu tief finden, sind vorwiegend Sumpf- und Torfpflanzen (S. 231—235).

Eine Untersuchung, wie sich die Glieder dieser drei Reihen auf den beiden Seiten der Tatra verhalten in Bezug auf die Höhe der Grenzen und die Häufigkeit, zeigt — wenn man die Mangelhaftigkeit der dem Verfasser zu Gebote stehenden Angaben berücksichtigt — mit hinreichender Deutlichkeit, dass 1) Arten, deren Nordgrenzen in verhältnissmässig zu hoher geogr. Breite liegen, auf der Nordseite der Tatra zu grösseren Höhen hinaufreichen un hier auch häufiger vorkommen als auf Südseite, 2) Arten, deren Grenzen in der Tatra relativ zu hoch erscheinen, sind gewöhnlich an den Südabhängen häufiger und haben hier ihre höchsten Standorte. Die ersten benöthigen offenbar einer längeren Vegetationsperiode, ohne hohe Sommertemperatur zu beanspruchen; die letzteren sind im Stande ihre gewöhnliche Vegetationsdauer zu verkürzen wenn sie durch höhere Sommertemperatur oder durch bessere Insolation entschädigt werden. Vermuthlich suchen die Pflanzen bei ihrer Einwanderung in ein Gebirge solche Lagen auf, die den Verhältnissen in ihrer ursprünglichen Heimath am besten entsprechen. Arten aus dem „gemässigten" Asien finden an Südabhängen kräftigere Insolation nebst kurzer Vegetationsperiode (die Zirbelkiefer und die Lärche bewohnen vorzugsweise diese Abhänge und gehen hier höher hinauf); arktische Arten, die an kalten Boden, mässige Insolation, aber verhältnissmässig warme Luft gewohnt sind, wählen zu ihren Standorten die Nordabhänge (S. 231—237).

II) Den Schluss des Werkes bildet ein Verzeichniss sämmtlicher vom Verfasser beobachteter Pflanzen, nämlich cultivierter (S. 238—239) und wildwachsender Arten (S. 241—277); bei den letzteren werden alle Standorte und auch die Häufigkeit auf den beiden Seiten der Tatra in Percenten an

gegeben. Als neue Formen werden beschrieben oder angeführt: *Thalictrum minus var. carpathicum*, *Arabis intermedia (Retziana × bellidifolia ?)*, *Cerastium viscosum var. pygmaeum*, *C. trigynum var. glandulosum*, *Astragalus australis var. glaberrimus* und *incanus*, *Saxifraga adscendens var. pumila*, *Galium anisophyllum forma flavescens*, *Asperula cynanchica var. hispidula*, *Gnaphalium supinum var. glabrum*, *Hieracium flexile (villosum × Tatrae)*, *Leontodon Taraxaci var. Tatricus*, *Euphrasia nemorosa f. glandulosa*, *Salix phylicifolia × silesiaca*, *Agrostis rupestris var. planifolia*, *Festuca varia var. scopariaeformis*.

Die Artrechte der *Arabis neglecta* Schult. werden in Zweifel gezogen; das Vorkommen in der Tatra von *Carex ferruginea* Scop. und *C. frigida* All. wird bestritten.

In einem Anhange (S. 478—495) werden alle angeführten Standorte aufgezählt und kurz charakterisiert.

---

6. — K. Olszewski. **O widmie absorbcyjnem i o barwie ciekłego tlenu.** *(Ueber das Absorptionsspectrum und über die Farbe des flüssigen Sauerstoffes.)*

In seiner früheren Arbeit [1]) fand der Verfasser vier Absorptionsbanden im Spectrum des flüssigen Sauerstoffes entsprechend den Wellenlängen 628, 577, 535 und 480. Liveing und Dewar [2]) welche später das Absorptionsspectrum des gasförmigen Sauerstoffes, in einer langen Stahlröhre, unter starkem Drucke beobachtet haben, fanden dieselben 4 Absorptionen in dem sichtbaren Theile des Spectrums, ausserdem aber in äusserstem Roth zwei, den Fraunhoferschen Linien A und B entsprechende Banden, welche auch von Egoroff und Janssen beobachtet worden sind. Ein, zur Verflüssigung grösserer Quantitäten des Sauerstoffes, neulich [3]) vom Verfasser konstruierter Apparat erlaubte demselben seine früheren Experimente zu wiederholen

[1]) Sitzungsber. d. Akad. in Wien II. Abth. 15. p. 253. 1887.
[2]) Phil. Mag. (5) 26, p. 286—298. 1888.
[3]) Bull. de l'Acad. d. Sciences de Cracovie 1890. p. 176

und das Absorptionsspectrum einer dickeren Schichte flüssigen Sauerstoffes im äussersten Roth genauer zu untersuchen.

Der flüssige Sauerstoff wurde in eine dünnwandige, unten zugeschmolzene, und zum Schutze, gegen die äussere Erwärmung, in ein Satz von 3 Bächergläser dicht eingepasste Glasröhre, aus dem Verflüssigungsapparate eingegossen. Die Dicke der Sauerstoffsäule betrug 30 mm., die Höhe etwa 50 mm. Der flüssige Sauerstoff erhielt sich in der genannten Glasröhre. unter dem Atmosphärendruck und bei seiner Siedetemperatur (— 181·4°) in einer zur Ausführung des Versuches genügenden Menge, über eine halbe Stunde, wiewohl demselben eine bedeutende Wärmemenge zugeführt wurde, namentlich durch das mittelst einer Sammellinse koncentrierte Drummond'sche Kalklicht, welches der Verfasser zur Darstellung des Absorptionsspectrums benutzte. Zur Untersuchung des Absorptionsspectrums wurde ein Universalspectroscop von Krüss, mit einem Rutherfurd'schen Prisma, angewendet. Die Versuche ergaben ausser den vier bereits früher beobachteten Absorptionen noch ein fünftes, der Fraunhoferschen Linie A entsprechendes, verwaschenes Band, welches namentlich dann, ziemlich deutlich, hervortrat, wenn zwischen die Lichtquelle und den Spalt des Spectroscopes ein rothes Glas eingeschaltet wurde. Dieses Band erschien schwächer als die drei den Wellenlängen 628, 577 und 480 entsprechenden Absorptionen, stärker jedoch, als die Absorption bei 535. Bei dieser verhältnissmässig kleinen Dispersion konnte das Band A selbstverständlich nicht in Linien aufgelöst werden. Eine, der Fraunhoferschen Linie B entsprechende, Absorption konnte auch diessmal nicht beobachtet werden.

Der flüssige Sauerstoff ist auf Grund der im Jahre 1883 ausgeführten Versuche, bei welchen nur kleine Quantitäten desselben gewonnen werden konnten, als eine farblose Flüssigkeit beschrieben worden. Seit jener Zeit beobachtete der Verfasser zu wiederholten Malen, so oft er den Sauerstoff in etwas weiteren Glasröhren verflüssigte, dass derselbe in durchfallendem Lichte, in etwa 15 mm. dicken Schichten, eine bläuliche Farbe zeigte. Bei den oben beschriebenen Versuchen, bei

welchen zum ersten Male eine verhältnissmässig grosse Quantität flüssigen Sauerstoffes in einem Glasgefässe aufgefangen wurde, trat die hell-blaue Farbe desselben entschieden zum Vorschein. Um sich zu vergewissern, dass der zu Versuchen verwendete, aus chlorsaurem Kali und Braunstein dargestellte Sauerstoff, nicht etwa Spuren von Ozon enthält, von welchem die blaue Farbe herrühren könnte, wurde er, in dieser Beziehung, sorgfältig geprüft. Jodkalium-Stärkekleisterpapier färbte sich beim Aufbewahren in dem geprüften Sauerstoffe gar nicht; auch bei stundenlangem Durchleiten des Gases durch eine Lösung von Jodkalium und Stärkekleister trat keine Bläuung auf. Der zum Versuche verwendete Sauerstoff verblieb übrigens in der eisernen Flasche, in welche er eingepumpt wurde, wochenlang in Berührung mit festem Kalihydrat, wobei derselbe von CO_2, von Chlor und Wasserdämpfen vollkommen befreit wurde. Nach diesen Versuchen unterliegt es wohl keinem Zweifel, dass der Sauerstoff in flüssigem Zustande und in etwa 30 mm. dicken Schichten eine entschieden hell-blaue Farbe besitzt. Diese Farbe des Sauerstoffes stimmt übrigens sehr gut mit seinem Absorptionspectrum überein. Es war wohl recht auffällig, dass eine farblose Flüssigkeit, — denn als eine solche galt bisher der Sauerstoff, — ein so ausgeprägtes Absorptionsspectrum giebt, in welchem die Absorptionen in Orange, in Gelb und in Roth überwiegen. Nachdem aber, durch die eben angegebenen Versuche des Verfassers, die blaue Farbe des flüssigen Sauerstoffes constatiert wurde, ist dieser scheinbare Wiederspruch beseitigt worden.

Zum Schlusse noch ein Wort über die Farbe des Himmels. Es existieren bekanntlich so viele Hypothesen, welche dieselbe zu erklären suchen, dass der Verfasser kaum wagt noch eine neue hinzufügen. Jedenfalls aber dürfte, seiner Meinung nach, diese Erscheinung am einfachsten dadurch erklärt werden, dass man die blaue Farbe des Himmels diesem Hauptbestandtheile der Atmosphäre zuschreibt, welcher — wenigstens im flüssigen Zustande — die blaue Farbe besitzt.

---

7. — L. Szajnocha. **Źródła mineralne Galicyi.** ***(Die Mineralquellen Galiziens.)*** Eine vergleichende Darstellung des Auftretens derselben, der chemischen Zusammensetzung und der Entstehungsweise.

Der Verfasser giebt in 5 Capiteln eine ausführliche Darstellung der sämmtlichen in Galizien vorkommenden Mineralquellen und zwar: der Soolequellen, der Säuerlinge, der Schwefelquellen, der kalk- und eisenhältigen Wässer, wie auch der einzigen Aërotherme in Jaszczurówka, wobei er, auf Grundlage eines umfangreichen zusammengebrachten Materiales der chemischen Analysen, welche auf ein Gewichtsmass und 10,000 Theile reduciert und auf einheitliche chemische Formeln überrechnet, in drei beigegebenen Tabellen zusammengestellt wurden, die Art des geologisch-geographischen Aufretens, die wichtigsten Merkmale der chemischen Zusammensetzung und die geologischen Verhältnisse ihrer Entstehung eingehend erörtert.

Die galizischen Soolequellen wurden vom Verfasser in zwei grundverschiedene Kathegorien getrennt. Die der ersten: der innen-karpathischen werden als aus dem Complexe der karpathischen Menilitschieferschichten herstammend betrachtet, während die Soolequellen der zweiten Kathegorie, der subkarpathischen, bekannterweise in den Schichten der miocänen Salzformation ihren Ursprung haben.

Für die innenkarpathischen Soolequellen wurden Mittelwerthe der wichtigsten chemischen Verbindungen berechnet und auf Grundlage des Vergleiches dieser Mittelwerthe mit dem Salzgehalte verschiedener Meerwässer folgert der Verf., dass die Menilitschiefer der galizischen Karpathen als Absatz eines ruhigen und nicht tiefen Aestuariums, wie es etwa das Azowsche Meer ist, gedeutet werden können, welche Folgerung in der palaeontologischen Untersuchung der Fischfauna aus der Menilitschieferetage ihre volle Bestätigung erhält.

Bei der Beschreibung der subkarpathischen Soolequellen erörtert der Verfasser speciell einige interessantere Quellen, wie die von Podgórze, Krakau, Latoszyn bei Dębica und Morszyn bei Stryj, welche letzteren schon aus dem Grunde

eine besondere Beachtung verdienen, weil ihre chemische Zusammensetzung auf das Vorhandensein in der Tiefe ähnliche Kalisalzlagerstätten wie in Kałusz mit ziemlicher Sicherheit schliessen lässt.

Endlich wird die von Ami Boué und Prof. Kreutz zuerst aufgestellte Hypothese des Ursprunges der miocänen Steinsalzlager am Nordfusse der Karpathen aus den kochsalzhältigen Quellen des Sandsteingebietes nochmals erörtert, wobei der Verfasser, den Grundgedanken dieser Theorie vollkommen acceptierend den, aus den Menilitschiefern in der Miocänepoche submarin entspringenden Salzquellen einen sehr bedeutenden Einfluss auf die Bildung der Salzlagerstätten zuschreibt.

Die galizischen Säuerlinge werden in zwei Gruppen getrennt: 1) die kochsalz- und 2) die kalkhältigen, von denen die ersteren gleichfalls aus den Menilitschiefern abgeleitet werden, während die zweiten (Krynica, Żegiestów, Burkut etc.) durch die fast vollständige Abwesenheit des Chlornatriums und daher eine theilweise andere Entstehungsweise ausgezeichnet sind. Die vom Verfasser berechneten Mittelwerthe der wichtigsten chemischen Verbindungen für beide Kathegorien der galizischen Säuerlinge bringen diesen genetischen Unterschied deutlich zum Ausdruck. Eine ausführliche Besprechung erfährt das in allen Säuerlingen meist in dominierender Quantität vorkommende doppeltkohlensaure Natron, welches vom Verfasser als ein aus dem Chlornatrium durch Einwirkung der freien Kohlensäure und des Magnesiumcarbonates, etwa in der Weise wie das die Weldon'sche Methode der Sodafabrication constatirte, entstehendes Product betrachtet wird.

Unter den galizischen Schwefelquellen unterscheidet der Verfasser drei Gruppen: 1) die podolischen, 2) die subkarpathischen und 3) die innenkarpathischen. Die ersteren (Lubień, Szkło, Konopkówka etc.) entstehen wahrscheinlich durch die Zersetzung der in den obercretacischen Bildungen Podoliens reichlich vorhandenen Eisenkiese, wobei nach der Ansicht des Verfassers dieser, in der miocänen Epoche noch weit stärkere chemische Zersetzungsprocess wahrscheinlich die Bil-

dung der podolischen miocänen Gypsablagerungen zur Folge hatte, welche durch ihren vollständigen Mangel an Fossilresten das Ueberwiegen der für das organische Leben am Meeresgrunde ungünstigen Bedingungen, wie sie durch schwefelwasserstoffhältige Quellen verursacht werden, deutlich beweisen.

Die subkarpathischen Schwefelquellen (Swoszowice, Krzeszowice, Truskawiec) dürften durch Zersetzung der Gypslager der Salzformation entstehen; während die Entstehung der noch sehr wenig bekannten und meistentheils recht schwachen innenkarpathischen schwfeelwasserstoffhältigen Quellen auf die Zersetzung der in den Karpathensandsteinen vielfach auftretenden Eisenkiese zurückgeführt werden muss.

Die eisen- und kalkhöltigen, zu den Säuerlingen nicht gehörenden Wässer werden als wenig wichtig, allgemein verbreitet und unter den verschiedenen Bedingungen in den Schichten aller Formationen enstehend, nur in Bezug auf die wichtigsten Erscheinungen und Merkmale besprochen, wobei nur einige interessantere Wässer, wie die bei Jaworzno und Krakau eine specielle Erörterung erfahren.

Die einzige bisher in Galizien bekannte Aërotherme in Jaszczurówka bei Zakopane wird vom Verfasser in Bezug auf den sehr bedeutenden Stickstoffgehalt, die höchst geringe Quantität der festen Bestandtheile so wie die approximative Tiefe ihres Ursprunges eingehend besprochen.

Das Capitel VI enthält die Erklärungen zu den Uebersichtstabellen, in welchen specielle Daten über die Höhenlage der Quellen, über Höhe über dem Meeresniveau, die mittlere Jahrestemperatur des Ortes und die Quellentemperatur, wie auch über die älteren Analysen der Quellen enthalten sind.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyją Sekretarza generalnego hr. Stanisława Tarnowskiego.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

3 Lutego 1891.

BULLETIN INTERNATIONAL

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

DE CRACOVIE.

N° 2. Février. 1891.

Sommaire: Séances du 3, 11, 20 fevrier 1891. — Résumés: 8. M. Zdziechowski. La poésie de Shelley considérée dans ses rapports avec celle de Byron. — 9. B. Ulanowski. Sur la fondation et la dotation du couvent des religieuses de l'ordre de St. Benoît à Staniątki. — 10. J. Puzyna. Quelques remarques concernant la théorie des courbes algébriques.— 11. M. Raciborski. Flore rhétique dans les monts du sud du Royaume de Pologne.

Sa Majesté l'Empereur a confirmé, par le décret du 25 janvier, les élections du Président de l'Académie M. le Comte Stanislas Tarnowski, du Viceprésident M. Frédéric Zoll et du Secrétaire général M. Stanislas Smolka.

Par le même décret, Sa Majesté l'Empereur a confirmé également les élections des membres titulaires de l'Académie, MM. L. Pasteur à Paris, J. Schiaparelli à Milan, W. Thomson à Glasgow et R. Virchow à Berlin.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 3 février 1891

Présidence de M. C. Morawski

M. M. Zdziechowski donne lecture de son travail, intitulé: »La poésie de Shelley considérée dans ses rapports avec celle de Byron«.[1])

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 11 février 1891

Présidence de M. F. Zoll

M. B. Ulanowski présente son mémoire: »Sur la fondation et la dotation du couvent des religieuses de l'ordre de St. Benoît à Staniątki«.[2])

M. A. Blumenstok donne lecture de son mémoire intitulé: »Etudes sur l'histoire de la propriété foncière des peuples germaniques. 1e partie: Le rapport de l'homme et de la terre chez les Francs saliens, avant l'envahissement du territoire romain«.[3])

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 20 février 1891

Présidence de S. E. M. J. Majer

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission d'Anthropologie qui a eu lieu le 22 janvier 1891

1) Voir aux Résumés p. 54. 2) Ib. p. 61. 3) Dès que ce mémoire sera publié dans les Travaux de la Classe, le résumé en sera donné dans le Bulletin

Dans cette séance, M. G. Ossowski a exposé les résultats de ses recherches archéologiques, faites l'année dernière dans l'est de la Galicie, et M. I. Kopernicki a rendu compte de ses travaux sur l'ethnographie de la population ruthenienne du sud des Carpathes et de ses études archéologiques, faites également l'année dernière, dans l'est de la Galicie. S. E. M. J. Majer est élu Président et M. I. Kopernicki Secrétaire de la Commission.

Le Secrétaire donne lecture du rapport de M. Zajączkowski sur le mémoire de M. J. Puzyna intitulé: »Quelques remarques concernant la théorie générale des courbes algébriques«.[1])

M. F. Kreutz rend compte du mémoire de M. Raciborski: »Flore rhétique dans les monts du sud du Royaume de Pologne«.[2])

La Classe se forme ensuite en comité secret, vote l'impression des mémoires de MM. Puzyna et Raciborski et sanctionne l'élection de MM. M. Stankiewicz et R. Zawiliński comme membres de la Commission d'anthropologie.

1) Voir aux Résumés p. 62. 2) ib. 64

Résumés

8. — M. Zdziechowski. **Shelley jako współzawodnik Byrona.** *(La poésie de Shelley considérée dans ses rapports avec celle de Byron.)*

L'auteur commence son étude par un aperçu sur l'époque qui suivit immédiatement la révolution française. D'après lui l'abîme, qui sépare l'idéal de la réalité, a été rarement éclairé d'une manière aussi terrible et poignante, que par la révolution française. Sous l'empire de cette grande déception, le sentiment de l'impuissance et de l'inutilité de toute tentative humaine s'imposait aux esprits avec une force invincible et imprimait à la poésie de cette époque une tendance très accentuée vers les recherches métaphysiques et morales, sur le sens et le but de l'existence. De tous les représentants de cette poésie, Byron occupe la place la plus marquante, grâce à l'énorme influence qu'il a exercé sur l'esprit de ses contemporains. Mais ce grand poëte, incapable de concilier l'existence de Dieu, auquel il aspirait de toute son âme, avec l'existence du mal qu'il voyait réprendre dans le monde entier, ne réussit jamais à dépasser les bornes d'une négation et d'un scepticime stérile, et ne sachant se former une conception générale de l'univers, il se borna à dévoiler avec une énergie acharnée la bêtise, la lâcheté et l'hypocrisie humaine.

C'est précisement ce manque de clarté et de précision dans les idées du poéte sur l'univers, joint à un élan vigoureux vers le sublime et à une horreur profonde du mal, qui explique le prestige, qu'il exerça sur son siècle. Un poéte ayant des opinions arrêtées, n'eut jamais réussi à remuer la masse des esprits dans une époque de désarroi intellectuel et moral. — Mais tandis que Byron se laissait envahir par son scepticisme désespérant, d'autres poétes s'efforçaient de trouver des réponses positives au grand problème concernant le sens et le but de l'existence que Byron posait dans toutes ses oeuvres sans parvenir jamais à le résoudre. Leurs réponses correspondaient plus ou moins exactement à trois courants philosophiques — au sensualisme, au spiritualisme et au pessimisme. En effet ce grand problème métaphysique et moral qui dérive des aspirations éternelles de l'humanité au bonheur et qui nous sert à mesurer la hauteur de l'inspiration poétique, ne peut avoir que ces trois solutions: ou on est amené à chercher le bonheur ici bas, si l'on envisage, que la vie terrestre est le commencement et la fin de l'existence; — ou on entrevoit ce bonheur dans la vie future, si, en admettant l'immortalité de l'âme, on considére la vie terrestre, comme un pélérinage vers l'éternité; — enfin, en envisageant la douleur, comme l'essence de toute existence, on cesse de rêver au bonheur et l'anéantissement de soi même devient le but suprême des efforts humains. Le premier de ces points de vue correspond assez exactement au sensualisme en philosophie, le second au spiritualisme; le troisième est pessimiste et se rapproche par cela même du scepticisme et du mysticisme — ces deux formes extrêmes, auxquelles aboutissent fréquemment au cours de leur évolution les deux courants principaux de la philosophie: le sensualisme et le spiritualisme. [1]

[1]) L'auteur se sert de la classification des systèmes philosophiques, employée jadis par Victor Cousin, en remplaçant la dénomination idéalisme par celle de spiritualisme.

C'est précisément sur ce fond philosophique, que l'auteur développe son étude sur Shelley, où il tache de démontrer, que l'oeuvre du poéte est empreinte d'une philosophie sensualiste; car d'accord avec les représentants de ce courant de la pensée humaine, Shelley considère en effet la sensation, comme la source unique de toute connaissance. Sous ce rapport, il peut être appelé émule de Byron. Mais, grâce à la fougue de son inspiration, il s'élance bien au delà du domaine habituel des sensualistes; une fantaisie débordante, qui le rapproche de Słowacki,[2]) associée à une puissance de sentir, par laquelle il égale même à Mickiewicz, engendrent, développent en lui un sentiment vigoureux de la toute puissance de sa personne et de sa volonté. Ce tour d'esprit conduit à sa suite deux conséquences bien dignes d'attention. Premièrement le poéte est amené à reconnaître l'immortalité de l'âme. En ce qui concerne sa façon d'envisager l'Etre Suprême, Shelley passe, il est vrai, successivement de l'athéisme au panthéisme, il parait se rapprocher quelquefois du théisme sans savoir pourtant se dégager d'une série de contradictions; mais, en revanche, il sent trop fortement, pour pouvoir admettre, que son existence individuelle puisse s'éteindre avec son dernier soupir. En second lieu cette conscience exaltée des forces de son âme, associée à un amour de l'humanité, débordent, comme chez Mickiewicz, en transports extatiques, enflamme en lui une foi ardente en la puissance indomptable de la bonne volonté humaine, et cette foi constitue le dogme fondamental de la philosophie de Shelley. Sous son empire, le poëte ne se contente plus comme Byron, de condamner, au nom d'un idéal vague et confus, l'organisation religieuse, politique et sociale de son temps, mais il croit découvrir la source de tous les maux dans l'existence même de ces institutions; la religion, l'état et la famille entravent, selon lui, toutes les plus nobles

[2]) Selon l'auteur, Słowacki offre un exemple unique et parfait d'une imagination effrenée; livré à ses rêves, il finit par se plonger dans un mysticisme obscur et par se considérer, comme un envoyé de Dieu.

aspirations et c'est en brisant ces triples liens, qu'il est possible d'assurer le triomphe de la lumière sur les ténèbres et de créer un paradis sur la terre. Car sa croyance en la vie future ne l'empêche guère de désirer pour l'humanité un paradis en ce bas monde.

Ces rêveries et idées nihilistes suggérées par les sentiments les plus nobles du poëte, éclatent avec le plus d'énergie dans trois ouvrages: la reine Mab (1814), Laon et Cythna (1817), et Prométhée délivré (1819), qui pour cette raison manifestent d'une manière très palpable les différences entre l'oeuvre poétique de Shelley et celle de Byron. La reine Mab est l'expression la plus passionnée, mais en même temps la plus juvenile et la moins réfléchie des idées du poëte. Ce poëme respire un amour ardent pour les hommes, une foi naïve en ce que leur nature est bonne et une espérance au triomphe prochain de la vérité, puisque, grâce aux efforts constants des hommes de bonne volonté, les triples liens (religion, état, famille) qui sont la source de tous les maux, vont être bientôt brisés. Cette même foi empreint également Laon et Cythna, mais ces ailes n'ont plus le même essor: le triomphe de la vérité ne parait plus au poëte ni aussi proche ni aussi tôt facile, qu'il le paraissait autrefois. Les commentateurs de Shelley affirment unanimement, que ces deux poëmes, comparés à La reine Mab, donnent la preuve d'un progrès considérable sous tous les rapports. Cette assertion est juste, tant qu'il n'est question que de la forme; quant à l'ensemble des idées, elles sont toujours les mêmes, seulement l'optimisme juvenil du poëte a perdu sa fraîcheur et sa fougue d'autrefois. Il faut en chercher la raison dans différents désappointements que Shelley éprouve à cette époque et dans les pénibles détails de sa vie. Sous le poids de ses douleurs, le poëte se détourne du domaine de la réalité pour se perdre en rêveries d'amour. Cette disposition d'esprit perce déjà dans Alastor (1815), elle s'accentue davantage dans Rosalende et Hélène (1818). Dans Julien et Maddalo (1818), Shelley se demande si le rêve d'un bonheur terrestre n'est pas à lui seul

une preuve d'un détraquement intellectuel. Plus le poëte fléchit sous le poids de ses souffrances, plus il rêve à un amour infini, capable de l'absorber et de l'arracher à la terre. La Sensitive (1820) nous offre le plus beau produit de l'état de l'âme de Shelley et est un écho non des opinions, mais des rêveries philosophiques du poète, alimentées par l'étude de Platon et de Berkeley. Mais la pensée principale un peu obscure dans la sensitive éclate avec une énergie passionnée dans l'Epipsychidion (1821). Ce poëme est une apothéose de l'amour libre, mais platonique et dégagé de toute sensualité : le bonheur est selon Shelley; le but final des aspirations humaines, l'amour est le plus grand bonheur, mais aucune femme n'étant capable de nous combler d'un amour sans fin, ne laissant dernière lui aucune longueur après un bonheur plus complet, il ne reste, selon le poëte, qu'à se nourrir des bribes de l'amour partout où l'on peut le trouver, il faut chercher dans les êtres terrestres, non une plénitude de beauté et de bonheur, mais seulement les reflets de la lumière qui nous a lui dans une existence antérieure, dans un monde meilleur, que cette terre. En un mot Epipsychidion est, d'après l'auteur, un Don Juan ennobli, idéalisé, délivré de sensualité et rêvant à un amour sérafique.

Cette profonde mélancolie de Shelley se manifeste dans Laon et Cythna et dans Prométhée principalement en ce sens, que le mal ne paraît plus aux yeux du poëte un phénomène fortuit et peu durable, mais une puissance essentielle et difficile à surmonter. Pour expliquer cette puissance du Mal, Shelley a recours au dualisme. Il se représente l'univers, comme le théatre d'une lutte éternelle entre les principes du Bien et du Mal, qu'il met en scène dans Laon et Cythna sous la forme mythique de l'aigle et du serpent, dans Prométhée sous celle du Titan déchu et de Jupiter. Au-dessus de ces deux puissances plane un Etre suprême que Shelley, tout imbu de rêveries panthéistes, définit à la façon des néoplatoniciens, c'est à dire, d'une manière tout à fait négative : cet Etre Suprême qui est la source de la vie et de la pensée, ne peut,

selon le poète, ni penser ni vivre, car il est supérieur à la pensée et à la vie. Quant à la réalisation de son idéal, Shelley la remet à une époque infiniment éloignée: Laon et Cythna ne triomphent qu'une fois dans leur vie et pour fort peu de temps, après quoi le mal reprend le dessus et le couple héroïque meurt sur le bûcher. Dans Prométhée, pour dépeindre le triomphe de la lumière, le poëte a recours à la mythologie, comme s'il voulait faire entendre par là, que le futur paradis terrestre est encore tellement éloigné de nous et ressemblera si peu au monde où nous vivons, que l'image n'en peut être esquissée, que sur un fond mystique.

Le jugement de l'auteur au sujet de Prométhée peut se résumer de la manière suivante: Promethée est sans contredit le chef-d'oeuvre de Shelley, sous le rapport de l'imagination et de la puissance lyrique, ainsi que de l'harmonie du vers; néanmoins la manière de traiter son sujet offre beaucoup d'obscurités. Chaque personnage y est censé représenter quelque puissance de la nature ou quelque idée abstraite, et par cela même devient un énigme pour le lecteur, que le poëte se garde bien d'éclairer sur ce sujet, comme s'il voulait abandonner ces idées au conjectures de la critique. Parmi les personnages du drame, Démogorgon nous embarasse le plus: cet être qui est plus puissant que Prométhée et que Jupiter, n'est cependant pas l'Etre Suprême, ou si nous parlons le langage de Shelley, cet Esprit de la Nature, dont l'univers est une émanation. En un mot, Démogorgon est un intermédiaire incompréhensible et superflu entre Dieu et le monde. Quant à l'idée principale que Shelley a voulu exprimer dans son chef-d'oeuvre, l'auteur croit la trouver dans l'antithèse du Christ et de Prométhée. La critique y a porté jusqu'à présent fort peu d'attention, tandis que cette antithèse fait ressortir de la manière la plus frappante le tour de l'esprit de Shelley, absolument païen et „sensualiste". La douleur du Titan arrive à son comble, quand il aperçoit Jésus crucifié; cependant il ressent moins les souffrances du Christ, que leur inutilité, car il lui semble, que la doctrine qui a indiquée aux hommes un

royaume qui n'est pas de ce monde, comme but suprême de leurs efforts, est devenue elle-même un instrument docile entre les mains des „tyrans et prêtres" qui sont parvenus à justifier toutes leurs violences par la prétendue faiblesse humaine. L'humanité, n'étant nullement corrompue par le péché original, comme le prétend la doctrine chrétienne, est capable de tout le bien possible, pourvu qu'elle s'affranchisse du triple joug, de la religion, de l'état et de la famille; elle saura alors réaliser toutes ses aspirations sur cette terre, sans avoir besoin de se soucier de l'au-delà. La doctrine du Christ a, au contraire, rendu légitimes les triples liens, et les sublimes intentions du Sauveur sont ainsi devenues, selon Shelley, la source de beaucoup de maux.

L'auteur démontre de cette manière, que Shelley, tout en croyant à l'immortalité de l'âme, ne songe, dans ses trois poëmes — Reine Mab, Laon et Cythna et Prométhée — qu'à un bonheur terrestre de l'humanité. La raison en est, que le poëte embrasse d'un même amour non seulement le genre humain, mais aussi la terre avec toutes les joies qu'elle peut procurer; il est convaincu, en outre, que la foi en l'immortalité est plutôt une aspiration de l'âme, qu'une notion scientifique. C'est pourquoi on peut donner le nom de sensualisme au courant poétique que Shelley représente dans la littérature moderne: en considérant, de concert avec la philosophie sensualiste, la sensation comme la source unique de toute connaissance, cette poésie renonce par là même à toute rêverie à une félicité d'outre tombe et enferme dans les limites de la terre ses idées sur le but de l'existence et ses aspirations au bonheur du genre humain.

---

9. — B. Ulanowski. **Historyja założenia i uposażenia klasztoru Staniątec-kiego.** *(Histoire de la fondation et de la dotation du couvent des religieuses de l'ordre de St. Benoît à Staniątki.)*

C'est dans les chartes conservées dans les archives des monastères, qu'on trouve les informations les plus exactes et les plus riches sur l'histoire du droit polonais au 12me et 13me siècle. Mais un nombre très considérable de chartes de ce temps-là a été fabriqué par des moines qui avaient interêt à assurer à leurs monastères des titres de propriété suffisamment établis. La plupart des éditeurs ne s'est pas suffisamment appliquée à démontrer l'authenticité des piéces, qu'ils livraient à la publicité; d'autre part ceux-là même qui en tiraient parti, ne se trouvaient pas toujours en état de recourir aux originaux dans les cas douteux. Il importe donc beaucoup d'éliminer les pièces non authentiques du trésor des chartes polonaises du 13me siècle, afin de pouvoir ensuite trier sans embarras tous les faits que nous rapportent ces matériaux importants sur une foule d'institutions de droit privé et public. C'est ce qu'a fait M. Ulanowski dans un ouvrage antérieur, relatif à la fondation du couvent des religieuses de Ste Claire à Cracovie. Poursuivant le même but, l'auteur examine les chartes conservées à Staniątki, et prouve, sur les originaux, que beaucoup d'entre elles proviennent non du 13me mais du siècle suivant. Plusieurs tables de fac-similes sont jointes à l'appui des développements présentés par M. Ulanowski qui ne se borne pas au travail de critique diplomatique, mais tâche encore de retracer le premier chapitre de l'histoire du couvent en question.

La fondation du monastère de l'ordre de St. Benoît à Staniątki remonte à l'an 1228. Les fondateurs appartenaient à une famille importante de la Petite Pologne, qui dût émigrer en 1225 dans la principauté voisine de Silésie. La mort du duc Leszek le Blanc permit à Clément et à ses frères de reprendre le rang qu'ils occupaient antérieurement dans le duché de

Cracovie. La fondation du monastère de Staniątki paraît avoir été l'accomplissement d'un voeu fait pendant l'exil. Clément n'avait pas de descendence mâle, ses frères et sa fille étant entré en religion: il en résulta que presque la totalité des biens de la famille échut en partage aux religieuses de Staniątki qui bientôt se trouvèrent à la tête d'une grande quantité de biens disséminés dans la Petite Pologne et dans le duché de Opol. Les supérieurs du couvent prirent à tâche d'agglomérer les terrains dans les endroits les plus proches de Staniątki au prix de terres acquises dans les villages plus éloignés. Depuis 1238 jusqu'en 1270, tous les efforts des personnes chargées de l'administration du monastère tendirent à améliorer l'état des biens, acquis, grâce à la libéralité des fondateurs et des ducs, et les chartes de 1254 et 1270 sont là pour prouver les résultats dont furent couronnés les efforts poursuivis dans ce sens par un des frères de Clément, aussi bien que par sa veuve Racława.

M. Ułanowski passe en revue toutes les localités mentionnées dans les chartes du monastère de Staniątki et parvient de cette façon à tracer un tableau à peu près complet de la dotation des religieuses de l'ordre de St. Benoît. En dernier lieu, M. Ułanowski fait quelques observations sur la part, que prirent certaines personnes à la fondation et la dotation du cloître.

---

10 — I. Pizysa. **Kilka uwag z ogólnej teoryi krzywych algebraicznych.** *(Quelques remarques concernant la théorie générale des courbes algébriques.)*

Dans ce mémoire, l'auteur se propose d'étudier les formules, dues à M. Paul Servet, par lesquelles, dans sa „Géométrie de direction", ce géomètre a réprésenté tous les produits $x^\mu y^\nu$, $\mu + \nu = 0, 1, 2, \ldots, n$, qu'on trouve dans une équation algébrique complète $G(x\ y) = o$ d'ordre n, en posant:

$$x^\mu y^\nu = \alpha_1 x_1^\mu y_1^\nu + \alpha_2 x_2^\mu y_2^\nu + \ldots + \alpha_k x_k^\mu y_k^\nu .$$

Ici $(x_1\ y_1)$, $(x_2\ y_2)$, ..., $(x_k\ y_k)$ sont des points fixes et distincts, en nombre $k = \frac{1}{2}(n+3)$, par lesquels la courbe

plane C_n réprésentée par l'équation $G(x\,y) = o$ est parfaitement déterminée: α_s $(s = 1, 2, \ldots, k)$ sont des paramètres variables, qui changent avec le point $(x\,y)$. A l'égard de ces paramètres on trouve:

1. Qu'ils sont des invariants absolus.
2. Qu'on peut les définir de manières infiniment différentes.
3. Qu'une de ces manières se distingue par son extraordinaire simplicité et peut être intérprétée géométriquement, en traçant une courbe algébrique $\gamma_s(x\,y) = o$ d'ordre n par les points $(x_1\,y_1), \ldots, (x_{s-1}), (y_{s-1}), (x_{s+1}), (y_{s+1}), \ldots, (x_k\,y_k)$ et deux transversales parallèles entre elles par les points $(x\,y)$, $(x_s\,y_s)$; ensuite après avoir formé deux produits $(l_1\,l_2 \ldots l_n)_{x,y}$, $(l_1'\,l_2' \ldots l_n')_{x_s y_s}$ de n segments situés sur ces transversales et interceptés entre $(x\,y)$, resp. $(x_s\,y_s)$ et leurs points d'intersection avec la courbe $\gamma_s(x\,y) = o$, le rapport de ces produits $= \alpha_s$.
4. Chaque α_s prend une valeur quelquonque n^2 fois, quand le point $(x\,y)$ parcourt la courbe C_n.

La considération de α_s conduit l'auteur à quelques propriétés générales des courbes algébriques C_n, qui résultent du théorème suivant:

Ayant une courbe C_n, et après avoir partagé arbitrairement ses k points donnés $(x_1\,y_1), (x_2\,y_2), \ldots, (x_k\,y_k)$, en deux groupes: (a) de p points et (b) de r points, on peut former une infinité des fonctions rationnelles dépendantes des coordonnés $(x_1\,y_1), (x_2\,y_2), \ldots, (x_k\,y_k)$, qui ne changent pas de valeur en substituant au groupe (b) un autre quelquonque des r points situés sur C_n.

Dans le cas singulier: $p = 2n$ et, par conséquent,

$$r = \frac{n(n-1)}{2}$$

on peut énoncer ce théorème:

Ayant inscrit dans une courbe C_n un polygone invariable de $2n$ cotés et ayant tracé: 1-o toutes les diagonales entre les sommets séparés par un sommet, 2-o les perpendiculaires des

$\frac{n(n-1)}{2}$ points de C_n sur les cotés et les diagonales du polygone; on peut former une fonction rationnelle, qui contient les longeurs de toutes ces perpendiculaires et, qui ne change pas en substituant à $\frac{n(n-1)}{2}$ points un autre groupe quelconque de $\frac{n(n-1)}{2}$ points situés sur C_n.

---

60. — M. Raciborski. **O florze retyckiej północnego stoku gór świętokrzyskich.** *(Ueber die rhätische Flora am Nordabhange des polnischen Mittelgebirges.)* Mit 5 Tafeln.

Eine fossile mesozoische Flora in den Thonen und Sideriden der Umgebung von Ostrowiec in Polen war schon dem G. G. Pusch (Geognostische Beschreibung von Polen) bekannt. Weitere Beiträge zu ihrer Kenntniss hat vor einigen Jahren Dr. J. Siemiradzki geliefert. In der vorliegenden Abhandlung sind die Pflanzenreste beschrieben und abgebildet, welche Herr Ingenieur S. Stobiecki in Gromadzice, Miłków, Mnichów und Chmielów gesammelt hat.

Diese Pflanzenreste sind als Abdrücke in den feuerfesten Thonen (Chmielów), in einem sandigen Thone (Gromadzice) oder in Sideriden (Mnichów) erhalten. Der Erhaltungszustand ist nicht immer der beste, doch sind noch z. B. die Abdrücke der Zellen der Sporangienringe der *Gutbiera angustiloba (=Laccopteris ang.)* deutlich zu sehen.

In der Sammlung sind folgende Pflanzenspecies vertreten:

1) *Equisetum Münsteri* (Sternb.) Schimper. Häufig in Gromadzice. Die Stengel bis 20 mm. breit, die Blattscheiden 12 mm. lang, die Carinalfurchen deutlich, die Mittelnerven der Blattzähne nicht zu sehen. Die Pflanze ist von dem *E. Chałubińskii* aus der rhätischen Formation in der Tatra ganz gewiss verschieden.

2) *Equisetum sp.* Es sind nur Bruchstücke der Sporangienähren vorhanden; die sechseckigen, isodiametrischen Schei-

ben sind nur 1 mm. breit, während solche bei *E. Münsteri* bis 2·5 mm., bei *E. Chałubińskii* bis 1·5 mm. breit sind. Ebenso kleine Fruchtähren besitzt das *E. Renaulti* Rac. aus den Krakauer feuerfesten Thonen.

3) *Schizoneura hoerensis* (His.) Schimp. In den Sideriden von Mnichów, in Thonen von Chmielów. Ein 8 mm. breites Internodium ist 6 cm. lang.

4) *Schizoneura (?) sp.* In Gromadzice sind bis 110 mm. lange, 20·4 mm. dicke Internodien nicht selten, welche ohne deutlich erkennbare Riefen, aber sehr dicht und fein längs gestreift sind. Die Rinde war immer sehr dünn, die Blätter sind nicht vorhanden. Es scheint die Möglichkeit nicht ausgeschlossen zu sein, dass sie die Rhizomen einer Equisetacee darstellen. Sehr ähnliche Gebilde aus den Krakauer feuerfesten Thonen habe ich als *Phyllotheca (?) leptoderma* bezeichnet.

5) *Marattia Münsteri* (Goeppert) Schimper. Eine der häufigsten Pflanzenarten in Gromadzice, sehr häufig fertil. Die Synangien sind nicht zerdrückt (wie an den Exemplaren von Theta bei Beyruth gewöhnlich der Fall ist) und stellen die Marattianatur unserer Pflanze über allen Zweifel. Besonders an den Gutaperchaabdrücken sind von einander getrennte, bis 0·8 mm. hohe, mitten mit einer Längsrinne und zahlreichen Öffnungen versehene Synangien deutlich zu erkennen. Auch die Gestalt der Sporen stimmt mit jener der lebenden Marattiaspecies überein.

6) *Todea princeps* Presl sp. Nur sterile Blattfragmente in Gromadzice.

7) *Thaumatopteris Schenkii* Nathorst. Die Blättchen der polnischen Exemplare sind etwas kleiner, als die der schwedischen von Stabbarp, welche mir Prof. A. G. Nathorst gütigst übersandte.

8) *Thaumatopteris Braumiana* Popp. Seltene Fragmente der langen, linear lanzettlichen Blättchen, mit umgebogenem Rande und dicker Blattlamina.

9) *Tab. III fig. 13.* Stellt einen Farrnblattfragment dar, an welchem die Nervation schlecht erhalten ist. Unsere Pflanze

erinnert an *Pecopteris coriacea* Schenk und *Polypodites Fuchsii* Zeiller.

10) *Dictyophyllum exile* (Brauns) Nathorst. Selten in feuerfesten Thonen in Chmielów.

11) *D. Nilssonii* (Brongn.) Schenk. Die häufigste Pflanze dieser Flora, nicht selten fertil.

12) *Laccopteris elegans* Presl. Einige sterile Blattfragmente in Gromadzice und sterile in Chmielów.

13) *Laccopteris angustiloba* Presl sp. (= *Gutbiera angustiloba* Presl = *Andriania baruthana* Braun). Eine der häufigsten Pflanzen in Gromadzice, leider nur in Bruchstücken vorhanden. Die mit einem schiefen Ringe versehenen sitzenden Sporangien, sitzen auf einem niedrigen Receptaculum stets zu sechs in einem nactem Sorus. Ich konnte kein Merkmal finden, welches die Pflanze von *Laccopteris* Presl generisch unterscheiden konnte.

14) *Lepidopteris Ottonis* (Goeppert) Schimper. Nur ein kleiner Bruchstück eines Blattes.

15) *Sagenopteris rhoifolia* Presl *var. pusilla* Schenk. Ganz kleine bis 13 mm. lange, bis 6 mm. breite Blättchen mit erhaltener Sagenopterisnervation.

Neben den genannten Farrnen sind auch einige Formen der Farrnrhizomen *(Rhizomopteris)* und der spiraligen Farrnvernationen *(Spiropteris)* vorhanden.

16) *Podozamites lanceolatus* (Lindley) Schimper. Eine der häufigten Pflanzen dieser Flora. Es kommen sehr verschiedenene Blattformen vor, doch sind kleine, schmale Blättchen die gewöhnlichsten.

17) *Podozamites Stobieckii n. sp.* Schmale und sehr lange Blättchen (1·5 bis 2 mm. breit, bis 190 mm. lang) mit 4 bis 6 parallelen Längsnerven. Nächst verwandt sind *Podozamites gramineus* Heer und *Pod. cfr. gramineus* Nath.

18) *Ctenophyllum simplex* Nathorst. Wenige Fragmente aus Chmielów, die mit *Pterophyllum? simplex* Nath., *Pterophyllum propinquum* Goeppert und *Pter. Tietzei* Schenk verwandt sind.

19) *Cycadites (?) gramineus* Heer } Blättchen einer nicht
20) *Cycadites (?) planicosta* Heer } näher bekannten Pflanzengattung.

21) *Cycadocarpidium Erdmanni* Nath.? kleine Schuppen, welche den Zeichnungen Nathors 's sehr ähnlich sind.

22) *Ginkgo aff. whitbyensis* Nathorst. In Gromadzice kommt eine Ginkgospecies vor, welche mit manchen aus dem braunen Jura Sibiriens von Heer beschriebenen Arten *(G. flabellata, G. lepida)* verwandt ist. Nach einer brieflichen Mitheilung des Herrn A. G. Nathorst ist die polnische Form der noch unbeschriebenen *Ginkgo whitbyensis* Nath. aus dem braunen Jura Englands sehr ähnlich.

23) *Czekanowskia rigida* Heer. Winzige Fragmente in den feuerfesten Thonen von Chmielów.

24) *Taxites Siemiradzkii* n sp. Eine noch nicht beschriebene Species, mit 1 mm. breiten, bis 8 mm. langen rechtwinkelig abstehenden, an den Enden nach oben gekehrten Blättern.

25) *Palissya sp.* Undeutliche Blatt- und Astfragmente.

26) Nicht selten kommen in Gromadzice dicht mit spiralig gestellten Narben gezierte, über 1 cm. dicke Äste vor. Die Narben sind abwechselnd lang aber schmal, und breit aber kurz. Die Verwandschaft dieser Äste ist wegen Mangels an Fruktificationen oder Blättern unbekannt; ähnliche Gebilde hat Herr O. Feistmantel *(Flora of Kach.* p. 61. Tab. X. Fig. 2) als *„portions of a stem of a coniferous plant“* beschrieben.

Die pflanzenführenden Schichten liegen in der Nähe von Ostrowiec über den Müschelkalk- (und Keuper?) schichten, und sind gegen Norden von braunjurassischen Gebilden bedeckt. Neben den Pflanzen sind in diesen rhätischen Schichten auch Unioschalen nicht selten. Von den beschriebenen Pflanzen sind 13 Arten aus den rhätischen Schichten Frankens, 14 aus Schonen, 2 aus Schlesien, 2 aus der Ta ra, 3 aus Tonkin bekannt; ferner sind 5 in den unterliassischen Schichten in Steyerdorf, 4 in Deutschland (Coburg, Halberstadt, Quedlingburg) gefunden, 2 in den feuerfesten Thonen der Krakauer Umgebung, 5 (oder 6) in dem Braunjura Englands, 4 (oder 5)

in dem braunen Jura Sibiriens und Japans. Am meisten stimmt die jetzt beschriebene Flora mit jener der Zone mit *Thaumatopteris Schenkii* in Schonen.

Die rhätische Flora Polens, welche in so naher Beziehung mit anderen rhätischen Floren Europas steht, hat fast keine Analogien mit irgend welcher Flora der Gondawana Schichten in Vorderindien, Australien und Tasmanien, unter denen doch höchst wahrscheinlich auch Floren des rhätischen Zeitalters vorhanden sind. Es scheint, dass die Vegetation der Erde, schon in der rhätischen Formation, in verschiedenen Gegenden verschieden gestaltet war, was für die Fauna des Jurameeres schon längst von Neymayr und Anderen bewiesen ist. Die rhätische Flora der europaeischen Provinz war, in ihrer Hauptmasse, von anderen Arten geformt als die der indischen Provinz.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyją Sekretarza generalnego Dr. Stanisława Smolki.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

7 Marca 1891.

BULLETIN INTERNATIONAL

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

DE CRACOVIE.

N° 3. Mars. 1891.

Sommaire: Séances du 9, 10, 20 mars 1891. — Résumés: 12. W. Łuszczkiewicz. L'architecture des plus anciennes églises franciscaines en Pologne. — 13. W. Łuszczkiewicz. Restes d'une maison du style de la Renaissance à Krosno de l'année 1525. — 14. S. Tomkowicz. Communications faites à la Commission de l'Histoire de l'art depuis le 11 juillet 1889 jusqu'au 13 mars 1890. — 15. C. M. Górski. Etudes sur François Karpiński. L'enfance et les années d'école du poëte. — 16. M. Bobowski. La poésie réligieuse en Pologne depuis ses origines jusqu'au seizième siècle. — 17. F. Koneczny. La politique du Landmeister de Livonie, Walther de Plettenberg, 1500—1525. — 18. J. N. Franke. Principes généraux de la mécanique des systèmes rigides, fondés sur les coordonnées homogènes du mouvement et de la force. — 19. M. Kozłowski. Théorie de la vibration d'une membrane composée de deux bandes rectangulaires hétérogènes.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 9 mars 1891

Présidence de M. C. Morawski

Hommage est rendu à la mémoire de F. Miklosich, membre titulaire de l'Académie, décédé le 7 mars 1891.

Le Secrétaire présente les dernières publications de la Classe:

W. Łuszczkiewicz. »Przyczynek do historyi architektury domu szlacheckiego w Polsce XVI wieku« (*Etude sur l'architecture de la demeure du gentilhomme campagnard en Pologne au XVI siècle*). Mémoires in 4-o, 8-e vol., p. 193—214, avec 28 gravures dans le texte.[1])

S. Windakiewicz. »Liryka Sarbiewskiego«. (*Poésie lyrique de Sarbiewski*). Travaux de la Classe de Philologie in 8-o, 15-e vol., p. 213—251.[2])

1) Bulletin 1889, Résumés N. LXXII. 2) Bulletin 1890 p. 72.

E. Porębowicz. »Zbiór nieznanych hiszpańskich ulotnych druków«. (*Notices relatives à la bibliographie espagnole*) Travaux de la Classe de Philologie in 8-o, 15-e vol., p. 252—319.[1])

L. Ćwikliński. »Opis zarazy ateńskiej w dziele Tukidydesa II, 47, 2—54«. (*La peste d'Athènes d'après le texte de Thucidide II, 47, 2—54*). Travaux de la Classe de Philologie in 8-o, 16-e vol., p. 1—52.[2])

»Sprawozdania komisyi do badania historyi sztuki w Polsce«. (*Comptes-rendus de la Commission de l'Histoire de l'art*) in 4-o, 4-e vol., 4-e livraison, avec 7 planches et 20 gravures dans le texte.[3])

M. Marian Sokołowski présente au nom du Comte Charles Lanckoroński le premier volume de son ouvrage intitulé: „Miasta Pamfilii i Pizydyi" (Cracovie, 1890, Gebethner et Comp., in 4°, 195 p., 35 pl., 114 grav.), dont l'édition française et allemande vient de paraître en même temps. M. Sokołowski soulève et explique l'importance scientifique de deux expéditions archéologiques en Asie Mineure que le Cte Lanckoroński a entreprises dans les années 1884 et 1885, et dont l'ouvrage présenté contient les résultats.

M. C. M. Górski donne lecture de son mémoire sur François Karpiński (Première partie: Les années de l'enfance et de l'école du poëte).[4])

Le Secrétaire présente le travail de M. Nicolas Bobowski sur la poésie réligieuse en Pologne depuis ses origines jusqu'à la fin du XVIe siècle.[5])

Le Secrétaire donne lecture du compte-rendu des Commissions.

La Commission de l'Histoire littéraire decida dans sa séance du 22 décembre 1890 de publier dans le prochain volume de ses Archives: 1° Le rapport de M. S. Windakiewicz sur les actes de l'Université de Bologne 1377—1660. 2° Documents pour servir à l'histoire des étudiants polonais à Padoue 1500—1600, recueillis par M. Windakiewicz. 3° Contributions à la critique du texte des poésies d'André Cricius par M. Sas. 4° Documents pour servir à l'histoire des imprimeries et des librairies en Pologne, recueillis par M. A. Benis. Le Secrétaire de la Commission présenta dans la même séance son rapport sur les travaux préparatoires à l'édition du »Liber diligentiarum Univ. Cracov.« II, 1564—1600, des »Acta Rectoralia Univ. Cracov.«, des poésies de Janicius, Roysius et Hussovianus. Enfin la Commision procéda au renouvellement de

1) Bulletin 1890 p. 129. 2) ib. p. 10. 3) Voir ci-dessous p. 72—86. 4) p. 86. 5) p. [illegible]

son bureau: M. le Comte Tarnowski est réélu Président. M. Windakiewicz est élu Secrétaire de la Commission.

A la Commission de l'Histoire de l'Art ont été présentées, dans les séances du 17 janvier et 12 février, plusieurs communications de MM. M. Sokołowski et Lepszy qui vont paraître dans le prochain volume des Comptes-rendus de la Commission.

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 10 mars 1891

Présidence de M. F. Zoll

Hommage est rendu à la mémoire de X. Liske, membre titulaire de l'Académie, décédé le 27 février 1891.

M. F. Koneczny présente son travail sur la politique du Landmeister de Livonie, Walter von Plettenberg, 1500—1525.[1])

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 20 mars 1891

Présidence de M. E. Janczewski

M. J. N. Franke donne lecture de son mémoire: „Principes généraux de la mécanique des systèmes rigides, fondés sur les coordonnées homogènes du mouvement et de la force".[2])

M. Franke fait aussi son rapport sur le travail de M. Kozłowski: „Théorie de la vibration d'une membrane composée de deux bandes rectangulaires hétérogènes".[3])

La Classe se forme ensuite en comité secret et vote l'impression des mémoires de MM. Franke et Kozłowski.

1) Voir ci-dessous p. 96. 2) p. 101. 3) p. 103

Résumés

13. — W. Łuszczkiewicz. **Architektura najdawniejszych kościołów franciszkańskich w Polsce.** Przyczynek do historyi gotycyzmu. *(L'architecture des plus anciennes églises franciscaines en Pologne.* Contribution à l'histoire du style ogival). Comptes-rendus de la Commission de l'Histoire de l'art, IV-e vol. in 4-o, p. 139—181, avec 4 planches et 6 gravures dans le texte.

Dans son nouveau travail relatif à l'architecture du moyen-âge, l'auteur cherche à rapprocher entre elles deux époques architectoniques assez éloignées, en étudiant les monuments élevés pendant les phases de cette époque intermédiaire. L'étude des monuments de l'architecture romane, dans son développement le plus ancien, a suffisamment appris, comment ce style se répandait en Pologne pendant la première moitié du XIII siècle. De même, on a fait connaitre le caractère de l'art gothique polonais dans la seconde moitié du XIVe siècle, cet art auquel des observateurs étrangers (Essenwein) reconnaissent un cachet particulier cracovien et, ajouterons-nous, polonais. Mais pour rattacher ces époques connues, il fallait s'occuper des monuments appartenant à la seconde moitié du XIIIe siècle et à la première du XIVe qui n'ont pas encore été exactement étudiés; l'auteur se charge de ce travail, vu la nécessité

d'indiquer rigoureusement les dates et les localités où naquirent en Pologne les éléments du style ogival développé, le principe de liaison de deux matériaux de construction, le caractère de la construction des contreforts et enfin, les motifs décoratifs dans la construction en brique et en pierre. L'influence française des couvents de la congrégation de Citeaux en Pologne, introduisit au commencement du XIIIe siècle une nuance du romanisme tardif dans la construction des églises et des couvents voûtés et en pierre-de-taille. Le travail de ces moines perfectionne le système des voûtes par l'emploi de l'ogive. L'influence lombarde importée en Pologne par les Dominicains, introduit, au commencement du XIIIe siècle, l'emploi de la brique modelée et vernie, mais rejette la construction des voûtes pour les plafonds. L'auteur, prenant pour point de départ les études faites sur toute une série de monuments religieux, attribue à un autre ordre mendiant, aux Franciscains, le mérite d'avoir réglé l'emploi simultané de la brique et de la pierre, et introduit la construction des contreforts et les détails d'ornamentation particulière au style gothique. Tous les monuments franciscains appartiennent, par la date de leur construction, à l'époque en question et ont été construits aux frais des princes de la maison de Piast: Boleslas-le-Chaste, Boleslas-le-Pieux, Przemyslas II, Łokietek et sa femme Hedvige. L'auteur passe en revue quelques-unes des églises franciscaines, qui nous ont été conservées, et dont la fondation remonte à la deuxième moitié du XIIIe siècle. Il voudrait fixer exactement la date de leur fondation, éliminer les additions postérieures et examine tout ce qui peut préciser l'époque à laquelle elles appartiennent. Il fait précéder son travail d'un large exposé sur l'origine des moines polonais de Prague, sur la routine qu'ils suivaient dans le choix de l'emplacement des couvents et dans la disposition des habitations et des églises en Pologne. Etant donné qu'on ne peut prendre la date de l'introduction des Franciscains dans tel ou tel établissement monastique, comme date de la fondation des monuments conservés jusqu'à nos jours, il soumet à un examen détaillé chacune des sept églises franciscaines étudiées. Il commence alors par l'église franciscaine.

de Zawichost près de Sandomir, la plus ancienne, selon lui. L'auteur estime que la commune de Zawichost est de la plus haute antiquité. Elle possédait, au XIIe siècle, un château princier qui avait une position défensive et gardait le passage de la Vistule sur l'ancienne route de Ruthénie en Pologne. C'est par là que passaient les Tartares et les Ruthènes envahissant la Pologne au XIIIe siècle. Les privilèges de Boleslas-le-Chaste, conservés jusqu'à nos jours, indiquent la fondation, dans cette commune, d'un couvent de Damianites. C'est, à en croire ce document, une fondation du prince en l'honneur de Salomée, veuve du prince de Halicz, qui était déjà entrée dans les ordres en 1245. Un hôpital, dont les protectrices doivent être les religieuses de Ste Claire, avec Ste Salomée comme Supérieure, servit de prétexte pour doter richement cet ordre mendiant. Le privilège de 1255 confirme la donation des biens. Le prince donateur construisit probablement le couvent, l'hôpital, ainsi que l'église dans l'enceinte du château de Zawichost, sur une colline dominant la Vistule. Mais à peine les religieuses de Ste Claire avaient-elles pris possession des nouveaux bâtiments, qu'elles les quittèrent pour s'installer encore avant l'année 1259 au château de Skała (Monastère de Lapide.) Les bâtiments delaissés furent occupés par les Franciscains qui les ont gardé jusqu'en 1864. Depuis ce temps une grande partie des constructions du couvent fut détruite; on laissa l'église sous la protection d'un prêtre séculier. Cette construction en briques présente à l'intérieur les caractères du style roman de sa dernière époque; mais il est question de savoir si cette église est bien celle qui fut construite près du couvent par Boleslas-le-Chaste et pour Ste Salomée. L'auteur, à l'aide de la topographie locale et d'un ancien plan de la ville, tache de démontrer qu'il ne pouvait y avoir en cet endroit aucune autre église pour le couvent masculin et que l'église actuelle est celle du couvent féminin de Ste Salomée. Il passe à sa description et fait voir ce qui s'est conservé de sa construction primitive. Il cherche aussi à résoudre l'énigme de la position de l'ancien hôpital des Damianites, indiquant sa place auprès du mur septentrional de l'église. Les dessins architectoniques du monument, exécutés sur place et ajoutés à la fin du traité, complètent ces renseignements sur l'église

des Damianites, construite en 1257. L'auteur passe ensuite à l'église des Franciscains de Cracovie. C'est dans cette ville que, d'après l'opinion de Długosz et des historiens monastiques, devait se trouver l'ancienne colonie des Franciscains, fondée en Pologne en 1237. Il est probable que Boleslas-le-Chaste, prince de Cracovie, les fit venir de Prague. Cette date parait bien précoce, mais l'auteur, s'en rapportant à l'ancienne enceinte fortifiée et à la direction de la rue des Frères, démontre que les constructions franciscaines actuelles se trouvaient à cette place avant l'établissement de la ville en 1257. D'après lui, la construction de l'église actuelle ne fut pas achevée avant l'année 1260, date de la mort de Ste Salomée. L'auteur suppose que l'exécution du plan de l'église, sauf le presbytère de la nef centrale, se rapporte à cette époque, et, arrivant à la description de l'édifice, il décrit les principes de sa construction, le caractère de sa voûte, les nervures en brique, ainsi que les rosaces des fenêtres qu'il estime être, en Pologne, le plus ancien échantillon de ce genre de décoration en pierre. Mentionnant ensuite les constructions du couvent de Nowe-Miasto Korczyn, également fondé par Boleslas-le-Chaste, il revient à l'église des Franciscains de Kalisz.

L'église actuelle de cette ville, dans sa partie presbytériale, est une construction en briques, érigée en vertu d'une fondation de Boleslas-le-Pieux et de sa femme Iolante. Cette partie était déjà construite avant 1283, puisque le sacre de l'archevêque Jacques Swinka y fut célébré. Une partie de la nef peut avoir été construite, par le roi Casimir-le-Grand, d'après le système des églises de Thorn, mais la fondation des murs magistraux remonte aux premiers temps des constructions gothiques. L'auteur analyse les particularités du style des parties primitives de l'église; il en relève la valeur dans le sens du nouveau style, c'est-à-dire, du style gothique; il étudie plus spécialement les rosaces des fenêtres, le caractère des piles supportant les nervures des vôutes etc., et en donne de nombreux dessins dans le texte et les planches. M. Łuszczkiewicz démontre que le couvent des Franciscains à Gniezno, contrai-

rement à l'opinion de quelques historiens, a été fondé pour Iolante et les religieuses de Ste Claire par Przemyslas II, entre 1284 et 1295. Il croit même reconnaître les restes de constructions de l'ancienne église dans les oratoires des religieuses avoisinant l'église actuelle, et sur la foi des traces d'architecture, retrouvées dans cette partie du monument, il reconstitue le type primitif de la petite église de Przemyslas. Les études de l'auteur ne concernaient jusqu'ici que les constructions franciscaines en brique seule, ou bien en brique et pierre de taille; il passe maintenant aux monuments dans lesquels la pierre-de-taille a été seule employée comme matériel de construction. Ces monuments, appartenant déjà au commencement du XIVe siècle, se trouvent à Stary-Sącz et à Nowy-Sącz en Galicie.

L'auteur a decouvert à Nowy-Sącz une partie de l'ancienne église, c'est à dire les parties gothiques de son presbytère, le reste, ainsi que le couvent, ayant été détruit bien antérieurement. Ce couvent, dont il existe un plan très étendu, exécuté en 1786 par l'ingénieur Moscherosch, fut construit pour les Franciscains par le roi Venceslas, en 1297, à l'époque même, par conséquent, de la fondation de la ville de Nowy-Sącz sur les terrains de la ville de Kamienica. L'église, dont toutes les parties sont conservées, fut construite en 1318, date de la tenue du châpitre des Franciscains. Les nombreuses observations de l'auteur le portent à croire que l'église fut construite dans les principes du style ogival secondaire, et que son abside polygonale fut probablement le modèle employé pour la première fois dans la construction des églises polonaises. Les fenêtres et le portail présentent pour la première fois aussi des profils plus forts et plus fins dans le dessin des rosaces. L'auteur voit dans la paroi méridionale du presbytère une partie subsistante de l'église primitive et considère une partie du mur de la nef centrale, vue de l'intérieur de l'église, comme la base du grand arc.

A Stary Sącz, humble commune située au pied des montagnes, il se trouve un ancien couvent franciscain fondé par Ste Cunégonde, veuve de Boleslas-le-Chaste et dame souveraine de

la terre de Sącz. L'acte de fondation fut promulgué en 1280. Les constructions du couvent sont situées sur une élévation dans l'enceinte des murs et des bastions. L'église seule est du moyen-âge, le reste ayant été reconstruit à l'époque du barocco. L'auteur, s'appuyant sur les archives, prouve que l'église actuelle est la troisième par ordre d'ancienneté et fut terminée vers 1332, date que le privilège de Jean Grott donne comme celle de la consécration du couvent. Les études faites sur place par l'auteur constatent le type d'une église gothique en pierre-de-taille, avec un presbytère polygonal et un oratoire de religieuses à l'ouest. L'ornamentation des tympanons des fenêtres et des claircoyes de cette église a un grand interêt pour l'histoire du style ogival en Pologne.

L'auteur se trouve là pour la première fois en face des principes bien compris de la construction d'une fenêtre (dans le mur séparant l'oratoire de la nef centrale) divisée par trois meneaux. Son travail, ainsi rédigé et disposé chronologiquement, l'auteur l'enrichit d'une mention sur l'église des Bénédictines de Staniątki et celle de l'ordre des Cîteaux à Mogiła (Clara Tumba), se rapportant à la seconde moitié du XIIIe siècle et précedément étudiées par lui. Il en tire des conséquences nombreuses et importantes pouvant se résumer ainsi: dans la Petite et la Grande-Pologne, entre 1257, date de la construction de l'église des Franciscains à Zawichost, et 1330, date de la consécration de leur église à Stary-Sącz, il se fait une réaction sérieuse dans le développement de l'architecture envisagée au point de vue de l'art pur. Le commencement de cette époque présente un organisme architectural dans l'esprit du style roman, tandis qu'on rencontre vers son déclin un organisme bien défini du style ogival. Dans la première phase, la brique est l'unique matériel de construction; on se sert, pour les voûtes, des arcs doubleaux. Peu à peu l'architecture commence à se servir de la pierre de taille dans les parties constructives et décoratives; les sangles font place aux côtes transversales; l'appareil des piles romanes se perd peu à peu pour être remplacé par des nervures gothiques et, enfin, les rosaces décrites aves les profils de meneaux, commencent à se montrer timidement aux tympans des fenêtres (masswerk),

se perfectionnant et s'enrichissant avec chaque nouvelle construction. L'église des Franciscains à Cracovie présente le modèle d'un plan d'église développée. Cette construction en brique et en pierre-de-taille, ainsi que plus tard les constructions en pierre de Sącz ont eu beaucoup d'influence sur le développement du style gothique en Pologne. Ce sont ces édifices qui ont tranché l'emploi de la pierre-de-taille avec la brique, qui ont donné à l'architecture la faculté de revenir à la brique, mais d'après les principes du gothique en pierre, et qui ont établi une base, sur laquelle est venue se greffer la branche du style gothique cracovien de la seconde moitié du XIVe siècle.

---

13. — W. Łuszczkiewicz. **Reszty renesansowej kamienicy w Krośnie z r. 1525.** ***(Restes d'une maison du style Renaissance à Krosno, datant de l'année 1525).*** Comptes-rendus de la Commission de l'Histoire de l'art, IV-e vol., in 4°, p. 181—189, avec 2 planches.

Il est d'une grande importance pour l'histoire du développement de la Renaissance en Pologne, de déterminer les époques auxquelles ce nouveau style fait son apparition dans certaines contrées situées en dehors du rayon de Cracovie, et d'y suivre l'influence des maîtres italiens du commencement du XVIe siècle. Pour cette raison, chaque monument trouvé en province, fut-il le plus petit, est une acquisition importante, témoignant en outre du dégré de la culture du pays. L'auteur porte son attention sur les monuments des petites villes situées au pied des montagnes, sur les routes commerciales de la Hongrie et de la Ruthénie, villes qui, comme Sącz, Grybów, Biecz, Krosno, Dukla etc., sont aujourd'hui presque désertes. Prenant pour modèle une des petites maisons de la Place du marché de Krosno qui se distingue par les décorations de son portail et de sa galerie, il essaie de déterminer la date de sa construction et de rendre compte de sa destination première. Il commence son tra-

vail par la description topographique de la petite ville et de ses anciennes défenses; il trace le tableau de la place, dont les maisons bâties en pierre ont de magnifiques galeries en arcades, servant de communication autour de la place et d'étalage pour les marchandises aux jours de foire. Les incendies et les désastres qui ont frappé la ville, réduisirent ces galeries, remarquables par leur style primitif, à l'état d'abandon où elles se trouvent aujourd'hui. Cependant, dans une des maisons, les restes d'une galerie en style primitif de la renaissance, avec ses colonnes ioniques, et ses arcades profilées, munies de clefs en forme de console, se sont conservés jusqu'à nos jours. L'auteur parvient à apprendre que cette maison fut construite par le conseil municipal de la ville, au moment où son dernier maire héréditaire, Jean Boner, vendait la mairie à la ville par ordre du roi Sigismond I. D'autre part, il est prouvé que le conseiller de Krosno, Jean Shelnar, a donné dans ce but à la ville la somme de 2400 fl., se réservant les interêts qu'il destinait à la fondation d'un hôpital. Jean Shelnar mourut en 1531; il est donc probable que la construction de la mairie date de 1525. Le blason royal, l'aigle avec la lettre S, le blason des Boner „Leliwa", ainsi que la marque bourgeoise (gmerek) de Jean Shelnar, sculptés à l'entrée de la maison confirment son litre de „Mairie", (Urząd Wójtowski) de Krosno. Le plan de cette petite maison ne se distingue pas d'ailleurs de celui des autres maisons de la place. Son entrée et celle de deux magasins donnent sur la galerie. A l'intérieur, dans le fond du vestibule, on voit une communication voûtée avec la cour clôturée par l'ancien mur de la ville. Le premier étage contient des chambres donnant sur la rue au-dessus de la galerie, des pièces à moitié sombres et, à l'arrière, d'autres pièces donnant sur la cour. On rencontre, çà et là, dans ces maisons, des traces d'entrées des caves avec soupiraux de l'époque ogivale. Passant à la description détaillée de la galerie, l'auteur examine le caractère des colonnes ioniennes qui la décorent, décrit les principes des voûtes primitives dont des restes se sont conservés çà et là, et en déduit l'état primitif de l'architecture des arcades. Il regarde le portail comme une oeuvre accomplie, non

sans talent mais péchant par le défaut d'intelligence de l'organisme architectonique en général et en détail; l'architecte y copiait les modèles de la Renaissance italienne, sans avoir compris les beautés particulières à ce style. Les niches placées au bas des pilliers du portail paraissent être une conséquence de l'habitude prise par les clients du tribunal, de déposer à l'entrée les cannes et les armes de tout genre. Car l'auteur suppose que la salle donnant sur la rue au premier étage, pareille, par la disposition et la décoration, à celle qu'il a trouvée, il y a quelques années, dans une des maisons de Biecz, a dû être, elle aussi, une salle de tribunal. Il fait remarquer enfin que l'achèvement de la façade devait avoir un fronton élevé, cachant le comble à pignons. Comme résultat de ces études appuyées de dessins, détaillés l'auteur arrive à supposer que l'architecte était un de ces constructeurs de talent, né peut-être à Krosno et élevé à Cracovie sous l'oeil des Italiens employés à la construction du château de Cracovie, mais, avec son peu d'instruction s'il pouvait saisir quelques détails du nouveau style, il n'est pas arrivé à en approfondir l'esprit. Quoiqu'il en soit, ce monument assigne à la bourgeoisie de Krosno un certain dégré de culture et sert de témoignage que les provinces, éloignées de la capitale, n'étaient point étrangères au sentiment du beau, dans ces temps-là, en Pologne.

---

14. — S. Tomkowicz. **Sprawozdania z posiedzeń komisyi historyi sztuki** za czas od 11 Lipca 1889 do 13 Marca 1890 (*Communications faites à la Commission de l'Histoire de l'art* depuis le 11 juillet 1889 jusqu'au 13 mars 1890. Comptes-rendus de la Commission, IVe vol., in 4° p. LXXVII—XCVIII, avec 15 gravures dans le texte.[1])

A la séance du 14 octobre 1889, le professeur Łuszczkiewicz rendait compte de l'excursion qu'il avait faite, aux frais

[1] V. Bulletin international de l'Académie des Sciences de Cracovie, 1889, N. 1, LX, 1890, p. 1, 35, 105.

du Ministère de l'Instruction publique, avec quelques élèves de l'Ecole des Beaux-Arts de Cracovie, dans les environs de Sącz et de Biecz en Galicie. Cette excursion, artistique et scientifique, en dehors des études de types et de lieux pittoresques, apporta une riche moisson en plans et dessins de monuments de l'art des siècles passés. Car ce pays, autrefois riche et commercial, a gardé jusqu'à nos jours, et en plus grand nombre que partout ailleurs en Pologne, des monuments d'architecture, de peinture, des produits artistiques en métal etc., témoignant d'un haut degré de culture depuis le XIIIe siècle jusqu'aux guerres suédoises. Les descriptions de Nowy Sącz et de Stary-Sącz forment pour ainsi dire le complément du travail de M. Łuszczkiewicz: „Sur l'architecture des plus anciennes églises franciscaines en Pologne" où il est question de ces deux villes[1]). La description de Nowy-Sącz contient une revue de tout ce que cette ville possède d'important au point de vue artistique et surtout architectural; elle donne une image de la physionomie générale de la ville, et un aperçu sur les principaux types de ses monuments architectoniques. La ville est placée sur l'ancienne route de Hongrie et était jadis un point commercial important. Nous y trouvons une description détaillée de l'église paroissiale, illustrée de dessins représentant les frises gothiques sculptées (avec les blasons de Pologne et des donateurs particuliers), qui ornent la façade de la tour de gauche[2]); plus loin, les basreliefs et les blasons en gothique tardif de la tour de droite, munis de la date de 1507[3]). La description de l'église protestante renfermant les restes de l'église franciscaine, est illustrée de dessins représentant la statue couchée d'un chevalier et le blason qui proviennent du cénotaphe très caractéristique de Jean Dobek Łowczowski, mort en 1628[4]). Ce monument, sculpté en marbre rouge, a été brisé et jeté dans la cour. On trouve ensuite la description de l'église des Jé-

[1]) Voir ci-dessus p. 72.
[2]) V. Comptes-rendus fig. 32 (p. LXXVIII).
[3]) Voir l. c. fig. 33 et 34.
[4]) Voir l. c. fig. 35 et 36.

suites, monument gothique du XVe siècle; celle du château dans la construction duquel on retrouve des traces de gothicisme, de renaissance et du barocco; celle de la synagogue recouverte d'une coupole de construction intéressante, enfin celle de quelques maisons bourgeoises dont on a donné dans les gravures deux échantillons de bas-reliefs ornant les façades [1]). L'un d'eux est daté de 1505, et renferme des *gmerk* ou armes bourgeoises.

Le village de Wielogłowy, près de Sącz, possède un grand portail de pierre, style gothique, richement orné, conduisant de l'église à la chapelle. On parle plus loin des monuments du village de Bieganice. La description du village de Chełmiec est illustrée de deux gravures, dont l'une [2]) représente des ornements caractéristiques de deux petits autels renaissance de la chapelle de S-te Hélène, (une sorte d'évantaux découpés dans des planches et sculptés de replis végétaux) et dont l'autre reproduit le volet peint d'un tryptique moyen-âge, représentant deux saintes [3]).

Suit la description de Stary-Sącz, dont l'église construite probablement en pierre-de-taille renferme beaucoup d'oeuvres d'art et d'industrie artistique tels que: les volets d'un tryptique, quelques tableaux et sculptures du XVIe siècle, de riches stalles et des fonts baptismaux en renaissance tardive etc. Sont plus importants: l'église et le couvent des Franciscaines ou plutôt des religieuses de S-te Claire, fondé par S-te Cunégonde en 1280, batiments qui sont aussi interessants au point de vue historique qu'au point de vue artistique. Le monument actuel fut consacré par l'évèque de Cracovie Jean Grot avant 1352. Toute cette construction présente l'aspect d'une forteresse, entourée de murs avec un bastion et quelques tours. On entre dans la cour par un couloir formé de la partie basse de la tour et joliment décoré de motifs renaissance. La loggia renaissance, formant l'entrée du couvent, est fort intéressante. Les

[1]) Voir l. c. fig. 37 et 38.
[2]) Voir l. c. fig. 39.
[3]) Voir l. c. fig. 40.

incendies qui détruisirent plusieurs fois le couvent, épargnèrent le batiment de l'église. Elle est en pierre-de-taille, style gothique primitif, reconstruite extérieurement à l'époque du barocco. Les fenêtres et l'architecture intérieure ont conservé le type moyen-âge. La description architecturale se trouve dans le travail déja cité de M. Łuszczkiewicz: „Sur l'architecture des plus anciennes églises franciscaines en Pologne". La disposition intérieure présente beaucoup de détails intéressants tels que: autels, chaire, sculptures, mobilier; mais ils proviennent presque tous de l'epoque du barocco. La chapelle de S-te Cunégonde renferme des tableaux, des sculptures et un reliquaire du XVIe siècle, ainsi qu'un St. Jean-Baptiste du XVe siècle en bas relief. Quelques peintures et sculptures curieuses se voient dans les corridors du couvent. L'oratoire des religieuses, au premier étage, conserve de précieux souvenirs de la fondatrice tels que: les jolies montures en argent de ses étuis et une coupe en cristal de roche du XIIIe siècle.

La description détaillée de Biecz touche au passé glorieux et à la richesse de cette ville que témoignent les restes des murs de défense et quelques constructions encore debout. En premier lieu, l'église paroissiale, imposant édifice gothique construit en briques et en pierres, probablement au commencement du XVIe siècle. L'intérieur est rempli d'oeuvres artistiques: dans le choeur, le maître-autel et les stalles en fort beau style barocco, de 1600 environ, ornés d'armes bourgeoises *(gmerk)*; sur l'autel, un très beau tableau de la Descente de la Croix, école italienne. Dans le choeur: des stalles gothiques, des bancs caractéristiques, deux pupitres sculptés, l'un gothique et l'autre barocco; dans l'arc de triomphe de l'église, une poutre avec le Christ crucifié et des armes bourgeoises; des cénotaphes peints sur bois, suspendus aux murailles et aux colonnes, style du XVIIe siècle; à l'une des parois de la sacristie: une armoire gothique du XVe siècle. Dans la nef: quelques tableaux sur bois, moyen-âge; des deux côtés de l'arc: deux grands cénotaphes très-curieux, en pierre, du XVIe siècle; quelques plaques tumulaires en bronze, des fonts baptismaux en airain de 1469 etc. Deux gravures ajoutées à cette descri-

ption représentent, l'une, un magnifique lustre à six bras richement orné, en bronze ciselé[1]), l'autre, un détail caractéristique du tombeau en albâtre de Nicolas Ligenza, construit de son vivant en 1578. Ce sont deux jeunes garçons, tenant des écussons, vetus (de même que les musiciens du pupitre sculpté du XVIIe siècle) du costume polonais *(kontusik)*[2]). La description suivante concerne la tour de l'église, clocher jadis d'une tour fortifiée, orné dans le haut de sgraffito. Suit la description de quelques maisons privées, munies de restes d'ornementation et de sculpture: la maison ayant appartenu jadis au grand historiographe Kromer, est décorée à l'intérieur d'une architecture de pierre provenant du XVIe siècle; l'hôpital aux détails gothiques et portant au-dessus de la porte la date de 1471; enfin la tour de l'hôtel-de-ville, d'une hauteur considérable, et d'une belle conception, construite en pierres-de-taille et en briques, ornée de blasons sculptés, d'inscriptions, ainsi que d'ornements en sgraffitto.

La description de l'église en bois du village de Libusza est accompagnée d'un dessin représentant les motifs de la célèbre polychromie du plafond[3]) provenant de l'année 1523. L'église possède, en outre, un vieux tryptique fort beau, des fonts baptismaux en pierre (style gothique tardif) etc.

Suit la description de l'église du village de Binarowa possédant une polychromie intérieure, datée de 1660 et illustrant les scènes du martyre de Jésus-Christ et le Credo.

La petite ville de Bobowa, aux maisons de bois a galeries caractéristiques, possède deux églises gothiques en pierre, ornées de plus d'un détail important; un incendie survenu depuis, a malheuresement détruit la plus grande partie de la ville.

La description est terminée par quelques mots sur les monuments de Wilczyska, Ropa, Sękowa, Krużlowa, Korzenna, Lipnica, Ptaszkowa où partout l'on a

[1]) Voir. l. c. fig. 41.
[2]) Voir. l. c. fig. 42.
[3]) Voir. l. c. fig. 43.

trouvé des tryptiques ou leurs restes, des fonts baptismaux gothiques en pierre, etc. La description des châteaux du XVI siècle à Jeżow et Szymbark fait partie du travail de M. Łuszczkiewicz sur les habitations seigneuriales en Pologne. (Pamiętnik, Classe I. et II., tome VII.). On insérera, comme supplément, au prochain cahier des comptes-rendus „Sprawozdania" les gravures ayant rapport à cette description qui n'ont pas pu être terminées à temps.

M. Alfred Römer, à la séance du 3 décembre 1889, a présenté une vue et une coupe horizontale de l'église des moines Basiliens de Wilno (XVIe siècle), transformée aujourd'hui en église grecque de la S-te Trinité, dont le choeur se présente à l'extérieur en trois absydes qui ont la particularité de se fondre, par le haut, en une seule d'un plan elliptique. Leurs angles sont remplis, à mie-hauteur, par des consoles qui soutiennent les parties de mur qui dépassent le plan inférieur des 3 absides, ainsi que le représente la vue insérée à la table XXXI[1]). M. Römer a aussi présenté la photographie d'un aquamanile de bronze, déterré dernièrement dans la terre du comte Adam Plater, Bortkuszki à 5 milles de Wilno. Ce vase sacré, pièce bien conservée de l'époque romane, est représenté par des gravures ajoutées au texte[2]).

M. M. Sokołowski a présenté et expliqué, à la séance du 13 Mars 1890, la photographie d'une curieuse cuiller d'or se trouvant au Grünes-Gewölbe à Dresde et offerte en 1724 au roi de Pologne, Auguste II le Fort (Electeur de Saxe), par Madame Mniszech, grande Maréchale de la Couronne à Varsovie[2]). Cet objet délicat du XVIe siècle, d'un magnifique travail renaissance, fut changé par des parties additionelles d'une époque postérieure, et c'est alors qu'on lui a ajouté en particulier une figurine d'arlequin et une fausse date.

M. Sokołowski a présenté à la même séance, comme communication de M. Ferdinand Bostel de Léopol, la description

[1]) Voir: Comptes rendus, tome IV-e.

[2]) Voir l. c. fig. 44 et 45.

contemporaine des peintures murales au château de Dobromil. Ce château appartenait à Félix Herburt, un des chefs du soulèvement et de la guerre civile de 1606. Il fit sa soumission au roi, mais il ordonna d'orner les murailles de sa demeure seigneuriale de l'apothéose du soulèvement en tableaux et en inscriptions, composés et rédigés à coup sûr par lui même, et dont la description exacte est conservée parmi les collections de l'Institut Ossoliński à Léopol.

---

15. — C. M. Górski. **Franciszek Karpiński. Dziecinne i szkolne lata poety.** *(Etudes sur François Karpiński. L'enfance et les années d'école du poète).*

On ne peut préciser la date de la naissance de Karpiński. A défaut d'acte de naissance, on est forcé de s'en rapporter aux paroles de l'auteur même, qui, une fois, cite l'année 1741, et, dans une autre occasion, donne à entendre que c'est en 1743 qu'il est né. Il est toutefois probable que la première de ces dates est exacte; on vient de trouver l'acte de naissance de son frère Thomas, portant la date de 1743. Dans tous les cas, Karpiński est venu au monde à l'époque où Konarski, le grand réformateur scolaire du XVIIIe siècle, fondait son collège à Varsovie. La jeunesse du poète coïncide donc avec le nouveau mouvement littéraire qui tendait à remplacer la forme empoulée et pédante, en honneur à cette époque, par un style plus châtié, se rapprochant davantage du goût français. La littérature était tombée à ce moment-là dans une complète décadence. Deux sources alimentaient, depuis le déclin de la Renaissance, les belles-lettres en Pologne. C'était d'une part le gentilhomme campagnard, élément guerrier, militaire et politique du pays, qui présentait dans ses écrits le tableau de ses occupations journalières, de ses campagnes contre les Musulmans, de ses diètes tapageuses etc.; c'était de l'autre, le bachelier confiné dans les collèges et les couvents, cultivant presque exclusivement la poésie latine et chantant en mauvais vers les Mécènes du temps. A l'époque de la naissance de Karpiński,

le premier et le meilleur de ces deux éléments avait à peu près disparu, il ne restait plus que l'autre, représenté par des maitres d'écoles, panégyristes, esclaves d'une rhétorique étroite, voués aux latin. C'est à peine si de temps en temps un des grands seigneurs prend la plume pour écrire des vers en polonais, alors que la source de l'inspiration poétique était tarie chez les gentilhommes campagnards.

Mais en dehors des influences de son pays, Karpiński — il ne faudrait pas l'oublier — a subi le contrecoup du mouvement littéraire de l'étranger, notamment celui qui venait de France. Ce n'est pas le rationalisme de Voltaire et des encyclopédistes qui servira de boussole à sa pensée, c'est plutôt la tendence sentimentale et plus démocratique de J. J. Rousseau qui réagira sur la nature de notre poète.

Karpiński a vu le jour en plein pays ruthène. Et pourtant ni cette belle terre de la Russie-Rouge, poétique et légendaire, ni ses plaines mélancoliques, ni le souvenir de ce personnage fantastique, chef de brigands, qui, avec ses compagnons, envahissait la maison de son père au moment de la naissance du poète, rien de tout cela n'a laissé de trace dans les oeuvres de Karpiński. En revanche, l'entourage direct a exercé sur lui une profonde influence. Son père, administrateur d'une petite terre appartenant à la famille Potocki, homme intègre et très respectable, lui inculqua de bonne heure ses principes d'honnêteté et ses croyances religieuses. Le niveau intellectuel de la famille ne parait pas avoir été bien élevé, puisqu'il est constaté que la mère de François a signé au moyen d'une croix un acte dressé en commémoration de sa guérison miraculeuse devant la Vierge d'Otynia, à leur église paroissiale. Non seulement sa plus proche famille, mais encore tous les habitants de la contrée étaient enclins à une piété très-fervente. Cet entourage explique les manifestations d'exaltation religieuse qu'on remarque dans l'enfance du poète. Sa nature flexible et sentimentale devait être facilement impressionnée par le milieu dans lequel il était élevé. Cette impressionabilité finit par lui faire tenir compte des divers changements qui s'opèrent dans son âme. Il s'étudie, et cette étude sur lui-même, dont nous trouvons le

témoignage dans ses Mémoires, le rapproche de ses contemporains bien plus célèbres que lui, le jeune Goethe, J. J. Rousseau, et surtout du moraliste et de l'esthéticien allemand Charles Philippe Moritz, décrivant l'histoire de sa vie et de son âme dans un roman psychologique: „Antoine Reiser" (Berlin 1785—1790). La faculté de se dédoubler et de s'observer soi-même fait partie de la psychologie de la fin du XVIIIe siècle, et les Mémoires de Karpiński, écrits au commencement de notre siècle, en sont sans doute une des premières manifestations en Pologne. A n'en pas douter, les Confessions de J. J. Rousseau auront eu une grande influence sur le ton et le caractère de ces Mémoires, une influence assez grande pour atténuer parfois leur valeur biographique. Les Souvenirs de Karpiński pullulent d'erreurs chronologiques: elles ne suffisent pourtant pas à nous faire douter de leur authenticité, et le manuscrit de l'auteur, conservé à la Bibliothèque Krasiński à Varsovie, en fait foi.

Les années d'école de Karpiński, probablement entre 1748 et 1758, se sont écoulées au collège des Jésuites à Stanisławów. Notre poète en a emporté de bons souvenirs, il ne se plaint pas de leur façon d'enseignement à l'exemple de Wybicki et d'Adam Moszczeński, également élèves des Jésuites et auteurs d'intéressents mémoires sur le XVIIIe siècle. Il ne tourne pas en ridicule le système scolaire de l'époque, comme le fait l'abbé Krajewski dans un de ses curieux romans. Quoiqu'il en soit, il est avéré que Karpiński a bien appris le latin; en 1801 il trouve sous sa plume des phrases latines exquises pour répondre à l'Académie de Vilno qui lui offre une charge de secrétaire. Bien plus, la prose polonaise de notre auteur se ressent de ses études latines. Il est certain que ses idées esthétiques n'ont pu s'élargir au contact des rares hommes de lettres de Stanisławów; tout le cérémonial funéraire et les panégyriques auxquels donna lieu en 1751 l'enterrement du comte Joseph Potocki, grand hetman de la couronne, et auxquels assistait Karpiński, prouvent à quel point le goût et les arts étaient en décadence à cette époque et dans cette ville de province éloignée. Ce fut l'amour qu'il porta à Marie Brosel, qui le rendit poète. Il la chanta sous le nom de Justine, mais étant pauvre, il n'eut ja-

mais le courage de l'épouser. Un petit poème dédié à Doris, dans lequel il déclare ne pas redouter le travail pour sa bien-aimée, contraste étrangement avec les sentiments réels du poète. Dans le cours de sa vie Karpiński aimera souvent, mais ce sentiment ne sera jamais chez lui bien élevé, et plutôt sensuel que profond.

---

16. — M. Bobowski. **Polska poezya religijna od najdawniejszych czasów aż do końca XVI. wieku.** *(Die polnische religiöse Dichtung von ihren Anfängen bis zum Ende des XVI Jahrhunderts).*

Auf dem Gebiete der kirchlichen Einrichtungen und Gebräuche schloss sich Polen, namentlich in den ersten Jahrhunhunderten seines Christenthumes, immer eng dem Beispiele des Westens an, welcher seine Bekehrung zuwege gebracht hatte. Ein gleiches Abhängigkeitsverhältnis dürfte wohl also auch rücksichtlich des Kirchengesanges obgewaltet haben, da demselben in den westlichen Ländern anfangs die Bedeutung einer rituellen Handlung beigemessen wurde. Nun hat aber bei den romanischen Völkern der lateinische Kirchengesang mit wenigen Ausnahmen in allen Zeiten seine von altersher überlieferte Ausschliesslichkeit behauptet. In Deutschand lassen sich zwar Spuren religiöser Dichtung in dem Nationalidiom schon im XI Jahrhundert wahrnehmen, jedoch der Kirchengesang zog von ihr nicht sobald einen Nutzen. Denn erst aus dem XII Jahrhundert erhalten wir Nachrichten vom Absingen deutscher Lieder in der Kirche am Osterfeste. Und wenn es auch anzunehmen ist, das der volksthümliche Kirchengesang allmählich auch an anderen hohen Festen in Gebrauch kam, so hat er sich dennoch bis zum Ende des XIV Jahrhunderts keine Gleichberechtigung mit dem lateinischen errungen.

In Böhmen, dem andern Nachbarlande, das für Polen lange Zeit hindurch in so mancher kirchlichen Angelegenheit massgebend war, scheint ein nationaler Kirchengesang nicht eher als im XIII Jahrhundert aufgekommen zu zein, denn von dem ältesten religiösen Liede in čechischer Sprache: »Hospo-

dine pomiluj ny.« wird erst unter dem Jahre 1260 in der Fortsetzung der Chronik des Kosmas berichtet, dass „es vom Volke an Sonn- und Feiertagen bei Processionen gesungen werde.“ Ob der Volksgesang in den Kirchen Böhmens vor dem XV. Jahrhundert eine weitere Ausdehnung erfahren und ob bei ihm auch andere čechische Lieder zur Anwendung kamen, darüber geben uns die historischen Quellen keinen Aufschluss. Aus folgender Thatsache aber zu schliessen, ist man über das Absingen des Hospodine pomiluj ny bei Processionen nicht weit hinausgegangen. Als nämlich das Volk, wahrscheinlich unter dem Einflusse hussitischer Bestrebungen, welche die vollständige Beseitigung der lateinischen Sprache aus dem Gottesdienste bezweckten, einen grösseren Antheil am Kirchengesange für sich in Anspruch nahm, verbot das Prager Concil vom Jahre 1406 den Gebrauch aller čechischen Kirchenlieder mit Ausnahme von vier alterthümlichen.

Über Polen können wir in dieser Frage nur Vermuthungen aufstellen, weil die einheimischen Chronisten vor dem XV. Jahrhundert weder eines nationalen Kirchengesanges, noch eines polnischen Kirchenliedes Erwähnung thun. Aber dass hier sowohl der eine, als das andere seine Entstehung später gefeiert haben muss, als in Deutschland und Böhmen, das lehrt uns die ganze mittelalterliche Geschichte Polens, welche das stete Zurückbleiben desselben hinter jenen beiden Ländern auf allen culturellen und geistigen Gebieten aufweist. Freilich hat man früher auf Grund einer im Anfang des XVI Jahrhundert aufgetauchten Tradition die Abfassung des ältesten polnischen Kirchenliedes, der sogenannten »Bogarodzica,« dem h. Adalbert zuschreiben und somit den Anfang der polnischen religiösen Dichtung in das X. Jahrhundert versetzen wollen, aber die Ausführungen des Prof. Nehring haben die völlige Unzulänglichkeit dieser Behauptung auf das einleuchtendste nachgewiesen. Das besagte Lied, das zuerst von den Chronisten des XV. Jahrhunderts erwähnt wird und dessen älteste Texte aus derselben Zeit stammen, ist frühestens in der zweiten Hälfte des XIII. Jahrhunderts entstanden. Daraus erklärt sich, warum die polnischen Ritter auf dem Feldzuge gegen Jaro-

slaw im Jahre 1249 nicht das Bogarodzica-Lied, welches ja später allgemein als Kampflied diente, sondern das einfache »Kyrie eleison« gesungen haben.

Die Existenz anderer religiösen Lieder in der Volkssprache vor dem XV. Jahrhundert ist ebenfalls nicht besser geschichtlich verbürgt. So meldet zwar Juszyński aus handschriftlichen Actenstücken des Klosters in Stary Sandecz, dass daselbst die h. Kinga den Gesang von »vaterländischen« Liedern zu Ehren der Mutter Gottes eingeführt habe, aber diese Nachricht erweckt grosses Misstrauen, weil Juszyński seine Quellen ohne jegliche Kritik benutzte. Die von ihm citierte Handschrift, die annoch unbekannt ist, wird sich sicher als verhältnissmässig jung herausstellen.

Der Verfasser will aber das Vorkommen von polnischen Liedern religiösen Inhalts vor dem XV. Jahrhundert nicht in Abrede stellen. Abgesehen von dem Gesange der polnischen Flagellanten, welche im Jahre 1261 auftraten, nimmt er an, dass bei den religiösen Spielen, deren Aufführung in Polen schon im XIII. Jahrhundert bezeugt ist, nationale Lieder vorgetragen wurden. Denn dies war sowohl der Fall in den anderen westlichen Ländern, aus denen die polnischen Spiele ihren Ursprung herleiteten, als auch sehen wir diese Sitte in Polen selbst in späterer Zeit bestehen. Allerdings ist die »cantilena,« welche bei einer solchen Gelegenheit um das J. 1230 von Scholaren in Tyniec vorgebracht wurde, lateinisch und überdies obscön gewesen, als aber mit der Zeit die Spiele allgemeiner geworden und ihre Leitung Leute aus dem Volke übernommen hatten, stellte sich der Gebrauch von religiösen Liedern in der Volkssprache ein. Für solche Spiele war ohne Zweifel eine Sammlung von fünf Weihnachtsliedern bestimmt, die wir im lateinischen Original und in polnischer Übersetzung aus dem XV. Jahrhundert besitzen. In beiden kommt nämlich folgende Aufforderung vor: vos bialinenses parvuli, omnes et singuli, date laudes Christo nato — eine Aufforderung, die nur für den Bühnenvortrag passte. In einem Osterdialoge wieder, dessen überlieferte Abschrift im Anfang des XVI Jahrhunderts zustande kam, wird den Schauspielern eingeschärft, den Ge-

sang von Kirchenliedern in das Spiel einzuflechten, weil das Landvolk an ihnen Gefallen finde. Auch gibt es Texte von Dialogen, welche religiöse Lieder enthalten. Diese Spiele sind es, wie es scheint, die den polnischen Liedern den Weg zur Kirche gebahnt haben. Denn erstens treten die letzteren anfangs nur bei Processionen auf, welche mit den Spielen eine gewisse Ähnlichkeit haben; zweitens sind sie auf die Hochfeste des Jahres, Weihnachten, Ostern und Pfingsten beschränkt, an denen auch die Spiele abgehaltenwurden und endlich waren einige der ältesten Kirchenlieder in der That bei den Spielen gebräuchlich. Die Frage aber, wann die ersten polnischen Lieder in die Kirche aufgenommen worden, muss wegen Mangels an positiven historischen Zeugnissen unentschieden gelassen werden. Vielleicht geschah dies im XV. Jahrhundert, vielleicht schon früher. Der ersten, übrigens sehr kurzen Notiz über polnische Kirchenlieder begegnet man in der polnischen Übersetzung des Werkes Bonawentura's: żywot Pana Jezusow, welche im Jahre 1522 bei Haller in Krakau erschienen ist. Drei von den darin enthaltenen Liedern, namentlich eins für Ostern, ein zweites für Pfingsten und ein drittes für das Himmelfahrtsfest, sind mit der Anmerkung versehen, dass sie bei Processionen gesungen werden sollen. Etwas ausführlicher unterrichtet uns Hosius über den Thatbestand des polnischen Kirchengesanges zu seiner Zeit in dem Werke: Confessio fidei catholica (Viennae 1560 S. 100), in dem er sagt, dass einer alten Sitte gemäss der Gesang von polnischen Liedern in der Kirche zu Weihnachten, Ostern und Pfingsten stattfinde. Wiewohl wir aber von dem Vorhandensein eines polnischen Kirchengesanges erst aus dem XVI. Jahrhundert Kunde erhalten, so sind wir doch berechtigt seinen Anfang in das XV. Jahrhundert zu verlegen, da schon in dieser Zeit mehrere Abschriften von Liedern gemacht worden sind, die uns kurz darauf als Kirchenlieder entgegentreten. Dafür kann eine weitere Entwickelung des polnischen Kirchengesanges im XVI. Jahrhundert nicht festgestellt werden. An der angeführten Stelle verwahrt sich Hosius gegen die Einführung neuer polnischer Lieder in die Kirche, da dies einer Änderung der rituellen

Gebräuche gleichkomme, und die von ihm im Jahre 1565 abgehaltene Synode von Ermeland überweist dem Kirchengesange nur alte Lieder. Obige Verordnung wird auf einer zweiten ermländischen Synode vom J. 1582 im folgenden Erlasse näher erklärt: Kein Pfarrer, noch sonst ein Geistlicher dürfe ohne Befehl seines Bischofs in der Kirche polnische Lieder neuerer, auch katholischer Autoren zulassen, sondern nur alte und durch langen Gebrauch bewährte, vor und nach der Predigt oder, wann es ihm gut dünke, gestatten In demselben Sinne spricht sich die Culmer Synode vom J. 1604 aus, indem sie bestimmt, dass polnische Lieder mit Ausnahme der seit alter Zeit gebräuchlichen während der Messe am Weihnachts- und Osterfeste nicht gesungen werden dürfen.

Nur ausserhalb des Gottesdienstes erfährt der polnische Kirchengesang im XVI. Jahrhundert eine Förderung, und zwar keine geringe, durch den Franciscanerorden. In den Klöstern dieses Ordens nämlich war es Sitte, die auf den h. Franciscus selbst zurückgeht, zu Weihnachten Krippen mit dem Christuskinde zu errichten, bei denen zwei Personen oder zwei Chöre ganze Nächte hindurch einen religiösen Gesang aufführten. Die dazu erforderlichen Lieder wurden von den Mönchen selbst verfasst. Es sind auf uns aus dem Jahre 1551 zwei Sammlungen solcher Lieder in polnischer Sprache gekommen. Ihre bedeutende Anzahl zeugt von einer gewissen Blüthe des Krippengesanges in jener Zeit, aber auf die Entwickelung des eigentlichen Kirchengesanges hat er kaum einen erheblichen Einfluss ausgeübt.

Diesem beschränkten Umfange des polnischen Kirchengesanges entspricht nicht ein gleicher Zustand der religiösen Nationalpoesie, weil diese auch zu anderen Zwecken gepflegt wurde, so z. B. für den Privatgesang und die Lectüre. So sind denn auch ihre Leistungen ziemlich zahlreich, aber bis tief in das XVI. Jahrhundert hinein entbehren sie alle, wenige Ausnahmen abgerechnet, jedweden poetischen Anfluges. Der Anfang wurde ebenso, wie in anderen Ländern, mit den Laisen gemacht d. i. kurzen Gebeten, welche den frühen allgemein beim Volke üblichen Ausruf: Kyrie eleison ersetzten. Zwei von

diesen Laisen haben den ersten Keim für das Bogarodzica-Lied geliefert, das dann durch andere Zusätze, vornehmlich durch Fragmente eines Oster- und eines Passions-Liedes bedeutend erweitert wurde. Zu den Laisen kann auch seiner bündigen Form wegen das alte Osterlied: Przez Twoje święte zmartwychwstanie gerechnet werden; nur muss man seinen zweiten Theil als eine spätere Erweiterung ansehen. Dasselbe Lied wurde auch dem Pfingst- und Himmelfahrtsfeste angepasst, was vielleicht damit zusammenhängt, dass es aus einer Zeit herrührt, wo man um polnische Lieder in Verlegenheit war. Ein Lais für Weihnachten ist nicht bekannt. Als das Bedürfniss an Liedern immer grösser wurde, Dichtertalente aber nicht erschienen, die ihm abzuhelfen wüssten, nahm man seine Zuflucht zu Uebersetzungen. Es wurde aus dem Lateinischen und Čechischen übertragen, sehr oft ohne Auswahl und ungeschickt, da die kunstvolle Form der Originale noch unüberwindliche Schwierigkeiten bereitete. Erst die zweite Hälfte des XV. Jahrhunderts scheint einen ansehnlicheren Poeten hervorgebracht zu haben, von dem uns in einer Kahlenberger Handschrift mehrere Marienlieder mit einer ziemlich kunstmässigen Form und theilweise auch mit poetischem Inhalt erhalten worden sind. Noch Geistvolleres hat der anonyme Autor eines Hymnus an den h. Geist: Pomóż mi święty dusze geleistet, worin schon wahre dichterische Inspiration wahrzunehmen ist. Der einzige religiöse Dichter des XV. Jahrhunderts, den wir dem Namen nach kennen, ist der h. Wladislaw von Gelniow, Verfasser eines Passionsliedes. In der ersten Hälfte des XVI. Jahrhunderts werden schon mehrere religiöse Reimkünstler nahmhaft gemacht, so z. B. Johann Sandecki, der Krakauer Drucker Wietor Balthasar, von Koszyczki, Bernhard Wapowski u. a., aber keiner von ihnen hat etwas Hervorragenderes zustande gebracht. Die religiöse Dichtung überhaupt geht noch immer ihre alten Wege. Das numeräre Gleichgewicht zwischen Originalen und Uebersetzungen bleibt ungestört und die ersteren sind nichts weiter, als gereimte Prosa. Nur der Strophenbau vervollkommnet sich, und die Ausdrucksweise wird gediegener, fliessender und mehr gesucht.

Eine neue Aera der religiösen Poesie ebensowohl wie der weltlichen eröffnet Johann Kochanowski mit seinem Hymnus: Czego chcesz od nas Panie, den er um das J. 1556 aus Paris nach Polen gesandt hatte. Aus jedem Verse dieser seiner jugendlichen Schöpfung weht uns wirkliche dichterische Begeisterung entgegen, abgesehen von ihrer vollendeten Form. Das bedeutendste Erzeugniss der religiösen Dichtung Kochanowskis ist seine Travestie des Psalters, welche von seinen Nachfolgern wohl oft nachgeahmt, aber niemals übertroffen wurde. Ausserdem feierte Kochanowski in Liedern das allmächtige Walten Gottes in der Natur, immer erfüllt von kindlicher Liebe zu Ihm und tief durchdrungen von Dankbarkeit für seine Güte.

Auf dem von Kochanowski vorgezeichneten Wege wandelte sein Zeitgenosse Nicolaus Sęp Szarzyński, ohne jedoch ihn an Erhabenheit zu erreichen. Er travestiert Psalmen und dichtet Lieder an Gott und die h. Jungfrau, voll christlicher Demuth. Von ihm ist die Form des Sonetts auch für die religiöse Poesie verwertet worden.

In den Werken dieser beiden Dichter hat die polnische religiöse Poesie ihren Höhepunkt erreicht, von dem sie rasch noch gegen das Ende des XVI. Jahrhunderts herabsinkt. Ihr nächster Pfleger, Stanislaus Grochowski, reimt zwar geschickt, aber er dichtet nicht. Seine Muse klammert sich fest an die kirchlichen Dogmen, welche für den Mangel an Gefühl keinen Ersatz bieten.

An diese geschichtliche Darstellung schliessen sich Originaltexte der religiösen Gedichte des XV. und XVI. Jahrhunderts an mit genauer Angabe der Quelle, aus der sie genommen sind. Die Werke Kochanowskis und Szarzyńskis sind in diese Sammlung nicht einbegriffen. Ueberall da, wo eine Restitution der Texte, welche wir meist in verdorbenem Zustande überkommen haben, angezeigt war, wird dieselbe versucht, wobei dem Verfasser die einschlägigen Arbeiten von Nehring, Pilat, Malinowski und Hanusz sehr zustatten kamen. Daran werden litterarische Notizen, betreffend das Datum des Liedes, seinen Verfasser, sein Verhältniss zu anderen und dgl. geknüpft.

Die Erläuterung der archaistischen Wortformen ist in dem lexicalen Theile zu finden, in dem die wichtigsten Wörter aus den Liedern gesammelt sind.

---

17. — F. Koneczny: „**Walter von Plettenberg, Landmistrz Inflancki, wobec Zakonu niemieckiego, Litwy i Moskwy 1500—1525.**" *(Walthers von Plettenberg, Landmeisters von Livland, Verhältniss zum Deutschen Orden, zu Littauen und Moskau 1500—1525).*

Zwei Factoren beeinflussten nach des Verfassers Meinung hauptsächlich die Politik Livlands: das Lehensverhältniss zum Deutschen Orden und die Nachbarschaft mit Moskau, daher die doppelte Gesinnung der Jagellonischen Monarchie gegenüber: eine feindliche, als der Feindin des Ordens gegenüber und andererseits eine freundliche mit Rücksicht auf den eventuellen Schutz gegen Moskau. Zu Beginn seiner Regierung strebte Plettenberg schon im Jahre 1494 nach einem Bündniss mit Litthauen, allein erst im Jahre 1500, während des Krieges mit Moskau, gieng der Grossfürst Alexander von Littauen darauf ein. Es kam also ein zehnjähriges Schutz- und Trutzbündniss zustande, welches unbedingt bis 1511 dauern sollte, selbst wenn während dieser Zeit Alexander oder Plettenberg mit dem Tode abgienge, wie es ausdrücklich vorbehalten war. Der Landmeister wollte mit Littauens Hilfe Psków, welches der Orden seit Jahrhunderten in seinen Besitz zu nehmen wünschte, erobern. Alexander begünstigte diese Absicht nicht, da ihm aber das Bündniss nöthig war, so versprach er Hilfe. Eben während der Verabredungen in Betreff des Feldzuges gegen Psków starb Johann Albert. Alexander, mit seiner Candidatur auf den polnischen Thron beschäftigt, nahm sogleich eine zurückhaltende Stellung ein und verminderte die dem Plettenberg versprochene Anzahl der Hilfstruppen, die er später gar nicht geschickt hat. Infolge dessen blieb Plettenbergs Feldzug vom J. 1501 erfolglos. Als er im Jänner 1502 einen Feldzug gegen Psków zu unternehmen beabsichtigte, befragte er hierüber vorerst Alexander; er erhielt jedoch keine Ant-

wort und verschob den Zug bis zum Juni, dann bis August 1502. Damals zog Plettenberg allein, ohne litthauische Hilfstruppen gegen Psków, allein dieser Feldzug misslang vollständig.

Der Grossfürst Iwan III von Moskau suchte indessen bald Littauen bald Livland zu einem Separatfrieden zu bewegen; diese, auf offenen Verrath des Bundesgenossen abzielenden Vorschläge fanden aber kein geneigtes Gehör. Littauen wünschte wohl einen Frieden, es wollte ihn jedoch mit Livland zugleich schliessen; Plettenberg wollte unbedingt keinen Frieden schliessen. Als Ladislaus, König von Böhmen und Ungarn eine Vermittelung zwischen Polen und Moskau versuchte[1]), verpflichtete sich Alexander, ohne Mitwissen Plettenbergs, den Friedensunterhandlungen beizutreten: da aber der Landmeister sogar eine Verständigung mit Alexander in dieser Sache ablehnte, so konnte der König mit Rücksicht auf das Bündniss keine Unterhandlungen anfangen. Thatsächlich begann aber der ungarische Gesandte Santaj in Betreff des Friedens zu unterhandeln und erreichte wenigstens so viel, dass Iwan Geleitbriefe für die Gesandten der beiden Bundesgenossen auszufolgen versprach, während er bis nun nur zu einem Separatfrieden geneigt war. Endlich trat auch der Landmeister den Unterhandlungen bei. Als aber die Gesandtschaften nach Moskau kamen, wollte Iwan mit der livländischen nicht unterhandeln und gieng erst, dem Drängen Alexanders nachgebend, auch auf einen Waffenstillstand mit Livland ein. Doch musste dasselbe die diesbezüglichen Verhandlungen abgesondert mit Iwans Statthaltern in Nowogrod führen, während Littauen den Waffenstillstand unmittelbar mit dem Grossfürsten in Moskau schloss. In dieser Formalität, welche eine politische Tragweite hatte, wurden die Livländer von den Litthauern verlassen; der Waffenstillstand kam zustande, aber mit beiden Parteien abgesondert. König Alexander verschob die Ratification seines Waffenstillstandes bis zum Abschlusse eines solchen mit Livland. Pletten-

[1]) Die Pacification Osteuropas war nöthig mit Rücksicht auf die Liga gegen die Türken, welche Ladislaus schon seit 1498 zustande zu bringen wünschte.

berg wollte sich auch an den weiteren Verhandlungen wegen eines dauernden Friedens betheiligen, allein die Stände waren dagegen. Diese von Littauen geführten Verhandlungen blieben ohne Erfolg; es kam nur ein Waffenstillstand bis 1509 zustande, und da die littauisch-livländische Allianz bis 1511 dauern sollte, mithin musste man im Falle ingendwelcher Conflicte vor 1511 und spätestens schon 1509 wieder gemeinschaftlich handeln, sei es durch Führung eines Krieges sei es durch Prolongation des Waffenstillstandes.

Der Grossmeister des Deutschen Ordens war gegen ein Bündniss mit Litthauen und überhaupt gegen einen Krieg mit Moskau; er wollte Livland zur Schwächung des Jagellonischen Reiches benutzen und sich dasselbe im Falle eines Krieges mit Polen wegen der vom Grossmeister der Krone Polen versagten Huldigung möglichst eng anknüpfen. Plettenberg gab schon im Jahre 1505 den Plan eines Krieges mit Moskau auf. Als in diesem Jahre Iwan III starb und Alexander seinem Nachfolger den Krieg erklären wollte, versagte der Landmeister gerade heraus seine Theilnahme an demselben. Im nächsten Jahre starb Alexander und sein Nachfolger im Grossfürstenthum Littauen, Siegmund, wandte sich gleich zu Anfang seiner Regierung, noch bevor er den polnischen Thron gewann, gegen Moskau, so dass dem polnischen Reiche dieser Krieg von ihm aufgedrungen wurde. An diesem Kriege nahm Livland keinen Antheil, denn inzwischen war im März 1507 zwischen dem Grossmeister und dem Landmeister bei der Zusammenkunft in Memel ein Vertrag geschlossen worden, des Inhaltes, dass Livland weder mit Polen noch mit Littauen einen Vertrag gegen Moskau eingehen werde; dafür versprach der Grossmeister für Livland den Schutz des Kaisers gegen eine Gefahr von Seiten Moskaus zu erwirken. Plettenberg suchte den König Siegmund auf verschiedene Art zu hintergehen, bis er endlich ein kaiserliches Mandat vorschützte, welches ihm einen Krieg mit Moskau untersagte.

Plettenberg war unbedingt zur Hilfeleistung verpflichtet, denn das Bündniss war bis 1511 giltig, und der Waffenstillstand mit Russland hatte mit dem Tode des Grossfürsten seine Rechts-

kraft verloren. Das wollte der Landmeister nicht einsehen, dagegen verlangte er vom König, dass derselbe ohne ihn keinen Frieden schliesse, obgleich er seine Theilnahme am Kriege versagt hatte. Durch Nichtsendung der Hilfstruppen löste jedoch Plettenberg das Bündniss und entband eben dadurch die andere Partei der ferneren Verpflichtungen. König Sigismund schloss im Jahre 1508 einen dauernden Frieden mit Moskau, während Livland nur noch einen Waffenstillstand auf ein Jahr hatte. Doch gelang es Livland im J. 1509 einen 14. jährigen Waffenstillstand zu schliessen, welcher dann im J. 1521 auf weitere 20 Jahre verlängert, während der Friede mit Litthauen und Polen von Wasil schon 1512 gebrochen wurde.

Diesen neuen Krieg mit Moskau wollte der ein Jahr vorher zum Grossmeister erhobene Albrecht von Brandenburg benützen, um auch gegen Polen und Littauen aufzutreten; Plettenberg aber gieng darauf nicht ein. Er begann sich wieder auf Littauens Seite zu neigen, so dass Albrecht ihn eines neuen Bündnisses mit Littauen verdächtigte. Bald trat aber Plettenberg wieder auf die Seite des Grossmeisters und schloss sich der von Kaiser Maximilian gegen Sigismund gestifteten Coalition an und verblieb im Bunde mit dem Orden sogar nach der Aussöhnung Maximilians mit den Jagellonen auf dem Wiener Congress. Nach diesem Congresse schloss Albrecht allein ein Bündniss mit Moskau gegen Polen und Littauen. Plettenberg trat officiell diesem Bündniss nicht bei, handelte aber in allem so, als wollte er sich am Kriege gegen Polen betheiligen und gieng auf den bei der zweiten Zusammenkunft in Memel im J. 1516 verabredeten Kriegsplan ein. Noch in diesem Jahre sollte man nach Samogitien ausrücken. Plettenberg gieng auch darauf ein und bereitete alles zum Kriege vor, schliesslich blieb er aber unthätig, während Albrecht an die Grenzen von Samogitien vorrückte. Doch gab er das Bündniss mit Albrecht keineswegs auf; König Sigismund hoffte vergebens ihn neuerdings für Littauen zu gewinnen.

Als endlich der König von Polen gegen Ende des J. 1519 dem Grossmeister den Krieg erklärte, unterstütze Plettenberg seinen Lehensherrn nur halbwegs, mit sehr geringen Hilfs-

truppen. Schon im April 1520 rieth er zum Friedensschlusse, im Juli versagte er die weitere Hilfe und dann versprach er sie nur unter der Bedingung wieder, wenn der livländische Orden sammt dem unter seiner Verwaltung stehenden Esthland von der Oberhoheit der Grossmeister befreit werde. Albrecht hatte wohl nicht die Absicht dies zu bewilligen, da er aber Hilfstruppen und Geld brauchte, so täuschte er den Plettenberg lange, indem er sich auf diese Art stets neue Hilfstruppen von Livland erzwang; Plettenberg liess sich täuschen und ausbeuten. Erst als die Säcularisierung Preussens beschlossen war, entsagte Albrecht schon 1525 der Oberhoheit über den livländischen Orden und das ihm unterworfene Esthland.

Das Jahr 1525 ist ein Wendepunkt in der Politik Livlands. Das säcularisierte Preussen wird der grösste Gegner des Ordens und daraus entsprang eine immer grössere Feindschaft gegen Polen, als den Lehensherrn Preussens. Die fortwährende Angst vor den Angriffen Albrechts auf Livland führte andererseits zur Gleichgiltigkeit gegen Moskau, mit welchem man nunmehr keinen Krieg zu führen wünschte, denn die ganze Aufmerksamkeit wurde auf Preussen gerichtet.

Die livländische Geschichtschreibung hält Plettenberg für einen Helden und einen grossen Staatsmann und schreibt ihm die Besiegung Moskaus und die Sicherung der Unabhängigkeit Livlands auf lange Jahre zu. Nach Dr. Koneczny's Ansicht ist das eine Erdichtung der livländischen historiographischen Legende, welche in der zweiten Hälfte des XVI Jhdts entstand und welche bis heutzutage in Livland von niemanden einer kritischen Analyse unterzogen wurde. Plettenberg hat keinen grossen Sieg über Moskau erfochten; in der Politik stets schwankend, besass er kein bestimmtes Programm und liess sich von dem letzten Grossmeister täuschen.

---

18. — J. N. Franke. **Zasady ogólne mechaniki ciał sztywnych na podstawie spółrzędnych jednorodnych ruchu i siły.** ***(Allgemeine Grundsätze der Mechanik starrer Systeme auf Grund homogener Coordinaten der Bewegung und der Kraft).***

In mehreren Abhandlungen, die in den Denkschriften der mathematisch-naturwissenschaftlichen Classe erschienen sind, hat sich der Verfasser mit Problemen beschäftigt, in welchen die momentane Bewegung starrer Systeme, sowie die an solchen Systemen wirkenden Kräfte mittelst Liniencoordinaten behandelt wurden. Der Zweck der vorliegenden Abhandlung ist die Entwickelung der Grundsätze der Mechanik starrer Systeme mittelst einer einheitlichen analytischen Methode, welche sich auf jene allgemeinsten Coordinaten der Bewegung und der Kraft stützt, die von dem Royal Astronomer of Ireland, Sir R. St. Ball [1]), in die Wissenschaft eingeführt wurden. Der Verfasser legt den ersten Theil seiner Abhandlug vor, welcher von den Grudsätzen der Kinematik und der Statik handelt.

Aus dem Begriffe der Windung (Schraubenbewegung) als des allgemeinsten Typus der momentanen Bewegung, sowie aus jenem des Winders als des Typus des Kräftesystems folgt zunächst der Begriff der Elementarschraube, die durch ihre Axe und ihren Parameter bestimmt ist und als Grundlage der Windung oder des Winders dient, je nachdem eine adjungierte Grösse die Bedeutung einer Winkelgeschwindigkeit oder einer Kraft besitzt. Werden sechs unabhängige, d. h. solche Schrauben angenommen, um welche weder sechs Windungen, noch sechs Winder im Gleichgewichte angegeben werden können, so kann jede Windung und jeder Winder in sechs Elemente um diese Schrauben zerlegt werden, und diese Elemente stellen die homogenen Coordinaten der Windung oder des Winders vor. Wird die Winkelgeschwindigkeit der zerlegten Windung oder die Kraft des zerlegten Winders gleich der Einheit angenommen, so erhält man die homogenen Coordinaten der

[1]) R. St. Ball, Theory of screws, Dublin 1876. H. Gravelius, Theoretische Mechanik, Berlin 1889.

entsprechenden Schraube. Die Betrachtung zweier Schrauben führt auf kinematischem Wege zu einer, in Beziehung auf die Elemente dieser Schrauben symmetrischen Function, die im Falle der Identität beider Schrauben ihrem Parameter gleich wird. Diese Function wird der virtuelle Coefficient zweier Schrauben genannt. Ball behandelt diese Function bloss im dynamischen Sinne, als jene Grösse, welche die Arbeit eines Winders von der Kraft Eins in Bezug auf eine Windung von der Geschwindigkeit Eins angiebt; hier wird diese Function zunächst kinematisch betrachtet und in die Reihe der Grundbegriffe der Bewegungslehre eingeführt. Wird dieser Coefficient gleich Null, dann sind beide Schrauben reciprok. Sechs coreciproke Schrauben bilden ein besonderes Schraubencoordinatensystem, welches sich zur Zerlegung von Windungen und Windern vorzüglich eignet. Auf analytischem Wege wird der virtuelle Coefficient zweier Schrauben, der Parameter einer Schraube, sowie die Zusammensetzung von Windungen und Windern für ein coreciprokes System entwickelt, dessen Schrauben nur die einzige Bedingung zu erfüllen haben, dass das Product ihrer Parameter von Null verschieden sei.

Durch Zusammensetzung von Windungen um n Schrauben, wobei $n \leqq 6$, gelangt man zum Begriffe eines Schraubencomplexes n-ter Ordnung, welcher den Inbegriff aller Schrauben darstellt, die durch Zusammensetzung von Windungen um n Schrauben erzeugt werden können. Zunächst wird der allgemeine Beweis geführt, dass sämmtliche Schrauben, die zu n $(n \leqq 5)$ gegebenen unabhängigen Schrauben reciprok sind, einen Complex $(6-n)$-ter Ordnung bilden, und hierauf wird die zweite Art der Erzeugung von Schraubencomplexen mittelst reciproker Schrauben in Betracht gezogen. Aus n gegebenen Schrauben können zwei Complexe derart gebildet werden, dass jede Schraube des einen reciprok ist zu jeder Schraube des andern, woraus sodann der Begriff zweier coreciproker Complexe folgt. Ein Schraubencomplex n-ter Ordnung kann stets durch n coreciproke Schrauben definiert werden, und diese Definition ist aus dem Grunde wichtig, weil der virtuelle Coefficient zweier Schrauben und der Parameter jeder Schraube

auf die einfachste Art ausgedrückt werden können, die von der Ordnung des Complexes unabhängig ist und alle einschlägigen Probleme nach einheitlicher Methode zu lösen gestattet. Die Freiheit der Bewegungen eines starren Systems wird durch einen Schraubencomplex definiert, und die Betrachtung coreciproker Complexe führt zu dem Hauptsatze der Statik starrer Systeme, dass nämlich das Gleichgewicht der Kräfte dann gesichert erscheint, wenn die Schraube des aequivalenten Winders ein Element jenes Complexes bildet, welcher in Bezug auf den, die Freiheit definierenden Complex, reciprok ist.

Der Verfasser beabsichtigt seinerzeit der Akademie den zweiten Theil dieser Abhandlung vorzulegen, in welchem die Grundsätze der Kinetik starrer Systeme auf Grund der obigen analytischen Methode entwickelt werden sollen.

---

19. — M. Kozłowski. **Teoryja drgania błony złożonej z dwóch pasków kształtu prostokątnego, różnego gatunku.** ***(Theorie der Schwingungen einer aus zwei rechteckigen heterogenen Streifen zusammengesetzten Membrane).***

Im Jahre 1859 wandte Prof. Dr. Petzval die Libri'sche Function

$$\chi = O^{\rho^r}$$

auf die Theorie der Schwingungen fester aus heterogenen Theilen bestehender Körper an, und gab auf dieser Grundlage seine Theorie der Schwingungen einer aus zwei verschiedenartigen Theilen bestehenden Saite.

In der vorliegenden Abhandlung untersucht der Verfasser, in Anbetracht des in den „Fortschritten der Physik" dem Professor Petzval gemachten Einwurfes, dass diese Function ganz unbestimmt sei, zuerst die Frage der Anwendbarkeit dieser Function und zeigt, dass, obwohl dieselbe in einem gewissen Gebiete nicht bekannt sein muss, sie doch stettig, einwerthig und keineswegs unbestimmt ist. Dann untersucht er in wie fern die Petzval'sche Methode auf die Erforschung des

Zustandes der Grenzschichte, welche sich zwischen zwei besonderen Theilen einer Saite oder einer schwingenden Membrane befindet, angewendet werden kann, wenn diese aus heterogenen Stücken zusammengesetzt sind. Er weiset nach, dass das von Petzval gefundene allgemeine Integral der Gleichung

$$S\frac{d^2y}{dx^2} + \alpha^2 \left\{ m + \chi^2 (M - m) \right\} y = o$$

wo S, m, M und α constante Grössen sind, χ die Libri'sche Function im Gebiete der Grenzschichte bedeutet, dieser Gleichung nicht genüge leistet. Der Grund davon liegt in dem Umstande, dass das allgemeine Integral, mittelst der Methode der Variation der willkührlichen Constanten, aus einem besonderen Integral, welches im Gebiete der Grenzschichte der obigen Gleichung nur in der ersten Approximation genügt, abgeleitet wurde. Die mathematische Auffasung des Problems muss daher abgeändert werden: der physische Zustand der Grenzschichte bleibt unbekannt.

Der Verfasser modificiert somit die Petzval'sche Methode, wendet sie dann auf die Schwingungen einer aus zwei hetorogenen, rechteckigen Streifen bestehenden Membrane an, und erhält die entsprechenden Formeln, mit gleichzeitiger Berücksichtigung der Randbedingungen und der Art der ursprünglichen Erregung der Bewegung.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyją Sekretarza generalnego Dr. Stanisława Smolki.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

10 Kwietnia 1891.

BULLETIN INTERNATIONAL

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

DE CRACOVIE.

N° 4. Avril. 1891.

Sommaire: Séances du 10, 18, 20 avril 1891. — Résumés: 20. Bibliothèque des écrivains polonais, livr. 12—15. — 21. L. Sternbach. Menandrea. — 22. G. Blatt. Sur les satires de Martin Bielski au point de vue de l'histoire de la langue polonaise. — 23. S. Lisiewicz. Sur l'investiture des évêchés en Pologne. — 24. A. Lewicki. Sur la politique de la Pologne à l'égard des Ruthènes pendant le règne de Jagellon. — 25. S. Smolka. Rapport sur les recherches de la mission de Rome. — 25. V. Heck. Sur les archives municipales des anciens duchés d'Oświęcim et de Zator. — 27. F. Mertens. Sur l'application de la théorie des fonctions symmétriques à la deduction d'un système complet des expressions invariables des formes binaires. — 28. J. Schramm. Influence de la lumière sur la substitution chimique — 29. I. Zakrzewski. Sur la variation de la chaleur spécifique des corps solides suivant leur température. — 30. S. Niementowski. Sur les combinaisons anhydriques. — 31. N. Cybulski et Zanietowski. Nouvelle méthode d'excitation électrique à l'aide de condensateurs remplaçant l'appareil de M. Du Bois Reymond.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 18 avril 1891

Présidence de M. C. Morawski

Le Secrétaire communique à la Classe les dernières livraisons (12—15) de la Bibliothèque des écrivains polonais du 16e et 17e siècle[1]), présente le mémoire de M. L. Sternbach intitulé „Menandrea“[2]) et rend compte du travail de M. G. Blatt sur les satires de Martin Bielski, au point de vue de l'histoire de la langue polonaise[3]).

1) Voir aux Résumés p. 108. 2) ib. p. 114. 3) ib. p. 115.

Lecture est donnée du rapport sur les travaux de la Commission de l'Histoire de l'art. Dans les séances du 11 mars et 9 avril 1891, ont été présentes à la dite Commission les communications de MM. A. Römer, W. Łuszczkiewicz et L. Lepszy qui vont paraître dans les prochaines livraisons des Comptes-rendus de la Commission.

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 10 avril 1891

Présidence de M. V. Zakrzewski

Le Secrétaire communique le mémoire de M. S. Lisiewicz sur les investitures aux sièges épiscopaux en Pologne [1]).

M. A. Lewicki donne lecture de son travail sur la politique de la Pologne à l'égard des Ruthènes, pendant le règne de Jagellon, travail qui fait parti d'un ouvrage du même auteur sur le soulèvement de Swidrygiełło [2]).

Le Secrétaire présente le compte-rendu des travaux des Commissions.

La Commission d'Histoire a entendu, dans sa séance du 20 mars 1891, le rapport de M. S. Smolka sur les recherches de la mission de Rome pendant l'année passée [3]), ainsi qu'une communication de M. V. Heck sur les archives municipales des anciens duchés d'Oświęcim et de Zator [4]). Dans la même séance, M. A. Lewicki a été chargé des investigations dans les archives de Koenigsberg, de Danzig et de Dresde, concernant les matériaux pour servir à l'histoire de la seconde moitié du 15-e siècle; ils vont paraître dans le prochain volume du Codex epistolaris saec. XV.

1) Voir aux Résumés p. 120. 2) ib. p. 126. 3) ib. p. 136. 4) ib. p. 113.

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 20 avril 1891

Présidence de S. E. M. J. Majer

Le Secrétaire présente le 1er volume de la IIe série des Travaux de la Classe des Sciences mathématiques et naturelles et annonce que MM.: L. Pasteur, I. V. Schiaparelli et W. Thomson ont remercié l'Académie de les avoir élus membres titulaires.

Le Secrétaire présente le mémoire de M. F. Mertens: *Sur l'application de la théorie des fonctions symmétriques à la déduction d'un système complet des expressions invariables des formes binaires*[1]) et donne lecture du rapport de M. Radziszewski sur le mémoire de M. J. Schramm: *Influence de la lumière sur la substitution chimique*[2]).

M. Witkowski, rapporteur, rend compte du mémoire de M. I. Zakrzewski: *Sur la variation de la chaleur spécifique des corps solides suivant leur température*[3]).

M. Olszewski, rapporteur, rend compte du mémoire de M. S. Niementowski: *Sur les combinaisons anhydriques*[4]).

M. N. Cybulski présente son travail exécuté avec M. Zanietowski: *Nouvelle méthode d'excitation électrique à l'aide de condensateurs remplaçant l'appareil à chariot de M. Du-Bois-Reymond*[5]).

La Classe se forme ensuite en comité secret et vote l'impression des mémoires de MM. Mertens, Schramm, Zakrzewski, Niementowski et Cybulski; elle sanctionne aussi les élections des membres de la Commission physiographique.

1) Voir aux Résumés p. 145. 2) ib. 3) ib. p. 146. 4) ib. p. 149. 5) ib. p. 151

Résumés

20. — Biblioteka pisarzy polskich. *(Bibliothèque des écrivains polonais).* Livr 12—15.

Jana Mrowińskiego Płoczywłosa Stadło małżeńskie. 1561. *(Jean Mrowiński Płoczywłos: „De l'Etat matrimonial". 1561).* Réédité par M. S. Celichowski, in 8° p. VI. 36.

L'auteur de ce petit livre est complètement inconnu dans l'histoire de la littérature polonaise. Les seuls détails certains que nous possédions sur lui sont fournis: d'abord par la dédicace de son traité, puis par le beau tombeau conservé dans les galeries du cloître de Sainte Catherine, à Cracovie. La reproduction de ce tombeau a été ajoutée à notre édition de „l'Etat matrimonial", seul essai littéraire (cela est probable du moins) de cet écrivain. L'esprit de l'ouvrage est suffisamment indiqué par le sous-titre: »Recueil de semences et de fruits de la Parole divine, brièvement tiré d'auteurs estimables".

„L' Etat matrimonial" est une compilation dans laquelle Mrowiński expose les causes pour lesquelles le mariage a été établi et ordonné. Il y en a trois: 1° pour la sécurité mutuelle, c'est-à-dire pour l'ordre social", 2° pour „la propagation de l'espèce, à la gloire de Dieu et à la grande utilité de la République", 3° pour „sauver l'âme, car incontestablement par

lui nous pouvons éviter le péché d'impureté". Notre moraliste consacre encore un chapitre à ceux qui sont soustraits aux droits et devoirs conjugaux, soit pour causes physiques, soit par obéissance à des voeux.

Enfin, il ajoute à sa dissertation une pièce de vers composée à l'occasion des noces de Jean Kostka, sous-trésorier de la terre de Prusse, fils du palatin de Chełmno.

La réimpression de cet opuscule a été exécutée d'après l'unique exemplaire connu, appartenant à la Bibliothèque de Kornik.

Historya prawdziwa, która się stała w Landzie, mieście niemieckiem 1568. ***(Histoire authentique, arrivée à Landa ville allemande, 1568).*** Rééditée par M. S Celichowski in 8° p. XIII. 50.

Il existe dans presque toutes les littératures nationales des histoires de filles ingrates auxquelles leur père, de son vivant encore, avait légué tout son bien. Par la suite, le malheureux, maltraité par elles, avait recours à un stratagème: il donnait à entendre qu'il lui restait un trésor quelconque, et, de la sorte, achevait ses jours entouré de soins intéressés mais tendres. Enfin l'héritière trouvait dans le coffre convoité qu'elle ouvrait avidement à la mort du père, des cailloux, ou toute autre chose sans valeur, avec une sentence morale sous forme de testament.

L'éditeur de ce petit volume n'a pas réussi à découvrir le roman étranger qui a servi à l'adaptation polonaise. Il examine quelques nouvelles allemandes qui s'en rapprochent assez sensiblement, et, entre autres, le livre de Jean Sachs, l'écrivain populaire bien connu. Il établit en outre des comparaisons avec quelques écrits latins du XVe siècle.

Quel est l'auteur de la version polonaise? C'est très probablement Nicolas Rey, un des meilleurs poëtes de notre littérature du XVIe siècle. M. Celichowski fait du moins cette hypothèse et la motive sérieusement. Pour l'appuyer, outre un passage de la biographie de Rey, due à Trzycieski, passage qui ne fournirait pas un argument péremptoire, il fait des re-

marques qui paraissent établir de fortes présomptions en faveur de Rey ; par exemple : la structure des phrases courtes et détachées si particulière au style de Rey, la langue de l'époque, l'allure tout entière du roman dans la manière de cet écrivain. L'ouvrage compte 1473 vers de treize syllabes.

La réimpression que nous signalons a été exécutée d'après l'exemplaire de la Bibliothèque de Kórnik.

Henryka Korneliusa Agryppy „O ślachetności a zacności płci niewieściej" przekład Wirzbięty 1575. *(Henri Cornélius Agrippa: „De la noblesse et de la précellence de la femme."* Traduction de Wirzbięta 1575). Rééditée par M. Stanislas Tomkowicz in 8-o, 56 p.

Ce petit traité sur les mérites et l'importance de la femme dans le monde appartient aux premiers essais de la littérature polémique qui, au XVIe siècle et au commencement du XVIIe, fut si riche en plaidoyers de ce genre. La querelle prit naissance à l'époque de la Réforme, et donna lieu, en Allemagne, à une multitude de controverses, soit en vers, soit en prose, tantôt en allemand, tantôt en latin. Les uns allèrent jusqu'à refuser à la femme l'humanité, l'âme; d'autres, au contraire, dans la chaleur de la défense, ne se contentèrent plus de prouver qu'elle est véritablement un être. Ils s'efforcèrent, s'appuyant sur des arguments tirés de l'Ecriture sainte, des auteurs classiques et arabes, ainsi que sur les notions si incomplètes qu'on possédait alors sur la nature, notions présentées avec l'habileté du sophisme et le plus souvent faussement interprétées, de lui conquérir une place supérieure, exceptionnelle, privilégiée. C'est parmi ces apologistes qu'il faut ranger Agrippa. Cet écrivain, humaniste remarquable, théologien, professeur, médecin, historien et philosophe eut l'existence la plus tourmentée: cette existence ne fut en effet qu'une suite d'aventures fantastiques. Sa thèse parut d'abord à Anvers, en 1529, sous un titre légèrement différent de celui qu'elle porta plus tard: „De nobilitate et praecellentia foemineci sexus et ejusdem super virilem eminentia libellus". Elle eut de nombreuses éditions qui témoignent de sa popula-

rité. La traduction polonaise vit le jour en 1575: elle fut publiée par Matthieu Wirzbięta, imprimeur cracovien. Nos bibliographes la mentionnent, mais n'en connaissent que le titre. Matthieu Wirzbięta, un des meilleurs typographes de Cracovie, était surtout connu par ses publications hérétiques. C'est chez lui que furent imprimées les „Prières" inscrites à l'index des livres défendus par l'Eglise. Les bibliographes et les historiens de la littérature assurent que les ouvrages sortis de ses presses ont été détruits par ordre des autorités; ils sont effectivement fort rares aujourd'hui. L'exemplaire qui nous permet de livrer au public cette réimpression est très probablement unique. Il nous a semblé de notre devoir de faire entrer cet opuscule dans la „Bibliothèque des écrivains polonais", afin de le sauver d'une perte certaine. Il prouve l'influence que les systèmes et les idées philosophiques, remuant les esprits du monde occidental au XVIe siècle, eurent sur l'imagination et l'art littéraire en Pologne.

Théodore Zawacki. ***Memoriale oeconomicum (1616).*** Réédité par M. J. Rostafiński, in 8° XVI, 182 p.

La littérature agronomique du XVIe siècle est assez riche en ouvrages concernant des branches particulières de l'économie rurale, elle possède en outre la première théorie qui ait paru en Europe sur l'administration des terres, théorie due à la plume d'Anselme Gostomski palatin de Rawa, mais elle ne nous a pas laissé de calendrier agricole. C'est cette lacune que vint précisément combler l'oeuvre de Zawacki. L'auteur, gentilhomme, fils de Stanislas Zawacki, célèbre professeur de médecine à l'université de Cracovie, est universellement connu dans la littérature juridique qu'il a dotée de toute une série de travaux dont plusieurs ont une valeur réelle. Il a aussi écrit quelques dissertations historiques ou littéraires. C'est en 1610 qu'il commença son grand ouvrage sur l'agriculture; il ne le termina qu'en 1620. L'opuscule qu'il en détacha, et qu'il publia sous le titre susmentionné, n'est qu'un très court fragment de son vaste traité. La première édition est divisée en deux livres:

le premier de ces livres contient un calendrier agricole, le second des préceptes d'hygiène que le cultivateur doit observer pour la conservation de sa santé.

Zawacki avait voyagé en Italie, en France et en Allemagne; il connaissait les chefs-d'oeuvre classiques ayant trait à la vie des champs, et, comme tout gentilhomme polonais, il était un connaisseur éclairé en économie domestique. La première partie de son petit volume est principalement composée sur les données fournies par Gostomski, dans l'ouvrage dont nous avons parlé et auquel Zawacki emprunte à pleines mains, et sur l'expérience quotidienne de l'écrivain. Elle nous présente un tableau de l'état de l'agriculture en Pologne, au commencement du XVIIe siècle.

L'auteur pose en principe la sage pratique suivante: Chaque propriétaire doit en automne dresser un compte exact de ses recettes et de ses dépenses afin d'être renseigné sur sa situation. Il ne peut parvenir à établir ce compte qu'en faisant un inventaire minutieux de son bien. Effectivement, on enregistrait alors avec soin les produits des moissons, de l'élevage des bestiaux, on prenait même note des provisions en céréales, fruits et denrées d'alimentation.

Le revenu d'un propriétaire se composait des redevances et dîmes acquittées par les paysans, ses tenanciers, des ressources que procurait la vente des blés, des fruits séchés, des légumes, des huiles, de la toile, de la laine, des animaux et surtout des bœufs engraissés pour la boucherie.

Les dépenses étaient insignifiantes; la terre fournissait presque tout, le fer et le sel seuls devaient être achetés.

Les rapports entre les Serfs et le seigneur étaient excellents. Celui-ci s'efforçait d'assurer le bien être à sa population rurale et cela dans son propre intérêt, car, plus le villageois se trouvait à son aise, plus il cultivait avec zèle, et son maître en voyait augmenter ses rentes

Le calendrier donne des renseignements pratiques sur les époques où les divers travaux doivent être exécutés, et l'on peut constater combien on savait profiter de toutes les ressources.

A trois reprises il insiste avec force sur la nécessité de conserver la cendre que l'on expédiait alors de Dantzig en Angleterre. L'auteur spécifie aussi dans le dit calendrier les genres de culture appropriés aux champs et ceux qui étaient réservés aux jardins potagers. La pomme de terre encore inconnue était remplacée par le raifort et la rave; on ne plantait pas non plus de trèfle, mais seulement du lubin et de la vesce.

Il ne fixe pas le moment du commencement des divers travaux à tel ou tel jour d'un mois quelconque, mais bien à certaines fêtes de l'église, par exemple: à la Saint Philippe, à la Saint Martin, à la Saint Barthélémy et ainsi de suite. La réforme du calendrier grégorien introduite naguère (1582) avait avancé ces fêtes de dix jours pleins, mais malgré ce changement, on s'en tint aux anciennes habitudes, et les dates des solennités religieuses furent toujours celles de la mise à exécution des travaux champêtres, de sorte que, ces travaux furent ainsi avancés de dix jours.

La recommandation la plus expresse que fasse Zawacki, est celle de rassembler à la résidence seigneuriale tout ce qui est nécessaire à l'exploitation du domaine, d'où l'on peut conclure qu'aux environs de l'an 1620, les terres, en Pologne, étaient très rarement morcelées en fermes, et qu'en général c'était le système des redevances servies par les tenanciers qui était usité.

Notre écrivain abonde en détails sur l'élevage des animaux domestiques. Il a contribué énormément à vulgariser les canards peu répandus encore. Il conseille de faire des provisions non seulement de viandes fumées, mais encore de poissons séchés en été et mis en réserve pour l'hiver.

A chaque pas se fait sentir dans le „Memoriale" l'influence de l'astrologie. En maint endroit l'auteur engage à faire concorder les cultures avec certaines phases lunaires.

Dans la seconde partie, Zawacki parle des aliments, de leur valeur nutritive, de leur consommation rationnelle, de l'aération, de l'embonpoint, du repos, du sommeil, des sensations, et des sens. C'est une compilation du manuel connu dans le moyen-âge sous le titre de: „*Regimen scholae Salernitanae*", des

prescriptions de Galien, d'Hypocrate et de plusieurs médecins polonais du XVIe siècle. Il donne un aperçu des notions médicales qu'on possédait à l'origine du XVIIe siècle, et ne vise à aucune amélioration, si ce n'est cependant à l'abandon des saignées fréquentes, contre lesquelles notre auteur s'élève avec énergie: „Qui minuit sanguinem, minuit vitam!“ dit-il.

Cette deuxième partie ne fut probablement pas accueillie avec faveur par le public, car, le petit livre qui devait encore avoir quatre éditions, ne la contient plus dans ces dernières: on y trouve le calendrier seulement.

M. Rostafiński, éditeur de cette réimpression, nous donne un texte basé sur les deux premières éditions qu'il a eu le bonheur de découvrir: elles étaient inconnues jusqu'à ce jour. Il y a ajouté un index permettant de s'orienter facilement dans tous les sujets traités.

---

21. — L. Sternbach. **Menandrea.**

Den Gegenstand der vorliegenden Abhandlung bildet die im Jahre 1495 von Aldus Manutius publicierte Spruchsammlung: γνῶμαι μονόστιχοι ἐκ διαφόρων ποιητῶν κατὰ κεφάλαια συντεταγμέναι, aus welcher A. Meineke in seiner Ausgabe der menandreischen Monosticha („Fragmenta Comicorum Graecorum“ ed. mai. vol. IV p. 340—362; ed. min. vol. II p. 1041—1066) ein Supplement von 121 Versen (V. 638—758) geschöpft hat. Der Verfasser weist für die genannte Sammlung zwei handschriftliche Quellen (d. i. den Codex Vaticanus Gr. 63 und den Codex Marcianus Gr. 481) nach und erörtert die ursprüngliche Reihenfolge der einzelnen Capitel und Spruchverse. Der Marcianus erscheint um 3 Verse reicher als der Vaticanus und übertrifft den letzteren auch in Bezug auf den Wert der einzelnen Lesarten, bietet jedoch insofern einige Schwierigkeit, dass die Sammlung erst mit dem dritten Vers des 8ten Capitels beginnt, somit eine Lücke von 40 Versen zum Vorschein kommt: 1) εἰς ἄγαμον ἀνδρα (Mon. 28. 112. 141. 192. 219);

2) εἰς ἀλήθειαν (Mon. 228); 3) εἰς ἁμαρτίαν (Mon. 23. 121. 148. 430); 4) εἰς ἀνάγκην (Mon. 733. 524); 5) εἰς ἀρετήν (Mon. 644. 39. 75. 157. 162. 144. 303. 298. 331. 350. 433. 485. 505. 551); 6) εἰς ἀχαριστίαν (Mon. 10. 34. 645. 170. 295. 347. 746. 747. 748. 749); 7) εἰς βασιλέα (Mon. 44. 79); 8) εἰς βίον (Mon. 646. 65). Doch liefert der Verfasser den Nachweis, dass im Marcianus zwischen Fol. 76ᵛ und Fol. 77ʳ dreizehn Blätter ausgefallen sind, in welchen die Bruchstücke des Theognis und die erwähnten 40 Spruchverse enthalten waren. Im weiteren Verlauf der Untersuchung wird auf Maximus Planudes als den muthmasslichen Sammler und Ordner unserer Monosticha hingewiesen und eine Sichtung der Spruchverse, wie sie in den Handschriften erscheinen, vorgenommen, wobei der Beweis erbracht wird, 1) dass die in unserer Sammlung gebotenen Varianten grösstentheils den wahren und ursprünglichen Text bieten, 2) dass in Meineke's Ausgabe 18 Verse fehlen, hingegen 10 Sprüche (Mon. 662. 664. 665. 679. 684. 687. 688. 692. 694. 750) auf willkürlicher Interpolation beruhen. Die vom Verfasser vorgetragenen Ansichten werden ausführlich begründet, wobei gelegentlich mehrere Stellen der griechischen Komiker und Tragiker erläutert und verbessert werden. Als Anhang erscheint ein unediertes Gedicht des Psellus nebst einem metrischen Excurs über Gregorius Nazianzenus.

---

22. — G. Blatt. **O języku satyr Marcina Bielskiego.** *(Über die Sprache der Satiren des Martin Bielski).* Eine grammatische Abhandlung.

Die oben genannte Arbeit enthält eine ausführliche Darstellung der Laut-, Flexionslehre und Syntax der Satiren Bielski's, eines hervorragenden polnischen Schriftstellers des 16. Jahrhunderts. Beigefügt ist ein Index jetzt veralteter Wörter und Ausdrucksweisen.

In der Lautlehre heben wir folgende wichtigere Eigentümlichkeiten hervor. 1. Ursprünglich slavisches *e* bleibt un-

verändert vor folgenden Palatalen: w trzesie, w ubierze, żenie, siestrzyce. 2. Altslovenischem ê entspricht der e Laut vor folgenden Palatalen: w biesiedzie, o czesie, przy ścienie. 3. Was die Nasalvocale betrifft, so entspricht altslovenischem ѧ: *a)* offenes ę in den Participien praes. act. cisnęcy, pijęcy; *b)* geschlossenes ą im Worte wypądźcie; *c)* ā (nasales a) in Wurzel- und Flexionssilben: im Worte samsiad und dessen Derivaten; im accus. gen. f. der Substantiva und Adiectiva: swą radam (bestätigt durch den Versreim: nakładam), prawdę szczéram (Versreim: umiéram). Altslovenischem ѩ entspricht: *a)* offenes 'ę in folgenden Wörtern: plęsy, urzędzić, oględać, in den Participien praes. act. mówięcy, siedzęcy, cf. 3a.; *b)* geschlossenes 'ą in: zaprzągać, z jastrząbem. Kein secundärer Nasalvocal in den Wörtern: miedzy, czestować, tesknica. 4. Auf der Tiefstufe der Wurzelsilbe entspricht ursprünglichem r sonans die Lautgruppe *ar* in: smard = altsl. смрьдь, karwy. 5. Der Laut ъ, ь schwidet in tonlosen Silben: pospie von √sъp-, rzkomo von √rek-, und in der Praeposition kъ in sehr zahlreichen Beispielen. 6. Als Reflex des altsl. ь erscheint *e* im Worte: kociełki. 7. Anlautendes i schwindet in praepositionellen Zusammensetzungen des Wortes iść: pódźże, pódziż (imperat.); erhalten hat es sich in: imienie.

Im Bereiche des Consonantismus sind folgende Erscheinungen bemerkenswert. 1. Assimilation. Die Lautgruppe sr + Vocalis palat. = *a)* śrz. pośrzód, pośrzodek; *b)* jśrz: w pojśrzodku; *c)* śr: śrebro. Die Lautgruppe zr + Vocalis palat. = *a)* źrz: pożrzy; *b)* jźrz: wejźrzeć. Die Lautgruppe cz + é = éć: uéciwy, poćiwość von √vêst — 2. Dissimilation. Aus der Lautgruppe c + sz enstehet t + sz: więtszy. 3. Contraction. Die Lautgruppe sz + s wird contrahiert in s: rzeski.

Flexionslehre.

Declination. Nom. sg. mit anderer Stammbildung als im Neupolnischen. O- Stämme gen. m: strus, jastrząb (instr. z jastrząbem); ā- Stämme gen. f. upora, spora; jā- Stämme gen. f. wonia (accus. wonią); i- Stämme gen. f. tarcz. Accusativus. Die ursprüngliche Accusativform in formelhaften Wen-

dungen: mam romak, mieć koń, jadą na zając, ten zwierz okróca. Stämme auf jā- gen. f. mit der Endung -ą: wonią, pieczą mają, prowadząc swą kupią, porwie wodzą etc.

Dativus der o- Stämme gen. m. mit der alten Endung -u: człowieku, poganu, narodu, zawodu, stanu, wiatru, szturmu. Stämme auf jā- gen. f. mit der analogischen Endung -ej: paniej, uniej.

Genetivus der o- Stämme gen. m. mit. der alten Endung -a: Rzyma, luda, mosta, obiada, samostrzała, lasa, woza, dobytka, płata. Stämme auf -jo gen. m.: pokoja. Die jā- Stämme gen. f. endigen: 1. auf urspr.-e: ziemie, tesknice, żywice, ławice, świecznice, nędze, wieże, krotofile, suknie; 2. auf analog. -ej: wolej, niewolej, rolej, pracej etc. 3. auf analog. -i: wieży, wieczerzy (im Versreim). Stämme auf ū- gen. f.: krwie.

Locativus der o- Stämme gen. m. mit der analog. Endung -u: na stosu (Versreim). Stämme auf jā- gen. f. mit der analog. Endung -ej: pracej.

Dualis. Nominativus der jo- Stämme gen. m.: dwa łokcia; ā- St. gen. f.: dwie głowie. Instrumentalis der ā- St. gen. f. mit analog. Endung: dwiema rękoma. Genetivus der o- St. gen. m. dwu baranu. Locativus. W moich uszu, dwu groszu.

Pluralis. Der Accusativus behält in den o- St. gen. m. die alte Endung -y, in den jo- St. gen. m. die Endung -e; Beispiele sind zahlreich. Der Instrumentalis der o- St. gen. m. und n. hat im sehr zahlreichen Beispielen die alte Endung -y behalten, daneben haben wir drei Beispiele mit der analog. Endung -ami, ein Beispiel der jo- St. gen. m. mit der anal. Endung -mi. Als charakteristisch heben wir hervor die Endung -y in einigen werblichen Stämmen auf ā-: sprawy, prządki, szabelki, szaty, szafarki (die beiden letzteren im Reime). Dativus der weibl. Stämme auf ā-, ja-, i- hat immer die Endung -am, z. B. potrzebam, paniam, rzeczam. Genetivus der o- St gen. m. mit der ursprünglichen Endung: do Tatar, Turek, Wołoch, ebenso in den St. auf jo-: zwierz nie mało. Locati-

vus der o- St. gen. m. endigt; *a)* auf êch: z. B. na zamcech; *b)* auf -och: smardoch; *c)* auf -ach viermal bei den auf eine Gutturalis auslautenden Substantiven. Stämme auf jo- m. endigen *a)* auf -ech (zweimal); *b)* auf -och: talerzoch; *c)* auf -ach (viermal). Weibliche Stämme auf -ā haben in vier Beispielen die analogische Endung -ech (zweimal im Reime); vergl. oben den Instr. pl. derselben Stämme.

Die Declination der nicht zusammengesetzten (unbestimmten) Adiectiva, Participia und Pronomina ist nur in wenigen Belspielen erhalten, nämlich im Nom. sing. (pilen, położen, niewdzięczno); im Nom. pl. der Adiectiva und Participia perf. act. II; im Locat. sing. adverb. Ausdrücke (w cale), und in den adverb. gebrauchten Particip. praes. act. (brzęczęcy, mówięcy etc.).

Declination der Pronomina. Pronomina pers. Erhalten haben sich folgende ursprüngliche Formen: die abgekürzte Form des Dativus sing. der 2. Pers.: *-é* in sehr zahlreichen Fäller (der sog. Dativus ethicus); vom Dualis der Loc. der 1, Pers. *naju:* der Accus. sing. gen. m. der 3. Pers. *ji*, und in Verbindung mit einer Praep. *oń:* gen. f. *nię*. Genug zahlreich sind auch die Formen der früheren Declination bei den Pron. poss. demonstr., wie auch beim Pron. Вьсь in den Casus obliqui. Von den wichtigeren Formen der Numeralia erwähnen wir: den Nom. czterzy, den Gen. sześci, den Loc. (oder auch Dat.) siedmi, den Gen. tysiąc (sześć tysiąc).

In der Conjugation sind nur Reste der alten Formationen erhalten. Von den Bildungen des Praesenstammes der Imperativus mit der früheren Endung -i: strzeży, pośli, przytrzy, zawrzy, poczyni, neben vielen secundären Formen. Im Praesens haben folgende Verba die alte Abwandlung erhalten: żywiesz, żywie, żywą; rzeczesz, rzecze, rzeczecie, rzeką, Imperat. rzecz; roście, rostą; zowie, zowiecie, zową; żenie, Imperat. żeńmy; wspomioną. Ausserdem giebt es noch viele Beispiele des Dualis, und zwar ausschliesslich in der 1 Person. Ältere Formationen vom II Stamme: der Aoristus des Verbum być im Sing. in Verbindung mit dem Part. praet. II als Conditionalis: 1. Pers. bych, 2. Pers. by, 3. Pers. by. Part. praet. I mit

der Endung -wszy bei consonantisch aus lautenden Verben: zszedwszy, zalegwszy; endlich die ursprüngliche Form des Infinitivus: ić (wynić), skuść.

Syntax.

A. Syntaxis congruentiae. Collectiva gen. f. auf -ijā-: bracia miła zapłacą (constructio ad sensum); gen. n. auf -ije- kamienie woła, węgle, knucie, pali go korzenie. Im Dualis stehen Nomina nach dwa Verba nur in der 1. Pers., und zwar, wenn das Subject nicht ausgedrückt ist, im entgegengesetzten Fall nur Plur. (ja i ty umieram). Die Copula wird ausgelassen in der 3 Pers. (meistens im Sing.) praes. in vielen Beispielen.

B. Casuslehre.

Nominativus. Namen lebloser Dinge haben immer die alte Form im Nom. pl. (die sog. persönliche Form); das praedicative Substantiv steht im Nom.: aby byli od swych ojców wyrodkowie. Accusativus. Der Accus. sing. lebender Wesen hat die alte Form nur in formelhaften Wendungen erhalten; cf. die Flexion. Der Accus. persönlicher Substantiva hat überall die ursprüngliche Form bewahrt. Accus. nach Verba: rozmyślać, darować (mit Instr. der Sache), pożyć. Doppelter Accus. dem lateinischen nachgeahmt: uczynić Niemca głośnego. Dativus pron. pers. in enklitischer Form: -ć kommt sehr häufig vor, einmal sogar in Verbindung mit einem zweiten Dativus. Dat. nach einem Verbum im Infin.: dobry kożuch z pozłotką zimie chodzić paniej. Genetivus. Die zahlreichen Gebrauchsweisen dieser Casus wurden gruppiert nach zwei Kategorien: 1. der ursprüngliche Genetivus, 2. der ablativische Genetivus. In der ersten Kategorie kommen vor am häufigsten der Gen. partitivus und Gen. qualitatis, in der zweiten der Gen. nach einer Negation, oder nach Verba mit negativer Bedeutung. Vom Locativus ohne Praeposition gibt es einige Beispiele: stój końcu mosta; mit temporaler Bedeutung: poście, zimie, lecie.

C. Syntax des Verbum.

Hauptsächlich wurden hier berücksichtigt die noch zahlreich vorkommenden Formen der sog. Actionsart, und zwar: die Actio durativa, iterativa I und II Grades sowohl perfectiv, wie auch imperfectiv, ausserdem die von Miklosich sogenannten deminutiv-perfectiven Verba (posiedzieć, postać etc.). Auch wurde hervorgehoben, dass die perfectiv-iterativen Verba eine vom Neupolnischen verschiedene Bildungsweise zeigen: spostawiać = neupoln. poustawiać, zodmieniać = poodmieniać etc. In den übrigen Kapiteln wird behandelt: die Bedeutung des Futurum, der Infinitivus, die wichtigsten Arten der Nebensätze, besonders der indirecte Fragesatz, die Oratio obliqua, und der Einfluss der lateinischen Sprache auf die Syntax Bielski's.

---

23. — Z. Lisiewicz. **O obsadzaniu biskupstw w Polsce.** I. Epoka Piastowska. (*Über die Besetzung der Bisthümer in Polen.* I. Das Zeitalter der Piasten).

Wie in anderen Ländern Europas, so entwickelte sich auch im Laufe der Jahre in Polen die oberwähnte Frage, bis sie endlich ihre spätere, den canonischen Vorschriften entsprechende Form angenommen hat. Der Verfasser bearbeitete nur die Zeit der Piasten, die er in drei Epochen eintheilt. Die erste umfasst die Zeit von der Einführung des Christenthums in Polen bis zum Ende des XII J., die zweite endigt mit dem letzten Viertel des XIII J., die dritte mit der Berufung des Ladislaus Jagiełło auf den polnischen Thron. In der ersten Periode übt die weltliche Macht die Obergewalt über die geistliche auch in der Zeit aus, in welcher sich schon wo anders diese von jener gänzlich befreit hatte. Die Landesfürsten sind natürliche Vormünder und Beschützer der noch jungen Kirche und ihr mit den Vornehmeren des Volkes herzlich zugethan. Sie wollen, dass dieselbe sich entwickle, ausbreite und vermehre und dass ihre Diener, die Geistlichen, nicht nur keine Noth leiden, sondern vielmehr im Wohlstande leben. Sie unter-

stützten sie, wo es nur in ihrer Macht stand. Ihrerseits können die Geistlichen gegen die Regierung nicht den geringsten Vorwurf erheben, dass diese sie vernachlässige, oder nicht reichlich genug versorge. Dieses Übergewicht der weltlichen Macht über die geistliche findet ihren stärksten Ausdruck bei der Besetzung der kirchlichen Ämter und in der Ausübung des ius spolii, welches in dieser Zeit noch in seiner vollen Kraft besteht. Die bischöflichen Stühle besetzt der Landesfürst selbst durch Übergabe des Ringes und des Bischofsstabes (Investitur), nur dürfen nach vollendeter Besetzung das versammelte Volk und die Geistlichen den Namen des Ernannten ausrufen (das Recht der Nachwahl) und ihn auf diese Weise beehren und hiedurch feierlich anerkennen. Dies schränkt jedoch in keiner Hinsicht das fürstliche Recht der freien Besetzung ein, denn weder das Volk, noch die Geistlichen können dem einmal Gewählten ihre Zustimmung versagen. Ein solcher Widerstand wäre nicht nur erfolglos gewesen, sondern hätte auch den Zorn des Fürsten hervorgerufen. In der zweiten Periode nimmt die Sache eine ganz andere Wendung. In der Mitte des XII J. zerfällt die bisher mächtige, weil einheitliche Monarchie Boleslaus' I. in vier von einander unabhängige Herzogthümer, welche weder nach innen, noch nach aussen eine Macht entwickeln können, und deren Herrscher beim Volke eine weit geringere Achtung, als ihre Vorfahren geniessen. Was diese Fürsten an Macht und Achtung verloren, das gewannen eben die, welche bis jetzt im Hintergrunde standen, der Adel und die Geistlichen. Die letzterwähnten jedoch überflügeln rasch sowohl den Adel als auch die Fürsten. Die im westlichen Europa stets wachsende Frömmigkeit drang auch in Polen ein und hatte hier weiter gehende Folgen als anderswo. Unter ihrem Einflusse überschüttet man förmlich die Kirche in Polen mit fabelhaft grossen Schenkungen, es wächst die Anzahl der Klöster und Kirchen und mit ihr auch die der Güter, welche die Geistlichen in ihrer Hand vereinigt haben. Mit dem Reichthume wuchs auch mit jedem Tage das Ansehen seiner Besitzer und deren Einfluss auf die weltlichen Angelegenheiten. Diejenigen jedoch,

welche eine Macht besitzen, verzichten nicht so leicht auf dieselbe, und die polnischen Fürsten, obwohl sie sehr fromm und den Geistlichen gewogen waren, wollten keineswegs freiwillig auf die bis jetzt besessene Autorität verzichten, sie wurden jedoch dazu genöthigt. Nur das Herzogthum Krakau hat die Suprematie der Geistlichkeit stillschweigend anerkannt, die anderen Herzogthümer widersetzten sich derselben. An der Spitze der Widerstrebenden stand der Herzog von Posen, Ladislaus der Dünnbeinige, welcher schon bei der Besteigung des herzoglichen Thrones die Verhältnisse in seinem Herzogthume nicht im besten Zustande gefunden hat. Unbekannt mit der Lage des Landes, ohne die schon geänderten Verhältnisse zu verstehen, wollte er so unumschränkt regieren, wie seine Vorfahren. Gleich von Anfang fand er einen vom Posener Erzbischofe Heinrich von Kietlicz trefflich organisierten Widerstand der Geistlichen. Er wollte ihn brechen und zwang den Erzbischof das Land zu verlassen. Heinrich wandte sich an den Papst Innocenz III um Hilfe und dieser nahm ihn sehr freundlich auf. Von der Lage der Geistlichen in Polen und von der Schwäche des Herzogs Ladislaus unterrichtet, versprach der Papst eine energische und wirksame Unterstützung. Er erliess sofort eine Reihe von Schriften an den Herzog Ladislaus, an die anderen polnischen Fürsten, an das polnische Volk und die polnischen Geistlichen, in welchen Schriften er das Verhältniss der geistlichen Gewalt zur weltlichen erörterte, und die Geistlichkeit zur strengen Solidarität mit dem Erzbischofe aufforderte. Der Erzbischof kehrte als Triumphator in seine Diöcese zurück. Der Widerstand des Herzogs wurde, als sich noch dazu die politischen Verhältnisse seines Landes verwickelten, immer schwächer und verschwand nach und nach gänzlich. Nach ihm fand sich niemand, der den Kampf mit der Kirche hätte aufnehmen wollen, und von nun an wird ihre Macht fast mit jedem Tage grösser. Es versteht sich, dass, sobald die Kirche über den Staat die Oberhand gewann, dieser in mancher Hinsicht auf seine früheren Rechte gegen die Geistlichen verzichten musste. Das „ius spolii“ wurde völlig aufgehoben und die Geistlichen gewannen ihrerseits noch solche

Privilegien, von denen sie früher nicht einmal geträumt hatten. Diese gipfelten hauptsächlich in der vollen Freiheit der kirchlichen Güter von allen Lasten zu Gunsten des Staates und in der Autonomie der geistlichen Gerichtsbarkeit über die Geistlichen und über ihre Unterthanen. Unter solchen Verhältnissen konnte von der Besetzung der kirchlichen Aemter seitens des Herzogs keine Rede sein. Eines der ersten Resultate dieses Übergewichtes der Geistlichkeit über die fürstliche Gewalt war eben die freie Besetzung der bischöflichen Stühle von den Geistlichen selbst und die Beseitigung der bis nun herrschenden Praxis. Das Herzogthum Krakau unterwarf sich zuerst dem Einflusse der Geistlichkelt, es bietet uns auch das erste Beispiel einer canonischen Besetzung des bischöflichen Stuhles im J. 1207, das zweite war das Herzogthum Posen. Von nun an haben wir in der Geschichte des XIII J. bis zum heutigen Tage kein Beispiel einer Besetzung des bischöflichen Stuhles durch die weltliche Macht. Die Besetzung erfolgte durch eine freie Wahl, an der alle Domherrn des betreffenden Domcapitels theilnahmen. In der Wahl selbst findet der Verfasser keine Abweichung von der anderswo üblichen Praxis, sie wurde in derselben Weise, wie in den Domcapiteln anderer europäischen Staaten vorgenommen. Man kennt auch hier die Wahl *per scrutinium*, *per compromissum*, *per inspirationem* oder übrigens *per postulationem* und manchmal appellierte man auch hier an den Papst, gegen die nicht rechtmässige Wahl. Seit der ersten Wahl entstanden bei dieser Gelegenheit fast immer in den Domcapiteln Parteiungen und Streitigkeiten, die erst das päpstliche Urtheil beilegen musste. Diese freien und selbständigen Wahlen finden jedoch von zwei verschiedenen Seiten ihre natürliche Beschränkung. Obwohl der Fürst auf sie nicht unmittelbaren Einfluss übte, versuchte er ihn doch mittelbar, durch andere von ihm abhängige Personen geltend zu machen. Auf seinem Hofe und in seiner Nähe lebt eine ganze Reihe von Domherren und Geistlichen, welche die wichtigsten Hofämter bekleiden. Dieselben nehmen auch an der Wahl des Bischofs theil. Der Verfasser weist auf Grund statistischer Daten nach, dass die Wahl

am öftesten auf solche Personen fiel, welche den Fürsten näher standen. Es ist klar, dass man dieses Resultat der Wahl nur jener näheren, intimen Verbindung des Fürsten mit dem neuen Bischofe zuschreiben muss. Wenn sie auch das Capitel gar nicht berücksichtigt hätte, so musste es doch bei der Wahl des Bischofs noch eines in Erwägung ziehen. Wie schon oben bemerkt, stützte sich damals die Macht der Geistlichkeit auf die Frömmigkeit des Volkes und des Fürsten und die daraus entspringende Freigebigkeit. Der Fürst beschenkte immer reichlich die Kirche, doch gab er nach seinem Ermessen der einen kirchlichen Institution mehr, der anderen weniger. Dies musste ein jedes Capitel bei der Wahl ins Auge fassen. Wählte es einen Bischof, welcher dem Fürsten nicht lieb war, oder gar mit ihm in Feindschaft lebte, so verlor dadurch sowohl der Gewählte als auch das Capitel; zwar erwies ihm der Fürst die schuldige Ehre, er gab ihm aber nichts. Einen Bischof aber, welcher ihm genehm war, verehrte der Fürst und beschenkte ihn auch bei jeder passenden Gelegenheit. Andererseits durfte auch der Erzbischof ein Wort bei der Wahl des künftigen Bischofs dreinreden. Ihm steht während dieser ganzen Periode das Recht zu, den Gewählten in seiner Würde zu bestätigen. Er konnte ihm seine Bestätigung versagen, wenn er ihn nicht auf dem bischöflichen Stühle sehen wollte, und dies that er auch wirklich.

Der bisherige Zustand wurde in der letzten Periode ganz und entschieden geändert. Zuerst wurden einige der polnischen Herzogthümer in eine ziemlich starke Herrschaft unter einer mächtigen Königshand vereinigt. Die Päpste verloren ihren grossen Einfluss auf die polnischen Geistlichen durch die Verlegung ihrer Residenz nach Avignon. Das vormals so kräftige Band zwischen Polen und Papst wurde sehr locker, und die Bischöfe von Krakau, die sich vorher durch grossen Patriotismus so sehr ausgezeichnet hatten, standen gegen Ende des XIII und am Anfange des XIV J. im Rufe der Vaterlandsverräther. Dies wirkte entscheidend auf die Meinung der neuen Regierung, welche weder eine unnatürliche Macht eines Standes

(was so gefährliche Folgen mit sich brachte), noch fremden Einfluss auf die Angelegenheiten des Staates dulden wollte. Auf diese Art verloren die polnischen Geistlichen auf einmal zwei mächtige Stützen, den Papst, welcher jetzt für sich selbst Hilfe suchte, und die Regierung. Infolge dessen sehen wir, dass die polnische Kirche in dieser Periode nur sehr wenige und dazu unbedeutende Schenkungen von den Königen bekommt. Die Geistlichen fühlen dies und sehen, dass jetzt von neuen Erwerbungen nicht die Rede sein könne; ihr Bestreben ist jetzt auf die Erhaltung des bisherigen Besitzes gerichtet. Der grösste Theil der Privilegien, die in dieser Zeit zu Gunsten der Geistlichkeit erschienen, beweiset eben dieses ihr Streben. Diese Privilegien bestätigen ihre bisherigen Besitzthümer und Freiheiten. Man darf jedoch keineswegs meinen, dass die polnischen Herrscher nicht mehr fromm waren, im Gegentheil, sie unterliessen es nur ihre Frömmigkeit durch Vergrösserung des Kirchengutes zu offenbaren. Es entstehen auch in dieser Periode manche Stiftungen, aber sie kosten ihre Stifter nichts oder sehr wenig. Je mehr die Freigebigkeit des Königs gegen die Geistlichen abnahm, und seine Macht wuchs, desto mehr mussten dies die Geistlichen fühlen und die alten, guten Zeiten zurückwünschen. Die Wahlen bestanden noch fort, aber die Päpste selbst versuchten es ihre Ausübung unmöglich zu machen, indem sie durch Verbote und Vorbehalte das Recht der Besetzung aller Kirchenämter ohne Mitwirkung jener Corporationen, die dieses Recht bis jetzt besassen, für sich zu erlangen strebten. Der erste Papst, welcher dieser neuen Richtung der päpstlichen Politik Ausdruck gegeben hat, war Clemens IV; seinem Beispiele folgten Gregor X und Bonifacius VIII. Es ist selbstverständlich, dass das Recht der Besetzung der vacanten bischöflichen Stühle für sie von der grössten Wichtigkeit war, und dass sie dasselbe allen Capiteln entziehen wollten. Darin fanden sie jedoch den heftigsten Widerstand sowohl bei den Domherren, als auch bei den Königen, so oft die Besetzung ihren Absichten nicht entsprach.

Um die päpstliche Ingerenz unmöglich zu machen, vereinigen sich die Mitglieder der Capitel, lassen während der Wahl jeden Zwist ruhen und trachten einen Candidaten zu wählen, welcher allen gesetzlichen Anforderungen entspräche. Wie aber der Wahlact zum Papste gelangt, denn die Bedeutung der Confirmation des Erzbischofs von Gnesen wird geringer, erklärt ihn dieser unbedingt für null und nichtig, weil er das Besetzungsrecht für sich vorbehalten hat und er verleihet das auf diese Art erledigte Bisthum aus eigener Macht fast in der Regel dem, welchen eben auch das Capitel gewählt hatte. Auf diese Art bestehen in der Praxis sowohl die frühere Capitelwahl als auch das vorbehaltene Besetzungsrecht des Papstes nebeneinander. Es gereicht dies der königlichen Gewalt nur zum Vortheil, denn der König kann, falls es ihm unmöglich ist, seinen Candidaten im Capitel durchzusetzen, denselben beim Papste durchsetzen. Andrerseits zog das Capitel im Bewusstsein dieser Sachlage es manchmal vor, dem königlichen Antrage, falls dieser nur annehmbar war, nachzugeben als eine Beeinträchtigung seines Ansehens durch Annulierung der bewerkstelligten Wahl zu erleiden. Bei Nachweisung dieser These führt der Verfasser mehrere Fälle ebenfalls aus dieser Periode an, wo zwischen dem Gewählten und dem Könige noch vor der Wahl ein näheres Verhältniss bestand.

---

24. — A. Lewicki. **Polityka polska względem państw sąsiednich i ziem ruskich w r. 1432.** *(Über die Politik Polens gegen die Nachbarstaaten und gegen die Ruthenen im J. 1432).*

Die Abhandlung des Professors Lewicki über die Politik Polens im J. 1432 ist ein Abschnitt eines grösseren, von dem historisch-literarischen Vereine in Paris im J. 1890 mit dem ersten Preise ausgezeichneten Werkes, an dessen Vollendung der Verfasser gegenwärtig arbeitet.

Der Verfasser erörtert zuerst die Bedeutung der polnisch-littauischen Union mit Rücksicht auf das Verhältniss der Ja-

gellonischen Monarchie zu den Nachbarstaaten. Nach seiner Ansicht war die Union eben mit Rücksicht auf dieses Verhältniss in hohem Grade revolutionär. Denn sie hatte — im Gegensatz zu dem im Mittelalter allgemein üblichen germanischen System — eine neue Art der Culturarbeit geschaffen, und zwar nicht durch Unterwerfung und Ausrottung des Schwächeren, sondern durch freiwillige Vereinigung der Völker zu einem gemeinschaftlichen Staatsleben auf Grundlage der Gleichheit. Darum fand sie Sympathie bei den Nachbarvölkern, dagegen Hass bei ihren Regenten. Es unterwerfen sich ihr also freiwillig die ungarischen Lehensleute, die Böhmen und Ungarn suchen Könige in Krakau und Wilno, und in den Ländern des Deutschen Ordens erwacht jene Sympathie für Polen, welche mit der Vernichtung der Herrschaft des Deutschen Ordens und mit der Vereinigung Preussens und Livlands mit Polen endigte. Andererseits entsteht jener Hass gegen die littauisch-polnische Union in Sigismund, König von Ungarn und Böhmen und im Deutschen Orden; beide machen Vorschläge in Betreff einer Theilung Polens und arbeiten unermüdlich daran, diesen Völkerbund, welcher eine solche Gärung in ihren Ländern hervorbrachte, zu sprengen. Polen zog aber anfangs noch nicht die letzten Consequenzen aus den Ideen, von denen es bei der Bildung jenes Bündnisses geleitet ward. Wenn dem katholischen Littauen gegenüber das Princip der Gleichheit anerkannt wurde und man sich hievon stets leiten liess, so wurde man den schismatischen Ruthenen gegenüber diesem Principe untreu. Gleich anfangs erliess Jagiełło drakonische Gesetze gegen den ruthenischen Ritus, unter ihm und unter Witold waren die Ruthenen von der Bekleidung der höheren Würden und von dem grossfürstlichen Rathe ausgeschlossen und im Lande waltete nach der Aussage der Zeitgenossen (Lewicki, Codex Epistol. II pag. 273 et passim) die eiserne Zuchtruthe. Dies war allerdings niemandes, sondern nur des Zeitgeistes Schuld, aber es war jedenfalls ein Widerspruch gegen den Geist der littauisch-polnischen Union und sollte sich später rächen. Im Verhältnisse zu den auswärtigen Mächten aber scheint man

in Polen anfangs nicht daran gedacht zu haben, die Sympathien, welche der polnisch-littauischen Union von den Nachbarvölkern entgegengebracht wurden, für sich auszunützen. Das Verhältniss zu den Nachbarfürsten blieb ein loyales; mit Ausnahme der hussitischen Episode, welche Polen octroyiert wurde und die nur als eine Manifestation zu betrachten ist, hört man wenigstens von keinerlei polnischer Propaganda bei den Völkern der Nachbarstaaten, welche gegen die Regierung gerichtet wäre. Jagiełło und die Polen wurden durch den katholischen Glauben davon abgehalten, und vielleicht waren auch die Consequenzen der Principien, die man ins Leben rief, noch nicht vollständig zu ihrem Bewusstsein gelangt. Die littauisch polnische Union wirkte durch sich selbst, so zu sagen, demoralisierend auf das System des Mittelalters ein, anfänglich ohne eine bewusste Propaganda von Seiten Polens.

Der Aufstand Świdrygiełłos, welcher diese littauisch-polnische Union selbst ernstlich bedrohte, bewirkte eine Änderung der Verhältnisse. In diesem Aufstande kämpfte Littauen für sein Staatsrecht, die Ruthenen für ihren Glauben, und es kam zwischen ihnen momentan ein Bündniss zustande. Bald gewann aber das russische Element und dessen Bestrebung so entschieden die Oberhand, dass Littauen in den Hintergrund tritt und der Aufstand einen grell antikirchlichen Charakter annimmt. Świdrygiełło wollte als römischer Katholik mit der Kirche nicht brechen, allein die von ihm wach gerufenen Elemente gewannen die Oberhand über ihn, und so wurde er sogar wider Willen von dieser Strömung erfasst. Mit Świdrygiełło verband sich der schismatische Wojewode der Moldau Alexander; man unterhandelte mit den Hussiten, Alexander unterstützte sogar ihre Propaganda in seinem Lande, man verband sich mit Psków, Nowogród und mit den Tataren (classische Belege hiefür in Lewicki, Codex Epistol. II Nr. 204 et passim). Mit diesen antikirchlichen Elementen verbündeten sich überdies auch jene, deren heiligste Pflicht es war, den katholischen Glauben zu schützen, der römische Kaiser Sigismund, König von Ungarn und Böhmen und der Deutsche Orden. Sigismund ist

der Haupturheber oder, wie man sich im Deutschen Orden ausdrückte, „die Quelle und der Ursprung“ dieses Bündnisses. Anders konnte es auch nicht sein. Zufolge der Anziehungskraft, welche Polen auf die benachbarten Völker ausübte, waren Sigismund und der Deutsche Orden grundsätzlich offene oder heimliche, aber jedenfalls bereite Feinde der littauisch-polnischen Föderation, und es war vorauszusehen, dass sie im Falle einer dem Bündnisse drohenden Gefahr, sich der Partei anschliessen werden, welche es gelöst hat. Polen sah sich vergeblich nach Bundesgenossen um; unter den Regenten konnte es auch keine haben. Nur von dem Papst war es zu erwarten, dass er auf seine Seite treten wird und er that es auch; doch war sein Einfluss mehr moralischer Natur und bald wurde derselbe durch das Verhältniss des Papstes zum Baseler Concil geschwächt.

Die Polen suchten auch eine Verständigung mit den Hussiten zu erzielen; aber eine Disputation mit ihnen in Krakau (im März 1431) blieb erfolglos, weil man sich damals noch keine Rechenschaft von dem Ernst der Lage gab. Bevor noch das Bündniss Swidrygiełłos mit dem Kaiser und dem Deutschen Orden zustande kam, begannen die Polen ganz allein gegen Swidrygiełło den Krieg, welcher mit dem Waffenstillstand von Łuck endigte. Da unternahm der Orden jenen unverhofften und so schrecklichen Raubzug, wie ihn Polen nicht gesehen hat. Vier und zwanzig Städte und über tausend Dörfer wurden ein Opfer der Flammen, die schändlichsten Greuelthaten wurden verübt; polnischerseits wurde behauptet, man habe damals polnischen Männern die Geschlechtsglieder verstümmelt, um die polnische Nation auszurotten (Lewicki, Cod. Epistol. II, pag. 303).

Erst jetzt sahen die Polen ein, in welcher Lage sie sich befinden, und dies so wie die unerhörte Entrüstung über den deutschen Orden bewirkte eine der denkwürdigsten Wendungen in der Geschichte der polnischen Politik. Das den Polen zugefügte Unrecht schien ihnen offenbar zu sein, ihre Bestrebungen edel, auf die Ausbreitung des Glaubens und das Wohl der Kirche gerichtet; aber dieses Streben und ihr Unrecht

fanden in der Welt keinen Anklang. Im Gegentheil, diejenigen, welche vor allem berufen waren dieses Wohl zu schützen, verbanden sich mit ihren Feinden und zugleich den Feinden des Glaubens und der Kirche, ja selbst das allgemeine Concil trat in Folge seines Zerwürfnisses mit dem Papste auf die Seite des Kaisers Sigismund, welcher der Urheber dieses Unglücks war. Nun sah man ein, dass die bisherige schablonenartige Politik, unter steter Berücksichtigung des internationalen Anstandes, zu keinem Ziele führe, dass zur Durchführung der neuen Principien die alten Mittel nicht mehr hinreichen, daher beschloss man mit vollem Bewusstsein die letzten Consequenzen aus diesen Grundsätzen zu ziehen, um sich mit denselben zum Siege zu verhelfen. Da erklärte Jagiełło, er wolle von nun an mit „jeder Nation, vor allem mit der deutschen" den Krieg führen, was so viel hiess, wie mit dem ganzen damaligen System. Davon wusste man zwar bisher etwas, man hielt jedoch diese berühmten Worte für eitle Prahlerei; der Verfasser behauptet auf Grundlage neuer Quellen (Lewicki, Cod. Epistol. Nr. 207) dies sei vollkommener Ernst gewesen und weist überdies nach, dass die nunmehr von den Polen angewandten Mittel wirklich nicht anders als für eine Kriegserklärung gegen das ganze damalige System angesehen werden müssen.

Man verband sich also erst jetzt mit den Hussiten. Man hatte von früherher Aufträge des Papstes Eugen IV Unterhandlungen mit ihnen anzuknüpfen, jetzt machte man davon Gebrauch. Die Gesandten der Hussiten kamen zum König nach Pabianice, wo sie mit offenen Armen empfangen wurden; man weigerte sich jetzt nicht in ihrer Gegenwart den Gottesdienst abzuhalten und sie sogar zum Empfange des hl. Abendmahls zuzulassen, und zwar über ausdrücklichen, durch Unterschriften bekräftigten Auftrag der Bischöfe mit Erzbischof Albert an der Spitze. Von Zbigniew Oleśnicki und der Universität wurde ihnen zwar in Krakau eine Demonstration gemacht, welche jedoch, wie der Verfasser nach dem späteren Verhalten Zbigniews urtheilt, vielmehr für eine Kundgebung zu Gunsten des Baseler Concils als gegen die Hussiten anzusehen ist. Wie dem

auch sei, es steht fest, dass man mit den Hussiten damals ein Bündniss geschlossen habe und zwar, wie es der König selbst behauptete, „gegen jede Nation, namentlich die deutsche“ (Martène et Durand, Coll. VIII. S. 303 und 307, Codex Epistol. II Nr. 207). Das war ein wichtiger Erfolg; man gewann nämlich die Hilfe des schrecklichsten Feindes gegen den Deutschen Orden; die zahlreichen Freunde des Ordens, die benachbarten deutschen Fürsten, wurden lahm gelegt, und dem Świdrygiełło ein Bundesgenosse entzogen, mit welchem er selbst wohl sich verständigt hätte. Allein die Hussiten wurden für den Abschaum der menschlichen Gesellschaft gehalten; mit ihnen ein Bündniss eingehen, hiess fast dieser Gesellschaft den Krieg erklären.

Bald darauf erschien eine polnische Gesandtschaft in Ungarn, um dem eben in Ofen versammelten Landtage in Abwesenheit des Königs Sigismund in einer Privataudienz im Namen des Königs, der Königin, ihrer Söhne und der polnischen Barone nachstehende Erklärung abzugeben: Erfahret es von uns selbst, bevor es andere Euch melden, dass wir einen Vertrag und ein Bündniss mit den Hussiten gegen jede Nation, namentlich die deutsche, doch nicht gegen die ungarische Nation geschlossen haben, denn mit den Ungarn, die an uns von altersher mit herzlichsten Banden geschlossen sind, wollen wir nach wie vor in Freundschaft leben (Martène et Durand, Coll. VIII, 161, 164). Von dieser eigenthümlichen Erklärung wusste man bisher nicht sich Rechenschaft zu geben, welche Bedeutung sie hatte und welchen Eindruck sie auf die ungarischen Magnaten gemacht. Der Verfasser theilt ein bisher unbekanntes Schreiben des Königs Sigismund an die ungarischen Regenten mit, welches die Antwort des Königs auf den Bericht von dem, was vorgefallen, enthält (Cod. Epist. II. Nr. 207) und von Foscari, dem Dogen von Venedig, aufgefangen und Jagiełło in Abschrift mitgetheilt wurde (Cod. Epist. II. Nr. 209). Aus diesem Schreiben ist ersichtlich, dass man dies als Agitation von Seite Polens zu betrachten habe, um die Ungarn wider Sigismunds Willen für einen Kampf mit „der deutschen Nation“

zu gewinnen, und dass diese Agitation nicht ohne Erfolg geblieben ist, weil der Landtag eine eigene Gesandtschaft aus diesem Grunde nach Polen zu schicken beschloss und überdies dem Begehren Sigismunds, an das Baseler Concil Gesandte zu schicken, keine Folge leistete, nach Sigismunds Meinung auch auf Anstiften des Königs von Polen.

Eine ebensolche Agitation unternahmen die Polen nunmehr in Preussen, um die dortige Bevölkerung zum Widerstande gegen die Politik des regierenden Ordens zu bewegen. Es ist bekannt, welch drohende Streitigkeiten damals in Preussen zwischen der Bevölkerung und dem Orden wegen des mit Świdrygiełło gegen Polen geschlossenen Bündnisses entstanden waren, und ein grosser Theil der Misserfolge des Ordens sowie des endlichen Sieges der Polen ist wohl dieser drohenden Stellung der Bevölkerung Preussens zuzuschreiben. Der Verfasser behauptet, dass dieser Aufruhr der Preussen gegen den Orden durch polnische Agitation wenn nicht angestiftet so doch wenigstens von ihr geschürt wurde. Man vermuthete schon damals in den Ordenskreisen, dass wohl nur der Polenkönig dem Deutschen Orden eine solche „Bosheit“ zufüge (Toeppen, Acten der Ständetage Pr. I Seite 571), überdies liefert das spätere Verhalten der Polen bei den Friedensverhandlungen unzweifelhafte Beweise dafür. Denn die Polen beschlossen damals weder mit Sigismund noch mit dem Orden ohne unmittelbaren Antheil der Unterthanen zu unterhandeln und einen Frieden nicht anders, als nur unter eigener Garantie dieser Unterthanen anzunehmen. Als nun das Baseler Concil seine Vermittlung zwischen Polen und Sigismund anbot, erklärte der König von Polen, dass weder er noch Sigismund ohne Mitwissen der Magnaten etwas unternehmen können, weil die zwischen Polen und Ungarn bestehenden Verträge mit Genehmigung der Magnaten beider Länder geschlossen worden sind (Joh. de Segovia in Mon. Concil. II 620—621). In den nachherigen Unterhandlungen mit dem Deutschen Orden aber war eines der hauptsächlichsten Hindernisse, an welchen sie scheiterten, die nachstehende von den Polen gestellte Bedingung: der Hochmeister des

Ordens und der König von Polen werden ihren Unterthanen Urkunden ausfolgen, womit sie dieselben im Falle der Nichterfüllung der Friedensbedingungen des Gehorsams entbinden, und diese Urkunden sollten die beiderseitigen Unterthanen gleichwie selbständige vertragschliessende Parteien unter einander austauschen. Der König von Polen hat eine solche Urkunde wirklich ohne weiteres ausgestellt (nach dem Original im Cod. Epist. II Nr. 224), denn ihm war diese Bedingung nicht gefährlich; der Hochmeister jedoch wollte mit Rücksicht auf die Stimmung seiner Unterthanen sich zur Ausstellung einer solchen Urkunde unter keiner Bedingung verstehen (Cod. Epist. II. NNr. 227 und 228 und Toeppen, Acten, an mehreren Stellen unter 1433 und 1434) und daran scheiterte hauptsächlich alles, bis erst die Niederlage bei Wilkomierz den Orden zwang nachzugeben. Das war schon eine vollständig zielbewusste Begünstigung der gegen ihre Obrigkeit sich auflehnenden Bevölkerung.

Ebenso verfuhren die Polen in Littauen. Dort, wo sich die schismatischen Ruthenen der Herrschaft bemächtigt hatten, wuchs die Unzufriedenheit der katholischen Littauer immer mehr. Die Polen beschlossen diese Stimmung der littauischen Bevölkerung auszunutzen, denn es kann keinem Zweifel unterliegen, dass die Sprengung des littauischen Reiches in die zwei Bestandtheile Littauen und Reussen durch Erhebung Sigismunds, des Sohnes Kiejstuts, gegen Świdrygiełło, ein Werk der Polen und namentlich des eigens dazu abgesandten Castellans von Sieradz Laurentius Zaremba gewesen sei. Auch hier finden wir also eine Berufung an das Selbstbewusstsein der Bevölkerung wider deren anerkannte Obrigkeit. Am interessantesten ist jedoch das damalige Verfahren der Polen gegen die Ruthenen. Nach dem Sturze Swidrygiełłos schickte Jagiełło eine Gesandtschaft nach Littauen mit vollständiger Vollmacht, Sigismund auf den Thron zu setzen und Verträge nach eigenem Ermessen abzuschliessen. Diese Gesandtschaft erneuerte den 15. October 1432 nicht nur die Union mit Littauen, sondern sie stellte auch an demselben Tage im Namen des Königs von Polen ein

Document aus, mit welchen alle einst den Littauern bewilligten Privilegien und Freiheiten auch auf die schismatischen Ruthenen, Fürsten, Adel und Bojaren, ausgedehnt wurden; sie sollten nunmehr alle dieselben Rechte geniessen, untern andern auch Ritterwappen führen, welche ihnen von den Littauern wie einst diesen von den Polen verliehen werden sollten (Malinowski, Ausgabe des Wapowski II S. 207). Dieser im Namen des Königs ausgestellten Urkunde wurden die Siegel der Mitglieder der polnischen Gesandtschaft beigegeben, an der Spitze derselben stand kein geringerer, als der Bischof von Krakau Zbigniew Oleśnicki, das vermeintliche Haupt der „Ultramontanen" in Polen. Fünfzehn Tage später erschien bei dem König Jagiełło in Lemberg eine Gesandtschaft aus Łuck, welches eben belagert wurde, um diese Stadt freiwillig dem König zu unterwerfen. Dafür erhielt die Stadt ein gleiches Privilegium: der König ertheilte den Bewohnern von Łuck, und zwar ohne Unterschied, ob sie dem römischen oder dem orientalischen d. i. griechischen Ritus angehörten, die Vorrechte und Freiheiten der Polen und versprach, die Aufhebung der ruthenischen Kirchen oder deren Verwandlung in römische weder anzuordnen noch zuzulassen, und keinen Ruthenen zur Annahme des römischen Ritus zu zwingen (Cod. Epist. I Nr. 82). Diese Urkunde wurde wieder von zwei katholischen Bischöfen, Johann, Erzbischof von Lemberg und Johann, Bischof von Chełm, unterzeichnet. Das sind wahrhaft erstaunliche Thatsachen und schwerlich hätte damals ein anderer Katholik, geschweige denn ein katholischer Bischof, dasselbe gewagt. Zu bemerken ist auch, dass damals Rothrussland und Podolien endgiltig den Kronländern gleichgestellt wurde.

Dies alles geschah im Verlaufe von einigen Monaten: die denkwürdige Gesandtschaft nach Ofen und der Sturz Świdrygiełłos erfolgte im August 1432; den 8 September schickten die Anführer der Taboriten den bekannten Drohbrief an den Deutschen Orden; es kann daher keinem Zweifel unterliegen, dass man da nach einem einheitlichen, wohldurchdachten Plane handelte. Das war demnach eine vollständige Wendung der

Politik; ein Bruch mit der Schablone, sich um das Urtheil der Welt zu kümmern; es war wirklich ein Krieg „gegen jede Nation, namentlich die deutsche". In der polnischen Politik liess man sich meistentheils von idealistischen Rücksichten leiten; hier haben wir ein seltenes aber ungemein charakteristisches Beispiel einer realen Politik, welche nur das Wohl des Staates bezweckt. Aber es waren auch zugleich die letzten Consequenzen der Principien, welche der littauisch-polnischen Union zugrunde lagen.

Wurde aber der gewünschte Erfolg erzielt? Der Verfasser antwortet bejahend. Directe Quellenbeweise fehlen hier zwar, aber bekannte Thatsachen bestätigen es. Die Hussiten haben durch ihren furchtbaren Einfall den Orden im hohen Masse geschwächt. In wiefern die Ungarn moralisch oder materiell den Polen Hilfe geleistet, ist nicht bekannt. Das eine aber steht fest, dass der Haupturheber dieser Unruhen, der König Sigismund von Ungarn, trotz fortwährender Drohungen und feierlicher dem Orden geleisteten Versprechungen, es zu einem Kriege mit Polen nicht gebracht hat. Was aber Preussen betrifft, so hatten ja die Polen keine eifrigeren Anhänger ihrer Politik als die preussischen Ritter und Städte, welche der kriegerischen Politik des Ordens einen noch heftigeren Widerstand entgegensetzten und ihre Herren derart lähmten, dass dieselben nach dem in Folge des Einfalls der Hussiten geschlossenen Waffenstillstande trotz des besten Willens den Krieg nicht mehr zu erneuern wagten, ja im entscheidenden Momente Livland ohne Hilfe lassen mussten, was die entscheidende Niederlage bei Wilkomierz zur Folge hatte. An Littauen ist der Erfolg dieser Politik klar, da doch dasselbe in zwei Theile getheilt und so Świdrygiełło geschwächt wurde. Aber auch bei den Ruthenen blieben jene nach der damaligen Meinung antikirchlichen Privilegien nicht ohne Erfolg. Łuck, ein strategisch höchst wichtiger Punkt, unterwarf sich — wie schon bemerkt — sogleich dem Jagiełło; doch auch der berühmte angebliche Verrath des Metropoliten Herasym, ferner der Verrath des Fürsten Fedko Nieświcki, vormals des eifrigsten Vorkämpfers

Świdrygiełłos, werden wohl auch als die Folgen der neuen Stellung Polens gegen die Ruthenen angesehen werden müssen. Es kann demnach mit Recht behauptet werden, dass Polen seinen endlichen Sieg vor allem dieser seinen verwegenen aber zielbewussten Politik verdankt.

---

25. — S. Smolka. **Rapport sur les recherches faites dans les archives de Rome.**

Ces recherches ont été confiées en 1889—90 à MM. S. Windakiewicz et F. Koneczny.

M. Windakiewicz devait uniquement s'occuper de l'étude des manuscrits renfermant les poésies de Calimachus et des travaux préparatoires pour la publication de ces poésies. Il a rendu compte du résultat de ses efforts en séance de la Classe de Philologie, le 15 décembre 1890.

M. Koneczny avait été chargé de compléter l'abondante collection des correspondances de Possevino, déjà recueillies en 1886—87 et 1888.

Il s'agissait ici particulièrement de l'étude des matériaux contenus, dans les volumes 92 et 93 de „*Nunz. di Germania*", c'est-à-dire de la correspondance des années 1577 à 1581. Le volume 92 comprend les années 1571 à 1580, durant lesquelles Possevino, presque exclusivement adonné aux affaires suédoises, ne mentionne celles de Pologne qu'autant qu'elles se relient à celles de Suède, ou n'en parle qu'incidemment sous l'impression de son voyage à travers la Pologne, pour se rendre en Suède. Dans le volume 93 se trouvent les pièces relatives à la mission de Possevino au sujet de la paix entre Bathory et Ivan-le-Terrible (1581).

La nature de ces divers matériaux a nécessité un travail différent pour chacun de ces deux volumes. Pour les matériaux concernant les années 1577 à 1581, M. Koneczny s'est borné à résumer sommairement la correspondance touchant les affaires de Suède, correspondance utilisée en partie par Theiner; pu-

il a rapporté des copies textuelles ou de copieux extraits de toutes les lettres ayant trait directement aux questions polonaises. Quant aux documents contenus dans le volume 93, ils ont été pour la plupart publiés par Tourguéniew (Monumenta Russiae historica), Pierling (Bathory et Possevino), Theiner (Ann. eccl.). Il ne restait donc plus à M. Koneczny qu'à prendre, soit des copies, soit des extraits, ou à faire des résumés (selon l'importance des matériaux) des documents négligés par Tourguéniew, Pierling et Theiner.

C'est au mois de juin 1578, que Possevino, revenant de son premier voyage en Suède, traversa la Pologne par Danzig, Varsovie et Cracovie, avant de gagner Rome. Bathory avait, quelques mois auparavant (février 1578), écrit à Jean III, roi de Suède, une lettre proposant une alliance perpétuelle de la Pologne et de la Suède contre la Russie. Cette lettre, comme l'atteste Possevino, eut une influence décisive sur Jean III et le détourna des hérétiques. Jean III envoya Possevino en mission secrète auprès de Bathory. Mais Possevino ayant hâte d'arriver à Rome, ne put voir Bathory qui était alors à Léopol. Il se déchargea donc sur le nonce Caligari du soin d'accomplir cette mission qu'il lui dévoila, et écrivit lui-même à Batory une lettre datée de Cracovie, le 13 juillet 1578.

Au printemps de 1579, Possevino revient en Suède faisant de nouveau route par la Pologne. Il est à Cracovie le 3 avril; le 17 et le 23 à Varsovie; le 27 à Włocławek. Il passe, en Prusse, les mois de mai, juin, et juillet, et le 7 août il arrive à Stockholm.

En Prusse, Possevino s'est principalement occupé du séminaire nouvellement fondé de Braunsberg. On devait y instruire des clercs non seulement pour la Prusse et la Suède, mais encore pour la Lithuanie, la Ruthénie et même la Moscovie. Possevino apporte tous ses soins à gagner les clercs Ruthéniens, il venait même d'en placer quelques uns à Olmütz. C'est à partir de ce moment que les affaires de Ruthénie commencent à l'intéresser et l'intéresseront de plus en plus. Il se passionne pour la conversion au catholicisme de la famille des

ducs de Słuck et commet Skarga à la continuation de cette oeuvre. Les lettres de cette époque renferment nombre de détails curieux sur cette famille illustre et sur les seigneurs ruthéniens en général. Le vieux duc de Słuck, à son lit de mort, avait fait jurer à ses fils de ne point passer „à la foi latine." Le fils aîné est grec orthodoxe zélé, le plus jeune penche vers le catholicisme pour lequel, Simon, le second, se prononce ouvertement.

Avant de quitter la Prusse pour se rendre en Suède, Possevino fait un détour jusqu'à Wilna pour s'y entretenir avec Bathory. Le nonce Caligari et le provincial des Jésuites, François Sunier, l'avaient instamment pressé d'y venir. On disait, pendant le séjour de Possevino à Cracovie, que Jean III enverrait à Bathory, comme auxiliaires contre la Moscovie, 12000 hommes d'infanterie, quelque artillerie et un peu de cavalerie. L'alliance suédoise devait être avant tout le sujet de la conférence entre Possevino et Bathory. Possevino arriva à Wilna au mois de juin 1579 et présenta le bref du pape au roi. Le secrétaire royal, Goślicki, allait précisément revenir de Suède et le roi souhaitait le mettre en relations avec Possevino. Mais celui-ci ne pouvant attendre son retour, prend congé de Bathory qui lui donne pour Jean III, une lettre dans laquelle il promet: aiutarlo in sino col sangue, volendo egli promover la religione cattolica. Les lettres écrites pendant ce court séjour de Possevino sont remplies de faits intéressants: Le roi s'attache vivement à la polémique théologique; il discute avec les seigneurs grecs orthodoxes. Possevino lui avait donné, entre autres ouvrages, un petit livre récemment traduit du grec en latin, un concilio efesino; le roi y puise de nouveaux arguments pour ses controverses. Possevino témoigne le désir de fonder à Wilna un séminaire pour les Ruthéniens et les Tartares; l'évêque de Wilna appuie ce projet et Zamoyski doit se charger d'amener des clercs de Tartarie.

Possevino, de retour de Wilna, rencontre à Braunsberg Goślicki, rapportant quantité de nouvelles de Suède: 21 navires de guerre ont fait voile vers la Livonie; on a réuni 12000

soldats en Finlande, pour la prise de Narwa. C'est aujourd'hui seulement, et par la relation de Goślicki, que nous sommes éclairés sur les intentions de Bathory dans les négociations avec la Suède: ..... ne il re di Sueccia haveva voluto prometter di sottoporre le sue genti al commandamento del re di Polonia, car, prétendait-il, plusieurs fois dejà les Suédois ayant secondé les Polonais, ceux-ci les avaient abandonnés. Ma che perro aiutarebbe con questa altra strada il re di Polonia.

Possevino ne réussit pas en Suède; les chances de la réaction catholique baissent de plus en plus. Aussi Possevino tient-il à établir les meilleures relations entre la cour Suédoise et la Pologne catholique. On forme le projet de marier la princesse royale de Suède, Anne, au jeune Etienne Bathory, neveu du roi. Possevino et le nonce Caligari sont pleins d'ardeur pour la conclusion de cette union: Catherine Jagellon s'y montre favorable. Elle n'eut cependant pas lieu, quoique le roi Etienne — comme l'affirme Possevino — la souhaitât vivement; le jeune Etienne Bathory contracta un mariage clandestin en Transylvanie. L'affaire de la guerre contre la Moscovie, n'avait pas avancé de beaucoup. L'attitude menaçante et provocatrice du Danemarck inspirait des craintes à Jean III. En quittant la Suède vers le milieu d'août 1580, Possevino fut autorisé par Jean III à négocier avec Bathory, une alliance ou ligue (lega) contre la Moscovie. Cependant pressé de rentrer à Rome, cette fois encore, Possevino confia cette mission au nonce Caligari. C'est à la même époque qu'arriva en Pologne, l'agent suédois Olaf de Suerchero, per le cose di Moscovia e di Napoli (Héritage de la reine Bone). Les informations les plus remarquables des lettres de Possevino de cette période, concernent la prince royal Sigismond qu'on indique déjà en 1580 comme le futur roi de Pologne. Le 20 août 1580, écrivant de Danzig au cardinal de Como, Possevino parle de Sigismond: che potrebbe un giorno essere Re di Polonia. Il écrit pourtant à Caligari: La regina di Polonia (la reine Anne) con mostrare al detto segre-

tario (l'agent suédois) la speranza, ch'il Principe un giorno succedesse a questa corona et ch'essa come à figliuolo pretende lasciare il suo, per aventura farà qualche cosa di momento. Possevino vit bientôt après la reine Anne à Varsovie, mais il ne dit pas s'il a conféré avec elle au sujet de l'accès éventuel de Sigismond au trône. Il est néanmoins toujours préoccupé de cette question. Quelques mois plus tard (novembre 1580), il écrit encore de Prague au Cardinal de Como, disant que probablement, en cas de mort du roi Etienne, tutti gli ecclesiastici di Polonia et molti altri signori Polacchi i Lituani dei piu cattolici et forse anco degli heretici getterebbono l'occhio soprà lui per eleggerlo re.

En somme les lettres de Possevino, écrites en ces circonstances, nous apprennent beaucoup de particularités curieuses sur le prince Sigismond. Nous y lisons, entre autres, que ce prince avait pris la résolution de s'enfuir de la cour de Suède pour s'arracher à l'influence protestante. Il voulait se réfugier auprès de sa tante, Anne Jagellon.

Quant au volume 93 de *Nunz. di Germ.* (année 1581) il a pu fournir une abondante gerbe, même après la moisson faite antérieurement par Tourgueniew, Theiner et Pierling. On y trouve principalement les lettres de Possevino (au cardinal de Como, surtout) datées du camp de Pskow, du 8 au 28 octobre 1581, lettres contenant de trés-précieux renseignements et jetant un jour nouveau sur la politique de Bathory pendant cette dernière campagne en Moscovie. Elles expliquent clairement des points fort obscurs jusqu'ici: la politique contemporaine, les rapports entre la Pologne et la Suède pendant la guerre avec la Moscovie, leur situation à l'égard de cette dernière et les progrès sensibles et constants des armées suédoises en Livonie. Il est absolument évident que Bathory, dans cette guerre avec la Moscovie n'avait avant tout, on peut même dire uniquement en vue que la Livonie. Ces nouvelles découvertes confirment d'ailleurs ce fait définitivement. Aussi les intérets de la Pologne et ceux de la Suède s'étant confondus en Livonie furent-ils

d'une importance capitale dans la conclusion de la paix avec la Moscovie.

Après sa double mission en Suède, Possevino surveille attentivement la marche des affaires de ce pays. Il s'attache spécialement à établir et à conserver les meilleures relations entre la Pologne et la Suède. La situation d'alors était telle qu'il regarde un instant la guerre comme une chose inévitable, et s'attend à la voir éclater entre les deux royaumes. Cette correspondance est donc une source précieuse de renseignements sur ces événements considérables, renseignements dédaignés par les savants russes qui n'y ont en effet attaché aucune importance.

Un mémorial fort étendu de Possevino est aussi très riche en observations pénétrantes. Il porte le titre: Risposte havute del Sermo Re di Polonia, mentre ragionandosi della lega contra il Turco, si dimandò cio che potesse sperarsi delle forze del Moscovito, in caso ch'egli volesse far da vero, si come nella sua lettera accennò à S. Sta; et comme suite: Altre risposte del Sermo del Re di Polonia sopra il viaggio di Persia in caso del negozio della lega. Possevino y reproduit sa conversation avec Bathory roulant sur la ligue contre les Turcs et la participation de la Moscovie à cette ligue. La date exacte de cette conversation est inconnue; elle a probablement été tenue à Pskow en Octobre 1581. On trouve aussi çà et là de nombreux éclaircissements sur les questions ecclésiastiques de la Ruthénie. La vive intelligence de Possevino incidemment attirée par la Moscovie, va s'y intéresser de plus en plus activement: il espère ouvrir, à travers la Ruthénie Blanche et la Ruthénie Rouge, une route à la propagande catholique en Moscovie, en Valachie et en Tartarie.

Après avoir étudié la correspondance de Possevino, M. Koneczny a tenté de compléter les matériaux que nous possédons sur l'histoire des négociations ouvertes et poursuivies en 1583, 1584, pour constituer une ligue contre les Turcs. Il a consacré à ce travail quelques semaines de séjour à Florence.

L'action prépondérante du roi Bathory dans ces négociations, sollicitait puissamment notre correspondant à augmenter par ses recherches la somme considérable des pièces sur la matière, déja recueillies dans les archives de Rome et de Venise par les missions scientifiques de 1886—87. Le gouvernement florentin prit une part effective à la formation de la dite ligue, aussi pouvait-on s'attendre à rencontrer dans le „Archivio di Stato" plus d'un document propre à combler les lacunes des précédentes investigations. M. Koneczny a pu en rassembler plusieurs, tirés des dépêches des envoyés florentins Ottavio Abbioso, Monsign. de Médicis, Bongianni Gianfiliazzi: les deux premiers écrivent de Rome, le troisième d'Espagne. Les lettres des 10 octobre 1583, 24 avril 1584 et 29 août 1584, adressées à la cour de Toscane par le nonce Bolognetto sont aussi des plus remarquables. Les papiers conservés à Florence sont donc loin d'être sans valeur; ils fournissent de nouvelles informations sur la période primitive et constitutive de la ligue de 1582. Il a fallu abandonner l'espoir de trouver à Florence, des documents sur les projets mystérieux de Bathory en 1586.

Mr. Smolka a terminé sa communication en rendant compte à la Commission de la marche des recherches continuées dans les archives de Rome, pendant l'année actuelle. C'est M. V. Czermak qui y est préposé, depuis le mois de novembre. Il est secondé dans sa tâche par le père Biela. C. R. La nonciature de Marius Filonardi, archevêque d' Avignon (1635—1643) est l'objet de leurs études. En outre, M. V. Czermak examine minutieusement, à la Bibliothèque Barberini, la volumineuse correspondance de Ladislas IV et de la famille royale, avec le cardinal Barberini (1635—1644).

---

26. — V. Heck. **Bericht über die Stadtarchive der ehemaligen Herzogthümer Oświęcim und Zator.**

Die Forschungen in den Archiven von sieben Städten im Gebiete der ehemaligen Herzogthümer Oświęcim und Zator ergaben kein reichliches Resultat. Die Städte Oświęcim (Auschwitz) und Żywiec (Saybusch) besitzen gegenwärtig fast kein historisches Material; aus verschiedenen Gründen ist dasselbe in beiden Städten zugrunde gegangen. In Oświęcim sind noch Überreste des Archivs in 7 Büchern erhalten; sechs Bücher enthalten die Acten des städtischen Rathscollegiums aus der Zeit von 1763—1780, eines enthält die Acten des Schöffengerichtes 1763—1775. Documente gibt es keine mehr. Die Stadt Saybusch besitzt weder Documente noch öffentliche Bücher. Die Original-Urkunden sind zwar verloren gegangen, allein im Codex der Jagiellonischen Universitäts-Bibliothek Z. 3400 sind Abschriften derselben erhalten, über deren Vollständigkeit sich nichts Bestimmtes sagen lässt. Die Archive der anderen fünf Städte enthalten 84 Original Urkunden. Hievon entfallen auf Andrychów 4, auf Biała 12, auf Kęty 38, auf Wadowice 21, auf Zator 11. Diese Urkunden haben vorwiegend localen Wert und gehören einer späteren Zeit an. Die älteste Urkunde ist im Archiv zu Kęty aufbewahrt. Sie trägt das Datum Oświęcim den 25. Mai 1391 und verleiht darin Janusz II Herzog von Oświęcim, den Bewohnern von Kęty zahlreiche Privilegien. Diese Urkunde ist jedoch nicht im Original erhalten, sondern in einer Bestätigung Kasimirs des Jagiellonen ddto Krakau den 20. März 1454. Das nächste Document der Zeitfolge nach ist gleichfalls in Kęty erhalten und trägt das Datum Zator den 25. October 1400. Hiedurch bestätigt Herzog Janusz II den Verkauf von Gütern in Kęty. Die Urkunde ist so schadhaft, dass die Namen der Personen unleserlich sind. Die drittälteste Urkunde ist das im Wadowicer Archiv aufbewahrte Privilegium Kasimirs I. Herzogs von Oświęcim, d. d. Oświęcim den 10. November 1430 über das Magdeburger Stadtrecht für Wadowice, gleichfalls nicht im Original sondern in einer Übertragung, nämlich einem

Privileg Janusz IV ddto 20. November 1496 (ohne Angabe des Ortes). Die übrigen frühesten Urkunden stammen vom Anfang des XVI Jahrhundertes. In der obgenannten Zahl der Urkunden sind auch die Zunftordnungen der genannten Städte enthalten.

Die Anzahl der in den Archiven der genannten Städte erhaltenen Bücher ist folgende. In Andrychów sind zwei Bücher des Bürgermeisteramtes aus der Zeit 1663—1708 und 1750—1809 erhalten. In Biała sind nur lose Bogen in Heften erhalten, betreffend die städtischen Angelegenheiten im XIII Jhdt. Kęty besitzt 22 mehr oder minder gut erhaltene Bücher; es sind fast ausschliesslich Acten des städtischen Rathscollegiums aus der Zeit von 1587—1786 mit vielen grösseren Lücken. Die Handschrift ist verschieden, stellenweise nur schwer leserlich. Der Inhalt bietet meist nur locales Interesse, selten findet man auch etwas von allgemeiner Bedeutung. Ausser den Beschlüssen des Rathscollegiums, betreffend die Verwaltung der Stadt, sind hier zahlreiche Kauf-und Verkaufs-Contracte, Schenkungen von Häusern u. Grundstücken, testamentarische Schenkungen, Vermögensstreitigkeiten, Ehrenbeleidigungs-Klagen, polizeiliche Angelegenheiten von keinerlei Bedeutung, Schuldverschreibungen, Bestätigungen über empfangene Geldsummen, hie und da Notizen über vorgenommene Wahlen in der Stadt, über Einnahmen und Ausgaben der Stadt, über Revisionen der Grenzen des städtischen Gebietes oder über irgend eine andere, wichtigere Angelegenheit, die Stadt betreffend. Erwähnenswert sind zwei in den Acten aufbewahrte Lustrationen von Kęty im Jahre 1569 und 1720. Wadowice besitzt verhältnissmässig das meiste handschriftliche Material, denn die Zahl der Bücher beträgt 43. Mit Ausnahme von zwei Büchern sind auch hier die Urkunden des städtischen Rathscollegiums aus der Zeit von 1550—1789 erhalten. Ihr Inhalt ist derselbe wie in den Büchern des Archivs von Kęty.

Ein Ausflug nach Lanckorona, der ursprunglich nicht im Plane des Verfassers lag, ergab, dass das städtische Archiv nicht mehr besteht, trotzdem es bis unlängst noch bestanden hat. Durch

Leichtsinn ist dasselbe, wie so viele andere, zugrunde gegangen. Als Überreste sind noch zwei Bücher des städtischen Rathscollegiums von 1589 und 1659 an erhalten.

Diese Erforschung der städtischen Archive ist der Anfang einer grösseren Arbeit auf diesem Gebiete. Herr Heck beabsichtigt auch eine Durchsicht der Kirchen-Privat-und Gemeinde-Archive in dem Gebiete der einstigen Herzogthümer Oświęcim und Zator vorzunehmen.

---

27. — F. Mertens „O zastosowaniu teoryi funkcyj symetrycznych do wyprowadzenia układu zupełnego utworów niezmiennikowych dla form o dwu zmiennych.“ *(Über die Anwendung der Theorie der symmetrischen Functionen auf die Deduction eines vollständigen Systems invarianter Gebilde binärer Formen).*

Der Verfasser beweist mit Hilfe der Theorie der symmetrischen Functionen, dass es für jede binäre Form einen endlichen Inbegriff von invarianten Gebilden gibt, durch welche alle ganzen invarianten Gebilde dieser Form in ganzer Weise ausdrückbar sind, und stellt diese Inbegriffe für die Formen 2-ten, 3-ten und 4-ten Grades auf.

---

28. — J. Schramm. O wpływie światła na chemiczne podstawiania. *(Influence de la lumière sur la substitution chimique).*

En continuant ses recherches sur l'objet en question, l'auteur a trouvé que le paraéthylotoluène, la bromoéthylobenzine, la bromopropylobenzine normale et la bromobutylobenzine normale, sont, en présence du brome, très sensibles à l'action de la lumière. Il a obtenu, dans ces conditions, plusieurs dérivés de ces corps, qu'il serait bien difficile de produire dans des conditions différentes, et résume ses études dans les propositions suivantes:

1) Quand on fait agir une molécule de brome sur du paraéthylotoluène à la lumière solaire, et ensuite une deuxième molécule de ce métalloïde à l'obscurité et à la température de 100° C., il se forme du p-méthylobibromure de styrol qui cristallise en aiguilles, dans sa solution alcoolique, et fond à 44,5°C.

2) Dans des conditions analogues, et toujours en présence du brome, on obtient — de la bromoéthylobenzine, de la bromopropylobenzine normale et de la bromobutylobenzine normale — produits qui se solidifient en partie après leur refroidissement. Après avoir été débarrassés des corps huileux qui les accompagnent (combinaisons isomères ortho), ces produits donnent des bromobibromures: de styrol, de féniloallyle et de fénilobutylène, facilement cristallisables dans leurs solutions alcooliques. Le premier de ces bromobibromures fond à 60°C., le deuxième à 61° C., le troisième à 76,5° C.

3) En étudiant la constitution moléculaire de ces corps, l'auteur en a tiré: le p- méthylostyrol, liquide qui bout à 170—175° C., le p- bromostyrol, liquide qui bout à 210—220° C., enfin l'alcool bromoféniloéthylénique, corps solide qui fond à 102° C., se dissout difficilement dans l'eau et se dépose, de cette solution, en aiguilles aplaties, fortement réfringentes.

---

29. — I. Zakrzewski. „O zależności ciepła właściwego ciał stałych od temperatury". *(Sur la variation de la chaleur spécifique des corps solides suivant leur température).*

Les déterminations ont été faites au moyen d'un calorimètre à glace de M. Bunsen, muni d'un tube capillaire gradué. Pour éviter la formation spontanée de la glace à l'intérieur du calorimètre, un manomètre à mercure fut ajusté à l'extrémité du tube capillaire, et put exercer à l'intérieur de l'appareil une pression variable à volonté. Ordinairement une pression de 500 à 760 mm. de mercure suffisait pour rendre le calorimètre stationnaire. Le tube capillaire, long de 100 cm., divisé en millimètres, avait un diamètre intérieur de 0·4 mm., et

contenait en moyenne 1.7 mgr. de mercure par millimètre de longueur. Le déplacement d'une bulle d'air interrompant la colonne de mercure a été observé à l'aide d'un microscope. Un objectif augmentant 2 fois en diamètre, et un micromètre oculaire rendaient possible la détermination exacte à 0.05 mm de l'échelle; cela correspond à 0.085 milligrammes de mercure.

Comme unité de chaleur, l'auteur a choisi un centième de la chaleur perdue par un gramme d'eau se refroidissant de 100° à 0° C, c'est-à-dire un „gramme-degré moyen". Trois déterminations faites pour mesurer la masse de mercure qui se retirait dans le calorimètre, par suite de l'introduction d'une unité de chaleur, ont donné les chiffres suivants: 15.58, 15.56, 15.58 — en moyenne 15.573 mgr. de mercure à 0° — le manomètre indiquant 558, le baromètre 734—739 mm.

La chaleur latente de fusion de la glace dépend de la pression exercée. La variation correspondante étant insignifiante et mal connue, on a adopté, pour calculer les expériences qui suivent, le nombre 15.573 comme équivalent en mercure un gramme-degré moyen.

Les expériences ont porté sur les deux intervalles de température: 0° à + 100° et 0° à — 100°. Les corps ont été chauffés par un courant de vapeur d'eau bouillante, et la température déterminée à l'aide d'un thermomètre à mercure, dont le vase était entouré du corps en question. Le refroidissement s'accomplissait à l'intérieur d'un thermostat approprié, rempli d'éthylène liquide, bouillant sous la pression atmosphérique. Pour mesurer la température, on a employé un thermomètre à sulfure de carbone. La correction du thermomètre fut déterminée après chaque expérience en immergeant immédiatement dans l'éthylène la partie du thermomètre qui se trouvait à l'intérieur du thermostat. La température de l'éthylène bouillant, par rapport à la pression atmosphérique, a été trouvée d'après la courbe de tension de vapeur saturée, déterminée antérieurement au laboratoire de physique de l'université.

Les résultats de ces expériences sont consignés dans le tableau suivant:

Chaleurs spécifiques.

Intervalles de température.	Pt.	Ag.	Pd.	Cu.	Ni.
0 à +100.	0·03179	0·05561	0·05726	0·09217	0·10738
0 à −100.	0·03035	0·05399	0·05355	0·08514	0·09470
Variation totale	−0·00144	−0·00162	−0·00371	−0·00703	−0·01268
Variation en %	4·53	2·91	6·48	7·63	11·81
Variation de la chaleur atomique	−0·280	−0·173	−0·393	−0·443	−0·735

Intervalles de température	Fe.	Verre.	C.	Al.	H.[1]	H.[2]
0 à +100.	0·11091	0·19151	0·19775	0·21285	4·329	4·175
0 à −100.	0·09499	—	0·13682	0·19079	3·73	2·83
Variation totale	−0·01592	—	0·06093	−0·02206	−0.60	−1·34
Variation en %	14·35	—	30·81	10·36	16·09	47·3
Variation de la chaleur atomique	−0·892	—	−0·731	−0·596	−0·60	−1·34

L'hydrogène a été employé à l'état de combinaison avec le pallade. Les chiffres de la première colonne (H^1) donnent la moyenne des mesures relatives au pallade contenant moins d'hydrogène que ne l'indique la formule Pd_2 H. La seconde colonne se rapporte à un degré de saturation supérieur à celui de la formule précédente.

Les valeurs de la variation totale de la chaleur spécifique montrent que la variation augmente avec la valeur de la chaleur spécifique même, sans que d'ailleurs il y ait proportionnalité, ainsi que le démontrent les valeurs de cette variation, évaluées en %. La dernière ligne de la table contient les variations de la chaleur atomique des corps employés.

Laboratoire de physique
à l'Université de Cracovie.

30. — S. Niementowski „O anhydrozwiązkach“ *(Ueber Anhydroverbindungen).*

Diese Arbeit bildet die Fortsetzung der in den Sitzungsberichten der Akademie Bd. XV und Bd. XVIII unter demselben Titel veröffentlichten Abhandlungen.

Eingangs wird die Bildung eines bei 156°C schmelzenden Oxyäthenyldiamidotoluols aus Bibromäthenyldiamidotoluol und Kalilauge besprochen. Der Körper ist mit einem von Z. Bankiewicz entdeckten bei 232—234°C schmelzendem Oxyäthenyldiamidotoluol isomer.

Im speciellen, experimentellen Theile wird zuerst die Darstellung des Hobrecker'schen Aethenyldiamidotoluols Schm. 203°C ausführlich beschrieben. Sodann geht der Verfasser zur Schilderung der Bromierung dieser Base über und beschreibt einige bromhaltige Derivate derselben. Einer besonderen Erwähnung sind wert:

Bromäthenyldiamidotoluol $C_9 H_9 N_2 Br$. Schm. 216°C. Krystallisiert in Nadeln. Leicht löslich in Alkohol u. Aceton.

Chlorhydrat: $C_9 H_9 N_2 Br HCl + 2aq$. Nadeln.

Bromhydrat: $C_9 H_9 N_2 Br HBr. + 2aq$. Weisse Nadeln. Schm. 302°C.

Nitrat: $C_9 H_9 N_2 Br HNO_3$. Weisse Nadeln. Zersetzung bei 228°C.

Nitrobromäthenyldiamidotoluol $C_9 H_8 (NO_2) Br N_2$. Schm. 219°C. Gelbe Nadeln. Löslich in siedendem Essigäther, Aceton, Alkohol. Wurde erhalten aus der vorhergehenden Verbindung durch Eintragen in siedende oder kalte Salpetersäure sp. Gew. 1,53.

Das Chlorhydrat, Sulphat und Nitrat krystallisieren in weissen Nadeln. Das letzte schmilzt bei 207°C.

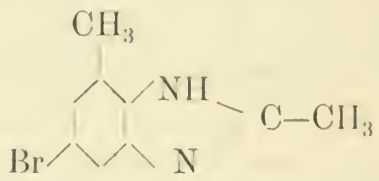
Darauf folgen ausführliche Angaben über die Bromierung des o- Acettoluids und Analysen des Bromhydrates des m- Brom-o- Toluidins und der freien Base. Dann werden beschrieben: das m- Nitro- m- Brom- o- Acettoluid

$$(1)\ CH_3.\ C_6\ H_2 \begin{cases} (2)\ NH.\ COCH_3 \\ (3)\ NO_2 \\ (5)\ Br. \end{cases} \qquad \text{Schm. } 205^0C.$$

Aus Eisessig gelbe rhombische Tafeln sonst Nadeln. Mit Alkali verseift, gibt es m- Brom- m- Nitro- o- Toluidin von Wróblewski Sch. 145. Die Verbindung wurde erhalten durch Eintragen des m- Brom- o- Acettoluids in Salpetersäure sp. Gew. 1,48.

Dinitro- m- Brom- Acettoluid. $CH_3\ C_6\ H\ (NO_2)_2\ Br\ NH\ COCH_3$. Erhalten durch Eintragen 1 Th. m- Brom- o- Acettolluids in eine Lösung von 1 Th. Natronsalpeter in 20 Th. conc. Schwefelsäure. Schm. 244°C mit Zersetzung.

m- Brom- Isoäthenyldiamidotoluol

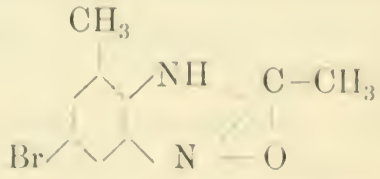


Entsteht bei der Reduction des m- Nitro- m- Brom- o- Acettoluids mit Sn u. HCl. neben der entsprechenden Oxyanhydrobase. Schm. 244—246° mit Zers. In sämmtlichen Solventien sehr schwer löslich. Tafeln oder Nadeln.

Chlorhydrat $C_9\ H_9\ Br\ N_2\ HCl + aq$. Schuppen oder Nadeln.

Nitrat $C_9\ H_9\ Br\ N_2\ H\ NO_3$ Weisse Nadeln. Schm. mit Zers. bei 217—219°C.

m- Brom- Oxyisoäthenyldiamidotoluol Schm. mit Zers. 250°C.



In sämmtlichen organischen Solventien sehr schwer löslich.

Chlorhydrat $C_9\ H_9\ Br\ N_2\ O.\ H\ Cl + 2aq$. Weisse Spissen.

Sulphat $C_9\ H_9\ Br\ N_2\ O.\ H_2\ SO_4 + {}^1/_2\ aq$. Moosähnliche verästelte Büschel.

Nitrat $C_9 H_9 Br N_2 O. H NO_3$. Derbe Nadeln. Zersetzt sich bei 138°C. Am Schluss der Arbeit weist der Verfasser nach, dass das von Berlstein und Kuhlberg entdeckte nach denselben bei 132—134°, nach Untersuchungen des Verfassers bei 137—138°C schmelzende -o- Nitro- m- Toluidin die Constitution

$$(1).\ C H_3.\ C_6 H_3 \begin{cases} (6)\ NO_2 \\ (3)\ NH_2 \end{cases}$$ besitzt.

---

31 — N. Cybulski i J. Zanietowski **„O zastosowaniu kondensatora do podrażniania nerwów i mięśni zamiast przyrządu saneczkowego Du-Bois-Reymonda“.** ***(Nouvelle méthode d'excitation électrique à l'aide de condensateurs remplaçant l'appareil à chariot de Mr Du-Bois-Reymond).***

Les auteurs décrivent une nouvelle méthode d'excitation électrique, au moyen de décharges de condensateurs qui remplacent l'excitant utilisé jusqu' à présent, sous forme de courants induits ou courants continus.

Ces deux excitants si souvent employés, même pour évaluer le degré d'excitabilité des nerfs, ne sont pourtant rattachés par aucune mesure aux unités fondamentales des physiciens.

La méthode sus dite ne nous offre point de nouvelles unités, ni de nouveaux facteurs; elle compare la réaction musculaire avec des facteurs connus et bien définis, et nous permet de formuler des lois sur le rapport qui existe entre l'énergie du muscle et l'énergie de l'excitant jusqu'à présent non décrites.

Les auteurs chargent, à l'aide d'un commutateur rotatif, un condensateur, dont on connait la capacité, à un potentiel strictement défini, et qu'on peut faire varier au moyen d'un rhéostat; puis ils le déchargent dans le nerf à l'aide du même appareil. (Les armatures du condensateur se chargent par une pile de Daniell, dont l'intensité est mesurée à l'aide d'un galvanomètre à ressort).

En changeant la capacité du condensateur et le potentiel, les auteurs modifient à volonté la quantité d'électricité et l'énergie de l'excitation, comme dans l'appareil à chariot de Du-Bois-Reymond, avec toutefois cette amélioration, que ces facteurs nous sont strictement connus, et que les décharges opèrent dans un sens ou dans les deux sens inverses, pendant un espace de temps qui reste toujours le même.

On donnera ultérieurement la description détaillée de toutes ces expériences; mais on en peut conclure dès à présent:

1) que l'effet de l'excitation dépend de l'énergie du courant qui traverse le nerf pendant un très-court instant;

2) qu'il y a, certaines limites précises étant données, un rapport strictement défini entre l'énergie de l'excitation et l'énergie de la contraction musculaire, exprimée en unités de travail;

3) qu'il y a un certain terme que l'énergie de l'excitation doit atteindre, pour produire une contraction minima: ce terme s'évalue, pour le nerf ischiatique de la grenouille, de $^1/_{1000}$ jusqu'à $^3/_{1000}$ erg*) (si le muscle soulève de 5 á 10 gr.);

4) qu'au delà de ce terme, l'énergie du muscle et la hauteur de la contraction augmentent beaucoup plus rapidement que l'énergie de l'excitation;

5) que le terme d'excitabilité mentionné plus haut, ainsi que le caractère et la hauteur maxima de la courbe qui exprime l'accroissement de l'énergie musculaire, dépendent du poids soulevé par le muscle;

6) que ce poids détermine aussi la quantité d'énergie nécessaire pour produire un effet maximum, par exemple: pour soulever à la hauteur maxima un poids de 10 grammes, il a fallu $^1/_{100}$ d'erg, et le travail exécuté correspondait à 3600 erg; pour soulever 20 gr. il a fallu $^2/_{100}$ d'erg, et le travail correspondait à 6000 erg; pour soulever 40 g. il a fallu à peu près $^2/_{100}$ d'erg, et le travail correspondait à 11700 erg;

* L'erg, comme on le sait, est l'unité de travail adoptée en Allemagne; il équivaut à l'effort produit pour soulever un milligramme à la hauteur d'un centimètre

7) que le muscle tétanisé se fatigue très lentement;

8) qu'il y a, pour le muscle tétanisé, une certaine quantité d'énergie qui produit dans des conditions identiques un maximum de contraction régulière, et qu'il y a un rapport entre cette quantité et le poids soulevé par le muscle;

9) que nous évitons, en employant notre méthode, tous les phénomènes d'induction unipolaire.

La méthode que nous exposons permet en outre à tous les expérimentateurs de se placer dans des conditions tout-à-fait identiques, et de comparer, en se servant des facteurs mentionnés plus-haut, l'excitant électrique employé dans des recherches différentes, ce qui était jusqu'à présent impossible.

Erratum

pag. 152 dernière ligne du texte: au lieu de $^{2}/_{100}$ lisez $^{25}/_{1000}$.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyją Sekretarza generalnego Dr. Stanisława Smolki.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza

11 Maja 1891.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

N° 5. Mai. 1891.

Sommaire: Séances du 1, 11, 20 mai 1891. — Résumés: 32. C. Morawski. La vie et les oeuvres de Jacques Górski (1525—1585). — 33 E. Krzymuski Joseph Szymanowski, Étude pour de servir à l'histoire la réforme du droit pénal et de l'instruction criminelle en Pologne, vers la fin du XVIII siècle. — 34. Codex epistolaris saec. XV, vol. II ed. A. Lewicki. — 35. A. Witkowski. Sur la dilatation et la compressibilité de l'air athmosphérique. — 36. A. Witkowski. Thermomètre électrique pour les basses températures. — 37. S. Niementowski. Sur les dérivés des m-metyl-o-uramidobenzole. — 38. C. Olszewski. Sur la pression critique de l'hydrogène. — 39. S Dickstein. Les notions et les méthodes en mathématiques. 1. vol. Théorie des opérations.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 1 mai 1891

Présidence de M. C. Morawski

M. C. Morawski donne lecture de son travail sur la vie et les oeuvres de Jacques Górski (1525—1585). [1])

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 11 mai 1891

Présidence de M. V. Zakrzewski

M. Edmond Krzymuski donne lecture de son travail intitulé: Joseph Szymanowski. Etude pour servir à l'histoire

1) Voir aux Résumés p. 158.

de la réforme du droit pénal et de l'instruction criminelle en Pologne, vers la fin du XVIII siècle.[1])

Le Secrétaire présente le compte-rendu des travaux des Commissions.

La Commission d'Histoire vient de publier le 12e vol des Monumenta medii aevi, contenant la continuation du Codex epistolaris saec. XV, editée par M. A. Lewicki[2]). A la Commission d'Archéologie furent présentés dans les séances du 14 et 25 avril: 1) le rapport de M. G. Ossowski sur ses recherches archéologiques dans le district de Zaleszczyki 2) une communication de M. M. Żmigrodzki concernant ses études sur les signes symboliques suastikales.

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 20 mai 1891

Présidence de S. E. M. J. Majer

Le Secrétaire présente le 1 fascicule du XVIII volume des Mémoires, récemment publié, contenant un seul mémoire de M. J. Siemiradzki: *Faune des étages oxfordien et kimméridien en Pologne.*[3])

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission d'Anthropologie, qui a eu lieu le 28 avril.

Dans cette séance M. Kopernicki, secrétaire de la Commission, a présenté les mémoires destinés pour les publications de la dite Commission, et M. G. Ossowski a rendu compte de ses recherches archéologiques en Galicie orientale.

M. A. Witkowski rend compte des ses mémoires: a) *Sur la dilatation et la compressibilité de l'air atmosphérique*[4]), b) *Thermomètre électrique pour les basses températures.*[5])

M. Ch. Olszewski donne lecture de son rapport sur le memoire de M. S. Niementowski: *Sur les derivés des m-metyl-o-uramidobenzole*[6])

1) Voir aux Bulletins p. [illegible] 2) Ib. [illegible] 3) Bulletin [illegible], Juillet, N. XLVI. 4) Voir aux Bulletins p. 181. 5) Ib. p. [illegible]. 6) Ib. p. [illegible].

M. Ch. Olszewski présente une note: *Sur la pression critique de l'hydrogène.* [1])

Le Secrétaire remet à l'Académie au nom de l'auteur l'ouvrage de M. S. Dickstein: „Pojęcia i metody w matematyce" *(Les notions et les méthodes en mathématiques)* 1er vol. [2])

La Classe se forme ensuite en comité secret et vote l'impression des mémoires de MM. Witkowski, Niementowski et Olszewski.

1) Voir aux Résumés p. 192. 2) ib. p. 193

Résumés

32. — K. Morawski. „Życie i pisma Jakóba Górskiego“ *(Leben und Werke des Humanisten Jacob Górski).*

Das Leben dieses Mannes ist ein treues Abbild seiner Zeit, da wir an ihm die mannigfachen geistigen Strömungen des sechszehnten Jahrhunderts genau verfolgen können. Gegen 1525 geboren, genoss er seine Ausbildung in Krakau und wurde 1542 als Hörer der Krakauer Universitet inscribiert. Die ehrwürdige Hochschule war in dieser Zeit bereits von ihrer einstigen Höhe stark hinabgegangen; die noch vorhandenen tüchtigeren Kräfte wurden durch eine bereits eingetretene Abspannung und Entmuthigung gelähmt. Trotzdem verstand es Górski sich eine sehr achtbare Kenntniss der classischen Schriftsteller zu verschaffen. Erst jedoch im Jahre 1554 trat er als Lehrer an der Krakauer Universität auf und entwickelte hier vorderhand nur bis zum Jahre 1563 eine segensreiche Wirksamkeit. Obgleich er seinen Lehrerpflichten mit grossem Eifer nachkam und sogar auf Wunsch seiner Zuhörer (in gratiam studiosorum) manche ausserordentliche Vorlesung hielt, reichte ihm doch die Zeit aus, eine Reihe von Werken zu verfassen, welche seinen Schülern als Lehrbücher und Leitfaden dienen sollten. Es sind zum Theil umfangliche lateinische

Tractate über verschiedene Theile der Rhetorik; der Verfasser beherrscht die einschlägige humanistische Gelehrtenliteratur vollständig, er geht mit grosser Liebe an seinen Gegenstand, weil er zum endgiltigen Siege des Humanismus über die scholastische Lehrmethode verhelfen möchte. Ueber einen ziemlich winzigen Gegenstand, die Definition der Periode, ist er inzwischen mit seinem Collegen Benedikt Herbert in Streit gerathen und dieser Streit artete bald in ein humanistisches Turnier aus, in welchem mit grossem Aufwand von Arbeit, Leidenschaft und Druckschwärze über hohle Spitzfindigkeiten gekämpft wurde. Abgesehen davon waren aber die Leistungen Górski's ganz verdienstlich; sogar fremde Humanisten, wie der bekannte Joachim Camerarius interessierten sich für den Verfasser und letzterer schmückte eins seiner Werke mit einem ehrenden griechischen Empfehlungsgedichte. 1563 erschien in Leipzig seine umfängliche Dialektik, welche bald hernach als Substrat bei Vorlesungen an der Krakauer Universität gebraucht wurde und das ältere Buch des Caesarius bei Seite schob. In demselben Jahre, also ziemlich spät, gieng Górski in's Ausland; er blieb längere Zeit in Padua, wo er seine Bildung vervollständigte, bereiste Italien und Spanien. Bekanntschaften mit Carlo Sigonio, mit dem berühmten Theologen Sixtus von Siena brachten ihm gewiss manche Anregung. 1567 nach Krakau zurückgekehrt, erwarb er sich hier den Titel eines Doctors beider Rechte und verliess 1571 die artistische Facultät, um zur juristischen überzutreten. Seine Stellung in der Universität wird seit der Zeit immer bedeutender; seit dem Jahre 1574 wird er achtmal zum Rector gewählt. Bei der Königswahl im Jahre 1576 war er entschieden für den habsburgischen Prätendenten; der grosse und grossmüthige Bathory verstand ihn aber bald zu gewinnen und seitdem wurde Górski einer seiner treuesten Diener und Verehrer. Der einstige Humanist lebt in ihm fort; im Jahre 1579 führt er eine Reform in der Universität ein, durch welche die humanistischen Studien nur gewinnen konnten. Als Schriftsteller jedoch geräth er ganz und gar ins Fahrwasser der Gegenreformation und entwickelt auf dem Gebiete der Theologie und Apologetik

eine staunenerregende Ruhe. Am leidenschaftlichsten unter seinen Büchern, welche vorwiegend bei Cholinus in Köln erschienen, sind die gegen den Antitrinitarier Christian Francken und den Tübinger Professor Martin Kraus (Crusius) gerichteten polemischen Tractate. Nach einem thatenreichen Leben ist Górski im Jahre 1585 in Krakau gestorben. Seine Leiche wurde in der Katedrale begraben; dieser Umstand zeugt auch für die Bedeutung des Mannes, welcher um die Cultur und Bildung der Polen sich wirklich grosse Verdienste erworben hat.

---

33. — E. Krzymuski. **Józef Szymanowski.** Przyczynek do reformy prawa i procesu karnego w Polsce w końcu XVIII wieku. (*Joseph Szymanowski.* Étude pour servir à l'histoire de la réforme du droit pénal et de l'instruction criminelle en Pologne, vers la fin du XVIIIe siècle).

M. E. Krzymuski, professeur à la faculté de droit de Cracovie, se propose d'expliquer la valeur et le bu de deux écrits polonais de Joseph Szymanowski, membre du Comité (Deputacya kodyfikacyjna), chargé en Pologne, en exécution de la loi du 28 juin 1791, de composer le projet d'un code, devant embrasser toute la législation en matière civile et pénale et porter le nom de „Code de Stanislas Auguste".

Un de ces écrits a pour titre: „Des délits, des crimes et des peines", et contient des idées pour servir à un projet de code pénal; l'autre, intitulé „De l'instruction criminelle", trace les principales règles, que devrait suivre en cette matière le législateur. Ces deux écrits se trouvent imprimés dans un ouvrage que leur a consacré M. le docteur Ostrożyński, et que la section philosophique et historique de l'Académie des sciences de Cracovie a publié dans le XXVe volume de ses travaux, sous le titre: „Le dernier projet de droit pénal et d'instruction criminelle en Pologne".

L'ouvrage de M. Ostrożyński a été précisément le mobile qui a décidé l'auteur à s'occuper des écrits de Szymanowski, et à en faire l'objet de l'étude présente.

Cette dernière a pour base:

1) L'appréciation du rapport qui existe entre les écrits de Szymanowski et les autres documents se rattachant aux travaux du comité légi latif, et se trouvant dans un manuscrit appartenant à la Bibliothèque Ossoliński, à Léopol (N. Inv. 1779) tt intitulé: „Projets de lois civiles et pénales, présentés par les membres du comité chargé de rédiger le Code de Stanislas Auguste, conformément à la loi du 28 juin 1791".

2) L'analyse du système et du style des écrits de Szymanowski.

3) La comparaison des idées de Szymanowski avec celles de Beccaria et de Filangieri qui étaient alors les plus illustres et les plus populaires représentants du mouvement humanitaire dans la science du droit.

'A l'aide de cette étude, l'auteur a obtenu des résultats qui lui ont permis de porter sur les écrits de Szymanowski un jugement tout opposé à celui qu'a émis en cette matière M. Ostrożyński.

Voici les deux points essentiels où ils diffèrent entre eux:

I. M. Ostrożyński considère les écrits de Szymanowski comme des projets achevés de législation, et leur prête par conséquent une autorité pareille à celle que possède le „Recueil de lois judiciaires", projet élaboré en 1776, et présenté à la diète de Varsovie de 1778 par André Zamoyski. Selon l'auteur, ces écrits ne sont que des mémoires rédigés par un des membres du comité, et exprimant son opinion personnelle au sujet de quelques unes des plus importantes questions du droit pénal et de l'instruction criminelle.

II. M. Ostrożyński voit dans ces écrits des oeuvres originales, tandis que, d'après l'auteur, ils n'avaient pour but que de faire parvenir à la connaissance de la commission législative certaines idées de Szymanowski, sans spécifier si ces

dernières étaient le produit de sa pensée, ou étaient puisées à une source étrangère.

I. Quant à la première des deux thèses énoncées ci-dessus, l'auteur cite en sa faveur les arguments qui suivent:

1) Les écrits de Szymanowski n'embrassent pas toutes les questions qui forment l'objet du droit pénal et de l'instruction criminelle. Ils ne traitent que de certains rapports qui, selon Szymanowski, méritaient d'être pris en considération particulière, et au sujet desquels le droit polonais avait surtout besoin d'être réformé.

2) Le style de Szymanowski est plutôt doctrinaire que législatif. Ce trait nous frappe particulièrement dans son ouvrage sur le droit pénal. Les règles qu'il contient n'ont rien d'impératif; leur caractère est purement théorique: Lex imperet, non disputet.

3) Le manuscrit de la Bibliothèque Ossoliński, où sont rassemblés tous les documents relatifs aux travaux de la commission législative de 1791, renferme aussi une esquisse de code pénal tracée par Morawski, et contenue dans son mémoire intitulé: „Idées sur le projet du Code de Stanislas Auguste". Il est fort intéressant de comparer cette esquisse avec l'ouvrage de Szymanowski. La première s'occupant de préférence de la partie spéciale du droit pénal, tandis que Szymanowski traite surtout des questions qui constituent l'objet de sa partie générale, l'auteur en déduit la supposition que: ces deux membres de la commission législative s'étaient entendus entre eux, et, qu'à la suite de leur accord, chacun d'eux avait choisi pour objet de son étude une partie différente du droit pénal.

4) Szymanowski emploie souvent, dans son traité, des expressions qui prouvent qu'il était lui même loin de songer à composer un projet achevé de code pénal. Il s'adresse continuellement à la personne qui se chargera de rédiger des lois, lui donne des conseils, indique les règles qui devraient présider à son oeuvre, et déclare ouvertement qu'il ne saurait

exposer cette dernière dans tous ses détails, vu, qu'alors, au lieu d'en tracer le plan général, il devrait l'écrire lui même.

II. Quant à sa seconde thèse, l'auteur l'appuie sur cette considération que les plus remarquables passages du mémoire de Szymanowski concernant le droit pénal, sont empruntés soit à „La science de la législation" de Filangieri, soit au traité „Des délits et des peines" de Beccaria. Son mémoire relatif à l'instruction criminelle possède sans contredit plus d'originalité, quoiqu'il porte aussi l'empreinte de Filangieri, dont les idées se retrouvent surtout dans les articles qui ont pour objet l'accusation (art. I), la prise de corps de l'accusé (art. IV) et la contumace (art. VII).

---

34. **Codex epistolaris saeculi decimi quinti.** Vol. II ed. A. Lewicki. *(Monumenta medii aevi, res gestas Poloniae illustrantia vol. XII).* Lex. 8-o LXXX, 532 S.

Die vorliegende Sammlung stammt aus 16 Archiven, von denen namentlich die Jagiellonische Universitäts-Bibliothek in Krakau, das fürstl. Czartoryskische Archiv in Krakau, das Archiv des Krakauer Domcapitels, die Archive von Petersburg und Moskau, das Staatsarchiv und das Stadtarchiv in Breslau, das Archivum Vaticanum in Rom, die Bibliothek in Kórnik hervorzuheben sind. Nur die beiden erstgenannten Archive indessen sind hier in verlangter Beziehung wenigstens beinahe vollständig ausgenutzt worden.

Die Sammlung umfasst Briefe und andere Archivalien politischen Inhaltes, welche auf die politische Geschichte Bezug haben, aus den Jahren 1382—1445: im ganzen 322 Nummern, und zwar: im vollen Text 311 Nummern, in Regesten 11, aus Originalien 100, aus Copien 218, aus Drucken 4, Inedita 282, Edita 40 Nummern. In der Vorrede, wo über die ausgenutzten Archive und Codices Umschau gehalten wird, wird

hinsichtlich der aus der Sammlung für die Wissenschaft sich ergebenden Resultate auf Folgendes besonders hingewiesen.

Zum Zeitraum bis 1430 wurden schon früher sehr viele Briefe und verschiedene Acten herausgegeben; man konnte also hierzu kaum mehr neue, wichtige Quellen hoffen. Dennoch kam nach und nach von verschiedenen Seiten aus diesem, bereits gut durchforschten Gebiete eine nicht unbeträchtliche Anzahl von Quellen zusammen. Numerisch anfangs zwar nicht sehr zahlreich, wird die Anzahl derselben gegen 1414 sehr bedeutend und in Bezug auf den Inhalt gibt es hier mitunter Documente von Bedeutung ersten Ranges.

Aus der Zeit 1382—1413 führt der Herausgeber nur 54 Nummern an, viele davon haben aber einen grossen Wert, wie die bisher gar nicht oder nur wenig bekannten Verhandlungen, Waffenstillstände und andere Unterhandlungen mit dem Deutschen Orden und mit König Sigismund; der Brief des zur Taufe Jagiełłos abgesandten päpstlichen Nuntius Maffiolus vom 24. Juli 1386, welcher Brief trotz seines scheinbar geringfügigen Inhaltes dennoch einen Beweis liefert, dass die Vorgänge in Krakau schon von den Zeitgenossen für eine allgemein europäische Angelegenheit gehalten wurden (Nr. 8); das Breve des Papstes Urban VI vom 1. April 1388 (Nr. 13) enthüllt uns die Absichten des Jagiełło, welcher gleich nach dem Zustandekommen der littauisch-polnischen Union einen grossen Feldzug gegen die Türken und Tartaren unternehmen wollte; der unbekannte Vertrag der Herzoge von Pommern mit dem Deutschen Orden gegen Polen am Vortage der Schlacht bei Grunwald (Nr. 28); zwei Briefe der Königin Anna, zwar hinsichtlich des Inhaltes von geringer Bedeutung, wohl aber deshalb erwünscht, weil wir von dieser Königin im allgemeinen so wenig wissen (Nr. 32 und 33); der Eidesact Witolds vom 17. April 1412 über den von Witold dem König Sigismund geleisteten Eid (Nr. 49); ein Brief des Papstes Johann XXIII vom 4. Mai 1412 an Jagiełło mit dem Ersuchen um Vermittlung beim König Sigismund wegen der Hilfe gegen Sforza (Nr. 50); zwei Acten Benedicts von Makra, des Vollziehers des Urtheils König

Sigismunds in dem Streite mit dem Deutschen Orden (Nr. 52 und 53) u. s. w. Übrigens wird in den Überschriften auf die Bedeutung eines jeden Actes hingewiesen, und in der Vorrede lenkt der Herausgeber die Aufmerksamkeit des Lesers auf einige Umstände, von denen in den Überschriften nicht die Rede sein konnte, welche aber von Bedeutung sind: so die eigenthümliche Art der Wahl des Bischofs Theodorich von Włocławek im J. 1383 (Nr. 5); ferner die Anmerkungen des Herausgebers 2) Seite 7 und 1) Seite 184 in Betreff des fast unbekannten Congresses in Lublin vom J. 1386, wo Jagiełło endgiltig als König und Gemahl Hedwigs aufgenommen wurde; endlich die wichtigen Beiträge zur Schlacht bei Grunwald, welche in dem Briefe Witolds vom 17. Jänner 1412 zur Vertheidigung des Bischofs Heinrich von Ermeland enthalten sind (Nr. 45).

Zum nächsten, siebenjährigen Zeitraume 1414—1420 werden vom Herausgeber 40 überaus wichtige und interessante Nummern angeführt. Es ist die Zeit des Concils von Constanz. Zuerst folgen im Codex vier Bullen des Papstes Johann XXIII (Nr. 55, 57, 58, 59) mit ausserordentlichen Gnadenacten für Jagiełło und Polen: nur der Adel und die Besitzer akademischer Grade dürfen fortan die höheren geistlichen Würden bekleiden, die Privilegien des Deutschen Ordens, insofern sich dieselben auf Polen und Littauen beziehen, werden aufgehoben, Jagiełło wird General-Vicar von Nowogród und Psków und erhält zugleich die Erlaubniss, die Hälfte der Jahreseinkünfte der geistlichen Güter in Polen zu beheben. Es ist einleuchtend, was der Grund dieser Freigebigkeit war, welche auch dauernde Folgen für das Land hatte: Balthazar Cossa wollte sich auf diese Weise die Gewogenheit des mächtigen und einflussreichen Königs von Polen und Littauen gewinnen, damit die polnischen Gesandten auf dem Concil ihn in Schutz nehmen. Aus diesen Acten ist im vorhinein zu entnehmen, welche Stellung Polen und die polnische Gesandtschaft in Constanz einnehmen wird. Die Correspondenz des Concils mit Jagiełło und der Universität Krakau beweist, wie sehr man sich damals in Polen mit diesem

Welt-Congresse beschäftigte und welche Hoffnungen man an denselben knüpfte; die Briefe des Concils an Jagiełło drücken ihm die herzlichste Dankbarkeit aus für seine Bereitwilligkeit, die Absichten des Concils zu unterstützen wie auch für seine nicht näher bekannten, doch offenbar eifrigen Bemühungen um die Herbeiführung der Einheit in der Kirche (Nr. 61). Die polnische Gesandtschaft in Constanz tritt aus des Herausgebers Material viel plastischer und deutlicher hervor, als bisher. Es war bereits früher bekannt, dass die polnische Gesandtschaft an allen Arbeiten des Concils einen hervorragenden Antheil genommen hat; hier sind noch einige neue Beweise dafür wie auch in Bezug auf die Haltung der polnischen Gesandten in der Angelegenheit des Herzogs Friedrich von Oesterreich-Tirol (Nr. 71); ihre Haltung zeugt von edler Nachgiebigkeit gegen diesen für seinen Leichtsinn ohnehin streng bestraften Fürsten im Gegensatz zu der Strenge der Mehrheit des Conciliums. Dies bezeugt der Brief der polnischen Gesandten an Herzog Ernst; dieser Brief und ein anderer in Betreff des Bisthums in Triest (Nr. 86) zeugt von intimen Verhältnissen Jagiełłos mit dem Gemahl seiner Nichte Cymbarka. Unter den polnischen Gesandten erscheint Erzbischof Nikolaus besonders sympathisch, namentlich durch seine innigen Fürbitten für seinen Cleriker Stanislaus (Nr. 68 und 69), durch die nachsichtige Behandlung des vermeintlichen Ketzers, welcher ihm zur Untersuchung geschickt worden ist (Nr. 70); durch die geschickten Vertheidigungsmittel, welche er vorzubereiten wusste, um auf dem Reichstage in Łęczyca im J. 1420 den Bischof Albert von Krakau vor den Angriffen der über das Breslauer Urtheil entrüsteten Senatoren in Schutz zu nehmen (Nr. 94). Überhaupt bringt dieser „Codex“ schätzenswerte Beiträge zu allen Angelegenheiten Polens auf dem Concil in Constanz.

Auf den Streit mit dem Deutschen Orden beziehen sich die Nummern 56, 60, 72, 73, 83, 84, 93, welche über die daselbst geführten Verhandlungen sehr gute Aufklärungen geben; sie lassen auch den den Polen gegenüber stets heuchlerischen Kaiser Sigismund im eigentlichen Lichte erscheinen, da er, bevor die

Sache noch in seine Hände gelegt wurde, dem Deutschen Orden im vorhinein eine schriftliche Versicherung gab, dass er sie „*zu irem besten*“ leiten werde (Nr. 60). Die Nummern 62—64 bringen einige Aufklärung über die bis nun dunkle Angelegenheit des von dem Concilium, von Polen und Littauen und vom Deutschen Orden verlangten Zuges gegen die Türken zum Schutze Ungarns. Nr. 78 bringt einen anderen als den bis nun bekannten und nach des Herausgebers Ansicht authentischen, für das Concilium selbst bestimmten Bericht der zum Zwecke der Christianisierung Samogitiens geschickten Legaten des Concils und lässt zugleich mit der Nr. 77 diese bis nun ungenau oder irrthümlich dargestellte Angelegenheit aufklären, was der Herausgeber in der Anmerkung 1) Seite 95 und 96 gethan hat. Am meisten erwünscht werden wohl die namentlich in den Nr. 81 und 88 enthaltenen näheren Details über Jagiełłos und Witolds Bemühungen sein, auf dem Concil eine Union der russischen Kirche mit der römischen herbeizuführen und über die Absendung des Metropoliten Gregor Zemblak auf das Concilium. Nicht ohne Interesse dürften auch die genug zahlreichen Correspondenzen des bekannten Peter Wolfram sein, einer, wie daraus erhellt, keineswegs sympathischen Persönlichkeit: nach dem Concilium stand er als geheimer Agent in Polen im Dienste des Papstes Martin V (Nr. 90, 91).

Aus diesem Zeitraum verdient noch Nr. 89 hervorgehoben zu werden, enthaltend interessante Mittheilungen über die Gründung des Bisthums Wladimir durch Witold und über dessen Absichten in seinen Landen neue Bisthümer zu gründen und für dieselben eine eigene Metropolitan-Provinz zu bilden. Der folgende Zeitraum 1421—1428 könnte nach des Herausgebers Ansicht der Hussitische Zeitraum in Polen genannt werden, denn die Hussitische Frage war damals der Mittelpunkt der polnischen Politik; der polnischen, weil Witold damals unzweifelhaft nach dem Wissen und Willen Jagiełłos gehandelt hat. Numerisch ist dieser Zeitraum der reichhaltigste, denn zu diesen acht Jahren bringt der Verfasser 77 Nummern. Sehr viele Briefe und Acten, welche sich auf diese An

gelegenheiten beziehen, wurden bereits von Caro, Palacky, Prochaska und anderen veröffentlicht, aber auch der Herausgeber hatte noch eine reichliche Ährenlese. Man sieht, wie rege damals der Briefwechsel aus Polen, nach Polen und über Polen gewesen ist; denn Polen hatte nach der Meinung der Zeitgenossen ein tollkühnes Wagniss unternommen, es machte gemeinschaftliche Sache mit denjenigen, die man für den Abschaum der menschlichen Gesellschaft hielt, und die ganze damalige Welt sah mit Grauen und fast mit Entsetzen auf Polen hin. Der Eindruck, welchen die Nachricht von der Annahme der böhmischen Krone von Polens Seite im Inlande und im Auslande gemacht hat, lässt sich unter anderen aus Nr. 97 ersehen. Ein polnischer Schriftsteller, wahrscheinlich Peter Wolfram, schreibt hier aus Anlass eines Gedichtes „*lamentum et ve continentis*", deren viele dazumal in Polen im Umlaufe waren; er selbst ist in der grössten Verzweiflung: lieber sterben als so leben, ruft er; die Leute rufen: „*Persequimini et comprehendite gentem apostatricem*", und sie, die es unternommen haben, rühmen sich, merkwürdiger Weise: „*Lingwam nostram magnificabimus*".

Nicht minder interessant ist in der Hinsicht Nr. 96. Schon zehn Monate, bevor es wirklich eingetreten ist, berichtet ein Schreiber eiligst nach Breslau, dass Herzog Sigismund Korybut bald vor Breslau sein werde, da er nach Böhmen zieht „*einen koning von Behemen machen mit hulfe der Ketzer*", und in seiner Frömmigkeit und Besorgniss fügt er hiezu: „*Das der almechtige got nicht en gebe, das die christenheit so sulde underghen*". Die Ansicht der Ungarn über diese Angelegenheit schildert Nr. 122. Welchen Eindruck aber die Nachricht von diesem Beschlusse Polens in Rom gemacht hat, können wir unter andern aus Nr. 101 ersehen. Papst Martin V hatte volles Vertrauen zu Jagiełło und Witold; auf die Nachricht, dass Jagiełło die ihm angebotene böhmische Krone nicht angenommen hat, äussert er sich lobend über ihn (Nr. 98); er hatte vielmehr gehofft, Jagiełło werde mit einem Heere gegen die Böhmen ziehen (Nr. 104), daher sucht er einen Frieden zwischen ihm und dem Orden herbeizuführen, dankt Friedrich

von Brandenburg für die Vermittlung eines Waffenstillstandes (Nr. 99), bittet denselben Friedrich und den Kaiser Sigismund um Hilfe bei dem Abschliessen eines dauernden Friedens (Nr. 100) und schickt den Legaten Anton Zeno wahrscheinlich mit geheimer Instruction nach Polen, um die Angelegenheit günstig für Polen zu erledigen: plötzlich erhält er ein Schreiben mit ehrenrührigen Anklagen über Jagiełło und Witold, welches ihn in Erstaunen setzte. Ohne dem Glauben zu schenken, berichtet er davon gleichwohl dem Legaten und gibt ihm neue Instructionen (Nr. 101).

Zwar beruhigte Witold alsbald den Papst durch die Erklärung, er habe nur behufs Bekehrung der Böhmen diese Sache unternommen und der Papst beschloss, nachdem er die massgebenden Kreise in Polen vor einer Freundschaft mit den Ketzern gewarnt (Nr. 108, 109) und dem Jagiełło die von dem Papste Johann XXIII verliehenen Gnadenacte entzogen (Nr. 110), vorläufig abzuwarten, welche Folgen dies haben wird (Nr. 111, 113, 119). Daraus lässt sich auch die jedenfalls zweideutige Stellung des Papstes Martin V angesichts des Polen gegenüber günstigen Verfahrens des Legaten Anton Zeno so wie auch dieses den Absichten des Papstes scheinbar widersprechende Verfahren des Legaten erklären. Neue Acten hiezu bringt der Herausgeber in Nr. 100, 101, 102, 103, 104, 105, 129, er glaubt jedoch, dass diese Sache eben aus dem obangeführten Grunde auch jetzt noch nicht vollständig klar sein werde, weil auch das Verhalten des Papstes nicht klar gewesen ist. Die Politik Martin V war aber auch aus einem anderen Grunde zweideutig. Als Witold den Sigismund Korybut nach Böhmen schickte, sagt er es allgemein, sogar vor dem Nuntius, er thue dies zufolge einer Verständigung mit dem Papste selbst (Nr. 111). Dies verbreitet sich mit Blitzes Schnelle in der Welt, es dringt zu Kaiser Sigismund, zum Cardinal Branda, zum Erzbischof von Mainz, aber in der Form, als ob der Papst an eine Trennung des Königreichs Böhmen vom deutschen Reiche dächte, um es dem Witold zu übergeben. Vergebens sucht der Papst diese Insinuationen in Abrede zu

stellen; der Herausgeber veröffentlicht vier Briefe von ihm in dieser Sache, geschrieben im Mai, Juni und Juli 1422 (Nr. 111, 113, 114, 115); das Gerücht hört aber trotz alledem nicht auf und erhält sich noch Jahre lang, denn noch im J. 1469 laut des Herausgebers Anmerkung 1) auf Seite 152 behauptete man in Deutschland mit Entschiedenheit, dass Papst Martin V derartige Pläne geschmiedet habe. Ob dies wirklich der Fall gewesen sei, kann aus dem vorliegenden Materiale nicht mit Sicherheit beantwortet werden. Nach des Herausgebers Überzeugung dürften diese Gerüchte nicht aus der Luft gegriffen worden sein, wenn dem Briefe des Papstes zufolge Witold selbst vor dem Nuntius sich also geäussert hat. Der Papst konnte es in Abrede stellen, denn sicherlich hat er ihn zum Freundschaftsbunde mit den Böhmen nicht aufgemuntert; ob er aber dem Witold und beziehungsweise dem Jagiełło zur Belohnung für die Besiegung Böhmens nicht etwa die böhmische Krone oder Schlesien versprochen hat, ist nach des Herausgebers Ansicht mit Recht fraglich.

Es ist möglich, dass diese hartnäckigen Gerüchte unter anderen den Papst bewogen haben, diese Sache durch ein energisches Auftreten gegen Witold und Jagiełło beizulegen und dies umsomehr, als er von der versprochenen Bekehrung der Böhmen nichts vernommen hat und Kaiser Sigismund es verlangte. Er befahl daher dem Witold und Jagiełło im November 1422 bei Strafe des Bannes Sigismund Korybut binnen zwei Monaten aus Böhmen abzurufen (Nr. 119) und, um den Verdacht geheimer Absichten von sich fern zu halten, wurde dieser Befehl sogleich allgemein verlautbart (Nr. 118, 120, 121), dem Jagiełło und Witold aber liess er die Briefe in drei Exemplaren von verschiedenen Seiten zustellen (Nr. 118, 120, 122). Das wirkte. Korybut wurde abberufen, um so mehr, als Witold und Jagiełło es keineswegs aufs äusserste wollten ankommen lassen. Denn sie hatten diese böhmische Affaire nur so zu sagen versuchsweise und unter der Voraussetzung unternommen, dass ihnen die Aussöhnung der Böhmen mit der Kirche gelingen wird; darum zog Witold selbst nicht nach Prag und den

Korybut gab er nur ein sehr kleines Heer. Der Versuch misslang, der Papst zürnte. In derselben Zeit wurde mit dem Deutschen Orden der Friede am Melno-See geschlossen und mit Kaiser Sigismund wurde bei der persönlichen Zusammenkunft in Kesmark nicht nur ein Einvernehmen erzielt, sondern man verpflichtete sich mit der ganzen Macht gegen die Böhmen ins Feld zu ziehen, was den Papst mit grosser Freude erfüllte, denn jetzt hoffte er das widerspenstige böhmische Volk zu besiegen. Zehn neue Beiträge zu diesen Vorgängen bringt der Herausgeber (die Nummern 116, 117, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 132, 133). Es kann sein, dass der Wunsch, Jagiełło dieser Sache gewogen zu machen, den Papst bewogen hat, die heikle Angelegenheit des Pamphlets von Falkenberg endgiltig zu erledigen und musste derselbe diese seine Schmähschrift auf dem feierlichen Consistorium in Rom den 17 Jänner 1422 öffentlich widerrufen; diese Widerrufung wird hier zum erstenmal nach einer von den für die Procuratoren angefertigten Notariats-Urkunden vollständig abgedruckt (Nr. 134). Andererseits sparte aber auch der Papst dem Jagiełło keine Vorwürfe wegen der Klagen des Bischofs von Posen über die Bedrückung der königlichen Stationen (Nr. 135).

Der polnische Feldzug gegen Böhmen kam trotz der Vorbereitungen weder in diesem noch im folgenden Jahre 1424 zustande. In der Abhandlung „*Ein Blick in die Politik König Siegmunds gegen Polen*“ wies der Herausgeber nach, dass König Sigismund selbst die Ursache dessen war, weil er einen solchen polnischen Feldzug gegen Böhmen nicht zulassen wollte, aus begründeter Besorgniss, dass er im Falle eines Sieges der Polen entweder Böhmen oder zum mindesten Schlesien verlieren müsste. Durch diplomatische Ränke, Verschiebung des für die gemeinschftliche Unternehmung bestimmten Termins, scheinbare Unterhandlungen mit den Hussiten, wozu er Jagiełło zu bewegen verstand, vermochte er es jedesmal den polnischen Feldzug zu verhindern; als aber Korybut im J. 1424 auf eigene Faust den Böhmen zu Hilfe rückte, hatte Sigismund gewonnenes Spiel und sein Schwiegersohn Albrecht konnte daher das gegen

die Böhmen geschickte Heer Jagiełłos ohne weiteres zurückweisen. Zu dieser Angelegenheit wurde bereits zahlreiches Material veröffentlicht; neues bringt also der Herausgeber nicht, nur einige Ergänzungen in den Nummern 136, 137, 141. Es ist schwer auszunehmen, dass man dieses diplomatische Spiel König Sigismunds nicht durchschaut hätte; der Papst wenigstens vermuthete alles; manche Umstände weisen darauf hin, unter anderen sein eifriges Bestreben, die Vermählung der Tochter Jagiełłos mit dem Sohne Friedrichs von Brandenburg, welcher ein Feind Sigismunds war, zustande zu bringen; der Herausgeber veröffentlicht zu dieser Angelegenheit zwei päpstliche Schreiben (Nr. 138, 139).

Indessen kamen in Polen andere Angelegenheiten auf die Tagesordnung. Dem König Jagiełło ward ein Sohn geboren, und von der übergrossen Freude des Landes, des greisen Vaters und der päpstlichen Curie kann man sich einen Begriff aus den zahlreichen Einladungen zur Feier der Taufe machen, so wie aus den Antworten auf diese Einladungen, deren viele sich erhalten haben und von denen fünf neue (Nr. 142, 143, 144, 145, 146) hier zum Abdrucke gelangt sind. Im Zusammenhang mit diesem freudigen Ereigniss steht die traurige Angelegenheit des Privilegiums von Brześć vom J. 1425, welches hier vollständig nach dem mit zwei anderen Redactionen collationierten Original veröffentlicht wird (Nr. 149). Eine andere Angelegenheit, welche damals (1425 und 1426) die Aufmerksamkeit der massgebenden Kreise unverhofft auf sich gelenkt hatte — denn sie war auch Gegenstand der Verhandlungen auf dem Reichstage in Sieradz — war die des Bezirkes Lublin, welchen der unruhige Bischof von Chełmno Johann von der Krakauer Diöcese lostrennen und mit der seinigen verbinden wollte, was ihm bereits der Papst durch ein Decret bewilligt hatte. Mit Ausnahme dieses Decretes veröffentlicht der Herausgeber alle diesbezüglichen Acten nach den Originalien (Nr. 147, 148, 151 und 152) und lenkt besondere Aufmerksamkeit der Leser auf das Schreiben der polnischen Stände an den Papst in dieser Sache (Nr. 147). Grosses Aufsehen erregte wieder die

Besetzung des Posener Bisthums nach dem Tode des Andreas Laskarys; denn der Papst bestimmte Mirosław zum Nachfolger auf dem bischöflichen Stuhle, Jagiełło und Witold aber den Stanislaus Ciołek. Den zahlreichen bereits bekannten Briefen in dieser Sache fügt der Herausgeber drei noch unbekannte hinzu (Nr. 156, 158, 159).

Die Sache der Hussiten ruhte jedoch nicht. Während seines Aufenthaltes in Böhmen suchte Sigismund Korybut, so wie Jagiełło und Witold die Böhmen mit der Kirche auszusöhnen und erreichte endlich so viel, dass die polnischen Monarchen die Vermittelung unternahmen. Der Herausgaber führt die Rede an, welche der polnische Gesandte aus diesem Anlasse am Schlusse des Jahres 1426 vor dem Papste gehalten hat und begründet seine Ansicht hierüber in einer ausführlicheren Note (Nr. 155). Die Sache misslang, denn als die eifrigen Hussiten von diesen geheimen Bemühungen des Korybut Kunde erhalten hatten, wurde derselbe von ihnen gestürzt und vertrieben (im April 1427) und bald darauf erlitt das Kreuzheer bei Mies (2 August 1427) eine schändliche Niederlage. Papst Martin V war in Verzweiflung und in hohem Grade aufgebracht über den Kaiser Sigismund, welcher in Ungarn weilte und in der Hussitischen Sache, die ihn doch am nächsten angieng, längere Zeit hindurch ganz unthätig war. Nun nimmt der Papst Martin die Sache als eine allgemein-christliche in seine Hand, schreibt einen allgemeinen Zehent zum Zwecke eines Kreuzzuges aus (Nr. 160 und 161) und richtet ein Schreiben an den Kaiser mit bitteren Vorwürfen über seine bisherige Gleichgiltigkeit und mit der Aufforderung zu energischerem Vorgehen gegen die Ketzer *„si suspicionis nodum evadere anhelas“* (Nr. 162). Dieses Schreiben bildet den Anfang einer überaus charakteristischen Correspondenz zwischen dem Papst, Sigismund und Jagiełło, welche der Herausgeber in der erwähnten Abhandlung *(Ein Blick in die Politik König Siegmunds)* bereits publiciert hat und hier nochmals veröffentlicht (Nr. 162, 163, 164, 168, 169, 170, 172). Von der dort aufgestellten Ansicht, dass diese Briefe in Bezug auf den Inhalt

authentisch seien, weicht der Herausgeber auch hier nicht ab, vielmehr wird er in dieser Überzeugung dadurch bekräftigt, dass er hier zugleich nach den Originalien gleichzeitige Briefe vom Papste an den Erzbischof Albert und den Bischof Zbigniew Oleśnicki publiciert, welche Briefe mit jenen vollständig übereinstimmen und sogar die dort erwähnten, sonst unbekannten entscheidenden Thatsachen wiederholen. (Nr. 165, 171 vergl. auch die Anmerkungen daselbst). Nach 1428 wird die Hussitische Angelegenheit durch eine andere in den Hintergrund gedrängt. In der obigen Übersicht wurden einige Briefe, welche sich auf minder wichtige Angelegenheiten beziehen übergangen; hervorzuheben ist noch ein Schreiben des Bischofs Andreas Laskarys an den Papst mit der Bitte um Enthebung von der bischöflichen Würde; in diesem Briefe (Nr. 153) erscheint uns dieser ehrwürdige Kirchenfürst überaus sympathisch; beachtenswert ist ferner der interessante Bericht vom Agenten des Deutschen Ordens in Rom Johann Tiergard vom J. 1421 über die Bemühungen des Deutschen Ordens und Polens, sich die Gunst des Papstes zu gewinnen, wobei culturhistorisch der Umstand von Interesse ist, dass dem Papste von den Polen eine gemalte Leinwand, etwas nach Art *„einer mappe mundi“* vorgezeit worden ist, um den Beweis zu liefern, dass Kulm, Pommern etc. im Bereiche des polnischen Reiches gelegen seien (Nr. 95).

Die wichtigsten Acten befinden sich aber unter den 65 Nummern, welche sich auf die Begebenheiten der Jahre 1429—1435 beziehen. Auf die beabsichtigte Krönung Witolds beziehen sich 9 Nummern (173, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186), darunter findet sich ein Vorschlag der Krönungs-Urkunde (Nr. 182) und die Instruction des Kaisers Sigismund für die Gesandten zur Krönung (Nr. 183), beides Urkunden von unschätzbarem Werte, weil durch sie die ganze Sache auf einmal vollständig klar wird. Hiedurch erhebt Sigismund den Witold zum König, sowie dessen Gemahlin und Nachfolger, verwandelt Littauen in ein ewiges, unabhängiges Königreich und macht den Vorschlag zur Stiftung eines ewigen Bündnisses zwischen diesem neuen Königreiche, dem Deut-

schen Orden, Böhmen, Ungarn und dem Deutschen Reiche, eines grossen Staatenbundes zwischen der Ostsee, dem Schwarzen und Mittelländischen Meere. Dies war also nicht etwa eine gutherzige Zuvorkommenheit Witold gegenüber, sondern ein offenbarer Plan, die littauisch-polnische Union für immer aufzulösen; da er aber mit diesem Plane zu der Zeit aufgetreten ist, als Jagiełło und Witold einen grossen Feldzug gegen die Hussiten rüsteten, so ist es gegenwärtig klar, welche Absichten er in Betreff dieses Feldzuges hatte. Ausserdem werden noch andere Acten aus der kaiserlichen Kanzlei oder aus des Kaisers Umgebung hier veröffentlicht; der Herausgeber muthmasst, dass es wohl jene Papiere sein dürften, welche von Johann Czarnkowski zugleich mit den Krönungs-Gesandten aufgefangen worden waren.

Sehr wichtig ist auch die von den Polen an den Papst gegen diese Krönung ergriffene Appellation (Nr. 179), wie auch die Constatierung lebhafter Verhandlungen der Wiener und Krakauer Juristen in Betreff der Rechtskraft dieser Krönung (Nr. 181, 185), die auch vom Papste bezweifelt wurde (Nr. 186). Eine Fortsetzung dieser von Sigismund erregten Krönungsaffaire war der Aufstand Swidrygiełłos, zu welchem der Herausgeber auch eine Reihe hochwichtiger Acten veröffentlicht (Nr. 187—281 et passim). Solch ein Brief von Jagiełło an Świdrygiełłos Bundesgenossen, den Wojewoden der Moldau wegen Ausbreitung der Hussitischen Häresie in der Moldau (Nr. 188); der Brief Zbigniew Oleśnickis an Julianus Caesarini mit der Schilderung der damaligen Vorgänge in Polen (Nr. 204); die Vollmacht Jagiełłos zur Erhebung des Sigismund Kiejstutowicz zum Grossfürsten von Littauen (Nr. 206); der Brief Kaiser Sigismunds an die ungarischen Herren aus Anlass der polnischen Gesandtschaft mit der Kriegserklärung gegen die ganze deutsche Nation (Nr. 207); der Brief des Dogen von Venedig an Jagiełło, wobei ihm das aufgefangene Schreiben König Sigismunds übersandt wird (Nr 209); das dem König Erich von Dänemark vorgelegte Promemoria des Deutschen Ordens zum Schutze für den Bruch des Friedens

mit Polen und der Brief Erichs an Jagiełło in dieser Angelegenheit (Nr. 208 und 213) u. aa. werfen ungemein viel Licht auf diese Sache und bringen so viele unschätzbare Details, dass man sich erst jetzt eine gehörige Vorstellung von diesem Aufstand, seinem Charakter, seiner Ausdehung und Bedeutung machen kann. Beachtenswert sind überdies: Nr. 187, welche sich offenbar auf den wegen der Gefangennehmung Jagiełłos in Littauen vorbereiteten Entsatz bezieht; Nr. 191, enthaltend einen zwar nicht neuen, jedoch vergessenen Brief Jagiełłos an den Grossmeister mit genauer Schilderung aller Verhältnisse Jagiełłos mit Świdrygiełło nach dem Tode Witolds; Nr. 194, worin Jagiełło selbst die Schlacht bei Łuck im J. 1431 beschreibt; Nr. 199, d. i. die Rede der polnischen Gesandten vor Papst Eugen mit Klagen über den Deutschen Orden wegen des Friedensbruches; Nr. 200, ein Promemoria des Deutschen Ordens mit der Schilderung der Beziehungen zu Polen seit dem Frieden von Melno; Nr. 203, ein sehr interessanter und charakteristischer Brief des Palatins Peter Szafraniec an Świdrygiełło, welcher die Stimmung in Polen gegen Świdrygiełło und den Deutschen Orden schildert; den ersteren wünschen sie bei sich zum Regenten zu haben, dem Deutschen Orden jedoch *ex quo Wisla stat studebimus obviare, eciam si unus nostrum cum ipsorum decem debeat prelialiter occurrere*; Nr. 215, eine Antwort auf das Verlangen der Ungarn, die Hussiten nach Ungarn nicht zu lassen; die Acten, betreffend die Unterhandlungen mit dem Deutschen Orden (Nr. 224, 227, 228), welche in die eigentlichen Absichten der dazumal einen Einblick gewähren, was in den Anmerkungen des Herausgebers zur Genüge erläutert vorden ist; endlich Nr. 238, welche zu den Bedingungen des Friedens von Brześć einen bisher unbekannten Beitrag liefert. Das wichtigste allgemeine Resultat, welches sich aus der Erforschung dieser Acten ergeben wird, wird die Constatierung des eigentlichen rechtspolitischen Verhältnisses Polens zu Littauen sein, denn namentlich die Nummern 179 und 181, ohne die anderen gelegentlichen zu erwähnen, bieten hierzu wahrhaft classische

Material. Die Wichtigkeit und Bedeutung der auf andere Angelegenheiten dieses Zeitraumes bezüglichen Acten ergibt sich aus den Überschriften selbst.

Der letzte Zeitraum umfasst das Jahrzehnt 1436—1445, wozu 70 Nummern vorliegen. Es ist die Zeit, da in Polen die Angelegenheiten der bömischen und ungarischen Union und des Conciliums in Basel die Oberhand gewannen. Zu allen diesen Angelegenheiten wird hier neues Material geboten. Obgleich Jagiełło und die massgebenden Sphären in Polen in der ersten Phase des Streites zwischen dem Papst Eugen IV und dem Concil für den Papst, welcher damals ein Feind des Kaisers Siegmund, des Protectors des Concils und Świdrygiełłos war, (Beweise hiefür Nr. 199, 205, 214) Partei nahmen, so erfolgte dennoch seit dem Jahre 1433 in der Hinsicht eine entscheidende Wendung, und zwar traten nach dem Tode Jagiełłos die ersten geistlichen Würdenträger Polens, so der neue Erzbischof Vincenz, zu dessen Wahl und Charakteristik in den Nummern 241, 242, 243, 244 einige neue und interessante Beiträge geboten werden, der Bischof Zbigniew von Krakau sammt der Akademie in dem erneuerten Streite zwischen Papst und Concilium nicht nur auf die Seite der Baseler sondern auch ihres Gegenpapstes Felix V. Zum Beweise dessen wurden bereits im I Bande dieses „Codex" wichtige Materialien publiciert (II Thl. S. 352—353); nach den vorliegenden Acten zu urtheilen, dürfte die Sache keinem Zweifel mehr unterliegen. Dies wird nicht nur durch die rege, vertrauliche Correspondenz zwischen dem Concilium und den polnischen geistlichen Würdenträgern bezeugt (Nr. 263, 277, 281, 288, 290), sondern auch durch ausdrückliche, unwiderlegliche Zeugnisse. Abgedruckt werden namentlich die im Namen Zbigniew Oleśnickis in Basel von Johann von Lgota gehaltenen Reden mit der Obedienzerklärung und Danksagung für Felix V, für die dem Zbigniew verliehene Cardinalswürde (Nr. 282, 283, 284), wo z. B. von Zbigniew Folgendes gesagt wird: „*Innotuit reor iam orbi universo, quam constanter sibi capellum a Gabriele olim Eugenio papa delatum . . . non modo non recipere,*

sed nec tenui quidem ictu oculi visere duxit" (S. 430). Auch wird ein von demselben Johann von Lgota, Vertrauten Zbigniews, auf die Nachricht von der durch Konrad, Bischof von Breslau dem Papst Eugen geleisteten Obedienz an den Herzog Konrad den Weissen von Oels gerichteter Brief veröffentlicht, welcher schon ganz den Charakter einer Agitation zu Gunsten Felix V an sich trägt (Nr. 278). Veröffentlicht wird ferner eine Urkunde des Erzbischofs Vincenz vom Jahre 1444, in welcher er sich „*in s. Romanae ecclesiae presbiterum cardinalem assumptus, per inclitum regnum Poloniae sedis apostolicae a latere legatus*" betitelt, welche Titel er offenbar von Felix V erhalten hat (Nr. 297). Freilich, als die Lage der Dinge eine Änderung erfahren, als das Baseler Concil eine Niederlage erlitten und der König Kasimir von Polen dem Nachfolger Eugens Martin V die Obedienz geleistet hatte, da fanden sich die polnischen Würdenträger in einer unangenehmen Lage und hätten gern dieses Blatt aus ihrer Vergangenheit vertilgt, so wie es Długosz gethan hat, welcher in seinem Geschichtswerke davon gar keine Erwähnung macht; dieses Verhalten gegen die Baseler dürfte auch der Grund sein, warum Zbigniew Oleśnicki nachher beim Empfangen des Cardinalshutes bei dem Papst Martin V auf Schwierigkeiten stiess. In der Anmerkung e) Seite 430 wird ein charakteristisches Detail angeführt, wie man nämlich später jede Spur dieses Verhaltens der polnischen Geistlichkeit gegenüber dem Baseler Concil vertilgen wollte, denn in einer der Handschriften, in der sich die oberwähnte Rede Johanns von Lgota befindet, wurde der Titel des Cardinals Zbigniew so aufgeschrieben, wie er ihm vom Baseler Concil verliehen worden war, d. i. „*Presbyter cardinalis tt. s. Anastasiae*", später wurde aber „*Anastasiae*" durchgestrichen und „*Priscae*" aufgeschrieben, d. i. der ihm später von Nikolaus V verliehene Titel.

Auf die nach Kaiser Sigismunds Tode unternommene böhmische Angelegenheit beziehen sich einige neue und einige zwar längst publicierte, aber schwer zugängliche Acten (Nr. 246, 249, 252, 253, 254, 256, 257, 258, 261, 265). Besonders wichtig

sind in der Hinsicht: Die Instruction für den nach dem Tode des Kaisers in dessen Länder geschickten päpstlichen Legaten; diese gewährt einen Einblick in die damalige Situation und bietet unbekannte Details über die Möglichkeit der Candidatur des Königs von Polen auf den ungarischen Thron, so wie auch über die schon zu Lebzeiten des Kaisers projectierte Vermählung seiner Enkelin mit dem König von Polen, auf welche der Kaiser eingegangen war und die ungarischen Herren sehr drangen und deren Zustandekommen der Papst anzustreben befiehlt (Nr. 246); das unbekannte Project eines zwischen Albrecht II und Polen abzuschliessenden ewigen Friedens, welches Albrecht seinen im Mai des J. 1439 zur Unterhandlung geschickten Gesandten mitgetheilt hat (Nr. 257 und 258); der Brief des Grossfürsten Sigismund von Littauen an Albrecht II, welcher von unschätzbarem Werte ist, denn hiedurch wird nicht nur die bisher bloss muthmassliche Verständigung Sigismunds mit Albrecht bekräftigt sondern zugleich der Beweis geliefert, dass zwischen diesen Feinden Polens ein Bündniss bereits geschlossen war und es sich nunmehr bloss um dessen endgiltige Ratificierung handelte (Nr. 261); endlich der charakteristische Brief des Castellans von Sieradz Laurentius Zaręba an einen der Herzoge von Schlesien, welcher beweist, was bisher unbekannt war, dass in gewissen polnischen Kreisen auch nach Albrechts II Tode an die Erhaltung der böhmischen Krone für den Prinzen Kasimir gedacht wurde (Nr. 265).

Ein grosser Theil der Acten dieses Zeitraumes gehört zur Regierung Ladislaus III in Ungarn. Dieselben beweisen zur Genüge, dass die Initiative zur Erhebung des Königs von Polen auf den ungarischen Thron den Polen zuzuschreiben ist; man ersieht dies aus dem Beglaubigungsschreiben der am 18. Jänner 1440 nach Polen geschickten ungarischen Gesandten, wo es heisst, dass dieser Vorschlag von dem Kanzler Johann Koniecpolski und dem Castellan von Sandec Peter Kurowski nach Ungarn gebracht wurde (Nr. 268); man ersieht dies aus den begeisterten Worten, mit welchen andere Briefe von dieser Begebenheit erzählen, aus dem Enthusiasmus, mit welchem die

ungarischen Gesandten empfangen wurden, aus den auf Befehl des Zbigniew Oleśnicki in den Kirchen von Krakau für das Gelingen der ungarisch-polnischen Union abgehaltenen Andachten (Nr. 266, 269, 270, 273). Diese Briefe offenbaren uns zugleich, von welchen polnischen Kreisen dieser Gedanke ausgegangen war und welche Hoffnungen man daran knüpfte. „*Speramus, pater reverende*", schreibt ein uns unbekannter Geistlicher an den Bischof, „*eleccionem huiusmodi . . . magnam consolationem ecclesie sancte merito parituram, cum rex ipse . . . cum copiis potencie sue et auxilio aliorum regum et principum katholicorum poterit gentibus barbaris dicto regno confinantibus et infestissimis resistere et rabiem earum compescere et cohibere* (Nr. 269). So schrieb auch der jugendliche König (Nr. 270), der Kanzler Koniecpolski (Nr. 273): eine grosse Menge Volkes, aus dem In-und Auslande hatte sich im Dome zu Krakau versammelt, als Ladislaus von dem päpstlichen Legaten zum König von Ungarn proclamiert wurde, „*nec erat aliquis, quorum oculi pro gaudio non resolverentur in lacrimas ad tande stupende rei et celebritatis eventum*". Es war also ein beabsichtigter Kreuzzug, eine christliche Angelegenheit im vollsten Sinne des Wortes. Aus den vorliegenden Acten (Nr. 272, 274) ergibt sich aber auch, welche Opfer dieselbe von Polen erheischte.

Zu dieser folgenden, herrlichen, aber zugleich auch traurigen Unternehmung liegen hier neue Acten vor: eingehende Berichte über die ersten Vorgänge in Ungarn nach der Ankunft des Ladislaus daselbst, wahrscheinlich von Johann Długosz oder vom Könige selbst aufgezeichnet (Nr. 275, 276); zwei Beiträge zu dem folgenden Bürgerkriege in Ungarn (Nr. 280 und 286); eine ganze Reihe von Acten zu der gleichzeitigen Unternehmung in Schlesien (Nr. 287, 289, 291, 293, 294, 298, 299, 300, 307) und endlich zu den beiden Türkenkriegen vom J. 1443 und 1444, welche dieses Unternehmen krönen sollten und einen so tragischen Ausgang genommen haben (Nr. 292, 295, 296, 303, 304, 305, 306, 308 und 309). Der Schrecken, die Trauer, die Verwirrung und Unsicherheit, welche nach der Katastrophe von Warna namentlich in Rom aller sich bemächtigt hatte,

werden im einigen der letzten hier abgedruckten Briefe herzergreifend geschildert. Schliesslich verdient noch Nr. 250 besonders hervorgehoben zu werden: es enthält eine Conföderation des ruthenischen Adels vom J. 1438 und ist ein schätzenswerter Beitrag zur Kenntniss der wohl häufigen und so wenig bekannten inneren Unruhen während der Regentschaft in Polen.

---

35. — A. W. Witkowski. **„O rozszerzalności i ściśliwości powietrza“** ***Sur la dilatation et la compressibilité de l'air atmosphérique.***

Le mémoire présenté à l'Académie contient une description détaillée des expériences que l'auteur a entreprises dans le but de déterminer les propriétés de l'air, dans les limites de température + 100° et − 145° C. et pour des pressions s'élevant à 130 atmosphères.

On avait surtout en vue de mesurer le coëfficient moyen de dilatation de l'air à pression constante, entre zéro et la température variable θ: le coëfficient α défini par l'équation:

$$V_{p.\theta} = V_{p.o} \ (1 + \theta . \alpha_{p.\theta})$$

La compressibilité de l'air à la température ordinaire étant connue, on déduit aisément des valeurs de α, la compressibilité de ce gaz à toute autre température, comprise dans les limites des expériences.

La Fig. 1 sert à expliquer la méthode employée et la disposition générale de l'appareil.

S_1 et S_2 sont deux vases de verre résistant qui communiquent par l'intermédiaire de tubes capillaires très fins σ_1 et σ_2 avec deux pièces en métal, munies des robinets N_1, N_2 et R_1, R_2. Les robinets R_1, R_2 étant fermés, N_1, N_2 ouverts, l'intérieur de l'appareil est mis en communication avec le réservoir Z, qui contient de l'air purifié et fortement comprimé. Les vases S et les tubes σ sont ainsi chargés avec de l'air comprimé, exerçant une pression commune p. L'un des vases S_1 est chauffé ou refroidi à une température convenable θ, l'autre S_2 conserve la température ordinaire t (généralement + 16° C).

Quand l'équilibre des températures est établi, on ferme les robinets N_1 et N_2 et l'on ouvre les robinets R_1, R_2. Le

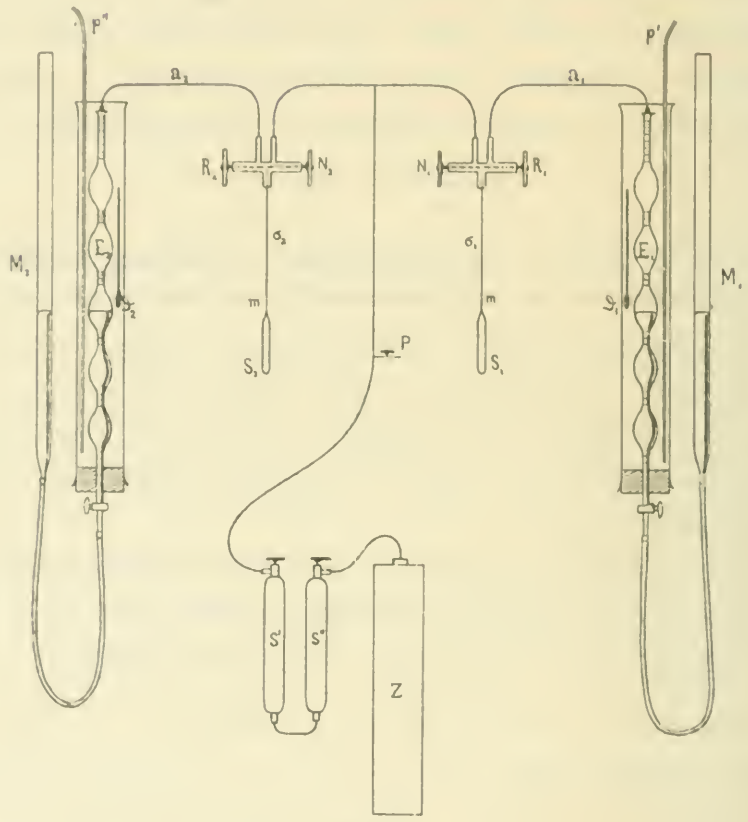


Fig. 1.

gaz comprimé se dilate et passe par les tubes a_1 et a_2 dans les appareils volumétriques E_1 M_1 et E_2 M_2, où la quantité du gaz est mesurée à température ordinaire et sous une pression voisine d'une atmosphère. Ces appareils sont composés d'une sorte d'eudiomètres (E_1, E_2) gradués en millimètres cubes et communiquants par des tubes épais en caoutchouc avec les manomètres à mercure M_1, M_2.

Les volumes des vases S_1 et S_2 et ceux des „espaces nuisibles" σ_1 et σ_2 sont déterminés d'avance avec soin; on comprend donc qu'il est possible de mesurer à l'aide des appareils volumétriques les quantités (A_1 et A_2) de l'air qui était comprimé dans les deux appareils, sous la pression p: à θ degrés dans S_1, à t dans S_2, à la température ambiante τ dans σ_1 et σ_2.

Désignons par M_1 et M_2 les quantités de l'air comprimées dans les vases S_1 et S_2 seuls. On trouve sans peine la formule suivante :

$$\alpha_{p,\,\theta} = (1 + t.\,\alpha_{p,\,t})\frac{M_2\,S_1}{M_1\,S_2\,\theta} - \frac{1}{\theta}$$

qui donne la valeur cherchée du coëfficient moyen de dilatation (o à θ) à pression constante p, en fonction de θ et de deux rapports : $M_2 : M_1$ et $S_1 : S_2$.

Ayant mesuré A_1 et A_2, on obtient M_1 et M_2 en appliquant de petites corrections m_1 et m_2 comme il suit :

$$M_1 = A_1 - m_1 \qquad\qquad M_2 = A_2 - m_2$$

m_1 et m_2 désignent les charges des espaces nuisibles σ_1 et σ_2. On a clairement $m_1 : m_2 = \sigma_1 : \sigma_2$. La température τ de σ_2 ne diffère que de quelques degrés de t, c'est pourquoi on a aussi (en posant $0{\cdot}00367 = \gamma$).

$$m_2 = A_2\,\frac{1 + \gamma\,t}{1 + \gamma\,\tau}\,\frac{\sigma_2}{S_2 + \sigma_2}$$

Les corrections m valaient $^1/_{200}$ à $^1/_{300}$ de M à la température ordinaire; $^1/_{400}$ à $^1/_{1000}$ seulement aux températures basses.

L'appareil volumétrique destiné en premier lieu aux recherches de la dilatation, sert en même temps de manomètre à gaz. On voit que la quantité A_2 de l'air comprimé à la température ordinaire t, dans le vase S_2 et dans σ_2, donne une mesure approximative de la pression. En se basant sur les recherches de *M.* Amagat (Ann. de chim. 1880, Comptes rendus 1884) on trouve la mesure exacte de p de la manière suivante. Considérons l'unité de volume de l'air à zéro et à pression atmosphérique. A $t = 16$ et sous la pression de p atmosphères, le gaz occupe un volume $\dfrac{\eta\,(1 + 16.\gamma)}{p}$; η étant un coëfficient variable avec p, dont les valeurs ont été déterminées par *M.* Amagat pour $t = 16^0$.

Soit A_2 la quantité d'air (mesurée en millimètres cubes à 0^0 et à la pression atmosphérique) comprimée dans S_2 et σ_2

à $t = 16^0$ et à la pression de p atmosphères. On trouve la formule

$$p = \eta \frac{A_2 (1 + t \gamma)}{S_2 + \sigma_2}$$

qui a été employée pour calculer les pressions. Cette méthode a l'avantage d'être d'une sensibilité constante. Elle ne donne pas des résultats complètement identiques avec ceux des manomètres à gaz ordinaires, remplis d'une quantité constante d'air ou d'azote. Ces derniers donnent toujours des indications supérieures de quelques dixièmes pour cent.

Tels sont les traits essentiels de la méthode employée par l'auteur pour étudier la dilatation de l'air. On a cherché d'obtenir des séries de déterminations de α pour quelques températures constantes en variant la pression. Les mesures ont été faites aux températures (θ) suivantes : + 100° (vapeur d'eau); 0° et + 16°; −35° (mélange de glace et de chlorure de calcium); −78.5° (acide carbonique solide et éther); −103.5° (étylène liquide sous pression atmosphérique; −130 à −145° (étylène liquide bouillant sous pression diminuée). Les températures sont rapportées au thermomètre à hydrogène à volume constant; elles on été mesurées au moment précis de l'expérience à l'aide d'un thermomètre électrique a fil de platine,[1]) comparé pendant chaque série des expériences avec le thermomètre à hydrogène.

Il n'est pas possible de maintenir a l'aide des mélanges réfrigérants qui ont été employés des températures absolument constantes. Les valeurs de α obtenues pour des températures voisines ont été reduites à une température commune par un procédé d'interpolation graphique.

Il n'est pas nécessaire de reproduire dans ce résumé toutes les quantités mesurées; on les trouve dans le mémoire. Il suffira de donner ici une table des valeurs définitives du coëfficient α_{θ}, pour les neuf isothermes.

Le degré d'approximation auquel l'auteur est arrivé résulte clairement de la représentation graphique des résultats (Pl. I.

[1]) voir la communication suivante.

Les points marquent les valeurs données par l'expérience (réduites à des températures égales pour chaque ligne isothermique).

Dilatation de l'air

Table des valeurs de $100000 \times \alpha_{p,0}$.

Pressions atm.	Températures:								
	+100.0	+16.0	−35.0	−78.5	−103.5	−130.0	−135.0	−140.0	−145.0
10	375	376	—	—	—	—	—	—	—
15	379	382	—	—	—	—	—	420	427
20	383	387	—	401	410	427	—	440	450
25	388	392	—	411	422	443	—	463	479
30	392	398	—	420	434	462	477	492	519 [1]
35	397	403	—	429	448	483	506	538	
40	402	408	—	438	461	508	544	632	
45	406	414	—	448	474	536	594		
50	410	419	430	457	487	569	619		
55	414	424	436	467	500	598	623		
60	418	429	442	476	512	610	622		
65	421	434	448	485	525	612	621		
70	425	438	454	494	536	612			
75	428	442	461	503	547	610			
80	431	446	467	512	557	607			
85	434	449	473	520	566				
90	437	452	479	527	572				
95	439	455	485	532	577				
100	441	458	489	537	579				
105	443	460	493	542	580				
110	445	462	497	545	580				
115	447	463	499	548	579				
120	449	465	501	550	577				
125		466	503	551	574				
130		468		551	571				

On voit que le coëfficient de dilatation augmente pour chaque température jusqu'à un maximum, pour diminuer ensuite. Au voisinage des points de liquéfaction l'accroissement est extrêmement rapide.

[1]) Pour 29 atmosph.

Compressibilité de l'air

Table de valeurs de $F_{(p,\theta)}$

Pressions en atm.	Températures:									
	+100°	+16°	0	−35°	−78.5	−103.5	−130°	−135°	−140°	−145°
1	1.3670	1.0587	1.0000	0.8716	0.7119	0.6202	0.5229	0.5046	0.4862	0.4679
10	1.3678	1.0550	0.9951	—	—	—	—	—	—	—
15	1.3685	1.0529	9923	—	—	—	—	—	0.4095	0.3786
20	1.3691	1.0509	9897	—	0.6778	0.5697	0.4410	—	3808	3447
25	1.3698	1.0488	9869	—	6689	5559	4183	—	3476	3015
30	1.3704	1.0468	9842	—	6599	5417	3936	0.3502	3063	2444[1]
35	1.3713	1.0449	9816	—	6510	5270	3650	3115	2419	
40	1.3725	1.0433	9793	—	6423	5125	3329	2598	1128	
45	1.3738	1.0419	9772	—	6335	4980	2963	1942		
50	1.3754	1.0408	9754	0.8288	6252	4839	2544	1605		
55	1.3770	1.0399	9738	8253	6170	4701	2171	1553		
60	1.3784	1.0390	9723	8219	6089	4567	2013	1556		
65	1.3802	1.0384	9710	8187	6011	4439	1985	1576		
70	1.3821	1.0381	9701	8158	5937	4318	1985			
75	1.3842	1.0379	9694	8132	5863	4206	2013			
80	1.3866	1.0379	9688	8105	5796	4103	2043			
85	1.3887	1.0380	9684	8081	5734	4014				
90	1.3908	1.0382	9681	8058	5680	3948				
95	1.3929	1.0386	9680	8038	5634	3903				
100	1.3951	1.0390	9681	8023	5600	3881				
105	1.3977	1.0397	9685	8013	5568	3874				
110	1.4004	1.0406	9690	8006	5544	3877				
115	1.4034	1.0418	9699	8004	5530	3892				
120	1.4065	1.0432	9710	8006	5520	3914				
125	—	1.0448	9722	8012	5520	3944				
130	—	1.0467	9738	—	5528	3981				

Toutes les lignes isothermiques du coëfficient α forment un faisceau aboutissant au voisinage du point dont les coordonnées sont $p = 1$ atm. $\alpha = 0{\cdot}00367$. Cela ne doit avoir lieu qu'approximativement, puisque la pression de 1 atm. n'a aucune relation avec les propriétés intrinsèques du gaz étudié.

[1] pour 29 atm.

On a commencé dans ce laboratoire des expériences pour résoudre la question intéressante du parcours de ces lignes pour les pressions très basses.

Le coëfficient de dilatation étant connu il est facile de dresser une table de la compressibilité. Considérons l'unité de volume d'air à 0^0 et sous la pression d'une atmosphère. A θ degrés et sous p atmosphères le gaz occupe le volume

$$v = \frac{F(p, \theta)}{p}$$

$F(p\,\theta)$ est un coëfficient variable, fonction de p et θ; les valeurs isothermiques de cette fonction, a θ degrés, expriment la loi de la compressibilité du gaz considéré à la même température. Les recherches de M. Amagat nous ont fourni les valeurs de $F(p, t)$ pour les températures voisines de $+ 16$. En les divisant par $1 + t.\,\alpha_{pt}$ on obtient les valeurs de F a 0^0, et ainsi de suite pour les autres températures. Voici la table des nombres calculés de cette manière. (*p. 186*).

Une réprésentation graphique de la fonction F $(p\,\theta)$ c'est-à-dire du produit pv est donnée sur la planche II. On y trouve les courbes de compressibilité pour dix températures. Le minimum du produit pv pour les différentes températures a lieu aux pressions suivantes:

$\theta = + 100^0 C.$	$p < 10$ atm.
$\theta = + 16$	$p = 79$
$\theta = 0$	$p = 95$
$\theta = - 35$	$p = 115$
$\theta = - 78{\cdot}5$	$p = 123$
$\theta = - 103{\cdot}5$	$p = 106$
$\theta = - 130$	$p = 66$
$\theta = - 135$	$p = 57$

Il est intéressant de vérifier certaines conclusions que M. Wróblewski[1]) a déduites de l'étude de la compressibilité de de quelques gaz aux températures plus élevées. Construisons

[1]) Ber. der Akad. Wien, 1888. Bd. XCVII.

une courbe dont les ordonnées sont les valeurs de p pour lesquelles le minimum du produit pv a lieu, divisées par la pression critique (39 atm. environ) et dont les abscisses sont les températures correspondantes absolues θ, divisées par la température critique absolue ($132 = -141^0$ C). D'après M. Wróblewski cette courbe doit être la même pour tous les gaz. A l'aide des valeurs de θ et p données plus haut on trouve en effet une concordance, du moins très rapprochée.

Laboratoire de physique de l'Université de Cracovie, Mai 1891.

---

36. — A. W. Witkowski. **Thermomètre électrique pour les basses températures.**

La variation de la résistance électrique suivant la température a été souvent employée pour la construction des appareils thermométriques. La Fig. 1. montre ($^4/_5$ gr. nat.) une disposition de thermomètre électrique, destiné à mesurer les basses

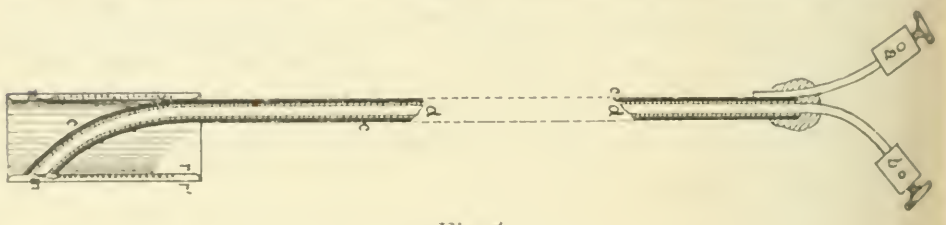


Fig 1.

températures; l'auteur a trouvé cet instrument fort utile à cause de sa sensibilité et de la promptitude des indications. r est un tube formé d'une mince feuille de cuivre, soudé à l'extrémité du tube étroit c, de laiton. Un fil de cuivre épais d, recouvert de soie, est mastiqué à l'intérieur du tube c au moyen d'un mélange de caoutchouc et de résine. L'extrémité supérieure de c est soigneusement recouverte de ce mastic, pour empêcher la pénétration de l'humidité. Les bornes a, b en communication avec c et d forment les électrodes du thermomètre. Sur le tube r on enroule 2 ou 3 mètres d'un fil de platine, très fin (diamètre $^6/_{100}$ mm), recouvert de soie. Les bouts de ce fil sont soudés l'un à l'extrémité du fil d, l'autre au tube r. Enfin

ou recouvre le tube r d'un second tube un peu plus large, de cuivre mince r' et on le soude au premier sur les circonférences des deux bases.

On obtient ainsi une résistance de 220 Ohms environ à 0°. Elle forme une branche du pont de Wheatstone (T, fig 2). La seconde branche contient une résistance en fil de maillechort, enfermé dans une boîte de cuivre K, semblable à celle qui a été décrite plus haut, mais beaucoup plus large, elle reste dans

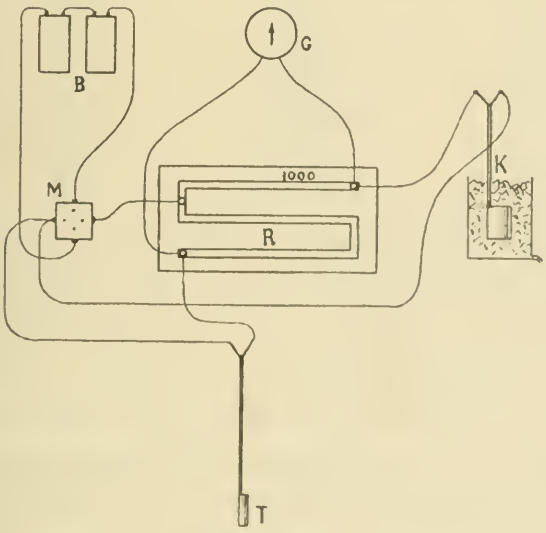


Fig. 2.

une cuve remplie de glace pilée. La troisième et la quatrième branche du pont sont formées par les résistances d'une boîte à résistances, savoir: 1000 ohms et une résistance variable R. Une pile B de deux couples de Leclanché, un commutateur M et le galvanoscope sensible G complètent l'appareil.

A chaque température de T correspond une résistance déterminée R. Par comparaison avec un thermomètre normal à hydrogène il est possible de dresser une table exprimant la température de T par la résistance R; cette table ne cesse pas d'être vraie, quand on démonte l'appareil pour le mettre en œuvre de nouveau après quelques jours ou quelques mois; la relation entre R et T est d'ailleurs indépendante de la force électromotrice de la pile et de la sensibilité du galvanomètre.

Voici un exemple de table de ce genre; cette table donne en même temps la variation de la résistance d'un certain fil de platine pour les basses températures:

$T = +$ 50° C.	$R =$ 1105.9	$T = -$ 90° C.	$R =$ 801.8
0	1000.0	− 100	778.9
− 10	978.5	− 110	755.8
− 20	956.9	− 120	732.4
− 30	935.2	− 130	708.9
− 40	913.4	− 140	685.3
− 50	891.4	− 150	661.5
− 60	869.3	− 160	637.3
− 70	847.0	− 170	612.7
− 80	824.5	− 180	588.0

La variation est d'environ 2 ohms par degré; il est donc facile d'obtenir une sensibilité de $^1/_{20}$ de degré C°.

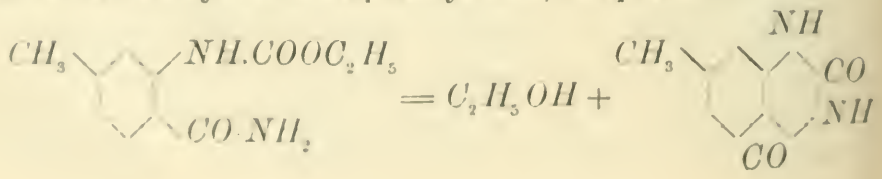
L'expérience a démontré que la relation entre la température et la résistance éprouve de légères variations si le thermomètre est employé pour des températures très différentes. Par cette raison on ne doit pas chauffer un thermomètre destiné à mesurer les températures basses; il en résulterait une variation de résistance qui ne disparaîtrait, qu'après quelques mois.

Laboratoire de physique de l'Université de Cracovie, Mai 1891.

---

37. — St. Niementowski: **O pochodnych m-metylo-o-uramidobenzolu.** *(Ueber Derivate des m-Methyl-o-Uramidobenzoyls).*

Neben den beiden, in einer früheren Abhandlung des Verfassers erwähnten Methoden der Darstellung des m-Methyl-o-Uramidobenzoyls, wird in der vorliegenden Arbeit eine dritte, aus Carboxaethyl-o-amido-p-toluylamid, besprochen:



Die Reaction geht vor sich entweder durch Erhitzen der Verbindung über den Schmelzpunkt (171°C), oder unter dem Einflusse der Alkalilaugen.

Carboxaethyl-o-amido-p-toluylamid entsteht aus Chlorameisensäure-Äthyläther und o-Amido-p-Toluylamid, bei gewöhnlicher Temperatur.

Es krystallisiert in Nadeln, die bei 171°C schmelzen. In organischen Solventien leicht löslich.

Es wurde versucht das bei 317—318°C schmelzende m-Methyl-o-Uramidobenzoyl durch Einwirkung reducierender Agentien in m-Toluchinazolin überzuführen; leider aber erfolglos. Jodwasserstoffsäure und rother Phosphor in Eisessiglösung zersetzten das m-Methyl-o-Uramidobenzoyl unter Bildung gasförmiger, näher nicht untersuchter Producte, und o-Toluidin-Zinn und Salzsäure, Natrium und Amylalkohol wirkten gar nicht ein.

Von den Derivaten des m-Methyl-o-Uramidobenzoyls werden beschrieben:

Nitro-m-Methyl-o-Uramidobenzoyl. Entsteht beim Nitrieren mit rauchender Salpetersäure v. sp. G. 1.53 bei 30—40°C. Aus Eisessig krystallisiert es in vierseitigen Täfelchen, die ein Molecül Krystallessigsäure enthalten. Schmilzt unter Zersetzung bei 326°C. Mit Alkalien bildet es Salze.

Amido-m-Methyl-o-Uramidobenzoyl. Dargestellt aus dem Nitrokörper durch Reduction mit Zinn und Salzsäure. Aus Amylalkohol krystallisiert es in feinen grauen Nadeln, Schmelzpkt 308°C. unter Schwärzung. In allen organischen Solventien u. im Wasser beinahe ganz unlöslich. Sein Chlorhydrat, Sulphat und Nitrat krystallisieren in Nadeln.

Dinitro-m-Methyl-o-Uramidobenzoyl. Ensteht beim Nitrieren mit siedender rauch. Salpetersäure v. sp. G. 1.53. Krystallisiert aus Eisessig in hell-gelben symmetrischen Kryställchen, die lebhaft polarisieren. Schmilzt mit Zersetzung bei 294°C. Sein Ammoniumsalz besitzt die Zusammensetzung $C_9 H_5 N_4 O_6 . NH_4 + 3 aq$. Ist stark saurer Natur.

Diamido-m-Methyl-o-Uramidobenzoyl. Entsteht bei der Reduction des Dinitrokörpers mit Zinn und Salzsäure.

In organischen Solventien gleich der Monoamidoverbindung unlöslich. Aus schwach ammoniakalischem Wasser krystallisiert es in mikroskopischen Nadeln, die bei 333°C ohne Zersetzung schmelzen. Sein Chlorhydrat, Nitrat und Sulphat krystallisieren in Nadeln.

Diacetamido-m-Methyl-o-Uramidobenzoyl. Dargestellt durch Acethylieren mit Essigsäureanhydrid. Durch Kochen mit Salzsäure wird Diamido-m-methyl-o-uramidobenzoyl regeneriert.

---

38. — K. Olszewski. **O ciśnieniu krytycznem wodoru.** *(Ueber den kritischen Druck des Wasserstoffs).*

In einer vorläufigen Mittheilung beschreibt der Verfasser seine im grösseren Massstabe ausgeführten Versuche, welche ihn zur Bestimmung des kritischen Druckes des Wasserstoffs führten. Der Wasserstoff wurde in einer starken und ziemlich weiten Glasröhre comprimiert, mittelst einer grösseren Quantität flüssigen Sauerstoffs bis circa—211° abgekühlt und einer langsamen Expansion unterworfen. Wenn der Anfangsdruck des Wasserstoffs nicht zu gering war, und namentlich 80 bis 140 Atm. betrug, so zeigte sich bei der langsamen Expansion eine Aufkochung des Wasserstoffs, welche stets bei 20 Atm. auftrat, obwohl die Expansion von verschiedenen Anfangsdrucken bewerkstelligt wurde. Der Verfasser betrachtet diesen Druck (20 Atm.) als den kritischen Druck des Wasserstoffs und beweist durch analoge Versuche mit Sauerstoff und Ethylen, dass sich diese Methode zur Bestimmung der kritischen Drucke der Gase eignet. Weitere Versuche in dieser Richtung, welche auch die Bestimmung der kritischen Temperatur des Wasserstoffs bezwecken, werden angestellt.

---

39. — S. Dickstein. **Pojęcia i metody Matematyki**. Tom I. Część pierwsza. **Teoryja działań**. *(Les notions et les méthodes en mathématiques*. Vol. I. Première partie. *Théorie des opérations).* Warszawa, 1891, 8° str. 268.

L'exposition des notions et des méthodes en mathématiques, tel est le but que l'auteur s'est proposé dans cet ouvrage qui comprendra trois volumes; le premier traite des méthodes de la théorie des nombres et de l'Algèbre, le second aura pour objet l'Analyse supérieure, le troisième, la Géométrie.

Dans l'introduction, l'auteur développe quelques réflexions préliminaires relatives à l'objet des mathématiques, donne une analyse rapide de la conception de la grandeur (théories de P. Dubois-Reymond et de Helmholtz), consacre quelques remarques à la notion importante des formes contenues et discrètes, en insistant sur la nécessité de distinguer les vérités dont la déduction exige la continuité de celles qu' on peut démontrer sans admettre cette continuité dans les recherches. L'auteur parle ensuite du système des mathématiques, passe en revue leurs classifications proposées par les divers savants, étudie la relation entre les mathématiques et la logique, la nouvelle notation logique de Peano, la notion de l'analyse et de la synthèse, enfin le principe de permanence des opérations. Il énonce la pensée, qu'. on ne trouvera peut-être pas trop hardie, que le même principe formulé primitivement par Henkel, pour les opérations arithmétiques, repose au fond de toutes les questions d'Analyse et de Géométrie qui s'étendent au delà des limites de la recherche initiale; le principe de continuité de Poncelet, celui de la dualité et de l'homographie de Chasles, les principes des transformations des formes géométriques et algorithmiques sont à certains égards liés avec ce principe de permanence qui guide la pensée créatrice de l'esprit dans sa généralisation des vérités.

Dans la Théorie des opérations (élémentaires) qui constitue la première partie du I^r Volume, l'auteur a essayé de développer les éléments de l'Arithmétique en commençant par la

première opération fondamentale, qui donne naissance à la série des nombres naturels et en continuant par les autres espèces de nombres: nombres fractionnaires, négatifs et complexes. (Les nombres irrationels et transcendants seront traités dans une partie postérieure). L'auteur désigne les deux points de vue opposés dans la théorie de ces nombres: l'un d'après lequel les nombres fractionnaires, négatifs et complexes sont regardés comme éléments nécessaires et actuels de la science; l'autre d'après lequel ce n'est que le nombre positif entier qui est actuel, tous les autres n'étant que de purs symboles, dont on pourrait se passer. Il tâche d'éclaircir le rapport entre ces deux points de vue, en observant que la théorie des opérations formelles qui ne décide rien sur le caractère des formes mathématiques dans les applications, définit le mieux le rôle et la signification de toutes ces espèces de nombres dans la science abstraite.

La „Théorie des opérations" est divisée en sept chapitres.

Le premier chapitre contient la théorie des opérations directes et inverses sur les nombres entiers, et un aperçu sur la nouvelle théorie des nombres transfinis due à G. Cantor.

Le deuxième est consacré à la théorie des opérations d'après Grossmann et Hankel, et aux nouvelles réflexions de Dedehend sur l'idée du nombre.

Dans le troisième chapitre, l'auteur examine et compare les diverses théories des nombres fractionnaires (Weierstrass, Kronecker, Mérya etc.).

Le développement de la notion d'un nombre négatif (d'Alembert, Śniadecki, Carnot, Diehring, Kronecker etc.) et l'examen des théories des nombres négatifs sont l'objet du quatrième chapitre.

Le chapitre suivant contient l'exposition du développement et des théories des nombres imaginaires (Wroński, Ganss, Diehring, Weierstrass etc.).

Dans le sixième chapitre, l'auteur donne un aperçu sur le développement de la notion des nombres complexes supérieurs (Hamilton, Grossmann, Scheffler, Hankel, Weierstrass,

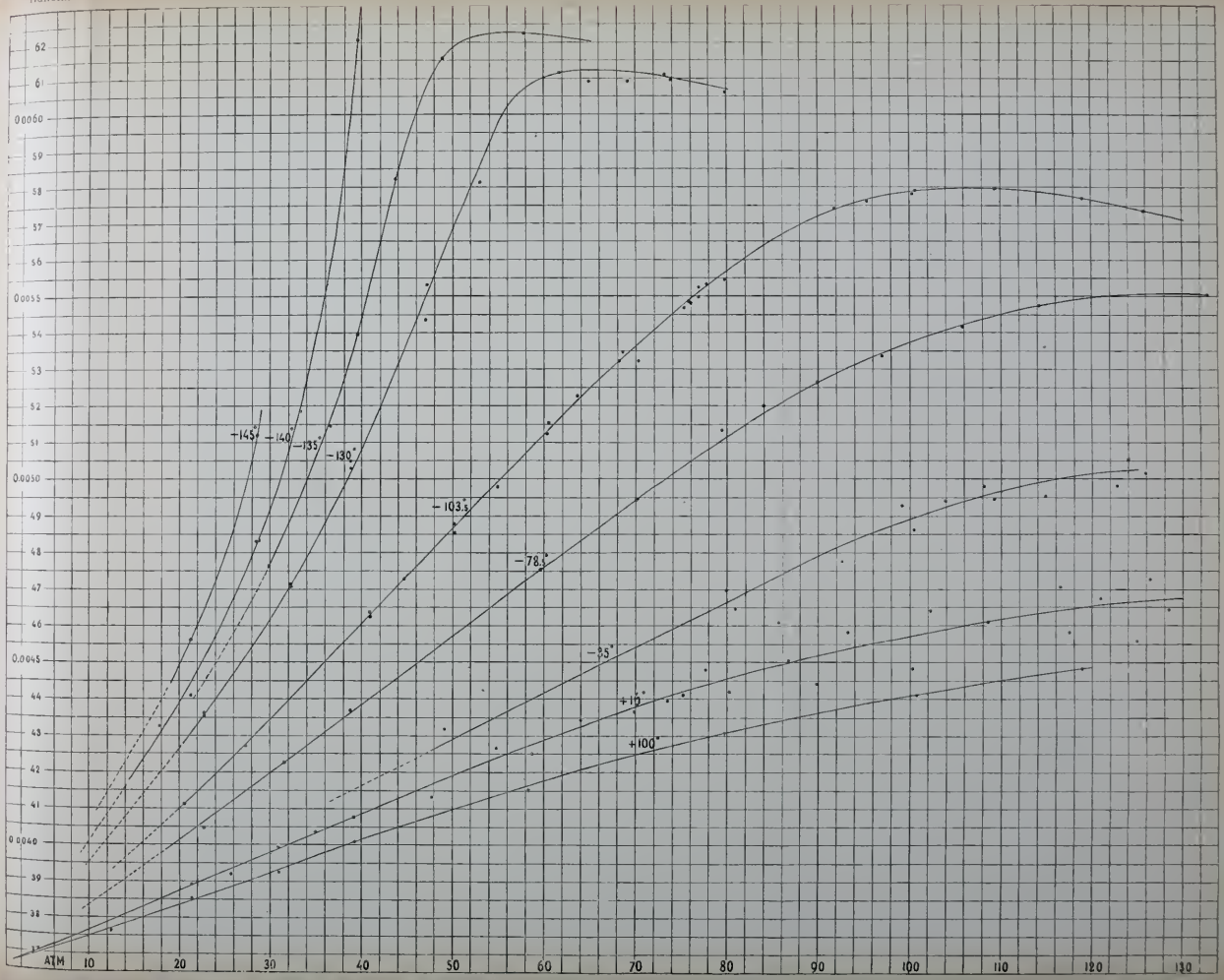
Dedekind I., il expose la théorie de Weierstrass donnée par l'illustre géomètre dans les *Göttinger Nachrichten,* 1884, et passe à *l'Ausdehnungslehre* de Grossmann qui, jusqu'à ce jour, n'est pas cultivée parmi les mathématiciens autant qu'elle le mérite. Il expose la théorie de divers genres de multiplication qui sert de fondement à cette doctrine importante. La multiplication extérieure, la théorie des déterminants basée sur elle, la multiplication intérieure, la multiplication dite moyenne sont traitées l'une après l'autre. C'est de la dernière de ces multiplications qu'on est conduit immédiatement aux quaternions de Hamilton. La théorie de ces formes et les opérations sur les vecteurs finissent le chapitre.

Le dernier chapitre traite de la théorie élémentaire des fonctions entières. Leurs propriétés principales, le quotient et le plus grand commun diviseur de deux fonctions, les fonctions symétriques et les fonctions aleph de Wroński, la théorie des dérivées, la formule de Taylor, les différences d'une fonction entière, la formule d'interpolation de Lagrange, la „loi suprême" de Wroński — voilà les questions que l'auteur développe dans ce chapitre sans avoir recours à d'autres principes que ceux qui servent de fondement aux méthodes traitées dans les chapitres précédents.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyją Sekretarza generalnego Dr. Stanisława Smolki.

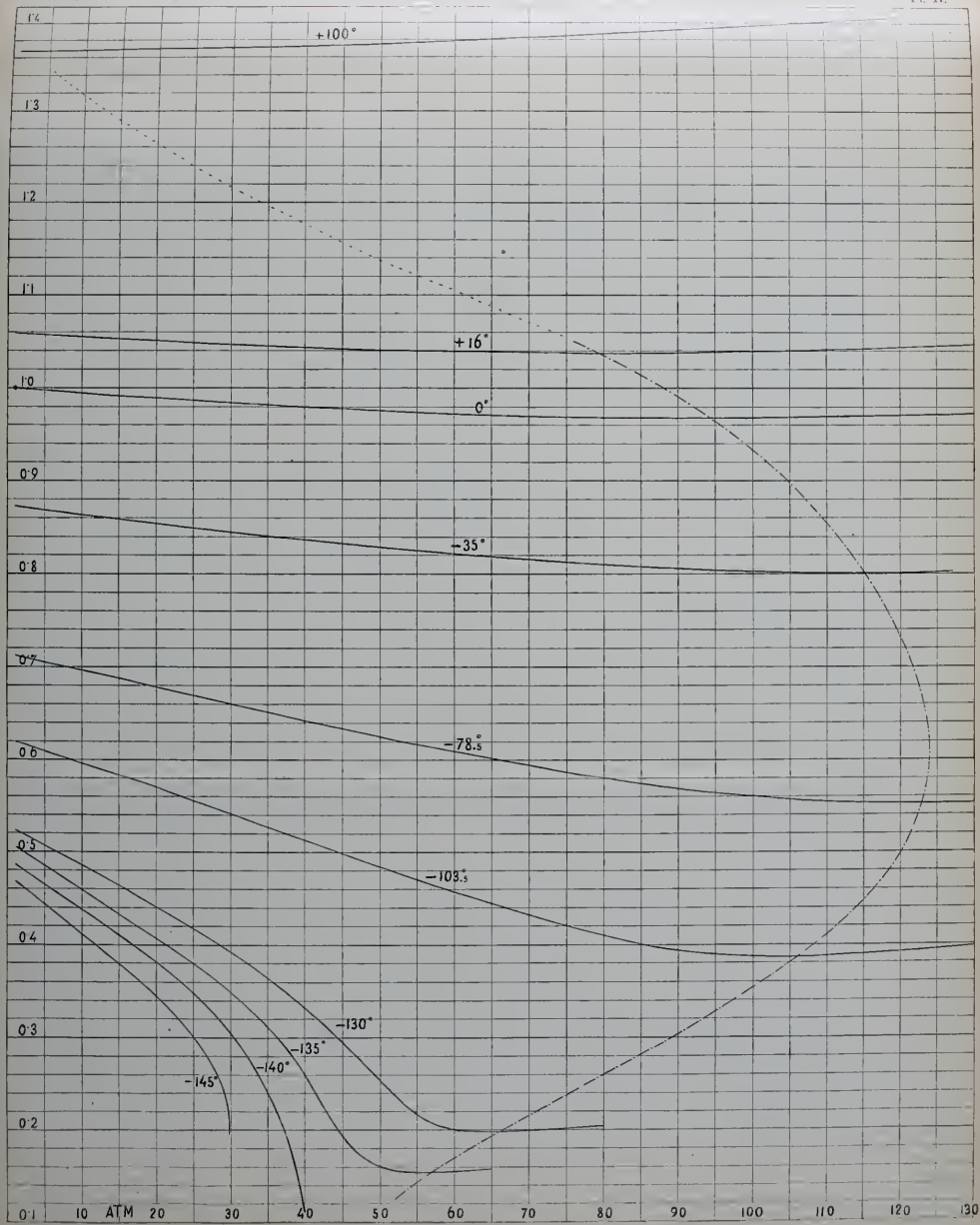
Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

12 Czerwca 1891.



Coefficient de dilatation de l'air.

A. WITKOWSKI.



Courbes de compressibilité de l'air.

A. WITKOWSKI.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

N° 6. Juin. 1891.

Sommaire: Séance publique du 30 mai. — Séances du 13, 20, 23 juin 1891. — Résumés: 40. S. Smolka. L'Europe et la Constitution du 3 mai en Pologne. — 41. A. Miodoński. La date de Florus. — 42. L. Sternbach. Analecta. Pars prima. Curae Menandreae. — 43. L. Natanson. Sur la concordance des courbes orthobares relatives aux fluides homogènes. — 44. Żórawski. Sur une deformation des surfaces.

Séances

Séance publique de l'Académie du 30 mai 1891.

S. E. M. Julien Dunajewski, Vice-Protecteur de l'Académie, ouvre la séance au nom du Protecteur, S. A. I. l'Archiduc Charles Louis.

Le Président, Comte Stanislas Tarnowski, relève les mérites de S. E. M. Joseph Majer qui, après avoir occupé le siège présidentiel pendant dix-huit ans depuis la fondation de l'Académie, s'est demis de ce poste le 6 décembre 1890. Ensuite, le Président donne lecture du compte-rendu des travaux de l'Académie, depuis le 1 juin 1890 jusqu'au 30 mai 1891.

Hommage est rendu à la mémoire des membres de l'Académie, décédés pendant l'année dernière: M. Nowicki, X. Liske, F. Miklosich, Msgr. S. A. Krasiński.

M. Stanislas Smolka prononce un discours sur la Pologne et l'Europe en 1791. [1])

1) Voir ci-dessous aux Résumés p. 200.

Le Secrétaire général cite les noms des candidats aux fauteuils de l'Académie, choisis dans les trois classes et dont l'élection définitive doit avoir lieu à la réunion de l'Académie en automne. Enfin il fait connaître les prix décernés cette année par l'Académie et les nouveaux concours qu'elle ouvre.

Le prix Barczewski pour les meilleurs ouvrages historiques est décerné à M. Ladislas Łoziński et M. Antoine Małecki, le même prix pour la meilleure oeuvre de peinture à M. Casimir Pochwalski.

L'Académie ouvre les concours suivants: [1])

1. Prix Joseph Majer, 1000 florins: Flore fossile des pays polonais. Terme du concours: 31 décembre 1892.

2. Prix fondé par l'évêque Krasiński, 1200 fl. Selon la volonté du fondateur, sont admis à ce concours tous les ouvrages polonais imprimés ou manuscrits, qui seront envoyés dans ce but, au bureau de l'Académie, jusqu'au 31 décembre 1892.

3. Prix fondé par l'abbé Jakubowski, 1650 fl. Histoire populaire de l'Église. Terme du concours: 31 décembre 1892.

Classe de Philologie

Séance du 23 juin 1891

Présidence de M. C. Morawski

M. A. Miodoński donne lecture de son mémoire sur la date de Florus [2]).

M. L. Sternbach présente son travail intitulé: Analecta Pars prima. Curae Menandreae [3]).

1) Selon les Statuts la langue officielle de l'Académie est le polonais. Par conséquent tous les travaux présentés aux concours doivent être rédigés dans cette langue. 2) Voir ci-dessous aux Résumés p. [illegible] 3) ib. 223.

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 13 juin 1891

Présidence de M. F. Zoll

M. B. Ulanowski présente son mémoire sur les Statuts du roi Casimir le Grand.

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 20 juin 1891

Présidence de M. Janczewski

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission de Physiographie du 21 mai et de la séance de la Commission d'Anthropologie du 15 juin.

M. A. Witkowski présente le mémoire de M. L. Natanson: Sur la concordance des courbes orthobares relatives aux fluides homogènes [1]).

M. L. Zajączkowski rend compte du mémoire de M. C. Żórawski: Sur une déformation des surfaces [2]).

La Classe se forme ensuite en comité secret et vote l'impression des mémoires de MM. Natanson et Żórawski.

1) Voir ci-dessous aux Résumés p. 225. 2) Ib. p. 227.

Résumés

40. — S. Smolka : **Stanowisko mocarstw wobec Konstytucyi 3 Maja.** — *(L'Europe et la Constitution du 3 mai en Pologne.)*

Depuis vingt ans, c'est-à-dire depuis 1768, la Russie était souveraine maîtresse en Pologne: l'ambassadeur russe à Varsovie gouvernait la République; tout était soumis à ses ordres le roi, la diète, tous les pouvoirs. Au lieu de changer cet état de choses, le premier partage ne fit que le consolider. Il est aujourd'hui irréfutablement prouvé que cet attentat fut l'oeuvre de Frédéric II. Catherine ne consentit à y participer que dans la pensée que la toute puissance de la Russie sur la Pologne morcelée serait encore plus inébranlable. D'ailleurs, l'acquisition de la Prusse Royale par la Prusse était d'une telle importance que Catherine en la facilitant croyait s'être acquis à tout jamais la complaisante amitié de la cour de Berlin. Mais Frédéric voyait clairement que tout le succès de son entreprise spoliatrice dépendait précisément de la coopération qu'y prendrait l'Autriche. L'intérêt qu'avait l'Autriche au maintien de l'intégrité de la Pologne, était si évident, qu'un partage, sans sa participation, n'eût été que précaire, dénué de toute garantie de succès. Il fallait que l'Autriche occupât la Galicie, il fallait creuser entre cette puissance et la République, un abîme ou

aralyserait la communauté d'intérêts qui joignait ces deux états ontre la Russie et la Prusse. Fréderic résolut magistralement ce problème difficile et vital pour la Prusse: la faiblesse le Marie Thèrese et la légèreté de Joseph II permirent au plus ruel ennemi de leur monarchie d'arriver heureusement à ses fins.

Le partage à peine effectué, un changement soudain et adical se produisit dans les rapports entre les copartageants. L'alliance de la Prusse et de la Russie se rompit: Frédéric II e voulut plus être le vassal de Catherine. En revanche, par ntagonisme à l'égard de la Prusse ennemie, Joseph II se jeta ans les bras de la Russie. Politique superficiel et à courtes ues, ce prince ne pressentait aucunement les dangers qui avaint décidé Frédéric à reprendre sa liberté d'action. Il cueillit es fruits amers de son imprudence dans la guerre de Turquie, ù il s'engagea en 1788, n'exécutant que trop ses devoirs d'allié.

Lorsque éclata cette guerre contre les Turcs, guerre dans aquelle Stanislas Auguste voulut entraîner la Pologne à la suite le Catherine, un revirement profond se produisit dans les seniments de la nation à l'égard de la Russie, revirement mémoable, absolument contraire à la politique des vingt années prédentes. C'est sur ces entrefaites que s'ouvrit la „Diète de uatre ans". Sans examiner si cette volte-face fut un acte potique, on peut en tout cas affirmer que ses conséquences, penant les trois années qui suivirent, donnèrent une impulsion resistible aux événements de 1791. Il est certain, il est inéniable que pendant ces trois ans la diète commit bien des utes. La conduite de la Diète envers la Russie ne fut qu'une ngue suite d'imprudences qui irritèrent au plus haut point plus vindicative des femmes. Pis encore, la diète fut imprévyante au point de n'être docile qu'aux instigations d'un voisin, précisément de celui qui avait le plus puissant, le plus réel térêt à des usurpations ultérieures au détriment de la Pologne. parti patriotique polonais devint le champion de la politique ussienne, politique que dirigeait alors le fameux projet de rzberg, tendant à pacifier l'Orient par la voie des compentions: la Prusse devait détourner la guerre imminente en

Orient et pour prix de ses services elle eût reçu quelque territoire en Pologne; la Pologne de son côté eût recouvré la Galicie arrachée à l'Autriche, toute la Galicie, ou du moins une partie proportionnée à ce qu'aurait obtenu la Prusse. Dès l'origine de cette combinaison, la cour de Berlin demandait non seulement Danzig et Thorn, mais encore la Grande Pologne, ou, au pis aller, un lambeau de cette province assez grand pour détruire la saillie incommode entre la Prusse occidentale et la Silésie. L'amitié de la Pologne était indispensable à la Prusse pour la réalisation de cet échange par lequel, la République, eût cédé un territoire au cœur même du pays, pour obtenir la Galicie. Toute la politique de la cour de Berlin tendit à la pousser dans cette voie, pendant les deux premières années de la diète de 4 ans, et le traité d'alliance conclu en 1790, n'avait pas d'autre but.

Cependant l'amitié avait été plus cordiale avant qu'après l'alliance. Dès que celle-ci fut signée, la sympathie commença à décliner: on se rendait compte en effet des véritables visées de la Prusse et l'enthousiasme qu'on avait eu d'abord pour le roi de Prusse, à Varsovie, alla s'éteignant de plus en plus; au point que, pendant l'été de 1790, lorsqu'on s'attendait d'un moment à l'autre à voir éclater la guerre entre la Prusse et l'Autriche, et que l'armée prussienne était déjà concentrée en Silésie, un corps d'armée auxiliaire polonais se prépara à se jeter en Galicie. En définitive la République resta neutre.

Ce fut réellement un instant fort critique pour l'Autriche; elle était au bord de l'abîme où l'avait menée sa funeste politique intérieure et extérieure. La guerre durait encore avec la Turquie, une insurrection venait de soulever la Belgique, on s'attendait à voir des émeutes agiter la Galicie et la Hongrie, l'armée prussienne était sur les frontières. En sorte que la situation était peut-être plus menaçante au printemps de 179[illegible] que 50 ans auparavant, à l'avènement de Marie Thérèse. Alors on avait crié sur les bords du Danube „Moriamur pro nostro Rege!" à l'heure actuelle les Hongrois étaient froissés, surex-

tés, et, dans tous les domaines de la maison de Habsbourg, les sentiments de fidélité à la monarchie s'étaient refroidis.

Après la mort de Joseph II, survenue en février 1790, son successeur, Léopold II, comprit combien avait été pernicieux le système politique de son frère. Le prompt relèvement de la monarchie du péril fut l'oeuvre géniale de ce remarquable esprit. En ces délicates conjonctures, Léopold était prêt à tous les sacrifices pour éviter la guerre avec la Prusse, excepté toutefois à une cession de territoire à la monarchie prussienne. Les plans d'Herzberg s'opposaient à la réalisation de ce programme. Par une manoeuvre habile, Léopold, soutenu par l'Angleterre, amena le roi de Prusse qui, à la tête de son armée, était prêt à entrer en campagne, à exiger comme ultimatum: Le status quo ante bellum entre l'Autriche et la Turquie. C'était ce que souhaitait Léopold. Le Status quo fermait la voie à la politique des compensations, aux agrandissements de la Prusse en Pologne. Il fut la base de la convention de Reichenbach (Juillet 1790). Bientôt après, par l'entremise de la Prusse et de l'Angleterre s'ouvrirent, à Sistowa, des négociations pour les préliminaires de la paix entre l'Autriche et la Turquie.

La Prusse avait dû dévier de son chemin politique; néanmoins elle s'efforça encore de le reprendre et de s'y maintenir. Cependant la Russie et la Turquie continuaient les hostilités et les succès des armées russes, malgré la conclusion de la paix entre l'Autriche et l'Empire ottoman, étaient de plus en plus marqués. Il était déjà facile de prévoir qu'à la fin de la guerre, la Russie tournerait ses forces contre la Pologne, afin de conquérir ce poste avancé vers l'Occident qu'elle avait été contrainte d'abandonner pour aller combattre au Sud. En ces circonstances, les plans de la Prusse n'avaient que fort peu de chances de réussite. La cour de Berlin avait tellement offensé Catherine qu'elle pouvait s'attendre à une opposition inflexible aux plans d'acquisitions en Pologne. Il était évident que Catherine désirait ramener la République à l'état de choses de 1789, qu'elle allait apporter tous ses efforts à faire mouvoir la

Pologne non amoindrie dans la sphère de ses intérêts exclusivement, et qu'elle ne supporterait jamais l'accroissement de la puissance prussienne qui, jusque là, ne lui avait témoigné que de l'opposition.

Il n'y avait plus qu'une route à suivre : se porter énergiquement au secours de la Turquie, secours auquel la Prusse était d'ailleurs obligée par son alliance avec cet état, demander la conclusion de la paix sur les bases strictes du status quo ante bellum, exiger que la Russie abandonnât les précieuses conquêtes qu'elle avait faites aux prix de tant de sacrifices, appuyer au besoin ces prétentions par une imposante démonstration militaire, et enfin, par d'adroites concessions sur ce point d'une importance capitale pour la Russie, obtenir d'elle le consentement à l'occupation de Danzig, de Thorn, et même, si faire se pouvait, de quelque chose de plus. Pour arriver à ce but, les forces militaires de la Prusse étaient insuffisantes; il fallait faire entrer en jeu l'Angleterre qu'une vieille et solide alliance attachait à la cour de Berlin; il fallait son secours. La politique anglaise était alors dirigée par Pitt le Jeune. Cet homme d'état appréciait exactement les dangers que faisaient courir à l'Angleterre l'extension de la Russie vers la mer Noire. Ce fut un des rares politiques de son temps qui comprît la grandeur du péril dont la colossale puissance des tsars commençait à menacer l'Europe.

On tomba facilement d'accord. Pitt était même prêt à déclarer la guerre à la Russie pour la contraindre à accepter le status quo ante bellum : les motifs pour lesquels l'Angleterre prenait ainsi fait et cause pour la Prusse sont faciles à déterminer. La Prusse néanmoins ne songeait nullement à entrer en campagne : elle n'avait du reste besoin que d'une démonstration armée pour sanctionner ses prétentions.

Energiquement, péremptoirement, ces deux états exigèrent de Catherine la conclusion de la paix avec les Turcs et la rétrocession à ces derniers de tous les pays envahis; la ligne du Boh devait servir de frontière; tout au plus permettait-on à la Russie de conserver Oczaków à condition d'en démanteler

la forteresse. En même temps la cour de Berlin poussait énergiquement le cabinet de Saint James à appuyer avec force ses vues sur Thorn et Danzig. L'envoyé anglais à Varsovie travaillait avec zèle à faire concéder ces places à la Prusse. Il était en effet d'une extrême importance pour cet Etat, que la Russie se heurtât „au fait accompli“ au sujet de ces concessions; d'ailleurs, en considération de l'alliance conclue un an à peine auparavant, il n'eut pas été adroit de s'emparer du territoire de la République sans son assentiment. On pensa que ce projet réussirait complètement, vu le danger menaçant et les préparatifs guerriers contre la Russie. Sur ce point cependant l'Angleterre et la Prusse furent déçues: la diète refusa net son vote approbatif. Mais la Prusse avait de bonne heure eu recours à d'autres expédients. Au mois de mars 1791, la cour de Copenhague lança comme ballon d'essai la proposition d'effacer l'antagonisme aigu entre les monarchies par un nouveau démembrement de l'inerte Pologne. L'expédient était des plus commodes en effet. Il est dur pour la Russie d'abandonner ce qu'elle a pris aux Turcs; la Prusse menace d'une guerre pour défendre ces mêmes Turcs; mais tout peut s'arranger entre les deux états; la Pologne n'est-elle pas là? et ses provinces ne peuvent-elle rendre le sacrifice de la Russie moins douloureux, tandis que, par la même occasion et pour rétablir l'équilibre, elles arrondiront un peu les domaines du royaume de Prusse?

Restait le troisième copartageant, l'Autriche, qui l'année précédente, avait déjà renoncé à toutes ses conquêtes en Turquie, mais qui, pendant les conférences de Sistowa, avait essayé de soulever quelques difficultés dans l'interprétation du status quo ante bellum. Aussi, précisément en mars 1791, le roi Frédéric Guillaume II avait-il manifesté le désir de se rapprocher de l'empereur Léopold II. Les procédés diplomatiques ordinaires avaient été mis de côté, et on avait envoyé à Vienne le colonel Bischoffswerder investi de toute la confiance de son souverain. Cet envoyé avait-il mission de traiter la question polonaise? On l'ignore Toujours est-il qu'au moment où il préparait la démonstration militaire contre la Russie, le gouver-

nement prussien devait certainement savoir à quelle détermination s'arrêterait l'empereur Léopold qui avait hérité de son frère l'alliance avec Catherine. La situation de la République était atroce, épouvantable. Elle était cruellement punie des fautes accumulées de la grande Diète. „Tout pour le trésor et l'armée!“ avait été le mot d'ordre pendant trois ans, et le trésor était vide, et l'état de l'armée était peut être plus déplorable que trois ans auparavant. L'ancien gouvernement avait été bouleversé de fond en comble: la diète régnait, la diète dont on venait de doubler le nombre depuis quelques mois. Les travaux législatifs pour l'élaboration d'une nouvelle constitution étaient à peine commencés; à peine les premiers articles de cette constitution avaient-ils été votés et ces premiers articles ne servaient qu'à fixer la Pologne dans la torpeur de l'engourdissement. D'ailleurs tout ce projet de constitution présenté l'année précédente, était certainement pire, il faut l'avouer, que l'organisation de la République après le premier partage, avant la diète de 4 ans; il n'offrait aucune garantie d'un gouvernement, nous ne dirons pas fort, mais d'un gouvernement quelconque, et pourtant la nécessité s'en faisait vivement sentir à ce moment menaçant. Ce projet avait subi deux inspirations: les antiques traditions républicaines du pays, et la doctrine politique dont, depuis 1789 surtout, le souffle s'étendait de Paris sur l'Europe. Ces influences justifient jusqu'à un certain point les initiateurs de cette charte constitutionnelle, mais les dangers du moment n'en étaient pas diminués. A l'intérieur on avait à lutter contre la réaction, on avait à éteindre le feu couvant sous la cendre d'une révolution que fomentait déjà le parti russe continuellement en rapports avec Potemkin, parti qui, d'abord timide, relevait maintenant la tête, enhardi par l'insuccès de la politique de la Diète. À l'extérieur, tout était au pire. On s'était aveuglement jeté dans les bras du roi de Prusse, et, dès le printemps de 1791, personne ne pouvait plus s'illusionner sur la valeur de cette alliance, tout le monde voyait qu'elle n'existait que sur le papier. Frédéric Guillaume II étant irrité du refus de Danzig et de Thorn, l'Angleterre froissée

aussi par le même refus, l'Autriche était la seule puissance sur laquelle on put compter pour résister à la Russie. Où chercher un allié? Tous les Etats se détournaient d'un pays qui depuis trois ans avait détruit son gouvernement et n'avait pas su en établir un nouveau.

De sorte qu'en avril 1791, un coup d'état était la seule planche de salut, un coup d'état qui effacerait les fautes commises pendant les trois dernières années, et donnerait à la Pologne une constitution rationnelle, un gouvernement assez fort pour étouffer les discordes intestines, pour organiser l'armée jusqu'au point du moins, que l'Europe eût sur qui compter, pût être certaine d'une coopération active, en cas où, dans son propre intérêt, elle eût voulu sauver la Pologne.

Ce coup d'état réussit. L'heure solennelle et inoubliable arriva. Les petites haines, les côteries cessèrent; les hommes à la tête du mouvement firent le sacrifice de leurs ambitions, des principes qui les avaient élevés naguère. Gens de coeur, d'intelligence et de noble dévouement, ils se donnèrent la main, et, dans le silence et le secret si indispensables en effet pour cette oeuvre de salut, ils élevèrent le monument grandiose de la Constitution du 3 mai.

La genèse de cette constitution est en quelques points connue, cependant beaucoup de particularités en sont restées dans l'ombre. Il est même probable que ses ressorts les plus considérables ne seront jamais dévoilés. Le coup d'état du 3 mai fut, le fait est certain, une surprise pour la Prusse, pour l'Angleterre et vraisemblablement même pour la maison de Saxe à laquelle il donnait l'hérédité du trône de Pologne. Fut-il exécuté à l'insu de l'Autriche? Il est encore aujourd'hui difficile de l'affirmer; on sait seulement que la nouvelle alarmante et même exagérée d'un nouveau partage fut envoyée de Pologne à Vienne. On connait aussi positivement les détails que nous rapporterons plus tard, en retraçant la conduite de Léopold II en face du fait accompli.

Au commencement de mai Léopold était à Florence. Si c'était par un effet du hasard, il faut reconnaître que le hasard

facilita singulièrement les graves démarches diplomatiques que l'empereur conduisit en mai et juin, et dans lesquelles la question polonaise joua un rôle prépondérant. A Florence et à Milan, où la cour impériale se transporta dans la suite, Léopold avait toute liberté d'action. A Vienne, il eût peut-être été gêné par la présence de Kaunitz, le vieux chancelier endormi dans la routine avec lequel il eût fallu compter.

Le 7 mai lord Elgin, envoyé de l'Angleterre, se présenta devant Léopold chargé d'une mission secrète de la plus haute importance. L'Angleterre et la Prusse inclinaient à faire des concessions à la Russie, lui permettant, sous certaines conditions exactement stipulées de s'annexer les pays entre le Boh et le Dniestr; la Prusse satisfaite avec Dantzig, renonçait à Thorn. Pour le maintien de la paix, lord Elgin proposait une alliance défensive entre l'Angleterre, la Prusse, la Hollande, l'Autriche et la Turquie; ces états se garantiraient mutuellement l'intégrité de leur territoire respectif, et l'alliance serait aussi un moyen préventif pour mettre un obstacle aux visées conquérantes de la Russie à l'égard de l'Empire ottoman. Pour saisir la portée et la signification de cette proposition, il faut se rappeler les incidents survenus en avril, après la manifestation guerrière qu'avait faite le parlement anglais, dans la séance du 29 mars. Pitt avait alors obtenu la majorité, et le cabinet dont il était le chef la conserva longtemps encore. Mais dans tout le pays une puissante agitation s'était manifestée contre la politique belliqueuse du cabinet. La majorité commençait à faiblir: Pitt ne pouvait plus songer à prendre les armes, à conserver l'attitude prise contre la Russie. Il sacrifia même le duc de Leeds qui détenait le portefeuille des affaires étrangères et le remplaça par Grenville. Les deux gouvernements de Londres et de Berlin étaient aux prises avec les plus pressantes difficultés. Pour se tirer d'embarras ils comptèrent sur la formation d'une ligue dirigée spécialement contre la Russie.

Léopold fit une réponse singulière aux premières ouvertures de lord Elgin: „On pourra parler d'alliance, dit-il, lorsque deux puissances voudront encore y entrer: la Russie et

la Pologne.“ Fort perplexe, l'envoyé anglais ne sut comment interprêter cette réponse. Etait ce une fin de non recevoir malignement motivée, étant donnée surtout la proposition de faire entrer la Russie dans l'alliance? En vain courut-il à la suite de Léopold à Mantoue, à Milan; en vain conféra-t-il avec lui mainte et mainte fois, il ne put en obtenir que de vagues échappatoires, absolument à coté du sujet. Loin d'être résolue, la question semblait s'embrouiller de plus en plus. En effet, les conférences de Sistowa entre l'Autriche et la Turquie, traînaient en longueur. L'armistice avait pris fin et les plénipotentiaires autrichiens commencèrent à faire naître tant de difficultés que les négociations furent rompues. La cour de Berlin était dans la plus grande détresse: au lieu du status quo ante bellum, on en était revenu au point où l'on se trouvait un an précedemment, c'est-à-dire au status quo avant le traîté de Reichenbach. Si la guerre se rallumait entre l'Autriche et la Turquie, la Prusse devait marcher contre Léopold. Les bruits les plus alarmants couraient à Berlin, on commençait à concentrer des troupes en Silésie; bref au milieu des négociations pour une alliance, le canon menaçait de parler.

Cependant si quelqu'un voulait entrer en campagne, ce n'était pas Léopold. Toute sa conduite n'était qu'une manoeuvre diplomatique pour influencer la Prusse. Aussi dès qu'arriva à Florence le plénipotentiaire prussien, ce même colonel Bischoffswerder qui déjà, au mois de mars, avait été envoyé auprès de Léopold, ouvrit-on les yeux sur les événements. Du 11 au 18 juin durèrent les conférences avec Bischoffswerder; le 18 l'empereur ordonne de conclure la paix à Sistowa le plus rapidement possible, et, en même temps, accède au projet d'alliance; mais à un projet complètement différent de celui qu'avait proposé lord Elgin quelques semaines auparavant. Ce revirement si soudain avait été amené par les déclarations suivantes de Frédéric Guillaume, notifiées précisément le 18 juin: 1°. La Prusse renonce catégoriquement à Danzig; 2° Elle consent à l'hérédité du trône de Pologne dans la maison de Saxe,

conformément à la Constitution du 3 mai; 3° Dans l'alliance décidée on ménagera une porte d'accès à la Russie.

L'empereur Léopold venait de s'assurer un brillant triomphe. L'Angleterre et la Prusse avaient voulu se servir de lui comme d'un pion dans leur jeu, afin de sortir de la mauvaise posture qu'elles avaient prise contre la Russie; la fameuse alliance proposée devait effrayer la Russie, la contraindre à la paix avec la Turquie, et permettre à la Prusse de dépouiller la Pologne. Léopold par une adroite combinaison diplomatique faisait aboutir tous les plans conçus au but qu'il s'était proposé. Le 18 juin, on arrêtait à Milan les bases du traité d'alliance entre l'Autriche et la Prusse: l'Angleterre, la Russie, la Pologne et la Hollande y pouvaient adhérer; mais sur le pied d'égalité. Le but principal de ce traité n'était autre, dans la pensée de Léopold, que le maintien de la Pologne et de sa maison régnante.

Ce fait ressort clairement de divers incidents qu'à dessein nous n'avons pas encore mentionnés dans notre récit. Dans le courant de mai, dans les conjonctures les plus critiques, lorsqu'on venait de rompre les négociations de Sistowa et que lord Elgin avait en vain soumis ses propositions à l'Empereur, l'Electeur de Saxe, surpris par le coup d'état du 3 mai et ne sachant quel parti prendre en cette occurence, reçut de la cour de Vienne l'assurance formelle que Léopold était très favorable à ce qui s'était passé. Ayant écrit le 27 mai une lettre autographe à l'Empereur, la réponse quil en obtint, datée du 11 juin disait textuellement: „*Votre Altesse se rendra aux voeux des Polonais et formera à son temps leur bonheur*". Cette lettre avait été écrite immédiatement après le premier entretien avec Bischoffswerder et certainement Léopold comptait alors sur le succès de son action diplomatique. Dans la même missive en effet il mande à l'Electeur, en exigeant la plus absolue discrétion, qu'il désire conférer avec le roi de Prusse, et qu'il souhaite que cette entrevue ait lieu vers la fin du mois d'août à Pillnitz, dans le château et avec la participation de l'Electeur. Une semaine plus tard l'accord était enfin conclu avec Bis-

choffswerder. Le même jour Léopold écrivait lui-même à Frédéric Guillaume II et lui demandait de se rendre à Pillnitz. En même temps il informait l'Electeur de cette démarche, et le remerciait chaleureusement des services signalés que lui avaient rendus dans les conférences ayant amené l'entente avec la Prusse, le grand chambelan de la cour de Saxe, le comte Marcolini. C'était ce Marcolini qui se trouvant alors à Milan, à la cour de Léopold, avait continuellement servi d'intermédiaire entre ce prince et Bischoffswerder, et tenu en main tous les fils conducteurs de ces difficiles négociations. Ce simple fait est une nouvelle preuve de la sollicitude de Léopold pour la maison de Saxe et la constitution du 3 mai, une preuve qu'un des plus grands facteurs de sa politique était le succès de cette constitution, la garantie de l'hérédité du trône dans cette maison.

Tout se passa comme l'Empereur l'avait décidé. La paix fut signée à Sistowa, et, avant même cet évènement, dès le 25 juillet, les conditions préliminaires de l'alliance entre l'Autriche et la Prusse avaient été arrêtées à Vienne. Le 25 août eut lieu le congrès de Pillnitz. Les deux cours de Vienne et de Berlin autorisèrent l'Electeur à accepter la couronne de Pologne, et promirent de défendre la constitution du 3 mai.

Comment ce coup d'état avait-il pu acquérir à la Pologne de si vives sympathies de la part d'une des trois monarchies complices du premier partage, sympathies telles qu'en ces circonstances décisives, cette monarchie imprima à sa politique une direction diamétralement opposée à celle qu'elle avait suivie depuis cinquante ans, et la fit évoluer vers une alliance si inopinée avec l'état qui, depuis deux générations, était considéré comme le plus mortel ennemi de l'Autriche, qui s'était agrandi à ses dépens et avait crû d'une manière si menaçante pour la puissance de la maison des Habsbourgs? Ce n'étaient pas des sympathies. Le sentiment ne dirigea jamais la politique de Léopold: ce changement de front fut l'oeuvre d'une sage intelligence.

L'Empereur Léopold né en 1747, apanagé du grand duché de Toscane dès 1763, considérait les rapports de l'Autriche

avec les pays limitrophes, d'un tout autre œil que les représentants de la vieille école, Joseph II et Kaunitz. Selon ces derniers, la lutte contre la Prusse devait être la base de la politique autrichienne. Léopold ne s'abandonnait pas à de stériles regrets au sujet des pertes que l'Autriche avaient subies avant sa naissance à lui; l'idée de revanche ne le préoccupait pas, n'obscurcissait pas son discernement, ne troublait pas sa compréhension des intérêts généraux de sa monarchie. Ayant pris son parti de ce qui s'était passé cinquante ans précédemment, il n'avait qu'un dogme politique: ne consentir à aucun prix à un agrandissement ultérieur quelconque de la Prusse. Il était fortement convaincu qu'aucune acquisition, si considérable fut-elle, ne contrebalancerait jamais la défaite que lui infligerait chaque augmentation territoriale de la Prusse, surtout si la Pologne devait être la victime chargée d'arrondir les frontières prussiennes avec ses dépouilles. Tant que la Pologne enfoncerait un coin entre la Silésie et la Prusse, la Silésie n'était pas perdue sans retour. Si ce n'était dans le présent, on pourrait la regagner un jour, et cela même sans verser une goutte de sang, par la seule voie des compensations. Aussi Léopold se désista-t-il sans hésitation de ses prises en Turquie, afin d'interdire aux Prussiens toute velléité de conquête; aussi fut-il inflexible au sujet de Thorn et de Dantzig, car il ne pouvait se dissimuler combien tout précédent en ces matières eût entrainé de périls dans l'avenir. Il contracta alliance avec la cour de Prusse aussitôt qu'il eût l'assurance catégorique de l'abandon de toute prétention. L'intégrité de la Pologne était le second dogme de la politique à laquelle il voulait se tenir avec la Prusse.

Quant à la Russie, Léopold appréciait dans toute leur étendue les préjudices qu'avait fait éprouver à l'Autriche l'amitié de Joseph et de Catherine. Ayant hérité de cette amitié après la mort de son frère, il sentait bien tout le poids des liens de dépendance que l'Autriche devait porter. S'en débarrasser était à son avis un des plus urgents devoirs de la politique autrichienne; mais il marchait à ce but désigné avec lenteur, prudemment. Il savait bien, éclairé surtout par les incidents de

la dernière guerre, qu'un précipice séparait la Russie et l'Autriche dans la question d'Orient, précipice creusé par la Russie qui, ayant franchi la ligne du Boh, avait cherché à dépasser le Dniestr et à atteindre le Danube. Ce qui était accompli. était accompli. Léopold ne voulait pas dicter à la Russie le status quo ante bellum, avec l'Angleterre et la Prusse; la seule convenance ne le permettait pas, puisque la Russie avait combattu de concert avec l'Autriche; le soin des intérêts de la Pologne ne le permettait pas non plus. Pourvu que la Russie ne s'étendît pas au delà du Dniestr, les conquêtes de Catherine étaient moins nuisibles à l'Autriche que le status quo ante bellum dans les rapports de la Russie avec la Pologne.

Les intérêts des deux états étaient en apparence identiques dans la question polonaise. Si Léopold considérait l'intégrité de la Pologne comme un dogme de sa politique, il était en droit de compter sur la Russie pour l'appuyer. Sans doute la Russie voulait de son côté l'inviolabilité du territoire de la République, mais toutefois à une condition: c'est qu'elle y aurait la suprématie absolue et qu'elle pourrait dorénavant opposer une digue inébranlable à toute tentative d'indépendance semblable à celles qui s'étaient manifestées pendant les dernières années. Pour établir cette domination, Catherine avait plusieurs projets: elle renverserait du trône „l'ingrat" Stanislas Auguste, et surveillerait l'élection qui suivrait cette déchéance; alors, en plaçant la couronne sur la tête de Potemkin ou mieux encore du grand duc Constantin, elle eût garanti à tout jamais la suprématie de la Russie.

Il fallait prévenir cet évènement, détourner ce coup fatal à l'Autriche et à l'Europe, et Léopold y apporta tous ses soins, tous ses efforts. L'image de la Pologne subjuguée par la Russie, le spectacle du colosse moscovite pressant l'Autriche sur toute la ligne des frontières orientales se dressaient effrayant aux yeux perspicaces de Léopold, captivaient toute l'attention de ce prince clairvoyant et sagace. Pour obvier à la réalisation de cette éventualité, il n'y avait qu'un moyen: la Pologne avec toutes ses provinces, libre et autonome, pourvue d'une constitution

qui préserverait le vaisseau de l'état du naufrage le menaçant à chaque élection, ayant à sa tête un roi héréditaire membre d'une maison amie de l'Autriche. Or, parmi les maisons souveraines de l'Europe, il n'y en avait aucune sur laquelle l'Autriche pût sûrement faire fond comme sur celle de Saxe.

La question venait de se résoudre. La Pologne unie à la Saxe, par le fait même de son existence avait pour l'Autriche une valeur incommensurable; c'était le pays chargé naturellement de protéger les intérêts autrichiens contre ceux de la Russie et en même temps contre ceux de la Prusse.

Pensée profonde et bien digne du discernement et de la logique qui distinguaient si éminemment Léopold. Mais la mettre à exécution n'était pas facile: plus elle servait la cause de l'Autriche, plus elle contrecarrait ouvertement celle des deux autres états. Aussi n'est-ce qu'en se rendant un compte exact de ces difficultés, qu'on peut apprécier dans toute son étendue la victoire éclatante remportée par Léopold dans l'été de 1791, lorsque, à Milan et à Pillnitz, il amena la Prusse à prendre la constitution du 3 mai pour base de l'alliance projetée.

Léopold s'attendait aux mêmes dispositions de la part de la Russie, et en conséquence, il exige inflexiblement la close ménageant à la Russie la faculté d'entrer dans l'alliance, il veut l'inviter à participer à l'action commune. Une prudence, une habilité incomparable dirige chacun de ses pas dans ces délicates démarches. Il ne perd pas un instant de vue l'intérêt vital qu'il a évidemment dans cette affaire. Sans retard, énergiquement, la diplomatie autrichienne à Pétersbourg demande de reconnaître la constitution du 3 mai et l'explique de manière à la montrer très favorable au bien des deux pays. Mais cependant Léopold tâche avec la plus grande circonspection de conserver les dehors d'un vieil allié, comme si rien n'avait été changé dans les rapports des deux cours: il parle à Catherine sur le ton de Joseph. Il informe immédiatement la cour de Pétersbourg de la mission de lord Elgin; il est bon que Catherine sache qu'on a usé de mille séductions pour l'entraîner dans

une ligue contre elle: il est resté fidèle à la foi jurée; l'arme offensive de l'alliance a été détournée, émoussée; bien plus, il a réservé à la Russie une place dans cette alliance, et une place fort avantageuse, puisqu'elle permet à l'Impératrice de conserver en Turquie toutes ces conquêtes, contre lesquelles l'Angleterre et la Prusse poussent des cris belliqueux.

Avec la Prusse, tout s'était arrangé à souhaît. Le succès définitif de l'oeuvre dépendait uniquement de la réponse de Catherine. Mais Léopold avait, croyait-il, un expédient infaillible pour la déterminer. Quoi qu'il en soit, l'ancien allié de la Russie signa, à Pillnitz, un pacte d'union avec le roi de Prusse.

Catherine garda le silence. Plusieurs mois s'écoulèrent, et Léopold attendait toujours en vain une réponse de Pétersbourg, au sujet de la constitution du 3 mai. Ce n'est qu'à la fin de janvier 1792, que l'ambassadeur de Russie fit à Vienne la première déclaration officielle touchant cette constitution. Ce n'était pas un refus d'acquiescement; on promettait seulement des éclaircissements plus détaillés, par le plus prochain courrier, et on priait l'empereur de ne pas s'engager en attendant dans cette affaire épineuse. Cette généralité futile fut le seul résultat de l'action diplomatique que, depuis le mois de mai, et pendant six mois consécutifs, l'Autriche avait introduite à Pétersbourg, pour obtenir la reconnaissance de la Constitution du 3 mai. Dans ce long intervalle la cour de Vienne avait reçu de celle de Pétersbourg un seul communiqué sur la question polonaise. Vers le milieu septembre, l'ambassadeur autrichien avait abordé ce sujet avec le vice-chancelier russe, comte Ostermann. Celui-ci prétendit que „Catherine comprenait parfaitement que le temps était passé de s'opposer violemment à l'acte accompli en Pologne. Selon lui, l'intérêt des deux puissances était de s'unir à la Saxe et à la Pologne, et il fallait agir en sorte d'en faire formuler la proposition par les Polonais."

Telle était l'opinion d'Ostermann. Il est vrai qu'il craignait aussi que Potemkin ne détournât l'esprit de la tsarine vers une autre direction. Cependant si cette opinion était l'expression

tranche de sa pensée, cet homme d'état ne connaissait pas Catherine, il ne connaissait pas le revirement qui s'était opéré dans l'esprit de l'Impératrice depuis quelques semaines. Grâce à Kalinka nous avons, depuis dix-neuf ans, deux documents qui expliquent complètement l'attitude de Catherine envers la constitution du 3 mai : ce sont les deux rescrits secrets adressés à Potemkin, aux dates du 28 mai et du 30 juillet 1791.

A la fin de mai, le grand ressort des actes de Catherine, est l'antagonisme de la Russie et de la Prusse. — Si c'était en son pouvoir, elle rétablirait volontiers en Pologne le status quo avant la guerre de Turquie, à l'aide de ses amis, les futurs confédérés de Targowica. Mais Catherine qui ne s'illusionna jamais, sait bien que cette entreprise est des plus hasardeuses. Aussi, soit uniquement pour arracher la Pologne à la Prusse, soit pour empêcher l'extension de cette dernière puissance, Catherine, à la fin de mai, consent même à reconnaître la nouvelle constitution polonaise, et cela, surtout parceque Léopold le désire. Elle tient énormément à conserver la précieuse amitié de l'Empereur et pour y parvenir, elle est prête à permettre au roi de Saxe de monter sur le trône de Pologne. En s'engageant dans ce système, elle se promet de regagner l'influence qu'elle a perdue dans la République ; elle est même disposeé à céder la Moldavie à la Pologne, pour acquérir les sympathies des Polonais. Ainsi, à la fin de mai, s'ouvrait pour la Pologne l'espoir de voir sa nouvelle constitution reconnue, avec la maison de Saxe sur son trône, et, plus encore, d'acquérir la frontière maritime de la mer Noire, après avoir perdu les côtes de la Baltique.

Ce rescrit secret, confidentiel, exprimant les plus intimes pensées de l'Impératrice, sera le meilleur commentaire de la politique contemporaine de Léopold. Il n'avait pas le moindre renseignement sur les intentions de Catherine, au sujet de la constitution du 3 mai, et, s'il espéra tourner la tsarine à ses vues, nous avons la preuve irréfragable qu'il ne se berça d'aucune chimérique confiance, qu'il fut très sérieux dans ses calculs.

Qu'écrit Catherine deux mois plus tard? Il n'est plus question de reconnaître la Constitution du 3 mai. Potemkin reçoit l'ordre précis de s'entendre avec ses partisans en Pologne, et de préparer le renversement de cette constitution. Si cependant le roi de Prusse, pour mettre fin aux difficultés et aux incertitudes de la situation, exprime le désir d'un nouveau partage, et s'il n'y a pas possibilité de sortir autrement d'embarras, elle ne sera pas contraire à ce démembrement.

Comment expliquer cette volte-face? Etait-ce un caprice de femme vindicative? Non. Catherine lâchait simplement la bride à son ressentiment, puisque l'intérêt de la Russie le permettait dejà. Elle avait été tout aussi altérée de vengeance en mai qu'en juillet, seulement en mai elle ne savait comment punir la Pologne. Au mois de juillet, la tsarine croit que l'empereur Léopold ne s'opposera pas à l'attentat contre ce pays. „S'il s'y opposait, dit-elle, nos manoeuvres seraient inutiles, tourneraient au détriment de Notre Majesté, et conduiraient les patriotes polonais, (c'est ainsi qu'elle appelle les amis de la Russie) à une perte infaillible."

Pourquoi avait-elle cette espérance précisément à l'heure où Léopold allait partir pour Pillnitz? Ce dernier problème n'est pas difficile à résoudre. C'est ici que commence le drame de la chûte de la Pologne.

On se souvient que le 18 juin avait été une date mémorable, décisive, dans la campagne diplomatique conduite par Léopold. C'est ce jour-là qu'à Milan se terminèrent les conférences avec Bischoffswerder, et que l'Autriche s'allia à la Prusse. Deux jours après, le 20 juin, le roi Louis XVI s'enfuyait de Paris; il était arrêté à la frontière le 22. Léopold avait de tout son pouvoir dissuadé son beau-frère de cette fuite aventureuse; mais, lorsque celui-ci se vit enfermé, prisonnier sur parole, au château des Tuileries, l'Empereur ne put lui refuser son secours, n'eût-il consisté, ce secours, qu'en une action diplomatique. Dans les premiers jours de juillet, il envoie, de Padoue, une note à l'Impératrice de Russie, aux rois d'Angleterre, de Prusse, d'Espagne et de Sicile, invitant les

monarques à une déclaration collective pour la défense de la famille royale de France menacée. Il avait de puissants motifs pour ne pas sortir de l'action diplomatique. En vain les frères de Louis XVI et les émigrés français l'engagèrent-ils à former une coalition contre la Révolution française. En vain essayèrent-ils de l'y décider pendant le congrès de Pillnitz. Léopold voyait bien que cette coalition amenant la guerre, perdrait la royauté en France, laisserait à la Russie toute liberté d'action en Orient, condamnerait à mort la Pologne, renverserait tout l'échafaudage politique dont il avait posé les fondements avec tant de succès, et dont la construction devait donner à l'Autriche l'hégémonie de l'Europe. Aussi n'épargna-t-il pas ses efforts pour paralyser les manœuvres des émigrés français, pour éviter à la cour royale des actes inconsidérés. Si Louis XVI accepta en septembre la constitution, si l'imminence de la guerre s'effaça, c'est à lui qu'on le dût. Il est vrai, qu'en France, tout allait de mal en pis depuis l'ouverture de l'Assemblée législative; l'horizon s'assombrissait de plus en plus. Mais Léopold conserva jusqu'à la fin l'espoir d'éviter la catastrophe sanglante d'une lutte de toute l'Europe.

Un seul cabinet en Europe accueillit avec joie la nouvelle de la fuite et de l'arrestation de Louis XVI, un seul cabinet applaudit plus tard chaleureusement à tous les triomphes de la Révolution : ce fut le cabinet russe. Catherine, à la réception de la note que Léopold avoit envoyée de Padoue, écrivit le rescrit du 30 juillet touchant la Pologne, et, en même temps, épousant avec ardeur la querelle de Louis XVI, mit la plus grande énergie à soutenir les émigrés français, à utiliser leur bonne volonté. Dès lors la politique russe se dessine vivement : elle tend à cesser les hostilités en Turquie, (la paix fut d'ailleurs signée le 9 Janvier 1792), à pousser l'Autriche à la guerre avec la France, à détruire la Pologne.

L'accomplissement de ces desseins était cependant subordonné à bien des éventualités. Qui l'emporterait, de Léopold ou de Catherine? Comment se dérouleraient les péripéties de la révolution française? Le 28 février, l'empereur Léopold,

encore plein de santé la veille, tomba subitement malade: c'était la petite vérole; et il expirait le premier mars, âgé de 45 ans. La cour de Vienne obéit sans retard aux prescriptions du testament politique de l'empereur défunt. Le 17 mars, elle mettait la Prusse en demeure d'exécuter les clauses du contrat signé par les deux monarchies, pour le maintien de la maison de Saxe au trône, et la garantie de la constitution du 3 mai. A ce même instant, Catherine proposait à Frédéric-Guillaume II un nouveau partage de la Pologne. Un mois après la France déclarait la guerre à l'Autriche.

L'historien essayerait en vain de prévoir ce qui se serait passé, si la mort n'avait pas frappé l'empereur Léopold. — Il peut seulement affirmer que, du vivant de ce prince, Catherine n'osa pas le heurter en face et braver son opposition. L'attentat prémédité contre la Pologne lui eût semblé une folie, tant que Léopold n'y eut pas donné la main.

---

41. — A. Miodoński: **Czas powstania historyi Florusa.** *(Ueber die Entstehungszeit des Geschichtswerkes des Florus).*

Florus vergleicht bekanntlich in seinem Abrisse der römischen Geschichte auf eigenthümliche Weise das Gesammtleben des römischen Volkes mit dem Einzelnleben eines Menschen und bezeichnet demnach die Regierungszeit der Könige als Kindheit, die Republik bis zur Unterwerfung Italiens als Jünglingszeit, den folgenden Zeitraum bis Caesar Augustus als Mannesalter, von da an beginnt die senectus: a Caesare Augusto in saeculum nostrum — heisst es im Prooemium — haut multo minus anni ducenti, quibus inertia Caesarum quasi consenuit atque decoxit (*sc.* populus R.), nisi quod sub Traiano principe movit lacertos et praeter spem omnium senectus imperii quasi reddita iuventute reviruit [B; revirescit N]. Auf Grund dieser Stelle zunächst sucht Prof. G. F. Unger (Philologus XLIII 429 ff.) nachzuweisen, das Geschichtswerk sei

unter M. Aurel abgefasst worden. Er entscheidet sich nämlich für reviresciit und bezieht dasselbe auf die Zeit des genannten Kaisers, welcher, wie vor etwa 50 Jahren Trajan, durch siegreichen Partherkrieg einen frischen Glanz über das verrottete römische Reich verbreitete. Der Zusatz „praeter spem omnium" solle „deutlich genug" auf die friedliche Herrschaft des Hadrianus und Antoninus Pius hinweisen. Dafür spreche ausserdem die Zahlangabe: a Caesare Augusto (Janusschliessung im J. 29) in saeculum nostrum haut multo minus anni ducenti und die Erwähnung der Stadt Carrhae bei Gelegenheit der Kämpfe aus den ersten fünfzig Jahren der Republik: idem tunc Faesulae quod Carrhae nuper u. s. w. (I. 5, 8). Florus will nach Ungers Meinung den Unterschied zwischen den damaligen Grenzen und den späteren deutlich machen, er vergleicht somit das während der alten Latinerkriege ausserhalb der Nordwestgrenze gelegene etrurische Faesulae mit dem mesopotamischen Carrhae, welches vor Kurzem (nuper) ebenfalls eine ausländische Stadt im Osten war. Im J. 166 n. Chr. wurde Carrhae in eine römische Kolonie umgewandelt und desshalb könne die Abfassung der Schrift um 167 angesetzt werden.

Wir glauben diesem Resultate nicht beipflichten zu können. Will man das Praesens reviresciit von der Regierung des M. Aurel verstehen, so ist es klar, dass ein solcher Gedanke in die Worte, wie sie uns vorliegen, nur künstlich hinein interpretiert wird. Man vermisst im zweiten Gliede „et praeter spem u. s. w." eine dem vorangehenden „sub Traiano principe" parallele Zeitbestimmung und der Begriff des Ungeahnten (praeter spem) entspricht besser der ganzen Periode seit 29 vor Chr., als dem kurzen Zeitabschnitte von 45 Jahren. Auch kann der mit nisi quod eingeleitete Satz nur in dem Sinne erklärt werden, dass Florus überhaupt nicht während, sondern nach einem Aufschwunge des Römerthums schreibt, denn er hätte sonst die Regierung des M. Aurel, mit der wirklich ein neues Leben des römischen Reiches begann, als Anfang einer neuen Epoche bezeichnen sollen. Dass der Schriftsteller nur an die unter Trajan eingetretene Neublüthe denkt,

darauf weist auch der sprachliche Ausdruck hin: durch die Synonyma „movere lacertos et ... quasi reddita iuventute revirescere“ wird nur der Begriff einer Rührigkeit stärker hervorgehoben. Vgl. I. 17, 1 = 22, 1 qua (*sc.* secunda aetate) maxime viruit et quodam flore virtutis exarsit ac ferbuit (populus R.). I. 22, 27 redeuntis et, ut ita dixerim, reviviscentis imperii. I. 20, 1—2. 22. 23. Curtius 10, 9, 5 non ergo revirescit solum, sed etiam floret imperium (unter Claudius). Diese vorübergehende Thätigkeit charakterisieren treffender die Perfecta movit — reviruit (cod. B), als movit — revirescit (cod. N), eine Concinnität der Tempora, für die übrigens auch der Sprachgebrauch des Florus spricht: I. 17, 1 = 22, 1 (oben angeführt). I. 13, 12 mater agnovit et quasi vindicaret exiluit, tum omnia ... gravi mole permiscuit. I. 41, 14 maritimum genus a conspectu longe removit maris et mediterraneis agris quasi obligavit. I. 45, 16 respexit Oceanum et quasi hic Romanis orbis non sufficeret alterum cogitavit.

Bei der Zahlangabe des Geschichtsschreibers: „a Caesare Augusto in saeculum nostrum haut multo minus anni ducenti“ muss der Ausdruck der Unbestimmtheit „haut multo minus“ besonders in Betracht gezogen werden, weil er die Ungenauigkeit des Florus zu entschuldigen im Stande ist, auch in dem Falle, wenn derselbe durch „haut multo minus‘ das Fehlen von einigen Jahrzenten andeuten wollte. Er bringt ja die dritte Periode des römischen Volkes auf 200 Jahre: „tertiam aetatem .. ducentorum annorum fecimus“ (I. 34, 2 = II. 19, 2; vgl. I 18, 2), also ohne irgend einen Ausdruck der Unbestimmtheit! Fecimus „nach unserer Zählungsmethode,“ sagt Florus absichtlich, weil er 235 Jahre (von der Erwerbung Italiens bis zur Janusschliessung) künstlich zu 200 abrundet, was bei dem allegorischen Charakter der Eintheilung nicht sehr auffallen dürfte. Ebenso zerfällt bei ihm die zweite Periode der Republik in zwei gleiche Theile, zu hundert Jahren gerechnet: „cuius aetatis superiores centum anni sancti — posteri centum, quos a Carthaginis, Corinthi Numantiaeque excidiis et Attali regis Asiatica hereditate deduximus in Augustum — miseri et cru-

bescendi" (I. 47, 2—3). Da also als Grenzscheide beider Theile das J. 133 gilt, hat Florus statt der wirklichen 132 Jahre 100 gesetzt, ebenfalls ohne circiter, fere u. ä. Wir tragen demnach kein Bedenken, die Worte „haut multo minus anni ducenti" auf 150—160 Jahre hinzudeuten; das wäre die Regierungszeit Hadrians. Aus demselben Grunde nehmen wir an, dass Florus 725 Jahre durch die runde Zahl 700 ersetzt, indem er sagt: „ausus tandem Caesar Augustus septingentesimo ab urbe condita anno Janum geminum cludere" (II. 34, 64). Vgl. Tacit. hist. 4, 74 octingentorum (eigentlich 823) annorum fortuna disciplinaque compages haec (*sc.* Romanum imperium) coaluit. Florus rechnet somit nach der gewöhnlichen varronischen Aera. Im Anschluss daran wird der Nachweis geliefert, dass Florus die einzelnen Perioden im Prooemium auf 250, 250, 200 gebracht hat, eine Zählung, die man längst dem Autor vindiciert, Hahn aber und Unger geleugnet hat.

Was zuletzt den Satz anlangt: „idem tunc Faesulae quod Carrhae nuper u. s. w." (I. 5, 8), so zeigt der Zusammenhang am deutlichsten, dass hier nur die Kriege aus den ersten fünfzig Jahren der Republik mit den späteren verglichen werden. Faesulae ist nicht die entfernte etrurische Stadt (das heutige Fiesole), sondern vielmehr ein in der Nähe von Rom gelegener Ort, wie Tibur, Praeneste, wahrscheinlich am rechten Ufer des Tiber. Th. Opitz hat mit unserem Faesulae den ager Faesulanus bei Sallust. Cat. 43, 1 (Fleckeisens Jahrbb. 1886 S. 432) zusammengestellt und denselben in nicht zu grosser Entfernung von Rom angenommen, so dass beide Stellen des Florus und Sallustius sich gegenseitig schützen und stützen. Es ist selbstverständlich unmöglich bei Carrhae an den Untergang des Crassus zu denken, in einem Abschnitte, welcher sonst nur von den Siegen der Römer erzählt. Florus sagt offenbar: wie einst das Faesulae (jenseits des Tiber), so ist neulich (nuper) Carrhae (jenseits des Euphrates) durch Trajan erobert worden — und worin eigentlich das tertium comparationis zwischen Faesulae und Carrhae besteht (idem tunc Faesulae quod Carrhae nuper), ersieht man leicht aus folgenden Worten des Florus: de Veru-

lis et Bovillis pudet sed triumphavimus. Tibur, nunc suburbanum, et aestivae Praeneste deliciae nuncupatis in Capitolio votis, petebantur. Coriolos quoque — pro pudor! — victos adeo gloriae fuisse, ut captum oppidum Gneus Marcius Coriolanus quasi Numantiam aut Africam nomini indueret (I. 5, 6—9).

Es ist somit kein zwingender Grund vorhanden, an der verbreiteten Behauptung, Florus habe unter Hadrian geschrieben, zu rütteln. Er ist identisch mit dem Dichter und Schulredner Florus, einem Afrikaner, welcher die Gunst des Hadrian gewann und in den Bella, durch die grossen Thaten der Römer getragen, seinen poetisch-rhetorischen Charakter nicht verleugnen konnte. Vgl. Teuffel-Schwabe: Röm. Lit. II[5] S. 881. E. Wölfflin: Die ersten Spuren des afrikanischen Lateins (Archiv für lat. Lexik. VI. 2 ff.). J. W. Beck: Observationes criticae et palaeographicae ad Flori epitomam. Groningae 1891 (Addenda und „Nachträgliche Bemerkungen zu Florus").

---

47. — L. Sternbach. **Analecta.** Pars prima: *Curae Menandreae.*

Der Verfasser bespricht zunächst das von A. Meineke in der zweiten und dritten Ausgabe der menandrischen Spruchverse (*Fragmenta Comicorum Graecorum ed. mai. vol. IV. p. 340—362; ed. min. vol. II p. 1041—1066*) aus einer Wiener Handschrift (philol. Gr. n. CLXV) geschöpfte Supplement von 29 Versen (V. 565—593). Eine eingehende Beschreibung der genannten Handschrift (A) ergibt, dass daselbst eine nach den Anfangsbuchstaben der einzelnen Trimeter alphabetisch geordnete Sammlung von 82 Versen vorliegt, von denen 29 das erste Supplement bilden, 47 im Grundstock von Meinekes Spruchsammlung (V. 1—564) zum Vorschein kommen, 1 in dem vom Verfasser jüngst besprochenen dritten Supplement (V. 638—758) wiederholt wird, während 5 Verse keinen Platz in den bisherigen Ausgaben gefunden haben.

Ein zweites vollständigeres Exemplar derselben Sammlung wird aus dem Codex Vaticanus Gr. n. 127 (B) nachgewiesen;

es fehlen zwar zwei Verse der Wiener Sammlung (Mon. 312 und 577), der Verlust wird jedoch durch 14 neue Sprüche aufgewogen, von denen nur 8 (Mon. 78. 200. 254. 333. 469. 471. 473. 756.) bei Meineke zu lesen sind.

Nach einer genauen Musterung beider Handschriften, wobei die neu hinzukommenden Trimeter ausführlich besprochen werden, untersucht der Verfasser die Frage nach dem eigentlichen Verfasser der Spruchwerse. Dieselbe wird durch den Codex Vaticanus (B) aufgeworfen, welcher die Sammlung unter die Gedichte des h. Gregor von Nazianz verzetzt. Die handschriftliche Überlieferung scheint demnach die der Sammlung einverleibten Verse als Geistesproducte des Gregorius Nazianzenus zu betrachten: doch liefert der Verfasser den Nachweis, dass ein grosser Theil der Spruchmasse lange vor Gregor entstanden sein muss, da mehrere Verse auf alte Dichter, wie z. B. Alexis, Anaxandrides, Anthiphanes, Craton (d. i. Crantor), Diphilus, Epicharmus, Menander und Philemo, ferner Aeschylus, Chares, Demonax, Euripides, Sophocles und andere zurückgeführt werden können. Die Untersuchung beschränkt sich jedoch keineswegs auf dieses negative Ergebnis; der Verfasser kann in der handschriftlichen Überlieferung, durch welche die Spruchwerse mit Gregors' Namen in Verbindung gesetzt werden, keine Mystification sehen, und findet eine passende Erklärung, indem er Gregor als Sammler und Ordner der Spruchmasse gelten lässt. Diese Muthmassung wird hauptsächlich durch den Nachweis des Verfassers unterstützt, dass in Gregors Gedichten 4 Verse der genannten Sammlung wiederholt werden, hingegen 16 Trimeter in den Excerpten aus dem dichterischen Nachlass des Gregorius Nazianzenus, welche eine Pariser Handschrift (n. 3058) aufbewahrt hat, zum Vorschein kommen, wobei im Allgemeinen die Überlieferung der einzelnen Verse im Codex Vaticanus (B) und bei Gregor auf eine gemeinsame Quelle hinweist. Zur Bekräftigung der Hypothese dient auch der Umstand, dass eine nach demselben Princip verfasste Sammlung von 24 Versen: *στίχων ἡ ἀκροστιχὶς τῶν πάντων στοιχείων, ἑκάστου ἑξάμετρον τέλος παρακινέσεως ἔχοντος* (*Patrologia Graeca ed. Migne, vol*

XXXVII p. 908 seq.) unter Gregors Namen überliefert ist. Im Grossen und Ganzen betrachtet der Verfasser, welcher eine ähnliche Sammlung aus dem *Codex Vaticanus Gr. n. 845 (D)* als Seitenstück citiert, das betreffende Gedicht als geistiges Eigenthum des Gregorius Nazianzenus; nur zwei Verse glaubt er als Bruchstücke älterer Poesie kennzeichnen zu müssen. Einen derselben verwendet nähmlich der Biograph des Aesopus in einer Paränese, welcher eine alte Sammlung der menandrischen Monosticha zu Grunde liegt. Der zweite Vers ist authentisch überliefert bei Nilus, der für seine Sammlung ebenfalls ältere Spruchwerse benützt hat; Gregors Text verräth bereits Spuren einer späteren Interpolation, deren vollständige Ausbildung die unlängst vom Verfasser aus einer Pariser Handschrift *(Suppl. Gr. n. 690)* publicierten Spruchwerse (Wiener Studien Bd. VIII—1891—S. 58—62) zum Vorschein treten lassen: dass nun Gregor diese Sammlung gekannt hat, kann aus 4 deutlichen Anspielungen ersehen werden.

Der Verfasser beschliesst seine Erörterung mit dem Nachweise, dass Gregorius Nazianzenus überhaupt eine umfangreiche Spruchmasse compiliert und in seinen Dichtungen verwerthet hat; es folgt sodann eine genaue Beschreibung von 7 Handschriften (C. E. F. G. H. I. K.), worauf in einer übersichtlichen Tabelle die zu den einzelnen Versen nachweisbaren Belege zusammengestellt werden.

---

43. — L. Natanson. **O jedności linii ortobarycznych roztworów i płynów jednorodnych.** *(Sur la concordance des courbes orthobares relatives aux fluides homogènes.)*

Dans ce mémoire, l'auteur cherche à préciser certaines idées émises récemment par M. Orme Masson sur la théorie des dissolutions.

M. Orme Masson, poursuivant le cours des recherches inaugurées par M. van't Hoff avec tant de bonheur, a pu indiquer une analogie remarquable que présentent les systèmes

formés par un liquide et une vapeur saturée avec certaines dissolutions de deux liquides partiellement solubles l'un dans l'autre. Convenons, pour mettre cette analogie sous sa forme la plus simple, de considérer les vapeurs comme dissolutions de la matière dans le vide, et les liquides — comme dissolutions du vide dans de la matière: le cas des deux dissolutions mutuelles en équilibre deviendra dès lors le cas général, qui comprendra, comme cas particulier, l'équilibre ordinaire d'un liquide en présence d'une vapeur saturée.

En se plaçant à ce point de vue, l'auteur s'est demandé s'il n'y avait pas lieu de transporter aux dissolutions les propositions bien connues de M. van der Waals sur la correspondance des relations fondamentales qui sont applicables aux différents corps à l'état de vapeur saturée. Dans le but d'y répondre, on a construit cinq „lignes orthobares", d'après l'expression de MM. Ramsay et Young, (c'est à dire les courbes qui indiquent la relation des volumes du liquide et de la vapeur, aux limites mêmes de la saturation, avec la température). Les cinq combinaisons de liquides qui ont été choisies sont celles, dont la solubilité a fait l'objet des études de M. Alexejeff, et dont la dilatation thermique peut être considérée comme connue. Ces cinq combinaisons sont les suivantes: aniline et eau, aniline et soufre, alcool isobutylique et eau, phénol et eau, essence de moutarde et soufre. La considération de ces courbes ayant fait connaître les valeurs des éléments critiques (savoir: la température et le volume de l'unité de masse au point critique de dissolution), ces valeurs ont été adoptées comme unités nouvelles, et on a trouvé que les courbes orthobares rapportées aux éléments critiques respectifs, concordent entre elles, les différences qui leur étaient particulières ayant disparu. A ce résultat vient s'en joindre un autre. La courbe orthobare qui est unique pour les dissolutions différentes, est la même que celle qui convient aux corps homogènes. Cette conclusion est corroborée par le calcul des courbes orthobares pour l'éther (d'après MM. Ramsay et Young et M. Battelli), pour l'alcool éthylique et l'alcool méthylique (d'après

MM. Ramsay et Young), pour l'acide carbonique enfin et le protoxyde d'azote d'après MM. Cailletet et Mathias; ainsi que par la comparaison détaillée de toutes ces courbes avec celles qui ont été calculées pour les dissolutions.

---

44. — C. Żórawski. **O pewnem odkształceniu powierzchni.** *(Sur une déformation des surfaces).*

Dans ce mémoire M. C. Żórawski fait connaître une application de la théorie des transformations de M. Lie. Les notions fondamentales de cette théorie, telles que celles de „groupe de transformations", „transformation infinitésimale", „invariant différentiel" etc. permettent de traduire analytiquement ce problème: „Quelles sont les propriétés d'une surface qui restent invariantes, quand on fléchit la surface d'une façon tout-à-fait arbitraire?" Cet énoncé est dû à M. Lie lui-même (Mathem. Annal., tome 24, p. 574—575); le travail de l'auteur est un développement des recherches qu'il n'a fait qu'indiquer dans cette courte note.

L'auteur nomme ces propriétés de la surface qui restent invariantes pendant chaque flexion „invariants de la flexion", et les divise en: „invariants de Gauss", „invariants de Beltrami„ et „ininvariants de Minding", en se basant sur certaines analogies avec les invariants depuis longtemps connus: „courbure de Gauss", „paramètres différentiels de Beltrami" et „courbure géodésique de Minding". En outre tous ces invariants se partagent en ordres.

Dans la première partie du mémoire qui est aussi la plus importante, l'auteur recherche combien d'invariants de la flexion appartiennent à chacune des espèces indiquées, et combien à chaque ordre; dans la seconde, il s'occupe du calcul des invariants de la flexion par l'intégration de certains systèmes d'équa-

tions aux dérivées partielles du premier ordre. Cette méthode, bien qu'il n'en existe pas de plus simple, nécessite des calculs assez pénibles. En terminant, l'auteur indique une autre, dont il n'a pu toutefois déduire un mode systématique pour le calcul des invariants de la flexion.

Errata.

P. 193, 14 l. cont*i*nues

P. 194, 195 l. Gr*a*ssmann, Dede*ki*nd, Mer*ay*, D*ü*hring, Ga*u*ss.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyją Sekretarza generalnego Dr. Stanisława Smolki.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

15 Lipca 1891.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

N° 7. Juillet. 1891.

Sommaire: Séances du 4, 13, 15 juillet 1891. — Résumés: 45. J. Radliński. Dictionnaires des dialectes kamtchadales. I. Dictionnaire du dialecte des Aïnos, habitants de l'île de Choumchou. — 46. J. Karłowicz. Sur les abbréviations des noms propres polonais. — 47. E. Porębowicz. Catalogue des livres castillans du 16-me siècle qui se trouvent à la Bibliothèque de l'université de Cracovie. — 48. J. Kowalski. Influence de la pression sur la conductibilité des électrolytes. — 49. C. Ollarski. Nouvelle méthode pour mesurer des resistances très faibles.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 4 juillet 1891

Présidence de M. C. Morawski

La Secrétaire présente les dernières publications de la Classe:

M. Jezienicki. „Wpływ poetów rzymskich na Jana z Wishey". (*De l'influence des poëtes romains sur les poésies latines de Jean de Wishey*). Mémoires in 8-vo, 14-me vol., p. 133—162 [1]).

A. Kalina. „Studya nad historyą języka bułgarskiego." Część I. (*Etudes sur l'histoire de la langue bulgare*, 1-re partie). Memoires in 8-vo, 14-me vol., p. 163—547 [2]).

J. Radliński. „Słowniki narzeczy ludów kamczackich. I. Słownik narzecza Ainów zamieszkujących wyspę Szumszu". (*Dictionnaires des dialectes kamtchadales. I. Dictionnaire du dialecte des Aïnos habitants de l'île de Choumchou*). Memoires in 8o, 16-me vol., p. 53—117 [3]).

M. J. Karłowicz présente une communication sur les abréviations des noms propres polonais [4]).

1) V. Bulletin 1889, avril, N. XXXIII. 2) Bulletin 1890, p. 9. 3) Voir ci-dessus aux Résumés p. 231. 4) ib. p. 243.

M. J. Tretiak rend compte de ses recherches dans les bibliothèques de Posen et de Varsovie concernant la littérature polonaise du 18-me siècle.

Le Secrétaire présente le catalogue des livres castillans du 16-me siècle qui se trouvent dans la Bibliothèque de l' Université de Cracovie, catalogue rédigé par M. E. Porębowicz [1]).

Classe d' Histoire et de Philosophie

Séance du 13 juillet 1891

Présidence de M. F. Zoll

M. B. Ulanowski donne lecture de son travail sur Jean Ostrorog, écrivain politique du 15-me siècle.

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 15 Juillet 1891

Présidence de M. Janczewski

M. A. Witkowski rend compte des mémoires : *a)* de M. J. Kowalski : *Influence de la pression sur la conductibilité des électrolytes* [2]) ; *b)* de M. C. Olearski : *Nouvelle méthode pour mesurer des résistances très faibles* [3]).

La classe se constitue ensuite en comité secret et vote l'impression des mémoires de MM. Kowalski et Olearski.

1) Voir ci-dessus p. 246. 2) ibid. p. 255. 3) ibid. p. 258.

Résumés

45 — I. Radliński. **Słownik narzecza Ainów zamieszkujących wyspę Szumszu.** ***(Dictionnaire du dialecte des Aïnos, habitant l'île Choumchou, dans l'archipel des Kouriles près du Kamtchatka)*** Rédigé d'après les collections de M. B. Dybowski.

M. Dybowski, actuellement professeur de zoologie à l'Université de Léopol a passé cinq années dans la presqu'île du Kamtchatka (1879—1883); en contact constant avec les indigènes, grâce à sa profession de médecin, il eut l'occasion de recueillir de riches matériaux anthropologiques, ethnographiques et linguistiques. Le professeur Dybowski, pour rassembler ces matériaux linguistiques, agissait de la manière suivante: il rédigeait des listes de substantifs, d'adjectifs et de verbes en langue russe; il inscrivait ensuite, en regard de chaque mot, les mots correspondants du dialecte du pays. Ces mots étaient inscrits soit par lui-même, soit par des indigènes connaissant aussi la langue russe. C'est par ce moyen que furent créées des listes de mots en trois dialectes kamtchadales, deux aleutiques, un koriate et un kourile (Aïno). Le docteur Dybowski portait particulièrement son attention sur les objets d'un emploi journalier, sur les dénominations zoologiques et botaniques, ainsi que sur les fonctions physiologiques et les dérivations pathologiques. Ses collections, par cela même, renferment beaucoup

*

plus de substantifs que de verbes et autres parties du discours. Ce ne sont pas, en outre, que des mots simples et primitifs, mais, pour la plupart des mots munis de préfixes et déjà dérivés. Ces matériaux ainsi recueillis ne peuvent entièrement contenter les exigences des linguistes, et les dictionnaires rédigés d'après eux peuvent être incorrects sous bien des rapports, surtout sous celui de la phonétique et de l'étymologie.

Il y a cependant des circonstances qui donnent à ces matériaux une signification particulière et créent leur exceptionnelle valeur. La population indigène du Kamtchatka, ainsi que celle des îles voisines, dépérit. Leur disparition complète, d'après les calculs des ethnographes n'est une question que de quelques dizaines d'années. En supposant donc que, par un heureux concours de circonstances, un voyageur aborde encore au Kamtchatka et commence à noter les mots, en se conformant entièrement aux exigences linguistiques, il se peut qu'il soit alors trop tard, il se peut qu'il ne trouve plus ces peuples. Ces dictionnaires, en pareil cas, formeraient l'unique trace de la langue d'un peuple disparu, et, partant, celle de son existence.

Le professeur Dybowski a confié à l'auteur de cet article la rédaction des matériaux recueillis. Nous publions la première partie de ce travail et en particulier le: „Dictionnaire du dialecte des Aïnos, habitant l'île Choumchou".

Les mots indigènes, dans les listes de M. Dybowski, sont donnés en transcription russe et en caractères grajdaniens. De ce fait découlent les particularités suivantes.

Comme la transcription russe des mots kamtchadales, aléutiques, koriates et kouriles a l'importance d'un document et doit servir de fondement à toute autre transcription, ils y sont donc inscrits entre parenthèses en face des mots se trouvant en tête et inscrits en lettres latines, en caractères appelés organiques.

Les règles auxquelles l'éditeur s'est conformé dans la transcription latine sont les suivantes:

1) L'adoucissement des consonnes devant la lettre e, n'étant pas exactement indiqué dans l'écriture russe, est donné

au moyen d'un signe diacritique — placé au-dessus de la consonne. Ce même signe indique l'adoucissement de la consonne lorsque, dans l'écriture russe, se trouve le signe ь.

2) Pour indiquer les consonnes ч, ш, on se sert des signes č, š; ж est indiqué par ž.

L'île de Yesso, appartenant à l'archipel du Japon, forme une espèce de noeud, d'où s'étendent, vers le nord, deux branches distinctes. L'une d'elles, inclinée vers le nord-ouest, longe la côte orientale de l'Asie: c'est l'étroite et longue île de Sakhaline; l'autre, dirigée vers le nord-est, et s'étendant jusqu'au Kamtchatka, est formée par le groupe des Kouriles.

Une grande étendue d'eau entoure ces terres. L'Océan Pacifique baigne les côtes orientales de la branche de l'est (depuis le 41° jusqu'au 51° de latitude), la mer du Japon, les côtes occidentales de Sakhaline (depuis le 41 jusqu'au 54). La mer d'Ochotzk pénètre obliquement au milieu des deux branches, et met une distance de quinze degrés entre leurs extrémités septentrionales (du 142° au 157° de long. du m. de Greenwich). Ces deux branches et l'île de Yesso qui les relie entre elles, forment trois parties distinctes, dont chacune se rapproche d'une masse continentale distincte; ce qui augmente encore leur différence sous le rapport ethnographique.

L'île de Yesso est habitée par les Japonais, venus du Sud, leur patrie. Le Sakhaline est peuplé par les Ghilaques et les Oroques provenant de l'Asie orientale, où l'on en trouve encore beaucoup. Les émigrés de la presqu'île du Kamtchatka occupent une des îles Kouriles, la plus avancée vers le Nord.

Cependant les peuples ci-dessus mentionnés ne sont pas les seuls habitants de ces contrées. On rencontre encore dans ces trois pays une race tout-à-fait distincte des Japonais, des Ghilaques, des Oroques et des Kamtchadales, et dont on ne trouve aucune trace sur les continents d'où ces peuples proviennent. Elle occupe les côtes de l'île de Yesso, le Sud de Sakhaline, jusqu'au 49°, les Kouriles du Sud exclusivement, et celles du Nord conjointement avec les Kamtchadales. Ce peuple s'appelle les Aïnos (ce qui signifie dans leur langue „homme",

car ils se considèrent comme les seuls hommes au monde) et c'est sous cette dénomination qu'ils sont connus dans l'Ethnographie contemporaine. Autrefois on les désignait sous le nom des contrées qu'ils habitaient, ou bien sous des dénominations provenant de leurs particuliarités extérieures.

Les Aïnos occupent des pays situés tout-à-fait à l'écart, et les plus éloignés de l'Europe. Leur histoire est intimement liée avec l'histoire des découvertes de leurs habitations; de plus, à cause de l'éloignement de ces contrées et de la configuration de leurs bords, chacune d'elles a son histoire particulière.

L'île de Yesso appartient à l'archipel Japonais. C'est donc du Japon que nous avons reçu les premières nouvelles de l'existence des Aïnos. Nous savons cependant, que la découverte du nouveau Monde a précédé d'un demi-siècle la découverte du Japon. En 1543 (selon d'autres en 1545) un navire portugais, sous le commandement de Fer. M. Pinto arriva aux bords de Tanéga. Dès que la nouvelle de cette découverte se répandit en Europe, des missionnaires chrétiens s'embarquèrent pour le Japon. Ils furent les premiers ethnographes de ce pays. L'un d'eux, Louis Froes nous donne dans des „lettres" (1565) la première description du Japon, et il y rapporte ce qu'il a appris à Nippon des Aïnos établis à Yesso. Plus tard, en 1622, un autre missionnaire, Jerôme de Angelis, après avoir visité Yesso décrit ce peuple d'après ses propres observations. Les notes adjointes au texte polonais contiennent presque exclusivement des indications bibliographiques; je les omets ici, vu la facilité de les retrouver dans le texte.

Le massacre des Chrétiens en 1638, et l'édit du gouvernement défendant aux étrangers d'aborder au Japon rendirent toutes les recherches impossibles. Cependant les découvertes antérieures furent heureusement confirmées et complétées.

Le Gouverneur Hollandais de l'île de Java, Van Diemen, expédia, dans ce temps là, de la ville de Batavia, deux vaisseaux, le Breskens et le Castricum, à la recherche des îles d'or et d'argent, que la légende disait être situées à l'est du Japon.

Les marins hollandais ne purent les trouver. Séparés par l'orage et errant séparément sur l'Océan, ils visitèrent l'une après l'autre quatre Kouriles méridionales (Kounachir, Itouroup, Ouroup, Simouchir). Ils crurent que c'était une partie du continent américain, et leur ayant donné des dénominations de circonstance, ils les abandonnèrent sans les avoir explorées. A leur retour, en longeant les côtes de Yesso, ils firent plusieurs excursions dans le pays et en décrivirent les habitants. Ces habitants c'étaient les Aïnos.

Cette expédition constitue l'épilogue des relations de l'Europe avec le Japon, dans cette première époque de leur connaissance. Elles se renouvellent seulement vers la seconde moitié de dix-neuvième siècle.

L'archipel des Kouriles s'étend jusqu'au Kamtchatka. Les Russes, ayant envahi cette presqu' île vers la fin du XVIIe siècle, commencèrent à faire des excursions aux Kouriles, seconde patrie des Aïnos. Ces expéditions durèrent pendant tout le XVIIIe siècle et eurent pour résultat l'annexion des Kouriles au district du Kamtchatka, à l'exception de deux îles: Kounachir et Itouroup, situées au midi. Les relations ainsi nouées avec les habitants donnèrent naissance à de nouvelles descriptions des Aïnos et même à un petit vocabulaire de leur langage, contenant 269 mots. Les Russes leur donnaient le nom de Kouriles. C'est donc par l'intermédiaire du Kamtchatka que l'Europe et le monde scientifique ont reçu les informations relatives aux Aïnos des Kouriles.

Quant aux informations relatives aux Aïnos de Sakhaline, c'est à La Pérouse et à Krusenstern que nous en sommes redevables. La Pérouse dans son expédition de 1787, longea les côtes occidentales de Sakhaline. De fréquentes descentes à terre lui permirent de connaître les Aïnos, qu'il rencontra pour la première fois près de la baie nommée par lui Baie de Langle. Ayant abordé un peu plus loin vers le nord dans une autre baie, nommée par lui Baie d'Estaing, il les revit de nouveau.

La Pérouse et les autres membres de son expédition étaient des disciples de Rousseau. Les descriptions qu'ils nous donnent des Aïnos portent l'empreinte idyllique de cette école. Elles sont complétées par un vocabalaire de 160 mots.

Comme le but de l'expédition avait été l'exploration des côtes orientales de l'Asie, La Pérouse s'arrêta encore vis-à-vis de Sachaline, dans la baie nommée pour lui Baie de Castries, pour visiter les côtes de la Mandchourie. C'est là qu' il rencontra les Oroques. La comparaison des Aïnos et des Oroques fit ressortir leurs particularités réciproques.

La Manche de Tartarie (découverte en 1808 par le Japonais Mamia Rinzo) fut considérée par La Pérouse comme un golfe entre l'Asie et Sakhaline, qu'il supposait unies au nord. De peur de trouver des bancs de sable il retourna sur ses pas, et dans son voyage de retour, découvrit la pointe méridionale de Sakhaline, qu'il appela cap de Crillon; il en fit le tour, et, traversant le détroit entre Sakhaline et Yesso, qui porte maintenant son nom, il vogua vers le Kamtchatka.

Krusenstern dans son voyage autour du monde (1803—1806) s'était arrêté en 1805 dans le golfe d'Aniva, au sud de Sakhaline. Ses fréquentes relations avec les habitants lui permirent d'observer de près les Aïnos, de les comparer avec leurs voisins du nord et avec les habitants des pays limitrophes.

Ce fut vers le même temps, que l'ambassadeur russe au Japon, Rezanoff, envoya au Sachaline une expédition militaire, sous la direction de Davidoff. Davidoff rassembla lui-même et par l'intermédiaire des Japonais, environ 2000 mots, dont il fit un vocabulaire. Krusenstern, ainsi que Davidoff, arrive à la conclusion, que les Aïnos de Sakhaline et de Yesso, aussi bien que les Kouriles velus, font partie d'un même peuple.

Ce n'est donc qu'au commencement du XIXe siècle qu'on découvrit les demeures des Aïnos et qu'on constata leur identité dans les trois pays.

Mais pour quelle raison ce peuple attirait-il l'attention de tous les voyageurs?

Les Aïnos, comme le démontrent toutes les descriptions, n'ont pas dépassé le premier degré de culture. Ils n'ont donc laissé aucune trace de leur existence dans l'histoire. Ils n'ont point érigé de monuments dans les pays qu'ils habitaient. Ne possédant pas d'écriture, il ne reste aucun témoignage de leur culture intellectuelle. De plus, on ne rencontre chez eux que des ustensiles grossiers, adaptés à leurs besoins primitifs et ne portant aucune empreinte d'originalité. C'est donc la singulière apparence de ce peuple tout-à-fait différent de ceux qui l'entourent, qui le distingue partout où il se trouve.

Les ethnologues auraient dû s'intéresser particulièrement aux Aïnos; mais à cette époque l'ethnologie était encore dans un état rudimentaire. Il fallait donc rassembler des matériaux et attendre.

Cependant, tandis que l'ethnologie se développait, les recherches prirent un tout autre cours.

Vers la seconde moitié de notre siècle (1854—1858), le Japon conclut un traité avec les monarchies européennes et leur ouvrit sa frontière. Pendant les trois derniers siècles, un grand changement s'était opéré en Europe. Ce ne furent plus seulement des missionnaires ou des aventuriers de toute sorte qui envahirent l'Orient, mais des hommes instruits, qui apportaient la civilisation et le bien-être en échange du bon accueil qui les attendait. En même temps les Européens, libres dans leurs mouvements, entrèrent en relations avec les Aïnos et commencèrent à observer de près leur vie, leurs moeurs et leurs coutumes. Des études ethnologiques remplacèrent les anciennes descriptions. De plus, l'introduction au Japon de l'éducation à la manière européenne créa une série d'investigateurs parmi les autochtones. Les Japonais s'intéressent aux Aïnos comme le prouve la quantité de livres et d'études ethnologiques traitant ce sujet, publiés par eux et chez eux.

Vers 1855, les Russes occupèrent Sakhaline. Les expéditions militaires furent suivies d'excursions scientifiques. On commença à s'occuper des Aïnos de Sakhaline comme de ceux de Yesso, d'une manière plus universelle. M. le docteur Dobro-

tworski passa plussieurs années (1867 — 1872) au Sakhaline, et il nous a fourni, à l'égard des Aïnos, des matériaux de grande valeur, réunis d'une manière systématique.

Il en résulta que quand les ethnologues commencèrent à s'occuper des Aïnos, ils trouvèrent leur tâche facilitée par les évènements que nous avons mentionnés. La craniométrie remplace les descriptions purement extérieures.

En 1880, M. le Dr. I. Kopernicki de Cracovie, ayant mesuré sept crânes et un squelette d'Aïnos déterrés à Sakhaline et que lui avait envoyés M. le Dr. B. Dybowski, déclare, qu'il n'y avait aucune parenté entre ce peuple et aucun autre de l'Asie. Les Aïnos y forment un groupe tout-à-fait distinct sous le rapport ethnologique et craniologique. Originairement, cela a dû être une race pure, à tête longue, ne présentant aucune ressemblance, comme elle le fait aujourd' hui par quelques traits particuliers, avec la race Mongole. Actuellement elle est mélangée surtout dans l'île de Yesso. Dans ce mélange cependant on découvre toujours deux particularités cardinales: le crâne allongé et les pommettes saillantes réunies avec un prognathisme léger.

„La première de ces particularités, la longueur du crâne, doit être innée aux Aïnos; tandis que les autres proviennent du type mongol..." „La généalogie des Aïnos, dit encore M. le Dr. Kopernicki, basée sur la singulière construction de leurs crânes et l'étonnante profusion de cheveux qui leur est propre, restera encore longtemps une énigme".

Cependant les recherches déja faites nous permettent de déterminer la place qu' occupent les Aïnos parmi les races humaines. Selon M. A. de Quatrefages, les Aïnos constituent une famille particulière dans le rameau Asiatico-américain, provenant d'une branche Allophyle qui sort du tronc blanc ou caucasique. Ce tronc porte encore trois autres branches: Finnique, Sémitique et Aryane.

Aprés l'ethnologie c'est au tour de la linguistique de s'occuper des Aïnos, à cause de leur langage.

Les Aïnos ne possédant pas d'écriture et étant dispersés dans trois pays, séparés par l'Océan, ne possèdent pas une langue commune, parlée dans les trois pays. Ils ont donc trois dialectes, employés par eux dans les trois contrées qu'ils habitent et soumis encore à l'influence du langage de leurs voisins. Aussi les vocabulaires des mots usités par eux dans telle ou telle contrée fournissent- ils des matériaux pour la linguistique.

Puisque les recherches linguistiques dépendaient de la connaissance des Aïnos dans la contrée qu'ils habitent, chacune de leurs habitations a aussi sous ce rapport son histoire particulière, qui se divise également en deux époques distinctes.

La plus féconde, est l'histoire linguistique des Aïnos de Yesso. Le premier Européen qui a commencé à inscrire les mots des Aïnos de Yesso fut Broughton. Pendant son expédition de 1795—1798 il a rassemblé environ 70 mots employés par les Aïnos établis sur les bords du golfe Volcanique.

Bientôt les Japonais se mirent à rivaliser à cet égard avec les Européens. En 1804 on publia un dictionnaire Aïnos-Japonais: Mosiogouza, rédigé par le Gouverneur de Yesso Abe Khozaburo et son interprète Uhara Koumaïro. Il contient un nombre considérable de mots (environ 4000), plusieurs sentences et quelques chansons.

La liberté de pénétrer au Japon eut pour les recherches linguistiques une influence tout aussi grande que pour les études ethnologiques. En 1881 W. Dening publia: A Vocabulary of Aino Words and Phrases. Une année plus tard parut: An Aino Vocabulary, par J. Batchelor; et en 1886 S. Summers publia: An Aino English Vocabulary.

Les premières notions que nous avons acquises du langage des Aïnos de Sakhaline succédèrent à la publication des Vocabulaires de La Pérouse et de Davidoff. Après la conquête de Sakhaline par les Russes, M. Dobrotworski s'occupa du langage des Aïnos, pendant son séjour dans cette île et réunit beaucoup de matériaux linguistiques. On publia après sa mort

(1875), un vocabulaire rédigé par lui, où il avait rassemblé, outre les 5000 mots transcrits par lui-même du langage des Aïnos de Sakhaline, autant de mots provenant des vocabulaires faits par diverses autres personnes, et rassemblés dans les deux autres pays habités par les Aïnos. Cette amplification du vocabulaire le rend nécessairement moins systématique quoique plus riche en matériaux.

Quant aux Aïnos des Kouriles, nous ne possédons qu'un petit vocabulaire publié vers la moitié du dernier siècle. Notre publication présente, élaborée d'après les matériaux réunis dans l'île de Choumchou (la plus septentrionale des Kouriles et la plus rapprochée du Kamtchatka) pourra peut-être combler en partie cette lacune.

Ce n'est que quand chacun des dialectes des Aïnos aura une grammaire fondée sur les vocabulaires, qu'on aura bien étudié leurs différences et leurs ressemblances respectives, ainsi que l'influence sur chacun d'eux des langues étrangères, que la publication d'une grammaire comparée de la langue des Aïnos sera possible.

Par ses recherches à l'égard des dialectes des Aïnos, la linguistique peut venir en aide à l'ethnologie, pour résoudre l'énigme de l'origine et du passé des Aïnos. Il n'y a que cette science qui puisse découvrir dans la nomenclature géographique des pays avoisinant des traces des Aïnos, actuellement effacées par le temps et les différents événements historiques; qui puisse démontrer la direction de leurs migrations d'autrefois et par conséquent préciser l'aire de leur habitation ancienne.

La linguistique seule peut remplacer victorieusement les légendes fabuleuses, dont l'ethnologie est bien souvent forcée de se servir.

L'extrait ci-joint d'une lettre de M. le Dr. B. Dybowski nous fera connaître, en quelles circonstances et de quelle manière il a entrepris d'écrire les listes de mots de la langue des Aïnos des Kouriles.

„Le vocabulaire des mots Kouriles, me fut dicté par quelques Kouriles de l'île de Choumchou installés pendant plusieurs

années (1878—1881) dans la presqu'île de Kamtchatka, justement à l'époque de mon arrivée à Petropavlovsk, dans l'été de 1879.

„Le récit suivant explique les circonstances, qui m'ont amené à écrire ce dictionnaire et donne quelques renseignements sur le sort des Kouriles dont j'ai parlé.

„La compagnie Américano- Russe, s'étant emparée du commerce dans toutes les possessions russes situées aux bords de l'Océan Pacifique, avait établi ses factoreries et ses stations de chasseurs aux Kouriles. Dans ce but, elle transporta un certain nombre de familles Aléoutes, pour les installer aux Kouriles. Les Aléoutes servaient à la compagnie comme ouvriers et chasseurs. Les stations de chasse ainsi établies survécurent à la compagnie Americano-Russe, et après la liquidation de celle-ci, passèrent sous la direction d'une compagnie privée de marchands russes. Cet état de choses dura jusqu' à la cession des Kouriles au gouvernement Japonais, en échange de l'île de Sachaline qui jusqu' en 1875, avait appartenu à la Russie et au Japon conjointement.

„Après l'occupation des Kouriles par les magistrats du Mikado, les facteurs russes durent, bon gré mal gré, céder la place. Le chef des factoreries, kalif du Kamschatka, conseilla aux Aléoutes, de prier le gouvernement russe de les transporter au Kamtchatka, et, de là, aux îles du Commandeur. Conformément à ce conseil, les Aléoutes adressèrent une pétition et furent transportés aux frais du gouvernement russe à Petropavlovsk (dans le Kamtchatka) dans l'automne de 1878. Plusieurs familles Kouriles, séduites aussi par les mêmes instigations, se laissèrent transporter sur le même navire avec les Aléoutes, à Petropavlovsk, où ils débarquèrent en automne, après la fin de la pêche, c'est- à dire à l'époque où on ne peut plus faire de provisions pour un hiver de neuf mois...

„Avec l'arrivée du printemps, on ordonna aux Aléoutes et aux Kouriles de s'installer au village de Sieroglaski, habité par les Cosaques Russes du Kamtchatka, au nombre de 36 personnes (23 h. et 13 f.); village situé à trois verstes de Pe-

tropavlovsk au bord du golfe Otvochinska. Là on leur fit construire des huttes en terre (barbary)...

„Quand surgit le projet d'une nouvelle translocation des Aléoutes aux îles du Commandeur, les Kouriles ne voulurent plus les suivre, mais ils manifestèrent le désir de retourner dans leur pays natal, ou du moins de s'établir le plus près possible de celui-ci. Le village de Yavina, situé sur la côte occidentale du Kamtchatka et le plus rapproché de l'île de Choumchou, serait justement le lieu qui leur conviendrait. Les Koules y arrivant chaque année, apportent des peaux de renards pour les échanger contre de la poudre, du plomb, des haches, des couteaux etc....

„Ayant obtenu la permission de partir, les Kouriles durent se procurer des moyens de transport et des vivres pour la route. Le transport de six personnes adultes avec leurs effets et un petit enfant, n'est pas facile au Kamtchatka; il faut avoir pour un pareil voyage six nartes (traîneaux), six guides (kayoury) et 42 chiens d'attelage. S'il est nécessaire de traverser une rivière, on a besoin d'au moins trois bateaux (baty) et d'une demi-douzaine de bateliers.

„Le voyage d'un village à l'autre (y compris le retour de l'attelage) dure plusieurs jours. Il est donc bien difficile d'engager tant de gens à quitter leurs occupations journalières dans le but d'escorter les voyageurs. Il faudrait avoir pour cela un ordre du gouvernement et une protection énergique de la part des Starostes (maires). Si nous ajoutons encore la nécessité de vêtir les voyageurs et de leur procurer des vivres, nous comprendrons aisément que l'expédition des Kouriles fut un grand évènement pour leur entourage. Que cette expédition eut lieu, on le dut seulement à l'énergie de l'administrateur du Kamtchatka et à la bienfaisance de plusieurs personnes.

„Au mois de mars 1881, la troupe des Kouriles quitta Petropavlovsk, et au mois de Juin ils arrivèrent à Yavina. Là, après une entrevue avec leurs parents de l'île de Choumchou, ils obtinrent d'eux la promesse de les transporter au printemps de l'année suivante, 1882, dans leur pays natal. Dans l'hiver

de 1882, à mon arrivée à Yavina, je les ai vus pour la dernière fois; plus tard j'ai appris, que leurs voeux avaient été exaucés, qu'ils s'étaient installés dans leur pays, et qu'ils espéraient augmenter leur bien-être.

„Voilá donc l'histoire des Kouriles qu'un heureux hasard m'a fait rencontrer, et qui m'ont dicté le vocabulaire de leur langage. Ces Kouriles connaissaient la langue russe et Aléoute, et l'un d'eux savait même écrire en russe. Ces circonstances facilitèrent la tâche que je m'étais imposée. De plus, les Aléoutes Kouriles connaissaient la langue kourile, et il y avait aussi parmi eux un homme intelligent qui écrivait en russe.

„D'abord j'écrivais moi-même les mots kouriles; je les faisais ensuite copier par l'Aléoute; puis je lisais les deux transcriptions aux Kouriles, et le Kourile lettré les corrigeait.

„Ainsi a été composé le vocabulaire des mots kouriles".

---

46. — J. Karłowicz. „O skracaniu się z przodu polskich nazw miejscowości i ludzi" *(Ueber die Kürzung des Anlauts der Orts- und Personennamen im Polnischen).*

Die Absicht des Verfassers ist die Entwickelung und die Unterstützung mit neuen Belegen einiger kurzen Bemerkungen, die im VI Abschnitte seiner Abhandlung „O imionach własnych polskich miejsc i ludzi." (Polnische Orts-und Personennamen) im V Bande des „Pamiętnik fizjograficzny" (Physiographische Denkschriften) und in seinem Aufsatze „Skaleczone nazwiska polskie" (Verstümmelte polnische Eigennamen) s. „Wisła" IV, 979—981 [1890] enthalten sind.

Nach einer Einleitung, betreffend die Kürzung überhaupt der in der gewöhnlichen Rede üblichsten Wörter in verschiedenen Sprachen, spricht der Verfasser über die etymologische Forschung der polnischen Orts-und Personennamen im Allgemeinen und speciell über den Theil derselben, der sich mit der Kürzung des Anlauts der Eigennamen befasst; er führt Beispiele dieses Processes aus den slavischen und nichtslavischen

Sprachen an und erwägt verschiedene Arten der Kürzung, nämlich, 1. den Abfall einer aus Vocalen bestehenden Anfangssilbe und 2. den Abfall einer oder zweier consonantisch-vocalischen Anfangssilben. Nach der Anführung der Beispiele für diese beide Kategorien aus fremden Sprachen: (franz. (Lu) Devic, (Al-, Ro- . .) Bert, (E) Millien u. dgl.; deutsch. (Lo) Renz, (Jo) Sepp, (Jo) Achim, (Sieg) Mundt, (An) Dreves u. dgl.) citiert der Verfasser slavische Belege: lausitz. Ambrosius - Broz(k)a; Andreas - Drjejka, Rjej(e)ka; Gregorius - Górk; Jacob - Kubik, Kub(y)š; Matthäus - Tejko . . . böhm. Ambrosius - Brožik; Antonius - Toník, Tonek, Tonda; Jacob - Kuba; Nicodemus - Kodym . . kroat. Anastasius - Načić, Na(s)tić; Athanasius - Tasko, Tanasko, Taško; Hermagoras - Mogor, Mohor . . russ. Alexander - Saša; Johann - Vanja; Nicolaus - Kolja . .). Dann geht er zu den polnischen Eigennamen über und schickt zwei methodische Bemerkungen voraus: erstens über die Stufen des Übergangs der Personen — auf Ortsnamen und umgekehrt (z. B. Chwalisław - Chwał, Chwalisz . . Sław, Sławek . . Chwały, Chwalisze; Sławy, Sławki . . Chwalic, Chwalewic, Chwaliszyc, Chwaliszewic; Sławic, Sławczyc . . Chwalice, Chwalewice, Chwaliszyce, Chwaliszewice; Sławice, Sławczyce . . Chwalin, Chwaliszyn; Sławin, Sławczyn . . Chwałów, Chwalew, Chwaliszów, Chwaliszew; Sławów; Sławków usw.; dabei ist zu merken, dass einige vermittelnde Zwischenstufen in der Wirklichkeit fehlen können, weil die Sprache hier, wie überhaupt, nicht ganz ihr riesenhaftes Material ausnützt, das ihr durch die Menge der Formen geboten wird); zweitens über die sog. Concurrenzen oder Vieldeutigkeit der Orts- und Personennamen (z. B. Lipy . . Lipiński von Filip oder L i p a (Linde); Ciszew, Ciszewski . . von M a r t i n oder W o j c i e c h; Cieszyn von verschiedenen auf — c i e c h ausgehenden Personennamen; Gorzechowski von G o r z y s ł a w oder G r z e g ó r z; Stachowski von E u s t a c h y oder S t a c h. u. s. w.)

Dass in den Eigennamen ein- und zweisilbige Kürzung des Anlauts sttattgefunden hatte, ist historisch erwiesen. So z. B. in Polen der heutige Ortsname Kraczewice lautete vor-

mals Pankracowice; Ujazdów erscheint in den Urkunden entweder in dieser, oder in der Form von Jazdów; das heut. Lędzinowo hiess vor Jahren Golędzinowo; das heut. Witowice trug ehemals den Namen Uniewitowice; das heut. Chorowice hatte den Namen Chochorowice; das heut. Modliborzyce wurde ehemals Bogomodliborzyce genannt; neben dem heutigen Karczyce od Charcice existiert eine andere Ortschaft Polikarcice; merkwürdig ist auch ein Parallelismus in folgenden Namen: Mir (Miér) neben Niemir(a); Borów - Nieborów; Modlin - Niemodlin; Ciszewo - Nieciszewo u. d. gl. Dasselbe geschah in Böhmen. Fr. A. Slavik (Časop. Mus. Kr. Česk. LXIII [1890], 164) citiert die heutigen Ortsnamen Pěkošice, Pomuk, Šitbořice, die ehemals Nepěkošice, Nepomuk, Ješutbořice lauteten.

Da wir einige historische Beweise dergleichen Kürzung der Ortsnamen, dadurch auch der Personennamen besitzen, sind wir berechtigt das Princip derartigen Kürzung auch auf diejenigen heutigen Namen anzuwenden, die offenbar ein Product derselben sind und sonst schwer etymologisch zu deuten wären.

Es folgen einige Beispiele derartiger Kürzung a) durch den Abfall eines oder zweier Vocale im Anlaute und b) durch den Abfall einer oder zweier ersten Silben. Die entsprechenden Ortsnamen werden hier nicht berücksichtigt, da sie leicht in den geographischen Wörterbüchern zu finden sind; es wird auch noch einmal erinnert an die hier möglich zu treffende Concurrenzen, die hier ebenfalls nicht erwähnt werden.

a) Adam - Dankowski, Daszkiewicz. Aloizy - Lois. Amadeusz - Madej. Anastazya - Nastka, Naw(t)ka. Apolonja - Połonka, Połocha, Polusia. Emiljan - Milewski, Milanowski. Eustachy - Stachiewicz, Stachowicz. Idzi - Dzikowski. Ignacy - Gnatowski u. dgl.

b) Ambroży - Brożek, Broszkiewicz, Mróz, Mrozy, Mroziński, Mrozowski. Adelajda - Gleyda (Chwalczewski), Glajda (mundartl.). Bolesław - Lesław, Lech. Bazyli - Żyliński, Zieliński. Brykcy - Czyński (cf. Brykczyński). Cyryl - Rylski (cf. Curzydło). Damian - Mianowski. Domasław - Masław,

Masłowski (cf. Domasławice). Dominik-Miniszewski. Filip-Lipiński, Lipkowski. Grzegórz-Gorzkowski, Gorczycki, Gorczyński, Gorzewski, Gorzycki. Hipacy-Pociej, Pociejów. Hipolit-Politowski. Ignacy-Nacewicz (O Nacewicz). Jan-Sienicki, Sieńkowski (Sękowski), Waszkiewicz. Jakub-Kuba, Kubala, Kubacki, Baliński. Jerzy-Czykowski (übermittelt durch Jurczyk). Jeremjasz-Remiasz, Remian (Pommern). Józef-Zewski. Kajetan (mundartl. Kajtan)-Tański. Karol-Roliński, Rolski, Rulikowski. Krzysztof-Ochorowicz, Oporowski (Oferusz). Kasper-Przykowicz, Sperski. Kazimierz-Żymirski. Leonard-(Lenart) Narty Localn., Nartowski. Łukasz-Kaszewski, Kaszyc; Koszyce, Kasin oder Kosin Localn. Mateusz-Tuszyński, Tyszewicz, Tyszkiewicz, Tuszewski, Tyszkowski; Localn. Tyski, Tyszowce, Tyszyn. Marcin-Ciszewski, Cienkowski, lausitz. Tyn(k)o. Michał-Chaliński, Chalecki, Chalcewicz. Mikołaj-Kołakowski, Kułakowski, Kolasiński, Kołaczkowski. Nereusz-Ruśkiewicz, Ruszkiewicz. Rafał-Falewicz, Faleński (für Faliński). Roman-Manowski, Mankiewicz, Szczepan i Stefan-Pankiewicz, Panczykowski, Foniák (Rozpr. filol. XII, 74). Tomasz (mundartl. Tomala)-Maszyński, Maszkowski, Maszkiewicz, Malinowski, Linowski. Wojciech-Cieszkowski, Ciszewski, Localn. Cieszyn. Zacharjasz localn. Charzew, Charzykowy, Charzyny, pers. Charzyński, Charzewski, Karski? Zofja-Fijewo u. s. w. u. s. w.

---

47. — E. Porębowicz. *Catalogue des livres castillans du XVI. siècle, qui se trouvent dans la Bibliothèque de l' Université (Jagellonienne) de Cracovie*[1].

*Aesopus. Fabulas y ejemplos. Alcala 1570. in 4. (éd. de foire). Cf. Salva II, 137. (N. 121).

[1] Voyez le Bulletin international de l' Académie des Sciences de Cracovie, 1890, p. 129.

Pour reconnaitre la valeur bibliographique des éditions citées ci dessous, M. Porębowicz les a confrontées avec les Catalogues de:

†Alarcon Andr. de Rojas. Los graciosos sucesos de Tyrsis y Tyrseo. Madr. 1581. in 8. Cf. Graesse. (N. 4).

Apulejus Lucius. Historia de L. A. del asno de oro. Trad. en Romance Castill. (por D. Diego Loper de Cortegana), Anvers 1551. in 8. Cf. Graesse. (N. 151).

Aranda Luys de. Glosa intitulada: Segundo de Moral sentido. Granada 1575. in 8. Cf. Salva I, 271. (N. 52).

Argote de Molina. Historia del gran Tamerlan. Sevilla 1582. in fol. Cf. Gallardo I, 282. (N. 139).

*Arias Padre Franc. Aprovechamiento spiritual. Barcel. 1597. in 8. (N. 1).

Ariosto. Orlando furioso trad. por H. de Urrea. Barcel. 1564. in 4. Cf. Salva II, 21. (N. 76).

Barrantes Pedro. Dialogo entre P. B. Maldonado y un cavallero estranjero. Alcala 1566. in 8. Cf. Graesse Suppl. (N. 22).

†Bermudez Jerón. (Ant. de Silva). Primeras tragedias esp. Madrid 1577. in 8. Cf. Salva I, 369. (N. 61).

*Bojardo. Los tres libros de M. M. Boyardo trad. por G. de Villena. Valencia 1555. in 4. Cf. Salva II, 32. (N. 77).

*Boscan Las obras de B. y algunas de Garcilaso. Stella 1555. in 8. Cf. Salva I, 191, sq., Gallardo II, 121, sq. (N. 74—5).

*Bovistuau Pedro. El Theatro del Mundo trad. por Balth. Perez de Castillo. Alcala 1574. in 8. (N. 66).

* „ „ Alcala 1569. in 8. (N. 67).

Brunet, Manuel du libraire. Paris 1860—5.
Graesse, Trésor des livres rares et précieux. Dresde 1858—69.
Ferd. Wolf, Studien zur Gesch. der Span. und Portug. Nationalliteratur Berlin 1859.
Nic. Antonio, Biblioteca hispana nova. Madr. 1783—88.
Salva, Catalogo de la Bibl. de Salvá. Valencia 1872.
Gallardo, Ensayo de una bibl. esp. Madr. 1863—89.

Les éditions inconnues à ces bibliographes sont marquées d'un astérisque *, les éd. réputées rares d'une croix †. Les chiffres d'à côté signifient les Nros du catalogue de la section de Littérature espagnole.

* „ „ Alcala 1566. in 8. (N. 70). Cf. Nic. Ant. I, 184. Salva II, 152.

Cancioneros:

*Cancionero general. Anvers 1557. in 8. (N. 8).

†Cancionero llamado Flor de enamorados (por Linares) Barcelona Claudi Bornat 1562(!) in 12. Cf. Wolf. p. 330. Gallardo III, 396. (N. 13).

†Cancionero de Juan de Luzon. Çaragoça 1508. in 4. Cf. Salva I, 132. Gallardo III, 572. (N. 120).

Casas Fray Bartol. de las. Brevissima relacion de la destruccion de las Indias. Sevilla 1552. in 4. Cf. Graesse. (N. 161).

Castilla Franc. de. Theorica de virtudes. Alcala 1564. in 8. Cf. Salva I, 203, Gallardo II. 279 sq. (N. 26).

†Castillejo Christoval de. Las obras. Madrid 1573. in 8. Cf. Salva I, 203, Gallardo II. 282. (N. 15).

*Celestina. Tragicom. de Calisto y Melibea. Stella 1560(!) in 8.

† „ „ „ „ „ Cuenca 1561. in 4.

† „ „ „ „ „ Medina d. C. 1563. in 8. Cf. Salva I, 384 sq., Gallardo IV, 241 sq. (N. 10, 117, 12).

Comenge Pedro Navarro obispo de. Dialogos. Çarag. 1567. in 8. Cf. Gallardo III, 952. (N. 21).

Contreras Hier. de. Dechado de varios subjectos. Çarag. 1572. in 8. Cf. Gallardo II. 563. (N. 16).

* „ Selva de aventuras. Salamanca 1573. in 8. Cf. Salva II, 50. Gallardo II, 562. (N. 16).

†Cornazano Ant. Los reglas militares trad. por Lor. Juarez y Figueroa. Venecia 1558. in 8. Cf. Salva I, 209. (N. 17).

Cronicas:

†Cronica del rey Don Pedro. Toledo 1526. in fol. Cf. Salva II, 493. (N. 130).

Cronica del esclarecido rey D. Alonzo onzeno. Vallad. 1551. in fol. Cf. Salva II, 458. (N. 127).

†Cronica del muy valoroso rey D. Fernando, por d. g. Mi de Herrera. Vallad. 1554. in fol. Cf. Salva II, 457. (N. 135).

†Cronica del gran capitan Gonç. Fernandez. Sevilla 1580. in fol. Cf. Salva II, 462, Gallardo I, 761. (N. 133).

Los cinco libros primeros de la cronica general de España (Fl. de Ocampo). Medina 1553. in fol. (N. 131).

„ „ Alcala 1578. in fol. (N. 146). Cf. Salva II, 520.

La cronica general de España que continuava Ambr. de Morales. Alcala 1574. in fol. Cf. Nic. Ant. I, 65. (N. 140—1).

Las Chronicas de la orden de los Fray. Menores. (Marcos de Lisboa) Salam. 1570. in fol. (N. 145. 3 vol.).

Cronica de las tres ordenes y cavall. de Santiago, Calatrava y Alcantara (Fr. de Rades y Andrada) Toledo 1572. in fol. Cf. Graesse. (N. 148).

Erasmo. La lengua de E. Anvers 1550. in 8. Cf. Graesse. (N. 24).

*Ercilla. La Araucana. Salam. 1574. in 8. Cf. Nic. Ant. I, 21 Gallardo II, 931, Graesse. (N. 25).

Escalante Bern. de. Discurso de la navegacion. Sevilla 1577. in 8. Cf. Graesse. (N. 152).

Fragoso Juan. Discursos de las cosas aromaticas . . etc. . . Madrid 1572. in 8. Cf. Graesse. (N. 153).

? „ Cirugia del licenciado J. F. con un tratado de las evacuaciones. Madrid 1581. in 8. (N. 154).

Gracian Diego. [1]) Arestos de amor. Madr. 1569 in 8. Cf. Graesse (N. 2).

*Guevara Ant. de. Marco Aurelio con el Relox. Sevilla 1534 (!) in fol. (N. 134).

* „ Libro Aureo de M. A. con el Relox. Anvers. M. Nucio, s. a. (probabl. 1550).

„ Comiença el segundo libro llamado Relox. Anvers. M. Nucio 1550.

„ Libro tercero de M. A. con el Relox. Anvers, M. Nucio, s. a. in 8. 200, 158 et 244 ff. (N. 155)

[1]) deux exmplaires.

* „ Libro Aureo de M. Aurelio eloquent. orador. Alcala 1566 (!) in 8. Cf. Nic. Ant. I, 126, Salva II, 150. Gallardo III, 139. (N. 3).

* „ { Libro llamado Menosprecio de la corte,
„ { Libro llam-Aviso de Privados,
„ { Libro de los invent. del arte de marcar. Pamplona 1579. in 8. Cf. Nic. Ant. I, 127., Gallardo III, 142. (N. 29).

* „ Segunda parte de las epist. famil. Salam. 1568. in 8. Cf. Salva II, 270. (N. 28).

*Gutierrez J. de Gualda. Libro de Cuentas. Alcala 1564. in 8. Cf. Graesse, Suppl. (N. 157).

Guzman Fr. de. Decreto de Sabios. Alcala 1565. in 8. (N. 34).

† „ Sentencias generales. Alcala 1565. in 8. (N. 30).

† „ Triumphos morales. Alcala 1565. in 4. (N. 108).
„ „ Anvers 1557. in 8. (N. 32).
Cf. Nic. Ant. I, 431, Salva I, 243, Gallardo III, 156.

Horozco Alonso de. Historia de la Reyna Saba. Salam. 1575. in 8. Cf. Gallardo III, 219. (N. 31).

†Hurtado Luys de Toledo. Cortes del casto amor y cortes de la muerte. Toledo 1557. in 4. Cf. Salva I, 507. (N. 109).

†Illescas Gonz. de. Historia pontifical y catholica. Salam. 1573. in fol. Cf. Graesse. (N. 136—7).

Legislacion:

†*21 pliegos de Cortes, Pregmaticas, Capitulos, Provisiones, Ordenanzas, Cedulas, Instruciones de 1523—1566. in fol. (N. 132).

†Ordenanzas reales de Castilla por Alf. Diaz de Montalvo. Alcala 1565. in fol. (N. 143).

†Recopilacion de las leyes destos reynos (Atiença). Alcala 1567. in fol. (N. 125).

†Reportorio de la nueva recopilacion de las leyes. Alcala 1571. in fol. (N. 126). Cf. Graesse, Salva II, 694 sq.

†Lobera Alonzo de. Rissa y llanto de Democrito y Heraclito. Vallad. 1554. in 4. Cf. Salva I, 230, Gallardo III, 400.

Lopez Alonso de Corella. Secretos de Philosophia y astrologia

y medicina s. l. (Valladolid?) 1547. in fol. Cf. Grasse. (N. 128).

†Lopez Inigo de Mendoza. { Proverbios de d. I. L. de M. La obra que hizo d. J. Manrique. Coplas de Mingo Revulgo. Anvers 1558. in 8. Cf. Salva II, 217, Graesse. (N. 51).

†Lopez Ruy de Sigura. Libro de la Invencion. del juego del axedrez. Alcala 1561. in 4. Cf. Brunet. (N. 118).

Luciano. Dialogos. Leon 1550. in 8. Cf. Graesse. (N. 37).

*Luxan Pedro. Colloquios matrimoniales. Toledo 1570. in 8. Cf. Salva II, 794, Gallardo III, 553. (N. 35).

*Manrique don Jorge. Glosa religiosa y muy christiana sobre las coplas de d. J. M. Compuesta por el rev. padre Monje Carthuxo. Callar 1568. in 8. Cf. Salva I, 269, Brunet. (N. 40).

„ Coplas de don J. M. Con una glosa del . . Cartuxo. . , la Conversion de una dama . . , Refranes de Blasco de Garay . . , Con un dialogo entre el amor y un cavall. viejo. Comp. por. R. Cota. Alcala 1571. in 12. Cf. Salva. I, 269, Brunet. (N. 156).

†Manuel don Juan. Il conde Lucanor. Sevilla 1575. in 4. Cf. Salva II, 160, Gallardo III, 621. (N. 112).

March Ausias Las obras. Trad. por Jorge de Montemayor. Çaragoça 1562. in 8. Cf. Salva I, 269, Gallardo III, 631, Graesse. (N. 41).

†Medina Pedro de. Libro de grandezas y cosas memorabiles de España. Alcala 1566. in fol. Cf. Gallardo III, 686. (N. 147).

Mena Juan de. Las Trezientas. Alcala 1567. in 8. Cf. Graesse. (N. 50).

„ Copilacion de todas las obras del famos. poeta J. de M. Vallad. 1540. in fol. Cf. Gallardo III, 729., Graesse.

*Merida Licenciado. Consuelo de vejez. Salam. 1561. in 8. (N. 33).

Mexia Pero. Silva de varia lecion. Leon de Fr. 1556. in 8. Cf. Salva II, 165. (N. 60).

† „ Hystoria Imperial y Cesarea. Sevilla 1564. in fol. Cf. Gallardo III, 717. (N. 144).

* „ Coloquios o dialogos. Çaragoça 1562. in 8. Cf. Gallardo III, 717., Graesse. (N. 49)

Montemayor Jorge de. Primera Diana de G. de M. Alcala 1564. in 12. (N. 54).

* „ La Diana de J. de M. nuevamento corregida y revista. Por. H. de Ulloa. [1] — Segunda. partede la Diana Por. Al. Perez. Venecia 1568. in 12. (N. 53).

* „ Segunda adicion de los siete libros de Diana, añadido... amores de Abencerrage.. etc. Salam. 1563. in 8. (N. 55).

„ Ocho libros de la segunda parte de la Diana de J. de M. compuestos por Alonso Perez. Valencia 1563. in 8. (N. 45).

* „ Primera parte de Diana enam., cinco libros que prosignen los siete de la Diana de J. de M. comp. por Gaspar Gil Polo (Valencia?) 1566. in 8. (.N. 47). Cf. Salva II, 145 sq., 167 sq.; Gallardo III, 1156 sq.

Monçon Fr. de. Libro primero del espejo del Principe Christ. Lisboa 1571. in fol. Cf. Nic. Ant. II, 450. (. 142).

*Nola maestro Ruberto de. Libro de guisados, manjares y potages. Medina 1549. in 4. Cf. Graesse. (N. 110).

Nuñez Fr. de Coria. [2]) Aviso de sanidad. Madrid 1572. in 8. Cf. Graesse. (N. 158).

Olivier de la Marche. El Cavallero determinado. Trad. del fran. por d. Hern. de Acuña. Salam. 1573. in 4. Cf. Salva II, 76., Gallardo I, 26. (N. 78).

*Orden (la) que se tuvo en la solenne procesion en... Lisboa 1582. in 8. (N. 42).

Ossuna Fr. de. Norte de los estados. Burgos 1550. in 4. Cf. Graesse, Salva II, 802. (N. 115).

---

[1]) deux exemplaires.

[2]) deux exmpiaires.

Palmyreno Lorenzo. El estudioso de la aldea. Valencia 1571. in 8. Cf. Graesse. (N. 43).

†Petrarca. De los sonetos canciones mandriales y sextinas... Venecia 1567. in 4. Cf. Gallardo IV, 423. (N. 116)

Philippe, El felicissimo viaje del muy alto y muy poderoso principe don Ph. por J. Chr. Calvete - Anvers 1552. in fol. Cf. Graesse. (N. 129).

*Piamontes don Alex. Libro de los secretos. Trad. de lengua Ital. en castell. Salam. 1573. in 8. (N. 44).

Pinto fray Hector. Imagen de la vida Christiana. trad. del portug. Madrid 1572. in fol. Cf. Nic. Ant. I, 562., Gallardo III, 1231, Graesse. (Nr. 46).

*Pliegos (sueltos) de Romances, Cauciones, Coplas, Villancicos, Preguntas etc. impr. en Granada en casa de Hugo de Mena 1566—1573. in 4. (N. 79—104). [1])

*Plutarchus. Libro de vidas y dichos graciosos.. Anvers 1549. in 8. Cf. Salva II, 653., Graesse. (N. 36).

Question de amor y carcel de amor. Anvers 1556. in 12. Cf. Gallardo I, 1105. (N. 56).

*Regla de la orden de la cav. de Santiago. Barcel. s. a. in 8. Cf. Salva II. 95. (N. 57).

Romanceros:

? * Libro de los quarenta cantos que compuso el magnifico cavallero Alonso de Fuentes. Granada 1563. in 8. Cf. Wolf., Gallardo II. 1101. (N. 27).

†Seneca. Proverbios. Toledo 1500. in 4. Cf. Salva II, 239, Graesse. (N. 119).

„ Cinco libros de L. A. Seneca, trad. en Castell. (por Pedro Diaz de Toledo), en que trata: 1. De la vida bien aventurada, etc. Anvers 1551. in 8. Cf. Graesse. (N. 159).

Sepulveda Cordoves. Hystoria de los hechos del Cardinal d. Gil de Albornoz. Toledo 1566. in 8. Cf. Salva II, 658. (N. 63).

---

[1]) Cf. Dr. Edward Porębowicz. Zbiór nieznanych hiszp. ulotnych druków (Coleccion de pliegos sueltos de Granada). Kraków 1891. Rozpr. Wydz. fil. Akad. Um. T. XV.

*Sforcia Dª Isabela. Obra utilissima de la verdadera quietud y tranquilidad del alma. Valencia 1568. in 8. Cf. Graesse. (N. 62).

Silvio Eneas. Dichos y hechos notables... del Sabio Rey don Alonso... Anvers 1554. in 8. Cf. Graesse. (N. 23).

*Straparola Francisco-Carvacho (Caravaggio). Segunda parte del honesto y agradable entretenimiento... trad. por Fr. Truchado vezino de Baeça. Baeça 1581. in 8. Cf. Graesse. (N. 17).

Thucydides. Historia de T. Trad. por el Segretario Diego Gracian. Salam. 1564. in fol. Cf. Graesse. (N. 149).

Torquemada Ant. de. Jardin de flores curiosas. Salam. 1577. in 8. Cf. Salva II, 187. (N. 68).

†Torres Bartol. de-Naharro. Propaladia y Lazarillo de Tormes. Madrid 1573. in 8. Cf. Salva I, 531. (N. 69).

Trugillo Thomas de. Libro llamado Reprobacion de trajes y abuso de paramentos. Estella 1563. in 8. Cf. Gallardo IV, 811. (N. 65).

†Villalobos. Libro intitulado Los Problemas de Villalobos. Sevilla 1574. in 8. Cf. Salva I. 557. (N. 73)

†Villegas Antonio de. Inventario [1]) Medina 1565. in 4. Cf. Salva I, 351 (N. 124).

†Ximenez. Fray Franc. Este devoto libro se llama Carro de los doñas. Valladolid 1542. in fol. Cf. Torres Amat Memorias para ayudar a formar un diccionario critico de los escritores catal. Barcel. 1836. pag. 676. (N. 150).

Appendice.

XV siècle.

†Aegidius (Gil de Roma) Regimiento de los principes. Sevilla 1494. in fol. Cf. Salva II, 807. (N. 160).

[1]) trois exemplaires, dont deux signés de la main de l'auteur,

XVII siècle.

Lope de Vega. Arcadia. Anvers 1605. in 8. (N. 14). Exemplaire signé de la main de d. Diego Sobieski, père du roi Jean III.

Cervantes. D. Quixote. Lisboa, J. Rodriquez, 1605. in 4. (N. 106).

---

48. — J. Kowalski: „O wpływie ciśnienia na przewodnictwo elektrolitów." *(Ueber den Einfluss des Druckes auf die elektrische Leitungsfähigkeit der Elektrolyte).*

Es wurde der Einfluss des Druckes auf die Lösungen von folgenden Elektrolyten: NaCl, KCl, LiCl, NHCl, HCl, SO_4H_2, $ZnSO_4$, KOH, NaOH, PH_3O_4 untersucht.

Die Zahlenresultate sind in der folgenden Tabelle I zusammengestellt.

Tabelle I.

m	k. 10^{10}	100Atm.	200Atm.	300Atm.	400Atm.	500Atm.	α_{33-18}. 10^4
LiCl (42.48)							
0.5	33069	0.97%	1.82%	2.71%	3.41%	4.08%	243
0.1	7751	1.06%	2.05%	2.90%	3.83%	4.54%	250
0.01	875	1.20%	2.26%	3.35%	4.16%	4.93%	258
0.001	92	—	—	3.52%	—	5.47%	252
NaCl (58.50)							
0.5	37860	1.00%	1.92%	2.78%	3.46%	4.11%	241
0.1	8650	1.07%	2.07%	2.96%	3.85%	4.58%	246
0.01	961	1.27%	2.33%	3.45%	4.25%	5.00%	254
0.001	101	—	—	3.55%	—	5.50%	253
NH_4Cl (53.55)							
0.5	47300	1.04%	1.98%	2.88%	3.64%	4.37%	220
0.1	10290	1.15%	2.13%	3.04%	3.87%	4.60%	231
0.01	1102	1.30%	2.37%	3.46%	4.28%	5.12%	235
0.001	121	—	—	3.60%	—	5.56%	235

KCl (74.59)							
0.5	47600	1.06%	2.05%	2.90%	3.66%	4.39%	218
0.1	10460	1.22%	2.16%	3.06%	3.89%	4.65%	228
0.01	1141	1.32%	2.41%	3.74%	4.31%	5.14%	232
0.001	119	1.78%	2.90%	3.92%	4.96%	5.64%	233
HCl (36.51)							
0.5	150950	1.24%	2.46%	3.70%	4.90%	5.82%	152
0.1	32440	1.46%	2.77%	4.13%	5.31%	6.39%	153
0.01	3407	1.86%	2.35%	4.55%	5.64%	6.83%	158
0.001	345	2.03%	3.55%	4.87	6.14%	7.18%	163
KOH (56.27)							
m	$k.10^{10}$	100Atm.	200Atm.	300Atm.	400Atm.	500Atm.	$\alpha_{25-15}.10^4$
1	92100	0.84%	1.48%	2.19%	2.93%	4.53%	188
0.1	19650	1.41%	—	3.19%	—	4.68%	189
0.01	2134	1.57%	—	3.51%	—	5.17%	194
0.001	216	1.95%	—	3.95%	—	5.71	—
NaOH (40.06)							
1	81500	—	—	1.99%	—	2.43%	204
0.1	17400	—	—	2.99%	—	4.46%	202
0.01	1860	—	—	—	—	4.01%	213
0.001	190	—	—	—	—	3.67%	—
$^1/_2(SO_4H_2)$ (49.03)							
36	69200	−1.77%	—	−2.89%	—	−3.71%	342
23.6	92100	−1.26%	—	−3.12%	—	−4.91%	369
15.0	427100	—	—	—	—	−3.03%	—
10.6	519000	−0.44%	—	−0.85%	—	−0.97%	192
7.5	664200	—	—	—	—	+0.22%	—
3.5	527000	1.42%	—	2.76%	—	3.62%	138
1.06	182000	2.19%	4.26%	6.02%	—	8.93%	120
0.1	20600	3.10%	5.73%	8.13%	—	12.19%	122
0.01	2879	2.82%	4.97%	7.06%	—	10.34	125
0.001	337	—	—	6.20%	—	8.88%	—
$^1/_3(PO_4H_3)$ (32.68)							
9.8	163100	—	—	4.24%	—	7.35%	135
1	50300	5.04%	9.60%	14.28%	18.46%	22.56%	98
0.1	4703	4.72%	9.03%	13.25%	16.93%	20.77%	112

$^1/_2(ZnSO_4)$ (80.78)							
1	24800	2.62%	—	7.41%	—	10.12%	224
0.5	14900	—	—	—	—	10.83%	226
0.1	4310	—	—	—	—	9.92%	234

In dieser Tabelle ist in der obersten Zeile einer jeden Versuchsreihe der Name des Untersuchten Körpers mit der Angabe des elektrochemischen Aequivalenten angeführt; in der ersten Colonnehabe ich den Gehalt der Lösung in Molekülzahlen angegeben, in der zweiten die specifische elektrische Leitungsfähigkeit k. 10^{10} bei gewöhnlichem Druck, die fünf folgenden Colonnen enthalten die procentischen Aenderungen des specifischen Leitungsvermögens, die durch einen Druck von 100 resp. 200, 300, 400 und 500 Atmosphären verursacht werden, die letzte Colonne giebt uns schliesslich den entsprechenden Temperaturcoëfficienten der elektrischen Leitungsfähigkeit.

Die Resultate der Untersuchung lassen sich folgenderweise in Worte zusammenfassen.

1) Der Druck vermehrt die elektrische Leitungsfähigkeit der verdünnten Lösungen von Elektrolyten; die elektrische Leitungsfähigkeit der concentrierten Lösungen von Schwefelsäure wird durch den Druck vermindert.

2) Die durch den Druck hervorgebrachten Aenderungen des Leitungsvermögens, sind nicht allein die Folge der Concentrationsänderungen bei der Compression.

3) Die Aenderungen wachsen im Allgemeinen etwas verzögert mit dem sie hervorbringenden Drucke.

4) In den Lösungen von mehrbasischen Körpern existiert eine gewisse Concentration, bei welcher der Einfluss des Druckes am grössten ist.

5) Aus dem Vergleich der Temperaturcoëfficienten der elektrischen Leitungsfähigkeit mit den durch Druck hervorgebrachten Aenderungen derselben, ergiebt sich eine gewisse Art von Umkehrung der Verhältnisse; und zwar:

1-mo bei den Chloriden entspricht einem grösseren Temperaturcoëfficienten eine kleinere Aenderung des Leitungsvermögens durch den Druck;

2-do bei Lösungen, die bei einer gewissen Verdünnung ein Maximum des Druckeinflusses auf ihr Leitungsvermögen aufweisen, entspricht diesem Maximum ein Minimum des Temperaturcoëfficienten der elektrischen Leitungsfähigkeit.

Aus der Dissociationstheorie lassen sich die Folgerungen ziehen, dass

1) die Dissociation des in Lösung begriffenen Elektrolyten durch den Druck vermindert wird;

2) die Reibung der Jonen ebenfalls durch den Druck vermindert wird.

---

49. — K. Olearski: **„Nowy sposób mierzenia bardzo małych oporów"** *(Nouvelle méthode pour mesurer des résistances très faibles).*

L'auteur propose une modification du pont de Wheatstone qui est principalement utile pour mesures des résistances faibles, et qu'on pourrait nommer méthode du pont double.

Elle consiste dans une combinaison spéciale du pont et du galvanomètre différentiel.

La supériorité de cette méthode, en comparaison avec celle de Sir W. Thomson, est due à l'élimination des courants thermoélectriques pour lesquels le galvanomètre agit comme différentiel. Au contraire, si les résistances à comparer ne sont pas dans la juste relation, on aura des courants dans chaque branche du galvanomètre, dont les actions sur l'aiguille s'ajoutent. L'auteur donne les résultats des expériences qui ont été faites pour essayer la méthode dans son application à la mesure des résistances faibles. Cependant il est évident qu'on pourrait l'employer aussi avec profit pour mesurer les résistances des électrolytes. Avec quelques précautions nécessaires, elle permettera d'éviter l'effet de la polarisation galvanique.

En général, elle permet d'employer les branches du galvanomètre, de manière qu'elles agissent différentiellement pour les causes d'erreur, tout en ajoutant leurs actions pour les courants qui sont décisifs dans les mesures. C'est ce qui fait présumer que la méthode proposée trouvera encore d'autres applications.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyją Sekretarza generalnego Dr. Stanisława Smolki.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

29 Października 1891.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

N° 8. Octobre. 1891.

Sommaire: Séances du 19, 20, 21 octobre. — Résumés: 50. F. Bostel. Contributions à l'étude de l'orfévrerie des 16-me et 17-me siècles. — 51. M. Sokołowski. Quelques mots sur Hans Dürer — 52. M. Sokołowski. Un don ignoré de la reine Hedvige à la cathédrale de Cracovie. — 53. L. Lepszy. Note sur un vase d'argent, travail cracovien fort peu connu. — 54. S. Tomkowicz. Communications faites à la Commission de l'Histoire de l'art, du 11 juillet au 31 décembre 1890. — 55. A. Blumenstok. Etudes sur l'histoire de la propriété immobilière chez les peuplades germaniques, I. L'homme et le sol chez les Francs saliens avant l'invasion de l'Empire romain. — 56. J. Siemiradzki. Faune des étages oxfordien et kiméridien, en Pologne, 2-e partie. — 57. S. J. Stodółkiewicz. Sur une forme des systèmes des équations aux différentielles totales. — 58. M. Raciborski. Pythium dictyosporum, un nouveau parasite du Spirogyra. — 59. M. Szymonowicz. Terminaisons des nerfs dans les poils tactiles des souris blanches.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 21 octobre 1891

Présidence de M. C. Morawski

Le Secrétaire présente les dernières publications de la Classe:

L. Sternbach. Menandrea. Mémoires in 8-vo, 15-me vol., p. 320—395.[1])

A. Miodoński. „Czas powstania Historyi Florusa" (*La date de Florus*). Mémoires in 8-vo, p. 120—129.[2])

„Sprawozdania komisyi do badania historyi sztuki w Polsce" (*Comptes-rendus de la Commission de l'Histoire de l'art*), in 4-o, 5-me vol., 1re livraison, 48, XII p., avec 3 planches et 36 gravures.[3])

1) V. Bulletin 1891, p. 114. 2) Ib. p. 219. 3) Voyez ci-dessous aux Résumés p. 264—267.

M. A. Brückner, professeur à l'université de Berlin, présente une communication sur un poëme latin du commencement du 14-me siècle, intitulé »Antigameratus«, qui mérite d'être publié dans le Corpus poëtarum latino-polonorum.

M. L. Malinowski donne lecture de son mémoire: De l'influence de la langue roumaine sur le dialecte des montagnards polonais des Tatres.

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 19 octobre 1891

Présidence de M. F. Zoll

Le Secrétaire présente les dernières publications de la Classe:

W. Kętrzyński. „Studya nad dokumentami XII wieku" (*Sur les chartes polonaises du 12-me siècle*). Mémoires in 8-vo, 26-me vol., p. 201—320, avec 16 planches.[1]

J. Milewski. „Stosunek wartości złota do srebra" (*Sur le rapport entre les valeurs monétaires de l'or et de l'argent*). Mémoires in 8-vo, 26-me vol., p. 321—438.[2]

W. Lutosławski. „O logice Platona I." (*Sur la logique de Platon I*). Mémoires in 8-vo, 27-me vol., p. 265—333.[3]

A. Blumenstok. „Zbiór kanonów paryskiej biblioteki św. Genowefy" (*Sur une collection de canons de la Bibliothèque S. Geneviève, à Paris*). Mémoires in 8-vo, 27-me vol., p. 334—377.[4]

W. Rubczyński. „Traktat o porządku istnień i umysłów i jego domniemany autor Vitellio" (*Sur un traité philosophique récemment découvert et attribué à Vitellion*). Mémoires in 8-vo, 27-me vol., p. 378—410, avec 1 planche.[5]

F. Koneczny. „Walter von Plettenberg, Landmistrz Inflancki wobec Zakonu, Litwy i Moskwy" (*La politique du Landmeister de Livonie, Walther de Plettenberg, 1500—1525*). Mémoires in 8-vo, 28-me vol., p. 132—208.[6]

1) V. Bulletin 1890, p. 251. 2) V. Bulletin 1891, p. 21. 3) V. Bulletin 1890, p. 112. 4) [illegible] p. 1[illegible]. 5) V. Bulletin 1891, p. 17. 6) ib. p. [illegible].

A. Blumenstok. „Studya nad historyą własności nieruchomej u ludów germańskich I. (*Etudes sur l'histoire de la propriété immobilière chez les peuplades germaniques. 1-re partie*). Mémoires in 8-vo. 29-me vol., p. 1—127 [1]).

M. A. Lewicki, rapporteur, présente le mémoire de M. J. Latkowski sur „Mendog, roi de Lithuanie".

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 20 octobre 1891

Présidence de M. Janczewski

Hommage est rendu à la mémoire des membres de la classe: M. M. I. Kopernicki, décédé le 24 septembre et A. Baraniecki, décédé le 15 octobre.

M. F. Kreutz fait son rapport sur le travail de M. J. Siemiradzki: *Faune des étages oxfordien et kimméridien, en Pologne. Seconde partie.* [2])

M. M. F. Karliński et L. Zajączkowski rendent compte de la note de M. Stodółkiewicz: *Sur une forme des systèmes des équations aux différentielles totales.* [3])

M. J. Rostafiński fait son rapport sur le travail de M. Raciborski: *Pythium dictyosporum, un nouveau parasite du Spirogyra.* [4])

M. N. Cybulski présente le travail de M. Szymonowicz: *Terminaisons des nerfs dans les poils tactiles des souris blanches.* [5])

La classe se constitue ensuite en comité secret, et vote l'impression des mémoires de M. M. Siemiradzki, Stodółkiewicz, Raciborski et Szymonowicz.

1) Voir ci-dessous aux Résumés p. 277. 2) ib. p. 281. 3) ib. p. 284. 4) ib. p. 285. 5) ib. p. 287.

Le comité décide de faire pour l'année 1893, 40-me aniversaire de la mort de Hoene-Wroński, un catalogue raisonné de ses mémoires et de ses manuscrits, précédé de sa biographie; ce catalogue deviendra une base pour la publication critique des ouvrages de ce savant si renommé. Ce travail est confié a M. S. Dickstein.

Résumés

50. — F. Bostel. „**Przyczynki do dziejów złotnictwa lwowskiego XVI i XVII wieku**“ ***(Contribution à l'étude de l'orfèvrerie des XVI-e et XVII-e siècles).*** Comptes-rendus de la Commission de l'histoire de l'art, 5-me vol., 1-re livraison, in 4-o p. 15—22.

Cet opuscule renferme des matériaux qui forment une sorte de complément à l'ouvrage remarquable de Ladislas Łoziński „L'orfèvrerie de Léopol“.

L'éditeur nous donne de nouveaux détails sur la concurrence qui existait entre les bijoutiers de Léopol, de Cracovie et de Lublin. Il nous renseigne sur „les gâcheurs“. On nommait ainsi autrefois les orfèvres qui demeuraient hors de la ville, et ne faisaient pas partie de la corporation (1598—1600). Enfin il dresse chronologiquement la liste des joailliers de Léopol, de 1522 à 1661. Tous ces documents proviennent des archives de Grodno et de Léopol inexplorées par M. Łoziński qui avait simplement consulté les actes de cette dernière ville. La liste est formée de 90 noms dont 19 sont connus et 11 douteux. Elle mentionne donc 60 orfèvres de Léopol tout-à-fait inconnus. La liste contient des particularités inédites sur les joailliers connus; ces particularités concernent des dates de leur vie, leurs titres, propriétés, position sociale, nationalité, relations de famille, fortune, et enfin — ce qui est beaucoup

plus intéressant — une nomenclature complète des objets d'art sortis de leurs mains. Ces orfèvres sont pour la plupart des ouvriers extra muros. Parmi eux on compte plusieurs Juifs et quelques Arméniens.

---

51. — M. Sokołowski. **Kilka słów o Hansie Dürerże.** *(Quelques mots sur Hans Dürer).* Comptes-rendus de la Commission de l'Histoire de l'art, 5-me vol., 1-re livraison, in 8-vo, p. 23—26, avec 1 gravure.

L'auteur, dans son travail sur Hans Sues von Kulmbach (Sprawozdania kom. do b. historyi sztuki w Polsce, 1884, T. II), a réuni tout ce qu' on savait sur Hans Dürer, jusqu' à la date de cette étude. Dans une courte notice il résume maintenant les derniers travaux concernant cet artiste. Il passe en revue les ouvrages qui lui ont été attribués, en commençant par les illustrations du livre d'heures de l'empereur Maximilien, publié par le Dr. Chmelarz dans le *Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen,* 1875, analyse sommairement divers portraits de la galerie de Dresde (1554), du Musée germanique de Nuremberg (1509), de la galerie Spada à Rome (1511), qui portent le monogramme H. D., s'arrête un peu plus longtemps devant le tableau de la Sainte Famille de Sommersfelden de l'année 1518, et arrive à la constatation, qu'en dehors des illustrations d'heures, toutes les autres attributions sont plus que douteuses, et qu' aucun motif sérieux ne parle en leur faveur. Le tableau représentant l'adoration des Mages à l'église de St. Nicolas à Zerbst, que Puttrich encore attribuait à Hans Dürer est peut-être le seul, dont l'attribution n'ait pas été vérifiée dans les derniers temps, quoique il soit bien possible qu'elle ait aussi peu de chances d'etre acceptée que les autres. En dehors des illustrations, il n'y a vraiment que deux ouvrages qu'on puisse avec toute certitude rapporter à notre peintre, ce sont en partie les volets de l'autel de Haller à Francfort, et le petit tableau de St. Gérome au Musée national de Cracovie. Néanmoins, dans les derniers temps, quelques nou-

veaux tableaux paraissent enrichir réellement la succession de Hans Dürer, et nous donner l'idée plus exacte de son genre. Ce sont d'abord les deux tableaux, que l'auteur n'a pas vus et qu'il ne connait que d'après le description de M. Wilhelm Schmidt, dans la *Beilage zur Allgemeinen Zeitung* 1889, Nr. 249, de la galerie de Schleissheim et le troisième provenant de Neisse, en Silésie, et portant la date de 1524. Ce qui est digne de noter et semble confirmer l'attribution du Dr. Schmidt dans le dernier tableau, c'est la manière dont l'artiste y a placé son monogramme H. D.: „*in sehr roher Weise und ganz unvermittelt*". Cette manière inusitée de placer sa signature se laisse voir aussi dans le tableautin du Musée national, et cadre parfaitement avec la négligence avec laquelle est peint ce dernier. Mais ce qui nous paraît encore plus intéressant, c'est l'attribution du portrait de Pierre Tomicki, évêque de Cracovie, dans les couloirs du couvent des Franciscains de notre ville, par le Dr. Burkhardt, à Hans Dürer. Nous pensons, dit l'auteur, que le conservateur du Musée de Bâle, qui a visité à plusieurs reprises Cracovie, à ce qu'il paraît, et dont les notes ont servi au prof. Janitschek à rédiger une page bien nourrie de son éminent ouvrage sur l'histoire de la peinture allemande, a touché très juste. L'évêque Tomicki est mort en 1535, et a pu parfaitement être peint par l'artiste, trois ans à peu près avant la date probable de son décès. Ce portrait fait partie d'une suite de portraits du même genre et plus ou moins de la même valeur, qui représentent les évêques de Cracovie et ornent depuis leurs origines les couloirs du couvent. Il est le meilleur de toute la série, et a servi évidemment de modèle et de prototype aux autres. Ce qui distingue en effet tous ces portraits, c'est leur caractère purement décoratif. Il ne s'agissait pas en les peignant de représenter tant l'individualité donnée, que de confectionner de grandes pièces, faisant de l'effet et destinées à être vues de loin et d'en bas. Chaque portrait représente l'évêque de plain pied dans ses ornements pontificaux, entre deux colonnettes, surmontées de deux putti. Ces colonnettes portent le cachet de leurs origines, elles rappellent les encadrements

de pages du Hortulus animae, de Hans Springinklee, de l'année 1518. Quant aux putti, ayant du reste dans la renaissance allemande une origine beaucoup plus ancienne, c'est Albrecht Dürer et son école, qui ont contribué certainement le plus à les populariser et à les répandre. Si cette observation confirme l'attribution du Dr. Burkhardt, elle nous rappelle en même temps que Hans Dürer, comme peintre attitré du roi Sigismond I, à été appelé à Cracovie, afin de décorer les salles du château. Peintre secondaire, il dut être décorateur par excellence et rien de plus. Les illustrations du livre d'heures sont une décoration en petit, comme les ornements des salles royales furent une décoration en grand. Le portrait de Tomicki a ce caractère décoratif qui est visible même dans le petit tableau du Musée national. Ce dernier est peint, malgré ses dimensions restreintes, comme s'il était destiné à être vu d'en bas ou de loin.

---

52. — M. Sokołowski. **Nieznany dar królowej Jadwigi dla katedry na Wawelu.** *(Un don ignoré de la reine Hedvige à la Cathédrale de Cracovie).* Comptes rendus de la Commission de l'Histoire de l'art, 5-me vol., 1-re livraison, in 4o, p. 27—35, avec 5 gravures.

La fameuse collection de Dresde, connue sous le nom de „Grünes Gewölbe", possède parmi ses trésors un vase précieux qui nous rappelle la mémoire de la reine de Pologne Hedvige, femme de Ladislas Jagellon, et se lie à un évènement important de notre histoire: C'est un scyphus en cristal de roche, monté en vermeil, dont la coupe est taillée à douze pans. (Conf. A. Erbstein — Das Königliche Grüne Gewölbe zu Dresden, 1881. Pretiosen-Saal, Nr. 181 p. 124). Les divisions du couvercle surmonté d'une couronne royale, ainsi que celles de la base et du pied, correspondent aux pans de la coupe. Le cristal de cette coupe est tenu en équilibre par trois montures, en forme de cordons, qui réunissent les montures supérieures et inférieures et sont attachées à ces dernières par des charnières. L'anse a une forme très caractéristique et très originale.

Les parties en métal sont parfaitement ciselées et décorées de quelques ornements en relief. Sur la base on voit trois écus avec des armoiries en émail : bandes gueules et or, parties lys d'or sur champ d'azur, c'est-à-dire les armoiries de la maison de Hongrie-Anjou. Les deux autres écus, armoriés de la même manière, ornent le couvercle et sont remplacés dans les endroits correspondants, par deux monogrammes en repoussé, formés chacun de deux M qui se croisent. Au fond de la couronne et au sommet, une aigle d'argent sur fond de gueules complète cette décoration. Cette aigle représente héraldiquement la Pologne, et, ajoutée aux autres blasons, nous rappelle que les deux couronnes de Hongrie et de Pologne, ont été un moment réunies au XIVe siècle. C'est à cette époque et à sa seconde moitié, qu'appartient en effet notre vase. Enfin tous ces indices nous amènent à conclure que le scyphus a dû être exécuté pour la reine Marie de Hongrie, petite-fille du roi Charles Robert, fondateur de la dynastie hongroise de la maison d'Anjou, et première femme de l'empereur Sigismond. Son père, Louis-le-Grand, qui était en même temps roi de Pologne, n'ayant pas de successeur mâle, la laissa sous la tutelle de sa mère Elisabeth, et la désigna pour son héritière dans ce dernier pays, fait qui nous explique la présence de l'aigle d'argent sur champ de gueules au sommet du vase. Ceci est d'ailleurs confirmé par l'ornementation d'un célèbre manuscrit de la même époque, le Psautier de Saint Florian, qui faisait partie de la bibliothèque de la reine Marie, et où nous voyons à côté d'armoiries identiques un monogramme absolument pareil au nôtre. Le travail du vase témoigne, surtout par rapport aux ciselures et à la perfection de l'ouvrage, d'une certaine parenté avec les différentes pièces d'orfèvrerie données par le roi Louis-le-Grand, soit à la chapelle qu'il avait édifiée à Aix-la-Chapelle, soit à ses autres fondations, pièces dont le chanoine Bock a publié la description à plusieurs reprises, en leur attribuant une origine italienne. Mais ce n'est pas tout ; un détail important complique nos conjectures. Au dessous de la monture inférieure, on lit, en caractères gothiques, une in-

scription qui au premier abord parait très énigmatique. Il est hors de doute que l'inscription a été ajoutée ultérieurement au vase; tout le prouve: la forme de l'écriture aussi bien que la position des lettres, les unes placées trop haut, les autres trop bas, et en contradiction avec l'exactitude qui a présidé à l'exécution de l'ensemble. Après avoir déchiffré les abréviations de cette inscription, nous arrivons à un texte passablement embrouillé au point de vue du sens, et laissant beaucoup à désirer quant à la correction de la forme. Ce texte, le voici: „Ob merita Wenceslai Sancti grata, digna Polonorum regina superna Polonorum, Hedvigis cyfum scandat (!), quem contulit istum presul". Pour l'expliquer il faut se rémémorer ce qui se passait en Pologne après la mort du roi Louis. Les guerres intestines et les factions qui déchiraient le pays rendaient plus que douteuse l'occupation du trône suivant la volonté du roi défunt et de la reine veuve. La réunion de la noblesse polonaise à Sieradz, le 26 Novembre 1383, élut pour reine, Hedvige, soeur cadette de Marie. Cette élection eut lieu en présence d'une légation de la vieille reine mère. Cette légation qui avait un évêque hongrois à sa tête, donna son acquiescement à la nouvelle élection. Par ce même acte, Marie se désistait de ses droits au trône, en faveur de sa soeur Hedwige. En quittant la capitale de la Hongrie, la légation ne pouvait prévoir le résultat de l'élection, ni savoir laquelle des deux princesses deviendrait reine de Pologne: elle faisait toutefois des voeux pour Marie: mais elle avait été envoyée pour sauvegarder les intérêts d'une ou de l'autre des deux soeurs. C'est alors certainement que l'évêque, chef des envoyés hongrois, porta avec lui notre scyphus pour l'offrir à la Cathédrale de Saint Venceslas de Cracovie, au nom de la reine future. Pendant le couronnement, le roi ou la reine devait placer sur l'autel, au moment de l'offertoire, un vase de ce genre, rempli de vin. Le scyphus envoyé à la cathédrale ou plutôt à son patron Saint Wenceslas, comme dit le texte, annonçait l'arrivée de la reine elle-même, et servait pour ainsi dire

le gage du couronnement à venir. L'inscription gravée à Cracovie, avait d'autant plus d'opportunité que la reine nouvellement élue était mineure et que, dans le pays, on s'inquiétait de cette minorité. On ne savait si la reine Elisabeth ne craindrait pas de livrer sa fille, dans un âge si tendre, et de l'exposer à des épreuves trop rudes pour sa jeune inexpérience. Le scyphus en effet dut être déposé à la cathédrale vers la première moitié de 1383, et, ce n'est que le 15 octobre 1384, que la nouvelle reine le plaça solennellement sur l'autel. C'est aux espérances et aux désirs de la nation tout entière et surtout de la noblesse de la Petite-Pologne, que l'inscription se rapporte. Elle exprime le souhait que la reine Hedwige, puisse soulever ce scyphus apporté par l'évêque, l'âme remplie de reconnaissance pour les grâces accordées par Saint Wenceslas. Le verbe scandere employé dans ce sens, est un barbarisme tout-à fait exceptionnel. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il est impossible de scandere cyfum. Cependant il ne faut pas oublier que, dans les monuments polonais du XIVe siècle, la langue latine est souvent très corrompue, et que, même au commencement du XVe, nous trouvons des manuscrits, qui, malgré tout le soin calligraphique qui les distingue, pullulent de fautes difficiles à excuser. Les prédications de la première époque sont pour la plupart écrites en polonais, et ce n'est qu'au XVe siècle qu'on les écrivit en latin, la connaissance de cette langue étant devenue plus générale. Il est évident que l'auteur de l'inscription a eu sous les yeux ces offrandes si communes dans les monuments du moyen-âge, et représentant des fondateurs tenant un modèle d'église, de reliquaire ou de tout autre objet, pour l'offrir à la Sainte Vierge, au Christ ou aux Saints. D'un autre côté il était gêné par les dimensions arrêtées d'avance que l'inscription devait nécessairement avoir. Il n'y avait que cette seule place, où on pût la faire graver. Dans la première moitié du XIVe siècle, nous rencontrons des inscriptions en vers léonins où le rhythme et la rime obscurcissent la langue et la rendent même incompréhensible. Dans le cas qui nous occupe, ce sont des entraves matérielles qui furent la cause princi-

pale de l'emploi du conjonctif s c a n d a t, dans cette applicatio inusitée. C'est pour le même motif que l'inscription se born à dire: „q u e m c o n t u l i t p r e s u l", sans ajouter au non de qui. Il est en effet difficile de supposer qu'un évêqu puisse faire don d'un objet orné d'une couronne et d'ar moiries royales, en son propre nom, d'autant plus que ce insignes ne pouvaient avoir aucun rapport, ni avec sa per sonne, ni avec sa famille. C'est au nom des reines, ou plu tôt de la reine nouvellement élue, qu'il a fait cette offrande mais l'emplacement consacré à l'inscription n'a pas permi d'éclaircir ce fait d'une manière explicite. Mais notre auteur probablement un pauvre clerc de la cathédrale, tout en ména geant et comptant les mots de son verset est cependant all au-delà du but. Il a rendu réellement l'inscription trop court pour remplir les vides et satisfaire aux exigences ornementa les, et il a forcé l'orfèvre qui se souciait peu du sens et n s'occupait que de l'effet formel, de répéter le mot „P o l o n o r u m". Voilà, à ce qu'il me semble, l'explication la plus pro bable de cette inscription énigmatique et en même temps d la destination originaire du scyphus de Dresde, avec ses armoi ries à moitié polonaises et à moitié hongroises. A quelle époque et dans quelles circonstances cet objet précieux a-t-il été perdu pour la Cathédrale de Cracovie, et par quelle voie est-i entré au trésor saxon? Voilà une question à laquelle il non est impossible de répondre d'une manière satisfaisante. Nos re cherches dans les archives de la Cathédrale n'ont abou à aucun résultat. Les plus anciens inventaires n'en font pa mention. En tout cas, c'est à plusieurs reprises que le trés princier de Saxe a été enrichi d'objets de provenance pol naise. D'abord entre 1500 et 1539, par suite du mariage du princ Georges avec Barbe, fille du roi de Pologne, Casimir Jagellon ensuite, sous Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne un des fondateurs de la „G r ü n e s G e w ö l b e" (1694-1733); enfin, vers 1827, sous Fréderic Auguste, qui réclam pour la collection de Dresde, tous les objets précieux prov nant de la succession du comte Brühl, premier ministre e

logne, sous le règne d'Auguste III. C'est probablement à une ces époques que notre scyphus a trouvé son emplacement tuel. Notre cathédrale est en possession d'un autre objet non oins précieux, qui selon toute apparence a très probablement partenu à la reine Hedwige. C'est une cassette de toilette, ivoire sculpté, reproduisant des scènes des poëmes de Chres-n de Troyes, que Mr Antoniewicz, dans une étude remar-able, nous a expliquées en détail;[1]) travail français du XIVe ècle, avec une serrure et des charnières ornées d'émaux nslucides. Si le scyphus de Dresde a une provenance italienne, us avons, par ces deux objets, le reflet pour ainsi dire de tte civilisation à moitié italienne et à moitié française, que la le de la maison d'Anjou représente en Pologne, et dont uréole illumine sa mémoire dans l'histoire et dans les tradi-ns populaires.

C'est grâce aux photographies que l'auteur doit à l'extrê-e obligeance de M. Lehrs, de Dresde, et pour lesquelles il i exprime sa vive reconnaissance, qu'il a été en état d'esquisser tte notice.

. — L. Lepszy. „**O mało znanem naczyniu srebrnem roboty krakowskiej**". *Note sur un vase d'argent, travail cracovien fort peu connu*. Comptes-rendus de la Commission de l'histoire de l'art, 5-me vol., 1-re livraison, in 4o, p. 36—41, avec 16 gravures.

Après avoir examiné douze sceaux de différentes corpo-tions d'orfèvres polonais, l'auteur signale deux types qui pa-issent avoir été les plus usités en Pologne. Le premier, qui eu pour modèle le grand cachet des orfèvres de Breslau, au Ve siècle, représente saint Eloi, patron de la profession. Son

---

[1]) J. B. Antoniewicz, O średniowiecznych źródłach do rzeźb znajdu-ych się na szkatułce z kości słoniowej w skarbcu katedry na Wawelu, 85, c. f. la récente étude du même auteur: *Monographisches zu Chretien Troyes*, 1890.

origine est française, et c'est par l'Allemagne qu'il s'est répandu jusqu'en Pologne. Ce sceau est légèrement dissemblable de celui de Wilna, où saint Eloi est représenté debout. L'auteur présume que ce dernier sceau a été directement inspiré par l'influence française de Pierre Garnier, orfèvre de la cour de Sigismond Auguste.

Le second type apparait au XVIe siècle, et représente saint Eloi muni d'un bouclier et portant un vase. C'est ce second ustensile qui est le sujet de notre dissertation.

Après avoir rectifié l'opinion émise par M. Łoziński dans „Les antiquités de Léopol" sur la signification iconographique du cachet de cette ville présentant aussi la même gravure, l'auteur cite les livres de la corporation des orfèvres de Cracovie des années 1689 et 1728, livres dont les pages titulaires sont ornées de cartouches au milieu desquels nous voyons ce vase dessiné. Visiblement c'est un symbole, et un symbole jusqu'ici peu expliqué.

Dans la corporation de Cracovie, on conserve encore aujourd'hui un vase d'argent nommé „berełko", qui est absolument identique à celui que représentent les sceaux et les livres du métier. C'est un petit récipient fort élégant, à forme svelte, dans le goût gothique de la seconde moitié du XVe siècle. Néanmoins les ornements qui le décorent doivent le faire classer dans le premier quart du XVIe.

En 1679, le „berełko" fut restauré, et on y grava saint Eloi et un bossu jouant de la cornemuse. L'auteur présume que ce travail fut très problablement exécuté par le célèbre orfèvre de Cracovie, Vincent Donat Knipper, doyen, à cette époque, de la corporation.

Quelle était la destination du „berełko"? — Voici ce qu'en rapporte la tradition.

Lorsque, au printemps, on avait fait choix du doyen de la corporation des orfèvres de Cracovie, le vice doyen et les autres dignitaires à sa suite écrivaient, pour le nouvel élu, un diplôme sur parchemin; puis, ayant mis ce diplôme dans le

„berełko," se rendaient solennellement chez le doyen choisi, et lui remettaient le vase comme insigne du pouvoir.

Par conséquent, le „berełko" d'argent de Cracovie, avec sa forme gracieuse et originale doit, non seulement être compté parmi les plus rares antiquités de ce genre, mais encore sert à nous expliquer iconographiquement les empreintes des cachets des orfèvres polonais et étrangers.

---

54. — S. Tomkowicz. **Sprawozdania z posiedzeń komisyi historyi sztuki** za czas od 13 marca do 31 grudnia 1890 *(Communications faites à la Commission de l' Histoire de l' art du 11 juillet au 31 décembre 1890)* Comptes-rendus de la Commission, 5-me vol., 1-re livraison, p. I—XII, 2 planches et 14 gravures dans le texte.

M. L. Łuszczkiewicz, que la Commission avait chargé d'une mission archéologique dans le Royaume de Pologne, à Zawichost et à Sandomir, expose les résultats de son excursion. A Zawichost, l'église des Franciscains a particulièrement attiré son attention. Le choeur de cette église, dans le style transitoire romano-gothique, date de 1260. A Sandomir, il a particulièrement étudié l'hôtel de ville, intéressante construction en brique, du XVIe siècle, dont l'attique, avec couronnement en briques et en grès, et le toit abaissé présentent un type remarquable des toitures en usage pour les hôtels de ville et autres bâtiments municipaux, dans beaucoup de villes polonaises. Primitivement, en Pologne, ces toitures étaient à comble à pignons; ce n'est que vers 1540, que les architectes italiens appelés dans le pays, y introduisirent l'attique. A Cracovie, en 1544, on donna l'ordre de couvrir les maisons de cette manière. La Sukiennice (Halle aux draps), reconstruite dans cette ville vers 1557, contribua à propager ce mode de toiture dans la contrée. Les archives de Cracovie contiennent des documents prouvant qu'on y fabriquait alors une brique spéciale pour les attiques ainsi que des grès décoratifs. La quantité considérable des ornements de ce genre sur les bâtiments

de Sandomir, permet de supposer que, là aussi, on fabriquait sur place les briques et les grès. Des dessins et des plans, joints au texte du compte-rendu, éclaircissent le côté technique de la construction des attiques et de leurs couronnements, à Sandomir.

M. M. Sokołowski, commente le texte d'un document intéressant, copié par M. Bostel aux archives municipales de Léopol, et communiqué à la Commission. C'est un privilège que le roi Sigismond III, en 1597, accorde à deux gentilshommes polonais (Niegoszowski et Cikowski), pour la fabrication de la teinture de cochenille *(coccus polonicus)*. Il fait observer qu'à cette époque, la fabrication de ce produit ayant considérablement baissé par suite de l'importation chaque jour croissante des teintures américaines, ces deux gentilshommes voulaient probablement la relever: le premier avait trouvé un nouveau mode de production, et le second mettait à profit sa position influente pour frayer un chemin à l'inventeur et le protéger. Peut-être le besoin d'augmenter les revenus des douanes fut-il aussi une des causes de cette association. Cikowski était en effet administrateur des douanes de la couronne, et même il publia, en 1602, un curieux petit opuscule: „Des Douanes".

M. Wdowiszewski présente et explique un dessin reproduisant un autel de l'église paroissiale de Łanowice, près de Sambor, orné d'une riche sculpture polychrome en style de haute renaissance. Ce dessin exécuté par M. Zubrzycki a été tiré à part et placé hors texte dans les „Comptes-rendus".

M. A. Römer communique une grande photographie d'une des célèbres tapisseries du „Déluge", exécutées, à la suite d'une commande du roi Sigismond Auguste, vers le milieu du XVIe siècle. Ces tapisseries décorèrent d'abord le château de Cracovie, puis, le palais royal de Varsovie. Souvent mises en gage pour des sommes considérables, elles étaient supposées perdues, depuis la fin du siècle dernier. On a beaucoup écrit sur ces oeuvres d'art qui, comme plusieurs l'ont supposé, sont actuellement la propriété de la famille régnante de Russie, et ornent en ce moment les appartements privés de

l'empereur, à Gatchina. Il y en avait 21, ou tout au moins 18; il n'en reste plus que 14. Celle dont la photographie a été présentée, et qui est reproduite en héliogravure à la suite des „Comptes-rendus“ appartient sans aucun doute au cycle du „Déluge“, et témoigne de la haute valeur artistique de ces tapisseries, tissées en Flandre, mais d'après les cartons de quelque grand maître italien: Raphaël lui-même, d'après Ciampi. Mais cette opinion semble insoutenable; en tout cas, les tapisseries du „Déluge“, c'est-à-dire représentant des scènes du „Déluge“, n'ont aucun rapport avec les fameuses tentures du Vatican dessinées par Raphaël. L'héliogravure que l'on publie est la première reproduction qui en ait été faite.

Dans le texte des „Comptes-rendus des séances“, on a aussi inséré des plans et des dessins recueillis au cours de l'excursion faite, l'année dernière, par les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts de Cracovie, sous la direction de M. le professeur Łuszczkiewicz, et dont la relation se trouve dans les „Rapports de la Commission de l'Histoire de l'Art“, (Tome IV, Livraison IV). Ils représentent: un reliquaire du XVIe siècle, conservé au couvent des Clarisses à Stary Sącz; une vue de l'église paroissiale de Biecz; le magnifique tombeau de Nicolas Ligęza (1578); les sculptures d'un autre tombeau du XVIe siècle (celui de Pierre Sułowski?); un banc, style barocco et ses marqueteries; enfin l'ébrasement gothique, en bois, de la porte d'entrée de l'église de Sękowa près de Gorlice.

---

55. — A. Blumenstok: **Studya nad historyą własności nieruchomej u ludów germańskich. I. Stosunek człowieka do ziemi u Franków salickich przed wkroczeniem na terytoryum rzymskie.** (*Etudes sur l'histoire de la propriété immobilière chez les peuplades germaniques. I. L'homme et le sol chez les Francs saliens, avant l'invasion de l'Empire romain*).

Au début du son travail, l'auteur nous explique la méthode qu'il a suivie. Pour étudier l'histoire de la propriété

foncière qui, peut-être plus que toute autre question juridique, est étroitement liée à l'histoire du développement général de la civilisation et du droit, il faut se placer exclusivement au point de vue expérimental, oublier les nombreuses théories, les systèmes philosophiques plus ou moins ingénieux qui s'y rapportent, s'abstenir de toute comparaison, mettre de côté les principes du droit Romain avec lesquels nous avons grandi et qu'il serait d'ailleurs très difficile d'adapter aux conditions d'existence primitive, s'appuyer exclusivement sur ce que les sources elles mêmes fournissent, — en un mot, remplacer les séduisantes hypothèses par l'observation.

Dans les études sur l'histoire de la propriété immobilière chez les Germains, on doit distinguer deux époques (sans parler des temps primitifs): celle qui a précédé, et celle qui a suivi le contact avec la civilisation et le droit romains. Ce contact en effet rompit la continuité du développement des peuples germaniques, introduisant dans ce développement, dans une mesure plus ou moins étendue — une foule d'éléments importants et nouveaux. Par conséquent, il ne faut pas avoir recours aux documents ayant trait à la période de „romanisation", pour combler les lacunes que présentent les sources plus anciennes; mais on doit éviter, autant que possible, les inductions rétrospectives, et examiner, d'une part, l'état de la propriété foncière chez les Germains d'après les antiques sources, d'autre part, cette même propriété dans les provinces de l'Empire que les Germains occupèrent. C'est seulement sur ces travaux qu'on pourra édifier solidement un ouvrage concernant les conditions du sol chez les Germains; conditions dont le développement fut modifié à divers degrés, naturellement, par l'influence des vieilles traditions germaniques et des rapports locaux avec les Romains.

Les principaux peuples germaniques devront être succesivement l'objet d'une semblable enquête; enfin, après avoir réuni tous les matériaux, tous les détails, toutes les particularités, il faudra conclure et s'attacher alors seulement à expliquer les renseignements que nous ont laissés les auteurs classiques et qui se rapportent également à tous les peuples, sans tenir

compte du degré de développement dans lequel tel ou tel écrivain a vu ces peuples. De cette manière on pourra déterminer la place qu'occupent les Germains dans l'histoire du droit des peuples ariens, au point de vue de la propriété.

La présente étude s'occupe des lois qui, chez les Francs saliens, régissaient la propriété foncière, avant le contact avec le droit romain, en Gaule. Le sujet est rigoureusement limité; on ne connait pas encore les conditions foncières que les Francs trouvèrent en Gaule, on ne peut non plus s'aider des riches matériaux (diplomatiques surtout) qui, ayant trait aux temps mérovingiens et carlovingiens, ont rapport à l'époque de l'invasion, mais ne peuvent donner des renseignements sur l'époque antérieure, celle qui a précédé l'établissement de la domination franque en Gaule.

La Loi Salique fournit la principale base de ce travail. Après avoir examiné les plus anciens textes de cette loi, les suppléments qui y ont été ajoutés postérieurement, les Capitulaires qui s'y rapportent et les articles de la Loi Ripuaire qui s'y rattachent, on peut, malgré l'absence de toute rédaction authentique, arriver à la constatation d'un ordre de faits complètement différent de celui que l'on rencontre dans l'Etat Mérovingien. La cause de cette différence est l'influence du droit Romain que les Francs subirent en se fixant dans la Gaule.

Dans la plus ancienne rédaction de la Loi Salique, nous voyons que les Francs sont établis d'une manière fixe, quoique cependant encore leur penchant à la vie nomade des pasteurs soit très prononcé, et que cette dernière existence le dispute même au système des résidences stables. La défense du champ et le développement de l'agriculture font des progrès continus, à proportion de l'accroissement des besoins matériels, et tout porte à croire que tout ce mouvement s'accomplit exclusivement au point de vue économique. Le droit individuel ne dépasse pas les besoins de la personne; la peuplade est obligée de pourvoir aux besoins de ses membres; on ne connait pas l'aliénation, car la nécessité de la transmission du sol ne se fait nullement sentir et la Loi Salique ni ne l'autorise, ni ne la défend, même

dans ses rédactions ultérieures; le T. XLV ne contient aucune prohibition à ce sujet; il dit seulement qu'il n'est pas permis d'introduire un étranger, même dans sa propre maison, même sans lui concéder du terrain. Au sens propre du mot, le droit d'hérédité n'existe pas: il n'a pas d'importance en effet pour l'individu; quant à la famille, elle a droit à l'entretien par la peuplade (nation) et, par conséquent, n'a pas besoin d'hériter.

Le peuple assigne une portion du territoire qu'il occupe, à des groupes. Ces groupes constitués probablement sur le principe fort ancien, mais oublié, de l'organisation familiale, y doivent trouver de quoi suffire à leurs besoins. Chaque membre de ces groupes obtient du terrain, et doit se charger de son entretien et de celui de sa famille. — Ils se fixent sur ces territoires, soit isolément, soit réunis en village, selon les conditions locales. Ces concessions ne dépassent jamais les besoins agricoles; donc l'individu obtient pour lui et pour les siens, en possession exclusive, strictement le fonds nécessaire, sur lequel l'exercice d'un droit quelconque par toute autre personne, constituerait une menace pour son indépendance économique. Il ne fut jamais question de restreindre certains droits tels que: celui de capturer les abeilles sauvages, le gibier, les poissons, celui de couper les arbres et les foins sur les terres non semées. Par conséquent, si l'agriculteur supporte patiemment la chasse sur ses champs, la pêche dans les eaux qui traversent son domaine, ce n'est pas parce que ses droits sont restreints; on ne peut restreindre que ce qui est complet et exclusif. De même, on ne saurait prétendre que la famille, malgré les apparences, puisse limiter le droit de propriété. La famille n'use jamais de semblables priviléges; le T. LVIII, ne s'occupe nullement de la cession des terres aux parents de la famille, ni d'autres droits de la famille, mais uniquement du devoir de payer une composition, auquel devoir correspond le droit d'exiger une composition (T. LXII). D'ailleurs, comment justifier des revendications de ce genre. Rien ne prouve que les groupes fussent constitués par une famille, et du reste comment concilier l'exercice des droits de cette famille, avec le principe que la famille n'hérite pas de la terre

occupée par son chef? Les fils de ce dernier ont le droit, il est vrai, de rester sur le territoire paternel, mais cela simplement parce que, comme membres de la tribu, ils pourraient exiger, à la mort de leur père, une portion de terrain que devrait leur céder le groupe auquel ils appartiennent; donc, lorsque au décès de leur père, on les laisse en possession des champs familiaux, ce n'est pas par hérédité, c'est seulement pour simplifier la distribution. En cas de manque de fils, la terre retourne au groupe qui en a la disposition. Dans ces temps primitifs, les droits de la famille ne peuvent s'étendre sur le sol complètement en dehors de sa sphère d'action. Si les droits de la famille avaient pu s'opposer à l'aliénation, l'aliénation eût été possible avec l'assentiment de la famille; si tout un groupe avait eu autorité pour empêcher la même aliénation, cette opération eût pu être accomplie par ce groupe, au profit d'un autre groupe. — Mais il n'est pas même question de transactions de ce genre.

Lorsqu'un défunt ne laisse pas d'enfants, la totalité des membres du groupe peut jouir des pâturages, bois, terrains en friches ou cultivés qu'il a laissés, en un mot de tout ce qui n'a pas été réservé pour un individu quelconque. Aussi est-ce l'intérêt de tous que le nombre de ces membres n'augmente pas, par l'accession des étrangers; l'arrivée et l'établissement d'un étranger, soit sur les terres incultes, soit même dans la maison d'un des membres du groupe, est assujettie au contrôle de tout le groupe, et chaque membre peut s'y opposer.

Y avait-il des bornes fixes entre les territoires concédés aux groupes par le pouvoir administratif de la peuplade? On l'ignore; il est cependant permis de douter que ce pouvoir fût tenu de respecter ces limites. Nous voyons en effet (L. Sal. T. XIV. § 4) que le roi a le droit d'imposer à un groupe l'admission d'un étranger. Le pouvoir central qui a présidé au morcellement du territoire et assigné des domaines aux différents groupes, s'est réservé le droit de surveillance et celui d'accorder à un individu quelconque de la tribu une concession, même sur des terres d'un groupe autre que celui auquel appartient cet individu.

Les rapports entre l'homme et la terre, chez les Francs, ne peuvent pas s'appeler propriété restreinte: c'est une propriété autre que la nôtre, tout simplement. Par propriété nous entendons le droit le plus étendu sur une chose. Les contemporains jugent si ce droit est en effet aussi étendu que possible. Avant de connaître la propriété romaine, peut-être les Francs pensaient-ils que leur droit était étendu au maximum, parce qu'ils ne sentaient nullement le besoin d'avoir une plus grande action sur les choses, et s'ils ne possédaient pas ces droits que nous associons à l'idée de propriété, c'est parce qu'ils n'en soupçonnaient même pas l'existence, c'est parce qu'ils n'en éprouvaient aucunement la nécessité.

Il n'existait pas de propriété collective de la famille; il est aussi difficile d'affirmer que la communauté de biens régît tous les membres d'un groupe local, car, ce groupe recevait ses droits du peuple dans le seul but d'en faire jouir ses membres selon leurs besoins. Il est au moins douteux que la communauté de bien existât entre les membres de la peuplade entière, car, cette peuplade occupant un territoire, était obligée en principe de pourvoir à l'entretien des groupes, et cela dans certaines proportions exactement déterminées. On ne peut non plus considérer cet état de choses, comme propriété de la tribu (et par tribu il faut entendre, non tous les membres qui la composaient, mais une personne juridique), grevée du droit de jouissance de tous les groupes qui constituaient la tribu, s'exerçant sur cette propriété, car le pouvoir exécutif du peuple (le roi) peut (2. Sal. XIV. § 4) disposer du territoire concédé à un groupe, en faveur d'un membre d'un autre groupe. Il n'est d'ailleurs pas indispensable d'assimiler des rapports définis, réels et avant tout basés sur les exigences agricoles, aux formes légales qui conviennent à des rapports variables; on les plierait du reste fort difficilement à cette assimilation.

---

56. — J. Siemiradzki: „Fauna kopalna warstw oxfordzkich i kimerydzkich w Polsce.“ *(Faune des étages oxfordien et kiméridien, en Pologne. Seconde partie).*

Nous avons déjà rendu compte de la première partie de ce mémoire (Bulletin. Novembre 1890 p. 250. n. LVIII.). La seconde, donne la description de 24 Gastéropodes, 90 Lamellibranches, 33 Bractiopodes et 28 Echinodernus.

---

57. — St J. Stodółkiewicz: „O pewnym kształcie układów równań różniczkowych o różniczkach zupełnych“ *(Ueber eine Gestalt der Systeme von totalen Differentialgleichungen).*

Der Verfasser beschäftigt sich in diesem Aufsatze mit dem Systeme der Differentialgleichungen von der Gestalt.

$$\Sigma X_{i.\,k.}\, dx_k = 0 \quad (i = 1, 2, 3 \ldots . n)$$

in dem Falle, wo dieses System n veränderliche Grössen durch Functionen von n übrigbleibenden Variablen bestimmt, somit wo die Coëfficienten $X_{i,\,k,}$ den $\frac{1}{2}n(2n-1)(2n-2)$ Integrationsbedingungen genüge leisten [1]). — Er zeigt, wie man die Gleichungen dieses Systems combinieren kann, um ein neues System von n Differentialgleichungen zu erhalten, von denen jede unabhängig von den übrigen integrierbar wäre, und um auf diese Art alle Integralgleichungen zu erhalten.

---

58. — M. Raciborski: Pythium dictyosporum, nieznany pasorzyt skrętnicy. *(Pythium dictyosporum, ein neuer Parasit der Spirogyra).*

Im October des verflossenen Jahres sammelte ich in Sümpfen unweit der Schloss- und Klosterruine Tyniec bei

[1]) Siehe: Zajączkowski's Lehrbuch der Differentialgleichungen p. 497—500.

Krakau einige Rasen der *Spirogyra insignis* Hass., welche, zu Winterdemonstrationen bestimmt, längere Zeit üppig im Laboratorium in Glascylindern und Schalen vegetierte. Doch gieng im December die Spirogyra in einzelnen Gläsern gänzlich zu Grunde, und auch in anderen Gefässen zeigten die Fäden ein krankhaftes Aussehen. Eine mikroskopische Untersuchung zeigte in den noch lebenden Spirogyren einen parasitischen Phycomyceten, welcher sehr üppig in den Spirogyrazellen wucherte, das Zellplasma zerstörte und endlich seine Nährpflanze zum Absterben brachte.

Dieser zur Gattung *Pythium* Prings. gehörende Parasit ist bis jetzt unbekannt geblieben; ich werde ihn im Folgenden der netzförmigen Oosporenwand wegen *Pythium dictyosporum* nennen. An einer mit *Pythium dictyosporum* inficierten Spirogyra ist anfangs keine sichtbare Reaction zu sehen, je mehr aber der Parasit sich verästelt und fructificiert, desto deutlicher verlieren die Chlorophoren ihre Anordnung, die Stärkekörner verschwinden, das Plasma zieht sich von den Zellwänden ab, und schliesslich bekommt die Spirogyra, besonders in der Nähe der Querwände, die eigenthümliche violette Farbe der abgestorbenen Zygnemaceen. Das geschilderte Krankheitsbild dauert ziemlich lange, man findet schon in noch nicht merklich veränderten Zellen die Zoosporangien, ja sogar auch spärliche Oogonien; letztere bilden sich aber in grösserer Menge erst in den nur spärliche Stärke besitzenden Zellen und reifen in den absterbenden Zellen.

Der Process der Zoosporangienbildung geht in ähnlicher Weise wie bei anderen Pythium-Arten vor sich, aber in einem Sporangium bilden sich stets nur 4 Zoosporen, die nach kurzer Schwarmzeit zur Ruhe kommen und keimen. In der Nähe oder an der Oberfläche einer Spirogyrazelle keimend, bohren sich die Keimschläuche in das Innere derselben hinein und verursachen die Krankheit. Erreichen die Keimschläuche einen Spirogyrafaden nicht, so bildet sich an der Spitze des Keimschlauches ein neues, kleines Sporangium, welches nur eine Zoospore enthält

In manchen, besonders in älteren Culturen, kann man an zahlreichen Spirogyrafäden beobachten, dass die Pilzhyphen zwar die Membran der Alge nach aussen durchbohren, aber keine Zoosporangien bilden, sondern manchmal sehr bedeutend fortwachsen und sich verzweigen. Trifft so ein Faden mit seiner Spitze eine noch nicht inficierte Spirogyrazelle, so bohrt er sich gleich in das Innere derselben hinein und verzweigt sich.

Während die Zoosporangien unseres Pilzes sich nur ausserhalb der Wirthpflanze bilden, entwickeln sich die Oosporen nur innerhalb der Spirogyrazelle. Die Oosporen bilden sich stets nach längerer Vegetation des Pilzes in seiner Nährpflanze. An den gewöhnlich kurzen und bogenförmig gekrümmten, nur selten etwas längeren Seitenästen der Hyphen bildet sich je eine terminale Anschwellung, in welche eine dunkle, lichtkörnige Plasmamasse hineinströmt und diese sammt der Fusshyphe ganz erfüllt. Bald grenzt sich das junge Oogonium mit einer Querwand von der Fusshyphe ab, und jetzt legt sich seitlich an die Oogonzelle ein Antheridium an. Das Antheridium bildet sich als eine bogenförmig gekrümmte, unverzweigte terminale Zelle an einem kürzeren oder auch längeren Seitenaste der Stielhyphe des Oogoniums selbst, oder der den Oogonast bildenden Hyphe, oder sogar an einer ganz anderen Hyphe. In minder häufigen Fällen legen sich zwei Antheridien an ein Oogon an. Mehrere Antheridien habe ich nie gesehen.

In dem Oogonplasma differenzieren sich jetzt eine viel grössere Mittelpartie mit dunkeln Plasmakörnern und zahlreichen Fettkugeln und ein spärliches in schmaler Randzone gesammeltes, mehr wasserhelles, wenig körniges Periplasma. Die körnige Gonoplasmakugel liegt entweder in der Mitte des Oogon's oder verschiebt sich seitlich, scheint ganz nackt zu sein, ihre Contouren sind in stetem Wechsel begriffen, ihre Plasmakörner verändern fortwährend ihre Lage, die bis zu einer gewissen Zeit immer zahlreicheren Fettkügelchen fangen an miteinander in grössere Kugeln zu verfliessen.

Der Uebergangsschlauch des Antheridiums ist gewöhnlich schmalwalzenförmig und reicht bis zum Gonoplasma des Eies.

Er ist mit einem hyalinen Plasma erfüllt. Jetzt sondert sich das Antheridienplasma in ein mehr körniges und ein anderes mehr hyalines Periplasma. Die Grenzen beider sind nicht scharf ausgeprägt. Die Körner des Gonoplasma befinden sich eine Zeit lang in stetem Wechsel, bis endlich unter Bildung kleiner Vacuolen in der Antheridiumzelle das Gonoplasma derselben in den Berührungsschlauch und in das Gonoplasma des Eies übergeht.

Ein so befruchtetes Ei rundet sich ab und umgiebt sich mit einer Membran. Ihre Fettkugeln verfliessen immer mehr, indem sie weniger, aber grössere Fetttropfen bilden. Ob solche von reinem Fett gebildet sind, scheint zweifelhaft zu sein Sie speichern reichlich Alkanna auf, aber die Färbung mit Osmiumsäure ist in keinem Falle dunkelbraun. Nach einwöchentlicher Extraction in Sublimatäther färben sich diese, jetzt des Fettes beraubten Kugeln, wenig mit Haematoxylin.

Das die Eikugel umgebende Periplasma, welches vor der Eibefruchtung unscheinbar und so wenig körnig war, bekommt jetzt ein körniges, mehr dunkles Aussehen; es umgiebt das Ei ringsum. Bald sieht man in demselben kleine, regelmässig gestellte hellere Vacuolen, die Körner bilden jetzt nur Zwischenbänder zwischen den Vacuolen. Von diesen Zwischenbändern, welche immer bei der Eimembran breiter bei der Oogonmembran dünner erscheinen, bildet sich in 2—3 Tagen ein netzförmiges Exospor. Die Felder des Netzes sind gewöhnlich unregelmässig, seltener polygonal.

Eine so gebildete Oospore nimmt fast das ganze Volum des Oogons ein; nie habe ich in einem Oogon mehr als eine Spore gesehen. In der reifen Oospore, wie solche die schon ganz abgestorbenen Spirogyrafäden erfüllen, findet sich ein seitlich gelegener heller Fleck, eine grosse, auch seitliche Fettkugel, alles von einem körnigen Plasma umgeben.

Die Wände des Oogons und des Antheridiums färben sich (wie die Hyphenwände) mit Chlorzinkjod distinct violett, das Epispor der Oospore etwas weniger. Dagegen zeigt das Exospor mit Phloroglucinsalzsäure eine immer sichtbare, manch-

mal mehr, manchmal weniger distincte kirschrothe Vanillinreaction. Die Reaction mit Orcinsalzsäure ist viel schwächer und nicht immer sichtbar.

---

59. — W. Szymonowicz: „Zakończenia nerwów we włosach dotykowych myszy białej.“ *(Terminaisons des nerfs dans les poils tactiles des souris blanches).*

Dans son étude des terminaisons nerveuses des poils tactiles, l'auteur s'est convaincu, qu'en procédant selon la méthode de l'or, on trouve que les nerfs se terminent de deux manières.

Les fibres nerveuses arrivées à l'endroit de l'élargissement de la gaine épithéliale externe, dont la forme est pareille à une poire renversée, se disposent en deux couches superposées.

Celles du fond forment un plexus à la base du susdit élargissement, immédiatement au dessus de la membrane vitrée, de manière que chaque fibre nerveuse perd sa gaine médullaire, et que le cylindre-axe se divise en plusieurs branches, lesquelles, à leur tour, se ramifient aussi.

Les fibres qui forment le plexus (ramification) terminal ne sont pas toutes de même épaisseur: elles ont dans leur étendue nombre de varicosités. Ce plexus, très épais, ressemble à celui de Snerfs sensitifs du tendon. C'est dans ce plexus, que personne n'a décrit jusqu'à présent, que se terminent les nerfs du fond.

Les autres fibres nerveuses passent au dessus de ce plexus sous le bourrelet annulaire, et atteignent le plus grand élargissement de la gaine épithéliale externe. C'est là que perçant la membrane vitrée, elles vont se terminer dans le lit externe de la gaine épithéliale, en formant des corps semi-lunaires. En observant ces corps terminaux dans des coupes

différentes, l'auteur s'est convaincu que ces demi lunes ne sont à vrai dire, que des corps fusiformes, légèrement arqués, dont la concavité est tournée en bas et vers l'axe du poil. Ces corps fusiformes embrassent les cellules de la gaine épithéliale externe, et leur côté convexe s'unit avec le cylindre-axe.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyją Sekretarza generalnego Dr. Stanisława Smolki.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

3 Listopada 1891.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

N° 9. Novembre. 1891.

Sommaire: Séances du 11, 20, 24 novembre 1891. — Résumés: 60. L. Finkel. Bibliographie de l'histoire de Pologne. — 61. F. Piekosiński. Sur la législation du roi Casimir le Grand. — 62. V. Lutosławski. La logique de Platon. Examen des opinions émises à ce sujet et recherches pour la solution de cette question. — 63. S. Niementowski. Sur l'acide a-methyl-o-phtalique.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 24 novembre 1891

Présidence de M. C. Morawski

Le Secrétaire présente le 15e vol. des Mémoires de la Classe (in 8-vo 592 p.) renfermant les travaux de MM. G. Lettner, S. Windakiewicz, E. Porębowicz et L. Sternbach qui ont été déjà signalés dans le Bulletin (1890, p. 146, 1891, p. 70, 71, 261) ainsi que la seconde partie du mémoire de M. A. Kalina: »Studya nad historyą języka bułgarskiego« (*Etudes sur l'histoire de la langue bulgare* p. 396—592). [1])

M. l'abbé S. Pawlicki fait une communication sur les récentes publications des textes grecs provenant des papyrus du

1) Bulletin 1890 p. 5.

British Museum (Classical texts from papyri in the British Museum including the newly discovered poems of Herodas ed. by F. G. Kenyon M. A., London 1891 — Herondas, a first recension by William Gunion Rutherford, M. A. LL. D., London 1891). Il relève la haute importance de la découverte des poesies de Herodas, pour la connaissance des moeurs et de la vie privée à l'époque des Ptolomées.

M. L. Sternbach donne lecture de son mémoire sur Joannes Geometra et son poëme: *„De sancto Panteleemone"*.

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 11 novembre 1891

Présidence de M. F. Zoll

Le Secrétaire présente les dernières publications de la Classe:

L. Finkel. „Bibliografia historyi polskiej" (*Bibliographie de l'Histoire de Pologne*) 1-re partie, in 8-vo. XVI. 527 p. [1]

F. Piekosiński. „Uwagi nad ustawodawstwem piotrkowsko-wiślickiem króla Kazimierza W." (*Sur la législation du roi Casimir le Grand*). Mémoires in 8-vo. 28e vol. p. 209—299. [2])

L'abbé S. Pawlicki fait son rapport sur le mémoire de M. V. Lutosławski: *La logique de Platon*. Examen des opinions émises à ce sujet et recherches pour la solution de cette question. [3])

1) Voir ci-dessous aux Résumés p. 292. 2) ib. p. 302. 3) ib. p. 309.

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 20 novembre 1891

Présidence de S. E. M. J. Majer

La Secrétaire présente le mémoire de M. S. Niementowski : *Sur l'acide α-methyl-o-phtalique.* [1])

La classe se constitue ensuite en comité secret et vote l'impression du mémoire de M. Niementowski.

1) Voir ci-dessous aux Résumés p. 314.

Résumés

60 — L. Finkel. **Bibliografia historyi polskiej.** *(Bibliographie de l'histoire d' ologne* par M. L. Finkel, en collaboration avec M. H. Sawczyński, et avec le concours des membres du cercle historique des étudiants de l'Université de Léopol. 1-ère partie) — Léopol 1891, in 8-vo p. XVI. 527. Publication de l'Académie des Sciences de Cracovie.

Les historiens polonais et étrangers regrettaient depuis longtemps le manque d'une bibliographie embrassant, dans un tableau systématique, les sources et les travaux concernant l'histoire de Pologne. Il est aujourd'hui partout reconnu que toutes les branches de la science — et l'histoire plus qu'aucune autre — ont besoin de guides de ce genre. Dans ces dernières années, on a publié des manuels bibliographiques pour l'histoire de plusieurs nationalités, ou pour les plus importantes périodes de l'histoire universelle. Ces manuels, plus ou moins complets et diversement distribués, ont donné l'essor à une foule de recherches historiques pour lesquelles ils indiquaient les matériaux et sources à consulter. On peut citer: A. Potthast: *Bibliotheca historica medi aevi* (Berlin 1862. 1868) M. Chevalier: *Répertoire des sources historiques du moyen-âge.* (Paris 1877—1886). Winkelmann *Bibliotheca Livoniae historica* (2e Ed. Berlin 1878), Dahlmann-Waitz: *Quellenkunde zur deutschen Geschichte* (Got

ingen 1878) G. Monod: *Bibliographie de l'histoire de France* Paris 1888) etc.

Pour l'histoire de Pologne, le besoin d'une bibliographie se faisait d'autant plus sentir que, non seulement les travaux historiques, mais encore une quantité de sources fort importantes avaient été dispersés dans diverses publications périodiques. Pendant longtemps de simples particuliers, soucieux de conserver les souvenirs du passé national, (Niemcewicz, Raczyński, Działyński, Zamoyski, Krasiński, etc.) avaient édité les ouvrages historiques, avant que l'Académie des sciences de Cracovie ne commençât à réunir, à l'instar des grandes collections étrangères, les sources et documents du moyen-âge et des temps modernes. Mais cette bibliographie ne pouvait être entreprise autrefois. Il fallait lui trouver une base dans la bibliographie générale polonaise contenant les écrits nombreux de la littérature nationale, du XVI-e siècle à nos jours; il fallait avoir un catalogue de toutes les publications contemporaines, scientifiquement fait. Ces conditions de succès nous ont été données naguère par les deux remarquables bibliographes polonais M. M. Charles Estreicher, directeur de la Bibliothèque Jagellonne et Ladislas Wisłocki, conservateur au même établissement. Le premier publie une oeuvre colossale, comptant jusqu'ici onze volumes: „La Bibliographie polonaise, de l'époque la plus reculée à nos jours"; le second fait paraître, depuis 1878, un bulletin bibliographique fort exact. Ces deux ouvrages ont permis d'entreprendre une bibliographie systématique de notre histoire. L'auteur a pu s'aider encore des tables des matières contenues dans les „Publications de l'Académie des sciences", de celles des revues telles que: „Biblioteka Warszawska", „Kłosy", „Tygodnik illustrowany", „Przegląd Polski", „Przegląd Powszechny" etc. — ou de celles des anciennes publications de Wilna, reproduites dans les „Nouvelles bibliographiques" éditées par Paprocki, à Varsovie. Cependant, malgré ces données facilitant la tâche à accomplir, il restait à examiner une foule de périodiques littéraires, scientifiques et politiques qui ont souvent publié en „feuilleton" les travaux importants, et même des sources qu'on ne saurait

passer sous silence. De plus, on devait encore utiliser pour la „Bibliographie polonaise“, les grands ouvrages bibliographiques des peuples avec lesquels la Pologne a eu des relations séculaires.

L'auteur s'est adonné à ce travail, en collaboration avec M. Henri Sawczyński et les membres du cercle historique des étudiants de l'Université de Léopol, et le fruit de leurs recherches a été la réunion d'un immense matériel bibliographique: plus de 120.000 titres d'ouvrages, de traités et d'articles.

Comme système de disposition de son ouvrage, l'auteur a choisi, pour les parties les plus importantes du moins, le système chronologique; les bibliographies de Winkelmann, de Dahlmann et de Monod ont demontré qu'il est le plus commode et le plus pratique. Cependant, contrairement à ces bibliographes, il a divisé l'ensemble des matériaux en deux grandes classes: 1⁰. Les Sources 2⁰. Les Travaux historiques. Cette classification lui a été imposée par l'énormité du matériel qu'il avait à cataloguer. Il fallait faire des sections, des subdivisions, pour permettre au lecteur de s'orienter plus facilement dans la multitude des détails, et de trouver rapidement le renseignement cherché. La première partie de la „Bibliographie de l'histoire de Pologne“ qui vient de paraître, contient donc seulement „Les Sources“. Elle est précédée de „Notions préliminaires“, c'est à dire d'indications sur les Archives et bibliothèques et les Sciences auxiliaires (p. 1—27). Les Archives et Bibliothèques se divisent en: Archives et bibliothèques se trouvant dans l'ancien territoire de la République de Pologne (générales, provinciales, collections de familles, de localités, citées alphabétiquement) et en Archives et bibliothèques étrangères se rapportant aux questions polonaises. Pour ces dernières, on a observé aussi l'ordre alphabétique des villes, par exemple: Berlin, Budapest, Charków, Dresde, la Hollande, Leipzig, Odessa, Paris, Pétersbourg, Rome etc. (Nr. 1—144).

Les sciences auxiliaires comprennent: La Chronologie, la Diplomatique, la Sigillogra-

phie, le Blason, la Généalogie, la Numismatique et l'Epigraphie. En tête du chapitre concernant ces sciences, on a placé les ouvrages généraux de la littérature scientifique universelle, parce qu'ils sont indispensables à l'étude de ces sciences; on a aussi indiqué les ouvrages plus anciens ou plus récents, mais seulement les plus remarquables. Les subdivisions des sciences auxiliaires comprennent, soit les subdivisions d'une science donnée, soit des matériaux qui, en une branche déterminée, exigeaient des classifications particulières. Dans la Diplomatique, par exemple, après avoir énuméré les traités généraux, on a établi des chapitres spéciaux, comprenant les renseignements sur l'écriture, la critique des documents, les faux, la langue, la publication des documents, la composition des registres, le personnel et l'organisation des chancelleries. Dans le Blason, après les ouvrages généraux, on a cité les armoriaux polonais également généraux, puis les armoriaux des provinces et des cités dans l'ordre chronologique. Mais comme, dans la littérature polonaise, il existe une grande quantité d'études sur les origines de la noblesse, on a consacré une rubrique particulière à ces études, avant la section des armoriaux. Dans la Numismatique, on a rangé dans l'ordre alphabétique les principales fouilles de monnaies, et, dans l'ordre chronologique, les traités concernant la frappe et les hôtels des monnaies. Les notes bibliographiques sur la numismatique ont été controlées par le manuel de Bibliographie numismatique d'Antoine Ryszard. De même en ce qui concerne les médailles. Le chapitre concernant l'Epigraphie ne contient que les choses les plus importantes, c'est-à-dire les ouvrages exclusivement consacrés aux inscriptions, car, dans la section traitant de l'Archéologie, on trouve aux articles sur les Personnes et les Localités tout ce qui touche aux monuments, statues, tombeaux, églises, etc. Les sciences auxiliaires vont jusqu'au No. 634 et fournissent environ 3000 titres.

Après ces diverses sections, commence la grande classe générale: Sources. Elle occupe tout le reste de la première partie de l'ouvrage, de la page 31 à la page 527, du No 635 au No 9946; soit environ 60000 titres, imprimés sur deux colonnes.

Les Sources se divisent en deux catégories: 1° Les Documents, actes, discours, rapports, lettres, feuilles volantes, etc.; 2° Les Chroniques, annales, biographies, mémoires, écrits politiques, etc. En principe, on devait introduire une troisième division qui eût groupé séparément les brochures, manifestes, poëmes, panégyriques, dédicaces, en un mot toutes les manifestations de l'opinion publique. Mais la dimension de l'ouvrage s'en fût trop considérablement accrue, et on a dû rejeter cette troisième partie. Il était cependant difficile d'omettre toutes les pièces qu'on devait y ranger. Aussi a-t-on fait un choix des plus importantes, c'est-à-dire se rattachant à des évènements historiques d'une haute signification politique ou à des personnages de marque, et les a-t-on classées dans la première ou dans la seconde division: dans la première, si elles se rapportaient à des actes catalogués chronologiquement, dans la seconde, si elles embrassaient une période de temps plus longue et se liaient au nom de leur auteur.

La première division, Documents, s'ouvre par les Collections ou Recueils de documents, c'est-à-dire les Corps de pièces diplomatiques et les Recueils d'actes. L'auteur a adopté, pour leur classification, la division employée par l'Académie des sciences de Cracovie, dans ses publications: Documents du moyen-âge (Monumenta medii aevi), Pièces modernes, à partir du 16e siècle (Acta historica). Après les deux chapitres contenant les collections générales ayant rapport à l'histoire de Pologne, la Bibliographie cite les collections des peuples voisins. Les Recueils de documents du moyen-âge sont présentés dans l'ordre suivant: 1°. Recueils concernant toute la Pologne et ses provinces: Lithuanie, Grande et Petite Pologne, Silésie, Prusse Royale, Poméranie, Livonie, Zips; 2° Recueils se rapportant à certaines localités

mentionnées alphabétiquement; 3° Recueils sur les pays limitrophes: Bohème, Allemagne, Transylvanie, Valachie, Hongrie; et enfin les documents sur l'histoire de la papauté (N° 425—915). Cette dernière section a été dressée d'après les bibliographies spéciales historiques, ou bien d'après le Wegweiser d' Oesterley. Les ouvrages russes sont l'objet d'un groupe spécial, parce qu'ils sont publiés suivant un programme qu'il n'a pas été permis de faire cadrer avec le nôtre, et qu'ils forment un tout complet. Ils occupent, dans notre bibliographie, quatre chapitres: 1° Ouvrages généraux; 2° Actes concernant la Lithuanie (Западная Россія); 3° ceux qui ont trait à la Ruthénie, à l'Ukraine (Южно-западная Россія); 4° enfin ceux qui se rapportent aux gouvernements et aux localités. L'auteur a dressé cette liste assez minutieuse, à l'aide du catalogue systématique de la librairie Basunow, par Miejow, de l'histoire de Russie par Bestujew Rioumine, du catalogue de la bibliothèque de Wilna, et enfin de divers catalogues de librairies. Le travail de M. Antoine J., publié dans les Comptes-rendus de la Classe d'histoire et de philosophie de l'Académie de Cracovie sous le titre: „La Pologne dans la littérature russe 1700—1862" (Polonica etc.) lui a été aussi d'un grand secours. Les titres des ouvrages sont imprimés en caractères romains. Après avoir cité un recueil contenant un grand nombre de volumes, on donne un rapide sommaire du dit recueil, par exemple: N° 940, Сборникъ русскаго имп. общества etc.

L'auteur a ajouté à ces documents du moyen-âge, et dans un chapitre à part, les Recueils de lois et monuments juridiques contenant, les recueils généraux, nationaux, comme les „Volumia legum", le Corps du droit germanique, le Corps du droi canon (droit général, statuts provinciaux, etc.) enfin les documents et registres universitaires. Dans ce répertoire, l'auteur n'a pas seulement classé les recueils contenant les textes eux mêmes des lois et règlements officiels, mais encore les travaux méthodiques auxquels ils ont donné lieu, en tant que ces travaux contiennent de nouveaux matériaux, ou qu'ils peuvent faciliter l'orientation dans les recherches. Les

historiens trouveront, de nombreux compléments à cette subdivision des Sources, dans le second volume de l'ouvrage, aux articles citant les travaux sur les affaires intérieures du pays, aux titres: Religions, Droit.

Les Recueils d'Actes se divisent exactement comme les recueils de documents du moyen-âge, en polonais et étrangers; les Recueils polonais se subdivisent en généraux et en particuliers à certaines époques. Dans le catalogue des Recueils généraux cités d'après les dates de leur publication, on a donné le sommaire de chaque volume, (par exemple: Biblioteka Myszkowskich. Źródła dziejowe. Scriptores rerum polonicarum, du N° 1383 au N° 1389) Les recueils concernant certaines époques (les plus importants et les plus considérables sont les seuls mentionnés) se présentent dans l'ordre chronologique, c'est-à-dire aux dates des époques auxquelles ils se rapportent, à partir du 16e siècle jusqu'en 1815. La classification des Recueils et Collections des grandes puissances étrangères: l'Angleterre, la France, l'Espagne, la Hollande, l'Allemagne, la Suède, le Danemarck, l'Italie, a nécessité les plus grands efforts, car aucune bibliographie n'en fournit de semblable. Il a donc fallu s'appuyer sur des livres spéciaux, et compléter les indications rassemblées par les *Bibliographischer Anzeiger* de Petzold, et les *Jahresberichte* de Jastrow.

Après ces grands recueils, viennent les Documents dans l'ordre chronologique. Au commencement de chaque siècle, et à la date de l'avènement d'un nouveau roi, l'auteur a d'abord mis des renvois aux recueils généraux, puis il a énuméré les recueils spéciaux sur un siècle ou un règne quelconque, enfin les recueils sur l'histoire de l'Empire et du Saint-Siége au moyen-âge, et ceux qui ont trait aux grandes puissances, dans les temps modernes. Cependant les documents imprimés à part, ou dans des périodiques, se trouvent à leurs dates respectives. L'auteur s'est même permis, dans cet arrangement, d'outre-passer çà et là, le principe qu'il s'était posé de ne signaler que ce qui, au point de vue bibliographique, établit une position spéciale; il a, par exemple, cité à leur date des

documents tirés de l'Histoire de Długosz, du Blason de Paprocki, des additions qu'a faites Malinowski à l'histoire de Wapowski, des actes publiés par Szujski dans la Collection „Scriptores rerum polonicarum." Tome I. etc. La liste de tous les livres et journaux mis à profit de cette manière fournira une sorte de préface à l'oeuvre entière. Les documents ont été placés à leur date, ainsi qu'il suit: d'abord tout ce qui touche à la législation (constitutions des diètes, lettres royaux, etc.) puis ce qui a rapport aux constitutions ecclésiastiques, à la politique extérieure, aux affaires de l'Etat, les lettres privées, et ainsi de suite. Les discours, excepté toutefois les oraisons funèbres citées à la rubrique „Chroniques" simultanément avec les biographies, sont aussi placés à la date qui leur convient.

Les Documents constituent la plus riche division de la première partie; ils s'y étendent en effet jusqu'à la page 345, au numéro 5799.

Dans la section des Chroniques, l'ordre est le même que pour les documents: d'abord les Recueils ou Collections, divisés en recueils du moyen-âge et recueils des temps modernes; puis l'ordre chronologique. Sous la rubrique „Chroniques" on a rangé, comme on l'a dit plus haut, les annales, biographies, mémoires, écrits politiques de valeur remarquable (comme „Naprawa Rzeczypospolitej" de Modrzewski, les oeuvres de Starowolski, etc.) les journaux, relations particulières d'évènements, de voyages, descriptions de lieux, rapports non officiels, etc.

Immédiatement après les Recueils généraux, on a placé les Recueils de Chroniques polonaises, c'est-à-dire concernant toute la Pologne ou une de ses provinces: Silésie, Prusse Royale, Ruthénie etc.; puis viennent les chroniques des pays voisins et celles des pays plus éloignés. En énumérant ces Recueils, on a eu soin d'en donner une table des matières détaillée pour chaque volume; par exemple: Monumenta Poloniae, Полное Собраніе, SS. rr. prussicarum etc.... Au N° 6021, l'auteur cite la liste des mémoires français publiés dans la grande Collection (1783—1807), dans celles de Petitot, Michaud et

Poujoulat, et indique dans quels volumes se trouvent tels ou tels Mémoires.

La classification chronologique commence par Hérodote: elle se divise en siècles et prend pour base l'époque où vivait l'écrivain de la Chronique. Cette disposition ne pouvait cependant être strictement observée. Fort souvent la période de temps qu'embrasse l'oeuvre, ou l'année même de la publication de cette oeuvre, sont des moments historiques plus importants que l'année de la mort du chroniqueur. Il est en effet arrivé assez fréquemment que la chronique a été publiée longtemps avant la mort de son auteur, et, dès les moment où elle a été connue, a joué un rôle dans la littérature historique. Il n'était donc pas possible de la mentionner à une date postérieure à celle où elle avait été écrite: le tableau du développement de l'historiographie en eût souffert. On a donc dû placer à la date où ils ont été publiés, les récits d'évènements particuliers, les monographies historiques locales, les relations de voyages, les descriptions de pays. Les biographies, les portraits de grands hommes sont cités à l'année où ces grands hommes sont morts, et non à celle de la mort de leurs auteurs, inconnus d'ailleurs pour la plupart. Cependant, pour éviter toute confusion à ce sujet, on a mis des renvois à l'année de la mort des écrivains célèbres, et, réciproquement, des renvois aux années ou aux époques dont ils ont parlé. Les commentaires et écrits explicatifs sont cités après les ouvrages qui les ont inspirés. Ils sont différentiés des titres des chroniques par leur place en retraite de la marge. C'est ainsi qu'après les recueils généraux se trouvent des ouvrages traitant de l'historiographie universelle; après les recueils polonais, des études sur les historiens polonais etc. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que, dans cette section, l'auteur a mainte fois mis à contribution Engelmann, *Bibliotheca classica*, Potthast, *Bibliotheca medii aevi*, Zeissberg, *Polnische Geschichtschreibung* et quelques autres travaux. Il ne s'en est pas tenu aux chroniques polonaises proprement dites, mais il s'est efforcé d'embrasser les oeuvres de tous les chroniqueurs

des nations voisines qui, sous un rapport quelconque, peuvent avoir de l'utilité pour l'histoire de Pologne.

La deuxième partie de la „Bibliographie de l'histoire de Pologne“ qui sera publiée en 1892, contiendra les „Travaux historiques“ et se divisera en quatre sections: 1⁰ Histoire intérieure (Géographie, Religions, Droit, Culture), 2⁰ Histoire politique, 3⁰ Personnages historiques, 4⁰. Localités. Dans toutes ces sections on mettra des renvois aux sources, c'est-à-dire à la première partie. En outre dans les sections concernant l'histoire intérieure, les personnages et les localités, on trouvera des additions documentaires, omises dans la première partie, comme ne pouvant être rangées dans la série générale chronologique ayant trait, avant tout, à la politique générale. Sous la rubrique: Religions, on a aussi signalé tous les écrits polémiques de la Réforme, les particularités distinguant chaque secte, etc.

On donnera, à la fin, un index des auteurs. M. Sawczyński s'en occupe en ce moment.

Comme dernier éclaircissement, nous ajoutons que l'époque où se termine notre bibliographie est l'année 1815 Il est cependant difficile de préciser la date extrême qu'atteignent les matériaux réunis. L'auteur n'a pas hésité, marchant sur les traces de M. Estreicher, d'intercaler dans son travail, déjà sous presse, les titres des ouvrages nouveaux qui se rapportaient à cette première partie. En somme, il ne clora définitivement la porte à de nouveaux matériaux qu'après la publication complète de l'ouvrage. Un supplément, distribué comme la bibliographie, sera placé à la fin du second volume. Il aura pour but de réparer les omissions, et de mentionner les nouveautés parues jusqu'à une date rigoureusement fixée.

La préface en polonais et en français, insérée en tête de la Bibliographie, fournit les explications que nous ne donnons pas ici.

---

61. — F. Piekosiński. **Uwagi nad ustawodawstwem wiślicko-piotrkowskiem króla Kazimierza Wielkiego.** *(Ueber die Gesetzgebung des Königs Kasimir des Grossen).*

Der im J. 1828 durch zwei Abhandlungen Lelewels angeregte wissenschaftliche Streit über die sogenannte Wiślicer Gesetzgebung Kasimirs des Grossen, an dem sich die zwei bedeutendsten polnischen Juristen, Helcel und Hube, in hervorragendster Weise betheiligt haben, erlitt durch ihren Tod eine Unterbrechung, ohne eine endgiltige und befriedigende Lösung dieser Frage herbeigeführt zu haben

Diesen Streit wieder aufzunehmen und ihn zu einem erwünschten Resultate zu führen, bezweckt die Abhandlung des Verfassers. Sie gliedert sich in fünf Abschnitte, an die sich zwei Anhangscapitel anreihen.

Der erste Abschnitt enthält eine Darlegung der abweichenden Ansichten Helcels und Hubes über die sogenannte Wiślicer Gesetzgebung Kasimirs d. Gr.

Nach Helcels Ansicht ist die im Statut Łaski als das Wiślicer Statut Kasimirs d. Gr. veröffentlichte und darnach in den Volumina legum wiederholte Sammlung von 151 Artikeln keineswegs als ein einheitliches in Wiślica im Jahre 1347 beschlossenes Statut zu betrachten; sie besteht vielmehr aus vier besonderen, später in eine Sammlung vereinigten Statuten. Davon sind drei provincionelle, nämlich zwei kleinpolnisch, eines grosspolnisch und eins allgemeinpolnisch, und zwar das erste kleinpolnische im J. 1347 in Wiślica beschlossene Statut (69 Art.), das grosspolnische in Piotrków, wahrscheinlich gleichzeitig (30 Art.), ein zweites (oder der Reihenfolge nach drittes) kleinpolnisches Statut in Wiślica im J. 1356 (25 Art.) und das allgemeinpolnische ebenfalls in Wiślica im J. 1368 beschlossene Statut (35 Art.).

Hube dagegen ist der Ansicht, dass überhaupt nur zwei legislatorische Versammlungen in Wiślica und in Piotrków im J. 1347 stattgefunden haben, auf denen zwei Statute und zwar ein kleinpolnisches (59 Art.) und ein grosspolnisches (46 Art.)

zu Stande gekommen sind. Erst später habe man an das Statut von Wiślica aus Gerichtsurtheilen hervorgegangene Präiudicate (25 Art.) und ausserdem an beide einzelne Extravaganten (25 Art. u. 4 Art.) angeschlossen als einzeln bei Entscheidung von wichtigeren Fällen an verschiedenen Tagen beschlossene Sonderverfassungen. Hiebei erhebt Hube gegen Helcel den Vorwuf, dass er unter der Bezeichnung colloquium generale irrthümlicherweise einen grossen legislatorischen Landtag verstehe, wogegen diese Worte nur die gewöhnlichen dreimal im Jahre abgehaltenen grossen Gerichtstage bedeuten.

Im zweiten Abschnitte untersucht der Verf. die Frage nach den Daten der einzelnen Statute und gelangt zu dem Ergebnis, dass das von allen Gelehrten angenommene Datum des ersten Wiślicer Statuts, nämlich das Jahr 1347 dominica letare nicht richtig sei. Keine Hs. enthält das Datum dieses Statuts, erst bei Długosz findet sich das obige Datum zuerst angeführt. Nun hatte Długosz keine besseren Materialien als diejenigen, die sich an uns erhalten haben, nämlich zeitgenössische Hss. der Statute, die keine Daten enthalten und lediglich eine Sammlung der in Wiślica und in Piotrków beschlossenen Gesetzesbestimmungen wiedergeben. Beim Lesen dieser Sammlung fand Długosz in einem Artikel eine Notiz von einem grossen in Wiślica abgehaltenen Landtage, an dem die Statute beschlossen wurden, und in einem andern die Erwähnung des Jahres 1347 dominica letare; durch eine Verknüpfung der beiden Notizen bildete er das Datum der Entstehung des Statuts von Wiślica. Da nun die erstere Notiz in einem kleinpolnischen, die andere dagegen in einem grosspolnischen Artikel enthalten ist, stehen dieselben in keinerlei Zusammenhange mit einander, und das Datum 1347 dominica letare bezieht sich nicht auf das Statut von Wiślica, sondern auf den in Piotrków abgehaltenen grosspolnischen Landtag, wogegen das Datum des ersten Statuts von Wiślica ubekannt ist.

Von der Behauptung Hubes über die Bedeutung der Bezeichnung colloquium generale der Colloquien ausgehend untersucht Verf. die Frage, was eigentlich unter den Ausdrücken:

colloquium, colloquium generale zu verstehen sei, was für eine Institution dieselben eigentlich bedeuten.

Bei der Untersuchung dieser Frage im dritten Abschnitte gelangt Verf. zu dem Ergebnis, dass diese Institution in dem Zeitraume seit ihrer Enstehung bis zum Tode Kasimirs d. Gr., d. i. bis zum J. 1370, drei verschiedene Entwicklungsphasen darstellt. In der ersten Epoche (XII. u. XIII. Jh.) sind die Colloquien Versammlungen der polnischen Theilfürsten, die zum Zwecke einer Verständigung über wichtige Angelegenheiten unternommen wurden.

In der zweiten Epoche, die die Regierung Władysław Łokieteks und Kasimirs d. Gr. bis zum Jahre 1361 umfasst haben die Colloquien vorwiegend den Charakter von grossen legislatorischen Tagen

In der dritten Epoche endlich 1362—1370 sind sie nichts weiter als Gerichtstage, die hauptsächlich über Erbschaftsangelegenheiten zu entscheiden haben, und finden dreimal im Jahre ohne Anwesenheit des Königs statt.

Die Colloquien haben unzweifelhaft in den testamentarischen Verfügungen Boleslaus des Krzywousty (Schiefmaul) ihren Ursprung. Die Begründung des Seniorats und der Umstand, dass die Theilfürsten der grossherzoglichen Macht des Seniors von Krakau unterworfen waren, zwang die Theilfürsten, sich in allen wichtigeren Fragen an den Senior mit der Bitte um Genehmigung oder Bestätigung zu wenden. Das führte zu den Zusammenkünften. Es tragen denn auch die Colloquien des XII. Jh. und der ersten Jahre des XIII. Jh. bis zum Tode Leszeks des Weissen diesen, wenn man so sagen darf, grossherzoglichen Charakter an sich. Die letzte derartige Zusammenkunft war die von Gąsawa im J. 1227. Mit Leszeks des Weissen Tode erlischt das Seniorat endgiltig. Trotzdem finden noch bis Ende des XIII. Jh. Zusammenkünfte der Theilfürsten anlässlich wichtigerer Angelegenheiten statt. Ebenso gewinnen die mit den Kirchenfürsten, mit dem Erzbischof und den Bischöfen abgehaltenen Colloquien, den Charakter von solchen Zusammenkünften.

Die Vereinigung von mehreren hervorragenden Theilfürstenthümern unter dem Scepter Władysław Łokieteks setzt den herzoglichen Zusammenkünften der vorhergehenden Epoche ein Ende. Die mächtigen Könige Władysław Łokietek und Kasimir der Grosse hatten es nicht nöthig, mit den kleinen Fürsten der übrigen Landestheile zu rechnen. Die Colloquien nehmen daher einen ganz anderen Charakter an und werden zu einer Art von Landtagen, die unter des Monarchen Vorsitz und unter Betheiligung seitens der höchsten Würdenträger stattfinden. Gegenstand der Verhandlungen sind die wichtigsten Angelegenheiten des Staates und legislatorische Arbeiten.

Solche Tage finden jedoch ungewöhnlich selten statt; während der Regierungszeit Łokieteks sind kaum vier, der von Wiślica v. J. 1311, der von Sulejów v. J. 1318, der von Chęciny v. J. 1330 und ein zweiter von Wiślica v. J. 1332 zu verzeichnen; in die ersten 28 Jahre der Regierungszeit Kasimirs der Grossen fallen ihrer nur sechs: der von Pyzdry (Peisern) vom J. 1346, die von Piotrków und Wiślica v. J. 1347, der von Sulejów vom J. 1350, ein zweiter von Wiślica vom J. 1356 und wahrscheinlich ein Krakauer vom J. 1361. Auf diesen grossen Tagen sind die Statute Kasimirs des Grossen zu Stande gekommen. Die dritte Periode der Colloquien, besonders in Kleinpolen, beginnt im J. 1362. Ein Artikel des Statuts Kasimirs des Grossen bestimmt, dass Erbschaftsangelegenheiten am königlichen Hofe entschieden werden sollen. Befindet sich der König ausserhalb des Landes, so fällt die Entscheidung dem territorialen Gerichte zu, welchem 6 und zum mindesten 4 Würdenträger als Beisitzer beigegeben werden. So entstanden die grossen Gerichtstage, die in Kleinpolen zuerst im J. 1362 erscheinen. Sie finden gewöhnlich dreimal im Jahre statt.

Aus dem Umstande, dass die Statute nur auf den grossen in Anwesenheit des Monarchen stattfindenden Tagen beschlossen werden konnten (und solche gab es während der Regierungszeit Kasimirs des Grossen nur 6, von denen noch zwei, nämlich der von Pyzdry (Peisern), der nur als ein Vorbereitungstag

zum Piotrkower Landtag zu betrachten ist, und der von Sulejów, der für die Provinzen Sieradz und Łęczyca bestimmt war, nicht in Betracht kommen, so dass auf diese Weise für Gross- und Kleinpolen nur vier Tage übrigbleiben), schliesst der Verf. dass Helcels Annahme von vier Statuten zutreffender sei; für die Beschliessung von mehr als zwanzig Extravaganten (nach Hubes Hypothese) würde es an der erforderlichen Zahl von Tagen fehlen.

Im vierten Capitel untersucht Verf. die Frage nach der chronologischen Reihenfolge der einzelnen Statute, wobei er nachweist, dass für die von Hube angenommene Reihenfolge der Artikel mehr Gründe sprechen als für die Hypothese Helcels.

Als Ausgangspunkt dient ihm die Vergleichung der Hs. Oss. I. vom J. 1400 mit der Hs. B. IV. die, wennzwar erst aus der zweiten Hälfte des XV. Jh. herrührend, doch aller Wahrscheinlichkeit nach eine getreue Copie einer noch zu Zeiten Kasimirs d. Gr. entstandenen Hs. ist. Die Hs. Oss. I. enthält die vollständigste Sammlung der kleinpolnischen Artikel, die den ersten 113 und dem 166. Artikel der Helcelschen Sammlung entspricht; die Hs. B. IV. enthält dagegen nur 58 Artikel, es fehlen auch darin alle Präjudicate sowie diejenigen Artikel, die Helcel mit den Präjudicaten auf das erste Wiślicer Statut v. J. 1347 bezieht.

Entgegen der Ansicht Helcels, der in der Hs. B. IV. erst das dritte und vierte Statut erkennen will, spricht sich der Verf. mit Hube dahin aus, dass diese Hs. gerade die am frühesten entstandenen Artikel enthalte, die er den drei ersten kleinpolnischen legislatorischen Tagen zuschreibt, dem Wiślicer Tage v. J. 1347, dem zweiten Wiślicer Tage v. J. 1356, und dem Krakauer Tage v. J. 1361, und das umsomehr, da diese Artikel vorwiegend der Beseitigung verschiedener Missbräuche gelten, was doch, als etwas sehr Wichtiges und Dringendes, eher in den Anfang als in das Ende der legislatorischen Thätigkeit des Königs zu setzen ist.

Der Verf. weist aus dem Zustande der ältesten polnischen Gerichtsbücher nach, dass dieselben keineswegs schon im J.

1347 irgend ein Material zu Präiudicaten bieten konnten und dass daher angenommen werden muss, dass das Sammeln von Präiudicaten den erst im J. 1362 enstandenen grossen Gerichtstagen zuzuschreiben sei, deren Entscheidungen keiner weiteren Appellation, selbst nicht an den königlichen Hof, unterlagen, dass somit noch gegen das Ende der Regierung Kasimirs d. Gr. ein legislatorischer Tag stattgefunden haben müsse, an dem die gesammelten Präiudicate sowie die übrigen in der Hs. B. IV. nicht enthaltenen, dagegen in die Sammlung der Hs. Oss. I. aufgenommenen Artikel beschlossen worden sind. Der Verf. setzt diesen legislatorischen Tag in das Jahr. 1368.

Im fünften Capitel untersucht der Verf. das Verhältnis der Thätigkeit des Landtags von Warta zu der Gesetzgebung von Wiślica und Piotrków des Königs Kasimirs des Grossen.

Nach der übereinstimmenden Ansicht der polnischen Gelehrten soll sich dieser Landtag mit dem Texte der Gesetzgebung von Wiślica und Piotrków befasst, einzelne Artikel geändert, eine Sammlung angelegt haben u. s. w.

Der Verfasser weist die Grundlosigkeit dieser Ansicht nach. Wennzwar nämlich das Statut von Warta in der überwiegenden Zahl seiner Artikel mit der Gesetzgebung von Wiślica und Piotrków aufs innigste zusammenhängt, da es einzelne Artikel dieser Gesetzgebung ändert, andere unter ausdrücklicher Anführung bestätigt oder ergänzt, so hat es doch den Text der Gesetzgebung von Wiślica und Piotrków bis zu diesem Grade unberührt gelassen, dass es in denselben nicht einmal diese Abänderungen einführt, die auf dem Landtage beschlossen worden sind.

Die Hss. der Gesetzgebung von Wiślica und Piotrków, die aus den dem Landtage von Warta zunächstfolgenden Jahren herrühren, enthalten denselben ungeänderten Text der Artikel, wie er in der Hs. Oss. I. aus dem J. 1400 enthalten ist. Ebenso hat sich der Landtag von Warta mit der Anlegung einer Sammlung der in Wiślica und Piotrków beschlossenen Artikel nicht befasst.

Das Streben nach Anlegung von Sammlungen tritt schon zur Zeit des Königs Kasimirs d. Gr. zu Tage. Erscheinen doch schon die Hss. B. IV. u. Oss. I. als Sammlungen. Wenn übrigens der Landtag von Warta wirklich eine Sammlung angelegt haben würde, so würde sich diese wegen ihres offiziellen Charakters in allen späteren Hss. erhalten haben, indessen stellt fast jede folgende Hs. eine abweichende Sammlung dar, was jedenfalls beweist, dass diese Sammlungen eine rein private Compilatorenarbeit seien. Einer von diesen Compilatoren, und zwar der Compilator des Hs. Oss. II, die aus dem J. 1434 herrührt und daher kaum 11 Jahre nach dem Statut von Warta entstanden ist, stellt eine solche Sammlung dar, in welche auch die Artikel des Statuts von Warta aufgenommen worden sind.

Übrigens, wenn sich der Landtag von Warta wenn auch nur einigermassen mit dem Texte der Gesetzgebung von Wiślica und Piotrków befasst haben würde, so würde jedenfalls ein diesbezügliches königliches Privilegium erlassen worden sein, da dies dazumal die einzige Form von Verlautbarung neuer oder Abänderung bestehender Gesetze war; ein solches Privilegium existiert nun gar nicht.

Im sechsten und siebenten Capitel fügt der Verf. ergänzend hinzu: eine Aufzählung der sämmtlichen Colloquien aus dem XII, XIII u. XIV Jh. bis zum J. 1370 unter Anführung der an denselben theilnehmenden Fürsten und Würdenträger, sowie der Urkunden, die sich aus jedem Colloquium erhalten haben, und schliesslich das Schema einer vollständigen Sammlung von kleinpolnischen Artikeln, die in der Hs. Oss. I. enthalten ist mit Beziehung der einzelnen Artikel auf die einzelnen betreffenden legistatorischen Tage.

---

62. — W. Lutosławski. **Dotychczasowe poglądy na logikę Platona i zadania dalszych badań nad tym przedmiotem.** *(La Logique de Platon — Examen des opinions émises à ce sujet et recherches pour la solution de cette question).*

Dans ce travail, l'auteur analyse les différentes opinions émises depuis le XVme siècle jusqu'à nos jours, sur la logique de Platon, et recherche une méthode qui puisse nous conduire à une solution plus satisfaisante de ce problème.

Au XVme siècle la polémique entre Plethon et Gennadios (1443), continuée par Georges de Trébizonde et Bessarion (1469), se rapporte surtout à la logique de Platon. Bessarion allait jusqu'à attribuer à Platon la théorie du syllogisme, tandisque Georges de Trebizonde et Gennadios exagéraient les mérites d'Aristote.

Au XVIme siècle, le premier essai d'exposition de la logique de Platon se trouve dans l'oeuvre du médecin français Champer (1537) Mais Champer ne distingue pas suffisamment ses propres opinions de celles qu'il attribue à Platon, et il lui prête bien des théories qu'on ne trouve pas dans les oeuvres du philosophe. Pierre de la Ramée (1543, 1578), en parlant de la logique de Platon, fait l'observation qu'il ne suffit pas de chercher des théories logiques dans quelques dialogues, car elles sont répandues dans toutes les oeuvres du Maître. Cependant, il n'entreprit pas de refaire le travail de Champer, et il se contenta d'affirmer l'importance de Platon dans l'histoire de la logique. Patrizi (1571, 1593) Buratelli (1573) et Mazoni (1576) ont également beaucoup estimé Platon, et ont donné une grande importance à sa logique, sans l'étudier plus profondément. Zabarella (1588) et Keckermann (1598), partisans d'Aristote, niaient même l'existence de la logique de Platon.

Au XVIIme siècle, nous rencontrons un nouvel essai de construction de la doctrine logique de Platon, au moins en partie, dans l'oeuvre fort peu connue et presque entièrement oubliée de Morainvillier d'Orgeville (1650), vicaire de l'évêque

de Saint-Malô. Cet auteur, dont le nom n'est pas même mentionné dans les dictionnaires biographiques de Didot et de Michaud, ni dans les bibliographies de Brunet, Graesse, Georgii et Mailtaire, ni dans les grandes encyclopédies de Brockhaus et de Meyer, nous a laissé un „Examen Philosophiae Platonicae," dans lequel il traite aussi certaines parties de la logique de Platon beaucoup plus méthodiquement que son prédécesseur Champer. Il indique conciencieusement les sources dont il s'est servi, mais il n'a pas fait un choix critique de ces sources, et il croit pouvoir puiser la doctrine de Platon tout aussi bien dans les écrits de Procle et de Plotin que dans ceux du divin philosophe lui-même.

Vers le même temps, la logique de Platon fut brièvement résumée par Stanley (1656), en Angleterre, et Voss (1658) en Allemagne, tandis que Parker (1666) la soumettait à une critique plus sévère que juste. Plus tard, Rapin (1678) chercha aussi à amoindrir les mérites logiques de Platon: il voyait même dans les oeuvres de ce philosophe le germe du scepticisme qui s'est developpé ultérieurement dans l'Académie. Enfin, Thomasius (1688) essaya de faire voir l'importance de Platon pour la logique, mais Wagner (1691) lui répondit que Platon ne pouvait être estimé comme logicien.

Au XVIIIme siècle, nonobstant les moqueries de Reimann (1699, 1708, 1709), la logique de Platon fut étudiée beaucoup plus sérieusement qu'auparavant. Gassendi (1718), quoique épicurien, en a résumé les principales théories avec une impartialité qui lui fait honneur. En outre Ayrmann (1716), Walch (1721), Amort (1730), Fabricius (1738), Genovesi (1758), Darjes (1764), Hollmann (1767), Eberhard (1776), Engels (1780), Nast (1787), Plessing (1788), Tiedemann (1791-97), Dammann (1792), Buhle (1793), Fülleborn (1794), Morgenstern (1797) en ont parlé dans leurs oeuvres plus ou moins longuement. L'auteur indique les diverses opinions que ces écrivains ont émises, et s'arrête plus particulièrement à l'oeuvre de Tennemann (1792) qui contient l'analyse de la logique de Platon la plus détaillée qui ait été donnée jus-

qu'alors. Tennemann cite les sources beaucoup plus exactement que ses devanciers, et ne se fie qu'aux textes mêmes de Platon, sans se laisser entraîner par l'autorité des Platonistes plus récents, qui acceptaient sans critique les témoignages d'Aristote, de Procle et de Plotin. C'est pourquoi le travail de Tennemann mérite toute notre estime : ce savant a été aussi le premier a reconnaître l'importance de la question de l'authenticité et de la chronologie des dialogues de Platon. Mais il n'a pas pu appliquer le principe chronologique à l'exposé de la philosophie de Platon, parce qu'il lui était impossible, avec les ressources bornées dont il disposait, de fixer même approximativement l'ordre chronologique des dialogues.

Au XIXme siècle, l'intérêt pour la logique de Platon a augmenté de telle sorte que, pendant les 70 dernières années, on a plus écrit à ce sujet que durant les quatres siècles précédents. L'auteur examine et critique les travaux ayant rapport à la logique de Platon, et il analyse les opinions émises là-dessus pas Herbart (1805), Heigl (1812), Calker (1822), Bobertag (1824), Lichtenstädt (1826), Van Heusde (1827, 1842), Lowndes (1827), Bachmann (1828), Troxler (1829), Schullgen (1829), Wieck (1830), Fr. Hoffmann (1832), Braut (1832), Ritter (1838), Brüggemann (1838), Franck (1838), Kiesel (1840, 1857, 1863), Kühn (1843), Danzel (1845), Doehn (1845), Janet (1848), Günther (1850), Tissandier (1851), Blakey (1851), Kuno Fischer (1852), Prantl (1853, 1855), Alberti (1855), Waddington (1857), Arnold (1858), Michelis (1860), Janet (1860), Hölzer (1861), Chaignet (1862), Becker (1862), Faber (1865), Siebeck (1867), Rabus (1868), Schulte (1868), Fouillée (1869), Steger (1869), Oldenberg (1873), Wolff (1874), Peipers (1874), Schnippel (1874), Siebeck (1880), Janet et Séailles (1887), Cesca 1887), Lukas (1888), Stein (1888), Fouillée (1888), Mille (1889) et Biach 1890).

Après avoir terminé l'examen critique de la littérature qui se rapporte à la logique de Platon, l'auteur s'efforce de profiter des indications fournies par l'expérience de ses devan-

ciers, pour bien déterminer l'objet et la méthode de nouveaux travaux sur cette logique. Patrizi, Morainvillier, Plessing nous ont prouvé par leur exemple qu'il ne faut pas trop se fier aux néoplatoniciens. Après avoir lu les travaux de Bessarion, Champier et Engels, on se gardera bien de les imiter en confondant les théories logiques de Platon avec la logique pratiquée dans ses écrits. Tennemann, Lichtenstädt et Fouillée nous ont avertis que, même le premier disciple de Platon, Aristote, n'interprète pas toujours fidèlement les pensées de son maître, et que, par conséquent, si l'on veut bien saisir la pensée de Platon, il ne faut croire qu'au témoignage de Platon lui-même. Hermann, Michelis et Oldenberg nous ont prouvé que, pour se rendre compte de l'évolution des théories de Platon, il faut nécessairement distinguer les différentes époques de son activité littéraire. Pierre de la Ramée a le premier insisté sur le caractère logique de presque toutes les oeuvres de Platon, mais jusqu'ici aucun travail sur la logique de ce philosophe n'a été basé sur l'ensemble des dialogues, et on a généralement prétendu trouver toute la logique de Platon dans certaines de ses oeuvres auxquelles on a attribué plus particulièrement le caractère d'oeuvres logiques. Les travaux futurs sur la logique de Platon devraient satisfaire aux conditions suivantes:

1. Se rapporter à toutes les oeuvres de Platon.

2. Distinguer les différentes époques de l'activité littéraire du philosophe.

3. Distinguer les théories qu'il a réellement émises ou qu'on peut logiquement lui attribuer, des théories dont nous trouvons l'application peut-être inconsciente dans ses oeuvres.

4. Ne pas invoquer les témoignages d'Aristote ni des néoplatoniciens qui ont souvent interprété faussement la pensée de Platon.

Donc, un travail nouveau sur la logique de Platon devra d'abord mettre en évidence le contenu logique de chaque dialogue, afin de déterminer les rapports qui existent entre les différentes oeuvres de Platon et l'ordre chronologique dans le

quel ces oeuvres ont été écrites. Ce n'est que sur cette étude préalable de la chronologie, de l'authenticité et de la logique de chaque dialogue, qu'on pourra baser une théorie générale du système de logique de Platon.

L'exposé systématique des doctrines logiques de Platon aura pour but de les faire comprendre aussi clairement que possible. Pour cela, il faudra les disposer dans leur ordre logique, de manière que chaque théorie obtienne sa place naturelle dans le système embrassant toute la science. La forme du système ne peut être prise dans les oeuvres de Platon, car il s'agit, non de roproduire le texte de ces oeuvres, mais d'en représenter l'essence. D'ailleurs cette forme de système doit nous faciliter la comparaison des théories de Platon avec les théories modernes, et par conséquent, elle doit avoir un caractère plus universel que la philosophie de Platon; elle ne peut être différente pour chaque philosophie qu'on cherche à comprendre. Apparemment, il y aura dans la forme du système un élément subjectif dépendant des idées de l'historien, mais cet élément tend à disparaître à mesure que les historiens profitent des expériences de leurs devanciers, pour éviter les erreurs résultant d'un point de vue trop exclusif.

L'objectivité complète est l'idéal dont nous pouvons approcher sans l'atteindre, et chaque résumé d'une doctrine philosophique ancienne dépend nécessairement des idées du siècle où vit l'historien. Cette dépendance n'est pourtant pas illimitée, et en comparant les travaux sur la logique de Platon, depuis le XVIme siècle jusqu'à nos jours, nous voyons un progrès très sensible de Champer à Morainvillier, de Morainvillier à Tennemann, et de Tennemann à Prantl, quoique chacun de ces quatre principaux historiens de la logique de Platon ait cherché à la représenter telle qu' elle lui apparaissait, sans prétendre à tirer des écrits de Platon, la forme même du système. Ces écrits ne nous fournissent aucune indication sur la forme du système qu'aurait choisi Platon pour exposer ses théories; si nous voulons donc réunir ces théories en un système, nous sommes forcés d'en prendre la forme dans le développement

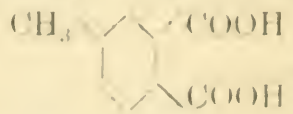
ultérieur de la logique, non dans les oeuvres de Platon. La légitimité de ce procédé a été contestée par Zeller; mais Zeller a choisi lui-même, pour représenter les théories de Platon, un ordre arbitraire pour lequel il invoque en vain l'autorité de Platon. Il vaut donc mieux représenter les théories d'un philosophe dans l'ordre qui fait le mieux ressortir les rapports essentiels, et c'est justement l'ordre systématique, formé par l'évolution de la science. Si nous voulons nier le droit de l'historien à ordonner systématiquement les théories d'un philosophe, il faudra borner la tache de l'histoire de la philosophie à résumer les oeuvres des philosophes, dans leur ordre chronologique. C'est ce qu'ont fait beaucoup d'écrivains, surtout parmi les philologues, mais ce n'est pas le but d'une étude philosophique de l'histoire de la philosophie.

L'auteur se propose donc, dans des études ultérieures, d'exposer systématiquement la logique de Platon, après en avoir étudié d'abord le développement dans chaque dialogue séparément. L'étude des résultats logiques de chaque dialogue doit être unie à la discussion de son authenticité et de l'époque à laquelle il a été écrit.

---

63 — Stefan Niementowski: „Über a-Methyl-o-phtalsäure" *O kwasie a-metyl-o-ftalowym).*

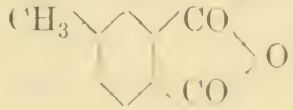
Aus Homophtalcyanid (1). $CH_3 . C_6 H_3 \begin{cases} (3)\,CN \\ (4)\,CN \end{cases}$, beschrieben von G. Glock (Ber. d. d. ch. Ges. XXI. 2659), wurde vom Verfasser durch Erhitzen desselben mit Salzsäure (Sp. G. 1·19) in zugeschmolzenen Röhren, die a-Metyl-o-phtalsäure erhalten



der erste Homologe der längst in der Benzolreihe bekannten o-Phtalsäure.

Diese neue Verbindung zeigte, nach wiederholter Umkrystallisierung aus Wasser und Xylol, folgende Eigenschaften: Sie schmilzt bei 152°C, indem sie dabei Wasser verliert und in Anhydrid übergeht. Sehr leicht in Wasser, Alkohol, Aceton und Aethylacetat löslich, löst sie sich sehr schwer in Chloroform und Benzol, leichter in homologen aromatischen Kohlenwasserstoffen. Mit Resorcin erhitzt, giebt sie eine gelbe Schmelze, welche im alkalischen Wasser gelöst, eine intensive gelb-grüne Fluorescenz zeigt.

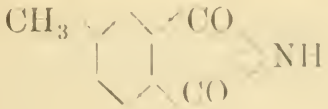
Der trockenen Destillation unterworfen, übergeht sie in

a-Methyl-o-phtalanhydrid: 

welches bei 92°C schmilzt. Es ist in organischen Solventien leicht löslich. Krystallisiert in Nadeln oder undeutlichen Kryställchen. Zeigt gleichfals als die freie Säure, die schöne Fluoresceinreaction.

Durch sein ganzes Verhalten zu verschiedenen Agentien entspricht es durchaus dem Phtalsäureanhydride.

Beim Zusammenschmelzen von zwei Molekülen a-Methyl-o-pthalsäureanhydrid mit einem Molekül Harnstoff entsteht

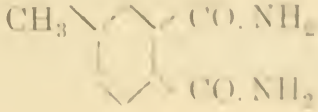
a-Methylpthalimid: 

durch die Reaction:

$$2\ CH_3.\ C_6\ H_3 \begin{matrix} CO \\ CO \end{matrix} O + CO \begin{matrix} NH_2 \\ NH_2 \end{matrix} =$$

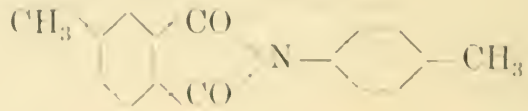
$$CO_2 + H_2O + 2\ CH_3.\ C_6\ H_3 \begin{matrix} CO \\ CO \end{matrix} NH.$$

Aus Alkohol, in welchem es leicht löslich ist, krystallisiert es in kurzen Nadeln von 196°C Schmp. Löslich im siedenden Wasser, Benzol und alkalischen Laugen, — unlöslich in Mineralsäuren.

a-Methylphtaldiamid: 

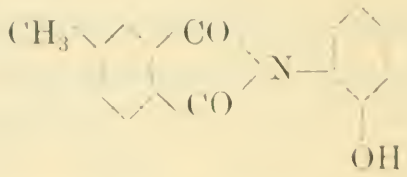
entsteht aus dem Vorhergehenden durch die Einwirkung von starkem Ammoniak, bei gewöhnlicher Temperatur. Es schmilzt bei 188°C, indem es dabei Ammoniak verliert und sich wieder in a-Methylpthalimid umwandelt.

p-Tolyl-a-methylphtalimid



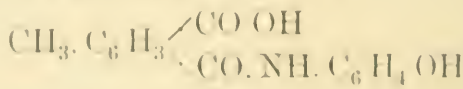
wird durch Zusammenschmelzen und nachherige trockene Destillation von p-Toluidin und a-Methylpthalsäure erhalten. Schm. 180° C. Sehr leicht in Chloroform, Benzol und Aethylacetat, viel schwieriger in Aceton und siedendem Alkohol löslich.

a-Methyloxyphtalanil



entsteht beim Zusammenschmelzen von o-Amidophenol und a-Methylphtalanhydrid. Es krystallisiert aus Alkohol in dünnen, sechseckigen, verlängerten Plättchen, welche bei 205° C schmelzen. In organischen Lösungsmitteln ist es löslich. In Natriumcarbonat gelöst unterliegt es der Umwandlung in

a-Methyloxyphtalanilsäure



welche aus der Auflösung des Natriumsalzes mittelst Salzsäure ausgeschieden werden kann. Diese neue Verbindung krystallisiert in dünnen Nadeln von 200° C Schm. Der Destillation in kleinen Quantitäten unterworfen, übergeht sie, unter Austritt von Wasser, in a-Methyloxyphtalanil.

Aus der Zusammenstellung aller dieser a-Methylphtalsäurederivate mit den entsprechenden Phtalsäurederivaten ergiebt sich, dass sie, trotzdem sie mehr Kohlenstoff enthalten, dennoch sämmtlich einen niedrigeren Schmelzpunkt besitzen.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyą Sekretarza generalnego Dr. Stanisława Smolki.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

3 Grudnia 1891.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

N° 10. Décembre. 1891.

Sommaire: Séances du 9, 14, 21 décembre 1891 — Résumés: 64. Orichoviana. Opera inedita et epistulae Stanislai Orzechowski ed. J. Korzeniowski. — 65. C. Morawski. André Patricius Nidecki. Sa vie et ses oeuvres. — 66. Comptes rendus de la Commission de linguistique. 4 vol. — 67. L. Sternbach. Sur la vie et les oeuvres de Théocrite — 68. S. Smolka. Sur la genèse de la constitution du 3 mai 1791. — 69. V. Czermak. Rapport sur les travaux de la mission de Rome en 1890/91. — 70. A. Lewicki. Rapport sur les recherches dans les archives de Dresde, de Danzig et de Koenigsberg. — 71. N. Cybulski et A. Beck. Recherches sur les phénomènes électriques dans la couche corticale du cerveau des singes et des chiens. — 72. M. Raciborski. Recherches sur la flore rhétique en Pologne.

Séances

Classe de Philologie

Séance du 9 décembre 1891

Présidence de M. C. Morawski

Le Secrétaire présente les dernières publications de la Classe:

Orichoviana. Opera inedita et epistulae Stanislai Orzechowski. 1543—1566. Vol. I. ed. Dr. Joseph Korzeniowski. 8°. XXVIII, 740 p.[1])

C. Morawski. „Andrzej Patrycy Nidecki. Jego życie i dzieła" (*André Patricius Nidecki. Sa vie et ses oeuvres*), 8°. X. 402 p.[2])

„Sprawozdania Komisyi językowej" (*Comptes-rendus de la Commission linguistique*), IV° vol., 8°, 384 p.[3])

1) Voir ci-dessous aux Résumés p. 323. 2) Ib. p. 327. 3) Ib. p. 334.

M. Leon Sternbach donne lecture de son mémoire sur la vie et les oeuvres de Théocrite.[1])

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 14 décembre 1891

Présidence de M. F. Zoll

M. Charles Potkański donne lecture de son mémoire sur la méthode des études sociologiques.

M. Stanislas Smolka fait une communication sur la genèse de la Constitution du 3 mai 1791.[2])

Le Secrétaire rend compte des travaux des Commissions.

La Commission juridique a procédé, dans la séance du 25 novembre, au renouvellement de son bureau. M. F. Zoll a été réélu président, M. Kasparek, vice-président et M. B. Ulanowski, secrétaire de la Commission.

Dans la même séance, il a été décidé de publier un recueil intitulé: „Archiwum komisyi prawniczej" (*Archives de la Commission juridique*) destiné à conserver les monuments juridiques de moindre étendue. M. M. Pilkosiński et Ulanowski ont été chargés de le rédiger.

M. Ulanowski a ensuite rendu compte des travaux entrepris pour la préparation d'une édition complète des monuments du droit polonais écrit et coutumier jusqu'à la fin du XVe siècle. Cette publication comprendra aussi des documents pour servir à l'histoire du droit germanique et canonique en vigueur en Pologne.

M. M. Abraham et Blumenstok sont priés de s'occuper de cet ouvrage; M. Ulanowski en dirige les recherches préparatoires.

La commission a pris en considération un exposé présenté par M. Ulanowski au sujet de la systématisation des publications futures de la Commission. Elle a reconnu la nécessité d'une édition critique des constitutions des diètes et d'un recueil des édits royaux. Elle a résolu de faire commencer sans retard les études préparatoires pour l'édition des

1) Voir ci-dessus aux Résumés p. 348. 2) ib. p. 354.

onstitutions des diètes, depuis Sigismond I jusqu'à la fin du règne de Sigismond III, et a confié ce travail à M. Oswald Balzer.

Enfin M. Ulanowski a rendu compte des recherches opérées dans es archives et des études de manuscrits auxquelles il s'est livré pendant es mois de juin, octobre et novembre. Il a fouillé successivement, à Lepol, les bibliothèques Ossoliński, Pawlikowski, Baworowski, à Posen la ibliothèque Raczyński, celles de la Société des amis de la science (Towazystwo Przyjaciół Nauk) et du séminaire, les archives et la bibliothèque lu chapitre, a Gnesen, la bibliothèque et les archives du séminaire, la ibliothèque et les archives du chapitre, à Kórnik, la bibliothèque de M e comte L. Zamoyski, à Breslau, celle de l'Université, enfin la bibliothèque royale de Berlin. Dans toutes ces collections, il a examiné les manuscrits contenant des documents et textes juridiques et a été assez heureux pour obtenir que ces manuscrits fussent communiqués pour un certain temps à la Commision. M. Ulanowski a exprimé ses plus chaleureux emerciments aux personnes dont le grand zèle et les lumières ont su lléger sa tâche et spécialement, aux membres du Clergé de Posen et de Gnesen, à M. Celichowski de Kornik, à M. Kętrzyński dont les précieuses ndications ont facilité singulièrement ses recherches dans la bibliothèque le M. le comte V. Baworowski et dans celle de Breslau.

La Commision historique a choisi, dans la séance du 27 novembre, M. F. Piekosiński comme président, pour l'année 1892.

Dans la même séance, M. S. Smolka a tracé le plan des travaux exécuter dans les archives du Vatican, pendant l'année 1891—92. M. M. Louis Boratyński et Thadée Sternal en sont chargés. M. V. Czermak ensuite rendu compte de ses recherches dans les archives du Vatican, endant l'année 1890—91. Enfin M. A. Lewicki a lu un rapport sur son xcursion aux archives de Dresde, Danzig et Koenigsberg.

Classe des Sciences mathématiques et naturelles

Séance du 20 décembre 1891

Présidence de M. E. Janczewski

Le secrétaire présente le compte-rendu de la séance de Comission d'anthropologie qui a eu lieu le 26 novembre 1891.

Dans cette séance on a élu à la place de feu M. Kopernicki MM G. Ossowski et R. Zawiliński comme secrétaires de la Commission M G Ossowski a ensuite exposé les résultats des fouilles qu'il a entreprises en 1891 dans la caverne de Werteba à Bilez Złoty.

MM. F. Kreutz et J. Rostafiński présentent le mémoire de M. Raciborski: *Recherches sur la flore rhétique en Pologne.* [1])

M. N. Cybulski en son nom et au nom de M. Beck présente une communication *sur les phénomènes électriques dans la couche corticale des singes et des chiens.* [2])

La classe se forme ensuite en comité secret et vote l'impression des mémoires présentés.

1) Voir ci-dessous aux Résumés p. 375. 2) ibid. p. 369.

Résumés

34. — J. Korzeniowski. **Orichoviana.** Opera inedita et epistulae Stanislai Orzechowski. 1543—1566. Vol. 1. Cracoviae, 1891. In 8° XXVIII et 740 p.

Stanislas Orzechowski est un des meilleurs écrivains politiques dont s'honore la littérature polonaise. Ses nombreux ouvrages, écrits en latin ou en polonais, lui assignent une place distinguée parmi ces hommes de lettres qui, au 16e siècle, exercèrent une si grande influence sur l'opinion publique, en Pologne. Avec André Frycz Modrzewski, il est le plus important de ces théoriciens politiques. Son système basé sur la théocratie, erroné et entaché d'extravagances en maint endroit, lui survécut et triompha même en partie, lorsque, après sa mort, la réaction catholique vainquit et abolit le modérantisme religieux si largement étendu au 16e siècle et dont le plus éminent partisan avait été Frycz Modrzewski. Ce n'est pas seulement comme écrivain fécond et varié qu' Orzechowski mérite d'être connu: son nom et sa vie appartiennent à l'histoire de Pologne. Il occupe en effet une place marquante dans l'histoire de l'Eglise et dans celle du mouvement réformiste dans son pays; c'est un type caractéristique, tranché, de combattant mêlé à toutes les luttes intestines de son époque.

La vie et les oeuvres d'Orzechowski ont donné lieu à un grand nombre d'études et de travaux parmi lesquels nous devons signaler l'ouvrage de François Bohomolec, Jésuite et auteur dramatique du 18e siècle, celui de Francescantonio Zaccaria, jurisconsulte italien et historien ecclésiastique de valeur, celui du comte Joseph Maximilien Ossoliński, célèbre et savant fondateur de l'Institut National de Léopol, l'élégant et remarquable travail de l'historien polonais Louis Kubala, et enfin l'oeuvre la plus étendue qui ait été publiée sur nos écrivains politiques, celle de M. le comte Stanislas Tarnowski. Néanmoins, malgré qu'on se soit occupé d'Orzechowski à tant de reprises et avec tant de zèle, sa biographie, ses actions, son influence sur la Pologne de son temps sont loin de nous être parfaitement connues. Le Jésuite Bohomolec avait trop peu consulté les sources, et ses recherches avaient été trop superficielles. Zaccaria s'est surtout occupé de la question du mariage d'Orzechowski par rapport au droit canon. Le consciencieux travail d'Ossolinski est le premier recueil sérieux de documents sur la vie d'Orzechowski et sur ses oeuvres; mais il est composé exclusivement au point de vue bibliographique. Kubala, dans son étude si brillante et si délicate, n'examine „le Tribun de la Petite Pologne" que d'un seul côté. Quant à M. le comte Tarnowski, il n'a considéré dans Orzechowski que l'écrivain politique.

Orzechowski ne brilla pas seulement comme littérateur, mais encore comme historien de son temps (Annales 1548—1553), comme orateur sachant entraîner les foules, comme théologien, ou plutôt sophiste-rhéteur capable de parler de tout avec la même puissance et la même habileté, la même éloquence et la même audace. Cet étrange personnage fit de sa vie privée une affaire publique, et apporta tous ses soins à étendre cette publicité. C'est une figure exceptionnelle dans la société polonaise du 16e siècle, c'est, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le publiciste avancé du parti catholique. Il présente quelque analogie avec le célèbre réformateur-publiciste Pierre Paul Vergerio. C'est en effet pour l'Église catholique

qu' Orzechowski a combattu avec le plus d'ardeur ; c'est pour elle, pour la défense de ses droits, de ses priviléges, de ses principes, qu'il a toujours été sur la brèche. Il ne faisait qu'une seule exception: le célibat ecclésiastique. Dès le début de sa carrière littéraire, il le réprouve, il l'attaque dans ses écrits. Il n'est donc pas étonnant que, quoique ordonné prêtre, il se soit marié: Luther, Jean Łaski, Krowicki, Lutomirski, beaucoup d'autres, presque tous les réformateurs du 16 siècle ont commencé par le mariage; ce qui est tout-à-fait extraordinaire c'est que, prêtre marié, excommunié par l'Eglise, il n'ait pas rompu avec elle, mais au contraire, ait été en toute occasion un de ses plus vaillants champions dans les combats contre les Réformés. Il est vrai que d'un autre côté il défendit aussi énergiquement sa femme contre l'Eglise. Le présent volume jette un jour nouveau, ou plutôt donne de précieux renseignements sur la vie et les oeuvres d'Orzechowski. Il contient, outre sa correspondance, quelques-uns de ses ouvrages inédits.

Dans une préface d'une vingtaine de pages, l'éditeur nous donne à grands traits une biographie d'Orzechowski appuyée, soit sur l'autobiographie même de l'écrivain, soit sur les documents offficiels. Orzechowski naquit le 11 novembre 1513, à Przemyśl, d'une riche famille de gentilshommes. Il commença ses études dans sa ville natale, puis les continua à Cracovie, à Vienne, à Leipzig, à Wittenberg où, comme il le raconte lui-même, il fut l'élève de Martin Luther et de Philippe Mélanchton. Il se rendit ensuite en Italie où il suivit, à l'université de Padoue, les leçons de Lazare Bonamico et d'Antonio Pariseo, à Venise, celles d'Egnazio, et enfin, à Bologne, celles de Romolo Amaseo et de Louis Boccadiferro. Quelques années après, on le retrouve à Rome, à la cour du cardinal Jérome Ghinucci, auquel il avait été recommandé par le cardinal Contarini. Il eut comme condisciples, en Italie, le cardinal Alexandre Farnèse et le célèbre historien polonais, Martin Kromer. Revenu et définitivement établi en Pologne vers 1542 „gratiis Romanis et expectationibus onustus", c'est

seulement en 1543 qu'il fut ordonné prêtre, et cela presque malgré lui „ac modo non vinctus", par l'archevêque de Léopol. A l'époque de son ordination il avait depuis longtemps déjà de hautes dignités ecclésiastiques.

Il eut des discussions retentissantes et nombreuses avec son évêque, tantôt sur le célibat, tantôt sur le second baptême des Ruthènes orthodoxes admis dans l'Eglise catholique; enfin, après l'avoir annoncé en plein synode, il épousa Madeleine Chełmska, fille d'un riche gentilhomme du territoire de Cracovie: il avait préalablement renoncé à tous ses bénéfices et prébendes. Dès ce moment Orzechowski se jette tout entier dans la lutte qui devait remplir son existence, lutte passionnée, inflexible pour la défense de sa femme et surtout pour l'abolition des prohibitions empêchant le clergé de contracter des mariages légitimes. Il s'adresse à tout le monde, il tache de gagner tout le monde à sa cause: la noblesse, que sa parole enflammée soulève et persuade dans les diétines et les diètes générales du Royaume de Pologne, ainsi que dans les synodes provinciaux, les évêques, l'Université, les nonces du Pape, Louis Lippomano, évêque de Vérone, Berard Bongiovanni, évêque de Camerino, Jean François Commendone, célèbre légat et cardinal auquel il dédia son autobiographie, les papes Jules III, Pie IV, enfin le roi de Pologne, Sigismond-Auguste, à qui il adresse sans relâche des appels violents, des suppliques pressantes. L'Eglise resta sourde à ce déchaînement d'éloquence. Mais Orzechowski ne s'en tint pas à ces questions; simultanément il écrivait avec une pureté de langage et de style aussi remarquable que la virulence des expressions „le traité sur les relations de l'Eglise Romaine avec les églises d'Orient, il entamait avec les protestants des controverses irritées et conduisait une polémique injurieuse contre le modéré Frycz Modrzewski, contre Luther, contre François Stancar, célèbre réformateur de Mantoue, enfin contre les Antitrinitaires polonais et les diverses nuances de cette secte. Faible théologien, ergoteur, il ne combattait pas avec des arguments théologiques, quoique ses écrits soient saturés de citations d'auteurs sacrés, mais il préférait puiser ses de-

monstrations dans le recueil de lois civiles, s'efforçant surtout de prouver le danger des sectes au point de vue politique. Aussi appartient-il bien moins à la littérature religieuse qu'à la littérature politique; on peut le citer dans la première, mais c'est dans la seconde qu'il faut le classer, c'est elle qui lui a donné le renom littéraire dont il jouit.

Les oeuvres d'Orzechowski sont fort nombreuses et ont été très souvent rééditées séparément; néanmoins on n'en a jamais publié la collection complète. Cette négligence est fort regrettable, car elle nous a fait perdre des ouvrages de valeur qui méritaient d'être conservés. L'éditeur de ce volume a, dans la préface, dressé le catalogue de l'oeuvre d'Orzechowski, s'appuyant non seulement sur ses livres publiés et sur les *inedita* connus, mais aussi sur les citations de ses propres ouvrages dont notre auteur est assez prodigue, et sur les mentions qu'en font d'autres écrivains. Ce catalogue contient le nombre imposant de 66 titres; il est vrai que quelques attributionss ont douteuses. En somme, il existe 40 ouvrages d'Orzechowski connus et publiés, en y comprenant ceux que l'on livre au public dans le présent volume: il y en a 3 en manuscrits qui n'ont pas encore été imprimés; les 23 autres sont des ouvrages qui ne peuvent avec certitude lui être attribués, ou qui sont inconnus. La correspondance originale d'Orzechowski ne nous est malheureusement pas parvenue. Nous ne possédons de lui qu'une seule lettre en original, et très probablement elle n'est pas de sa propre main. Elle était pourtant énorme, cette correspondance, et d'un genre éminemment étrange. Orzechowski, très vaniteux, très amoureux de renommée, de „réclame" n'a peut-être pas écrit une seule lettre intime: il apportait tous ses efforts à ce que ses lettres, même celles qui eussent pu ou dû demeurer secrètes, fussent répandues à profusion, divulguées à tous. Il en conservait toujours des copies et les communiquait à ses amis et confidents. Presque dans tous ses écrits, il rappelle ses ouvrages antérieurs, y renvoie, en recommande la lecture. Aussi chez lui une simple épître privée a-t-elle ordinairement le caractère d'un manifeste, d'une

dissertation, d'un plaidoyer, et cela d'autant plus qu'elle est écrite dans un style irréprochable, poli, excessivement travaillé. C'est pour cela qu'on a pu dans un même volume faire figurer cette correspondance à côté d'autres travaux littéraires. Cependant le sort de ces compositions si soignées pour lesquelles l'auteur désirait un si grand éclat, une si vaste notoriété, a été vraiment extraordinaire: elles eussent probablement péri à tout jamais sans le zèle actif d'un érudit, à qui l'histoire de Pologne est redevable de la conservation de tant de matériaux de premier ordre: Stanislas Górski, chanoine de Cracovie et de Płock. Ce modeste savant, qui nous a laissé la collection célèbre des „Acta Tomiciana" ou actes de la Chancellerie royale de 1507 à 1548, le recueil des lettres de l'évêque de Cracovie, Pierre Tomicki, les oeuvres d'André Krzycki et quantité d'autres sources d'un prix inestimable pour l'histoire littéraire et politique de la Pologne, rassembla en deux gros volumes les oeuvres et la correspondance de Stanislas Orzechowski. Ces manuscrits, (l'un est au Musée Czartoryski à Cracovie. Mss. N° 2117; l'autre, dans la bibliothèque de M. le comte Branicki, à Sucha, en Galicie, Mss. N° 6) contiennent à peu près les mêmes pièces. Ils se complètent cependant l'un l'autre, dans certains détails. Pour la présente édition, M. Korzeniowski à mis à profit, non seulement les imprimés du 16e siècle renfermant des lettres d'Orzechowski, mais encore les manuscrits du Musée Czartoryski (Mss. N° 3585. 3727), ceux de la bibliothèque de l'Université de Cracovie (Mss. N° 59. 226), ceux de l'Institut National Ossolinski à Léopol (N° 653), ceux de la bibliothèque impériale publique à Pétersbourg (Лат. F. XV. 16 et Разнозн. F. IV. 138), la collection d'autographes de la bibliothèque royale de Berlin, et, enfin, un manuscrit des archives du Chapître de Cracovie.

Notre volume contient 110 opuscules ou lettres.

Parmi les plus importants travaux publiés ici pour la première fois, d'après les manuscrits, on doit signaler les suivants:

N° 1. *Respublica Polona proceribus Polonis in conventu generali*, 1543. C'est la première brochure politique de l'auteur qui avait alors trente ans: elle a trait à la diète alors rassemblée à Cracovie. Après un long avant-propos dans lequel l'auteur personnifie la République de Pologne parlant aux sénateurs de l'amour de la patrie, et les invitant à vaquer avec sollicitude à leurs propres affaires dans l'intérêt des affaires publiques, le livre contient dix chapitres concernant les points défectueux de l'administration intérieure de l'Etat. Il y parle de la vente des charges, du danger des diètes fréquentes, des levées en masses (pospolite ruszenie) réitérées ou inutiles, faites au moment où l'on n'avait point d'ennemis, de l'injuste répartition des impôts écrasant les pauvres paysans, des défauts de la législation et de la constitution des tribunaux, de la manière vicieuse de rendre les arrêts, enfin, — et il est ici un des premiers antisémites de son temps, — de la tolérance accordée aux Juifs.

N° 13. *Apologia*, 1547. Dans cet ouvrage dédié au comte André de Górka, castellan de Posen, un des hommes les plus remarquables de cette époque, Orzechowski réfute les calomnies lancées contre lui au sujet d'un petit livre qu'il avait écrit contre le célibat, sous la forme d'un discours adressé au concile de Trente.

N°s 25—26. *Oratio ad equites Maioris Poloniae contra matrimonium secundum Sigismundi Augusti regis*, et „*De secundo coniugio serenissimi regis Poloniae Sigismundi Augusti ad equites Polonos oratio secunda.*" Comme on le sait, le roi Sigismond Auguste, après la mort de sa première femme, Elisabeth d'Autriche, contracta secrètement un second mariage avec Barbe Radziwiłł, veuve du palatin de Troki, Stanislas Gasztold, et fille de Georges Radziwiłł. Cette mésalliance clandestine du souverain provoqua dans le pays un vif mécontentement qu'activèrent encore les menées de la reine mère, Bone Sforza, et des magnats ses partisans, entre autres du puissant palatin de Cracovie, Pierre Kmita. C'est dans la Grande Pologne que se manifesta plus particulièrement cette opposition à l'union

du roi avec une Lithuanienne. C'est aussi dans cette contrée que parurent le plus de pamphlets tournant en dérision ce mariage, et c'est pour ce motif qu' Orzechowski, client de Kmita, adressa sa philippique enflammée à la noblesse de la Grande Pologne. Dans cette diatribe, il s'exprime avec une violence inouïe contre le roi et Barbe Radziwiłł. Avec une insolence féroce il couvre de boue cette princesse et sa famille; il menace même en finissant de renverser le souverain du trône où l'on appellera Maximilien d'Autriche. C'est un des libelles les plus outrés de cette plume envenimée et servile. Le second discours est encore peut-être plus furieux et plus puissant que le premier; il appelle à la révolte la noblesse polonaise et signale un détail jusqu'ici complètement ignoré: cette alliance, d'après notre écrivain était incestueuse. La jeune et belle reine était, selon cette opinion, la fille naturelle du roi Sigismond I, père de Sigismond-Auguste. Ces deux discours sont des documents de premier ordre sur l'état des esprits en Pologne, au 16e siècle. Leur latinité merveilleuse rappelle les harangues de Cicéron contre Catilina.

N° 29. *Ad Nicolaum Brudzowium Tractatus rationem universalis Ecclesiae ac Sedis Romanae continens.* 1549. Ce traité, complètement oublié jusqu'à nos jours, est un des plus curieux ouvrages religieux d'Orzechowski; il y établit la primauté du pape, et y parle des rapports avec les églises d'Orient. Orzechowski, né sur les confins où se touchent les deux grandes branches slaves, les races Polonaise et Ruthène, d'un père polonais et d'une mère fille d'un prêtre grec, se plaisait souvent à se dire „*gente Ruthenus, natione Polonus*" et, quoiqu'il appartînt à l'Église romaine dans laquelle il était même prêtre — prêtre peu soumis à ses supérieurs, il faut l'avouer. — fort souvent, avant et après son mariage, il éleva la voix dans la question des rapports réciproques entre les églises d'Orient et d'Occident. Il comprenait sous le nom d'Église catholique, *Ecclesia catholica*, ἐκκλησία καθολική, quatre grandes divisions, c'est-à-dire les patriarchats de Rome, de Constantinople, d'Antioche et d'Alexandrie. Il reconnaisait au chef de celui de Rome, au succes-

seur de Saint Pierre, la suprématie sur l'Eglise entière, mais il déniait cette suprématie à l'Eglise romaine.

N° 31. *Oratio pro Valentino plebano in Krczonow.* 1549. C'est un des rares écrits en polonais de notre recueil. Valentin, curé du petit village de Krczonów, dans le diocèse de Cracovie, fut un des premiers prêtres mariés; traduit devant le tribunal de l'évêque Samuel Maciejowski, il fut, malgré la brillante plaidoirie d'Orzechowski, condamné à la détention et enfermé dans le château de Lipowiec.

N° 37. *Epistula Stanislai Orichovii de coelibatu ad Petrum Kmitam.* 1547(?). Cet opuscule est un de ceux qu'Orzechowski a dirigés contre le célibat. Il faut ranger dans la même catégorie le N° 38: *Appellatio Stanislai Orichovii.* 1549, contre la sentence de l'évêque de Przemyśl. On y trouve une foule de détails sur la personne de l'auteur. Le N° 71 appartient encore au même groupe; c'est, sous la forme d'une lettre à l'Université de Cracovie, une défense contre les jugements rendus par les évêques polonais dans la cause d'Orzechowski, et un plaidoyer contre le célibat.

N° 87. *Conclusiones in hereticos pro salute patriae.* Cet ouvrage extrêmement rare fut primitivement écrit en latin, puis traduit en polonais. C'est une lettre au prince Nicolas Radziwiłł, palatin de Wilna, à laquelle sont ajoutées 23 conclusions contre les sectaires et surtout contre Stankar, Lismanin, Statorius, Krowicki, Blandrata et plusieurs autres. Dans ce traité Orzechowski développe l'idée qu'il a trop souvent répétée que les novateurs sont des perturbateurs de la paix des états, qu'il faut les traîter comme des criminels politiques.

N° 93. *Stanislao Hosio S. R. E. Cardinali.* 1563. Le célèbre cardinal Hosius, évêque de Varmie, fut un des présidents du concile de Trente. Orzechowski lui écrit, en mai 1563, une lettre fort longue, dans laquelle il rend compte de la polémique qui s'était élevée entre lui et André Fryez Modrzewski, au sujet du concile de Trente dont ce dernier contestait la légalité. Néanmoins il ne craint pas d'exposer à Hosius toute l'irritation que le concile a fait naître dans les pays d'Orient,

dont le clergé schismatique était froissé de n'avoir pas été appelé à y prendre part. Hosius répondit à Orzechowski par le traité „*De loco et authoritate Romani pontificis in Ecclesia Christi et conciliis*“ (publié en 1567). A son tour Orzechowski répliqua par un mémoire fort étendu et fort intéressant mais dont, malheureusement, nous n'avons que des fragments, dans lequel il agite encore une fois la question des rapports entre les églises d'Orient et d'Occident. Il faut considérer Orzechowski comme un précurseur de l'union religieuse de Brześć (1595).

N° 94. *Ad . . . . . Joannem Przerembium . . . . . Stanislai Orechovii pro confirmatione absolutionis suae ab ecclesiastica censura supplicatio.* 1563. Cette épître est fort différente de ton de la célèbre et orgueilleuse supplique au pape Jules III. (Bâle, 1551). Orzechowski l'écrivit dans la conviction que la suspension momentanée de la censure canonique prononcée contre lui, en 1552, était équivalente à une permission spéciale d'enfreindre la règle du célibat. Elle appartient à la classe des écrits où notre écrivain, plaidant „pro domo sua,“ préconise le mariage des prêtres.

N° 96. *Vita Stanislai Orichovii, ad Joannem Franciscum Commendonum* 1564. Cette autobiographie, la seule qu'un écrivain polonais du 16e siècle nous ait laissée, avait été consultée par Bohomolec. Publiée pour la première fois, elle est d'une lecture des plus attachantes. Commendone, comme on le sait, avait parcouru en 1563 et en 1564 le territoire de la Pologne en tous sens; il en avait même visité les provinces les plus éloignées, poursuivant sa route jusqu'en Podolie. Au cours de ce voyage, pendant un séjour chez le comte Jean Christophe Tarnowski, il rencontra Orzechowski qui lui soumit son affaire et le pria de l'appuyer pour une solution définitive. A la demande de Commendone, Orzechowski composa un mémoire dans lequel il fait le récit de ses premières années, de son éducation, de ses études en Allemagne et en Italie, de son retour au pays, de son ordination forcée, de son mariage, de son existence depuis cet évènement, de ses occupations et de ses travaux littéraires.

N 101. *Oratio in conventu particulari Visnensi.* 1566. Ce discours, un des moins connus parmi les travaux politiques d'Orzechowski, fut composé à l'occasion du départ projeté de la reine Catherine d'Autriche, troisième femme de Sigismond Auguste, et du divorce du roi. Le Saint-Siège s'opposait à ce divorce, et la noblesse de la Grande Pologne, docile aux intrigues de l'archevêque Uchański et de l'habile diplomate, envoyé d'Autriche, Dudycz, ne voulait à aucun prix consentir à l'éloignement de la princesse. Le grand historien polonais, Joseph Szujski, a tracé un tableau remarquable des agitations de cette période et a parlé de ce discours.

N° 102. *Apologia pro Quincunce.* 1566. Cet écrit politique d'Orzechowski, vraisemblablement le dernier qui soit sorti de sa plume, nous a été conservé dans un manuscrit du 17e siècle dont le texte fourmille d'incorrections. C'est un plaidoyer pour les opinions politiques avancées par Orzechowski d'abord, dans son fameux traité „Quincunx" où, sous la forme du dialogue, il expose sa pensée sur ce qu'il appelle „l'exécution des lois", et sur son système théocratique, puis, dans le discours, mentionné plus haut, qu'il prononça à Wisznia. Ces deux ouvrages, le „Quincunx" et le discours, firent à Orzechowski beaucoup d'ennemis; on fut surtout indigné de ce chapitre du „Quincunx" où, cherchant à établir la différence qui existe entre la puissance royale, limitée par la loi et les diètes, comme l'était celle du roi de Pologne, et la tyrannie despotique, il cite comme exemple de cette tyrannie. — et cela fort maladroitement, — la voisine et la soeur de la République, la Lithuanie, qu'une simple union personnelle liait à cette époque à la Pologne. Dans son aveugle animosité, Orzechowski fait des Lithuaniens un peuple de vils esclaves et outrage toute leur nation. Cette exagération injuste et injustifiable, à laquelle d'ailleurs Orzechowski n'était que trop enclin, lui attira de cruelles représailles. M. Joseph Korzeniowski a déjà publié dans la „Bibliothèque des écrivains polonais" (11e livraison) un des livres contemporains suscités par cette satire [1]).

[1]) Bulletin 1891, p. 5.

Ce fut la dernière bataille livrée par Orzechowski. Accablé par les rigueurs du sort, par une suite ininterrompue de luttes improductives et de récriminations stériles, en proie aux remords et aux soucis, victime de mille embarras, il n'avait plus la force ni la volonté de supporter le fardeau de la vie. Sa fidèle compagne, cause immédiate de ses malheurs, de son existence brisée, sa femme ou sa concubine (on la considérait comme telle dans leurs dernières années), s'éteignit au mois d'avril, 1566. Orzechowski, rassuré sur l'avenir de ses enfants qu'il avait confiés à sa famille, ne tarda pas à la suivre: il mourut au mois de novembre de la même année, abattu par la maladie et le chagrin. Il fut probablement enseveli à Przemyśl, mais on ignore la place exacte de son tombeau. Il ne nous reste aucun portrait de lui; à peine connaissons-nous son écriture. Cet homme promettait, à ses débuts, beaucoup plus qu'il n'a tenu; sa fin n'a pas répondu à ses commencements.

Nous n'avons qu'une partie de la correspondance d'Orzechowski. L'éditeur a rassemblé dans ce volume 91 lettres, pour la plupart de notre auteur. Il y en a une fort petite quantité provenant de ses correspondants, et elles sont essentiellement littéraires. Parmi les personnages qui les ont écrites nous citerons: les rois de Pologne Sigismond I et Sigismond Auguste, le pape Jules III, l'empereur Ferdinand I, les cardinaux Alexandre Farnèse, Stanislas Hosius, évêque de Varmie, le célèbre diplomate pontifical, cardinal Commendone, Luigi Lippomano, évêque de Vérone, nonce du pape Paul IV, Berardo Bongiovanni, successeur du précédent, nonce de Pie IV, le célèbre et savant diplomate André Dudiez Sbardellati, évêque de Fünfkirchen, dont la correspondance est d'autant plus curieuse que cet habile homme d'état de l'Empire, ce dignitaire de l'Eglise, suivit les traces d'Orzechowski, un an après la mort de ce dernier: il se maria, après s'être toutefois désisté de toutes ses charges ecclésiastiques. Nous y trouvons encore les primats, archevêques de Gnesen, Pierre Gamrat, Jean Przerembski, Jacques Uchański, les évêques de Cracovie, Samuel Maciejowski et André Zebrzydowski, le brillant élève d'Érasme

Orzechowski entretint aussi un commerce épistolaire avec le comte Jean Tarnowski, castellan de Cracovie, et son fils, Jean Christophe, le puissant palatin de Cracovie, Pierre Kmita, les protecteurs des réformaterurs, Nicolas Oleśnicki de Pinczów, Nicolas Stadnicki, de Dubiecko, et le plus grand seigneur de Lithuanie, le prince Nicolas Radziwiłł, palatin de Wilna, soutien des calvinistes. Joignons encore à cette liste l'ami d'Orzechowski, Martin Kromer, plus tard évêque de Varmie, fort estimable historien, le jurisconsulte et poëte Jacques Przyłuski, Paul Ramusio, secrétaire du „Conseil des Dix" de Venise, l'excellent philologue et humaniste André Patrice Nidecki, éditeur de fragments de Ciceron, évêque de Livonie, Jacques Górski, professeur à l'Université de Cracovie, philologue distingué et éditeur de plusieurs travaux d'Orzechowski, les hérétiques fameux Martin Krowicki et François Stancar de Mantoue, l'éminent libraire et imprimeur de Cologne Maternus Cholinus, le savant dominicain Mathieu Zittard, prédicateur de l'empereur Ferrdinand I, etc.

L'éditeur a ajouté en supplément 19 lettres et actes se rapportant étroitement au contenu du volume. On verra entre autres, dans cet appendice, 7 lettres échangées entre Jacques Przyłuski et Martin Krowicki au sujet du mariage de ce dernier, mariage qu'avait conseillé et favorisé de toutes ses forces Orzechowski. Ces lettres sont d'une grande importance et peuvent contribuer à faire connaître la figure caractéristique et jusqu'ici fort superficiellement dessinée de Przyłuski. La seconde série de lettres que reproduit cet appendice se rapporte à la publication du livre d'Orzechowski: „*Chimaera sive de Stancari funesta regno Poloniae secta*". Elle contient 6 lettres de ce célébre réformateur, fondateur de la secte des Ariens polonais.

Le présent recueil est le premier volume des oeuvres inconnues d'Orzechowski; l'éditeur pense qu'un second volume suffira pour terminer cette édition. Il a du reste recueilli nombre de matériaux pour ce second tome. On y trouvera d'abord trois opuscules absolument inédits de notre écrivain; puis, si

par hasard on est assez heureux pour les découvrir, les ouvrages dont la liste suit, et qui ne sont pas même connus en manuscrits :

1543. „Sacerdos" (?) peut-être „De Sacerdote".
1547. „Apologia ad Petrum Kmitam".
1548. „Oratio qua ad studium philosophiae Polonos cohortatur".
1551. „Antibabylon". ou Antybabilon Królestwa Polskiego".
1556. „Ad Aloysium Lipomanum pro vita pudica".
1556. „Repudium Romae".
1560. „De Jesu Christo mediatore".
1562. „Crovicius" (?)
1563. „Retractationum libri"
1566. „Scholium".

A plusieurs reprises Orzechowski mentionne ces ouvrages. En outre, un inconnu, à peu près contemporain d'Orzechowski et son admirateur enthousiaste, a écrit une liste des oeuvres de son auteur favori, dans laquelle nous lisons les titres suivants de livres que nous ne connaissons pas :

„Kronika o wierze chrześciańskiej".
„Summarius o wierze boskiej".
„Libellus de praeparatione episcopali ad mortem".
„Kazanie o Boratyńskim na pogrzebie".
„Listy do panów chrześciańskich po łacinie". (Lettres latines aux princes de la Chrétienté).
„Listy do panów polskich po polsku". (Lettres aux grands seigneurs polonais).
„Commentum in iuramenta ecclesiastica ad senatum".
„Oratio ad equites polonos de mutanda republica". (?)
„Comes korony polskiej". (?)
„Testamentum Stanislai Orichovii Roxolani".

De plus, certains bibliographes attribuent à Orzechowski

„De jure naturae et gentium". (?)
„Vita Sbignei Oleśnicki". (?)

---

65. — K. Morawski. **Andrzej Patrycy Nidecki.** Jego życie i dzieła. (*Andreas Patricius Nidecki*, sein Leben und seine Werke, von Dr. Kasimir von Morawski, Professor an der Jagellonischen Universität). Krakau 1892, X, 402 SS

Der bedeutendste Philologe Polens aus dem Zeitalter der Renaissance, der erste Bearbeiter der ciceronischen Fragmente wird in diesem Buche vorgeführt und nach seinen Verdiensten gewürdigt. Der Verfasser benutzte seine gedruckten Werke, hauptsächlich aber die reiche, in verschiedenen Archiven verstreute Correspondenz aus dem sechszehnten Jahrhundert. Die handschriftlichen Schätze der Czartoryskischen Bibliothek in Krakau, das Frauenburger Arhiv und verschiedene Bibliotheken in Warschau und Petersburg boten ihm ein weitschichtiges handschriftliches Material an die Hand. Zur Beleuchtung der letzten Decennien des Jahrhunderts lieferten das Meiste die römischen Archive, vor allem das Vaticanische. Diese Quelle ist dem Verfasser zugänglich geworden durch die überaus reichliche Ausbeute, welche die unter Prof. Smolka's Leitung stehende sog. römische Expedition seit einigen Jahren aus den Archiven Roms gewinnt und in sorgfältigen Copien nach Krakau versendet. Ein unschätzbares Material wurde dadurch den Krakauer Forschern zur Benutzung eröffnet.

Nach einer kurzen Einleitung, welche die ersten Regungen des Humanismus in Polen verfolgt, die Theilnahme der Krakauer Universität an dieser Bewegung im 15. Jahrhundert und im Anfang des sechszehnten schildert, den Ciceronianismus der damaligen Epoche und die Einführung der griechischen Studien darstellt, wendet sich der Verfasser zum ersten Theile seiner Biographie, welche in 12 Abschnitten die Jahre 1522—1572 umfasst. Mit dem letzten Datum fällt der Tod des letzten Jagellonen, Sigismunds August, zusammen.

Andreas Patricius Nidecki erblickte in Oświęcim, dem Grenzstädtchen zwischen Preussisch-Schlesien und dem heutigen Galizien das Licht der Welt. Dieser heutigen Tags ganz ver-

fallene Flecken muss im sechszehnten Jahrhundert eine ansehnliche Stadt gebildet haben und war ein fruchtbarer Boden für gelehrte Männer und literarische Talente. Ausser einigen Professoren ist hier der bedeutende Schriftsteller Lucas Górnicki zur Welt gekommen, welcher zu den strebsamsten Humanisten Polens gehört, die Früchte der italienischen Cultur zum Nutzen seines Vaterlandes mit Eifer verwertet und durch seine Bearbeitung des Cortegiano sich unsterbliche Verdienste um die Verfeinerung der polnischen Sprache erworben hat. Den ersten Unterricht hat Nidecki in den Krakauer Schulen genossen, bald aber verliess er die zünftigen Lehrer, um der damaligen Sitte folgend am Hofe eines Grossen, in der Schule des Lebens, seinem Körper und Geist besseren Unterhalt zu verschaffen. Das Schicksal trieb ihn an die Seite des Andreas Zebrzydowski, welcher damals den Bischofsstuhl von Kujavien innehatte.

Als Bischof nicht bedeutend und sogar öfters in Glauben und Auftreten zweideutig und schwankend, war Zebrzydowski ein desto eifrigerer Förderer der humanistischen Bewegung und gehört zur Plejade der Kirchenfürsten, welche im sechszehnten Jahrhundert so viel zur Ausbreitung der neuen Cultur beigetragen haben. Sie stehen unter dem Einflusse des Erasmus, wie besonders Peter Tomicki, welchen Erasmus mit vielem Lobe gepriesen hat, ziehen an ihre Höfe verschiedene italienische Gelehrten, welche das Studium des römischen Rechts und die Kenntnis des Alterthums im Norden fördern sollten. Auch Zebrzydowski war „Erasmi auditor et discipulus", wie auf seinem Sarkophage in der Krakauer Kathedrale noch heute zu lesen ist, stand in seiner Jugend in sehr intimen Verhältnissen zu dem grossen Gelehrten in Basel und dieser Verkehr mag seine Bildung gefördert haben, gab ihm aber zugleich einen gewissen Skepticismus, welcher mit seiner kirchlichen Stellung sich schwer vereinigen liess. Nidecki wurde nun sein Secretär und geleitete auch seinen Herrn nach Krakau, als derselbe zum Bischof von Krakau im Jahre 1550 ernannt wurde. Das rührige Leben, welches hier herrschte, die

religiösen Streitigkeiten, welche die ganze Gesellschaft in zwei Lager spalteten, giengen an dem bischöflichen Secretär nicht spurlos vorüber. Wichtiger aber war, dass ihm seines Mäcens Gnade die Möglichkeit verschaffte, nach Italien zu gehen und an den bedeutendsten Herden der Wissenschaft und Cultur seine Bilduug zu vervollständigen und zu erweitern. Nidecki, wie so viele Polen der damaligen Zeit, begab sich nach Padua und verlebte hier zuerst die Jahre 1554—5, um dann, nach einem kurzen Aufenthalte in Polen, seine Studien zu Ende zu führen in den Jahren 1558—9.

Diese in Padua zugebrachten Jahre wurden für Nidecki's weitere Entwickelung entscheidend. Bei seinem ersten Aufenthalt traf er hier eine zahlreiche polnische Colonie an, vor allem den Dichter Johannes Kochanowski; noch wichtiger aber waren die italienischen Bekanntschaften. Einer der Bahnbrecher der modernen Kritik Franz Robertello hielt damals in Padua mit vielem Erfolg Vorträge über das Alterthum; mit dem bedeutenden Ciceronianer Paulus Manutius in Venedig sehen wir bald Nidecki innig befreundet. Während des zweiten Aufenthaltes kam dann die folgenreiche Bekanntschaft mit dem grossen Rechtsgelehrten und Philologen Carl Sigonio in Venedig. Wir hören jetzt schon die beiden Männer im lebhaften wissenschaftlichen Verkehr über verschiedene Ciceronische Stellen eifrig discutieren. Am 21. März 1559 krönte eine feierliche Promotion zum Doctor beider Rechte die bisherigen Studien Nidecki's. Ein Besuch bei Sigonius in Venedig bestärkte ihn auf der Rückkehr in seinen wissenschaftlichen Plänen, manches befand sich bereits in seinem Reisebündel, was im Vaterlande zur Frucht reifen sollte. Bald nach der Rückkehr wurde er zum königlichen Secretär ernannt. Trotz der neuen Beschäftigungen fand er jedoch genug Musse, um seine Studien fortzusetzen. Die geistige Atmosphäre, welche er im Lande vorfand, förderte wesentlich seine Arbeit. Auf dem Throne sass der hochgebildete Sigismund August, der neue Bischof von Krakau, Philipp Padniewski, eröffnete seine Wohnung und seine Bücherschätze einer auserwählten Gesellschaft,

in welcher der Krakauer Domherr Peter Myszkowski, ein Schüler Bonamicos, der fleissige Professor der Universität Jacob Górski, der bedeutendste Dichter der Epoche Johann Kochanowski durch Geist sich auszeichneten. Auch von anderen Leuten kamen dem zurückgekehrten Nidecki erwünschte Anregungen, wie von dem spanischen Rechtsgelehrten Ruiz de Moros, welcher in Polen sich dauernd aufhielt, wie vom jungen Zamoyski, welcher eben damals seine Studien in Padua absolvierte und, durch die dortige Rectorswürde ausgezeichnet, um das Jahr 1565 nach Polen zurückkam, um hier durch seine Bildung und seine Geistesgaben bald Aller Aufmerksamkeit auf sich zu lenken. In Venedig, zuerst 1561, dann 1565 erschienen die von Patricius besorgten Ausgaben der ciceronischen Fragmente. Seine Methode war in vieler Hinsicht vortrefflich, die Arbeit des Carolus Sigonius wurde durch diese Ausgabe überholt, vor allem erschien hier zuerst die Sammlung der poetischen Fragmente der ciceronischen Muse. Die divinatorische Kritik kam nicht nur dem Cicero, sondern auch manchen anderen Autoren, wie dem Asconius und Nonius zu Gute. Sie ist zwar manchmal etwas kühn, aber stets mit biederer Wahrhaftigkeit dem Ziele zustrebend; die Hermeneutik ist stets nüchtern und besonnen. Die Gelehrten des sechszehnten Jahrhunderts kargten nicht mit ihrem Lobe, in neuerer Zeit hat besonders Carl Halm die Arbeit des polnischen Herausgebers zu Ehren gebracht, und manche seiner Conjecturen behielten ihren dauernden Wert in den Texten des Cicero, des Asconius und Nonius bis auf den heutigen Tag.

Als Beamter im königlichen Secretariat beschäftigte sich Nidecki häufig mit preussichen Angelegenheiten und kam dadurch in ein nahes Verhältnis zu den trefflichen Inhabern des Ermländischen Bischofstuhls, Stanislaus Hosius und Martin Kromer. Des ersteren Einfluss, welcher die Seele und Vorkämpfer der katholischen Reformation in Polen gewesen ist, wurde für Nidecki entscheidend. Dank seinen Mahnworten ward er aus einem lauen und schwankenden Bekenner ein immer erfrigerer Katholik und verwertete schliesslich seine huma-

nistische Bildung auf dem Gebiete der katholischen Apologetik. Die materiellen Interessen, die Jagd nach fetten Pfründen, welcher Nidecki, wie beinahe alle Leute des Jahrhunderts, eifrig ergeben war, entfremdeten ihm aber öfter das Herz des grossen Cardinals; durch literarische Wirksamkeit suchte dann Nidecki die verlorene Gnade wiederzugewinnen. Am Ende der Regierung Sigismunds August, konnte er mit den materiellen Erfolgen ziemlich zufrieden sein und verfasste ein ausführliches Testament, welches uns erhalten ist und die ökonomischen Verhältnisse der Epoche, manche Krakauer Persönlichkeit, Polen und Italiener, mit erwünschtem Lichte beleuchtet.

Der zweite Theil der Arbeit beginnt mit dem Jahre 1572 und erstreckt sich bis zum Tode Nidecki's im Jahre 1587. Nach dem Ableben seines königlichen Herrn, wurde er im Jahre 1573 Secretär der Prinzessin Anna, welche nunmehr allein das Jagellonische Geschlecht in Polen vertrat. Die Zeit der zwei ersten Interregnen benutzte er zur Ausarbeitung eines grösseren religiösen Werkes, welches unter dem Titel *Parallela ecclesiae catholicae cum haereticorum synagogis* in Köln 1576 erschien. Nach der Flucht Heinrichs von Valois, trat er bald zu derjenigen Partei, welche die Wahl Stephan Bathory's zum Könige von Polen betrieb. Seitdem drängt sich die Persönlichkeit dieses grossen Herrschers in den Vordergrund der Erzählung. Bathory war nicht nur als König bedeutend, sondern machte auch auf allen Gebieten des geistigen Lebens seinen Einfluss geltend. Der Verfasser schildert hier ausführlich, wie er bestrebt war, die Schulen in Polen zu heben, die Wissenschaft zu fördern, die kirchlichen Missstände zu beseitigen. Vor allem kam sein Wohlwollen der Historiographie zu Gute. In Folge der Bemühungen Bathory's werden die vaticanischen Archive den von ihm empfohlenen Forschern eröffnet und für ungarische und polnische Geschichte ausgenutzt. Vor allem kam es ihm darauf an, dass die Nation und das Ausland in wahrhafter und verlässlicher Weise über seine Thaten informiert werden könnte. Er organisiert zu dem Zwecke etwas, was einem modernen Pressbureau ähnlich sieht, führt eine Drucke-

rei stets mit sich, auch im Lager, drängt die vorhandenen schriftstellerischen Talente zur Geschichtsschreibung. Nidecki verfasste, dem Willen Bathory's nachgebend, einen Bericht über den Danziger Aufruhr vom J. 1577, eine Art officieller Berichterstattung über die dortigen Vorkommnisse. Sein grösseres Werk *Commentariorum rerum memorabilium sui temporis libri X* ist leider im Manuscript geblieben und nach der Plünderung der Wilna'er Bibliothek durch die Russen spurlos verschwunden. Die Wiederauffindung dieser Handschrift würde von grosser Bedeutung sein und uns eine schätzbare Quelle zur Controlle und Ergänzung des bekannten Werkes von Heydenstein bieten.

Johannes Zamoyski, von Bathory zum Kanzler des Reiches ernannt, war jetzt die bedeutendste Persönlichkeit im Lande. Sein Einfluss erstreckt sich auf alle Gebiete, nicht nur auf das politische. Seine gründliche humanistische Bildung, welche er unter anderen durch die Veröffentlichung eines Werkes: *de Senatu Romano* bethätigt hat, spornte ihn an zur eifrigen Fürsorge für die Schulen des Landes. Er wollte zunächst etwas dem *Collège de France* Ähnliches in Polen begründen, dann verwirklichte er seine hochfliegenden Pläne durch Stiftung einer Akademie in Zamość. Alle wissenschaftlichen und literarischen Talente fanden in ihm einen wohlwollenden Mäcen. Mit Nidecki correspondiert er eifrig über neue Erscheinungen der Literatur, verfolgt dessen Studien mit lebhaftem Interesse; die Stellung Nidecki's als Secretär der Königin Anna brachte ihn auch in öftere officielle Beziehungen zum Kanzler. Das Leben am Hof, verfinstert durch die unglückliche Ehe des Königs, ferner die Wirksamkeit der päpstlichen Nuntien, Caligari und Bolognetti, werden hier geschildert als Hintergrund, auf welchem sich das Leben Nidecki's entwickelte. Zum Geistlichen im Jahre 1573 consecriert, gewann er immer neue Würden. Seine hohe Stellung brachte es mit sich, dass er nach den grossen Siegen Bathory's über Russland zum Vertreter und Uebermittler der öffentlichen Glückwünsche auserkoren wurde. Erst das friedliche Jahr 1583 verschaffte dem Lande

nd auch dem König die ersehnte Ruhe. Nidecki benutzt nun ie Musse, um seine verlassenen Studien wieder aufzunehmen. Es erscheinen jetzt vier Reden des Cicero *(Pro C. Rabirio, ro M. Marcello, pro Ligario, pro rege Deiotaro)* mit lateinichem Commentar; besonders die Ausgabe der Rabiriana st verdienstlich und enthält mehrere treffende Conjecturen; ie anderen bieten einen besonnenen Commentar, wogegen die ivinatorische Kritik etwas laxen Principien huldigt. In demselben ahre wurde das grosse theologische Werk Nidecki's: *De ecclesia vera et falsa* veröffentlicht, welches unter den zeitgeössischen Theologen vielfachen Beifall gefunden hat. Politiche, schriftstellerische und persönliche Verdienste und Eigenchaften haben dem Nidecki als Lohn für die bisherige Virksamkeit die neubegründete livländische Bischofswürde einebracht. 1586 kam er hier an, seine Stunden waren aber ereits gezählt, zwei Monate nach dem Ableben des grossen Königs hat ihn der Tod dahingerafft (Februar 1587). Die ahre, in welche sein Wirken fiel, waren eine Zeit des Glanes im politischen und geistigen Leben Polens; seitdem vernstert sich alles und die Geschichte nimmt einen traurigeren Verlauf, welcher trotz einzelner lichter Augenblicke der schreckchen Katastrophe der Nation entgegenführt.

In den Beilagen berührt der Verfasser einzelne Detailragen, so die Verdienste des grossen Dichters Johann Kochaowski um den lateinischen Text des Aratus. Dieser Aratus *ad Graecum exemplar expensus et locis mancis restitutus per Jonnem Cochanovium*" ist 1579 in Krakau erschienen. Mit den Fragienten Cicero's schaltete der Dichter ziemlich frei, verbesserte je och manches trefflich, wie den Vers 291 durch die Conjectur *visit*. Jebrigens gestand er in einem Briefe, dass die *poetica nescio quid landum spirans* mehr Gewalt über ihm hatte, als die *necessitas lavos trabales et cuneos manu gestans ahena*. Es ist in Folge dessen ehr eine neue Übersetzung des Aratus, als eine Ausgabe er ciceronischen Fragmente, welche sein Freund Nidecki geammelt hat. In einer anderen Beilage berührt der Verfasser ie auf Terentianus Maurus bezüglichen Studien Nidecki's

Nach der Notiz Santens (Ausgabe p. IX und XX) könnte es scheinen, als ob Nidecki eine besondere Handschrift dieses Schriftstellers in seinem Besitz gehabt hätte. Keil (Gramm. lat. VI, 319) hat jedoch seine Zweifel in dieser Hinsicht ausgesprochen; auch der Verfasser ist der Meinung, dass die Lesarten Nidecki's im Texte des Terentianus nicht von Belang sind und meistentheils wohl aus älteren Ausgaben dieses Autors geflossen sein können.

---

66. — **Sprawozdania Komisyi językowej** Akademii Umiejętności. Tom IV. (*Berichte der sprachwissenschaftlichen Commission* der Akademie der Wissenschaften. Band IV) 8° 384, 4 Ss.

Neben den Abhandlungen der philologischen Classe der Akademie der Wissenschaften, die selbständige Arbeiten bringen, erscheinen auch „Berichte der sprachwissenschaftlichen Commission der Akademie", die bestimmt sind sprachliches Material aufzunehmen Die ersten drei Bände dieser Publication enthalten reichhaltiges Quellenmaterial, Beiträge zur Geschichte der älteren polnischen Sprache, namentlich ausführliche und eingehende Darstellungen der Morphologie einiger Sprachdenkmäler, von denen die ungemein sorgfältige Arbeit Hanusz's, welche die Declinationsformen des Florianer Psalters behandelt und den ganzen II. Band ausfüllt, hervorgehoben zu werden verdient. Ausserdem enthalten die früher erschienen 3 Bände einzelne dialektologische Beiträge, Sammlungen von mundartlichen Wörtern etc.

Soeben ist der vorliegende IV. Band der „Berichte", dessen Druck sich einigermassen verzögern musste, erschienen.

Von den 13 Beiträgen dieses Bandes sind 8 der polnischen Dialektologie, die übrigen der älteren polnischen Sprache gewidmet. Von den dialektologischen Beiträgen verdient hervorgehoben zu werden die Abhandlung von Wł. Kosiński u. T.: Niektóre właściwości mowy pisarzowickiej". (Einige Eigenthümlichkeiten der Mundart von Pisarzowice). S. 1—35. Der Verf. behandelt

die Mundart allseitig, indem er sowohl eine gedrängte Grammatik derselben als auch ein ziemlich reichhaltiges Glossar mittheilt. Die anderen dialektologischen Beiträge enthalten nur lexikalisches Material u. zw. liefert Br. Dembowski ein „Verzeichnis von Wörtern und Redensarten, die in der Tatragegend üblich sind, als Ergänzung früherer Sammlungen" (Spis wyrazów i wyrażeń używanych na Podhalu, jako uzupełnienie poprzednich zbiorów), K. Matyás ein Glossar der Mundart der Bewohner der nächsten nordöstlichen Umgebung von Neu-Sandez (Słowniczek gwary ludu, zamieszkującego wschodnio południową najbliższą okolicę Nowego Sącza), Wł. Sierakowski ein solches Glossar der Mundart von Pińczów (Słowniczek gwary ludowej z okolic Pińczowa), J. Złoża ein Glossar der Mundart von Chochołów (Zbiór wyrazów używanych w okolicach Chochołowa), Leon Rzeszowski ein Glossar der Umgebung von Saybusch (Spis wyrazów ludowych z okolic Żywca), Wł. Matlakowski ein Verzeinis von mundartlichen Wörtern der ehemaligen Landschaft Czersk (Zbiór wyrazów dawnej ziemi czerskiej) und endlich J. Biela ein im Dorfe Żarnówka a. d. Skawa gesammeltes Wörterverzeichnis. Der Lautwert der mundartlichen Wörter wird in allen Beiträgen durch die graphische Darstellung möglichst getreu wiedergegeben. Einige Artikel enthalten ausser der Erklärung des Wortes auch ethnographische oder culturhistorische Bemerkungen.

Der älteren polnischen Sprache sind folgende Beiträge gewidmet:

J. M. Pawlikowski; Epiteta złożone u Sebastyana Fabiana Klonowicza (Zusammengesetzte Epitheta bei Sebastian Fabian Klonowicz). In dieser Arbeit weist der Verf. nach, dass die auffallend zahlreichen Nominalcomposita, die sich in den Werken Klonowicz's vorfinden, nach griechischen und theilweise lateinischen Mustern gebildet sind. Solche Epitheta wie: bratobójca, cienkonogi, ciężkowonny, dawnowieczny, kozłonogi, pianorodna, pieszczogłośny, płaskonosy, prostowłosy, różnogłosy, samopłodny, skrzydłonogi, śmiechotwórca, wielonęki u. a. sind genaue Nachbildungen griechischer Epitheta:

ἀδελφοκτόνος, τανύπους, βαρύοσμος, παλαιγενής, αἰγοπόδης, ἀρρογένεια, μειλιχόγηρυς, πλατύρρων, ὀρθόθριξ, πολύρωνος, αὐτοτόκος, πτερόπους, γελωτοποιός, πολύστονος u. s. w., andere wurzeln in antiken Anschauungen, einige sind endlich frei vom Dichter gebildet.

Ad. Ant. Kryński lieferte eine Arbeit u. T.: „Słownik wyrazów godnych uwagi, użytych w „Porządku prawa bartnego" dla starostwa łomżyńskiego, z r. 1616. (Verzeichnis bemerkenswerther Ausdrücke in der für die Imker der Starostei von Łomża erlassenen Rechtsordnung). Es ist dies ein reichhaltiges und interessantes Wörterverzeichnis mit zahlreichen Belegstellen. Vielen Artikeln fügt der Verfasser belehrende sachliche Bemerkungen hinzu und verweist auf die betreffende Literatur.

Es folgt ein Artikel von Th. Jungfer u. T.: „Słowniczek do kroniki St. Chwalczewskiego". (Glossar zur Chronik des St Chwalczewski). Es ist dies eine Sammlung von etwa 200 zumeist auch aus anderen Quellen bekannten Wörtern, die theilweise in ihrer Originalorthographie, theilweise in Transscription angeführt werden.

Am umfangreichsten ist der Beitrag des leider zu früh der Wissenschaft entrissenen Dr. J. Hanusz u. T.: „O pisowni i wokalizmie zabytków języka polskiego w księgach sądowych krakowskich z wieku XIV—XVI" (Orthographie und Vocalismus der in den Krakauer Gerichtsbüchern des XIV—XVI Jh. enthaltenen Sprachdenkmäler).

Das Sprachmaterial zu dieser Abhandlung schöpfte der Verf. theils aus den von Hube und Ulanowski herausgegebenen, theils noch handschriftlichen Krakauer Gerichtsbüchern.

Hanusz hatte die Absicht das sprachliche Material, das ihm zu Gebote stand, nach allen Richtungen zu untersuchen, es sollten daher den zwei grossen der Orthographie und dem Vocalismus gewidmeten Abschnitte fernere Abschnitte folgen.

In sehr eingehender Weise untersucht der Verf. die orthographischen Verhältnisse der Sprache der Gerichtsbücher. Die Orthographie ist natürlich sehr schwankend; trotzdem

ssen sich dennoch aus der Orthographie einige Schlüsse auf en phonetischen Charakter der behandelten Sprache gewinnen. Der Verf. verweist darauf schon im orthographischen Theil, usführlich behandelt er die gewonnenen Resultate in dem zwei- n dem Vocalismus gewidmeten Abschnitte.

Der Verf. beschränkt sich nicht auf die Erklärung einer prachlichen Eigenthümlichkeit der Krakauer Gerichtsbücher, ondern er verfolgt die Geschichte einzelner Wörter bis in die eueste Zeit. Es mögen hier einige Einzelheiten hervorgehoben erden:

Die urslavische Gruppe * tьrt, asl. trьt erscheint in den ehandelten Sprachdenkmälern in der Form von t'irt, t'irt, t'ert, art, der urslavischen Grupe *tъrt, *tъlt, asl. trъt, tlъt ent- prechen die Gruppen tart, tełt (tołt), tłut. Einige Spuren eines ocalischen r und l, ja sogar eines vocalischen m lassen sich achweisen. Ebenso glaubt der Verf. drei nasale Vocale in er Sprache der Gerichtsbücher nachweisen zu können, nämlich isser ę u. ą noch ein nasales *a*, das sich in einigen Gegenden chlesiens bis heute erhalten hat.

Der Verf. führt ein ungemein reichhaltiges sprachliches laterial als Beleg für seine Behauptungen an und ermöglicht adurch den Mitforschern eine Prüfung seiner Ansichten und rgebnisse.

Dr. J. Bystroń untersucht die Sprache der Gerichts- ücher von Czersk: „Przyczynek do historyi języka polskiego początku XV. w. na podstawie zapisków sądowych w księ- ze ziemi czerskiej". In dieser Abhandlung, die ein Beitrag ur Geschichte der polnischen Sprache des XV. Jh. sein soll, erden alle Theile der Grammatik berücksichtigt. Zunächst erden auf Grund einer eingehenden Darstellung der Ortho- raphie dieser kurzen Sprachdenkmäler (mitten im lateinischen ext) die phonetischen Eigenthümlichkeiten der Sprache der erichtsbücher untersucht. So wie in andern älteren Sprach- enkmälern finden sich auch in den Gerichtsbüchern Formen roki, siekira, čtyry, dzirzeć u. ä, zu bemerken ist noch: pastur. nteressant sind Wörter mit der Lautgruppe -oro-: Moroczek

Skorochna; ähnliches findet sich übrigens auch in anderen Denkmälern vor. Verf. glaubt auch Spuren der sogenannten „masurischen" (dentalen) Aussprache der Zungenlaute š u. ž. aus der Orthographie einiger Wörter: dzytha (zyta), dz d ow (zydów) u. ä. nachweisen zu können. Der morphologische Theil der Arbeit beruht auf einer im III. Bande der „Berichte" diesem Gegenstande gewidmeten Abhandlung von G. Blatt, die in einigen Punkten richtiggestellt wird. Es folgt eine kurze Darlegung der syntaktischen Verhältnisse. Interessant ist z. B. die Construction des Wortes biegać mit dem blossen ablativischen Genetiv: a iure non recedimus vulgariter prawa nie biegamy. Es wird auch der Versuch gemacht, den zusammengesetzten Satz und das Verhältnis der subordinierten Sätze zu den Hauptsätzen zu erklären. Ein ausführliches Glossar mit den nöthigen Belegstellen beschliesst die Abhandlung.

---

67. — L. Sternbach. **O życiu i pismach Teokryta.** *(Ueber Theokrits Leben und Schriften).*

Die verschiedenen Angaben über Theokrits Abstammung führen zur Schlussfolgerung, dass der Dichter in Syrakus als Sohn des Praxagoras und der Philinna geboren wurde und dass nach dem frühzeitigen Tode des Praxagoras Theokrits Mutter einen zweiten Ehebund mit Simichidas aus Kos geschlossen hat, der seinem Stiefsohn eine väterliche Liebe entgegenbrachte, weshalb der Dichter mit Absicht sich den Namen Σιμιχίδας beilegte, als er den Entschluss fasste, die Erinnerung an die froh verlebten Jugendjahre aufzufrischen (Id. VII). Die chronologischen Daten in Theokrits Biographie lassen sich nur annähernd bestimmen, wobei die Notizen des Alterthums über seine Lehrer (Philetas, Asklepiades) und Freunde (z. B. Aratus u. Nikias), sowie die Anspielungen des Dichters auf Zeitgenossen und politische Begebenheiten seiner Zeit die wichtigsten Anhaltspunkte bieten.

Im weiteren Verlauf der Untersuchung bespricht der Verf. das bei Suidas (s. v. Θεόκριτος) erhaltene Inhaltsverzeichnis der

heokritischen Poesie und erweist die Unechtheit von Id. 19, 0, 23 u. 27; sodann werden die mimischen (Id. II, XIV, XV) und bukolischen (Id. I, III—XI) Gedichte einer eingehen-en Erörterung unterzogen. Bei der ersten Gruppe lässt sich er Einfluss der Mimographen (Sophron und Xenarchos), Phlya-ographen und Paroden nachweisen, — die zweite Gruppe ingegen ist auf dem Boden der volksmässigen Bukolik ent-tanden, deren Ursprung theils in religiösen Gesängen, theils n Hirtenliedern liegt; bukolische Motive sind aber auch lange or Theokrit in verschiedenen Gattungen der griechischen Poesie Epos, Lyrik, Komödie, Satyrdrama, alexandrinische Dichtung) erwerthet worden.

Der Verf. behandelt hierauf die Grenzen der allegorischen Darstellung, die Diction, Verstechnik und Composition der inzelnen Gedichte, prüft die ursprüngliche Bedeutung des Wor-es εἰδύλλιον (= τὸ μικρὸν ποίημα) u. schliesst mit dem Hinweis uf die verschiedenen Sammlungen des theokritischen Nachlasses.

Die Epigramme lagen Meleager aus Gadara (etwa um las J. 80 v. Chr.) in einer Ausgabe vor, in welcher die Ge-lichte des Theokrit mit den Epigrammen des Leonidas aus Tarent vermischt waren. Die erste Sammlung der bukolischen Gedichte wird durch das Epigramm des Artemidoros Anth. Pal. IX 205 angekündigt. Sie erschien um die Mitte des ersten Jahrhunderts v. Chr., führte den Titel Βουκολικά, um-asste Id. I, III—VIII, X, IX und diente bald darauf Vergi-ius als Vorlage. Auf eine vollständige Ausgabe der theokriti-chen Gedichte bezieht sich Anth. Pal. IX 434. Als Autor les Epigramms hat Eratosthenes Scholasticus (aus dem 6-ten Jahrhundert n. Chr.) zu gelten, dessen Sammlung Id. I—XVIII, XXVIII, XXIX, (XXX?) enthielt. Die Schlussworte des Epigramms (V. 4) Μοῦσαν δ' ὀθνείην οὔτιν' ἐρειλκυσάμην sind gegen Munatus gerichtet, der in der zweiten Hälfte des 5-ten Jahrhunderts eine von unechten Zusätzen strotzende Ausgabe veranstaltet hatte.

68. — S. Smolka. „Geneza Konstytucyi 3 Maja“ *(La genèse de la Constitution du 3 mai).*

Un mémoire rédigé par l'abbé Piattoli et récemment découvert par M. Smolka, est d'une importance capitale pour l'histoire de la Constitution du 3 mai et éclaire d'une vive lumière cet acte célèbre. Ce mémoire daté du 4 mars 1791, a été vraisemblablement écrit pour consigner le résultat des conférences auxquelles Piattoli avait assisté, et qui venaient d'avoir lieu entre le roi Stanislas Auguste et les personnages occupés depuis quelques semaines, à préparer mystérieusement l'oeuvre exécutée le 3 mai.

Ce mémoire prouve que, non seulement dès le mois de mars, tout le projet de la constitution était complètement élaboré, mais encore qu'il avait été signé par un certain nombre de députés et qu'il ne restait plus qu'à obtenir quelques adhésions, adhésions qu'on se disposait à acquérir au plus vite. Cependant un seul point de la constitution, l'un des plus importants dans l'application, était encore fort discuté en ce moment. Dans l'éventualité possible du refus de l'Electeur de Saxe d'accepter la couronne, on ne savait au juste quelle décision prendre. On arrêta qu'au cas où l'Electeur n'accepterait pas le trône, on choisirait un candidat que le mémoire ne nomme pas, (N. N. élu de la Pologne) et qui, avant le coup d'état, devrait demander en mariage une princesse de sang royal. M. Smolka suppose que ce candidat était tout simplement le prince Joseph Poniatowski. Il s'agissait donc de choisir une maison souveraine, et de ce choix dépendait en même temps, comme conséquence, le choix de la puissance qu'il fallait gagner, sur laquelle on pût s'appuyer pour mener à bonne fin l'entreprise du coup d'état.

Dans l'ouvrage de Kalinka [1], nous voyons que, le 12 février 1791, on avait encore l'intention de solliciter le con-

[1]) Kalinka, Konstytucya 3 Maja. (Léopol. 1888). p. 62

cours de la Prusse. La Prusse et l'Angleterre, comme on le sait, avaient à ce moment là l'attitude la plus menaçante à l'égard de la Russie. La guerre paraissait imminente. Le 28 mars, le parlement britannique vota l'armement de la flotte, et toutes les puissances considérèrent cette résolution comme les préliminaires d'une entrée en campagne contre Catherine II. Il semblait donc que tous les calculs des auteurs de la constitution dussent se baser sur cette constellation politique, et spécialement sur une entente avec l'Angleterre et la Prusse. Il était évident que pendant que ces deux états combattraient la Russie, celle-ci serait incapable de mettre obstacle à la proclamation et à l'exécution de la constitution. Au mois d'avril, les projets belliqueux de Pitt ne retrouvèrent plus la même approbation du Parlement; l'horizon politique fut complètement modifié. On pourrait donc croire que la combinaison rêvée par les créateurs de la constitution par ce fait même se trouva compromise, puisque la première condition de succès, celle sur laquelle ils avaient placé de si légitimes espérances au mois de mars 1791, leur était subitement enlevée.

Mais le mémoire découvert par M. Smolka démontre clairement que les membres de la diète de 1791 ne se livrèrent point à de tels calculs, qu'ils ne comptèrent pas sur l'Angleterre et sur la Prusse, qu'ils n'eurent point la pensée de s'allier à elles. Le mémoire pose dès ses premières lignes cette alternative: ou l'entente avec la Prusse, ou l'entente avec l'Autriche; il pèse scrupuleusement les avantages de l'une et de l'autre de ces politiques et conclut pour une alliance étroite avec l'Autriche.

Voici la conclusion d'un long raisonnement sur ce sujet.

„La Pologne étant liée avec l'Autriche, entrera nécessairement dans celle des deux chaînes que la crise actuelle de tous les cabinets fera préférer à la cour de Vienne."

„Si l'Autriche et la Prusse heureusement gouvernées par les principes de modération et de paix, également alarmées des vastes projets de la Russie sur les Turcs, projets qu'elle poursuit avec tant d'ardeur et qu'elle reprendra au premier instant,

venoient à se réunir pour former une barrière insurmontable contre cet Empire colossal, la Pologne ferait essentiellement partie de cette digue et il serait de l'intérêt des deux cours alliées que nous eussions dans notre gouvernement et dans nos forces de quoi nous défendre contre l'ennemi commun."

„Si au contraire, les rivalités de la Prusse et de l'Autriche et les anciens préjugés de l'équilibre de l'Allemagne rendaient cette union impossible, l'Empereur raffermirait ses liens avec la Russie et nous rentrerions avec dignité et sans crainte dans cette association qui pourrait inquiéter la Prusse, ou qui du moins nous en ferait respecter."

„Ce sont les deux cas que la politique éclairée nous permet d'envisager comme prochains, et dans l'un et dans l'autre il est évident que notre jonction à l'Autriche, par sa nature et par ses conséquences, nous serait toujours la plus avantageuse."

„Elle serait encore la plus solide, car l'Autriche n'a pour elle-même aucun besoin de s'agrandir à nos dépens comme la Prusse, elle n'en a pas non plus de nous tenir dans un état de faiblesse et de dépendance comme la Russie. Elle est la seule qui a le moins à craindre de notre consolidation, soit parce que sa puissance est trop supérieure à la nôtre, soit par ce que la Prusse et la Russie, par leurs conquêtes sur nous, ont pris une position qui domine nos débouchés et paralyse tout notre commerce, tandis que l'Autriche, au contraire, est intéressée à le favoriser par la part qu'elle doit prendre à la défluctation de la Vistule."

„Elle est en un mot la seule puissance qui n'ait proprement à notre égard d'autre rapport à prendre que d'alliée naturelle, ni d'autre intérêt que celui de nous aider à reprendre toute la consistance dont nous soyons susceptibles."

Le mémoire finit par le projet d'envoyer sans délai „un homme sûr et intelligent, muni de toutes les preuves et de tous les renseignements," un „négociateur habile" qui puisse s'adresser directement à l'Empereur Léopold. On considère ces preuves qui doivent être présentées à l'Empereur, comme

ndispensables. „Car après les époques malheureuses de notre istoire, après le discrédit que nos voyageurs Polonais ont jeté ur nos efforts, il est impossible qu'aucun souverain veuille le nous, sans s'être assuré que, bien loin de lui être à charge, nous pourrons nous soutenir nous-mêmes et devenir lans peu de temps des alliés utiles. Aussi la démarche que 'on fera auprès de l'Empereur, sera-t-elle simplement préparatoire et conditionnelle, c'est-à-dire on demandera à S. M. si en cas que la Pologne se donne une constitution et déclare e trône successif sur les bases qu'on indiquera (d'après le Plan No. 16, 17), si après que tout ceci sera fait et pour concourir à consolider au dehors l'ouvrage que nous aurions consommé au dedans, elle voudrait nous accorder une de ses filles pour la marier à l'Elu de Pologne etc.' La réponse de l'Empereur étant aussi liée à ces mêmes conditions, ne l'obligerait à rien, mais elle servirait infiniment à nous guider dans nos opérations ultérieures... L'homme envoyé pour cela n'attendra que cette réponse et partira d'abord après l'avoir reçue de la bouche, ou avec les depêches de notre ministre."

M. Smolka est persuadé que l'on exécuta ce projet, quoique nous ne pessédions aucun document sur les négociations que l'on eut avec l'Empereur Léopold, ce qui d'ailleurs n'est pas étonnant, puisque la question fut traîtée verbalement et aussi secrètement que possible. Si l'on maintint dans la Constitution l'article appelant l'Electeur au trône, malgré l'incertitude ou l'on était de l'acquiescement de ce prince, on le fit sans aucun doute à l'instigation de l'Empereur Léopold qui, après la promulgation de la constitution, écrivit catégoriquement à l'Electeur: „Votre Altesse se rendra aux voeux des Polonais et formera à son temps leur bonheur."

Dans un travail récent sur l'Europe et la Constitution du 3 mai [1]), M. Smolka s'est efforcé de définir le rôle de l'Em-

[1]) Bulletin de l'Académie des sciences de Cracovie 1891 p. 200.

pereur Léopold après que la constitution fut édictée; il a même émis l'opinion que ce prince eut probablement connaissance des plans concertés à Varsovie, et que l'acte du 3 mai fut accompli avec l'approbation de la cour de Vienne. Mais au moment où il écrivait cet article, M. Smolka n'ayant pas encore découvert le mémoire de Piattoli qui établit péremptoirement cette approbation, ne pouvait être affirmatif sur ce point. Cette supposition est aujourd'hui une vérité. Entre le 12 février et le 4 mars, les législateurs de la Diète font une volte-face complète: ils se détachent de la cour de Berlin et prennent la décision de continuer leurs travaux préparatoires de la constitution en communauté de vues absolue avec l'Empereur Léopold.

---

69. — V. Czermak. **Rapport sur les travaux de la mission de Rome en 1890/1.**

Ces recherches, commencées en 1886 par M. Smolka et continuées depuis sous sa direction, grâce à une subvention de la diète de Galicie et du Ministère de l'instruction publique, ont pour but l'étude systématique des matériaux considérables des Archives du Vatican ayant trait à l'histoire de Pologne [1]). C'est M. Czermak qui en a été chargé cette année (1890—1891). Il a porté spécialement ses investigations sur les documents concernant le règne de Ladislas IV (1632—1648), époque qu'il avait déjà partiellement étudiée (années 1645—1648), dans un séjour en Italie (1887—1888). Comme nous l'avons dit dans nos précédents comptes-rendus, les travaux de ces missions scientifiques consistent en résumés précis et complets de tous les actes, en extraits abondants et même en copies textuelles de ceux qui ont une réelle importance. Les pièces

[1]) Voir Bulletin, 1890, p. 151; 1891, p. 136.

nsi recueillies viennent enrichir les collections de la Com-
ission historique de l'Académie.

M. Czermak a dépouillé les tomes 43, 45--51, 55 et 56
e la „Nunziatura di Polonia"; ils contiennent les actes des
onciatures d'Honoré Visconti, de Mario Filonardi
; de Jean de Torres. Les volumes 43 et 47 renferment
s dépêches ordinaires et les „avvisi" du nonce Honoré Vis-
onti, les volumes 45 et 48, ses dépêches chiffrées.

Honoré Visconti, archevêque de Larisse, vint en Pologne,
omme nonce, en 1630. Deux ans plus tard (1632) ses dé-
êches décèlent en lui un diplomate déjà initié aux affaires
olonaises et familiarisé avec toutes leurs particularités. A la
ort de Sigismond III, sa tâche se complique singulièrement
fort au-delà de toutes ses prévisions: il lui incombe en effet
ne lutte périlleuse avec Ladislas IV, — homme intelligent,
it-il, indépendant, plein d'initiative et ferme jusqu'à l'obsti-
ation dans ses résolutions, — au sujet de la politique inté-
eure et extérieure de ce prince nuisible en bien des points,
rétend Visconti, aux intérêts de l'Eglise Catholique. En très
eu de temps Visconti acquiert la conviction que le roi La-
islas est loin d'être enflammé de zèle religieux, qu'il n'aura
amais de condescendance facile pour les volontés du pape,
ue tous ses plans politiques, toutes ses vues ne s'inspirent
ucunement des désirs et des instigations du Saint-Siége, qu'il
efforce au contraire de pousser la Cour Romaine à soutenir et
favoriser ses projets, exigeant d'elle toute une série de con-
essions graves et d'accommodements impossibles. Cette po-
tion prise par Ladislas IV à l'égard de l'Eglise, surtout dans
s premières années de son règne, éveille des craintes sérieuses
ns l'esprit de Visconti. Tout en effet au début semble témoi-
ner contre la ferveur du souverain, tout l'accuse d'indifférence.
e nonce est frappé de l'abstention du roi dans les cérémonies
ligieuses; on ne l'y voit jamais, et Visconti n'est pas dupe
u prétexte de mauvaise santé allégué par Ladislas IV pour
dispenser de ces manifestations pieuses. Dans une de ses
pêches, l'envoyé de Rome exprime la supposition que La-

dislas est possédé du malin esprit, que l'enfer le détourne des pratiques chrétiennes; le primat de Pologne, ajoute-t-il, est absolument du même avis et a déclaré qu'il était urgent de l'exorciser. D'après les dépêches de Visconti, il est évident que de 1632 à 1635 le roi voulut subordonner complètement les intérêts de l'Eglise à sa politique.

Le nonce explique la conduite de Ladislas IV à l'égard des Grecs orthodoxes et des unites, comme conséquence de ses aspirations politiques. C'est aussi pour les réaliser qu'il fit le projet — et pendant deux ans ce fut une idée fixe chez ce prince — d'épouser une calviniste. Ces aspirations étaient des plus vastes. Nous savons en effet par Visconti que, dès 1633, Ladislas IV rêvait, non seulement de placer sur son front la couronne de Suède, mais encore d'entreprendre la conquête de la Moscovie et de ménager à un de ses frères l'accession au trône des tsars.

Pour parvenir à ceindre le diadème de Pologne, il avait, dès le jour de la mort du roi Sigismond III, affiché les sentiments de la plus large tolérance pour toutes les confessions, et cherché par tous les moyens à amener la paix religieuse dans le pays. Ne voulant pas s'aliéner les voix des orthodoxes dans l'élection royale, il leur témoignait du bon vouloir, se montrait prêt à leur accorder des franchises, les favorisait même au détriment des unites; il tenait à les gagner à tout prix, car les Cosaques, sur lesquels il avait basé ses combinaisons militaires en cas d'une guerre contre la Moscovie, appartenaient à cette confession. Visconti atteste encore une fois ce fait, rapporté d'ailleurs par d'autres, que Ladislas IV, pendant les diètes de l'élection et du couronnement, prit ouvertement fait et cause pour les orthodoxes et s'entremit énergiquement pour faire voter par la diète une convention qui leur fût avantageuse. Dans cette circonstance il ne tint aucun compte ni des protestations du nonce, ni du refus opposé par le Saint Siége d'approuver la convention.

Quant à la couronne de Suède, Ladislas se leurra quelque temps du vain espoir de l'acquérir par des négociations

pacifiques. Ce n'est qu'après avoir constaté l'inanité de ses démarches qu'il résolut de recourir aux armes pour soutenir ses prétentions. Mais il avait besoin d'alliés. Il jeta les yeux sur l'Angleterre. Pour établir des rapports étroits avec cette puissance, ainsi qu'avec les princes protestants de l'Allemagne, et pour se prévaloir de quelque titre auprès des Suédois, il se décida à solliciter la main d'Elisabeth, fille de Frédéric, palatin et roi déchu de Bohême et d'une fille de Jacques, roi d'Angleterre, princesse calviniste. Visconti reçut de Rome l'ordre de tourner tous ses efforts contre ces projets du roi. Pendant près de vingt mois, d'octobre 1634 à mai 1636, le nonce s'adonne tout entier à la mission qui lui est confiée de faire échouer les desseins de Ladislas IV. Pour y parvenir, il fait naître parmi les sénateurs et les gentilshommes un parti qui saura opposer son „veto", le cas échéant. Au mois de novembre, le pape à qui le roi a demandé une dispense, répond par un refus catégorique; le souverain veut passer outre, lorsque Visconti remporte enfin une éclatante victoire: à une énorme majorité le Sénat réprouve l'union de Ladislas avec une hérétique.

L'histoire de ces deux affaires constitue la matière principale des dépêches de Visconti. On trouve encore incidemment dans ces dépêches une foule de renseignements sur les rapports du roi avec les Cosaques, sur quelques autres affaires courantes comme, par exemple, sur les sessions des diètes, mais tout cela en termes brefs et d'une manière générale. Elles ne nous apprennent pas là dessus beaucoup de nouveaux détails.

Rappelé à Rome pour des motifs que les actes de la nonciature ne font pas connaître, Visconti quitta la Pologne au mois de mars 1636. Au moment où il abandonnait Varsovie, son successeur, Mario Filonardi, archevêque d'Avignon, y était arrivé depuis une semaine. Filonardi remplit les fonctions de nonce pendant plus de sept ans. Les actes de sa nonciature se trouvent dans les volumes 47, 49, 50, 51. Dans les volumes 47 et 49 sont les dépêches ordinaires, de janvier 1636 à mars 1643; les volumes 50 et 51 contiennent les dé-

pêches chiffrées de décembre 1639 à juillet 1643. Il y a, dans cette collection, une lacune regrettable : il y manque les dépêches chiffrées de 1636 à 1639, que M. Czermak n'a pas pu découvrir dans les papiers de la nonciature.

Filonardi héritait de Visconti une affaire conclue contre tous les souhaits du Saint-Siége ; nous voulons parler de l'accord établi entre les orthodoxes et les unites. C'est précisément en 1636 qu'on commença à appliquer sérieusement les conventions de 1633. Le nonce se mit immédiatement à l'oeuvre et fit les plus pressantes démarches pour obtenir du roi, sinon le retrait de ces conventions, au moins un délai de quelques années avant de les rendre exécutoires. Il réussit d'abord, en juin 1636, à suspendre la mise en vigueur de ces conventions pendant la diète qui allait s'assembler ; il revient à la charge pendant les années suivantes et obtient chaque fois un nouvel ajournement, de sorte qu'à la suite de ces atermoiements réitérés, le décrêt de la diète rendu en 1633 ne fut promulgué et obligatoire qu'en 1641. Il faut attribuer ces ménagements de Ladislas IV envers le nonce à l'échec des deux plans politiques dont le roi avait été si occupé au commencement de son règne, c'est-à-dire : la conquête projetée de la Moscovie dont un des frères du roi devait devenir le souverain, et l'obtention de la couronne de Suède. Cependant, en 1641, les circonstances poussèrent Ladislas à rendre effectives les concessions qu'il avait faites aux orthodoxes. A cette date, ce prince se trouvait dans les plus grands embarras matériels, et, pour s'en tirer, il avait l'intention de s'adresser aux États de la République, et de les prier de prendre sur eux le payement d'une partie de ses dettes. Afin de vaincre les résistances des opposants et de diminuer leur nombre autant que possible, il se décida, en octobre 1641, à confirmer les franchises accordées depuis déjà longtemps aux orthodoxes, ordonna de promulguer l'édit voté en leur faveur, et de l'exécuter à partir du jour même de cette promulgation. Il fut impossible au nonce de triompher de cette résolution, et même, — chose caractéristique — il ne fut informé du réel état des choses que quel-

ques mois après la décision prise. Cependant il n'est pas probable qu'alors même qu'il eût été renseigné plus tôt et plus complètement, il eût pu empêcher Ladislas IV de publier ces nouvelles dispositions en faveur des orthodoxes. C'est en effet à ce moment-là, en 1641, que s'élèvent entre Rome et le roi des dissentiments graves, et que les rapports entre les deux cours deviennent d'une tension inusitée. La cause de la querelle était assez futile et l'affaire qui la suscita, tout-à-fait secondaire. En vertu du privilège reconnu à tous les monarques catholiques, Ladislas IV avait proposé et recommandé pour le chapeau de cardinal, l'ancien nonce à Varsovie, Visconti. Il le présentait comme candidat du royaume de Pologne. Visconti n'ayant pas été compris dans la promotion cardinalice de 1636, le roi renouvela ses instances à plusieurs reprises, pendant des années consécutives, mais toujours en vain. Son intercession pour son protégé se heurta chaque fois à un refus formel du pape Urbain VIII et surtout du cardinal Barberini, tout puissant alors dans la Cour Romaine. Sans entrer dans les détails concernant cette nomination, il nous suffira d'établir ce fait que le pape et le cardinal Barberini, non seulement s'opposèrent pendant sept ans à faire entrer Visconti dans le Sacré Collége, mais encore préférèrent rompre toute relation diplomatique avec la Pologne plutôt que d'accéder aux désirs du roi. Celui-ci après une réponse défavorable à un „ultimatum" au sujet du cardinalat de Visconti, adresse le 23 mai 1643 à Filonardi une lettre officielle dans laquelle il déclare qu'il ne le considère plus comme nonce, que, par conséquent, sa présence en Pologne est superflue, et il ajoute même que, tant que se prolongera le pontificat d'Urbain VIII, il ne veut voir à Varsovie, à sa cour, ni lui, ni tout autre représentant du pape. Cette lettre fut communiquée au cardinal Barberini qui rappela immédiatement Filonardi. Le nonce quitta la Pologne le 11 juillet 1643. Pendant deux ans, c'est-à-dire du milieu de 1643 au milieu de 1645, le Saint-Siége n'eut pas d'envoyé dans la République. Aussi n'y a-t-il au Vatican aucune relation sur cette période. C'est seulement après la mort d'Urbain

VIII, que le pape Innocent XI accrédita en Pologne l'archevêque Jean de Torres.

L'examen des dépêches de Jean de Torres dont s'est occupé M. Czermak, en 1887—88 [1], ne rentre pas dans le présent compte-rendu. Dans le courant de cette année-ci M. Czermak a complété l'ancien recueil par des extraits des dépêches ordinaires, des avis et annexes envoyés en 1647 et en 1648. Ces extraits, quoiqu'ils aient été tirés des pièces les plus importantes, n'ont qu'une valeur secondaire. Nous devons pourtant mentionner les passages répétés, où le nonce parle des préparatifs que fait le roi pour aller combattre la Turquie. Il résulte de ces citations que, jusqu'à son dernier soupir, Ladislas IV, malgré l'opposition de presque tout le pays et la pénurie de moyens d'action, s'occupa avec une persévérance indomptable à constituer une ligue de tous les peuples chrétiens contre les Turcs. En outre le mémoire de Jean de Torres du 12 mars 1648, mérite aussi d'attirer notre attention. Nous y apprenons que le roi, à la fin de sa vie, se proposait d'établir une union générale en Pologne et y travaillait avec ardeur. Le 15 juillet 1648, il veut convoquer à Varsovie un congrès des schismatiques où il communiquera aux orthodoxes et aux unites son projet d'unification des deux confessions. Ces desseins ne devaient pas aboutir: avant même la mort du roi, une grande insurrection des Cosaques vint briser toutes ses espérances et en ajourner indéfiniment la réalisation.

La Mission scientifique a aussi fouillé d'autres bibliothèques de Rome. M. Czermak a copié, à la bibliothèque Barberini, la correspondance du pape Urbain VIII et du cardinal Barberini avec Ladislas IV et les membres de la famille royale de Pologne, de 1634 à 1643. Cette correspondance roule presque exclusivement sur des nominations de dignitaires

[1] Korzeniowski, Catalogus actorum et documentorum quae ex codicibus manu scriptis in tabulariis et bibliothecis italicis servatis Expeditionis Romanae cura, deprompta sunt.

ecclésiastiques et particulièrement sur la promotion de Visconti au cardinalat.

Enfin, le testament de Jean Casimir, portant la date du 12 décembre 1672, a été copié à la bibliothèque Corsini.

Après avoir terminé ses travaux à Rome, M. Czermak s'est rendu à Venise où il a passé tout le mois de juillet, complétant les matériaux recueillis à Rome par des extraits des manuscrits de l'*Archivio di Stato* de l'ancienne République vénitienne. Dans ces archives il n'a trouvé que deux volumes d'actes se rapportant au règne de Ladislas IV; ils appartiennent à la collection „Dispacci di Polonia" où ils ont les N°s 4 et 5.

Ces volumes renferment les relations envoyées de Pologne par Jean Tiepolo, diplomate vénitien, de juillet 1645 à juillet 1647. Il y a là un peu plus de 150 dépêches, la plupart chiffrées et fort longues, de 4 à 8 grandes feuilles. Malheureusement une partie très considérable de ce recueil nous est parvenue dans un état lamentable; le cinquième volume surtout est excessivement détérioré. Les pages sont rongées à moitié et parfois même entièrement par l'humidité; le papier est moisi, troué, déchiré; de plus l'écriture en est à peu près indéchiffrable. Les actes les plus atteints sont ceux de l'année 1647, et cela est d'autant plus déplorable que l'histoire de cette année-là est loin d'être définitivement connue.

Les relations de Tiepolo ont tout spécialement trait au fameux projet dont nous avons parlé, de pousser tous les princes chrétiens à une action commune contre l'Empire Ottoman. Comme on le sait, c'est Ladislas IV qui avait conçu cette alliance offensive, et, dès 1645, s'était attaché à la faire naître, avec une activité infatigable et une ardeur extraordinaire.

Tiepolo devait entretenir le roi dans ses sentiments exaltés et ses idées belliqueuses. De plus, il avait pour mission d'établir une entente étroite entre la Pologne et Venise, et enfin d'offrir au roi, à certaines conditions stipulées, des subsides pécuniaires. Venise cherchait à créer une diversion sur les

bords de la Mer Noire en soulevant les Cosaques et à faire ensuite déclarer la guerre à la Turquie par la Pologne elle-même. Tiepolo trouva le roi plongé dans ses préparatifs militaires, absorbé par ses ambitions guerrières. Ce prince voulait organiser un mouvement colossal contre Constantinople, mouvement qui eût entraîné non seulement les nations européennes, mais encore les peuples de l'Asie. Il avait même à cet effet, dans l'automne de 1645, député un envoyé au Shah de Perse. Mais il comptait avant tout sur le concours de la Moscovie, des hospodars de Moldavie et de Valachie, et enfin sur celui des princes de Transylvanie. Quant à l'entrée en campagne à la tête de l'armée polonaise, il espérait pouvoir l'effectuer sans l'assentiment de la diète. Les Tartares menaçaient le pays; pendant l'automne de 1645 et les premiers mois de 1646 on redouta leur invasion; n'était-ce pas un prétexte suffisant pour commencer les hostilités? Mais la plus grande difficulté consistait à lever des troupes, à les équiper ensuite. Aussi Ladislas pressait-il Tiepolo d'obtenir de la République de Venise un secours d'argent. Ce n'est qu'en mars 1646 que celui-ci reçut de son gouvernement l'autorisation de traiter aux conditions suivantes: la République de Venise s'engage à verser annuellement, pendant deux ans, la somme de 200.000 écus à Ladislas IV, mais le contrat n'est exécutif que du jour où le roi aura envahi le territoire turc. Tiepolo séduit par l'éloquence chaleureuse du souverain, transporté d'enthousiasme, alla jusqu'à dépasser ses instructions Dans les premiers jours de mai, il consent à payer 250,000 écus qu'il emprunte à la reine au taux de 7 %, et cela sur la simple affirmation du roi que les bateaux cosaques cinglent déjà vers la Mer Noire. Un mois après on était dans la fièvre des préparatifs.

Ladislas avait levé trente mille hommes et prodiguait des sommes énormes pour les munir d'armes et de provisions. Cependant l'opposition commençait à se faire jour, tant parmi les sénateurs qu'au sein de la petite noblesse. D'un autre côté, les envois promis par les puissances catholiques, la France, l'Espagne, l'empereur, le pape, n'arrivaient pas. Déçu dans

ses espérances, entièrement dénué de ressources, le roi, dans le courant de l'été de 1646, dut, après une séance orageuse du sénat tenue à Cracovie, se résigner à attendre la décision de la diète.

Celle-ci, comme on le sait, exigea, dans l'automne de 1646, que le roi licenciât les troupes qu'il avait rassemblées et ne songeât plus à la guerre contre la Turquie. Dès ce moment Tiepolo devint l'objet des sarcasmes et des mesquines chicanes des sénateurs et de la noblesse; un instant même il put craindre pour sa vie qu'un attentat menaçait. En outre, réprimandé par le doge de Venise pour avoir outrepassé ses pouvoirs, il se trouve, à l'égard du roi, dans une position des plus critiques, contraint qu'il est de lui refuser des subsides. Aussi, à partir de cette époque est-il plutôt un témoin qu'un instigateur, un collaborateur mettant la République de Venise au service de l'entreprise poursuivie. Aucune convention ultérieure n'intervint entre Ladislas et Venise. Le gouvernement du doge, impatienté par les lenteurs apportées à régler cette affaire, ne comptant plus sur la réalisation du fameux projet du roi, rappela Tiepolo, au mois de mars 1647. Celui-ci quitta Varsovie le 16 mars.

Les dépêches de Tiepolo ne jettent pas une nouvelle lumière sur l'histoire de cette tentative d'invasion en Turquie. La relation de Tiepolo, présentée au gouvernement de Venise après son retour et publiée par Niemcewicz, en avait depuis longtemps déjà fixé et éclairé les points principaux. Néanmoins elles permettent de suivre le roi pas à pas dans tous ses actes et dans toutes ses démarches en cette occasion; elles nous décrivent les préparatifs militaires, nous montrent les arrangements diplomatiques et nous aident tout particulièrement à préciser l'étendue du dissentiment qui sépara la noblesse et le souverain, le conflit de leurs volontés adverses. Nous ne trouvons pas non plus, dans cette correspondance de l'envoyé vénitien, les renseignements que l'on souhaiteraient avoir sur les rapports de Ladislas IV avec les Cosaques. Cela d'ailleurs eût été difficile, car les dépêches cessent au mois de mai 1647,

c'est-à-dire peu de temps avant le moment où le roi allait se rapprocher secrètement des Cosaques. On sait du reste que ce rapprochement est indiscutable. Cependant, en s'appuyant sur les relations de Tiepolo on peut affirmer que, dès le commencement de 1645, Ladislas avait déjà conclu une entente avec les Cosaques, et qu'à la mort de l'hetman Koniecpolski, en 1646, il manda auprès de lui leurs chefs principaux et leur donna des fonds pour la guerre imminente.

Dans une de ses dernières dépêches (27 avril 1647) Tiepolo nous apprend que le roi a même l'intention de se transporter à Kiew, pendant l'été de 1647, afin d'être plus près des éléments qu'il veut utiliser dans la guerre de Turquie.

---

70. — A. Lewicki. Sprawozdanie z podróży archiwalnej do Drezna, Gdańska i Królewca (*Archivalischer Reisebericht.* Dresden—Danzig—Königsberg).

Diese von Prof. Dr. A. Lewicki zum Zwecke einer Vervollständigung des III. Bandes des „Codex epistolaris" (hauptsächlich der Periode vom J. 1466 bis zum J. 1492) im Sommer des Jahres 1891 unternommene Forschungsreise hat zu folgenden Resultaten geführt.

Dresden: Hauptstaatsarchiv (im Albertinum). In diesem vorzüglich geordneten Archiv sind die Materialien nach ihrem Inhalt chronologisch sortiert, und ausgezeichnete Repertorien, in die sogar die in Copialbänden zerstreuten Actenstücke aufgenommen wurden, sind ihnen beigegeben.

Polen betreffende Actenstücke bilden eine besondere Abtheilung „Polnische Sachen" und sind in chronologischer Folge in Volumina gebunden. In ziemlich bedeutender Zahl finden sich hier polnische Actenstücke aus den Jahren 1468—1482, die hauptsächlich die Beziehungen der Sachsenherzoge zu Polen betreffen. Hier befinden sich aber auch die vom Berichterstatter in der Lemberger Vierteljahrsschift für Geschichte:

„Kwartalnik historyczny“ 1891, Heft 4 publicierten auf Johann Ostroróg bezüglichen Briefe, sowie auch Briefe anderen Inhalts, so z. B. über die ungarische Expedition Kasimirs des Heiligen vom J. 1472 über den Krieg mit Mathias Corvinus vom J. 1474, 1476, über die Tataren; eine ungemein interessante Instruction für Gosłupski, der im J. 1478 in Folge des vom Nuntius Baltasar de Piscia über den König Kasimir und seinen Sohn Władysław verhängten Bannfluches nach Rom gesendet wurde. Wichtig für die polnische Geschichte ist auch ein Copialband des XV. Jh., nämlich „Geheim-Archivs-Copialband“ Nr. 1, den Caro theilweise kannte und der ausser Copien von verschiedenen, Sachsen betreffenden Schriftstücken aus den dreissiger Jahren des XV. Jh. auch miteingebundene ebensolche Originalacten enthält. Hier fand auch Dr. Lewicki Actenmaterial zu dem Kriege Polens mit Albrecht II. im J. 1438—1439.

Im Ganzen brachte Dr. Lewicki aus Dresden 87 unbekannte Actenstücke. Nur einige von diesen auf Polen Bezug habenden in Dresden befindlichen Archivalien sind von Dr. Hubert Ermisch in der Schrift: „Studien zur Geschichte der sächsisch-böhmischen Beziehungen in den Jahren 1464—1471“. (Dresden 1881) herausgegeben worden.

Danzig: Stadtarchiv (im Rathhause). Dieses Archiv wird vom Stadtrath Herrn Samter und unmittelbar vom Herrn Archidiaconus Dr. Bertling verwaltet. Es ist nach den Gegenständen geordnet, so z. B. ist für jeden polnischen König eine besondere Schublade bestimmt, ebenso für die Königin Bona, Polnische Castellane, Polnische Marschälle, Polnische Proceres, Woiewodschaft Pomerellen, Kunst und Wissenschaft, die Wahl polnischer Könige, Turcica etc. Kataloge gibt es mehrere: der Hauptkatalog ist der chronologische, andere sind nach Verfassern, nach Ländern und Gegenständen angelegt, der letztere ist noch nicht vollendet.

Danzig war während der polnischen Zeit eine Stadt ersten Ranges, die ihren Archivalien eine sorgfältige Aufbewahrung angedeihen liess, die sich denn auch sämmtlich erhalten

haben. Das Archiv umfasst die Zeit vom XIII. Jh. bis zum J. 1793, hierauf noch einige Jahre aus der Zeit Napoleons. Die Archivalien betreffen zwar zumeist die Stadt Danzig und ihren Handel, es sind indes auch andere, über alles Erwarten reichliche, welche die politische Geschichte Polens des XV. Jh. betreffen. Besonders seit der Vereinigung Danzigs mit Polen interessierte sich diese Stadt für alle polnischen Angelegenheiten, polnische Würdenträger wandten sich in verschiedenen Sachen an diese Stadt und berichteten ihr darüber, was in Polen vorgieng. Für die Zeit nach Abschluss des Thorner Friedens fand hier Dr. Lewicki ein so reichhaltiges Material, dass er, um es nur einigermassen zu bewältigen, in den Acten eine Auswahl treffen musste und von den Danzig und Preussen betreffenden nur die allerwichtigsten, die neues Licht auf diesen Gegenstand werfen, berücksichtigen konnte, um dafür besonders diejenigen Acten ausbeuten zu können, die andere polnische Fragen zum Gegenstande haben und deren Herausgabe deutscherseits vielleicht nicht bald zu gewärtigen sein dürfte. Das die übrigen Perioden des XV. Jh. betreffende Actenmaterial konnte von Dr. Lewicki nur stichweise in den Katalogen eingesehen werden; dem Anscheine nach dürfte das Archiv nur für den 13-jährigen Krieg ein ebenso reichhaltiges Material enthalten wie für die letzte Periode, unzweifelhaft enthält es jedoch auch für die früheren Perioden so Manches von Wichtigkeit und Interesse. Ausser Toeppen, Woelky und Thunert, die ihre speciellen preussischen Fragen im Auge hatten, hat das Danziger Archiv für die polnische Geschichte der letzten Periode des XV. Jh. niemand ausgebeutet (Caro citiert zwar manchmal das Danziger Archiv, aber er kennt es nur sehr unvollkommen): um so wertvoller ist es für die polnische Wissenschaft.

Aus Danzig brachte Dr. Lewicki im Ganzen 93 neue Nummern, die sich auf verschiedene historische Ereignisse beziehen: so z. B. auf die ungarische Expedition Kasimirs des Heiligen im J. 1472, auf die fast unbekannt gebiebenen Vorfälle in Preussen in den Jahren 1473—1489, auf die Einnahme

der Städte Chełm (Culm) und Brodnica (Strassburg), die angeblich vom Herzog von Sagan zu Gunsten des Königs Mathias im J. 1476 angekauft worden sind; auf die Entsendung von Heeren nach Preussen, um dies Land zur Leistung der verweigerten Geldbeiträge zu zwingen; auf die völlig unbekannten Verhandlungen des Königs Mathias mit Polen in den J. 1477 und 1489, auf die türkische Frage, namentlich auf den grossen Türkenkrieg, zu dem schon von Kasimir gegen das Ende seines Lebens Anstalten getroffen wurden, auf den Sieg von Kopystrzyn 1487 und von Lublin 1491, auf die Verschwörung gegen den König in Litauen 1481, auf die Wahl Johann Albrechts u. s. w.

Ausser dem Stadtarchiv besitzt auch die „Stadtbibliothek" auf Polen bezügliche Handschriften Herr Archidiaconus Bertling ist gegenwärtig mit dem Drucke eines Katalogs derselben beschäftigt, von dem zur Zeit der Anwesenheit des Berichterstatters in Danzig der erste Band seiner Vollendung entgegensah. Der zweite Band wird unter Anderem: Reichtstagsdiarien und Reichstagsreden aus dem XVII. und XVIII. Jh. enthalten.

Königsberg in Preussen: Staatsarchiv (im Schlosse). Prof. Dr. Lewicki hat sich in erster Linie nach Königsberg begeben, wo er für den behandelten Zeitabschnitt das reichlichste Quellenmaterial erwartete. Seine diesbezüglichen Erwartungen sind insofern nicht in Erfüllung gegangen, als in Bezug auf Reichhaltigkeit des Quellenmaterials für die in Betracht kommende Zeitperiode Königsberg von Danzig überboten wird. Die Arbeit gestaltet sich hier schwieriger als in Danzig, da das Königsberger Archiv keine solchen Kataloge besitzt wie das in Danzig, von den Dresdner Repertorien gar nicht zu reden. Zum Glück sind die Actenstücke aus dem XV. Jh. von den gegenwärtigen Herren Archivaren in chronologischer Folge in Schachteln gelegt und jedes Actenstück mit einem Umschlag versehen worden, auf dem sich oft, wenn auch nicht immer, der Inhalt der in der Schachtel befindlichen Actenstücke angegeben findet. Die blosse Durchsicht der

Acten nimmt somit viel Zeit in Anspruch. Zu der in Betracht kommenden Periode sind unglücklicherweise keine Registranten erhalten, die noch befindlichen Acten sind meist Originale oder Kanzleiconcepte.

Dieses Archiv ist verhältnismässig ammeisten von polnischen Forschern besucht worden, auch wurde in Deutschland sehr viel daraus publiciert, beziehungsweise registriert. Trotzdem sind auch hier noch viel unbekannte und sehr interesante Quellen gefunden worden.

Für die andern Perioden des XV. Jh. gibt es hier ein viel reichlicheres Material, umsomehr als für dieselben auch Registranten erhalten sind. Die erste Periode bis zum J. 1430 hat bereits Dr. Prochaska wohl sehr sorgfältig ausgebeutet. Dr. Lewicki hat sich der Vergleichung, ob nicht irgendwelche Lücken geblieben und ob namentlich nicht die auf Witold nicht bezüglichen Acten unberücksichtigt geblieben sind, nicht unterziehen können. Aus der folgenden Zeit hat der Berichterstatter die Acten einiger Jahre aus der Zeit des Aufstandes Swidrygiełłos durchgesehen, und die Abschriften der wichtigsten davon befinden sich in seinem Besitze.

Die Acten aus späterer Zeit, namentlich des XVI. und XVII. Jh. sind noch bisher ungeordnet. Nach einer Mittheilung des Archivvorstands Herrn Dr. Joachim befinden sich hier aus dieser Zeit Originalacten und Registranten in möglichst grosser Fülle. Die von hier mitgebrachten Acten bilden eine willkommene Ergänzung zu dem in Danzig gewonnenen Material, sie betreffen hauptsächlich die Beziehungen Polens zu Böhmen, zu König Mathias, zu Kaiser Friedrich, die Angelegenheit Tungens und das Verhalten des Ordens ihr gegenüber, die Moskauer Angelegenheiten etc., es befindet sich hier auch eine Beschreibung der Wahl König Johann Albrechts. Im Ganzen beträgt die Zahl dieser Acten etwa 120.

In der Königsberger Universitätsbibliothek gibt es, ausser dem bekannten „Liber Cancellariae St. Ciołek“ keine Materialien für die in Betracht kommenden Forschungen. Dr. Lewicki hat auch die sogenannte „Wallenrodische Bibliothek“ im

Dom besucht, wo sich nur Acten aus dem XVII, mitunter auch aus dem XVI. Jh., befinden, so z. B: die „Acta Varsoviensia circa electionem Wladislai IV 1632," sowie Acten aus dem J. 1633, Briefe an Sigismund III 1592—1600 und s. w. „Artikel der Rokossen," Connotatio electionis Michaelis Wiśniowiecki 1669," Formeln und Briefe aus der Zeit Sigismund Augusts, Stephans und Sigismunds III u. s. w., im Ganzen nicht viel, vorwiegend zur Geschichte der Familie Wallenrod.

Prof. Lewicki fand überall seitens der Archivvorstände und Beamten das grösste und freundlichste Entgegenkommen. Er erfüllt daher eine angenehme Pflicht, indem er allen diesen Herren, und insbesondere den HH. Dr. Hubert Ermisch, Archivrath in Dresden, Dr. Bertling, Archidiaconus in Danzig, Dr Joachim, Staats-Archivar und Archivvorstand in Königsberg, Dr. Panzer, Staatsarchivar, und Herrn Wittich, Archivbeamten in Königsberg, seinen herzlichsten Dank ausspricht.

---

71. — A. Beck i N. Cybulski. **Dalsze badania nad zjawiskami elektrycznemi w korze mózgowej u małpy i psa.** *(Weitere Untersuchungen über die elektrischen Erscheinungen in der Hirnrinde der Affen und Hunde,* von Dr. A. Beck und Prof. Dr. N. Cybulski).

Im vorigen Jahre veröffentlichte Dr. A. Beck eine Arbeit, worin Beobachtungen angeführt wurden, dass im centralen Nervensystem, ähnlich wie im Nerven u. Muskel, elektrische Erscheinungen auftreten, die mit den Actionszuständen der untersuchten Gehirngegenden im Zusammenhange stehen. Da die elektrischen Erscheinungen bei Reizung bestimmter centripetaler Nerven (der Seh- u. Hörnerven, u. der Fühlnerven der Extremitäten) nur an jenen Stellen der Hirnrinde auftraten, die von anderswoher als Fühlsphären dieser Nerven

[1]) Die Bestimmung der Localisation vermittelst der elektrischen Erscheinungen. Abhdl. der Akad der Wiss. Krakau 1890 u Centrbl. für Physiol. Nr. 16. 1890

bekannt sind, wurde in obiger Abhandlung die Vermuthung ausgesprochen, dass auf Grund elektrischer Erscheinungen aller Wahrscheinlichkeit nach die Localisation der Hirnrindenfunctionen werde bestimmt werden können.

Gegenwärtig stellen die Verfasser in Kürze die Ergebnisse weiterer Experimente dar, die von ihnen behufs gründlicher Untersuchung der elektrischen Erscheinungen selbst, wie auch deren Bedeutung für die Localisation angestellt worden sind.

In diesen Versuchen bestrebten sie sich vor allem die elektrischen Erscheinungen zu untersuchen, die bei Verbindung zweier Stellen an der Hirnrinde mit einem Galvanometer selbstständig auftreten. Diese Erscheinungen beruhen auf steten Schwankungen des Stromes, der gleich nach Anlegung der Elektroden in der Hirnrinde nachweisbar ist. Die Richtung des primären Stromes ist bei Verbindung derselben Stellen bei verschiedenen Individuen verschieden; im Allgemeinen überwog positive Spannung in den Frontallappen, negative in den Occipitallappen.

Was die Schwankungen dieser primären Ablenkung betrifft, so konnte nochmals mit Bestimmtheit constatiert werden, dass sie weder vom Pulse noch von der Athmung abhängen, und dass sie vielmehr als Folge der Actionszustände in der Hirnrinde zu betrachten sind.

Nachher trachteten die Verfasser mit möglichster Genauigkeit jene Sphären der Hirnrinde zu bestimmen, in denen bei Reizung bestimmter Fühlflächen eine bedeutende Erniederung des elektrischen Potentials ensteht, und diese Sphären mit den motorischen und sensorischen Sphären zu vergleichen, die als solche mittelst anderer Methoden bezeichnet worden sind. Das ungemein grosse Material, welches die Verfasser in den bisherigen Versuchen gesammelt haben, und zahlreiche Fragen, die sich aufdrängen und die gelöst und erklärt werden müssen, erlauben ihnen zur Zeit nur mit einer vorläufigen Mittheilung aufzutreten, und beschränken sie sich darauf, die ihrer Ansicht nach keinem Zweifel unterliegenden Ergebnisse kurz anzuführen

Die Versuche wurden fast ausschliesslich an Hunden und Affen ausgeführt (Macacus-Rhesus). Ursprünglich bedienten sich die Verff. — ähnlich wie in der ersten Arbeit bei diesen Untersuchungen — nur eines Galvanometers, doch mit Rücksicht darauf, dass sie mittelst eines Galvanometers zwar im Stande waren die elektrische Veränderung wahrzunehmen, nicht aber zu bestimmen, ob in einem der untersuchten Punkte eine Erhöhung, oder im anderen eine Herabsetzung des elektrichen Potentials eingetreten ist, benützten sie in den weiteren Versuchen 2 Galvanometer, welche so aufgestellt waren, dass der Ausschlag unter dem Einflusse eines gleich starken Stromes in beiden fast gleich war.

Die Anwendung zweier Galvanometer gestattete den Verff. bei jeder elektrischen Veränderung genau jene Gegend ausfindig zu machen, in welcher das elektrische Potential unter den entsprechenden Einflüssen sich vermindert hat; denn waren beide Galvanometer mit zweien, aber denselben Stellen der Hirnrinde verbunden, so waren die elektrischen Erscheinungen, ob selbstständig oder durch Reizung centripetaler Nerven hervorgerufen, in beiden Galvanometern einander gleich. Es genügte aber aus jener Sphäre, in der die Verminderung des Potentials angenommen wurde, eine Elektrode um 2—3 mm. zu entfernen, damit die Veränderung im entsprechenden Galvanometer gar nicht hervorträte oder geschwächt würde, während sie im zweiten Galvanometer unverändert verblieb.

Die Untersuchungen vermittelst zweier Galvanometer widerlegten zugleich den Einwurf, welchen Herr Horsley erhoben hat. Auf Grund eines einzigen an einer Katze angestellten Versuches (bereits nach dem Erscheinen der Abhandlung von Beck), eines Versuches, bei welchem beide Elektroden, wie aus der Seite 508 [1]) angeführten Abbildung zu ersehen ist, auf dem Occipitallappen sich befanden, spricht der Autor

[1]) *Philosophical Transaction of the Royal Society of London F. Gotsch and V. Horsley.* Vol 182. S. 267—526.

die Überzeugung aus, dass die Untersuchung elektrischer Erscheinungen in der Hirnrinde nicht möglich sei, so lange die Verff. nicht im Stande sind, den untersuchten Rindentheil zu isolieren, und zwar aus dem Grunde, weil der entstandene Strom auf der ganzen Hirnrinde sich verbreiten kann. Bei dieser Einwendung hat Herr Horsley augenscheinlich den Umstand übersehen, dass die Hirnsubstanz gleich anderen thierischen Geweben selbst einen schlechten Leiter für die Elektricität bildet, dass jede untersuchte Gegend derselben gleichfalls isoliert ist, dass aus diesem Grunde die Ausgleichung der Potentiale nur durch das Galvanometer, welches dem Strome einen kleineren Widerstand bietet als das Gehirn, eintreten muss.

In Bezug auf die Localisation können die Verfasser gegenwärtig auf jene Gegend der Hirnrinde hinweisen, wo immer eine Herabsetzung des Potentials bei Reizung der Vorderextremitäten entsteht. Diese Gegend liegt beim Hunde im mittleren und unteren Theile der hinter dem Sulcus cruciatus liegenden Windung, beim Affen hinter dem Sulcus sygmoideus an der Stelle, wo der Sulcus angularis beginnt. Eine solche Stelle für die hintere Extremität befindet sich beim Affen ebenfalls nach hinten vom Sulc. sygmoideus nahe der medianen Fläche der Hemisphäre (Sulcus longitudinalis), beim Hunde gewöhnlich vor dem Sulc. cruciatus. Die Reizung des Gesichts (die Betastung mit dem Finger) rief beim Affen stets eine Herabsetzung des elektrischen Potentials in der hinter dem unteren Ende des Sulcus sygmoideus gelegenen Windung nach unten vom vorderen Arme des Sulc. angularis hervor. Bei Beleuchtung des Auges entstand beim Hunde — wenn auch nicht ausnahmslos — grösstentheils eine elektrische Veränderung in dem Occipitallappen in der sogenannten Sehsphäre nach Munk. Beim Affen beobachteten die Verff. diese Veränderungen nur im oberen Theile des Gyrus angularis.

Die in den oben angeführten Gebieten der Hirnrinde erscheinenden Veränderungen waren stets so constant und einer streng umschränkten Stelle eigen, dass ihre Abhängigkeit von den angewandten Reizen keinem Zweifel mehr unterliegen konnte.

Die Verff. bemerkten ausserdem, dass bei Reizung der Extremitäten beim Affen die elektrische Veränderung in der Hirnrinde um so leichter ensteht und um so stärker erscheint, je näher der Reiz denjenigen Reizen steht, die im normalen Zustande auf das Thier einzuwirken pflegen. So führt ein leichtes Berühren der Finger oder des Handtellers eine viel stärkere Stromesablenkung im Galvanometer herbei, als starkes Kneifen oder Reizung mittelst des Inductionsstromes.

Diese Thatsache wird leicht verständlich, wenn man annimmt, dass die elektrischen Erscheinungen in der Hirnrinde den einfachsten psychischen Zuständen, nämlich den Empfindungen, möglicherweise auch den durch dieselben hervorgerufenen Vorstellungen entsprechen. Selbstverständlich können deshalb Reizungen von unbestimmter Natur, die auf der Fühloberfläche nicht localisiert sind, keine localen elektrischen Erscheinungen auf der Hirnrinde hervorrufen.

Aus diesem Grunde glauben die Verfasser, dass die negativen Resultate in manchen Versuchen bei Reizung des Auges mittels des Magnesiumlichtes eine Folge davon sein konnten, dass der intensive Reiz selbst äusserst unbestimmte Vorstellungen beim Thiere hervorrief. Bei manchen Versuchen bemerkten sie neben der Verminderung des Potentials in einer bestimmten Gegend eine Steigerung desselben in den benachbarten Gegenden. Diese positive Schwankung kann möglicherweise eine Folge der Hemmung der Actionszustände dieser Gegend sein, hervorgerufen durch das Entstehen eines Actionszustandes in der auf die Localisation untersuchten Gegend.

In den Untersuchungen dieser Art stehen zahlreiche, theils äussere, theils aber auch innere, und deshalb schwer zu eliminierende Nebeneinflüsse der steten Gleichförmigkeit der Ergebnisse im Wege, zumal die Entblössung des Gehirnes selbst einen Umstand bildet, welcher die Erhaltung desselben im physiologischen Zustande stark beeinträchtigt.

Aus diesem Grunde kann die Untersuchung überhaupt nur kurze Zeit dauern. Denn im Beginne des Versuches ist das Gehirn durch die einleitenden Vorrichtungen stark

erregt, und die elektrischen Erscheinungen im Gehirn sind zu dieser Zeit sehr compliciert, da die Reizung der centripetalen Nerven ausser dem streng localisierten Actionszustande (wahrscheinlich) durch Association eine grosse Menge anderer Zustände hervorruft, welche die Untersuchung der elektrischen Erscheinungen stark beeinflussen. Später aber wird wieder die Hirnrinde ermüdet, und dann beruht der Mangel an elektrischen Erscheinungen wahrscheinlich darauf, dass in der Hirnrinde keine Actionszustände mehr auftreten.

Zum Schlusse können die Verff. einen Einwand Herrn Horsley's [1] und den Prioritätskampf, den die erste Abhandlung aus dem Krakauer Laboratorium herbeigeführt hat, nicht unerwähnt lassen.

Was den Einwand betrifft, so beruht er auf der Annahme, dass die von Dr. A. Beck und Prof. N. Cybulski beobachteten elektrischen Erscheinungen nicht in den in der Hirnrinde gelegenen Centren, sondern in den der weissen Substanz zugehörenden Nervenfasern entstehen, und dass dieselben ebenso der Ausdruck des Thätigkeitszustandes in den Centren wie, in den Nervenbahnen sein können.

Dieser Einwand wurde schon a priori von Dr. Beck vorhergesehen und berücksichtigt (L. c. S. 24), wo nachgewiesen wurde, dass eine solche Annahme nicht begründet sei. Selbstverständlich haben die Verff. nicht die Absicht, die dort gelieferten Beweise an dieser Stelle zu wiederholen, sie weisen aber darauf hin, dass wenn auch die elektrischen Erscheinungen in den Nervenfasern auftraten, ihre Versuche beweisen würden, dass die corticalen und subcorticalen Nervenbahnen für gewisse Functionen streng localisiert sind.

Den Prioritätskampf wollen die Verff. keineswegs hier erneuern, doch können sie nicht unerwähnt lassen, dass weder Dr. Weriho's noch Prof. Fleischl's Versuche denjenigen der Verff. gleich waren.

[1] L. c. Seite 509.

Einen Beweis dafür beabsichtigen die Verff. in einer ausfürlichen Arbeit zu liefern, da dabei in die Einzelheiten der Versuche näher eingegangen werden müsste. Die Verff. bemerken nur, dass sie ausschliesslich die elektrischen Erscheinungen in der unverletzten Hirnrinde untersuchten und somit ihre Versuche sich wesentlich von denjenigen Caton's und Herrn Horsley's unterscheiden. Deshalb können die Verff. es nicht begreiflich finden, um welche Priorität Herr Horsley in seiner letzten Arbeit[1]) kämpft, da er — wie die Verfasser aus seinen Arbeiten ersehen konnten — nur ein einziges den ihrigen gleiches Experiment ausgeführt, und es erst nach dem Erscheinen der oben erwähnten Arbeit (Beck) in den Abhandlungen der Akad. d. Wissensch. zu Krakau und im Ctrbl. f. Physiologie, in seiner letzten Publication veröffentlicht hat.

---

72. — M. Raciborski. **Przyczynek do znajomości flory retyckiej Polski.** Z dwoma tablicami. ***(Beitraege zur Kenntnis der rhaetischen Flora Polens.*** Mit zwei Tafeln).

In der Sammlung der fossilen Pflanzen aus den rhaetischen Schichten der Gegend von Ostrowiec, welche Herr Ingenieur St. Stobiecki im Jahre 1891 für das physiographische Museum in Krakau sandte, sind manche Arten vertreten, welche früher von Polen (cfr. Raciborski, Flora retycka północnego stoku gór Świętokrzyskich. 1891) nicht bekannt waren, neben manchen anderen, welche zwar schon in der citierten Abhandlung erwähnt oder beschrieben, aber erst in der genannten Sammlung vom Jahre 1891 in gut bestimmbaren Exemplaren vertreten sind. Diese und jene Pflanzenarten sind jetzt beschrieben und zum Theil abgebildet.

1. *Todea Williamsonis* (Ad. Brongn.) Schenk. In Gromadzice. Einige Blattfiederchen, welche mit *Aerostichites Goeppertanus* Schenk aus den rhätischen Schichten Frankens und Schonens ganz übereinstimmen; neben den sterilen Blättchen

[1]) L. c. Seite 278.

finden sich auch fertile Sporophylle, auf welchen die Osmundaceensporangien deutlich zu sehen sind. Die Sporangien bedecken dicht die ganze untere Blättchenoberfläche. Die Pflanze stimmt gänzlich mit der *Todea Williamsonis* Brongn. aus den jüngeren feuerfesten Thonen bei Krakau (cfr. M. Raciborski: Ueber Osmundaceen und Schizeaceen der Juraformation in Engler's Jahrbüchern 1890) und mit derselben Species aus braunjurassischen Schichten Englands. Die ältere Pflanze aus rhätischen Schichten ist von der Brongniartschen nicht zu unterscheiden.

2. *Pecopteris concinna* Presl. Nur kleine Fragmente aus Gromadzice, an welchen die Nervation nicht sehr deutlich erscheint, und deswegen auch die Speciesbestimmung nicht ganz gesichert sein dürfte.

3. *Woodwardites microlobus* Schenk. Ein Bruchstück aus den Thonen von Gromadzice, welches mit den ebenfalls mangelhaften Exemplaren von Franken (cfr. Schenk, Flora der Grenzschichten Tab. 13, Tab. 11—13), aber auch mit den prachtvollen Exemplaren von Tong-King (cfr. Zeiller, Examen de la flore fossile des couches de charbon du Tong-King. Tab. 12 fig. 3—4) übereinstimmt.

4. *Thaumatopteris Schenkii* Nathorst. In der jetzigen Sendung findet sich ein Prachtexemplar eines Blattsegments 16 cm. lang, 7·5 cm. breit.

5. *Thaumatopteris Brauniana* Popp. In der jetzigen Sendung finden sich einige viel besser erhaltene Exemplare dieser Farrnspecies.

6. *Dictyophyllum an nova species?* Nur ein Blättchenfragment aus Gromadzice, welches mit *D. obtusilobum* F. Braun in Nathorst, Floran vid Bjuf Tab. 8, Fig. 3, die grösste Aehnlichkeit hat, auch mit *D. exile* Brauns, aber doch von beiden diesen Arten verschieden ist.

7. *Dictyophyllum aff. Dunkeri* Nathorst. Ein Gipfelfragment eines Blattsegments, welches dem *Hemitelites polypodioides* Dunker aus den Liasschichten von Halberstadt ganz ähn-

lich ist, aber wegen der etwas verwischten Nervation manchen Zweifel erregt.

8. *Ctenis fallax* Nathorst. Ein Fragment eines 9 mm. breiten Blattsegmentes mit der charakteristischen Nervation, (die fast parallelen Nerven sind 1 mm. von einander entfernt.) stimmt gänzlich mit manchen Fragmenten aus der rhätischen Formation Schonens, welche Nathorst als *Ctenis fallax* (*Antrophyopsis Nilssonii*) beschrieben und abgebildet hat. In den feuerfesten Thonen in Chmielów.

9. *Taeniopteris tenuinervis* Brauns. In den Thonen von Gromadzice zwei Exemplare, von welchen das eine, grössere mit *T. tenuinervis* Brauns von Franken, Seinstedt oder Schonen ganz übereinstimmt. Höchst ähnlich ist auch *Taen. Mac Clellandi* Oldh. et Morr. aus Vorderindien und Tong-King. Das andere Exemplar ist nicht so gut erhalten, und ist die Möglichkeit nicht ausgeschlossen, dass es ein *Nilssonia* fragment ist.

10. *Schizoneura hoerensis* (Hisinger) Schimper. Ueber einem unbedeutenden Kohlenfloetz in Miłków liegt eine dünne Lage sons dunkeln Thonschiefer, welche ganz mit Schizoneurafragmenten erfüllt ist. Ausser den Astfragmenten sind auch runde Diaphragmen vorhanden. Von Fructificationen oder Blattvirteln keine Spur.

11. *Equisetum Münsteri* (Sternb.) Schimper. In den Thonen von Gromadzice runde Knotendiaphragmen, ähnlich den frankonischen (cfr. Schenk, Flora der Grenzschichten Tab. III. fig. 3, 8).

12. *Podozamites lanceolatus* (Lindley) Schimper. In den feuerfesten Thonen von Chmielów, ein Blatt mit 10 Blättchen. Die unteren Blättchen sind kürzer als die oberen, wie folgende Ziffern beweisen. Die Länge der Blättchen (von unten nach oben) ist 55, 63, 72, 85, 90 mm.

13. *Czekanowskia setacea* Heer, ein hübschesr Blattbüschel in den feuerfesten Thonen von Chmielów. Die Blätter (etwa 12 an der Zahl) sind mehr als 13 cm. lang, an der Basis 0.5 mm. breit. Diese Species war bis jetzt nur aus jüngeren Schichten bekannt

14. *Czekanowskia rigida* Heer. Mehrere hübsche Blattbüschel aus den feuerfesten Thonen in Chmielów. In einem Büschel 8—15 Blätter, diese sind 13—16 cm. lang, an der Basis 1—1¼ mm. breit. Die schuppenförmigen Niederblätter bis 5 mm. lang.

15. *Schizolepis Follini* Nathorst. Einige cylindrische Zapfen, die bis 45 mm. lang, bis 14 mm. breit sind. Die Zapfenspindel bis 1¼ mm. dick. Die Zapfenschuppen dicht spiralständig, dachfförmig sich deckend, 8—9 mm. lang, 6—7 mm. breit, an dem Scheitel tief gespalten, die Scheitelbucht bis 5½ mm. tief, scharfwinklig. Die beiden Scheitellappen ganzrandig, mehr oder minder deutlich parallel gestreift. Polnische Exemplare stimmen mit den schwedischen (Nathorst. Bidrag etc. Tab. 15, fig. 3, 4) gänzlich.

16. *Ixostrobus Siemiradzkii* Rac. (= *Taxites Siemiradzkii* Rac. Flora retycka północnego stoku gór Świętokrzyskich pag. 24). Mehrere abgefallene männliche (?) Coniferenblüthen welche in Gromadzice gesammelt sind, deren systematische Stellung höchst unsicher ist, nannte der Verfasser *Ixostrobus*. Es sind vielleicht dieselben Gebilde, welche Heer aus den braunjurassischen Schichten Sibiriens, als männliche Blüthenähren der *Czekanowskia* gedeutet hat, ohne aber sichere Beweise für eine solche Deutung zu liefern.

Auf jedem rechtwinklig von der Aehrenspindel abstehendem Blatte, sitzt vor dessen Gipfel, auf dessen Ober-seite ein Körperchen, welches am wahrscheinlichsten eine Anthere darstellt. Leider ist uns keine Coniferengattung bekannt, bei welcher die Antheren nur auf der Oberseite der Staubblätter hervorwachsen. Andererseits scheint wenig wahrscheinlich bei *Ixostrobus* „*Antherae introrsae*“ anzunehmen.

Die als *Ixostrobus* von dem Verfasser im polnischen Texte ausführlich beschriebenen und abgebildeten Gebilde erinern sehr an die sogenannten ausgespreizten Zapfen der *Palissya Braunii*. Ein Unterschied besteht in der Zahl der von dem Verfasser bei *Ixostrobus* als Antherae, bei *Palissya* bisher nur als Samen gedeuteten Körperchen. Es gibt solcher bei

Palissya viele, bei *Ixostrobus* nur eines. Es scheint dem Verfasser sehr wahrscheinlich, dass die s. g. ausgespreizten Zapfen der *Palissya* männliche Blüthen der *Palissya* oder einer anderen rhätischen Gattung darstellen. Ein von Schenk (und Saporta) als männliche Blüthe von *Palissya* gedeuteter Abdruck scheint nur ein junger Zapfen zu sein. Dagegen sind ausgewachsene, geschlossene Zapfen der *Palissya* von den s. g. ausgespreizten gänzlich verschieden.

17. *Stachyotaxus septentrionalis* (Agardh) Nathorst. Kleine Bruchstücke in Gromadzice.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcyą Sekretarza generalnego Dr. Stanisława Smolki.

Kraków. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

9 stycznia 1892.

AKADEMIA UMIEJĘTNOŚCI W KRAKOWIE.

Nabytki Biblioteki.

Styczeń 1891.

* oznacza książki darowane, † zakupione, inne pochodzą z wymiany wydawnictw.

Abhandlungen der philologisch-historischen Classe der Kgl. Sächs. Gesellschaft der Wissenschaften. XII. 1. Leipzig 1890.
Annalen des k. k. Naturhistorischen Hofmuseums V. 4. Wien 1890.
Annuaire de l'Université catholique de Louvain 1891.
Atti della Reale Accademia dei Lincei. Rendiconti VI. 10. 11. Roma 1890.

* v. Benko J., Das Datum auf den Philippinen. Wien 1890.
Bollettino delle opere moderne straniere. V. 4. Aprile 1890. Roma.
Bollettino delle publicazioni italiane. 120. Dicembre 1890. 121. Gennaio 1891. Firenze.
Bulletin de la Société Belge de Microscopie XVIII. 3. Décembre 1890. Bruxelles.
Bulletin mensuel de la Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace. XXIV. 10. Décembre 1890. Strasbourg.

Cellule (la), recueil de cytologie et d'histologie générale. I—VI. Louvain 1884—1890.
Circulars. Johns Hopkins University, X. 84. December 1890 Baltimore.
* Compte-rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques. Janvier 1891. Paris.
Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Bulletin de Septembre — Octobre 1890. Paris.
Časopis Matice Moravské. XV. 1. V Brně 1891.

Értekezések a nyelv-és széttudományok köreböl. XV. 7. Budapest 1890.
Értekezések a természettudományok köreböl. XX. 4. Budapest 1890.

Förhandlingar. Geologiska Föreningens i Stockholm. XII. 7. December 1891.

* v. Gutzeit W., Untersuchungen über Gegenstände der ältesten Geschichte Russlands. Riga 1890.

Извѣстія, Варшавскія университетскія. 1890. II. 5-9.
Извѣстія университетскія. XXX. II. Кіевъ. 1891.

Jahrbücher des Nassauischen Vereines für Naturkunde. Jahrgang 43. Wiesbaden 1890.

Journal de la Société Nationale d'horticulture de France. Novembre 1890. Paris.

Közlemények Mathematikai és térmeszettudományi XXIV. 4. Budapest 1890.
Krok. Časopis věnovaný veškerým potřebám středního školstva. V. 1 V Praze 1890.

Łužica. Zhromadny časopis hornjo-a delnjołužiskich Serbow. IX. 12. December 1890. Budyšin.

Memorie della Società degli spettroscopisti italiani. XIX. 11. Novembre 1890. Roma.
Mittheilungen der antropologischen Gesellschaft in Wien. XX. 5. 4. Wien 1890.
Mittheilungen des historischen Vereines für Steiermark. Hft. 38 Graz 1890.
† Mosso A., Strach. Studyum popularno-naukowe. Przekład M. Flamma Warszawa 1891.
Munkácsi B., Vojták Szótar I. Budapest 1891.

Pamiętnik Towarzystwa literackiego imienia A. Mickiewicza. R. IV. We Lwowie 1890.
Petriceicu-Hasdeu B., Etymologicum Magnum Romaniae. Dictionarul limbei istorice si poporane a Romanilor. II. 2. Bucuresci 1890.

Records of the Australian Museum I. 4. 5. Sydney 1890.
Revue générale des sciences pures et appliquées I. 24. II. 1. Paris 1890. 1891.
Revue. Ungarische. XI. 1. Jänner 1891 Budapest.

Сборникъ отдѣленія русскаго языка и словесности имп. Академіи Наукъ. 45. 51. Санкт-Петербургъ 1889—90.
* Schematismus cleri dioecesis Nitriensis pro anno 1891.
* Schematismus universi ven. cleri saec. et reg. dioec. rit. lat Primisliensis pro anno Dom. 1891. Primisliae 1890.
Старина, Живая. II. С. Петербургъ 1890.
Studi e documenti di storia e diritto XI. 4. Ottobre-Dicembre 1890. Roma.
Szilágyi S., Erdély es az északkéleti háború levelek és okiratok I. Budapest 1890.

Viestnik hrvatskoga arkeologičkoga družtva. XIII. 1. U Zagrebu 1. siečnja 1891.

Записки имп. Академіи Наукъ. LXIII. I.' Санкт-Петербургъ 1890.
Записки новороссійскаго общества естествоиспытателей XV. I. II. Одесса 1890.
* Zuber R. Estudio geológico del cerro de Cacheuta y sus contornos. Buenos Aires 1890.
* — Informe sobre el petróleo de la laguna de la Brea. Buenos Aires 1890.

Dar p. H. Bukowskiego ze Stockholmu.

Alnander S. J., Anvisning til et utvaldt theologiskt Bibliothek T. I—IX. Stockholm 1781.
Andersen C., Rosenberg. Mindeblade fra de danske kongers kronologiske samling. Kjöbenhavn 1867.

Becker A. W.. Kunst und Künstler des 16, 17 und 18 Jahrh. T. I—III. Leipzig 1863—5.
Bibliophile Julien (le), Album de reliures. T. I—II. Paris 1873.
Bibliotheca L. Benzelstierna sub hasta vendenda. Upsaliae 1801.
Bibliotheca quam reliquit O. Celsius publica auctione vendenda. Lundae 1795.
Blondel S.. Histoire des éventails. Paris 1875.
Brivois J.. Bibliographie des ouvrages illustres du XIX-e. siècle. Paris 1863.
Broberg C.. Svensk Bok-Katalog för aren 1876—1885. Stockholm 1890.
Burty Ph., Chefs-d'oeuvre des arts industriels. Paris (1866).

Catalog öfver Skara kongl. gymnasii Bibliotheck. Skara 1830.
Cellini B.. Abhandlungen über die Goldschmiedekunst und die Sculptur, übersetzt v. J. Brinckmann. Leipzig 1873.
Cochin et Bellicard, Observations sur les antiquités d'Herculanum. Paris 1755.

Demmin A.. Guîde des amateurs d'armes. Paris 1869.
Denis M., Einleitung in die Bücherkunde. Th. 1—2. Wien 1877, 1878.
Djurklan G., Unnarsboarnes seder och lif efter lasses i Lassaberg antecknngar. Stockholm 1874.

Essai historique sur la Bibliothèque du Roi. Paris 1782.

Förtekning öfver handskrifts-samlingen uti L. v. Engeströms Bibliothek. Stockholm 1824.

Görling A.. Geschichte der Malerei Th. 1, 2. Leipzig 1866—7.

Handicquer de Blancourt. L'art de la verrerie. 1-re, 2-e partie. Paris. 1718.
Hayn H., Bibliotheca Germanorum erotica. Leipzig 1885.
Hennings A., Essai historique sur les arts et sur leur progres en Dannemarc. Copenhague 1778.
Hildebrand H. H.. Denkyrkliga konsten under sveriges medetti. Stockholm 1875.

Jewett Ch.. On the construction of catalogues of libraries. Washington 1853.

Katalog öfver porträtt-samlingen a Gripsholm. Stockholm 1870. Idem 1876.
Katalog öfver generalstaben handskrifter och böcker. Stockholm 1879.
Köster C., Ueber Restauration alter Oelgemälde. Hft. 1. 2. Heidelberg 1827, 1828.
Kugler Fr., Geschichte der Baukunst Bd. I—V. Stuttgart 1856—73.
Künstler-Lexicon, Hamburgischer, bearbeitet von einem Ausschusse des Vereines für Hamburgische Geschichte Bd. 1. Hamburg 1854.

Le Roux J., L'industrie moderne au Champ de Mars. Paris (1867).
Liliegren J. G., Förteckning öfver en samling af permbref Stockholm 1889.
Lübke W., Geschichte der Plastik. Leipzig 1863.
— Grundriss der Kunstgeschichte. Stuttgart 1860.
v. Lützow C.. Kunst und Kunstgewerbe auf der Wiener Weltausstellung 1873. Leipzig 1875.

M*** de l'Academie Royale des sciences de Montpellier. Abregé de la vie des plus fameux peintres. T. I—III. Paris 1745—52.
Michel Marius. La reliure français. Paris 1880.

Pecht F., Kunst und Kunstindustrie auf der Wiener Weltausstellung 1873. Zweite Auflage Stuttgart 1873.
Parthau H. G., Historia Bibliothecae R. Academiae Abonensis. Aboae 1787.
Prediger Ch. E., Buchbinder und Futteralmachers Th. I—II. (Anspach 1744).
Pris-Kurant, öfver rörstrandsfabriks tillverkningar. 1877 Stockholm.

v. Quast F., Über Form Einrichtung und Ausschmückung der ältesten christlichen Kirchen. Berlin 1853.

Thon C. F. G och Kirsch A., Den skicklige bokbindaren. Stockholm 1856.

Weilbach Ph., Dansk Konstnerlexikon. Kjöbenhavn 1877—8.
Worsaae J. J A., Nordiske Oldsager i det kongelige Museum i Kjöbenhavn 1859.

Dar Dr. Kretkowskiego z Krakowa.

Boole G., A treatise on the Calculus of finite differences. Cambrigde 1860.
Burnsnide W. and Panthon Ch., The theory of equations. Dublin 1881.

Kelland P. and Tait P. G., Introduction to quaternions. London 1873.

Mansion P., Eléments de la théorie des déterminants. Troisième édition. Mons 1880.
— Résumé du cours d'analyse infinitésimale de l'Université de Gand. Gand. b. r.

Salmon G., A treatise on conic sections. Fourth edition. London 1863.
Siennicki St. J., Les elzevir de la Bibliothèque de l'Université imp. de Varsovie. 1874.
Śniadecki J., Discours sur Nicolas Kopernik. Paris 1820.

Vater J. S., Grammaire abrégée de la langue polonoise Halle 1807.

Wiśniewski A., Histoire de la banque de Saint Georges de Gênes. Paris 1865.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1881. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

AKADEMIA UMIEJĘTNOŚCI W KRAKOWIE.

Nabytki Biblioteki.

Luty 1891.

* oznacza książki darowane, † zakupione, inne pochodzą z wymiany wydawnictw.

Abhandlungen der philologisch-historischen Classe der kgl. sächs. Gesellschaft der Wissenschaften. XII. 2. Leipzig 1891.
Album společnosti přátel starožitností českých v Praze. 1890.
Archives néerlandaises des sciences exactes et naturelles XXIV. 4. 5. Harlem 1891.
Archivio della R. Società Romana di Storia patria. XIII. 3—4. Roma 1890.
Ateneo Ligure. Rassegna mensile della Società di letture e conversazioni scientifiche di Genova. XIII. Ottobre — Dicembre 1890.
Atti della R. Accademia dei Lincei. Rendiconti VI. 12 e indice. Roma 1890.
Atti della R. Accademia delle scienze di Torino. XXVI. 1—3. 1890—1.
Benndorf O. Dr., Das Hercon von Gjölbaschi-Trysa. Th. 2. Sonderabdruck aus dem Jahrbuche der kunsthistorischen Sammlungen des allerhöchsten Kaiserhauses XI. XII.
Bericht der meteorologischen Commission des naturforschenden Vereines in Brünn 1890.
Boletin de minas industria y construcciones. Publicado por la escuela especial de ingenieros. VI. 9—11. Lima. Octobre—Diciembre 1890.
Bolletino delle pubblicazioni italiane. 122 Gennaio, 123 Febbraio 1891 Firenze.
Bolletino delle opere moderne straniere. VI. 1. Gennaio 1891. Roma.
Bulletin de la Société entomol. de France. 1890 No. 19, 20. 1891. No. 1. 2. Paris.
Bulletin mensuel de la Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace. XXV. 1 Janvier, 2 Février. 1891. Strasbourg.
* Brykczyński, Porte d'airain de la cathédrale de Gnezno. Extrait de la Revue de l'art chrétien. I. 5. 1890.
Circulars. Johns Hopkins University, X. 85. February 1891. Baltimore.
* Cybulski N., Fizyologia człowieka. Cz. 1. Warszawa 1891.
* — O ucisku mózgu. Odbitka z Pamiętnika I. Zjazdu Chirurgów polskich. Kraków 1891.
* Dickel K., Étude sur le nouveau code civil du Monténégro. Paris 1891.
Értekezések a mathematikai tudományok köréből. XIV. 4. Budapest 1891.
Értesitö. Archaeologiai. XI. 1. Februar 1891. Budapest.

Fauna. North American No. 3. 4. U. S. Departament of agriculture. Division of ornithology and mammalogy. Washington 1890.
Förhandlingar, Geologiska Föreningens i Stockholm, XIII. 1. Januari 1891.
* Förteckning öfver en större samling medaljer. No. 68. Stockholm II. Bukowski 1891.

Glasnik zemaljskog muzeja u Bosni i Hercegovini. G. 1890. Kn. IV. Sarajevo.

Korzeniowski J. dr., Catalogus codicum manu scriptorum Musei Principum Czartoryski. f. 3. Cracoviae 1891.
Krok. Časopis věnovaný veškerým potřebám středního školstva. V. 2. V Praze 1891.

* Lanckoroński hr. K., Miasta Pamfilii i Pizydyi. T. I. Pamfilia. Kraków 1890.
Leopoldina. Amtlicher Organ der kais. Leopoldino-Carolinischen deutschen Akademie der Naturforscher. XXVI. 23—4. XXVII. 1. 2. Jahrg. 1890. 1891 Halle.

Łužica. Zhromadny časopis hornjo- a delnjołužiskich Serbow. X. 1. 2. Januar. Februar 1891. Budyšin.

Magazin. Neues Lausitzisches, Im Auftrage der Oberlausitzischen Gesellschaft der Wissenschaften. LXVI. 2. Görlitz 1890.
* Meddelanden. Numismatiska. utgifna af svenska numismatiska Föreningen. XII. Stockholm 1890.
Memorie della Società degli spettroscopisti italiani. XIX. 12. Dicembre 1890. Roma.
Mittheilungen der k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der kunst- und historischen Denkmale. XVI. 4. Wien 1890.

Napiersky J. G. L., Bodeckers Chronik livländischer und rigascher Ereignisse. Herausgegeben von der Gesellschaft für Geschichte und Alterthumskunde der Ostseeprovinzen Russlands. Riga 1890.

* Pamiątka uczty składkowej na cześć J. E. P. Pawła Popiela dnia 28 Stycznia 1891 w Krakowie.

Rendiconti del Circolo matematico di Palermo. T. I—IV. 1889—1890.
Rendiconto dell'Accademia delle scienze fisiche e matematiche 2. IV. 12. Dicembre 1890. Napoli.
Résumé des communications de la Société française de physique. Janvier. Février 1891. Paris.
Revue générale des sciences pures et appliquées II. 2, 3. Janvier. Février 1891. Paris.
Revue, Ungarische. XI. 2. Februar 1891. Budapest.

Sitzungsberichte der kgl. preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin. XLI—LVII. October — December 1890.
Sitzungs-Berichte der physikalisch-medizinischen Gesellschaft zu Würzburg. Jhrg. 1890. Nr. 8—10.
† Szematyzm królestwa Galicyi i Lodomeryi z Wielkiem Księstwem Krakowskiem na r. 1891. Lwów.

* v. Thullie R., Beitrag zur Berechnung der Stäbe auf Knickfestigkeit. Separat-Abdruck aus der Wochenschrift des österr. Ingenieur- und Architekten-Vereines 1891.

Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie. Ethnologie und Urgeschichte. Juli. October 1890.

Verhandlungen der k. k. geologischen Reichsanstalt 1890 Nr. 14—18. 1891 Nr. 1. Wien.

Verhandlungen des naturforschenden Vereines in Brünn XXVIII. 1890.

Verslag omtrent den Staat van 'Slands Plantentuin te Buitenzorg. 1889. Batavia 1890.

Вѣстникъ естествознанія. Изданіе С.-Петербургскаго Общества естествоиспытателей 1890 I. 9.

Записки, Ученыя, имп. Казанскаго Университета, LVIII. 1 Январь — Февраль. Казань 1891.

Zpráva, První výroční. Společností přátel starožítností českých v Praze za správní r. 1889. Druhá zpráva za r. 1890.

Dar p. W. Bełzy ze Lwowa.

Bełza W., Album pamiątkowe Adama Mickiewicza. We Lwowie 1889.

— Antologia obca. Wybór najcelniejszych utworów poetów cudzoziemskich. We Lwowie b. r.

— Antologia polska. Wybór najcelniejszych utworów poetów polskich. Z 15 illustracyami. Trzecie wydanie pomnożone. Lwów 1887.

— Dawni królowie tej ziemi. Z 39 wizerunkami królów polskich. Biblioteczka dla dzieci i młodzieży XIV. W Złoczowie 1887.

— Dobry syn. Bajka z przed tysiąca lat. Wydawnictwo Macierzy polskiej 8. Wydanie drugie. We Lwowie 1888.

— Dzieci i ptaszki. 15 obrazków z maleńkiego świata. Biblioteka dla młodzieży I. We Lwowie 1888.

— Królowa korony polskiej. Wydawnictwo Macierzy polskiej 20. We Lwowie 1885.

— Księga aforyzmów, myśli, zdań, uwag i sentencyj ze stu pisarzy polskich wybranych. Lwów 1888.

— Maryla i jej stosunek do Mickiewicza. Wyd. drugie z portretem Maryli. We Lwowie 1887.

— Matka. 12 obrazków z maleńkiego świata. We Lwowie 1886.

— Ostatnie chwile i pogrzeb A. Mickiewicza. Z pięcioma rycinami. Lwów — Kraków 1890.

— Poezye Władysława Bełzy. Wydanie zupełne. Biblioteka pisarzy polskich LXVIII. Lipsk 1874.

Mickiewicz A., Początek I. księgi Pana Tadeusza w przekładzie na 9 języków europejskich. Lwów. Nakład Wł. Bełzy 1888.

Dar Dr. W. Kretkowskiego z Krakowa.

Boussinesq J., Cours élémentaire d'analyse infinitesimale. Paris 1885.

Czyński J., Kopernik et ses travaux. Paris 1847.

Dauge F., Leçons de méthodologie mathémathique à l'usage des élèves de l'Ecole normale des sciences annexée à l'Université de Gand. Paris 1883.

Figaro. Polski, R. I. 1—3. Kraków 5 kwietnia — 4 lipca 1890.
Fisher G., The instructor or young man's best companion. London 1853.
Geometrya dla szkół narodowych. Cz. I. II. W Wilnie 1816.
Hymers J., A treatise on plane trigonometry. Cambridge 1837.
Jamrógiewicz M., Geometrya poglądowa dla użytku w klasach niższych szkół gimnazyalnych i realnych. We Lwowie 1884.
Jones C. A. and Cheyne C. H. H., Algebraical exercises. New edition. London 1879.
Józefowicz W., Jeometrya stosowana do potrzeb gospodarskich. W Warszawie 1844.
Kolberg J., Porównanie teraźniejszych i dawniejszych miar i wag w Królestwie polskiem. Warszawa 1819. Idem. Wydanie wtóre 1838.
Kolonie wakacyjne, Lwowskie, w roku 1884. Lwów 1884.
Kołudzki A., Thron oyczysty abo pałac wieczności w krótkim zebraniu xiążąt y królów polskich. W Poznaniu 1707.
Kowalski T., Chronometrya czyli nauka oznaczenia czasu miejscowego Jarosław 1886.
— Geometrya praktyczna wiejska. Jarosław 1880.
Kraków — Zagrzebiowi. Wydawnictwo Koła artystyczno-literackiego w Krakowie 1881.
Krysiński J., Kurs solidometryi. Warszawa 1865.
Lewocki O., Jeometrya elementarna dla szkół wydziałowych. Wyd. drugie Warszawa 1830.
Łazarski M. dr., Zasady geometryi wykreślnej dla użytku wyższych szkół realnych. Tekst i atlas. We Lwowie 1884.
Marie M., Discours sur la nature des grandeurs négatives et imaginaires. Paris 1843.
— Leçons d'arithmétique élémentaire. Paris 1857.
Mascheroni L., Géométrie du compas. Traduit par A. M. Carette. A Paris 1798.
— Problèmes pour les arpenteurs. Ouvrage traduit de l'italien. A Paris 1803.
Mathematician (the). V.—III. Edited by Th. St. Davies, W. Rutherford and St. Fenwick. London 1845—50.
Początki geometryi dla szkół powiatowych. Na klasę pierwszą. Na klasę drugą. Na klasę trzecią. W Wilnie 1825—6.
Rachunki. Zasadnicze, dotyczące urządzenia i bilansowania kass emerytalnych, wykonane dla dróg żelaznych brzesko-kijowskiej etc. Warszawa 1874.
Rankine W. J. M., A manual of civil engineering. London 1883.
Tablice pomocnicze i wzory w praktyce technicznej. W Warszawie 1846.
Ziarno. Wydawnictwo zbiorowe dla głodnych. 1880. Warszawa.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1891. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

AKADEMIA UMIEJĘTNOŚCI W KRAKOWIE.

Nabytki Biblioteki.

Marzec 1891.

* oznacza książki darowane, † zakupione, inne pochodzą z wymiany wydawnictw.

Aarboger for nordisk oldkyndighed og historie 1890. 2. V. 4. Kjobenhavn.
Abhandlungen der mathem.-phys. Cl. der kgl. sächs. Gesellschaft der Wissenschaften XVI. 3. XVII. 1. Leipzig 1891.
Anzeiger des germ. Nationalmuseums 1890. Nürnberg.
Archiv český. X. V Praze 1890
Archiv für Anthropologie. XIX. 4. Braunschweig 1891.
Archiv für österr Geschichte LXXV. 1. 2. Wien 1889.
Archives du Musée Teyler 2. III. 4. Haarlem 1890.
Archivio per l'antropologia e la etnologia. XX. 3. Firenze 1890.
Atti della R. Accademia dei Lincei. Cl. di scienze morali storiche e filologiche II. III. V. Roma 1886—8.
Atti della R. Accademia dei Lincei. Rendiconti. VII. 1—5. Roma 1891.
Atti della R. Accademia delle scienze di Torino. XXVI. 4. 5. 1890—91.
Atti dell'Accademia Pontificia de'nuovi Lincei. XLIII. 5. 6. 1890 Roma.

Baranowski J., Trygonometrya kulista. (Litograf.) Warszawa 1866.
Berichte über die Verhandlungen der kgl. sächs. Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig Philol.-hist. Cl. 1890 2. 3.
Bolletino delle opere moderne straniere. VI. 2. 1891 Roma.
Bolletino delle pubblicazioni italiane. 124. 125. 1891 Firenze.
Bulletin de la société belge de microscopie XVII. 4. Bruxelles 1891.
Bulletin de la société entomol. de France 1891. No 3. 4. Paris.
Bulletin de la société mathématique de France XVIII. 5. 6. XIX. 1. Paris 1890—1.
Bulletin de la société vaudoise des sciences naturelles. 3. XXVI. 102. Lausanne. 1891.
Borsari F., Etnologia italica. Etruschi, sardi e siculi nel XIV sec. prima dell'era volgare. 1891 Napoli.
— Le zone colonizzabili dell'Eritrea e delle finitime regioni etiopiche. 1890 Napoli.

Cellule (la), recueil de cytologie et d'histologie générale. VI. 2. Lierre-Louvain 1890.
Chadt J., Lesní půdoznalstvi. V Písku 1887.
— Vliv hornin na vzrůst lesních dřevin. V Písku 1889.
— Zalesňovani holin. V Písku 1890.
*. Czihak E., Schlesische Gläser. Breslau 1891.

* Dąbrowski A., Jeometrya podług Lacroix. Cz. I. Warszawa 1813.
* Dembiński Br., Xawery Liske Wspomnienie pośmiertne. Odbitka z Czasu. W Krakowie 1891.
Denkschriften der kais. Akademie der Wissenschaften. Mathem.-naturwiss. Cl. LVI. Wien 1889.
Denkschriften der kais. Akademie der Wissenschaften. Philolos.-histor. Cl. XXXVII. Wien 1889.
Ekama C., Catalogue de la Bibliothèque. II. 1—3. Harlem 1889.
Emlékbeszédek, Elhúnyt tagjai föllöt tartott, VI. 11. Budapest 1891.
Értekezések a nyelv-és széptudományok köreböl. XV. 8, 9. Budapest 1890—1.
Értekézesek a történeti tudományok köreböl XIV. 10. Budapest 1890.
Értesitö az erdelyi Muzeum-egylet orvos-természettudományi szakosztályából. II. Természettudományi szak. XIII. 1. Kolozvárt. 1891.
Értesitö. Mathematikai és természettudományi IX. 2—4. Budapest. 1891.
* Feldman M., Stosunek Adama Mickiewicza do Żydów. Kraków. 1890.
Fontes Rerum Austriacarum. 2. XLV. 1. Wien. 1890.
Förhandlingar. Geologiska Föreningens i Stockholm XIII. 2. 1891.
Гласс. XXIII. XXVII. У Београду. 1890.
Hase P., Schleswig-Holstein-Lauenburgische Regesten und Urkunden. III. 4—6. Hamburg 1890—1.
* Hewelke O. Dr., Przyczynek do leczenia zgorzeli płuc. Odbitka z Kroniki lekarskiej. Warszawa 1891.
Huygens Chr., Oeuvres complètes. III. La Haye 1890.
Index lectionum quae in Universitate Friburgensi per menses aestivos habebuntur. 1891.
Извѣстія, Университетскія, XXX. 12 Кіевъ, 1890.
Jaarboek, Nederlandsch meteorologisch, voor 1889. Utrecht 1890.
* Jahrbücher der k. k. Central-Anstalt für Meteorologie und Erdmagnetismus N. F. XXIII. Wien 1887.
Jahrbücher, Neue Heidelberger. I. Heidelberg 1891.
Jahresbericht der kgl. böhm. Gesellschaft der Wissenschaften für das Jahr 1890. Prag 1891.
* Jaworowski A. Dr., Homologia odnóż u pajęczaków i owadów. Przedruk z Kosmosu. Lwów 1891.
Jornal de sciencias mathematicas physicas e naturaes 2. I. 1—4. II 5. Lisboa 1889—1890.
Journal de la société nationale d'horticulture de France. XIII. 1. 1891. Paris.
Journal (the) of the antropological Institute XIX. 4. XX. 1—3. London 1890—1.
Journal, the quarterly, of the geological Society. XLVI. 4. London 1890.
Katalog der im germ. Museum befindlichen Originalsculpturen. Nürnberg 1890.
Krok. V. 3. Praha 1891.
Leopoldina. XXVII. 3. 4. Halle 1891.
List of the geological Society of London. November 1890.
Liste générale des membres de la société nationale d'horticulture de France. Paris 1891.
Litterae Societatum. 1890. Berlin.
Łużica. X. 3. W Budysinie 1891.
* Marci P., Wielki geometryczny wynalazek celownicy trzyramiennej. Przekład T. Nowickiego. W Warszawie 1806.

Memorie della società degli spettroscopisti italiani. XX. 1. Roma 1891.
Mémoire des étudiants universitaires de Roumanie. Bucarest 1891.
Mittheilungen aus dem germ. Nationalmuseum 1890. Nürnberg.
Mittheilungen, Monatliche, aus dem Gesammtgebiete der Naturwissenschaften. Berlin 1890.
Mittheilungen der Commission für die geolog. Landes-Untersuchung von Elsass-Lothringen. II. 3. III. 1. Strassburg 1890.
Osservazioni meteorologiche fatte nell'anno 1890 all'osservatorio della R. Università di Torino.
Отчетъ за первый, третій, четвертый годъ харковской общественной библіотеки. 1888-91.
Pamiętnik Towarzystwa lekarskiego LXXXVI. 4. Warszawa 1890.
* Poliński M., O geodezyi. W Wilnie 1816.
* Programma e statuto della Società americana d'Italia. Napoli 1890.
Report of the meteorological council 1888—9, 1889—90. XIV. XVIII. London.
Résumé des communications de la Société française de physique. Fevrier. Mars 1891. Paris.
Revue générale des sciences pures et appliquées II. 4. 5. Paris 1891.
Revue, Ungarische, XI. 3. Budapest 1891.
Sborník lékařský. IV. 2. V Praze 1891.
* Schedling J., Zasady praktycznego miernictwa i niwellacyi. Warszawa 1859.
Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften. Mathem.-naturwiss. Cl. XCVIII. (I. 4—10. II a. 4—10. II b 4—10. III. 5—10). XCIX (I. II a. II b. III 1—3) Wien 1890—91.
Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften. Philos.-histor. Cl. CXIX—CXXI. Wien. 1889—90.
Sitzungsberichte der kgl. böhm. Gesellschaft der Wissenschaften. Mathem.-naturwiss. Cl. 1890 Prag.
Sitzungsberichte der kgl. böhm. Gesellschaft der Wissenschaften. Philos.-histor.-philologische Cl. 1890 Prag.
Sitzungsberichte der gelehrten esthnischen Gesellschaft zu Dorpat 1890.
Słownik geograficzny Królestwa Polskiego. 126. Warszawa 1891.
Spis wykładów odbywać się mających w c. k. Uniwersytecie Jagiellońskim w Krakowie w półroczu letniem 1890 I.
Споменик. VII. У Београду 1890.
Tidskrift, Antiquarisk, för Sverige XI. 3. XII. 1—2. Stockholm 1890—1.
Transactions of the Canadian Institute I. 1. 1890. Toronto.
Verhandelingen rakende den natuurlijken en geopenbaarden godsdienst. N. S. XII. Haarlem 1890.
Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte. November, December 1890.
Verhandlungen des naturhistorischen Vereines der preuss. Rheinlande. Bonn 1890.
Vorzeit, Schlesiens, in Bild und Schrift. V. 5. Breslau 1891.
* Wiadomości numizmatyczno-archeologiczne. R. I. II Kraków 1889—90.
Записки имп. Академіи Наукъ LXIII. 1. Санктпетербургъ 1890.
* Zaremba J., Planimetr, narzędzie jeometryczne. W Puławach 1829.
Zeitschrift der Gesellschaft für Schleswig-Holstein-Lauenburgische Geschichte. XX. Kiel 1890.

Przesyłka Komisyi archeograficznej z Petersburga.

Автократовъ Л. П., Указатель именный книгамъ съ родословными росписями русскихъ князей. С. Петербургъ 1883.

Барсуковъ Н., Рукописи Археографической Коммиссіи. С. Петербургъ 1882.

Библіотека, Русская историческая, I—XII. С. Петербургъ 1872—90.

Бычковъ А. О., Новгородскія лѣтописи по синодальному харатейному списку. С. Петербургъ. 1872.

Хилкова Кн., Сборникъ, С. Петербургъ 1879.

Дополненія къ Актамъ Историческимъ, V—XII. С. Петербургъ 1853—75.

Гейденштейнъ Р., Записки о московской войнѣ (1578—1582) С. Петербургъ. 1889.

Григоровичъ І., Акты Историческіе. IV и V. Указатель. С. Петербургъ. 1842—3.

— и Комовскій, Дополненія къ Актамъ на иностранныхъ языкахъ С. Петербургъ 1848.

Калачовъ Н., Акты относящіяся до юридическаго быта древней Россіи I—III С. Петербургъ. 1857—84.

Кояловичъ М. О., Дневникъ люблинскаго сейма 1569. С. Петербургъ 1869.

— Документы объясняющіе исторію Западно-Русскаго края. С. Петербургъ 1865.

— Историческое изслѣдованіе о Западной Россіи. С. Петербургъ 1865.

Костомаровъ Н., Карповъ Т. О. и Кулишъ, Акты относящіеся къ исторіи Южной и Западной Россіи. 1, 2 Костомарова; 3 Костомарова и Кулиша; 4—8, 10—13, Костомарова; 9 и 14 Карпова С. Петербургъ 1863—89.

Куникъ А. Писцовыя книги ижорской земли. II. С. Петербургъ 1862.

— и Минцловъ Р., Сказанія иностранныхъ писателей о Россіи I—II С. Петербургъ 1851.

Лѣтописи, Новгородскія, С. Петербургъ 1872.

Макарій всероссійскій митрополитъ, Великія Минеи Четіи. I—VI. С. Петербургъ. 1868—83.

Мецовъ, Медаліоны въ память военныхъ событій 1812, 1813, 1814 и 1815 изобрѣтенные Гр. Толстымъ. С. Петербургъ 1838.

Матеріалы для историко-географическаго атласа Россіи. Изд. фотолитографическое. С. Петербургъ 1871.

Мухановъ П. А., Записки гетмана Жолкевскаго о Московской войнѣ. Изд. 2. С. Петербургъ 1871.

— Что желательно для Русской исторіи? С. Петербургъ 1870.

Napiersky K. E., Russisch-livländische Urkunden. St. Petersburg 1868.

Поровъ А. С., Путешествіе игумена Даніила по Св. Землѣ въ началѣ XII вѣка. С. Петербургъ 1864.

Палауловъ С. Н., Лѣтопись по Ипатскому списку. 2 изд. С. Петербургъ 1871.

Повѣсть временныхъ лѣтъ по Ипатскому списку. Изд. фотолитографическое. С. Петербургъ 1871.

Повѣсть временныхъ лѣтъ по Лаврентьевскому списку. Посредствомъ свѣтопечати. С. Петербургъ 1872.

Ремезовъ С., Чертежная книга Сибири 1701. г. Изданная посредствомъ фотолитографіи. С. Петербургъ 1882.

Савваитовъ П., Новгородская лѣтопись по синодальному харатайному списку. С. Петербургъ. 1888.
— и Тимоѳеевъ А., Писцовыя книги новгородскія II—IV С. Петербургъ 1863, 1868, 1886.
— Путешествіе новгородскаго архіепископа Антонія въ Царьградъ въ концѣ XII вѣка. b. m. i d.
Сказанія о князяхъ и царяхъ земли Русской. Facsimile.
Собраніе, Полное, русскихъ лѣтописей. VI—X, XV и XVI. Указатель. С. Петербургъ 1853—89.
Собраніе русскихъ медалей. 1—5 Съ прибавленіемъ. С. Петербургъ 1840.
Строевъ П., Списки іерарховъ и настоятелей монастырей россійской церкви. С. Петербургъ 1877.
Тарнава-Боричевскій, Акты относящіеся къ исторіи Западной Россіи. V.
Тимоѳеевъ А. И., О Россіи въ царствованіе Алексѣя Михайловича. Современное сочиненіе Григорія Котошихина. 3 изд. С. Петербургъ 1879.
— Памятники Сибирской исторіи XVIII в. 1. 2. С. Петербургъ 1882—85.
Титовъ А. А., Кунгурскіе акты XVII вѣка (1668—1699) С. Петербургъ 1888.
— Расходная книга патріаршаго приказа кушаньямъ, подававшимся патріарху Адріяну. С. Петербургъ 1890.
Труворовъ А., Розыскныя дѣла о Ѳедорѣ Шакловитомъ и его сообщникахъ. I—III. С. Петербургъ. 1881—8.
— Указатель къ первымъ десяти томамъ Дополненія къ Актамъ историческимъ. С. Петербургъ 1875.
Turgienieff, Historica Russiae monumenta II. Petropoli 1842.
Викторовъ А. Е., Описи рукописныхъ собраній въ книгохранилищахъ сѣверной Россіи. С. Петербургъ. 1890.
Замысловскій Е. Е., Лѣтопись занятій Археографической Комиссіи. 1—7. С. Петербургъ 1871—88.
— и Автократовъ Л. И., Протоколы засѣданій археографической Комиссіи. 1. 2. С. Петербургъ 1885—6.
— Сказанія Массы и Геркмана о смутномъ времени въ Россіи С. Петербургъ 1868

Nakładem Akademii Umiejętności

Kraków, 1891. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

AKADEMIA UMIEJĘTNOŚCI W KRAKOWIE.

Nabytki Biblioteki.

Kwiecień 1891.

* oznacza książki darowane, † zakupione, inne pochodzą z wymiany wydawnictw.

Abhandlungen der k. k. geol. Reichsanstalt. XV. 3. Wien 1891.
Abhandlungen der mathem.-phys. Cl. der kgl. sächs. Gesellschaft der Wissenschaften. XVII. 2. Leipzig 1891.
Acta Universitatis Lundensis. XXVI. 1889—90.
* Alegata do sprawozdań stenograf. z Sejmu krajowego w r. 1890. I. II.
Annalen des k. k. Naturhist. Hofmuseums. VI. 1. Wien 1891.
Annuario da Universidade de Coimbra. 1890—1.
Archives, Nouvelles, du Muséum d'histoire naturelle. 3. I. 1. 2., II. 1. Paris 1889—90.
Archivio, Nuovo, Veneto. I. 1. 1891.
Archivio storico siciliano. N. S. XV. 3—4. Palermo 1891.
Ateneo ligure. XIV. Gennaio-Marzo 1891. Genova.
Atti della R. Accademia della Crusca. Dicembre 1890. Firenze.
Atti della R. Accademia dei Lincei. Rendiconti VII. 6. Roma 1891.
Atti della R. Accademia delle scienze di Torino. XXVI. 6—8. 1890—1.

Beobachtungen, Meteorologische, ausgeführt am meteor. Observatorium der landwirtschaftl. Akademie bei Moskau. 1891.
Bericht der k. k. Central-Commission für Erforschung und Erhaltung der Kunst- und hist. Denkmale. 1890. Wien.
Berichte der Kommission zur wissenschaftl. Untersuchung der deutschen Meere in Kiel. I—VI. Berlin 1873—90.
Berichte über Verhandlungen der kgl. sächs. Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig. Mathem.-phys. Cl. 1890. 3. 4.
Bibliothéka, Novočeská, XXIX. V Praze 1890.
Boletin de minas. VI. 12. VII. 1. 2. Lima 1890—1.
Bolletino delle opere moderne straniere. VI. 3. Roma 1891.
Bolletino delle pubblicazioni italiane. 126. 127. Firenze 1891.
Bulletin de l'Académie imp. des sciences de St. Pétersburg. N. S. II. 1—12. 1890.
Bulletin de la Société d'ethnographie. II. 4. III. 2. 3. Septembre-Octobre 1887. Paris.
Bulletin de la Société entomol. de France. 1891. 5. 6. Paris.
Bulletin de la Société mathématique de France. XIX. 2. Paris 1891.
Bulletin de la Société belge de microscopie. XVII. 5. Bruxelles 1891.

Bulletin de la Société imp. des naturalistes de Moscou 1890. 3
Bulletin de la Société zoologique de France. II. 4. III. 2. 3. Paris 1889—90.
Bulletin de la Société des sciences de Nancy. 2. X. 23. Paris 1890.
Bulletin de la Société des sciences physiques et naturelles de Toulouse. VII. VIII 1885 9.
Bulletin mensuel de la Société de sciences, agriculture et arts. XXV. 3. 1891 Strasbourg.
Bulletin of the U. S. Geological Survey. 58—61. 63, 64. 66. Washington 1890.
Bulletin Polonais littéraire scientifique et artistique. XVI. 49. Avril 1891. Paris.

Časopis Matice moravské. XV. 2. V Brně 1891.
Časopis Musea Králoství českého. 1890. LXIV. 1—4. V Praze.
Circulars, Johns Hopkins University, X. 86. Baltimore March 1891.
Compte-rendu des séances du Congrès international de zoologie publié par R. Blanchard. Paris 1890.
Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. 4. XVIII. Novembre-Décembre 1890. Paris.

Emlékbeszédek. Elhúnyt tagjaj fölött tartott. VI. 12. Budapest 1891.
Ergebnisse der Beobachtungsstationen an den deutschen Küsten. Jhrg. 1873—89. Berlin 1874—91.
Értekezések a társadalmi tudományok köreböl. XI. 3. Budapest 1891.
Értesitö, Archaeologiai, XI. 2. April 1891. Budapest.
Értesitö az erdélyi Museum-egylet orvos-természettudományi szakosztályábol. I. Orvosi szak. XIII. 1. Kolozsvárt 1891.
Értesitö, Mathematikai és természettudományi. IX. 5—6. Budapest 1891.

Förhandlingar, Geologiska Föreningens i Stockholm, XIII. 3. Mars 1891.

* Glasnik zem. Muzeja u Bosni i Hercegovini. 1891. I. Sarajevo.
Guillemin-Tarayre, Description des anciennes possessions mexicaines du nord. Paris 1871.

Index-Catalogue of the library of the Surgeon-General's Office U. S. Army. XI. Washington 1890.

Извѣстія, Университетскія, XXXI. I. Кіевъ 1891.

Journal de la Société nationale d'horticulture de France. 3. XIII. Février 1891. Paris.
Journal, The american monthly microscopiscal, XI. 12. XII. 1. Washington 1890—1.

Karsten G., Tafeln zur Berechnung der Beobachtungen an den Küsten-Stationen und zur Verwandlung der angewendeten Maasse in metrisches Maass. Kiel 1874
* Kartka z dziejów Kościoła katolickiego w Polsce rosyjskiej. Opisał X. Y. Z. Biskupstwo mińskie. II Biskupstwo wileńskie. Kraków 1889.
* Konstytucya 3-go Maja 1791. Kraków 1891.
Közlemények, Mathématicai és természettudományi. XXIV. 5. Budapest 1891.
Közlemények, Nyelvtudományi, XXII. 2. Budapest 1890.
Közlony, Földtani, XX. 8—12. Budapest 1890.
* Krechowiecki A. X., Niepokalana Bogarodzica Marya w świetle Ewangelii i Ojców Kościoła. I. II. Wiedeń 1890.
Krok. V. 4. V Praze 1891.
Lužica. X. 4. V Budyšinje 1891.

Meddelelser, Videnskabelige, fra den naturhistoriske Forening i Kjobenhavn. 1890.
Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. 4. I. 1888—9.
Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse. N. S. I. 1889.
Mémoires de la Sociétéz académique indo-chinoise de France. I. Paris 1879.
Mémoires de la Société oologique de France. II. 4. III. 2. 3. Paris 1889—90.
Memorie della Società degli spettroscopisti italiani. XX. 2. Roma 1891.
Mittheilungen aus dem Jahrbuche der kgl. ung. geol. Anstalt. VIII. 9. IX. 2. 3. Budapest 1890—1.
Mittheilungen der anthropolog. Gesellschaft in Wien. XXI. 1. 1891.
Mittheilungen, Gemeinfassliche, aus den Untersuchungen der Kommission zur wissenschaftl. Untersuchung der deutschen Meere. Kiel 1880.
Monographs I. Lake Boneville by G. K. Gilbert. Washington 1890.

Památky archaeologické a místopisné. XV. 1—3. V Praze 1890.
Památky staré literatury české. 10. A. Patera, Žaltář Klementinský. V Praze 1890.
Pamiętnik fizyograficzny. X. Warszawa 1890.
* Protokóły z Sejmu Krajowego z r. 1891. Lwów.

Ramos-Coelho J., Historia do infante d. Duárte. II. Lisboa 1890.
Reinke J., Atlas deutscher Meeresalgen. 1. 2. Berlin 1889—91.
Report, Ninth annual, of the Director of the U. S. Geological Survey. 1887—8.
Resources, Mineral, of the U. S. 1888. Washington 1890.
Résumé des communications de la Société française de physique. Mars. Avril 1891. Paris.
Revue générale des sciences pures et appliquées. II. 6. 7. Paris 1891.
Revue, Ungarische, XI. 4. April 1891. Budapest.
* Rocznik LXXII krakowskiego Towarzystwa Dobroczynności z roku 1890.

* Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques. LI. 2. 4. Paris 1891.
Słownik geograficzny Królestwa Polskiego. 127. Warszawa 1891.
* Sprawozdania, Stenograficzne, z Sejmu Krajowego z r. 1890.
* Sprawozdanie wydziału Towarzystwa gimn. Sokół we Lwowie 1890—1.
Studi e documenti di storia e diritto. XII. 1. Roma 1891.

Verhandlungen der k. k. geol. Reichsanstalt. 1891. 2—4. Wien.
Viestnik hrv. arkeolog. družtva. XIII. 2. U Zagrebu 1891.

* Ważyński A. ks., Homiletyka. W Krakowie 1891.

Yandell D., Pioneer surgery in Kentucky. Louisville 1890.

* Zamknięcie rachunków powiatowej Kasy oszczędności w Krakowie. 1891.

Записки, Ученыя, имп. казанскаго Университета. LVIII. 1. 1891.

* de Żmigrodzki M., La question de la femme c'est la question de la mère. Paris 1890.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1891. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza

AKADEMIA UMIEJĘTNOŚCI W KRAKOWIE.

Nabytki Biblioteki.

Maj 1891.

* oznacza książki darowane, † zakupione, inne pochodzą z wymiany wydawnictw.

Abhandlungen der math.-phys. Cl. der kgl. bayr. Akademie der Wissenschaften. XVII. 2. München 1891.
Abhandlungen der philos.-philolog. Cl. der kgl. bayr. Akademie der Wissenschaften. XIX. 1. München 1891.
Abhandlungen der kgl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen XXXVI. 1889—90.
Accessions-Katalog. Sveriges offentliga Bibliotek. Stockholm. Upsala Lund. Göteborg. 5. 1890.
Almanach der kgl. bayr. Akademie der Wissenschaften für das Jahr 1890. München.
Anzeigen, Göttingische gelehrte. 1890. I. II.
Arbeiten des geogr. Instituts der k. k. Universität Wien. V. 1. 1891.
Archiv für Anthropologie. XX. 1. 2. Braunschweig 1891.
Archiv für slavische Philologie. XIII. 4. Berlin 1891.
Archives néerlandaises des sciences exactes et naturelles. XXV. 1. Harlem 1891.
Atti della R. Accademia dei Lincei. Rendiconti. VII. 7. 8. Roma 1891.
Atti della Società veneto-trentina di scienze naturali. XIII. 1890. Padova.

Berichte aus Ungarn. Mathem. und naturwissenschaftl., VIII. Berlin 1891.
Bidrag, Nyare. till kännedom om de svenska Landsmålen ock svenskt folklif. 41—3. Stockholm 1891.
Bolletino delle opere moderne straniere. VI. 4. Roma 1891.
Bolletino delle pubblicazioni italiane. 128. 129. Firenze 1891.
* Budzynowski, Kronika miasta Sambora. 1891.
Bulletin de l'Académie des inscriptions et belles lettres. 4. XIX. Janvier — Février. Paris 1891.
Bulletin mensuel de la Société des sciences agriculture et arts de la Basse-Alsace. XXV. 4. 5. Strasbourg 1891.
Bulletin de la Société mathématique de France. XIX. 3. Paris 1891.
Bulletin de la Société belge de microscopie. XVII. 6. Bruxelles 1891.
Bullettino dell'Istituto di diritto romano. III. 5. 6. Roma 1891.

Časopis pro pěstování mathematiky a fysiky. XX. 4. V Praze 1891.
Circulars, Johns Hopkins University, X. 87. 88. Baltimore 1891.

* Dickstein S., Pojęcia i metody matematyki. I. 1. Warszawa 1891.

Emlékbeszédek. Elhúnyt tagjai fölött tartott, VI. 13. Budapest 1891.
Értekezések a nyelv-és széptudományok köréből. XV. 10. Budapest 1891.
Értekezések a társadalmi tudományok köréből. XI. 4. Budapest 1891.

Förhandlingar, Geologiska Föreningens i Stockholm. XIII. 4. 1891.

* Gesenius W., Hebräisches und aramäisches Handwörterbuch über das alte Testament, bearbeitet v. F. Mühlau, W. Volck, mit Beiträgen v. D. H. Müller. Leipzig 1890.
* Gömöri Havas S., Budapest régiségei. II. Budapest 1890.
* Gorczak B., Archiwum książąt Sanguszków w Sławucie. III. IV. We Lwowie 1890.
Gregorovius E., Die grossen Monarchien oder die Weltreiche in der Geschichte. Festrede gehalten in der öff. Sitzung der kgl. bayr. Akademie der Wissenschaften zu München 1890.

Handlingar, Kongl. Bibliotekets, 13. Stockholm 1891.

Izvestja muzejskega društva za Kranjsko. I. V Ljubljani 1891.
Извѣстія, Университетскія, XXX. 2. Кіевъ 1891.

* Jagić V., Thallóczy L., Wickloff F., Missale glagoliticum Hervoiae ducis Spalatensis. Vindobonae 1891.
Jahresbericht der kgl. ung. geol. Anstalt für 1889. Budapest.
Jahresbericht, Achzehnter, des westfälischen Provinzial-Vereines für Wissenschaft und Kunst für 1889. Münster.
* Jakubowska M., Z pobytu w Bośni. Bytom 1891.
Janeček G., Obća teoretička i fizikalna lučba. I. U Zagrebu 1890.
Journal, The, of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland. XX. 4. London 1891.
Journal, The quarterly, of the geol. Society. XLVII. 1. 2. London 1891.
Journal, The american monthly microscopical, XII. 2. Washington 1891.
Journal bimensuel de la Société entomol. de France. 1891. Nr. 7. 8.
Journal de la Société nationale d'horticulture de France. 3. XIII. 3. Paris 1891.

Κατάλογος των βιβλίων της εθνικής Βιβλιοθήκης της Ελλάδος. Γλωσσολογία. Εν Αθήναις 1891.
Közlemények, Mathematikai és természettudományi, XXIV. 6. 7. Budapest 1891.
Közlöny, Földtani, XXI. 1—3. Budapest 1891.
* Kříž M. dr., Kulna a Kostelík. 3. Brno 1891.
Krok. V. 5. V Praze 1891.
* Książka pamiątkowa. Biblioteka polska w Rumunii 1866—91. Jassy 1891.

Leopoldina. XXVII. 5—8. Halle 1891.
Litterae, Societatum. V. 3. Berlin 1891.
Ljetopis jugoslavenske Akademije znanosti i umjetnosti za g. 1890. U Zagrebu.

Lužica. X. 5. W Budyšinje 1891.

Magazin, Neues lausitzisches. LXVII. 1. Görlitz 1891.

Mémoires de l'Académie imp. des sciences de St. Pétersbourg. 7. XXVIII. 2. 3. 1890—1.
Mémoires de la Société royale des antiquaires du nord. N. S. 1890. Copenhague.
Memorie della Società degli spettroscopisti italiani. XX. 3. Roma 1891.
Μιστριωτος Γ., Τα αιτια του αρχαιου και του νεωτερου ελληνικου πολιτισμου λογος. Εν Αθηναις 1891.
Mittheilungen aus dem Jahrbuche der kgl. ung. geol. Anstalt. IX. 4. 5 Budapest 1891.
Mittheilungen der k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und histor. Denkmale. XVII. 1. N. F. Wien 1891
Mittheilungen des Musealvereines für Krain. IV. 1. 2. Laibach 1891.
Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium. XXI U Zagrebu 1891.
* Müller D. H., Al-Hamdânî's Geographie der arabischen Halbinsel. I. II. Leiden 1884—91.
* — Epigraphische Denkmäler aus Arabien. Wien 1889.

Nachrichten der kgl. Gesellschaft und der Georg-Augusts-Universität zu Göttingen. 1890. 1—16.

v. Pettenkoffer M., Rerum cognoscere causas. Ansprache des Präsidenten der kgl. bayr. Akademie der Wissenschaften 1890. München.
Pilar G., Geografijske koordinate ili položaji glavnijh tačaka Dalmacije, Hrvatske, Slavonije. U Zagrebu 1890.
* Pittier H., Observaciones efec uadas en el año de 1889. S. José de Costa Rica 1890.
* Polakowsky H. dr., La flora de Costa Rica. Traducido del aleman. San José de Costa Rica 1891.
Pravila muzejskega društva za Kranjsko. V Ljubljani 1890.
Протоколы засѣданій Совѣта имп. С. Петербургскаго Университета. 42. 43. 1890—1.

Rad jugoslavenske Akademije znanosti i umjetnosti. CII. U Zagrebu 1890.
Records of the Australian Museum. I 6. Sydney 1891.
Resumé des communications de la Société française de physique. Avril. Mai. 1891. Paris.
Revue générale des sciences pures et appliquées. II. 8. 9. Paris 1891.
* Rocznik statystyki przemysłu i handlu krajowego. X—XIII. Lwów 1888—9.

Сборник харьковскаго истор. - филол. Общества. III. 1891.
Sitzungsberichte der mathem.-phys. Cl. der kgl. bayr. Akademie der Wissenschaften zu München. 1890. 1—4.
Sitzungsberichte der philos.-philol. und histor. Cl. der kgl. bayr. Akademie der Wissenschaften zu München. 1890 1. 2. 3. II. 1. 2.
Słownik geograficzny Królestwa Polskiego. 128. Warszawa 1891.
Sprawozdanie z czynności Towarzystwa histor.-liter. Paryż 1891.
Starine. XXIII. U Zagrebu 1890.
* Szpilman J. dr., Pasteur i Koch. Przedruk z Komosu. Lwów 1891

Transactions and proceedings of the botanical Society. XVIII. XIX a—f Edinburgh 1891.

Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte. 10. 17 Januar 1891.

Verhandlungen der k. k. geol. Reichsanstalt. 1891. 5—7. Wien.

* Wrotnowski A., Trudności zreformowania gmin wiejskich. Lwów 1891.

* Zamknięcie rachunków Kasy oszczędności miasta Krakowa za 1890 r.

Записки истор.-филол. Факультета имп. С. Петербургскаго Университета. Т. XX. Ч. XXIV. XXVI. 1890—1.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1891. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

AKADEMIA UMIEJĘTNOŚCI W KRAKOWIE.

Nabytki Biblioteki.

Czerwiec 1891.

* oznacza książki darowane, † zakupione, inne pochodzą z wymiany wydawnictw.

Aarboger for nordisk oldkyndighed og historie. 1891. 2. VI. 1. Kjobenhavn.
Abhandlungen der math. — phys. Cl. der kgl. sächs. Gesellschaft der Wissenschaften. XVII. 3. 4. Leipzig 1891
Archivos do Museu Nacional do Rio de Janeiro. VII. 1887.
* V. Arneth A., Aus meinem Leben 1819—49. Als Manuscript gedruckt. Wien 1891.
Atti della R. Accademia dei fisiocritici in Siena. 3. III. 1. Siena 1891.
Atti della R. Accademia delle scienze di Torino XXVI. 9—11. 1890—1.
Atti della Società ligure di storia patria. XII. 2, XXII. 1. XXIII 1. Genova 1890—1.
Atti della Società toscana di scienze naturali. XI. Pisa 1891.

Beobachtungen, Meteorologische, ausgeführt am meteorol. Observatorium der landwirthschaftl. Academie bei Moskau. 1890. 2.
* Bergbohm J., Neue Rechnungsmethoden der höheren Mathematik. Stuttgart 1891.
Berichte über Verhandlungen der kgl. sächs. Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig. Mathem. — phys. Cl. 1891. 1.
Boletin de minas industria y construcciones. VII. 3. Lima 1891.
Bolletino delle opere moderne straniere. VI. 5. Roma 1891.
Bolletino delle pubblicazioni italiane. 130. 131. Firenze. 1891.
Bulletin de la Société entomol. de France. 1891. 9, 10. Paris.
Bulletin de la Société mathématique de France. XIX. 4. Paris 1891.
Bulletin de la Société belge de microscopie. XVII. 7. Bruxelles 1891.
Bulletin de la Société imp. des naturalistes de Moscou. 1890. 4
Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles 3. XXVII. Lausanne 1891.

Časopis Matice moravské. XV. 3. V Brně 1891.
Časopis pro pěstování mathematiky a fysiky. XX. V Praze 1891.
Catalogue of the Australian Museum. III. Sydney 1891
Circulars, Johns Hopkins University. X. 88. 89. 90. Baltimore 1891.
Collections, Smithsonian miscellaneos. 140. 156. 167. 238. 478. Washington 1863—82.

Emlékbeszédek, Elhúnyt tagjai fölött tartott, VI. 14. Budapest 1891.
Értesitö az erdelyi Muzeum-egylet orvos-természettudományi szakosztályából. II. Természettudományi szak. XIII. 2. Kolozsvárt 1891.
Értesitö, Mathematikai és térmeszettudományi, IX. 7. Budapest 1891.

Geografia per tutti, I. 1—3. Bergamo 1891.
Géresi K. A Nagy-Károlyi Gróf Károlyi Család oklevéltára. I—IV. Budapesten 1882—7.
Geschichtsblätter, Hansische, Jahrg. 1889. Leipzig 1891.
* Goniewski K., Konarski Szymon. Obraz dramatyczny w pięciu aktach z prologiem. Kraków 1889.

Извѣстія геологическаго Комитета. IX. 7. 8. С.-Петербургъ 1890.
Извѣстія, Университетскія, XXXI. 3 Кіевъ 1891.
Jaarboek van de kgl. Akademie von Wetenschappen 1890. Amsterdam.
Jahrbuch der k. k. geol. Reichsanstalt. 1890. XL. 3. 4. Wien 1891.
Jahresbericht, Zwanzigster, des hansischen Geschichtsvereins. Lübeck 1891.
Journal, American chemical, XII 6—8. XIII. 1. Baltimore 1890—1.
Journal, American, of mathematics. XIII. 1—3. Baltimore 1891.
Journal, The american monthly microscopical, XII. 4. 5. Washington 1891.
Journal of philology, The american, XI. 3. Baltimore 1890.
Journal de la Société nationale d' horticulture de France. 3. XIII. Avril 1891. Paris.

Καταλογος των βιβλιων της Εθνικης Βιβλιοθηκης της Ελλαδος. Λατινικη Φιλολογια. Εν Αθηναις 1891.
Krok. V. 6. V Praze 1891.

Leopoldina. XXVII. 9—10. Halle 1891.
Litterae, Societatum, V. 4. Berlin 1891.
Łužica X. 6. W Budyšinje 1891.
Memorie della Società degli spettroscopisti italiani XX. 4. 5 Roma 1891.
Naturaleza, La. Periódico cientifico de la Sociedad mexicana de historia natural. S. S. I. 9. Mexico 1890.
Netto L., Le Muséum National de Rio-de-Janeiro. Paris 1889.

† Памятники дипломатическихъ сношеній древней Россіи съ державами иностранными I—X. С.-Петербургъ 1851—71.
* Петрушевичъ А. С., Дополненія ко сводной галицко-русской лѣтописи. Львовъ 1891.
Proceedings of the Academy of natural sciences of Philadelphia 1890. 2. 3.
Proceedings of the American philosophical Society held at Philadelphia. 134. 1890.

Report, Annual, of the Canadian Institute. IV. Toronto 1891.
Report, Annual, of the board of regents of the Smithsonian Institution 1888. — Idem. Report of the U. S. National Museum. Washington 1890.
Resumé des communications de la Société française de physique. Mai Juin 1891. Paris.
Revue générale des sciences pures et appliquées: II. 10. 11. Paris. 1891.
Revue mensuelle de l' École d' anthropologie de Paris I. 1. 1891.
Revue. Ungarische. XI. 5. Mai 1891. Budapest.

* Seances et travaux de l' Académie des sciences morales et politiques. Mai 1891 Paris.

Séances de la Société française de physique. Juillet-Décembre 1890. Paris.
Sitzungsberichte der kgl. preussisch. Akademie der Wissesnchaften zu Berlin. 1891. I.—XXIV.
Sitzungsberichte und Abhandlungen der naturwiss. Gesellschaft Isis in Dresden. Jahrg. 1890. 1. 2.
Sitzungsberichte der naturforsch. Gesellschaft zu Leipzig. XV. XVI. 1890.
Sitzungsberichte der physikalisch-medicinischen Gesellschaft zu Würzburg 1891. 1—3.
Списание, Периодическо, на българ ското книжовно дружество. XXXVI Срѣдецъ 1891.
† Спрогисъ И., Географическій словаръ древней жомойтской земли Вильна. 1888.
Studi e documenti di storia e diritto. XII. 2. Roma 1881.
Studies from the biological Laboratory. IV. 7. Baltimore. 1890.

† Толъстои и Бычковъ А. Ѳ., Писма и Бумаги имп. Петра Великаго. I—II. С.-Петербургъ 1887—9.
Tomek W. und Mocker J., Das Agnes Kloster in Prag. Wien 1891.
Träger E., Breslauisches Tagebuch von J. G Steinberger. 1740. 2. Breslau 1891.
Transactions of the Canadian Institute. I 2. Toronto 1891.
Труды геологическаго Комитета. IV. 2. V. 1. 5. VIII. 2 X. 1 С.-Петербургъ 1890.

* Udziela M., Medycyna i przesady lecznicze ludu polskiego. Biblioteka Wisły. VII. Warszawa 1891.

* Вильчинскій Ѳ., Древнѣйшее племя неандерское въ Европѣ. В. 2. С.-Петербургъ 1891.

* Zamknięcie rachunków galicyjskiej Kasy Oszczędności za r. 1890. we Lwowie.
Zpráva. X. musejního spolku Včela čáslavská za r. 1890—1

Dar Dra Kretkowskiego z Krakowa.

Abria J. B., Thèse de physique sur la diffraction de la lumière. Paris 1838.
Andoyer M., Cours de Mr. Hermite. Paris 1882. — Idem. 2e. tirage. Paris 1883. — Idem. 3me. édition. Paris 1887.

Bertin. M. A., Notice sur les travaux scientifiques. Paris 1868.
Brettner H. A., Geometrya dla szkół wyższych. Przekład J. F. Ustymowicza. I. Berlin 1850. — Idem. Wyd 2. Berlin 1865.
Boussinesq M. J., Essai théorique sur l'équilibre des massifs pulvérulents, comparé a celui de massifs solides et sur la poussée des terres sans cohésion. Bruxelles 1876.
—. Thèses présentées a la Faculté des sciences de Paris pour obtenir le grade de docteur ès sciences. Paris 1867.
Boutet J. F., Thèses présentées a la Faculté des sciences de Paris pour obtenir le grade de docteur ès sciences physiques. Paris 1871.

Dormoy E., Formule générale des nombres premiers et théorie des objectifs. Paris 1867.

Lacroix S. F., Éléments d'algèbre à l'usage des candidats aux écoles du gouvernement. 23e édition revue par M. Prouhet. Paris 1871.

Legendre A. M, Początki geometryi. Przekład J. Pankiewicza. Planimetrya. Wyd. 2. Warszawa 1847. — Idem. Wyd. 4. Warszawa 1862.

Moreau P. J., Principes fondamentaux de l'équilibre et du mouvement des corps flattans dans deux milieux résistans. A l'usage des élèves de l'école royale du génie maritime. A Brest 1830.

Phillips M., Titres scientifiques. Paris 1868.

Quet M., Notice sur les travaux scientifiques. Paris 1868.

Salmon G. Leçons d'algèbre supérieure. Traduit de l'anglais par M. Bazin. Augmenté par M. Hermite. Paris 1868.

Serret J. A., Cours de calcul différentiel et intégral. I. II. Paris 1868.

—, Traité de trigonometrie. 2me edition. Paris 1857.

Tisserand M. F., Thèses présentées à la Faculté des sciences de Paris pour obtenir le grade de docteur ès sciences mathématiques. Paris 1868.

Zaborowski I. X., Jeometrya praktyczna. Warszawa 1786.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1891. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

AKADEMIA UMIEJĘTNOŚCI W KRAKOWIE.

Nabytki Biblioteki.

Lipiec, Sierpień, Wrzesień 1891.

* oznacza książki darowane, inne pochodzą z wymiany wydawnictw.

Aarboger for nordisk oldkyndighed og historie. 2. VI. 2. Kjobenhavn 1891
Abhandlungen der philol.-hist. Cl. der kgl. sächs. Gesellschaft der Wissenschaften, XII. 3. XIII. 1. Leipzig 1891.
Abhandluugen der mathem. phys. Cl der kgl. sächs. Gesellschaft der Wissenschaften. XVII. 5. Leipzig 1891.
Abhandlungen der kgl. preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin 1890.
Acta »nova« Acad. Caes. Leop. Carol. Germ. Naturae Curiosorum LIV. Halle 1890.
Annalen des k. k naturhist. Hofmuseums. VI. 2. Wien 1891
Annalen des Vereines für Nassauische Alterthumskunde und Geschichtsforschung XXXII. Wiesbaden 1891.
Annaler, Universitets. og Skole. IV—V. Kristiania 1890-91.
Annales de la Société belge de Microscopie. XV. Bruxelles 1891.
* Annuaire de l'observatoire municipal de Montsouris pour l'an 1891. Paris.
Archives Neérlandaises des sciences exactes et naturelles XXV. 2-mes. Harlem 1891.
Archivio della R. Società Romana di storia patria. XIV 1. 2 Roma 1891
Archivio »Nuovo« Veneto. I. 2. Venezia 1891.
Archivio per l'antropologia e l'etnologia. XXI. 1. 2. Firenze 1891.
Ateneo ligure. XIV. 2, 3. Genova 1891.
Atti della R. Accademia dei Lincei. S. 4. VII. 2. Gennaio — Dicembre 1891. IX. Genaio, Febbraio 1891, Roma.
Atti della R. Accademia delle scienze di Torino. 1890 1. XXVI. 12—15.

Balatta J. A magyar nyelojárások osztalyozása és jellenzese. Budapest 1891.
* Bełza Wł. Poezye. Lwów 1892.
Bericht der Realschule zu Basel 1889-90.
Berichte über die Verhandlungen der kgl sächs. Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig. Philol.-hist. Cl. 1891. I.
" " Mathem.-phys. Cl. 1891. II.
Boletin de Minas. VII. 4—6. Lima 1891.
Bollettino della Società geologica italiana. IX. 3 Roma 1890.
Bollettino delle opere moderne straniere. VI. 6—8. Indice 1889 Roma 1891.
Bollettino delle pubblicazioni italiane 132—137. Tavola smottica Firenze 1891.

* Бубновъ Н. Сборникъ писемъ Герберта, I-II. С. Петербургъ 1888-90.
Budmani P. Rječnik hrvatskoga i li srpskoga jezika, 12. U Zagrebu 1891.
Bugge S. Etruskisch und Armenisch. I. Christiania 1890.
Bulletin de la Société belge de Microscopie XVII. 8. 9 Bruxelles 1891.
Bulletin de la Société entomologique de France. Paris 1891.
Bulletin de la Société imp. des naturalistes de Moscou Moscou 1891. 1.
Bulletin de la Société mathematique de France. XIX. 5—6. Paris 1891.
Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles. XXVII. 104. Lausanne 1891.
Bulletin de la Société zoologique de France. XVI. 6. Paris 1891.
Bulletin des séances de la Société des sciences de Nancy. III. 4—7. 1891.
Bulletin mensuel de la Societé des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace. XXV. 6. Strassbourg 1891.
Bullettino dell' Istituto di diritto romano. IV. 1. 2. Roma 1891.
Bullettino della R. Accademia di scienze, lettere e belle arti di Palermo. VIII. 3. 1891.
Bullettino della Societá veneto-trentina di scienze naturali. V. 1. Padova 1891.
Calendar of the Glasgow University, for the year 1891/2.
Caspari C. P. Briefe, Abhandlungen und Predigten aus den zwei letzten Jahrhunderten des kirchlichen Alterthums. Christiania 1891.
Cellule La. VII. 1. Lierre, Louvain. 1891.
Circulars, John Hopkins University. X. 91 Baltimore 1891.
Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles lettres. Mars, Avril. Paris 1891.
Compte rendu des travaux de la Société helvétique des sciences naturelles. LXXIII. Genève 1890
Časopis pro pěstováni mathematiky a fisiky. XX. 6. V Praze 1891.
Duemmler F. Chronologische Beiträge zu einigen Platon'schen Dialogen. Basel 1890.
Emlékbeszédek. Elhúnyt tagjai fölött tartott. VI. 15. Budapest 1891.
Ergebnisse der Beobachtungsstationen an den deutschen Küsten. Jahrgang 1890. 1—4. Berlin 1890.
Ertekezések a történeti tudományok köreböl. XV. 1. Budapest 1891.
Ertesitö. Archaeologiai. XII. 3. Budapest 1891.
Ertesitö az erdélyi Museum-egylet. Orvos-termeszettudományi szakosztályából. XVI. 2. I. 2. II. 3. Kolozsvárt 1891.
Ertesitö. Mathematikai és termeszéttudományi. IX. 8—9. Budapest 1891.
Forhandlinger. Christiania Videnskabs. 1890. 1—8.
Förhandlingar. Geologiska Föreningens i Stockholm XIII. 5. 1891.
Führer durch die Sammlungen des Museums schles. Alterthümer in Breslau. 3. Aufl. 1891.
Gachtgens C. Über die Wirkungen des Silbers auf die Athmung und den Kreislauf. Giessen 1890.
Geografia per tutti. I 4—6. Bergamo 1891.
* Glasnik zemaljskog muzeja u Bosni i Hercegovini 1891. 2. Serajevo.
Гласник срп. ученог друштва. 72. У Београду 1891.
Gottschick J. Das Verhältniss des christlichen Glaubens zum modernen Geistesleben. Acad. Rede. Giessen 1891.
* Hasselblatt R. Des Bannerherrn H. v. Tiesenhausen des aelteren von Berson ausgewählte Schriften und Aufzeichnungen. Leipzig 1890.

Honigmann G. Beiträge zur Kenntniss der Wirkung von Sauerstoffeinathmung auf den Organismus. Habilitationsschrift. Berlin 1891.
Hurmuzaki L. de Documente privitore la Istoria Romanilor. II. 2 IV. Bucuresci 1891.
Jahrbuch der k. k. geologischen Reichsanstalt. XLI. 1. Wien 1891.
Jahrbuch des norwegischen meteorolog. Instituts für 1890. Christiania 1891.
Jahrbücher. Neue Heidelberger. I. 2 1891.
Jahresbericht der naturforsch. Gesellschaft Graubündens. N. F. XXXIV. Chur. 1891.
Jahresbericht des Vereines für Naturwissenschaft zu Braunschweig. VI. Braunschweig 1891.
Inaugural-Dissertationen der Universität Giessen 1890/1. Sztuk 29.
Index lectionum, quae in Universitate Friburgensi per menses hiemales anni 1891/2 habebuntur. Friburgi.
Journal, The American Monthly microscopical. XII 6—8. Washington 1891.
Journal de la Société nationale d' hortilculture de France. 3. XIII. 5, 6, 7. Paris 1891.
* Juszkiewicz A., Hochzeitsbräuche der Wielonischen Litauer. Übersetzt von G. Petry. Odb. z Mittheilungen der Litauischen litterarischen Gesellschaft. III. 14. Dorpat 1891.
Извѣстія. Варшавскія Университетскія, 1891. 1, 2.
* Кояловичъ. М. О. Чтенія по исторіи западной Россіи. Изд. 4. С. Петербургъ 1884.
* Кояловичъ М. О. Исторія русскаго самосознанія по историческимъ и научнымъ сочиненіамъ. Ст. Петербургъ 1881.
Krok. V. 7. V Praze 1891.
* Księga pamiątkowa kołomyjska ku uczczeniu setnéj rocznicy ogłoszenia konstytucyi polskiéj z dnia 3 maja 1791. Lwów 1891.
Leopoldina. XXVII. 11—14. Halle 1891.
Litterae, Societatum. X. 5—8. Frankfurt 1891.
Łužica. X. 7—9. V Budyšinje 1891.
Memoria y revista de la sociedad cientifica Antonio Alzate. IV. 1—10 Mexico 1890/1.
Memorie della Società degli spettroscopisti italiani XX 6—8 Roma. 1891
Mittheilungen der antropologischen Gesellschaft in Wien XXI 23. Wien 1891.
Mittheilungen der k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst und histor. Denkmale. XVII. 2. Wien 1891.
Mittheilungen des k. u k. militär. geographischen Institute. X Wien 1891.
Mittheilungen des naturwiss. Vereines für Steiermark. Jahrg 1890. Graz 1891.
Monumenta historico-juridica Slavorum meridionalium IV. 1 U Zagrebu. 1891.
Oversigt over det kong. Danske. Videnskabernes Selskabs-Forhandlinger Kobenhavn 1891. 1—3.
Oversigt over Videnskabs-Selskabets Moder i 1890 Christiania
Pamiętnik drugiego zjazdu historyków polskich we Lwowie II. Obrady i uchwały. Lwów 1891.
Pamiętnik Towarzystwa lekarskiego Warszawskiego. LXXXVII. 1 1891.
* Pawlikowski A O stosunkach zdrowotnych w mieście Lwowie za rok 1888. Lwów 1891.
Philipi A., Einige Bemerkungen über den philologischen Unterricht. Acad Rede. Giessen. 1890.
* Pierling P. La Russie et l'Orient. Paris 1891
Pisci Stari hrvatski. XVIII. U Zagrebu 1891.

Proceedings of the American Academy of arts and sciences. N. S. XVII. Boston. 1890.
Programme des prix proposés par la Société industrielle de Mulhouse. 1891.
Publications of the Cincinnati Observatory II. 1891.
* Publications of west Hendon House observatory. Sunderland I. 1891.
Pubblicazioni della specola Vaticana. I. Roma 1891.

Rad Jugoslavenske Akademije znanosti i umjetnosti. CIII—CVI. U Zagrebu 1891.
Rendiconti della R. Accademia dei Lincei. S. 4. VII. 9—12, 1° Sem; 1—4. 2° Sem.
Rendiconti del circolo matematico di Palermo V. 1, 2, 3, 4, 5. 1891.
Reprints of three Editorials regarding the Priorithy in Demonstrating the Toxic Effect of accompanying the Tubercle Bacillus and its Nidus. Odb. z Med. and Surg. Reporter. Philadelphia 1891.
Records of the Australian Museum. I. 7. Sydney 1891.
Résumé des communications de la Société française de Physique. 19 juin; 3. 11 juillet. Paris 1891.

Revue générale des sciences pures et appliquées. II. 12—17. Paris 1891.
Revue mensuelle de l'Ecole d'anthropologie de Paris I. 1—9. 1891.
Revue »Ungarische« XI. 6—7. Budapest 1891.
Riggenbach A. Collectanea zur Basler Witterungsgeschichte. Basel 1891.
Roczniki Towarzystwa Przyjaciół nauk poznańskiego. XVIII. 1. Poznań 1891.
Романовскій Г. А. Матеріалы для геологіи туркестанскаго края 3. С. Петербургъ 1891.
Rozprawy z zakresu medycyny praktycznej I. 1, 2. Kraków 1891.

Schübeler F. C. Viridarium Norvegicum III. Tillaeg I. Kristiania 1891.
Schriften der naturforsch. Gesellschaft in Danzig. N. F. VII. 4. Danzig 1891.
Schriften der physik.-ökonom. Gesellschaft zu Königsberg. XXXI. 1891.
Séances de la Société française de physique. 1891 Janvier — Avril
Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques. N. 5. XXXV. 6, 7. Paris 1891.

Seitz A. Allgemeine Biologie der Schmetterlinge. Habilitationsschrift. Jena 1890.
Sitzungsberichte der Gesellschaft für Geschichte und Alterthumskunde der Ostseeprovinzen Russlands. Riga 1890.
Sitzungsberichte der kgl preuss. Academie der Wissenschaften zu Berlin XXV—XL.
Sitzungsberichte der Naturforscher-Gesellschaft bei der Universität Dorpat. IX. 2. 1890.
Słownik geograficzny królestwa polskiego 129—131. Warszawa 1891.
Sprawozdanie Dyrekcyi c. k. gimnazyów w Drohobyczu, w Jarosławiu, Jaśle, Krakowie III. Lwowie (Franc. Józ. i IV), Nowym Sączu, Przemyślu, Rzeszowie, Tarnowie za r. 1891.
Sprawozdanie Komitetu Towarzystwa Zachęty sztuk pięknych w Królestwie polskiem za r. 1890. Warszawa 1891.
* Sprawozdanie z czynności Arcybractwa Miłosierdzia za r. 1890. W Krakowie 1891.
Sprawozdanie z czynności komitetu zarządzającego kasą pomocy im. Józefa Mianowskiego za r. 1890. Warszawa 1891.
M. Stankiewicz. Spis przedmiotów zawartych w tomach Przeglądu polskiego 1866—1891. W Krakowie 1891.

Старинар Српског археолошког друштва VII, 3. У Београду 1890.
Tidskrift (antiquarisk) för Sverige. XII. 3. 4. Stockholm 1891.
Ugor füzetek. 10. Budapest 1891.
Ule W. Geschichte der Kais. Leop. Carol. Deutschen Acad. der Naturforscher. 1852—87. Halle 1889.
Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Antropologie, Ethnologie und Urgeschichte, 14. Februar, März. April 1891.
Verhandlungen der schweizerischen naturforsch. Geselschaft in Davos. LXXIII. Davos. 1891.
Verhandlungen des naturhist. Vereines der preuss. Rheinlande XLVIII. 1. Bonn 1891.
Vierteljahrschrift der naturforsch. Gesellschaft in Zürich. XXXIV. 3. 4 XXXV. 1—3. XXXVI. 1. 1889/91.
Viestnik hrvatskoga arkeolog. družtva. XIII. 3. U Zagrebu 1891.
* Vita Stanislai Orichovii, ed. Dr. J. Korzeniowski. Cracovia 1891.
Записки ученія имп. казанскаго Университета, LVIII, 2, 3. Казань 1891.
Zincken C. F. Das Vorkommen des natürlichen Kohlenwasserstoffes und der anderen Erdgase. Halle 1890.

Dary Wł. Spasowicza.

Андреевскій С. А. Литературныя чтенія. Изд. 2. С. Петербургъ 1891.
Архивъ князя Воронцова. XXXVII. Москва 1891.
Барсуковъ Н. Графъ Н. Н. Муравьевъ Амурскій I—II. Москва 1891.
Венгеровъ С. А. Критико-біографическій Словарь русскихъ писателей и ученыхъ. II. С. Петербургъ 1891.
Брикнеръ А. Матеріялы для жизнеописанія гр. Н. И. Панина III. С. Петербургъ. 1890.
Ибервегъ-Геннце. Исторія новой философіи въ сжатомъ очеркѣ. Перевелъ Я. Колубовскій. С. Петербургъ 1890.
Исаевъ А. А. Переселенія въ русскомъ народномъ хозяйствѣ С. Петербургъ 1891.
Кулишъ П. А. Отпаденіе Малороссіи отъ Польши. I—III. Москва 1890.
Лесевичъ В. Что такое научная философія. Етюдъ С. Петербургъ 1891.
Миллеръ О. Русскіе писатели послѣ Гоголя I—II. С. Петербургъ 1890.
Новиковъ Я. А. Протекціонизмъ. С. Петербургъ 1890.
Никитинъ А. И. Очерки городскаго благоустройства заграницей. С. Петербургъ 1891.
Потапенко И. Н. Повѣсти и разсказы Изд. Ф. Павленкова. Т. I—II. С. Петербургъ 1891.
Пыпинъ А. Н. Исторія русской Етнографіи. II—III. С. Петербургъ 1891.
Ровинскій П. Черногорія въ ея прошломъ и настоящемъ I С. Петербургъ 1888.
Сборникъ имп. русскаго историческаго общества. Т. 72—77. С. Петербургъ 1891.
Семевскій М. И. Архивъ князя А. Куракина. I. С. Петербургъ 1890
Скабичевскій. Исторія новѣйшей русской литературы. С. Петербургъ 1891.
Спасовичъ В. Д. Сочиненія. Т. III—IV. С. Петербургъ 1890.

Спиноза Б. де. Переписка съ приложеніемъ жизнеописанія Спинозы І. Колеруса. Переводъ Н. Я. Гуревича. Подъ редакціей А. Л. Вольинскаго. С. Петербургъ 1890.
Старина, Русская. XXI. 1—12. Январь — Декабрь 1890. С. Петербургъ.
Субботинъ А. П. Въ чертѣ Еврейской осѣдлости. I - II. С. Петербургъ 1888—90.
Тургеневъ И. С. Стихотворенія. Изд. 2. С. Петербургъ 1891.
Жизнь замѣчательныхъ людей. Біографическая Библіотека Ф. Павленкова С. Петербургъ 1891 (sztuk 33).

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1891. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

AKADEMIA UMIEJĘTNOŚCI W KRAKOWIE.

Nabytki Biblioteki.

Październik 1891.

* oznacza książki darowane, inne pochodzą z wymiany wydawnictw.

Almanach der kais. Akademie der Wissenschaften. 40 Jahrg. Wien 1890.
Annalen, neue, der k. k. Sternwarte in Bogenhausen. II. München 1891.
Annuaire de l'Academie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique. 56—57. Bruxelles 1889—91.
Archiv für Anthropologie. XX. 3. Braunschweig 1891.
Archiv für österreichische Geschichte. LXXVI—LXXVII. Wien 1890—91.
Archive du Musée Teyler. 2. III. 5—6. Haarlem 1890—91.
Atti della Associazione medica lombarda 1. Milano 1891.

Bericht des Vereines für Naturkunde zu Kassel. XXXVI. Kassel 1891.
Boletin de minas. VII. 7. Lima 1891.
Bolletino delle opere moderne straniere. VI. 9. Roma 1891.
Bolletino delle pubblicazioni italiane. 138—139. Firenze 1891.
Bulletin de la Société des Sciences de Nancy. 2. S. X. 24. Paris 1891.
Bulletin mensuel de la Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace. XXV. 7. Strassbourg 1891.
Bulletins de l'Academie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique. 3. S. XVIII—XXI. Bruxelles 1889-91.

Catalogue des livres de la Bibliothèque de l'Académie royale des sciences de Belgique. II. 3. Bruxelles 1890.
Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres 45. XIX. Bulletin de Mai et Juin. Paris 1891.
Časopis Matice moravské. XV 4. V Brně 1891.

Denkschriften der kais. Akademie der Wissenschaften.
— Philos.-hist. Cl. XXXVIII—IX. Wien 1890—91.
— Mathem.-naturwiss. Cl. LVII Wien 1890.

Ergebnisse der Beobachtungen an den deutschen Küsten. Veröffentlicht von der Ministerial-Commission zur Untersuchung der deutschen Meere in Kiel VII—IX, X—XII. Berlin 1891.
Értekezések a mathematikai tudományok köréből. XIV. 5. Budapest 1891.
Ertesitö, Archaeologiai. XI. 4. Budapest 1891.

Fontes rerum austriacarum. XLV. 2. Wien 1891.

Garden, The Missouri Botanical. 1890—1891. St Louis 2 vol.

Glasnik zemaljskog muzeja u Bosni i Hercogovini III. Sarajevo 1891.
Глас. XXIV—XXVI, XXVIII—XXIX. Beograd 1891.
* Grabowski Dr. K., Dziennik szóstego zjazdu lekarzy i przyrodników polskich. Kraków 1891.

Извѣстія, Варшавскія Университетскія. 3—5. 1891.
Извѣстія, Университетскія. 7. 8. Юль-Августъ. Кіевъ 1891.

Jaarboek, Nederlandsch meteorologisch voor 1890. Utrecht 1891.
Jahresbericht der Schlesischen Gesellschaft für vaterländische Cultur. LXVIII. Ergänzungsheft. Breslau 1890/1.
Innehaltsöfversigt till historisk Tidskrift. 1881—1890. Stockholm 1891.
Journal de la Société nationale d'horticulture de France 3. XIII. Août. Paris 1891.
Journal, the American monthly microscopical. XII. 9. Washington 1891.

* Karwowski Dr. Stan., Z akt grodzkich. Poznań 1891.
Krok. V. 8. V Praze 1891.

Leopoldina. XXVII. 15—16. Halle 1891.
Lid, Cesky. I. 1. V Praze 1891.
Litterae. Societatum. V. 9. Berlin 1891.

* Łoyko E., Monografia rodziny Rędziejowskich-Łoyko. Wydanie nowe. Kraków 1891.
* Łoziński Wł., Patrycyat i mieszczaństwo lwowskie w XVI i XVII w. Lwów 1892.

Mémoires couronnés et autres mémoires publiés par l'Academie royale des sciences XLIII—XLV. Bruxelles 1889—91.
Mémoires couronnés et memoires des savants étrangers, publiés par l'Academie royale des sciences de Belgique L. LI. Bruxelles 1889—90
Mémoires de l'Academie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse. 9. S. II. Toulouse 1890.
Mémoires de l'Academie de Stanislas. 5. S. VII. Nancy 1890.
Mémoires de la Société nationale des sciences naturelles et mathematiques de Cherbourg. XXVI. Paris 1889.

North A. J., Descriptive Catalogue of the nests and eggs of birds found breeding in Australia and Pasmania. Sydney 1889.

Observations made at the magnetical and meteorological observatory at Batavia. XII. 1889. Batavia 1890.

Pamiętnik Towarzystwa lekarskiego LXXXVII. 2. Warszawa 1891.
Procedings of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia, Port. I. January-March 1891.
Procedings of the American Philosophical Society. Vol. XXIX. January—June 1891. Nr. 135.
Procedings of the Royal Society of Edinburgh. XVII. 1889—90.

Rassegna delle scienze geologiche in Italia. I. 1. 2. Roma 1891.
Rendiconti della R. Accademia dei Lincei. VII. 5—6. 2o Semestre. Roma 1891.
Rendiconti del Reale Istituto Lombardo di scienze e lettere. Vol. XXII. fasc. 15—20; Sem. IIo. Vol. XXIII. Milano 1889—90.
Rendiconto dell'Accademia delle Scienze fisiche e matematiche. S. 2. V. 7—8. Napoli 1891.

Report, annuel of the board of Regents of the Smithsomian Institution. July 1889. Washington 1890.
Revue générale des sciences pures et appliquées. II. 18. 19. Paris 1891.
Revue mensuelle de l'École d'anthropologie de Paris. I. 10.

* Schroeder E. A., Zur Reform des Irrenrechtes. Zürich 1891.
Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften.
— Philos.-hist. Cl. CXXII—CXXIII. Wien 1890—91.
— Mathem.-naturwiss. Cl. XCIX. Bd. I. Abth. 4—10. II. a. Abth. 4—10. II. b. Abth. 4—10. III. Abth. 4—10. Wien 1890.
Sitzungsberichte und Abhandlungen der naturwissenschaftlichen Gesellschaft Isis. Januar — Juni. Dresden 1891.
Споменикъ VIII—IX. У Београду 1891.
Списание, Периодическо, на Блгарского книговно дружество въ Срѣдецъ. XXXVII-XXXVIII. Средецъ 1891.
* Sprawozdanie Dyrekcyi c. k. gimnazyum w Bochni 1891.
* Sprawozdanie wydziału czytelni Akad. we Lwowie. 1891.
Studi e documenti di storia e diritto XX. 3. 4. Roma 1891.

Tidskrift, historisk, utgifven of Svenska historiska föreningen. X. 3. 4. 1890; XI. 1. 2. Stockholm 1891.
Tidskrift, Ymer, utgifven of Svenska Sällskapet för Antropologi och Geografi. XI. 1. Stockholm 1891.

Van der Stok, Dr. J. P. Regenwaarenmingen in Nederlandsch Indie. 11. J. 1889. Batavia 1890.
Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, redigirt von R. Virchow. Sitzung vom 20. Juni und 30. Mai 1891 Berlin.
Verhandlungen der gelehrten Estnischen Gesellschaft zu Dorpat. XV. 1891.
Verhandlungen des Vereins für Naturwissenschaftliche Unterhaltung zu Hamburg. VII. 1886—90.

* Wolski Z., Kuchmistrzostwo. Szczątki druku polskiego z początku wieku XVI. Biała Radziwiłłowska 1891.

Записки императорской Академіи наукъ. LXIV. 1. 2. LXV. С. Петербургъ 1891.
Записки, Ученыя, имп. Казанскаго Университета. LVIII. 4 5. 1891.
* Zmigrodzki Michał. Historya Swastyki. (Odb. z Wisły). Warszawa 1891.

Z pozostałości po ś. p. Kolbergu i Kopernickim, którą ofiarowała Wna Pani Marya Kopernicka, zapisano po wyłączeniu dubletów, — dzieł i broszur treści etnograficznej i folklorystycznej 53
historycznej i geograficznej . . 17
literackiej 16
społecznej 12
religijnej 7
gramatycznej 7
varia 20

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1891. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

AKADEMIA UMIEJĘTNOŚCI W KRAKOWIE.

Nabytki Biblioteki.

Grudzień 1891.

* oznacza książki darowane, inne pochodzą z wymiany wydawnictw.

1. Aarboger for nordisk oldkyndighed og historie. VI. 3. Kjobenhavn 1891.
2. Abhandlungen der philol.-hist. Cl. der kgl. Sächs. Gesell. der Wissenschaften. XIII. 3. Leipzig 1891.
3. Abhandlungen der mathem.-phys. Cl. der kgl. Sächs. Gesell. der Wissenschaften. XIII. 1. Leipzig 1891.
4. Almanach, Magyar Tud. Akademiai. 1892-re. Budapest 1892.
5. Archives Néerlandaises des sciences exactes et naturelles. XXV. 3—4 Harlem 1891.
6. Archivio, Nuovo, Veneto. II. 1. Venezia 1891.
7. Atti dell' Accademia pontificia de'nuovi Lincei. XLIV. 4—6. Roma 1891.
8. Atti della Associazione medica lombarda. Ottobre-Novembre. Milano 1891.
9. Atti della R. Accademia dei Lincei. S 4 IX. 2. Luglio-Agosto. Roma 1891.
10. Atti della R. Accademia delle scienze fisiche e matematiche di Napoli. II. 4. Napoli 1891.
11. Atti della Società Toscana di scienze naturali. Maggio-Luglio. Firenze 1891.
12. Boletin de minas, industria y construcciones. VII. 9. Lima 1891.
13. Bollettino delle opere moderne straniere. VI 11. Roma 1891.
14. Bolletino delle pubblicazioni italiane. 142—143. Firenze 1891.
15. Bulletin de la Société Belge de microscopie. XVIII. 1. Bruxelles 1891.
16. Bulletin mensuel de la Société des sciences, agriculture et artes de la Basse-Alsace. XXV. 9. Strassbourg 1891.
17. Časopis Matice moravské. XVI. 1. V Brně 1892.
18. Circulars, John Hopkins University. XI. 92—93. Baltimore 1891.
19. Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles lettres. 4 S. XIX. Bulletin de Juillet- Août.
20. Elenco delle pubblicazioni periodiche ital. ricevute dalla Biblioteca N. C. di Firenze nel 1891. Firenze 1891.
21. Értekezések a történeti tudomanyok köréböl. XV. 2 Budapest 1891.
22. Értesitö, archaeologiai. XI. 5. Budapest 1891.
23. Förhandlingar, geologiska Föreningens i Stockholm XIII 6 Stockholm 1891.

24. * Gadon, L. Książe Adam Czartoryski podczas powstania listopadowego. Kraków 1892.

25. * Jaworowski A. dr. Odpowiedź Dr. B. Dybowskiemu autorowi odczytów »O Filogenii pająków.« Lwów 1891.
26. Journal, American chemical. XIII. 2—6. Baltimore 1891.
27. Journal, American of mathematics. XIII. 3—4. Baltimore 1891.
28. Journal, American of philology. 44—45. Baltimore 1890—91.
29. Journal de la Société inationale d'horticulture de France 3. S. XIII. 9. Paris 1891.
30. Journal, The American monthly microscopical. XII. 11. Washington 1891.

31. Извѣстія, Университетскія, Кіевскія. XXI. 9—10. Кіевъ 1891.

32. * Krauss, Fr. S. dr. Volksglaube und religiöser Brauch der Südslaven. München 1890.
33. Krok. V. 10. V Praze 1891.

34. Leopoldina. XXVII. 21—22. Halle 1891.
35. Lid. Česky. I. 2. V Praze 1891.

36. Łužica. X. 12. V Budyšinje. 1891.

37. Memorie della Società degli spettroscopisti ital. XX. 9. Roma 1891.
38. Mittheilungen der k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst-und histor. Denkmale. XVII. 3 Wien 1891.
39. Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium XII. U Zagrebu 1891.

40. Ortvay Tivadar. Emlékbeszéd Pesty frigyes. Budapest 1891.

41. Rendiconti della R. Accademia dei Lincei. VII. 9—10. Roma 1891.
42. Rendiconti del Circolo matematico di Palermo. V. 6. Palermo 1891.
43. Revue Belge de numismatique. XLVIII. 1. Bruxelles 1892.
44. Revue générale des sciences pures et appliquées. II. 22—23.
45. Revue mensuelle de l'École d'anthropologie de Paris. I. 12. Paris 1891.
46. Revue, Ungarische. X. Budapest 1891.
47. * Roszkowski J. dr. Über die Einwirkung der Temperatur auf die Explosiongrenzen brennbarer Gasgemische. Inaug. Diss. München 1891.

48. Schriften des naturwissenschaftlichen Vereins für Schleswig-Holstein VII. 2; IX. 1. Kiel 1891.
49. Séances de la Société française de physique. Décembre 1891.
50. Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques. I. 9—12. Paris 1891.
51. * Slavičinský I. M. Vlk Krampotu. Valašska povidka z roků čtyrycátych. V Praze 1891.
52. Słownik geograficzny Królestwa Polskiego. 133. Warszawa 1891.
53. Smiciklas Tade. Dvijestogodišnjica oslobodjenja Slavonije. U Zagrebu 1891.
54. * Sprawozdanie Dyrekcyi c. k. gimnazyum w Kołomyi za r. szk. 1891.
55. Starine. XXIV. U Zagrebu 1891.
56. * Stourdza, le prince Grégori. Les lois fondamentales de l'Univers. Paris 1891.
57. Studies from the biological laboratory of John Hopkins University. V. I. Baltimore 1891.

58. Transactions, The Canadian Institute, II. 1. October. Toronto 1991.

59 Ymer, tidskrift utgifven af Svenska sällskapet för Antropologi och geografi. XI. 2. Stockholm 1891.

60. Записки матем. отдѣленія новоросс. общества естествоиспытателей. XIII; XVI. I. Одесса 1891.

61. Записки, Ученыя, Казаньского Университета. LVIII. 6. Казань 1891.

62. Zeitschrift des Ferdinandeums für Tirol und Vorarlberg. III. 35. Insbruck 1891.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1892. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza

AKADEMIA UMIEJĘTNOŚCI W KRAKOWIE.

Nabytki Biblioteki.

Listopad 1891.

* oznacza książki darowane, inne pochodzą z wymiany wydawnictw.

Arbeiten des Naturforscher-Vereins zu Riga. 7. Riga 1891.
Archives. Nouvelles du Muséum d'histoire naturelle. 2 S. I fasc 1—2; II fasc. 1—2; III fasc. 1—2; IV fasc. 1—2; V fasc. 1—2; VI fasc. 1—2; VII fasc. 1—2; VIII fasc. 1—2; IX fasc. 1—2; XI fasc. 2.
Atti dell' Accademia pontificia de nuovi Lincei. XLIII 7; XLIV. 1—2. Roma 1890—1891.
Atti della R. Accademia dei Lincei. S. 4. IX. 2. Roma 1891.
Atti della Società toscana di scienze naturali. VII. Firenze 1890.

* Bednarski Szczęsny. Uwagi o prawach i obowiązkach członków oraz uczestników gremium drukarzy etc. Lwów 1891.
Beiträge zur Kunde steiermärkischer Geschichtsquellen. 23.
*) Бершадскій. Отчетъ о состояніи и дѣятельности имп. С. Петербургскаго Университета за 1890 годъ. С. Петербургъ 1891.
Berichte des Museums für Völkerkunde in Leipzig. 17-18. 1891.
Boletin de Minas. VII. 8. Lima 1891.
Bolletino delle opere moderne straniere. VI. 10. Roma 1891.
Bolletino delle pubblicazioni italiane 140—141, Firenze 1891.
Bulletin de l'Académie impériale des sciences de St. Petersbourg. nouv. s. II. 2. St. Petersbourg 1891.
Bulletin de la Société belge de microscopie. X. Bruxelles 1891.
Bulletin de la Société zoologique de France pour l'année 1890. Octobre — Décembre; pour l'année 1891. Janvier — Mars. Paris 1890—1891.
Bulletin mensuel de la Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace. XXV. 8. Strassbourg 1891.

Časopis pro pěstování mathematiky a fysiky. XXI. 1. V Praze 1891.
Catalogue of books added to the Radcliff-library, during the year 1890. Oxford 1891.
Comptes rendus hebdom. des séances de l'Académie des sciences 86—110 et la table générale. LXII—XCI. Paris 1878—1890.
Comptes rendus hebdom. des séances de l'Académie des sciences de Paris. Juillet 1891.

Ertesitö az erdélyi muzeum egylet orvos-természettudomanyi szakosztályából. XVI. Kolozsvárt 1891.

* Galileo Galilei, le Opere di. II. Firenze 1891.
Goetz Georg. Der Liber glossarum (mit einem Facsimile). Leipzig 1891.

Hartmann I. Die Vergrösserung des Endschattens bei Mondfinsternissen Leipzig 1891.

Jahrbücher des nassauischen Vereins für Naturkunde. 44 Jahrg. Wiesbaden 1891.
Jahrbücher und Jahresberichte des Vereins für meklemburgische Geschichte und Alterthumskunde. 56 Jahrg. Schwerin 1991.
Journal de la Société nationale d'horticulture de France. 3 S. XIII. 9. Paris 1891.
Journal of the anthropological Institute. XXI. 2. London 1891.
Journal, the american monthly microscopical, XII. 10. Washington 1891.

Karácsonyi János. Dr. Szent-István kiralyi oklevelei és a Szilveszter-bulla. Budapest 1891.
Krok. V. 9. V Praze 1891.

Leopoldina. XXVII. 17—20. Halle 1891.
Litterae, Societatum. V. 10. Frankfurt 1891.

Łužica. X. 11. V Budyšinje 1891.

Mémoires de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. XXIX. 2; XXX. 1—2; XXXI 1—2; XXXII. 1—2; XXXIII. 1—2. Paris 1879—1889.
Mémoires de l'Académie des sciences de l'Institut, 2. S. XLI—XLIV. Paris 1879—1888.
Mémoires de la Société zoologique de France pour l'année 1890. III. 4—5. Paris 1890.
Memorie della Società degli Spettroscopisti ital. XX. 9. Roma 1891.
Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des sciences de l'Institut. XXVI—XXX. Paris 1879- 1889.
Mission scientifique au Mexique et dans l'Amerique centrale. Recherches zoologiques. I, III et VII p. Paris 1890.
Memorias y revista de la Sociedad cientifica „Ant. Alzate". IV. 11—12. Mexico 1891.
Mittheilungen des hist. Vereines für Steiermark. XXXIX. Graz 1891.
Museet Nordiska, samfundet för N. M. främjande. Meddelanden, utg. af A. Hazelius. Stockholm 1891.
Museet Nordiska, Vitterhets, historie—och antiquitets—akademien 1886. Stockholm 1891.

Notices des manuscrits. Inscriptions sanscrites du Cambodge. Facsimile. 44 planches 1—17. Paris 1885.
Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale XXIV. 1; XXV. 1; XXVI. 1; XXVII. 1. p. 1. fasc; 2; XXVIII. 1; XXIX. 1—2; XXXI. 1—2; XXXII. 1—2; XXXIII. 1. Paris 1883—1889.

Personalstand der k. k. deutschen Carl-Ferd. Universität in Prag zu Anfang des Studienjahres 1891—1892.

Records of the Australian Museum. I. 8. Sydney 1891.
Recueil de mémoires, rapports et documents relatifs à l'observation du passage de Venus sur le soleil. II. 2; III. 1—2, (texte et atlas). Paris 1886.
Rendiconti della R. Accademia dei Lincei. S. 4. VII. 7—8. Roma 1891.
Revue générale des sciences pures et appliquées. II. 20. Paris 1891

Revue mensuelle de l'École d'anthropologie de Paris. I. 11. Paris 1891.
Revue, Ungarische. VIII—IX. Budapest 1891.

Sbornik lékařský. IV. 3. V Praze 1891.
Schwarz Gyula. Torábli tanulmány a legujabbaa föltedezett Ἀθηναίων πολιτεία fölött. Budapest 1891.
Séances de la Société française de physique. Avril-Juillet. Paris 1891.
Słownik geograficzny Królestwa Polskiego, 132. Warszawa 1891.
Szilagyi Sándor. Erdély és az északkeleti háború közzetette. Budapest 1891.
Споменик. XIV. У Београду 1891.
Старинар српског археолошког друштва. VII. У Београду 1891.
* Struve Henryk. Sztuka i piękno. Studya estetyczne. Warszawa 1892.

Tables générales des travaux contenus dans les Mémoires présentés par divers savants. 1 S. I—II; 2 S. I—XXV. 1 S. I—XIV 2 S. I—XL.; Paris 1881.
* Twardowski K. Idee und Perception. Eine erkenntniss-theoretische Untersuchung aus Descartes. Wien 1892.

Verhandlungen der k. k. geol. Reichsanstalt. 8—14. Wien 1891.
Verslag. omtrent den Staat van 'Slands plantentuin te buitenzorg over het jaar 1890. Batavia 1891.
Viestnik hrvatskoga arkeologičkoga, družtva. XIII. 4. U Zagrebu 1891.

* Wiadomości statystyczne o stosunkach krajowych wyd. przez kraj. biuro statyst. pod redakcyą prof. dr. T. Pilata. XII. Lwów 1891.
* Wrotnowski Ant. Trudności zreformowania gmin miejskich. (Odb. z »Przeglądu«) Lwów 1891.

* Zoll Fryd. prof. dr. Pandekta, czyli nauka rzymskiego prawa prywatnego T. I. 2. Kraków 1891.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1891. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza

AS
262
K7
1889-91

Polska Akademia Umiejętność
Krakow
Bulletin international

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY